

753f

MEMOIRES

DE M. LE MARQUIS

DE FEUQUIERE.

LIEUTENANT GENERAL

DES ARMEES DU ROI;

Contenans ses Maximes sur la Guerre; & l'application
des Exemples aux Maximes.

NOUVELLE EDITION;

Revûe, & corrigée sur l'Original; augmentée de plusieurs additions
considérables; ensemble d'une Vie de l'Auteur donnée par M. le
Comte de Feuquiere son frere, & enrichie de Plans & de Cartes.



A LONDRES,

Chez PIERRE DUNOYER, Libraire à l'Enseigne d'Erasme;
dans le Strand.

M. DCC. XXXVI.



MEMOIRES

DE M. LE MARQUIS

DE FEUQUIERE,

LIEUTENANT GENERAL

DES ARMEES DU ROI.

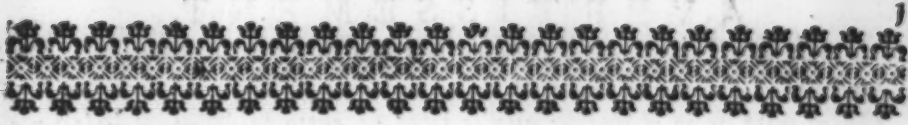
MEMOIRS

OF

THE

LIEUTENANT GENERAL

AND



AVERTISSEMENT.

IL semble d'abord , qu'un Avertissement soit fort inutile à la tête d'un Livre , qui se recommandant assez par lui-même , & par le titre qu'il porte , est de nature à pouvoir se passer de Panégyristes. Cependant les circonstances dans lesquelles nous osons donner au Public les Mémoires de M. le Marquis de Feuquiere , sont telles , qu'il ne nous est pas permis de nous dispenser de lui rendre compte de notre entreprise , & de nos soins à l'exécuter. Il a déjà paru trois Editions de cet ouvrage. Nous en publions aujourd'hui une quatrième. C'est à nous d'instruire les Lecteurs de ce qu'ils doivent penser de ces Editions multipliées , & de les mettre en état de décider , à laquelle on doit se tenir.

La réputation que feu M. le Marquis de Feuquiere s'étoit acquise au service , par sa capacité & son habileté dans l'Art Militaire , étoit si bien établie , que tout Ouvrage qui paroîtroit sous son nom , ne pouvoit manquer d'être reçu d'abord favorablement. On sçavoit en général qu'il avoit écrit sur la Guerre ; & le Public prévenu en sa faveur , souhaitoit avec passion qu'on lui fit part d'un trésor caché , dont il avoit conçu d'avance une grande idée.

C'est à ce préjugé universel , que ce même Public est redevable de la supercherie qu'on lui a faite , & dont il a droit de se plaindre. On voïoit courir des lambeaux manuscrits des Mémoires de M. de Feuquiere. Ils étoient recherchés avec empressement tout imparfaits qu'ils étoient , & défigurés par l'ignorance des Copistes. Cet applaudissement général fit imaginer à quelques particuliers de rassembler ces morceaux épars & détachés , de les coudre , ou même de les donner découfus , tels qu'ils les trouvoient. Avec du tems & quelques soins ils vinrent à bout de leur dessein ; après quoi ils s'aviserent de publier une compilation , qu'ils intitulerent Mémoires sur la Guerre , & à la tête de laquelle ils osèrent mettre le nom de M. le Marquis de Feuquiere.

On n'entrera point ici dans l'examen des deux premières Editions de cet Ouvrage , qui ont paru successivement en Hollande. Mais puisque le Compilateur François de la troisième a prétendu rencherir sur ceux qui l'avoient précédé , on ne peut se dispenser d'entrer dans quelque détail à

son égard. Il est juste, qu'il fasse raison au Public de la hardiesse, avec laquelle il a osé lui en imposer.

On avertit donc d'abord, que le titre de cette troisième Edition n'est pas moins trompeur, que celui des précédentes; que quelque collation que le nouvel Editeur ait faite des différentes Copies, qu'il a pu rassembler, quelque soin qu'il ait pris d'en rassembler beaucoup, comme il s'en vante dans son Avertissement, il n'a rien moins donné que les vrais Mémoires de M. de Fenquiere.

Pour le prouver, on pourroit renvoyer à l'Edition, qui paroît aujourd'hui. Il suffiroit de la comparer avec cette troisième, dont on parle, pour convenir, que celle-ci n'est qu'un tissu informe & perpétuel d'omissions fréquentes & considérables, de transpositions choquantes, de bévues énormes, de corrections ridicules, d'ignorances grossières, capables de défigurer l'ouvrage le plus excellent en lui-même, & de décrier absolument la réputation de son Auteur. On n'a point dessein d'entrer dans un examen exact & circonstancié des fautes, dont fourmille cette troisième Edition. Pour en venir à bout il faudroit composer un nouveau volume. On se contentera d'en donner une idée en gros. Cet échantillon suffira, pour justifier ce qu'on a avancé, & pour instruire le Public du mérite de tout l'Ouvrage.

A l'égard des omissions, le soin qu'on a pris de les marquer par des Etoiles, dans l'Edition qu'on donne aujourd'hui, justifiera combien elles sont fréquentes dans la précédente. Elles sont si considérables, qu'elles renferment quelquefois des Chapitres entiers avec leurs remarques, tel que le Chapitre des Républiques. Souvent elles contiennent des huit & dix pages dans la suite d'une Remarque, ou d'un Chapitre. On en trouvera un exemple remarquable à la page 121. de ce volume.

On ne parle point des omissions plus légères, comme d'une page, d'un article, de quelques phrases, ou seulement d'un mot ou deux. Elles sont si nombreuses dans cette Edition, qu'on a, dit le Compilateur, donnée très-complète, qu'elles se rencontrent à chaque page. Aussi n'a-t-on pas prétendu les remarquer toutes. Jamais on n'auroit fini; & cette prodigieuse quantité d'Etoiles, semées dans tout le corps de l'Ouvrage, auroit infailliblement défiguré notre Edition. On s'est donc restraint; & on s'est contenté d'en faire observer quelques-unes. Car quoique ces légères omissions paroissent d'abord peu importantes, elles ne laissent pas souvent d'obscurcir le sens de l'Auteur, quelquefois de le changer totalement, ou de le rendre absolument intelligible. On n'en indiquera que

A V E R T I S S E M E N T.

iiij

deux exemples. Le premier se trouve à la page 206. de notre Edition, où un seul si ajouté conformément à l'original, donne un sens clair à une phrase, qui auparavant n'en avoit aucun. A la page 289. on a établi de même le mot inondés, qu'aucun Lecteur n'auroit jamais suppléé, & dont l'omission en cet endroit est cependant très-sensible. On ne rapporte que ces deux exemples, de cent autres, que l'on pourroit citer de même.

Les contresens ne sont pas moins fréquens dans la troisième Edition. On peut consulter sur cet article la page 80. de la 3. Partie où se trouve une description de la Bataille de Staffarde. Dans cette occasion, le Compilateur a fait dire à M. de Feuquiere précisément tout le contraire de ce qu'il pensoit, & lui a fait prendre mal à propos l'Infanterie de l'Armée du Roi, pour la Cavalerie. Cet endroit a été corrigé dans notre Edition, & noté par une Etoile, aussi-bien qu'un autre, qui dans la troisième Edition se trouve à la page 86. de la troisième Partie, & où le bon sens n'est pas plus ménagé que dans le premier. Il faut que le nouvel Editeur, ou ne se soit pas donné la peine de lire ces endroits, du moins avec quelque attention, ou qu'il n'ait que très-peu de connoissance de ces matieres, pour être tombé dans des contresens si visibles.

Pour ce qui est des fautes grossieres, elles se retrouvent à chaque pas; mais elles sont en même tems si singulieres, qu'on ne peut s'empêcher de penser, qu'en les faisant, le Compilateur a eu en vûe de réjouir le Public à ses dépens, au cas qu'on vînt jamais à démêler la vérité, qu'il a cachée sous ces énigmes. Qui ne riroit, par exemple, de voir qu'à la page 151. de sa deuxième Partie, il nous donne des convois de rivières, pour des convois de vivres; qu'à la page 219. du même volume, il fasse vivre M. de Louvois deux ans après sa mort; qu'à la page 279. il donne des portes d'un souterrain, pour des postes d'Infanterie; qu'il tire à la page 421. l'Armée de l'Empereur du Modenois, où elle étoit tranquille, pour l'envoier hiverner en Macédoine; qu'il nous apprenne à la page 469. qu'il est fort ordinaire qu'une Armée battue garde ses bagages; qu'enfin il prenne ordinairement le jour pour la nuit, & la nuit pour le jour; que très-souvent il ne distingue point un païs ouvert d'un païs couvert; & qu'il ne manque jamais à placer des villes frontieres, par tout où il s'agit précisément des villes forestieres? On passe cent autres bêtises semblables, ou plus plaisantes. On ne relève pas même ces fautes du nouvel Editeur, dans le dessein de rendre publiques son inattention & sa négligence. Mais il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, si ce n'est qu'à ses dépens que le Public peut être instruit, & la réputation de M. de Feuquiere vangée.

a ij

Après cela on n'entrera point dans le détail des corrections singulières, que ce Compilateur n'a pas non plus épargnées, malgré la protestation qu'il fait dans son Avertissement, de n'avoir rien changé au stile de M. de Feuquiere. Déblai, par exemple, & Déblâier un Camp, sont termes du métier, qu'il n'a pas connus. C'étoit du haut Allemand pour lui; il n'a osé en approcher, & a pris le parti de tourner en différentes formes ce langage, qu'il a crû barbare. Du reste ce qu'on a dit jusqu'ici, & ce que les Curieux pourront découvrir par eux-mêmes, en confrontant les deux Editions, suffira pour faire connoître, si cet Editeur n'a point été la dupe des Copistes, & s'il est parvenu, comme il a le front de s'en vanter, à avoir ces Mémoires bien complets. On doit lui tenir compte d'une seule chose, c'est de n'avoir pas intitulé sa compilation Mémoires de M. de Feuquiere. On vient de voir, qu'elle n'est rien moins que cela. Il auroit fait fort sagement d'ôter de même cet illustre nom de sa première page. En ce cas on n'auroit eu rien à lui dire.

Quoiqu'il en soit, le Public est encore réduit à lui sçavoir gré, puisqu'il est en effet à sa témérité qu'on est redevable de la vraie Edition que nous donnons aujourd'hui des Mémoires de M. de Feuquiere. Il est vrai, & le Compilateur l'avoit dit avant nous; l'original de cet Ouvrage étoit un dépôt sacré, dont il n'étoit pas permis d'approcher. Depuis plus de vingt années, M. le Comte de Feuquiere possesseur de ce précieux manuscrit ne l'avoit communiqué uniquement qu'à son neveu. Peut-être ne se seroit il jamais résolu à le rendre public, s'il n'y eût été forcé, pour réparer l'honneur de son frere. Il avoit été piqué personnellement, comme il le devoit, de ce qu'à son insçu, & sans sa participation, on avoit osé rendre Public un Ouvrage, auquel M. le Marquis de Feuquiere n'avoit travaillé que pour sa propre satisfaction, & pour l'instruction de son fils. Mais il n'a pu voir sans douleur, & sans une espèce d'indignation, qu'on exposât à la risée de toute l'Europe la réputation de son frere, par la publication d'une rapsodie remplie d'ignorances grossieres, qu'on lui attribuoit, & qu'on prétendoit faire passer sous son nom. Il sçavoit qu'à la faveur de ce nom, cette compilation, toute informe qu'elle étoit, ne laissoit pas de se répandre, non-seulement en France, mais même jusques chez les Etrangers. Pour venger la mémoire de son frere, il ne lui restoit donc d'autre moïen, que celui de permettre, qu'on fit part au Public des vrais Mémoires, qu'il avoit composés. C'est le parti qu'il a pris, en nous communiquant l'original même de ces Mémoires.

C'est sur cet Original, écrit de la propre main de M. le Marquis de

A V E R T I S S E M E N T.

Feuquierè, & qui nous a été remis par M. le Comte de Feuquierè son frere, que nous avons travaillé à la nouvelle Edition, que nous publions aujourd'hui ; comme c'est à la faveur de ce Manuscrit, que nous avons reconnu les fautes sans nombre, dont fourmillent les Editions précédentes. Nous avons lieu d'espérer, que le Public nous sçaura gré du présent que nous lui faisons. Il pourra du moins se flatter dorénavant, d'avoir les vrais Mémoires de M. de Feuquierè. Nous ne leur avons point donné d'autre titre. Celui-là suffira pour distinguer notre Edition de celles qui l'ont précédée, & pour empêcher le Public d'en être la dupe.

La réputation de M. le Marquis de Feuquierè, & le débit qu'ont eu les fausses Editions, qui ont paru de ses Mémoires, nous exemptent du soin de faire l'éloge de cet Ouvrage. On dira seulement, qu'en général, il seroit difficile de trouver aucun livre, dont la lecture soit plus utile & plus nécessaire à quiconque entreprend de se rendre capable dans le métier de la Guerre.

Ces Mémoires peuvent être regardés, comme contenant deux Parties ; qui quoique d'un genre assez différent, tendent cependant toutes deux au même but. La premiere comprend une suite entière de réflexions, de règles, de maximes, si l'on veut, sur toutes les différentes opérations de la Guerre. M. de Feuquierè commence par donner une idée de la situation où se trouvoit l'Europe vers le milieu du dernier siècle. Il passe ensuite aux maximes diverses, que doit suivre chaque espèce de Gouvernement différent, suivant les différentes vûes qui en animent les ressorts ; & après avoir marqué la conduite que doit tenir tout Prince guerrier pour se former des Généraux ; après avoir parlé de l'attention qu'il doit avoir à élever les sujets, à proportion des talens qu'il remarque en eux, & à récompenser le mérite, il entre dans un détail fort circonstancié des fonctions de tous les principaux Officiers qui composent les Armées. Tout homme de Guerre qui a de l'emploi dans les Troupes, n'apprendra mieux nulle part ailleurs quels sont ses devoirs, & ce qu'il doit observer dans l'exercice de sa Charge.

Après ce détail, M. de Feuquierè parle en général, & en particulier des Troupes dont les Armées sont composées, & de leurs besoins différens, soit pour leur subsistance & leur sûreté, soit pour être en état de se mettre en mouvement, & d'agir. Il vient ensuite plus particulièrement à son sujet, en traitant fort au long des différentes espèces de Guerre qu'on peut entreprendre, & de la maniere dont on doit s'y conduire. Enfin il entre dans le détail des opérations d'une Campagne ; & suivant

une Armée depuis le premier moment qu'elle s'assemble, jusqu'à ce qu'elle rentre dans ses quartiers d'hiver, il la considère dans les différentes situations, où elle peut se rencontrer pendant cet intervalle, marquant avec exactitude & précision, quelles règles elle doit observer dans ces diverses occasions, dans ses marches, dans ses campemens, dans un Siège, dans une Bataille. Quelque réputation que M. le Marquis de Feuquiere se soit acquise dans les Armées, on peut dire, que rien n'est plus propre que cet ouvrage, à donner une grande idée de son génie & de sa capacité. On y trouve un homme versé dans l'Art de la Guerre, qui a beaucoup vu par lui-même, & qui a pensé, qui a réfléchi sur ce qu'il a vu, embrassant tout, ne négligeant rien, entrant jusques dans les moindres détails, que des esprits présomptueux traiteroient peut être de minuties, mais qui ne peuvent l'être dans un métier, où les moindres fautes sont souvent d'une conséquence infinie.

M. de Feuquiere pouvoit s'en tenir là. Ses maximes suffisoient pour faire un excellent ouvrage, infiniment utile pour former un homme de guerre. Mais il a compris, qu'une exposition simple & nue de ce qui doit se pratiquer, rebuteroit peut être certains esprits, peu propres à goûter l'utilité, si elle n'est jointe à l'amusement; que les jeunes gens sur tout, tels que son fils, à l'instruction duquel il destinoit ses Mémoires, peu capables d'application, se fixent beaucoup plus sûrement par des exemples, que par des préceptes; qu'enfin pour quelques personnes que ce soit, il y a toujours une distance infinie de la théorie à la pratique, qu'ainsi il y avoit quelques-unes de ses maximes, qui paroistroient toujours, ou obscures, ou peu certaines, s'il ne les proposoit sous une forme plus détaillée, & en quelque sorte plus palpable; que par conséquent aux règles qu'il prescrivoit il devoit joindre des exemples, qui en montrassent l'application, & qui fissent sentir, que les événemens heureux, ou malheureux, n'ont gueres en effet d'autre cause à la Guerre, que l'observation, ou la négligence de ces règles.

C'est ce qu'il a exécuté dans la seconde partie de ses Mémoires. Il l'a rédigée en forme de Remarques; & on ose assurer que cet Ouvrage est également des plus instructifs & des plus curieux. Là M. de Feuquiere nous apprend d'abord l'origine des Guerres qui ont agité l'Europe pendant presque tout le cours du dernier Règne; les motifs publics ou cachés qui les ont fait entreprendre; les différens caractères des Princes qui s'y sont trouvés engagés, leurs intérêts, les vûes qui les ont portés à prendre part à ces grands mouvemens; les mesures dont ils se

A V E R T I S S E M E N T.

vij

sont servis pour réussir dans leurs projets ; la conduite qu'ils ont tenue dans l'exécution ; & il fait remarquer en même tems la justesse , ou le peu de solidité de ces vûes & de ces motifs , la sagesse , ou le peu de proportion de cette conduite & de ces mesures avec ces mêmes vûes, & enfin le succès dont elles ont été suivies.

De-là il vient au détail des événemens qui ont signalé les progrès de ces différentes guerres , & passe en revue toute la suite de chaque Campagne. C'est-là qu'appliquant la pratique à la théorie , & comparant la conduite des plus habiles Généraux du siècle passé , des Condés , des Turennes , des Luxembourgs , & de quelques autres , avec les règles qu'il a prescrites , il instruit aussi parfaitement l'homme de Guerre dans l'art de commander , que s'il le conduisoit par la main sur les pas mêmes de ces grands Hommes ; faisant observer leur sagesse , leur vivacité , leur pénétration dans toutes leurs entreprises , dans leurs mouvemens divers ; soit pour l'attaque , ou pour la défense , quelquefois hardis , mais toujours judicieux , & presque toujours suivis d'un heureux succès ; louant par tout le mérite & la vertu sans distinction de Citoyen , ou d'Etranger ; blâmant également l'ignorance ou la présomption , dans quelque sujet qu'elles se rencontrent ; mais blâmant toujours avec modération , & ne louant , ou ne blâmant jamais sans apporter les raisons qui servent de fondement à sa critique ou à ses éloges. Ce n'est pas seulement ici le Livre des gens de Guerre ; ce sont encore d'excellens Mémoires pour l'histoire du dernier Règne.

En lisant cet Ouvrage on a fait une réflexion qui paroît si naturelle ; que tout le monde sans doute la fera de même. C'est que l'Histoire dont la lecture est si utile pour former les mœurs & régler la conduite des hommes , dans quelque état qu'on les suppose , n'est pas également instructive pour ce qui regarde le métier de la Guerre. Elle peut bien amuser par des descriptions vives de Sièges & de Combats. Elle est même très-propre à enflammer l'ardeur d'un Guerrier à la vue des Héros qu'elle lui propose pour modèles. Elle ne peut manquer de produire cet effet , pourvu que l'Historien sçache peindre. Mais son instruction s'étend rarement jusqu'au grand art de commander & de vaincre. Il consiste souvent dans la connoissance d'un mouvement subit & très-leger , d'une différence presque insensible dans la situation d'un terrain , dans la position d'un Corps particulier , ou d'une Armée. Le Général habile & capable , d'un coup d'œil voit tout cela ; mais si dans le récit de ces matieres l'Historien n'est secondé , guidé & dirigé par des gens même

du métier , il ne sera jamais en état par lui-même de faire observer ces différences. Pour avoir une Histoire parfaite en ce genre , il faudroit , ou que le Guerrier devînt Historien , ou que l'Historien lui-même fût aussi au fait que le plus habile Officier de toutes les opérations de la Guerre.

Au reste peut-être sçaura-t-on mauvais gré à M. de Feuquiere , de ce qu'ayant beaucoup vanté le mérite de certains Généraux , il n'a point parlé aussi avantageusement de quelques autres , qui dans ce siècle , ou vers la fin du précédent , ont été de même à la tête des Armées. En général on pourroit dire pour sa justification , qu'il a également prétendu rendre justice aux uns & aux autres. On peut ajouter que ce n'est pas sa faute , si ceux de ces Généraux dont il a blâmé la conduite , ne lui ont pas fourni comme les autres des occasions de faire l'éloge de leur vertu ; que dans l'obligation où il étoit , de justifier la certitude de ses règles & de ses maximes par des exemples , il ne pouvoit se dispenser d'en citer de défectueux comme de bons , parce que les uns ne servent pas moins que les autres à nous conduire ; que c'est un privilège qu'on ne peut contester à la postérité , de s'instruire aux dépens des particuliers qui l'ont précédée ; qu'enfin s'il a relevé les fautes de certains Généraux , il a épargné leur personne , & n'a point prétendu par ce qu'il en a dit donner aucune atteinte au mérite qu'ils pouvoient avoir d'ailleurs.

Que si l'on insiste sur ce qu'il les a nommés , au lieu de se contenter de blâmer en général les fautes qui avoient été faites , on répondra qu'il n'en a agi de la sorte , que parce qu'il a cru qu'en ne les nommant point , bien loin que ce ménagement leur eût été avantageux , il auroit pu même leur devenir préjudiciable ; qu'une ignorance particuliere mise sur le compte d'un Général , dont on n'affecte point de dissimuler le nom , ne passe souvent dans l'esprit d'un Lecteur que pour un manque d'attention pardonnable , quelquefois même pour un excès de précaution ; qu'au contraire un Lecteur naturellement critique & malin , dès qu'il s'apperçoit qu'on prétend lui faire un mystere de quelque nom , se met d'abord en garde , & rassemble souvent ensuite dans son esprit par un moment de réflexion , tout ce qui peut être de plus désavantageux pour la personne. Après tout ces égards déplacés ne font point illusion aux Lecteurs instruits & intelligens. M. de Feuquiere n'eût-il pas nommé les Condés & les Luxembourgs , toute l'Europe n'en connoitroit pas moins qui commandoit à Seneff & à Nerwinde. Et ne sçait-elle pas bien de même qui étoit à la tête des Armées du Roi à Hochstet & à Ramillies ?

A V E R T I S S E M E N T.

ix

On pourroit faire un reproche plus fondé à M. de Feuquiere au sujet de ses répétitions. Il est certain qu'elles sont assez fréquentes dans ses Mémoires. La même action y passe souvent trois & quatre fois en revue. Mais il a prévu l'objection, & y a répondu lui-même dans l'espèce de Preface qu'il a mise à la tête de son Ouvrage. Le dessein de M. de Feuquiere n'a point été, comme on l'a vu, d'entrer précisément dans un détail suivi de toutes les actions où il s'étoit trouvé, ou sur lesquelles il avoit eu des lumières certaines. Son but principal étoit de justifier ses maximes par des exemples qui eussent rapport à la matière qu'il traitoit ; & comme la même action pouvoit à différens égards se rapporter à plusieurs sujets, on conçoit qu'il a été obligé d'en rappeler plusieurs fois le souvenir. Ainsi l'affaire de Nerwinde lui a fourni également des réflexions très-sensées & fort utiles, sur la matière des Campemens & sur celle des Batailles. Ce ne sont point là proprement des répétitions. C'est bien par tout le même objet ; mais par tout représenté selon la différence des sujets, sous différent aspect & par des faces différentes.

Enfin si dans le métier de la Guerre, autant & plus que dans tout autre, il est vrai de dire que la pratique l'emporte infiniment sur la théorie ; il n'est pas moins certain qu'après la pratique, des préceptes aussi clairs, aussi détaillés, & rendus aussi sensibles que ceux que M. de Feuquiere donne dans cet Ouvrage, sont ce qu'il y a de plus utile pour s'y rendre habile. On peut même ajouter, que pour un grand nombre de personnes ils sont absolument nécessaires. Combien voit-on d'Officiers en effet qui pénètrent d'abord les raisons d'un mouvement que fera un Général, ou de toute autre opération de Guerre ? Combien n'y en a-t-il pas au contraire, qui par inapplication, ou faute de pénétration peut-être, ignoreront ces raisons toute leur vie, s'ils n'en ont été d'abord instruits & prévenus ? La Guerre comme tout autre Art, a ses élémens & ses principes. Ils sont le fondement de toutes ses opérations ; & là comme ailleurs, il est peu de Condés, qui pour leur chef-d'œuvre se signalent par des coups de maître, & qui arrivent d'abord à la perfection, sans avoir passé par ces préliminaires.

Ce sont ces Mémoires, tels qu'ils sont sortis de la main de M. de Feuquiere, que nous donnons aujourd'hui au public. Dépositaires de l'Original, qui nous a été remis comme nous l'avons dit d'abord, nous l'avons regardé comme un dépôt sacré, auquel il ne nous étoit permis de toucher, que pour conformer en tout au manuscrit l'édition que nous allions publier. Nous avons donc restitué à l'Ouvrage de M. de

Feuquiere ce qui lui avoit été ôté par les éditions précédentes ; nous l'avons purgé des fautes sans nombre , & des ignorances grossieres qui s'y étoient glissées par la négligence & l'incapacité des Copistes ; en un mot nous l'avons rendu juste , clair & intelligible , tel qu'il avoit été composé par son illustre Auteur ; & comme nous n'avons pas eu la hardiesse de rien ajouter à l'Original qui nous servoit de modele, nous pouvons de même assurer le Public, que nous n'avons point eu la témérité d'en prétendre retrancher une seule syllabe.

Nous avons poussé le scrupule , jusqu'à respecter également le stile de cet ouvrage ; & nous pouvons dire avec plus de verité que le dernier Editeur , que nous n'y avons fait aucun changement. Au contraire nous avons eu l'attention de rétablir les termes dont M. de Feuquiere s'étoit servi , termes de l'art , consacrés au métier de la Guerre , par tout où ce Compilateur avoit crû pouvoir , ou devoir s'en écarter. Nous avons eu le même soin à l'égard de la ponctuation , qui avoit été fort négligée ; & même absolument corrompue dans les Editions précédentes. On sait combien dans tout ouvrage l'exaëtitude à cet égard est avantageuse à un Lecteur , & nécessaire à l'Auteur même , si son dessein est de se faire entendre. Mais il est constant, que le stile dont M. de Feuquiere s'est servi, exigeoit plus que tout autre cette diligence exaëte dans la ponctuation ; puisque sans elle il étoit impossible de ne pas confondre souvent ses pensées, & même de ne pas lui faire dire quelquefois tout le contraire de ce qu'il pense. Nous pourrions indiquer une infinité d'endroits , où la difference dans la ponctuation peut alterer sensiblement , comme elle a alteré en effet dans toutes les autres Editions , le véritable sens de ces Mémoires , & attribuer à un General , ou à une Armée , des opérations & des mouvemens , qui ne conviennent qu'à leurs ennemis. C'est ce qui nous a engagés à nous appliquer singulierement , à rendre notre Edition correcte à cet égard. Nous osons nous flatter d'y avoir réussi.

À l'égard de l'ordre , on trouvera que le notre est tout différent de celui qui a été suivi dans les Editions précédentes , sur tout dans la troisième. En effet dans celle-ci les Mémoires de M. de Feuquiere sont divisés en trois Parties. La première contient ses maximes ; les deux autres comprennent l'application des maximes aux exemples. On conçoit d'abord , combien il y a peu de justesse dans cette distribution , & puisque la deuxième & troisième Partie traitent de la même matiere , elles ne doivent plus composer deux Parties, mais une seule , divisée, si l'on veut, en deux volumes. Pour nous , nous avons pris un autre plan. Nous

A V E R T I S S E M E N T.

xi

avons confondu ces trois Parties en une seule ; c'est à dire , qu'après chacun des Chapitres , qui dans la troisième Edition forment la premiere Partie de ces Mémoires , nous avons fait suivre en forme de Remarques , ce qui dans les deux autres Parties se trouvoit avoir rapport à la matiere traitée dans ce Chapitre. Ainsi , dans notre Edition on ne trouvera ni deux , ni trois Parties séparées , mais deux Parties confondues , & composant ensemble un , ou plusieurs volumes.

Nous pourrions apporter plusieurs raisons de cette conduite. La plus invincible , est que nous avons voulu nous conformer en tout à l'Original. En joignant des exemples à ses maximes , nous avons déjà dit , que M. de Feuquierie avoit rédigé ces exemples en forme de Remarques , qu'il avoit fait suivre à la fin de chaque Chapitre de ses maximes. Ainsi comme notre intention étoit de donner l'ouvrage de M. de Feuquierie , tel qu'il l'avoit composé lui-même , nous n'avons pas crû devoir nous éloigner du plan qu'il avoit suivi.

Nous avons même trouvé une raison d'agrément & d'utilité dans cette méthode. En effet en suivant celle dont on s'est servi dans la troisième Edition , il est certain , que la premiere Partie de ces Mémoires ne contenant que des maximes , est réduite par là à cette sécheresse , que M. de Feuquierie a voulu éviter , en ajoutant une seconde Partie à son ouvrage ; qu'elle devient par conséquent peu amusante , & capable de rebuter une infinité de Lecteurs ; au lieu que cette seconde Partie , qui renferme les exemples , réunie avec la premiere , tempère agréablement par ce mélange la sécheresse de celle-ci , & offre à l'esprit une espece de délassement , après l'application qu'il a apportée à pénétrer la solidité & l'utilité des maximes. Nous ajoutons , ce dont on conviendra sans peine , qu'il est infiniment plus avantageux pour un Lecteur , de trouver à la suite des règles que M. de Feuquierie prescrit sur chaque sujet , l'application de ces mêmes règles justifiées par des exemples , & la pratique jointe immédiatement à la théorie , que d'être obligé d'aller la chercher dans un Volume séparé , où elle se trouve confondue avec plusieurs autres matieres.

Les Tables servent encore beaucoup à la commodité des Lecteurs. On ne lit pas toujours de suite un ouvrage entier. On veut souvent consulter certains endroits en particulier ; & on est bien aise de rencontrer sous sa main les matieres dont on a besoin , sans qu'il soit nécessaire de feuilleter plusieurs volumes. C'est alors que des Tables exactes sont fort utiles. Nous n'avons donc point négligé cet article ; & parce que les Remarques de M. de Feuquierie contiennent beaucoup de faits particu-

liers, dont la connoissance peut servir à un Lecteur, nous avons crû, qu'une Table alphabétique pouvoit seule lui faciliter les moïens de les trouver sans peine. C'est ce qui nous a engagés à en donner une. On y trouvera non-seulement toutes les matieres, qui sont traitées dans cet Ouvrage, mais encore tout ce qui peut avoir rapport aux Princes & Généraux, François ou Etrangers, aux Places & aux Païs, & généralement à toutes les operations de Guerre, dont M. de Feuquierie a parlé.

Enfin nous avons accompagné notre Edition de Plans & de quelques Cartes. On ne peut gueres, en lisant ces Memoires, se passer de ce secours. L'esprit conçoit beaucoup plus distinctement les objets qu'il a sous les yeux, que lorsqu'ils ne lui sont représentés, que par l'imagination seule. Aussi cet accompagnement, qui dans certains ouvrages ne sert souvent qu'à l'amusement, paroïssoit absolument nécessaire à celui-ci. Quoique le nombre de ces Plans soit assez considérable dans cette Edition, quelques Lecteurs souhaiteront peut-être, qu'on y en eût inseré encore davantage; & nous sommes obligés d'avouer, qu'elle n'en auroit été que plus parfaite. Nous nous sommes bornés aux plus importans, pour ne pas trop augmenter le prix des volumes.

À l'égard de l'exécution, nous espérons que le Public en sera content. Dumoins n'avons nous épargné nos soins, ni pour le papier, ni pour le caractère, & pour rendre l'impression correcte. Nous ne doutons point cependant, que malgré nos attentions, il ne s'y soit encore glissé quelques fautes. Mais elles sont si légères, que nous n'avons pas cru qu'elles meritassent un Errata. Nous nous contentons de prier ici les Lecteurs d'en corriger une assez considérable, quoiqu'elle ne consiste que dans le changement d'une Lettre. Elle vient de l'Imprimeur; & peut être l'attribuerait-on mal à propos à M. de Feuquierie. C'est à la page 29. ligne 21. où au lieu de dix, on doit lire six.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de la vie de M. de Feuquierie, dont nous avons aussi augmenté notre Edition. C'étoit un morceau qui manquoit à toutes les précédentes, & qui étoit absolument nécessaire à la tête de ces Memoires. Le nouvel Editeur, dont nous avons parlé d'abord, l'a senti comme nous. Il a compris, que tout Lecteur souhaiteroit sans doute de connoître plus personnellement un homme, dont cet Ouvrage lui donnoit d'avance une grande idée. Aussi n'a-t'il cru pouvoir à cet égard amuser le Public, qu'en lui promettant cette vie pour un tems, qu'il n'a point indiqué, & qu'il lui auroit été en effet fort difficile de marquer bien précisément. On n'est plus la dupe de ces promesses des Auteurs & des Editeurs.

A V E R T I S S E M E N T.

xiiij

Celle que nous donnons aujourd'hui n'est pas absolument de la nature de ce qu'il avoit promis. On n'a pas eu besoin pour y travailler, d'avoir recours à des bruits incertains, ni de rassembler des Mémoires souvent peu fideles. En un mot la vie de M. le Marquis de Feuquieres, que nous publions, a été donnée par M. le Comte de Feuquieres lui même, qui pendant long-tems a été le témoin, & le compagnon des travaux de son illustre frere, aussi-bien que le dépositaire de ses véritables sentimens. Le respect que nous avons pour une personne aussi distinguée, ne nous a pas permis d'alterer ce morceau en aucune sorte. Nous le donnons donc tel qu'il nous a été remis par M. le Comte de Feuquieres. Ce n'est peut être point une vie de son frere. Ce sera, si l'on veut, un discours sur sa vie & sur ses Memoires; mais de quelque nom, qu'on veuille l'appeller, il vient de trop bonne main, pour ne pas donner une idée fidele du caractère & du genie de M. le Marquis de Feuquieres.

La nécessité de mettre au fait ceux des Lecteurs, qui ne seroient pas assez instruits de l'Histoire de Louis XIV. nous a obligés de joindre des notes à cet Ouvrage, & d'y entrer dans quelque détail des grands evenemens, qui ne sont qu'indiqués dans la vie. On y a trace une espèce de précis des Guerres de 1672. & 1688. ainsi que des Traités, dont elles furent suivies. Quelque Lecteur trouvera mauvais peut être, que dans ces Notes on se soit attaché à refuter certain Protestant réfugié, qui a publié en Hollande une Histoire de Louis XIV. Mais en verité cet Auteur s'est montré si partial dans cet Ouvrage, qu'on ne peut le lire sans être indigné, & qu'on a cru lui faire grace, en se contentant pour l'amour de la verité de relever simplement ses bévues. Tout Ecrivain, qui par esprit de zele, de secte, de parti, prostitue sa plume au mensonge, ne devoit pas en être quitte pour la perte de sa réputation. Il en fait trop peu de cas, pour qu'on le croie assez puni, lorsqu'on a dévoilé sa malignité & son imposture.

E R R A T A.

Page 29. ligne dix, lisez fix.



V I E

DE M. LE MARQUIS

DE FEUQUIERE.

ANtoine de Pas , Marquis de Feuquiere , Lieutenant Général des Armées du Roi , Gouverneur des Ville & Citadelle de Verdun & pais Verdunois , fils d'Isaac de Pas , & d'Anne-Louise de Gramond , nâquit à Paris le 16. Avril 1648.

Après qu'il eut achevé ses Etudes & ses Exercices , il entra dans le service , à l'âge de 17 à 18 ans , & commença par porter le Mousquet dans le Régiment du Roi. Devenu Enseigne , il servit en 1667. (a) aux Siéges de Douai , de Tournai , de Courtrai , d'Oudenarde & de Lille. Il fut blessé au Siége de cette dernière Place , & après qu'il eut passé par tous les degrés , il fut fait Capitaine.

En 1672. au commencement de la Guerre (b) le Marquis de

(a) Cette Guerre de 1667. que le Roi n'avoit entreprise que pour faire valoir les droits de la Reine Marie-Thérèse d'Autriche sur une partie des Pais-bas Espagnols , fut de si peu de durée , qu'elle ne fournit pas à M. de Feuquiere beaucoup d'occasions de se signaler. L'Espagne qui outre ses meilleures Places des Pais-bas , venoit encore de perdre au milieu de l'hiver de 1668. toute la Franche-Comté , se hâta de la terminer ; elle le fit au commencement de cette même année 1668. par le Traité d'Aix-la-Chapelle , par lequel le Roi restitua la Franche-Comté aux Espagnols , & resta en possession de toutes ses conquêtes de Flandres.

(b) On a donné différens prétextes à cette Guerre de 1672. Un Historien dont l'Ouvrage parut en Hollande en 1717. sous ce titre , *Histoire du Règne de Louis XIV. par H. P. D. L. D. E. D.* l'attribue à l'ambition seule du Roi , qu'il nous représente comme un jeune Prince inquiet , sollicité *sans cesse* par le feu de l'âge à de nouvelles conquêtes , qui n'avoit consenti à la paix qu'à regret , & qui ne cherchant qu'à se satisfaire , ne trouva point d'objet plus capable de remplir ses projets ambitieux , que la Hollande. A ce langage on reconnoît un Refuge devenu Républicain par esprit de secte & de parti , outré personnellement contre le Roi , qui venoit de proscrire la Religion Réformée dans tout son Roiaume , & cherchant à faire sa Cour aux Ennemis de la France , chez qui il s'étoit retiré , en prônant par tout à l'exemple de ses freres & du Gazetier de Rotterdam , qu'il suit assez pied à pied , l'ambition prétendue de Louis XIV. Du reste la Guerre de 1672. eut une origine très-simple & fort naturelle. Dès la

Feuquiere remit sa Compagnie pour servir d'Aide-de-Camp à M. de Luxembourg, qui étoit son proche parent, & qui avoit de l'amitié pour lui. C'est en cette qualité qu'il se trouva aux Siéges que le Roi fit dans les Provinces Unies. (a) Il passa l'hiver à Utrecht avec le Maréchal de Luxembourg, qui l'envoia au Roi, pour lui porter la nouvelle du Combat de Woerden. (b) Il fut nommé Colonel d'un Régiment de Cavalerie, Allemand, que M. le

paix d'Aix-la-Chapelle le Roi étoit piqué contre les Hollandois, & il avoit raison de l'être. La République étoit redevable à la France plus qu'à toute autre Puissance de l'Europe, de sa liberté & de son établissement. Depuis peu même & dans l'année 1666. le Roi venoit encore de joindre ses armes à celles des Etats Généraux; & en se déclarant hautement pour eux contre les prétentions de l'Angleterre, il n'avoit pas peu contribué au Traité de Breda conclu l'année suivante. Après tant de services rendus à cette République, ce Prince n'avoit pas lieu naturellement de croire qu'il dût jamais la rencontrer en son chemin, comme un obstacle à ses desseins. C'est cependant ce qui lui arriva dans la Guerre de 1672. contre les Espagnols, pendant laquelle les Hollandois furent les auteurs de la triple-Alliance, qui força en quelque façon le Roi à faire la paix d'Aix-la-Chapelle. Ce qui irrita encore davantage ce Prince, c'est que bien loin de chercher à justifier dans son esprit la conduite qu'ils avoient tenue en cette occasion, les Hollandois sembloient au contraire en faire gloire, & se portoient hautement pour les médiateurs & les promoteurs de ce Traité. Ces démarches jointes aux hauteurs de leurs Ambassadeurs dans les différentes Cours de l'Europe, à l'insolence de leur Gazetier, & à leurs orgueilleuses Médailles, ne permirent plus au Roi de dissimuler. Il pensa tout [de bon à châtier cette superbe République. Il commença par détacher de ses intérêts l'Empire & la Suède par les Traités de Vienne & de Stockholm. Il engagea dans les siens le Roi d'Angleterre, l'Evêque de Munster & l'Electeur de Cologne; & au commencement de 1672. il déclara la guerre à la Hollande.

(a) C'est à cette Campagne que se doit rapporter le fameux passage du Rhin à Tolhuis. L'Historien de Louis XIV. tâche mal à propos d'en diminuer la gloire en entreprenant d'en montrer la facilité, & en exagérant au contraire les difficultés du passage du Granique par Alexandre. La comparaison n'est pas soutenable; à moins qu'on ne suppose que les Troupes Hollandoises ressembloient aux Soldats de Darius, ce que cet Auteur ne pensoit pas sans doute. Du reste le passage du Rhin ne méritoit peut-être pas d'être autant vanté qu'il l'a été; mais à en croire M. de Feuquiere, qui en cette matière étoit apparemment meilleur juge que l'Ecrivain réfugié, cette entreprise n'étoit pas non plus aussi facile que cet Historien veut le faire entendre.

(b) Ce combat se donna pour secourir Woerden, que le Roi auroit perdu sans cela. Le Prince d'Orange avoit formé le siège de cette Place, qui n'étoit couverte par aucun ouvrage extérieur, & qui d'ailleurs se trouvoit mal pourvue; en sorte qu'elle ne pouvoit pas tenir deux jours. Mais il avoit fait deux grandes fautes dans l'investiture de ce poste. La première fut de ne s'être pas saisi du village d'Harmelen, où M. de Luxembourg tenoit une garde de cinquante hommes, & qui assuroit la communication avec la Place assiégée: la seconde, de n'avoir pas fait garder, ou rompre le pont de Camerick. M. de Luxembourg, toujours actif & vigilant, profita habilement de cette négligence. Il n'y avoit pas vingt-quatre heures que Woerden étoit assiégé, lorsque ce Général s'étant rendu à Harmelen, passa le pont de Camerick à la pointe du jour, entra dans les lignes du Prince d'Orange, lui tua ou prit près de six mille hommes, se rendit maître de son canon, secourut Woerden, & par cette victoire obligea les Ennemis à lever le siège. Il n'est pas surprenant que l'Historien de Louis XIV. que j'ai cité, ne fasse aucune mention de ce combat. M. de Luxembourg n'étoit pas son Héros, & cette action n'est pas à l'avantage du Prince d'Orange.

Prince

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xvij

Prince de Meckelbourg avoit fait lever pour le service de Sa Majesté, & qui fut presque aussi-tôt réformé.

En 1673. toujours Aide de Camp du Maréchal de Luxembourg, il continua de servir en Hollande, pendant la Campagne; & pendant l'hiver suivant, il se trouva à la Conquête que le Roi fit de la Franche-Comté, aux Sièges de Besançon, de Dole, de Salins & d'autres Places.

En 1674. il se trouva à la Bataille de Seneff, (e) & à la levée du Siège d'Oudenarde. Ce fut vers la fin de cette Campagne, que le Roi lui donna le Régiment Royal la Marine, vacant par la mort du Comte de Claire, tué à la Bataille d'Einsheim.

Dans le Régiment du Roi, sous M. de Martinet, qui étoit un excellent Officier, M. le Marquis de Feuquiere avoit appris le service de l'Infanterie: sous M. de Luxembourg, il étudioit les grands principes de la Guerre.

En 1675. peu de jours avant la mort de M. de Turenne, M. de Feuquiere avoit eû ordre d'attaquer avec son Régiment, les ennemis qui occupoient l'Eglise & le Cimetiere de Gamesieu. Il les avoit forcés, & ils avoient été presque tous, ou tués ou faits prisonniers. Le Chevalier d'Hocquincourt, Colonel du Régiment des Dragons de la Reine, commandé pour soutenir, avoit perdu la vie en cette occasion. Le Marquis de Feuquiere eut part aussi après la mort de M. de Turenne, (f) au combat d'Altenheim.

(e) Rendons à M. le Prince la gloire que lui mérita cette action, & que l'Historien réfugié de la vie du Roi a tâché de lui enlever. Soit Inéligence & manque de précaution, soit présomption ou ignorance, il est certain qu'en décampant de Seneff, le Prince d'Orange fit une faute capitale, de défilér en prêtant le flanc en présence d'un ennemi habile & actif, tel que M. le Prince. Celui-ci profita de cette faute pour châtier son ennemi; & quoiqu'en dise l'Historien que j'ai cité, le gain de cette bataille fut effectif. Nous y perdîmes beaucoup de monde; il le dit, & il est vrai. Mais il n'ajoute pas que les Ennemis y laisserent quinze à seize mille morts, outre cinq mille prisonniers, & que cette action changea absolument la nature de cette guerre, qui nous devint beaucoup plus favorable pendant tout le reste de la Campagne. Que si M. le Prince blâma le Prince d'Orange, ce ne fut pas sans doute de cette *bouillante ardeur qui lui fit affronter les plus grands périls*, comme le dit notre Ecrivain d'un ton de déclamateur & d'enthousiaste. Il le taxa avec raison d'avoir agi dans cette occasion *en jeune homme*, en s'exposant à trop de danger, par la négligence avec laquelle il avoit ordonné sa marche.

(f) La perte de ce Général ne manqua pas de relever le cœur aux Ennemis; mais malgré la désunion qui se mit aussi-tôt après dans l'Armée du Roi entre MM. de Vau-
brun & de Lorges, prétendans tous deux au Commandement, elle ne découragea pas tellement nos Troupes, qu'il fût aisé de les attaquer impunément. Tout ce qu'elle opéra alors de plus favorable aux Impériaux, fut le retour de notre Armée en-deçà du Rhin. Il est vrai que la division des Généraux rendit cette marche hasardeuse & presque funeste. Les Ennemis en profitèrent pour nous attaquer à Altenheim, & mirent d'abord le

En 1676. il servit sous le Maréchal de Créqui, aux Sièges de Condé & de Bouchain. (g)

Le Régiment Royal de la Marine, se signala à ce dernier, d'abord à la prise d'une redoute revêtue, qui couvrait le chemin qui conduit à la Ville-basse au travers des marais, & plus encore à l'attaque de l'ouvrage à Corne, qui étoit entre la Ville-basse & le Corps de la Place. Il avoit été attaqué & manqué deux fois avec perte, les deux nuits précédentes; M. de Feuquiere l'emporta, s'y établit, & le lendemain matin, la Place capitula.

Cet ouvrage étoit environné d'un fossé si fangeux, que dans les deux attaques précédentes, les soldats s'y étoient embourbés. Il étoit aussi au bas, bordé de palissades. Le Marquis de Feuquiere, qui l'avoit reconnu, jugea que le jour convenoit mieux pour une pareille entreprise. M. de Créqui l'approuva. Pour empêcher que

defordre dans une partie de notre ariere-garde. Mais à peine nos Troupes eurent-elles le tems de se reconnoître, qu'elles chargerent vigoureusement les Impériaux, & les obligerent à laisser l'Armée du Roi continuer paisiblement sa retraite en Alsace, emmenant avec elle une partie de leur canon, & laissant le champ de bataille couvert de leurs morts. Les succès des Ennemis se bornerent donc à la prise de Trèves & de M. de Créqui, qui après s'être laissé battre à Confarbrick, avoit eu l'imprudence d'aller se renfermer dans cette Place. Le Prince d'Orange reprit aussi Binch en Flandres. Montecuculli ne fut pas si heureux en Allemagne. M. le Prince qui avoit pris le commandement de l'Armée du Roi, lui fit lever le siège de Haguenau, & à la faveur des Postes avantageux qu'il occupa, rompit toutes ses mesures.

(g) Le Maréchal de Créqui avoit été chargé de la conduite du siège de Bouchain, tandis que le Roi le couvrait à la tête de son Armée d'observance. L'Historien de Louis XIV. que j'ai cité d'abord, est admirable, lorsque parlant de ce siège, & décrivant les mouvemens inutiles que le Prince d'Orange se donna pour secourir la Place investie, il dit, que ce Général des Alliés étant arrivé avec le secours sur la hauteur de Valenciennes, en présence de l'Armée du Roi, on ne doutoit point qu'il n'allât avoir l'honneur de combattre contre le Monarque François; ce qu'il desiroit ardemment. A quoi pensoit cet Auteur lorsqu'il écrivoit de la sorte? Croit-il en imposer à la postérité, en mettant ainsi Guillaume de Nassau en parallèle avec un Roi de France tel que Louis XIV. Ne voyoit-il pas que dans cette occasion il faisoit soutenir parfaitement à son héros le rôle de *jeune homme*, dont M. le Prince l'avoit blâmé, après l'avoir châtié à Seneff de sa témérité & de son imprudence? Mais cet Ecrivain y pensoit-il davantage, lorsqu'après avoir dit, que dans cette conjoncture le Roi aiant assemblé le Conseil de Guerre, on décida contre la Bataille, il ajoute: *Ainsi le Roi manqua-t-il une occasion dans laquelle il eût été à souhaiter pour sa gloire, qu'il eût eu moins de déférence pour quelques-uns de ses Généraux.* En quoi cet Historien fait-il consister la gloire d'un Roi & d'un Général? Est-ce à se faire battre inutilement, ou à vaincre tous les obstacles pour réussir dans son entreprise? Si c'est dans le premier, on ne peut contester au Prince d'Orange l'honneur d'avoir été le plus glorieux de tous les Capitaines. Mais dans l'occasion dont il s'agit, que manquoit-il aux succès du Roi, & que pouvoit-il souhaiter de plus pour sa gloire? Son but étoit de prendre Bouchain. Il le prit, & il le prit à la vûe, & en dépit du Prince d'Orange, qui dès que les Assiégés eurent capitulé, ne manqua pas de détacher trois mille hommes de son Armée, pour aller se jeter dans Cambrai. Précaution sage, pour empêcher que le Roi ne lui fit le même honneur au Siège de cette dernière Place, qu'il venoit de recevoir devant Bouchain.

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xix

les soldats ne s'enfonçaient dans la bouë, M. de Feuquiere fit préparer des claïes & des fascines, qu'ils plaçoient dans le fossé, aux endroits où elles étoient nécessaires. On rompit les palissades.

Il avoit si bien disposé ses détachemens, qu'au signal ils marcherent tous sans embarras, & que chacun d'eux arriva en même-tems au point de l'attaque, qui lui avoit été marquée. Ils forcèrent les Ennemis à se retirer; & les Travailleurs se trouverent avec tant de justesse sur leur terrain, que sous un feu meurtrier, il n'y eut aucun contre-tems, ni un seul moment perdu. Pendant toute l'action, la tranchée faisoit un grand feu sur la Place; ce qui détournoit celui de l'Ennemi de dessus les Attaquans & les Travailleurs, qui n'étoient plus exposés qu'aux pots-à-feu & aux grenades.

Une si heureuse réussite n'a été dûë qu'à l'arrangement que M. de Feuquiere avoit fait, qu'aux instructions qu'il avoit données, & qu'à son attention à les faire ponctuellement exécuter. Il étoit beau de le voir au milieu du sang & du feu, donnant ses ordres par tout, & toujours promptement obéi.

Examinant avant l'action, les détachemens, & leur parlant, tous lui répondirent, *Les coups de mousquet ne nous arrêteront point.* Il voulut renvoyer un vieux Sergent, nommé pour les Invalides, qui pouvoit à peine se soutenir; & un soldat de recrue, qui paroïssoit n'avoir que 14 à 15 ans. Ils lui répondirent fièrement qu'ils ne s'en iroient pas. Le Sergent y fut blessé d'un éclat de grenade.

On ne cesse pas d'exalter aujourd'hui la valeur de nos Troupes. C'est un bon fruit qui sera excellent en maturité. La contre-scarpe de Fribourg emportée de vive force avec une si grande perte d'hommes, à la fin d'une guerre remplie de mauvais succès, marque bien la valeur de la Nation; & les Bains dans la Tranchée, au dernier Siège de Philipsbourg, prouvent bien son zele pour le service. On s'en rapporte à M. de Vauban.

Le Roi, qui à la tête de l'Armée d'observance, couvroit le Siège de Bouchain, du côté de Valenciennes, loua la conduite de M. de Feuquiere, & le gratifia d'une pension de trois mille livres. (h)

(h) Après la conquête de Bouchain, le Roi reprit le chemin de Versailles, tandis que le Maréchal d'Humières se rendoit maître d'Aire & de Bourbourg, & que le Maréchal de Schomberg faisoit lever le Siège de Mastrick au Prince d'Orange. Ce Siège dura depuis le 7. Juillet, que le Prince se rendit devant la Place, jusqu'à la fin d'Août, qu'il

Dans le cours de la même Campagne de 1676. le Roi, en échange du Régiment Roïal de la Marine, lui donna le premier des Petits-vieux, vacant par la mort de M. de Rambure, dont il portoit le nom. Ce Régiment, qui a depuis, sous deux Colonels, porté le nom de Feuquiere, ne s'est pas moins distingué, que celui du Roïal la Marine, comme on le verra, en l'année 1678. à la Bataille de S. Denys. C'est à présent celui de Richelieu.

En 1677. (i) le Marquis de Feuquiere servit au commence-

fur levé; c'est-à-dire environ deux mois. Si pareil accident étoit arrivé à quelqu'un des Généraux François, l'Historien réfugié n'auroit pas manqué d'étaler en cette occasion toute sa Rétorique, pour exagerer son désavantage. Mais parce que c'étoit M. le Prince d'Orange, l'Idole de tous les Réfugiés, qui faisoit ce Siège, on passe légèrement sur cet endroit, & on se contente de rejeter sur MM. les Etats le mauvais succès de cette entreprise. Il falloit que cet Ecrivain eût sensiblement confondu les objets, lorsqu'il travailloit à son Histoire de Louis XIV. Selon lui la perte des Places les plus considérables, la déroute d'une Armée entière ne coûtoient rien aux Alliés. Leurs Généraux étoient presque toujours battus; ils étoient le plus souvent dans leurs entreprises. Il l'avoit, parce qu'il n'a pas le front d'en disconvenir. Cependant il nous les représente toujours triomphans. Le Roi au contraire étoit confondu & épuisé, dès qu'il avoit perdu deux ou trois mille hommes. L'Auteur réfugié n'écrivoit sans doute que pour les Bourgeois d'Amsterdam, & il n'espéroit pas que la postérité devint jamais juge de son ouvrage.

(i) Il y avoit déjà cinq ans que la Guerre duroit, & on commençoit à s'en lasser de part & d'autre. L'Empereur, il est vrai, se voioit alors plus absolu que jamais dans l'Empire, par la réunion des Electeurs, concourans tous de concert avec lui à la défense de la cause commune. Mais il n'étoit presque plus possible de faire subsister d'Armées dans l'Empire, où elles pouvoient à peine trouver des quartiers d'hiver. D'ailleurs il étoit à craindre pour ce Prince, que ces mêmes Electeurs qui portoient presque seuls toutes les incommodités de cette Guerre, par le ravage que les Troupes, amies & ennemies, faisoient également de leurs Etats, ne songeassent à l'abandonner, pour se mettre à couvert des malheurs dont ils étoient menacés pour la suite. De tous les Alliés, les Espagnols étoient sans contredit les plus intéressés dans cette Guerre, & ceux en même tems à qui la paix étoit devenue plus nécessaire. Ils se voioient sur le point de perdre la Sicile par la révolte de Messine, que la France appuioit avec succès. Leurs Armes ne prospéroient pas en Catalogne; & le Roi leur avoit enlevé la Franche-Comté, avec leurs meilleures Places des Pais-Bas. Une Campagne ou deux poussées avec vigueur suffisoient pour les chasser entièrement de ces Provinces. Il n'y avoit que les Princes du Nord & les Hollandois qui fussent peut-être intéressés à la continuation de la Guerre. Les premiers avoient remporté de grands avantages sur la Suède, & pouvoient même espérer de pousser plus loin leurs conquêtes aux dépens de cette Couronne. Les seconds, quoiqu'il pût arriver, sembloient n'avoir aucun risque à courir; ils n'étoient plus pour rien dans cette Guerre. Dès 1673. le Roi leur avoit abandonné toutes ses conquêtes. Il ne leur retenoit plus qu'une Place, importante à la vérité; c'étoit Mastrick. Du reste, à quelque point de grandeur que ce Prince eût porté la France, ils pouvoient espérer quelque revers qui l'humiliât, comme ils le souhaitoient, parce qu'eux-mêmes avoient été humiliés. Pouvoit-on naturellement s'imaginer, que cette Puissance soutiendrait toujours la même supériorité sur toutes les forces de l'Europe liguée contre elle? Cependant on peut dire, que pour les uns & pour les autres ces intérêts n'étoient qu'apparens, & que la Guerre leur étoit en effet également ruineuse. Quelques progrès que les Puissances du Nord eussent faits contre la Suède, elles ne pouvoient se cacher dans le fonds, qu'à moins de supposer la France réduite à demander humblement quartier, un Traité de paix les forceroit infailliblement à se dépouiller de leurs conquêtes. A l'égard des Hollandois, embarqués dans une Guerre qui en quelque sorte ne les regardoit plus,

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xxj

ment de la Campagne, sous les ordres de M. de Monclar, qui contraignit aux environs de Bâle, le Prince de Saxe Eifenack, à repasser le Rhin. Dans les mouvemens de cette opération, il fut blessé d'un boulet de Canon qui lui fit à la jambe une contusion considérable. Il ne discontinua pas pour cela le service.

En 1678. le Maréchal de Luxembourg avoit toujours, pour

& qui étoit devenue celle des Alliés, ils voioient dans la continuation la ruine de leur Etat presque certaine. La France par la conquête des Pais-Bas Espagnols, qui n'étoient plus en état de lui résister, leur alloit enlever cette barrière, qu'ils avoient toujours regardée comme l'unique assurance de leur liberté. Ils s'épuisoient outre cela par les subsides onéreux qu'ils paioient à tous les Princes entrés dans leur alliance. Ils comptoient dans ce nombre l'Empereur, le Roi d'Espagne, le Roi de Dannemarck, presque tous les Electeurs, les Princes de Brunswick, le Duc de Neubourg, & l'Evêque de Munster. Les Etats Généraux se voioient hors d'état de soutenir plus long-tems ces dépenses excessives qu'ils jugeoient d'ailleurs inutiles. Aussi prirent-ils la résolution de les retrancher. Vers la fin de l'année 1676. ils firent signifier aux Alliés les dispositions dans lesquelles ils étoient à cet égard; & pour les engager plus fortement à penser tout de bon à la paix, ils parlèrent dès ce tems-là de faire leur accommodement particulier avec la France. Cette Couronne elle-même n'étoit pas éloignée d'entrer en négociation. Il est vrai, qu'elle se voioit alors dans un des plus hauts point d'élévation, où aucun de nos Rois l'ait jamais portée. Depuis quatre ans qu'elle soutenoit la guerre contre toutes les Puissances de l'Europe réunies contre elle, à l'exception de l'Angleterre & de la Suede, bien-loin d'avoir perdu une de ses Places, un seul pouce de terrain, elle avoit étendu ses frontieres par la prise de la Franche-Comté, & d'une grande partie des Pais-Bas Espagnols, dont elle pouvoit avec raison regarder la possession comme assurée; tandis qu'en même tems ses armes répandoient la terreur dans le sein de l'Allemagne, en Sicile, jusques dans la Cour de Madrid. Mais ces succès mêmes si rapides & si glorieux, commençoient à lui être à charge. Toute Puissance a certaines bornes, au-delà desquelles elle ne peut guères aller, sans s'exposer presque nécessairement à déchoir. Chaque nouvelle place que la France acqueroit lui coûtoit indispensablement une Garnison nombreuse. Combien outre cela n'avoit-elle pas d'Armées sur pied par terre & par mer! Quels fonds n'étoient pas nécessaires pour l'entretien de tant de Troupes! Elle s'épuisait donc elle-même à mesure qu'elle s'enrichissoit; & elle risquoit de se dépeupler, à force de porter trop loin les bornes de son étendue. C'est ce qui avoit engagé Louis XIV. à écouter favorablement les propositions de paix que le Roi de Suede avoit faites dès l'année 1674. Il est vrai que la médiation de ce Prince n'avoit point eû de suites. Il avoit même été obligé de prendre part à cette Guerre, & s'étoit déclaré en faveur de la France. On n'avoit pas laissé cependant de penser depuis de part & d'autre à un accommodement. La Ville de Nimègue avoit même été désignée pour tenir un congrès, où devoient s'assembler les Ministres de toutes les Puissances intéressées. Le Roi n'avoit pas voulu être des derniers à y députer. Dès la fin de l'année 1675. ses Plénipotentiaires avoient eu ordre de partir. Ils étoient arrivés à Nimègue en 1676. & les Ministres des Alliés s'y étant rendus de même quelque tems après, on ouvrit les conférences au commencement de 1677. L'Espagne étoit sans contredit celle de toutes les Couronnes qui devoit le moins souhaiter la continuation de la Guerre. Cependant ses Ambassadeurs étoient ceux qui faisoient paroître le moins d'empressement, disons mieux, le plus d'éloignement pour la paix. Il est vrai qu'ils étoient dans une situation assez embarrassante. Ils ne voioient aucun jour à sortir de cette négociation avec honneur, & comme elle ne pouvoit leur être que fort défavantageuse, ils ne se pressoient pas de terminer. Par la même raison, les Ministres de l'Empereur ne paroissoient pas fort disposés à conclure. Le Roi crut donc qu'il falloit encore quelque coup d'éclat, pour presser leurs résolutions. La prise de Valenciennes, de Cambrai, de S. Omer, & de Fribourg, la levée du Siège de Charleroi, & la perte de la Bataille de

quelques raisons, placé pendant la Campagne le Régiment de Feuquiere hors de la Ligne. Il couvroit le Quartier du Roi, avec trois autres Bataillons, & un Régiment de Dragons, proche de l'Abbaïe de S. Denys, lorsque se donna la fameuse Bataille, qui porte ce nom. Le Marquis de Feuquiere commandoit ce petit Corps. Il fut attaqué dans ce poste par une colonne ennemie, fort supérieure en nombre, & en soutint long-tems les efforts. Après que le quartier du Roi se fut retiré avec tous les équipages, M. de Feuquiere se retira lui-même en bon ordre, à la vûe des Ennemis. Il arriva au Pont de la petite riviere de S. Denys, au moment que les Anglois s'en emparoiérent pour lui couper sa retraite. Il leur passa sur le ventre, & occupa le Pont, qu'il ne quitta que pour rejoindre le corps de l'Armée. A Bouchain, il attaquoit; à S. Denys, il se défendoit.

Dans la suite de cette journée, il fut blessé d'un coup de fusil, qui lui traversoit le haut des cuisses, si heureusement, que ni la veine cave, ni les os n'en furent offensés.

On sçait que le Prince d'Orange, chagrin de ce que la Paix ve-

Cassel, tous événemens qui marquerent les progrès de la France dans l'année 1677. sembloient ne point émouvoir les Confédérés. On ne parloit plus d'affaires à Nimégue. L'espérance d'un Traité de Ligue avec l'Angleterre occupoit les Puissances Ennemies. Ce Traité fut enfin signé, & dès-lors les Ministres étrangers crurent le moment arrivé, où la France alloit être accablée par la multitude de ses Ennemis, ou bien-tôt obligée à subir la loi. Le Roi ne jugea pas à propos de les laisser long-tems dans cette pensée. Les Alliés croioient ce Prince à S. Germain, occupé des fêtes qu'il y donna à la Cour pendant tout l'hiver; lorsqu'au commencement de Février, ce Monarque paroissant tout à coup en Flandres, suivi de la Reine & de toute sa Cour, tint d'abord l'Europe en suspens, sçavoir s'il étoit venu en ce Pais pour y faire regner les plaisirs ou pour y répandre les horreurs de la Guerre. Il la laissa ainsi quelque tems en balance sur l'objet qui alloit fixer ses efforts, menaçant également les fortes Places de Mons, Namur, Luxembourg, Ypres, & Charlemont. Enfin au commencement de Mars on le vit avec surprise au pied des murs de Gand à la tête de quatre-vingt-mille hommes, faire le Siège de cette Place, & l'emporter au bout de huit jours. Ypres eut bien-tôt après le même sort. De-là le Roi de retour à Versailles, envoya le 9. Avril à Nimégue les conditions auxquelles il vouloit bien accorder la paix à l'Europe. Ce coup fit évanouir toutes les espérances, & régla la négociation. Les Ministres Hollandois furent les premiers à déclarer qu'ils s'en tenoient aux propositions du 9. Avril; & malgré les instances des Alliés, leurs oppositions, leurs protestations, leurs manœuvres & leurs intrigues, le Traité particulier de la Hollande fut signé le 10. Aout à onze heures & demie du soir. L'Espagne conclut le sien un mois après; & malgré sa haine invétérée pour la France, l'Empereur fut lui-même obligé d'imiter cet exemple au commencement de l'année suivante. Ses Troupes avoient reçu pendant la Campagne de 1678. quatre échecs considérables. Elles avoient d'abord été défaites par le Maréchal de Créquy proche de Gretzinghen. Ensuite ce Général les tailla en pièces à la tête du pont de Rhinfeld. Il défit encore le Duc de Lorraine dans l'Ortnaw, & le battit enfin une seconde fois proche de Lauterbourg.

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xxiii
noit d'être signée à Nimègue (k), donna dans la vûe de la rompre, ce combat, qui n'eut d'autre succès que celui de faire périr beaucoup de monde de part & d'autre.

Lorsque la Paix fut conclue à Nimegue en 1678 (l), le Marquis de Feuquiere n'étoit que simple Colonel. On en a attribué la cause en partie à la broüillerie survenue entre M. de Luxembourg & M. de Louvois. Ce ne fut qu'en 1688, au renouvel-

(k) On verra par les réflexions, que M. de Feuquiere fait dans ses Mémoires sur cette grande action, à laquelle il eut part, si au cas que le Prince d'Orange y fût demeuré vainqueur, comme l'Historien de Louis XIV. oïe l'avancer sur la foi du Gazetier de Hollande, ce Général des Alliés avoit pris des mesures raisonnables, pour en tirer quelque avantage. Ce que je prétens contre cet Ecrivain, c'est que non-seulement il est très vraisemblable, que le Prince d'Orange avoit reçu la nouvelle de la paix signée à Nimègue, lorsque par un effet de son génie élevé & entreprenant, il attaqua l'Armée Françoisë; mais même que dans le cours ordinaire des choses, cela n'a pû arriver autrement; que par conséquent M. de Luxembourg fut surpris, sans qu'il pût s'empêcher de l'être, & qu'au contraire le Prince d'Orange pouvoit & devoit se dispenser de faire une démarche si contraire à toutes les règles du droit de la Guerre, & de la foi publique. Pour le prouver, je me sers des propres armes que me fournit l'Auteur que je combats. Les Commissaires députés des Etats étoient alors, dit-il, à l'Armée du Prince d'Orange; & s'ils avoient sçu la paix signée, ils n'auroient jamais permis de livrer cette Bataille. Tel est le raisonnement de l'Historien réfugié; comme si ces Députés des Etats eussent été gens à tenir contre M. le Prince d'Orange, le Marquis de Grana Ambassadeur de l'Empereur, & les Espagnols, qui à quelque prix que ce fût, étoient résolus de passer le chagrin que la paix leur causoit, aux dépens des deux Armées. Ne pouvoit-on même donner la Bataille, sans prendre absolument l'avis de ces Commissaires? ou si l'on ne pouvoit s'en passer, ces Députés étoient-ils donc des gens si droits & si inflexibles, que nous soions obligés de croire, que leur complaisance pour M. le Prince d'Orange ne les auroit jamais engagés à donner les mains à un combat, s'ils eussent été avertis du Traité? Cet Historien avoüe, que MM. les Etats furent assez mécontents de cette boutade du Prince d'Orange; ce qui rend le premier doute très-vraisemblable. Mais il ne dit pas de même, s'ils approuverent fort la conduite que tinrent leurs Députés en cette occasion; ce qui nous laisse indécis sur le second. Pour moi voici comme je raisonne. Les Commissaires députés des Etats étoient à l'Armée du Prince d'Orange; le Traité de la Hollande fut signé à Nimègue le 10. d'Août; la Bataille de S. Denys se donna le 14. du même mois. De-là je conclus, que lors du combat, la paix ne pouvoit être ignorée du Prince, puisque les Députés des Etats ne pouvoient pas n'être point instruits alors de la conclusion du Traité; & il me semble que ce raisonnement vaut bien celui de mon adversaire.

(l) Cette paix fut également avantageuse & glorieuse à la France. Il est vrai que par ce Traité le Roi remit Mastrick aux Hollandois Il rendit de même aux Espagnols une partie des Places qu'il avoit conquises en Flandres comme Charleroi, Binch, Ath, Oudenarde, Gand, S. Guilain, & quelques-autres. Mais on doit observer aussi, que Cambrai, Ypres, Bouchain, Valenciennes, Condé, Aire, Maubeuge, S. Omer, & toute la Franche-Comté lui demeurèrent, & qu'il fit restituer à la Suède son Alliée tout ce qu'elle avoit perdu dans le cours de cette guerre. Depuis l'année 1675. que cette Couronne s'étoit déclarée en faveur de la France, elle avoit perdu deux grandes Batailles; l'une par terre dans cette même année contre l'Electeur de Brandebourg; l'autre sur mer en 1676. contre la Flotte Hollandoise. L'Electeur avoit outre cela conquis plusieurs Places sur les Suédois dans le Duché de Bre-me, & dans la Poméranie; & le Roi de Dannemarck leur avoit enlevé toute la Scanie. Ils perdirent encore en 1678. l'Isle de Rugen & la ville de Stralsund, que l'Electeur leur enleva.

lement de la Guerre (m), qu'il fut fait Brigadier. Il servit en cette qualité au Siège de Philisbourg, sous les ordres de Mgr. le Dauphin, qui le considéra comme un Officier de distinction.

Après la prise de Philisbourg, M. de Feuquieres reçut ordre d'aller commander sur le Neckre, & établit sa demeure à Hailbron. A peine y fut-il, qu'il enleva la Garnison de Kreilsheim, composée de deux Bataillons, qui furent faits prisonniers de Guerre, & de quelque Cavalerie qui se sauva. Il partit de là à la tête de mille chevaux, Cavaliers ou Dragons, pour la course, dont on va parler.

Il pénétra en Allemagne, jusqu'aux portes de Wirtzburg sur le Mein, de Rottembourg, de Nuremberg, d'Aichstadt. Un

(m) On peut attribuer la Guerre de 1688. à plusieurs causes. Les Puissances Alliées mécontentes de la paix de Nimègue, ne l'avoient signée qu'à regret. Il y avoit lieu de croire que cette paix si glorieuse à la France étant forcée de la part des Alliés, ne dureroit qu'autant de tems qu'il leur en faudroit, pour se mettre en état de se réunir de nouveau, & d'attaquer plus efficacement cette Monarchie, dont les prospérités leur étoient à charge. Le Roi lui-même sembloit donner lieu à leur jalousie, & justifier leurs défiances par ses nouvelles entreprises, qui toutes alloient à rendre la puissance de la France redoutable à ses voisins. Telles furent la fortification de toutes les Places de la Flandre, de l'Alsace, & de la Franche-Comté, qui par-là mettoient le Roiaume à couvert du côté de la Lys, de l'Escaut, du Rhin, de la Saare, de la Moselle, de la Meuse & des autres rivières qui ferment l'entrée de cet Etat; l'établissement des Compagnies des Cadets, où les enfans des Gentilshommes, instruits dans tous les exercices militaires, formoient à l'Etat une pépinière d'Officiers subalternes expérimentés dans le métier de la Guerre; le rétablissement de la Marine par l'augmentation de nos forces sur mer, & la construction, ou la réparation des ports de Toulon & de Brest. A cela se joignirent ses usurpations prétendues; l'établissement des Chambres de Metz & de Brisack; la réduction de Strasbourg; l'acquisition de la Forteresse de Casal; la prise de plusieurs Places Espagnoles dans les Pais-Bas en 1683. & celle de Luxembourg & de Trèves en 1684. La révocation de l'Edit de Nantes, arrivée en 1685. contribua encore beaucoup à la rupture. On sçait les bruits défavantageux que les Protestans réfugiés semèrent avec fureur à cette occasion dans toute l'Europe, au préjudice de la gloire, & de la droiture des intentions du Roi, qu'ils prirent à tâche de noircir par les libelles les plus sanglans. Ces excès ne sont nulle part mieux représentés que dans un écrit qui parut en Hollande au commencement de 1690. intitulé, *Avis important aux Réfugiés sur leur prochain retour en France*, &c. Cet ouvrage que quelques-uns attribuerent au fameux Bayle, & qui pourroit bien être véritablement de lui, est un des plus vifs qui ait été composé contre les Réfugiés. Leur humeur satirique, & leur penchant au soulèvement & à la révolte, y sont peints avec des couleurs si noires, que rien n'est plus capable de les rendre à jamais odieux à toute la postérité. Par malheur pour eux, les reproches sanglans de l'Auteur de l'*Avis* n'étoient pas sans fondement. Les meilleures plumes du parti, qui entreprirent d'y répondre, sans oser contester le fait, se retranchèrent à montrer, que c'étoit à tort qu'on vouloit rendre le Corps des Réfugiés responsables de ces noires calomnies; & dans le projet que Bayle publia de son Dictionnaire en 1692. il avoua que ce violent *Sermon* avoit du moins produit parmi eux un bon effet, en ce qu'on n'étoit plus tant étourdi de leurs *méchans petits livres satiriques*. Enfin l'exclusion donnée au Cardinal de Furstemberg pour l'Electorat de Cologne, porta le dernier coup à la tranquillité de l'Europe. Le Roi comprit par-là ce qu'il devoit attendre de l'Empereur, s'il lui donnoit le tems de terminer la Guerre, qu'il soutenoit alors avec avantage contre le Turc, & de réunir avec lui toutes les Puissances jalouses de la grandeur de la France. Il crut devoir le prévenir; & il éclata par l'attaque de Philisbourg.

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xxv

corps de Cavalerie sortit de Rottembourg : M. de Feuquiere le chargea avec tant de vigueur , qu'il le contraignit de rentrer dans cette Ville , & qu'il n'osa plus reparoître. Se repliant sur le Danube , il vint à Ulm.

Il força sur le Danube le Pont de Dillinghen , gardé par 500 hommes. Arrivé là de bonne heure , & se promenant avec quelques Officiers , il se trouva sur la partie de ce Pont , qui étoit en deçà du pont-levis. Les Ennemis lui crièrent de s'éloigner , avec menace de tirer sur lui. Il leur répondit en Allemand , qu'ils ne l'oseroient. M. le Duc d'Aumont , qui entendoit l'Allemand , lui dit. *« Eh ! pourquoi ne l'oseroient-ils ? »* M. de Feuquiere les pria de se retirer lentement. Resté seul , il prit ce moment pour disposer son attaque , telle qu'il la rapporte dans ses Mémoires. Il reconnut que le pont-levis n'étoit point crénelé , & qu'en s'approchant , on feroit à couvert du feu de l'Ennemi. Il proposa à des Dragons qui sçavoient nager , d'abattre ce pont-levis. Ils l'abbatirent , & le pont tombant , ils se jetterent dans le Fleuve , & se sauverent à la nage. Les Ennemis se retirerent. Alors maître du pont , ses Partis coururent à 15 lieues au-delà. Ausbourg même contribua pour son Territoire.

M. de Monclar qui ne connoissoit pas les vûes de M. de Feuquiere , en étoit extraordinairement inquiet , & l'obligea de se retirer plutôt qu'il ne l'auroit fait. Se trouvant à la source du Neckre , il se couvrit de cette riviere , & revint tranquillement dans ses quartiers , avec tout son butin.

Cette course dura 35 jours. Pendant ce tems-là , il répandit par tout la terreur : il chargea les Ennemis , où il put les rencontrer , sans qu'il leur donnât le tems de se reconnoître , & établit les contributions dans un vaste Pais. Les Officiers les plus expérimentés l'admirerent. Rien ne l'inquiétoit : rien ne l'embarrassoit : il étoit toujours égal , & discernoit avec une sagacité surprenante , les avis faux des véritables.

C'est dans son extrême hardiesse & dans sa prudence qu'il trouvoit sa sûreté. S'il eût tenu une autre conduite , il est à présumer que les Ennemis dispersés se seroient rassemblés , ou pour s'opposer à ses entreprises , ou pour lui couper sa retraite. Saisis d'étonnement , ils ne le tenterent pas. Ils se contenterent de lui faire donner de faux avis , pour l'engager à se retirer. Il ne le fit

qu'en conséquence des ordres réitérés de M. de Mönclar.

Vous avez beaucoup risqué, lui dit un de ses amis. *Pas tant qu'on se l'est imaginé*, répondit-il. *C'étoit au commencement de la Guerre: on est plus ignorant alors. Je sçavois à qui j'avois à faire; les Ennemis étoient épouvantés; ils me croïoient plus fort que je n'étois, & je me conservois toujours des moïens de retraite.*

Au retour de cette course, il établit son quartier à Phortzheim, sur l'Entz. Les Ennemis se saisirent en même-tems de Neubourg au-dessous, & d'Entz-Wahingen au dessus de la rivière. Ces quartiers le resserroient trop: il ne put le souffrir, & les enleva à deux jours l'un de l'autre. Les deux Garnisons furent passées au fil de l'épée. Le soldat étoit en fureur de ce que quelques jours auparavant, les Impériaux avoient inhumainement massacré un Lieutenant, & 30 Maîtres du Régiment de Villeroi, quelques heures après les avoir pris & leur avoir donné quartier.

Les jaloux du Marquis de Feuquiere prirent de là occasion de l'accuser de cruauté; comme si un Commandant, quelque absolu qu'il soit, pouvoit arrêter le soldat, déterminé à user de représaille.

Brigadier depuis 4 à 5 mois, il fut fait Maréchal de Camp. De retour à Paris, M. de Louvois le manda à Meudon, & lui marqua combien il étoit satisfait de lui. M. de Feuquiere prit de-là occasion de lui dire. *Mais pourquoi donc, Monsieur, tout ce que j'avois eu l'honneur de vous proposer, se trouve-t-il renversé, & qu'on a exécuté le contraire?* (C'est qu'il étoit persuadé qu'on auroit dû soutenir les quartiers qu'on venoit d'abandonner au-delà du Rhin.) Le Ministre impatient lui répondit. *Je n'en ai pas été le maître. Croïez-vous qu'il me soit si facile de faire tout ce que je voudrois? N'en parlons plus.*

M. de Feuquiere ajouta. *On vous aura sans doute dit, M. que j'ai beaucoup gagné dans la course que j'ai faite.* M. de Louvois lui répondit. *Qu'est-ce que cela fait? J'en suis bien aise; à quoi cela monte-t-il?* A cent mille francs, répartit M. de Feuquiere. *Je voudrois qu'il y en eût davantage*, dit M. de Louvois. *Quand ces bonnes gens, continua le Marquis de Feuquiere, avoient compté sur la table, les sommes auxquelles ils avoient été imposés, ils mettoient une somme à part. Je leur demandois ce que c'étoit. C'est pour Monsieur, me disoient-ils. Je l'ai mis dans ma poche.* Le Ministre lui répondit. *Vous avez bien fait. Cette course rapporta trois à quatre millions,*

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xxvij

Le Roi lui fit une gratification de douze mille livres.

En 1689. le parti que la Cour prit d'une défensive, qui nous fit perdre Bonn & Maïence, & la crainte d'une descente de la part des Anglois (n), firent envoyer M. de Feuquiere à Bourdeaux, pour y commander.

Sur la fin de la Campagne, il reçut ordre d'aller en Piémont. On étoit encore incertain du parti que prendroit M. de Savoie. Ce fut sous prétexte de le servir, que M. de Feuquiere attaqua les Vaudois (o) aux Quatre-Dents, poste le plus inaccessible des Montagnes, & qui leur avoit toujours servi de refuge, dans les Guerres qu'ils avoient eû à soutenir contre les Ducs de Savoie.

(n) Nous étions depuis peu en guerre avec eux à l'occasion de l'usurpation de la Couronne d'Angleterre par Guillaume de Nassau Prince d'Orange, & de la suite de Jacques II. A l'arrivée de son gendre, qui sur la fin de 1688. débarqua dans ce Royaume à la tête d'une Armée composée de vingt mille hommes, ce Prince infortuné, obligé de descendre du trône, vint chercher en France, l'asile ordinaire des Rois malheureux, une retraite, où sa tête fût à couvert de la persécution de ses Sujets & de sa propre famille. Il y arriva au commencement de l'année 1689, & débarqua le 3. de Janvier à Ambleteuse dans le Boulonnois. Ce n'est point ici le lieu d'examiner si la conduite des Anglois en cette occasion n'étoit pas contraire à toutes les Loix divines & humaines; si dans la supposition que ce droit réel, ou chimérique, que certains Auteurs attribuent aux Peuples sur ceux qui les gouvernent, ait en effet quelque fondement, le consentement d'une partie seulement de la Nation suffisoit pour autoriser une telle démarche; & si au cas que la Nation Angloise fût autorisée à un pareil éclat, toujours infiniment odieux, de tous les Princes, Guillaume de Nassau étoit le seul, qui dût prêter les mains pour détrôner le Roi Jacques. On ne s'amusera point non-plus à réfuter quelques Ecrivains, qui ont soutenu, que par la fuite du Roi d'Angleterre le trône étoit censé vacant, & que la retraite de ce Prince étoit une abdication, du moins présumée. Outre qu'ils ne prouvent point ce principe, sa fausseté saute aux yeux; & il n'y a personne de bon sens qui ne conçoive, qu'il auroit été singulier d'exiger du Roi Jacques, que pour conserver ses droits sur le trône d'Angleterre, il s'exposât à porter sa tête sur un échafaut, comme il étoit arrivé à Charles I. son pere. Enfin on ne prétend point décider de la conduite de Jacques II. si par un zèle indiscret & peu éclairé, il ne donna point occasion à ses ennemis de songer à le châtier de sa précipitation & de son imprudence. On se contentera d'observer, que ce changement de domination arrivé en Angleterre ne pouvoit manquer d'en apporter beaucoup dans les affaires de la France. Le Prince d'Orange naturellement opposé aux François, Général des Alliés dans la Guerre de 1672. Le Héros des Réfugiés ennemis mortels du Royaume, se trouvant à la tête d'une Nation fière, jalouse de nos prospérités, & ému de son élévation sur le trône aux Hollandois, à qui le Roi avoit déclaré la guerre dès la fin de l'année précédente, alloit infailliblement joindre l'Angleterre à la Hollande, & opposer aux progrès de ce Prince ces deux Puissances Maritimes. La France ne pouvoit donc éviter d'avoir la guerre avec l'Angleterre. Elle crut devoir la prévenir, & la lui déclara au mois de Juin de cette année.

(o) Ces Vaudois qu'on appelloit encore assez communément les Barbets, étoient les restes de ces anciens Vaudois, ou Pauvres de Lyon, qui dans le tems de la persécution qu'ils avoient soufferte, étoient allés chercher dans les vallées de la Savoie & du Piémont un asile, où leur vie fût à couvert; gens rustiques & grossiers, ignorans au-delà de tout ce qu'on peut dire, différant en plusieurs points de leur croyance des dogmes reçus par les Réformés, mais qui en faveur de quelque conformité apparente, avoient accordé aux Réfugiés de France une retraite dans leurs rochers,

Il se conduisit avec tant d'habileté, qu'il les obligea de l'abandonner, & qu'il les auroit taillés en pièces, si M. de Clérambault se fût opposé à leur retraite, comme il le pouvoit & le devoit. Il força les Vaudois ou Barbets, & les Religionnaires François, dans Bazeille, & les chassa des Vallées de S. Martin. On ne doutoit pas que le Duc de Savoie ne fût en liaison avec eux, & qu'il n'en attendît des services importans, dans la vûe de resserrer Pignerol.

Au retour de l'une de ces Expéditions, M. de Clérambault cherchant avec deux Compagnies de Grenadiers, le chemin le plus court pour se rendre à Pignerol, donna dans un des postes occupés par les Troupes du Duc de Savoie. M. de Clérambault & son Escorte furent faits prisonniers de guerre. Ce fut là le premier acte d'hostilité de la part de ce Prince contre la France.

Jusques-là on n'avoit paru faire la guerre qu'aux Barbets & aux Religionnaires François, réfugiés chez eux. M. de Savoie le souffroit impatiemment, sans qu'il osât le marquer. La Guerre ouvertement déclarée en 1690. ne se fit d'abord que foiblement. M. de Catinat se contenta d'entrer avec une petite Armée, dans la Plaine du Piémont. Le Duc de Savoie eut le tems de rassembler le peu de Troupes qu'il avoit, d'en lever de nouvelles, & de recevoir le secours peu considérable d'Espagnols, qui lui venoit du Milanès. Ce Prince se crut alors assez fort, & assez avantageusement campé, pour nous attendre à Staffarde; il y fut battu. Le secours de plus de 4000. hommes, qu'il reçût d'Allemagne, peu de jours après, ne lui servit qu'à réparer la perte qu'il venoit de faire. M. de Feuquiere commandoit l'Infanterie à cette Bataille. La Campagne finie, il reçut ordre de commander l'hiver dans Pignerol.

M. de Louvois regardoit cette Place comme bloquée. Elle l'étoit effectivement; d'un côté, par les Montagnes qui la séparent de la France, remplies de Barbets & de Religionnaires; de l'autre, par le Piémont, devenu notre Ennemi. M. de Louvois lui donna une forte Garnison d'Infanterie. Le Marquis de Feuquiere lui représenta qu'il auroit besoin de Cavalerie, *Je le sçai bien*, lui répondit M. de Louvois; *mais vous n'auriez pas de quoi la faire subsister: vous y avez la Compagnie Franche de Poule; & c'est tout ce qu'on peut vous donner.* Le Marquis de Feuquiere lui fit connoître que la Compagnie de Poule seule lui seroit inutile, & que s'il lui en-

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xxix

voit dix Escadrons, il les feroit subsister. Il en obtint quatre.

Il est étonnant qu'il ait pu avec sa seule Garnison, dans le cours de cet hiver, éloigner des environs de Pignerol, les Barbets & les Religionnaires. Il les cherchoit & les attaquoit par-tout. Par cette conduite il rendit le chemin des Vallées libre jusqu'à Briançon.

Il enleva dans Luzerne (p) au mois de Janvier 1690. un Bataillon du Régiment de Loches, composé de Réfugiés François. Le soir qui précéda cette expédition, il donnoit à souper & les violons aux Dames. Sur les onze heures un Officier vint lui faire un signe, dont personne ne s'apperçut. C'étoit pour l'avertir que tout étoit prêt. Le Marquis de Feuquiere quitta la compagnie, sous prétexte d'une migraine : il se mit à la tête de ses Détachemens, & se retrouva le lendemain matin, dans Pignerol, avec les Drapeaux de ce Bataillon, qui avoit été forcé & tout passé au fil de l'épée, sans que personne de la Ville eût aucune connoissance de cette expédition.

Au mois d'Avril suivant il retourna à Luzerne, pour achever de le détruire entièrement, & pour ôter par-là aux Barbets & aux Religionnaires François, tout moyen de s'y rétablir. Il y employa trois jours; ils eurent le tems de s'assembler, & de se saisir des passages & des hauteurs des Montagnes, pour lui couper sa retraite. A son retour, il surmontra tous les obstacles, en chassant ces Barbets des postes, dont ils s'étoient emparés. Dans ces occasions les Régimens de Milice donnerent autant de preuves de valeur, que les meilleures Troupes. Il n'accepta pas le secours de Cavalerie, que M. de S. Silvestre lui avoit offert, pour se retirer par la plaine à Pignerol.

Mallet qui commandoit ce Corps de Barbets & de Religioni-

(p) On ne peut s'empêcher de relever ici l'Historien réfugié, sur la description qu'il donne de cette expédition au 3e. livre de son Histoire. On ne lui fait point un crime de l'avoir fixée au 18. d'Avril, quoiqu'elle ait été entreprise au mois de Janvier. On est prévenu assez généralement, qu'il n'y a aucun fond à faire sur son exactitude à citer les dates. Ce qu'on ne scauroit lui pardonner, c'est que quoique partout ailleurs il ait grande attention à vanter le Régiment de Loches, il lui substitue en cette occasion quelques Troupes des Vaudois, & ce qui est encore beaucoup plus important, qu'il défigure ce fait, en disant que ces Vaudois prétendus se saisirent de la montagne, que les François avoient négligé d'occuper, en sorte que ceux-ci furent trop heureux dans leur retour, d'échapper à la fureur de leurs Ennemis. Cependant il est constant au contraire, que ce fut par le chemin de la montagne, que M. de Feuquiere marcha aux Réfugiés renfermés dans Luzerne, & que ce Bataillon de Loches fut presque tout entier passé au fil de l'épée.

naires s'étant trouvé quelques années après aux Bains de Bourbon, accablé de rhumatismes, dit à M. le Comte de Feuquiere. *C'est à M. votre frere que j'en suis redevable : Il nous a bien tourmentés.*

Le Marquis de Feuquiere avec le peu de Cavalerie qu'il avoit, ne répandit pas moins la terreur dans la plaine du Piémont, qu'il l'avoit fait jusqu'alors dans les Montagnes, avec son Infanterie.

A la fin de l'année 1690. il enleva dans le Château d'Orbassan, à une lieue & à la vûe de Turin, & de la Cavalerie qui étoit dans cette Ville & dans Moncallier, une Compagnie du Régiment des Gardes du Duc de Savoie. Il fit attacher le Petard à la porte. Son Petardier tué par la Sentinelle; il attacha lui-même le Petard. Les Ennemis forcés dans la premiere cour, se rendirent prisonniers de Guerre. Il se retira tranquillement. Il se servoit dans la plaine de sa Cavalerie, & pour répandre l'épouvante, & pour soutenir son Infanterie dans l'exécution de ses entreprises.

Au mois de Janvier 1691. il enleva aussi dans la Ville de Savillan, les quatre Compagnies des Gendarmes du Duc de Savoie. Cette dernière action fut des plus surprenantes. Des Officiers de ce Corps avoient représenté à ce Prince, qu'il étoit à propos qu'il y eût de l'Infanterie dans cette Place : il leur répondit. ... *Feuquiere, vous inquiétez trop.*

Le Marquis de Feuquiere, dans la vûe de détourner l'attention de l'Ennemi, avoit fait par de petits partis donner de fausses alarmes aux endroits les plus opposés à Savillan. Il connoissoit par lui-même la situation de cette Ville. Un Païsan qui lui servit de Guide & d'Espion, étoit venu l'instruire de ce qui s'y passoit, avec tant d'exactitude, que tout se trouva conforme au rapport qu'il lui en avoit fait. Le Marquis de Feuquiere régla sa disposition sur ces avis & sur les connoissances qu'il avoit de l'état de cette Place, qu'il trouva mal gardée, & qu'il abandonna aussitôt, parce qu'elle n'étoit pas à portée d'être conservée. Il fit en trente heures plus de vingt-huit lieues : il passa & repassa le Pô, & deux autres Rivières.

Le Duc de Savoie, piqué au vif, lui tendit un piège. La Garnison de Veillane se relevoit de quinze en quinze jours. Un Païsan aposté vint lui donner avis, qu'il seroit facile de l'enlever, soit en allant, soit au retour. Il approuva ce que l'Espion lui proposoit, & prit jour pour l'exécuter. Mais lui ayant fait plusieurs ques-

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xxxj

nous sur différens sujets, il le trouva si capable, qu'il lui devint suspect. Il le fit observer, & le jour pris pour l'exécution fut sous divers prétextes, remis à la quinzaine.

Il se servit de ce délai, pour s'éclaircir. Il apprit que M. de Savoie avoit fait faire à ses Troupes, des mouvemens qui avoient rapport à cet objet, qui joints à d'autres circonstances, acheverent de le persuader qu'on lui avoit tendu un piège. L'Espion qui auroit couru risque d'être pendu, s'étoit évadé.

Lorsque le principal Espion n'est pas dans la tête du Général, il court risque d'être trompé par les rapports souvent faux, ou du moins incertains, que lui font les Espions & les Déserteurs.

Pendant tout le tems qu'il a commandé dans Pignerol, l'abondance & la propriété y ont régné. L'une & l'autre lui paroissent nécessaires pour la conservation de la santé.

M. de Louvois disoit que M. de Feuquiere ne trouvoit rien difficile, & qu'il exécutoit au-delà de ce qu'il avoit promis. Les Barbets publioient qu'il étoit forcier. (q) Prévenus de cette folle idée, ils ne se croient nulle part, en sûreté. Tiré de près, de haut en bas dans une action, il eut assez de peine à se débarrasser de son cheval tué sous lui. L'équipage en fut porté à Turin. Ils crurent que le Marquis de Feuquiere avoit été tué : le bruit qui en courut s'étant trouvé faux, il fut décidé qu'il étoit forcier.

Il ne le fut point à Veillane. M. de Catinat y commandoit en personne. Cette entreprise ne réussit pas, pour les raisons que M. de Feuquiere, qui s'étoit emparé de la Ville, rapporte dans ses Mémoires.

M. de Louvois employa l'hiver entier à faire porter dans Pignerol sur des Mulets, les munitions de Guerre & de bouche, nécessaires pour la Campagne suivante de 1691. (r) dans le Pié-

(q) Il n'est pas surprenant que des peuples grossiers, tels que les Vaudois, aient donné dans une idée si extravagante & si ridicule. C'est le propre de la peur & de l'ignorance, d'attribuer à des causes supérieures tout ce qui fait sur les esprits une impression violente. On seroit peut-être étonné avec plus de raison, de ce que la même idée s'est retrouvée chez des gens, qui passent pour plus éclairés. On sçait que M. le Maréchal de Luxembourg a été de même généralement regardé comme forcier, par tous les Réformés de France. Le fait est si public & si certain, qu'ils n'oseroient le désavouer. Mais que conclure d'une opinion si folle, sinon que M. de Luxembourg étoit pour nos Réformés ; ce que M. de Feuquiere étoit pour les Barbets, & qu'au nom de ces Généraux la peur, mere des imaginations chimériques, étoit égale de part & d'autre.

(r) Dans la Campagne de 1690. le Prince de Waldeck qui commandoit en Flandres l'Armée des Alliés, avoit été battu à Fleurus par M. de Luxembourg. Celle de 1691. ne fut

mont. Elle devoit commencer par le Siège de Turin. Ce projet fut changé en celui de prendre Veillane, Carmagnole & Cône.

Après la prise de Veillane, on marcha à Carmagnole. La blessure que M. de Tessé avoit reçue au Siège de cette première Place, le mettoit hors d'état de servir. Le Marquis de Feuquiere devenu par là le plus ancien Maréchal de Camp de l'Armée, fut chargé de faire devant Carmagnole l'ouverture de la Tranchée. Elle se fit par deux endroits qui n'avoient aucune communication l'un avec l'autre ; du côté de la Campagne, & du côté du Fauxbourg que les Ennemis avoient abandonné. Il l'ouvrit entre ce Fauxbourg & le Corps de la Place qui n'en étoit pas éloigné. Il choisit ce côté-là par prédilection pour le Régiment de Feuquiere, dont il avoit été long-tems Colonel, & que M. son frere commandoit alors. Le Régiment de la Marine ouvrit la tranchée du côté de la Campagne. Ce Régiment y fut tranquille : tout le feu de la Place se tourna du côté du Fauxbourg.

Le Marquis de Feuquiere avoit ordre de former une parallèle, entre la Place & le Fauxbourg, qui étoient, comme on l'a remarqué, peu distans l'un de l'autre. La nuit étoit si claire que les Travailleurs étoient trop exposés. Ce fut pour les garantir du plus grand danger, qu'il plaça dans les parties supérieures des maisons du Fauxbourg, des Détachemens, pour tirer sur la Place. En attirant sur eux le feu de l'Ennemi, ces Détachemens le détournoient de la tranchée, & ils empêchoient de le diriger sur les Travailleurs, qui par là se trouverent plus en sûreté, entre deux feux terribles. Sans cet expédient, ils y auroient tous pé-

pas moins favorable à la France de ce côté-là. Le Roi s'étant présenté en personne devant Mons vers la fin de Mars, emporta cette Place au bout de huit jours à la vue du nouveau Roi d'Angleterre, le Prince d'Orange, qui étoit accouru au secours à la tête de quarante mille hommes, & que le Maréchal de Luxembourg força d'être simple spectateur de cette prise. Ce Général à qui le Roi avoit laissé ensuite le Commandement de son Armée, tint de même les Ennemis en échec pendant tout le reste de la Campagne. Enfin profitant de la négligence avec laquelle le Prince d'Orange décampoit de Leuze, pour mettre ses Troupes en Quartier d'hiver, il attaqua & tailla en pièces une partie de son arrière-Garde au passage de la Catoire. L'Historien de Louis XIV. que j'ai souvent cité, a sans doute voulu épargner au Prince d'Orange la honte de cet échec, en supposant qu'alors il avoit quitté l'Armée, & en avoit remis le Commandement au Prince de Waldeck. C'est ainsi, quand le cœur est partagé, qu'on ne peut faire plaisir à l'un, que ce ne soit aux dépens de l'autre. Il est vrai que pour adoucir le tort qu'on fait injustement en cette occasion au Prince de Waldeck, on prétend que l'avantage fut égal de part & d'autre. Mais en ceci, comme dans tout le reste, le récit de l'Historien réfugié a grand besoin d'être rectifié sur les Mémoires de M. de Feuquiere.

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xxxiii

ri, & la parallele n'auroit point été formée. Cette action a quelque rapport à celle de l'ouvrage à corne de Bouchain, en ce qu'en attirant le feu des Assiégés sur la tranchée, on le détournoit des Travailleurs. Elles ont réussi toutes deux.

A peine eut-on commencé le travail, qu'il le visita tout le long de la parallele. M. son frere l'y suivit avec quelques Officiers, & lui dit quelques jours après. *Il me semble que nous nous serions fort bien passés de cette promenade.* M. le Marquis de Feuquiere lui répondit. *Vous ne sçavez pas pourquoi je l'ai fait ? C'est qu'on m'a rapporté que Paysac s'est vanté qu'il se trouveroit à l'ouverture de la tranchée, pour m'examiner. J'ai été bien aise de lui faire connoître qui j'étois. Tout ce qui me peinoit, c'est que vous y fussiez. C'étoit pour vous en détourner, que je vous avois dit de demeurer avec les Grénadiers de votre Régiment, jusqu'à ce qu'on eût ouvert la porte de la cour, où ils étoient.*

Ces Grenadiers étoient là pour soutenir les Travailleurs : ils y étoient en sûreté : ils avoient besoin d'un débouché, pour se porter aux Ennemis, en cas de sortie. La porte ouverte peu de tems après, son frere le rejoignit. Paysac étoit un des braves de M. de Barbesieux. Cette espèce de gens est souvent plus dangereuse qu'utile dans les affaires.

M. de Catinat vint le matin à la tranchée. On s'apperçut qu'à son retour, le soldat lui faisoit peu d'accueil lorsqu'il repassoit. Un Irlandois qui servoit depuis long-tems dans le Régiment, dit à haute voix, Feuquiere brave : Feuquiere pas B... Ces paroles firent conjecturer que quelqu'un de la Troupe avoit mal parlé du Marquis de Feuquiere. On ne se trompoit pas. L'événement de l'entreprise sur Veillane, avoit mis quelque mesintelligence entre-eux.

Dès qu'on se fut rendu maître de Carmagnole, on y mit une forte Garnison : on travailla à rendre cette Place meilleure : on y établit des dépôts, & on se prépara à faire le Siège de Cône.

M. de Catinat détacha pour ce Siège le Marquis de Feuquiere, avec huit Bataillons seulement & quelques Escadrons. Ce dernier lui représenta qu'il ne lui donnoit pas assez de Troupes. Ces remontrances furent inutiles. Arrivé devant Cône, & mieux instruit encore, il redoubla ses instances pour obtenir un plus grand nombre de Troupes. Dans cet intervalle, le Prince Eugène

passa pendant la nuit à côté de notre Armée, campée aux environs de Carmagnole, & fit entrer dans Cône, avec peu de perte, le secours qu'il y conduisoit. Il se retira ensuite avec le reste de son Détachement dans le Montdevis. De-là, il prit son tems pour rejoindre le Duc de Savoie sur les hauteurs de Turin. M. de Catinat ressentit alors, que le Marquis de Feuquiere avoit eû raison : il lui envoya un renfort de six Bataillons & de quelques Escadrons, Dragons & Cavalerie. Il y joignit de trop M. de Bulonde, Lieutenant Général qui par conséquent devoit être chargé de la conduite du Siège. On a sçu depuis, qu'avant que M. de Bulonde partît pour cette expédition, il avoit demandé à M. de Catinat, comment il devoit en user avec le Marquis de Feuquiere, & que M. de Catinat pour toute réponse, lui avoit dit. *De quoi vous embarrassez-vous ? C'est vous qui commandez.*

Ce renfort étoit encore trop foible. Cependant on ne laissa pas de pousser le Siège avec assez de succès, jusqu'à l'attaque de la contrescarpe, qui fut manquée avec perte ; parce qu'elle avoit été prématurée. Julien qui y commandoit pour les Ennemis, & qui depuis est entré au service du Roi, s'est rendu célèbre par la défense de cette contrescarpe. La nouvelle de ce mauvais succès fit faire à M. de Catinat de plus sérieuses réflexions. Au moment qu'il envoie aux Assiégeans un secours plus considérable, il apprit que le Siège étoit levé, & que M. de Bulonde étoit déjà avec ses Troupes à Ville-Falet, qui est à deux lieues de Cône. Il fit rentrer dans son Camp, le secours qui étoit prêt à partir.

Tous les efforts du Marquis de Feuquiere, pour détourner M. de Bulonde d'abandonner ce Siège, avoient été inutiles. Abattu par le mauvais succès de la contrescarpe, frappé d'une terreur panique, qui lui faisoit toujours voir les Habitans du Montdevis prêts à fondre sur lui, livré à de mauvais conseils, M. de Bulonde, qui ne connoissoit que le service de la Cavalerie, étoit devenu incapable d'entendre raison.

On a peine à comprendre pourquoi M. de Catinat vouloit qu'on fit le Siège de Cône avec si peu de forces, si ce n'est qu'il connoissoit mal l'état de cette Place. Aussi le Marquis de Feuquiere qui le connoissoit, insista-t-il fortement pour avoir un Corps de Troupes plus considérable. L'Armée de M. de Savoie,

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xxxv

campée sur les hauteurs de Turin, d'où elle n'osoit descendre, n'étoit que de 14 à 15000 hommes. L'Armée du Roi, campée près de Carmagnole, étoit avec les Troupes du Siège, de 30 à 35000. De manière que M. de Catinat auroit pû en détacher pour ce Siège 15 à 18000. il auroit même pû, avec le reste de son Armée, se tenir moins éloigné de Cône, pour être plus à portée d'envoier les secours nécessaires.

Quoique M. de Catinat eût formé le projet de ce Siège, & que M. de Bulonde eût été chargé de l'exécution, cependant des gens mal-intentionnés oferent en attribuer le mauvais succès à M. de Feuquiere. Comme ce qu'ils lui imputoient n'étoit pas même vrai-semblable, ils furent bien-tôt forcés de se réduire à publier qu'il en avoit ressenti une maligne joie, parce qu'on lui avoit ôté le Commandement de ce Siège; mais des discours si calomnieux ne découvroient pas moins, sans qu'ils y pensassent, leur malignité, que la bonne opinion qu'ils avoient conçûe, malgré eux, de sa capacité.

Après la levée du Siège de Cône, M. de Catinat chargea le Marquis de Feuquiere de conduire à Casal une nouvelle Garnison, & de ramener celle qui y étoit. Il partit du Camp de Poirin, qui en étoit éloigné d'environ 15 lieues. Il falloit prendre les momens favorables. Il alla à Casal, & en revint heureusement.

Au milieu de la Campagne, le Duc de Savoïe reçut d'Allemagne un secours considérable, qui le mit en état de reprendre Carmagnole. Nous étions campés à Saluces. Ce Prince vint camper à Rével, vis-à-vis de nous. Il nous coupoit toute communication avec Pignerol, d'où nous tirions nos vivres. Lui-même trop éloigné de Turin, n'étoit pas plus commodément à Rével. On crut pendant quelques jours, qu'il nous attaqueroit. Il se retira le premier vers Turin, & nous nous retirâmes vers Pignerol.

Comme nous avions peu de chose à faire, on se servit de cette occasion pour détruire aux environs de Pignerol quelques habitations de Barbets. M. d'Elbeuf fut commandé pour cette expédition. Son Détachement étoit de 3000 hommes, choisis dans l'Infanterie. Il exécuta facilement ce qu'on lui avoit ordonné, & content du succès, il ne pensoit qu'à se retirer; mais les Barbets s'étoient, sans qu'il s'en défiât, emparés des hauteurs qui dominoient

sur son passage. Ils l'attaquerent de là si vivement, qu'ils le mirent en désordre ; qu'ils lui tuèrent beaucoup de monde, & qu'ils firent des prisonniers. M. Pelot, un des Colonels, fut du nombre de ces derniers. M. d'Elbeuf dit au retour à M. de Catinat ; *Envoiez-y une autrefois ce Diable de Feuquiere : il sçait mieux que nous, comment il faut s'y prendre avec ces Messieurs-là.*

Leur manière de combattre étoit de ne jamais attendre, lorsqu'on marchoit à eux ; de se retirer, sans qu'ils se découvrirent ; d'assembler leurs Troupes par des signaux, & d'attaquer dans la retraite, en conservant toujours les hauteurs. Le Marquis de Feuquiere qui la connoissoit, ne se seroit pas retiré par le même chemin qu'il étoit venu : il les auroit par là mis en défaut, du moins en partie. Il auroit aussi assuré sa retraite, autant qu'il lui auroit été possible, par des Détachemens placés sur les hauteurs, qui en se retirant, se seroient soutenus les uns les autres. Ces précautions n'ont pas empêché qu'il n'eût quelquefois perdu du monde ; mais il en a moins perdu, & jamais il n'a été mis en désordre.

A la fin de la Campagne de 1691, il revint à la Cour. Au commencement de celle de 1692. le Roi le destina à servir en Allemagne sous le Maréchal de Lorges. (f)

(f) Dans le cours de cette Campagne, les grands coups se frapperent en Flandres. La révolution surprenante arrivée en faveur du Prince d'Orange, n'avoit apporté aucun changement dans sa fortune à la Guerre. En devenant Roi d'Angleterre, il n'étoit pas devenu plus heureux dans ses entreprises militaires. Il est certain, qu'après tous les éloges qu'on a faits de ce Prince, après qu'on n'a pas craint de réunir dans lui toutes les qualités capables de former un des plus parfaits Capitaines, la prudence, la valeur, l'impétuosité, la fermeté d'esprit, l'habileté dans le métier de la Guerre, on a peine à comprendre comment il s'est pu faire qu'il ait cependant toujours été malheureux dans ses projets, toujours surpris, toujours battu, & après s'être vu pendant un assez grand nombre de Campagnes à la tête des plus belles Armées, comptant à peine deux ou trois actions d'éclat qui lui aient réussi. M. le Prince d'Orange n'auroit-il point eu réellement tous ces grands talens, que ces Panégyristes lui ont attribué, & seroit-il redevable à la flatterie de la réputation qu'on a prétendu lui donner dans l'Histoire ? ou bien est-ce que l'étoile des plus grands hommes seroit soumise elle-même à quelque astre dominant, capable de détruire par son ascendant ses influences les plus favorables ? Quoiqu'il en soit, on ne peut disconvenir que le destin de Guillaume de Nassau ne fût obligé de céder, toutes les fois qu'il se trouvoit en compromis avec celui de Louis XIV. Ce Général des Alliés se voioit en Flandres à la tête d'une Armée de cent mille hommes, capable d'exécuter les plus grands desseins. Dans ces circonstances le Roi entreprend le Siège de Namur, la plus forte Place des Pais-bas Espagnols, à la vue de cette Armée ennemie ; & en dépit de ces nombreux Bataillons, malgré les obstacles de la saison, ce Prince oblige Namur à capituler, après un mois de Tranchée ouverte. Depuis le départ du Roi, le Prince d'Orange ne fut pas plus heureux contre M. de Luxembourg. Son génie étoit encore soumis à celui de ce grand Homme de Guerre. Après avoir été surpris à Leuze l'année précédente par la vigilance & l'activité de ce Général, il tenta vainement de

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xxxvij

Ce fut pendant cette Campagne , qu'aïant été chargé de défendre le Spireback , il soutint avec un petit Corps d'Infanterie , de Cavalerie & de Dragons , réduit par la maladie à moins de 3000 hommes , le feu & les efforts de l'Armée du Prince de Bade , composée de 42 Bataillons , & de cent Escadrons.

L'attaque dura depuis 4 heures du soir jusqu'à minuit. L'Armée ennemie campée auprès de Manheim , avoit passé le Rhin à Santhoven. Notre principale Armée campée à Markeim , étoit à neuf lieues du Détachement du Marquis de Feuquiere , qui profita de la lenteur des Ennemis , pour se retrancher. Il se maintint dans son Poste avec tant de valeur & de prudence , qu'après une grande perte de la part des Ennemis , & peu de perte de la sienne , la marche du Maréchal de Lorges fit abandonner au Prince de Bade son entreprise sur le Spireback.

Dans le cours de la même Campagne , l'Administrateur de Wirtemberg vint avec 5000 chevaux camper près d'Entzwahingen. Il s'y croïoit en sûreté. Cependant il y fut battu , & fait prisonnier. Le Marquis de Feuquiere rapporte cette action au chapitre des Campemens ; sans qu'il y dise un seul mot de lui. On sçait quelle part il a eû à cette affaire , & pour le projet & pour l'exécution. Il étoit de jour. Il a voulu en laisser tout l'honneur au Maréchal de Lorges.

Au mois de Mars 1693. il fut fait Lieutenant Général , & destiné à servir sous le Maréchal de Luxembourg (1). Il eut une gran-

le surprendre à son tour à Steinkerque. On sçait que le Maréchal de Luxembourg avoit été trompé par un faux avis donné par un Espion , qu'il entretenoit auprès du Prince d'Orange , & qui avoit été découvert. Les Alliés marchèrent donc contre l'Armée du Roi comme à une victoire assurée , & nous ne pouvions manquer d'être taillés en pièces , lorsqu'à la vue du Général François , toute l'ardeur de M. le Prince d'Orange se glaça. Ce projet qu'il avoit si heureusement imaginé , & mené si adroitement jusqu'au point de son exécution , alla échouer contre le peu de résistance qu'il trouva dans une Brigade d'Infanterie ; & il fut battu , en voulant battre un Ennemi , qui pour n'être point sur ses gardes , n'en étoit pas pour lui moins redoutable.

(1) La Campagne de 1693. ne fut pas plus heureuse pour les Alliés , que la précédente. On verra dans les Mémoires de M. de Feuquiere les raisons qui engagèrent le Roi à quitter la Flandre , presque aussi-tôt après qu'il s'y fut montré à la tête de ses Armées. Mais malgré l'absence du Monarque , les armes ne laissèrent pas toujours d'être triomphantes de ce côté-là , & le Maréchal de Luxembourg , qui après le départ du Roi avoit pris le commandement des Troupes , sçut encore conserver cette fois l'ascendant qu'il avoit sur le Prince d'Orange. Inférieur en nombre & en qualité de Troupes , il amusa ce Prince par des mouvemens feints , & des démonstrations qui n'avoient pour objet que de lui faire prendre le change. Il le tint en échec par des inquiétudes qu'il lui donna pour des Places , sur lesquelles il n'avoit aucun dessein. Enfin il remporta sur lui

de part, comme on le voit dans ses Mémoires, au gain de la Bataille de Nerwinde, où le Prince d'Orange fut défait.

En 1694. il eut aussi part à la belle marche que fit M. de Luxembourg, depuis Vignamont & Hui jusques à Courtrai. Il la rapporte dans ses Mémoires, avec quelques autres qui méritent d'être connus.

La mort du Maréchal de Luxembourg, qui arriva au mois de Janvier 1695. (u) apporta un grand changement dans la conduite de la guerre. M. le Maréchal de Villeroi lui succéda dans le Commandement. Le Prince d'Orange assiégea Namur, & le prit. M. le Maréchal de Villeroi voulut s'en venger par le bombardement de Bruxelles.

Le Marquis de Feuquiere commandoit toute l'Infanterie Francoise, le jour de la célèbre retraite du Prince de Vaudemont. Il proposa de charger l'arriere-garde des Ennemis, & insista sur la facilité de la défaite.

Pendant la Campagne de 1695. il servit en Flandres, & fut détaché par le Maréchal de Villeroi, pour investir Deynse, avec un Corps de Cavalerie. Cette Place étoit hors d'insulte. Quoiqu'il n'eût point d'Infanterie, il entreprit cependant de s'en rendre maître par les voies de négociation. Il s'y prit si adroitement, qu'il engagea le Gouverneur & les deux Bataillons, dont sa garnison étoit composée, de se rendre prisonniers de Guerre. Dans

à Nerwinde une victoire complete, qui dans le mois de Septembre suivant fit perdre Charleroi aux Alliés. L'Historien réfugié que j'ai cité, est admirable dans le détail qu'il donne de cette fameuse Bataille, & des circonstances qui la précéderent. Il assure d'abord que M. de Luxembourg avoit véritablement dessein de faire le Siège de Liège; & à la page suiv. il reconnoît que les mouvemens de ce Général sur cette Place n'étoient qu'une feinte. Ensuite après une description peu exacte de la Bataille, il finit par une gasconade, en rapportant la perte que nous fîmes en cette occasion, & en disant que M. de Luxembourg ne profita point de cette victoire, quoiqu'il nous apprenne dans la suite, que la prise de Charleroi en fut le fruit. Mais il n'a garde de rapporter que l'affaire de Nerwinde coûta au Prince d'Orange cent quatre pièces de canon, un nombre prodigieux d'Officiers, & plus de dix-huit mille hommes tués ou faits prisonniers.

(u) Ce fut au commencement de cette année 1694. que mourut M. le Maréchal de Luxembourg. Par cet accident la France perdit un de ses plus fermes appuis, & le Prince d'Orange se vit délivré d'un adversaire redoutable. Ce Général qui marchant sur les pas des Condés & des Turennes, avoit soutenu si dignement la gloire de la Nation, tandis qu'il répandoit la terreur & la confusion dans le cœur des Puissances Ennemies, eut pour successeur le Maréchal de Villeroi. Ses premiers exploits firent comprendre ce qu'on devoit attendre de lui pour la suite. Dans cette seule Campagne il manqua deux fois l'occasion la plus favorable de tailler en pièces un Corps considérable des Ennemis, & laissa perdre tranquillement la forte Place de Namur, à la prise de laquelle M. de Luxembourg avoit contribué avec tant de gloire.

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xxxix

la suite ce Gouverneur fut mis au Conseil de Guerre, & condamné à être dégradé des armes.

Les Campagnes de 1696. & de 1697. ont fourni peu d'occasions propres à mettre au jour, les talens d'un homme de Guerre, tel que lui. La Paix fut conclue à Rîswick en 1697. (x).

Toutes les actions que l'on n'a presque fait qu'indiquer ici, sont rapportées plus au long dans ses Maximes Militaires.

Le Marquis de Feuquiere né avec de l'esprit, une valeur naturelle, & une passion dominante de mériter les honneurs de la Guerre, s'appliquoit à découvrir quels avoient été les ressorts qui avoient le plus contribué aux événemens, & quel avoit été le génie particulier de chaque Général.

Il admiroit dans M. le Prince (le Grand Condé) la vivacité, & cette valeur héroïque, qui lui avoient toujours fait aux journées malheureuses trouver tant de ressources.

(x) Elle avoit été précédée de la paix particulière du Duc de Savoie, conclue avec la France en 1696. à des conditions, telles que ce Prince n'auroit osé les espérer, s'il eût réussi dans toutes ses entreprises. Au reste plusieurs raisons contribuèrent à la paix. Jusqu'en 1695. tous les événemens de la Guerre avoient été heureux au Roi, partout où elle se faisoit. Ce Monarque avoit fait perdre aux Alliés plus de 200000. hommes, qui avoient péri dans les différentes actions, où les Généraux François avoient battu les Troupes des Confédérés. Il leur avoit enlevé des Places considérables, tant par leur force, que par leur situation. Il ne leur restoit plus en Flandres que Mastrick & Louvain, pour mettre Amsterdam & Bruxelles à couvert de la domination Française; & dans tous les autres Pais où ce Prince avoit porté ses armes triomphantes, elles y avoient également prospéré. Cependant la France victorieuse de toutes parts commençoit déjà à se laisser de ses succès. Les grands efforts qu'elle faisoit, pour se rendre supérieure à toutes les forces de l'Europe réunies contre elle, l'épuisoient d'hommes & d'argent. Dès-lors la paix lui eût été avantageuse à tous égards; & dans les circonstances où elle se trouvoit, elle ne pouvoit que lui être infiniment glorieuse. Un intérêt plus pressant engageoit encore le Roi à souhaiter la fin de la guerre. La santé de Charles II. Roi d'Espagne déperissoit sensiblement. Ce Prince n'avoit point d'enfans, & sa succession revenoit naturellement, & par droit de proximité à un des Princes de la Maison de France. Il eût été fâcheux pour Louis XIV. que cette grande révolution fût arrivée dans un tems, où la Guerre avoit soulevé contre lui toutes les Puissances de l'Europe. Pour assurer la Couronne d'Espagne à sa Maison, il avoit besoin d'une conjoncture plus tranquille. C'est ce qui l'avoit engagé à tourner toutes ses vûes du côté de la paix. Il l'avoit fait proposer inutilement dès 1692. à l'Empereur, au Roi d'Espagne, & au Duc de Savoie. Rebuté de ce côté-là, il s'étoit adressé en 1693. à l'Angleterre & aux Provinces Unies. On avoit entamé quelques négociations à ce sujet; mais elles n'avoient point réussi. Les Alliés faisoient paroître pour la paix un éloignement invincible. Est-ce qu'ils trouvoient tant d'avantage dans la continuation de la Guerre? On en jugera par les événemens divers, dont on trouvera le détail dans ces Mémoires. Mais on étoit piqué, & dans les circonstances les intérêts étoient si différens, si partagés, si opposés, les esprits si aigris, qu'il paroïssoit très-difficile de les concilier, & de réunir tous les partis, en les réduisant à des prétentions raisonnables. Enfin le succès des dernières Campagnes de 1695. 1696. & 1697. disposa les intéressés à un accommodement. Les craintes & les soins de Madame de Maintenon firent le reste.

Il admiroit dans M. de Turenne ; la pénétration sublime ; qui lui avoit toujours fait prévenir de vingt-quatre heures les desseins les plus cachés de Montecuculli , Grand Capitaine.

Dans le Maréchal de Créquy, la conduite pendant les Campagnes de 1677. & 1678. (y).

(y) Dans ces deux Campagnes ce Général étoit gêné par les ordres de la Cour , qui appréhendoit qu'il ne hasardât trop. Son Armée d'ailleurs étoit inférieure en nombre à celle du Duc de Lorraine. Il fut donc obligé de se retirer devant lui , & suivi dans sa retraite depuis Sarbrück , jusques sur les hauteurs de Pont-à-Mousson. M. de Lorraine passa la Seille , s'approcha de lui , & n'osa l'attaquer. Le Maréchal de Créquy reçut dans ce poste un renfort d'un seul Bataillon du Régiment Royal la Marine , & de quatre ou cinq cens chevaux de la Maison du Roi. Avec ce foible secours il descendit de ses montagnes , & par une canonnade , qui fit perdre beaucoup de monde aux Ennemis , il les contraignit de repasser la Seille. Alors en état de battre une partie de leur arriere-Garde , il ne le voulut point , pour ne pas désobéir aux ordres de la Cour. Mais pour satisfaire à sa propre gloire , il ne s'y soumit qu'après avoir fait connoître aux Officiers de son Armée , qu'il auroit pu ce qu'il n'exécutoit pas. Tous en convinrent. Il se contenta donc de suivre les Impériaux dans leur retraite ; attaqua & poussa leur arriere-Garde entre Metz & Thionville ; & depuis ce moment il ne les perdit plus de vue. M. de Lorraine tâchoit toujours de s'éloigner de ce Général , dans les vûes d'entreprendre. Le Maréchal de Créquy au contraire cherchoit à s'approcher de lui , pour interrompre ces mêmes vûes. M. de Lorraine qui avoit le devant sur le Maréchal , marcha pour se poster sur la Meuse , du côté de Sedan & de Mousson , & entrer en Champagne. M. de Créquy ne perdit point de tems. Il joignit le Duc aux environs de Stenai ; établit son camp proche de celui de ce Prince , sur des hauteurs qu'il fit fortifier en quelques endroits. Il se tenoit en sûreté dans ce poste , & mieux placé pour couvrir la Champagne , que s'il eût eu la Meuse devant lui. Mais les inquiétudes de la Cour en devinrent si grandes , qu'elles le contraignirent de passer cette riviere. Il fallut obéir ; mais ce ne fut qu'après s'en être long-tems défendu , & avoir hautement protesté que c'étoit contre son sentiment. Il étoit persuadé que le Duc n'auroit osé entreprendre de passer la Meuse en sa présence , au risque de faire battre la moitié de son Armée séparée de l'autre. La Cour n'entra point dans son raisonnement. Cependant il harcela partout les Imperiaux ; se procura toujours sur eux de nouveaux avantages ; interrompit leurs vastes projets ; les battit à Kokersberg , & finit glorieusement la Campagne par la prise de Fribourg. Le Maréchal de Créquy disoit , qu'il vouloit toujours voir l'Ennemi , parce qu'il ne sçavoit pas deviner , & qu'il ne se croioit en sûreté , que lorsqu'il en étoit proche. La premiere partie de ce raisonnement est aisée à comprendre. Quand M. de Créquy étoit éloigné de son Ennemi , il est certain que celui-ci par une marche de nuit précipitée , pouvoit se trouver le lendemain à quatre ou cinq lieues de l'endroit , où M. de Créquy l'auroit cru posté ; qu'il auroit pu y être couvert de bois & de défilés , & en état d'entreprendre. Ce Général vouloit donc toujours voir son Ennemi , parce que n'ayant pas le don de deviner , & voulant être toujours instruit des mouvemens de l'Ennemi , il ne pouvoit s'en assurer , qu'en le gardant , pour ainsi dire , à vue. A l'égard de la derniere pensée , elle est un peu plus obscure , & du premier coup d'œil pourroit passer pour paradoxe. Le Marquis de Créquy l'a développée. L'Armée de M. de Créquy , disoit-il , n'étoit pas si inférieure à celle du Duc de Lorraine , que ce Général ne se crût en état de tenir tête au Duc , aidé par les avantages que ses campemens lui procureroient , & que connoissant les endroits par où il pourroit être attaqué , il ne pût se précautionner de ces côtés-là. Au contraire l'Ennemi plus éloigné a la liberté de diriger sa marche , comme il lui plaît , & de la maniere qui lui est la plus avantageuse. Mais , disoit-on au Marquis de Créquy , le Duc de Lorraine ne pouvoit-il donc faire aucun mouvement ? Non , répondoit-il , au moins aucun dont il pût se prévaloir , parce qu'alors c'eût été mon pere , qui témoin de ses mouvemens , l'eût attaqué avec avantage. Quoiqu'il en soit , dans ces deux Campagnes de 1677. & 1678. il ne fut jamais possible au Duc de Lorraine

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xlj

Il n'admiroit pas moins dans le Maréchal de Luxembourg les connoissances. Ce Général terrible un jour de Bataille, lui communiquoit ses pensées. M. le Marquis de Feuquiere en avoit reçu de grandes instructions.

Ce sont là les modèles qu'il se feroit efforcé d'imiter, si on eût jugé à propos de se servir de lui.

Il plaignoit le Maréchal de Catinat, de ce qu'avec tant de vertu & d'intrépidité, il n'avoit osé s'opposer aux sentimens de la Cour, qui l'avoit obligé à une défensive en 1692. après la mort de M. de Louvois, dans les Montagnes de Dauphiné : à une autre défensive en 1701. après la mort du Roi d'Espagne Charles II. sur les bords de l'Adige. Elles n'ont pas réussi, & n'étoient ni du goût, ni dignes de M. de Catinat.

La conduite du Marquis de Feuquiere dans les actions générales & particulières, lui faisoit espérer de parvenir aux plus grands emplois de la Guerre (z). Il s'est trompé : il n'a pas servi pendant la guerre qui a commencé en 1701.

Ses envieux ont prévalu. Ce n'étoient pas les graces qu'il avoit reçues de la Cour, & dont ils étoient comblés, qui causoient leur jalousie : ils ne pouvoient souffrir que sa réputation fut si supérieure à la leur. Ils ont traité d'incompatibilité, ce qui n'étoit en lui qu'un penchant à dire naturellement ce qu'il pensoit : rempli de lumières & de zèle, il ne pouvoit dissimuler les fautes qu'il voioit commettre.

Ils ont appelé dureté dans le service, ce qui n'étoit qu'une sé-

de s'éloigner de M. de Créqui, & jamais il n'osa l'attaquer. On fait dire à M. le Prince au sujet de ce Maréchal, qu'il deviendrait habile Général, lorsqu'il auroit été battu. L'événement a justifié la prédiction. M. de Créqui fut battu à Consrarbrick, & depuis il sut si bien profiter de cette défaite, que dans toute la suite de ses opérations, on remarqua toujours la conduite la plus judicieuse & la plus sage.

(z) On a marqué assez exactement les degrés, par lesquels M. de Feuquiere parvint successivement aux différens honneurs de la Guerre. On a dit dans quel tems il obtint un Régiment, en quelle occasion il fut fait Brigadier, & dans quelle année le Roi le nomma Maréchal de Camp de ses Armées. On a eu ses raisons, pour croire devoir faire observer ces différentes époques. Le Régiment que l'on donna à M. de Feuquiere étoit une récompense, que le Roi crut devoir au mérite naissant d'un jeune Officier, qui se distinguoit. Lorsqu'il fut fait Brigadier, il étoit actuellement mécontent du Ministre, & le Ministre même n'étoit peut-être pas trop bien intentionné pour lui. On en a fait sentir la raison. Enfin lorsque le Roi le nomma Maréchal de Camp, ce fut avec distinction, puisqu'il fut seul de sa promotion. Après cela on ne doit point être surpris, si l'on n'a point marqué avec autant d'attention, en quel tems il fut fait Lieutenant Général. Ce fut dans une promotion d'Officiers Généraux, que le Roi fit en 1693. Le Lecteur comprendra d'abord, pourquoi on n'a pas cru devoir remarquer si scrupuleusement cette circonstance.

vérité nécessaire pour maintenir l'ordre. Il avoit fait peu d'usage de cette sévérité, & elle étoit contre son inclination.

Il lui auroit été facile de se justifier de ces reproches, s'il se fût rendu plus assidu à faire sa Cour; mais son humeur & ses affaires l'en détournoient, dans un tems où le chemin le plus sûr pour faire sa fortune, étoit celui d'être Courtisan.

Au reste dans la société, personne n'étoit d'un commerce plus aisé, plus doux & plus agréable: personne dans le service, n'a porté plus loin que lui, l'attention pour procurer les commodités aux Troupes, pour leur épargner des fatigues inutiles, & pour ménager leur sang.

Il ne pouvoit supporter les inquiétudes de certains Généraux, qui ne se croient en sûreté qu'à force de multiplier & de grossir inutilement les gardes autour de leur Camp; comme si le Soldat n'étoit pas d'ailleurs par ses seuls besoins, assez chargé de fatigues indispensables. Il semble qu'ils ignorent la différence qu'il y a entre les Gardes, qui ne sont mises que pour avertir, & celles qui sont pour conserver un poste (a).

C'étoit pour épargner le sang des Soldats, & non par ostentation, qu'il s'exposoit lui-même lorsqu'il s'agissoit de découvrir les moïens les plus convenables pour la réussite d'une entreprise. C'est ce qui lui faisoit trouver tout si facile.

Ce que M. de Chartogne, comme témoin, a raconté, marque parfaitement quelle étoit la douceur du caractère du Marquis de Feuquiere. Pendant que ce dernier faisoit la Guerre aux Barbets, un Officier qui se donnoit pour brave, abandonna pour quelques coups de fusil tirés de loin, un poste alors important. Toute la raison qu'il en donna, fut qu'on le lui avoit ordonné, sans qu'il pût nommer celui qui lui en avoit, disoit-il, porté l'ordre. Le Marquis de Feuquiere se contenta d'envoïer au moment même dans ce poste un autre Officier, avec défense de le quitter, qu'il n'y fût forcé par l'Ennemi, ou qu'il ne fût bien assuré de celui qui lui en porteroit l'ordre. Tous ceux qui étoient présens, furent surpris de son sang froid; il ne dit pas le moindre mot à cet Officier. C'est que toujours maître de lui-même, il n'étoit point étonné des contre-tems. Il ne perdoit pas inutilement le tems à se plaindre des fautes qui étoient

(a) Les Romains les distinguoient par les noms de *Vigilia*, & *Custodes*.

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xliij

faites : il n'étoit attentif qu'à les réparer. Cet Officier n'a pas laissé de faire son chemin.

Le Duc d'Orleans auroit souhaité qu'il allât avec lui au Siège de Turin ; il le lui faisoit espérer, & il lui a fait l'honneur de l'entretenir souvent à ce sujet ; cependant le Duc de Savoie dit qu'il étoit étonné de ce que l'on ne le faisoit pas servir ; mais qu'il n'en étoit pas fâché.

Le Marquis de Feuquiere, dans son loisir, qu'il déclare lui-même avoir été forcé, ne s'occupoit pas moins pour cela de tout ce qui se passoit dans les Armées. Plusieurs de ses amis, & qui avoient plus de mérite que de fortune, l'en instruisoient. Pendant l'hiver, ils raisonnaient avec lui plus à fond sur les opérations de la Campagne précédente. Il en tiroit des conséquences pour l'avenir, & se trompoit rarement dans ses conjectures.

La surprise de Gand en 1708. fut généralement applaudie. *Cela ne vaut rien*, disoit-il ; *on commence la Campagne par où il faudroit la finir*. Il étoit persuadé qu'il auroit été plus convenable de se porter en avant, & se mettre par-là en état d'empêcher la jonction du secours qui venoit d'Allemagne en Flandres, ou de la retarder au moins, autant qu'il seroit possible, comme le seul moyen de conserver notre supériorité. La prise de Gand nous la faisoit perdre par la nécessité d'y tenir une forte garnison, & de ne nous en point éloigner. C'étoit laisser aux Ennemis la liberté d'agir après leur jonction, comme bon leur sembleroit. *On verra*, disoit-il, *si je me trompe*.

Le camp de Sirik n'a si bien réussi qu'en conséquence de ce raisonnement.

Les Ennemis passèrent l'Escaut : le combat d'Oudenarde se donna : ce combat qui dans le vrai, n'étoit qu'une grosse escarmouche mal entreprise, ne devoit pas avoir des suites si fâcheuses. On suivit de mauvais conseils : dans le dessein de conserver Gand, on s'enferma dans le camp de Leuvendenghen comme dans une boîte, & on laissa aux Ennemis la liberté d'agir, comme il leur plaisoit. La perte de Lisse & l'abandonnement de Gand terminèrent cette Campagne.

Croit-on, disoit le Marquis de Feuquiere, *que pour sçavoir le nom de quelques villages, on soit capable d'y conduire une armée ?*

Cette conduite lui paroïsoit bien différente de celle que le Maréchal de Crequi avoit tenuë en 1677. & 1678.

Les Batailles d'Hochster (b) & de Ramillies, la levée du Siège de Turin & celle du Siège de Barcelonne, lui ont fourni une ample matière de réflexions sur la différence des armées bien ou mal commandées.

Je voudrois m'être trouvé à toutes ces actions, disoit-il, pourvu qu'il n'y eût point eu de ma faute; il me semble qu'il auroit été bien facile, d'éviter les inconvéniens terribles, dans lesquels on s'est précipité.

Ce sont ces réflexions qui ont fait naître au Marquis de Feuquiere le dessein d'écrire ses maximes de guerre, pour les avoir dans les occasions plus presentes à l'esprit. Il sçavoit que la promptitude à exécuter, contribué infiniment au succès (c). Il vouloit aussi en instruire son fils; mais il n'eut jamais intention de les rendre publiques.

Il y a un assez grand nombre de ces maximes, qui paroîtront peut-être à certains esprits de peu de valeur, parce qu'elles sont d'un usage trop commun. Mais c'est pour cela même que le Marquis de Feuquiere les croïoit plus nécessaires.

Il lisoit à un de ses amis le chapitre de l'ouverture de la Tranchée, où il marque, qu'il faut jeter la terre du côté de la Place. Cette observation parut triviale. *N'importe*, répondit-il; *il faut la laisser*. Auroit-il prévu qu'on dût y manquer au dernier Siège de Philisbourg? Cette bévûë ne peut être attribuée qu'à l'Officier qui conduisoit les Travailleurs, & qui les a placés

(b) En effet on sçait que dans cette action, bien loin que l'Armée de M. l'Electeur de Baviere, qui formoit notre aile gauche, & où se trouvoit M. de Marfin, eût souffert aucune perte, elle avoit chargé très-heureusement la droite de M. le Prince Eugene. On ne pouvoit donc pas dire, même après la prise de M. de Tallard, & le désordre arrivé à notre droite, que nous eussions perdu la Bataille. Peut-être même que si dans ce moment la gauche se fût reploïée sur la droite pour charger en flanc la droite de l'Ennemi, elle eût rétabli le combat d'une manière si avantageuse pour nous, que la victoire s'en seroit ensuivie. Du moins auroit-elle protégé l'Infanterie de M. de Tallard, & lui auroit épargné la honte de se rendre lâchement Prisonnier de Guerre.

(c) Le gain d'une Bataille, la réussite d'une entreprise, dépendent souvent d'un moment d'attention; d'un mouvement fait à propos, & de la vivacité de celui qui commande, à prendre son parti sur le champ, suivant la situation où il se trouve. C'est pour fixer ces moments d'attention, toujours si précieux dans les conjonctures heureuses ou malheureuses, qu'un Général ne peut trop étudier tout ce qui a jamais été pensé & observé sur cette matière. La présence d'esprit & le sang froid sont d'un usage indispensable dans le commandement des Armées. Mais peuvent-ils être d'un vrai secours, s'ils ne sont joints à une longue étude, ou à une expérience consommée?

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xlv

d'un côté de la trace de la Tranchée, lorsqu'il auroit dû les placer de l'autre. Il n'est pas moins surprenant que personne ne s'en soit apperçu que le matin. Les Commandans & les Officiers Majors ne sçauoient être trop attentifs à instruire les jeunes Officiers.

La surprise de Cremone & plusieurs autres, ne sont arrivées que parce qu'on avoit manqué aux règles les plus communes. Un Sergent à la tête de dix hommes, ne doit pas se laisser surprendre. Sa vie & son honneur en dépendent.

Les Ordonnances de Louis XIV. sur la guerre, digérées par M. de Louvois, avoient tout prévu. Le Marquis de Feuquiere les possédoit. Les éditions qui ont été données au Public, sous le titre de *Mémoires sur la guerre, par M. le Marquis de Feuquiere*, renvoient en plusieurs endroits au Code Militaire de M. Briquet. Le Marquis de Feuquiere n'a jamais connu le Code Briquet; il étoit mort longtems avant qu'il parût.

Quelle nécessité après-tout de renvoyer à ce Code? Pourquoi le confondre avec l'ouvrage du Marquis de Feuquiere? Il auroit renvoié tout au plus aux Ordonnances de Louis XIV. Mais il n'a renvoié qu'au traité d'Artillerie, composé par M. de Saint Remi, qu'il estimoit.

Le Marquis de Feuquiere mourut à Paris, le 27. Janvier 1711. âgé d'environ 63. ans. Douze heures avant sa mort, il écrivit au Roi la Lettre suivante.

SIRE,

« Après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie,
« que je vais lui rendre, il ne me reste plus rien à faire avant de
« la quitter, que de me jeter aux pieds de V. M. Si je
« croïois avoir plus de 24. heures à passer encore en ce monde,
« de, je n'oserois prendre la liberté que je prends. Je sçais
« que j'ai déplû à V. M. & quoique je ne sçache pas précisément
« en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable. J'espère,
« SIRE, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que
« j'en ressens en moi un repentir bien sincère. Vous êtes l'Image
« de Dieu, & j'ose vous supplier de pardonner au moins

« à mon fils, des fautes que je voudrois avoir expiées de mon
 « sang. Ce sont celles, SIRE, qui ont donné à V. M. de
 « l'éloignement pour moi, & qui sont cause que je meurs
 « dans mon lit, au lieu d'employer à votre service les der-
 « niers momens de ma vie, & la dernière goutte de mon sang,
 « comme je l'ai toujours souhaité. SIRE, au nom de ce
 « Roi des Rois, devant qui je vais paroître, daignez jeter des
 « yeux de compassion sur un fils unique, que je laisse en ce
 « monde, sans appui & sans bien. Il est innocent de mes mal-
 « heurs : il est d'un sang, qui a toujours bien servi V. M. Je
 « prends confiance en la bonté de votre cœur, & après vous
 « avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remet-
 « tre entre les mains de Dieu, à qui je demande pour V. M.
 « toutes les prospérités que méritent vos vertus, &c. »

A la lecture de cette Lettre, le Roi parut touché. Il accorda au fils les pensions du pere, de 5500. livres, & la famille du Marquis de Feuquiere a reçu de S. M. dans toutes les occasions, des marques de bonté.

Le Marquis de Feuquiere avoit épousé Marie de Mouchi Hocquincourt, fille & héritière du Marquis d'Hocquincourt, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur de Péronne, & petite fille du Maréchal d'Hocquincourt. Il a laissé de ce mariage un fils & une fille, encore fort jeunes.

Pendant sa dernière maladie, il avoit remis au Comte de Feuquiere, son frere, la premiere partie de ses Mémoires, & lui avoit ordonné de retirer la seconde des mains de M. de Fontenelles, à qui il l'avoit confiée.

Ce sont ces Mémoires mal copiés & plus mal entendus par le Sieur de *** & par l'éditeur, qui ont été donnés au Public, à l'insçu & contre la volonté du Comte de Feuquiere. Il s'y trouve plus de quatre cens fautes, qui en renversent ou en détruisent le sens : ils sont mutilés en plusieurs endroits : ils renferment des omissions considérables, & si essentielles, qu'elles ôtent souvent aux pensées leur force & leur netteté. On espère que l'édition que l'on donne aujourd'hui de ces maximes Militaires, trouvera plus d'approbation qu'en ont eu les Editions précédentes, puisqu'on la donne sur le manuscrit même de l'Auteur. On se flatte aussi, que cette Edition nouvelle le justifiera du blâme, que l'ignorance

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xlvij

du Copiste & de l'Éditeur a dû lui attirer.

Le Comte de Feuquiere a gardé ce Manuscrit pendant près de 20. ans , & ne l'a communiqué qu'à son neveu, fils de celui qui a composé ces Memoires. Ils les lisoient ensemble. Le jeune Marquis de Feuquiere, qui étoit à une Terre de M. son beau-pere, invita son oncle d'y venir, & d'y apporter les Memoires dont il s'agit. Lorsque le Comte de Feuquiere en partit, son neveu le pria avec instance de les lui laisser. Ils lui furent confiés. Une mort imprévûë l'attendoit-là, peu de tems après.

C'est de cette maniere que cet ouvrage est tombé entre les mains de la veuve du jeune Marquis de Feuquiere. Le fils qu'il a eu d'elle, lui a peu survécu. A la mort de cet enfant, elle a prétendu que ces Mémoires devoient lui appartenir, en qualité d'héritière des effets mobiliers de leur fils. Elle ne les a rendus, que lorsqu'on se préparoit à les lui demander par les voies de la justice. On aura, sans doute, pris ce tems-là pour les copier.

Après avoir parlé jusques ici du Marquis de Feuquiere ; il ne feroit pas raisonnable de ne rien dire, au moins de quelques-uns de ses Ancêtres.

Le Marquis de Feuquiere tiroit son origine d'une des plus anciennes Maisons du Comté d'Artois. Walon de Pas, dont il descend au vingt-deuxième degré, vivoit en l'an 1060.

Environ l'an 1170. Ansel de Pas s'est distingué dans les Croisades.

Guillaume Archevêque de Tyr, rapporte que (d) sous le Règne d'A-

^e (d) Dans son Histoire de la Guerre sainte, Liv. 20. chap. XX. Salahadinus nostros fines ingreditur & castrum cui nomen est Daron obsidet. Eodem anno, mense Decembri, & anno videlicet Domini Amalrici sexto, frequens fama circumvolat & crebris nunciis divulgatur, quod Salahadinus, convocatis ex universa Egypto & finibus Damascenorum militaribus Copiis, ampliatoque ex Plebeis, & secundæ classis hominibus Militum numero, Regnum nostrum depopularurus, ad partes Palestinas moliebatur accedere. Quo audito, D. Rex, sub omni celeritate in fines ascendit Ascalonianas; ubi fida suorum relatione, pro certo cognovit, quod prædictus magnus & potentissimus Princeps, cum exercitu copioso valde & solito ampliore, Castrum cui nomen est Daron, per biduum obsederat: tantamque illo biduo, obsessis nullâ datâ requie, intulerat molestiam, tantis, tamque frequentibus sagittarum immissionibus, eos qui in Præsidio erant, laceravit, ut omnibus penè sauciis, pauci pro loci defensione arma possent corripere. Muro etiam suffosso & effracto violentius, partem Municipii jam occupaverat: oppidanis in arcem quæ munitior videbatur, de necessitate se recipientibus. Ejus quoque Turris partem inferiorem, effracto & incenso ostio, violenter irruperant, Militibus qui intus erant, ejus partes superiores adhuc tuentibus. Ita D. Regi nunciabatur, & verè sic erat. Erat autem eidem

maury, Roi de Jérusalem, Saladin Soudan d'Egypte, entra dans la Palestine, avec une Armée de 40000. hommes, dans le dessein de ravager ce Roïaume. Ce Prince vint en personne mettre le Siège devant le Château de Daron, où commandoit Ansel de Pas.

Ce Château, situé dans l'Idumée, étoit bâti sur une petite éminence. Il n'étoit que d'une médiocre étendue, puisqu'il contenoit à peine au dedans l'espace d'un jet de pierre. Il étoit carré, & flanqué d'une Tour à chaque Angle; mais il n'avoit ni fossés ni ouvrages avancés.

Saladin harcela & fatigua tellement les Assiégés pendant deux jours, par la prodigieuse quantité de flèches qu'il faisoit lancer sans relâche dans la Forteresse, qu'ils furent presque tous blessés; de manière qu'il y en avoit peu en état de prendre les armes. Il

præsidio Dux & Custos datus, vir nobilis & in armis strenuus, religiosus ac timens Deum; Dominus Ansellus de Paz, cujus si forte præsentiâ illa die prædictum Castrum non habuisset, procul omni dubio in manus hostium devenisset. Quo comperto Rex, tactus dolore cordis intrinsecus, & succensus ira, quantum angustia temporis & hostium vicinitas patiebatur, convocatis undecumque tam Equitum quam Peditum suffragiis, urbe Ascalonâ egressus, octavâ decima die mensis prædicti Gazam contendit. Affuit ibi cum eo D. Patriarcha, cum venerabili & pretioso vivifica Crucis ligno. Adfuerunt & viri venerabiles & de regni Principibus pauci admodum, recencitoque suorum numero, vix inveniunt Equites ducentos quinquaginta, de Peditibus verò ad duo millia. Illam verò noctem præ sollicitudinis & curarum pondere, in somnem trahentes, assumptis sibi fratribus Templi qui illuc pro tuitione loci convenerant, circa ortum solis, urbem unanimiter egrediuntur, iter suum ad prædictum Castrum dirigentes. Est autem, ut credimus, prædictum Castrum in Idumæa, ipsa est Edom, situm trans Torrentem ipsum, qui dicitur Egypti, qui etiam terminus est Palestinæ & prædictæ regionis. Hoc idem ipsum D. Rex Amalricus paucis ante annis in loco aliquantulum eminente fundaverat: . . . Fundaverat autem, ut prædiximus, D. Rex illic Castrum modicæ quantitatæ, vix tantum spatium intra se continens, quantum est jactus lapidis, formæ quadræ, quatuor turres habens angulares, quarum una grossior munitior erat aliis, sed tamen absque vallo erat, & sine ancemurali. Distat autem à mari quasi stadiis quinque, à Gaza vero miliaribus quatuor. Cap. XXI. Rex cum modicâ manu Salahadino occurrit: plures ex nostris, tam in urbe Gaza quàm in itinere ab hostibus obtruncantur. Egressus autem Gaza noster exercitus, & in edino quodam loco, qui in ipso itinere erat constitutus, castra videt hostium: & præ nimia multitudine territi, ceperunt se solitò arctius comprimere, . . . nocte autem accedente, Salahadinus, ordinatis agminibus, versùs Gazam suos dirigit exercitus. . . . fuit autem Gaza urbs antiquissima Philistiûm Metropolis egregia Milo de Planci, quidam de regni magnatibus, sed vir nequam, volens quasi populum animare, intrare penitus prohibebat (Castrum) & ad tuendam urbis partem invalidiorem hortabatur volentes autem loci habitatores iterum in præsidium introire, receptis ab hostibus intra mœnia, & eos passim & sine delectu neci tradentibus, non est permissum ingredi, nec ulla alia salutis occurrebat via. . . . Qui autem in præsidio erant, Castrum . . . servaverunt incolume. Sic ergo occupatâ Civitate, Civibus interemptis, quasi palmam tenentes versùs Darum revertuntur. Cap. XXII. Salahadinus ad propria revertitur. Rex quoque reparat castrum, quod ex parte dirutum fuerat, rediit Ascalonam. Compositis ergo agminibus . . . Videntes ergo nostri hostes instructis redire ordinibus, ad confectum se preparant. . . . Dicebatur ab iis qui frequentius in Regno expeditiones viderant, quòd nullâ ætate, tantam Turcorum multitudinem collectam audierant. Reputabatur hostium numerus, in quibus non nisi Equites erant, ad millia quadraginta. Historia Belli sacri. Gesta Dei per Francos.

s'empara

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. xlix

s'empara d'une partie du Bourg, dont les Habitans s'étoient retirés dans le Château.

Ce Prince fit sapper le mur : il le rompit avec une violence sans exemple. Après qu'il eut fait briser & brûler la porte d'une Tour, il entra avec impétuosité dans la partie inférieure de cette Tour, dont on défendoit la partie supérieure.

Saladin auroit emporté cette Place ; *Mais*, comme dit l'Historien, dont on rapporte littéralement les paroles, *on avoit mis pour Commandant dans cette Forteresse, & pour Gardien, Ansel Sire de Pas, homme noble & vaillant dans les armes, religieux & craignant Dieu : si par malheur ce Château ne l'eût point eu présent alors, il seroit sans aucun doute tombé entre les mains des Ennemis.*

Une deffense si vigoureuse donna le tems à Amaury de venir à son secours, avec le peu de forces que la conjoncture pressante, où il se trouvoit, lui permettoit d'assembler.

Saladin se retira en bataille, & alla attaquer Gaza. Il se rendit maître de cette Ville ; il en passa tous les Habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge & de sexe ; parce que Milon de Plancic Commandant de la Forteresse, n'avoit pas voulu les y recevoir, quoiqu'il n'y eût aucun autre moïen de sauver leur vie.

Saladin, comme assuré de la Victoire, revint du côté de Daron. Les Chrétiens qui le voïoient revenir à eux en ordre de Bataille, se préparèrent au Combat ; mais changeant de résolution, il reprit la route d'Egypte, & retourna dans ses Etats. Amaury répara le Château de Daron qui venoit d'être ruiné en partie ; & revint à Ascalon.

Il est à présumer que Baudouin de Pas, avant qu'il partît pour la Terre Sainte, se trouva, sous Philippes Auguste, à la Bataille de Bouvines ; puisqu'il est compris dans le Catalogue des Chevaliers du Comté de Saint Pol, qui en 1181. portoient Banière.

Une si longue suite d'aïeux n'avoit acquis que peu de biens : quoique distingués, ils n'étoient parvenus à d'autre élévation que celle qui ne peut se refuser au mérite & à la vertu prodigues de leur sang ; plusieurs d'entre eux, ont perdu la vie dans des conjonctures, où la fortune paroïssoit leur devenir favorable. Jean de Pas, au Siège de la Charité sur Loire : Daniel de Pas, devant Paris : Gédeon de Pas, devant Dourlans : François de Pas, Bis-

aïeul du Marquis de Feuquiere, à la Bataille d'Ivry : Manassés de Pas, son aïeul, à la Bataille de Thionville : Charles de Pas, à Avenne : Henri de Pas, à Messine : Charles de Pas, à la Bataille de Saint Denys : Simon de Pas, au Combat naval de la Hogue : & N. de Pas, à la défense de Keiserwert : le Marquis de Feuquiere, dont il s'agit ici, a reçu plusieurs blessures en différentes occasions.

A l'égard de François de Pas, il fut tué à la Bataille d'Ivry, sous les yeux de Henri IV. lorsque ce Roi combattoit contre la Ligue, pour faire la conquête de son Roïaume. Ce grand Prince touché de reconnoissance des services qu'il avoit reçus d'une Maison qui paroïssoit alors éteinte, *Ventre saint gri, dit-il, j'en suis fâché, la race en est bonne. N'y en a-t-il plus?* on lui répondit, *la veuve est grosse.* (C'étoit Madeleine de la Fayette.) Il répartit, *je donne au ventre la même pension que cetui-ci avoit.*

Manassés de Pas, fils de François de Pas & de Madeleine de la Fayette, a jouï de cette pension pendant 50. années.

Louis XV. à qui nous souhaitons une vie longue, & remplie de prospérités, informé par S. E. M. le Cardinal de Fleury, a eu la bonté d'accorder à un enfant, petit fils du Marquis de Feuquiere, âgé seulement de quatre à cinq mois, une des pensions, dont son pere & son aïeul avoient été gratifiés.

Manassés de Pas, Marquis de Feuquiere, Lieutenant Général des Armées du Roi, étoit par de longs services à la Guerre, parvenu à ce degré. Il avoit été employé à des négociations importantes, il fut choisi pour commander l'Armée, destinée à faire le Siège de Thionville. Il y fut blessé & fait prisonnier.

On croit devoir à sa mémoire le détail de cette triste journée, qui fera connoître qu'entraîné par des circonstances auxquelles il n'a pû résister, il a été seulement malheureux.

Au mois de Janvier 1639. on le manda à la Cour, pour sçavoir son sentiment sur l'entreprise de Thionville. Le Siège en fut résolu : l'exécution lui en fut confiée : on le renvoïa sur les Frontières, pour en faire avec un grand secret les préparatifs ; & on lui destina, suivant l'état qui fut signé à Dangu le 18. Mars, une armée de 30000. hommes.

Mais les mouvemens inopinés du Piémont, qui se révoltoit de toute part contre la Régence de Madame de Savoie, apporté-

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. 1j

rent un grand changement. M. des Noyers (1), par sa lettre du 21. Avril demanda à M. de Feuquiere, ce qu'il en pensoit. Son sentiment fut qu'il falloit avec toute la diligence possible secourir Madame de Savoie. On n'avoit pour cela en main, que l'Armée que le Duc de Longueville commandoit en Franche-Comté. On en envoya une partie, qui ne put être remplacée, qu'en diminuant celle qui étoit destinée pour le Siège de Thionville.

Cette considération fit suspendre le dessein de faire ce Siège. On se réduisit à faire entrer M. de Feuquiere, le plutôt qu'il le pourroit, dans le Luxembourg, pour y occuper son Armée à la prise de quelques Bicoques, Arlon, Longwy & autres, qui incommodoient nos frontieres.

Ce n'étoit pas là le véritable motif des ordres pressans qu'il recevoit. Sa lenteur à les exécuter, parce que la saison ne le permettoit pas, & que les Troupes n'étoient pas encore suffisamment rétablies, mécontentoit la Cour. Il n'entra en Campagne que malgré lui.

On ne vouloit que favoriser par une diversion le Siège de Hedin. Il l'ignoroit. Ce Siège devoit se faire sous les yeux du Roi en présence du Cardinal de Richelieu, & sous la conduite de M. de la Meilleraye, parent du Ministre, & celui qu'il aimoit le plus. Il ne faut pas s'étonner que l'Armée employée à cette expédition fût nombreuse, composée des meilleures troupes, & fournie de tout abondamment.

C'est pour cette raison qu'on souhaitoit avec tant d'ardeur, que le Marquis de Feuquiere s'engageât à entreprendre le Siège de Thionville, sans qu'on lui en donnât des ordres précis. On en connoissoit tout le péril, & on ne vouloit pas se charger de l'événement. Il pouvoit être le seul objet d'une diversion. L'importance de la Place, jointe à la facilité qu'on laissoit aux Ennemis de la secourir, ne pouvoit les laisser balancer sur le choix qu'ils avoient à faire, entre Hedin & Thionville. Aussi n'hésitèrent-ils pas à faire lever le Siège de cette dernière Place. L'Armée de ce Siège manquoit de beaucoup de choses : on y prenoit peu d'intérêt.

L'armée du Marquis de Feuquiere, suivant l'extrait de la revue qui en avoit été faite le 25. Mai à Consenvoy sur Meur-

(1) Secrétaire d'Etat.

se, en présence de M. de Boinville, Gentilhomme ordinaire du Roi, député à cet effet, n'étoit que de 12344. hommes. Il envoya cet extrait à la Cour, & lui représenta la foiblesse de ses Troupes. Il ne doutoit pas qu'il ne dût être bientôt joint par d'autres, qui lui avoient été destinées.

Il proposa à la Cour, en attendant le reste des Troupes qu'on lui avoit promises, d'assiéger Longwy, & les autres petites Places voisines.

« La réponse fut, que S. M. estimoit, qu'il étoit à craindre que les Ennemis, prenans jalousie de l'attaque de Longwy, ne fortifiassent la Garnison de Thionville; en sorte que l'événement du Siège n'en fût rendu douteux; Que pour ce qui étoit des forces qu'il auroit sur les bras, tous les avis qui en venoient à S. M. ne lui donnoient pas lieu de croire qu'elles fussent bien puissantes. »

« Feuquiere, qui ne manquoit ni de courage, ni d'habilité, dit le Vasseur, sentit une grande répugnance à s'engager avec si peu de troupes, au Siège d'une Place si forte; Mais venant à réfléchir, que le Ministre ne pouvoit souffrir aucune contradiction, & qu'il falloit obéir aveuglément, ou se perdre auprès de lui, il n'osa résister. »

On lui marquoit tant d'empressement, qu'on trouva fort mauvais, qu'il eût seulement écouté les propositions d'accommodement, qui lui furent faites alors par un émissaire du Duc de Lorraine, crainte qu'elles ne le fissent différer à entrer en Action.

Au commencement de Mai, M. des Noyers avoit fait part à M. de Feuquiere des inquiétudes de la Cour, sur les avis qu'elle avoit reçus des projets du Cardinal Infant. On disoit qu'il ne se proposoit rien moins que d'entrer en Champagne: que d'y prendre Mezieres & Reims: que d'aller de là joindre l'armée Impériale, & après leur jonction, faire le Siège de Metz, où ils avoient des intelligences, aussi bien qu'à Verdun.

La réponse fut que de pareils projets étoient trop chimériques, pour mériter qu'on y fit attention: qu'il ne falloit les regarder que comme des bruits répandus par les Ennemis, pour rallentir nos entreprises, & pour porter en Italie, & dans les lieux les plus éloignés, où l'on faisoit la guerre, une idée avantageuse de

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. liij

la disposition de leurs affaires : qu'on ne devoit pas cependant rien négliger absolument, ni mépriser leurs forces.

Mais il fit voir en même tems, qu'il étoit facile de remédier à tout, avec l'Armée du Maréchal de Chatillon, qui forte de 12. à 15000. hommes, suffiroit pour couvrir la Champagne, observer les démarches des Ennemis, & se porter du côté de Hédin ou de Thionville, suivant ce que leurs mouvemens le détermineroient de faire. Ce sentiment fut approuvé.

Ces circonstances déterminèrent M. de Feuquiere à entrer le 26. Mai dans le pays ennemi, sans attendre le reste de ses troupes. Les avis qu'il reçut pendant sa marche, que les Ennemis se préparoient à jeter dans Thionville un renfort de Garnison, & un Convoi considérable de munitions de guerre & de bouche, que la Garnison en étoit foible, que Voil, qui en étoit Gouverneur, étoit absent, lui firent prendre le parti de l'investir; ce qui fut exécuté si heureusement, que plus de cent Soldats & Officiers, trouvés hors de la Place, furent faits prisonniers. La Cour l'apprit avec une grande satisfaction.

Il s'occupa pendant huit jours, aux préparatifs, pour former le Siège. Il envoya à Verdun les chevaux d'Artillerie, pour en amener un Convoi. Le 6. Juin au soir, il reçut une lettre de du Lude, Commandant au Château de Mangienne, par laquelle il lui donnoit avis, que Picolomini étoit en marche pour aller à lui, avec une forte Armée, & qu'il usoit de tant de diligence & de secret, qu'il avoit passé Arlon, avant qu'on eût pu en apprendre aucune nouvelle, & qu'il seroit le lendemain bien près du Camp de Thionville. Cette Lettre lui fut rendue par la Rochemassin, Commandant à Bouvigny, à qui du Lude l'avoit adressée.

La Rochemassin y ajouta de sa part, que l'Avant-Garde ennemie logeroit ce soir-là à Orlange, à cinq lieues de Thionville.

Sur ces avis confirmés, Feuquiere manda à Messieurs de Saint-Paul & de Grancey, Maréchaux de Camp, au Marquis de Praslain, Mestre de Camp Général, commandant la Cavalerie, & M. de Saint-Août, commandant l'Artillerie, de venir en diligence à son quartier, où il les attendoit avec M. de Choisy, Intendant de l'armée, pour conférer avec eux d'affaires impor-

tantes & pressées ; ce qu'ils firent , excepté le Marquis de Praslain , qui étoit allé visiter les Gardes de Cavalerie , & qui ne put être trouvé.

Ils arrivèrent de nuit. Feuquiere retiré en particulier avec eux , & Langlade , Lieutenant Colonel du Régiment de Picardie , leur donna la lettre de du Lude à lire , & fit entrer la Rochemassin , pour être interrogé en leur présence , sur les avis qu'il venoit d'apporter. La Rochemassin sorti de la chambre , Feuquiere pria ces Messieurs de dire librement leur sentiment. Ne se donnant pas le loisir d'opiner les uns après les autres , ils conclurent tous d'une voix unanime qu'il falloit combattre les Ennemis , sans aucun égard au nombre : que ce qu'il y avoit de Cavalerie & d'Infanterie dans l'armée , étoit si déterminé à bien faire , que quand les Ennemis feroient un quart plus , on les batroit assurément.

Après une délibération si générale , Feuquiere prenant la parole , leur dit , qu'il faisoit tant d'estime de leur sentiment , que quand le sien n'y feroit pas conforme , l'affection avec laquelle il les voïoit tous se porter à une résolution si généreuse , l'y rangeroit aisément ; qu'il n'étoit plus question que de délibérer , sur le Champ de Bataille que l'on auroit à prendre , & sur la forme de combattre : que la circonvallation n'étant pas entièrement achevée , quoique ce qu'il y en avoit de fait contint plus de deux lieües de France , son opinion étoit de ne pas en soutenir la deffense ; mais que toutes les troupes se tinssent en bataille dans leurs quartiers , prêtes à marcher en diligence à celui , où l'attaque générale se feroit ; afin que s'y trouvant suivant les ordres donnés , elles combattissent ensemble ; parce qu'il ne sçavoit pas quelle feroit la marche des Ennemis : qu'on n'en feroit assuré , que lorsque l'Avant-Garde en feroit aux mains : qu'ils pouvoient à un quart de lieüe du Camp séparer leur attaque , à la faveur de divers chemins , dans des futaies assez claires , pour y marcher en Bataillons & en Escadrons formés : qu'ils ne feroient découverts que de bien près : que si nos troupes étoient séparées , au cas qu'elles voulussent empêcher que le secours n'entrât dans la Place , elles s'exposeroient à être battues : qu'étant réunies , les Ennemis auroient , selon toute apparence , du désavantage dans le combat , s'ils s'affoiblissoient , en deta-

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. 17
chant quelque Corps, pour jeter dans Thionville.

En conséquence de cette opinion, quelques-uns de la Compagnie proposèrent d'aller au-devant des Ennemis, jusqu'à ce qu'on les rencontrât; mais après qu'on eut bien considéré les inconvéniens qui pourroient en arriver, tant à cause des différens chemins que l'Ennemi pouvoit tenir, que du nombre d'hommes qu'il faudroit laisser pour la Garde des quartiers, dont les Officiers eussent mis les meilleurs à leurs bagages, on jugea à propos de ne pas suivre cette seconde opinion, & de s'arrêter à la première, avec d'autant plus de raison, que n'y ayant point de chevaux d'Artillerie, on seroit contraint de laisser les grosses pièces dans le Parc.

Il fut aussi proposé d'envoier à la Guerre un Parti de cinq à six cens chevaux; mais il fut jugé qu'un Parti si fort, pouvant être ramené plus vite, qu'il ne seroit allé, cette retraite précipitée seroit capable de donner l'alarme au Camp. D'ailleurs on considéra qu'il ne pouvoit être prêt avant la pointe du jour: que même il pouvoit prendre un chemin différent de celui que prendroient les Ennemis, & que les postes gardés par cinq ou six cens chevaux en seroient affoiblis.

Cette résolution prise, M. de Feuquiere renvoia les Maréchaux de Camp à leurs quartiers, avec ordre de veiller à ce que toutes les Troupes fussent sous les armes dès la pointe du jour: de tenir la main à ce que l'Infanterie eût des munitions de Guerre, & qu'on en fit charger quelques charrettes composées, pour s'en servir en cas de besoin.

Il ordonna aussi à Saint Paul, d'envoier deux Partis de la Cavalerie Allemande, de trente Maîtres chacun, & un d'autant de François, avec commandement exprès, d'aller jusqu'aux Ennemis; l'un par la vallée, tout le long du chemin de Luxembourg, & les deux autres des deux côtés de la Montagne, pour découvrir si l'Ennemi tenoit une même route, ou si quelques-uns de ses Corps ne s'en séparoient pas.

Feuquiere resté seul avec Choisy & Saint-Aouft, remit sur le tapis les résolutions qui venoient d'être prises. Il leur dit qu'il y avoit bien des réflexions à faire sur ce qui venoit d'être arrêté: que d'une part, il falloit considérer que l'événement d'une Bataille contre des Ennemis plus forts en nombre d'hommes étoit dou-

teux : qu'étant difficile, pour ne pas dire presque impossible de les empêcher de jeter un secours dans la Place, sans qu'on pût les forcer à en venir à un Combat général, s'ils ne le vouloient, beaucoup de personnes opineroient pour se retirer à Richemont, qui n'étoit éloigné que d'une lieue du Camp, du côté de Metz, où la Riviere d'Orne tombe dans la Moselle; que de ce poste là, on pourroit en sûreté examiner ce que feroit Piccolomini, après qu'il auroit secouru Thionville: que par ce moïen, on couvriroit le País Messin, le Verdunois, & toutes les petites Places, qui pourroient courir quelque risque, par la perte d'un Combat général: que peut-être, pendant que les deux Armées séjourneraient dans leurs postes, les Troupes qui lui manquoient pourroient le joindre: qu'il y en avoit quelques-unes, qui étoient déjà arrivées aux environs de Verdun: que si elles venoient toutes, il seroit en état, non seulement de tenir tête à Piccolomini; mais même de l'attaquer: que quand cela ne seroit pas, ce seroit toujours un grand avantage pour les affaires de S. M. d'obliger Piccolomini à séjourner quelque tems dans le Luxembourg, pour en assurer les Places, & lui faire perdre l'occasion d'aller au secours de Hédin.

Que d'une autre part il falloit considérer, qu'après avoir diligemment & fortement travaillé à la circonvallation, & pourvû, comme il l'avoit fait, avec de grands soins aux munitions & vivres nécessaires pour le Siège, (dont toutes les voitures étoient faites) il y auroit de la honte à lui de conclure à se retirer, sans qu'il eût vû les Ennemis, malgré le sentiment des Officiers Généraux, & même des gens de Guerre, qui ne croiroient pas que l'Ennemi, quoique plus fort, fût capable de les battre: que ce Siège levé de la sorte indépendamment de l'abaissement de cœur de la part de ses Troupes, & du mépris qu'elles pourroient concevoir pour lui, une si bonne occasion étant une fois manquée, il n'y avoit plus lieu d'espérer de rien faire de considérable le reste de la Campagne, ni qui répondît à ce que le Roi, & S. E. s'étoient promis de cette Armée: que, quand il auroit une retraite à faire, pour laquelle il avoit qu'il n'avoit aucune inclination, il ne pouvoit attendre pour la faire le lendemain sans péril, & que ne pouvant avoir plutôt des chevaux d'Artillerie pour lever le Parc, ce seroit accroître la honte, d'y laisser le canon, & les munitions de Guerre qui y étoient.

Qu'après

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. Ivij

Qu'après tout, il se donnoit peu de Batailles à nombre égal; que les moindres avantages de la situation des postes, & la valeur des Troupes, devoient être au moins comptés pour un quart: que ce qui le confirmoit encore plus dans cette résolution, étoit que le Roi & S. E. quoiqu'ils agissent avec assez de circonspection, ne lui avoient pas fait connoître par toutes les dépêches qu'il en avoit reçues, que dans cette occasion il dût pencher du côté du trop de retenue: que s'il plaisoit à Dieu de disposer de l'événement du Combat au désavantage des François, les Ennemis ne pourroient en tirer d'autre profit que celui de s'assurer une Place, dont ils étoient déjà en possession: que le malheur tomberoit sur sa seule personne: que c'étoit ce qu'il considéroit le moins: que remportant la victoire, non seulement il assureroit la prise de Thionville, mais qu'il ouvroit aussi de ce côté là, jusques au Rhin, un passage aux armes de Sa Majesté, & la mettoit par cette conquête, en état de soumettre facilement le reste du Luxembourg.

Ce discours fini, M. de Feuquiere donna ordre à Saint-Aoust, d'envoier à l'heure même à Metz un Commissaire d'Artillerie, pour y faire laisser les pièces de Batterie, les mortiers & munitions de Guerre, qui y étoient arrivés ce jour là, & pour en amener dix-huit pièces de Campagne, qui y étoient toutes prêtes à marcher, avec le reste des chevaux d'Artillerie haut le pied, afin qu'on pût s'en servir à lever l'équipage qui étoit dans le Parc. Il fit avec Choisy une dépêche à S. M. par laquelle ils lui donnoient avis de la venue de Picolomini, & de la résolution de le combattre, arrêtée entre les autres Officiers & lui. Il écrivit en même tems à M. de Roquespine, pour le prier d'envoier devant Thionville les Officiers tant de Cavalerie que d'Infanterie, qui étoient allés à Metz sans congé: de lui envoier aussi tous les Soldats qui s'y trouveroient, & toute l'escorte qui y étoit arrivée de Verdun, pour en amener les munitions de Guerre.

Le lendemain septième Juin, il monta à cheval dès la pointe du jour: il passa par les quartiers, pour voir en quel état étoient les Troupes, & se rendit au poste avancé sur le chemin de Luxembourg, où il trouva Messieurs de Grancey & de Praslain, avec la Garde de Cavalerie, qui venoit de relever celle de la nuit. Après qu'il se fut informé, si l'on n'avoit appris aucune nouvelle des

Ennemis, il alla avec Messieurs de Grancey & de Praslain jusques aux vedêtes avancées; pour voir, si les Partis qu'il avoit envoiés la nuit, ne paroïtroient pas. Il arriva un Maréchal des Logis de la Cavalerie Allemande, qui l'assûra de la marche des Ennemis les trente Maîtres envoiés par le chemin de Luxembourg, ajouta-t-il, ont été poussés si brusquement, qu'ils ont été contrains de se jeter dans le Château de Rouffy.

Feuquiere avoit mis dans ce Château trente Mousquetaires & trente Cavaliers, pour l'avertir exactement de la venue des Ennemis. Ce poste étoit à mi-chemin de Thionville à Luxembourg; mais ils s'y laisserent surprendre, sans qu'ils eussent rien fait de ce qui leur étoit commandé.

A peine ce Maréchal des Logis eut-il fini son rapport, que Feuquiere & ceux qui étoient avec lui, virent un Escadron de Cravattes, qui faisoit halte près d'un Village au-delà d'un ruisseau & d'une ravine fort difficile; ce qui empêcha de le pousser, soupçonnant que les Ennemis ne voulussent essayer d'attirer ses Troules de ce côté là, pendant qu'ils défileroient par un autre pour y faire leurs efforts, il donna ordre à la Garde de Cavalerie qui étoit dans ce poste, d'observer ce qui se passeroit, & de lui en donner avis de moment en moment.

Après qu'il eut averti Saint Paul de donner le même ordre dans son quartier, parce que les Ennemis pouvoient faire leur attaque de son côté aussi bien que de l'autre, ou du moins la partager, il retourna au Camp. De là il alla au quartier de Navarre, qui étoit près du chemin de Luxembourg. Il y trouva tous les Régimens sous les armes, & y laissa le Comte de Grancey.

Il courut au Pont de Chevalers, qui étoit au-dessous de la Ville, & pour avoir par là communication avec les quartiers, qui étoient au-delà de la Rivière, il le fit achever.

Pendant qu'il faisoit travailler à ce Pont, il manda Moulinet, pour lui faire entendre particulièrement ce qu'il devoit faire, avec les Troupes qu'il avoit au-delà de l'eau. Sur les neuf heures du matin, Chambord Capitaine au Régiment de Cavalerie de Praslain, qui faisoit la Charge de Maréchal des Logis de la Cavalerie, vint lui donner avis, que plusieurs Escadrons des Ennemis paroïsoient au-delà du côteau, qui étoit vers le quartier de Navarre, où il avoit laissé le Comte de Grancey.

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. lix

Sur cet avis, Feuquiere donna ordre à M. de Praslain, qui étoit alors près de lui, de s'avancer en diligence, avec toute la Cavalerie, le long de la Ligne de son quartier, jusqu'à celui de Navarre : de faire avancer trois Escadrons vers le Comte de Grancey, & de le soutenir, en cas de besoin, avec le reste de la Cavalerie.

C'est ici que commença l'action du matin.

Le Marquis de Feuquiere retourna à toute bride au quartier de Navarre. Il commanda à cent Mousquetaires, qu'il fit sortir hors des Lignes, de gagner à la faveur des haïes & des fossés, le haut du coteau, où il avoit eu dessein de faire un fort. On repoussa les pelotons détachés des Ennemis, qui avoient voulu commencer à s'y loger. Il y laissa le Comte de Grancey, avec ordre de s'opiniâtrer à conserver ce poste, & lui dit qu'il avoit commandé au Marquis de Praslain de lui envoyer trois Escadrons, & de le soutenir.

Cela fait, il se rendit à l'avenüe de Luxembourg, qui lui paroissoit l'attaque la plus dangereuse de son Camp; parce qu'il n'avoit encore pû y faire travailler. Il fit monter le Régiment de Beauce jusqu'à la Garde de l'Infanterie, qui étoit sur le haut du chemin, près du quartier de Navarre.

Arrivé à cette avenüe, il jugea par le bruit de l'escarmouche, qui s'échauffoit du côté de Navarre, qu'il étoit important de le soutenir en flanc sur la gauche; il prit à ce dessein le Régiment de Beauce, qui s'étoit déjà avancé, & ordonna à la Rouffaye d'aller prendre 300. Maîtres du Corps de M. de Praslain, qui en étoit proche.

La Rouffaye n'eut pas fait cinq cens pas dans la descente de la montagne, que les deux Escadrons, que le Comte de Grancey avoit jettés hors des Lignes, pour soutenir par la droite l'Infanterie qui escarmouchoit, abandonnerent leurs Officiers à la première décharge de quelques Ennemis : se retirèrent à toute bride dans la Ligne, & jetterent tellement l'épouvante dans tout le reste de la Cavalerie rangée en Bataille pour les soutenir, que le Marquis de Praslain qui la Commandoit, ne put l'empêcher de fuir en confusion de l'autre côté de la Moselle, les uns par le Port, les autres à gué & à la nage.

Le Régiment de Navarre, après avoir long-tems résisté &

perdu beaucoup d'hommes , se voïant abandonné de la Cavalerie , se retira au travers d'une futaie , au quartier de Buffy-Rabutin.

Feuquiere averti de ce désordre , se trouvant alors sans Cavalerie , & voïant que les Ennemis poursuivoient le Régiment de Navarre , ne put que le faire soutenir par celui de Beauce. Les Ennemis arrêtés , Navarre se retira facilement , jusqu'à ce qu'un de leurs Escadrons prenant sur la droite de Beauce , le chargea en flanc ; de sorte qu'il l'auroit défait , & seroit entré aussi-tôt qu'eux dans le quartier de Buffy-Rabutin , si Feuquiere avec quinze ou vingt Gentilshommes volontaires ne l'eût arrêté. Il les chargea plusieurs fois l'épée à la main , & se mêla parmi eux. Par là il donna , tant au Régiment de Navarre , qu'à celui de Beauce , & de Rabutin qui n'avoit eu aucune part à cette action , le tems de se retirer au quartier de Saint Paul , qui étoit en Bataille , & qui arrêta sept ou huit autres Escadrons.

Buffy - Rabutin marque dans ses Mémoires , qu'il a fait tirer sur le Régiment de Navarre , le prenant pour Ennemi. On doit conclure de là , que ce Régiment se retiroit en bon ordre.

Dans cette occasion , le Baron de Créqui-Berneüil fut blessé de deux coups de pistolet : M. de Nabécourt le fut d'un coup de pistolet , & de deux coups d'épée au travers du corps , & laissé pour mort : la Vergne , premier Capitaine de Navarre , le fut aussi de plusieurs coups de pistolet , & pris à la dernière charge , en voulant dégager son Général ; le Chevalier de Tonnerre aiant couru à la Garde avancée du quartier des Gendarmes , pour les mener au combat , fut encore pris en voulant le rejoindre.

M. de Feuquiere , dans le désordre où l'avoit mis la fuite de la Cavalerie , joignit les Régimens qu'il venoit de sauver , à ceux de du Plessis Praslain , & de Kolhaffe , Infanterie , de Streffe & Kaltoffe , Cavalerie Allemande qui étoient en Bataille dans le quartier de Saint-Paul ; il les laissa sous la conduite de Saint-Paul , pour les amener au quartier Général. Il prit le devant , afin de pourvoir à ce qu'il convenoit de faire. En passant par Terver où étoient les Régimens de Rambures , de Saint-Luc & d'Effiat , Infanterie , il les mena avec lui , & les mit en Bataille au-delà du ruisseau , les deux premiers entre le quartier Général & le Parc d'Artillerie , & le dernier dans le Parc. Il laissa à Terver à la tête

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. lxj

du quartier , les quatre Compagnies de Gendarmes, pour observer la contenance des Ennemis.

C'est ainsi que finit l'affaire du matin , peu considérable pour la perte des hommes ; mais décisive pour le secours de la Place , & la levée du Siège. On étoit en peine de ce qu'étoit devenu le Comte de Grancey.

Feuquiere en arrivant au Parc , dit à Saint-Aoust & à Choisi , qu'il étoit d'avis de passer la Moselle : que pour cela, il falloit lever le Parc le plus diligemment qu'il se pourroit. Saint-Aoust lui répondit , que les chevaux d'Artillerie qu'il avoit mandé qu'on fit venir de Metz , avec les petites pièces, s'en étoient retournés , à la vûe des fuyards , qu'ils avoient rencontrés à une demi lieuë du Camp : qu'aussi-tôt qu'il l'avoit sçu , il avoit envoyé un Commissaire à toute bride , pour les faire revenir ; de manière qu'il ne perdoit pas l'espérance de les avoir bien-tôt : que cependant , avec ce qu'il avoit de chevaux , il feroit toute la diligence possible , pour lever le Parc.

Cet ordre donné , le Marquis de Feuquiere en attendant le reste des Troupes conduites par Saint-Paul , alla avec Choisi jusqu'au Pont de Batteaux , pour voir s'il n'y manquoit rien.

Etant sur le Pont , il écrivit à M. de Rosquespine , pour donner avis du désordre qui venoit d'arriver. Dans la vûe de diminuer l'étonnement , il diminua ce désordre. Il le prioit de lui renvoyer de Metz tous les fuyards , par le côté qui est au-delà de la Moselle , où il alloit prendre son poste.

A peine eut-il écrit cette lettre , que regardant de l'autre côté de la rivière , il fut surpris de voir que toute la Cavalerie , au lieu de tenir ferme , comme elle avoit commencé à le faire , pour s'opposer aux Ennemis , s'ils tentoient de passer la Moselle , marchoit vers le Pont qui étoit au-dessus.

A l'instant il remonta à cheval , & alla à toute bride au-devant d'elle , pour l'obliger à reprendre ses postes. Sitôt qu'il eut rejoint le Marquis de Praslain , il fit à ce dessein tourner tête à ces Troupes ; mais il n'eut pas fait mille pas , que des coureurs qu'il avoit envoyés pour reconnoître si les Ennemis s'étoient saisis du Pont , en amenèrent huit ou dix au Marquis de Praslain. Tous ces prisonniers dirent , que Picolomini s'étoit assuré du Pont , avec Infanterie & Cavalerie : qu'il y étoit en personne , & qu'il étoit

bien difficile de le reprendre. Ce fait étoit véritable.

Cet accident fut ce qui embarrassa le plus le Marquis de Feuquiere dans son malheur. Par là, tout moien de retraite lui étoit ôté : il ne dépendoit plus de lui de combattre ou de ne combattre pas : il jugea qu'il n'y avoit plus lieu de faire passer son Armée de ce côté là ; mais qu'il devoit plutôt en retirer sa Cavalerie. Laisant ce soin au Marquis de Praslain, il retourna au champ de Bataille avec la même diligence qu'il en étoit venu.

Il dit à Choisi qu'il rencontra à l'entrée du Pont de Bateaux, la nécessité où il se trouvoit de changer la résolution qu'il avoit prise de passer l'eau. Il ordonna à des Rouriers, à qui dès le jour de son arrivée, il avoit confié la garde du Pont de Richemont, de s'y transporter en diligence : d'y arrêter les fuyards, & de faire ranger au-delà les bagages de l'Armée, afin qu'ils ne causassent point d'embarras dans la retraite, si elle pouvoit se faire.

Saint-Paul, Choisi, & Grancey vinrent au-devant de Feuquiere, qui continuoit son chemin. Les deux premiers lui firent le récit de leur retraite. Le dernier, qu'il n'avoit pas vû depuis ce qui s'étoit passé le matin, lui demanda ce que le Marquis de Praslain disoit de la Cavalerie, & s'il ne l'excusoit pas. M. de Feuquiere lui répondit, que le Marquis de Praslain lui en avoit demandé justice, & lui avoit dit, que si le Roi ne faisoit punir ceux qu'il lui nommeroit, il lui remettroit sa Charge. Le Comte de Grancey lui dit la même chose ; mais avec des termes qui faisoient penser, qu'il en demandoit une justice présente. Feuquiere, pour ne penser que de ce qui étoit plus pressant, changea de discours, & lui repartit, qu'il lui paroïssoit que les Ennemis ne vouloient pas lui en donner le tems. Arrivé au Parc, il y vit que Saint-Août achevoit d'en faire sortir les pièces.

Pendant le tems que le Marquis de Feuquiere emploïa, à rallier au quartier Général les troupes dispersées par le premier désordre, les Ennemis eurent celui d'attendre le reste de leur Armée. Au premier combat, ils n'avoient, que leur Avant-Garde : ils en avoient formé une Ligne, qui s'étendoit depuis la ville jusques à la montagne. A mesure que leurs Troupes arrivoient, ils les mettoient en Bataille, & elles se trouvèrent plu-

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. Ixiiij

tôt en état de recommencer le combat, que M. de Feuquiere ne le fut de pouvoir se retirer.

L'autre côté de la rivière, par la perte du Pont, n'étoit pas plus sûr pour lui. Il ne crut pas dans cette situation, devoir avec des Troupes étonnées entreprendre une retraite, en présence d'un Ennemi beaucoup plus fort que lui, & enflé de son bonheur dans l'affaire du matin. Il jugea qu'il y auroit moins de péril à attendre dans un poste avantageux un combat général, que de s'exposer à être défait sans combattre, comme il arrive ordinairement en de semblables retraites. Il avoit devant lui un ruisseau fort difficile à passer : à sa droite, la Moselle & un Château : à sa gauche, le Parc bien retranché.

Il jugea encore qu'il étoit vrai semblable, que les Ennemis le voyant dans un poste si avantageux, attendre de pied-ferme, ne l'y attaqueroient pas : qu'ils lui laisseroient gagner la nuit, & qu'alors & à la faveur des défilés à passer jusques au Pont de Richemont, il pourroit faire plus sûrement sa retraite, que s'il entreprenoit de la faire pendant le jour. Il sçavoit que le nom seul de retraite inspire de la hardiesse à ceux qui attaquent, & de la crainte à ceux qui se retirent.

Après ces réflexions, M. de Feuquiere n'eut pas beaucoup de tems pour délibérer. A son retour du Parc, il alla au-devant de la Cavalerie, qui avoit repassé le Pont, pour la mettre en Bataille. A peine eut-il commencé à donner ses ordres, que la Bécherelle lui amena un Gendarme, qui lui donnoit avis que l'Armée ennemie marchoit à lui : que les coureurs étoient déjà si avancés, qu'ils commençoient à escarmoucher, & que le Commandant le prioit de lui faire sçavoir ce qu'il avoit à faire. Feuquiere manda à ce Commandant de se retirer lentement au champ de Bataille, à proportion que les Ennemis s'approchoient, & qu'il laissât derrière 30. ou 40. Gendarmes, pour observer.

C'étoit le petit Corps qu'il avoit laissé à Terver, pour être averti de ce que feroient les Ennemis.

Avant qu'il donnât ses derniers ordres, il alla tout le long de la Ligne de circonvallation, pour reconnoître s'il y avoit assez d'ouverture, pour rendre la communication libre d'un côté à l'autre. Elle étoit nécessaire, parce que l'espace qui étoit entre la Ligne & le Ruisseau, n'étoit pas capable de contenir, sans

confusion , toute la Cavalerie avec l'Infanterie. Il reconnut què la communication étoit facile.

La Bécherelle vint lui donner avis, que les Ennemis alloient lui tomber sur les bras. Il le renvoia avec les Maréchaux de Camp , chacun à leur poste , pour achever de mettre l'Infanterie en Bataille sur le bord du Ruiffeau : il ordonna que pendant qu'il acheveroit avec le Marquis de Praslain d'y mettre la Cavalerie , on laissât pour ne point perdre de tems , & pour éviter la confusion , qu'il y auroit à reprendre son rang selon son ancienneté , les Régimens dans l'ordre où ils se trouveroient. Ils étoient récemment arrivés des différens quartiers ; où ils étoient campés avant le premier Combat.

Il plaça une partie de la Cavalerie dans la Ligne : il porta l'autre , avec les Carabiniers du vieux Corps , près du Parc , à la gauche du Ruiffeau , pour lui faire tête. Comme il craignoit d'être pris là en flanc , il plaça à la droite, les Gendarmes avec les Allemands de Streffe & de Kaltoffe , pour soutenir Picardie.

C'est ici que commence l'Action de l'après-midi.

L'ordre dont on vient de parler , n'eut pas été si-tôt donné , que les Ennemis commencèrent le Combat entre 4. & 5. heures du soir , par l'attaque de notre Aîle gauche , du côté du Parc. Les deux Bataillons qui la firent , avoient à leur tête cinq petites Pièces , qu'ils faisoient tirer en marchant. Le Régiment d'Effiat étoit dans le Parc : celui de Kolhaffe bordoit le Parc , près du Ruiffeau : celui de Rambures étoit un peu sur la droite. Ils firent leur décharge si à propos , qu'ils contraignirent les Ennemis , après une perte considérable , d'abandonner leurs Canons.

Pendant cette première charge , le Marquis de Feuquiere vit quelques Escadrons Ennemis , qui filoient sur la gauche , par derrière le Parc. Il craignit que ce ne fût pour attaquer le flanc de sa gauche , le long du ruiffeau , où il avoit placé trois Escadrons & les Carabiniers. Il ordonna au Marquis de Praslain , qui s'étoit avancé avec lui pour voir cette première attaque , d'envoier du Moulinet avec son Régiment , pour soutenir ce poste-là. Le Marquis de Praslain , en le quittant pour aller donner cet ordre , lui dit que toute la Cavalerie étoit au désespoir de la faute qu'elle avoit faite au Combat du matin , & qu'il se tint pour assuré qu'elle la répareroit à celui-ci.

Plusieurs

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. lxx

Plusieurs Officiers vinrent eux-mêmes le lui marquer. Il leur répondit qu'il ne doutoit pas de leur bonne volonté, & qu'avant que la journée finit, il trouveroit occasion de la faire connoître, & les pria d'y apporter tous leurs soins.

Lorsque les deux Bataillons ennemis, qui avoient fait la première attaque, eurent été repoussés, deux autres vinrent jusques sur le bord du ruisseau rafraîchir le Combat. Ils se servirent de quelques autres pièces de canon, qui étoient sur leur gauche. Mais ils furent reçus cette seconde fois, avec plus de vigueur encore que les autres ne l'avoient été la première, & contraints après leur décharge de se retirer, comme les premiers l'avoient fait.

Dans ces circonstances, S. Aoust espérant que ce désordre pourroit avoir de plus grandes suites, vint au bord du ruisseau. Il dit à Feuquiere ce qu'il pensoit de ce commencement, & lui proposa de faire avancer les petites pièces. Ce sentiment fut approuvé. St. Aoust retourna en diligence pour les amener.

Pendant ces deux charges, toute l'Armée des Ennemis s'avancant toujours, se mit en Bataille de front, vis-à-vis du ruisseau : ils jetterent sur leurs aîles des Corps séparés, pour attaquer en même-tems de toute part.

M. de Feuquiere qui prévut que ce dernier effort décideroit de la journée, rétablit autant qu'il le pouvoit l'Infanterie, après les deux attaques qu'elle avoit repoussées : il ordonna à la Cavalerie, qui étoit vis-à-vis des intervalles de l'Infanterie & derriere elle, de la soutenir, & se mit à la tête de la principale attaque qui étoit au milieu de la Bataille. Placé-là, il crut qu'il seroit plus à portée de donner promptement les ordres nécessaires, & que par sa présence il augmenteroit la hardiesse & le courage de ses soldats.

Cette troisième attaque fut si opiniâtre de part & d'autre pendant une heure que dura un feu continuel, qu'on ne pouvoit plus se connoître. Le vent pouffoit la fumée contre nous. Mais enfin nos soldats affoiblis par un combat si long, sans qu'ils eussent pû être rafraîchis, commencerent malgré leurs Officiers à s'éloigner du bord du ruisseau, où la plûpart étoient à couvert. Les Ennemis ne perdirent pas un moment : ils s'en saisirent, & le firent passer en divers endroits par leur Cavalerie & par leur Infanterie. Ils défilèrent en désordre, les uns après les autres dans l'eau

& dans la bouë; l'Infanterie jusqu'au dessus de la ceinture, la Cavalerie avec plus de peine encore, parce que les bords de ce ruisseau étoient élevés.

Le Marquis de Feuquiere qui avoit alors à sa droite un Escadron de Gendarmes, près d'un endroit par où l'Infanterie ennemie avoit commencé à passer, se mit à leur tête: il essaïa d'en encourager les Cavaliers, & les mena à la charge; mais n'étant éloigné que de la portée du pistolet des Ennemis, qui étoient au-delà du ruisseau, pour soutenir ceux des leurs qui étoient passés, & qui s'y rejettoient en désordre, il essuia leur décharge de près, & sa troupe au lieu de se mêler parmi eux, comme il le lui avoit commandé, se contenta de faire sa décharge, & tournant à gauche elle le laissa seul au milieu des Ennemis. Il y reçut au bras droit deux coups de mousquet; le premier au dessus du poignet; le second peu après au dessus du coude qui lui fracassa le bras.

Voulant malgré ses blessures, faire retourner les Gendarmes à la charge, comme il les vit fort ébranlés, crainte qu'en se retirant il ne leur donnât lieu de prendre la fuite, il se porta à leur tête: leur découvrant son bras cassé, & tout ensanglanté, il leur dit: *Puisque la perte de votre Général ne vous touche pas, & que vous voulez l'abandonner, combattez au moins pour votre honneur & le service du Roi; ne perdez pas par votre lâcheté, une Victoire que vous remporterez aujourd'hui si facilement.*

Paroles remarquables d'un Général, qui dans une pareille situation veut encore faire envisager la Victoire. C'est qu'il auroit été facile de renverser tout ce qui avoit passé le ruisseau; mais ni les paroles, ni son exemple ne purent les retenir. Un de ses Chirurgiens qu'on étoit allé chercher, lui dit que s'il ne se faisoit promptement lier le bras, il alloit tomber en syncope.

Quoiqu'il fût si foible qu'il falloit le soutenir à cheval, & qu'on lui représentât qu'il devoit au moins donner au Chirurgien le tems d'arrêter le sang qui couloit de ses blessures, il ne voulut point quitter ce Poste qu'il n'y eût fait venir un Officier Général, pour le maintenir, & manda le Comte de Grancey: mais Grancey s'en excusa, par rapport au désordre qui étoit, disoit-il, survenu à son Poste, ajoutant qu'il avoit été contraint de donner des coups de plat d'épée à des Officiers de Cavalerie, pour les faire aller à la charge.

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. lxxij

Grancey avoit le Parc sur sa gauche à 50 pas de lui. Deux Bataillons ennemis qui s'étoient logés dans le fossé, & qui avoient attaqué le Parc par les deux faces qui regardoient leur côté, le forcerent. Il fut contraint par la multitude des fuyards de se retirer, sans qu'il eût pû les rallier.

A la faveur de quatre pièces que St. Aoust avoit fait avancer, le Marquis de Praslain chargea les Ennemis à la tête de deux Escadrons de son Régiment, qui étoient les seuls qui l'eussent suivi. Il fut abandonné dans la mêlée, & donna dans toutes les occasions des preuves d'une grande valeur. Chambord y fut pris.

Du Moulinet alla à la charge jusqu'à ce qu'il fut blessé à mort; son Régiment fit très-bien. Du Hamel Capitaine & Major fut blessé & pris.

S. Paul par une décharge du Régiment de Praslain arrêta les Ennemis, & se mit à la tête de S. Agnan, Cavalerie, pour le mener à la charge. Il ne fut suivi que de huit ou dix Cavaliers, avec le Lieutenant de la Mestre de Camp.

Un Gentilhomme voulut lui persuader de se retirer; *non, non*, lui répondit-il, *je n'en ferai rien; c'en est fait, je ne sçaurois faillir en suivant le chemin que m'a montré mon Général.* (Il le croïoit mort.) Se jettant au milieu des Ennemis, il fut tué en combattant.

Plusieurs Volontaires, entr'autres le second & le troisième fils de M. de Feuquiere se distinguèrent là.

S. Aoust, malgré ce dernier désordre, tint ferme auprès de son Canon, avec quelques Officiers d'Artillerie & les Carabiniers, qui soutinrent le combat, jusqu'à ce que la déroute les entraîna comme les autres. Il fut pris en combattant avec du Pin & Maubuisson, & eut l'adresse de se sauver.

Le Marquis de Feuquiere, à qui la foiblesse ne permettoit plus d'agir, ne put qu'ordonner à quelques Officiers, que l'on se ralliât au Pont de Richemont, pour faciliter à ce qui pouvoit échapper de l'Infanterie, le moyen de se joindre à eux. 3000 hommes restés de l'Infanterie, passerent ce Pont; & de là, à la faveur de la nuit se retirèrent à Metz.

La Varenne, Capitaine au Régiment de Praslain, se retirant avec quelques Officiers & soldats, touché de la situation du Marquis de Feuquiere, voulut demeurer auprès de lui, pour lui aider à se retirer. Il lui dit qu'il n'étoit, ni en état, ni dans la vo-

lonté de le faire, & qu'il eût seulement à gagner le Pont de Richemont, où il avoit donné ordre de se rallier.

Dans le moment, les Ennemis abordèrent de tout côté. Il étoit alors à pied, soutenu sous les bras. Un de leurs Escadrons fondit sur lui. Il fut pris & porté à Thionville, dans un drap, comme mort.

Il avoit prié M. Arnauld, (connu depuis sous le nom de l'Abbé Arnauld, frere aîné de M. le Marquis de Pomponne, Ministre d'Etat,) d'aller lui faire préparer un bateau, pour être transporté plus commodément. M. Arnauld n'en trouva point, & à son retour, le voyant au milieu des Ennemis, il se retira.

Ce n'est donc pas le chagrin, ni le mépris de la vie, ni le faux honneur de mourir sur le champ de Bataille, qui lui a fait refuser le secours offert par la Varenne : on a mal interprété ce refus, en ajoutant qu'il avoit dit : *qu'il valoit autant y mourir, qu'un peu plus loin.* C'est qu'il espéroit trouver une voiture plus douce, que celle du cheval.

» Le Maréchal de Châtillon, dit le Vasseur avec le Public, » eut le Commandement du Corps de Troupes, qui devoient camper près de Mezières & de Sedan, pour accourir à celle des » deux Armées de la Meilleraie & de Feuquiére, qui en auroit » besoin. On dit que chagrin de se voir dégradé en quelque manière, après avoir eû deux fois le Commandement de la principale Armée de France, il vit avec plaisir l'embarras de Feuquiére devant Thionville, & que dans le dessein de remplir » sa Place, il ne se hâta point trop d'accourir à son secours, » lorsque Piccolomini s'avança pour l'obliger à lever le Siège.

» On dit dans le monde, rapporte-t-il ailleurs, qu'il n'étoit » pas fâché de la disgrâce arrivée à Feuquiére, & que devant souhaiter pour son intérêt & sa réputation, que le mauvais succès » du Siège de Thionville, fit oublier celui de S. Omer ; il ne se » pressa point de marcher au devant de Piccolomini, quoique son » Armée fût destinée à observer la marche des Impériaux, & » à traverser leurs desseins.

» Sa Lettre, ajoute-t-il encore, écrite le 10 Juin au Secrétaire » d'Etat, (M. Desnoyers) semble confirmer ce soupçon, en » feignant de ne rien sçavoir de l'affaire de Thionville, arrivée » trois jours auparavant ; ce qui est difficile à croire. Il affecte de

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. Ixix

« se disculper par avance de ce qu'on lui reproche dans la suite. »

Ce qu'il y a de vrai ; c'est qu'informé que Picolomini assembloit une Armée , il se porta à Vervins & à Guise , sans aucune utilité pour le Siège de Hédin. Cette fausse démarche laissa le chemin libre pour secourir Thionville : elle rendit malheureuse une entreprise , qui auroit pû devenir utile & glorieuse.

S'il se fût joint au Marquis de Feuquiere , comme il le pouvoit & le devoit , il est vrai-semblable que les Ennemis n'auroient jamais hasardé de secourir cette Place , ou que s'ils eussent osé l'entreprendre , ils auroient été battus. S'il se fût mis seulement en disposition de former le moindre obstacle à leur marche , il les auroit arrêtés. Ce retardement , n'eut-il été que de deux jours , auroit mis M. de Feuquiere plus en état de les bien recevoir.

Feuquiere seul , avec si peu de Troupes , ne pouvoit empêcher que Picolomini , qui avoit une Armée de 25 à 30000 hommes , ne secourût Thionville ; mais ce secours n'auroit pas pour cela , si on l'eut jugé à propos , empêché d'en faire dans la suite le Siège , avec de plus grandes forces. Feuquiere en avoit fait les préparatifs. La conquête , qui n'en étoit que retardée , étoit réservée à M. le Prince. Picolomini ne s'en seroit pas moins trouvé dans la nécessité de se tenir à portée de pouvoir s'y opposer. Ainsi la Cour étoit parvenue à la diversion qu'elle s'étoit proposée.

Aussi M. Desnoyers dans ses Lettres justifie-t-il la conduite de M. de Feuquiere , & des Troupes du Roi , qui dans cette action ont fait leur devoir. Par celle du 11 Juin , écrite au Maréchal de Châtillon , il marque en ces termes que « les Régimens de » Navarre , de Vibray & de Perche , plièrent après une longue » & opiniâtre résistance. Cela ne fût point arrivé , si la Cavale- » rie eût bien fait. Les Ennemis profitant de l'occasion jettèrent » autant de secours qu'ils voulurent dans Thionville... Sur les » cinq heures du soir... le choc recommença. Notre Infante- » rie fit des miracles ; mais la Cavalerie ne se comporta pas » mieux que le matin. M. de Feuquiere avec beaucoup de bra- » ves Officiers... jusqu'à la fin du combat tenoit bravement » tête aux Ennemis ; mais dès qu'il fut blessé au bras , tout fut mis » en déroute. M. de Medavi (Grancey) , qui s'est retiré à » Metz , nous écrit cette déplorable nouvelle. Nous avons perdu » peu de Cavalerie par sa lâcheté , & beaucoup d'Infanterie par » sa valeur...

Le Vasseur dit que » le Roi voulut qu'on fit des informations secrètes, & qu'il fit casser des Officiers & des Compagnies entières de Cavalerie. » Pour le Marquis de Feuquiere il répondit jusqu'à la mort, qu'ayant toujours combattu à la tête, il n'étoit pas en état de rendre compte de ce qui s'étoit passé derrière lui.

Les raisons si clairement expliquées dans le Conseil de Guerre, tenu la nuit avant le combat, répondent par avance à l'objection de Buffy-Rabutin. Inutilement Sirotte, Officier de Cavalerie, qui servoit alors sous le Maréchal de Châtillon, a-t-il essayé dans ses Mémoires de disculper la Cavalerie. Ce qu'il y dit du Pont placé trop près de la Ville, est absurde & faux.

Le Roi étant à Saint-Menehould, dit aux fils de Feuquiere, qui y étoient venus de Verdun, pour saluer S. M. *Mandez à votre pere, que je suis très-satisfait de sa conduite, & que je sçais comme il a fait en cette occasion, tout ce que pouvoit un homme d'honneur.* S. E. prit ensuite la parole & dit, que l'on ne devoit pas attendre autre chose d'eux.

Les Ennemis demanderent d'abord cent mille écus pour la rançon de M. de Feuquiere : ils proposerent ensuite de l'échanger avec trois autres Officiers de considération : enfin la condition fut que le Roi rendroit Equenfort Général de Bataille, & que Feuquiere, pour le surplus de sa rançon, fourniroit la somme de quinze mille Risdales.

Comme il n'y avoit point, suivant l'avis des Médecins, d'autre moïen pour avancer sa guérison, que celui de le transporter à Metz, on offrit pour ôtage deux de ses fils.

Mais il semble que les Ennemis n'étoient pas dans la résolution de lui accorder la liberté. Le Baron de Soyer, par une de ses Lettres au Comte de Pas, du premier Mars 1640. paroît le confirmer. Il y dit entre autres choses. » Quand vous considérerez que » ma parole n'est pas souveraine, mais dépend d'un Souverain, » duquel l'aveu est nécessaire pour tirer hors de ses Etats un Général d'Armée tel que M. de Feuquiere, vous m'accuseriez de ne » pas bien sçavoir mon métier, si je ne faisois fléchir ma parole, » sous la volonté de mes Supérieurs. »

Le Marquis de Feuquiere avoit été employé, comme on l'a dit, à des négociations importantes. Il conservoit toujours des liai-

LE MARQUIS DE FEUQUIERE. lxxj
sons avec les Suédois & plusieurs Princes en Allemagne. C'est là
vrai-semblablement la principale raison, qui faisoit naître ces diffi-
cultés.

Vers le milieu de Décembre, lorsqu'on se flattoit le plus du re-
couvrement de sa santé, ses douleurs augmentèrent tout-à-coup
à l'excès, & continuerent jusqu'au 13 de Mars, qu'elles l'em-
porterent, après avoir donné toutes les marques possibles de la
plus rare constance.

La Marquise de Feuquiere sa femme, qui avoit eu permission
de l'aller joindre, lui rendit les derniers devoirs. On lui refusa le
corps de son mari, qui ne fut tiré de cette Place, & porté à
Verdun, que lorsque M. le Prince se fut rendu Maître de Thion-
ville.

Ainsi se vérifia ce qu'avoit dit le Marquis de Feuquiere, que
le risque de la Bataille ne regarderoit que sa personne : que le
gain en seroit avantageux pour le service du Roi, & que la perte
ne lui feroit d'autre préjudice, que celui de ne pas prendre
Thionville.

En effet Picolomini ne fit d'autre Conquête que celle de
Sanzy, petit poste aux environs occupé par 50 hommes. Il se
porta de là sur les Frontieres de Champagne, où il entreprit le
Siège de Mouzon, qu'on lui fit lever.

M. de Feuquiere, après son malheur, avoit prié ses amis de
ne pas s'amuser à le défendre à la Cour, & il n'en avoit pas be-
soin. Le Roi lui rendit toujours justice, & dit en passant à Feu-
quiere, *le pauvre Feuquiere songeoit plus à faire la Guerre qu'à
accommoder sa maison.*

D'Anne Arnould, sœur du Mestre de Camp Général des
Carabins, qu'il avoit épousée, il laissa cinq fils. Le Roi donna
à l'aîné, qui n'avoit encore que 22 ans, le Gouvernement de
Verdun. Il est mort Lieutenant Général des Armées du Roi,
Conseiller d'Etat d'Epée, &c. aussi distingué par les négocia-
tions que par les Armes.

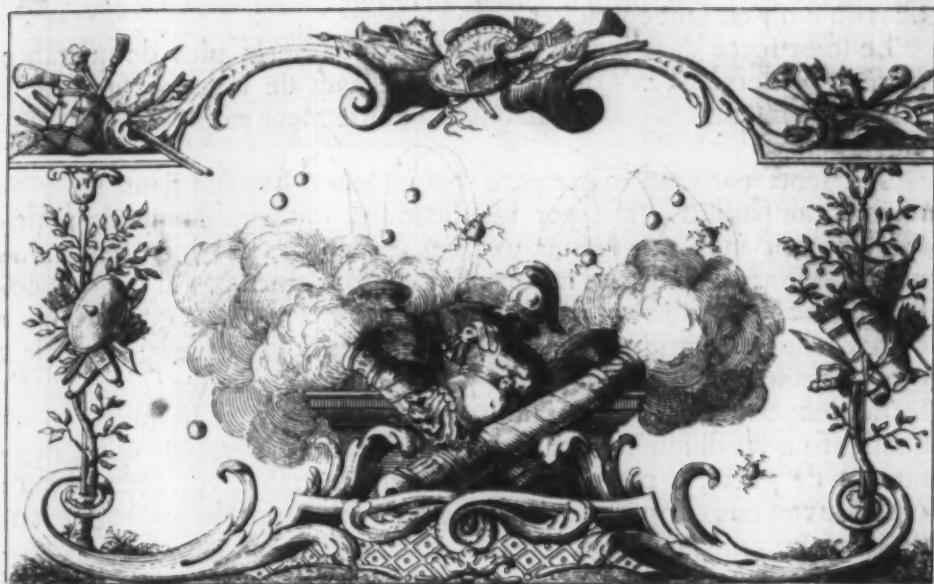
Outre Antoine de Pas, (M. de Feuquiere, Auteur des Mé-
moires, & à l'occasion duquel on s'est étendu sur la Maison de Pas)
Isaac son pere, eut d'Anne-Louise de Grammont, François de
Pas, Marquis de Rébénac, Lieutenant Général du Bearn & de
Navarre, Ambassadeur en Espagne, &c. Charles, Officier aux

lxxij VIE DE MONSIEUR, &c

Gardes : Henri , Chevalier de Malthe , & Capitaine de Vaisseau : Jules de Pas , Comte de Feuquiere , Colonel du Régiment qui en portoit le nom , Lieutenant Général des Province & Evêché de Toul : Philbert, Evêque d'Agde, & Simon , Capitaine de Vaisseau du Roi.

De cette nombreuse Famille , il ne reste par mâles que Jules de Pas , & le Comte de Pas , son cousin germain , Gouverneur de Monçon en Arragon, tous deux fort avancés en âge , & sans postérité.





MEMOIRES DE M. LE MARQUIS DE FEUQUIERE.

DESSEIN ET DIVISION DE CET OUVRAGE.

I. **Q**UOIQUE la plus grande partie de la Noblesse Françoisé ne choisisse point d'autre profession que celle des Armes ; cependant cet illustre métier n'a encore été exercé par personne, qui ait voulu dans ses tems de loisir se donner la peine d'écrire sur cette matière, & de voir s'il seroit possible de tracer des règles certaines de théorie sur la guerre, qui fussent capables d'ouvrir l'esprit d'un jeune homme, avant qu'il fût en âge d'entrer dans le ser-

A

vice, & qui pussent le mettre en état de sçavoir la guerre en moins d'années qu'il n'y en faut employer.

Le loisir forcé dans lequel je me suis trouvé après plus de quarante années de service, m'a donné la vûe d'essayer de faire profiter mon fils de mes réflexions, & du tems que j'ai inutilement employé pour mon élévation.

J'ai senti par mon expérience qu'un jeune homme dans ses premières campagnes, soit par inaplication, soit par manque de pénétration, voit faire aux Généraux sous lesquels il sert, bien des mouvemens dont il ignore les raisons. Sur ce fondement, j'ai cru que celui qui sçavoit la guerre par théorie, pourroit être plus en état de réduire cette théorie en pratique, que celui qui ignoreroit cette premiere partie; que par conséquent il pénétreroit plus facilement quelles sont, & quelles doivent être les véritables raisons de ce qu'il voit faire, & que sçachant quelles sont les différentes manieres de faire les mouvemens & les opérations de guerre, par raport aux différentes raisons & vûes de faire ces mouvemens & opérations, il pourroit en moins de tems qu'un autre jeune homme, qui n'auroit aucune connoissance de toute cette théorie, réduire en pratique ce qu'il auroit appris par l'étude, & être porté à une élévation plus prompte, & cependant méritée.

II. Je me propose donc de donner à ce fils que je veux instruire avant qu'il soit en âge de servir; premierement une idée générale des Etats de l'Europe, & des differens caractères de ceux qui gouvernent ces Etats, soit Princes, soit Républiques.

Je dirai ensuite quel est le caractère du Prince paisible, ou ambitieux; quel doit être celui d'un Général; quelles sont les fonctions de tous les Officiers généraux & le détail d'une armée, sans descendre pourtant jusqu'aux devoirs des Officiers particuliers; parce que pour peu que mon fils ait d'application au métier de la guerre, le tems que je veux qu'il passe dans les emplois subalternes, suffira pour son instruction. Je lui parlerai ensuite de toutes les différentes especes de guerre, & de la maniere de les faire, ou de les soutenir.

Enfin je lui ouvrirai l'esprit sur toutes les différentes opérations de guerre, & sur la maniere de les faire ou de les soutenir, afin que cette théorie le rende en peu de tems capable d'une exacte & prévoyante pratique, & le puisse plus promptement pousser aux emplois généraux.

REMARQUES SUR CETTE DIVISION DE L'OUVRAGE.

Après avoir pour l'instruction seule de mon fils composé ces Mémoires, qui contiennent les maximes sur la guerre, & que mon dessein est de lui faire lire soigneusement avant qu'il soit en âge d'entrer dans le service, pour qu'il en fasse une étude sérieuse; j'ai crû devoir encore joindre

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 3

dre à ce Traité des remarques dans le même ordre de Chapitres que les Mémoires, dans lesquelles, pour appuyer mes maximes, je rapporterai sans déguisement sur la matière de ces Chapitres tous les exemples bons ou mauvais des choses dont j'aurai été témoin oculaire, ou qui se sont passées de mon tems, afin de faire plus aisément sentir à mon fils que les succès heureux ou malheureux n'ont eu leurs véritables causes, que dans l'observation ou la négligence des maximes que je lui ai proposées pour la Guerre; ou que les événemens les plus considérables sont émanés de raisons bien différentes de celles qui ont paru au Public.

Et comme je ne puis pas louer que je ne blâme; mon dessein n'est pas de remettre ces remarques entre les mains de mon fils, que je ne le sente capable de n'en pas faire un mauvais usage à l'égard des vivans, qui se trouvent blâmés.

Que si la mort me prévient avant qu'il ait atteint cet âge de discrétion nécessaire pour sçavoir apprendre à se taire, je me flatte que ma mémoire n'en fera pas blâmée par les honnêtes gens, & qu'ils me rendront justice sur mon unique vûe de l'éducation de mon fils, qui est d'en faire un homme de Guerre; puisqu'ils ne trouveront rien dans ces réflexions qui ne soit véritable, & qui n'ait été connu des personnes éclairées, dans le tems que les fautes que je remarque ont été faites, ou que les événemens dont je dis les véritables causes, sont arrivés.

Je garderai dans ces remarques le même ordre qui se trouve dans les Mémoires, où j'ai eu en vûe de conduire mon fils à la connoissance de la théorie de la Guerre par une suite des opérations qui peuvent arriver dans le cours d'une Campagne. Ainsi je n'ai point de réflexions à faire sur cet ordre que j'ai tenu.

J'avertirai seulement ici, que dans ces remarques je me suis quelquefois un peu étendu sur des matières qui ne sont pas purement de Guerre; mais je m'y suis trouvé engagé, parce qu'elles en ont indirectement été la source & l'origine. Il se trouvera même des endroits où je redirai des choses que j'aurai déjà dites; mais c'est que je l'aurai crû nécessaire par rapport à la matière du Chapitre, qui aura eu besoin de répétition pour l'application des maximes, & pour l'intelligence de la matière de ce Chapitre, différente de celle où j'aurai parlé du même fait, mais sur un sujet différent.



C H A P I T R E P R E M I E R.

Distinction des Etats de l'Europe.

JE me contenterai de dire sur ce sujet, que tous les Etats de l'Europe sont gouvernés, ou par un Prince Souverain, ou par un Corps qui s'appelle République; & qu'également tous les Souverains sont susceptibles d'ambition & du desir de la grandeur, ou de l'amour du repos & de la tranquillité.

Voilà l'idée générale des Princes qui gouvernent l'Europe, sans entrer dans la politique & la discussion de leurs intérêts particuliers, que nous avons vû de notre tems changer si souvent. On doit presque s'assurer que ces Puissances ne se croient pas être en état de se fixer pour leurs maximes. Ainsi mon dessein n'étant ici que de former un homme de guerre, je ne traiterai que de ce qui regarde mon sujet.

R E M A R Q U E S S U R C E C H A P I T R E.

Lorsque dans le Chapitre précédent je me suis contenté de dire quelle étoit en général la constitution de l'Europe par rapport seulement à la nature des Etats, qui sont contenus dans cette partie du monde, sans entrer dans aucun détail des Puissances, c'en étoit assez, à ce qu'il m'a paru, pour mon premier dessein de faire, de mon fils un homme de guerre.

A présent que tout ce qui a été écrit depuis trente ou quarante ans sur les intérêts des Princes se trouve absolument inutile, & que l'Europe a changé de face depuis le commencement de ce siècle; je crois qu'après avoir dit en peu de mots son état après la paix de Rîswick, il est à propos de s'étendre un peu sur les grands événemens qui ont commencé avec le siècle. Ils sont tels, que je suis persuadé que le plus éclairé Politique n'en peut encore prévoir le dénouement.

Je suivrai pour cela l'ordre des années pour les événemens, sans entrer ici dans la discussion de leurs causes, parce que dans la suite de ces Mémoires, elles se trouveront placées où elles le doivent être dans l'ordre des Chapitres, par rapport à la matière qui en fait le sujet.

Dans la guerre qui a précédé la paix de Rîswick, toute l'Europe étoit en armes hors la seule Couronne de Suède & les Princes particuliers d'Italie, sçavoir, le grand Duc, les Ducs de Parme & de Modène, & la République de Genes. Les deux Maisons puissantes étoient celles de France & d'Autriche. Celle de France se soutenoit seule & conquéroit sur celle d'Autriche Espagnole malgré la Bran-

DU MARQUIS DE FEUQUIERE.

3

che Allemande. Celle-ci, à la réserve de la guerre qu'elle soutenoit avec ses propres forces contre les Turcs & contre les mécontents de Hongrie, que la France soutenoit autant qu'il lui étoit possible de s'iloin, avoit par son credit dans l'Empire trouvé le moien de faire la guerre à la France, & s'étoit unie pour cela d'intérêts aux Anglois & aux Hollandois, que le Roi d'Angleterre Guillaume de Nassaw avoit engagés dans son parti, avec le Duc de Savoie, qui se déclara aussi contre la France.

La Maison d'Autriche étoit dans ce tems-là partagée en deux branches : celle d'Allemagne dont l'Empereur Leopold Premier étoit le chef, & avoit deux Fils ; celle d'Espagne qui étoit réduite à la seule personne du Roi Charles Second.

Voilà quel étoit dans ce tems-là l'état des deux Maisons puissantes, qui par liaison, d'intérêts ou par crainte, entraînoient tout le reste de l'Europe après elles.

La Maison de France s'étoit tellement agrandie depuis la paix des Pirenées, & s'étoit renduë si redoutable à toutes les autres Puissances de l'Europe, qu'il ne fut pas difficile à l'Empereur, politique, sage & modéré en apparence, quoiqu'infiniment ambitieux dans le fond, de réunir toutes les autres Puissances contre la France pour les intérêts de sa Maison. Il ne se servit pour cela que d'un moien fort simple, qui étoit celui de faire craindre à ces Puissances l'état florissant de la Maison de France, & ses desseins ambitieux qui seroient la ruine inévitable de leurs Etats, & leur conquête facile après l'acablement de sa Maison, qu'il faisoit même envisager comme prochain, s'ils n'y remédioient par leur union avec lui.

Le Prince d'Orange qui à la fin de l'année 1688. avoit usurpé le Trône d'Angleterre sur son beau-pere, & qui par sa dignité de Stathouder de Hollande avoit un crédit infini dans cette puissante République, trouvant son intérêt particulier à se joindre à la Maison d'Autriche Allemande, pour se maintenir sur ce Trône nouvellement usurpé avec l'assistance des Hollandois, engagea facilement cette République dans la guerre contre la France, & y fit avec la même facilité entrer les Anglois ses nouveaux sujets.

Cependant toutes ces Puissances réunies pendant dix ans, n'avoient pû empêcher que la France ne jouît d'un bonheur parfait dans toutes les entreprises qu'elle avoit formées, & qu'elle n'eût remporté autant de victoires qu'elle avoit donné de batailles.

Un peu trop d'envie de rentrer dans le repos, lui fit pourtant prendre le parti de la paix, qui fut conclue à Riswick, dans laquelle quoique triomphante par tout, elle ne laissa pas de rendre presque tout ce qu'elle avoit conquis. Quelques unes des raisons qui peuvent avoir eu part à ce desir de la paix, pourront indirectement trouver leur place dans la suite de ce discours,

Le nouveau siècle donna une nouvelle face à l'Europe. Le Roi d'Espagne Charles Second mourut sans enfans, & par son Testament appella la Maison de France à la succession de toutes ses Couronnes. Ce Testament fut apporté en France de la part du Conseil de la Monarchie d'Espagne, où après les renonciations du Roi, de Monseigneur le Dauphin, & de Monseigneur le Duc de Bourgogne, il fut accepté par Monseigneur le Duc d'Anjou, second fils de Monseigneur le Dauphin. Après cet Acte d'acceptation, ce nouveau Roi fut reconnu sans aucune contradiction par tous les Etats de la Monarchie d'Espagne; après quoi il alla à Madrid prendre possession de ce grand héritage.

Cet événement fut un coup de foudre pour la Maison d'Autriche Allemande, pour le Roi d'Angleterre Guillaume de Nassaw, & pour les Hollandois.

L'Empereur quoique de la Maison d'Autriche, se trouvoit parent plus éloigné du Roi d'Espagne Charles Second, que ne l'étoit le Roi. Aussi ce Prince ne prétend-il à cette succession, que parce qu'il est de la même Maison, & il ne fonde son droit que sur les Testamens de Philippe III. & Philippe IV. Rois d'Espagne, qui au défaut des mâles de leur Branche, avoient appelé la Branche Allemande à la succession de leurs Etats, & même tous les autres Princes de l'Europe sortis des filles de la Branche Espagnole, exclus par leur seule volonté, & contre tous droits, la Maison de France de leurs Etats, en cas que la Branche Espagnole vint à manquer d'héritiers mâles.

Les Testamens injustes de ces Rois avoient par le crédit de la Maison d'Autriche Allemande, été autorisés par le consentement des Conseils & Etats de toute la Monarchie. Le Roi d'Angleterre Guillaume de Nassaw, Prince habile & ambitieux, qui comme je l'ai dit, de fort petits commencemens, s'étoit élevé & maintenu sur le Trône d'Angleterre sans quitter la Charge de Stathouder de Hollande, & sans avoir perdu son crédit dans cette République, se voioit par ce nouvel agrandissement de la Maison de France dans de nouveaux embarras pour se maintenir sur son Trône usurpé, parce que le Roi venoit d'accorder sa protection au jeune Roi d'Angleterre, dont il avoit reconnu le droit. Ainsi ce Prince prit aisément des liaisons avec l'Empereur contre la France: les Hollandois prirent aussi le même parti, & y furent poussés par deux craintes qu'ils crurent raisonnables.

Par le Traité de Riswick il avoit été permis aux Hollandois sous le prétexte de la conservation de leurs Etats, d'avoir des Garnisons dans quelques Places nommées des Pais-Bas Espagnols, sous le nom d'une barrière entre la France & la Hollande.

Dès que Philippe V. fut arrivé en Espagne, il parut que ce Prin-

ce n'avoit plus besoin de faire garder ses Places des Pais-Bas par des troupes Hollandoises, auxquelles on dit de se retirer, & qui se retirèrent effectivement, & furent remplacées par des troupes du Roi; de manière qu'il ne fut pas difficile à l'Empereur & au Roi d'Angleterre Guillaume de faire sentir aux Hollandois, que le Roi pourroit bien dans les suites prêter au Roi d'Espagne son Petit-fils des troupes pour leur faire la guerre comme à des sujets révoltés, les conquérir, s'ils se trouvoient sans alliance avec les Puissances qui vouloient s'opposer à la grandeur nouvelle de la Maison de France, & les faire rentrer sous la puissance de leurs anciens Maîtres.

Deux autres raisons portèrent encore les Anglois & les Hollandois à se joindre à l'Empereur contre la France & l'Espagne; l'une, la crainte raisonnable que la France alors puissante sur mer ne leur ôtât tout le commerce prodigieusement lucratif que ces deux Puissances faisoient avec l'Espagne dans son continent; l'autre que lorsque la France se seroit à l'aise enrichie des trésors du Nouveau Monde par son commerce avec l'Espagne, elle ne leur ôtât encore celui des deux Indes. Ces deux motifs d'intérêts présens étoient assez puissans sur les Anglois & sur les Hollandois, pour qu'ils fissent tous leurs efforts afin d'éviter la ruine de leur commerce qui auroit entraîné celle de leur Etat. Ainsi ces deux Puissances maritimes concoururent sans hésiter avec l'Empereur en tout ce qu'il voulut d'elles, pour entrer en guerre contre la Maison de France.

Le corps de l'Empire dévoué à l'Empereur se déclara aussi contre la France par un résultat de la Diète, auquel pourtant ne concoururent pas les deux Electeurs de Baviere & de Cologne, oncles maternels du nouveau Roi d'Espagne. Les autres Princes qui sont membres de l'Empire, trouvant leurs intérêts particuliers à vendre des hommes aux Hollandois & aux Anglois, leur fournirent des troupes pour leur argent.

Pour l'Italie, le Duc de Savoie parut d'abord prendre des liaisons avec les deux Couronnes de France & d'Espagne. Il avoit en 1697. marié sa fille aînée à M. le Duc de Bourgogne: on lui proposoit encore le mariage de la Princesse sa cadette avec le Roi d'Espagne Philippe V. Ces deux grands établissemens pour les Princesses ses filles parurent l'avoir déterminé en faveur de la Maison de France; mais la suite a fait voir que rien n'étoit capable de lui faire perdre sa haine naturelle contre la Nation. Toutes les autres Puissances d'Italie demeurèrent neutres, à l'exception du Duc de Modène, qu'on soupçonna avec raison d'avoir des liaisons avec l'Empereur.

Une circonstance particuliere au Roi d'Angleterre Guillaume de Nassaw, & aux Etats Généraux, leur fut fort avantageuse pour augmenter dans les esprits la crainte assez bien fondée de la puissance

avenir de la Maison de France, si on lui laissoit paisiblement recueillir cette grande succession de la Monarchie d'Espagne ; & si dans ce commencement de révolution elle n'étoit point troublée dans l'étenduë de ses vastes possessions. Voici le fait.

La santé languissante du Roi d'Espagne Charles II. qui n'avoit point d'enfans, donnoit des attentions aux Puissances qui n'étoient pas intéressées dans sa succession, & fit naître la pensée au Roi Guillaume & aux Hollandois, de proposer au Roi & à l'Empereur un Traité de partage de la succession future de la Monarchie d'Espagne, qui pût être tel que la Maison de France & la Maison d'Autriche Allemande y trouvassent également l'une & l'autre un intérêt particulier d'agrandissement, qui ne laissât pas de conserver l'équilibre entre ces deux Maisons, dont la suite seroit la tranquillité des autres Puissances de l'Europe.

Le Roi consentit à la proposition qui lui fut faite de ce Traité de partage ; mais l'Empereur qui se croioit sûr de la succession entière de la Monarchie d'Espagne, ne voulut entrer en aucune négociation. Cependant ce Traité fut fait entre le Roi d'Angleterre & la Hollande. Toutes les autres Puissances furent même conviées d'y entrer pour en garantir l'exécution contre celle des deux Puissances intéressées, qui n'accepteroit pas le partage de la manière dont il auroit été fait, lorsque la mort de Charles II. donneroit lieu à l'exécution de ce Traité.

Le Roi fut sommé par les Anglois & les Hollandois d'accepter le partage. Il le fit ; mais l'Empereur pareillement sommé, le refusa. Dans cet entre-tems de négociation le Roi d'Espagne mourut, aiant par son Testament rappelé la Maison de France injustement deshéritée par les Testamens de Philippe III. & Philippe IV. & nommé M. le Duc d'Anjou pour héritier universel de toute la Monarchie d'Espagne.

Le Roi n'a pas dû refuser l'acceptation du Testament pour le Prince son petit-fils, demandé par les Conseils & les Etats de la Monarchie d'Espagne, parce que le refus que l'Empereur avoit fait d'accepter le Traité de partage, remettoit suivant le droit, Sa Majesté dans la liberté entière pour tous les droits légitimes de sa Maison sur la succession d'Espagne.

Ce fut cette acceptation du Testament de Charles II. sans le concours & le consentement des Anglois & des Hollandois, qui les détermina à se joindre à l'Empereur : & voilà l'état où s'est trouvée l'Europe au commencement de ce siècle.

Comme je ne suis point Historien, mais homme de guerre, je me contenterai de ce plan général de l'Europe au commencement de ce siècle, & je ne parlerai des événemens qui se sont passés de mon tems, que par le rapport qu'ils auront avec les matières qui
sont

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 9

sont traitées dans mes Maximes, mon dessein n'étant, en rapportant les fautes que j'ai vû faire à la guerre, que de prouver sur mes Maximes la manière de les éviter.

CHAPITRE II.

Des Maximes du Prince paisible.

LE Prince paisible doit bien vivre avec ses voisins, & se contenter de jouir paisiblement de ce qu'il possède.

Pour se conserver dans cet état tranquille, il doit pourtant avoir ses Places en bon état, ses Arsenaux bien munis. Outre les garnisons nécessaires, il doit avoir un Corps de troupes suivant ses moïens, qui doivent toujours être prêtes à le servir, afin d'être respecté de ses voisins ambitieux, & pour l'offrir dans les occasions à celui de ses alliés qu'on voudroit opprimer. Par cette sage précaution, il sera en état d'empêcher qu'une guerre, qui s'allumeroit dans son voisinage, ne prenne assez d'accroissement pour le forcer d'y entrer malgré lui, & ne trouble la tranquillité de son Etat, ou que faute de cette précaution, on lui fasse une querelle mal-à-propos.

Il doit ménager ses sujets pour avoir dans leurs bourses, des ressources prêtes pour le besoin.

Ce moïen est bien plus sur à un Prince paisible, que celui d'amasser des trésors, parce qu'il ne le peut faire qu'en rendant les espèces plus rares dans son Etat; ce qui diminue le commerce & la circulation.

Il doit avoir un Conseil sage & prévoyant, dont la première application pour le dehors soit à former à leur Maître des Ministres habiles pour les Cours Etrangères, par le moïen desquels ce Prince puisse pénétrer ce qui se passe de plus secret chez ses voisins; afin qu'en étant instruit, il ait le temps de prévenir ce qui pourroit porter de l'altération au repos dont il veut jouir.

Quant au dedans, il faut, que par des maximes sages & douces dans le Gouvernement, ces Ministres fassent aimer leur Maître de ses sujets, & leur inspirent la parfaite obéissance plutôt par l'amour & le respect, que par la crainte

REMARQUES.

Je n'ai point vû de mon tems qu'il ait été facile à aucun Prince, ou à aucun Etat de l'Europe, de pratiquer par choix les maximes qui doivent être celles des Princes d'un caractère paisible.

Monsieur le Duc de Lorraine depuis qu'il gouverne son Etat n'a

B

point eu de guerre. Dans la situation où il se trouve, il doit en bonne politique demeurer dans la neutralité où il est, du consentement des Maisons de France & d'Autriche.

Monsieur le Grand-Duc n'a point aussi eu de guerre; son humeur ne l'y porte pas, & depuis l'année 1690. que les troupes de l'Empereur sont entrées en Italie, ce Prince a mieux aimé leur donner de l'argent pour éviter d'être tourmenté par des quartiers d'hiver, que de s'y opposer par les armes.

Le Roi d'Angleterre Charles second, a été le seul grand Prince qui auroit bien voulu demeurer en repos avec de la considération. Cependant les jalousies des Anglois contre les Hollandois, soit pour l'empire de la Mer, soit pour le commerce de ces deux Nations; la triple - Alliance entre les Couronnes d'Angleterre, de Suède, & la Hollande, pour le maintien du repos de l'Europe après la mort de Philippe IV. l'orgueil des Hollandois devenus trop ambitieux & trop entreprenans, & enfin la jalousie que les Anglois avoient de la prospérité de la France contre l'Espagne, l'Empereur & la Hollande; ont fait sortir ce Prince du repos dans lequel il vouloit vivre par son inclination naturelle, & l'ont plusieurs fois fait entrer en guerre malgré lui.

Les Républiques mêmes qui paroissent par leur constitution ne devoir souhaiter que le repos, ont été toutes agitées de mon tems par des mouvemens de jalousie, d'ambition, ou d'intérêt.

Ainsi je puis dire que ce caractère d'un Prince paisible n'a paru librement dans aucune Puissance de mon tems.

C H A P I T R E III.

Du Prince ambitieux.

LE Prince ambitieux, outre toutes les attentions dont nous venons de parler, qui lui doivent être communes avec le Prince paisible, en a encore une infinité d'autres à prendre.

Il doit être toujours puissamment armé; assembler souvent ses Troupes, & les voir, tant pour les accoutumer à être ensemble, que pour se faire connoître de ses Officiers subalternes, & même de ses soldats.

Il doit conserver & bien traiter ses Généraux; avoir une politique assez cachée, pour ne pas donner trop d'ombrage du mouvement de ses Troupes.

Pour cela, il doit souvent leur en faire faire, sans intention contre ses voisins, seulement pour maintenir la discipline, ou pour des convenances qui ne regardent que l'intérieur de son Etat.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE.

11

Il doit profiter des divisions qu'il aura sçu adroitement semer parmi ses voisins ; se servir de tous les prétextes qu'ils lui donnent de se broüiller avec eux , pour peu que ces prétextes soient spécieux , & puissent lui être utiles ; enfin il doit prendre ses mesures de manière que ses autres voisins n'ayent pas le tems de lui déclarer la guerre , avant qu'il ait fait quelque conquête qu'il puisse garder par un Traité de paix qu'il tâchera , autant qu'il lui sera possible , de remplir d'articles captieux & susceptibles de différentes explications , afin de se conserver , pour une autre occasion , un nouveau sujet de querelle.

Il doit mieux traiter la Noblesse qui embrasse la profession des armes , que celle qui se destine à une vie oisive ; être libéral envers elle , ne récompenser pourtant qu'avec choix ; faire observer exactement la discipline militaire ; avoir toujours ses arsenaux & ses magasins bien fournis , & placés avec adresse dans les lieux qui lui conviendront pour l'exécution de l'entreprise méditée : ses fonds pour la guerre seront toujours pris sur ses revenus , par préférence aux fonds pour les autres dépenses ; & cela sans surcharger les peuples mal-à-propos , par deux raisons. La première , parce qu'il ne faut jamais faire sentir aux Troupes , que leur solde peut devenir incertaine par la difficulté de la levée des deniers sur le Peuple. La seconde , parce que les Peuples surchargés mal-à-propos tombent dans l'impuissance de fournir au nécessaire.

Et pour cela , il doit choisir des gens fidèles pour l'administration de ses finances & de sa dépense , dont le pied doit toujours être réglé beaucoup au-dessous de la recette , afin d'avoir tous les ans des revenans-bons à employer pour l'avancement de ses projets.

R E M A R Q U E S.

J'ai vû l'Europe continuellement agitée par l'ambition des Princes & des Républiques. J'ai vû même que l'ambition & les intérêts des particuliers dans plusieurs occasions , ont été la véritable cause & le principe de celles des Princes & des Républiques , & que les Puissances n'ont pas toujours agi par le véritable intérêt de leur Etat. Ainsi je puis encore dire que ce caractère du Prince ambitieux agissant par les seules vûes d'une ambition bien réglée , n'a été de mon tems suivi avec exactitude que par l'Empereur Leopold I. & par le Duc de Savoie.*

Pour prouver ce que je viens d'avancer , il faut examiner quels ont été les véritables motifs des guerres que j'ai vûes s'allumer dans l'Europe depuis quarante années , à commencer en 1666. tems auquel je suis entré dans le service ; & faire voir ici quelles ont

* Le feu Roi Victor Amédée.

été les raisons qui y ont engagé les Puissances : si elles ont été de la nature de celles qui arment les Princes ambitieux , agissans par les seules vûes d'une bonne politique ambitieuse , ou s'ils ne se sont pas laissé engager dans ces guerres par les intérêts de leurs Ministres , ou des personnes à qui ils ont donné leur confiance.

Je dirai que la guerre que le Roi déclara à l'Espagne en 1667. fut une guerre d'intérêt , pour soutenir & faire valoir les droits de la Reine Marie-Thérèse après la mort de Philippe IV. son pere , sur quelque partie des Pais-Bas Espagnols. Le Roi profita beaucoup dans cette guerre , & auroit fait encore de plus grandes conquêtes , qui vraisemblablement lui seroient restées par le Traité d'Aix-la-Chapelle , malgré la triple-Alliance qui s'étoit formée contre lui , sans la jalousie que M. de Louvois conçut contre M. de Turenne , & celle que les autres Ministres prirent du grand crédit de M. de Louvois sur l'esprit du Roi.

Ainsi l'on peut juger que dans cette guerre le Prince n'a pas exactement suivi le caractère du Prince ambitieux , occupé des seules vûes de son agrandissement , puisque les jalousies & les intérêts particuliers l'ont conduit , & dans le choix des différentes opérations de guerre tant qu'elle a duré , & dans les négociations pour la paix.

La guerre qui commença en 1672. d'abord contre la Hollande seule , & dans laquelle l'Angleterre étoit jointe à la France , a eu plusieurs origines. Le Roi étoit piqué contre les Hollandois de ce qu'ils avoient été les Promoteurs de la triple-Alliance , qui avoit comme forcé ce Prince à faire la paix d'Aix-la-Chapelle. Les impertinentes railleries de leurs Gazetiers , & les orgueilleuses Médailles qu'ils avoient fait fraper , ne laissèrent pas aussi d'irriter ce Prince.

Le Roi d'Angleterre & la nation Angloise , étoient piqués des avanies continuelles que les Hollandois faisoient au commerce des Anglois dans les Indes & le Levant , & de leur orgueil insupportable sur la Mer , dont ils vouloient usurper l'empire sur toutes les nations. Voilà quelles ont paru être les raisons de ces deux Rois pour déclarer la guerre aux Hollandois.

Les intérêts particuliers des Ministres en France étoient , que M. de Louvois Secrétaire d'Etat de la guerre , vouloit occuper le Roi entièrement par la guerre , & le détourner par-là du tems que ses Finances , les Bâtimens & la Marine , qui étoient entre les mains de M. de Colbert , lui faisoient passer avec ce Ministre.

En Angleterre le Roi vouloit avoir pour ses plaisirs & ses Maîtresses plus d'argent que le Parlement ne lui en donnoit. Il vouloit être armé par terre & par mer , pour avoir plus de graces à distribuer à ceux qui étoient plus attachés à lui qu'au Parlement. Ce Prince trouvoit dans la guerre contre les Holandois , de l'argent de

la France pour satisfaire à l'avidité de ses Maîtresses & de ses Ministres, & de l'argent de son Parlement jaloux du commerce & de la puissance des Hollandois, pour entretenir une puissante Flotte & même des Troupes de terre.

Les deux autres Puissances qui se joignirent d'abord à la France, & lui livrèrent leur Pais pour s'approcher de la Hollande, étoient l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster.

Le premier se laissa engager dans cette guerre par les Furstemberg, qui le gouvernoient absolument. Ils n'avoient en leur particulier que des vûes d'intérêt personnel, & donnoient à cet Electeur celle de reconquérir Rhimberg & les autres places du Rhin, occupées depuis long-tems par les Hollandois, & usurpées sur l'Electorat de Cologne.

Le second qui étoit l'Evêque de Munster, étoit d'un caractère remuant, ambitieux & avare. Il avoit peu de moïens, & dans son alliance avec la France il trouvoit par les subsides de cette Couronne de quoi entretenir un gros Corps de Troupes qu'il comptoit de faire subsister aux dépens du Pais des Hollandois dans les suites de la guerre, & il devoit même dans le partage des conquêtes trouver de grands avantages pour son Evêché, dont il y avoit quelque chose occupé par les Hollandois du côté de l'Over-Issel.

Voilà quelles ont été les véritables raisons de la Guerre contre les Hollandois, de la part des Rois de France & d'Angleterre, & de celle de l'Electeur de Cologne & de l'Evêque de Munster.

Les raisons de l'Electeur de Cologne & de l'Evêque de Munster, étoient d'une bonne politique. Ces deux Princes n'étoient pas d'eux-mêmes assez puissans pour retirer des Hollandois par la force des armes, ce que cette République avoit usurpé sur leurs Etats, & ils firent fort bien d'embrasser cette conjoncture favorable à leurs véritables intérêts.

L'Empereur, les Espagnols & l'Electeur de Brandebourg qui prirent parti dans cette guerre peu après qu'elle fut déclarée, y entrèrent par différens motifs. L'Empereur par la crainte que la France après la conquête de la Hollande où ses premières prospérités avoient été d'une rapidité qui surprit toute l'Europe, ne gardât ce pais par droit de conquête, ou tout au moins ne l'assujettît de telle manière, que la Hollande après la paix ne se trouvât comme tributaire de la France; & aussi parce qu'il appréhenda qu'après la conquête ou l'assujettissement de la Hollande, la France ne s'emparât trop aisément du reste des Pais-Bas Catholiques, & qu'ainsi le Roi ne devint le plus puissant Prince de l'Europe sans aucune contradiction, & n'accablât sa Maison, après avoir joint les dix-sept Provinces à ses Etats.

Les Espagnols qui craignirent la perte des Pais-Bas après celle de la Hollande, pour retarder au moins l'orage qu'ils voyoient se former trop près d'eux, fournirent aux Hollandois tout ce qu'ils avoient de

troupes, dès que la France leur eut déclaré la guerre, & la déclarèrent eux-mêmes à la France dès la fin de 1672. pour intéresser les autres Puissances à leur conservation par les jalousies qu'elles devoient prendre de la grandeur de la France.

L'Electeur de Brandebourg sur qui les Hollandois tenoient les places du Rhin au-dessous de Rhimberg, qui étoient originairement ou du Duché de Clèves, ou de ce que cet Electeur possède en Westphalie, craignit que nous ne lui remissions pas ces Places après avoir humilié les Hollandois, qui d'ailleurs firent un Traité avec ce Prince qui lui étoit fort avantageux; & cela, joint aux sollicitations de l'Empereur, le déterminâ à entrer dans les intérêts contraires à ceux de la France.

Voilà comme la guerre commença en 1672. Elle fut sur le point de finir trois mois après sa déclaration, mais un intérêt particulier fut cause de sa continuation.

Le Roi étant à Utrecht avec toutes ses Armées, & les Hollandois craignant leur perte entière, députèrent vers sa Majesté, & lui offrirent des conditions de paix très-avantageuses. Dans le Conseil l'avis de M. de Pomponne fut que le Roi devoit se contenter des offres des Hollandois; & que comme l'Espagne avoit fourni aux Hollandois des secours plus considérables que ceux auxquels son Traité avec les Hollandois pour leur défense mutuelle ne l'engageoit, sa Majesté pouvoit prendre l'excédent de ce secours comme une infraction contre lui au Traité d'Aix-la-Chapelle; & qu'en traitant avec la Hollande il falloit stipuler qu'elle ne pourroit pas à son tour donner aux Pais-Bas Catholiques le secours stipulé par le Traité dont nous venons de parler. Après quoi les Armées du Roi en remarchant vers la France retomberoient sur les Espagnols, & conquéreroient en peu de tems le reste des Pais-Bas Catholiques entièrement dépourvus, sous prétexte que les Espagnols auroient les premiers rompu avec la France.

Cette conquête dans la conjoncture présente auroit été facilement faite & gardée aussi aisément par un Traité de paix, parce qu'il n'y avoit en ce tems-là aucune Puissance assez considérablement armée, ni qui pût être en état assez tôt pour s'opposer à l'exécution de ce projet.

M. de Louvois soutint au contraire dans le Conseil que les conditions sous lesquelles les Hollandois offroient de traiter, n'étoient pas encore assez humiliantes, & qu'il falloit achever de les abattre, ce qui ne demandoit plus que fort peu de tems.

L'intérêt particulier de ce Ministre se trouvoit dans cet avis. Il voyoit par-là une sûreté pour la continuation de la guerre par la rupture inévitable avec l'Empereur & la Couronne d'Espagne. La guerre augmentoit son crédit par le tems que le Roi étoit obligé de passer avec lui, & la paix redonnoit ce tems à M. Colbert par le goût naturel du Roi pour les jardins & les bâtimens, & à M. de Pomponne pour les né-

gociations dans les Traités, qui auroient infailliblement suivi la conquête des Pais-Bas Catholiques.

L'on verra aisément par ce que je viens de dire, que dans cette occasion les intérêts particuliers ont prévalu sur les intérêts d'Etat, & que le Prince, sans s'en appercevoir, s'est éloigné du véritable & parfait caractère du Prince ambitieux, que rien ne peut détourner de son intérêt d'agrandissement, qu'il suit toujours autant qu'il lui est prudemment possible de le faire, & que dans cette occasion, il a pris pour des raisons solides tout ce qui dans le fond n'étoit qu'un pur intérêt personnel de son Ministre, puisque cette guerre qui pouvoit être de peu de conséquence, & cependant très-glorieusement faite contre les Hollandois, & très-avantageusement contre les Espagnols, a duré six ans entiers.

Elle se termina en 1678. par le Traité de Nimegue, dans lequel le Roi rendit aux Hollandois Mastrick qu'il avoit pris sur eux, les conquêtes faites en 1672. ayant été abandonnées dès la fin de 1673. & fit céder par les Hollandois aux Electeurs de Cologne & de Brandebourg les places du Rhin qu'ils occupoient depuis long-tems.

Le Roi rendit aux Espagnols les Places qu'il avoit conquises en Flandres à la réserve d'Ypres, Cambray, Bouchain, Valenciennes & Condé. Il rendit Ath & Charleroi, Places cédées par le Traité d'Aix-la-Chapelle, & il garda la Franche-Comté qu'il avoit conquise en 1674.

Ce qui fut de plus glorieux pour la France dans ce Traité de paix, c'est que la Suede qui s'étoit déclarée pour le Roi contre l'Electeur de Brandebourg & le Roi de Dannemarck, ayant perdu toute la Poméranie, & même quelque chose de la Province de Schonen du continent de la Suede, fut rétablie dans tout ce qu'elle avoit perdu, par l'autorité du Roi, qui dans le Traité de Nimegue stipula que ses Armées auroient le passage du Rhin libre pour aller forcer l'Electeur de Brandebourg à cette restitution qu'il ne vouloit point faire, & à laquelle il ne se résolut que quand il vit notre Armée sur le Weser.

Ce fut ainsi que se termina la guerre commencée en 1672. Il faut remarquer que son origine véritable fut le chagrin des Rois de France & d'Angleterre contre les Hollandois, & le desir d'humilier cette Puissance qui devenoit trop orgueilleuse; mais ce ne fut point l'ambition ni le desir de conquérir qui en fut le principal objet dans son commencement, parce qu'il n'étoit pas raisonnable en bonne politique de vouloir l'entière destruction de la République de Hollande dont il auroit fallu faire part aux Anglois, auxquels il ne peut jamais convenir de donner des ports hors de leur Isle.

L'on pouvoit donc avant la rupture avoir pensé que les Espagnols romproient avec la France si elle vouloit effectivement conquérir la Hollande; ainsi il étoit de la prudence du Prince ambitieux, & qui ne songe qu'à son aggrandissement, de saisir dans cette occasion le pre-

mier prétexte de rupture contre l'Espagne qui lui seroit donné par cette Couronne, sur laquelle il auroit été facile dans cette conjoncture de conquérir le reste des Pais-Bas, & de conserver cette conquête.

Pour les raisons particulières qui firent finir cette guerre, elles se trouvent dans la jalousie qui regnoit sans cesse entre Messieurs de Louvois & Colbert.

Ce dernier avoit marié sa fille cadette avec M. de Mortemart neveu de Madame de Montespan. Son crédit en étoit augmenté; & quoique dans ce tems-là il fût aisé de sentir qu'une Campagne suffisoit pour achever la conquête des Pais-Bas, cet adroit Ministre de concert avec la Maîtresse, sçut faire céder dans l'esprit du Roi la gloire & l'ambition d'être le plus puissant Prince de l'Europe, à l'amour des plaisirs & des bâtimens.

Dans les premières années qui suivirent la paix de Nimegue, les deux Ministres puissans ne songèrent qu'à occuper leur Maître chacun à l'envi l'un de l'autre. M. Colbert s'appliqua à mettre les Finances du Roi dans un état si agréable pour le Prince, qu'il ne pût rien désirer sans lui faire voir en même tems la facilité de l'avoir. Il augmenta considérablement la Marine qui étoit de son département, & fit prendre un goût infini au Roi pour les jardins & les bâtimens, par la facilité où il lui disoit qu'il étoit de fournir à toutes ces dépenses.

M. de Louvois de son côté ne s'appliqua qu'à mettre par la fortification des Places, les frontières de l'Etat en sûreté: il tint le Roi puissamment armé & toujours prêt à de nouvelles conquêtes, & même en pleine paix avec ses voisins, il le mit en possession d'une grande étendue de pais.

Il trouva des prétextes de se saisir de Charlemont & de Luxembourg sur les Espagnols, de Dinant sur la Principauté de Liège; il fit plusieurs fois entrer les troupes dans la Flandre Espagnole. Il établit à Metz & à Besançon des Chambres qui réunissoient insensiblement tout ce qui se trouvoit entre le Rhin & les Etats du Roi, sous prétexte que ces Fiefs particuliers avoient autrefois relevé, ou des trois Evêchés, ou du Comté de Chini, membre du Duché de Luxembourg. Il étendoit ainsi en pleine paix la domination du Roi jusqu'au Rhin.

Il joignit encore la Ville de Strasbourg à toutes ces conquêtes de nouvelle invention, & se servit utilement du tems du repos pour augmenter la puissance de son Maître. Il fit encore en Italie un Traité particulier avec M. de Mantouë, par lequel ce Prince nous mit en possession de sa Citadelle de Casal.

Par là & par Pignerol il mettoit M. le Duc de Savoie entre ces deux Places, & étoit sûr de pouvoir porter la guerre aux Espagnols dans le Milanès, lorsqu'il conviendrait aux intérêts du Roi. C'étoit ainsi que Messieurs Colbert & Louvois servoient également bien les passions

passions de leur Maître, & le rendoient le plus grand & le plus heureux Prince de l'Europe.

L'application de M. de Louvois pour la gloire du Roi augmentoit tous les jours son crédit : un événement particulier décida encore en sa faveur. M. Colbert mourut presque subitement. M. de Louvois eut sa Charge de Sur-Intendant des Bâtimens, & eut le crédit de faire donner les Finances à M. Pelletier son parent & sa créature M^e. de Montespan fut éloignée de la Cour : dans cet état M. de Louvois avoit lieu de se flatter que personne ne pouvoit balancer son crédit & sa puissance.

Comme il étoit devenu le maître des Bâtimens, il songea en proposant de nouveaux desseins au Roi, à augmenter encore, s'il étoit possible, son goût naturel pour les Bâtimens & les Jardins. Il alla son chemin pour les réunions ; enfin il paroissoit le maître par tout & occupoit lui seul le Roi, à la réserve du tems que le Prince donnoit à ses Finances, aux affaires étrangères & à la Marine, qui étoit fort court ; mais toute cette prospérité fut troublée par un incident qu'aucune prudence humaine n'auroit pû prévoir. La retraite de Madame de Montespan étoit forcée. Le Roi avoit pris un amour violent pour Madame de Maintenon veuve de M. Scaron, que Madame de Montespan avoit tirée de la misère pour la mettre presque malgré le Roi auprès de ses enfans. Cette femme déjà avancée en âge ne laissa pas de plaire ; elle supplanta sa bienfaitrice ; * la mort de la Reine la fit même aller au-delà de ce que l'on peut penser ; * enfin son crédit devint sans bornes.

M. de Louvois qui ne pouvoit s'accoutûmer à voir qu'une femme qu'il avoit une infinité de fois trouvée dans son antichambre parmi la foule, fût devenuë maîtresse absolue de l'esprit du Roi, & que son crédit en diminuât tous les jours au point qu'il avoit souvent des discours fâcheux à essuyer, parce qu'il lui étoit impossible de prendre sur lui de respecter le nouveau goût de son Maître : ce Ministre, dis-je, naturellement fier & hautain, résolut d'occuper le Roi en le faisant rentrer en guerre, afin de se tirer, au moins autant qu'il lui seroit possible, des embarras continuels qu'il trouvoit tous les jours, en travaillant avec le Roi dans la chambre de M^e. de Maintenon, & en sa présence.

Toutes les réunions des Chambres de Metz & de Besançon, l'occupation des Places Espagnoles, celle de Strasbourg, & de Casal, avoient assez irrité les Puissances de l'Europe contre le France ; il étoit donc naturel de penser que dès que l'Empereur seroit sorti de sa guerre contre les Turcs, sur lesquels il avoit tous les ans de grands avantages, ce Prince ambitieux se trouvant puissamment armé ne perdrait pas l'occasion de se mettre à la tête de la Ligue qui se formoit de toutes parts contre le Roi.

Il falloit donc en bonne politique prévenir les effets de cette Ligue. Ce prétexte étoit spécieux à donner au Roi. Ce fut aussi celui que prit

M. de Louvois , pour engager ce Prince à rompre d'abord avec l'Empereur , en attaquant Philisbourg qui lui avoit été cédé par le traité de Nimègue.

Cela se passa au mois de Septembre 1688 ; mais comme cette déclaration contre l'Empereur seul n'auroit pas produit une guerre d'une durée assez considérable, pour que M. de Louvois pût espérer d'y trouver la perte du crédit de Madame de Maintenon & le rétablissement du sien ; ce Ministre a été soupçonné d'avoir vû sans regret la révolution d'Angleterre, la perte de l'Electorat de Cologne pour le Prince de Furstemberg qui en avoit été nommé Coadjuteur , & d'avoir forcé M. de Savoie à rompre avec la France par des manieres trop hautes qu'il engageoit le Roi d'avoir avec ce Prince , & en faisant pour l'intérêt particulier de sa Charge de Grand-Maitre des Postes , passer par les Etats de ce Prince la Malle de France à Rome , chargée d'une infinité de Marchandises, sans vouloir qu'elles fussent visitées, ni qu'elles paiaissent les droits aux Douannes de M. le Duc de Savoie.

Ainsi, voici encore une guerre, qui quoiqu'elle paroisse avoir été faite en suivant les véritables maximes du Prince ambitieux, qui veut conserver par la guerre & les Traités qui la suivent, ce qu'il a occupé sur ses voisins en pleine paix & sur des prétextes trop légers, se trouve pourtant n'avoir eu de fondement véritable que celui de l'ambition & du chagrin d'un Ministre, qui conduit par son intérêt particulier, sçait faire agréer à son Maître des raisons spécieuses de reprendre les armes pour des raisons véritables d'Etat.

Car il est certain que si le Roi n'avoit point occupé Philisbourg, l'Empire n'auroit pas remué ni déclaré tout seul la guerre au Roi, pendant que l'Empereur étoit occupé en Hongrie ; & qu'il auroit été impossible au Prince d'Orange de tenter l'invasion d'Angleterre, & aux Hollandois de la favoriser.

Cette guerre commencée en 1688, a duré jusqu'en 1697. Elle a été remplie d'une infinité d'incidents, qui quoiqu'étrangers à la guerre, n'ont pas laissé d'influer pour la paix, contre les règles & les maximes véritables du Prince ambitieux.

Monsieur Pelletier à qui M. de Louvois avoit fait donner les Finances après la mort de M. Colbert, voyant commencer une guerre si grande, se sentit trop chargé du poids des Finances, dans un tems qu'il prévoyoit devoir devenir difficile par les moïens qu'il faudroit prendre pour toutes les levées extraordinaires d'argent ; il songea donc à s'en décharger & proposa M. de Pontchartrain que le Roi agréa.

Monsieur de Louvois fut continuellement traversé par Madame de Maintenon jusqu'au mois de Juillet 1691. qu'il mourut subitement. M. de Barbezieux son fils lui succéda dans la Charge de Secretaire d'Etat de la guerre.

Ce jeune Ministre se trouva trop heureux de n'être point accablé par la mort subite de son Pere, & ne songea qu'à se maintenir. Les Bâtimens furent donnés à M. de Villacerf, & les Fortifications à M. Pelletier de Souzi, frere de M. Pelletier Contrôleur Général. Ainsi le Roi eut à travailler avec trois hommes, au lieu d'un qui étoit M. de Louvois.

Les événemens de cette guerre furent heureux pour le Roi par-tout où elle se faisoit, jusqu'au commencement de l'année 1695. tems de la mort de M. de Luxembourg qui commandoit l'Armée de Flandres. Il fut remplacé par M. le Maréchal de Villeroy sous lequel nos Ennemis reprirent vigueur : de maniere que quoique dans un état encore florissant, le Roi ne laissa pas de consentir en 1697. à la paix qui se traitoit à Rîswick.

Il a paru que dans cette paix les intérêts particuliers ont encore prévalu sur la gloire du Roi. Madame de Maintenon crut trouver plus de repos & plus de tranquillité dans la paix que dans la guerre qui ne se faisoit plus, principalement en Flandres, avec la même supériorité qu'elle s'y étoit faite tant que M. de Luxembourg avoit vécu.

M. de Pontchartrain que la mort de M. de Seignelay avoit revêtu de sa Charge de Secrétaire d'Etat de la Maison du Roi & de la Marine, representoit les difficultés de subvenir à la dépense des Armées de Terre, & songeant à un établissement solide pour sa famille, il craignoit de ne pouvoir pas continuer à fournir de l'argent. M. de Barbezieux qui n'étoit point Ministre, ne travailloit avec le Roi que pour les seules affaires de la Guerre.

Ainsi l'on peut encore dire que cette guerre qui avoit eu pour véritable origine le chagrin de M. de Louvois contre Madame de Maintenon, s'est terminée beaucoup moins par les maximes que doit suivre le Prince ambitieux lorsqu'il traite la paix, que par les intérêts particuliers de ceux qui ont du crédit sur son esprit, & à qui le repos convient.

La guerre qui a commencé en 1701. & qui dure encore, a eu une origine toute différente des autres. Avant que d'en parler, je dirai un mot des changemens arrivés dans le Ministère, parce qu'ils ont été tels, que c'est presque à ces changemens que les événemens malheureux, qui dans leur discussion trouveront à se placer dans les différentes matières que j'examinerai, doivent être imputés.

Monsieur le Chancelier Boucherat étant mort, sa place fut remplie par M. de Pontchartrain, qui en même tems remit à son fils la charge de Secrétaire d'Etat de la Maison du Roi & de la Marine. Madame de Maintenon fit donner les Finances à M. Chamillart.

Dans les premiers jours de l'année 1701. M. de Barbezieux mourut aussi presque subitement. Madame de Maintenon fit encore donner à M. Chamillart sa charge de Secrétaire d'Etat de la Guerre ; de sorte que cet homme qui ne sçavoit ni la Finance ni la Guerre, se trouva chargé de

ces deux emplois, auxquels Messieurs Colbert & Louvois, grands hommes, fort capables & infiniment laborieux, pouvoient à peine suffire.

Quant à l'occasion de la guerre, la voici. La santé du Roi d'Espagne Charles II. étoit si foible, qu'il étoit aisé de juger que ce Prince ne vivroit pas long-tems. Il n'avoit point d'enfans. La succession de ses Etats appartenoit légitimement à la Maison de France par la proximité du sang. Mais la Branche Allemande de la Maison d'Autriche prétendoit être en droit de recueillir seule cette grande succession, se fondant sur ce qu'elle étoit de la même Maison, sur les renonciations des Reines Anne & Thérèse, & sur les Testamens de Philippe III. & Philippe IV. Cette mort prochaine de Charles II. alloit vrai-semblablement rallumer une longue guerre entre la Maison de France & la Maison d'Autriche Allemande. Ce fut pour l'éviter que le Roi d'Angleterre Guillaume de Nassaw & les Hollandois proposèrent au Roi & à l'Empereur un Traité de partage de la succession future de la Monarchie d'Espagne, qui pût être tel qu'on y trouvât un équilibre dans la puissance de ces deux grandes Maisons.

Le Roi consentit à ce Traité dont les Anglois & les Hollandois se rendoient garants ; mais l'Empereur qui se croioit sûr de recueillir la succession de cette Monarchie, refusa de le signer, quelque instance qui lui en fût faite de la part des Anglois & des Hollandois.

Au commencement de Septembre 1700. mourut le Roi d'Espagne Charles II. qui par son Testament nomma M. le Duc d'Anjou pour unique héritier de tous ses Etats. Ce Testament fut apporté au Roi. Il l'accepta pour M. le Duc d'Anjou qui fut reconnu Roi d'Espagne par tous les Etats de cette Monarchie, & partit ensuite pour Madrid.

Les Anglois & les Hollandois garants du Traité de partage, se plaignirent d'abord que le Roi eût accepté le Testament, avant qu'ils eussent de nouveau sommé l'Empereur de consentir au Traité de partage conclu avant la mort de Charles II. Mais la chose étoit devenue impossible dans son exécution, parce que les Espagnols, qui ne vouloient point le partage de leur Monarchie, se seroient sur le champ donnés à celui qui leur auroit offert de les recevoir sans partage.

Ainsi les Anglois & les Hollandois, dont la politique avoit été dans le Traité de partage de trouver pour la tranquillité de l'Europe un équilibre dans la puissance entre ces deux grandes Maisons, voyant que la justice de Charles II. avoit déterminé cette balance en faveur de la Maison de France, entrèrent aisément dans les intérêts de la Maison d'Autriche Allemande, & entraînérent avec eux presque toutes les autres petites Puissances de l'Europe, soit par des assistances de Troupes, soit par des déclarations de guerre formelles contre la France.

Voilà quelles ont été les guerres que j'ai vû commencer en France. Leur origine ou leur fin fera aisément connoître, que les Princes sont

plus souvent entraînés par leurs passions & les intérêts particuliers de ceux qui approchent d'eux, que gouvernés par les véritables maximes d'une politique ou paisible, ou ambitieuse.

Je passerai à présent à la discussion de l'origine des guerres dont j'ai vu l'Espagne agitée. Après la paix des Pirenées, le Roi d'Espagne Philippe IV. voulut reconquérir le Portugal, qui dans le cours de la longue guerre avec la France s'étoit soustrait à son obéissance, & s'étoit donné pour Roi le Duc de Bragance de l'ancienne Maison de ses Rois.

Par un article de cette paix, il fut stipulé que la France qu'on croioit avoir beaucoup contribué à ce soulèvement du Portugal, ne lui donneroît aucun secours contre l'Espagne, qui vouloit le reconquérir, & qui l'auroit effectivement reconquis, sans les assistances que la France lui donna indirectement sous le nom de M. de Turenne.

Cette guerre a donc été pour l'Espagne plus conforme aux maximes du Prince paisible qui veut la conservation de son Etat dans son entier, qu'à celles du Prince ambitieux, qui cherche son agrandissement aux dépens de ses voisins sur lesquels il n'a aucun droit.

Elle n'a pourtant point été heureuse à cette Couronne, parce que la guerre qu'elle fut obligée de soutenir contre la France en 1667. après la mort de Philippe IV. l'obligea à traiter avec le Portugal, & à en souffrir la paisible possession à son Roi.

La guerre que Charles II encore enfant, fut contraint de soutenir contre la France en la même année 1667. fut encore de nécessité pour lui, & lui coûta beaucoup de Places en Flandres. Il auroit même perdu le reste des Pais-Bas Catholiques sans la triple-Alliance qui se forma contre la France, à qui cette Ligue fit faire le Traité d'Aix-la-Chapelle.

La guerre, qui sous ce même Roi, commença en 1673. contre la France, eut une origine un peu defférente.

Dès l'année précédente la France étoit en guerre avec la Hollande qui avoit un traité particulier avec l'Espagne pour leur conservation respective, autre que celui de la triple-Alliance. Ce Traité portoit l'envoi d'un nombre de Troupes à celui des deux qui seroit attaqué. L'Espagne avoit envoyé ce corps de Troupes, même plus considérable que le Traité ne le portoit. Cela n'avoit point empêché la France de faire de grandes conquêtes sur la Hollande. Outre toutes celles de la Campagne de 1672. les Hollandois venoient encore de perdre Mastrick.

Tous ces événemens heureux firent craindre à l'Espagne la perte entière du reste des Pais-Bas Catholiques s'ils étoient subitement attaqués par la France. L'Empereur & l'Electeur de Brandebourg nouveaux Alliés des Hollandois, sollicitèrent continuellement cette Couronne de se déclarer contre la France. Elle crut de son intérêt de le faire dans cette conjoncture, & le fit effectivement à la fin de l'année 1673.

Ainsi ce fut pour l'Espagne une guerre dans laquelle l'ambition &

le desir de s'agrandir n'eurent aucune part, mais seulement la vûe de la conservation du reste de ses Pais-Bas Catholiques qu'elle craignit de perdre, si elle se trouvoit forcée à les conserver avec ses propres forces, comme elle en avoit déjà perdu une partie en 1667. qu'elle s'étoit trouvée dépourvûe d'Alliances & de Troupes capables de s'opposer avec succès à celles de la France.

La guerre qui commença en 1689. contre la France, eut une raison pour l'Espagne, où l'ambition de r'avoir ce qu'elle avoit perdu dans les deux guerres précédentes, eut plus de part, que celle de conserver ce qu'elle possédoit dans les Pais-Bas.

Cette Couronne étoit à la vérité fort irritée de tout ce qui s'étoit passé depuis la paix de Nimegue conclûe en 1678. comme je l'ai dit ailleurs. Elle voioit la France en guerre dès l'année précédente contre l'Empereur, l'Angleterre, la Hollande & l'Empire. Elle crut de son intérêt d'entrer dans cette Ligue par l'espérance de retirer ce que la France avoit conquis sur elle depuis 1667. se flattant de le regagner ou par des événemens heureux dans le cours de la guerre, ou par le Traité avantageux dont elle ne douta point qu'elle ne fût suivie.

L'événement a fait voir qu'elle s'étoit trompée. Mais enfin ce que je viens de dire de l'origine de cette guerre, justifie que l'Espagne y étoit entrée moins pour sa conservation, que pour le recouvrement de ce qu'elle avoit perdu dans les guerres précédentes.

La guerre qui a commencé en 1701. est absolument différente de toutes les autres pour l'Espagne. Cette Monarchie, par le Testament de Charles II. étoit dévolûe à un Prince de la Maison de France, que le Roi se trouvoit obligé de maintenir sur ce Trône. L'Empereur Joseph-Ignace I. dispute cette succession pour l'Archiduc Charles son frere. Toutes les Puissances de l'Europe, hors la Suede, sont entrées dans les intérêts de l'Empereur contre la France. C'est le sujet de la guerre presente dont les événemens jusqu'à ce jour ne sont pas heureux pour l'Espagne, quoique protégée par la France.

Ainsi c'est pour l'Espagne une guerre de nécessité & de conservation de sa Monarchie en son entier, & qui ne tombe point dans l'espèce de guerre entreprise par les vûes du Prince ambitieux.

De tout ce que je viens de dire au sujet des guerres que l'Espagne a eues de mon tems, on peut raisonnablement conclure que depuis Philippe II. les Rois d'Espagne ne sont entrés en guerre que pour la conservation des grands Etats séparés, dont leur Monarchie se trouvoit composée, & par conséquent ce n'est point dans les Rois d'Espagne depuis Philippe II. qu'il faut chercher le caractère du Prince ambitieux.

J'ai vû deux fois le Portugal en guerre. La premiere est celle que son Roi a soutenuë contre l'Espagne après en avoir secoué le joug. Elle a été de nécessité pour maintenir le Duc de Bragance sur le

Trône, & s'est terminée en 1668. que le nouveau Roi de Portugal a été reconnu par le Roi d'Espagne. La seconde qui dure encore, est celle où cette Couronne s'est unie à la Ligue contre la France & l'Espagne.

Cette guerre peut avoir deux vûes. La premiere peut être la crainte de retourner sous la domination de l'Espagne soutenuë de la puissance de la France, si le Prince François qui y régne en demeureroit paisible possesseur. Cette vûë dans le fonds ne me paroît pas raisonnable, puisque quoique les Monarchies de France & d'Espagne soient dans une même Maison, elles ne laisseront pas de conserver toujours dans leurs Rois les intérêts particuliers, & la véritable politique de leurs Etats. Celle de la France ne peut être d'aider un Roi d'Espagne à se rendre encore maître des Etats de Portugal, tant dans ce continent que dans les autres parties du monde; & d'ailleurs, un Prince Autrichien sur le Trône d'Espagne sera toujours plus à craindre à un Roi de Portugal, qu'un Prince de la Maison de France, parce que c'est sous un Prince de la Maison d'Autriche regnant en Espagne, que le Portugal s'est révolté & s'est donné un nouveau Roi.

La seconde vûë du Portugal dans la guerre presente me paroît toute d'ambition, & consiste dans les articles secrets des Traités que cette Couronne peut avoir faits avec l'Empereur, les Anglois & les Hollandois; soit pour l'augmentation de son Etat, aux dépens de l'Espagne, dans notre continent; soit pour la sûreté de ce qu'elle possède sur les côtes d'Afrique, dans les grandes Indes, & le nouveau Monde. C'est sur quoi la fin de cette guerre justifiera ou sera blâmer cette Couronne.

Car de penser que dans le tems qu'elle s'est déclarée contre la France & l'Espagne, elle eût effectivement à craindre d'être envahie par l'Angleterre & la Hollande pour les intérêts de la Maison d'Autriche Allemande; c'est ce que je ne croirai point, quoique le pretexte de sa rupture avec les deux Couronnes ait été celui de la crainte des Puissances Maritimes de l'Angleterre & de la Hollande.

L'Angleterre a eu de mon tems plusieurs guerres, ou contre les Hollandois, ou contre les Espagnols pour le Portugal, ou jointe à la France contre les Hollandois, ou jointe aux Espagnols & aux Hollandois contre la France, ou encore jointe à la Maison d'Autriche contre cette dernière Couronne & celle d'Espagne.

La premiere de ces guerres des Anglois contre les Hollandois, a précédé de quelques années le tems que je suis entré dans le service. Le sujet en a été les vexations que les Hollandois faisoient aux Anglois dans leur commerce des Indes. Elle fut bien-tôt terminée dans notre continent.

Les Hollandois après une Bataille navale dont l'événement ne fut pas trop décidé, ne laissèrent pas de promettre aux Anglois de réparer ce qui s'étoit passé aux Indes, & de céder les honneurs de la

mer au pavillon Anglois. La France entra dans cette guerre comme auxiliaire & alliée des Hollandois.

L'autre guerre dans laquelle l'Angleterre entra en faveur des Portugais, ne fut qu'auxiliaire. La raison en fut le mariage du Roi d'Angleterre Charles avec l'Infante de Portugal, par lequel mariage ce Prince prit des engagements pour la Maison du Roi son beau-frere, contre l'Espagne. La paix qui se fit en 1668. entre l'Espagne & le Portugal, finit aussi la guerre entre l'Angleterre & l'Espagne.

La guerre où l'Angleterre s'est jointe à la France contre la Hollande est celle qui a commencé en 1672. La raison dont le Roi d'Angleterre se servit dans son Parlement, afin d'avoir son consentement & son concours pour les subsides capables de le faire entrer en guerre, fut l'orgueil insupportable des Hollandois qui continuoient à refuser les honneurs de la mer aux Anglois, dont d'ailleurs ils troublaient continuellement le commerce dans le nouveau Monde, les grandes Indes & le Levant. Mais la source de l'union entre les deux Rois étoit Madame la Duchesse de Portsmouth, Françoisse d'extraction, Maitresse du Roi d'Angleterre, qui par son crédit sur l'esprit de son Amant, scût le déterminer à se joindre à la France pour faire la guerre à la Hollande.

Cependant cette guerre pour l'Angleterre ne fut pas de longue durée, tant par les soumissions que les Hollandois offrirent de faire aux Anglois pour les honneurs de la mer, & la satisfaction qu'ils donnèrent sur le commerce, que par les intrigues du Prince d'Orange Stathouder de Hollande, neveu du Roi d'Angleterre, & qui aussi-tôt après cette paix épousa la Princesse Marie, fille aînée du Duc d'Yorck & nièce du Roi Charles.

Dans la premiere guerre où l'Angleterre, de mon tems, soit entrée formellement contre la France, le Roi Charles fut comme forcé. En faisant la guerre par mer contre les Hollandois, ce Prince s'étoit réservé la faculté d'avoir un Corps auxiliaire en France, qui à la vérité n'étoit point employé en Flandres contre les Espagnols & les Hollandois; mais servoit en Allemagne contre l'Empereur. Les intrigues du Prince d'Orange & des Hollandois en Angleterre forcèrent le Roi d'Angleterre, non-seulement à nous redemander ses troupes, mais même à déclarer la guerre à la France, après qu'elle eut fait la conquête de Gand & d'Ypres.

La seconde guerre dans laquelle l'Angleterre entra contre la France, fut celle qui commença en 1668. entre la France & l'Empereur.

Le Roi Charles étoit mort, & avoit eu pour successeur son frere le Duc d'Yorck sous le nom de Jacques II. Ce Prince étoit Catholique déclaré, & trop zélé pour vivre paisiblement dans un Royaume où la Religion dominante étoit la Protestante. Il se laissa même absolument gouverner par son Confesseur qui étoit Jésuite, & qui ne vouloit pas que ce Prince usât sans éclat de la liberté de vivre en Catholique dans la Chapelle

pelle particuliere de son Palais. Il voulut avoir dans Londres & publiquement un Nonce du Pape , & faire des Processions dans les ruës.

Toutes ces nouveautés le brouillèrent tellement avec son Parlement & toute la Nation, qu'il se forma secretement une ligue de zélés Protestans auxquels le Prince d'Orange, gendre du Roi Jacques se joignit. Ce Prince fut aidé par les Hollandois, passa en Angleterre, dépouilla son beau-pere de son Royaume, & se fit proclamer Roi conjointement avec la Princesse Marie sa femme.

Il n'a pas été surprenant que ce nouveau Roi qui tenoit à la Hollande par sa naissance, ses grands établissemens & son inclination, ait déterminé le Parlement d'Angleterre à déclarer la guerre à la France, qui d'ailleurs avoit reçu & protégeoit hautement le Roi Jacques pour son rétablissement sur le Trône d'Angleterre.

La troisième guerre dans laquelle l'Angleterre s'est engagée contre la France, est celle qui a commencé en 1701. après la révolution d'Espagne. Le Roi d'Angleterre Guillaume de Nassau qui mourut dans ce tems-là, avoit tellement mis les affaires en mouvement dans le Royaume contre la France, que la Reine-Anne, femme du Prince Georges de Dannemarck, qui lui a succédé, n'a eu qu'à suivre les projets laissés par son prédécesseur, & demeurer dans les Alliances précédemment contractées avec la Maison d'Autriche Allemande & les Hollandois.

La nature de cette guerre pour l'Angleterre est toute différente des autres. C'est une Reine qui gouverne en Angleterre, & comme elle a une femme pour favorite, le mari & l'Amant de cette femme sont ses favoris. Madame de Malboorouk favorite de la Reine a pour Amant M. Godolphin qu'elle a fait Grand Trésorier d'Angleterre. M. de Malboorouk est ambitieux & avaré. M. Godolphin a les mêmes qualités. La Reine & sa favorite ne songent qu'à leurs plaisirs & les hommes à leurs affaires.

L'Empereur flatte l'ambition de M. de Malboorouk qui est à la tête des Armées, pendant que M. Godolphin mène les femmes & le dedans du Royaume. Quantité d'Anglois trouvent leur intérêt particulier dans la grosse solde des Troupes & les libéralités de la Reine. L'on fait peur aux Communes de la grandeur de la France, si la succession d'Espagne reste entiere au Roi Philippe V. La Nation craint la ruine du commerce lucratif qu'elle faisoit avec les Espagnols, & celle de ses Manufactures de laine dans les Echelles du Levant. Voilà quelles sont les raisons qui portent les Anglois à fournir si libéralement à leur Reine des hommes & de l'argent pour faire la guerre à la France.

On fera peut-être surpris que dans le récit que je viens de faire sur la nature de cette troisième guerre, je n'y ai pas dit un mot du Prince Georges de Dannemarck, mari de la Reine Anne.

C'est un Prince dont le mérite personnel est au-dessous du médiocre, & à qui les Anglois n'ont point voulu donner le titre de Roi, quoi-

qu'ils l'eussent donné au Prince Guillaume de Nassaw conjointement avec la Reine Marie sa femme, & qu'ils lui eussent conservé sa Royauté après la mort de cette Princesse.

Aussi la puissance est entiere dans la personne de la Reine Anne, qui a toujours fort bien vécu avec le Prince Georges jusqu'à sa mort arrivée il y a quelques mois. Cette Princesse avoit même revêtu le Prince son mari de la Charge de Grand-Amiral, qui est la première en Angleterre; mais hors le crédit que lui donnoit cette Charge, il n'en avoit aucun dans le Royaume où il étoit simplement considéré comme le mari de la Reine.

Par tout ce que je viens de dire sur les différentes guerres dans lesquelles l'Angleterre s'est engagée de mon tems, il est naturel de conclure que dans cet Etat qui n'est pas purement Monarchique, & dans lequel les Sujets se sont conservés une partie de la puissance, il est presque impossible à leurs Rois d'agir de leur propre mouvement, ou par les intérêts particuliers de ceux qui les gouvernent lorsqu'il faut déterminer une guerre; & qu'ainsi sans le secours de leur Parlement, ils ne peuvent agir par des vûes d'ambition qui leur soient particulieres.

La première guerre de mon tems que cette Couronne a eue contre les Hollandois a été d'intérêt pour son commerce. L'ambition pour les honneurs de la mer n'en a pas été la principale raison, quoique les Anglois soient fort orgueilleux.

Le prétexte de celle qui a commencé en 1672. quoiqu'il parût être celui de l'orgueil des Hollandois sur la mer, & la continuation de leurs entreprises sur le commerce des Anglois, n'auroit pourtant pas été assez puissant sur la Nation sans les intrigues de la Cour de France dans le Parlement, & celles du Roi Charles auprès de ses créatures dans le même Parlement, qu'il fit agir pour déterminer la Nation à la guerre, à laquelle Madame de Portsmouth sa Maîtresse le portoit pour les intérêts de la France.

Des trois dernières guerres de l'Angleterre contre la France, la première qui commença & finit en 1678. n'a eu de véritable fondement que dans les intrigues des Hollandois & du Prince d'Orange dans le Parlement d'Angleterre, qui força le Roi Charles à retirer les Troupes qu'il avoit en France, & à déclarer la guerre à cette Couronne.

La seconde a eu pour raison l'union du Prince d'Orange devenu Roi d'Angleterre en 1688. avec la République de Hollande. Il étoit de nécessité au nouveau Roi de se maintenir sur ce Trône usurpé malgré la protection que la France venoit de donner au Roi Jacques. L'ambition particuliere du Roi Guillaume le portoit à se conserver la place de Stathouder de Hollande. Il sçut se servir sur les esprits de la nation Angloise de ces deux motifs qui lui étoient particuliers, par la crainte qu'il inspira à son Parlement du crédit que la France auroit en Angleterre & de la perte de leur liberté, si cette Couronne par la force des ar-

mes parvenoit à y rétablir le Roi Jacques & la Religion Catholique pour dominante.

La troisième guerre qui est la présente, n'est que la suite des liaisons que le Roi d'Angleterre Guillaume avoit prises avec la Maison d'Autriche Allemande contre la France après la révolution d'Espagne. Je me suis assez étendu ailleurs sur ce sujet pour n'en rien dire ici.

Ainsi par rapport au caractère des Princes ambitieux ou paisibles que j'ai vû regner, je puis dire que dans la constitution du Gouvernement en Angleterre, il est comme impossible à son Roi d'agir par les principes & les maximes du Prince ambitieux, parce que le Parlement de ce Royaume prendra toujours de justes mesures pour empêcher que son Roi n'entreprenne sur la liberté & les privileges de la Nation; mais aussi est-il certain que tant qu'un Roi d'Angleterre se conduira suivant les maximes du Prince paisible, son Parlement concourra avec lui dans tout ce qui sera raisonnable pour lui faire soutenir ce caractère, même avec éclat par rapport au dehors, parce que cette grandeur fera la tranquillité & la réputation de la Nation.

La Hollande, de mon tems, a fait ou soutenu plusieurs guerres. Cette République qui s'est formée dans l'Europe depuis 150. ans par sa révolte contre l'Espagne, qui possédoit tous les Etats de la Maison de Bourgogne, s'est tellement enrichie par son commerce, & est devenue si puissante par la prodigieuse quantité de ses vaisseaux & par les grands établissemens qu'elle s'est procurés dans les trois autres parties du monde, qu'elle en est devenue susceptible d'orgueil & d'ambition dans notre continent.

Les Hollandois veulent être maîtres de tout le commerce & les Marchands uniques du monde entier. Ils s'érigent incessamment en arbitres entre toutes les Puissances. Ils paroissent même chercher les moyens de s'agrandir de proche en proche.

Les vûes de cette République devroient donner beaucoup de jalousie, quoique jusqu'à présent couvertes du spécieux prétexte de sa sûreté particuliere; & si les Princes voisins de ses Etats n'y font une attention sérieuse, ses desseins ambitieux & suivis la porteront à une élévation qui pour n'avoir pas été rapide, ne rendra que plus difficiles les moïens de remettre cette République dans ses anciennes bornes.

Je reviens à mon sujet, qui est de parler des motifs de toutes les guerres que j'ai vû commencer ou soutenir par les Hollandois, pour tirer ensuite les conséquences sur leur caractère paisible ou ambitieux, qui est la matière de ce Chapitre.

Comme cette République devoit en partie son établissement à la France par les secours directs qu'elle en avoit reçû dans les premiers tems de sa révolte contre la Maison d'Autriche, & par la longue guerre dont la France avoit occupé les Espagnols; elle s'étoit conser-

vée dans une grande union avec cette Couronne & dans des alliances mutuelles.

Ces engagements réciproques firent que dans la première guerre où cette République s'est engagée de mon tems contre l'Angleterre, la France se déclara pour elle par l'envoi de sa flotte. Comme j'ai parlé des motifs de cette guerre dans ce que j'ai dit de celle de l'Angleterre, il seroit inutile de le répéter ici. Je dirai seulement qu'elle n'a été soutenue par les Hollandois que par des motifs d'orgueil & d'ambition.

La seconde guerre que la Hollande a entreprise a été contre l'Evêque de Munster Christophe de Galen, qui vouloit retirer quelque petite étendue de pais que les Hollandois, par droit de bienfaisance & de voisinage de leur Province d'Ower-Issel, avoient empiété sur l'Evêché de Munster. Dans cette guerre le Roi leur envoya un corps auxiliaire de troupes, dont la jonction avec les leurs força cet Evêque de les laisser en possession de ce qu'ils avoient usurpé sur son Evêché depuis long-tems.

Si le motif de cette guerre paroît seulement de conserver ce que l'on possède ; au moins faut-il convenir que c'est vouloir conserver ce que l'on possède injustement, & qui n'étoit pas originairement des sept Provinces qui se sont séparées par leur révolte.

La troisième guerre qui n'alla pas jusqu'à une déclaration formelle contre la France, fut lorsqu'à la fin de l'année 1667. cette République prit ombrage des conquêtes du Roi en Flandres, & qu'elle fut la motrice de la triple-Alliance.

Quoi qu'à parler juste on ne doive pas mettre au nombre des guerres ce que la Hollande a fait dans cette occasion, puisqu'il n'y a point eu de rupture ouverte ; cependant je crois qu'il n'a pas été hors de propos de dire un mot de cette liaison de la Hollande avec la Suede & l'Angleterre, en faveur de l'Espagne, pour faire voir que dès ce tems-là cette République ne craignoit plus ses anciens maîtres, qu'elle commençoit à sentir ses propres forces, & qu'elle devenoit susceptible d'orgueil & d'ambition.

Ainsi c'est après le Traité d'Aix-la-Chapelle que l'on peut placer le tems auquel la République de Hollande a commencé à faire paroître ces dispositions dans notre continent, en voulant se mettre en possession d'être arbitre & modératrice de toutes les affaires de l'Europe, n'y en ayant eû aucune depuis ce tems-là dans laquelle elle n'ait voulu prendre part. Elle joignit aux manières hautes que ses Ambassadeurs avoient dans toutes les Cours des Princes, la licence de ses Ecrivains contre les personnes respectables des Rois. Elle les irritoit même par les discours de ses Ministres dans les Cours, qui étoient si peu mesurés & s'écartoient si fort du respect qui est dû à leur rang, que le Roi trouva le moien d'engager la Couronne de Suede à ne prendre aucune part dans les affaires qu'il pourroit avoir avec la Hollande, & de faire

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 29

un Traité avec l'Angleterre, irritée aussi de l'orgueil des Hollandois sur la mer, par lequel Traité il fut convenu que ces deux Puissances attaqueroient la Hollande par terre & par mer.

L'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster entrèrent aussi dans ce Traité comme Alliés des deux Rois; le premier pour retirer les places du Rhin de son Electorat occupées par les Hollandois; le second pour celles de l'Evêché de Munster qui avoient fait le sujet de la guerre que cet Evêque avoit eue contre eux, comme je l'ai dit ci-dessus.

Par tout ce récit il est aisé de comprendre que la guerre qui commença en 1672. contre la Hollande, eut pour origine de sa part, non le dessein de s'agrandir par l'augmentation de ce qu'elle posséde dans notre continent, mais son orgueil devenu insupportable aux Puissances qui concertèrent ensemble de l'humilier.

Si le Conseil du Roi, pour des intérêts particuliers, ne s'étoit pas trouvé partagé, comme je l'ai dit ci-dessus en parlant des guerres de la France, il est certain que cette République auroit souffert une terrible humiliation en l'année 1672. mais le destin des Etats en avoit autrement ordonné.

Les Hollandois engagèrent dans leurs intérêts l'Espagne, l'Empereur, l'Electeur de Brandebourg, l'Empire, & même l'Angleterre; de sorte qu'après dix années de guerre, il ne leur en coûta que les places du Rhin qu'ils furent obligés de rendre aux Electeurs de Cologne & de Brandebourg. Il en coûta aux Espagnols leurs Alliés quelques places en Flandres & la Franche-Comté, avec l'humiliation secrète de reconnoître pour Protecteurs des Pais-Bas Catholiques, ces mêmes Hollandois, qui n'étoient originairement que des sujets révoltés d'une partie des dix-sept Provinces de leur succession de la Maison de Bourgogne.

La guerre qui a commencé en 1688. a eu deux origines. Les Hollandois Républicains craignoient la Puissance du Prince d'Orange dans leur Etat. Ce Prince ambitieux avoit formé secrètement un parti puissant en Angleterre contre le Roi Jacques son beau-pere. Les Hollandois assistèrent le Prince d'Orange de leur flotte & de leurs Troupes pour cette invasion, parce qu'ils crurent qu'en faisant ce Prince Roi d'Angleterre, ils se procureroient un Allié sûr & de leur Religion, au lieu d'un Prince Catholique déclaré, & dont ils craignoient les liaisons avec la France & les ressentimens de leur orgueil sur la mer.

Le Roi venoit de déclarer la guerre à l'Empereur par la prise de Philisbourg. Il avoit occupé l'Electorat Palatin & les Villes de Mayence & de Trèves; il étoit allié de l'Electeur de Cologne qu'il avoit engagé à postuler le Cardinal de Furstemberg pour son Coadjuteur: il étoit aussi allié du Roi d'Angleterre Jacques II. qui avoit été forcé de sortir de son Royaume & qui s'étoit retiré en France.

Tous ces différens engagemens armèrent les Hollandois contre la

France, & produisirent dans toute l'Europe une guerre qui a duré dix ans, à la fin de laquelle il n'en a rien coûté aux Hollandois que l'argent qu'ils ont dépensé.

Leur Puissance a même fort augmenté, puisqu'ils ont maintenu le Prince d'Orange sur le Trône d'Angleterre, & lui ont conservé sa Charge de Stathouder de leur Etat, ce qui a été le lien de leur propre alliance avec l'Angleterre; & ce qui a été le plus glorieux pour cette République ambitieuse, c'est que par le Traité de paix de Riswick, elle a été reconnue, ainsi que je l'ai dit, comme la Protectrice des Pais-Bas Catholiques, dont elle s'étoit démembrée par sa révolte contre les Rois d'Espagne ses anciens Souverains, & qu'il fut stipulé par un article de ce Traité qu'elle pourroit avoir des garnisons de ses troupes dans certaines Places des Espagnols, sous le nom spécieux de barrière contre la France.

La guerre dans laquelle la Hollande est entrée en 1701. contre la France & l'Espagne, quoiqu'elle paroisse avoir pour principe un intérêt de crainte de la grandeur de la Maison de France par l'élévation du Roi Philippe V. sur le Trône d'Espagne, & dans les suites celui de la diminution considérable de son commerce en cas que la France pût faire consentir l'Espagne à faire le commerce des laines & du Nouveau Monde avec elle, à l'exclusion des Hollandois (ce qui semble comme impossible) ne laisse pas de me paroître avoir un motif d'agrandissement & d'ambition.

Car comment penser que cette République ait pris d'aussi fortes liaisons avec nos ennemis, & qu'elle se soit constituée dans des dépenses aussi immenses que celles qu'elle fait, si elle n'avoit d'intérêt dans cette affaire que celui de cette prétendue barrière dans les Pais-Bas contre la France stipulée par le Traité de Riswick, ou le chagrin de ce que la France par les raisons que j'ai dites ci-dessus, n'ait pas pû s'en tenir au Traité de partage de la succession d'Espagne qui étoit en partie l'ouvrage de cette République, ou enfin la crainte de la ruine de son commerce avec l'Espagne? puisque je suis persuadé que les deux Couronnes seroient entrées en négociation avec les Hollandois, sur les moïens de les rassurer contre les craintes qu'ils ont voulu faire paroître comme raisonnables.

La fin de cette guerre développera quelles ont été les principales vûes de la Hollande. En attendant je ne puis m'ôter de l'esprit, que cette République ne commence à se lasser de posséder si peu de terres dans notre continent avec tant de richesses & de puissance d'ailleurs : qu'elle ne songe à sortir de ses marais, & qu'elle ne prenne les mêmes vûes de la République Romaine, qui avant que de faire paroître ses desseins ambitieux, les a cachés long-tems sous le voile de Protectrice des opprimés & de Conservatrice de la paix entre ses voisins. Ainsi je suis persuadé

que les raisons de la conservation simple de son Etat, tel qu'il étoit au commencement de cette guerre, & celle de la liberté de son commerce en son entier, ne sont que des raisons apparentes, qui couvrent des vûes d'ambition & d'agrandissement dans notre continent.

Je n'ai vû qu'une guerre en Dannemarck; c'est celle que cette Couronne a faite à la Suède, lorsqu'elle se déclara pour la France contre l'Electeur de Brandebourg. Le Dannemarck suscité par l'Empereur, la Hollande & l'Electeur de Brandebourg, songea à profiter dans la Province de Schonen du désordre & des malheurs de la Suède en Poméranie. Cette guerre se termina comme les autres par le Traité de Nim gue, qui fit restituer à la Suède tout ce qu'elle avoit perdu.

La guerre que le Roi de Dannemarck vient de déclarer au Roi de Suède, est purement une guerre d'ambition & dans le caractère du Prince ambitieux, qui cherche à profiter du désordre où se trouve son voisin, pour recouvrer la Province de Schonen.

Cette Province est à la vérité un ancien démembrement de la Couronne de Dannemarck, mais qui en a été séparée & unie à la Suède par un Traité autentique. Ainsi dans l'occasion présente de la rupture du Dannemarck avec la Suède, il ne faut point chercher d'autre raison que celle du malheur du Roi de Suède à la bataille de Pultowa, sans lequel malheur le Roi de Dannemarck n'auroit pas osé déclarer la guerre au Roi de Suède. Ainsi donc la guerre présente que le Roi de Dannemarck vient de déclarer à la Suède dans la Province de Schonen, est une guerre dans le caractère du Prince ambitieux, qui cherche à profiter du malheur de son voisin pour le recouvrement d'une partie de son Etat, puisque l'on voit que ce Prince prend des mesures avec l'Empire, pour que la tranquillité intérieure ne soit point troublée dans les Etats que ces deux Couronnes du Nord possèdent dans le continent de l'Empire, & qu'il fait agir les Anglois & les Hollandois pour engager le Roi de Suède à consentir que la Poméranie, le Duché de Br me & celui de Holstein-Gottorp, qui est au Duc de ce nom neveu du Roi de Suède, & jusqu'à présent héritier présomptif de sa Couronne, & le Duché de Holstein-Sleswick & le Comté d'Oldembourg qui lui appartiennent, jouissent d'une entière tranquillité, pendant qu'il lui sera libre de continuer la guerre dans la Province de Schonen contre la Couronne de Suède.

Il faudra voir quel sera le succès de cette guerre. Si elle lui réussit il faudra convenir que ce Prince aura agi suivant les maximes du Prince ambitieux, qui sçait prendre des mesures iustes pour faire réussir une conquête qu'il veut faire, sans être distrait ni obligé à des attentions continuelles éloignées de son objet principal.

L'on peut donc dire que toutes les guerres que les Rois de Dannemarck auront avec leurs voisins, seront de la nature de celles qui

sont du caractère du Prince ambitieux , avec d'autant plus de vraisemblance , qu'ils n'ont d'objets raisonnables d'agrandissement que sur le Duché de Holstein-Gottorp, ou sur quelques-unes des villes Anseatiques de leur voisinage.

Pour toutes les autres guerres dans lesquelles cette Couronne entrera comme auxiliaire (ce qu'elle ne manque jamais de faire quand elle en trouve l'occasion) elles ne seront que de pur intérêt pour vendre des hommes, & avoir des subsides , pour fournir à l'entretien d'un Corps de Troupes qu'elle ne pourroit soudoier de ses revenus.

J'ai vû deux guerres en Suède de mon tems. La première est celle où cette Couronne entra à la fin de l'année 1674. sous le Roi Charles XI. contre l'Electeur de Brandebourg pour les intérêts de la France. Elle ne fut point heureuse au Roi de Suède ; il perdit en peu de tems toute la Pomeranie , mais il y fut rétabli par le Traité de Nimégue. La seconde est celle que le jeune Roi Charles XII. a été forcé de soutenir contre le Roi de Pologne Electeur de Saxe , laquelle a commencé en 1701. Ce Prince inquiet rompit avec la Suède sans aucun sujet, que celui de croire n'avoir affaire qu'à un trop jeune Roi pour le redouter , & il envahit d'abord toute la Livonie. * Jusques à présent les succès de cette guerre sont fort défavorables à cet Electeur.

Le Roi de Suède a non-seulement reconquis toute la Livonie ; mais il a forcé l'Electeur de Saxe à abandonner le Royaume de Pologne , où il a établi un autre Roi. Il a vécu long-tems dans l'Electorat de Saxe avec toute son armée ; & à présent que j'écris , l'Electeur est forcé de voir agir le Roi de Suède contre le Czar , qui avoit rompu avec la Suède pour favoriser l'Electeur de Saxe Roi de Pologne , son allié , sans oser se mêler de cette affaire.

De ces deux guerres je puis dire que la première sous Charles XI. a été en vertu de ses Traités avec la France son Alliée , à qui il voyoit trop d'ennemis sur les bras , & dont l'abaissement ne peut jamais convenir à ses véritables intérêts.

La seconde sous Charles XII. qui est celle qui dure encore à présent , a été forcée , & pour se maintenir dans le commencement de son regne contre l'usurpation manifeste que le Roi de Pologne Auguste vouloit faire de la Livonie.

Cette guerre est à présent de gloire contre le Czar , qui voudroit bien en être quitte en rendant ce qu'il a occupé sur la Suède dans le tems que le Roi Charles XII. s'est attaché à détrôner le Roi Auguste. Il faudra voir dans la suite ce que fera ce jeune Roi armé puissamment en Allemagne , & quel sera le rôle qu'il prendra sur ce théâtre de guerre , sur quoi on pourra décider de son caractère ambitieux ou paisible.

La perte de la Bataille de Pultowa a entièrement changé la face des affaires du Roi de Suède. L'armée de ce Prince a été absolument détruite par celle du Czar, & il a eu bien de la peine à sauver sa personne & quatre ou cinq mille hommes, en se jettant dans les Etats du Turc où il est à Bender jusques à présent que j'écris. L'on dit qu'il prétend avec l'assistance des Turcs & Tartares remonter le Bog; joindre en chemin les troupes du Palatin de Kiovie, qui est encore dans ses intérêts, & qui s'est retiré dans quelques Comtés de Hongrie; rentrer en Pologne avec ce Corps; y rétablir la guerre contre le Roi Auguste & les Moscovites, & se procurer par là un redressement dans ses affaires.*

La Pologne de mon tems n'a eu de guerres que contre les Turcs & les Tartares. Les premiers ont été forcés à la restitution de Caminieck par les mauvais succès de leur guerre contre l'Empereur. Pour les Tartares ce ne sont que des voleurs qui vont en grande bande, qui ne cherchent point à conquérir, mais seulement à faire de grands dégats, & faire bien des Esclaves pour les vendre, & qui agissent lorsque les Turcs le leur commandent.

La guerre dans laquelle les Polonois sont entrés avec la Suède pour soutenir le Roi Auguste qu'ils s'étoient choisis, a proprement été une guerre forcée, puisqu'il y a toujours eu dans ce Roïaume un parti considérable opposé au Roi Auguste. Ainsi je puis dire que la constitution du Roïaume de Pologne à demi République, ne lui suscitera de guerre que pour sa conservation, ou pour des démêlés particuliers du dedans de cet Etat, sans desir de s'agrandir sur les Princes de l'Europe.

L'Empereur Leopold I. a fait ou soutenu plusieurs guerres de mon tems. Tant que la dignité Impériale sera dans la Maison d'Autriche, cette Maison aura toujours des desseins vastes & ambitieux. C'est pourquoi les autres Puissances de l'Europe peuvent raisonnablement régler leur politique pour traverser la réussite de ses projets.

Les vûes de la Maison d'Autriche ont deux principes; l'un est son agrandissement particulier, l'autre l'augmentation de sa puissance, par rapport au titre d'Empereur, soit aux dépens du Corps même de l'Empire, soit aux dépens des parties de l'Empire qui en ont été séparées il y a plusieurs siècles, & qu'elle s'attachera toujours à y rejoindre.

A présent, & depuis Charles-Quint qui a réuni en sa personne les Etats de la Couronne d'Espagne & de la Maison de Bourgogne avec ceux de la Maison d'Autriche Allemande, ces Princes n'ont jamais quitté ces deux grands objets de vûe; mais pour ne pas devenir Historien, & ne pas sortir de mon sujet sur la matière que je traite dans ce Chapitre, je me renfermerai ici dans ce que j'ai vû.

L'Empereur Leopold qui vient de mourir, a été le Prince de mon tems que j'aie connu le plus ambitieux dans le fonds, avec les apparences extérieures les plus moderées; qualité qui lui a toujours conservé la confiance de ses Alliés, & qui lui a fait trouver des ressources infinies dans leurs bourses & leurs troupes. Voici quelles ont été les guerres dans lesquelles je l'ai vû prendre part, ou directement, ou indirectement.

En 1663. il soutint une guerre contre les Turcs qui étoient les agresseurs. L'Empire lui fournit un Corps considérable de Troupes. Le Roi même lui envoya un Corps de Troupes Auxiliaires, à l'aide duquel les Turcs furent battus au passage du Raab, & la paix se fit peu de jours après.

Cette guerre fut de nécessité pour lui, & non de la nature de celles qui sont entreprises dans des vûes ambitieuses. Cependant l'ambition de ce Prince ne laissa pas de s'y faire connoître par la maniere dont il en usa avec tous ces Corps Auxiliaires, qu'il ne regarda lui avoir été fournis que comme par un devoir rendu à sa dignité Impériale.

En 1667. il n'eut pas le tems d'entrer en guerre contre la France, lorsque le Roi après la mort de Philippe IV. entra en Flandres avec son Armée pour les droits de la Reine: Ce fut indirectement qu'il travailla à former la triple-Alliance qui fit faire la paix en 1668. par le Traité d'Aix-la-Chapelle.

Cette guerre, dans laquelle l'Empereur se préparoit à prendre part, avoit un prétexte raisonnable; car il ne convenoit pas à un Empereur de la Maison d'Autriche de souffrir la diminution des Etats de la Monarchie d'Espagne, possédée par la Branche aînée de sa Maison, & à la succession de laquelle il se croioit appelé au défaut de mâles de cette Branche.

En 1672. le Roi aiant déclaré la guerre à la Hollande, comme je l'ai dit ci-dessus, l'Empereur saisit sur le champ le prétexte d'entrer en guerre contre la France. Il se déclara formellement contre cette Couronne en 1673. & trouva le moien par son crédit à la Diète, de faire de sa guerre particuliere une guerre de l'Empire, qui en porta presque tout le fardeau par les quartiers d'Hyver qu'il fournit à ses Troupes, & les subsides extraordinaires qu'il lui donna sous le nom de Mois Romains. S'il perdit Fribourg à la fin de cette guerre, il gagna Philisbourg, & l'entretien d'un gros Corps de Troupes, qui ne lui couta rien pendant dix ans.

Les vûes ambitieuses de ce Prince parurent dans tout le cours de cette guerre, non pas à la vérité par une envie de s'agrandir aux dépens de la France qui lui ait réussi, mais par la suite de l'ancien projet de la Maison d'Autriche Allemande, de se rendre insensiblement la Puissance supérieure de l'Empire, & de s'assurer l'hérédité de la dignité Impériale, par la nécessité de demeurer soumis à cette puissante Maison.

En 1683. l'Empereur se vit tout-à-coup attaqué par les Turcs, qui prirent pour prétexte de lui faire la guerre, la protection des Hongrois mécontents, qui depuis plusieurs années s'étoient révoltés contre l'Empereur, sous la conduite du Comte Tekeli.

A l'ouverture de cette premiere Campagne, l'Empereur se vit contraint de sortir de Vienne avec précipitation. Cette Capitale fut assiégée par les Turcs, qui l'auroient prise s'ils avoient sçu attaquer des Places fortifiées régulièrement. Mais le Roi de Pologne Jean Sobieski, aiant eu le tems de marcher au secours de Vienne avec toutes les forces de la Pologne, & le feu Duc de Lorraine aiant eu celui de rassembler toutes celles de l'Empereur, ces deux Princes battirent l'armée Ottomane, & lui firent lever le Siège de Vienne.

Depuis ce tems-là jusqu'en 1688. l'Empereur eut toujours des succès avantageux contre les Turcs, tant par ses forces particulieres, que par les assistances de tout l'Empire qu'il sçut armer en sa faveur, & qu'il engagea à faire marcher des Troupes en Hongrie.

Ce premier événement du Siège de Vienne, qui mit l'Empereur sur le bord du précipice & de sa perte entière, n'apporta pourtant aucun changement dans sa conduite, par rapport à sa politique. Il ne se rabaisa point dans ce tems fâcheux envers aucun Prince. Il refusa fièrement les prompts secours que le Roi lui offrit, parce qu'il vouloit que l'Empire regardât toujours ce Prince comme son ennemi, puisqu'il l'étoit de sa Maison, & il ne reçut le service du Roi de Pologne & de tous les Princes de l'Empire, que comme des secours donnés par un devoir indispensable.

Ce que je ne fais remarquer, que pour faire connoître avec quelle fermeté ce Prince a toujours suivi sa politique ambitieuse & cachée. Voici quelle a été sa conduite depuis 1688. jusqu'en 1698.

Il a continué la guerre en Hongrie contre les Turcs. Il a obligé tout l'Empire à se déclarer contre la France par un résultat de la Diète. Il a fait soutenir la guerre sur le Rhin par cette Armée de l'Empire. Il a soutenu le Duc de Savoie contre la France, & lui a envoyé des secours considérables de ses propres Troupes & de celles des Princes de l'Empire; secours, qui bien loin d'épuiser ses Finances, lui valoient de l'argent, & augmentoient sa puissance par les impositions qu'il faisoit sur tous les Princes d'Italie, qu'il prétendoit tous Fédérateurs de l'Empire; droit qui depuis long-tems n'étoit plus connu en Italie & qu'il sçut faire revivre.

La paix de Rîswick & celle de Carlowitz en 1698. aiant rendu le calme à l'Europe, l'Empereur est resté armé, respecté & craint dans tout l'Empire; & fort accrédité auprès de ses Alliés, dont il n'a jamais abandonné aucun; de manière qu'à la mort du Roi d'Espagne Charles II. il a sçu pour son intérêt particulier & la grandeur

de sa Maison,veiller toutes les jalousies qu'il avoit données aux Puissances de l'Europe, de l'ambition & des desseins dangereux de la France, à qui il a suscité autant d'ennemis que de Princes ou d'Etats: Après quoi dans les premières années de la guerre présente il a païé le tribut ordinaire à la nature, aiant laissé son fils aîné Joseph-Ignace I. sur le Trône Impérial, & revêtu l'Archiduc Charles son cadet, du nom (jusqu'à présent imaginaire.) de Roi d'Espagne.

Tout ce que je viens de dire de la conduite de l'Empereur Leopold, n'est que pour montrer qu'il a été celui de tous les Princes que j'ai vû regner, dont la politique ambitieuse a toujours été la plus cachée & la mieux suivie. Il s'est toujours réglé sur ses véritables intérêts, & n'en a jamais été détourné par les Cabales intérieures de sa Cour, au moins assez puissamment pour les quitter de vûe.

Les mêmes louanges ne seront (selon les apparences) point données à son fils l'Empereur Joseph-Ignace. Il paroît avoir la même attention à augmenter la puissance de la dignité Impériale, & la grandeur particuliere de sa Maison, & suivre sur ces deux points la politique de son pere; mais il garde moins de mesures. Il ne va plus pied à pied comme son pere, & il pourroit bien dans la suite se former une Ligue pour son abaissement, aussi puissante que celle que l'Empereur son pere avoit sçu former pour abaisser la France, en augmentant son crédit particulier & la grandeur de sa Maison.

Je n'ai qu'un mot à dire de la République de Venise, par rapport à sa politique paisible ou ambitieuse.

Cette Puissance se croit la plus sage de l'Europe pour son gouvernement. Elle ne veut prendre aucune part directe aux guerres entre les Princes Chrétiens. Elle se contente de son petit Etat de Terre ferme en Italie, & pourvû que les Turcs la laissent en repos en Dalmatie & dans la Morée, elle y demeurera.

Il faut pour cela qu'elle soit toujours dans de grandes liaisons avec la Maison d'Autriche Allemande, dont elle ne peut se dispenser de suivre les mouvemens, par rapport à ses démêlés contre les Turcs, afin d'être réciproquement protégée par les Princes de cette Maison, contre les Turcs leurs ennemis communs. Ainsi je puis dire que le Gouvernement de la République de Venise sera toujours réglé sur les maximes du Prince paisible.

Si dans l'ordre que je me suis proposé de suivre sur la matière de ce Chapitre, je n'avois point eu à parler de la République de Venise avant M. le Duc de Savoie, ce Prince auroit trouvé sa place après l'Empereur Leopold, par la comparaison que j'aurois eu occasion de faire entre ces deux caractères ambitieux, également réglés par des vûes d'agrandissement, mais différemment exécutées.

Monsieur le Duc de Savoie est ambitieux, & règle toutes les ma-

ximes de sa politique sur celles qui doivent être suivies par ce Prince ambitieux & qui desire son agrandissement ; mais il est avare & haineux. Ces deux qualités paroissent toujours en tout ce qu'il fait beaucoup plus marquées qu'elles ne le devoient être, & il a trop fait sentir à toute l'Europe que son intérêt sordide & son ressentiment, le faisoient aussi souvent agir que la belle gloire. Il n'a d'autre véritable conseil que son intérêt & sa passion ; & jamais ses Ministres, ni ses Maîtresses, n'ont eu du crédit sur son esprit, dès qu'il a voulu agir, poussé par quelqu'une de ces qualités dominantes.

Ce Prince donc a eu plusieurs guerres contre les peuples de Mondevins ses sujets, parce qu'il a voulu leur ôter leurs Privilèges particuliers, en quoi il a réussi en la plus grande partie. Il en a eu aussi contre les Vaudois ses sujets pour la même raison, & parce qu'il s'est trouvé dans des tems comme forcé à suivre les mouvemens de la France, qui n'étoit pas contente de ces peuples, dont il y en avoit une partie sujets du Roi.

Mais dans toutes ces expéditions, son caractère fourbe s'est fait connoître, principalement par ses intelligences avec les Vaudois, dans le tems même qu'il paroissoit leur faire la guerre de concert avec la France, contre qui il méditoit de se déclarer en faveur de l'Espagne.

Lorsqu'en 1690. M. le Duc de Savoie déclara la guerre à la France, avec laquelle il paroissoit de bonne intelligence, & à qui il devoit même par un Traité joindre ses Troupes pour entrer dans le Milanès, & accepter le titre de Généralissime, il trahissoit cette Couronne, & avoit conclu des Traités avec l'Empereur, l'Espagne, l'Angleterre & la Hollande.

Lorsqu'en 1696. il fit sa paix particulière avec la France à l'insçu de ses Alliés, il les trahissoit pour son intérêt. Il étoit fort grand à la vérité cet intérêt, & dans le cœur d'un Prince du caractère de M. le Duc de Savoie fort capable de l'emporter sur la droiture. Le Roi lui rendoit la Savoie, le Comté de Nice & Suze que nos troupes occupoient ; lui remettoit Pignerol & son territoire, dont la France étoit en possession depuis long-tems, & faisoit épouser la Princesse sa fille aînée à M. le Duc de Bourgogne, sans qu'il lui en coûtât une pistole pour sa dot.

Ainsi l'on vit d'un jour à l'autre ce Prince de Généralissime des Armées de nos Ennemis en Italie, devenir Généralissime de nos Troupes, & concourir avec les siennes au Siège de Valence, place du Milanès.

Lorsqu'en 1703. la France fit arrêter une partie de ses troupes qui étoient jointes aux nôtres dans la Lombardie, & lui fit la guerre, c'est que le Roi eut une conviction entière de ses Traités & de ses liaisons secrètes avec nos ennemis, & qu'il trahissoit depuis long-tems la France & l'Espagne, malgré la nouvelle Alliance qu'il venoit de contracter.

avec le Roi d'Espagne Philippe V. qui avoit épousé la Princesse sa cadette.

La situation des Etats de M. le Duc de Lorraine, & les exemples de ses prédécesseurs, ne lui permettent pas de suivre dans sa politique d'autres maximes que celles du Prince paisible.

Presque tous les Princes d'Allemagne sont des preneurs de subside, & des marchands d'hommes. Ils tournent presque toujours du côté de la Puissance qui leur donne le plus, & qui a le plus de facilité à se faire joindre par les hommes qu'ils lui vendent.

Les Princes d'Italie au nombre desquels je mets la République de Genes, ne veulent & ne doivent souhaiter que leur repos: quand il est troublé, ce n'est qu'à leur oppression. Il leur en coûte toujours des quartiers que l'on prend sur eux, ou de grosses sommes d'argent, sous prétexte de contribution, ou d'exemption de quartiers.

La Puissance Ecclésiastique du Pape vient même de souffrir beaucoup, par les prétentions de l'Empereur Joseph sur les parties qui composent cet Etat, l'écoulement de plusieurs siècles ayant effacé en Italie la mémoire qu'elles eussent autrefois été démembrées de l'Empire d'Occident.

Ce long examen sur les deux Chapitres du Prince ambitieux ou paisible, servira à faire sentir à mon Fils que les Princes sont hommes comme nous, soumis aussi souvent que nous aux passions des particuliers qui les approchent, & que presque toujours ces deux caractères des Princes ambitieux ou paisibles, se trouvent mêlés en eux d'autres mauvaises qualités, qui souvent l'emportent sur les bonnes.

C H A P I T R E I V.

Des Républiques.

* J E ne m'étendrai point ici sur les maximes des Républiques. Presque toutes veulent le repos; & si elles sont susceptibles d'ambition & d'envie de s'accroître, au moins ne paroît-il pas que ce soit dans d'autres vûes, que celles de la conservation de leur liberté & de leur commerce.

De toutes les Républiques de l'Europe, celle de Hollande est la plus puissante, & peut-être que son desir apparent de la sûreté de son Etat & de la possession du commerce de tout le monde, pourroit bien couvrir de plus grandes vûes: c'est ce que le tems éclaircira.

L'on peut dire avec vérité que les maximes générales du gouvernement dans les Républiques, sont moins sujettes à changer que celles des Etats gouvernés par un Prince, parce que les intérêts sont toujours les mêmes, & ne se rapportent qu'au bien général de l'Etat.

REMARQUES.

Comme les réflexions sur les deux Chapitres précédens contiennent celles que j'ai crû devoir faire sur les maximes ambitieuses, ou paisibles pratiquées par les Princes, ou les principales Républiques de l'Europe, dans leur gouvernement, je ne dirai rien ici des autres Républiques, qui font un personnage si peu considerable sur ce grand théâtre du monde, qu'elles ne méritent point de réflexions particulieres, que celle de dire qu'elles sont uniquement appliquées à leur conservation, & qu'elles coureroient trop de risque à vouloir prendre part dans les démêlés qui agitent les grandes Puissances.

Cependant il y en a une dont les maximes & le gouvernement civil sont fort particulieres, & qui fait une grande figure dans l'Europe, sans pourtant prendre part à ses agitations, au moins par rapport à des vûes ambitieuses.

C'est celle des Suisses. Ces Peuples se sont depuis plusieurs siècles soustraits à la Domination de la Maison d'Autriche, & depuis ce tems-là se maintiennent dans une indépendance parfaite, sans Places de guerre, sans Corps de Troupes soudoïé, & seulement par leur union, leur situation, la quantité de leurs hommes, & leur soin à se rendre Guerriers hors de chez eux.

Cette République est composée de treize Républiques, qui chacune en leur particulier ont des maximes différentes de se gouverner, différentes même entr'elles de Religion. Quelques-unes sont mi-parties pour la Religion, & ont des Alliances particulieres avec les Puissances.

Cependant toute cette confusion apparente d'intérêts differens se trouve toujours parfaitement réunie en un même Corps dans leurs Diettes générales, toujours supérieures pour les intérêts qui regardent la Nation entiere, aux deux Diettes Catholiques ou Protestantes, & aux particulieres de chaque Canton.

Ainsi aucune Puissance voisine ne peut attenter sur la moindre partie de ce Corps, qui paroît ramassé, sans avoir pour ennemi le Corps entier de la République; & c'est cette union continuelle, & exactement observée qui maintiendra sa liberté sans atteinte & sans diminution.

Comme ce Païs n'est pas fort fertile, & que sa situation ne met pas ses Peuples en état de faire d'autre commerce que celui de leurs chevaux, & de leurs laitages, ce qui ne pourroit pas leur procurer beaucoup de richesses; parce qu'ils ont besoin de leurs voisins pour en tirer les choses nécessaires à la vie, qu'ils ne peuvent avoir assez abondamment chez eux; & qu'ainsi l'argent qui entreroit par les chevaux & laitages, en ressortiroit sur le champ pour l'achat des bleds, sels, épiceries, & autres denrées dont ils manquent; ces Peuples attentifs à leur aisance & à leur conservation, ont imaginé un autre commerce qui leur réussit

parfaitement bien , & leur porte tous les ans beaucoup d'argent.

C'est celui de se faire donner des pensions des Puissances, moyennant lesquelles , & en vertu d'Alliances particulieres avec ces Puissances , sans préjudice des Alliances générales, ils vendent leurs hommes par des Traités pour servir à la guerre , pourtant toujours en Corps de Compagnies & de Régimens ; de maniere qu'il se trouve souvent que deux Puissances qui sont en guerre entr'elles , ne laissent pas d'avoir des Corps Suisses à leur service , qui servent également bien les Princes auxquels ils se sont vendus.

Cette politique réussit aux Suisses, porte de l'argent dans leur País, qui sans cela n'y entreroit pas, & maintient ces Peuples dans l'usage de la guerre : ce qui conservera leur liberté. *

C H A P I T R E V.

Du soin du Prince à former des Généraux.

DE quelque prévoiance que le Prince puisse être dans son Cabinet, & quelques bien médités que puissent être ses projets, soit pour une guerre qu'il voudra entreprendre, soit pour la réussite d'un dessein particulier dans le cours d'une guerre, si le Général qu'il en chargera n'a tous les talens convenables, il est presque assuré que rien ne réussira.

L'on peut dire avec assurance, que le Prince doit avoir fait choix, non-seulement d'un bon Général, mais qu'il doit encore s'appliquer continuellement à examiner les Officiers, dont les bonnes qualités pour la guerre lui puissent faire espérer dans les suites qu'ils se rendront capables du commandement.

Leurs talens pour la guerre reconnus sans prévention, il doit les mettre en place de bonne-heure ; s'appliquer à connoître leur portée par des emplois médiocres qu'il leur donnera d'abord, les élevant à mesure qu'il sentira leur capacité & leurs vûës s'augmenter ; les entretenir quelquefois ; recevoir avec douceur & bonté les mémoires & les projets qu'il leur aura ordonné de lui dresser sur des desseins qu'il voudra leur donner à exécuter, ou même qu'il voudra faire exécuter par d'autres, afin de s'assurer mieux par lui même, de la maniere dont ils pensent, & de l'étendue de leur esprit pour la guerre.

Lorsqu'il se rapporte à ses Ministres des talens de ceux qu'il veut employer, sans s'attacher à connoître par lui-même leur portée, il tombe souvent dans l'inconvénient de faire de mauvais choix ; parce qu'il se sera laissé aller à l'intérêt particulier du Ministre, auquel il se sera rapporté de ce choix entre plusieurs.

Cette méthode de cultiver les talens & de donner de l'émulation
aux

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 41

aux jeunes gens , leur inspirera de l'application , les accoutumera à penser , parce qu'ils sentiront que leur élévation dépendra d'avoir mieux pensé que les autres ; & par-là , le Prince se formera lui-même une pépinière de Généraux qui auront de l'expérience à la fleur de leur âge , & dans le tems où ils peuvent agir avec le plus d'activité.

Les jeunes gens de qualité qui se destinent à la guerre , doivent aussi de leur côté , par leur application au métier , se mettre à portée d'attirer sur eux les yeux & l'attention du Prince par lequel ils espèrent de se voir avancés.

Il faut qu'ils soient fort soigneux de remplir avec exactitude toutes les fonctions de leurs emplois , même jusques dans les moindres détails ; qu'ils soient vigilens , curieux de voir & d'apprendre des gens qui en sçavent plus qu'eux ; respectueux envers les supérieurs , & attentifs à se faire parmi les Généraux , des amis qui veuillent bien les instruire , qui souffrent avec douceur leurs questions , & qui leur rendent de bons offices , qu'ils doivent toujours tâcher de mériter , en se distinguant des autres jeunes gens inappliqués , qui ne sont que trop communs dans les Armées ; principalement depuis que le mérite pour passer d'un grade à un autre , ne consiste que dans le tems que l'on a passé dans ces grades , & que sans distinction de mérite personnel , on élève ceux , qui par leur ancienneté dans un grade inférieur , se trouvent dans le nombre de la promotion que le Prince veut faire. Maxime très pernicieuse qui ôte toute émulation & desir de se distinguer , & qui remplit les Armées d'un grand nombre d'Officiers incapables du grade auquel ils se trouvent élevés.

REMARQUES.

Toutes les attentions que je demande aux Princes sont raisonnables , de l'intérêt de leur grandeur , & de la gloire de leurs Etats : mais tout ce que j'ai dit des caractères de ceux que j'ai vû regner , doit avoir fait connoître que puisqu'ils sont hommes & susceptibles dans leur maniere de gouverner , du mouvement de leurs passions , ou des passions de ceux qui les approchent , ils peuvent bien aisément dans le choix particulier de leurs Généraux , agir sans choix , par prédilection , par sympathie d'humeur , ou en se conduisant par les passions ou les intérêts particuliers de ceux , ou de celles qui les gouvernent.

Pour prouver ce que j'avance , je ferai ici quelques remarques , sur ce que j'ai vû arriver en France de mon tems , par rapport à la matiere de ce Chapitre. Je ne parlerai pas des autres Etats , parce que je n'en puis rien sçavoir , que ce que l'on m'en a dit , & qui pourroit n'être pas d'une vérité tout-à-fait exacte.

La réputation du Maréchal de Turenne étoit grande & bien éta-

blic. En l'année 1667. le Roi le choisit pour commander son Armée en Flandres sous lui. Dans le cours de cette Campagne ce Général donna tant de sujets de jalousie à M. de Louvois Ministre de la Guerre, jeune & ambitieux, & qui vouloit seul gouverner son Maître, qui sembloit prendre goût à la guerre, que ce Ministre craignant peut-être avec raison la faveur de M. de Turenne, songea à lui donner un puissant émule pour balancer un crédit, dont il craignoit les suites.

Il ne pouvoit trouver cet émule que dans la personne de M. le Prince. Ce fut ce qu'il fit en proposant au Roi pour une expédition d'hyver, l'invasion de la Franche-Comté voisine de la Bourgogne, dont M. le Prince étoit Gouverneur, & en faisant charger ce Prince des préparatifs secrets de cette entreprise, à laquelle pourtant le Roi voulut être présent.

Voilà une première occasion où j'ai vu paroître les effets des intérêts particuliers. S'il n'y en avoit point eu d'autres plus funestes à l'Etat, il seroit bien plus florissant qu'il ne l'est à présent; car M. le Prince étoit un des plus grands Capitaines de son siècle, & l'effet de cette jalousie du Ministre ne produisoit qu'un bien, puisqu'il faisoit employer par son Maître deux hommes excellens dans la guerre, au lieu d'un qui n'auroit pu commander deux Armées lui seul.

En 1668. après la Paix d'Aix-la-Chapelle, le Roi fit trois Maréchaux de France, qui furent Messieurs de Créqui, de Bellefond & d'Humieres.

Le premier parvint à cette dignité par son mérite particulier; car il avoit été long-tems disgracié par le crédit de M. de Colbert, à cause des liaisons qu'il avoit avec M. Fouquet.

Le goût seul du Roi fit choisir M. de Bellefond; & il a paru que ce fut le goût de M. de Louvois pour Madame d'Humieres, qui procura le Bâton de Maréchal de France à son mari, & le fit préférer à plusieurs Lieutenans Généraux plus anciens que lui, & qui par ce qu'ils ont paru depuis, méritoient mieux cette dignité que lui.

Ainsi l'on peut dire que de ces trois hommes destinés par leur dignité au commandement des Armées, il n'y en avoit qu'un qui en fût effectivement digne.

Dans la guerre qui commença en 1672. & qui dura jusqu'en 1679. les intérêts particuliers du Ministre & de la Maîtresse, ont souvent dans le choix des Généraux & des commandemens, prévalu sur l'intérêt de l'Etat.

M. le Prince qui étoit gouteux, malgré ses incommodités, n'a pas laissé de servir quelques Campagnes pour prendre le tems de substituer M. le Duc son fils au commandement des Armées. Ce qu'il croïoit pouvoir faire d'autant plus facilement, que par la mort du Maréchal de Turenne, il se voïoit sans contredit le premier Capitaine qu'eût la France.

Il se trompa pourtant; car on aima mieux ne se plus servir de lui,

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 43

que de donner le commandement en chef de l'Armée principale à M. le Duc, quoique M. le Prince offrit d'accompagner M. son fils à la guerre pour lui servir de conseil.

Le commandement des Armées tomba donc sur plusieurs anciens Lieutenans Généraux, devenus Maréchaux de France après la mort de M. de Turenne. Parmi ceux-là il y en eut quelques-uns que leur mérite & leur capacité firent choisir, comme les événemens l'ont justifié. Deux obtinrent cette dignité, & furent portés au commandement par des intérêts particuliers.

Ce fut Madame de Montespan qui fit M. de Vivonne son frere, qui étoit Général des Galeres. Ce fut M. de Louvois, dans ce tems-là Amant de Madame de Rochefort, qui fit son mari Maréchal de France, & qui voulut lui faire commander des Armées.

Ces deux Généraux ne réussirent point dans les emplois dont ils furent chargés. Après l'abandon de la Sicile, Madame de Montespan ne tenta plus rien pour son frere, & la mort de M. de Rochefort délivra M. de Louvois du soin de le protéger.

Dans la guerre qui commença en l'année 1688. & qui finit en 1698. M. de Louvois a paru d'abord avoir eu tout le crédit dans la distribution du commandement des Armées. Il en fit exclure M. le Maréchal de Luxembourg devenu son ennemi, pour des raisons qui ne sont pas du sujet que je traite. Il porta le Roi à mettre M. le Maréchal d'Humieres à la tête de l'Armée de Flandres, & envoya le Comte de Sourdis dans l'Electorat de Cologne.

Ces deux Généraux réussirent mal. M. de Louvois fut contraint d'abandonner M. le Maréchal d'Humieres après la Campagne de 1689. & de revenir à M. de Luxembourg, quoique son ennemi. Pour le Comte de Sourdis il se comporta si mal dans l'Electorat de Cologne, que le Roi fut obligé de le rappeler. Cependant M. de Louvois eut le crédit de lui faire donner le commandement de la Guyenne, avec de gros appointemens.

Au commencement de l'année 1690. ce fut le crédit de M. de Louvois seul, qui fit destiner M. de la Trousse au commandement de l'Armée d'Italie. Ce Général mourut avant l'ouverture de la Campagne, & le commandement de cette Armée demeura à M. de Catinat, Lieutenant Général destiné à servir sous M. de la Trousse. Le nouveau choix de ce Général, fait par le Ministre, a été justifié par les événemens heureux, qui ont procuré le Bâton de Maréchal de France à M. de Catinat.

Jusqu'en l'année 1691. qui fut celle de la mort de M. de Louvois, nous voyons que lui & les Maîtresses ont eupresque tout le crédit aux destinations des piémiéres places, à la réserve de celle qui fut donnée à M. le Maréchal de Noailles, que le goût seul du Roi,

aidé des insinuations de Madame de Maintenon , fit nommer pour commander l'Armée de Catalogne. Ce mauvais choix ne put pas être soutenu long-tems , & il y fallut envoyer M. de Vendôme, qui y redressa les affaires du Roi , & prit Barcelone.

M. de Louvois par sa mort, avoit laissé M. de Barbezieux son fils en sa place : il étoit jeune & avoit beaucoup d'esprit ; mais son crédit ne put pas aller jusqu'à disposer des meilleures Places , comme son pere l'avoit souvent fait.

Après la mort de M. de Luxembourg, arrivée dans les premiers jours de l'année 1695. ce fut le Roi seul qui se déterminà à mettre M. le Maréchal de Villeroi à la tête de son Armée de Flandres. Ce Général en qui, comme la France ne l'a que trop senti, les parties essentielles pour un tel commandement manquoient absolument, n'y a été élevé que pour l'abaissement de la gloire des Armées du Roi, toujours victorieuses jusqu'à ce tems fatal. Je n'en dirai pas davantage ici. Il a pourtant duré dans le commandement des Armées, jusqu'en 1706. qu'il n'a plus été possible au Roi de l'y conserver sans achever d'exposer son Etat.

La mort de M. de Barbezieux arrivée dans les premiers jours de 1701. dans le tems que la révolution d'Espagne commençoit à faire éclater la guerre présente, me fournit une nouvelle époque sur la matière de ce Chapitre.

Jusqu'ici les Ministres dont le Roi s'étoit servi, avoient du mérite, & s'ils avoient procuré l'avancement de leurs amis & de leurs créatures, c'étoit toujours avec des mesures qui ne nuisoient pas en total au bien des affaires du Roi. Aussi nous avons toujours vu que les Ministres & les Maîtresses ont abandonné leurs proches & leurs amis après les avoir élevés, quand ils ont connu qu'ils ne pouvoient les soutenir, sans un dépérissement des affaires de leur Maître ou de leur Amant.

Quelques mois avant la mort de M. de Barbezieux, le crédit seul de Madame de Maintenon avoit fait donner le Contrôle général des Finances à M. de Chamillart, à qui cette Dame fit encore donner la Charge de Secrétaire d'Etat de la Guerre après la mort de M. de Barbezieux.

Ce Ministre des Finances & de la Guerre, également ignorant dans l'exercice de ces deux grands Emplois capitaux dans un Etat, les a exercés tous deux ensemble pour le malheur de la France, jusqu'en l'année 1708. qu'il s'est volontairement démis des Finances, après avoir ruiné le Roi & épuisé l'Etat, & s'est réservé le Secrétariat de la Guerre, qu'il est aussi incapable d'exercer, qu'il l'étoit de faire les Finances, sans que jusqu'à présent le Roi paroisse faire la moindre attention à l'état auquel le réduit l'incapacité de ce Ministre.

Depuis ce nouveau Ministère il ne s'est plus trouvé de choix & de

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 45.

distinction de mérite de guerre. Les Promotions aux Dignités ont été aussi nombreuses, que le Ministre les a jugées nécessaires pour y pouvoir faire comprendre son frere, ses gendres, ou ses créatures. Pour faire commander une Armée à M. de la Feuillade son gendre, il a fait faire au Roi assez d'Officiers Généraux, afin d'y trouver un nombre suffisant de ses Cadets pour lui obéir. Il l'a ensuite chargé du commandement de l'Armée de Piémont & de l'entreprise du Siège de Turin. Il en a coûté à la Monarchie d'Espagne ses Etats en Italie, & au Roi des sommes immenses, une grande partie de sa grosse artillerie, & plus de vingt-cinq mille hommes.

A quoi il faut encore ajoûter que ce nombre prodigieux d'Officiers Généraux, dont la plus grande partie sont indignes de leur élévation, étant païés de leurs appointemens, quoiqu'ils ne fassent point de service sur la ligne, causent une très-grande dépense au Roi.

Les intrigues différentes ont fait la plus grande partie des derniers Maréchaux de France. Ceux de Villeroi & de Boufflers, qui étoient de la Promotion de 1693. & qui, comme je l'ai déjà dit, ont été maintenus dans le commandement par le goût du Roi, ont beaucoup contribué aux événemens funestes de cette guerre.

M. de Boufflers après avoir perdu l'Electorat de Cologne, Liège, la Meuse Espagnole, la Gueldre & le Limbourg, n'a pû se soutenir plus long-tems dans le commandement des Armées.

Le Maréchal de Villeroi a été rappelé après l'entrée des Lignes, la perte de la Bataille de Ramilly, & celle de la Flandre Espagnole.

Le Maréchal de Tallard a perdu la Bataille de Hochstet, la Baviere, & toute l'Allemagne. Sa prise seule à la Bataille de Hochstet nous en a délivrés.

Le Maréchal de Tessé a pensé perdre toute l'Espagne. Il a manqué Barcelone, où il a abandonné une quantité prodigieuse d'artillerie, de munitions de guerre, & de bouche, à la seule nouvelle qu'il paroïssoit sur les côtes de Valence une escadre Ennemie. Depuis il a été chargé du commandement de l'Armée de Dauphiné, où il a laissé former le Siège de Toulon à M. de Savoie, retirer paisiblement ce Prince de devant cette Place, & lui a ensuite laissé prendre Suze, qui dans cette conjoncture étoit pour le Roi d'une conséquence infinie. Cependant tous ces événemens malheureux, qu'il étoit aisé de détourner, ne l'ont retiré de la guerre que pour être employé dans une Négociation à Rome, où il vient de réussir comme il a fait à la guerre. Il faut espérer que le Roi ne s'opiniâtrera pas davantage à lui chercher du mérite de quelque espèce qu'il soit.

M. le Maréchal de Marfin, élevé sans aucun mérite de guerre, & par la cabale des Dévots de la Cour, n'a heureusement pour le Roi pas duré long-tems. Il avoit eu par son incapacité beaucoup de part à la

suite de la Bataille de Hochstet, après la prise du Maréchal de Tallard. Il a infiniment contribué à la perte de l'Italie, & à l'événement de Turin, où il a été tué.

Il seroit trop long d'entrer dans un examen exact des mauvais choix dans les Emplois inférieurs, auxquels le Ministre & les intrigues des femmes de la Cour ont eu la principale part depuis huit années. Des volumes entiers ne suffiroient pas pour la décrire : je laisse ce vaste sujet aux Critiques qui voudront s'en donner la peine. Il me suffira donc de dire ici, que le peu de soin du Roi à examiner la portée de ses Ministres, & celle des Généraux qu'il a empoîés, a mis la France en huit ans, de l'Etat le plus florissant de l'Europe, à la veille d'une décadence & d'une ruine presque entière.

C H A P I T R E V I.

De l'attention du Prince à élever suivant les talens, & récompenser suivant les services.

QUoique la longueur des services doive être mise en considération par le Prince, je ne sçaurois pourtant approuver la manière dont les promotions se sont faites depuis plusieurs années, que l'on a pris pour règle certaine d'élevation le temps que l'on avoit passé dans un grade inférieur. Les conséquences en sont très-pernicieuses pour le service : elles dégoûtent celui que ses talens pour la guerre, & ses actions distinguées n'avancent point par préférence à celui qui n'a ni volonté, ni talent. * Nous en avons eu dans ces derniers tems trop d'exemples funestes à l'Etat. *

Cependant il ne faut pas que le Prince renvoye sans récompense les vieux Officiers, qui ayant bien servi dans les emplois qui leur avoient été confiés, & ne se trouvant pas assez de talens pour passer à une plus grande élévation, ne peuvent y être portés qu'au dommage du Prince. Il est de sa sagesse que les hommes qui ne se font pas justice sur leur mérite personnel, ne puissent pas entrevoir que c'est pour leur incapacité qu'on les éloigne du service actuel des Armées, & qu'au contraire c'est pour leur marquer la satisfaction qu'on a des services qu'ils ont rendus, qu'on les récompense par des emplois qui leur procurent le repos.

R E M A R Q U E S.

* Les réflexions à faire sur ce que contient ce Chapitre, où je parle de l'attention que le Prince doit avoir à élever suivant les talens, & récompenser suivant les services, se trouvent presque toutes dans ce qui

vient d'être dit dans les remarques sur le Chapitre précédent, où j'ai fait voir par la conduite qui a été tenuë en France de mon tems, que cette maxime salutaire aux Princes pour la conservation & la gloire de leur Etat, n'y a presque point été suivie.

J'ajouterai seulement à ce que j'ai dit, que comme dans ces derniers tems les Ministres & les Généraux ont été pris sans choix, les récompenses & les élévations ont suivi le même mouvement du gouvernement, parce que comme je viens de le dire, il a été d'une conséquence absolue, que le mauvais choix soit tombé sur les subalternes, comme il étoit tombé sur ceux qui doivent donner le mouvement aux autres; & que les talens n'ayant plus été la véritable raison de l'élévation ou de la récompense, il s'en est nécessairement ensuivi, que les intérêts particuliers & les cabales de la Cour ont été les seuls motifs des élévations & des récompenses.

Raison sensible de l'anéantissement de la belle gloire dans la Nation, autrefois si remplie du desir de surpasser ses égaux par un mérite & des talens distingués.

Tous les Chapitres suivans de mes Mémoires sur la Guerre, ne sont que pour instruire mon fils des fonctions de tous les Officiers Généraux, & du détail nécessaire pour le service des Armées. Ainsi cette matière ne mérite point de réflexions. *

CHAPITRE VII.

Des qualités du Général.

LEs principales qualités du Général doivent être la fidélité & le zèle pour le service de son Prince, le courage, la fermeté d'esprit, l'expérience, la prudence, la justice & la sobriété. Son âge même doit être mis en considération.

Un trop jeune, quelques lumières qu'il puisse avoir, pourroit aisément se laisser emporter à quelque entreprise téméraire, tant par le feu de ses pensées, & par sa trop grande confiance en lui-même, que par la jeunesse bouillante & peu expérimentée, dont il pourroit se laisser entourer, par conformité d'âge & de société de plaisir.

Ces inconveniens ne sont point à craindre d'un vieux Capitaine, pourvu que sa santé soit encore bonne. L'expérience qu'il aura acquise dans les différentes guerres, dans lesquelles il aura servi & commandé, lui fera peser mûrement les embarras, dans lesquels une témérité malheureuse le jetteroit, & éviter des conseils donnés avec trop de précipitation, & par des gens de trop peu d'expérience.

Je ne dirai point en particulier quelles sont les fonctions. Le Gé-

néral d'une armée y représente son Prince. Ainsi il est chargé d'exécuter, & faire exécuter tout ce que le Prince feroit lui-même, s'il avoit jugé à propos de commander son Armée en personne.

CH A P I T R E V I I I.

Des fonctions du Lieutenant Général.

L Es Lieutenans Généraux ont été multipliés depuis quelques années, à proportion que les Armées ont été plus nombreuses. Il y en a toujours trop pour les logemens, & rarement assez dans les jours de batailles ou d'actions, au moins de ceux à qui un Général puisse confier la conduite d'une aîle.

L'étendue du terrain qu'occupe une Armée en bataille, ne permettant pas au Général de pouvoir assez promptement se porter d'une aîle à l'extrémité de l'autre, pour remédier avec diligence à un désordre qui arriveroit, il faut de toute nécessité que ce soin regarde le Lieutenant Général qui y commande; & c'est pour cela que le choix de sa personne ne doit pas être indifférent au Prince.

Ce grade n'est subordonné qu'au seul Général, de qui chacun de ceux qui y sont élevés à leur tour, reçoivent le mot, & ensuite tous les ordres qui regardent le service de l'Armée pendant les vingt-quatre heures qu'ils font de jour.

Ensuite de quoi le Lieutenant Général de jour charge le Maréchal de Camp de jour, de la distribution du mot & de tous les autres ordres.

Il voit, quand il lui plaît, monter les Gardes, visite les postes, & en rend compte au Général.

Si c'est un jour de marche, il accompagne le Général, pour en recevoir tous les ordres, & les faire exécuter. S'il sort de l'Armée un détachement considérable, il en peut prendre le commandement, à moins que le Général, pour des raisons dont il ne doit pas l'explication, n'en ordonne autrement.

Pour quelques raisons que l'Armée prenne les armes, c'est à lui à la mettre en bataille, & il est réputé la commander jusqu'à ce qu'elle y soit, & que chacun soit obligé de se tenir à son poste.

Si l'Armée, en se mettant en bataille pour combattre, est obligée de détacher un gros Corps devant elle, qui soit indifféremment pris de toute l'Armée, & qui ne soit pas d'une aîle entière, il en prend le commandement, & le mène au combat.

Les autres jours, le Lieutenant Général a son poste fixe sur la ligne, ordinairement suivant son ancienneté avec ses camarades, & marche avec le Corps qui lui est particulièrement subordonné, suivant le rang qu'il tient sur l'ordre de bataille.

Dans

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 49

Dans les Sièges , lorsqu'il y a plusieurs attaques , le Lieutenant Général de jour , prend pour y commander , celle qui est la plus considérable & où monte le plus gros corps de Troupes. Il y demeure pendant vingt-quatre heures , après quoi il est relevé par celui qui le suit.

Le premier jour que l'Armée s'assemble , & que le Général est au camp , c'est le plus ancien Lieutenant Général qui prend jour ; ainsi de suite jusqu'au dernier jour de la Campagne , à la réserve du tems des Sièges , où l'ouverture de la tranchée se fait toujours par le plus ancien Lieutenant Général , que les autres suivent par leur ancienneté.

Les Patentes des Lieutenans Généraux s'appellent Pouvoirs. Un seul suffit pour toute la vie ; mais il leur faut chaque Campagne une lettre du Prince , qu'on appelle de service , adressante au Général , sous lequel ils doivent servir , sans quoi ils ne seroient pas reconnus.

Comme à la fin de chaque Campagne , l'ordre est que le Général , à la séparation de l'Armée , leur remette une seconde lettre du Prince , qu'on appelle de remerciement.

Le Roi entretient au Lieutenant Général en Campagne deux Aides de Camp , pour porter ses ordres , & une Compagnie de trente Gardes à cheval. Sa garde d'Infanterie est d'un Lieutenant & de trente hommes.

Ses appointemens comme Lieutenant Général , sont de mille livres par mois & de cinquante rations. Il est outre cela payé de la solde de sa Compagnie de Gardes qui monte à par mois , non compris le pain , dont on lui fournit trente rations par jour pour ses Gardes.

CHAPITRE IX.

Des fonctions du Maréchal de Camp.

LEs Maréchaux de Camp ont aussi été multipliés dans les Armées ; mais avec plus de raison que les Lieutenans Généraux auxquels ils sont subordonnés , parce que c'est sur eux que tombe presque toute la fatigue & le détail du service de l'Armée. Ils observent entr'eux le même ordre que les Lieutenans Généraux.

Leurs fonctions sont de se trouver à l'heure de l'ordre , & de le recevoir du Lieutenant Général de jour , après quoi ils se retirent du lieu où l'ordre a été donné , pour le distribuer en détail au Major général pour l'Infanterie ; au Maréchal des Logis de la Cavalerie pour la Cavalerie ; au Major général des Dragons pour les Dragons ; au Major de l'Artillerie pour l'Artillerie ; au préposé du Général des Vivres , pour ce qui les peut regarder ; au Prévôt de l'Armée , & au Capitaine des Guides pour ce qui les concerne. Enfin , c'est le Maréchal de Camp qui distribue le premier l'ordre en détail.

Quand l'Armée séjourne, c'est au Maréchal de Camp à faire monter les Gardes, à les aller visiter ensuite, & puis à en venir rendre compte.

Quand l'Armée marche, il part à la tête des Gardes & du campement. En arrivant sur le terrain où l'Armée doit camper, il marque au Maréchal des Logis de l'Armée le terrain qu'elle doit occuper, au Maréchal des Logis de la Cavalerie la droite & la gauche, & au Major général le terrain de l'Infanterie, ensuite au Maréchal des Logis de l'Armée, le village qu'il destine pour le quartier Général, qui est pourtant toujours celui que le Général lui a ordonné de faire marquer, afin que le Maréchal des Logis y envoie les Fouriers, après quoi laissant le campement avec les Officiers de détail que je viens de nommer, il s'avance avec toutes les Gardes; il poste celles de Cavalerie à une plus grande distance du Camp, pour le premier jour, qu'elles ne le sont les jours suivans, parce qu'il laisse assez de terrain entre elles & le Camp, pour faire fourager l'Armée. Ce premier jour, entre les Gardes & le Camp, il poste aussi, ou envoie poster de l'Infanterie pour couvrir le Camp, & demeurer auprès des Gardes, jusqu'à ce qu'il juge qu'elles soient tranquilles; après quoi il va au-devant du Général pour lui rendre compte de son Camp. Enfin c'est sur lui que roule toute la peine, & tout le détail du service de l'Armée.

Dans les séjours de l'Armée, c'est le Maréchal de Camp de jour qui est chargé de faire les fourages, & d'en aller d'avance poster les escortes, après quoi il envoie avertir les Fourageurs de venir dans l'ordre qui leur a été prescrit, & comme il sera plus expressément dit, lorsque nous traiterons des fourages.

Dans les Sièges, il a la seconde attaque, lorsqu'il y en a deux séparées. Quand il n'y en a qu'une, il prend, de la droite ou de la gauche de l'attaque, celle que le Lieutenant Général n'a pas choisie.

Lorsque l'Armée prend les armes il soulage le Lieutenant Général de qui il exécute les ordres. Si l'Armée marche pour combattre, son poste est à la tête des Gardes, jusqu'à ce que l'on soit assez près de l'ennemi, pour les faire rentrer, après quoi il se retire à son poste naturel.

Il est Officier général; c'est un Brévet que le Roi lui donne, quand il le fait Maréchal de Camp, après quoi il ne lui faut qu'une lettre de service pour être reconnu.

Enfin il commande conjointement ou séparément du Lieutenant Général, les Troupes que l'on détache de l'Armée pour quelque action.

Le Roi lui entretient en Campagne un Aide de Camp, pour porter ses ordres, & des Gardes à cheval. Sa Garde d'Infanterie est d'un Sergent & de quinze hommes. Ses appointemens comme Maréchal de Camp sont de cinq cens livres par mois & vingt rations, & pour ses Gardes vingt rations par jour.

CHAPITRE X.

Des fonctions des Aides de Camp.

Autrefois les Aides de Camp avoient des fonctions , & même des commandemens. C'étoient des Officiers d'expérience, & des porteurs d'ordre, en qui les Officiers Généraux sous lesquels ils servoient, avoient confiance; ils avoient des Brevets du Roi.

A présent, & cela n'en est pas mieux, ce ne sont que des jeunes gens sans aucune expérience, souvent incapables de rendre un ordre, comme il leur a été ordonné, & presque toujours de rendre un bon compte à leur Général, de ce qu'il les aura chargés de voir.

Il n'y a que le Général & les Officiers généraux auprès desquels le Prince entretient & paye des Aides de Camp.

Leurs appointemens sont de trois cens livres par mois, & de quinze rations.

CHAPITRE XI.

Des fonctions des Brigadiers.

Les Brigadiers ne sont Officiers généraux que dans leurs Corps, c'est-à-dire, qu'ils n'ont de commandement particulier, que sur un certain nombre de troupes du Corps dont ils sont, soit de Cavalerie, d'Infanterie, ou de Dragons.

Ils commandent aux Colonels, & obéissent aux Officiers généraux de l'Armée: ils n'ont point d'Aides de Camp, pour porter leurs ordres, mais bien un Major de Brigade, qui fait exécuter les ordres du Brigadier, dans l'étendue seulement de sa Brigade. Il est chargé du détail de son service.

Les Brigadiers ne laissent pas d'avoir jour entre eux pour aider le Maréchal de Camp, soit à poster des Gardes du Corps dont ils sont, le jour que l'Armée arrive dans un nouveau Camp, soit pour les visiter les autres jours.

Il n'entre à l'ordre que les Brigadiers qui entrent de jour, pour la promptitude du service seulement; & ils n'entrent point dans les Conseils, n'ayant point de voix pour opiner.

Je ne ferai point de Chapitre particulier des Majors de Brigade. Il suffit de dire qu'ils sont seulement comme Majors de plusieurs Corps, pour rendre le service plus prompt.

Les appointemens des Brigadiers sont de cinq cens livres par mois de quarante-cinq jours, & de vingt rations.

Les appointemens des Majors de Brigade d'Infanterie font de trois cens livres par mois de quarante-cinq jours , & de quinze rations.

Ceux des Majors de Brigade de Cavalerie font de cent cinquante livres par mois de quarante-cinq jours , & de quinze rations.

C H A P I T R E X I I .

Des fonctions du Maréchal des Logis de l'Armée.

LE Maréchal des Logis de l'Armée est seul avec ce caractère. Il travaille sous le Général seul aux marches de l'Armée ; & la veille de sa marche , à l'ordre , il donne à chaque Officier général qui a une colonne à conduire , la copie de ce qui le regarde , & aux Officiers généraux qui entrent de jour , une copie de tout l'ordre qui se donne ce jour-là , afin qu'ils soient en état de faire exécuter tout ce qui a été ordonné par le Général.

Il marche au campement avec le Maréchal de Camp. Il distribue au Major général , & au Maréchal des Logis de la Cavalerie , le terrain que le Maréchal de Camp a marqué pour être occupé par l'Armée. Il fait marquer par les Fouriers le quartier Général & les autres quartiers.

Il visite les abords du Camp , reconnoît le pais , & s'en fait exactement informer par les gens du pais même. Sur le compte qu'il en rend au Général , il en reçoit les ordres pour faire les marches de la manière dont le Général médite de les faire.

C'est lui qui distribue & signe tous les ordres pour les quartiers de fourages. C'est lui qui remet à chacun des Officiers Généraux une copie de l'ordre de bataille. Enfin , quoiqu'il n'ait point d'autorité sur les Troupes , comme il est continuellement auprès du Général , qu'il ne reçoit les ordres que de lui , & qu'il faut de nécessité qu'il ait le secret des mouvemens de l'armée , il ne laisse pas d'avoir beaucoup de considération , principalement quand il est entendu.

Le Roi entretient auprès de lui deux Fouriers. Les Maréchaux des Logis de l'armée sont en titre d'office , & ont des provisions. Ils ont des gages fixes , outre cela une paie particulière par mois , quand ils servent.

La paie du service est de quatre cens livres par mois de quarante-cinq jours , & celle des Fouriers de cent livres par mois aussi de quarante-cinq jours. Il a vingt rations par jour , & deux rations pour chacun de ses deux Fouriers.

C H A P I T R E X I I I .

Des fonctions du Major Général de l'Infanterie.

Cet Officier fait le détail du service de toute l'Infanterie de l'Armée avec les Majors de Brigades.

Il est à l'ordre ; il le reçoit du Maréchal de Camp de jour ; il le distribue à tous les Majors de Brigades. Il est aux Gardes le matin ; il les visite à la parade ; il peut, s'il en avoit le tems, les visiter à leur poste : il accompagne & suit toujours le Général, de qui il reçoit directement des ordres, en l'absence des Officiers généraux de jour. Il ordonne tous les Détachemens tirés de l'Infanterie, & les voit partir, s'il en a le tems, sinon il commet ce soin à ses Aides.

Les jours de marche, il suit le Maréchal de Camp avec le campement, & distribue par Brigades le terrain de l'Infanterie. Il rend compte au Général, & aux Officiers généraux de jour, de tous les postes d'Infanterie, dont il leur donne un Etat par écrit.

Un jour de bataille il voit mettre l'Infanterie en bataille, & puis il se tient auprès du Général pour en recevoir les ordres qui regardent ce Corps.

Dans un Siège, il reçoit la Garde de tranchée, lors qu'elle vient au lieu de la parade ; la visite pour voir si elle est en état.

Il donne & signe tous les ordres pour les partis d'Infanterie qui vont à la guerre. C'est lui enfin qui est chargé de faire faire le service à toute l'Infanterie.

Il a pour cet effet toujours chez lui une ordonnance, pour distribuer les ordres qu'il a à envoyer de la part du Général.

A present que les Armées sont fort nombreuses, on lui donne pour le soulager dans ses fonctions un ou deux Aides-Majors généraux.

Ce n'est que de notre tems qu'on a établi les Majors généraux d'Infanterie ; & cet établissement est fort utile pour le service. Il est couché sur l'Etat de l'Armée, & le Prince lui donne un Brevet.

Ses appointemens sont de . . . par mois & vingt rations, & pour ses deux Fourriers, chacun deux rations.

C H A P I T R E X I V .

Des fonctions du Maréchal des Logis de la Cavalerie, & du Major Général des Dragons.

Sans entrer dans des redites, il suffira de faire sçavoir que les fonctions de ces deux Officiers dans leurs Corps, sont les mêmes

que celles du Major général de l'Infanterie , à l'exception seulement que ceux-ci , comme il y a dans chaque Armée un Commandant de la Cavalerie & un de Dragons , parce qu'il y a des Généraux nés de ces deux Corps , doivent rendre compte à ces Commandans de que ce qui se passe dans leur Corps , ce que le Major général n'avoit point à faire par devoir , depuis la suppression de la charge de Colonel général de l'Infanterie. Mais il y seroit aujourd'hui obligé depuis le rétablissement de cette charge , dont le Titulaire est Général-né de ce Corps. Il y seroit même obligé , si le Prince en nommoit un chaque année dans chaque Armée ; ce qui ne laisseroit pas d'être fort utile pour le service.

Il y a cependant une espece de subordination du Major général de Dragons , au Maréchal des Logis de la Cavalerie : c'est que , comme il ne fort guères de Cavalerie sans Dragons , il prend en ce cas le détail du Maréchal des Logis de la Cavalerie pour ce qui regarde son Corps , dont il fait ensuite le détail particulier , avec les Majors de Brigades de Dragons. Comme cet établissement de Major général de Dragons est nouveau , il n'est pas couché sur l'Etat de l'Armée , & n'a de paie que celle de Major de Brigade.

Il y a des Maréchaux des Logis de la Cavalerie en titre d'office qui ont des gages fixes , & outre cela une paie particulière par mois quand ils servent.

Il y a aussi des Maréchaux des Logis de la Cavalerie qui ne sont qu'en commission. Ils ont entr'eux une ordonnance de leur Corps pour la promptitude du service.

Les appointemens de Maréchal des Logis de Cavalerie sont de cinquans-cinquante livres par mois de quarante cinq jours , & vingt rations pour lui , & deux pour chacun de ses deux Fourriers.

C H A P I T R E X V.

Des fonctions du Commandant de l'Artillerie.

Ses fonctions sont de commander toute l'Artillerie de l'Armée. Il a un Etat particulier d'Officiers , comme de Lieutenans d'Artillerie , de Commissaires provinciaux , & de toutes les autres especes d'Officiers qui composent ce Corps.

Tout ce qui regarde cet article , se trouve fort bien écrit dans un Traité de l'Artillerie , fait par M. de S. Remi , auquel on n'a qu'à avoir recours.

Ce Commandant d'Artillerie reçoit les ordres directement du Général , pour les choses qui sont encore secretes ; & tous les jours en particulier par son Major , de l'Officier général de jour , pour les

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 35

mouvements particuliers qui concernent l'Artillerie, soit pour des distributions de munitions de guerre, des outils dont on peut avoir besoin, des Brigades particulières d'Artillerie qui sont commandées, soit pour de légères expéditions, ou pour assurer des fourages; enfin pour tout ce qui regarde le service en détail. Son poste, les jours de marche, est à la tête du Corps destiné au service de l'Artillerie, où il donne tous les ordres qui peuvent regarder la sûreté & la diligence de sa marche.

Les jours de Bataille, il distribue son Artillerie sur la ligne, suivant les ordres qu'il a reçus du Général, ou qu'il reçoit des Officiers généraux, & se tient où sa présence est le plus nécessaire.

Dans les Sièges, il fait lors du dessein du Siège, l'Etat de tout ce qui regarde l'Artillerie, avec le Général. Le Siège formé, c'est à lui que le Général & les Officiers généraux de jour s'adressent pour tout ce qui regarde l'Artillerie.

Il reconnoît les lieux, où l'on destine de faire des batteries, en ordonne le travail, & les visite. Tout le reste se trouve fort bien écrit dans le Traité du sieur de S. Remi.

Les pontons étant de l'Artillerie, c'est à son Commandant à qui le Général s'adresse pour la construction des ponts.

Depuis quelques années le Roi a mis en titre d'office toutes les charges de l'Artillerie. Ils ont pour cela des gages à proportion de leur finance, & lorsqu'ils servent, ils ont encore par mois la même solde qu'ils avoient avant ce nouvel établissement, & le même nombre de rations de pain, lequel se distribue à la proportion de cinquante rations pour chaque mille livres de l'Etat d'appointemens des Officiers de ce Corps pour solde de Campagne.

CHAPITRE XVI.

Des fonctions du Commandant de la Cavalerie.

IL y a dans la Cavalerie trois Officiers généraux nés, qui sont le Colonel général, le Mestre de Camp général, & le Commissaire général. Ces trois Officiers généraux sont ordinairement distribués pour le commandement de la Cavalerie, chacun dans une Armée différente; & lorsqu'il y a plus d'Armées, le Prince nomme ordinairement le plus ancien Brigadier de cette armée, pour commander la Cavalerie.

Les honneurs qui sont rendus par la Cavalerie à leurs Officiers généraux, sont sans proportion à ceux qui se rendent aux simples Commandans.

En général, on dira seulement que leurs fonctions sont égales;

c'est-à-dire , qu'ils se peuvent mettre à la tête des Corps de Cavalerie , quand il leur plaît , soit pour combattre , soit dans d'autres occasions. Ils commandent à tous les Brigadiers de leur Corps , ils visitent les Gardes avant qu'elles montent , ils les visitent montées ; ils voient partir , s'ils veulent , tous les détachemens de Cavalerie qui sortent de l'Armée ; enfin le Maréchal de la Cavalerie leur rend compte de tous les ordres qu'il reçoit du Général , ou des Officiers généraux , sans pourtant que ce compte interrompe la célérité du service.

Les Officiers de Cavalerie qui sortent pour aller à la guerre , vont leur rendre compte de ce qui leur est ordonné , après qu'ils ont reçu l'ordre de ce qu'ils ont à faire , quand ce n'est pas par eux que passe cet ordre ; & à leur retour , après qu'il ont rendu compte au Général , ils doivent aussi le venir rendre au Commandant de la Cavalerie.

Les Officiers généraux nés de la Cavalerie étant en titre d'Office ont des gages réglés , & outre cela des appointemens par mois pendant qu'ils servent , qui sont de six cens livres par mois de quarante cinq jours , & trente rations par jour.

C H A P I T R E X V I I

Des fonctions du Commandant des Dragons.

CE n'est que de notre tems qu'on a fait un Corps particulier des Dragons , & qu'on leur a donné un Etat général.

Il y a un Colonel général , & un Mestre de Camp général qui sont , comme dans la Cavalerie , ordinairement séparés , & distribués dans les deux principales Armées ; ils se font rendre compte par leur Corps , par leurs Gardes , & prétendent pour les autres honneurs , les mêmes déférences que les Officiers généraux de Cavalerie. Dans les autres Armées , c'est le plus ancien Brigadier qui en fait la fonction , pourtant sans appointemens particuliers , n'étant pas couché sur l'Etat général de l'Armée , comme le Commandant de la Cavalerie.

Comme cet établissement est nouveau , les fonctions n'en sont pas considérables ; ces Commandans ayant un Major général , se font rendre compte de ce qui se passe dans leur Corps. Mais comme il est rare que l'on fasse marcher pour une occasion un Corps considérable de Dragons seul , ces Commandans , pour ne pas déroger à leurs prétentions qu'ils voudroient établir , ne marchent presque jamais , parce qu'ils se trouveroient subordonnés à l'Officier qui commanderoit le Corps de la Cavalerie : ainsi ils demeurent presque toujours auprès de la personne du Général , & n'ont guères que des fonctions de détail.

CHAPITRE XVIII.

Des fonctions des Directeurs généraux de l'Infanterie, & de la Cavalerie, & des Inspecteurs.

Comme ces emplois sont de nouvelle institution, ils n'ont aucune fonction d'autorité dans les Armées. Ceux qui les exercent, y ont cependant un fort grand crédit, à cause de la relation directe qu'ils ont avec le Ministre de la Guerre, auquel ils rendent compte généralement de tout ce qui se passe. Dans les Armées, ils décident toutes les difficultés qui arrivent entre les Officiers particuliers pour des cas de discipline & d'intérêt. Ils ont aussi autorité particulière sur la qualité du Soldat, sur son armement & son habillement, & sur la discipline, en ce cas pourtant n'ayant aucune autorité pour ordonner.

Ils font, avec la permission du Général, des revuës des Corps en particulier, & en rendent compte au Général & à la Cour. Ils représentent les besoins de leurs Corps tant au Général, qu'au Ministre hors des Armées. Le Prince leur assigne des départemens pour y visiter les Troupes, tant à la fin de la Campagne, qu'un peu avant son ouverture.

La première visite est pour prendre en particulier un Etat des Régimens qui sont, ou qui vont entrer en quartier d'hyver, & en représenter les besoins à la Cour.

La seconde visite, est pour aller voir si chaque Officier a fait son devoir pendant le quartier d'hyver, pour le rétablissement de sa Troupe, dont ils rendent aussi compte à la Cour.

C'est sur leurs ordres que se distribuent les masses particulières des Régimens, & les autres deniers accordés par le Prince.

Ils ont sous eux des Inspecteurs généraux pour les soulager dans leurs fonctions, qui souvent seroient trop étendues, pour être exactement remplies par une seule personne.

Enfin comme ils sont, à proprement parler, les hommes du Prince & de son Ministre, quoiqu'ils ne puissent pas faire beaucoup de bien, ils peuvent faire beaucoup de mal, & ont un fort grand crédit par cette raison.

Leurs appointemens sont forts, à cause des fréquentes & longues courses qu'ils sont obligés de faire diligemment. Depuis quelque tems on n'a pas remplacé les Directeurs généraux qui sont morts, parce que leurs appointemens sont le double de ceux des Inspecteurs.

Cet établissement a été imaginé par le Ministre de la Guerre, qui a voulu avoir des gens à lui dans tous les Corps d'Infanterie & de Cavalerie; dans le premier, sous prétexte qu'il n'y avoit plus d'Officier général né pour l'Infanterie, depuis la suppression de la charge de Colonel général; dans le second, parce que les Officiers généraux de

la Cavalerie étant en titre d'Office, & souvent gens d'une grande distinction, le Ministre a crû que son crédit seroit plus grand, quand des gens à simple brevet & destituables à sa volonté, seroient chargés de la discipline & du bon état de ce Corps, que d'avoir affaire à des gens aussi considérables, que l'ont toujours été les Officiers généraux nés de la Cavalerie. Le service du Prince n'en seroit peut-être pas moins bien fait, s'ils faisoient leur charge.

C H A P I T R E X I X.

Des fonctions de l'Intendant de l'Armée.

L'Intendant de l'Armée est ordinairement Maître des Requêtes. Il est même mieux qu'il le soit, qu'un simple Commissaire ordonnateur, comme cela s'est souvent vû, & se voit même encore. La raison en est que ce Maître des Requêtes est Intendant de Justice, Police & Finances, & que le Commissaire ordonnateur ne l'est presque jamais, à cause qu'il n'a pas les grades pour exercer la Justice.

Il est même encore mieux qu'il soit en particulier Intendant de la Province la plus voisine de l'Armée, parce que, comme c'est de cette Province que se tirent les plus prompts secours pour l'Armée, quand il est Intendant de cette Province, tous les secours sont toujours plus prompts, par les justes mesures qu'il prend, & qu'il est en état de faire exécuter, au lieu que quand cela n'est pas, il est fort aisé que les intérêts particuliers prévalent, & que le service en souffre par des retardemens qui pourroient être dangereux.

L'Intendant a le secret de la Cour, comme le Général, de qui il reçoit les ordres, pour tout ce qui regarde ses fonctions, par rapport à l'Armée. Il a le détail de toutes les distributions d'argent & de subsistances, à l'exception de celles qui regardent l'Artillerie, dont le Commandant a un Trésorier & un Contrôleur pour ce qui regarde le courant de l'Artillerie; car pour les dépenses extraordinaires, elles se prennent sur le trésor de l'Armée, par les ordres du Général, & sur les ordres de l'Intendant.

L'Intendant a sous lui un nombre de Commissaires à qu'il distribue le détail de tout ce qui le regarde, comme les Hôpitaux, les inventaires des grains qui se font dans les lieux autour de l'Armée, les autres subsistances, le pain, la viande, les revûes des Troupes, la conduite des convois qui se font par des voitures, outre celles qui sont destinées pour le service journalier de l'Armée, les réparations, les distributions extraordinaires, & autres choses qui le regardent. Lorsqu'il est habile, il est d'un fort grand soulagement au Général, qui se trouve débarrassé par lui d'une infinité de soins dont il seroit accablé. Voilà en général ce qui se peut dire des fonctions d'un Intendant. Il a par jour cinquante rations de pain.

CHAPITRE XX.

Des fonctions des Commissaires des Guerres.

Lorsque nous avons parlé des fonctions de l'Intendant, nous avons dit presque tout ce qui regarde les Commissaires des Guerres dans les Armées. Nous ajouterons seulement, que ce sont eux qui sont chargés de faire les revûes des Troupes, qu'ils comptent homme par homme par Compagnie; & c'est sur les Etats signés d'eux, qu'elles sont payées. Du reste, ils sont, comme je l'ai dit, destinés par l'Intendant à veiller à l'exécution fidèle de tout ce qui est ordonné.

Voilà à peu près ce qui regarde les Commissaires des Guerres dans les Armées. Ceux qui sont dans les départemens, ou sur la frontière, ou dans les Provinces, se nomment Commissaires ordonnateurs. Ils le sont quelquefois en chef, quelque fois subordonnés à un Intendant.

Ceux qui sont ordonnateurs en chef, font toutes les fonctions d'un Intendant, pour la Police & les Finances, mais non pas pour la Justice, à moins qu'ils ne soient gradués; leurs appointemens sont moindres que ceux d'un Intendant.

Ceux qui sont ordonnateurs subordonnés à un Intendant, reçoivent les ordres en général, lui rendent compte, & ne font, à proprement parler, que pour soulager l'Intendant, & faire ce qui est du service dans les lieux éloignés de la résidence de l'Intendant.

Les Commissaires qui sont départis dans les Places, ou nommés à la suite des Régimens, ou des Corps de la Maison du Prince, ou à la suite de Messieurs les Maréchaux de France, sont chargés, dans les lieux où ils sont, de tout ce qui regarde la Police; en cela, comme les Intendans mêmes, toujours avec subordination au Général de l'Armée, aux Généraux destinés aux commandemens des Provinces, aux Gouverneurs des Places, sans la connoissance ou l'ordre desquels ils ne peuvent rien exécuter de leur chef.

Depuis quelques années les Commissaires des Guerres ont tous été créés en titre d'office. Ils ont des gages à proportion de leur finance; & quand ils servent, ils ont outre ces gages, cent soixante & quinze livres par mois de trente jours, & ceux qui sont à la suite des Armées ont dix rations de pain par jour.



C H A P I T R E XXI.

Des fonctions du Général des Vivres.

Comme il est certain qu'une Armée sans pain ne se peut tenir ensemble, la principale attention du Prince, lorsqu'il veut faire la guerre, est de pourvoir à ce que les hommes qu'il a assemblés, ayent une subsistance journalière & réglée.

Je ne dirai point ici ce qui regarde le ministère de la guerre, par rapport au Général des Vivres, avant l'ouverture de la Campagne, mais seulement ce qui regarde ce Général des Vivres pendant la Campagne.

Il a sous lui une grande quantité de Commis & de Boulangers. Les Commis sont distribués, les uns pour veiller à la bonne fabrique du pain, les autres à l'amas des farines dans les lieux où il lui a été ordonné d'en avoir, les autres à la conduite & aux soins des chevaux & des caissons. Il a sa caisse & son parc, où il a tous les ouvriers qui lui sont nécessaires.

Il est en continuelle relation avec le Général & l'Intendant de qui il reçoit les ordres, pour les lieux où il doit se préparer à faire des amas de farines, sa cuisson, & ensuite sa distribution. Il doit toujours faire la fourniture d'avance, au moins pour quatre jours. Enfin, puisque c'est lui qui fait vivre, c'est à lui à être dans une continuelle prévoyance. Elle est même capitale en lui, en cas de faute qui seroit reconnuë malicieuse.

C H A P I T R E XXII.

Des fonctions du Prévôt de l'Armée.

LE nom de cet Officier s'explique assez sur ses fonctions. Outre celles qui lui sont communes avec les Prévôts du Royaume, il est chargé de tous les ordres de punitions qui lui sont donnés par le Général, soit de bouche, soit en exécution des bans faits.

Du reste, il est chargé de la discipline & de l'ordre parmi les Marchands, suivans le quartier général, tant dans les marches que dans les Camps; & pour ce qui regarde les Marchands Vivandiers particuliers des Régimens qui ne campent point au quartier général, ils sont sous la discipline du Major & du Prévôt particulier du Régiment auquel ils sont attachés.

Il a, comme tous les autres Prévôts, sa Compagnie, ses Lieutenans & Exempts, & son Exécuteur. Ils campent au quartier général, à portée des lieux destinés pour les Marchands & pour les marchés, afin d'y maintenir l'ordre & la discipline.

Il se promène avec ses Archers autour du Camp, afin d'y conserver

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 61

la sûreté pour l'abord de ceux qui y apportent des marchandises ou subsistances. Il arrête tous ceux qu'il trouve en faute, soit par rapport à la sûreté publique, soit en infraction de quelques bans faits. Il rend compte au Général de ceux qu'il a arrêtés, & prend son ordre pour le châtimement.

Il a par jour dix-huit rations de pain, non compris le pain de sa Compagnie.

CHAPITRE XXIII.

Des fonctions du Capitaine des Guides.

LA connoissance du païs, & l'intelligence sont les principales parties de cet Officier. Il demeure toujours auprès de la personne du Général. Il se pourvoit de Guides & de gens qui connoissent le païs, & en donne premièrement à tous les Officiers Généraux qui lui en demandent; ensuite à tous ceux qui sortent de l'Armée, soit pour aller à la guerre, soit pour des escortes, soit pour des convois. Son intelligence lui sert à choisir des gens dans les lieux circonvoisins de l'Armée, afin de les donner à propos pour les divers besoins que l'on en a.

Il accompagne le Maréchal des Logis de l'Armée, lorsqu'il va préparer, ou reconnoître des marches, afin d'être en état de distribuer ses guides pour chaque colonne, & suivant les lieux qu'ils connoissent.

Les conversations fréquentes & particulières qu'il doit avoir avec les Guides qu'il destine pour chaque colonne, les jours de marche, lui servent beaucoup pour s'acquérir la connoissance exacte des païs par lesquels ils doivent passer, & dont le compte qu'il rend peut faire donner une disposition particulière à la marche. Et quand il est homme d'esprit, il s'applique à gagner dans le nombre de ses Guides, des gens assurés pour servir d'espions; ce qu'il doit faire avec beaucoup de dextérité & d'adresse, en ne conversant jamais avec les Guides que séparément, afin que ceux qui sont propres à ce périlleux métier d'espion, ne soient point décelés dans les suites par les autres Guides, lorsqu'en changeant de Camp, on renvoie ceux qui sont devenus inutiles, pour en prendre d'autres, voisins des lieux où l'on est.

Comme il fournit des Guides à pied ou à cheval, suivant qu'ils lui sont demandés, on a soin de lui donner le moïen d'entretenir quelques chevaux, & on lui en procure des lieux voisins.

On pourvoit à la subsistance de ses Guides; & toutes les fois que le Général monte à cheval, il doit l'accompagner avec quelqu'un de ses guides, connoissant le païs du côté où va le Général, afin d'être toujours en état de lui produire de gens qui l'instruisent exactement de ce qu'il veut sçavoir.

Il doit rendre compte au Général de tout ce qu'il apprend par

les conversations particulières qu'il a avec les gens & les Guides du païs & du progrès qu'il a fait à former des espions.

Il faut qu'il soit doux & insinuant avec les gens du païs qu'il est obligé de pratiquer, afin de se rendre utile au Général.

Il est couché sur l'Etat général de l'Armée pour ses appointemens par mois & son pain. Ses appointemens par mois de quarante cinq jours, sont de deux cens livres, & six rations par jour.

C H A P I T R E X X I V.

Des fonctions du Vaguemestre, ou Conducteur des Equipages.

Les fonctions du Vaguemestre général de l'Armée, sont, d'accompagner le Maréchal des Logis de l'Armée, lorsqu'il va reconnoître les marches, de visiter les chemins ou routes qu'on destine pour la marche des Equipages, de les faire accommoder & élargir par les Pionniers, de prendre les mêmes soins pour les abords du Camp, lorsque l'Armée séjourne, soit pour les convois ou voitures qui y viennent, soit pour les fourageurs, & pour les jours de marche.

C'est à lui à mettre en ordre de marche tous les bagages, à commencer par le trésor, & ensuite le bagage du Général, puis chacun à son rang, & dans la colonne où il doit marcher.

Il doit avoir à la tête de sa marche des Guides & des Pionniers, pour travailler aux endroits qu'il faudra élargir ou accommoder, & veiller à ce que tous les bagages arrivent au Camp dans l'ordre qu'ils sont partis, sans souffrir que dans la marche cet ordre soit en aucune manière interrompu, ni que les colonnes de bagages se mêlent avec celles des Troupes.

* Le reste de ce qui regarde cet Officier public se trouvant en détail dans le recueil des Ordonnances, il est inutile que j'en parle ici *.

Il est couché sur l'Etat général de l'Armée pour ses appointemens par mois & son pain; ses appointemens sont de deux cens livres par mois de quarante cinq jours, & de dix rations par jour.

C H A P I T R E X X V.

De la discipline Militaire.

DU maintien & de l'exacte observation de la discipline Militaire dépend la conservation de l'Armée, celle du païs, & le succès des entreprises.

Le Prince pourvoit à la discipline & règle les devoirs de tous ceux qui composent son Armée par de sages Ordonnances, & c'est au Général particulièrement à qui il commet le soin de l'observation de ces Or-

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 63

donnances. Pour peu que ce Général se relâche, il est à craindre qu'il ne tombe dans de grands inconvéniens. Sans la subordination du petit au grand, nulle obéissance. Sans obéissance, nulle exécution.

Toutes les Ordonnances Militaires sont imprimées: elles sont sages. La négligence des moindres de leurs articles est toujours sévèrement punie. C'est ce qui doit faire comprendre que les Princes ont eu de justes raisons d'en craindre le relâchement, même dans les moindres choses. L'homme toujours porté à se soustraire à ses devoirs, doit être tenu, principalement dans la guerre, par la crainte d'un châtiment sévère de la moindre faute.

Il est inutile de s'étendre ici, & d'entrer dans un plus long détail, les Ordonnances ayant tout prévu; elles ne doivent être ignorées de personne, pour peu qu'on veuille se rendre capable d'obéir & de commander.

REMARQUES SUR CE CHAPITRE.

L'Exacte observation de la discipline Militaire est un moïen sans lequel une guerre ne peut être long-tems ni faite, ni soutenue. Cette vérité est si constante, qu'elle ne peut être contredite par aucun homme véritablement homme de guerre, & qu'elle prouve & fait sentir la décadence des Etats les plus florissans, au moment que la discipline Militaire y a été trop négligée ou perdue.

Il est à souhaiter que la France ne serve point d'un nouvel exemple, qui justifie ce que j'avance. Depuis le commencement de cette Guerre que le Royaume soutient contre toutes les Puissances de l'Europe, la discipline Militaire s'y trouve tellement négligée, & comme anéantie dans les Armées, que nous en devons tout craindre pour les suites.

J'en trouve la raison dans l'incapacité du Ministre de la Guerre, dans le mauvais choix des Généraux & des Officiers subalternes, & dans le manque d'exactitude à payer régulièrement les Troupes. Car comment le Ministre qui ne connoit pas par son expérience, quelles sont les suites dangereuses du relâchement de la discipline, peut-il penser à son observation exacte, en ne donnant point aux Troupes de prétexte de relâchement, par le manque de régularité dans le payement de leur solde? Et pourquoi l'Officier subalterne ignorant, parce qu'il a été trop tôt élevé, voyant que son Général ne le force point à sçavoir le devoir de son Emploi, & qu'il est lui-même incapable de commandement, ne se négligerait-il pas sur l'observation de la discipline Militaire envers son Soldat, puisqu'il voit que la négligence vient des premières têtes?

Tous ces relâchemens de la discipline Militaire coûteront bien du tems & bien de l'application pour son rétablissement, lorsque le Ciel voudra donner à la France un Ministre capable, & appliqué au bien du service de son Maître, & des Officiers fermes & rigides, pour faire exactement observer la discipline Militaire.

CHAPITRE XXVI.

Des Troupes qui composent les Armées.

Les Armées sont présentement composées d'Infanterie, de Cavalerie, & de Dragons. Tous ces Corps sont distribués par Régimens, les Régimens par Bataillons ou par Escadrons, & les uns & les autres par Compagnies.

Je trouve les Régimens en trop grand nombre. Il y en a plusieurs d'Infanterie d'un seul Bataillon. Ils en devroient avoir au moins deux.

Je trouve les Bataillons de douze Compagnies, & la treizième qui est celle des Grenadiers, trop peu nombreux. Il n'est pas possible que les Régimens qui n'ont qu'un Bataillon de ce nombre de Compagnies, se puissent soutenir après quelque échec, soit par une action, soit par des maladies, & je les voudrois au moins de quinze ou seize Compagnies, sans les Grenadiers, comme ils étoient autrefois. Cela rend les Corps plus solides, & les met en état de soutenir la fatigue d'une fin de Campagne, avec d'autant plus de raison, que le service général de l'Armée se fait toujours par Bataillons.

Les Compagnies même ne sont pas assez fortes; elles devroient être au moins à cinquante ou cinquante cinq hommes, comme elles avoient été réglées en 1672.

Les Régimens de Cavalerie sont à présent à 2. ou 3. Escadrons. Quand ils seroient à quatre & à cinq Escadrons, ils n'en seroient que meilleurs, & ils épargneroient au Roi un grand nombre d'Etats Majors.

Les Escadrons sont bien de quatre Compagnies; mais les Compagnies devroient être de cinquante Maîtres, comme autrefois, parce que sur le pied que sont présentement les Compagnies, il n'est pas possible que les Escadrons marchent, & combattent fort.

Les Dragons ont été dans ces dernières Guerres en trop grande quantité. Ce Corps ne doit être considéré que comme une Infanterie que l'on met à cheval, pour la pouvoir porter plus diligemment dans les endroits, où l'on a besoin d'Infanterie pour se saisir d'un poste, & donner le tems à la véritable Infanterie d'y arriver. Encore ne faut-il pas que ce poste puisse être attaqué par l'Infanterie ennemie, avant que celle qu'on y fait marcher soit arrivée, parce que les Dragons qui ne sont point accoutumés à combattre ensemble à pied, ne peuvent jamais résister au Corps solide d'Infanterie qui les attaque.

Ils ne peuvent pas aussi résister aux bons Escadrons. La longueur de leurs fusils les embarrasse, & le manque de genouillere à leurs bottes leur ôte aussi la force dans le choc. On les a trop bien montés dans ces derniers tems, & on les a voulu de trop près égaler aux chevaux de la Cavalerie

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 85

Cavalerie. La juste crainte que les Officiers ont de perdre les chevaux de leurs Dragons, les force toujours à laisser trop d'hommes pour les garder, lorsqu'on les fait mettre pied à terre, & fait qu'ils craignent de se commettre contre l'Infanterie.

Je voudrois donc moins de Régimens de Dragons dans une Armée, & qu'ils fussent moins bien montés, c'est-à-dire, sur des chevaux moins hauts, & de moindre prix.

On a dans ces derniers tems formé des Corps entiers de Carabiniers. Cela ne peut être que bon; c'est un Corps choisi sur la Cavalerie entière, & même distingué par sa paie.

On a aussi considérablement augmenté la Maison du Roi & la Gendarmerie. Il est donc d'une vérité constante, que plus les ailes d'une Armée sont fermées par des Troupes distinguées & d'élite, plus elles sont propres à rompre celles des Ennemis qui leur sont opposées, & plus elles sont elles-mêmes difficiles à mettre en désordre. Tout ce qui est Troupe de distinction doit toujours dans une affaire l'emporter sur les Troupes ordinaires.

En général il faut convenir, que les Compagnies sont plus judicieusement réduites en tems de guerre au nombre de cinquante, que si elles étoient beaucoup plus nombreuses, parce que, par ce moien, les Corps sont bien plus fournis d'Officiers, dans lesquels seuls l'expérience nous fait connoître que réside la réussite d'une action. Mais les Corps principalement d'Infanterie, ne sont pas d'assez de Bataillons dans les Armées, non plus que ceux de Cavalerie d'assez d'Escadrons.

Il est d'expérience qu'un Corps s'intéresse toujours plus à la conservation d'une de ses parties, qu'il ne fait à celle d'un autre Corps.

Le service du Prince souffre même de cette multitude de Corps de deux manières. La première, en ce qu'elle produit trop d'Etat Majors, qui, quoique trop bas en France, ne laissent point par leur quantité d'augmenter la dépense.

La seconde, qui est la plus essentielle pour le service, c'est qu'il n'est pas possible de trouver la capacité & l'expérience requise, pour la conduite & le maintien des Régimens, dans un aussi grand nombre de Colonels, Lieutenans-Colonels & Majors que l'on emploie à présent. L'on voit même qu'il ne sort pas aujourd'hui un jeune homme de l'Académie, que ce ne soit pour être à la tête d'une Troupe.

Sans m'étendre davantage sur ce sujet, je m'en rapporterai simplement à ce qui s'est vu depuis quelques années, pour faire convenir qu'il faut de plus gros Corps, afin qu'il y ait moins de Colonels, & que l'on oblige la jeunesse, de quelque qualité qu'elle soit, de passer par les degrés, afin que par l'obéissance, elle se rende capable du commandement.

Je trouve de grands abus fort préjudiciables au service du Roi dans la manière même dont les Corps de Troupes, qui forment une Armée lorsqu'elle est assemblée, ont été composés dans ces derniers tems. Ils ont été multipliés à un tel excès, que ce ne sont presque plus que des noms sur un ordre de bataille, sans consistance sur la ligne lorsqu'il faut que l'Armée combatte.

Les jeunes gens sans expérience à qui on a donné des Régimens, ont dégoûté les vieux Officiers, qui étoient à la tête des vieux Corps, parce qu'ils se sont trouvés dans la nécessité d'obéir à des enfans. Ces mêmes enfans ont proposé au Ministre des Sujets incapables de former de bons Etats-Majors qui ont tous été agréés.

L'avidité du gain & la facilité de s'entendre avec les Commissaires des Guerres, ont fait que les revûes ont été peu exactes; de sorte que le Roi se trouve à présent continuellement volé, & sur le nombre des Officiers qui ne sont point complets dans les Régimens, & sur le nombre des Soldats qui manquent dans les Compagnies, quoique païés par l'Etat de la Revûe.

Aussi trouve-t-on un Bataillon excellent lorsqu'il entre en Campagne à 500. hommes, au lieu que sous les Ministres précédens, on auroit cassé un Capitaine, ou au moins lui auroit-on retenu une somme, si sa Compagnie ne s'étoit pas trouvée complete en entrant en Campagne, & le Colonel auroit reçu une Lettre de réprimande fort sévère, dans le Régiment duquel il se seroit trouvé plusieurs Compagnies qui n'auroient pas été complètes.

Il s'est encore introduit dans la Guerre présente un abus d'une conséquence infinie pour le service du Roi : Voici quel il est.

Le Ministre n'a pas trouvé de moien plus commode pour lui de recruter les Armées de Baviere, d'Italie & d'Espagne, qu'en faisant fournir par les Paroisses du Roïaume, le nombre d'hommes qui manquoient dans ces Armées. Ce mauvais expédient a produit un abus considérable; c'est que le Capitaine a trouvé un gain considérable à être foible dans le cours de la Campagne, parce qu'après la premiere Revûe où le Roi mettoit sa Compagnie complete, il tournoit à son profit le revenant-bon de la solde & du pain du Soldat qu'il n'avoit plus, ainsi il abandonnoit son Soldat qui ne lui coûtoit plus rien à remplacer, & dont la perte lui étoit un profit.

Je sçai bien que les Colonels inappliqués allèguent pour s'excuser, que ce sont les Directeurs & Inspecteurs, qui sont à présent chargés par le Roi du soin du complet des Compagnies & de la qualité du Soldat; mais quoiqu'il soit vrai que ce sont eux qui rendent compte au Ministre

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 67

de l'état des Troupes , & de leurs besoins , est-ce pour cela une raison recevable aux Colonels , pour être aussi inappliqués qu'ils le sont , & pour veiller aussi peu qu'ils le font , à ce que les Compagnies de leurs Régimens soient bonnes & en bon état ?

La foiblesse des Compagnies jointe à celle de leur nombre dans les Bataillons & Escadrons , produit encore un inconvénient terrible dans les occasions. C'est que pour faire occuper au Bataillon, ou à l'Escadron, le même front que celui du Bataillon ou Escadron de l'Ennemi, on est forcé de ne mettre les Bataillons qu'à quatre de hauteur , & les Escadrons à deux , ce qui ne peut à la longue faire tenir contre une Troupe, qui est sur six ou sur trois de hauteur.

Ainsi je conclus que le service ne peut être, ni bon ni si bien fait qu'il l'étoit autrefois , & qu'il faut quitter la manière présente pour reprendre l'ancienne : car enfin plusieurs désordres & abus contribuent aux malheurs qui arrivent à nos Armées , & il faut se redresser sur tout, sans quoi le dépérissement deviendra sans remède.

* Les deux Chapitres suivans portent leurs réflexions avec eux , & n'ont pas besoin de remarques *.

CHAPITRE XXVII.

De l'habillement & armement du Soldat , & monture du Cavalier.

L'Habillement du Fantassin doit être bon , mais simple & sans ornement, & qui ne l'embarrasse dans aucunes de ses fonctions. A quoi bon le charger d'un poids inutile , & du soin de porter continuellement des choses qu'on réserve seulement pour le parer un jour de Revûe ? L'homme a-t-il tant de force de reste , qu'il ne faille pas le ménager ? Et quand on me diroit que ces ornemens ne présentent pas beaucoup , je répondrai qu'au moins tiennent-ils une place qui seroit occupée plus utilement pour le Soldat.

Je ne voudrois pas qu'on emploiat tant de drap à habiller le Soldat. Je ne sçai pas à quoi lui servent ses manches si larges , ni l'ampleur du juste-au-corps par en bas, sinon à l'embarrasser & à augmenter le poids de son habillement , sans que cela le garantisse contre le froid. Ne sçau-roit-on se défaire en France de ce qu'on appelle le bon air dans un habit de Soldat ? Lui faut-il autre chose , pour bien servir son Prince , que d'être vêtu d'une bonne étoffe , & d'une manière qui ne l'embarrasse dans aucunes de ses fonctions , & qui ménage ses forces , en ne le chargeant pas d'un poids inutile ?

Quant à son armement , on est à présent presque parvenu à la manière que j'ai proposée il y a bien des années ; on a supprimé le mousquet , qui, à la vérité, étoit plus simple que le fusil , mais dont l'usage étoit in-

finiment plus embarrassant. Il faut seulement que ceux que le Prince charge du soin des armes, aient une application sans relâche à les faire livrer bonnes. On a aussi pris l'usage des gargouches. Il est excellent, & rend le feu de l'Infanterie beaucoup plus vif ; mais il faut être soigneux de dresser le nouveau Soldat à s'en bien servir.

On conserve encore au Soldat, outre sa bayonnette, une épée large & pesante, & un ceinturon large & pesant : c'en est trop, il l'accable par son poids. La gargouche qu'on passe dans ce ceinturon large devient aussi trop incommode au Soldat, lorsqu'il faut qu'il se baïsse souvent, ou qu'il dorme sous les armes. Mon avis seroit qu'une bonne bayonnette un peu longue & tranchante suffiroit, dont le Soldat pût se servir à la main & au bout de son fusil, & que cette arme fût pendue à un ceinturon moins large, dans lequel la gargouche seroit passée. Il seroit beaucoup moins chargé, & embarrassé, & par conséquent beaucoup plus agile, & vif dans toutes ses fonctions.

On s'est aussi enfin défait des piques, & on a reconnu qu'un Bataillon frézé de bayonnettes, & dont il sortoit un grand feu, étoit plus capable de résister à la Cavalerie en plaine, que mal frézé du peu de piques, qu'on pouvoit conserver dans la suite d'une Campagne.

Quant à la Cavalerie, c'est un Corps qui se conserve bien plus aisément que celui de l'Infanterie. La consommation des hommes y est infiniment moindre, & pourvu qu'elle ne pâtisse point dans les fourages, principalement dans les commencemens de la Campagne, & que le Prince donne de l'argent dans les quartiers d'hiver, la Cavalerie est toujours en bon état.

La Cavalerie Françoisse est bien armée ; on vient de la cuirasser à demi. Mais je voudrois les cuirasses à l'épreuve du mousquet pardevant. L'humeur Françoisse ne compatit gueres avec l'usage des armes défensives, étant beaucoup plus propre à l'usage des offensives. Ainsi ce sera toujours une chose très-difficile & d'une continuelle application, de réduire le Cavalier, & même l'Officier à l'usage des cuirasses. Cependant il le faut faire. Il en faut avoir toujours les Magazins des Places frontieres garnis, à mesure qu'il en manquera ; ce qui sera d'un détail & d'une dépense considérable au Prince, parce que la paie & le revenant-bon ne pourroit que difficilement suffire au remplacement des cuirasses qui se perdroient, soit par les maladies, la mort des Cavaliers, ou même de leurs chevaux, soit dans les actions de détail, ou générales.

Pour ce qui regarde l'habillement du Cavalier, j'en retrancherois la largeur des manches comme inutile, & emploïerois plutôt cette étoffe à l'ampleur du juste-au-corps depuis la ceinture en bas, afin que dans certains tems il n'eût pas besoin de son manteau pour couvrir ses pistolets.

On a aussi donné des carabines raïées au Corps entier des Carabiniers, & ensuite quelques-unes par Compagnies aux autres Corps. Cet usage est très bon.

CHAPITRE XXVIII.

Des munitions de Guerre pour le service des Armées.

LEs munitions de guerre pour le service de l'Armée en Campagne se portent sur les charrettes d'Artillerie. On observe au commencement de la Campagne, de distribuer à chaque Soldat, ou Cavalier une certaine quantité de coups à tirer, pour s'en servir dans les occasions particulières où il se peut trouver. Le reste demeure gardé au parc de l'Artillerie, lequel parc doit toujours être regarni par les magasins établis dans les Places voisines, à mesure qu'il s'y fait des consommations.

Le nombre & la quantité du canon dépend de la force de l'Armée, & de ce qu'elle doit entreprendre. Si elle veut former un siège, toute la grosse Artillerie, & tout ce qu'il faut pour son service, doit être conduit devant la Place, par des convois préparés dans les places voisines, étant presque impossible de mener tout cet attirail avec l'Armée, qui en fait l'investiture. La grosse Artillerie, & tout ce qu'il faut pour son service pour un Siège, ne pourroit aussi être conduit dans les lignes par les chevaux d'Artillerie destinés pour l'Armée. Ainsi on se sert des chevaux du pais voisin de la place qu'on veut attaquer, ou de celle d'où doivent partir les convois.

Si le Général ne médite qu'une Guerre de Campagne, il lui suffit d'avoir des pièces de quatre ou de huit de bales, quelques-unes de seize ou de vingt-quatre, en cas qu'il en ait besoin pour forcer des châteaux où l'ennemi auroit jetté de petites garnisons pour l'incommoder.

Je n'en étendrai point sur la quantité des outils, ni sur leurs espèces. C'est un soin particulier du Commandant de l'Artillerie, qui, avant l'ouverture de la Campagne, aura pris l'ordre du Général, ou du Ministre de la Guerre.

Je dirai seulement qu'il doit toujours y avoir dans le parc une suffisance de charrettes, qu'on appelle composées, les unes de poudres & de balles, les autres de différentes espèces d'outils, & cela pour être envoyées, suivant les ordres du Général à la tête des Corps particuliers qu'on croit pouvoir en avoir besoin, lesquelles charrettes retournent au parc, sans que leurs charges aient été dissipées, en cas qu'on n'en ait pas eu besoin; & si on s'est servi des outils des charrettes, l'ouvrage étant fait, ils doivent être soigneusement assemblés & rapportés près des charrettes par les Soldats qui s'en sont servis, pour être ensuite rechargés & ramenés au parc.

Si on ne fait qu'une Guerre de Campagne, les haches, les serpes, les pelles, pics, & pioches suffisent. Si on fait un siège, la nature & la quantité des outils se proportionne sur la grandeur de l'entreprise, & la nature

du terrain dans lequel il faudra travailler. Le détail de tout ce qui regarde la fourniture d'un parc d'Artillerie pour une Campagne, ou pour un Siège, se trouve dans le livre du St. de S. Remi, livre très-utile pour ce qui regarde l'Artillerie.

CHAPITRE XXIX.

Des Subsistances.

LEs subsistances sont de deux sortes. Les unes se trouvent dans le pays; ce sont les fourrages, & souvent les grains pour des distributions. Les autres sont celles qui se tirent de loin; ce sont le pain, le vin, la viande de boucherie, les menues fournitures de l'Armée. Le bois & la paille sont plutôt des commodités indispensables, que des subsistances.

Le Général doit avoir une attention particulière à tenir toujours son Camp exempt de nécessité des choses ci-dessus, parce qu'elles ont de trop dangereuses suites.

R E M A R Q U E S.

* Ce Chapitre ne mérite qu'une réflexion; c'est que dans ces derniers tems, l'incapacité du Ministre de la Guerre pour la disposition générale de ses vivres avant l'ouverture de la Campagne, & le manque de pénétration des Généraux employés pour la disposition particulière dans le cours de cette Campagne, ont souvent mis les Armées hors d'état d'agir utilement pour le service du Roi, faute de n'avoir pas jugé avec capacité & prévoyance du véritable dessein des Ennemis, & par cette raison de n'avoir pas pourvu assez tôt à ce qu'il falloit, pour faire subsister les Armées dans les pays, où il alloit devenir nécessaire de les porter.

Les exemples que je pourrois rapporter sur ce sujet ne seroient d'aucune utilité. Il suffit d'avertir, que la bonne disposition pour l'administration commode des vivres, est une des principales parties d'un Général, sans laquelle il court souvent risque d'être gêné dans ses mouvemens. *

CHAPITRE XXX.

Des Fourrages.

LE Général se campera toujours de manière que l'Ennemi ne puisse lui ôter ses fourrages, ni les lui rendre trop difficiles.

Il n'en laissera point manquer à ses Troupes; mais il n'en laissera point faire de dégât, principalement lorsqu'il a un séjour considérable à faire dans son Camp.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 71

La consommation des fourages verts est beaucoup plus grande que celle du sec : mais aussi la quantité est plus grande sur la terre, ne pouvant être diminuée par l'Ennemi; au lieu que le sec peut être détourné, emporté, & mis dans les Places, ou même brûlé.

Le bois pour chauffer & cuire, la paille pour coucher le Soldat dans le cours de la Campagne, & lorsque les nuits deviennent froides, pour barraquer les hommes & les chevaux, deviennent nécessaires. La bonté même de l'eau mérite beaucoup de considération.

CHAPITRE XXXI.

De la Paille.

LA paille sert à plusieurs usages. Dans le commencement des Campagnes, elle sert pour coucher les hommes qui sont sous les tentes. Après la récolte, elle sert à baraquier les hommes & à faire des écuries pour les chevaux, parce que dans cette saison les jours deviennent plus vieux, & que les nuits sont plus froides.

Dans les fins de Campagnes, lorsque les fourages sont ou plus éloignés des Camps dans lesquels il faut séjourner long-tems, ou que les mauvais chemins les rendent plus difficiles à être portés en trouffe au Camp, je trouve l'usage de la paille hachée pour les chevaux excellent, principalement quand cette paille hachée est mêlée avec un peu de grain.

Il seroit à souhaiter que les Armées Françoises pratiquassent cette nourriture pour leurs chevaux plus qu'elles ne font. Il y périroit beaucoup moins de chevaux par la fatigue du fourage, & elles resteroient dans les derniers Camps de la Campagne sans incommodité pour les fourages, bien plus long-tems qu'elles n'y restent.

La Cavalerie Allemande & Hollandoise qui se sert de paille hachée, se retire toujours en meilleur état que la nôtre, & subsiste même long-tems dans des Camps que nos Armées ont abandonnés faute de fourages.

CHAPITRE XXXII.

Du Bois.

LE bois est d'un usage absolument nécessaire pour les Armées, tant pour cuire & pour chauffer les hommes quand les chaleurs sont passées, que pour les essuier après des pluies.

Il seroit à souhaiter que la discipline fût mieux observée dans les Armées qu'elle ne l'est, à l'égard de la dissipation qui s'y fait des bois de charpente des édifices, pour être réduits en bois de chauffage, & qu'il fût bien expressément défendu de détruire les maisons pour en brûler le

bois de charpente, parce qu'il est plus sec, & qu'on obligeât l'Officier & le Soldat à prendre le bois dont il a besoin, dans les bois qui sont sur pied. Cela augmenteroit un peu son soin & son travail ; mais aussi l'Armée en général s'en trouveroit bien plus commodément dans la suite de la guerre : parce que les Habitans du pays y reviendroient après le départ de l'Armée, & ne cesseroient pas la culture de leurs terres dans l'espérance, ou de la paix, ou que l'année suivante ils pourroient sauver leur récolte, & qu'ainsi le pays ne seroit pas si-tôt désolé, ni les terres si-tôt privées de culture.

C H A P I T R E X X X I I I .

De l'Eau.

LA bonté des eaux mérite beaucoup de considération. Le Camp doit être toujours voisin des rivières ou des ruisseaux, les eaux coulantes étant les meilleures & les plus saines.

Si on se trouve proche d'un ruisseau, il faut empêcher qu'on n'en interrompe le cours, & autant qu'il se pourra, qu'on n'y jette rien qui gâte, ou corrompe l'eau.

Le voisinage d'une rivière n'engage pas à tant de soins, parce que les eaux ne peuvent être détournées que par des travaux immenses ; il suffit d'en rendre les abreuvoirs aisés.

Il ne faut avoir recours à l'usage des puits, que lorsque les eaux courantes se trouvent trop éloignées des Camps ; ces eaux là n'étant pas si saines que les autres, & ne pouvant même être si claires, par la quantité qu'on en tire.

C H A P I T R E X X X I V .

Des Légumes.

IL y a encore pour les Armées une autre espèce de subsistance, à laquelle le Prince ne pourvoit pas, au moins tant qu'elles sont en Campagne. Ce sont les légumes qui se trouvent dans le pays, où l'on fait la Guerre.

De ces légumes il y en a de différentes espèces ; celles qui sont semées ou plantées, & celles que la terre produit sans culture. Celles qui sont semées ou plantées, sont les poids, fèves, & racines ; celles que la terre produit sans culture, sont les espèces d'herbes ou racines sauvages, qui par leur rapport au goût de quelques-unes de celles qui sont cultivées dans les jardins, sont recherchées par le Soldat, & employées dans son pot.

Comme toutes ces différentes légumes fournissent une grande subsistance au Soldat, il ne faut point l'en priver ; mais il faut qu'il les aille chercher

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 73

chercher avec ordre à la suite des Fourageurs, & avec des Officiers commandés, afin d'empêcher que le Soldat ne s'écarte, & ne sorte des enceintes du fourage, hors desquelles il ne faut jamais laisser sortir personne.

Les jours qui ne sont pas de fourage, pourvû que les légumes se puissent prendre en dedans des Gardes de Cavalerie, ou des Gardes fixes d'Infanterie, l'on y peut conduire le Soldat; mais il faut toujours que ce soit avec des Officiers, ou Sergens commandés.

Le Prince doit aussi pourvoir de ris, pois, fèves & faverolles, les magasins des Places qu'on craint qui soient assiégées; parce que les viandes y peuvent manquer, ou devenir fort rares pendant le Siège; & qu'il faut en ce cas être en état de subvenir à ce manquement ou rareté de viande, par une augmentation de nourriture pour le Soldat, qui, travaillant & fatiguant excessivement pendant un Siège, a par conséquent besoin d'être mieux nourri qu'il ne le pourroit être avec son pain sec, avec lequel sans ces légumes il ne pourroit faire de potage.

CHAPITRE XXXV.

Des Pâtures

Les pâtures sont de deux fortes. Lorsqu'une Cavalerie est nouvelle, ou du moins remplie d'une grande quantité de jeunes chevaux, si le service le permet, on assemble cette Cavalerie sur des ruisseaux & dans des païs de prairies, voisines du lieu où l'on veut assembler l'Armée, mais à couvert des insultes de la part de l'ennemi; & pendant un espace de tems, plus ou moins long, on met tous les chevaux à l'herbe, afin de leur faire perdre la mauvaise nourriture qu'ils peuvent avoir prise pendant l'hyver, les rafraîchir, & les disposer à la nourriture du verd, avant que de les faire beaucoup fatiguer. Cet usage est excellent, quand on le peut pratiquer, & il conserve beaucoup les chevaux dans le cours de la Campagne.

Il y a une autre espèce de pâture qu'on donne aux chevaux, lorsqu'on est en Corps d'Armée, qui sert à les rafraîchir de la nourriture des fourages en grains qui les échauffe trop, & qui épargne les fourages.

Ces pâtures se prennent le long des ruisseaux voisins de l'Armée; & même dans les plaines fouragées, où il revient de petites herbes; & c'est toujours avec des Gardes générales de tout le Camp & particulières de chaque Corps, que l'on couvre ces pâtures; & cela afin que les petits partis des ennemis, ou même les gros, si l'on n'y prenoit pas assez de précaution, ne puissent pas venir enlever les chevaux à la pâture.

Quand les païs sont propres à la pâture, cela est d'un grand soulagement pour la Cavalerie, qui n'est pas obligée d'aller si souvent au fourage, & au Général qui trouve par-là le moien de subsister beaucoup plus

long-tems dans son Camp, sans être obligé d'aller loin au fourage.

C H A P I T R E X X X V I .

Du Pain.

LA fourniture du pain est indispensable. Elle se fait au Parc des Vivres qui suivent l'Armée, & doit toujours être faite d'avance, au moins pour quatre jours, lorsque cela se peut avec commodité; car souvent l'éloignement des lieux d'où l'on peut tirer le pain, ou la marche de l'Armée d'un pays à l'autre, force le Général à en faire distribuer pour six jours, & même quelquefois pour huit, lorsqu'il prévoit que l'on en pourra consommer une partie dans le Camp où est l'Armée, avant que de marcher, & qu'on est obligé d'envoyer les caissons en avance pour rejoindre l'Armée dans un nouveau Camp. Mais cette distribution pour six ou huit jours ne doit jamais être faite sans une nécessité indispensable, à cause de l'abus des fripons qui vendent leur pain, sans sçavoir de quoi ils vivront les derniers jours.

Le pain se cuit pour l'ordinaire dans les Villes les plus voisines de l'Armée, parce que les fours y sont en plus grande quantité. Il se cuit aussi souvent à l'Armée, où l'on construit des fours, principalement lorsque les convois sont trop difficiles, parce qu'une charrete porte en farine le triple de ce qu'un caisson porte en pain. On fournit aussi quelquefois du biscuit, au lieu de pain frais. L'usage en est utile, principalement dans les longues marches au travers du pays ennemi.

La ration à vingt-quatre onces ne me paroît pas assez forte au commencement de la Campagne, que la terre n'a encore produit aucunes légumes; & je crois qu'il seroit à propos qu'elle pèsât deux livres pendant les deux premiers mois. Les Hôpitaux en seroient sûrement moins remplis, & le Soldat plus vigoureux seroit plus en état de soutenir la fatigue. L'expérience n'a que trop fait connoître que la plupart des jeunes Soldats ne périssent que d'inanition.

J'ai vû feu M. de Louvois dans le dessein de faire fournir aux Troupes deux onces de poudre de ris par jour, pendant les deux premiers mois de la Campagne, & lorsque l'Infanterie auroit de grandes marches à faire au travers du pays ennemi. Cet usage auroit été fort utile.



CHAPITRE XXXVII.

De la Viande.

LA viande de boucherie , qui dans ces derniers tems a été distribuée aux Troupes , est d'un excellent usage , pourvû qu'elle soit bonne & regulièrement distribuée. L'Intendant de l'Armée doit avoir une attention particuliere sur ce détail , dans lequel il se peut passer une infinité de friponneries, dont le malheur tombe toujours sur le Soldat, qui par là se trouve privé d'une subsistance qui le soutient, quoique le Prince en paie à son Entrepreneur la distribution réguliere.

La ration de viande pour le Soldat est de demie-livre ; mais comme les os sont compris , & que souvent on fait la distribution dans le moment que les bêtes sont tuées, & que par conséquent la viande est plus pesante que lorsqu'elle est rassise, cette fraude tombe encore à la perte du Soldat, & au gain du boucher. C'est une chose qui mérite attention de la part de l'Intendant, & des Commissaires préposés à cette distribution.

Dans les dernieres Campagnes , il s'est introduit un usage qui va encore à la fraude de la ration du Soldat. C'est de prendre les bœufs vivans au poids par estimation. Si le service se faisoit regulièrement, cela ne devroit pas se souffrir ; mais les abus sont terriblement multipliés.

Outre cette boucherie générale , il y en a à la suite des Armées , une grande quantité de particulières. Il faut, ainsi que pour tous les autres Marchands de l'Armée , veiller à leur sûreté pour la joindre , & de plus à leur garde, lorsqu'ils l'ont jointe , soit dans les marches, soit pour la pâture de leurs bestiaux.

Feu M. de Louvois a voulu à l'exemple des Orientaux , faire distribuer aux Troupes de la poudre de viande. Comme dans ces pais chauds c'est le Soleil qui fait cette poudre , ce qui ne pourroit pas se pratiquer en ces climats, M. de Louvois avoit fait faire de grands fours de cuivre capables de contenir huit bœufs, où il en avoit fait faire des essais. Sa mort a interrompu cette entreprise, qui à ce que je crois, auroit été d'une grande utilité pour le service, en deux cas. Dans des marches au travers du pais ennemi, & dans les Places que l'on peut craindre qui soient assiégées , & où il se trouve de la difficulté à conserver long-tems des bêtes vivantes.

Cette poudre de viande fait de fort-bon potage. Une once bouillie dans l'eau suffit pour nourrir quatre hommes ; & la livre de viande fraîche donne une once de poudre.

C H A P I T R E X X X V I I I .

Du Vin , de l'Eau-de-Vie , & de la Biere.

LE vin , l'Eau-de-vie , & la Biere , sont plutôt une utilité qu'une nécessité à la suite d'une Armée. Le gain attire assez de Marchands qui les fournissent. Il suffit qu'on les oblige à se joindre aux convois , pour être conduits sûrement à l'Armée , afin que leurs enlevemens par les partis ennemis n'en apporte pas la cherté ; & dans les marches , les marchands de vin doivent être à la suite des gros bagages , soit du quartier général , soit des colonnes particulières des gros bagages des Troupes ; c'est un soin du Prévôt & du Vaguemestre de l'Armée.

C H A P I T R E X X X I X .

Des autres Marchands suivans l'Armée.

LEs autres espèces de Marchands suivans l'Armée doivent être aussi protégés dans le Camp , à cause de la quantité de menus besoins dont ils la soulagent.

Il est inutile d'en distinguer les différentes espèces ; puisque ce sont les différens débits qui se peuvent faire dans les Armées qui les y attirent , & les leur font suivre. Il faut également pourvoir à leur sûreté , tant pour joindre l'Armée , que dans les marches. C'est encore un soin du Prévôt & du Vaguemestre.

C H A P I T R E X L .

Du Trésor.

LE Trésor qui suit l'Armée doit être proportionné à la consommation d'argent qui se doit faire. Si l'on doit entreprendre des Siéges , il doit être plus considérable , parce qu'il s'en consomme beaucoup pour les travaux , pour l'Artillerie , & pour les dépenses extraordinaires.

Si on ne fait qu'une Guerre de Campagne , on le doit proportionner sur la quantité qu'il en faut pour paier par mois l'Etat général , la solde des Troupes , & fournir à ce qu'on appelle parties inopinées & dépenses extraordinaires.

L'Artillerie , comme nous l'avons dit , a son Trésorier particulier , & le Trésor de l'Armée ne lui fournit de l'argent , qu'en cas de dépense imprévue & absolument nécessaire à faire sans retardement , auquel cas ce Trésorier donne quittance , & ces sommes lui sont précomptées par le Ministre sur le Traité.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 77

Le Trésor est toujours gardé, tant dans les Camps que dans les marches, par un détachement de la Garde du Général, & quelquefois par une Garde particulière. Son rang dans les marches, est à la tête des gros bagages, avant celui du Général. Son logement, dans les séjours, est toujours dans le quartier général, le plus à la commodité de la maison du Général & de celle de l'Intendant; tant pour la commodité de sa Garde, que parce que le Trésorier a continuellement affaire au Général & à l'Intendant.

Lorsque les Armées sont bien païées, le Trésorier, au commencement du mois, donne aux Majors un à bon compte de dix jours, sur le pied de la dernière Revûe, & à la fin du mois il fait avec chaque Major le décompte de sa Troupe, & paie.

CHAPITRE XLI.

Des Hôpitaux.

UNE Armée sans bons Hôpitaux, périt aisément, n'étant pas possible que les actions de guerre & les maladies ne les remplissent souvent, & même trop abondamment.

De ces Hôpitaux, il y en a de deux sortes; ceux qu'on établit dans les Villes de la Frontière, & celui qui suit l'Armée. Ceux des Villes doivent être placés dans les lieux les plus sains, fournis de bons Médecins, Apotiquaires & Chirurgiens, de bons lits & bons médicaments. C'est un soin particulier de l'Intendant, qui n'y peut être trop attentif, à cause des friponneries qui n'y sont que trop fréquentes, & causent certainement la perte des hommes.

L'Hôpital qui suit l'Armée doit être plus fourni de Chirurgiens que de Médecins & d'Apotiquaires, & il doit avoir à sa suite un nombre de charrettes pour porter les onguens, charpies & remèdes. Le Chirurgien Major de l'Armée est chargé du soin d'un certain nombre de premiers appareils, suivant ce que le Général prévoit qu'il en pourra être nécessaire.

L'entreprise des Hôpitaux se fait ordinairement par tête; & le Prince traite de la fourniture des remèdes & de la nourriture des malades & blessés, pour un certain argent par jour. Mais comme l'avidité du gain fait toujours passer les Entrepreneurs des Hôpitaux par-dessus toutes les considérations d'humanité, il est du soin de l'Intendant d'Armée de veiller avec une grande application à ce que les malades soient bien servis. Il le doit faire de tems en tems par sa présence; & continuellement par ses Contrôleurs & Commissaires des Guerres, qu'il croit les plus honnêtes gens, & qu'il tient tant aux Hôpitaux des Villes, qu'à celui de l'Armée. On se sert ordinairement

des chariots & des caissons qui ont porté le pain à l'Armée, pour renvoyer sur iceux les malades ou blessés, qui se rendent pour cet effet au Parc des Vivres.

Il est encore très-nécessaire de commettre à leur conduite des gens autres que les Conducteurs ordinaires des caissons, pour veiller à ce que les chartiers ne traitent durement, souvent même n'abandonnent lesdits malades ou blessés, principalement lorsque les chemins sont mauvais, & qu'ils se croient trop chargés. Ceci se pratique seulement pour l'ordinaire de l'Armée; car pendant les Sièges, ou après les Batailles, on pourvoit au transport des blessés par des voitures du pays où l'on se trouve.

Voilà ce qui regarde le soin ordinaire de l'Hôpital. Il y en a un autre plus considérable; c'est celui qui suit une grande Action, où il est très-ordinaire qu'un seul jour y fasse conduire huit & dix mille blessés. Il est presque impossible que les Chirurgiens particuliers des Corps dont l'Armée est composée, & ceux de l'Hôpital puissent fournir seulement au premier appareil. Cependant c'est ce qu'il faut tâcher qui ne manque point.

Il est presque impossible aussi que l'on ait sur le champ assez de voitures, pour conduire les blessés aux Hôpitaux des Villes. Il est encore du soin de l'Intendant & des Commissaires des Guerres de faire que rien ne manque à cet égard, soit pour le pansement, soit pour le transport, soit pour la nourriture. Il s'est souvent vu que cette impossibilité a retardé considérablement, ou même fait perdre le fruit du gain d'une Bataille donnée dans un éloignement si considérable des Hôpitaux des Villes, qu'il a fallu plusieurs jours pour déblayer le Camp desdits blessés, qu'il auroit été trop inhumain d'abandonner dans un Camp sans secours. Je n'entre point ici dans le détail de toutes les espèces de friponneries qui se commettent dans les Hôpitaux. Elles sont infinies. En général on peut dire qu'il n'est pas impossible de se parer des plus préjudiciables au service, pourvu que ceux qui sont préposés pour veiller sur les Directeurs, soient gens d'une probité reconnue & incorruptible.

Les principales friponneries regardent la bonne ou mauvaise nourriture, les bons ou mauvais médicamens, & le peu d'exactitude à marquer le jour précis de la mort, ou de la sortie du Soldat. Car pour le jour de son entrée, c'est un soin que le Directeur n'a garde de négliger.

Il est certain que les Préposés à veiller sur les Hôpitaux, s'ils ont les qualités dont on vient de parler, peuvent faire éviter au Prince une grande perte d'hommes, & épargner beaucoup d'argent. Mais la difficulté est de trouver ces gens de probité incorruptible, parce qu'il est bien facile aux Directeurs de mettre ces gens-là dans leurs intérêts, d'autant plus que tout concourt à tromper le Prince dans les Hôpitaux, parce que

le gain est journalier , & devient prodigieux à la longue.

Tout ce que peut faire un Ministre capable & appliqué pour empêcher les friponneries des Hôpitaux , c'est de veiller bien exactement à l'observation des Ordonnances. Le Roi sera servi à moins de frais, & il s'y perdra moins d'hommes.

Depuis un tems, les Hôpitaux de l'Armée sont suivis d'un nombre de Recollets pour l'administration du spirituel aux malades & aux blessés, & afin qu'il se trouve dans le Camp un plus grand nombre de Messes. C'est un établissement qui mérite d'être maintenu. Ces Religieux sont voiturés & montés aux dépens du Roi , & ont des charrettes pour porter les ornemens de leurs Chapelles, & leurs bagages.

Leur marche est à la tête de l'Hôpital, & leur place dans le Camp est au Quartier général, ou dans le lieu où l'on a placé l'Hôpital. Dans les Sicges ils ont un petit établissement à la queue de la tranchée , où il y en a toujours quelques-uns qui se relevent tous les jours pour y administrer le Sacrement de Pénitence. Ils ont un Supérieur, comme dans un Couvent enfermé.

* Les appointemens du Medecin Major de l'Armée sont de par mois de trente jours, & de six rations de pain.

Les appointemens du Chirurgien Major de l'Armée sont de 390. liv. par mois de trente jours, & de six rations de pain.

Les appointemens des Aides Majors Chirurgiens sont de 150. liv. par mois de trente jours, & de quatre rations de pain.

Les appointemens des Sous-Aides Majors Chirurgiens sont de 60. liv. par mois de trente jours, & de trois rations de pain.

Les appointemens des Garçons Chirurgiens sont de 50. liv. par mois, & de deux rations de pain.

Les appointemens de l'Apotiquaire Major de l'Armée sont de 120. liv. par mois de trente jours, & de six rations de pain.

Les appointemens des Garçons Apotiquaires sont de 50. liv. par mois de trente jours, & de quatre rations de pain.

Les appointemens du Garde-meuble de l'Hôpital sont de 75. liv. par mois de trente jours, & de deux rations de pain.

Ceux des Garçons Apotiquaires Apprentifs sont de par mois, & de deux rations de pain.

R E M A R Q U E S.

J'ai dit en traitant cette matière, presque tout ce qu'il y avoit de différentes attentions à prendre, pour bien placer les Hôpitaux, & pour leur bon gouvernement.

Je pourrais rapporter encore des exemples funestes au service du Roi, où le manque de fidélité a fait perdre une infinité d'hommes, & con-

sommé des sommes immenses , par les vols qui ont été faits dans les Hôpitaux. Mais ce récit ne serviroit à rien , parce qu'il suffit d'avoir fait remarquer, quelles doivent être les attentions pour le gouvernement fidèle des Hôpitaux, tant des Armées, que de ceux qui sont établis dans les Villes voisines de l'Armée, afin de prévenir les désordres, qui dans cette dernière Guerre sont infinis*.

C H A P I T R E XLII.

Des Bagages.

LEs Romains les nommoient *impedimenta*, c'est-à-dire, embarras. Ils sont cependant d'une nécessité indispensable. Deux choses seulement sont à observer, leur qualité & leur ordre dans les marches.

Pour ce qui regarde leur qualité, il faut réduire les charrettes au plus petit nombre qu'il est possible, à cause des embarras qu'elles font dans les chemins; les mulets & les chevaux de bats peuvent plus aisément marcher sans interruption & sans occuper les chemins.

Leur ordre dans les marches se forme suivant la manière dont l'Armée entière marche. Il faut seulement observer qu'ils ne se mêlent point, & qu'à la tête des bagages de chaque Corps, il y ait des gens préposés & autorisés, pour faire conserver aux valets l'ordre de la discipline, & pour les faire arriver sur le terrain, où leur Corps doit camper.

On peut ajouter ici un mot des chariots de l'Artillerie & des Vivres, dont le nombre est plus ou moins, considérable & se proportionne à la force de l'Armée qu'ils doivent fournir de munitions de guerre & de bouche.

La marche de ces chariots, autant qu'il se peut, doit former une Colonne séparée de celle des gros bagages de l'Armée, & doit toujours être prise par le chemin le plus ferme, à cause que le poids de ces voitures creuse trop les ornières. Il faut même que ce chemin qu'on fait prendre à l'Artillerie, soit, autant qu'il est possible, le plus voisin des Colonnes de l'Infanterie; & en général, il faut que les Colonnes des gros & menus bagages soient couvertes dans la marche & renfermées par les Colonnes des Troupes, afin qu'elles soient en sûreté. Le reste de ce qui regarde la marche & l'ordre des bagages se trouve dans les Ordonnances Militaires.



C H A P I T R E X L I I I .

Des Guides.

L'Armée ne doit jamais être dépourvue d'un grand nombre de Guides. Il faut pour cet effet , charger de ce soin un homme d'esprit , qui par ses conversations avec les Guides qui seront pris dans le pays , en acquière une parfaite connoissance. Il doit les entretenir séparément , les confronter ensemble, lorsqu'ils ne conviendront pas, & tirer d'eux la vérité par la douceur, autant qu'il est possible; quelquefois aussi par les menaces.

Les Guides doivent être bien nourris & bien païés. Le Capitaine des Guides doit être pourvu d'une quantité de chevaux pour monter lesdits Guides, lorsqu'on les fait sortir avec des gens à cheval. Ils doivent être gardés, principalement après qu'ils auront été interrogés sur la connoissance d'un pays, dans lequel on n'a point encore pénétré, afin qu'ils ne puissent donner aucun avis des choses sur lesquelles ils auront été interrogés.

Les Guides doivent aussi être renouvelés , à mesure qu'on pénètre dans le pays ennemi. Chaque Colonne dans sa marche doit avoir au moins un Guide à sa tête , lequel il faut faire garder , afin qu'il ne s'échappe pas , principalement dans les marches de nuit, afin de ne point tomber dans l'embarras de ne pouvoir se conduire.

Je tiens même que dans ce cas , il faut avoir deux Guides , & les faire garder & marcher séparément. Que si on peut croire qu'on trouvera l'ennemi , il faut même faire lier les Guides , parce qu'il est fort naturel de croire que la crainte du péril leur fera faire tous leurs efforts pour s'échapper.

C H A P I T R E X L I V .

Des Espions.

Les Espions sont de plusieurs espèces. Il s'en trouve dans les Confeils des Princes , dans les Bureaux des Ministres , parmi les Officiers des Armées , dans les Cabinets des Généraux , dans les Villes ennemies , dans le plat-pays , & même dans les Monastères.

Les uns s'offrent d'eux-mêmes , les autres se forment par les soins du Ministre , du Général , ou de ceux qui sont chargés des affaires en détail. Tous sont portés par l'avidité du gain. C'est au Prince , & à ses Ministres à corrompre le Conseil de son Ennemi. C'est au Général & à ceux qui concourent avec lui au bien des affaires , à corrompre , ou à former les autres.

En général, il faut toujours tirer des instructions des Espions, & ne jamais s'ouvrir à eux. Il faut pour un même sujet, en employer plusieurs qui ne se connoissent point, ne communiquer avec eux qu'en secret, les entretenir souvent de choses sur lesquelles on ne se soucie point d'être éclairci, les faire parler beaucoup, & leur dire peu de choses, afin de connoître leur caractère d'esprit, & leur portée; les faire espionner eux-mêmes, après que l'on se sera séparé d'eux, pour sçavoir s'ils ne sont point doubles, ce qui arrive fort souvent. Et lorsque, sur le rapport séparé de plusieurs, on croira être certain qu'ils ont dit vrai, il faut encore les faire garder séparément; & si c'est pour exécuter une entreprise, il faut les y mener tous séparés, les questionner souvent, & voir s'ils se rapportent dans les faits.

Il y a encore une troisième sorte d'Espions; ou au moins des gens de qui on tire des connoissances certaines, par les conversations qu'on a avec eux. Ce sont les gens du pais, que les affaires particulieres attirent dans le Camp, ou dans les Villes, & les Prisonniers.

Les premiers ne doivent jamais être questionnés; il faut les entretenir, ou les faire entretenir par des gens d'esprit, qui sans affecter de curiosité, les font assez parler sur des sujets différens, pour tirer d'eux des connoissances des choses qu'on veut sçavoir.

Les Prisonniers, suivant leurs caractères peuvent être questionnés un peu plus, ou un peu moins durement, mais cependant toujours séparés les uns des autres, & toujours conduits à la connoissance de ce qu'on veut sçavoir, par de longs détours de conversation, afin qu'ils ne prennent point garde eux-mêmes à ce qu'ils ont dit, & qu'après être renvoyés, ils ne puissent mettre leur Général sur les voies au sujet des intentions que l'on peut avoir, parce qu'en ce cas, le Général ne manqueroit pas de lâcher des Espions doubles, ou des transfuges, pour donner des notions différentes sur ce qu'on a voulu pénétrer, & faire ainsi prendre de fausses mesures.

Il y a des pais, où les Espions qu'on peut avoir dans les Monastères sont les meilleurs & les plus sûrs. Le gouvernement des consciences est un empire secret qui n'est pénétré de personne, & qui pénètre tout. L'emploi de ces sortes d'Espions est infaillible, ou dans une Place occupée par un Prince d'une différente Religion, ou dans un Etat, dans le changement d'une domination. On se sert même de femmes, ou pour en introduire dans une Ville, ou pour éprouver un Camp, ou pour porter des lettres, parce qu'elles sont moins soupçonnées que les hommes.

Il est inutile d'entrer ici dans le détail de tous les différens usages des Espions. Il suffit de dire qu'un Prince, un Ministre, & un Général ne peuvent trop précisément sçavoir ce qui se passe dans les Etats & Armées amies, ou ennemies; & qu'ainsi on ne sçauroit avoir trop d'Espions de toutes sortes d'espèces, & pour toutes sortes d'usages.

CHAPITRE XLV.

Des différentes espèces de Guerre.

IL y a cinq espèces de Guerre, qui se doivent faire différemment les unes des autres; la défensive; l'offensive; celle qui se fait entre Puissances égales; celle de secours, qui se fait hors de l'Etat, pour secourir un Prince allié, ou pour se joindre à un Prince foible, qu'un plus puissant voudroit attaquer; & la Guerre civile.

CHAPITRE XLVI.

De la Guerre défensive.

IL seroit bien difficile de prescrire, par des maximes générales, la manière de soutenir cette guerre. Elle est toute dans la prudence & l'esprit de prévoyance de celui qui la conduit.

On peut dire seulement qu'elle a été tout-à-fait imprévûe, ou qu'elle n'a pas été prévûe assez-tôt, ou que la perte d'une bataille ou de quelque Place considérable l'a renduë telle, quoiqu'elle eût eu un autre commencement.

Au premier cas, le peu de troupes qu'on a sur pied doit être ménagé; l'Infanterie jettée selon la quantité des Places qu'on a à garder, dans celle que l'on peut croire qui doit être le plus indispensablement attaquée, abandonnant ainsi à l'Ennemi celle qui dans la suite de la Guerre pourroit être ou plus facilement reconquise, ou qu'il pourra le plus difficilement conserver; & la Cavalerie mise en Campagne, pourtant toujours en état d'avoir sa retraite sûre; & cela afin d'incommoder les fourages & les convois de l'ennemi, & d'empêcher que les petits partis ne s'écartent trop de son Armée, & ne jettent trop facilement la terreur dans le dedans du país.

Le plat país ne doit point être ménagé. Il en faut retirer dans les meilleures Places tout ce que l'on peut en ôter, & consumer, même par le feu, tous les grains & fourages qu'on ne peut mettre en lieu sûr, afin de diminuer par-là la subsistance aisée de l'Armée ennemie. Les bestiaux doivent être aussi renvoïés dans les lieux les plus éloignés de l'ennemi, & autant qu'il se peut, couverts de grandes rivières, où ils trouveront plus de sûreté, & une subsistance plus aisée.

Que si cette Guerre n'a pas été absolument imprévûe, & que l'on ait eu au moins quelques mois pour s'y préparer, il faut avoir employé ce tems à lever des troupes, à assembler des munitions de Guerre, à réparer les fortifications des Places, dont la conservation est la plus nécessaire,

soit pour donner une occupation sérieuse & de durée aux forces de l'Ennemi, soit pour la conservation des meilleures contrées du pais, soit pour se garder une entrée libre au secours des dehors, ou même une entrée dans le pais ennemi, qui force l'assaillant à former un Corps en arrière, pour empêcher qu'on ne fasse de grandes courses dans son propre pais, & qu'on ne batte ses convois.

Tout ce qui vient d'être dit, regarde les précautions du dedans. Celles du dehors consistent en négociations pour des secours des Puissances voisines, pour des levées étrangères, & même pour des diversions éloignées. La jalousie que l'on prend ordinairement d'un Conquérant donne assez de facilité pour se lier contre lui; & pourvu qu'on ne soit pas accablé d'abord, on peut trouver des moïens de rétablir ses affaires.

J'ai dit que cette nature de Guerre dans la conduite, consistoit entièrement dans la capacité du Général qui la soutient. Son application particulière doit être à ne se point commettre, à multiplier de petits avantages, à resserrer son Ennemi dans ses fourages, & l'obliger à ne les faire ordinairement qu'avec de grosses escortes, à battre ou écorner ses convois, à lui rendre le passage des rivières & des défilés difficile, à le tenir ensemble; s'il veut attaquer quelque Place, y jeter quelques petits secours avant qu'il l'ait investie, pour ranimer le peuple & la garnison; enfin à ne chercher dans ce commencement qu'à se faire respecter de son Ennemi, par son activité & sa vigilance, à le rendre circonspect dans ses marches, & même dans son Camp, & qu'à gagner du tems, & lui en faire perdre.

Avec tous ces soins, un Général habile ranimera les cœurs de ses Troupes & du pais, & donnera à son Prince le tems de rétablir ses affaires, pour balancer dans la suite le succès, & changer la nature de cette Guerre toujours triste à celui qui est forcé de la soutenir.

La troisième espèce de Guerre défensive dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, qui est celle qui est venue par des malheurs, est la plus difficile à soutenir, parce qu'elle peut l'être devenue par plusieurs raisons, dont les plus dangereuses, par les conséquences & les suites, sont celles d'avoir des fautes à reprocher au Général dans les tems qui ont précédé l'action, & qui regardent la prudence ou la prévoyance, ou celles qui regardent son courage. Ces deux cas faisant également un mauvais effet sur l'esprit des Peuples & des Troupes, le Prince en doit une satisfaction entière aux Troupes & à son Etat, en éloignant de la tête de son Armée, un homme qui a perdu la confiance des Troupes, soit par les marques d'incapacité qu'il aura données, soit par manque de courage.

La présence d'un Général à qui il est arrivé un malheur, par le caprice seul de la fortune, ne fait point de peine aux Troupes; au contraire, elles se joignent d'intérêt à leur Général, & concourent avec émulation

& plaisir au recouvrement de sa gloire, parce qu'elle leur est commune.

Mais pour celui à qui on peut imputer la perte d'une Bataille, soit pour s'être mal posté, soit pour avoir fait une mauvaise disposition, soit pour s'être mal conduit pendant l'action, soit pour avoir donné des marques de peu de courage, il ne doit en aucune manière être ménagé personnellement de son Prince, QUI NE DOIT POINT EXIGER DE SES TROUPES de recevoir à leur tête un homme qui a perdu leur confiance. Les conséquences en sont trop dangereuses.

En ce cas, le Prince doit faire choix d'un nouveau Général, de qui la réputation se soit trouvée entière dans l'occasion malheureuse, s'il s'y est trouvé; ou même d'un Général qu'on aura négligé de faire servir, & auquel on aura préféré ce Général sans courage & mal-habile; ou d'un Prince de son sang s'il en est besoin; ou même se porter en personne à la tête de son Armée, si son âge ou ses autres affaires le permettent; sinon il doit s'approcher au moins de son Armée battue, pour la ranimer, & la faire plus promptement pourvoir des choses qui lui sont nécessaires pour la remettre en état, ou de se présenter à l'Ennemi, ou de s'opposer à ses progrès.

La discussion des moyens pour réussir à ce dernier parti mérite une attention bien sérieuse, sur laquelle il est difficile de rien dire qui soit une règle certaine, la conduite à tenir dépendant absolument de la constitution du pays.

Où il est ouvert, ou dégarni de Places fortes, ou il y en a quelques-unes, ou c'est un pays serré & coupé de rivières. S'il est ouvert & dégarni de Places fortes, il faut l'abandonner à l'Ennemi, & se retirer loin de lui à couvert des bonnes Places ou des rivières, parce que ce pays abandonné ne fournira que des subsistances abondantes, sans établissement solide pour la continuation de la Guerre.

Si l'ennemi les consomme pendant la Campagne, il n'y pourra subsister pendant l'hiver; s'il travaille à fortifier quelques-unes des Villes qu'il aura occupées, il donnera le tems de rétablir l'Armée; & comme dans la suite, cette Ville qu'il aura fortifiée à la hâte lui deviendra importante, à cause qu'il aura pensé à en faire le dépôt de ses vivres & munitions de guerre, il sera obligé d'y tenir une forte Garnison, ce qu'il ne pourra faire qu'en s'affaiblissant, ou de la couvrir continuellement de son Armée, ce qui lui ôtera le moyen de s'en éloigner.

Si dans ce pays il se trouve quelque Place qu'on puisse soutenir, & qui ne puisse être enlevée que par un Siège dans les formes, il ne faut pas manquer d'y jeter un Corps d'Infanterie, & de faire consumer à ce Siège tout le plus de tems qu'il se pourra, afin de trouver par-là celui du rétablissement de l'Armée battue.

Que si ce pays est serré & coupé de rivières, il faut disputer à l'Ennemi tous les défilés & passages desdites rivières; mais cela doit être fait

avec circonspection, & de manière qu'on n'engage point une affaire générale, jusqu'à ce que par plusieurs petits avantages, on ait remis le cœur aux Troupes battues, & regagné un peu d'égalité de forces, soit par les hommes qu'on aura fait perdre à l'Ennemi dans ces petites affaires, soit par des secours qu'on aura fait joindre à l'Armée.

Comme il arrive souvent qu'un Prince a la Guerre à soutenir de plus d'un côté de son Etat, & qu'il ne se trouve pourtant pas tristement réduit à la nécessité de la défensive par tout; il me paroît utile de dire ici un mot de cette nature de Guerre défensive, qui l'est par choix d'un côté, pendant que dans les autres pays le Prince soutient une autre espèce de Guerre.

Celle-ci se doit faire avec bien des circonspections. Le dessein de la défensive doit être caché à l'Ennemi, autant qu'il est possible. Il ne faut pas lui laisser pénétrer ce projet assez-tôt, pour qu'il ait le tems de se préparer à une Guerre offensive, qu'il seroit le maître de ne commencer que lorsqu'il le jugeroit convenable, pour troubler le projet de la Campagne du côté que l'on auroit projeté l'offensive. Et cela, parce qu'il rendroit aisément la Campagne désagréable par tout, par la nécessité où l'on se trouveroit de se dégarnir de Troupes dans le pays où l'on auroit résolu d'être le plus en force; & que le tems qu'il faudroit que les Troupes emploïassent en marches, pour soutenir le pays fortement attaqué, étant pris sur celui de l'action de la Campagne, il se trouveroit qu'on auroit perdu celui d'agir offensivement du côté où l'on avoit résolu de le faire, & que les Troupes arriveroient trop tard & fatiguées dans le pays où l'on auroit résolu de rester sur la défensive.

Ainsi donc je tiens que le projet de cette espèce de Guerre mérite autant de réflexion & de capacité qu'aucune autre, par l'attention qu'il faut avoir à bien examiner tout ce que l'Ennemi peut entreprendre, & de quelle conséquence pour la suite de la Guerre peuvent être ses entreprises, avant que de se porter par choix à cette nature de défensive, qui tout au moins peut troubler tout le projet formé pour la Campagne.

Cette espèce de Guerre défensive par choix ne se doit jamais faire, que du côté où l'on est sûr de réduire l'Ennemi à passer une rivière difficile, ou un pays ferré & coupé de défilés, pour pouvoir pénétrer dans le pays; & lorsque l'on a sur cette rivière une Place forte & bien munie, que l'on sçaura être un objet indispensable, par l'attaque de laquelle il faudra que l'ennemi commence, & devant laquelle on pourra présumer qu'il perdra un tems assez considérable, pour avoir celui de la secourir ou de le combattre.

Car quand le pays ne sera pas ainsi constitué, qu'il sera dégarni de Places fortes & ouvert, & que l'Ennemi y pourra entrer par où il lui plaira, il est certain que cette Guerre défensive par choix sera toujours fort périlleuse pour le Prince, & fort difficile à soutenir au Général, qui en

sera chargé avec un Corps inférieur à celui de l'Ennemi.

CHAPITRE XLVII.

De la Guerre offensive.

LA Guerre offensive doit être méditée long-tems. Le secret avant qu'elle éclate, le projet & l'ordre dans les entreprises, dès qu'elle aura éclaté, sont les deux parties qui en rendent le succès heureux. Elle doit avoir été méditée long-tems, parce que, quelque habile que soit le Prince & son Conseil, il est toujours fort à craindre, qu'il ne lui soit échappé quelques-unes des précautions qu'il faut prendre. Elles sont infinies tant à l'égard du dehors que du dedans.

Les précautions au dehors sont les alliances & les sûretés pour n'être point troublé dans l'expédition méditée; les levées étrangères, soit d'hommes ou de chevaux, & les achats de munitions de Guerre, si on ne les a pas dans son pays, soit pour augmenter celles qu'on a, soit pour les ôter à l'ennemi.

Les précautions au dedans sont la sûreté des frontières éloignées, la levée secrète des Troupes nouvelles, ou l'augmentation des vieilles, la fourniture des magasins de guerre & de bouche, la construction des chariots d'Artillerie & de Vivres, la levée de leurs chevaux, qu'il faut faire faire autant qu'il est possible chez les voisins, tant pour leur ôter lesdits chevaux, que pour garder ceux de votre propre pays, pour l'usage de votre Cavalerie, & pour les équipages particuliers des Officiers.

Le secret avant que l'entreprise éclate, est absolument nécessaire, non seulement pour n'être point troublé du côté des frontières éloignées, mais aussi afin que l'ennemi qu'on veut attaquer, ne puisse pas démêler par où on veut commencer la Guerre. Il est nécessaire pour cela, que les dépôts de Vivres & d'Artillerie soient à une portée qui donne également jalousie à plusieurs Places de vos ennemis, afin de les obliger, en partageant leurs forces, de n'avoir lesdites Places qu'à demi garnies.

L'ordre dans les entreprises est encore nécessaire à suivre, pour plusieurs raisons principales, qui dépendent de l'arrangement qu'on se fera fait pour l'administration des vivres & munitions de Guerre suivant la nature du pays que l'on veut attaquer. Ce pays sera ou bordé de Places fortes, ou ouvert à vos Armées, ou coupé de rivières, ou chargé de montagnes ou de bois, & coupé de défilés; ou pays de plaines, ou mêlé de toutes ces différentes choses. Toutes ces différences emportent après elles de différens projets, & un ordre différent dans l'exécution.

Si le pays est bordé de Places fortes, il faut attaquer le quartier qui y donne une entrée libre, & qui porte avec plus de facilité vers la Capitale, à qui il faut, autant qu'il est possible, être en état au commencement

de la Guerre, de faire voir l'Armée, afin d'y jeter la terreur, & tâcher par là d'obliger l'Ennemi de dégarnir quelques-unes des Places de la frontière, pour rassurer le cœur du país.

Il faut ensuite retomber sur les Places qui auront été dégarnies, pour ouvrir davantage le país attaqué; faire apporter dans ces Places, après leur prise, tous les dépôts qui étoient dans les vôtres, & faire ainsi la Guerre avec plus de commodité.

En ce cas, l'Armée doit être beaucoup plus forte en Infanterie qu'en Cavalerie. On doit avoir pris des mesures pour avoir fait lever de l'Infanterie nouvelle, dès que le dessein aura éclaté, qui jettée d'abord dans les Places conquises, & mêlée avec une partie de la vieille, qu'on aura tirée de l'Armée, se formera & se mettra en état de servir en Campagne l'année suivante; l'expérience nous apprenant que les nouvelles levées doivent être fort ménagées dans les commencemens, & exposées tout le moins qu'il se peut, aux grandes fatigues de la Guerre de Campagne, où la consommation des hommes nouvellement sortis du repos & de leurs maisons est trop grande.

Que si le país est ouvert, il faut être fort en Cavalerie, afin de pénétrer avec plus de diligence jusques dans son centre, & de pouvoir faire des détachemens pour conduire les convois en sûreté; suffisant en ce cas de mettre seulement de l'Infanterie dans les Châteaux ou petites Villes, qui assure les chemins des convois.

Lorsqu'on aura pénétré le plus avant qu'on l'aura pû faire commodément, il faut camper l'Armée en lieu sain & commode pour les fourrages, & même en lieu avantageux par son assiette, afin de pouvoir de là faire des détachemens considérables, pour réduire par la terreur des Armes les extrémités du país, où l'on ne pourroit pas, avec sûreté & commodité pour les vivres, se porter avec l'Armée entière.

C'est au Général à se conduire avec douceur ou rigueur, pour l'entière conquête du país attaqué, suivant la connoissance qu'il aura de l'esprit des peuples auxquels il aura à faire, y en ayant que la douceur du Conquérant gagne, & fait demeurer en repos, y en ayant aussi en qui la rigueur fait le même effet. Il est de sa prudence de bien examiner ces deux moïens; mais pourtant de n'avoir recours à celui de la rigueur, que lorsque celui de la douceur & de la clémence paroît absolument inutile.

Si ce país est coupé de rivières, on doit observer si elles entrent dans votre país, ou si elles en sortent; si elles traversent le país qu'on veut conquérir; si elles sont profondes, navigables & larges.

Si elles entrent dans votre país, & que près de votre frontière, l'Ennemi ait une Place forte & grande, & qu'à l'entrée de votre país sur cette même rivière, on n'y en ait point; c'est par cette Place qu'il faut commencer, afin que, si dans la suite la constitution de la Guerre venoit à changer, vous ne laissiez pas à votre Ennemi une Place où il pût assembler

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 89

bler de grands magazins, & les faire entrer chez vous avec commodité pour la subsistance de ses Armées, & pour le transport de ses munitions de guerre.

Si au contraire les rivières sortent de votre país, & que l'Ennemi y ait aussi une Place, ou grande par son habitation, ou forte; il est d'une conséquence infinie de s'en rendre le maître pour en faire une Place d'Armes, ou un dépôt commode pour porter la Guerre bien avant dans le país ennemi.

Si les rivières traversent le país ennemi, & qu'elles soient grandes, il faut compter que la conquête n'en peut pas être si rapide; & en ce cas ma pensée est, que l'on doit s'appliquer, avant la déclaration de la Guerre, à faire écrire des gens sçavans pour avoir des Manifestes prêts, contenant des raisons véritables, s'il se peut, ou au moins apparentes de prétendus droits sur quelques parties, ou sur la totalité du país que l'on veut conquérir.

Ces Manifestes doivent être publiés à propos. Ils ne font pas un effet solide sur les esprits des Princes, qui doivent prendre jalousie de votre agrandissement; mais il arrive souvent qu'ils font effet sur les Peuples qu'on attaque, & que cela peut disposer leurs esprits à conserver une fidélité moins entière à leurs Princes, & leur servir de raison & de prétexte, pour ne pas souffrir avec fermeté la ruine du plat-país, & même celle des Villes.

Dans cette constitution de país, il ne faut rien laisser derrière soi, & étendre d'abord sa conquête jusqu'à cette rivière qui traverse le país, des bords de laquelle il faut se rendre maître, en cas qu'il y ait quelque Ville qui soit de votre côté. Que si elle n'est pas forte, elle doit être fortifiée avec diligence, afin de pouvoir s'y établir si solidement, qu'on ne puisse pas vous en chasser; & en ce cas aussi, il est très-important de traiter avec une extrême douceur ces nouveaux sujets, & ne leur donner aucune raison de se plaindre, soit du manquement de discipline, soit par aucun changement dans leurs privilèges, soit par des levées d'argent. Il faut qu'ils trouvent du calme, & même de l'avantage à s'être soumis avec facilité.

De cette nouvelle barrière qu'on se fera faite, si les conjonctures le permettent, on se portera dans la suite en avant, si non il doit être de la sage politique d'affecter de la modération, & de cacher son esprit de Conquérant, de couvrir son ambition de toutes les raisons dont on se sera servi dans son Manifeste, & en traînant la Guerre en longueur & en négociations, faire en sorte par un Traité de garder sa conquête, ou au moins une partie; auquel cas, il faut faire tous ses efforts pour que les bornes en soient portées jusqu'à cette rivière, où il faut avoir de toute nécessité une Ville, d'où par les suites, on se redonne une nouvelle entrée dans le país.

Je ne suis point d'avis qu'à l'imitation de ces derniers tems , après la Paix conclue , on s'applique à construire de nouvelles Places. Cela réveille trop la jalousie des voisins , & les met dans une continuelle attention à se parer des nouveaux projets qu'on pourroit former. * Cette politique engage même le Prince à une trop grande dépense , tant pour la construction de ces Places , que pour l'Artillerie dont il les faut garnir , l'entretien de leurs Garnisons & Etats-Majors *.

Il me paroît qu'il doit suffire d'en avoir une , dont l'habitation soit grande , afin qu'elle puisse contenir une nombreuse garnison , & de grands magasins de toute espèce.

Il faut se contenter , si le hazard vous donne la possession d'une Ville située sur la rivière , de la fortifier , & même de l'agrandir avec application , & y garder toujours une forte garnison , qui paroisse plutôt une sage précaution pour conserver ce que l'on a acquis de nouveau , qu'un dessein d'entreprendre plus avant.

Si le pais est chargé de montagnes & de bois , il est par conséquent rempli de défilés. En ce cas l'Armée avec laquelle on veut conquérir , doit être sans comparaison plus forte en Infanterie qu'en Cavalerie , & suivie d'un plus grand nombre de Pionniers , qu'on prendra d'abord parmi ses propres sujets , par le moien desquels on ouvrira les défilés autant qu'il sera possible ; on rendra les chemins de communication bons & larges ; on fortifiera d'espace en espace des postes pour assurer les convois ; on fera de grands abatis dans les bois pour élargir les chemins , & on s'appliquera à conduire tous les travaux vers quelques Villes ou Places qui soient dans une situation plus ouverte , où on puisse faire les dépôts qu'il convient avancer.

Que si c'est un pais de plaines , on n'y sçauroit avoir trop de Cavalerie. C'est elle qui soumettra le pais , & qui empêchera l'ennemi de se communiquer. Il ne faut , en ce cas-là , d'Infanterie , que pour conserver les grandes Villes qu'on soumettra. Mais comme il arrive rarement que les pais ne soient pas mêlés , ce sera la connoissance précédente qu'en aura le Prince qui veut conquérir , qui lui fera prendre des mesures justes pour conduire son entreprise à une fin heureuse , en composant son Armée , comme il lui conviendra.

Toutes les considérations ci-dessus sont du nombre de celles qui doivent avoir été faites d'avance. Il reste présentement à examiner l'entreprise , par rapport aux forces de l'Ennemi qu'on attaque , au prompt secours qu'il peut avoir de ses voisins , & à ses finances.

S'il a été surpris par l'entrée de vos Troupes dans son pais , il faut user d'une grande diligence pour se placer le plus avant qu'il sera possible ; de manière qu'on empêche qu'il ne rassemble les Troupes qu'il aura en divers endroits de son Etat ; & en cas que l'Ennemi puisse se rassembler , à la faveur de quelque rivière , il faut , autant que la prudence le

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 21

permettra, passer cette rivière, & combattre l'Ennemi avant qu'il ait rassemblé ses Troupes, dans la présomption où je suis que l'Armée qui veut conquérir, est de beaucoup supérieure à celle qu'on attaque.

Une bataille dans un commencement de guerre donnée à propos, en décide presque toujours le succès. Ainsi il ne faut point hésiter à la donner, si l'Ennemi, par quelque mouvement pour mettre ses forces ensemble, se met à portée de risquer un événement.

Si au contraire il sépare ses forces, & ne songe qu'à gagner du tems; soit pour lever des Troupes chez lui, soit pour tirer des secours étrangers, il faut s'attacher à une entreprise aisée à garder, après sa conquête, s'y renfermer dans de bonnes lignes de circonvallation; & dès qu'elles seront faites, n'y laisser que ce qu'il faut d'Infanterie pour prendre commodément la Place, & s'avancer avec le reste de l'Armée dans le pais, à portée pourtant de protéger le Siège, autant que la prudence le peut permettre, par rapport au lieu où seront les forces de l'Ennemi, qu'il faut toujours avoir devant soi, afin de n'avoir aucune inquiétude pour le Siège.

Il seroit infini d'étendre cette matière jusqu'à dire tout ce qui se peut faire. Les avantages de cette disposition résident tous dans les fautes, que dans un commencement d'une Guerre imprévûë, un Ennemi peut faire; dans la capacité d'un Général qui sçait en profiter; & dans celle des Officiers Généraux, à qui il commet l'exécution de ses desseins particuliers.

Si l'Ennemi peut être promptement secouru, il faut avoir examiné d'avance par quel nombre, & par quelle nature de Troupes il peut l'être, afin qu'après les secours arrivés, on ne cesse pas d'être toujours supérieur, sans quoi l'entreprise de cette Guerre passeroit toujours avec raison pour téméraire & imprudente.

L'état des affaires du Prince qu'on veut attaquer, par rapport aux Finances, mérite encore de la considération. S'il est pauvre, tout est aisé à entreprendre contre lui. En ce cas il faut ménager ses sujets, les corrompre, les lui débaucher, autant qu'il est possible de le faire, par douceur, ou les mettre hors d'état de pouvoir assister leur Prince.

S'il est riche, il le peut être de deux manières, ou par les trésors qu'il aura amassés, ou par les facultés de ses sujets, qui pourront le mettre en état d'assembler promptement des forces considérables.

S'il est riche par les trésors qu'il aura amassés, il ne le peut être que de deux manières, ou pour avoir vécu d'épargne dans la suite d'une longue Paix, ou par des levées extraordinaires & nouvelles, qu'il aura faites sur ses Peuples dans des tems où elles n'étoient pas absolument nécessaires à faire.

Si ses trésors viennent du premier de ces deux moïens, il ne les aura acquis qu'en négligeant de soudoïer un Corps considérable de Troupes, de réparer les fortifications de ses Places, & d'entretenir ses magasins de guerre & de bouche. En ce cas, il faut l'attaquer vivement, & for-

mer plusieurs entreprises à la fois, parce qu'on le trouvera également dépourvu par tout.

S'il s'est servi du second moïen pour amasser de l'argent, il aura joint aux négligences qu'on vient de dire, la haine & l'éloignement du cœur de ses sujets; auquel cas les principaux en doivent être corrompus, soit par l'argent qu'on leur donnera, soit par les établissemens qu'on leur procurera; & le Peuple doit être traité avec douceur, déchargé des impositions qui lui avoient été les plus odieuses, & ménagé par des esprits doux, qui s'appliqueront à lui faire goûter la tranquillité & l'aisance du nouveau gouvernement.

Si la richesse du Prince réside en celle de ses sujets, elle ne sera venue, ou que par la douceur de son gouvernement, ou que par la facilité que la situation du pais leur aura procurée, à faire avec leurs voisins un commerce lucratif.

Si leurs facultés viennent de la douceur du gouvernement, elle les aura plongés dans la mollesse & l'oïveté; auquel cas ils peuvent bien aider leur Prince de leur argent, mais non pas de leurs corps, peu accoutumés aux travaux de la Guerre. En ce cas-là, il faudra laisser en repos ceux qui ne fourniront point d'argent à leur Prince; mais traiter avec rigueur ceux qui lui ouvriront leurs bourses, & qui prendront les armes.

Si c'est des fruits de leur commerce qu'ils soient devenus pécunieux, ils auront sûrement l'esprit porté à conserver ce qu'ils auront amassé, & difficilement le Prince en pourra tirer des secours d'argent aussi prompts, qu'il sera nécessaire dans une occasion pressante. En ce cas, il ne faut point dans les capitulations, refuser aux nouveaux sujets qu'on aura conquis, aucune assurance qui regarde la sûreté & la facilité dans leur commerce; mais s'appliquer au contraire à empêcher qu'ils y puissent remarquer aucune diminution.

Il est presque sûr parmi les hommes, que leur intérêt particulier est celui qui les fait agir; & il est bien rare que dans le fond, ce soit l'amour pour la Personne du Prince, qui les attache à son service, principalement lorsque les mœurs & les coutumes de vos Peuples ne sont pas entièrement dissimilaires de celles de ces nouveaux sujets, ou qu'au moins si elles le sont, vous ne les contraignez pas de prendre vos usages, & de quitter les leurs.

Voilà en général ce qui se peut dire sur les maximes de la Guerre offensive. Le particulier se trouvera dans la suite de ce discours, où l'on entrera dans le détail de toutes les différentes opérations de la Guerre.



CHAPITRE XLVIII.

De la Guerre entre Puissances égales.

Cette espèce de Guerre, qui est celle à laquelle les voisins ne prennent point d'intérêt, tant que les Parties n'ont point de trop grands avantages les unes sur les autres, ne doit jamais être de durée pour en retirer quelque avantage.

Il faut toujours être prêt à écouter les Propositions d'accommodement, pour peu qu'on y profite, de crainte que quelque puissant voisin ne s'en veuille mêler. Du reste l'on ne peut rien prescrire de juste sur la conduite d'une pareille Guerre. Elle est, pour les règles, conforme à toutes les autres.

On peut seulement poser pour maxime constante dans la présente espèce, que le Général le plus vif & le plus pénétrant l'emporte toujours à la longue, sur celui qui ne possède pas ces qualités au même degré, parce qu'il multiplie tellement les petits avantages par son activité & sa pénétration, qu'à la fin ces succès légers lui en procurent un grand & décisif.

On n'entrera donc dans aucun détail sur cette espèce de Guerre, qu'en disant que pourvu que le Général soit continuellement attentif à se procurer la supériorité par de petits avantages, il arrivera toujours à son but, qui est celui de la ruine de l'Armée ennemie; auquel cas il changera la nature de cette Guerre, & en fera une offensive; ce qui doit être le grand objet de son Prince.

CHAPITRE XLIX.

De la Guerre de secours.

UN Prince secourt ses voisins à cause des Alliances & des engagements qu'il a avec eux, ou pour les empêcher de succomber sous la puissance d'un Conquérant.

Si c'est en vertu des Traités précédens, il les doit religieusement observer, en fournissant le nombre des Troupes prescrites, & même en offrant de l'augmenter, s'il en est requis, ou en attaquant lui-même l'Ennemi commun, s'il est en état de le pouvoir faire. Si c'est pour les empêcher de succomber sous une Puissance qui, après sa conquête, pourroit lui donner de l'ombrage, il a en ce cas plusieurs mesures à garder pour ses intérêts particuliers.

Les principales sont à l'égard des voisins qu'il secourt. Il doit exiger d'eux quelques Places de sûreté, de peur qu'ils ne fassent leur Paix à son

insçû, ou à son préjudice, supposé que son Etat soit contigu à celui qui est attaqué.

Que si, comme il arrive fort souvent, la jalousie que l'on aura sujet de prendre d'un Prince inquiet & ambitieux, a formé les Alliances dans lesquelles on est entré, & qu'on se trouve hors de portée de joindre ses Troupes à celles de l'Etat attaqué, il faut, en ce cas-là, le secourir; ou par argent qu'on lui fournira, soit pour faire des Troupes, soit pour acheter des munitions de Guerre & de bouche; ou en fournissant même ces munitions en nature; ou par des diversions dans le país de l'Attaquant, qui le forcent à diviser ses armées, & l'empêchent de pousser ses conquêtes avec trop de rapidité.

Voici la maxime générale dans cette espèce de Guerre. Ou votre Allié attaqué est plus puissant que vous, ou il l'est moins.

S'il est plus puissant, il faut observer dans les Traités que l'on fait avec lui une proportion dans le nombre de Troupes que l'on s'engage de lui fournir, avec la supériorité de sa puissance sur la vôtre, & un engagement réciproque pour les secours mutuels; de manière, par exemple, que si l'on s'engage à lui fournir un nombre de Troupes en cas qu'il soit attaqué, en cas que vous le soiez vous-même, le nombre de celles qu'il s'engagera de vous fournir soit plus considérable, que celui auquel votre Traité avec lui vous engage.

Que si au contraire votre Allié étoit moins puissant que vous, il faut tâcher dans le Traité d'obtenir quelque Place de sûreté, afin d'éviter qu'il ne fasse avec l'ennemi commun un Traité à votre insçû, & ne sacrifie à son intérêt particulier le Corps de Troupes qu'on lui auroit envoyé. On peut aussi, en ce cas, stipuler dans le Traité des secours d'autre nature que ceux d'hommes, comme d'argent, de vivres, & de munitions de Guerre.

Le Général que le Prince choisit pour le commandement d'un Corps auxiliaire, doit être sage & prévoiant. Sage, pour maintenir la discipline dans son Corps, & que le Prince Allié ne fasse point de plaintes contre lui: & prévoiant, pour que ses Troupes ne tombent point dans aucun besoin pour leur subsistance, qu'elles ne soient exposées au péril de la Guerre, qu'avec proportion de ses forces avec celles du Prince Allié; & enfin, pour qu'il ne se passe rien à son insçû dans le cabinet du Prince Allié, qui puisse être préjudiciable à son Maître.

C H A P I T R E L.

De la Guerre Civile,

LA Guerre civile est toujours malheureuse pour le Prince qui la soutient. Elle peut avoir différentes origines; la dureté du gouver-

nement, tant Politique qu'Ecclesiastique, les factions & l'ambition des Grands dans une minorité, ou sous un regne foible, & les intelligences d'un Ennemi attentif à susciter des affaires au dedans, à un voisin qui le veut attaquer, ou contre lequel il est en Guerre.

Celle qui a pour origine la dureté du gouvernement, est la plus dangereuse, parce que tout le Corps de l'État est également aliéné, & que l'émotion est souvent générale.

Le Prince qui ne devoit en accuser que lui-même, n'a de ressource pour calmer les esprits irrités, que d'abandonner ceux à qui il committoit le soin du détail des affaires.

Il doit souffrir qu'ils soient accusés des fautes qu'il leur aura peut-être ordonné de faire, les éloigner de ses Conseils, & les punir même sévèrement, de peur que les séditieux ne se chargent de ce soin, ce qu'il doit prévenir avec application & diligence. Par-là il détourne la haine personnelle que l'on pourroit avoir conçüe contre lui, & donne à ceux qui lui sont restés fidèles, un moïen sûr d'agir par des discours sur les esprits des révoltés, & de faire tomber toute la haine sur ceux qui ne la méritent peut-être, que pour avoir obéi trop régulièrement aux ordres de leur Maître.

Celle qui a la Religion pour origine, est plus impétueuse que la première, parce que les cerveaux sont gâtés, & la revolte soutenüe par une espèce de gens à qui il n'en coûte que des discours; mais aussi elle est moins générale, parce que le Prince y peut toujours opposer le parti contraire pour les sentimens de Religion. * En cas même que ce remède ne pût être assez efficace, celui d'accorder une liberté de conscience lui est sûr. *

Il faut appaiser cette espèce de Guerre avec toute la douceur & la dextérité possible, sans y emploïer les Ministres Ecclesiastiques du parti contraire à celui des révoltés, au moins tant que la revolte dure.

Il ne faut se servir de la force & des supplices qu'à l'extrémité, parce que le Prince s'affoiblit lui-même en se privant du nombre de ses Sujets, & qu'en un mot, il lui est plus politiquement essentiel d'avoir des Sujets fidèles, que des Sujets opposés sur des sentimens de Religion, tant qu'ils vivent paisiblement entr'eux, & fidèlement envers lui.

Dans une minorité, ou sous un regne foible, il est fort ordinaire que l'ambition & l'intérêt particulier cause des factions parmi les Grands. Celles qui naissent dans une minorité peuvent être prévûes par les sages dispositions du Prince prédécesseur, qui se sentant près de mourir, peut donner une forme de gouvernement, qui satisfasse au moins la plus grande partie de son État, lequel, en ce cas-là, se trouvera exempt de troubles, pourvû que le choix qu'il aura fait des personnes qui devront composer le Conseil de son successeur mineur, soit de gens équitables & expérimentés au gouvernement, & exempts d'avarice &

d'ambition, qui seules peuvent causer la désunion entre les Membres de ce Conseil. En ce cas, la foiblesse du gouvernement ne dure qu'autant que la minorité du Prince, pourvu qu'à sa majorité il sçache marquer qu'il veut gouverner par lui-même.

Les Guerres civiles qui se forment sous un regne foible, sont sans nombre, & renaissent à mesure qu'elles finissent, parce que c'est le Prince même qui en est l'origine. Il élève mal-à-propos les Sujets indignes; cela éloigne de lui les gens de mérite: il accable mal-à-propos les Grands; cela les irrite, les unit entr'eux, & les force à prendre des mesures contre l'oppression. Il surcharge les peuples avec excès & sans raisons plausibles; ils en murmurent d'abord, & deviennent susceptibles de sédition dès qu'il se montre un Chef. Tous ces malheurs durent autant que la vie d'un Prince foible.

La troisième espèce de Guerre civile est la plus aisée à calmer, parce que cette émotion n'est jamais générale.

Si elle est suscitée par les intelligences des Ennemis avec quelqu'un des Grands de l'Etat, il faut, à la première fumée de ce feu, porter toutes ses forces contre le séditieux, & l'accabler par toutes sortes de moïens, avant qu'il ait eu le tems de se mettre en état de résister.

Si les intelligences de l'Ennemi ne sont point soutenues par un Chef puissant, cette émotion populaire, sans ordre & sans conduite, se doit appaiser par le châtement sévère des plus mutins qu'on observera de faire en différens lieux, afin de partager les exemples du châtement, auxquels il faut faire succéder ceux de la clémence, & se contenter à l'égard du reste des séditieux, d'une levée extraordinaire d'argent qui sera employée, ou à fortifier quelques postes, qui tiennent à l'avenir en respect ceux qui voudront remuer, * ou à d'autres besoins de l'Etat, mais toujours à quelque usage utile, & qui paroisse. *

En un mot, cette dernière espèce de Guerre se prévient aisément, quand le Prince & les gens dont il se sert, tant dans son Conseil, que dans les Provinces de son Etat, sont attentifs sur la conduite des particuliers, principalement de ceux qui peuvent avoir de justes sujets de mécontentement, ou qui ont des intérêts ou des alliances avec les voisins de l'Etat.

REMARQUES SUR LES CHAPITRES PRECEDENS.

Je renfermerai toutes mes réflexions sur les six Chapitres précédens dans une même Remarque, parce qu'en faisant observer les fautes qui ont été faites dans le cours des Guerres que j'ai vûes, ou de notre part, ou de celle de nos Ennemis, je ferai sentir que ces fautes ont été les véritables raisons qui ont changé les espèces de Guerres, & les ont dans la suite rendues différentes de ce qu'elles étoient dans leur origine.

Ma première réflexion tombera sur la Guerre offensive commencée en 1667. Lorsque le Roi déclara la Guerre à l'Espagne pour les droits de la Reine sur le Brabant, Sa Majesté fit publier des Manifestes, pour établir

établir la justice des prétentions de cette Princesse.

Cela étoit bien pensé, & pouvoit faire un bon effet sur les esprits des Peuples que l'on vouloit conquérir par la force des armes; mais il auroit été des maximes de la politique d'un Prince qui veut entreprendre une Guerre, d'avoir fait précéder la publication de ses Manifestes & la déclaration de la Guerre par une levée considérable d'Infanterie, puisqu'il étoit raisonnable de penser qu'il en faudroit beaucoup, pour garder les grandes Villes que l'on vouloit conquérir.

Cette levée étoit d'autant plus facile à faire sans éclat, que les hommes étoient fort communs en France dans ce tems-là, & que le Roi n'avoit qu'à faire paier les soldats effectifs qu'un Capitaine avoit levés d'une revûe de Commissaire à l'autre, pour avoir les Compagnies aussi fortes qu'il l'auroit voulu; après quoi, à l'ouverture de la Guerre, on auroit facilement dédoublé les Compagnies pour la bonté du service, & pour avoir un plus grand nombre d'Officiers.

Il falloit aussi faire agir les Armées plus efficacement. Les Espagnols avoient fort peu de troupes, leurs places étoient en fort mauvais état & dégarnies de munitions de Guerre. Le Roi étoit maître de la Campagne. Il falloit donc porter l'Armée devant Bruxelles. Cette Capitale hors d'état de soutenir un siégé, auroit ouvert ses portes. Les autres grosses Villes sans défense en auroient fait de même. La réduction de Bruxelles & des Villes qui l'environnent, emportoit celle des Tribunaux & des Bourses. Qu'est-ce qu'auroient pu faire les Troupes qui se seroient enfermées dans les Places de Guerre, que de les rendre toutes les unes après les autres? Ainsi la conquête de tous les Pais-Bas n'auroit pas plus coûté de tems au Roi, que ce dont il se rendit le maître.

Je sçai qu'on me peut objecter la difficulté des vivres pendant cette marche de la frontière du Roïaume à ce centre des Pais-Bas. Mais pourvû qu'on en eût eu pour l'Armée pendant sa marche, & pour un séjour de cinq ou six jours, pouvoit-on croire qu'on en pût manquer dans les grosses Villes sans défense qui sont autour de Bruxelles?

Je sçai encore que l'on me dira, qu'il étoit impossible de conduire si loin la grosse artillerie & les munitions de Guerre, qui auroient été nécessaires pour prendre Bruxelles, si la Place avoit voulu se défendre; mais je répondrai à cela que dans la saison où l'on ouvrit cette Campagne, les chevaux ne sont point occupés au labourage ni à aucune récolte, & qu'ainsi l'on pouvoit aisément prendre toutes les voitures de la Picardie & de la Champagne, pour les employer à ce transport. Ainsi ce n'a point été l'impossibilité de faire ce grand mouvement en avant, qui a été la véritable raison qui a empêché qu'il n'ait été fait, comme je l'ai fait remarquer ailleurs.

Au lieu de prendre ce parti décisif pour la conquête entière des Pais-Bas Espagnols, l'Armée du Roi perdit trois semaines de tems à réparer

les brèches, que les Espagnols avoient faites à Charleroi en l'abandonnant, & dans le reste de la Campagne on prit des Villes, qui, comme on la vû, ne décidoient de rien pour la conquête des Pais-Bas.

Toutes ces entreprises furent même interrompues par deux absences que le Roi fit pour aller voir Madame de Montespan, qu'il avoit fait approcher de la frontière avec la Reine, sous le prétexte de montrer cette Princesse à ces Peuples qu'on prétendoit être devenus ses sujets.

Dans la suite les Espagnols furent secourus par les Hollandois, & la triple-Alliance se forma contre nous; de sorte que nous fûmes forcés par le Traité d'Aix-la-Chapelle de nous contenter de ce que nous avions occupé en Flandres, & de rendre à l'Espagne la Franche - Comté, que le Roi avoit conquise pendant l'hyver de 1667. à 1668. parce qu'il s'étoit obligé de rendre ce qu'il conquéreroit depuis les paroles données aux Médiateurs de la paix, en cas que par le Traité qui interviendrait, on lui cédât la possession de ce qu'il avoit conquis en Flandres, & où il avoit tenu des Garnisons.

Par ce que je viens de dire il est aisé de connoître, que la France s'est fort mal conduite dans cette Guerre purement offensive de sa part, & que les Espagnols dont la négligence dans le gouvernement avoit totalement exposé les Pais-Bas & la Franche - Comté, s'en sont tirés à bon marché, après la faute qu'ils avoient faite, d'être aussi dépourvus qu'ils l'étoient dans des Etats éloignés, & sur lesquels ils avoient dû voir depuis plus de six mois que l'orage alloit tomber.

Ainsi par rapport aux préceptes que j'ai donnés sur la manière de faire ou de soutenir les différentes espèces de Guerre, je puis dire que la France dans cette occasion a failli contre nos maximes, pour se bien conduire dans une Guerre offensive, & que l'Espagne n'a pas aussi eu la conduite sage & prévoyante qu'un Etat doit avoir; soit pour éviter une Guerre offensive qu'on se prépare à lui faire, soit pour en soutenir une défensive, & trouver dans la manière de la soutenir, les moyens de faire changer la constitution de cette Guerre en la nature de celle qui se fait entre Puissances égales, qui est la moins dangereuse de toutes les espèces de Guerre.

La Guerre offensive que la France a faite aux Hollandois en 1672. n'a pas été mieux conduite que celle dont je viens de parler, par rapport à mes maximes sur cette espèce de Guerre, qui ne doit jamais être entreprise que pour en tirer un profit, & la faire finir, avant que d'être forcé à voir dégénérer cette Guerre offensive en celle qui se fait entre Puissances égales.

Les Rois de France & d'Angleterre étoient choqués de l'orgueil & des mauvais discours des Hollandois. Voilà ce que portoit notre Déclaration de Guerre. Un Etat orgueilleux est puni par son abaissement, qui ne peut se trouver ou qu'en lui diminuant l'étendue de

ce qu'il possède, ou en lui ôtant tout le plus qu'il est possible de ses richesses en argent, ou enfin en le contraignant de faire des soumissions.

Si c'étoient là les objets des deux Rois Alliés, & en particulier les vûes du Roi dans cette expédition, il pouvoit se contenter d'avoir ôté d'abord aux Hollandois les Places du Rhin qu'ils occupoient sur les Princes à qui elles appartenoient : c'étoit avoir diminué les possessions des Hollandois.

Il ne devoit pas aussi refuser les soumissions que leurs Députés vinrent offrir de lui faire, & les dédommagemens des frais de la Guerre qu'ils s'offroient de rembourser. Par la premiere de ces offres, il rabaissoit leur orgueil; par la seconde, il les auroit châtiés à leurs dépens.

Ainsi trois mois après la Déclaration de cette Guerre offensive, la raison vouloit qu'elle finît par une satisfaction entière sur tous les points qui en avoient paru être les motifs. Cependant contre les maximes de la Guerre offensive, qu'il est avantageux de terminer avant qu'elle ait eu le tems de dégénérer en Guerre entre Puissances égales, les offres des Hollandois ne furent pas trouvées suffisantes; & sans agir ensuite avec capacité & application, pour conserver ce que l'on avoit conquis sur eux, on leur donna le tems de faire avancer de puissans secours, que l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg leur envoierent jusques sur le Rhin, de se faire joindre par toutes les troupes Espagnoles des Pais-Bas, & de faire leur paix particulière avec l'Angleterre. De sorte que dès la fin de 1673. la France fut obligée d'abandonner ses conquêtes de Hollande, & de ramener son Armée en France, parce que celle de l'Empereur s'étoit renduë maîtresse de Bonn, qu'elle occupoit l'Electorat de Cologne, & avoit en sa disposition les Places Espagnoles de la basse-Meuse, & qu'ainsi l'Armée de France dans les conquêtes de Hollande, ne pouvoit plus avoir de communication avec ce Roïaume, que par Grave ou Mastrick, ce qui auroit été impraticable à la longue.

Si donc le Roi avoit accepté les propositions avantageuses que les Hollandois lui étoient venus faire à Utreck, il auroit terminé glorieusement cette Guerre; après quoi ramenant ses Armées, & se couvrant du prétexte que les Espagnols avoient rompu avec lui, par l'envoi de leurs Troupes aux Hollandois, il pouvoit tomber sur les Pais-Bas Catholiques, les conquérir en fort peu de tems, & conserver cette conquête, malgré les efforts de la Maison d'Autriche & de ses Alliés, parce que le parti puissant que la France avoit en ce tems-là en Allemagne, joint aux forces de cette Couronne, auroit été plus que suffisant, pour empêcher l'Armée de l'Empereur de venir jusqu'à la Meuse.

Le Roi auroit ainsi presque dans la même année, commencé & fini glorieusement, & avec un grand profit, deux Guerres offensives,

qui dans la suite se sont tournées en Guerres entre Puissances égales, sans beaucoup d'avantage pour la France, & qui ont été terminées par le Traité de Nimégue, dans lequel les Hollandois qui étoient les parties principales à la Déclaration de la Guerre en 1672. n'étoient presque plus regardés que comme auxiliaires de la Maison d'Autriche.

Ce second exemple de Guerre offensive fera encore aisément connoître, que nous nous sommes très-mal conduits par rapport aux maximes de cette espèce de Guerre, & que les Hollandois nos premiers ennemis ont habilement profité de toutes nos fautes, ont fait sortir la Guerre de chez eux, ont su la transporter chez leurs Alliés, dont ils n'ont plus été que les auxiliaires, & se sont relevés d'une ruine totale à laquelle ils s'étoient trop orgueilleusement exposés.

La Guerre offensive que la France a commencée contre l'Empereur au mois de Septembre 1688. a eu l'origine que j'ai dit ci-dessus, lorsque j'ai réfléchi sur le caractère des Princes paisibles & ambitieux.

Le prétexte qu'on en a donné, a été la nécessité en bonne politique de prendre des sûretés contre l'Empereur, pour qu'il ne pût pas approcher facilement de nos nouvelles frontieres, & nous faire la Guerre après qu'il auroit terminé celle qu'il avoit contre les Turcs.

L'on pouvoit donc penser que ce Prince n'attendroit pas l'expiration de sa Trêve de vingt ans, faite après la prise de Luxembourg sur les Espagnols; & il étoit sûr que l'Empire irrité par nos réunions, suivroit les mouvemens de l'Empereur, dès que ses Troupes s'approcheroient du Rhin.

Il n'étoit pas même raisonnable de croire, que toute l'Europe vit paisiblement l'accroissement du Roi, pendant qu'il se disoit en pleine Paix avec tous ses voisins désarmés, & que toutes les Puissances ne se joignissent pas à l'Empereur, dès qu'il auroit terminé la Guerre contre les Turcs, & qu'il auroit ramené dans ses Etats & dans l'Empire toutes les Troupes qui faisoient la Guerre en Hongrie.

Ainsi la France après avoir irrité toute l'Europe, devoit s'attendre à une grande Guerre, dès que toutes ces Puissances irritées auroient formé une Ligue pour la lui faire.

A toutes ces raisons générales, il y en avoit encore une particulière à ajouter, qui étoit de grand poids. L'Empereur faisoit si avantageusement la Guerre contre les Turcs, & l'Empire Ottoman étoit si bas, qu'il étoit fort à craindre que si nous avions différé à le soutenir par une diversion contre l'Empereur, ce Prince n'eût porté ses conquêtes jusqu'à Constantinople, & n'eût ainsi chassé les Turcs de toute l'Europe.

Cette augmentation de Domaine & de Puissance de la Maison d'Autriche Allemande, lui auroit sans doute donné des vûes contre l'Europe Chrétienne, & selon toutes les apparences cette ambitieuse Maison auroit voulu se rendre l'Empire héréditaire : cela seul lui

auroit donné une puissance sans bornes, & l'auroit mise en état dès ce tems-là de faire revivre les prétendus droits de l'Empire Romain, que l'Empereur Joseph affecte de faire valoir avec tant de hauteur.

Le Roi devoit donc en bonne politique empêcher la ruine totale des Turcs en Europe; & nous ne pouvions les garantir de tomber, que par une puissante diversion, Par-là nous prévenions les suites fâcheuses de leur chute, & nous prenions des mesures contre l'établissement d'une Puissance supérieure à toutes les autres, qui auroit été celle de la Maison d'Autriche notre ennemie.

Toutes ces raisons de politique, qui étoient d'autant meilleures qu'elles étoient vraies, après tout ce que la France avoit fait pour irriter l'Empire, l'Empereur & les Espagnols, furent si vivement représentées au Roi par son Ministre irrité en secret, comme je l'ai dit, qu'elles firent leur effet sur l'esprit de ce Prince, & le déterminèrent à attaquer Philisbourg qu'il avoit cédé à l'Empereur par le Traité de Nimégue, pendant que l'Empereur par le même Traité lui avoit cédé Fribourg, ancien Domaine de la Maison d'Autriche.

Comme le Domaine de Philisbourg est une dépendance de l'Evêché de Spire, l'Empereur n'étoit le maître que de la fortification, de même que le Roi l'avoit été pendant que la Place étoit à lui.

Si après sa prise on l'avoit rasée, & qu'en cet état on en eût remis l'habitation à l'Evêque de Spire, l'Empereur n'auroit pas eu le crédit à la Diète d'engager l'Empire à déclarer la Guerre à la France pour cette entreprise, qui dans le fond n'auroit offensé que l'Empereur; mais pour convaincre la Diète que nous n'avions pas eu intention d'offenser l'Empire, en prenant cette sûreté contre les desseins à venir de l'Empereur, il auroit été prudent de faire repasser le Rhin à l'Armée après avoir rasé Philisbourg.

Loin de cette conduite sage, & propre à s'assurer dans la suite de ce que nous avons occupé sur tous nos voisins pendant la Paix, l'on dépouilla M. l'Electeur Palatin, beau-frere de l'Empereur, on prit ses Places, on les rasa, & on en brûla les habitations.

On en usa de même avec les Evêques de Spire & de Wormes; quoique ces deux Villés fussent Impériales; on s'empara de Maïence & de presque tout son Electorat; on en fit de même de Trèves & de son Electorat, à la réserve de Coblentz que l'on bombardâ.

Le Cardinal de Furstemberg nous livra tout l'Electorat de Cologne. On s'empara de tout le Nekre & du Duché de Wirtemberg, des Etats de la Maison de Baden, & l'on fit païer des contributions à tous les Etats de l'Empire, situés entre le Mein & le haut-Palatinate de Baviere, le Danube, & même jusqu'à Ausbourg. Le prétexte de ces contributions étoit pour se rembourser des frais du Siège de Philisbourg, qu'il n'étoit pas raisonnable de faire païer à ces membres de l'Empire.

Voilà ce que l'on fit pour commencer une Guerre offensive, non seulement contre l'Empereur, mais contre tout le Corps de l'Empire.

Jusqu'à présent la politique de la France avoit été bien éloignée des maximes qu'elle suivit en cette occasion. Dans toutes les Guerres précédentes, cette Couronne avoit toujours tâché de ne se point brouiller avec le Corps de l'Empire, quoi qu'elle fût en Guerre avec l'Empereur, comme Prince de la Maison d'Autriche, & avoit avec un grand soin ménagé le Parti Protestant, & même les Princes Catholiques, pour que l'Empereur ne pût pas dans une Diète générale avoir assez de crédit, pour engager le Corps de l'Empire à déclarer la Guerre à la France.

Dans cette occasion les règles de cette ancienne politique ne furent point suivies. On choqua en même tems l'Empereur & l'Empire, de manière que par un résultat de la Diète de Ratisbonne, tout l'Empire concourut avec l'Empereur à une déclaration de Guerre formelle contre la France.

L'on pouvoit bien s'attendre, que les Espagnols & les Hollandois ne verroient pas paisiblement allumer une aussi grande Guerre sans y prendre part, & il eût été de la politique d'un Prince, qui veut entreprendre & soutenir avec avantage une Guerre offensive, de s'assurer contre les occasions, qui auroient pû en faire naître une autre, éloignée du pais dans lequel il a entrepris de porter une Guerre offensive.

On ne prit pourtant en France aucunes mesures, pour traverser les Hollandois dans l'entreprise qu'on les voioit prêts à exécuter sur l'Angleterre, pour les intérêts du Prince d'Orange, qui avec une Flotte puissante & les Troupes des Hollandois, aborda dans ce Roïaume, y fut reçu par ses Partisans, chassa le Roi Jacques son beau-pere, s'établit sur son Trône, & fut proclamé Roi par le Parlement d'Angleterre.

L'arrivée de la Famille Roïale d'Angleterre en France, engagea le Roi à lui accorder sa protection. L'Ecosse & l'Irlande étoient restées fidèles à ce Prince malheureux; mais l'Ecosse fut promptement réduite; & l'Irlande à la faveur de quelques secours de la France, se soutint encore l'année suivante dans les intérêts de son Roi légitime. Mais après sa réduction, les Anglois engagés à soutenir le nouveau Roi qu'ils venoient de se donner, s'unirent facilement avec les Espagnols & les Hollandois pour faire la Guerre à la France, qui se trouva ces trois Puissances pour ennemies, pendant qu'elle avoit encore la Guerre contre l'Empereur & l'Empire.

Pendant la minorité du Duc de Savoïe, & depuis qu'il avoit pris le gouvernement de ses Etats, nous eûmes avec ce Prince des manières fort dures: il n'est point de mon sujet d'en dire les raisons.

Comme on connoissoit le caractère ambitieux, vindicatif & intéressé de ce Prince, on crut avec raison qu'il pourroit prendre des liaisons avec nos ennemis, & nous troubler à contre-tems pour Casal, Pi-

gnerol & le Dauphiné. On voulut de lui des assurances trop fortes, qu'il ne prendroit aucun engagement contre nous, puisque l'on exigeoit qu'il nous livrât sa Citadelle de Turin pour gage de sa parole. On faisoit pendant cette négociation avancer une Armée sur la frontière de ses Etats, sous prétexte de porter la Guerre aux Espagnols dans le Milanès.

Comme ce Prince adroit ne se trouvoit pas en état de soutenir nos premiers efforts contre lui, il tira la négociation en longueur, autant de tems qu'il lui en fallut pour conclure des Traités secrets avec l'Empereur, l'Angleterre, l'Espagne & la Hollande; après quoi il nous déclara lui-même la Guerre au commencement de Mai 1690.

Il n'y avoit que du côté de l'Italie où la France fût en repos. Par la déclaration de M. le Duc de Savoie, cette Couronne se vit en Guerre de tous les côtés.

Je ne me suis engagé dans cette longue digression, que pour faire connoître combien la France s'est éloignée des règles de la bonne politique, sur les maximes à suivre pour entreprendre une Guerre offensive, & la terminer avec avantage.

L'événement n'a que trop justifié la vérité de ce que je dis sur ce sujet; puisque la France après avoir gagné autant de Batailles qu'elle en a donné, pris même par tout des Places d'une grande importance, & soutenu cette Guerre pendant dix années, s'est trouvé forcée, pour désunir ce grand nombre d'ennemis, de rendre à M. de Savoie tout ce qu'on avoit conquis de ses Etats, & même l'importante Place de Pignerol avec son Territoire; & par le Traité de Paix de Riswick, de rendre aux Espagnols presque toutes les Places que nous avions prises sur eux; à l'Empereur les Villes de Philisbourg, Fribourg & Brisack. Strasbourg seul nous est resté, sans fortifications au-delà du Rhin.

Après avoir fait voir quels sont les dangers que court un Prince, lorsqu'il s'écarte des véritables maximes qu'il doit suivre, quand il veut entreprendre une Guerre offensive, il me paroît ici utile de parler des fautes qui ont été faites dans la seule Guerre défensive, que la France a soutenue de mon tems, & qui dure encore.

La révolution de la Monarchie d'Espagne, tombée entièrement sur la tête d'un Prince de la Maison de France, sembloit devoir mettre le comble à la grandeur du Roi. Il ne paroissoit pas qu'il pût y avoir dans l'Europe une Puissance, en état de réunir toutes les autres Puissances pour s'opposer à son bonheur. Cependant la Ligue formidable qu'on a laissée former, a eu jusqu'à présent des succès heureux, que je suis même persuadé avoir surpassé son attente.

Pour traiter cette matière, par rapport au sujet seul de la Guerre défensive soutenue avec prudence, je crois nécessaire de dire quel étoit l'Etat de l'Europe dans le tems de ce grand événement; parce que je rendrai par ce portrait les fautes faites contre les maximes de la Guerre

défensive , beaucoup plus sensibles & plus aisées à comprendre.

La mort de Charles II. Roi d'Espagne , avoit été précédée d'un Traité de partage de la succession future de la Monarchie d'Espagne , conclu entre la France, l'Angleterre & la Hollande , pour le maintien d'un équilibre convenable au reste de l'Europe, entre les deux Maisons de France & d'Autriche.

Ce Traité conclu sans la participation de l'Empereur , lui fut proposé par les Anglois & les Hollandois , pour le maintien de cet équilibre souhaité par toute l'Europe, & même déjà signé par la France. Mais l'Empereur refusa de l'approuver, & de le signer, comme contraire à ses intérêts, & au prétendu droit de sa Maison Allemande, au défaut des mâles dans la branche Espagnole.

Les autres Puissances de l'Europe furent conviées d'entrer dans ce Traité pour sa garantie , contre celle des Parties qui ne voudroit pas se soumettre à son exécution dans le tems.

Voilà la situation où étoit toute l'Europe, lorsque le Roi Charles II. mourut après avoir fait un Testament, par lequel en reconnoissant les justes droits de la Maison de Bourbon , il appelloit à la succession de tous ses Etats M. le Duc d'Anjou, second fils de M. le Dauphin.

Ce Testament fut apporté en France par des Seigneurs députés du Conseil de la Monarchie d'Espagne, & accepté de M. le Duc d'Anjou après les renonciations du Roi, de M. le Dauphin, & de M. le Duc de Bourgogne en sa faveur.

Le Roi d'Angleterre Guillaume, & les Hollandois se plainquirent d'abord de ce que le Roi avoit fait accepter ce Testament de Charles II. par le Duc d'Anjou son petit-fils, sans leur avoir offert de s'en tenir au Traité de partage , dont ces deux Puissances lui avoient garanti l'exécution.

Mais dans le fond comment l'exécution de ce Traité auroit-elle été possible dans la circonstance présente ? Ce Testament ne vouloit en aucune manière que la Monarchie fût démembrée ; le Conseil d'Espagne vouloit l'exécution formelle & précise du Testament , & protestoit de se donner à l'Empereur, en cas que le Roi refusât d'accepter le Testament pour le Duc d'Anjou, son petit-fils.

L'Empereur même avoit refusé de signer ce Traité de partage, quelqu'instance qui lui eût été faite par les Anglois & les Hollandois ; ainsi il n'y avoit plus aucun moien de nouvelle négociation avec l'Empereur pour ce partage. Comment & en quelle main mettre en sequestre une Monarchie comme celle-là ? Il n'y a personne de bon sens qui puisse penser, qu'il pût y avoir de la possibilité dans l'exécution du Traité de partage après la mort de Charles II. & le refus que l'Empereur avoit fait de le signer, en cas qu'il eût persisté dans ce refus.

Le Testament accepté, le Roi devoit s'attendre à deux choses; l'une que

que la Maison d'Autriche Allemande, qui pendant tout le Regne de Charles II. avoit parû conduire le Conseil d'Espagne, s'y seroit fait des créatures, & auroit des Partisans secrets; l'autre que l'Empereur trouveroit dans la Personne du Roi Guillaume, dans la Nation Angloise & dans les Hollandois dévoués au Roi Guillaume, tous les esprits disposés en sa faveur.

L'Empereur tout seul n'étoit pas en état de soutenir par les armes les droits qu'il prétendoit avoir sur la succession d'Espagne. Aussi ne s'appliqua-t-il d'abord qu'à former un puissant parti contre la Maison de France. Le Roi d'Angleterre Guillaume de Nassaw, quoique mourant, craignoit deux inconvéniens de la nouvelle grandeur de la France.

Le premier lui étoit personnel. Il pouvoit appréhender, que la France ne lui suscitât des affaires en Angleterre en faveur du Roi Jacques.

Le second inconvénient regardoit la nation Angloise, qui l'assûroit du concours de son Parlement contre la France & l'Espagne, parce qu'elle craignoit que ces deux nations de concert ne voulussent faire à son préjudice le commerce, que les Anglois faisoient avec les Espagnols en Espagne pour leurs laines, dans le nouveau monde pour les autres marchandises de l'Europe, & que celui que les Anglois faisoient de leurs Manufactures de laines dans les Echelles du Levant, ne leur devint trop difficile par la privation des Ports des Etats de la Monarchie Espagnole.

Les Hollandois, outre toutes les craintes raisonnables qu'ils pouvoient avoir pour leurs différens commerces, furent encore susceptibles de celle de leur propre Etat, formé par leur revolte d'une partie de la Monarchie d'Espagne dans les Pais-Bas.

Des Princes d'Allemagne qui entrèrent dans cette Ligue, les uns y furent portés par leur inclination particuliere pour l'Empereur, les autres par le gain qu'ils font du commerce de leurs hommes, qu'ils vendent bien cher aux Hollandois, dont ils tirent même des subsides considérables.

Les deux Princes considérables qui sont entrés les derniers dans la Ligue contre les deux Couronnes, ont été le Roi de Portugal & le Duc de Savoie.

Le premier, qui avoit d'abord paru vouloir demeurer neutre, & conserver même une liaison particuliere avec la France, a couvert son manque de parole, du prétexte de la crainte des flottes Angloise & Hollandoise qui menaçoient ses Etats hors du Portugal, de ruiner son commerce dans les deux Indes, & d'entrer même de force dans la rivière de Lisbonne & dans ses autres Ports.

Il est assez vrai-semblable, que la Ligue lui a promis quelques accroissemens de Domaine aux dépens du continent de l'Espagne, & que les subsides que l'Angleterre & la Hollande lui donnent, lui rendent la Guerre moins onéreuse. D'ailleurs ce Prince peut avoir appréhendé que la France qui avoit soutenu le Portugal dans sa revolte contre l'Es-

pagne, n'aidât dans la suite à le dépouiller, & à rejoindre son petit Roïaume aux autres Couronnes de cette Monarchie.

Toutes ces raisons de crainte & d'intérêt peuvent avoir porté le Roi de Portugal à prendre des liaisons avec les ennemis des deux Couronnes, qui les engageassent dans la suite à le protéger contre l'Espagne, & qui le fissent comprendre dans un Traité de Paix générale pour la sûreté & la garantie de son Etat, comme il est à présent.

M. le Duc de Savoie sembloit avoir des raisons puissantes de demeurer attaché aux intérêts des deux Couronnes, par le mariage des deux Princesses ses filles. Mais un Prince du caractère dont je l'ai représenté, ne le change pas facilement.

Il chercha donc des avantages nouveaux dans le parti contraire ; & prit des liaisons secrètes avec les ennemis des deux Couronnes.

A la tête des Armées de France & d'Espagne, il étoit en correspondance avec M. le Prince Eugene qui commandoit celle de l'Empereur.

Le Roi fut long-tems certain de sa trahison, avant que de faire éclater son ressentiment ; & ce ne fut qu'alors que l'on eut de justes craintes des effets de cette trahison, que sa Majesté ordonna à M. le Duc de Vendôme de faire arrêter les Troupes de ce Prince, dont une partie étoit jointe à l'Armée des deux Couronnes, & de lui déclarer la Guerre.

Du récit succinct que je viens de faire des motifs particuliers des Puissances qui se sont liguées contre les deux Couronnes, je passerai au sujet de la matière que je traite, qui est celle de la Guerre défensive, & ferai voir quelles ont été les principales fautes contre les règles de cette espèce de Guerre, qui ne doit jamais être choisie par un Prince par préférence à l'offensive.

C'est un principe certain de politique & de guerre, qu'une Puissance doit toujours faire tous ses efforts par la négociation & par les armes, pour désunir ceux qui se veulent liguier contr'elle, ou pour empêcher que les forces des Princes ligués se puissent unir pour agir de concert. Examinons à présent si la conduite des deux Couronnes a été réglée sur ce principe.

Quoique l'Empereur soit la seule véritable partie dans la conjoncture présente, il est pourtant certain que par ses seules forces il ne pouvoit agir contre les deux Couronnes, que du côté du haut-Rhin & de l'Italie.

Tant que les Hollandois n'auroient pas voulu la Guerre, ce Prince ne pouvoit pas faire agir ses Armées du côté du bas-Rhin, pour s'approcher des Pais-Bas Catholiques, & pourvû que de gré ou de force nous eussions empêché les Vénitiens de laisser le débouché du Tirol libre à l'Armée de l'Empereur, il est certain qu'elle ne seroit pas entrée en Italie, & n'auroit pû porter la Guerre dans le Milanès. Les Hollandois ne prenant donc point de liaison avec l'Empereur contre les deux Couronnes, il est certain qu'elles évitoient la Guerre

dans les Pais-Bas & dans le continent de l'Espagne, où il auroit été impossible à l'Empereur de porter des Troupes, & de faire agir avec efficace les Partisans secrets de sa Maison.

Il falloit donc aussi-tôt après l'acceptation du Testament, donner des sûretés aux Hollandois pour leur commerce, telles qu'elles leur parussent raisonnables, & engager la Couronne d'Espagne à leur céder en propriété quelques Places, qui leur servissent de barriere pour la conservation de leurs Etats, & qui leur ôtassent l'idée de crainte qu'on leur donnoit de la nouvelle grandeur de la Maison de France.

Je n'entre point en politique dans les moïens de procurer toutes ces sûretés aux Hollandois; cela n'est pas de mon sujet. Il me paroît pourtant que ce Traité, qu'il ne falloit pas hésiter de faire avantageusement pour cette République, produisoit infailliblement deux bons effets pour les deux Couronnes.

Le premier, que les Hollandois désintéressés dans cette affaire, n'auroient pas pris d'engagement avec l'Empereur pour un intérêt qui ne regardoit que sa Maison.

Le second, que ces mêmes Hollandois, rassurés pour leur propre Etat & leur commerce, auroient avec plaisir concouru avec nous à la ruine de celui des Anglois, & cela avec d'autant plus de certitude, que la mort prochaine du Roi d'Angleterre Guillaume, que l'on voioit comme sûre, & qui arriva presque dans ce tems là, auroit vrai-semblablement désuni ces deux Puissances maritimes, dont les jalousies pour le commerce & la puissance de la mer, seront éternelles.

Loin de prendre toutes ces mesures avec les Hollandois, il leur parut avec de la vrai-semblance, que nous en prenions contr'eux. Voici quelle fut la conduite des deux Couronnes à leur égard.

Par un article du Traité de Riswick, les Hollandois, sous le nom d'une Barriere pour la tranquillité de leur propre Etat, étoient en possession de la garde des Places Espagnoles les plus voisines des frontières de la France. Ils avoient vingt-deux ou vingt-trois Bataillons dans ces Places & quelque Cavalerie. On leur manda au nom du Roi Philippe V. de retirer leurs Troupes de ces Places, comme ne craignant plus qu'elles fussent trop facilement conquises par les armes de la France. Ainsi on leur ôtoit cette Barriere, stipulée par le Traité de Riswick pour leur sûreté, sans leur en offrir une plus voisine de leur Etat, pour leur ôter tout prétexte de crainte.

Il me paroît qu'il auroit été d'une politique circonspecte, de s'assurer de ces Troupes après leur sortie des Places Espagnoles, au moins jusqu'à ce que par un Traité avec les Hollandois, on eût pû être sûr de les avoir rassurés pour leur Etat & leur commerce.

Les deux Electeurs de la Maison de Baviere & le Duc de Volfemburzel étoient dans les intérêts des deux Couronnes. On les fit armer, & on

introduisit dans toutes les Places de l'Electeur de Cologne, des Troupes sous le nom de Troupes du Cercle de Bourgogne, qui depuis longtemps ne fournissoit plus de contingent à l'Empire.

Cette nouvelle démarche, avant que d'avoir pris aucune mesure avec les Hollandois, ne leur fit que trop sentir que nous les entourions du côté du Rhin, comme ils l'étoient du côté du Brabant & de la Meuse; ce qui les engagea à se lier absolument avec l'Empereur & les Anglois.

A l'égard de la conduite des deux Couronnes envers les Anglois, je n'y ferai pas la même attention que celle que je viens de faire. Cette nation est ennemie de la France par une inclination naturelle, & par ses anciennes & chimériques prétentions.

Dans cette conjoncture il ne paroissoit pas si indispensablement nécessaire de prendre des mesures avec les Anglois. Il auroit pû suffire de traiter avec les Hollandois, même à leur exclusion, quoique le Roi Guillaume tint ces deux Puissances étroitement unies.

Pourvû que les Hollandois fussent désintéressés dans cette affaire, il n'y avoit rien à craindre des Anglois. Quelque Traité qu'ils eussent pû faire avec l'Empereur, ils ne pouvoient sans les Ports des Hollandois, & sans leur consentement, débarquer des Troupes de ce côté du continent, pour aider l'Empereur à faire la conquête des Pais-Bas Espagnols.

Ils ne pouvoient non plus malgré la France & la Hollande, tenir la mer contre nous, ni porter des Troupes en Espagne en assez grand nombre, pour mettre le parti Autrichien en état d'éclater. Ils ne pouvoient faire passer des flottes dans la Méditerranée, pour agir contre les Etats de la Monarchie d'Espagne en Italie, pour les intérêts de l'Empereur, parce qu'ils n'auroient eu aucun Port sur la côte de l'Europe.

Ainsi il suffisoit aux deux Couronnes d'être sûres que les Hollandois seroient tranquilles, parce qu'ils auroient eu sujet de l'être, pour n'avoir rien à craindre de l'Angleterre, malgré ses mauvaises intentions, son chagrin sur l'affaire du Traité de partage, & ses craintes pour son commerce.

Toutes les fautes que je viens de remarquer, ont été faites par les deux Couronnes avant l'union des forces des Puissances liguées, & leurs actions pour l'offensive.

Ces fautes furent faites contre les règles d'une politique prévoiante, qui va à empêcher une Ligue trop puissante de commencer à entrer en action par l'offensive.

Il restoit encore un moïen sûr pour se parer des effets de cette Guerre offensive qu'on se préparoit à leur faire, en ne se réduisant pas d'abord soi-même à la défensive, & en agissant offensivement, & avec vivacité, contre les Puissances, qu'on auroit vûes se préparer les premières à la Guerre, & lever des Troupes.

Je passe donc à présent aux fautes qui furent faites en Italie, à l'ou-

verture de la Guerre, contre les maximes qui font le sujet de mes réflexions.

L'Empereur prétendoit avoir deux droits sur les Etats de la Monarchie d'Espagne en Italie: le premier étoit son droit général sur la succession entière d'Espagne, comme Prince de la Maison d'Autriche: le second, son droit comme Empereur de pouvoir investir du Duché de Milan comme Fief de l'Empire.

Il falloit donc pour empêcher ce Prince de faire valoir ses droits, empêcher que son Armée n'entrât en Italie. Il en assembloit une sous le commandement de M. le Prince Eugene. On ne voulut pas dans ce tems, que ce Général fût troublé par M. l'Electeur de Baviere, qui étoit dans les intérêts des deux Couronnes, & qui avoit déjà un corps considérable de Troupes, & l'on voulut que cet Electeur laissât paisiblement assembler l'Armée de l'Empereur dans le Tirol.

Pour que cette Armée pût porter la guerre dans le Milanès, il falloit qu'après avoir débouché des montagnes dans le Trentin, elle traversât une grande partie de l'Etat de la République de Venise.

Les deux Couronnes se contentèrent d'un Traité de neutralité avec cette République, qui ne vouloit pas s'opposer à aucune des deux Puissances; mais les effets de cette neutralité n'étoient qu'apparens pour les deux Couronnes, & les assistances réelles étoient pour l'Empereur, avec qui les Vénitiens, par rapport aux intérêts communs contre les Turcs, garderont toujours de grandes mesures.

L'on voulut donc que M. le Maréchal de Catinat, qui commandoit l'Armée des deux Couronnes, la fit vivre sur un petit coin de l'Etat de Venise, en payant jusqu'au bois & à la paille, pendant que ces mêmes Vénitiens, seulement pour la forme, se contentoient des billets des Commissaires de l'Empereur pour ce que ses Troupes prenoient dans leur Etat, au lieu qu'ils vouloient de l'argent comptant des deux Couronnes; & notre Général vit entrer l'Armée de l'Empereur dans les plaines de Véronne sans s'y opposer, & lui laissa commencer les premières hostilités.

Il est certain que si dans cette conjoncture, essentielle pour prévenir la Guerre d'Italie, les deux Rois avoient de gré ou de force obtenu Véronne de la République, ou au moins des lieux sûrs pour placer les magasins sur l'Adige, & au-delà de cette rivière, & que l'Armée portée au-delà de l'Adige se fût opposée à celle de l'Empereur au débouché des montagnes du Tirol, il auroit été impossible à l'Empereur de faire entrer son Armée en Italie.

On négligea cette précaution, & celle de s'assurer des communications avec M. l'Electeur de Baviere & M. le Duc de Volsbutel; ce qui auroit été facile pendant que nous étions les maîtres des Places du bas-Rhin, de l'Electorat de Cologne, & que nous le pouvions faire

sur le haut-Rhin par Huningue & Strasbourg. De sorte que M. l'Electeur de Brandebourg & la Maison d'Hanover accablèrent M. le Due de Volfembutel, qui avoit levé à nos dépens un Corps de plus de douze mille hommes, lesquels même pour la plus grande partie passèrent au service des Alliés; après quoi ces deux Princes s'approchèrent vers le bas-Rhin, où l'on fit encore la faute de ne point assez soutenir les Places de l'Electorat de Cologne.

On laissa aussi M. l'Electeur de Baviere dans l'inaction, pendant que l'Empereur, par son crédit à la Diète & dans l'Empire, travailloit paisiblement à la ruine de ce Prince. Après avoir fait paroître notre Armée aux portes de Nimègue, on s'en éloigna sans raison; on perdit Kaizervert & les autres Places de l'Electorat de Cologne, & ensuite la Gueldre, les Places Espagnoles de la Meuse, Limbourg & Liège.

Je ne parle ici de ces pertes que parce qu'elles ont été les suites indispensables de nos fautes, faites contre les règles à observer, quand on veut par choix soutenir une Guerre défensive. Tous les autres malheurs qui ont suivi ceux-ci, & qui ont plus de rapport à la disposition particulière, qu'à la générale, trouveront leur place dans mes réflexions sur les différentes opérations de la Guerre.

Je passerai à présent à la troisième espece de Guerre, qui est celle qui se fait entre Puissances égales.

Je dis qu'elle réside entièrement dans la capacité du Général qui en est chargé, & dans la supériorité de son génie sur celui du Général qui lui est opposé, afin de se procurer les occasions de changer la constitution de cette Guerre, & d'en faire dans la suite une offensive. Pour prouver la vérité de cette maxime, je rapporterai ici quelques exemples de faits arrivés de mon tems, même entre des Généraux habiles, qui ont changé la constitution d'une Guerre sans action décisive.

En l'année 1673. le Maréchal de Turenne étoit sur le Tauber avec l'Armée du Roi, pour empêcher que M. de Montecuculli avec l'Armée de l'Empereur ne pût s'approcher du bas-Rhin, & se joindre aux Espagnols & aux Hollandois.

L'Armée du Roi tiroit son pain de Wirtzburg, par un Traité fait avec M. l'Evêque de Wirtzburg, qui portoit que ce Prince laisseroit cuire librement le pain dans sa Ville, & ne souffriroit pas que M. de Montecuculli y fît entrer des Troupes pour troubler nos Convois. Sur la foi de ce Traité le Maréchal de Turenne négligea d'envoier des escortes assez fortes, pour recevoir nos Caïssons à la sortie de la Ville, & les conduire sûrement à l'Armée.

M. de Montecuculli, qui n'osoit avancer vers le bas-Rhin, tant que M. de Turenne seroit au milieu de la Franconie, agit si efficacement auprès de M. de Wirtzburg, que ce Prince manquant à son Traité avec M. de Turenne, laissa passer des Troupes de l'Empereur au

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 111

travers de sa Ville, immédiatement après la sortie de nos Caïssons , dont la foible escorte fut battue, & le convoi de pain enlevé.

L'Armée du Roi se trouvant donc tout-à-coup sans pain & sans farines , plus proches que celles qui étoient dans Philisbourg , M. de Turenne fut contraint de la ramener sur le champ à portée de tirer son pain de cette Place ; & M. de Montecuculli débaïssé de M. de Turenne ; sans crainte qu'il pût se maintenir dans le fond de la Franconie, ni le suivre de près faute de subsistance, marcha au bas-Rhin, & fit faire le Siège de Bonn à M. le Prince d'Orange.

Cet événement seul qui changea la constitution de la Guerre en Allemagne, obligea dans la suite le Roi d'abandonner les Places de Hollande , & donna le moïen à l'Armée de l'Empereur de prendre ses quartiers d'Hyver entre le Rhin & la Meuse, & de se joindre la Campagne suivante de 1674. aux Armées d'Espagne & de Hollande, qui par ce renfort considérable, crurent avoir changé la constitution de la Guerre, & être en état de la faire offensive de leur part contre la France.

En effet, quoiqu'au commencement de l'année 1674. le Roi se fût rendu maître de la Franche-Comté, la Guerre en Flandres auroit été défensive de notre part, par la jonction des Troupes de l'Empereur à celles des Espagnols & des Hollandois, si M. le Prince n'avoit fait changer la nature de cette Guerre, en battant l'Armée ennemie à Seneff.

Le bon succès de cet événement fut absolument dû à la présomption des Ennemis, qui croient par leur supériorité pouvoir impunément prêter le flanc à l'Armée de M. le Prince, en décampant de Seneff, & à la capacité de M. le Prince, qui sut se mettre en disposition de profiter de la témérité de ce mouvement.

Au commencement de cette même année, M. de Turenne avoit battu un Corps de Troupes à Sintzheim *. Dans la suite il avoit donné la Bataille d'Einsheim *, dont le succès quoiqu'il n'eût pas été tout-à-fait décisif, n'avoit pas laissé d'être avantageux.

Cependant malgré ces avantages, la Guerre d'Allemagne, qui pendant le cours de cette Campagne avoit toujours été de l'espèce de celle qui se fait entre Puissances égales, alloit devenir entièrement défensive de notre part, par la jonction aux Ennemis d'un grand nombre de Troupes, qui leur étoient venues de l'Allemagne, & par la nécessité où s'étoit trouvé M. le Maréchal de Turenne, de leur abandonner tout le plat Pais d'Alsace, & de se retirer dans la Lorraine Allemande, si ce grand Général, après avoir pendant quelque tems laissé rétablir son Armée dans de bons quartiers, & avoir donné le tems d'arriver au secours qui lui fut envoyé de Flandres, après la fin de la Campagne en ce Pais-là, ne s'étoit, par une marche qu'il sut cacher aux Ennemis, porté

dans les premiers jours de Janvier de l'année 1675. au milieu des quartiers d'Hyver que l'Armée ennemie avoit pris dans la haute-Alface. Il en enleva plusieurs, battit ceux qui s'étoient rassemblés auprès de Mulhausen & de Colmar ; & par ces heureux événemens, força l'Armée ennemie encore fort supérieure à la sienne, à repasser le Rhin pour se mettre en sûreté dans des quartiers d'Hyver fort éloignés de nous.

En l'année 1675. la Guerre en Allemagne avoit commencé par l'offensive de notre part. * Au moins nos mouvemens répondoient-ils à cette espèce de Guerre *. La mort seule de M. de Turenne alloit faire changer l'offensive en défensive, si M. de Montecuculli avoit pû battre l'Armée du Roi à Altenheim ; mais cette journée n'ayant rien décidé, & l'Armée du Roi ayant repassé paisiblement le Rhin, pendant que M. de Montecuculli étoit allé repasser ce Fleuve sur le Pont de Strasbourg, M. le Maréchal de Duras, qui étoit venu prendre le commandement de l'Armée, la porta avec diligence à la hauteur de Schlestat, où il campa la droite à cette Ville, & la gauche à la montagne au Bourg de Chastenei, pour prévenir M. de Montecuculli qui y marchoit après avoir passé à Strasbourg. De sorte que M. le Prince étant arrivé de Flandres, & s'étant maintenu dans ce poste, la Guerre pour le reste de la Campagne, reprit la nature de celle qui se fait entre Puissances égales, & même avec tant d'égalité, que M. de Montecuculli ayant formé le Siège de Haguenau, fut obligé de le lever, parce que M. le Prince marcha à lui pour le combattre.

Pendant cette année & les autres suivantes jusqu'à la Paix de Nimègue, la Guerre commençoit toujours en Flandres par l'offensive, & la prise de quelques-unes des Places des Espagnols ; après quoi elle se tournoit en Guerre entre Puissances égales. On ne s'appliquoit qu'à conserver ce que l'on avoit acquis, & l'on ne se committoit à aucun événement capable de faire changer la constitution de la Guerre, de l'espèce dont elle avoit été projetée, sans se laisser réduire à la défensive ; ce qui est capital à éviter.

Dans cette même année 1675, le mépris que M. le Maréchal de Créquy eut pour une Armée composée des Troupes de la Maison d'Hanover, & de celles de quelques autres Princes, le fit battre à Conzarbrick, & causa ensuite la perte de Trèves.

Les Ennemis n'avoient pas projeté de faire contre la France de ce côté-là une Guerre offensive, qui eût des succès considérables, quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre de Troupes. Ils ne songeoient qu'à éloigner M. le Maréchal de Créquy de Trèves, & se feroient crûs bienheureux d'en pouvoir former le Siège, sans crainte d'y être troublés.

M. le Maréchal de Créquy se négligea sur les attentions raisonnables

bles à prendre , lorsqu'on se trouve près d'une Armée ennemie supérieure. Il crut que la bonté de ses Troupes suppléeroit à leur nombre; il fut battu, & par sa faute changea la constitution de cette Guerre, qui étoit & devoit être de la troisième espèce, & la rendit toute offensive de la part des Ennemis, qui ne s'en prévalurent pourtant, que pour reprendre Trèves, où M. le Maréchal de Créqui s'étoit jetté après la perte de la Bataille.

Ce fut cet événement, qui en l'année 1677. donna occasion à M. le Duc de Lorraine de former le projet de sa Campagne, comme je le dirai dans la suite.

En l'année 1676. les Ennemis fort supérieurs en Allemagne, commencèrent la Campagne par l'offensive, & cherchèrent les moyens de faire abandonner l'Alsace à M. de Luxembourg, qui commandoit l'Armée du Roi.

Ce Général en se plaçant à Saint Jean des Choux près de Saverne; se procura la facilité d'être joint par un secours que le Roi lui envoioit de Flandres, après la prise de Condé & de Bouchain. Il auroit même pû dans la suite empêcher M. le Duc de Lorraine, qui commandoit l'Armée de l'Empereur, de prendre Philisbourg dont il forma le Siège, après avoir inutilement tenté de combattre M. de Luxembourg avant la jonction du secours qui lui venoit de Flandres. M. de Luxembourg même auroit pû prendre Strasbourg pendant que M. de Lorraine étoit attaché à Philisbourg, ou auroit pû le forcer d'abandonner son Siège pour venir au secours de Strasbourg.

Mais la politique du Cabinet l'emporta sur tous les moyens que, ce Général proposa pour éviter la perte de Philisbourg; de sorte que dans cette année la Guerre d'Allemagne n'y fut point maintenüe, dans cette troisième espèce dont je parle à présent, & fut offensive de la part de nos Ennemis: en quoi M. de Luxembourg ne peut être blâmé puisqu'il fut continuellement gêné par les Ordres de la Cour différens de ses vûës.

La prise de Trèves en 1675. & celle de Philisbourg en 1676. firent concevoir à M. le Duc de Lorraine le projet d'une forte offensive contre la France.

Il projetta donc de se servir de Trèves & de Luxembourg, pour rentrer dans ses Etats par le côté de la Saare ou de la Meuse. Il vouloit se servir de Philisbourg & de Lauterbourg, pour entrer dans la haute-Alsace. Il avoit destiné pour cela un Corps de Troupes sous le commandement de M. le Duc de Saxe-Eisenac, & il comptoit que le pont de Strasbourg lui seroit livré par la Régence de cette Ville Impériale, quand il en auroit besoin.

A tous ces grands moyens pour faciliter le projet d'une Guerre offensive, se joignit celui d'une puissante Armée. M. le Duc de Lorraine

assembla donc son Armée principale auprès de Trèves, & fit passer presque en même tems le Rhin au Corps avec lequel M. d'Eisenac devoit entrer en Alsace.

M. le Maréchal de Créqui qui commandoit l'Armée du Roi en Allemagne, devenu plus circonspect par son malheur de Conzarbrick, se trouva opposé à M. le Duc de Lorraine, & ce fut M. de Montclar, qui fut destiné pour s'opposer en Alsace à M. d'Eisenac.

On doit croire que M. le Duc de Lorraine espéroit une révolution en sa faveur des Lorrains ses Sujets, lorsqu'ils verroient leur Prince si près de la frontière à la tête d'une puissante Armée; mais cela n'arriva pas, soit parce que l'on fut fort attentif à prévenir un soulèvement, soit que ces Peuples attendissent que leur Prince eût au moins campé sur ses terres, pour lui faire paroître leur affection.

M. le Duc de Lorraine aiant passé la Saare avec toute son Armée, vint camper jusqu'auprès de Metz; mais M. le Maréchal de Créqui scut lui rendre ses subsistances si difficiles par l'usage qu'il fit de Thionville, le serra tellement dans ses fourages par celui que de petits partis faisoient des avantages du pais couvert de bois, & se campa toujours si avantageusement près de M. de Lorraine, que ce Prince après avoir inutilement tenté le côté de la Saare, fut forcé d'abandonner cette première partie de son projet, pour aller tâcher à entrer en France par le côté de la Meuse. Il y marcha jusques vis-à-vis de Mouson, toujours si sagement côtoïé par M. le Maréchal de Créqui, qu'il ne lui fut jamais possible d'entreprendre ni sur notre frontière, ni sur l'Armée.

La Campagne s'écoula presque toute entière dans ces mouvemens, qui ne produisirent à nos ennemis qu'une grande perte d'hommes, & un grand dépérissement des chevaux de leur Cavalerie, & de leurs équipages.

L'Armée ennemie dans cet état songea à marcher en Alsace pour y finir la Campagne: mais comme elle avoit un chemin beaucoup plus long à faire pour rentrer dans cette Province, que celui qu'il falloit à celle du Roi, celle-ci y arriva plutôt que celle de M. le Duc de Lorraine, qui eut le chagrin en y entrant, d'apprendre que le Corps de Troupes de M. d'Eisenac s'étant tenu un peu trop de tems sur la Kintze, avoit été obligé pour éviter sa perte entière, de se sauver dans une Isle du Rhin par le Fort de Kell, d'où cette Armée n'étoit sortie que par un Passeport, que M. le Maréchal de Créqui lui donna pour se retirer en Allemagne par Philisbourg.

Par tout le récit que je viens de faire, l'on voit que cette Campagne a commencé par l'offensive de la part de nos Ennemis, & que la capacité & la bonne conduite de M. le Maréchal de Créqui ont bien promptement fait changer cette offensive en Guerre entre Puissances égales; & qu'enfin l'attention continuelle du Maréchal à se procurer la supériorité sur son Ennemi, la lui acquit si pleinement à la fin de cette

Campagne, que M. le Duc de Lorraine par le mauvais état de son Armée, aiant été obligé de la séparer avant que celle du Roi le fût, notre Général, qui fort secrettement s'étoit préparé au Siège de Fribourg, eut le tems de prendre cette Place, avant que M. de Lorraine pût seulement rassembler une partie de sa Cavalerie, pour marcher au secours de cette Ville.

Au commencement de 1678. la Guerre de Flandres avoit à son ordinaire commencé par des Sièges d'avant saison.

Après la prise de Gand & d'Ypres, le Roi avoit laissé à M. le Maréchal de Luxembourg le commandement de son Armée, avec ordre d'empêcher que M. le Prince d'Orange ne fit lever le blocus de Mons, dont M. de Montal étoit chargé, & d'observer seulement l'Armée ennemie sans se commettre; ce que ce Général exécuta jusqu'à ce que M. le Prince d'Orange de concert avec les Espagnols chagrins de ce que la Paix venoit d'être signée à Nimégue entre la France & la Hollande, vint attaquer l'Armée du Roi, qui étoit campée sur la bruyère de Casteau, voulant bien ignorer que cette Paix fût signée.

Le ruisseau de Saint Denys séparoit les deux Armées; ainsi il étoit impossible qu'elles en vinssent à une action décisive. Cependant ce Prince fit attaquer les Troupes du Roi par l'Abbaïe de Saint Denys & par Casteau.

Le combat fut sanglant & si long, que M. le Prince d'Orange voyant que cette action, entreprise sans apparence d'y réussir, & seulement pour plaire aux Espagnols, ne pouvoit troubler une Paix signée, se déterminà sur le minuit d'envoier dire à M. de Luxembourg, qu'il venoit de recevoir l'avis de la signature de la Paix.

* Je ne rapporte ici ce fait, dont le détail trouvera sa place ailleurs, que pour faire voir en quel danger un Prince se met, quand il confie le commandement de son Armée à un Général susceptible de ses intérêts particuliers par préférence à ceux de son Maître. Mon dessein est de faire connoître, que lorsque l'on veut se procurer un événement, qui change la constitution d'une Guerre, il faut que ce soit avec assez de prudence & de capacité, pour pouvoir s'assurer de réussir dans ce projet; sans cela la condition du Général, qui n'a pas eu un succès heureux, devient beaucoup plus mauvaise & difficile dans la suite de la Guerre, tant par la perte qu'il a faite dans cette action trop peu judicieusement entreprise, que par la supériorité entière qu'il donne au Général qui lui est opposé, & qui a connu qu'il agit avec imprudence dans les occasions, qui peuvent porter à une décision.*

Au commencement de 1689. le Roi se trouvoit le Maître du cours du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Rhimberg, à la réserve de Coblentz & de Cologne.

M. le Maréchal de Duras commandoit en Allemagne, & M. le Maréchal d'Humieres en Flandres. M. le Duc de Lorraine étoit opposé

à M. de Duras, & M. de Waldeck à M. d'Humieres.

Les Troupes des Ennemis étoient fort supérieures à celles du Roi en qualité de Troupes, parce que presque toute notre Cavalerie étoit nouvelle. Ainsi le Roi résolut de se tenir pour cette Campagne sur la défensive par tout, afin de donner le tems aux nouvelles Levées de se former, & de s'accoutumer à être ensemble.

Le Roi n'avoit point de Corps d'Armée de ses Troupes dans l'Electorat de Cologne, où il n'y avoit que celles qui avoient été levées par le Cardinal de Furstemberg, qui furent aisément dissipées, tant par les Lettres évocatoires de l'Empereur, que par leur mauvaise disposition.

Nous avions seulement une bonne garnison dans Bonn, où M. d'Asfeld commandoit. M. l'Electeur de Brandebourg qui avoit dissipé les Troupes de M. le Cardinal de Furstemberg, qui étoient dans la Westphalie & dans l'Electorat de Cologne de l'autre côté du Rhin, forma une puissante Armée, tant de ses Troupes, que de celles des Princes de la basse-Allemagne, & assembla tout ce qui lui étoit nécessaire pour un grand Siège, qui ne pouvoit être que celui de Bonn, qu'on se contenta de pourvoir d'une bonne garnison avec trop peu de munitions de guerre & de bouche.

Voilà quel étoit de la part du Roi le projet de défensive pour cette Campagne. Dans les règles d'une Guerre défensive judicieusement exécutée par le Général qui en est chargé, il sembloit que le Rhin étoit une assez bonne barrière, pour empêcher M. de Lorraine de passer ce fleuve devant notre Armée commandée par M. de Duras, & l'empêcher de faire le Siège de Maïence, seule entreprise raisonnable à former par M. de Lorraine, pour pouvoir porter la Guerre en-deçà du Rhin, & faire subsister l'Armée de l'Empereur.

Cependant M. de Duras éloigna trop son Armée, pour pouvoir empêcher M. de Lorraine de passer le Rhin sans opposition, & lui laissa paisiblement former le Siège de Maïence, Place plutôt mauvaise que bonne, que le Marquis d'Uxelles qui y commandoit, ne laissa pas de défendre avec beaucoup de capacité, jusqu'à ce qu'il fut forcé de la rendre manque de munitions de guerre.

Après cette expédition, M. de Lorraine avec une grande partie de son Infanterie descendit le Rhin, & vint aider M. de Brandebourg à prendre Bonn. Ainsi cette Campagne d'une défensive mal exécutée, coûta au Roi tout le Rhin, depuis Philisbourg jusqu'à Rhimberg, & établit la Guerre dans le Palatinat.

L'on me dira peut-être pour excuser M. de Duras, que l'Armée de l'Empereur étoit composée d'un puissant Corps de Cavalerie vieille & fort aguerrie, puisqu'elle venoit pour la plupart de Hongrie, & que presque toute la Cavalerie du Roi étoit nouvelle, qu'ainsi il n'eût pas été prudent à M. de Duras de la commettre contre cette bonne Cavalerie.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE 117

Cela est vrai, & je ne blâmerois pas M. de Duras, si M. de Lorraine n'avoit pas eu le Rhin à passer pour s'attacher à Maïence, qui est en-deçà de ce fleuve.

Mais ce n'est pas la supériorité en Cavalerie, qui met un Général en état de faire un pont sur une rivière comme le Rhin, & qui facilite le débouché d'une Armée.

Ainsi si M. de Duras, qui n'avoit aucune autre entreprise à craindre que celle du Siège de Maïence, s'étoit placé plus près du Rhin qu'il ne le fit, n'est-il pas aisé de penser qu'il auroit pû facilement forcer M. de Lorraine à aller passer le Rhin à Coblentz, s'il s'étoit fait un capital de passer ce fleuve; auquel cas la Guerre n'auroit pû être portée dès cette année jusqu'aux portes de Landau, ni être soutenue par M. de Lorraine sans Maïence, parce qu'il auroit toujours été trop loin de ses Vivres.

M. le Maréchal d'Humieres ne se conduisit pas mieux en Flandres, où il reçut assez mal-à-propos un échec à Walcourt.

De manière qu'après la perte de Maïence, le Roi donna à M. le Maréchal de Lorges le commandement de son Armée d'Allemagne, & au commencement de l'année 1690. celui de l'Armée de Flandres à M. de Luxembourg.

Dans cette année 1690. M. le Maréchal de Luxembourg fit bien voir, qu'un habile Général peut trouver les moïens de changer la constitution d'une Guerre.

Celle qu'on s'étoit proposé de faire cette Campagne en Flandres, étoit de la troisième espèce d'entre Puissances égales, dans laquelle les Généraux doivent s'appliquer à se procurer des avantages qui changent la nature de cette Guerre. Ce fut à quoi M. de Luxembourg pensa avec application.

M. de Waldeck lui étoit supérieur, parce que la Cour vouloit que M. de Boufflers avec un Corps de Troupes veillât avec attention aux entreprises de nos Ennemis contre les Places de la basse-Meuse. Ainsi quoique M. de Boufflers fût aux ordres de M. de Luxembourg, ce Général ne pouvoit pourtant se servir du Corps que commandoit M. de Boufflers, qu'autant qu'il ne perdrait pas de vûe la protection des Places de la basse-Meuse.

M. de Waldeck après plusieurs mouvemens au-delà de la Sambre, dans lesquels M. de Luxembourg l'observoit toujours de près en deçà de cette rivière, vint enfin se camper à Fleurus.

Ce fut ce tems que M. de Luxembourg, toujours attentif à se procurer un avantage qui changeât la constitution de la Guerre, sçut si bien prendre, qu'il parvint à ce qu'il souhaitoit. Il se plaça pour cela vis-à-vis de l'Armée de M. de Waldeck, en un lieu où la Sambre avoit des gués pour la Cavalerie, & fit faire aux Troupes de M. de Boufflers une

marche assez vive, pour en être joint avant que M. de Waldeck sçût qu'elles eussent marché.

Pour couvrir mieux à l'Ennemi la jonction de ce Corps, la veille de la Bataille il fit passer un Corps de Cavalerie au-delà de la Sambre, pour amuser M. de Waldeck par un petit combat, & lui cacher le passage de toute son Armée; après quoi il le combattit avec un succès si heureux, que la supériorité de l'Armée du Roi se trouva établie pour tout le reste de la Campagne, sur celle de ses Ennemis.

Exemple remarquable, qui prouve que dans une Guerre entre Puissances égales, un Général habile & d'un génie supérieur à celui de son Ennemi, peut sans se commettre au caprice de la fortune, & par sa capacité seule, trouver les moyens de changer la constitution embarrassante de cette Guerre en une offensive de sa part.

Dans cette même année 1690. je trouve en Piémont un exemple tout contraire à celui que je viens de rapporter, puisque je ferai voir que la Guerre qui commença cette année contre M. le Duc de Savoie, devoit d'abord être offensive de notre part; que cependant dès son commencement elle se tourna en Guerre entre Puissances égales; que l'événement de la Bataille de Staffarde lui fit reprendre sa première nature, qui devoit être celle de l'offensive; qu'ensuite sans aucune raison elle revint à se faire entre Puissances égales; & qu'enfin la Campagne se termina par l'offensive de notre part. Ainsi l'on voit que la Guerre en Piémont y a changé quatre fois d'espèce. Voici comment la Guerre a été conduite dans ce Pais-là dans l'année 1690.

J'ai dit ailleurs que dans le tems que M. de Savoie paroissoit agir de concert avec les Généraux de l'Armée du Roi dans la Guerre contre les Barbets, ce Prince prenoit des mesures avec les Ennemis du Roi, & que ce fut lui qui déclara le premier la Guerre.

Cependant il n'étoit pas prêt à la soutenir; ses Troupes n'étoient pas ensemble; les Espagnols n'osoient quitter le Milanès pour entrer en Piémont, en laissant Casal derrière eux, & les Allemans n'y pouvoient arriver de trois mois.

Presque toute l'Infanterie, dont le Roi vouloit composer son Armée de Piémont, avoit passé les Alpes; une partie de la Cavalerie avoit aussi passé les monts; le reste avec les équipages d'Artillerie & de Vivres étoit à portée de passer.

Dans cette situation, il est certain que si ce qui étoit déjà passé au-delà des Alpes, s'étoit campé près de Turin, rien ne pouvoit empêcher que le reste ne joignît; & il auroit été impossible à M. de Savoie de se faire joindre près de sa Capitale pour sa conservation, par les Troupes séparées qui étoient en Savoie, dans le Comté de Nice, & dans les autres extrémités de ses Etats.

Par ce récit il est aisé de comprendre que si M. de Catinat, dont une

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 219

partie de l'Armée s'étoit assemblée à Veillane dans la Vallée de Suze, avoit marché sur la plaine de Millefleurs, & que l'autre partie qui étoit près de Pignerol l'y eût joint le même jour, il auroit été impossible à M. de Savoie, qui étoit alors dans Turin seulement avec deux Bataillons de ses Gardes, d'y être joint par le reste de ses Troupes séparées, comme je l'ai dit.

Ainsi l'on auroit pu commencer la Guerre en Piémont par le Siège de Turin, & même dès ce premier tems, forcer M. le Duc de Savoie d'accepter des conditions de Paix, telles que l'on auroit voulu les lui imposer.

Au lieu de prendre ce parti, M. de Catinat en sortant de la vallée de Suze avec la partie de son Armée qui y étoit, parut seulement une nuit sur la plaine de Millefleurs, & dès le lendemain vint près de Pignerol joindre le reste de son Armée qui y étoit.

Par ce mouvement en arrière, il donna à M. de Savoie le tems de mettre ensemble son Infanterie séparée, & aux Troupes Espagnoles la facilité de fortir du Milanès, & de venir au-devant de l'orage qu'ils avoient cru destiné à fondre sur eux.

Ainsi cette première faute faite dans la manière de s'assembler à l'ouverture d'une Guerre, en détermina absolument l'espèce. Elle devoit être offensive de notre part; elle se trouva de la nature de celle qui se fait entre Puissances égales.

La Guerre continua ainsi pendant trois mois, & l'Armée du Roi se seroit vûe forcée à sortir de la plaine de Piémont, par l'arrivée des Troupes que la Ligue envoioit à M. de Savoie, si par un événement heureux, M. de Catinat ne s'étoit pas conservé l'égalité des forces, même après la jonction des secours d'Allemagne.

Pour bien comprendre cette vérité, il suffira de dire que M. de Catinat étoit campé à Brillant, & M. de Savoie à Carignan, & qu'ainsi M. de Catinat ne pouvoit pas empêcher que les Allemans ne joignissent M. de Savoie. Il étoit même impossible d'attaquer ce Prince dans le poste de Carignan, où il avoit retranché tout le front de son Camp.

Dans la nécessité où l'Armée du Roi se trouvoit de combattre & de vaincre, pour se conserver dans la suite de la Campagne au moins l'égalité avec l'Armée ennemie, après l'arrivée des secours qu'elle attendoit d'Allemagne, M. de Catinat résolut de faire marcher l'Armée du Roi à Salusses, qui est de l'autre côté du Pô, pour attirer M. de Savoie à sa fuite. Cette marche ne pouvoit se faire qu'en prêtant le flanc à l'ennemi.

On ne laissa pas de hazarder ce mouvement, afin de tenter M. de Savoie, & de l'engager à quitter son poste de Carignan. Ce qu'il fit, comptant qu'en marchant de front dans le flanc de l'Armée du Roi, il la combattroit avec avantage à son passage du Pô, ou battrait son arrière-garde, ou tout au moins se camperoit avec avantage entre l'Armée du Roi & Pignerol, d'où l'on tiroit le pain.

Dès que l'avant-garde de l'Armée du Roi fut près de Salusses, M. de Catinat fit attaquer les hauteurs qui sont autour de cette Ville, & qui étoient couvertes d'un grand nombre de Milices de ce Pais; il fit même tirer quelques volées de canon contre Salusses, afin d'engager par ce bruit M. de Savoïe à marcher pour tomber sur notre arrière-garde.

Sur la fin du jour l'on sçut que le Corps de Cavalerie, qui couvroit notre arrière-garde, étoit à vûe de l'Ennemi. On sçut même par deux Déserteurs que toute l'Armée ennemie suivoit; mais comme le jour étoit trop avancé pour pouvoir engager une affaire générale, M. de Catinat se servit du reste du jour & de la nuit, pour faire revenir les Troupes qui avoient attaqué les hauteurs de Salusses, & mettre l'Armée en disposition de combattre. Le lendemain à la pointe du jour, il apprit que l'Armée ennemie avoit passé la nuit dans la plaine de Staf-farde. Il marcha à elle, la combattit, & remporta sur elle une victoire complète.

Cet exemple fera connoître, qu'il est bien dangereux de précipiter le tems d'une action, quand avec un peu de patience on peut raisonnablement s'assurer de faire changer avec avantage la constitution de la Guerre, dans laquelle on se trouve engagé.

J'ai remarqué ci-dessus que M. de Catinat, par la faute qu'il avoit faite dans la manière d'assembler son Armée, avoit à l'ouverture de cette Guerre perdu l'avantage de la faire offensive, & qu'elle étoit devenue de l'espèce de celle qui se fait entre Puissances égales.

Aussi par l'impatience que M. de Savoïe eut de combattre avant l'arrivée de ses secours d'Allemagne, parce qu'il crut le pouvoir faire avec quelque avantage, dans la persuasion que nous ne nous serions pas servi du tems de la nuit pour nous mettre en disposition de combattre le lendemain, ce Prince perdit tout l'avantage d'avoir tourné cette Guerre de défensive de sa part, en Guerre entre Puissances égales dès son commencement, & celui de nous faire une Guerre offensive après l'arrivée de ses secours.

Les avantages de cette victoire furent même si grands, que M. de Catinat auroit pû en profiter pour l'offensive beaucoup plus qu'il ne fit. Mais au moins l'arrivée des secours d'Allemagne ne put pas ôter à M. de Catinat la jouissance paisible de la plaine du Piémont au-delà du Pô, entre cette rivière & le Tanaro, où l'Armée du Roi subsista jusqu'à ce qu'elle jugea à propos de se retirer, pour finir cette Campagne par la prise de la Ville & du Château de Suze.

Je remarquerai ici que M. de Louvignies, qui commandoit les Troupes Espagnoles du Milanès qui avoient joint M. de Savoïe, fit tout ce qui lui fut possible pour détourner ce Prince de combattre, par les mêmes raisons que j'ai dites; mais que M. de Savoïe, faute d'expérience à la Guerre, ne voulut pas écouter ce sage Capitaine & s'opiniâtra à combattre.

* Je

* Je passe à présent aux réflexions à faire sur la quatrième espèce de Guerre, que j'ai dit être celle dans laquelle un Prince s'engage pour secourir son Allié.

J'ai dit que cette espèce de Guerre se faisoit de différentes manières, & sous de différens prétextes; ou en exécution d'un Traité précédemment fait; ou en vertu d'un Traité qu'un Prince aura été forcé de faire par des motifs de jalousie ou d'intérêt, contre une Puissance ambitieuse; ou par les secours que l'on fournit à son Allié, & dont l'espèce aura été stipulée par le Traité, soit en Troupes, en argent, ou en munitions de Guerre ou de bouche; ou enfin par des diversions contre la Puissance qui attaque, ou contre les Alliées de l'agresseur.

Pour examiner quelles ont été les Guerres de secours que j'ai vûes faire de mon tems, quelles en ont été les raisons, & comment elles ont été terminées, je dirai que la première que j'ai vûe faire a été, lorsque le Roi envoya aux Hollandois un Corps de Troupes auxiliaires, pour les servir contre l'Evêque de Munster, qui les inquiétoit du côté de l'Owerissel.

On ne vouloit pas donner le tems à la Maison d'Autriche, ancienne ennemie de la France & des Hollandois, de prendre part à cette querelle. Ce fut là le motif du secours envoyé aux Hollandois nos Alliés, qui fit son effet en fort peu de tems, & obligea l'Evêque de Munster à conclure promptement la Paix avec la Hollande.

Cette Guerre s'est donc faite en vertu des Traités d'Alliance précédens entre la France & la Hollande, & pour ôter promptement à l'Empereur l'occasion d'y prendre part; ce qu'il auroit sans doute voulu faire, afin d'avoir un prétexte spécieux d'approcher ses Troupes des Pais Bas Catholiques, sans donner atteinte au Traité de Munster.

Le second envoi de Troupes auxiliaires que le Roi a fait a été lorsqu'il en prêta à M. l'Electeur de Maïence de Schonborn, pour réduire la Ville d'Erfort en Thuringe, qui est de l'Electorat de Maïence. La seule présence de ces Troupes termina cette affaire à la satisfaction de cet Electeur. Ainsi cet envoi de Troupes qui ne produisit pourtant point de Guerre, eut tout l'effet que ce Prince notre Allié en pouvoit désirer.

La troisième Guerre de secours qui suivit celle-ci, fut lorsque le Roi gratuitement, & à ses dépens, envoya un Corps de Troupes considérable jusqu'en Hongrie, pour secourir l'Empereur Leopold puissamment attaqué par les Turcs.

Quoique le gain de la bataille de St. Godard, qui força les Turcs à faire la Paix peu de jours après, fût dû à la valeur des Troupes du Roi, l'Empereur ne laissa pas de paier de beaucoup d'ingratitude ce service rendu dans une conjoncture aussi décisive pour lui, & voulut avoir aucune attention, ni à la simple subsistance de nos Troupes, pendant qu'elles agissoient pour son service, ni même pendant leur retour en France.

Cet exemple justifie ce que j'ai dit, qu'il falloit qu'un Prince lorsqu'il secourut son ami & son Allié, prit avec lui des mesures sûres, soit pour la conservation raisonnable, la sûreté, & la subsistance de ses Troupes, soit pour les dedommagemens, ou les remplacements en nature des autres espèces de secours, qu'il fournit à son Allié.

L'Empereur même affecta de regarder ce secours plutôt comme un devoir à l'égard de l'Empire, à cause de l'Alsace occupée par le Roi, quoique détachée de l'Empire par le Traité de Munster, que comme un secours purement gratuit.

Je puis même dire que ce secours fut donné trop généreusement, & contre les maximes judicieuses à suivre en pareil cas, à cause que l'on pouvoit en France s'attendre, que l'Empereur toujours attaché à ses grandes vûes donneroit à ce secours la raison d'un devoir dû à l'Empire, & non celle d'un secours gratuit.

La quatrième Guerre de secours a été, lorsque le Roi envoya encore gratuitement des Troupes en Candie assiégée par les Turcs sur les Vénitiens.

Ce secours purement gratuit de la part du Roi, avoit pour objet le maintien d'un Etat Chrétien, contre une Puissance ennemie du nom Chrétien; ce Prince n'avoit aucun intérêt particulier dans cette Guerre, que celui de sa gloire, & de secourir gratuitement les Vénitiens que le Turc opprimoit.

Les grands secours que l'Empereur, les Espagnols, & l'Electeur de Brandebourg donnèrent aux Hollandois en l'année 1672. ont eû pour objet la jalousie de la grande puissance de la France, & dans la personne de l'Empereur l'intérêt de ne point laisser accabler la Hollande, parce qu'il jugeoit que sa ruine seroit suivie de celle des Pais-Bas Catholiques, appartenans à la Maison d'Autriche Espagnole. Ainsi cette Guerre de secours a eu pour objet les justes jalousies qui se prennent contre un Prince Conquérant, & a été entreprise avec raison, suivant les maximes de cette quatrième espèce de Guerre.

Dans la Guerre présente qui est celle qui a commencé en 1701. les Puissances qui se sont liguées contre les deux Couronnes, ont presque toutes eû des vûes différentes.

L'Empereur y a un intérêt personnel de sa Maison Allemande, dépouillée de la succession qu'elle prétend des Etats de la branche Espagnole.

L'Empire & ses Princes, les Anglois, les Hollandois, & le Portugal, sont auxiliaires de l'Empereur, & n'ont de véritable prétention sur aucune des parties de la Monarchie d'Espagne.

Ainsi il est évident que cette Guerre auxiliaire de la part de toutes ces Puissances, n'a pour objet que la jalousie qu'elles ont conçue de la grandeur de la Maison de France, si on la laissoit réunir paisiblement en la Personne de Philippe V. tous les Etats de la Monarchie d'Espagne.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 125

Je finirai mes Réflexions sur les différentes espèces de Guerres par les Civiles, qui en font la cinquième espèce.

Il y en a eu deux grandes en France dans le siècle passé, dont je ne parlerai point, parce qu'elles ont été terminées, l'une avant ma naissance, l'autre dans mon enfance.

Celle que l'on a nommée la Guerre de la Rochelle, avoit pour origine l'ambition des Grands, fomentée par les Ennemis de l'Etat, & la foiblesse du Gouvernement, & pour prétexte apparent, l'infraction de quelques articles du Traité de Paix pour la Religion, que l'on a nommé l'Edit de Nantes.

La seconde qu'on a appelé la Guerre des Princes, n'a point eu la Religion pour prétexte; mais les mécontentemens des Princes, qui se sont cru mal-traités dans un tems de Minorité par une Reine Régente, gouvernée par un Ministre qui étoit étranger.

Les autres mouvemens intérieurs que j'ai vûs de mon tems dans le Roïaume, ont plutôt été des émeutes populaires, que des Guerres civiles, puisqu'il ne s'est point montré de Chef accrédité. Elles ont été calmées en peu de tems, ou par la diligence qu'on y a apportée, avant qu'il se soit montré un Chef, ou par le châtiment des Peuples qui s'étoient mutinés, ou par la juste modération, ou suppression des impôts, qui avoient causé ces mouvemens.

Il faut pourtant excepter du nombre de ces mouvemens populaires celui des Cévennes, qui avoit la Religion pour prétexte. Il a duré long-tems, quoique sans Chef, au moins apparent, parce qu'il a été fomenté par les Emissaires secrets de nos Ennemis, leur argent, & celui même qui a été secrètement levé dans le Roïaume sur les gens de même croïance.

Ce mouvement n'a été appaisé que par des supplices, & la ruine de ce pais. Je puis même dire qu'il n'auroit pas été ni si considérable, ni d'une si longue durée, si ceux qui devoient travailler à le calmer par l'autorité qu'ils avoient dans cette Province, avoient préféré l'intérêt du Roi au leur particulier.

La Guerre civile en Angleterre, qui se termina par le parricide du Roi Charles I. décapité par une Sentence des Commissaires nommés par le Parlement de ce Roïaume, sous prétexte des infractions des Loix faites par ce Prince, est un exemple, quoique d'une dureté criante, qui fait connoître, combien l'amour de la conservation des Loix, est puissant dans le cœur des Anglois.

La Guerre que les mécontents de Hongrie soutiennent depuis près de quarante ans contre l'Empereur, qui est leur Roi, a pour origine le maintien des Privilèges de la Nation, auxquels l'Empereur a donné des atteintes continuelles.

Ce Prince qui est de la Maison d'Autriche, après avoir rendu la Couronne de Bohême héréditaire dans sa Maison, au lieu qu'elle étoit

élective, en a voulu faire autant de celle de Hongrie. Les Grands de ce Roïaume situé entre l'Allemagne & les Etats du Turc, qui même en possédoit plus de la moitié, se sont opposés à ce changement. L'Empereur en a gagné plusieurs par des bienfaits, & a cru pouvoir impunément accabler les autres. Ceux qui ont échappé au poison, aux meurtres & aux supplices ont pris les armes; ont eu recours à la protection du Turc. Ils ont même contracté des Alliances avec les Puissances, qui étoient en guerre contre l'Empereur, & ont nommé entr'eux un Chef pour les commander, qui a été le Comte Tekely.

Le Chef avec des succès différens a cependant soutenu la Guerre contre l'Empereur, ou seul, ou joint aux Turcs, jusqu'à ce qu'enfin il fut par eux abandonné par le Traité de Paix de Carlowitz, & contraint de chercher sa retraite dans les Etats du Turc.

Depuis quelques années l'Empereur sous prétexte de ses conquêtes sur les Turcs en Hongrie, a voulu faire reconnoître par une Diète générale des Etats de ce Roïaume son droit héréditaire sur la Couronne de Hongrie dans sa Maison. La présence des Troupes Allemandes, & l'attachement de plusieurs Seigneurs Hongrois à l'Empereur, lui rendirent le succès de la Diète favorable; ensuite de quoi ce Prince reprit ses maximes sévères contre les Grands, qu'il crut n'être pas attachés aux intérêts de sa Maison.

Du nombre de ces Seigneurs étoit le Prince Ragotzy, fils de la femme du Comte Tekely. Ce Prince fut bientôt emprisonné sous de légers prétextes; mais ayant trouvé le moien de s'évader de la prison, il se retira en Hongrie, où il a sçu soulever presque tout le Roïaume, irrité de l'infraction de ses privilèges, & de la dureté du gouvernement Allemand. Et depuis sept ans sans le secours des Turcs, & seulement par son crédit personnel, & l'argent qui lui a été fourni par les Puissances, qui sont en Guerre contre l'Empereur, il sçait se maintenir, & a même enlevé à l'Empereur plusieurs Places fortes; s'est fait reconnoître Prince de Transylvanie, & a eu le crédit de faire publier un interrègne en Hongrie dans une Diète de ses Partisans, & Confédérés. Voilà quel est l'état de la Hongrie dans le tems que j'écris.

Cet exemple justifie suffisamment ce que j'ai avancé dans mes Maximes, en parlant des Guerres civiles, qu'un Prince se doit soigneusement observer sur la manière de gouverner ses Sujets, soit anciens, soit nouveaux; qu'il ne les doit jamais irriter, ou par lui-même, ou par ceux qu'il charge du gouvernement particulier de ses Peuples, envers lesquels il ne doit jamais avoir recours à la dureté, qu'après avoir épuisé toutes les manières douces de gagner les cœurs de ses Sujets; parce que quand toute une Nation ou un Peuple est irrité, ses mouvemens séditieux sont généraux; or le Prince doit soigneusement observer que ce malheur n'arrive pas.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 123

En effet il est constant sur la matière présente, que si l'Empereur n'eût pas inquiété les Protestans, & les Grands de Hongrie de cette Religion dans son exercice, qu'il ne les eût pas abandonnés au zèle indifcret & à l'avidité des Jesuites, auxquels il donnoit les biens de ces Seigneurs, qu'il confisquoit; & s'il n'avoit pas renversé les Privilèges de toute la Nation dans la Diète d'Odembourg, où il fit déclarer la succession héréditaire de cette Couronne dans sa Maison, ou l'abolition de l'Election; il est certain, dis-je, que le mouvement y auroit été bien moins général.

Il falloit donc que l'Empereur dans les règles d'une politique circonspecte, pour éviter une Guerre civile en Hongrie, ne donnât atteinte que successivement aux Privilèges de cette Nation; & après avoir achevé de gagner par la douceur, les bienfaits, & les établissemens en Allemagne, les Seigneurs qu'il croioit les moins attachés à sa Maison. Il ne devoit pas même supprimer la Dignité de Palatin, qu'il avoit plusieurs fois fait exercer par un Allemand, contre les Loix du Roïaume de Hongrie, qui excluent tout Etranger de cette dignité; & il en devoit revêtir un Seigneur Hongrois, dont il connût l'attachement aux intérêts de sa Maison.

Par cette conduite circonspecte, & cachée, il auroit insensiblement conduit les Grands au joug, sans qu'ils s'en fussent apperçus, qu'après qu'il leur auroit été absolument impossible de le secouer.

Je ne parlerai ici de la revolte de Messine arrivée en l'année 1676. que pour prouver encore quels sont les dangers d'un gouvernement dur & sévère à contre-tems sur un Peuple naturellement léger, & qui veut conserver les privilèges, sous lesquels il s'est soumis à un Prince.

Cette revolte auroit été suivie de la perte entière de ce Roïaume pour les Espagnols, si le commandement de l'Armée du Roi en ce pais-là avoit été commis à un autre homme que M. le Maréchal de Vivonne, dont la pesanteur & la paresse naturelle donna le tems aux Espagnols, & à leurs Alliés, de pourvoir à la conservation du reste de l'Isle.

Cet exemple fera sentir, que si un Prince doit être circonspect pour éviter la revolte de ses Sujets, il faut aussi que le Prince que les Sujets revoltés appellent, soit vif à soutenir la revolte, & circonspect dans ses manières, pour ne point aliéner les cœurs des revoltés, & ne les point faire ressouvenir de la domination qu'ils ont abandonnée.

Quoique la revolte présente des Catalans doive être mise au nombre des Guerres civiles, puisqu'elle a été suscitée par des Sujets puissans, & des Peuples qui avoient reconnu & prêté serment de fidélité au Roi Philippe V. cependant ce soulèvement n'a pas eu pour origine la dureté du gouvernement, ni l'infraction des Privilèges de ces Peuples; mais bien le changement de l'autorité Roïale d'une Maison dans une autre.

Quelques Grands de l'Espagne affectionnés à la Maison d'Autriche, & mécontents du changement, auquel ils n'avoient point eu de part,

ont pris secretement des liaisons avec les Ennemis de leur nouveau Roi. Ils n'auroient pas pu faire éclater leurs mauvais desseins, si les Peuples ne leur avoient pas été favorables. Ils se sont servis des suggestions des Moines, espèce dont la Maison d'Autriche est en possession de se servir beaucoup plus utilement pour ses intérêts, qu'aucune autre Puissance de l'Europe, & d'autant plus dangereuse dans un Etat, que tous ses mouvemens pour l'ébranler sont secrets & impénétrables.

Voilà donc une origine d'une Guerre civile toute différente des autres dont j'ai parlé. Peut-être auroit-elle pû être prévenue par un peu plus d'application sur la conduite des premiers Grands mécontents; mais il auroit été bien difficile de pénétrer ce Tribunal secret, dont les Moines se sont trouvés les Maîtres. Cependant il est aisé de croire que ce venin caché porté par les Moines n'auroit pas eu un grand effet, s'il n'avoit été soutenu par des Chefs, qui se sont montrés, & par les secours étrangers, que les Puissances liguées avec l'Empereur ont porté en Espagne. *

CHAPITRE LI.

Des dispositions & projets de Guerre.

IL y a deux sortes de dispositions qui regardent la Guerre. La première est le plan général qui la doit précéder. Il doit être formé par le Prince & son Conseil, dans lequel seront agitées les raisons & les moyens de faire cette Guerre. Les délibérations en doivent être sages & lentes, afin de bien peser toutes les conséquences de l'entreprise, & de n'oublier aucun des moyens pour la conduire à une fin heureuse.

La seconde disposition se peut appeler particulière, puisqu'elle ne regarde que l'exécution du dessein formé. Quoiqu'il en ait été parlé dans le Chapitre des différentes espèces de Guerres, cependant il me paroît nécessaire de dire ici un mot en général sur les différentes espèces de dispositions particulières, qui doivent succéder au plan général.

Les unes regardent la disposition des Troupes, par rapport à la nature des entreprises, & la manière de les employer; les autres la disposition des munitions de guerre & de bouche, par rapport à l'exécution.

Toutes ces matières trouveront leur place dans la suite de ce discours, lorsqu'il sera parlé en particulier des différentes operations de Guerre. On posera seulement pour maxime certaine, qu'aucune entreprise ne peut réussir sans une bonne disposition précédente, & qu'ainsi le projet & la bonne disposition sont l'ame de l'entreprise, l'exécution n'étant qu'un corps sans ame, si elle n'a pas été précédée de tout ce qui est absolument nécessaire à la réussite.

REMARKES.

Je parlerai ici des dispositions générales , & des projets qui se doivent former pour faire avec avantage une Guerre, qui n'est point encore déclarée.

Je n'examinerai que les fautes qui ont été faites de mon tems, par rapport aux dispositions & projets généraux, que j'ai vû faire dans les tems qui ont précédé les Guerres, laissant ce que j'aurai à dire sur le sujet des dispositions particulières, lorsque la matière des Chapitres m'en donnera l'occasion.

Il est certain qu'il y a eu un tems considérable où l'on a pû prévoir que la mort du Roi d'Espagne Philippe IV. étoit prochaine.

Si le Roi, qui dans la conjoncture de cette mort vouloit faire valoir les droits de dévolution à la Reine sur le Brabant, avoit fait lever quelque tems auparavant un nombre suffisant d'Infanterie, ce qu'il pouvoit faire aisément par la grande quantité d'hommes qui étoit dans le Roïaume; si par des achats secrets de chevaux pour le service de son artillerie & de ses vivres, il s'en étoit pourvû d'un nombre suffisant; s'il avoit fait faire dans des Païs éloignés de la frontière de la Flandre des Corps de charrettes, & des achats de bled, son invasion en Flandres auroit été plus prompte & plus efficace qu'elle ne le fut.

Il lui auroit été facile de conquérir tous les Païs-Bas Catholiques dans la Campagne de 1667. & ce qu'il auroit conquis, il l'auroit aussi aisément gardé par le Traité d'Aix-la-Chapelle, que la petite partie de ce païs qu'il occupa; parce qu'il n'y avoit dans ce tems-là aucune Puissance en état de le forcer à abandonner sa nouvelle conquête.

Mais toutes ces attentions utiles à un Prince qui veut conquérir, furent négligées, au moins pour la plus grande partie, puisque les levées d'Infanterie, & même de Cavalerie, succédèrent à l'entrée de l'Armée en Flandres; de sorte que ce ne fut que faute de Troupes pour garder les Villes, que l'on auroit pû prendre, qu'on n'en prit pas un plus grand nombre.

Il est certain encore que si le Roi avoit eu des équipages pour ses vivres & son artillerie, il auroit pû à l'ouverture de la Campagne, porter route son Armée devant Bruxelles, dont la prise auroit entraîné la perte entière des Païs-Bas Catholiques, dans un tems qu'ils étoient dépourvus de tout pour leur défense.

Ainsi je puis dire que la disposition générale, & le projet de cette Guerre, a manqué contre les maximes & les règles qui doivent être observées par un Prince, qui médite une conquête avec réflexion, & qui a eu le tems de les faire toutes.

Lorsqu'en l'année 1672. le Roi fit la Guerre aux Hollandois, après les conquêtes rapides qu'il fit sur eux, s'il avoit écouté les propositions de

paix qu'ils lui firent & qui étoient avantageuses, il auroit terminé glorieusement cette Guerre qu'il ne paroïssoit avoir entreprise que pour humilier, & non pas pour détruire entièrement cette République trop fière, & dont il étoit mal content, à cause du Traité de la triple-Alliance, dont elle avoit été la Promotrice.

Si donc le Roi après avoir donné la paix aux Hollandois, s'étoit servi du prétexte que les Espagnols lui avoient fourni eux-mêmes de rompre avec eux, à cause des secours qu'ils avoient donnés aux Hollandois au-delà des conventions de leur Traité de défense mutuelle, il est d'une vérité constante, que le Roi en ramenant toutes ses Armées vers la France, auroit pû conquérir tout le reste de la Flandre & du Brabant en six semaines de tems, sans craindre que l'Empereur eût pû avoir le tems de le venir troubler dans ses conquêtes, ni lui faire la Guerre dans la suite en faveur de l'Espagne.

Les Etats de cette Monarchie après la conquête des Pais-Bas Catholiques auroient été trop séparés de l'Allemagne, & des pais héréditaires de la Maison d'Autriche Allemande, pour craindre qu'elle eût pû troubler le Roi dans la possession de ce nouveau Domaine, dont il auroit accru ses Etats.

Ainsi donc dans ce projet de Guerre contre la Hollande, l'on n'a eu que des vûes fort bornées, & qui n'ont pas été plus loin que sur ce qui regardoit la Guerre à faire contre cette République, sans penser que si les Espagnols y prenoient part, il falloit se mettre en état d'en profiter par la conquête du reste des Pais-Bas Catholiques.

Lorsqu'en l'année 1688. le Roi déclara la Guerre à l'Empereur, en lui enlevant Philisbourg, si l'on avoit rasé cette Place après l'avoir prise, & qu'on en eût remis l'habitation à M. l'Evêque de Spire, à qui le fond & le Domaine en appartenoit, & que l'on n'eût pas voulu faire païer les frais de ce Siège aux Etats de l'Empire, situés dans les Cercles de Suabe & de Franconie, ni ruiner le Palatinat & en chasser M. l'Electeur Palatin, il est certain que l'Empire n'auroit pas déclaré la Guerre au Roi par un Decret de la Diète, pour épouser les intérêts personnels de l'Empereur, dans un tems que ce Prince étoit entièrement occupé à la Guerre contre les Turcs.

Si l'on avoit même eu dans ce tems-là plus de Troupes sur pied, & que l'on n'eût pas fait succéder les levées à la déclaration de la Guerre, au lieu qu'en bonne politique elles devoient l'avoir précédée, au moins autant qu'elles auroient pû être faites secretement, il paroît encore vrai-semblable que l'Empire dans la crainte d'être accablé, avant que d'avoir eu le tems d'armer, ne se seroit pas déclaré contre la France; au lieu que le tems qui fut employé pour les levées, lui donna celui de faire les siennes.

Ainsi donc encore la rupture avec l'Empereur par la prise de Philisbourg,

bourg, ne devoit être en bonne politique qu'une sage précaution contre ce Prince, qu'on prévoioit bien, qui nous feroit la Guerre quand il seroit débarrassé de celle des Turcs, pour nous obliger à rendre Strasbourg à l'Empire, & à abandonner nos réunions.

Il n'étoit pas prudent d'irriter l'Empire par la demande des contributions sans raison. Il ne falloit pas forcer tout l'Empire à faire sa querelle générale de la particuliere que nous faisons à l'Empereur, seul offensé dans la prise de Philisbourg. Si le Roi avoit retiré ses Troupes après avoir rasé cette Place, il est presque certain que cette expédition, pour s'assurer dans la suite contre les vûes de l'Empereur, n'auroit pas attiré la rupture de l'Empire avec la France.

Après la paix de Rîswick en l'année 1697. la Politique vouloit que le Roi se tint puissamment armé, & se conservât tout le plus de Troupes qu'il lui auroit été possible d'entretenir par préférence à toute autre dépense.

Le dépérissement de la santé des Rois d'Espagne & d'Angleterre, que l'on voïoit visiblement près de leur mort, qui devoit apporter un grand changement dans la constitution générale des affaires de l'Europe, le devoit porter à rester armé par préférence à tout.

Cependant malgré cette bonne raison de politique, on cassa à contre-tems un grand nombre de Troupes, dont la plus grande partie des vieux soldats passa en Allemagne, où ils ont péri au service de l'Empereur & des autres Princes de l'Empire; parce qu'au lieu de les licentier dans le dedans du Roïaume, la réforme se fit dans les Places frontières.

Voilà quelles sont les fautes que j'ai vû faire en France par rapport aux dispositions générales, & aux projets de Guerre, qui en devoient précéder la déclaration & l'ouverture.

CHAPITRE LII.

Du Secret.

C'Est une maxime incontestablement vraie, que du Secret & de la diligence dépend la réussite & le bonheur de toutes les entreprises.

Le Prince ne doit commettre son secret qu'à son Conseil, & au seul Général; & le Général ne le doit commettre qu'à ceux qui doivent être indispensablement chargés de la diligente expédition du projet arrêté, & seulement quant à ce qui les regarde.

Ceci se doit entendre des opérations de Guerre, qui se trouvent dans le cas de demander un secret inviolable, & qui doit rester entre très-peu de personnes, jusqu'au moment que doit commencer l'exécution du dessein formé: car il se présente souvent à la Guerre des cas, dans lesquels, quoiqu'il faille un grand secret, cependant il est d'abord entre plusieurs personnes, comme les

R

Généraux, l'Intendant de l'Armée, le Commandant de l'Artillerie, & le Munitionnaire Général.

Ces cas sont de différente nature ; comme lorsqu'il faut délibérer sur le choix d'une entreprise, quand on se trouve en état d'en avoir en main plusieurs à exécuter ; s'il est nécessaire de combattre, & où il faut conduire un Ennemi pour l'y combattre avec avantage, ou pour recevoir la bataille de lui dans un poste avantageux ; si lorsqu'on est obligé de marcher, & qu'on le peut faire de différentes manières, on le doit faire d'une telle ou d'une telle.

Dans tous ces cas, j'ose dire que tous les avis sont bons à prendre, pour de tous les différens sentimens en composer le meilleur ; parce qu'il arrive souvent que plusieurs aiant fait attention, les uns à une chose, les autres à une autre, on évite, par l'entière connoissance que l'on acquiert, de tomber en faisant ces mouvemens, dans les inconvéniens qui n'auroient point été prévûs, & qui pourroient avoir des suites fâcheuses.

J'admets l'Intendant & le Munitionnaire Général dans ces délibérations, parce que toujours il faut vivre, & être sûr de la subsistance.

R E M A R Q U E S.

Je n'ai de réflexions à faire sur le sujet de ce Chapitre, que pour la différence & la comparaison des Ministères de Guerre que j'ai vûs.

Sous celui de M. de Louvois, Ministre habile & d'une grande capacité, & qui avoit une attention soigneuse à ne proposer au Roi que des gens qu'il croïoit habiles, & qui effectivement étoient les plus capables d'exécuter les entreprises concertées avec un grand secret, elles ont presque toutes réussi.

Sous le Ministère de M. de Barbezieux, qui à cause de sa jeunesse ne s'est pas trouvé si fort le maître du choix de ceux qui ont été employés, ou qui peut-être même s'abandonnoit à ses préventions plus que ne faisoit M. de Louvois son pere, plus accrédité que lui dans l'esprit du Roi, les entreprises n'ont pas toujours été exécutées avec un aussi grand secret, & par conséquent n'ont pas été si heureuses.

Sous le Ministère de M. de Chamillard, homme que le goût seul du Roi a élevé à une Charge principale, dont il n'avoit pas la plus petite teinture, nous avons vû, & nous voïons encore les affaires de la Guerre manquer presque toutes, parce qu'il n'y a plus de secret, & que tout se trouve pénétré & sçu long-tems même avant l'exécution ; de maniere que rien n'est inconnu à nos Ennemis.

Le Ministre incapable de former par lui-même des projets de Guerre & des plans de Campagne, s'en est remis à ceux qui n'auroient dû être tout au plus que les copistes de ce qu'il auroit dû penser lui-même.

mé. Ainsi trop de gens se sont trouvés employés , pour arranger l'exécution d'un projet , dont le secret devoit assurer la réussite.

Les exemples de ce que je dis seroient aussi nombreux à rapporter , que les occasions où le secret auroit été nécessaire se sont présentées. Ceux même que M. Chamillard a choisis pour travailler sous lui , se sont trouvés pour la plupart incapables des emplois dans ses Bureaux infiniment au - dessus de leur portée. Ainsi le secret n'a point été gardé par des gens qui ne sçavoient pas penser.

Voilà en gros quelles ont été les véritables raisons du dépérissement des affaires du Roi par le manque de secret.

CHAPITRE LIII.

De la connoissance du Païs.

LA connoissance des Païs s'acquiert par les cartes , par les conversations qu'on a avec ceux qui les connoissent , ou qui en sont, & encore infiniment mieux par la vûe & le séjour qu'on y fait. Elle est le fondement des entreprises à former sur les places, des marches, des campemens, des subsistances, de la sûreté des Convois & des batailles.

Ainsi on peut dire, que non seulement le Prince & son Conseil , mais même tous ceux qui sont chargés d'exécuter ses projets , doivent avoir une connoissance parfaite du païs.

R E M A R Q U E S.

Mes réflexions sur ce sujet ne tomberont que sur les fautes que j'ai vû faire , ou dont j'ai eu une connoissance entière.

Il est certain qu'en l'année 1667. si le Roi lorsqu'il déclara la Guerre à l'Espagne , avoit d'abord porté son Armée devant Bruxelles Capitale des Païs-Bas Catholiques , il se seroit facilement rendu maître de cette Ville , dont la perte pour les Espagnols auroit entraîné celle de tout le Païs par les raisons que j'ai dites ailleurs.

Cette faute a été faite par le manque de la connoissance exacte de la constitution des Païs-Bas , par rapport au plan général de la Guerre qu'on y vouloit faire, & qui en devoit précéder la déclaration , & les opérations particulières.

Dans cette occasion, la crainte que l'Armée ne manquât de pain pendant sa marche, n'étoit pas d'un poids assez considérable. L'on sçait qu'il est facile d'en faire porter au soldat pour six jours, & l'on pouvoit faire suivre l'Armée d'un assez puissant convoi de farine, pour avoir de quoi la faire vivre quinze jours. Ce tems étoit plus que suffisant, pour soumettre les grosses Villes sans défense qui sont auprès de Bruxelles,

& qui dans cette saison auroient facilement fourni du pain à l'Armée.

La crainte de ne pouvoir pas conduire avec l'Armée la grosse Artillerie, & suffisamment de munitions de guerre pour exécuter l'entreprise sur Bruxelles, n'étoit pas plus raisonnable. On y pouvoit aisément pourvoir par l'assemblée des chevaux & des voitures de la Picardie & de la Champagne, dans une saison où ils n'étoient pas occupés à la culture ou à la récolte.

D'ailleurs Bruxelles étoit si dépourvûë, que sa défense n'auroit pas été longue. On auroit même trouvé de la poudre en détail dans les grosses Villes voisines de Bruxelles, qui auroit suffi pour le feu de l'Infanterie. Il est même raisonnable de croire, que plusieurs Places, même de Guerre, auroient suivi le mouvement de cette Capitale, en qui la force & les Finances du païs résidoient, parce qu'elle est le séjour des Grands, & la résidence des Tribunaux.

Ainsi l'on comprendra aisément, que si l'on avoit eu une connoissance exacte de la Flandre que l'on vouloit attaquer, & des ressources que le Roi pouvoit trouver dans les Provinces de ses Etats, voisines de la Flandre, il auroit été facile de porter d'abord la Guerre dans le centre du païs, & de le conquérir dans une seule Campagne.

En l'année 1672. le manque de la connoissance exacte des niveaux des eaux des canaux de la Hollande, & de leurs effets, fut cause que l'on perdit le tems de s'approcher d'Amsterdam dès que le Roi fut maître d'Utrecht, & que l'on n'occupa pas assez tôt Muyden, d'où cette grande Ville tire la plus grande partie de ses eaux douces.

Ce même manque de connoissance des Niveaux des eaux, nous engagea dans la suite à couper des digues, qui firent des effets contraires à ceux qu'on attendoit.

En 1691. le Roi se détermina à ne faire qu'une Guerre défensive en Piémont pour l'année 1692. sur ce qu'il fut représenté qu'elle étoit soutenable, pourvû que ses forces en Infanterie fussent supérieures à celles des Ennemis.

Les événemens de la Campagne de la même année 1692. justifièrent la fausseté de ce projet. Quoique Pignerol fût une Place formidable pour les ennemis, que nous fussions maîtres de Nice & de Suze, & que M. de Catinat eût pour la défensive le double plus d'Infanterie que M. le Duc de Savoie, ce Prince ne laissa pas de prendre Amburn derrière M. de Catinat, & delà auroit pénétré en Dauphiné, sans la petite vérole dont il fut surpris, comme je l'ai dit ailleurs.

L'on n'a pas mieux connu les Alpes dans la Guerre qui a commencé en Piémont, en 1705. Nous n'étions plus maîtres de Pignerol; nous avions rasé Nice après l'avoir prise; nous possédions seulement Suze; nous voulions la protéger, garder Exiles & Fenestrelles, & empêcher que M. de Savoie n'entrât en Provence. On sçait qu'il en a pensé

touter Toulon, & quarante-cinq gros Vaisseaux que le Roi avoit dans ce Port, & qu'il en a ensuite coté Suze.

Quoique la perte de cette Place ne doive être attribuée qu'à l'ignorante présomption du Maréchal de Tessé & au manque de la connoissance exacte du pais, je ne laisserai pourtant pas de faire voir ici en quoi réside la fausseté du projet de défensive pour le Dauphiné, que la connoissance du pais ne put jamais redresser.

Le Piémont est un bassin, autour de la moitié duquel s'élèvent les Alpes. Par conséquent celui qui est dans ce bassin n'a pas plus de chemin à faire pour en sortir, & passer en-deçà d'un côté du bassin que de l'autre. Il faut donc que les attentions du Général chargé de cette défensive, soient égales sur tout ce demi rond; ce qui fait qu'il est inférieur par tout où l'assaillant fait un premier effort, qui sera toujours général de sa part, & couvert par de fausses démonstrations, éloignées de son véritable objet.

Il est même comme impossible que cette infériorité ne dure longtemps, parce que par la constitution du pais en-deçà des Alpes, il faut bien des jours pour rassembler des Troupes placées autour du bassin. D'ailleurs la prodigieuse quantité de cols & de passages dans les Montagnes après la fonte des neiges, en rend toujours l'entrée facile à celui qui veut pénétrer par le côté du Piémont, & la difficulté pour s'y opposer presque insurmontable.

Ces passages partent presque tous du même centre, qui est la plaine du Piémont, & ont pourtant des sorties en-deçà fort éloignées les unes des autres. C'est ce qui fait que les différens Corps de Troupes, qu'on est obligé de séparer pour s'opposer au moins aux plus aisés de ces passages, sont trop éloignés les uns des autres, & ne peuvent que très-difficilement avoir quelque communication ensemble.

En l'année 1708. le projet de défensive sans Suze, a été celui que l'on a suivi de ce côté-là. On y a même employé un Général qui n'avoit aucune connoissance du pais. Outre ses attentions pour la Provence & le bas-Dauphiné, il a été obligé d'en avoir pour la Savoie, dégarnie de Places, & même pour le haut-Rhône; jusqu'où l'on a crû durant quelque tems que M. de Savoie vouloit pénétrer, parce qu'il avoit un fort gros Corps de Cavalerie, qui auroit paru inutile pour des entreprises dans les Montagnes.

Ces attentions raisonnables ainsi multipliées, ont donné le moien à M. le Duc de Savoie, qui avoit passé un Corps de Troupes considérable jusqu'à S. Jean de Maurienne, de repasser tout à coup par les dessus de Modane, & de prendre Exilès, avant que notre Armée campée près du Fort de Barrault pût secourir cette Place. Ensuite de quoi nous avons encore perdu Fenestrelles dans le Pragelas.

Voilà quelles ont été les principales fautes qu'on a faites de moi-

tems, par le manque de la connoissance exacte du pais, par rapport à la constitution générale de la Guerre de Piémont: d'où je conclus qu'il n'y a que l'ignorance, qui puisse avoir fait naître la pensée, qu'il soit possible de soutenir une Guerre défensive de ce côté-là, exempte de quelques inconveniens chaque année.

Je ne parlerai point ici de ce qui s'est passé dans la Guerre du Piémont en l'année 1690. J'en ai fait une mention suffisante dans mes remarques sur le Chapitre, qui traite des dispositions & projets de Guerre. J'examinerai présentement quelles ont été les fautes, que le manque de connoissance des pais a fait faire à nous, ou à nos Ennemis, par rapport aux événemens particuliers dans le cours des Campagnes.

A la fin de l'année 1673. lorsque M. de Luxembourg ramenoit de Hollande un Corps considérable d'Infanterie, mais peu de Cavalerie, M. le Prince d'Orange aiant assemblé toutes les forces des Hollandois & des Espagnols, vint à la Meuse pour combattre M. de Luxembourg entre Mastrick & Charleroi. Cela obligea la Cour d'ordonner à M. de Schomberg d'assembler toute la Cavalerie du Hainault & de Flandres, pour venir au-devant de M. de Luxembourg, fort inférieur en Cavalerie à M. le Prince d'Orange.

L'objet de ce Prince devoit donc être d'empêcher ces deux Généraux de se joindre, & de les combattre l'un ou l'autre avant leur jonction. Le manque de connoissance de la constitution du pais lui fit prendre pour vraies les fausses démonstrations que M. de Luxembourg fit, pendant qu'il étoit campé sur la rivière d'Ourte, de vouloir prendre sa marche par la Condros & les Ardennes, pour gagner Sedan ou Mézières.

Le Prince d'Orange s'approcha de Huy & de Namur, & par-là s'éloigna trop de la grande chaussée, de sorte que M. de Schomberg put avec sa Cavalerie s'avancer jusques auprès de Tongres, en même tems que M. de Luxembourg par une marche vive, passa la Meuse à Mastrick, & arriva à Tongres sans aucun inconvénient.

Si M. le Prince d'Orange avoit bien connu la Condros & les Ardennes, il auroit senti quelles auroient dû être les difficultés que M. de Luxembourg auroit trouvées dans ce pais-là au mois de Décembre, pour y passer avec une Armée, qui ne pouvoit trouver du pain que dans les Places de la haute-Meuse, après avoir quitté Mastrick & Liège.

En l'année 1674. M. le Prince qui commandoit l'Armée du Roi en Flandres, étoit campé à la Commanderie du Piéton, lorsque M. le Prince d'Orange joint à M. de Souches qui commandoit l'Armée de l'Empereur, vint camper à Seneff. L'Armée de M. le Prince étoit fort inférieure à celle des Ennemis, qui crurent par cette supériorité pouvoir faire le Siège de Tournai.

L'Ennemi présomptueux se flâta de pouvoir décamper de Seneff, & marcher à Binche, en prêtant le flanc à l'Armée du Roi dans le com-

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 135

commencement de sa marche. Il avoit à passer deux ou trois petits défilés, séparés les uns des autres par de petites plaines, capables pourtant de contenir un Corps assez puissant pour recevoir son arrière-garde, en cas qu'elle fût chargée & renversée.

Si M. le Prince d'Orange avoit eu la précaution de laisser des Troupes dans la première petite plaine, pour y recevoir son arrière-garde, qui étoit dedans & derrière le village de Seneff, il est certain que feu M. le Prince n'auroit pû entreprendre que sur cette arrière-garde, dans le tems qu'elle se seroit mise en mouvement pour quitter le village de Seneff, & la petite plaine qui étoit derrière ce Village, & qu'il n'auroit pû pousser les Troupes que jusqu'au premier défilé.

Mais l'Ennemi présomptueux, comme je l'ai dit, & à qui M. le Prince, à la faveur d'une petite hauteur qui étoit au-dessus du village de Seneff, cachoit toute sa disposition pour l'attaquer, méprisa les attentions particulières & judicieuses sur cette constitution de pais, & continua sa marche, comme si la Colonne n'avoit pas été coupée par ces défilés, & qu'elle ne pût pas avoir à craindre un Ennemi voisin, & de qui on ne pouvoit voir les mouvemens : faute dont M. le Prince profita sur le champ, par le succès que tout le monde a sçu qu'avoit eu la bataille de Seneff.

Exemple qui justifie qu'un Général par la présomption de supériorité, ne doit jamais se négliger sur les attentions qu'il doit avoir pour le pais dans lequel il conduit son Armée, & pour celui où il la fait marcher, soit lorsqu'il est à portée de son ennemi, soit même qu'il s'en croie hors de portée; parce que souvent cela se trouve faux par la vigilance d'un Ennemi, qui par un mouvement qu'on n'aura pas sçu, se sera mis en état de se prévaloir des fautes que son adversaire pourra avoir commises par sa négligence, ou son manque de connoissance du pais dans lequel il est.

Cette négligence pensa perdre une seconde fois M. le Prince d'Orange au Siège d'Oudenarde. Si ce Prince avoit mieux connu le pais, il n'auroit pas abandonné à M. le Prince les hauteurs, qui étoient sur sa ligne de circonvallation, & il s'y seroit placé avant l'arrivée de l'Armée du Roi.

Dans cette même année 1674. la connoissance exacte que M. le Maréchal de Turenne avoit de l'Alsace, lui fit soutenir cette Province contre des forces infiniment supérieures aux siennes, & le rendit même victorieux en plusieurs grandes occasions, dont les dernières forcèrent les ennemis à abandonner les quartiers d'hiver, dans lesquels ils se croioient solidement établis dans la haute-Alsace, pour en aller chercher d'autres dans l'Empire, de l'autre côté du Rhin.

L'année 1675. me fournit un exemple funeste du manque de connoissance du pais où l'on fait la Guerre, dans la perte de la bataille de Conzabruck.

Si M. le Maréchal de Créqui avoit mieux connu les gués de la Saare, il auroit sçu qu'il y avoit des gués aux deux côtés du Pont, & n'auroit pas campé son Armée hors de portée du Pont & des gués.

Les Ennemis instruits que la Cavalerie de M. le Maréchal de Créqui étoit au fourage, marchèrent à la rivière sur trois colonnes. Les deux de Cavalerie entrèrent dans les gués qui étoient aux deux côtés du Pont; celle d'Infanterie ne put être retenue par le feu de la Tour qui étoit sur le Pont, qui n'étoit gardée que par un Lieutenant & vingt hommes.

Ainsi toute l'Armée ennemie se trouva fort promptement en bataille, & en deçà de la rivière, marcha à l'Armée du Roi qui n'avoit pas eu le tems de s'y mettre, & la battit sans peine.

Cette même année & presque dans le même tems, si M. de Montecuculli avoit bien connu la Renchen & la Kintze, il auroit aisément battu l'Armée du Roi, lorsqu'après la mort de M. le Maréchal de Turenne, elle se retira de Salsbach à Altenheim, où étoit son pont sur le Rhin.

Ou si sans la suivre au-delà de la Kintze, pour la combattre à Altenheim, comme il le fit sans succès, ce Général avoit passé le Rhin à Strasbourg qui lui étoit dévoué, & eût marché à Schlestat, qui dans ce tems-là n'étoit point fortifié, s'il y avoit été placé avec son Armée, il auroit aisément empêché que celle du Roi ne pût passer le Rhin sur le pont d'Altenheim, à la tête duquel il lui auroit été aisé de se présenter.

Par ce mouvement, l'armée du Roi auroit été obligée de remonter le Rhin jusqu'à Brissack pour repasser en-deçà; auquel cas M. de Montecuculli avoit encore plus de tems qu'il ne lui en falloit pour marcher avec toute son armée vis-à-vis de Brissack, dont il auroit aisément détruit le pont, après s'être rendu maître du Mortier, qui étoit la seule Fortification qui fût en-deçà du Rhin.

Ces mouvemens sûrs à être faits par un Général, qui auroit eu une connoissance exacte du Païs, rendoient M. de Montecuculli maître de l'Alsace, de la Lorraine & de la Franche-Comté, où il n'y avoit point de Troupes; ce qui lui auroit été d'autant plus aisé à exécuter, que l'Armée qui venoit de battre celle de M. le Maréchal de Créqui, seroit sans opposition entrée dans les Evêchés; & que ces deux Armées jointes se seroient trouvées entre l'Armée du Roi de l'autre côté du Rhin, & celle qui auroit pû être formée dans la suite derrière la Meuse, ce qui n'auroit pû s'exécuter qu'après un tems considérable, qui auroit été plus que suffisant pour produire la perte de la Lorraine, de l'Alsace, & peut-être même celle des trois Evêchés.

Cet exemple est un des plus marqués, pour convaincre de la nécessité indispensable de prendre une connoissance exacte des Païs dans lesquels on doit faire la Guerre, non-seulement aux environs de l'Armée, mais même fort en avant, & dans l'intérieur du Païs ennemi, afin d'être en état de profiter avec avantage d'un événement heureux.

En

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 137

En l'année 1678. si M. le Prince d'Orange avoit bien connu la situation où se trouvoit l'Armée du Roi sur la bruyère de Casteau, le ruisseau de Saint-Denys étant devant elle, quelque envie que ce Prince pût avoir d'engager une affaire, pour troubler la Paix qu'il sçavoit signée avec la Hollande, mais qui ne l'étoit pas encore avec l'Espagne, il n'auroit pas attaqué l'Abbaïe de Saint-Denys, après nous avoir vû l'abandonner, pour replacer les Troupes en-deçà du ruisseau, & il ne se seroit pas opiniâtré à engager un combat, qui ne pouvoit jamais avoir un succès heureux pour lui.

En l'année 1690. si M. de Luxembourg n'avoit pas profité sur le champ de la connoissance du Pais, pour dérober à M. de Valdeck un mouvement hardi qu'il fit faire à toute son aîle gauche, & qui changea toute la disposition apparente de sa Bataille, & le mit dans le flanc droit de son Ennemi, il n'auroit pas gagné la fameuse Bataille de Fleurus.

Je ne parle de cette action par rapport à la matière de ce Chapitre, que pour faire remarquer, qu'il y a d'autres manières de connoître un Pais, que par l'étude qu'on en a faite sur les Cartes, ou par les entretiens avec ceux qui le connoissent.

Ces deux manières de le connoître en donnent une idée générale, sur laquelle on forme un plan de Guerre ou de Campagne; mais fort souvent c'est le coup d'œil vif d'un Général habile, qui décide d'une action particulière de la Guerre par les avantages qu'il se procure sur son Ennemi, dans le tems même de l'action, ou dans celui qui la précède, & dont le moment ne doit pas être différé.

Dans cette même année à la Bataille de Staffarde, si M. de Savoie avoit connu son Pais, il auroit porté sa premiere ligne cinq cens pas plus en avant qu'il ne la porta; & il en fut le maître pendant plusieurs heures.

Par ce mouvement son Armée auroit débordé de beaucoup le front par lequel l'Armée du Roi pouvoit l'aborder. Il auroit eu sa droite protégée par des Cassines, où il avoit mis de l'Infanterie, qui se trouva trop éloignée de la ligne pour pouvoir la soutenir. Il auroit eu sa gauche appuyée à une vieille digue du Pô, & difficilement auroit-il pû être battu, s'il avoit pris cette disposition.

Ce que je dis de cette journée n'est que pour faire connoître, que la connoissance d'un Pais doit faire sentir à un Général, que quoique le poste dans lequel il veut attendre son Ennemi soit bon, s'il y en a un meilleur proche de lui, qu'il ait le tems de prendre, il ne doit jamais négliger de le faire, parce que c'est souvent un petit avantage qu'on se procure par sa capacité, qui fait la décision d'un grand événement.

En 1691. si M. l'Electeur de Baviere & M. de Savoie avoient mieux connu leur Pais, lorsque l'Armée du Roi décampa de Morette pour venir à Salusses; si ces deux Princes, dis-je, au lieu de marcher à la plaine de Revel en - deçà du Pô, avoient passé avec toute leur Armée cette

Rivière à Morette dès qu'ils nous virent en marche, & étoient venus sur Salusses camper dans la plaine de Scarnafis, il auroit été bien difficile à l'Armée du Roi de passer la Brompt & le vieux lit du Pô, pour se retirer du côté de Pignerol, sans essuier un échec considérable.

Il auroit même été impossible qu'elle eût pû dans son séjour à Salusses, prendre les fourages qui étoient dans le Pais, depuis Salusses jusqu'à Fossan. Ce mouvement seul auroit forcé M. de Catinat dans ce même jour, à abandonner la Garnison de Carmagnolé.

En 1692. si M. le Maréchal de Lorges eût mieux connu le pais des environs de Wormes, il auroit battu M. le Landgrave de Hesse auprès de Phedersheim, comme je l'ai dit ailleurs.

En 1694. la grande connoissance du Pais procura à M. de Luxembourg les moyens de préparer ses marches vers la Flandre, & d'y devancer M. le Prince d'Orange, quoique ce Prince eût au moins quatre marches sur l'Armée du Roi.

En 1695. si M. le Maréchal de Villeroi avoit aussi-bien connu le dedans de la Mehaigne, que M. de Luxembourg l'avoit connu en 1692. il y seroit entré par le grand & le petit Lech, & auroit pû battre l'Armée ennemie, dont le Camp manquoit de fond, & étoit contraint par la ravine de Bouesse.

Dans cette occasion décisive pour faire lever le Siège de Namur, il importoit moins à M. le Maréchal de Villeroi de connoître le front du Camp de l'Ennemi qu'il vouloit attaquer; que le derrière de son Camp; parce que c'étoit sa mauvaise disposition intérieure, par le manque de communication de la droite à la gauche de la seconde ligne, qui faisoit l'avantage de M. le Maréchal de Villeroi dans la disposition qu'il pouvoit donner à son attaque, dont le principal effort étoit à son choix.

En 1701. si M. le Maréchal de Catinat avoit eu une entière connoissance du pais entre l'Adige & le Pô, il ne se seroit pas autant séparé qu'il le fit, & n'auroit pas exposé l'Armée du Roi à être battue en détail, comme cela pensa arriver au combat de Carpi.

En 1704. si M. l'Electeur de Baviere & M. le Maréchal de Marfin, après la malheureuse journée de Hochstet, avoient connu tous les avantages de la situation d'Ulm, ils ne l'auroient pas abandonnée. Ils auroient pû y être joints par l'Armée de M. le Maréchal de Villeroi, en cas que les Ennemis eussent songé à entrer en Baviere après le gain de cette Bataille, & se seroient trouvés en état de se maintenir en Allemagne, au moins jusqu'à Ulm, & même d'y rétablir les affaires du Roi au-delà du Rhin, & jusqu'au Neckre.

Dans le plan général de cette Guerre en Allemagne, la connoissance de la constitution du pais avoit porté M. l'Electeur à se saisir d'Ulm, comme d'un poste nécessaire sur le haut-Danube, pour s'assurer une communication avec la France. Il falloit donc se mainte-

nir dans ce poste, puisque l'occasion d'en tirer avantage étoit arrivée.

En 1706. si M. le Maréchal de Villeroi avoit voulu se servir de la connoissance qu'il avoit du poste de Ramillies, il pouvoit sans crainte dégarnir sa gauche pour fortifier sa droite, puisqu'il voïoit que l'Ennemi dégarnissoit sa droite pour faire son principal effort à sa gauche.

Ce Général, qui, à proprement parler, n'avoit perdu à Ramillies que le Champ de Bataille, pouvoit se servir utilement de Louvain, & des retranchemens de la Dylle, de Bruxelles & de la Senne, ou de Gand, de l'Escault, & de la Lys. Tous ces Pais & bons postes étoient suffisamment connus, si la tranquillité d'esprit avoit été assez grande, pour faire réfléchir sur tous les avantages qu'on en pouvoit tirer.

Si dans la même année, M. de la Feuillade avoit mieux connu la plaine de Piémont & le pied des Alpes, il ne se seroit pas amusé pendant deux mois à courir inutilement après M. le Duc de Savoie sorti de Turin avec sa Cavalerie; & quand il eut conduit ce Prince à l'entrée de la vallée de Luzerne, il n'auroit pas aussi imprudemment qu'il le fit, mandé au Roi qu'il tenoit l'Ennemi avec sa Cavalerie dans un pais, d'où il ne pouvoit plus lui échapper; & il auroit sçu qu'il n'y a aucune des vallées qui aboutissent dans le Piémont, qui n'ait plusieurs communications par des sentiers praticables avec les Vallées voisines, & qu'ainsi M. de Savoie sortiroit de la vallée de Luzerne, par sa droite ou par sa gauche, selon ce qu'il lui conviendrait de faire, pour se débarrasser de M. de la Feuillade qui étoit devant lui.

Si Messieurs de Marsin & de la Feuillade avoient seulement connu les environs de Turin, ils auroient sçu, que puisqu'ils vouloient faire prendre à M. le Duc d'Orléans le parti d'attendre M. de Savoie & M. le Prince Eugène dans les lignes de Turin, ils laissoient ainsi l'Ennemi maître du choix de son terrain pour l'attaque des lignes, soit par un côté de la Doire, soit par l'autre; & qu'ainsi le côté de Chivas devoit avoir d'aussi bonnes lignes que le reste du Camp.

Cependant manque de connoître le pais, ces deux Généraux n'imaginèrent jamais qu'il fût praticable à l'Ennemi d'entreprendre sur le quartier du Balon, & de passer la Doire si proche de notre Armée. C'est pourtant ce qu'il étoit aisé de penser, puisque l'on s'étoit renfermé dans les lignes de circonvallation.

Ce même manque de connoissance du pais porta encore M. de la Feuillade à conseiller à M. le Duc d'Orléans qui étoit blessé, de faire marcher l'Armée à Pignerol, où elle ne pouvoit trouver aucune subsistance ni pour les hommes, ni pour les chevaux, au lieu de lui faire repasser le Pô sur les ponts que nous avions au-dessus du Camp.

En l'année 1707. si M. le Maréchal de Tessé, après n'avoir voulu rien faire contre M. de Savoie & M. le Prince Eugène, lorsqu'ils abandonnerent l'entreprise de Toulon, avoit connu le Piémont, & les fa-

cilités que M. de Savoie pouvoit trouver pour forcer des marches d'Infanterie dans la plaine, dès qu'il y seroit rentré, ce Maréchal auroit promptement renvoyé de Provence toute l'Infanterie, pour protéger le Pragelas & Suze, qui par ce moien auroient été sûrement garentis.

Quoique dans cette occasion l'on puisse avec raison accuser M. le Maréchal de Tessé, de n'avoir pas supputé les journées que M. de Savoie avoit à employer, pour faire cette marche de Toulon à Suze, sur la connoissance qu'il devoit avoir de ce pais, cependant j'attribuerois plus aisément cette grande faute à une ignorance présomptueuse, qu'au manque de cette supputation, que tous les Officiers de son Armée faisoient pour lui, & qu'il ne pouvoit ignorer.

En l'année 1708. si M. de Vendôme avoit mieux connu la Flandre, il auroit pensé que pour se conserver pendant toute la Campagne une supériorité entière sur les Ennemis, son capital étoit d'assurer la jonction avec M. le Maréchal de Berwick, avant que M. le Prince Eugène pût faire la sienne avec M. de Malboorough, quoique ce Prince en partant du Rhin se fût donné plusieurs marches sur M. de Berwick.

M. de Vendôme, par la connoissance du pais, ne devoit donc songer qu'à faire un mouvement, qui retenant Malboorough entre Louvain & Bruxelles, forçât M. le Prince Eugène à aller chercher sa jonction avec M. de Malboorough par derrière le Demer.

Par-là M. de Vendôme faisoit perdre à M. le Prince Eugène toutes les marches qu'il avoit gagnées sur M. de Berwick, qui par ce moien auroit joint M. de Vendôme, avant que M. le Prince Eugène eut pû joindre M. de Malboorough.

Cette faute dans un mouvement, que la connoissance du pais devoit faire voir à M. de Vendôme être sûr pour operer cette jonction de M. de Berwick avant celle de M. le Prince Eugène, a été capitale pour la Campagne. Car la jonction de M. de Berwick mettoit M. de Vendôme dans une si grande supériorité sur M. de Malboorough, qu'il lui auroit été impossible de tenir entre Louvain & Bruxelles.

Si M. de Malboorough avoit pris le parti de passer le Demer pour aller au-devant de M. le Prince Eugène, il abandonnoit également Bruxelles & Louvain; s'il s'étoit retiré derriere la Senne, il abandonnoit Louvain & Malines, & sa jonction avec M. le Prince Eugène devenoit presque impossible.

Ainsi il est certain que si M. de Vendôme avoit marché à Genap, au lieu de marcher à Gand, il auroit retardé la jonction de M. le Prince Eugène avec M. de Malboorough d'assez de jours pour être joint par M. de Berwick.

Si M. de Vendôme eût mieux connu la Flandre, après avoir manqué la jonction de M. de Berwick avant celle de M. le Prince Eugène avec M. de Malboorough, il n'auroit eu qu'à tenir la Dendre, pour

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 141

faire faire derrière lui le Siège d'Oudenarde après l'occupation de Gand. Si même il avoit passé l'Escaut sans perte de tems, il pouvoit venir masquer Oudenarde de si près, que si les Ennemis après leur jonction avoient voulu avec toutes leurs forces venir empêcher qu'il n'en fit le Siège, au moins n'auroient-ils pû déboucher de cette Place pour le venir combattre, ni faire des ponts sur l'Escaut devant lui, pendant qu'il auroit tenu les bords de cette rivière.

Si M. de Vendôme eût fait ce mouvement que la connoissance du Pais lui indiquoit, il en seroit résulté un bien. Il auroit conservé la conquête de Gand & de Bruges. Il auroit pû faire faire le Siège de Menin derrière lui, sans qu'il eût été possible aux Ennemis de s'y opposer, & auroit par conséquent sauvé Lille sans avoir à craindre pour Namur ou Charleroi pendant le Siège de Menin, parce que les Ennemis en s'éloignant de Gand auroient découvert Bruxelles.

Si M. de Vendôme avoit mieux connu le Pais des environs d'Oudenarde, il n'auroit pas engagé le combat avec une tête d'Infanterie & par Brigades, contre un Corps d'Infanterie, dont il ignoroit le nombre, que le Pais couvert & coupé lui cachoit entièrement.

Enfin, si M. de Vendôme avoit bien connu la Flandre & le Pais fertile qui environne Lille, il n'auroit pas imaginé d'affamer les Ennemis au Siège de cette Place, en les enfermant dans ce grand cercle, dans lequel il croioit les tenir; & il auroit jugé qu'étant inférieur par toute cette circonférence, les Ennemis la perceroient sans difficulté, par tout où ils voudroient faire un effort pour en sortir.

Si M. le Comte de la Motte avoit connu un Pais dans lequel il commandoit depuis quinze ou seize ans, il lui auroit été bien aisé de se servir plus avantageusement qu'il n'a fait du Corps considérable qui étoit à ses ordres, pour empêcher que les Ennemis ne tirassent des convois d'Ostende pour le Siège de Lille, & il ne se seroit pas fait battre mal-à-propos à Winendal, pour ne pas connoître un Pais, dans lequel il étoit depuis si long-tems.

En 1709. M. de Villars a tiré tous les avantages possibles de la connoissance de l'Artois, pour empêcher que les Ennemis ne pénétraissent dans cette Province, & ne portassent leur Armée du côté de la mer. Il ne peut être trop loué dans sa disposition générale pour parer à un aussi grand inconvenient; mais sa disposition particulière pour recevoir les Ennemis à Malplaquet n'a pas été si bonne.

L'Infanterie de sa gauche le long du bois de Sars étoit trop étendue, puisqu'elle ne pouvoit être soutenue d'une seconde ligne, & qu'elle pouvoit être embrassée par la droite de l'Ennemi, qui débordoit notre gauche, laquelle ne voioit pas même la disposition que l'Ennemi faisoit pour l'attaquer, parce que ses mouvemens lui étoient cachés par les retours que formoit le bois, au-dessus de l'extrémité de notre gauche d'Infanterie de premiere ligne.

Le centre même de notre Infanterie étoit , ou trop avancé, ou trop reculé dans la Trouée. C'est ce que les plans les plus exacts m'ont pû faire bien connoître ; & ce qui me paroît de plus certain , c'est que le parti le plus raisonnable à prendre , auroit été celui de tenir toute l'Armée en-deçà de la Trouée , dont le front auroit été occupé par plusieurs Lignes , en recourbant la droite & la gauche sur les bois de Sars & de Jansars , afin que ces deux aîles pussent plus facilement charger les Ennemis en flanc , lorsqu'ils seroient débouchés de la Trouée , pour attaquer notre front , en cas qu'ils eussent osé l'entreprendre , ce que je ne puis croire.

Si même M. le Maréchal de Villars en arrivant le neuf au Camp de Malplaquet , avoit lui-même reconnu le Pais au-delà de la Trouée , je suis persuadé qu'il auroit dès ce même jour combattu la tête des Ennemis , qui paroissoit au-delà de la Trouée , & auroit fait un effort pour mettre son Armée en bataille , en laissant la Trouée derriere son Camp. Cette seule disposition auroit empêché les Ennemis de tenter le Siege de Mons.

* En l'année 1691. le Roi fit le Siege de Mons avant letems de l'ouverture ordinaire des Campagnes. M. le Prince d'Orange voulut assembler une Armée assez puissante , pour faire lever le Siege ; mais M. de Luxembourg , à qui le Roi avoit donné le commandement de l'Armée d'observance , sçut se placer si judicieusement devant l'Ennemi , qu'il le contraignit de voir prendre la place , sans pouvoir la secourir.

Tous les mouvemens que M. de Luxembourg fit faire à son Armée , étoient d'une Guerre défensive judicieusement dirigée , pendant que l'Armée du Roi faisoit le Siege , & agissoit offensivement ; ce qui prouve que les mouvemens pour l'offensive & la défensive peuvent être pratiqués en même tems par une Armée , quand ces mouvemens sont bien conduits. *

Dans cette même année l'on devoit ouvrir la Campagne en Piémont par le Siege de Turin , & tout étoit prêt pour cette expédition ; mais les ordres de la Cour changerent sur le point de mettre ce projet à exécution , & l'on ouvrit la Campagne par le Siege de Carmagnole , ensuite par le changement de la garnison de Casal , & l'introduction d'une somme considérable d'Argent dans cette Place , qu'on jugeoit bien qui seroit long-tems sans communication avec l'Armée du Roi en Piémont.

L'arrivée de M. l'Electeur de Baviere avec un corps considérable de Troupes changea la constitution de la guerre en ce Pais-là. Elle devint toute offensive de la part de nos Ennemis , quoiqu'ils ne fussent supérieurs qu'en Cavalerie , & que l'Armée du Roi fût plus forte en Infanterie.

M. de Catinat prit continuellement la leçon de ses Ennemis , & ne regla ses mouvemens que sur les leurs , en quoi je ne trouve pas qu'il ait dû être approuvé ; mais comme la discussion de ses mouvemens sera faite ailleurs lorsque la matiere la requérera , je n'en parlerai point

ici, que pour dire qu'ils auroient dû être tel qu'au moins il auroit soutenu, s'il s'étoit mieux conduit, la guerre qui se fait entre Puissances égales, au lieu de se réduire lui-même à la défensive.

Je sçai bien qu'après la mort de M. de Louvois, arrivée au mois de Juillet 1691. les Ennemis de ce Ministre persuaderent au Roi, que la guerre offensive en Piémont étoit d'une grande dépense & de peu d'utilité. Je sçai même que le Roi envoya M. Chanlay à M. de Catinat, pour être mieux informé de l'état de cette guerre, & pour concerter avec ce Général les moïens d'y soutenir une défensive, en conservant ce que l'on avoit conquis sur M. de Savoie.

Mais tout ce projet pour l'avenir ne devoit pas être exécuté d'avance, & M. de Catinat étoit en état par ses forces de soutenir pour le reste de la Campagne, une guerre de l'espece de celle qui se fait entre Puissances égales, sans se commettre pour cela à un événement malheureux par le mauvais succès d'un combat qu'il pouvoit éviter, & soutenir cette troisième espece de guerre moins fâcheuse que la défensive.

* Les amas prodigieux de bled qu'il avoit faits à Carmagnole ne pouvoient pas lui faire craindre, que son Armée pût manquer de pain en delà du Pô. L'on sçait que la fertilité du Pais ne lui devoit pas faire appréhender qu'elle pût manquer de fourages.

Il n'étoit donc question pour soutenir la guerre avec égalité, que de sçavoir se placer avantageusement pour son Infanterie dans un Pais, où tout est poste quand on le veut.

Tous ces moïens furent négligés par M. de Catinat. Campé avantageusement auprès de Carmagnole, il prit de l'inquiétude d'une marche que l'Ennemi fit en-deçà du Pô, comme pour s'approcher de Salusses. Il crut qu'il lui étoit capital d'y arriver avant l'Ennemi; il s'éloigna de Carmagnole par ce mouvement; & en laissa même ensuite former le Siège par un détachement de l'Armée Ennemie, dont la plus grande partie étoit dans le même tems campée dans la plaine de Revel.

Si M. l'Electeur de Baviere après avoir pris Carmagnole étoit venu camper avec toute son Armée dans la plaine de Scarnafis, où elle auroit eu pour sa subsistance tout ce que nous avions assemblé dans Carmagnole qui étoit immense, & en même tems M. le Duc de Savoie l'eût joint, en passant le Pô vis-à-vis de Staffarde; il est certain que l'Armée du Roi auroit eu bien de la peine à repasser le Pô si près de l'Ennemi, auquel elle auroit prêté le flanc, & qu'elle ne se seroit pas retirée à Pignerol, sans un échec, ou tout au moins sans la perte de ses gros équipages, en cas qu'elle eût pris sa marche par la montagne.

Cet exemple prouve qu'un Général, à qui le hazard seul, ou les fautes de son Ennemi, ont acquis la supériorité, doit en profiter sans perte de tems; sans quoi cette supériorité acquise par hazard, ou par une faute que son Ennemi aura faite, mais qui ne sera pas sans remèdes,

n'avance pas beaucoup les affaires de son Maître.

Car c'étoit une faute bien grande à M. l'Electeur de Baviere d'avoir marché jusqu'à la plaine de Revel, puisque ne pouvant tirer ses vivres que de Turin, & laissant l'Armée du Roi entre Turin & lui, il se commettoit continuellement à avoir ses convois enlevés. *

L'année 1692. produisit bien des événemens, qui servirent à prouver de quelle conséquence il est d'observer avec exactitude les règles que j'ai données, pour se conduire dans les différentes espèces de Guerres.

Le Roi ouvrit la Campagne par le Siège de Namur, qu'il prit malgré les traverses de la saison pluvieuse, & malgré les efforts de M. le Prince d'Orange, qui marcha au secours de cette Place avec une puissante Armée.

M. de Luxembourg avec une Armée d'observance, fut chargé par le Roi de s'opposer à l'entrée de l'Armée de M. le Prince d'Orange dans la Mehaigne. C'étoit une opération de Guerre purement de défensive. Ce Général se conduisit avec une capacité infinie dans tous les mouvemens qu'il fut obligé de faire, pour s'opposer de près à ceux que M. le Prince d'Orange faisoit devant lui, pour se procurer le moïen d'entrer dans la Mehaigne avec toute son Armée.

Toutes ses marches vigilantes, & mesurées avec capacité, furent si justes, qu'il fut impossible à M. le Prince d'Orange de pouvoir prendre le tems de passer la Mehaigne devant M. de Luxembourg, quoiqu'infiniment inférieur en Infanterie, laquelle paroïssoit devoir faire la décision d'une affaire, où il s'agissoit de se donner par la protection de son feu, le moïen de porter sa Cavalerie de l'autre côté d'un ruisseau guéable en une infinité d'endroits, & qu'il étoit même facile à ce Prince de couvrir de ponts aux endroits qui ne l'étoient point.

Enfin M. de Luxembourg sçut si bien éviter d'engager un combat d'Infanterie, quoique M. le Prince d'Orange fit tous ses efforts pour l'y forcer, il sçut si bien profiter de sa supériorité en Cavalerie par les mouvemens qu'il fit faire, & la manière dont il la plaça, toujours hors de portée de souffrir du feu de l'Infanterie ennemie, & cependant toujours en état de s'opposer avec succès aux efforts de l'Ennemi, qu'il parut toujours desirer un engagement général, quoique toujours appliqué à l'éviter.

* Cet exemple fait encore sentir, combien la supériorité du génie de Guerre d'un Général le met au-dessus de celui qui lui est opposé, & qui lui est inférieur en vûës.

En effet dans cette occasion M. le Prince d'Orange étoit infiniment supérieur en Infanterie à M. de Luxembourg; & il paroïssoit qu'il n'étoit question pour ce Prince, que de s'assurer le passage de la Mehaigne, afin de pouvoir sous la protection de son feu déboucher sa Cavalerie, & la former en dedans de cette rivière, malgré les charges de la Cavalerie de M. de Luxembourg. Cependant ce Général par sa manière de

de se placer, sçut réduire son Ennemi à l'impossibilité d'engager un combat d'Infanterie, & à la triste nécessité d'être le témoin oculaire de la prise de Namur.

Ainsi dans cette occasion d'une action purement de défensive, M. de Luxembourg empêcha l'Ennemi de profiter de l'avantage, qu'il devoit vrai-semblablement attendre de sa supériorité en Infanterie, qui paroissoit devoir faire la décision d'une action, dont le commencement devoit la regarder uniquement. Par ses mouvemens d'une capacité consommée ce Général se conduisit dans la défensive, comme s'il eût désiré de trouver les occasions de se porter à l'offensive, quoique son unique but fût de faire prendre paisiblement Namur au Roi. *

En cette même année 1692. se donna en Flandres le fameux combat de Stinkerque, dont le succès, quoiqu'heureux, ne laissa pas de faire blâmer M. de Luxembourg d'un peu trop de confiance.

Après la prise de Namur, ce Général n'étoit chargé que de la conservation des conquêtes, & d'empêcher que M. le Prince d'Orange ne se saisit de Courtrai, où M. de Luxembourg vouloit prendre ses quartiers de fourages. Pour cet effet il se tenoit toujours assez près de l'Ennemi, & se plaçoit de manière qu'il pût toujours le devancer de quelques marches, lorsqu'il voudroit exécuter son dessein de venir achever la Campagne entre l'Escaut & la Lys.

Tout le monde a sçu que M. de Luxembourg avoit un Espion dans la Secrétaire de M. le Prince d'Orange, & que cet Espion découvert fut forcé par M. le Prince d'Orange de mander à M. de Luxembourg, que les Ennemis devoient faire le lendemain un grand fourage de son côté. M. le Prince d'Orange vouloit par ce faux avis, que M. de Luxembourg ne prît point d'inquiétude des Troupes, qu'il pourroit par d'autres Espions, ou par ses Partis, apprendre qui marcheroient du côté de son Armée, & qu'il ne les considérât que comme une grosse escorte, commandée pour couvrir les Fourageurs.

En effet M. de Luxembourg ne fit pas beaucoup de cas des premiers avis de la marche des Ennemis, qui lui furent donnés par un Partisan qui étoit à la petite Guerre; ainsi toute l'Armée ennemie se trouva presque entièrement fortie des défilés qui séparoit les deux Armées, & à la vûe du Camp, sans que M. de Luxembourg eût pensé à faire prendre les armes à ses Troupes.

Une Brigade d'Infanterie, qui couvroit le front de la Cavalerie de la droite, & les Dragons même de la droite, furent attaqués, & forcés d'abandonner leur Camp avant que l'Armée fût en bataille. Le désordre dans ce commencement fut fort grand à la droite. Cependant la vivacité de M. de Luxembourg, pour former un front, & pour se rétablir sur le terrain d'où l'Ennemi avoit chassé cette Brigade d'Infanterie, eut un succès si heureux, qu'après un combat fort long & fort rude,

dans lequel l'Ennemi perdit infiniment de monde, ce même Ennemi fut poussé jusques dans les défilés qu'il avoit passés, & contraint à une honteuse retraite.

Exemple qui justifie, que non-seulement dans une Guerre défensive, mais même dans une action purement défensive, un Général supérieur en-génie, sçait si judicieusement profiter des moindres fautes de son Ennemi dans sa conduite pour l'attaque, qu'il parvient souvent à changer la nature de l'action, & devient l'attaquant de celui qui étoit son agresseur dans le commencement de l'action.

Il est certain que M. le Prince d'Orange ne poussa pas avec assez de vigueur la Brigade d'Infanterie, qui couvroit la droite de Cavalerie, après qu'il lui eut fait abandonner son Camp, ni même les Dragons de la droite placés le long du ruisseau, qui fermoit la droite.

Par cette lenteur, M. de Luxembourg eut le tems de faire monter à cheval toute la Cavalerie de la droite, & de faire venir promptement de sa seconde ligne des Bataillons, qui couvrirent le front de la Cavalerie trop exposée au feu de l'Infanterie ennemie, qui avoit déposé la Brigade d'Infanterie, dont j'ai parlé. Cette Infanterie força ensuite les Ennemis à abandonner le terrain avantageux où cette Brigade étoit campée, de manière que le combat étant devenu égal à la droite, devint bientôt avantageux pour les Troupes du Roi sur le front du centre.

Comme ce n'est point ici où je prétens détailler les actions particulières, je ne parle de celle-ci que par le rapport qu'elle a avec la matière de ce Chapitre, & pour prouver que l'objet principal d'un Général dans quelque espèce de Guerre qu'il se trouve engagé, doit toujours être de la faire offensive, parce que c'est l'espèce qui se soutient le plus facilement, & avec le plus d'avantage pour son Prince.

Dans cette même année 1692. M. le Maréchal de Lorges commandoit en Allemagne. Il n'étoit chargé que de conserver l'Alsace & ses Places, & de vivre autant qu'il lui seroit possible aux dépens des Ennemis.

Cette conduite à tenir étoit celle d'une Guerre défensive; mais elle ne lui lioit pas les mains pour se procurer une entière supériorité sur ses Ennemis, sans se commettre à une action dont l'événement pût être douteux. Cependant dans le cours de cette Campagne, il laissa échapper trois occasions de changer en offensive la Guerre défensive, dont il étoit chargé.

Voici quelles furent ces trois occasions qui lui furent présentées. Après avoir ouvert la Campagne auprès de Maïence, & avoir consommé les fourages du voisinage de cette Place, notre Général étoit revenu à Altzay dans le Palatinat. Les Ennemis étoient séparés en deux Corps. Celui qui étoit commandé par M. le Landgrave de Hesse étoit près de Maïence & de l'autre côté du Rhin; l'autre du côté du bas-Neckre, aussi au-delà du Rhin.

Dès que M. le Maréchal de Lorges eut quitté le voisinage de Maïence, M. le Landgrave dont le Corps de Troupes étoit d'onze à douze mille hommes, passa le Rhin à Maïence, & remontant ce Fleuve, vint attaquer les tours de Wormes, où il y avoit un Poste de deux cens hommes qui souffrirent le Canon, de sorte que ce bruit avoit averti l'Armée du Roi qui marcha au secours des Tours attaquées, & arriva de fort bonne heure, & toute entière, à portée du Camp de M. le Landgrave. Ce Prince s'étoit si mal placé, & son Camp étoit si peu soutenable, que l'Armée du Roi pouvoit se trouver en bataille sur une hauteur précisément sur le Camp de l'Ennemi, & accabler cette Armée ainsi campée entre la hauteur & le Rhin, sans pont sur ce fleuve pour sa retraite.

Cependant M. le Maréchal de Lorges quoique fort brave homme de sa personne, * mais d'un génie fort borné pour la Guerre, * ne voulut jamais que l'Armée encore hors de la portée de l'Ennemi, passât sur deux ou trois colonnes un petit ruisseau, qu'il falloit traverser pour se placer avant l'Ennemi sur la hauteur qui étoit sur son Camp.

Il voulut que l'Armée allât prendre la tête du ruisseau pour s'y mettre en bataille, & marcher à l'Ennemi. Ce détour consumma le reste du jour; le lendemain ne fut pas mieux employé, & donna le tems à M. le Landgrave de reconnoître le danger qu'il avoit couru, & de se mettre hors de la portée de notre Armée.

Si M. le Maréchal de Lorges, quoique simplement chargé par le Roi d'une Guerre défensive en Allemagne, avoit dans cette occasion détruit le Corps commandé par M. le Landgrave, ce qu'il avoit été le maître de faire avec une supériorité, qui ne pouvoit pas le faire douter du succès, il est constant que sans péril pour les affaires du Roi, il auroit changé la constitution de la Guerre, & même que sans s'engager à entreprendre dans la suite, il auroit conservé le reste de la Campagne une supériorité agréable à son Maître.

La seconde occasion dans laquelle M. le Maréchal de Lorges manqua de se donner encore une entière supériorité sur les Ennemis, & à faire sans se commettre, changer la constitution de la Guerre défensive, fut celle-ci.

Quelque tems après les Ennemis dans le dessein de faire un pont sur le Rhin à l'Isle de Santhouen, pour passer dans le Palatinat, portèrent toute leur Armée près de l'embouchure du Neckre. M. le Maréchal de Lorges avoit détaché un petit Corps de neuf Bataillons & de quelques Escadrons, qui campoient à Altrip, pour observer les mouvemens de l'Ennemi, & sous le prétexte de la commodité des fourages, il s'étoit avec le reste de son Armée éloigné de neuf lieues de ce Corps détaché.

Ce Corps par sa foiblesse & son éloignement, ne pouvoit empêcher que toute l'Armée ennemie ne fit un pont à la faveur d'une crûe du Rhin, & ne passât ensuite cette rivière, lorsque les eaux seroient retirées.

Je commandois ce Corps , & j'avois continuellement donné avis à notre Général de la construction de ce pont , de sa perfection , & du passage de l'Armée ennemie. Cependant je ne reçûs ordre de M. le Maréchal de Lorges , que dans le tems que la tête de l'Armée ennemie arrivoit au Landwert de Spire.

Cet ordre portoit que je me retirasse à Philisbourg ; ce que je n'aurois pû exécuter sans séparer l'Armée du Roi en deux , & laisser l'Ennemi maître d'entrer en Alsace , parce que le reste de l'Armée n'auroit pû m'y venir joindre. Je me mis pourtant en devoir d'exécuter pontuellement cet ordre ; mais la vivacité de l'Ennemi à entrer dans le Landwert de Spire , me força à me poster sur le bord d'une branche du Spireback , que je disputai assez de tems à l'Ennemi pour pouvoir être soutenu avant que d'être forcé ; ce qui me réussit après un long combat.

Notre Armée entière eut donc le tems d'arriver au Spireback , & de se former devant ce ruisseau. Toute celle des Ennemis étoit entrée dans le Landwert , d'où elle ne pouvoit ressortir que par deux portes.

Tout le monde sçait comme les Landwerts sont faits. Pour combattre l'Ennemi avec un succès indubitable , il ne falloit que de l'attention sur un mouvement qu'il ne pouvoit dérober à la vûë , & se préparer des passages sur le ruisseau , dont nous étions les maîtres. Cependant quelques remontrances que l'on pût faire à M. le Maréchal de Lorges , il laissa tranquillement ressortir cette Armée du Landwert par la même porte qu'elle y étoit entrée.

Ainsi dans cette seconde occasion , ce Général négligea encore de faire changer la constitution de la Guerre , sans pourtant se commettre à une action douteuse , & il s'attacha scrupuleusement à une défensive trop restreinte , pour profiter des fautes de son Ennemi.

La troisième occasion de cette Campagne dans laquelle M. le Maréchal de Lorges ne voulut pas se donner la supériorité sur les Ennemis , & de bons quartiers d'hiver à son Armée aux dépens des Ennemis du Roi , fut telle. Sur la fin de la Campagne , l'Armée du Roi alla vivre dans la plaine d'Ethelingen , après avoir obligé l'Armée ennemie à quitter Hagenback où elle avoit fait un pont sur le Rhin.

L'Armée du Roi s'avança ensuite à Phortzheim sur Lentz. M. le Maréchal de Lorges apprit que M. l'Administrateur de Wirtemberg étoit campé auprès d'Entzwahingen avec un Corps de quatre mille chevaux. Il marcha à ce Corps , le battit , & prit M. l'Administrateur. Il étoit aisé après cela d'établir l'Armée dans le Duché de Wirtemberg & tout le long du Neckre.

Notre Général aima mieux abandonner tout ce pais , & marcher avec toute l'Armée au secours du Château d'Eberbourg , assiégé par M. le Landgrave , que de remettre encore une fois toute la Guerre d'Allemagne au-delà du Rhin , & la faire ainsi aux dépens de l'Empire.

Ces trois exemples cités sur le sujet des maximes pour la Guerre défensive, feront suffisamment connoître, que quand un Général d'un génie tel qu'il le doit avoir, pour pouvoir être porté au commandement des Armées, sçait se prévaloir des fautes de son adversaire, sans pourtant rien hasarder, il lui est souvent facile de faire changer la constitution d'une Guerre défensive, & par-là de la rendre plus avantageuse à son Prince, & même de moindre dépense.

Après la mort de M. de Louvois arrivée pendant la Campagne de 1691. la Guerre changea absolument de face en Piémont, & le Roi résolut pour la Campagne suivante de ne faire de ce côté-là qu'une Guerre défensive, dont l'objet ne fut que de soutenir Pignerol, Suze, Nice, & la Savoie.

Ce système de guerre proposé par des gens qui ne connoissoient pas la constitution du pays, fut cependant approuvé; & M. de Catinat qui commandoit en Piémont, fut chargé de l'exécution de cette défense, pour laquelle on lui donna 100. Bataillons & 40. Escadrons.

M. de Catinat plaça sa Cavalerie au Camp du Sablon près du Rhosne pour la commodité de sa subsistance, & toute son Infanterie en plusieurs Corps, comme il le jugea à propos pour soutenir sa défensive.

Cependant M. de Savoie supérieur en Cavalerie, mais fort inférieur en Infanterie, malgré cette disposition ne laissa pas de pénétrer par le Quiéras jusqu'à Ambrun, où il conduisit du canon, en fit le Siège, & prit cette Ville derrière M. de Catinat. Il seroit même descendu jusques dans la plaine du Dauphiné, sans la petite vérole dont il fut surpris à Ambrun, & dont il fut fort mal.

Il est certain que si l'on avoit donné à M. de Catinat un équipage de vivres propre à conduire le pain à l'Armée dans la plaine de Piémont, & des chevaux d'Artillerie pour un équipage de Campagne, l'on auroit ôté à M. de Savoie toutes ses vûes pour entreprendre; parce qu'il auroit toujours craint que l'Armée du Roi ne rentrât en Piémont, ce qu'il vouloit absolument éviter. Mais quand ce Prince vit par la manière dont on avoit composé l'Armée du Roi, qu'il n'avoit plus à craindre qu'elle pût entrer dans la plaine, par l'impossibilité où elle auroit été d'y subsister, dès qu'elle auroit été hors de portée d'aller prendre elle-même son pain dans Pignerol, il se résolut à l'offensive, quoique fort inférieur en Infanterie, dans un pays de montagnes, où elle semble devoir seule assurer toutes les opérations de guerre.

La première faute faite sur cette défensive mal réglée, regarde entièrement la Cour. Elle devoit supputer les dépenses à faire pour la soutenir, & elle auroit trouvé que les réparations des voitures pour les vivres & pour l'Artillerie, dont tous les chariots étoient restés dans Pignerol à la fin de la Campagne précédente, & l'entretien des équipages, auroit été bien au-dessous de celles de la quantité d'Infanterie

que l'on donnoit à M. de Catinat, dont même la présence ailleurs auroit été plus utile au service du Roi; & on auroit ainsi préféré une offensive, qui auroit eu tout au moins les apparences d'une Guerre entre Puissances égales, à une défensive aussi restreinte que celle qu'il fut résolu que l'on feroit.

La seconde faute regarde M. de Catinat. Ce Général qui connoissoit, & la plaine de Piémont, & ce vaste ceintre des Alpes, depuis Nice jusqu'au Lac de Genève, devoit sçavoir, comme je l'ai dit ailleurs, que la plaine de Piémont étoit un centre, qui portoit également sur toute cette circonférence, & qu'ainsi il seroit nécessairement le plus foible partout, dès qu'il sépareroit son Infanterie, comme il le fit par sa disposition.

Je sçai qu'il craignit en ne gardant pas avec de l'Infanterie tous les principaux côtés, & même les War, que la Cavalerie ennemie fort supérieure à la sienne, ne pénétrât ou en Provence, ou en Dauphiné, & ne fit de grands désordres dans ces Provinces. Mais il me paroît que cette crainte étoit mal fondée par deux raisons.

La première est, que si cette Cavalerie ennemie avoit passé les Alpes sans opposition, il auroit au moins été bien facile de la détruire à son retour, en plaçant à propos de l'Infanterie dans les cols, & les lieux ferrés, où elle auroit voulu passer.

La seconde est, qu'en ce cas-là M. de Catinat n'auroit eu qu'à entrer lui-même dans la plaine de Piémont avec toutes ses forces, & marcher à M. de Savoie, qu'il auroit vrai-semblablement trouvé posté avec son Infanterie à l'entrée de la vallée, où il auroit voulu recevoir sa Cavalerie à son retour, & par la grande supériorité d'Infanterie du Roi, il auroit aisément détruit celle de M. de Savoie.

Ainsi donc M. de Catinat avoit fait une fort mauvaise disposition. Il avoit séparé son Infanterie en trop de Corps, qui se sont toujours trouvés inférieurs à celui que l'Ennemi portoit en avant, & dont il mesuroit la force sur celui qui pouvoit lui être opposé. Il avoit trop éloigné sa Cavalerie pour en pouvoir faire aucun usage, pas même faire appréhender à M. de Savoie qu'elle pût faire une course dans la plaine éloignée des lieux, où la Cavalerie de ce Prince la pût troubler dans son expédition; de manière que M. de Catinat avec un Corps de Troupes plus puissant au double que celui de M. de Savoie, ne parut jamais que foible devant ce Prince, qui pendant toute la Campagne, exécuta tout ce qu'il voulut entreprendre.

Exemple qui fait connoître, qu'une défensive par choix doit être mieux dirigée que celle-là ne le fut, & qu'il n'est jamais prudent à un Général de prendre ce parti si absolument, qu'il s'ôte tous les moyens de profiter des mouvemens hasardeux qu'un Ennemi qui veut entreprendre, est quelquefois forcé de faire, & que la disposition pour la

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 151

défensive doit toujours être telle, quel'on puisse, si l'on en trouve l'occasion favorable, faire changer la constitution de cette espèce de Guerre.

En l'année 1693. il parut que le projet de la Campagne étoit d'une puissante offensive en Flandres, & d'une exacte défensive en Allemagne & en Italie.

On assembla donc deux grandes Armées en Flandres. Le Roi se mit à la tête de celle qui marcha jusqu'à Gemblours, & M. de Luxembourg fut choisi pour commander celle qui étoit assemblée à Geury près de Mons.

Le projet étoit d'aller avec les deux Armées accabler M. le Prince d'Orange, & toutes les forces de la Ligue, dans le Camp de Park près de Louvain. Toutes les mesures pour rendre cette grande entreprise sûre dans son exécution, avoient précédemment été très-judicieusement concertées par M. de Luxembourg, chargé de la principale partie de l'affaire. Elles étoient même sur le point d'être exécutées, lorsque tout-à-coup par des raisons que tout le monde a sçûes, mais qui ne sont point du sujet que je traite, ce projet d'offensive en Flandres fut changé en celui d'une défensive; & au contraire l'offensive fut résoluë en Allemagne au lieu de la défensive.

On ôta à M. de Luxembourg les meilleures Troupes de son Armée, auxquelles on substitua la plus chétive Infanterie de l'Armée du Roi, & l'on forma des Troupes ôtées à M. de Luxembourg & de l'Armée du Roi, une Armée qui marcha en Allemagne sous le commandement de M. le Dauphin.

Ce changement imprévu, & sans aucune bonne raison, fit reprendre cœur à M. le Prince d'Orange, qui s'étoit vu à la veille d'être accablé sans ressource, & fit penser à ce Prince qu'il pourroit après la séparation des deux Armées du Roi, se montrer devant M. de Luxembourg, qui sçut pourtant le contenir dans son Camp de Park par celui de Meldert qu'il prit à propos.

Ainsi M. de Luxembourg malgré la diminution de son Armée & son changement dans la qualité des Troupes, ne laissa pas de paroître encore agir avec supériorité sur les Ennemis, par les ressources que son génie de guerre lui fournit. La suite de la Campagne le justifie encore mieux; mais avant que d'en faire le détail, par rapport à la matière de ce Chapitre, je crois devoir faire un plan général de l'état de nos Ennemis en Flandres dans le tems de l'ouverture de la Campagne.

Les Espagnols ne pouvoient plus s'approcher de nos frontières de Champagne que par Charleroi sur la Sambre. Nos Ennemis étoient maîtres de Liège sur la Meuse, dont la conservation leur étoit capitale. Ils en avoient racommodé la Citadelle, qu'il avoient même couverte d'un Camp retranché capable de contenir une Armée.

Nos Armées qui s'étoient comme jointes auprès de Gemblours, leur donnoient donc de justes sujets d'apprehension pour Charleroi &

Liège d'un côté ; & pour leur Armée , & Louvain de l'autre. S'ils avoient perdu Liège , ils perdoient la Ville d'où ils tiroient la plus grande partie de leurs armes pour nous faire la guerre ; nous nous trouvions après cela sur Mastrick , & par conséquent nous ne leur laissions plus de communication avec l'Allemagne , que par le bas-Rhin & la basse-Meuse. S'ils avoient été battus dans leur Camp de Park , Louvain , Malines , Anvers , & Bruxelles n'auroient pû être soutenus , & la Flandre entière auroit couru grand risque.

Dans cet état M. le Prince d'Orange , qui voïoit également la ruine de son parti dans l'une des deux pertes de Liège , ou de Louvain dans un commencement de Campagne , mais pourtant avec cette différence , que la perte de Liège ne se seroit pas fait d'abord sentir avec tant d'éclat que celle de Louvain , & qui d'ailleurs par la jonction de nos deux Armées à Gemblours n'osoit se commettre au sort d'une Bataille , dont la perte auroit entraîné celle de toute la Ligue ; M. le Prince d'Orange , dis-je , prit donc le parti de séparer ses forces.

Il se plaça , comme je l'ai dit , à Park , avec la plus grande partie de son Armée , & mit dans le Camp retranché de Liège un Corps considérable d'Infanterie & de Cavalerie , qu'il crut capable de résister assez de tems à nos efforts , en cas que nous l'eussions attaqué , pour avoir le tems de porter un nouveau secours aux Troupes attaquées , faisant marcher ce secours à couvert du Demer , & l'introduisant dans le Camp retranché par l'autre côté de la Meuse.

Ce parti de soutenir Liège de cette manière avoit un grand inconvénient , comme je le ferai voir lorsque je parlerai de la Bataille de Neerwinde ; c'est que pour faire marcher sûrement ce Corps détaché , il falloit que le Prince d'Orange s'avançât lui-même avec toute son Armée à portée de protéger cette marche ; ainsi il s'éloignoit de Louvain & de la Flandre , à quoi les Espagnols ne vouloient absolument point consentir.

Aussi ce Prince ne faisoit-il entrevoir la possibilité de porter ce secours au Camp retranché de Liège , que pour faire sentir à M. de Luxembourg que cette entreprise lui seroit difficile à exécuter.

Voilà quelle étoit la disposition de nos Ennemis ; & pour ne pas répéter ce que j'ai dit de la nôtre , je dirai seulement que cette disposition devoit bien plutôt favoriser l'exécution du projet de M. de Luxembourg , que de le faire abandonner.

Je m'arrêterai donc uniquement à mon sujet , qui est celui de la Guerre défensive , & ferai voir que M. de Luxembourg par sa seule supériorité de génie de guerre sur M. le Prince d'Orange , sçut malgré l'abandon de son projet , se continuer dans la représentation de maître de la Campagne , pendant le cours de laquelle il battit à Neerwinde l'Armée de M. le Prince d'Orange , & prit Charleroi à la fin de la Campagne ; & qu'ainsi , quoi qu'après le départ du Roi , il ne fût plus

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 153

plus chargé que d'une Guerre défensive, ou tout au plus de la Guerre qui se fait entre Puissances égales, ce sçavant Capitaine ne laissa pas de prendre sur son adversaire les tems heureux, qui lui procurèrent des avantages considérables.

Voici quels furent les mouvemens judicieux de M. de Luxembourg pour parvenir à changer la constitution de la Guerre. Aussi-tôt après le départ du Roi, il prit le Camp de Meldert, séparé de celui des Ennemis à Parck par les bois de Meerdal.

Par cette situation il avoit l'Armée de M. le Prince d'Orange en tête, & les Troupes qui étoient dans Liège derriere lui; de manière que ces Troupes n'osoient pas quitter ce Camp retranché, pour venir joindre M. le Prince d'Orange, en se couvrant du Demer dans leur marche, & cela par deux raisons; l'une qu'elles ne pouvoient quitter Liège, sans nous laisser la possibilité de nous en emparer, avant que M. le Prince d'Orange eût pu troubler l'exécution de cette entreprise, qui étoit capitale pour les Hollandois; l'autre que ces Troupes pouvoient courir un grand risque dans leur marche derriere le Demer, dont M. de Luxembourg étoit fort proche.

M. le Prince d'Orange lui-même n'osoit quitter le Camp de Parck pour favoriser cette jonction, parce que par ce mouvement il découvroit Louvain. Ainsi tant qu'il fut possible à M. de Luxembourg de subsister dans son Camp de Meldert, il se trouva par ce poste supérieur & maître de la Campagne, quoique son Armée fût très-inférieure aux forces de M. le Prince d'Orange, s'il avoit pu les rassembler.

Quoique M. de Luxembourg fût par cette seule situation parvenu à changer la constitution de la Guerre défensive, en celle qui se fait entre Puissances égales, ce beau début ne le satisfaisoit point encore, & voici ce qu'il fit pour parvenir à devenir l'offenseur, pour combattre son Ennemi avec tous les avantages qu'un génie supérieur sçait se donner, pour se procurer un succès heureux.

Il ne jugea pas qu'il dût entreprendre de combattre M. le Prince d'Orange, qu'il n'eût encore diminué ses forces déjà séparées. De la manière dont ce Prince étoit placé à Parck, M. de Luxembourg ne pouvoit pas entreprendre ni sur les convois, ni sur les fourages de l'Ennemi. Il fallut donc pour parvenir à son dessein de combattre avec avantage, trouver dans la fertilité de son imagination un avantage sur son Ennemi plus décidé, que celui de lui enlever un convoi, ou battre un grand fourage.

Pour cela il jugea qu'il falloit donner des inquiétudes à M. le Prince d'Orange pour le Camp retranché de Liège. Il fit rapprocher de Namur & de lui le Marquis d'Harcourt, qui avec un petit Corps de Cavalerie couvroit le païs de Luxembourg & la basse-Meuse; il fit remuer dans Namur beaucoup de canon, de munitions de guerre, ou

d'outils, & fit cuire beaucoup de pain dans cette Place; Après quoi il quitta le Camp de Meldert, & vint avec toute son Armée à portée de Liège, dont il alla reconnoître les retranchemens, & fit même faire une grande quantité de fascines, comme s'il avoit voulu s'en servir à l'attaque des retranchemens.

M. le Prince d'Orange à qui tous les mouvemens qui se faisoient dans Namur étoient connus, crut qu'effectivement M. de Luxembourg vouloit attaquer le Camp retranché de Liège. Il quitta son Camp de Parck, pour suivre M. de Luxembourg de loin, & se-mettre à portée de faire encore entrer dans le Camp de Liège autant de Troupes qu'il y en avoit, en faisant marcher ce Corps à couvert du Demer.

M. de Luxembourg informé de la marche de l'Ennemi, pour s'approcher de lui & de son détachement pour Liège, régla ses mouvemens devant cette Place, de manière qu'il pût être sûr de l'affoiblissement de l'Armée de M. le Prince d'Orange, avant que de mettre son dessein de combattre à exécution.

M. le Prince d'Orange qui se sentoit fort supérieur en Troupes à M. de Luxembourg, content d'avoir fait entrer de nouvelles Troupes dans le Camp retranché de Liège, se tenoit avec tout le reste de son Armée, sa droite à la Getthe, sa gauche à Roms-dorph, le long du ruisseau de Landen, le village de Néerwinden à sa tête. Il détacha même encore M. le Duc de Wirtemberg avec un Corps de dix ou douze mille hommes, pour aller forcer nos lignes de Courtrai, & faire contribuer nos Chatellenies, parce qu'il ne croioit pas que M. de Luxembourg pût le venir attaquer dans le poste qu'ils'étoit choisi.

M. de Luxembourg content des mouvemens que M. le Prince d'Orange venoit de faire, par la présomption que lui donnoit sa supériorité en Troupes, ne songea qu'à rassurer encore mieux M. le Prince d'Orange dans son Camp de Néerwinde, où il se croioit en sûreté, & où M. de Luxembourg avoit pourtant résolu de l'aller combattre.

Il feignit pour cet effet d'avoir conçu une inquiétude extrême pour nos Chatellenies de Flandres, & fit marcher à midi toute la seconde ligne, avec des ordres publics de faire toute la diligence possible pour secourir nos Chatellenies, & des ordres secrets aux Troupes détachées de faire halte en un lieu marqué; & dès que la nuit fut venue, il marcha à l'Ennemi avec tout le reste de l'Armée. Il le trouva tranquille dans son Camp, parce qu'il croioit M. de Luxembourg occupé à son entreprise de Liège, & affoibli même d'une partie de son Armée, qu'il avoit eu avis qui marchoit vers la Flandres.

Un orage terrible survenu dans le moment que l'Armée se mettoit en marche, l'appesantit si fort, qu'elle ne put arriver assez tôt pour combattre ce même jour; il fallut attendre au lendemain, que la bataille se donna avec le succès glorieux, dont je parlerai ailleurs.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 155

Ce récit n'a été détaillé avec toutes ses circonstances, que pour rendre sensible ce que j'ai avancé dans mes Mémoires sur la Guerre, lorsque j'ai dit, que la conduite d'une Guerre défensive entre Puissances égales, résidoit toute entière dans l'esprit & la capacité du Général qui en étoit chargé, dont la supériorité de génie sur son adversaire s'étoit souvent trouvée seule capable de faire changer la constitution de cette espèce de Guerre toujours désagréable à soutenir.

Car enfin qu'est-il de plus vrai, que si M. de Luxembourg avoit été de ces génies de guerre ordinaires, & qu'il n'eût pas été plus habile que M. le Prince d'Orange, la Campagne de Flandres auroit été aussi désagréable pour le Roi, que le fut celle d'Allemagne, comme nous le dirons en son lieu.

Le gain de la bataille de Néerwinde fut si effectif, qu'il procura la supériorité entière à l'Armée du Roi pour le reste de la Campagne; de manière qu'à la fin de Septembre elle forma le Siège de Charleroi, prit cette Place, après quoi elle alla encore empêcher M. le Prince d'Orange de s'emparer de Courtrai, & vécut enfin aux dépens des Ennemis jusqu'au tems des quartiers d'hiver. Voici quelles furent les fautes qui firent perdre à M. le Prince d'Orange sa supériorité véritable.

La première fut, après le départ du Roi pour son retour, & celui de M. le Dauphin avec son Armée pour l'Allemagne, de n'être pas sorti de son Camp de Parck, & de n'avoir pas empêché M. de Luxembourg de prendre celui de Meldert. Cette négligence fut cause qu'il ne put sortir de son Camp de Parck, tant que M. de Luxembourg fut à Meldert, & qu'il ne put aussi se faire joindre par les Troupes qui étoient à Liège, crainte que notre Général ne s'emparât de cette Ville, s'il la laissoit sans une puissante protection. Ainsi il manqua l'occasion de se donner sur M. de Luxembourg la supériorité qu'il auroit eue, s'ils avoient été ensemble.

La seconde, fut celle d'avoir pris toutes les démonstrations de M. de Luxembourg sur Liège pour un dessein certain, & de s'être déplacé avant que ce Général eût effectivement formé l'attaque de Liège.

La troisième, d'avoir trop promptement détaché M. de Wirtemberg pour aller en Flandres, dans la supposition qu'il auroit le tems d'exécuter cette entreprise pendant que M. de Luxembourg seroit occupé à Liège.

La quatrième qui mit M. de Luxembourg en état de profiter des trois premières, fut celle de s'être tenu à portée d'une action générale, après s'être affoibli par les détachemens pour Liège, & pour la Flandres.

La cinquième, sans laquelle M. de Luxembourg n'auroit encore que foiblement réussi dans son dessein de changer la constitution de la Guerre, & n'auroit pu parvenir tout au plus même qu'à faire une Guerre égale, & sans avantage le reste de la Campagne, fut celle de croire qu'ayant eu le tems de retrancher le front de son Camp, dont les ailes

étoient couvertes par la Getthe & le ruisseau de Landen, M. de Luxembourg dont l'Infanterie n'avoit pû arriver que la nuit, quoiqu'il fût arrivé avec sa Cavalerie à deux heures après midi à vûë du Camp ennemi, se désisteroit du desir de le combattre, lorsque le lendemain matin il verroit le front du Camp retranché, comme il le fut pendant la nuit.

Si même M. le Prince d'Orange sans prendre trop de confiance dans la bonté apparente de son poste, eût voulu éviter une action décisive dans une conjoncture, où les détachemens qu'il avoit faits la lui devoient prudemment faire éviter, & s'il se fût servi du tems de la nuit pour faire passer la Getthe à son Armée, & mettre cette rivière devant lui, il est certain que tous les mouvemens d'habile & de grand Capitaine que M. de Luxembourg avoit faits, pour combattre M. le Prince d'Orange avec avantage, ne lui auroient été d'aucun profit pour changer la constitution de la Guerre, & se donner la supériorité sur son Ennemi par des mouvemens, qui n'auroient rien décidé sans combat, parce que M. le Prince d'Orange en se couvrant de la Getthe & évitant de combattre, se procuroit le moïen infaillible de rejoindre toutes ses forces, & de se conserver par-là la supériorité sur M. de Luxembourg.

Exemple qui justifie, combien facilement une première faute faite devant un Général d'un génie supérieur, conduit aisément à toutes les autres, & jusqu'à celle qui décide de la constitution d'une Guerre.

J'ai dit ci-dessus, que le premier projet pour la Campagne d'Allemagne avoit été d'y demeurer sur la défensive, & que celui même des Ennemis étoit de ne rien entreprendre de ce côté-là, parce qu'ils vouloient agir avec supériorité en Hongrie & en Piémont, à quoi ils étoient conviés par ce qui s'étoit passé l'année précédente en ce pais-là.

Mais M. le Dauphin aiant marché en Allemagne avec son Armée, & y aiant joint celle que commandoit M. le Maréchal de Lorges, pour agir conjointement contre l'Armée de l'Empire commandée par M. le Prince de Baden, ce Prince qui vit fondre sur lui une Armée fort supérieure à la sienne, ne songea qu'à se placer de manière à pouvoir seulement garder l'Allemagne au-delà du Neckre, & abandonna tout le Pais entre le Rhin & le Neckre, comptant que c'en seroit assez dans l'état où il se trouvoit, s'il pouvoit empêcher que nous ne pénétrassions plus avant, & espérant que la supériorité de M. le Prince d'Orange en Flandres, ou l'offensive que M. de Savoie avoit résolu de faire contre nous, le débarrasseroit de nos grandes forces en Allemagne, pour marcher au secours de Pignerol, ou de la Flandres, & qu'ainsi nous ne pourrions pas prendre des quartiers d'hiver dans l'Empire.

Pour cet effet M. de Baden fortifia un Camp pour toute son Armée sur la hauteur qui tombe sur Heilbron, où il avoit jetté un corps d'Infanterie. Ce Camp étoit inattaquable du côté de Lauffen; il étoit bon du côté

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 157

ré de Heilbron, parce qu'il ne pouvoit être abordé qu'après s'être rendu maître de cette Ville; mais il n'étoit point soutenable si l'Armée du Roi avoit passé le Neckre à Neckerfulm & à Wimphen, & qu'elle eût tourné ce Camp.

Ce fut ce que l'on négligea de faire. On le tâta du côté de Lauffen où il n'étoit point attaquable; on s'amusa à courir & à piller le Wirtemberg, que M. le Prince de Baden abandonnoit; & après avoir inutilement fatigué l'Armée pendant quelque tems, & fait beaucoup de desordre dans le Wirtemberg, on se retira, parce que comme M. de Baden l'avoit sagement prévu, le Siege de Pignerol que M. de Savoie commençoit à former, obligea le Roi à faire détacher de son Armée d'Allemagne beaucoup de Cavalerie, afin de mettre M. de Catinat en état de secourir cette Place, & de combattre M. de Savoie, en cas que ce Prince s'opiniâtât au dessein de ce Siege.

Cet exemple de la judicieuse défensive de M. le Prince de Baden en Allemagne, servira à faire connoître, que cette espece de guerre peut se soutenir sans desavantage marqué, quand on peut réduire l'agresseur à un point d'attaque préalable à aucune autre entreprise, & que dans un commencement de cette opération, on ne regarde pas comme un objet essentiel de son projet de défensive de s'opposer à un Ennemi, qui attaque avec grande supériorité, & qu'on ne s'attache qu'à le réduire à ce point d'attaque préalable à toute autre opération.

Il est certain que M. le Prince de Baden dans cette espece de guerre avoit judicieusement pensé, d'abandonner de son bon gré tout le Pais entre le Rhin & le Neckre, parce qu'il n'auroit pû tenter de le soutenir par partie, sans exposer aussi quelques parties de son Armée fort inférieure à la nôtre, & que ses moindres pertes auroient été fort considérables pour lui dans l'état où il se trouvoit, & auroient absolument décidé de notre supériorité, dans un tems où il lui étoit d'une conséquence infinie de se maintenir dans une espece d'égalité, par le choix d'un bon poste.

Par les raisons contraires, il est aussi certain que l'agresseur ne doit jamais se négliger, sur les attentions à avoir pour décider de la supériorité. Si donc M. le Maréchal de Lorges avoit été actif, s'il n'avoit pas perdu inutilement des jours qui consommoient le pain qu'il ne tiroit que de Philisbourg & du Fort-Louis, s'il s'étoit précédemment informé avec exactitude de la nature du poste, que M. le Prince de Baden avoit pris sur la hauteur de Heilbron, il auroit sçu que ce poste n'étoit point attaquable du côté de Lauffen, & il n'y auroit point porté inutilement l'Armée.

Il auroit sçu que ne pouvant point attaquer Heilbron, le Neckre entre deux, & soutenu de l'Armée Ennemie, il falloit passer cette riviere à Neckerfulm ou à Wimphen, pour pouvoir agir avec succès contre cette Ville, où étoient tous les vivres pour l'Armée de M. de Baden. Et s'il

avoit passé le Neckre, il auroit aisément vû que le poste de M. le Prince de Baden ne valoit rien par derriere, & il auroit forcé ce Prince à abandonner Heilbron, & à s'aller mettre en sûreté derriere le Koker.

Il étoit même impossible à M. de Baden de s'opposer au passage du Neckre par deux raisons. La premiere, c'est qu'il étoit trop éloigné pour le pouvoir faire, sans se déposter de la hauteur où étoit son Camp.

La seconde, c'est que par la nature du terrain, les Troupes auroient souffert une perte considérable par le feu de l'Armée du Roi, parce que de ce côté-ci du Neckre, le terrain de la Campagne est plus élevé que de l'autre, & qu'ainsi l'Artillerie de l'Armée du Roi auroit eu un grand avantage sur la sienne.

De ce récit il faut conclure, que M. le Maréchal de Lorges a fort mal conduit une guerre offensive, & que M. le Prince de Baden s'est fort bien conduit pour la défensive, & a tiré un parti avantageux d'un poste, qui n'avoit pourtant qu'une apparence de sûreté, sans être effectivement de la nature de ceux qui sont assez bons, pour y oser tenir contre une Armée supérieure, parce qu'ils ne peuvent être tournés, & qu'il faut les attaquer par une tête qu'on a eu le tems d'accommoder.

La guerre qui se fit en Piémont cette même Campagne 1693. me fournira plusieurs réflexions, tant sur la défensive mal réglée, que sur une offensive heureuse, qui n'a pourtant point été suivie d'un succès avantageux.

La Cour avoit résolu de ne faire contre M. de Savoie qu'une guerre défensive. Je l'ai dit ailleurs; mais M. de Catinat qui l'année précédente s'étoit mal trouvé de la disposition dans laquelle il s'étoit mis, y voulut changer quelque chose, parce qu'il crut que M. de Savoie se feroit pour l'offensive un objet différent de celui qui lui avoit fait porter ses vûes sur le Dauphiné, en laissant nos Places de la tête derriere lui.

Voici quelle fut la disposition de M. de Catinat pour son Infanterie. Il en mit considérablement dans Pignerol, forma un Camp sur la hauteur de Rochecostel, plaça quelques Bataillons dans le Pragelas, dans les passages du Dauphiné & de la Vallée de Barcelonette, & sur le War; sa Cavalerie resta au Camp du Sablon.

Ce Général crut par cette disposition, qu'en montrant à M. de Savoie ce grand Corps d'Infanterie, ce Prince n'abandonneroit pas la plaine de Piémont & Turin, pour s'attacher au Siege de Casal ou de Nice; que la vûe seule de cette Infanterie suffiroit pour empêcher M. de Savoie de penser à entreprendre sur Pignerol, ou sur Suze, & qu'ainsi la défensive alloit être fort sûre & même fort tranquille.

Cette disposition générale auroit été bonne, si M. de Catinat y avoit ajouté une autre disposition particuliere, sans laquelle la générale ne pouvoit réussir.

Pour empêcher que le Siege de Pignerol ne pût être formé par M. de Savoie, il falloit empêcher qu'il ne prît le Fort de sainte Brigitte,

qui étoit au-dessus de la Citadelle de Pignerol, & que ce Prince ne dépostât ce corps d'Infanterie qui étoit campé sur Rochecostel.

Pour que M. de Savoie ne pût pas former le Siege de sainte Brigitte, il falloit faire un Camp retranché depuis ce fort jusqu'à la Citadelle; & pour empêcher qu'il ne dépostât l'Infanterie qui étoit sur Rochecostel, il falloit que ce Camp pût communiquer avec Pignerol, & ne point souffrir que M. de Savoie se fît de l'Abbaie de saint Pierre & des derrieres de Rochecostel.

Car pourquoi craindre que M. de Savoie ne portât toute son Infanterie dans le Pragelas par la Vallée de saint Martin? Qu'est-ce qu'elle y auroit fait? Elle y auroit tout au plus brûlé quelques Villages de nulle importance, & auroit eue bien de la peine à y vivre quelques jours. Toute cette expédition même ne produisoit rien contre Pignerol, ni contre Briançon & Suze, que M. de Catinat protegeoit du Mont-Genèvre.

Il falloit encore ajouter à cette disposition particuliere une chose essentielle, principalement dans un Pais comme celui-là; c'étoit de charger de l'exécution des mouvemens à faire faire à cette Infanterie, & du commandement de Pignerol, des gens qui en fussent capables; & c'est ce que l'on ne fit pas.

M. de Savoie s'étant donc approché de Pignerol avec toute son Armée, connut aisément les défauts de notre disposition, & en profita sans perdre de tems. Il assiegea le Fort de sainte Brigitte, & le prit; déposa sans peine notre Infanterie de la hauteur de Rochecostel; la suivit jusqu'au Mont Genève; bombarda Pignerol, & ensuite songea à en faire le Siège dans les formes.

Voilà quels furent les effets de notre mauvaise disposition, qui auroit même été plus funeste, si le Roi n'avoit fait marcher avec diligence un Corps considérable de Cavalerie de son Armée d'Allemagne, qui mit M. de Catinat en état d'entrer dans la plaine de Piémont par la Vallée de Suze, & de combattre M. de Savoie.

Ce Prince de son côté rempli de la présomption que ces premiers succès lui avoient donnés, & se confiant trop en la bonté de sa Cavalerie Allemande, laissa déboucher M. de Catinat de la Vallée de Suze, sans venir avec son Armée au-devant de lui. Il ne vouloit point abandonner son dessein sur Pignerol, quoique la tranchée ne fût point encore ouverte; & il crut que s'il battoit l'Armée du Roi près de Pignerol, non-seulement le Siège lui en deviendroit plus facile, mais qu'il détruiroit absolument l'Armée battue avant qu'elle eût pu se mettre en sûreté derriere Suze, où il ne comptoit pas même qu'elle osât s'arrêter.

Ainsi il se persuada que pourvu qu'il battît l'Armée de M. de Catinat, qui étoit entre la sienne & Turin, non-seulement il prendroit aisément Pignerol, (conquête qu'il regardoit dans ce tems-là comme le moindre objet de son projet d'offensive après les premiers succès de sa

Campagne,) mais reprendroit Suze, la Savoïe, & porteroit même la guerre de cette Campagne par tout le Dauphiné & jusqu'aux portes de Lyon.

Après ce récit général de la guerre de Piémont pendant cette Campagne, il faut en faire un détail plus exact, afin de faire mieux connoître toutes les fautes qui y ont été faites, contre les regles des deux guerres défensive & offensive.

Lorsque dans mes Mémoires j'ai parlé de la guerre défensive, j'y ai donné des regles pour la soutenir différemment, suivant la différente constitution des Pais.

Comme ces regles sont générales, & qu'ici je réfléchis sur cette matière par les occasions que m'en donne la guerre de Piémont, je vais entrer dans un détail exact & précis de l'état où étoient les affaires du Roi de ce côté-là, pour rendre mes réflexions plus sensibles, & pour les appuyer par des raisons solides.

Le Roi étoit le Maître de la Savoïe & du Comté de Nice ; il avoit une bonne Garnison dans Casal, & possédoit Suze au pied du Mont Cénis, & Pignerol au bout de la Vallée de Pragelas, à l'entrée de la plaine de Piémont. Il falloit donc se donner une situation de défensive, qui en protégeant les Places au-delà des Monts, garantît en même tems la Provence & le bas Dauphiné des courses des Ennemis. Car on ne pouvoit raisonnablement craindre aucune entreprise de ce côté-là de la part des Ennemis, dont la réussite les pût mettre en état de se procurer un établissement solide en-deçà des Alpes. Le Roi avoit dans Pignerol & en arriere au-delà des Alpes une puissante artillerie de Siège ; & toutes les charettes tant pour le service de l'artillerie, que pour celui des vivres, qui avoient servi les Campagnes précédentes, étoient aussi dans Pignerol. D'ailleurs le Roi avoit de ces côtés-là beaucoup plus d'Infanterie que les Ennemis ; mais aussi moins de Cavalerie. Voilà quel étoit notre état ; celui des Ennemis étoit tel que je vais le dire.

Ils étoient les maîtres de se promener par toute la plaine de Piémont, dans laquelle suivant notre projet de défensive, nous ne voulions point entrer avec l'Armée. Ils étoient comme je l'ai dit, supérieurs en Cavalerie, mais fort inférieurs en Infanterie.

Il auroit donc été raisonnable de penser, que la Cavalerie de l'Ennemi ne lui pouvant être d'aucune utilité pour agir dans la Montagne, notre défensive étoit sûre, pourvu que notre Infanterie fût placée de manière qu'elle fût toujours en force devant celle de l'Ennemi, soit par son nombre, soit par le choix de bons postes, dans lesquels elle fût en sûreté, jusqu'à ce que le reste de l'Infanterie pût être rassemblé pour agir.

Par ce que je viens de dire, on voit que les Ennemis étoient dans le Bassin du Piémont, dont nous voulions garder tous les bords depuis Nice & la Méditerranée, jusqu'au Lac de Genève.

Ils

Ils avoient donc Cazal derriere eux , Pignerol & Suze devant eux au pied des Alpes , & tout le ceintre que forment les Montagnes ; nous avions devant nous la plaine de Piémont , l'Armée des Ennemis toute ensemble , & Turin.

Ainsi notre premier désavantage étoit en ce que nous avions séparé notre Infanterie en plusieurs Corps, pour garder ce vaste ceintre de Montagnes , & que notre Cavalerie étoit trop en arriere, pendant que toutes les Troupes de l'Ennemi étoient réunies ; de maniere que quoiqu'il fût dans le fond fort inférieur à nous en Infanterie , il ne laissoit pas d'être supérieur par tout où il auroit résolu de faire son effort ensemble , parce qu'il y pouvoit être au moins pendant quelques jours plus nombreux que nous ; situation d'autant plus triste pour M. de Catinat , que le danger dans lequel elle nous mettoit , ne pouvoit être attribué qu'aux fautes faites contre les regles d'une judicieuse défensive , dont la bonne disposition est la seule sûreté à prendre contre les événemens malheureux , qui peuvent arriver en peu de jours.

Pour prouver ce que je viens de dire , il est certain premierement que l'Ennemi ne pouvoit se porter sur Cazal pour en former le Siège , qu'avec toute son Infanterie , & qu'en laissant sa Cavalerie devant nous dans la plaine de Piémont , pour nous en chicaner l'entrée , lorsque nous aurions rassemblé toutes nos forces pour marcher au secours de cette Place ; & que cette Cavalerie supérieure à la notre ne pouvoit agir avec succès contre l'Armée du Roi en tête , mais seulement en cherchant les flancs de l'Armée pendant ses marches , ou en prenant ses derrieres , pour enlever ses convois , en cas qu'elle eût été nécessitée d'en tirer de Pignerol après avoir marché en avant.

Car comment cette Cavalerie auroit-elle osé se tenir si près de toute notre Armée , dans une plaine , qui quoiqu'elle soit fort unie , ne laisse pas d'être remplie de défilés presque continuels par la nature du pais ? Elle auroit sûrement été obligée de nous abandonner le terrain , même de loin , à mesure que nous aurions marché en avant.

Si elle s'étoit occupée à nous empêcher de fourager , notre Infanterie nous auroit garanti contre cette appréhension , moins raisonnable à avoir en Piémont , que dans les autres pais où l'on fait la guerre.

Si enfin elle s'étoit tenuë derriere nous , pour empêcher que nous pussions tirer des convois de Pignerol , il auroit été aisé de parer cet inconvenient , pour le tems qui étoit nécessaire à faire lever le Siège de Cazal , en faisant porter de la farine par nos charettes au lieu de pain ; car enfin il n'y a que vingt-deux lieues de Pignerol à Cazal.

D'ailleurs la distance de Pignerol à Turin n'est pas si grande , que nous n'eussions pû pousser cette Cavalerie devant nous jusqu'au-delà de cette Place , que nous aurions pû tout au moins bombarder , & réduire en cendres si nous l'avions voulu , & desoler la plaine de Piémont ; ce

que M. de Savoie n'auroit pas voulu souffrir. Ainsi dans la conjoncture présente, il ne paroïssoit pas qu'il y eût raisonnablement rien à craindre pour Cazal.

Secondement, nous ne devions pas craindre les Sièges de Nice & de Villefranche. Ces Places étoient en bon état. Nous avions de l'Infanterie sur le War à portée d'y entrer. En cas que l'Ennemi eût eu ces objets d'entreprise, il auroit fallu qu'il eût quitté la plaine de Piémont avec son Infanterie, en laissant la Cavalerie seule dans la plaine pour nous en chicaner la possession.

Nous ne devions pas le craindre par les raisons que je viens de dire, en parlant de son entreprise sur Cazal, beaucoup plus fortes même pour Nice; parce que pour cette expédition, il auroit fallu que l'Infanterie Ennemie eût passé toutes les Alpes du côté de Nice. M. de Savoie ne pouvoit même tirer son canon, ses munitions de Guerre, & son pain, que d'Onégia, ou des Places Espagnoles de la côte de Toscane. Comment cela lui auroit-il été possible, dans un tems que nous étions les maîtres de la Méditerranée? Ainsi rien encore à craindre pour Nice & Villefranche, & par les mêmes raisons rien à craindre pour Antibes.

Troisièmement, nous n'avions rien à appréhender du côté de la vallée de Barcelonete, & des autres vallées en remontant, que des courses pour brûler des Villages en Provence & en Dauphiné, & pour enlever des bestiaux dans les montagnes.

Ces objets étoient bien petits pour une Armée, qui se proposoit une forte offensive. Nous avions d'ailleurs de l'Infanterie en ces pais-là, dont le nombre auroit aisément augmenté par celle qui étoit campée sur le Mont-Genèvre, & qui se feroit trouvée suffisamment en force, pour obliger l'Ennemi à se retirer, & pour l'empêcher de prendre un établissement sur la Durance.

Il y avoit encore un raisonnement à faire, pour se rassurer contre les entreprises des Ennemis de ces côtés-là, qui étoit de dire, qu'ils s'y feroient portés avec un petit Corps, ou avec un gros; s'ils avoient entrepris avec un petit Corps, le remède auroit été facile par ce côté-ci de la montagne, en prenant le derriere de ce Corps s'il s'étoit avancé; s'ils avoient voulu entreprendre avec un gros Corps d'Infanterie, de quoi auroit-elle vécu, si en entrant en même tems avec toutes nos forces dans la plaine de Piémont, en suivant le pied des Alpes, notre Armée avoit fait retirer la portion de celle de l'Ennemi, qui auroit été mise à l'entrée d'une vallée, pour rassurer le retour du Corps qui auroit voulu pénétrer?

Quatrièmement, il ne paroïssoit pas raisonnable d'avoir des sujets d'appréhension pour la Savoie du côté de la Maurienne & de la Tarentaise, ou du Chablais, parce que l'Ennemi n'auroit pû y entrer que par la vallée d'Aoste & le petit S. Bernard; ainsi le seul objet de défensive

capital à avoir, étoit de protéger Sainte Brigitte, Pignerol, & Suze.

Pour réduire donc à ce point toute l'offensive des Ennemis, & toute notre défensive, il y avoit de notre part plusieurs choses à faire, dont les unes n'étoient que des démonstrations, les autres des choses essentielles.

Les démonstrations étoient, la réparation des chariots de l'artillerie & des vivres, qui étoient dans Pignerol. Cette chétive dépense étoit capable de faire penser à l'Ennemi, que nous voulions nous mettre en état de profiter de tous les mouvemens qu'il voudroit faire, pour entreprendre loin de Pignerol.

Ainsi il ne nous auroit donné aucunes attentions éloignées de notre véritable objet de défensive, parce qu'il auroit jugé que nous n'en aurions pris aucune, puisque nous nous serions préparés à agir offensivement, dès qu'il nous auroit présenté le moien de le faire avantageusement, en s'éloignant de notre centre principal.

M. de Catinat ne devoit point aussi mettre sa Cavalerie au Camp du Sablon. Elle y étoit trop éloignée de son principal Corps d'Infanterie, pour faire connoître à l'Ennemi qu'il vouloit s'en servir dans la plaine de Piémont, en cas qu'il lui en donnât le moien, en s'attachant à des entreprises éloignées de Pignerol. Il devoit faire subsister dans la Savoie sa Cavalerie, & la séparer pour la commodité des fourrages, que les montagnes lui auroient fournis dans cette saison.

Et je ne trouve pas que la raison de garantir le bas-Dauphiné & la Provence des courses de la Cavalerie ennemie, fût assez bonne par les raisons que j'ai dites ci-dessus, en parlant des objets que pouvoient avoir les Ennemis, pour agir offensivement de ces côtés, pour engager ce Général à mettre les quarante Escadrons qu'il avoit, tout-à-fait hors de portée de faire craindre M. de Savoie pour la plaine de Piémont.

La Cour devoit aussi choisir pour commander dans Pignerol, & à cette tête de notre principale défensive, un autre homme que le Comte de Tessé, qui avec un Corps considérable d'Infanterie, ne sut pas trouver les moiens de garantir le Fort de Sainte Brigitte, qu'il laissa prendre par M. de Savoie, qui ensuite se saisit de l'Abbaie de Saint Pierre, du Malenage, de la redoute & des hauteurs de Tourines; coupa la communication du Camp de Rochecostel avec Pignerol; déposa l'Infanterie qui étoit campée sur Rochecostel, & la poussa jusqu'à Mantoules & Fenestrelles; de sorte que si M. de Savoie, après avoir bombardé Pignerol, s'étoit mis aussi-tôt après en devoir de former le Siège de cette Place, il y a beaucoup d'apparence qu'il l'auroit prise, avant que M. de Catinat eût été en état d'entrer dans la plaine de Piémont par Suze, pour en faire lever le Siège à ce Prince.

Exemple qui justifie ce que j'ai dit dans mes maximes sur la Guerre défensive, que la manière de la soutenir réside entièrement dans la bonne disposition générale, dans laquelle se sçait mettre le Général qui en est

chargé, & dans la prévoiante capacité de ceux à qui ce Général com-
met le détail des mouvemens particuliers, qu'il faut faire, pour préve-
nir ceux d'un Ennemi qui veut entreprendre, parce que toutes les
fautes y sont capitales, & presque toujours sans remède.

Car ce n'en est point un raisonnable, que celui d'avoir recours au
succès d'une bataille, quand on a projeté de rester sur une judicieuse
défensive; & que par les fautes faites contre les véritables règles de la
Guerre défensive, on se laisse réduire à un moien d'extrémité, quand
on a crû pouvoir s'en passer, sans s'exposer à de grands inconveniens.

C'est ce que je prouve par ce qui a suivi l'événement heureux de la
bataille de la Marfaille. La victoire fut complete; cependant elle ne
put pas apporter un grand changement aux affaires du Roi en Piémont.

Car quoique les débris de l'Armée ennemie se fussent fort éloignés de
la nôtre, elle ne fut pourtant pas en état, ni d'entreprendre sur Turin, ni de
faire le Siège de Coni, ni même d'hiverner en Piémont, tant parce qu'il
ne se trouva point de chariots en état pour remuer & servir l'artillerie,
que parce que les voitures des mulets ne se trouvoient pas suffisantes,
pour faire vivre l'Armée éloignée de Pignerol, & de nos dépôts de farine.

Ce dernier exemple prouve, qu'on ne doit jamais tellement se déter-
miner par son choix à une Guerre défensive, que l'on se prive absolu-
ment des moïens de la tourner en offensive, en cas que les fautes de
l'Ennemi, ou des succès heureux rendent la chose possible.

L'année 1694. fut assez difficile à passer en France, non par des mou-
vemens de guerre, mais par des malheurs du dedans du Roïaume. Vers
la fin de 1693. la malice de quelques gens d'affaires rendit l'argent plus
rare, qu'il ne l'avoit encore été; la récolte fut mauvaise dans plusieurs
Provinces; ce qui mit les bleds à si haut prix, qu'il périt beaucoup de
Peuple de misère & de maladies, qui en sont les suites inévitables.

Ces malheurs intérieurs portèrent le Roi à ne faire pour cette année
qu'une Guerre défensive par tout. M. de Luxembourg fut chargé de
celle de Flandres sous les ordres de M. le Dauphin.

Ce Général à qui le nombre de Troupes ne manquoit pas, mais seu-
lement les moïens pour être en état d'entreprendre, ne crut pas devoir
faire connoître aux Ennemis par des mouvemens d'une simple défen-
sive, qu'il n'étoit chargé que de cette espèce de Guerre, qu'il ne trou-
voit pas même convenable à la présence de M. le Dauphin.

Il porta donc à l'ouverture de la Campagne toute l'Armée du côté
de Tongres, pour marquer à M. le Prince d'Orange qu'il entrepren-
droit sur Liège, en cas que ce Prince voulût se porter vers la Flandre.

Deux raisons l'engagèrent à prendre ce parti; la première d'ôter par-là
à l'Ennemi toutes ses vûes d'entreprise du côté de la Flandre; la secon-
de de trouver pour toute la Campagne, ou au moins pour la plus grande
partie, des subsistances pour l'Armée du Roi aux dépens du Pais ennemi.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 169

Ce dessein lui réussit. M. le Prince d'Orange crut toujours que M. de Luxembourg vouloit assiéger Liège, dès qu'il l'auroit quitté de vûë, & ne songea dans ses campemens qu'à protéger Louvain, & à se tenir à portée de combattre l'Armée du Roi, si elle s'attachoit à Liège; de manière que M. de Luxembourg fit vivre l'Armée une grande partie de la Campagne auprès de la Meuse, & laissa paisiblement faire la récolte par toute la Flandre, jusqu'à ce qu'enfin l'Armée du Roi étant campée à Vignamont, & celle du Prince d'Orange à Tavieres, ce Prince crut qu'ayant par cette position plusieurs marches sur l'Armée du Roi, il pourroit arriver avant elle en Flandres, & qu'en couvrant bien ce dessein, il parviendrait à l'Escault, & se feroit de Courtrai, avant que M. de Luxembourg y pût arriver avec l'Armée.

Mais ce Général prévoyant qu'il se disposoit à des marches forcées avec tant de justesse, qu'il arriva à Hauterive sur l'Escault quelques heures seulement avant la tête de l'Armée ennemie, & rompit par-là toutes les mesures que M. le Prince d'Orange avoit prises pour se saisir de Courtrai, & se donner des quartiers de fourages aux dépens de la Châtellenie de Courtrai, que M. de Luxembourg eut pour l'Armée, en laissant ainsi en repos le Pais du Roi.

Cet exemple sur une Guerre défensive, faite en conservant toujours un air de supériorité, ou au moins d'égalité sur son Ennemi, fera sentir combien la pénétration d'un Général, qui sçait connoître jusqu'aux momens que son Ennemi peut prendre pour exécuter un dessein, est utile & profitable à son Prince.

Car dans cette occasion, il est certain qu'un Général moins vif, & moins pénétrant que M. de Luxembourg, auroit fait une fin de Campagne désagréable; au lieu que la sienne fut éclatante, & que sans action, elle peut être mise au rang de ses plus belles, par les mouvemens judicieux dont elle fut remplie.

Il ne se passa rien en Allemagne ni en Italie, qui mérite mes réflexions. La mort de M. de Luxembourg arrivée au commencement de l'année 1695. changea absolument la face des affaires du Roi en Flandres.

Il fallut donner un nouveau Général à cette Armée, qui sous le commandement de M. de Luxembourg avoit toujours été victorieuse, quand elle avoit combattu, & supérieure, quand elle n'avoit seulement fait que se remuer sous un si grand Général.

Le choix tomba sur M. le Maréchal de Villeroi pour l'Armée principale. La seconde Armée fut donnée à M. le Maréchal de Boufflers subordonné à M. le Maréchal de Villeroi; & le Roi par le projet de Campagne pour cette année, ne chargea ce nouveau Général en Chef, que de la conservation des conquêtes précédentes, sans lui demander de se commettre à des événemens, dont il ne croioit pas les succès si sûrs, quoiqu'avec les mêmes Troupes toujours victorieuses, qu'il les

auroit pû penser, lorsqu'elles étoient conduites par M. le Maréchal de Luxembourg. M. le Prince d'Orange de son côté défait d'un aussi redoutable adverfaire que l'étoit M. de Luxembourg, devant lequel il n'osoit plus se commettre, songea à prendre un air de supériorité sur nos nouveaux Généraux, & pour cela forma le dessein du Siège de Namur, qu'il couvrit par des préparatifs immenses dans les Places des Espagnols du côté de la mer & de la Flandre, voulant par-là nous donner des attentions égales pour Dunkerque, Ypres, Tournai, & Namur.

Le Roi, qui comme je viens de dire, avoit pour cette Campagne pris le parti de la défensive en Flandres, & qui étoit persuadé que M. le Prince d'Orange feroit tous ses efforts pour entreprendre, songea également à pourvoir ces quatre Places.

Il faut remarquer que Namur & Dunkerque faisoient la droite & la gauche de l'étenduë du Pais à protéger. Namur au confluent de la Sambre dans la Meuse, Dunkerque sur la mer; Tournai sur l'Escault, & Ypres près de la Lys, faisoient le centre de cette étenduë de Pais.

Pour mettre donc à l'ouverture de la Campagne, nos Armées dans une disposition également à portée de protéger ces quatre Places, le Roi voulut que l'Armée de M. le Maréchal de Boufflers s'assemblât vers Mons, pour observer Namur; & que celle de M. le Maréchal de Villeroi s'assemblât entre l'Escault & la Lys, pour protéger Ypres, Dunkerque & Tournai.

On mit outre cela dans Namur une puissante garnison d'Infanterie, parce que cette Place étoit à une assez grande distance des autres, & que d'ailleurs elle est difficile à aborder.

On donna à M. de Montal, chargé en particulier de la défense de Dunkerque, un petit Corps avec lequel il se tenoit campé à l'Abbaïe de Lo, entre Dunkerque & la Kenoque.

Je fus destiné pour la défense d'Ypres, en cas que ce fût cette Place que les Ennemis voulussent attaquer.

M. de Créqui fut destiné pour Tournai, & M. le Maréchal de Boufflers eut ordre de se jeter dans Namur avec un gros Corps de Dragons, dès qu'il verroit que les Ennemis se détermineroient à faire le Siège de cette Place.

Voilà quelles furent les mesures qui furent prises, pour la conservation ou la défense de ces quatre Places, & pour soutenir la Guerre défensive cette Campagne en Flandres.

M. le Prince d'Orange, dont le véritable dessein étoit sur Namur, le couvrit à l'ouverture de la Campagne par de feintes démonstrations sur les autres Places.

Comme ses forces étoient fort supérieures aux nôtres, & qu'il crut avoir pénétré, que nous ne voulions soutenir cette année qu'une Guerre défensive, il les partagea d'abord avec trop peu de circonspection en

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 167

plusieurs Corps. Il donna à M. l'Electeur de Baviere une Armée, qui s'assembla vers la haute-Dendre, & qui bientôt après vint entre l'Escault & la Lys.

Ce mouvement engagea M. de Boufflers, destiné à l'observer, à venir couvrir les lignes de Courtrai. Le Prince d'Orange donna à M. d'Owerkerque un Corps de Cavalerie, qui vint se placer sur la grande chaussée près de Fleurus. Ce Corps commençoit à marquer le dessein de ce Prince sur Namur, ou Charleroi, & pour lui il vint à Becelaër sur la Heule avec son Armée principale, d'où il détacha M. le Duc de Wirtemberg avec vingt-deux Bataillons & quelques Escadrons, pour venir par Dixmude jusques vis-à-vis de la Kenoque & de la Fintelle.

Cette premiere disposition, par laquelle ce Prince croïoit donner également jalousie à toutes nos Places, étoit fort hazardeuse, & il n'auroit jamais osé se séparer de la sorte devant une Armée aussi puissante, que celle du Roi le pouvoit devenir en six heures de tems, s'il avoit encore eu M. de Luxembourg en tête.

Pour prouver que cette disposition exposoit nos Ennemis à des inconvéniens irréparables pour toute la Campagne, il faut remarquer, que l'Armée du Roi presque réunie par le mouvement qu'avoit fait M. de Boufflers, en venant garder les lignes de Courtrai, tenoit ainsi tout le Pais depuis l'Escault jusqu'à la Kenoque, & pouvoit en six heures de tems se joindre, pour accabler à son choix, ou l'Armée de M. le Prince d'Orange très-désavantageusement campée à Becelaër, ou l'Armée de M. de Baviere campée devant les lignes de Courtrai, où elle étoit sans communication avec celle de M. le Prince d'Orange.

Il m'auroit même été facile avec les 36. Bataillons & les vingt Escadrons, campés le long du canal de Bouzingen, entre Ypres & la Kenoque, d'accabler M. de Wirtemberg dans le Camp qu'il avoit pris entre la Kenoque & l'Abbaïe de Lo, sans que les Armées principales de Messieurs de Villeroi & de Boufflers eussent eu aucun mouvement à faire, pour soutenir cette entreprise.

Il est certain que le succès d'une de ces trois entreprises auroit changé la constitution de la Guerre défensive, sans exposer l'Armée du Roi à un événement douteux, par la grande supériorité où elle se seroit trouvée, lorsqu'elle auroit voulu agir contre l'un de ces trois Corps des Ennemis, qui étoient également à portée de l'Armée du Roi, & sans communication entr'eux.

Et il est encore certain que ce succès auroit ôté à l'Ennemi toute possibilité de réussir dans le Siège de Namur, qu'il s'étoit proposé de faire, & qu'il auroit pour toute cette Campagne ôté au Roi toutes ses inquiétudes des desseins de ses Ennemis sur ses Places, parce que son Armée se seroit ainsi acquis une supériorité entière sur celle de ses Ennemis, sans s'être commise à un événement douteux.

Cette mauvaise disposition de l'Ennemi dura même plus de huit jours, sans aucun mouvement de notre part pour l'en châtier ; au bout duquel tems, tout étant apparemment prêt pour le Siège de Namur, M. le Prince d'Orange rassembla ses forces dispersées, repassa la Lys & l'Escault ; après quoi M. de Baviere prit le Corps de Cavalerie de M. d'Owerkerque en passant, & alla investir Namur.

Premier exemple dans cette Campagne par rapport à la Guerre défensive, qui fera sentir de quelle conséquence il est à un Prince, de choisir pour quelque espèce de Guerre qu'il ait à soutenir, un Général, qui sçache se conduire de maniere à ne point laisser échaper les occasions heureuses, que son Ennemi ou présomptueux, ou peu judicieux lui presente ; de s'acquérir une supériorité sûre, sans s'être commis.

Car il est certain que dans la conjoncture dont je viens de parler, il auroit suffi de détruire un de ces trois Corps, pour mettre M. le Prince d'Orange hors d'état d'oser de toute la Campagne entreprendre un Siège comme celui de Namur ; parce que la perte d'un de ces trois Corps placés, comme je viens de dire qu'ils l'étoient, entraînoit indispensablement après elle la ruine des autres, ou tout au moins la perte de la supériorité sur les forces du Roi, & par conséquent l'inaction pour l'offensive.

Voilà donc à l'ouverture de la Campagne une occasion perduë par M. le Maréchal de Villeroi, dont la réussite dans l'une des trois entreprises qu'il auroit pû exécuter, étoit capable de changer la constitution de la Guerre, sans commettre les Armées du Roi. Mais comme une premiere faute essentielle en entraîne presque toujours d'autres, il faut encore faire voir dans la suite de mes réflexions sur cette Campagne par rapport à la Guerre défensive, quelles ont été les autres fautes faites par M. le Maréchal de Villeroi, seulement par rapport à cette matiere.

Le Siège de Namur fut donc formé par M. l'Electeur de Baviere avec l'Infanterie de son Armée, celle de plusieurs Princes d'Allemagne, dont il fut joint, & quelque Cavalerie. M. le Prince d'Orange avec toute son Armée, & la Cavalerie que commandoit M. d'Owerkerque sur la grande chaussée avant le Siège de Namur, formoit une Armée d'observance en dehors de la Mehaigne, à portée d'y entrer pour favoriser le Siège, lorsqu'il seroit nécessaire.

M. le Prince de Vaudemont fut laissé pour couvrir les Places de la Flandre, avec soixante & quelques Bataillons, & environ cinquante Escadrons. Ce Corps vint camper auprès de Deynse, entre la Lys & le Mandel.

De notre côté M. le Maréchal de Boufflers, qui avoit côtoïé M. l'Electeur de Baviere dans la marche qu'il faisoit pour aller former le Siège de Namur, s'étoit suivant les ordres du Roi, jetté dans cette Place avec vingt Escadrons de Dragons, & avoit renvoïé à M.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 169

le Maréchal de Villeroi toute son Armée , à la réserve de quelque Cavalerie , qui avoit été destinée pour entrer dans les Places voisines de Namur , pour couvrir le Pais d'entre Sambre & Meuse , & le côté de Dinant.

Ainsi l'Armée de M. le Maréchal de Villeroi se trouvoit fort grosse , & ce Général étoit venu camper dans les lignes de Courtrai , où il n'étoit qu'à trois lieues du Corps , que commandoit M. de Vaudemont.

Voilà quelle étoit la disposition des Armées au commencement du Siége de Namur. Comme je réserve mes réflexions sur ce qu'il auroit été mieux de faire de notre part que ce que l'on fit, lorsque la matiere m'y engagera , & qu'il ne s'agit ici que de ce qui regarde la Guerre défensive ; je ne remarquerai ici que les fautes que fit M. le Maréchal de Villeroi par rapport à cette espèce de Guerre.

Un préalable pour secourir Namur avec un succès vrai-semblablement heureux , étoit d'y pouvoir marcher avec une grande supériorité , & sans inquiétude du Corps considérable , que M. de Vaudemont commandoit en Flandres.

Ce Général s'étoit fort inconsidérément campé à portée de notre Armée infiniment supérieure à la sienne , & d'ailleurs mal postée. M. le Maréchal de Villeroi conçut donc le dessein de l'aller accabler dans son Camp. Ses mouvemens pour rassûrer ce Général ennemi , furent fort judicieux , & sa marche vers lui si secrète , que toute l'Armée du Roi se trouva sur les cinq heures du matin à deux portées de mousquet de la gauche de l'Ennemi , sans qu'il eût eu aucun avis de notre mouvement.

Il y avoit entre la gauche de l'Ennemi & l'Infanterie de l'Armée du Roi , un petit ruisseau qui n'avoit pas plus de cinq ou six pieds de large , & qui en un moment avoit été couvert de ponts faits des portes des maisons voisines du ruisseau. Il n'y avoit donc qu'à faire passer l'Infanterie sur les ponts , & entrer dans le quartier de M. de Vaudemont qui dormoit encore. Ce mouvement dans cette circonstance fait avec vivacité , ne pouvoit souffrir aucune difficulté dans son exécution.

Cependant dans le moment de voir réussir heureusement un projet conduit au point de sa réussite , M. le Maréchal de Villeroi fit prendre à gauche à toute l'Armée pour aller passer le Mandel à Isenghien , à une lieue & demi au-dessus , disant qu'il ne vouloit pas attaquer en colonne un Camp qu'il prenoit en flanc , de maniere que l'Ennemi éveillé décampa avec toute la diligence possible , & débleia tout son Camp , avant que toute notre Armée fût seulement arrivée à Isenghien.

Exemple qui fait connoître , que dans des occasions aussi décisives pour changer la constitution d'une Guerre , & sauver une Place aussi considérable que Namur , il faut qu'un Général soit capable de profiter des fautes que fait son Ennemi.

Ce que je viens d'avancer sera encore mieux justifié par ce qui se

passa le lendemain. Car il sembloit que Messieurs de Villeroi & de Vaudemont dans ce tems-là disputassent entr'eux, à qui feroit le plus de fautes; en quoi pourtant M. le Maréchal de Villeroi l'emporta sur M. de Vaudemont, comme je vais le faire voir.

Il étoit raisonnable de penser, que M. de Vaudemont échappé d'un danger aussi grand que celui qu'il venoit de courir, s'éloigneroit assez de notre Armée pour s'en mettre hors de portée; cependant il ne le fit pas, & il alla se camper sur la hauteur d'Arfelle, le Village d'Enterghen devant lui, sa gauche au Mandel, & sa droite absolument découverte.

M. le Maréchal de Villeroi après avoir passé le Mandel, s'étoit avancé avec toute sa Cavalerie de la droite & la Brigade des Gardes Françaises; il avoit laissé le reste de l'Infanterie derriere avec l'aile gauche de Cavalerie, & il avoit ordonné à l'Infanterie de prendre trois ou quatre Châteaux, dans lesquels les Ennemis avoient des postes d'Infanterie, qui couvroient le front du Camp qu'ils venoient d'abandonner, & qu'ils n'avoient pas eu le tems d'évacuer en se retirant. Cette chétive expédition ne dura guères; après quoi les Troupes restèrent en colonne, comme elles y étoient, en attendant les ordres pour s'avancer, lesquels ordres elles ne reçurent que sur les deux heures du matin, qu'elles marchèrent, & arrivèrent sur les six heures à vûe de l'Ennemi, qui étoit en bataille sur la hauteur d'Arfelle.

Le front de l'Ennemi étoit fort difficile à attaquer; mais il étoit très-facile de faire passer le Mandel à la Cavalerie de la droite, & à quelque Infanterie, pour attaquer le flanc gauche de l'Ennemi, pendant que tout le reste de l'Armée marchant par la gauche, se seroit trouvé devant la droite de l'Ennemi. * On fit même ce mouvement à la gauche de l'Armée sans aucune opposition; & toute cette gauche, & une partie de l'Infanterie du centre, se trouvoient en bataille avec une supériorité infinie devant la droite de l'Ennemi, & à la distance tout au plus de deux portées de Mousquet*.

Enfin tout conspiroit pour la gloire de M. le Maréchal de Villeroi, & la présomption de l'Ennemi lui présentait encore une occasion sûre de faire oublier la faute de la veille; mais il la laissa encore échapper. Sur le point de charger & d'accabler cette Armée, qui pour la seconde fois dans l'espace de vingt-quatre heures, s'étoit par sa faute trouvée au moment d'être totalement détruite, notre Général remit l'affaire au lendemain, quelque instance que l'on pût lui faire, pour l'engager à ordonner, que l'on marchât à la charge.

Ainsi Monsieur de Vaudemont profitant de son bonheur & de notre mollesse, fit la retraite devant nos yeux, aussi tranquillement qu'il l'auroit pû faire hors de notre vûe, à la réserve d'une petite arriere-garde de Dragons & d'Infanterie, que M. le Maréchal de Villeroi permit enfin que l'on chargeât à la droite, & de quelques coups de fusil qui

furent tirés à la gauche sur l'arrière-garde des Ennemis.

Cet exemple servira pour justifier la nécessité de charger du projet d'une Guerre défensive, un Général qui ait les vûes suffisantes, pour ne pas laisser échaper les occasions sûres de changer cette espèce de Guerre défensive en une plus avantageuse.

Car enfin par rapport au sujet que je traite, il est évident que si M. le Maréchal de Villeroi avoit sçu prendre avantage des occasions favorables, qui lui furent présentées par les Ennemis, pour les détruire par parties, il auroit très-certainement par le premier avantage regagné l'égalité entre les deux Armées, ce qui auroit produit l'impossibilité à nos Ennemis de former aucune entreprise.

Ainsi sans commettre l'Armée du Roi, il pouvoit tout au moins changer la Guerre défensive en une Guerre entre Puissances égales, bien moins difficile à soutenir que la défensive.

Depuis cette année jusqu'à la paix de Riswick la Guerre fut presque partout de la troisième espèce, qui est celle que j'ai dit qui se fait entre Puissances égales, puisqu'il n'y eut point d'entreprise, qui en Flandres, en Allemagne, ou en Italie, marquât une détermination de Guerre, autre que celle de cette troisième espèce, à la réserve des Sièges d'Ath & de Barcelone, que le Roi fit faire dans un tems que les Plénipotentiaires pour la paix étoient assemblés, & qu'on étoit même convenu, qu'on se rendroit réciproquement ce qui auroit été conquis pendant la négociation, pourvû qu'elle fût conclûe dans un certain tems.

Je passerai donc aux réflexions à faire sur les incidens qui ont changé la nature des deux premières espèces de Guerre dont j'ai parlé, & qui les ont fait dégénérer en la troisième espèce, qui est celle qui se fait entre Puissances égales, qui en se mesurant continuellement dans leurs mouvemens, ne laissent pas de chercher les occasions de reprendre l'offensive, pourvû que cela devienne possible, sans se commettre mal à propos, & sans qu'un malheur qui n'auroit pas été assez sagement prévu, fasse retomber dans la défensive.

La Triple-Alliance alloit faire dégénérer en Guerre entre Puissances égales, l'offensive commencée en 1667. par le Roi contre les Espagnols, si la paix ne s'étoit conclûe à Aix-la-Chapelle à la gloire du Roi.

En l'année 1672. la Ligue qui se forma contre le Roi, presque aussitôt qu'il eut commencé la Guerre contre les Hollandois, fit bientôt changer la constitution de cette Guerre offensive, & la ramena à cette troisième espèce que le bon Gouvernement du Cabinet, & la capacité de nos Généraux sçurent pourtant toujours rendre profitable au Roi, qui par la paix de Nimégue y trouva des avantages considérables.

En 1673. M. de Montecuculli par l'enlèvement du convoi de Wirtzburg, avoit changé la nature de la Guerre offensive que M. de Turenne faisoit en Allemagne, & avoit forcé ce grand Général à revenir sur

le haut-Rhin, pendant qu'il étoit allé s'établir sur le bas-Rhin; & qu'il avoit contraint le Roi à abandonner ses conquêtes de Hollande. Nos Ennemis même se préparoient à l'offensive en Flandres pour l'année 1674.

Cependant le Roi conquit la Franche-Comté au printems de cette même année. M. de Turenne presque dans le même tems, par le gain du combat de Sintzheim, acquit l'égalité de force avec les Ennemis, M. le Prince en Flandres par l'avantage du combat de Seneff, fit perdre aux Ennemis les moyens de nous faire une Guerre offensive, & les réduisit à l'égalité.

M. de Turenne par les avantages de la bataille d'Emsheim, se conserva encore dans l'égalité, & par le combat de Mulhausen & de Colmar, déclara enfin de la supériorité en sa faveur, & scut par ce moyen changer la constitution de la Guerre, même pour l'année suivante, qui fut celle de sa mort.

Enfin presque toute cette Guerre qui se termina par la paix de Nimègue, fut glorieuse au Roi, soit lorsqu'il l'entreprit en personne, soit qu'il la fit par ses Généraux. De manière que quoiqu'elle fût de la nature de celle qui se fait entre Puissances égales, elle ne laissa pas d'être marquée dans toutes les Campagnes par des entreprises heureuses, & des actions de Guerre éclatantes.

La Guerre qui commença en l'année 1688. & qui ne finit que par le traité de Rîswick, peut être mise au nombre des Guerres de cette troisième espèce. Elle fut d'abord offensive de notre part contre l'Empereur; elle se rendit bien-tôt générale par la Ligue des Puissances de l'Europe contre la France; & dès l'année suivante, qui étoit celle de 1689. elle parut toute défensive de notre part.

En 1690. le Roi reprit l'offensive en Flandres & en Piémont; en Allemagne la Guerre y fut de la troisième espèce, & y resta jusqu'à la Paix; la défensive fut reprise en Piémont, & l'offensive fut le caractère de la Guerre qui se fit en Flandres jusqu'en 1695. qu'elle dégénéra en Guerre entre Puissances égales, pourtant avec quelques marques de supériorité de la part de nos Ennemis, puisqu'ils reprirent Namur.

La Guerre commencée en 1701. pour la succession de la Monarchie d'Espagne, sembloit devoir commencer par l'offensive de notre part, parce qu'il paroïssoit raisonnable de penser que les deux Couronnes de France & d'Espagne réunies pour leurs intérêts communs, ne devoient point souffrir que les Puissances qui vouloient s'unir en faveur de la maison d'Autriche Allemande, eussent pris les mesures convenables pour agir de concert, & attaquer de toutes parts les Etats séparés de la Monarchie d'Espagne.

Il falloit faire déclarer la République de Venise pour la tranquillité & le repos des Etats de la Monarchie d'Espagne en Italie; & il n'a pas été prudent de s'être contenté de l'offre d'une Neutralité,

qu'on devoit présumer qui seroit avantageuse à l'Empereur, & que les Vénitiens permettant aux deux partis de passer sur leurs terres; pourvû que les Troupes païassent ce qu'elles prendroient; ou con-
sommeroient; on devoit croire que les Troupes de l'Empereur y en-
treroient les premières, parce que sans cela elles ne pourroient pass'ap-
procher des Etats du Roi d'Espagne, tous situés en-deçà du Mincio.

Par cette première faute la Guerre commença en Italie par la dé-
fensive de notre part, & a toujours continué à y être telle jusqu'en 1706.
que des événemens, qui trouveront leur place ailleurs, firent perdre à la
Monarchie d'Espagne tous ses Etats d'Italie.

Il y a eu pourtant un moment favorable, pour faire changer la na-
ture de cette Guerre défensive, & peut-être même pour la terminer
glorieusement pour les deux Couronnes; c'est celui qui a suivi le
combat de Calcinato.

Le projet en avoit été capablement fait par M. de Vendôme; l'exé-
cution en avoit été heureuse, mais il auroit été nécessaire; que ce Gé-
néral eût en plus de vivacité pour marcher jusqu'à Salò sur le lac de Guar-
dia, afin que les Allemands ne pussent pas songer à se rassembler que dans
le Trentin; & qu'en même tems ce Général eût fait passer l'Adige à son
Armée, & l'eût portée jusqu'au débouché des Alpes.

Si M. de Vendôme avoit fait ce mouvement, il chassoit absolument
les Allemands de toute l'Italie, & les réduisoit à abandonner cette
Guerre, au moins pour cette année, pendant laquelle il n'auroit pas été
impossible d'engager les Vénitiens & les autres Puissances d'Italie, à
concourir avec nous à son repos pour l'avenir.

Ce manque de vivacité de M. de Vendôme lui fit donc perdre le fruit
du combat avantageux de Calcinato; & n'apporta aucun change-
ment à la constitution de la Guerre d'Italie, parce que M. le Prince Eu-
gene eut le tems de faire venir de nouvelles Troupes des Princes d'Al-
lemagne, & de rétablir la Guerre en Italie.

Il falloit en Allemagne mettre en force, & en mouvement, les Alliés
que nous y avons, qui étoient les Electeurs de Bavière & de Cologne,
& le Duc de Volsfembutel.

Ce manque d'attention nous fit perdre le Duc de Volsfembutel avant
l'ouverture de la Campagne de 1701. & l'Electorat de Cologne
dans la suite de cette Campagne; de manière que la Guerre avanta-
geuse que nous aurions pû faire en Allemagne du côté du bas-Rhin, se
tourna bientôt en défensive de notre part.

Les fautes particulières faites pendant cette Campagne, peuvent être
attribuées à M. le Maréchal de Boufflers, qui ne se fit point un capital
de soutenir Keiserwert, & dont les mouvemens incertains donnèrent
les moïens à nos Ennemis de se porter à la basse-Meuse, après la prise
de cette Place.

Ainsi l'on peut dire, que de ce côté-là la Guerre qui y avoit commencé, & qui devoit s'y tenir offensive, dégénéra bientôt en une défensive même honteuse.

A l'égard de la Hollande, il falloit retenir les Troupes que les Etats Généraux avoient dans les Places Espagnoles, jusqu'à ce que l'on eût pris avec eux des sûretés qu'ils n'armeroient pas, & n'entreroient dans aucune Ligue contre les deux Couronnes.

Il auroit même été bien utile de donner à cette République soigneuse de sa conservation, des sûretés contre les justes appréhensions qu'elle pourroit concevoir de la nouvelle grandeur de la Maison de France; & quand il en auroit coûté un peu de terres & quelques Places à la Monarchie d'Espagne, ç'auroit été peu de chose, pour s'assurer que les Hollandois ne prendroient aucune part dans la querelle de l'Empereur.

Il falloit aussi prendre des mesures avec eux pour le commerce, si avantageuses & si exclusives pour les Anglois, qu'on eût pû être certain, que ces avantages pour leurs Négocians les eussent détachés de leur union avec l'Angleterre; union que le Roi Guillaume qui venoit de mourir, avoit sçu conserver avec un soin extrême entre ces deux Puissances, quoique toujours jalouses l'une de l'autre pour la supériorité de la mer & du commerce.

Mais toutes les mesures sages, dont je viens de parler, ne furent qu'imparfaitement prises, ou même négligées, de sorte que de notre plein gré, nous laissâmes dans l'inaction échaper les moïens de faire d'abord une Guerre offensive, qui n'auroit point été de durée par la grande supériorité, où se trouvoient alors les deux Couronnes réunies, & parce qu'il n'auroit fallu commencer cette Guerre, qu'en offrant continuellement la Paix, pourvû qu'on eût eu des sûretés de sa durée.

Nos Ennemis donc après avoir pendant près de dix-huit mois levé des Troupes, & pris toutes les mesures entr'eux, pour attaquer de toutes parts les Etats de la Monarchie d'Espagne, nous déclarèrent la Guerre, & la commencèrent eux-mêmes par une offensive, qui fut pendant quelque tems soutenüe avec quelque espèce d'égalité en Italie, mais avec beaucoup d'inégalité du côté du Rhin & de la Meuse.

Les raisons des événemens surprenans de cette Guerre, qui dure encore pendant que j'écris, trouveront leur place dans la suite de cet ouvrage.

CHAPITRE LIV.

De l'Assemblée des Armées.

Quoiqu'il paroisse par le titre de ce Chapitre, qu'il ne comprenne que le rendez-vous général des Troupes, qui doivent compo-

fer une Armée, en un seul lieu pour y camper ; cependant comme il y a plusieurs raisons & des tems différens pour faire cette assemblée, il me paroît nécessaire de donner ici quelques préceptes généraux sur ce sujet.

L'Armée s'assemble une premiere fois à l'ouverture d'une Guerre, & tous les ans à l'ouverture de la Campagne, pour entreprendre un Siège, ou pour occuper un poste avantageux pour les subsistances.

Elle s'assemble entière, ou par parties séparées. Si l'Armée s'assemble une premiere fois à l'ouverture d'une Guerre, ou cette Guerre est offensive, ou elle est défensive. Si elle est offensive, il faut avoir précédemment disposé les quartiers, & donné les ordres pour la marche des Troupes de leurs quartiers au rendez-vous de l'Armée, en sorte qu'elles y arrivent toutes à même jour s'il se peut. Ces mesures peuvent être justes, si l'on se proportionne pour les jours de marche, que doivent faire les Troupes de leurs quartiers au lieu du rendez-vous général de l'Armée.

La raison pour faire ce grand mouvement tout d'un coup, est pour donner de la terreur à l'Ennemi que l'on attaque, & pour le prévenir. En ce cas, il faut que toutes les choses nécessaires à l'exécution de l'entreprise méditée, se trouvent en même tems à la suite de l'Armée, ou au moins à une portée qui ne retarde pas l'entreprise.

Si l'Armée s'assemble pour soutenir une Guerre défensive, on doit la commencer par l'assemblée de l'Infanterie en plusieurs gros Corps, soit sous, soit dedans les Places qu'on craint que l'Ennemi n'attaque, tant pour lui rendre sa premiere entreprise plus difficile, que pour pouvoir faire travailler cette Infanterie à la réparation des ouvrages de la Place, ou à la construction de nouveaux ouvrages.

On campe cette Infanterie sous une Place, dans un Camp retranché & protégé de la Place, s'il y a commodité & avantage à le faire ; ou on la loge dans la Place même, s'il y a des couverts suffisans, ou que l'on ne juge pas pouvoir prendre avec sûreté ce Camp retranché sous la Place.

Il ne faut, en ce cas, mettre de la Cavalerie dans ces Places, que ce qu'il en faut, tant pour avoir des Partis dehors, & sçavoir des nouvelles des mouvemens des Ennemis, & les faire sçavoir au Général, que pour la défense de la Place en cas de Siège.

Tout le reste de la Cavalerie doit tenir la Campagne sans s'enfermer, de peur qu'elle ne soit investie par l'Armée ennemie ; mais pourtant avec la sagesse requise pour sa sûreté, & pour la liberté de ses mouvemens, qui peuvent avoir plusieurs vûes, soit d'introduire un secours de Troupes, ou un convoi, soit d'incommoder l'Ennemi dans ses fourages & ses convois.

Lorsque dans la suite d'une Guerre, on veut assembler l'Armée pour ouvrir la Campagne, il faut faire avancer l'Infanterie la premiere dans les Villes les plus proches du lieu, où l'on a résolu d'assembler l'Armée, afin qu'elle n'ait pas beaucoup à marcher pour s'y rendre.

La Cavalerie peut être laissée en arrière, dans des lieux commodes pour sa subsistance, soit en sec, soit en verd, comme il a été dit, quand j'ai parlé des pâtures.

Si le Général a pour objet de faire un Siège à l'ouverture de la Campagne, pour lequel on se sera précédemment arrangé, ou la Place qu'il veut attaquer est voisine de plusieurs Villes de son Prince, & l'objet unique; ou il veut donner jalousie à plusieurs Places également à portée de pouvoir être attaquées, afin de tomber sur la moins pourvûe.

Si son objet d'attaque est de la premiere nature, il doit assembler son Armée en plusieurs Corps, également d'Infanterie & de Cavalerie, afin qu'ils se mettent tous en mouvement en même tems, par proportion du chemin qu'ils ont à faire, pour arriver tous ensemble sur le terrain de l'investiture, dont chaque Officier général menant ces Corps, aura connoissance de celui qu'il doit occuper.

Que si la Place que le Général veut attaquer, est hors de portée d'être investie par une seule marche de ces Corps séparés, comme il vient d'être dit; ou qu'il ait à donner jalousie à plusieurs Places, pour tomber sur la moins pourvûe, il faut qu'en ce cas, l'assemblée de son Armée soit générale; qu'aussitôt qu'elle est assemblée, il se porte en avant vers la Place qu'il ne veut point attaquer; qu'il fasse faire en arrière des mouvemens de Pionniers & de grosse Artillerie, comme s'ils regardoient cette Place, afin d'y porter toute l'attention de l'Ennemi.

Que si effectivement il prend tous ces faux mouvemens pour vrais, & diminue son attention sur la Place qu'on a résolu d'attaquer, elle sera promptement investie par toute la Cavalerie, à la suite de laquelle on fera marcher l'Infanterie, avec plus de diligence qu'il se pourra.

Que si le Général assemble son Armée pour occuper un poste avantageux pour les subsistances, comme on doit supposer qu'il ne regarde pas les vivres, mais les fourages qu'on veut prendre & ôter à l'Ennemi, c'est à sa prudence à se donner ce poste commode, par la connoissance qu'il a du pais & de l'état de l'Ennemi.

La maxime générale en ce cas, est seulement que ce lieu soit sain par lui-même, bon par son assiéte, & commode, tant pour prendre sans risque les fourages en avant, qu'il veut ôter à l'Ennemi, que pour se conserver ceux du derrière de l'Armée; & enfin que ce poste ne soit pas d'une trop grande garde.

Je ne prescrirai rien de nouveau, en cas que l'Armée s'assemble entièrement, en ayant déjà parlé dans les articles précédens. Je dirai seulement qu'en cas qu'elle s'assemble par Corps séparés, le Général doit toujours observer que ces Corps soient placés avec commodité, par premiere & seconde ligne, afin de pouvoir se rassembler sans confusion sur le terrain qu'on a résolu de faire occuper par l'Armée, lorsqu'on l'assemblera.

Que si les quartiers sont couverts d'une rivière, ou d'un bon ruisseau,

il

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 177

Il doit y avoir de l'Infanterie dans chaque quartier de Cavalerie pour le garder. Que si ces quartiers sont à découvert, il y faut prendre les mêmes précautions que celles dont je parlerai, lorsque je traiterai des quartiers de fourages.

REMARQUES.

J'en'ai vû faire que trois fautes considérables dans la manière d'assembler une Armée qui doit agir offensivement.

La premiere a été faite en 1667. lorsque le Roi assemblea son Armée auprès d'Amiens. Elle y étoit trop éloignée du premier objet d'action qu'on s'étoit proposé, qui étoit celui de Charleroi.

Il ne faut point sans une nécessité absolüe, faire faire une trop longue marche à une Armée pour la premiere après son assemblée. La raison est que l'on en fatigue trop les hommes & les chevaux, qui sortent du repos, & par conséquent que pour le reste de la Campagne, l'Armée se trouve moins bien servie de ses équipages particuliers, & même de ceux des Vivres, & de l'Artillerie.

Si l'Armée du Roi avoit été assemblée vers le Casteau-Cambresis elle n'auroit pas moins donné de différentes attentions aux Espagnols, & elle n'auroit pas été si fatiguée, qu'elle l'étoit lorsqu'elle arriva à Charleroi, où elle fut obligée de faire un trop long séjour pour une Armée, dont l'objet étoit d'agir offensivement, & dont suivant les véritables maximes de la Guerre offensive, le premier mouvement doit porter sans perte de tems à l'exécution de l'entreprise méditée.

La seconde faute que j'ai vû faire, même beaucoup plus considérable que celle dont je viens de parler, est celle que fit M. de Catinat en 1690. à l'ouverture de la Guerre en Piémont.

L'Armée du Roi débouchoit également par la vallée de Suze, & par Pignerol, & les Troupes de M. de Savoie étoient encore dans ce tems là répandues sur les frontières de son Etat.

Il auroit donc été judicieux, pour commencer la Guerre par une offensive avantageuse, d'assembler l'Armée du Roi dans un bon pais, d'où elle pût empêcher, que les Troupes de Savoie ne pussent s'assembler pour protéger Turin, & où elle eût une longue & commode subsistance. Tous ces avantages se trouvoient sur la plaine de Milleseurs près de Turin, également à portée des deux débouchés de la vallée de Suze, & de Pignerol.

Cette manière d'assembler l'Armée du Roi lui acqueroit la supériorité pour toute la Campagne, & la portoit tout-à-coup sur le grand objet d'entreprise, qui étoit Turin. Mais au lieu d'assembler l'Armée de cette manière, qui étoit la plus aisée, M. de Catinat sortit de la vallée de Suze, où il étoit avec une partie de son Armée; il ne fit que

la montrer à Turin, & vint chercher l'autre partie qui étoit auprès de Pignerol, & se campa à Macel, où il resta même plusieurs jours.

Par cette faute dans la manière d'assembler son Armée à l'ouverture d'une Guerre, que M. de Savoie n'auroit pas été en état de soutenir, si elle avoit été bien commencée, M. de Catinat donna à ce Prince tout le tems dont il eut besoin, pour assembler ses Troupes auprès de Turin, & pour se faire joindre aux Espagnols, qui vinrent du Milanès au secours de M. de Savoie avec tout ce qu'ils purent tirer de Troupes de cet Etat.

Ainsi donc la Guerre de Piémont, qui à sa déclaration pouvoit, & devoit même être offensive de notre part, par cette seule faute dans la manière d'assembler l'Armée, se tourna d'abord en une Guerre entre Puissances égales.

La troisième faute a encore été faite par M. de Catinat en 1701. lorsqu'il assembla l'Armée du Roi en-deçà de l'Adige. Je sçai qu'on a dit qu'elle avoit son excuse par rapport à lui, sur les Ordres de la Cour, de ne point entrer dans les Etats de la République de Venise au-delà de l'Adige; mais au moins cette faute capitale ne peut-elle avoir d'excuse du côté de la Cour, qui devoit connoître la constitution de ce pays, & sçavoir qu'en portant d'abord l'Armée du Roi jusqu'aux débouchés des défilés du Tirol & du Trentin, il devenoit impossible à M. le Prince Eugène de sortir en Corps d'Armée de ces défilés, pour combattre M. de Catinat placé avantageusement aux débouchés, & de faire subsister sa Cavalerie dans une plaine, dont il n'auroit pas été le maître.

CH A P I T R E L V.

Des Marches.

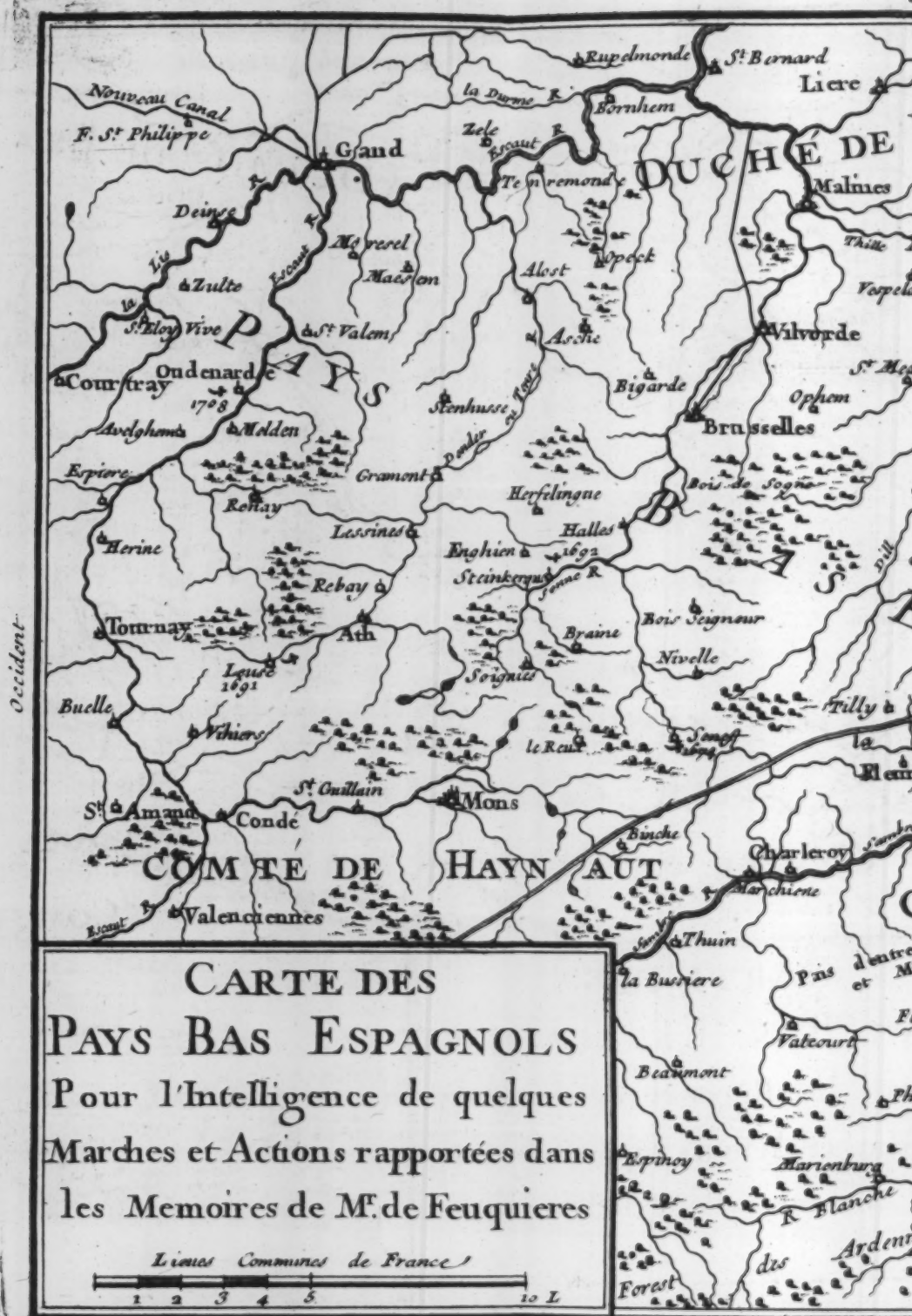
L Es marches des Armées se doivent regler sur le pays dans lequel on veut marcher, sur le tems, sur l'attention à la portée de l'Armée ennemie, & sur le dessein que l'on a formé. En général, on doit toujours marcher comme on est campé, ou comme on veut camper, & comme on veut combattre.

Lorsqu'on se règle sur le pays dans lequel on veut marcher, il faut considérer premierement de quelle nature il est; si on est hors de portée de l'Ennemi, ou si on le peut rencontrer dans la marche.

Si le pays est ouvert, il faut marcher en bataille, non pas de front, mais en colonne, par aile; celles de la Cavalerie couvrant le Corps de l'Infanterie; & suivant l'éloignement, ou le voisinage de l'Armée ennemie, placer le gros & menu bagage entre les colonnes, ou derrière les colonnes.

Si l'Ennemi est hors de portée, il ne faut pas pour cela laisser en dehors des colonnes les gros ni les menus bagages, non plus que l'Ar-

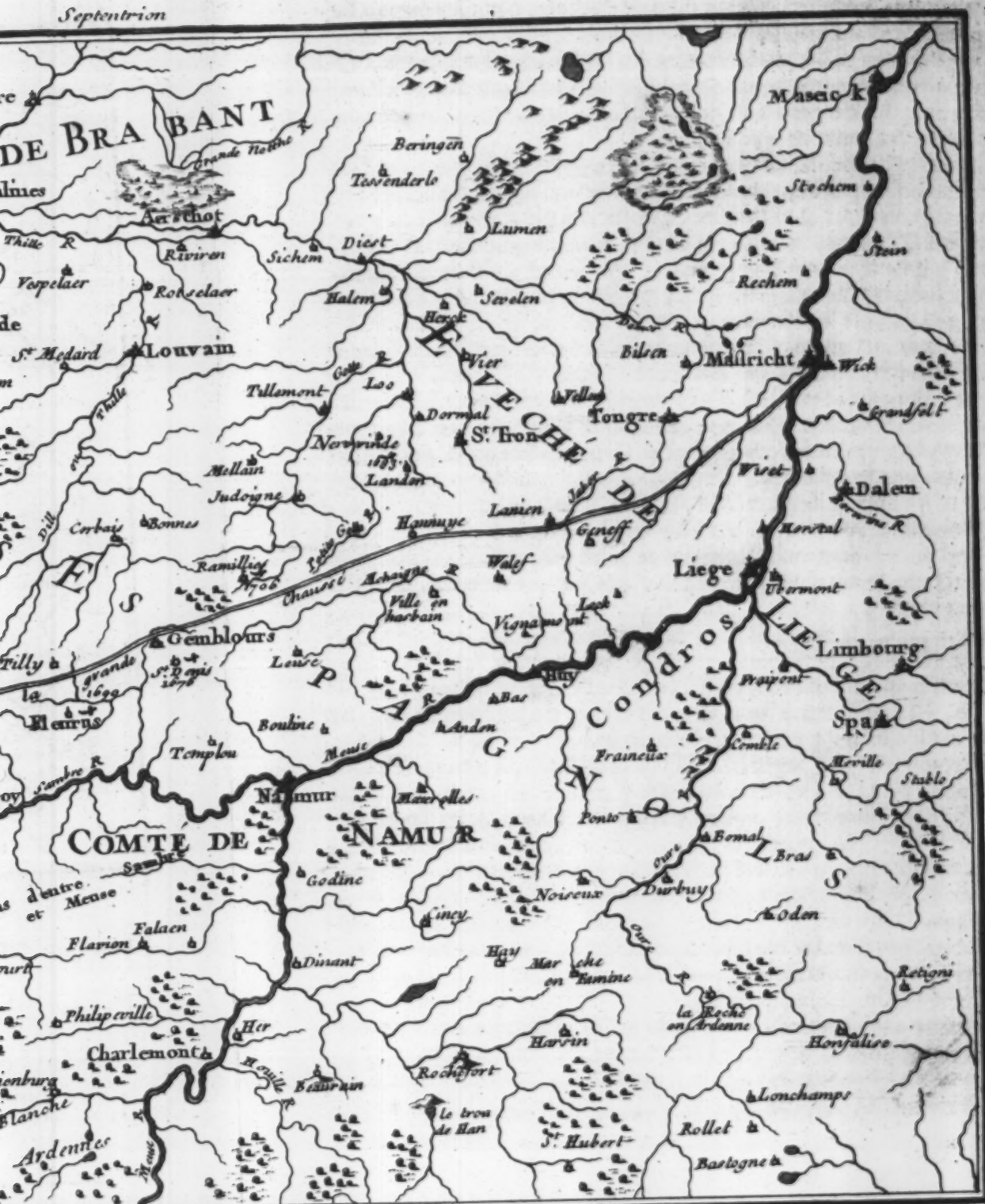




Occident

Septentrion

DE BRA BANT



Midy

rp®

Artillerie, qui doit toujours, autant qu'il est possible, occuper la marche la plus proche de l'Infanterie.

Il ne faut jamais laisser à découvert les colonnes d'Artillerie, de gros & de menus bagages, à cause qu'il les faut garantir contre les petits Partis, soit des Places, soit de l'Armée ennemie, qui se prévau- droient de ce manque de précaution.

Si l'Ennemi est proche, & que le pais soit assez ouvert, pour que l'on puisse marcher sur plusieurs colonnes, il ne faut laisser entre les marches des deux colonnes, que la seule colonne d'Artillerie, & faire marcher derrière l'Armée, ou sur la droite, ou sur la gauche des colonnes, tous les gros & menus bagages en dehors des colonnes des Troupes.

En ce cas-là, on les couvrira de ce qu'il conviendra de Troupes, pour les garder contre les Partis, qui pourroient s'être glissés dans les derrières de l'Armée, ou qui seroient embusqués sur les flancs; & l'on ne souffrira jamais que ces colonnes devancent la tête de l'Armée.

Une précaution générale, est d'avoir toujours, & indispensablement, un nombre de travailleurs à la tête de chaque colonne, pour racommoder les ponts, ouvrir les passages trop étroits, & racommoder des mauvais pas dans les chemins, afin que rien ne retarde la marche de l'Armée, & n'oblige à défilé. Ceci s'entend d'une marche imprévue, & tenue secrète par des raisons; sans quoi il est prudent au Général, dès qu'il est arrivé dans un Camp, de se faire préparer d'avance plusieurs marches, pour se servir de celle qui lui conviendra, lorsqu'il voudra marcher.

Si on se règle sur le tems, il suffit de dire qu'on ne doit jamais sans nécessité forcer les marches; elles ruinent les hommes & les chevaux. Si on est attentif aux mouvemens que l'Ennemi peut faire dans le tems de la marche, elle ne scauroit être faite avec trop de précaution, & doit être débarrassée de ses gros & menus bagages.

Les attentions par rapport à l'Ennemi, sont en grand nombre. Ou l'on marche à lui pour le combattre; ou l'on se retire de devant lui pour éviter le combat; ou l'on change de Camp pour se donner des commodités, soit pour les vivres, soit pour les fourages; ou on veut les ôter à l'Ennemi; ou l'on veut l'attirer dans un nouveau pais; ou on veut empêcher qu'il n'y entre; ou on veut passer des défilés ou une riviere devant lui; ou on veut empêcher qu'il ne les passe; ou on veut investir une Place dont on croit pouvoir faire le Siège; ou on veut empêcher qu'il n'en investisse une, qu'on auroit peine à secourir, quand l'investiture en seroit faite.

Voilà donc dix objets différens, que le Général peut avoir de faire marcher son Armée, & qui s'exécutent de différentes manieres.

La marche de l'Armée se réglant donc sur l'exécution d'un dessein, qui tombe dans un des cas dont je viens de parler, il est présupposé

que les événemens précédens vous ont mis en état d'exécuter. Car il est de la prudence à la Guerre, de ne jamais rien entreprendre, sans avoir prévu tout ce qui en peut troubler le succès. La réputation d'heureux ne suffit pas à un Général; celle de sage & de prévoiant lui est plus utile, & beaucoup plus nécessaire.

Quoiqu'il soit presque impossible de donner des regles certaines sur toutes les différentes manieres de faire marcher une Armée, dont je viens de parler; cependant je ne laisserai pas de poser des principes généraux sur chaque maniere de marches, qui suffiront pour prescrire des maximes, capables de faire éviter les inconveniens principaux, qui peuvent arriver dans les marches, & pour les rendre sûres & aisées.

Lorsqu'on marche à l'Ennemi pour le combattre, ou l'on part de loin, ou l'on part de près. Si l'on part de loin, il faut multiplier autant qu'il est possible, les colonnes de Troupes afin de faire plus de diligence, au moins jusqu'à ce que l'on soit à portée du pais, où l'on croit trouver l'Ennemi.

En ce cas il faut tâcher de se procurer plusieurs marches pour la colonne d'Artillerie, même en faire marcher quelques Brigades à la tête des colonnes d'Infanterie; & cela afin que l'Artillerie arrive assez tôt pour être placée sur la ligne suivant l'ordre de bataille.

Les gros bagages de l'Armée doivent avoir été renvoyés en lieu, où ils soient en sûreté, & les menus bagages ne doivent marcher qu'à la suite, même de loin, & laissant entr'eux & les Troupes, une distance qui empêche qu'ils ne se broüillent avec les colonnes des Troupes, si elles faisoient quelques petites altes, pour des raisons qui n'arrivent que trop fréquemment dans les marches.

Cette distance doit même être suffisante, pour laisser un espace entre les menus bagages, & la seconde ligne, capable de réformer sans embarras la premiere ligne, si dans le commencement du combat, il y en avoit une partie de renversée par l'Ennemi. Il est même encore plus prudent à un Général, qui marche à son Ennemi pour le combattre, d'être absolument débarrassé de ses menus bagages, quand même l'Armée en devroit souffrir quelques heures.

Il faut mettre à la tête des colonnes de bagages, des détachemens qui contiennent les valets, & les empêchent de s'approcher de trop près des colonnes des Troupes, comme il vient d'être dit, à leur queue, & sur les flancs des escortes, pour les empêcher d'être pillés & mis en confusion par de petits Partis ennemis, qui pourroient être dans les flancs, ou dans les derrieres de l'Armée.

Il faut que la marche du Corps de l'Armée soit précédée de quelques heures par un Corps de Cavalerie, ou de Cavalerie & d'Infanterie, suivant le pais, afin que ce Corps détaché éclaire la marche, & empêche que l'Armée ne soit surprise en colonne, en cas, comme il peut fort

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 181

bien arriver, que le hazard eût fait faire à l'Ennemi le même mouvement, pour marcher en avant, que l'on feroit pour aller combattre.

Ce Corps détaché doit être commandé par les Officiers Généraux de jour, s'ils sont gens de confiance; sinon le Général en doit choisir de bons pour une pareille commission, parce qu'elle est d'une fort grande conséquence.

Ce Corps doit faire des altes de tems en tems, parce que, comme il marché légèrement, & sans aucun embarras, il ne faut pas qu'il s'éloigne trop du Corps de l'Armée, auquel il faut qu'il donne continuellement des nouvelles de ce qu'il voit, ou de ce qu'il apprend. Et pour cela il doit avoir plusieurs petits Partis devant lui, & sur ses flancs; la nature du pais par lequel il passe, lui sert de regle pour la maniere de se conduire avec sûreté & prudence.

Il faut que tous les Officiers généraux marchent à la tête des ailes & des colonnes, suivant l'ordre de bataille; & les Officiers particuliers à la tête de leur Corps.

Les Gardes nouvelles doivent précéder la marche du Corps de l'Armée. C'est à la tête de ces Gardes que doit marcher le Maréchal de Camp, qui entre de jour, & le Lieutenant Général de jour à la tête du Corps détaché de toute l'Armée.

Le campement doit être gardé au Corps de l'Armée, jusqu'à ce qu'on soit arrivé sur le terrain où le Général veut camper, sans avoir trouvé l'Ennemi. Alors le Maréchal de Camp aiant posté les Gardes nouvelles tout le plus avant qu'il se peut, pour découvrir le pais, & le Lieutenant Général, avec le Corps détaché, s'étant avancé pour couvrir les Gardes, le Maréchal de Camp revient pour déterminer la droite & la gauche du Camp; il envoie chercher le campement, & distribue le terrain sur lequel ensuite l'Armée arrive, & se met en bataille par premiere & seconde ligne, pose les armes, & campe.

On fait cependant arriver les bagages; après quoi on doit faire sortir les Fourageurs, qui pour ce premier soir, ne doivent fourager qu'entre dedans des Gardes. Le fourage rentré, les Troupes détachées reviennent au Camp, les Gardes se rapprochent du poste que le Maréchal de Camp leur aura marqué; & lorsque la nuit est proche, elles reviennent à leur poste de nuit, que le Maréchal de Camp leur aura aussi marqué.

Après que l'ordre est donné, les Partis commandés sortent du Camp, & s'avancent vers le lieu, où l'on sçait qu'est l'Ennemi, pour tenir l'Armée avertie de tout, de crainte de surprise, & pour éclairer la marche du lendemain, en cas qu'il y en ait une à faire.

Voilà à peu près, ce qui se peut donner de maximes générales sur la maniere de marcher en avant, & vers l'Ennemi. Tout ce qui se peut pratiquer d'ailleurs en pareil cas de plus particulier, réside dans la nature du pais, que l'Armée traverse.

Que si l'Armée marche en arrière pour éviter le combat, elle fait marcher d'avance, & même avant la nuit qui doit précéder la marche en arrière, les gros & les menus bagages avec une bonne escorte, dont le Commandant sçait jusqu'où il faut qu'il marche; ensuite la plus grande partie de l'Artillerie, avec une partie du Corps destiné à sa garde, n'en conservant que quelques brigades auprès de l'Infanterie, en cas de besoin.

Toute l'Armée se tient en bataille, sous les armes, jusqu'à ce que tout le Camp soit débarrassé. Que si l'Armée a des défilés derrière son Camp, ils doivent avoir été auparavant ouverts, & les ouvertures & passages multipliés autant qu'il aura été possible, & leur tête gardée par de l'Infanterie, & même du canon, s'il se trouve des endroits propres à y en placer, pour être servi contre l'Ennemi avec succès.

On doit tenir devant la première ligne, les vieilles Gardes du Camp, & un Corps détaché pour faire l'arrière-Garde de tout. * Les nouvelles Gardes peuvent faire la tête de l'Armée lorsqu'elle se met en marche, afin d'être placées où elles doivent être, lorsque l'Armée arrivera sur le terrain où il a été résolu de la faire camper. *

Lorsque les défilés sont entièrement débarrassés, & leur tête gardée par l'Infanterie qui y aura été postée, l'Armée marchera par la seconde ligne à colonne renversée, & chacun des Officiers qui conduit une colonne, entrera dans le défilé qui lui a été marqué, observant bien de ne point embrouiller la marche d'une autre colonne.

Quand cette seconde ligne a passé le défilé, elle se retourne, & se met en bataille pour attendre que la première soit passée, ou pour la soutenir en cas qu'elle soit pressée par l'Ennemi.

Lorsqu'il en est fort proche, & qu'il veut absolument engager une affaire, on doit les jours précédens la marche avoir fait faire un grand retranchement qui couvre le front de l'Armée, quelques-fois même deux. Ce second ne doit pourtant être que de grands redans devant les défilés, pour y placer beaucoup d'Infanterie; les flancs de ces redans doivent être ouverts, pour que la Cavalerie puisse entrer dans les défilés par les côtés, sans couvrir les redans, dont le feu de l'Infanterie, qui y est placée, doit protéger son entrée.

En ce cas, il est bon que ce soit la seconde ligne d'Infanterie qui entre dans ces redans de jour, & qu'il n'y ait que la seconde ligne de Cavalerie, qui marchant à l'entrée de la nuit, se forme de l'autre côté du défilé; & après que tout ce qui a marché est placé, on fait marcher la première ligne en colonne renversée, qui continue sa marche, jusqu'à ce qu'elle ait passé le défilé, où elle se met en bataille, pour y attendre l'arrivée du Corps détaché, les Gardes, & ensuite l'Infanterie qui étoit dans les redans devant les défilés, & celle qui en gardoit la tête; après quoi tous ces Corps étant rejoints à l'Armée dans leur ordre de marche, les vieilles Gardes & le Corps détaché en font l'arrière-Garde, jusqu'à ce

qu'on soit arrivé dans le Camp qu'on aura voulu prendre.

Que si l'Armée qui veut éviter le combat, a une rivière à passer au lieu de défilé, les précautions à prendre pour la sûreté sont encore bien plus grandes. Et voici en général celles que je pense qu'on doit observer.

Le Général doit enfermer son Armée dans de bonnes lignes, qui en couvrent les flancs jusqu'à la rivière, de l'autre côté de laquelle, en dehors de ses flancs, il doit établir de grosses redoutes bien remplies de canon & d'Infanterie, afin que l'Ennemi ne prenne point les flancs de l'Armée, & ne cherche point à séparer les Troupes qui seront en bataille, des ponts sur lesquels elles doivent passer. On doit aussi faire un second retranchement qui couvre tous les ponts, & qui soit ouvert de distance en distance, à côté des ponts, pour laisser le passage libre à la Cavalerie, dont la retraite est toujours beaucoup plus difficile que celle de l'Infanterie, lorsqu'il faut qu'elle passe sur des ponts. Dans ce second retranchement doit être placé un gros Corps d'Infanterie.

Intérieurement à ces deux retranchemens, on peut encore couvrir d'un redan chaque pont, & y mettre de l'Infanterie, pour faciliter la levée desdits ponts, quand l'Armée aura achevé de passer.

Les gros & menus bagages doivent avoir précédé d'un tems considérable la marche de l'Armée; la Cavalerie doit aussi précéder la marche de l'Infanterie. La première Infanterie qui passe la rivière doit être postée, & retranchée sur l'autre bord dans les redoutes qui doivent protéger les flancs de l'Armée. Rien ne doit être vu marcher par l'Ennemi, afin qu'il n'apprenne pas le tems de la marche pour attaquer; parce que le désordre est fort à craindre en pareil cas; & si l'Ennemi est à la vue du Camp, il ne faut marcher que de nuit, après pourtant que les seconds retranchemens, les redans & redoutes auront été garnies de jour pour éviter le désordre. Ce tems doit pourtant être pris de manière que ce mouvement ne puisse point être vu par l'Ennemi.

La troisième manière de faire marcher l'Armée, qui est celle où elle change de Camp pour la commodité des subsistances, n'a rien de particulier pour les précautions, & tombe dans les maximes générales pour les marches.

La quatrième, qui est celle où l'on marche pour ôter à l'Ennemi, ou des fourages commodes, ou des facilités pour des convois de vivres, n'a point aussi de maximes particulières. L'utilité de ce mouvement dépend de la connoissance exacte, que le Général a acquise du pais dans lequel il fait la Guerre.

La cinquième, qui est celle de forcer l'Ennemi à quitter le pais où il est, n'a point encore de maxime particulière pour son exécution.

* On peut seulement dire, que son utilité ne se fera sentir, qu'au cas que l'on puisse par cette marche faire craindre à son Ennemi, ou une entreprise sur quelqu'un de ses postes dépourvus, ou une course dans

son païs par un Corps de Cavalerie, qui pendant qu'il sera dehors, sera couvert de l'Armée, & sans crainte d'être battu.

La sixième manière, qui est celle d'empêcher l'Ennemi d'entrer dans un païs, n'a point encore de maximes particulieres pour son exécution. Son utilité réside entièrement dans la capacité du Général, qui sçait se choisir le meilleur poste pour ce dessein.*

La septième manière, qui est celle de passer des défilés, ou une rivière devant son Ennemi, ou d'empêcher qu'il ne les passe devant l'Armée, a des règles particulieres pour être exécutée sûrement. En voici les principales.

Ces défilés sont causés, ou par des montagnes qui resserrent la marche de l'Armée, & la réduisent à une colonne seule, ou par des marais ou forêts, ou par une rivière, ou par des ravines difficiles à passer, & à rendre praticables.

Si ce défilé est de la première espèce, il faut sçavoir si ces montagnes ont plusieurs gorges, si l'Armée qui veut passer est du côté où la montagne est plus élevée, ou la plus humiliée sur la plaine.

Si ce passage de montagnes a plusieurs gorges, il faut faire entreprendre plusieurs des plus contiguës par l'Infanterie de l'Armée, laquelle aura des détachemens qui monteront, & se soutiendront toujours au plus haut de la montagne, un peu en avant des colonnes, qui marcheront au-dessous; de manière que si l'Ennemi est posté sur le plus haut, il puisse craindre que pendant que les détachemens l'occuperont en tête, il ne soit tourné, & enveloppé par le Corps qui marche au-dessous.

Que si l'Ennemi a barré toute la gorge d'une hauteur à l'autre, il faut l'attaquer de nuit, dans tout cet espace, par plusieurs endroits; parce qu'il suffit d'en forcer un seul pour se rendre maître de tout le front, qui se trouve séparé, & dont la droite & la gauche de l'endroit forcé ne peuvent se rejoindre, pour former un Corps capable de résister au Corps qui a forcé, & qui est ensemble.

Comme il ne se peut pas aussi que cette gorge n'ait des revers, l'Infanterie qui aura été conduite dans les gorges voisines, & à qui il aura été prescrit de tâcher de monter sur les revers de la gorge, qu'on a résolu d'attaquer sérieusement; occupera, ou déplacera sûrement l'Infanterie ennemie, qui tient la hauteur de l'un des deux côtés, & rendra par conséquent l'attaque du front plus praticable; ce qui est d'autant plus sûr, que l'Ennemi forcé en un endroit, ne pouvant plus se rejoindre avec le reste des Troupes portées sur le front, qu'il a voulu défendre, sera contraint de se retirer en détail, pour tâcher de se rejoindre, pendant lequel tems les détachemens, qui auront été envoyés pour gagner le haut, en étant les maîtres, & marchant en avant, toujours en se soutenant, faciliteront la marche du gros Corps qui s'avance par le bas.

Je sçai par expérience, qu'il y a des natures de païs, où les gorges se trouvent

trouvent tellement resserrées par des roches, qu'elles forment une chaîne inaccessible jusqu'au plus haut de la montagne. En ce cas, pour en déposter l'Ennemi, il n'y a de parti à prendre, que celui de gagner les revers.

Si ces défilés sont causés par des marais, qui barrent absolument le pays, & que par exemple, les marais d'un côté tiennent à une rivière, & de l'autre à une place, & qu'enfin on ne les puisse tourner, il n'y a de parti à prendre, pour les passer, que d'y faire des chaussées de fascines, & d'espace en espace des redoutes, dans les lieux du marais qui seront les plus secs, & où l'on pourra placer quelque Infanterie, & même du canon, afin que la colonne qui sera en marche sur cette chaussée, soit protégée, & même couverte par le feu du canon & de la mousqueterie, qui sera dans ces redoutes.

Après tous ces soins, si l'Ennemi qui veut empêcher le passage de ces marais, sçait se placer; comme nuls de vos mouvemens & de vos ouvrages ne peuvent échaper à sa vûe, il lui sera bien aisé d'empêcher qu'on ne réussisse dans cette entreprise.

Si ces défilés sont causés par une forêt, dont le fond soit marécageux, & où il n'y ait que quelques chemins secs, dans lesquels l'Ennemi auroit fait des abbatis, & placé de l'Infanterie, comme les déblais de ces abbatis sont longs à faire sous le feu de l'Ennemi, cet ouvrage coûtera bien des hommes & du tems. Il n'y a d'expédient que de bien fouiller toute la forêt par son travers, essayant de trouver quelque passage, ou négligé par l'Ennemi, ou éloigné de ces principaux abbatis, afin d'en pouvoir prendre les flancs, ou les derrières; auquel cas, on le déposterait aisément, après quoi il ne restera d'ouvrage que celui de ranger ces arbres coupés, pour faciliter la marche des premières colonnes d'Artillerie, ou de Cavalerie.

Mais comme dans ces cas, l'Ennemi ne tient ces abbatis que par de l'Infanterie détachée, & qu'il se sera apparemment posté dans la plaine avec son Armée, à distance d'empêcher qu'on ne puisse déboucher de front, lorsqu'on est parvenu au bord de la forêt, il faut s'étendre, autant qu'il est possible; déborder le front de l'Ennemi, s'il se peut; placer du canon à plusieurs endroits; gagner du terrain sur la plaine, par des ouvrages faits de nuit, lesquels ouvrages seront garnis d'Infanterie & de canon; lier ensuite ces ouvrages les uns aux autres, afin d'y placer toute une ligne. Après cela, suivant la constitution du pays, la seconde ligne pourra déboucher de la forêt, sous la protection du feu de la première ligne retranchée, soit pour gagner par la droite ou la gauche le flanc de l'Armée ennemie, soit pour marcher de front, & attaquer l'Ennemi, après avoir pendant la nuit rasé tous les ouvrages qu'on aura faits les nuits précédentes, afin qu'il ne reste aucune séparation entre les deux lignes, qui les empêche de se communiquer, & de se soutenir, & de garder la distance qui doit être observée, entre

les deux lignes d'une Armée qui s'avance pour combattre.

Si ce défilé pour aller à l'Ennemi est une rivière, elle a des gués, ou elle n'en a point. Si elle a des gués qui soient séparés, & dans une distance hors de la vûë, il en faut surprendre quelqu'un par des mouvemens de nuit, & avoir disposé des Troupes, de maniere que pendant qu'elles passent à ce gué, on paroisse occuper fortement l'Ennemi en quelque autre endroit éloigné de celui où l'on passe, & que ces attentions éloignées que l'on donne à l'Ennemi, ne finissent qu'avec la nuit.

Il faut beaucoup de vivacité dans ce mouvement, parce qu'il faut être en bataille de l'autre côté de la rivière, en état de recevoir l'Ennemi, avant qu'il ait eu le tems d'y marcher avec un front capable de culbuter ce qui auroit passé, & qui se seroit étendu pour former un front plus grand que celui de l'Ennemi, qui n'y peut d'abord arriver qu'en colonne.

Souvent ces gués peuvent se trouver vis-à-vis d'une hauteur. En ce cas, il faut faire passer toute la Cavalerie la premiere afin de s'y placer. Souvent aussi ils peuvent être près de quelque défilé, qu'il faudroit que l'Armée ennemie passât devant vous ; & en ce cas, il faut faire passer l'Infanterie la premiere, afin qu'elle garde le défilé, & soutienne un combat, pendant que la Cavalerie passe, & se réforme derriere l'Infanterie, où sur son aile suivant le terrain.

Si la rivière qu'on veut passer n'a point de gué, il faut observer si les bords en sont hauts & escarpés, & de quel côté est la supériorité des bords, parce que si elle se trouve du côté de l'Ennemi, il est inutile d'ententer le passage; on n'y réussiroit pas.

Il faut observer encore si la rivière a plusieurs isles, & si ces isles sont couvertes de bois. En ce cas on peut se rendre maître de quelques-unes de ces Isles; faire un Pont sur la branche de la riviere jusqu'à l'Isle; voir de quelle nature est le terrain du côté de l'Ennemi; s'il est de maniere qu'on n'y puisse prendre aucun établissement, pendant que l'on construit le Pont entre l'Isle & le bord; & si l'Armée, à la faveur de cet établissement, peut passer par la droite ou la gauche du retranchement, sans pouvoir être combattue par l'Ennemi, avant qu'elle soit entièrement passée; sans quoi l'entreprise ne réussira pas.

Que si ce sont des ravines considérables & difficiles qu'on veut passer, & que l'Ennemi soit à portée de s'y opposer, il faut encore observer de quel côté est la supériorité du terrain, sans laquelle cette opération ne peut réussir.

Il faut observer la nature du sol. Si elle est de roche, elle est presque impossible; si elle est de terre que l'on puisse renverser des deux côtés, & réduire en talus, cela peut devenir praticable. Mais dans ce cas, la plus grande difficulté est, que comme cette espèce de travail est fort long, il peut être détruit en un moment par le premier orage. Je n'en parle ici que pour ne rien omettre de toutes les opérations de Guerre.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 185

Sur toutes les différentes manières de cette septième nature de marche, il n'y en a aucune sur laquelle on puisse s'assurer de la réussite, sans une grande supériorité de force sur l'Ennemi, qui fait qu'il ne peut pourvoir à tout, ou sans avoir à faire à un Général borné dans ses lumières, & qui ne sera pas placé dans une distance convenable, pour empêcher son Ennemi d'oser hazarder de défilér près de lui, sans craindre d'être forcé à combattre, avant que d'avoir eu le tems de se former.

Lorsque le Général aura conduit son projet jusqu'au point de faire marcher son Armée, pour faire investir une Place, qui est la huitième des manières de marcher, il y a plusieurs choses à observer, tant par rapport à la situation de la Place qu'on veut investir, que par rapport à la connoissance de ce mouvement, qu'il faut dérober à l'Ennemi.

Comme dans la suite de ce discours, il se trouvera un Chapitre particulier de la manière d'investir une Place, je ne parlerai ici que de celle d'y marcher. Il y en a deux.

Où l'Armée est assemblée précédemment, ou elle est encore dans les Places & postes voisins. Si elle est assemblée, ou elle est proche de celle des Ennemis, ou elle est hors de portée. Si elle en est proche, il faut que la marche soit vive, faite avec précaution, débarrassée d'équipages, & l'investiture si bien reconnuë, que la marche seule de l'Armée la fasse.

Cette manière d'investir une Place est souvent dangereuse; parce que l'Armée qui investit peut avoir été suivie d'assez près, pour n'avoir pas le tems de se rejoindre, & de s'opposer à l'Ennemi qui vient en bataille; ainsi je ne la conseillerai jamais.

Il est bien plus sûr d'opposer toute l'Armée à celle de l'Ennemi, en tenant la Place que l'on veut investir derrière, & en couvrant ainsi le Corps destiné à faire le Siège. Ce qui tombe dans le cas de faire un Siège avec deux Armées, l'une d'observance, qui est celle que j'ai placée au-devant de l'Ennemi, & l'autre qui doit se renfermer dans des lignes, & faire le Siège.

Si on est hors de portée de l'Ennemi, il y a moins de précautions à prendre; & en ce cas-là le Général peut garder les menus bagages avec lui, si la constitution du pays par lequel il doit marcher le lui permet.

Si ce Siège se fait à l'ouverture de la Campagne, & que l'Armée soit séparée seulement par de gros Corps, il faut que toute la Cavalerie qui compose l'Armée, par tout où elle sera, ait des ordres secrets pour marcher à différentes heures, suivant la distance où elle se trouvera de la place qu'on veut investir; que le terrain que chaque Corps de Cavalerie doit occuper dans l'Investiture, lui soit précisément marqué; & que toute cette Cavalerie se trouve en même tems autour de la Place.

Il faut tâcher de prendre ses mesures de manière que l'Investiture se fasse avant le jour, afin qu'à la pointe du jour, il ne puisse plus rien

fortir de la Place, & qu'il n'y ait qu'à marquer le terrain des Camps, & des lignes. L'Infanterie doit, autant qu'il se peut, avoir suivi la Cavalerie de près, afin de pouvoir, dès son arrivée, marcher sur les terrains qu'elle doit occuper dans la circonvallation.

La neuvième manière de faire marcher une Armée; est quand elle a pour objet de garantir une Place d'être investie.

Lorsque dans la suite je parlerai des Sièges, on y trouvera les précautions qui doivent être prises par le Prince, tant pour les approvisionnemens de vivres & de munitions de guerre, que de Troupes pour la défense de la Place.

Il ne s'agira donc ici que de ce qui regarde le Général, qui doit veiller de si près au mouvement de l'Ennemi, qu'il ne puisse lui dérober une investiture. Il faut pour cela, qu'il se place de manière qu'il couvre toujours, ou au moins tienne de près les Places qui peuvent être les objets d'attaque de l'Ennemi.

Que si l'investiture de ces Places est coupée par une rivière, ou ruisseau difficile à passer, une forêt, ou des défilés, il faut qu'il se campe de manière à pouvoir arriver à cette Place par le côté, par lequel l'Ennemi n'en peut pas avoir fait l'investiture avant son arrivée, ou n'y puisse pas être placé avec un Corps supérieur à celui qu'il peut y mener avec diligence; qu'il marche à l'Ennemi sans aucun bagage, afin que rien ne l'empêche de faire diligence, & que pendant ce tems-là les bagages de l'Armée se retirent derrière les Places, pour y être en sûreté, tant dans leur séjour, qu'en la rejoignant.

Lorsque le Général arrive à portée de l'Ennemi, il faut qu'il l'attaque avec vivacité, & ordonne à tout ce qui peut pénétrer jusqu'à la Place de le faire sans s'arrêter, parcequ'il arrive presque toujours, qu'une Place qui reçoit un secours dans le tems de son investiture, déconcerte assez l'Ennemi, pour le faire désister de son entreprise.

Le secours entré, s'il est raisonnable, le Général doit se retirer promptement hors de portée de l'Ennemi, principalement s'il n'a pas marché avec toute son Armée, la rejoindre, pour après cela, si l'Ennemi persiste dans son entreprise, chercher les occasions de le forcer dans ses lignes, ou de battre quelqu'un de ses convois, ou de le referrer dans ses fourages.

Si au contraire le côté par lequel il sera arrivé à la Place, n'a pu être investi par l'Ennemi, à cause des difficultés qu'il aura trouvées à y passer, il faut en ce cas qu'il s'y tienne, jusqu'à ce que le reste de son Armée y soit arrivé; ce qui fera sûrement retirer l'Ennemi, parce que son entreprise deviendra impossible à exécuter.

R E M A R Q U E S.

J'ai traité dans mes Maximes de toutes les différentes manières de

faire marcher une Armée. Ainsi mes réflexions ne seront que sur ce que j'ai vû exécuter par les Généraux, dont je jugerai suivant les préceptes que j'ai établis. Mes réflexions sur ce sujet seront donc moins étendues que le Chapitre, où je traite à fonds cette matiere.

A la fin de l'année 1673. lorsque M. de Luxembourg eut par ordre du Roi abandonné les conquêtes de Hollande jusqu'à la Meuse, & qu'il fut arrivé près de Mastrick avec le Corps de Troupes qu'il ramenoit en France, il scût que M. le Prince d'Orange étoit campé sur la grande chaussée, avec toutes les forces des Espagnols & des Hollandois, & qu'il avoit même été joint par un Corps considérable de la Cavalerie de l'Empereur.

L'Ennemi se trouvoit donc ainsi fort supérieur en Cavalerie, & il n'auroit pas été prudent à M. de Luxembourg de se commettre, dans un Pays assez ouvert, avec aussi peu de Cavalerie qu'il en avoit.

M. le Maréchal de Schomberg avoit rassemblé un Corps de Cavalerie auprès de Charleroi, pour venir au devant de M. Luxembourg; mais la difficulté étoit que ces deux Généraux pussent se joindre, malgré M. le Prince d'Orange qui étoit entre deux.

Il s'agissoit donc dans cette occasion de tromper l'Ennemi par des mouvemens faux, qui fussent capables de donner un tems assez considérable, pour faire sans risque la jonction de la Cavalerie de M. de Schomberg avec l'Infanterie de M. de Luxembourg.

Pour y parvenir, ce Général feignit de ne plus avoir dessein de rentrer en France par Charleroi, & de vouloir traverser la Condros & les Ardennes pour arriver à la Meuse. Ces démonstrations firent déplacer M. le Prince d'Orange. Il s'avança jusqu'à Hui & à Namur, & ce fut ce tems-là que M. de Luxembourg prit pour passer brusquement la Meuse à Mastrick, & pour joindre auprès de Tongres M. de Schomberg, qui s'étoit avancé pour cet effet; de sorte que ces deux Généraux se joignirent, sans que M. le Prince d'Orange pût s'y opposer.

Cet exemple fait connoître, que la bonne conduite d'un Général dans sa marche lui procure presque toujours la certitude de la faire heureuse, & le succès du dessein pour lequel il l'a entreprise.

La belle marche que M. de Montecuculli avoit faite quelques mois avant celle dont je viens de parler, & par laquelle de Wirtzbouurg il se porta au bas-Rhin, pour donner le moien à M. le Prince d'Orange de faire le Siège de Bonn, & de joindre l'Armée de l'Empereur & celle des Hollandois, aiant trouvé sa place ailleurs, lorsque j'ai parlé de l'enlèvement du convoi de Wirtzbouurg je n'en reparlerai point ici.

L'année 1674. me fournira plusieurs exemples de belles marches.

La premiere a été celle que fit M. de Turenne, lorsque partant de la haute Alsace, où il étoit avec une partie de son Armée, pour couvrir la conquête de la Franche-Comté, il alla battre un Corps de Troupes que

les Ennemis avoient assemblé à Sintzheim entre Philisbourg & Heilbron.

Cette longue marche avoit été si capablement, & si secretement préparée par M. de Turenne, qui avoit successivement avancé des Troupes sur la route de Philisbourg, que l'Ennemi fut attaqué & battu, sans avoir eu aucune connoissance précédente des mouvemens que ce Général avoit faits, pour rendre sa marche plus vive.

La seconde belle marche fut celle que M. le Prince fit faire à l'Armée du Roi, en partant du Camp d'Espieres, pour secourir Oudenarde assiégée par M. le Prince d'Orange. L'Armée n'ayant pû arriver d'assez bonne heure pour être placée sur les hauteurs, qui étoient au-dessus de la Ligne de circonvallation, M. le Prince ne voulut pas qu'elle s'en approchât, pour ne pas donner d'inquiétude à l'Ennemi, ni même la pensée de sortir de sa ligne pour occuper ces hauteurs, ce qui auroit rendu son secours plus difficile.

Ce Prince se disposa donc seulement toute la nuit à occuper à la pointe du jour les hauteurs, mais un brouillard fort épais, qui couvrit la terre un peu avant jour, cacha aux yeux la retraite de l'Armée Ennemie, & fit perdre à M. le Prince le fruit de ses beaux mouvemens, dont il ne put pas même profiter sur l'arrière-Garde de l'Armée ennemie, parce que M. de Souches qui commandoit l'Armée de l'Empereur, se servit avec capacité de la constitution du païs, pour faire faire le crochet à la Cavalerie de l'Empereur, & la mettre en bataille sur une hauteur, qui se trouvoit derriere l'Armée du Roi, dont elle n'étoit séparée que par un petit ruisseau, qui couloit entre les deux hauteurs.

Cette contre-marche d'une Armée qui sembloit se retirer, pour éviter une affaire, étoit si judicieuse, que M. le Prince n'osa rien entreprendre sur son arrière-Garde, parce qu'il ne pouvoit marcher à elle, sans prêter le flanc à M. de Souches ainsi placé.

La troisième belle marche de cette Campagne a été celle que M. de Turenne fit faire à l'Armée du Roi à la fin du mois de Décembre, lorsque ce Général quitta les quartiers d'hiver qu'il avoit feint de faire prendre à l'Armée dans la Lorraine, pour tomber par Tannes & Bedford sur les quartiers, que l'Armée des Ennemis, infiniment supérieure à la sienne, croïoit tranquillement conserver dans la haute-Alsace. Il les força de les abandonner après plusieurs combats, & d'en aller prendre d'autres de l'autre côté du Rhin.

Comme les quartiers que M. le Maréchal de Turenne occupoit, étoient fort séparés, mais pourtant tous à portée du pied des montagnes, qui sont entre l'Alsace & la Lorraine, ce grand Général avoit envoyé des ordres à tous les quartiers de marcher, comme s'ils n'avoient eu dessein que de s'étendre pour la commodité des subsistances, ou pour aller prendre des quartiers d'hiver en Franche-Comté, & couvrir cette Province de nouvelle conquête, trop voisine des quartiers que les Ennemis occupoient dans la haute-Alsace.

at
at
à
e
s
l-
nt

Orient



Septentrion

Shackland Sculp.

Occident

CARTE DU COURS DU RHEIN

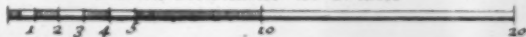
Depuis Basle jusqu'à Mayence

Et Partie de la

MOZELLE

Avec les pays qui les environnent Pour l'Intelligence de quelques Marches et actions rapportées par M. de Fauquieres

Lignes communes de France



rp[®]

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 189

Toutes les routes que M. de Turenne avoit envoiées aux Troupes, finissoient vis-à-vis des passages par lesquels il vouloit rentrer en Alsace; ainsi toutes les Troupes, sans le sçavoir elles-mêmes, se trouverent en même tems aux deux rendez-vous généraux de Tannes & de Bedford, d'où elles partirent pour entrer dans la haute-Alsace, & tomber sur les différens quartiers des Ennemis, qui furent tous attaqués en même tems, sans avoir eu aucune connoissance du mouvement général de l'Armée de M. de Turenne.

Cet exemple servira à faire connoître, qu'il faut être toujours attentif sur les moindres mouvemens qu'un Général habile fait faire à ses Troupes, parce que l'on doit être persuadé, qu'il n'en fait jamais faire d'inutiles, & qu'ils cachent toujours un dessein, & conviennent à son exécution.

En l'année 1676. M. le Maréchal de Schomberg fit une fort belle marche pour se retirer de devant M. le Prince d'Orange, après lui avoir fait lever le Siège de Mastrick. Il étoit fort inférieur à ce Prince, qui vouloit le combattre; cependant il sçut si bien ménager ses mouvemens, & se couvrir du Jaker, qu'il entra ensuite dans la Mehaigne, & gagna Charleroi, sans qu'il fût possible à M. le Prince d'Orange d'engager une affaire quelque desir qu'il en eût.

En 1677. toutes les marches de M. le Maréchal de Créqui devant M. de Lorraine, furent belles & sçavantes. Ce Maréchal durant quatre mois ne perdit jamais son Ennemi de vûe, & s'opposa toujours de front à tous les mouvemens en avant qu'il voulut faire, soit pour entrer en Lorraine du côté de la Saare, soit pour passer la Meuse du côté de Mouzon, sans que dans aucun des mouvemens hardis que M. le Maréchal de Créqui fit faire à son Armée, M. de Lorraine pût trouver l'occasion de le combattre, parce que M. de Créqui qui vouloit éviter un engagement général, passa si sagement jusqu'à ses moindres mouvemens, qu'il ne donna jamais à ce Prince aucun tems, qui pût lui procurer la possibilité de combattre avec apparence d'un succès heureux.

Je n'ai point donné de préceptes dans mes maximes, pour régler la conduite d'un Général chargé d'un projet de cette nature, parce qu'il auroit été impossible de rien dire sur ce sujet, qui pût servir de maxime certaine.

Cependant tout ce qui a été fait par M. le Maréchal de Créqui dans le cours de cette Campagne, a trouvé sa règle dans la discussion des différens objets, qu'une Armée peut avoir pour marcher.

Il est certain que les marches de M. le Maréchal de Créqui, ont toutes eu quelque partie des préceptes & des attentions, qu'un Général doit avoir, lorsqu'il fait marcher son Armée, différemment appliquée suivant la constitution particuliere des pais, où il s'est trouvé dans la nécessité des'opposer aux mouvemens de son Ennemi.

Je finirai mes réflexions sur les marches par celle que fit M. de Luxembourg en 1694.

Il commandoit cette Campagne l'Armée du Roi en Flandres sous M. le Dauphin. L'Armée étoit campée à Vignamont, Hui, & la Meuse derrière elle. Celle des Ennemis étoit campée à Tavieres, la droite appuyée à la Meuse. Par ces deux positions il est aisé de voir, qu'après tous les fourages de ce pays également consommés par les Armées, l'Ennemi n'ayant plus rien à craindre pour Liège, ne pouvoit avoir d'autre parti à prendre, que de venir finir sa Campagne en Flandres, en occupant Courtrai avant nous, & en s'assurant par-là les fourages d'entre la Lys & l'Escault, & le poste de Courtrai, pour y faire hiverner un Corps considérable de Troupes. M. le Prince d'Orange crut qu'il feroit aisément ce mouvement, parce que pour l'exécuter, il avoit au moins trois ou quatre marches sur l'Armée du Roi.

Cependant M. de Luxembourg, qui étoit dans une attention continue sur les mouvemens de l'Ennemi, se disposa à une marche vive, dès que l'Ennemi commenceroit la sienne.

Pour cet effet quelques jours avant que l'Ennemi se mit en mouvement, il fit avancer sur sa marche des Brigades de Cavalerie jusqu'à la hauteur de la Bussière sur la Sambre, sous prétexte de couvrir le pays d'entre Sambre & Meuse contre les courses de l'Ennemi, & fit faire une diligence si extraordinaire à toute l'Armée, dès qu'elle commença à marcher, que sa tête arriva à Hauterive sur l'Escault quelques heures seulement avant la tête de l'Armée ennemie. Cette avance lui suffit, pour empêcher M. le Prince d'Orange de faire des ponts sur l'Escault, & l'obliger d'aller passer cette rivière à Oudenarde, & la Lys auprès de Gand, pour aller finir sa Campagne à Rousselaër, sans avoir pu empêcher M. de Luxembourg de faire subsister l'Armée le reste de la Campagne aux dépens de la Châtellenie de Courtrai & des Espagnols, & même au-delà de la Lys.

Tous ces exemples de belles marches, qui finissent à cette année, suffisent pour faire connoître l'utilité dont elles ont été, pour les succès avantageux qu'elles ont produits, & qu'elle a été la différence de la capacité des Généraux qui les ont faites, d'avec celle des Généraux, dont le Roi s'est servi depuis ce tems-là, & dont aucun ne m'a fourni un seul exemple à citer sur cette matière des marches, qui mérite d'être suivi.

CHAPITRE LVI.

Des Campemens.

CE Chapitre contiendra deux parties. Dans la première je parlerai seulement de la manière dont on marche au Campement, par qui, & comment ce Camp se fait, & quelles sont les règles générales pour y marcher, pour faire ce Camp, & pour l'assurer. Dans la seconde partie j'examinerai

j'examinerai toutes les manières de camper une Armée, soit dans le commencement, soit dans le milieu, soit à la fin des Campagnes.*

C'est le Maréchal de Camp qui reçoit l'ordre du Général, & du Lieutenant Général entrant de jour, pour le Camp que l'on veut occuper le lendemain.

Lorsque l'Ennemi n'est point à portée d'empêcher que l'on ne campe à la fin de la marche, peu de tems avant que l'Armée se mette en mouvement, le Maréchal de Camp se met à la tête des nouvelles Gardes, & de l'Infanterie destinée pour la Garde des environs du Camp, suivi des Officiers destinés à faire le détail du Camp, qui sont le Maréchal des Logis de l'Armée & ses Fourriers, le Maréchal des Logis de la Cavalerie, les Majors de Brigades de ce Corps, le Major Général de l'Infanterie, & les Majors de Brigades, le Major Général de Dragons, & ses Majors de Brigades; du Major de l'Artillerie, du Préposé pour les Vivres, & des Brigadiers & Colonels de jour; & derriere les Gardes marchent tous les Fourriers, & gens qui vont au Campement.

Le Maréchal de Camp, en arrivant sur le terrain où il veut camper l'Armée, après avoir seulement marqué la droite & la gauche du Camp, & designé le Quartier-Général, doit s'avancer avec les Gardes & les Brigadiers & Colonels de jour, aussi loin qu'il le jugera à propos, pour laisser entre les lieux où il placera lesdits Gardes, & le Camp, assez de distance, pour que l'Armée y trouve au moins pour la premiere nuit, du fourage, le bois, l'eau, & la paille, qui lui sont nécessaires.

Avant que de quitter les Officiers du détail, après avoir donné seulement l'alignement du Camp, il doit indispensablement observer de laisser à la tête de ce Camp un espace convenable, pour y pouvoir mettre l'Armée en Bataille, en cas de besoin.

Il appuiera ses ailes, ou de villages, ou de bois, ou de ruisseaux, ou de rivières; enfin il les couvrira, & les assurera tout le plus qu'il lui sera possible, tant à l'aide de la situation naturelle, qu'à celle de la nature des Troupes qu'il y fera camper. Il marquera un terrain pour le Parc de l'Artillerie, autant qu'il se pourra, au centre & à la tête de l'Infanterie, & dans le lieu le plus élevé; il placera les Vivres, s'il se peut, entre les deux lignes, & aussi vers le centre, afin que les Troupes aient une égale commodité à aller au pain.

Le Quartier-Général sera aussi placé dans le centre, s'il est possible, soit entre les deux lignes, soit derriere la seconde; mais jamais à la tête * sans une nécessité indispensable, auquel cas il doit toujours être couvert d'un Corps *. S'il est derriere les deux lignes, il ne sera pas mal à propos de tirer quelques Bataillons de la seconde ligne pour le couvrir, ou même y camper la réserve, en cas qu'on n'en ait pas besoin ailleurs.

Autour du Quartier-Général doivent être marqués des terrains commodes pour les boucheries, les Marchans de vin, & toutes les autres

espèces de Marchands suivans l'Armée, séparés les uns des autres, pour éviter la confusion. Ce détail regarde le Prévôt.

Les Majors Généraux de l'Infanterie, & les Maréchaux des Logis de Cavalerie, seront chargés de distribuer entr'eux le terrain qui leur aura été marqué pour le Campement, observant de donner plus ou moins de distance selon le terrain. Celle que l'on doit mettre entre les deux lignes, doit être de trois cens pas au moins; & la distance d'une Troupe à l'autre de la même ligne, se réglera sur l'étendue du front marqué pour la droite & la gauche. Ces intervalles ne doivent pourtant jamais être plus grands qu'il ne faut, pour passer entre deux Troupes campées avec une autre Troupe de pareille nature.

La réserve sera placée, selon ce qui sera jugé le plus utile, ou à la droite, ou à la gauche, ou derriere l'Armée, pour donner plus de sûreté à ceux qui en détail apportent des subsistances à l'Armée, ou même quelquefois devant l'Armée, pour occuper un poste dont on veut être maître, ou derriere le Quartier-Général. Mais en tous ces cas il faut toujours observer, que ce soit avec sûreté pour ce Corps.

Lorsque les Gardes de Cavalerie sont placées, le Maréchal de Camp, s'il le juge à propos, laisse au Brigadier & Colonel de Cavalerie de jour le soin de la découverte des environs, pour qu'il n'y ait point de gros ni de petits Partis ennemis embusqués à la tête de l'Armée; & aux Brigadiers & Colonels d'Infanterie de jour, le soin de placer l'Infanterie destinée à couvrir le Camp, & à protéger les Gardes de Cavalerie avancées.

Comme à présent les Armées sont fort nombreuses, & occupent un grand terrain, ordinairement les Officiers de jour dont je viens de parler, se partagent le soin des Gardes par droite & par gauche; après quoi ils viennent rendre compte de ce qu'ils ont fait au Maréchal de Camp, du devoir duquel il est de visiter tous les postes de l'Armée, & d'en rendre ensuite compte au Général, quand il est arrivé.

De toutes ces Gardes & postes, il en est fourni un Etat par écrit au Général, & aux Officiers Généraux qui entrent de jour, afin qu'ils puissent les aller vérifier le lendemain, & ordonner ce qu'ils jugeront nécessaire pour leur sûreté, en cas que cela n'ait pû être fait en arrivant.

Ce qui vient d'être dit ne regarde que les maximes générales du Campement. Il faut entrer dans les particulieres, & examiner toutes les manieres de camper une Armée, soit dans le commencement, soit dans le milieu, soit dans la fin des Campagnes.

Si le Général a trouvé trop de difficulté à exécuter une entreprise, n'ayant pû prévenir l'assemblée des Troupes ennemies, & qu'il n'ait à faire qu'une Guerre de Campagne, après les précautions prises pour empêcher que l'Ennemi ne puisse rien entreprendre qui le déconcerte, il cherchera par les Camps qu'il prendra, les occasions de combattre l'En-

nemi avec avantage, en cas que cela convienne aux intérêts du Prince ; ou seulement des Camps commodes pour la subsistance de son Armée.

Il doit dans ce commencement de Campagne , avoir pour objet principal la conservation & la santé des hommes & des chevaux.

Pour cela , ses Camps doivent être placés en lieux sains , commodes pour la fourniture des vivres , afin de n'en pas ruiner les équipages , voisins des prairies , où l'on puisse herber les jeunes chevaux , que le changement de nourriture abbat très-aisément ; enfin ce Camp ne doit pas être d'une grande garde , afin de ne pas fatiguer l'Armée sans raison. Dans la suite il doit , autant qu'il lui est possible , suivre dans les Campemens le projet , qui aura été résolu avant l'ouverture de la Campagne , à moins qu'il n'en soit détourné par les mouvemens de l'Armée ennemie.

C'est presque toujours dans le choix des Camps & des postes , que résident les succès de la Campagne. On y doit observer la communication libre & facile avec les Places , dont on doit tirer les subsistances & les commodités de l'Armée , la jalousie qu'ils donnent à l'Ennemi , le pais ennemi qu'ils ouvrent , le pais ami qu'ils couvrent , & les avantages qu'ils donnent , soit pour forcer l'Ennemi à combattre avec désavantage , en l'obligeant à nous venir chercher dans un Camp , où l'on se sera accommodé , soit pour se trouver à portée de le combattre dans un lieu désavantageux , où il aura été forcé de se placer.

Dans les Camps de séjour , il faut par des postes d'Infanterie , quelquefois même mêlés de Cavalerie ou de Dragons , entourer toute l'Armée , afin d'éviter que les petits Partis ennemis ne s'en approchent de trop près , & que les commodités des pâturages , du bois , de la paille , & de l'eau ne soient ôtées à l'Armée , ou ne lui deviennent difficiles.

Dans les Camps de passage , ces précautions ne sont pas si étendues. C'est à la sagesse de l'Officier Général de jour , que ce discernement doit être commis.

Lorsque la saison a fait cesser les grandes opérations de la Campagne , il reste encore un tems qu'il faut passer dans des quartiers de fourages , pour éviter la dépense des quartiers d'hiver. La prévoyance du Général les lui doit fournir , autant qu'il lui est possible , sur le pais ennemi , & à la décharge des Etats de son Prince. Les plus sûrs sont ceux , dans lesquels il peut se couvrir de défilés & de rivières. En ce cas , il doit mettre son Infanterie en première ligne , près des lieux par où l'Ennemi pourroit pénétrer dans les quartiers , & mettre la Cavalerie en seconde ligne à commodité des fourages , & à portée de se joindre à l'Infanterie.

S'il ne peut prendre ses quartiers de fourages avec toutes ces commodités , & qu'il ne les puisse pas couvrir , il faut du moins qu'il les prenne en bataille ; c'est-à-dire , que toutes les Troupes de la première ligne soient dans les villages de première ligne , & ceux de la seconde dans ceux de la seconde ligne ; de manière qu'il se soit choisi un Champ

de Bataille à la tête de ses quartiers; qu'il l'accommode diligemment; comme s'il y devoit recevoir l'Ennemi; qu'il pourvoie à la communication de tous ses quartiers au Champ de Bataille, & qu'il en ait instruit les Officiers Généraux & particuliers, afin qu'au signal convenu, chacun puisse se rendre sur le terrain qui a été marqué, * & par le chemin qui lui aura été prescrit, afin qu'il n'y ait point de confusion dans la marche des Troupes de leur quartier au Champ de Bataille.

Le surplus des services particuliers des Troupes dans le Camp, & la Police qui doit y être observée, se trouvent dans les Ordonnances Militaires. Ainsi il est inutile de le répéter ici.*

R E M A R Q U E S.

Mes réflexions sur ce Chapitre, qui est fort étendu dans mes maximes, seront cependant assez courtes, parce que la science des Camps est plus étendue pour la Guerre défensive, ou celle qui se fait entre Puissances égales, que pour l'offensive, dans laquelle la supériorité donne souvent une audace, qui seroit hazardeuse à l'Armée, qui auroit à soutenir une défensive, ou une Guerre entre Puissances égales.

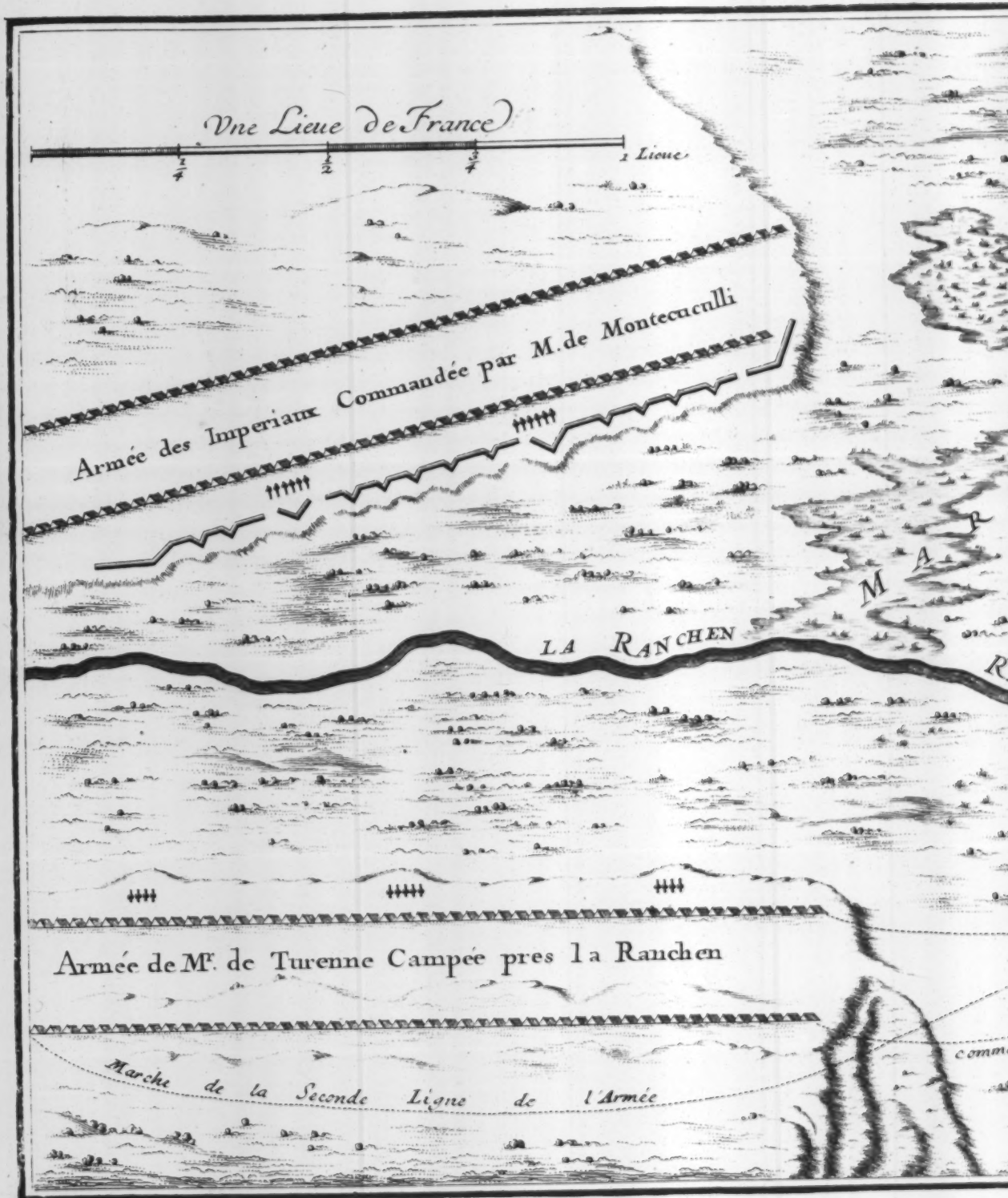
Ainsi je trouverai, au moins jusqu'au tems de la Guerre présente, plus de Camps pris contre les règles par les Généraux ennemis, que par ceux que le Roi avoit jusqu'à ce dernier tems employés au commandement de ses Armées, lesquels par leur capacité se sont toujours conservés dans les Camps qu'ils ont pris, le maintien audacieux que donne la supériorité, lors même qu'ils ne l'avoient pas par l'inégalité de leurs forces, comparées à celles de l'Armée, qui leur étoit opposée.

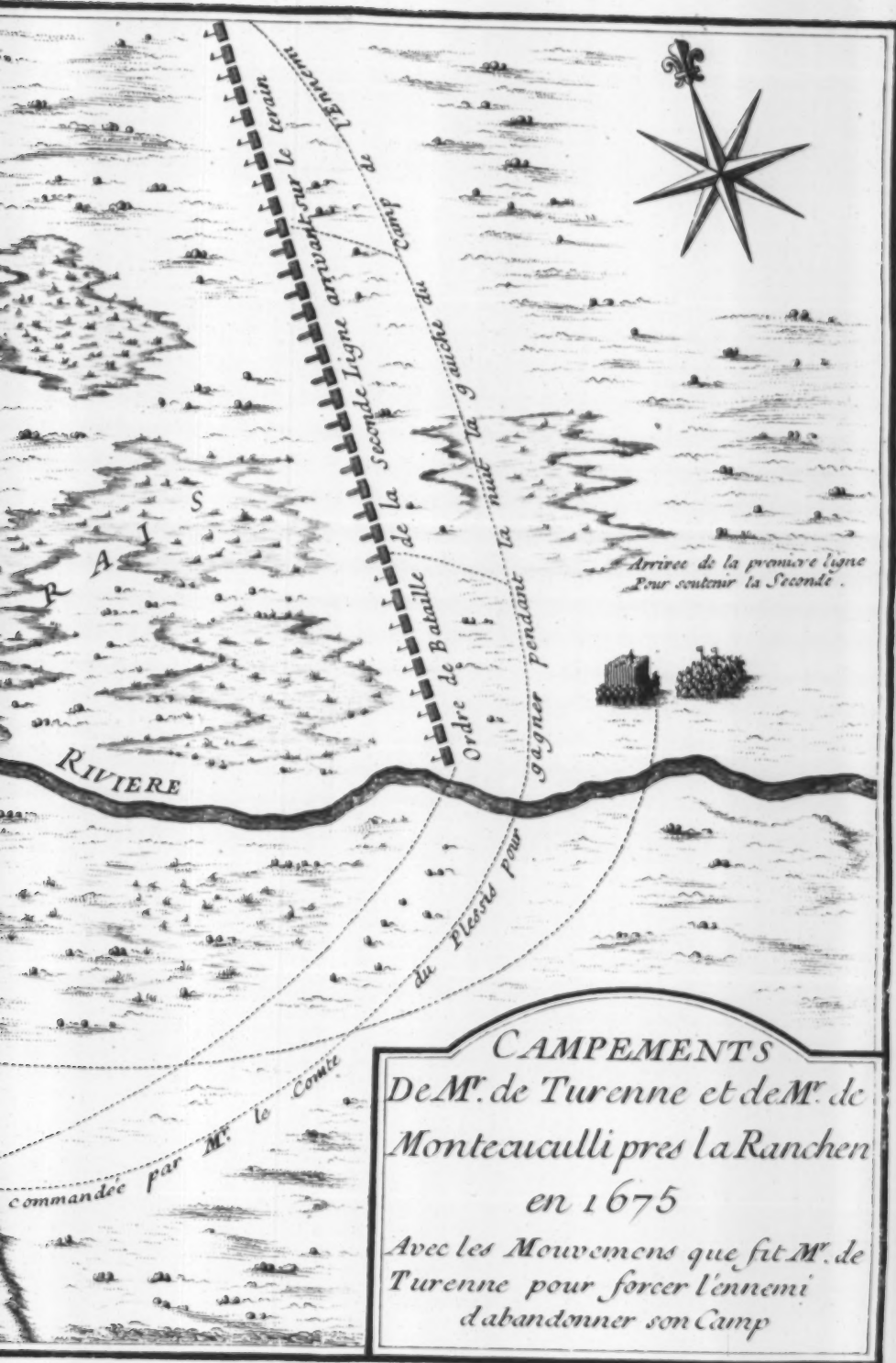
Je distinguerai donc ces réflexions, pour marquer la différence qu'il y a entre un Camp mal pris par le terrain que l'on a fait occuper à l'Armée, ou par les inconvéniens qui sont arrivés de s'être mal campé; & j'en dirai les raisons.

Le premier Camp hazardeux que j'ai vû prendre aux Ennemis du Roi, présomptueux de leur supériorité, est celui de Seneff. M. le Prince s'en fut les en châtier lorsqu'ils le quitterent; & ce châtiment changea la constitution de la Guerre en Flandres à l'avantage du Roi.

Il faut faire une distinction de ce Camp aux autres mauvais que j'ai vû prendre, & qui l'étoient par la situation naturelle du terrain choisi pour les placer. C'est que ce n'étoit pas le terrain occupé par l'Armée ennemie qui rendit ce Camp mauvais, mais sa sortie par la droite, pour prendre sa marche en prêtant le flanc à un Ennemi attentif, capable, & à portée raisonnable pour entreprendre.

Comme j'ai dit ailleurs qu'elles auroient dû être les précautions à prendre à l'Ennemi, pour ne pas tomber dans l'inconvénient qui lui arriva, je n'en parlerai point ici, où il me suffira de remarquer, qu'il faut toujours qu'un Camp soit placé de manière, que l'Armée y trouve la





CAMPEMENTS
*De M. de Turenne et de M. de
Montecuculli pres la Ranchen
en 1675*

*Avec les Mouvements que fit M. de
Turenne pour forcer l'ennemi
d'abandonner son Camp*

rp[®]

liberté dans tous les mouvemens , sans quoi il peut être sujet à de grands inconvéniens , principalement lorsqu'il a été pris à portée de l'Ennemi.

Dans cette même année 1674. je trouve à faire la comparaison de ce Camp de Seneff avec celui de M. le Maréchal de Turenne à Marle.

Ce Général étoit infiniment inférieur à M. l'Electeur de Brandebourg , qui vouloit le forcer à abandonner l'Alsace , ou à combattre avec désavantage : M. le Maréchal de Turenne ne vouloit ni l'un ni l'autre de ces deux partis.

Sa grande capacité lui suggéra le moïen de chicaner l'Alsace par des démonstrations hardies , qui ne le commettoient pourtant pas ; parce qu'il se plaça toujours de maniere , qu'ayant sa retraite assurée pour reprendre un nouveau poste , sans crainte d'être attaqué dans sa marche , il se tenoit avec tant de hardiesse à portée apparente de combattre ce jour là , que M. de Brandebourg remettoit au lendemain à entrer en action , lorsqu'il se trouvoit à portée de notre Armée.

C'étoit ce tems-là que M. le Maréchal de Turenne vouloit lui faire perdre , & dont il se servoit pour se retirer dès qu'il étoit nuit , & pour aller prendre un autre poste avantageux.

Ainsi il n'abandonna jamais à M. de Brandebourg qu'un païs consommé ; & par cette maniere de lui disputer le plat-païs de l'Alsace , quoique fort inférieur , il gagna le tems qui lui étoit nécessaire , pour mettre M. de Brandebourg dans l'impossibilité d'entreprendre sur les Places du Roi. Ce Prince ne l'auroit pas manqué si M. le Maréchal de Turenne ne l'avoit pas amusé , comme il le sçut faire , & ne lui avoit pas fait perdre le tems d'un reste de Campagne , dont il auroit pû profiter.

Cet exemple , prouve qu'un Général habile sçait profiter des heures , & des momens que lui donne son Ennemi inférieur en capacité , & qu'à la longue ces heures & ces momens rassemblés lui donnent un tems , dont il tire un grand profit pour le service de son Maître.

Le second Camp qui paroissoit hazardeux , est celui que j'ai vû prendre à M. le Maréchal de Turenne en 1675.

Ce Général étoit campé près de la Renchen , qui le séparoit de l'Armée ennemie commandée par M. de Montecuculli ; & il vouloit forcer l'Ennemi à abandonner le Païs , qui est entre le Rhin & les montagnes du Wirtemberg. Il ne le pouvoit faire par un combat , de la maniere dont l'Ennemi étoit placé ; il falloit trouver le moïen de lui faire quitter le Camp avantageux , où il étoit.

Si M. de Turenne avoit tenté ce déplacement , en remontant la Renchen avec toute son Armée , il auroit été côtoïé par M. de Montecuculli , qui étoit trop proche pour ignorer ce mouvement. Ainsi cette marche en remontant la Renchen , n'auroit rien operé pour l'exécution de son projet. Il falloit donc surprendre une marche à M. de Montecuculli , qui mit au moins durant quelque peu de tems ce Général

dans l'incertitude sur ce mouvement. Voici ce que fit M. de Turenne.

Il détacha M. le Comte du Plessis avec toute la seconde ligne pour aller au travers des marais qui bordent la Renchen, passer cette petite rivière au-dessus du front qu'occupoit l'Armée ennemie, & se camper à sa gauche.

Ce mouvement parut tout-à-fait hazardeux à toute l'Armée, & il l'auroit été en effet, si M. de Turenne dont le Camp étoit à la vûe de l'Ennemi, ne s'y étoit tenu, pour empêcher que la marche de la seconde ligne ne fût connue. En cette sorte l'arrivée de la seconde ligne au-delà de la Renchen, fut d'abord prise par M. de Montecuculli pour un gros parti sorti de l'Armée, dont il voioit toutes les tentes tendues.

Mais comme M. de Turenne jugeoit bien aussi que l'incertitude où ce mouvement mettroit d'abord M. de Montecuculli, ne dureroit que quelques heures, après lesquelles cette seconde ligne courroit risque d'être accablée par toute l'Armée ennemie, cet habile Général marcha lui-même, dès que l'approche de la nuit put ôter à l'Ennemi la connoissance du décampement de toute sa première ligne, qu'il joignit à la seconde, avec tant de justesse pour le tems de la marche, que ce second mouvement fut encore ignoré de l'Ennemi, & qu'il se trouva à la queue du Camp de M. le Comte du Plessis, dans le tems que M. de Lorraine avec une partie de l'Armée ennemie, commençoit à attaquer les Gardes. De sorte que dans le commencement du combat, ce Prince aiant sçu par des Prisonniers que M. de Turenne étoit arrivé avec le reste de son Armée, il ne songea qu'à se retirer; ce qu'il ne put faire qu'avec perte.

Cet exemple fait connoître, que les Camps, qui aux yeux du commun paroissent le plus hazardeusement pris, ne laissent pas de devenir sûrs par la sage prévoyance & la capacité du Général qui les prend, même avec une partie de son Armée; parce qu'il aura bien jugé du tems qui lui est nécessaire pour y arriver avec le reste de ses Troupes, & de celui que son second mouvement peut raisonnablement demeurer ignoré de son Ennemi.

Dans l'année 1692. M. l'Administrateur de Wirtemberg crut pouvoir se tenir à portée de notre Armée qui étoit à Phortzheim. Ce Prince avoit mené un Corps de cinq mille chevaux pour couvrir le Wirtemberg, & il étoit campé la gauche près d'Entzwahinghen, tout le front couvert d'un ruisseau assez marécageux, & sa droite appuyée à un Village fermé, qui étoit sur le ruisseau où il avoit mis quelques Dragons.

Il se croïoit ainsi en sûreté, ou que tout au moins il auroit le tems de lever son Camp, & de se retirer sur Heilbron; ou de passer l'Entz, en cas que toute l'Armée du Roi marchât à lui. Il fut pourtant battu dans ce Camp, parce que le ruisseau se trouva praticable au-dessus de sa droite, ce qui donna le moïen à notre Cavalerie de le prendre en flanc.

Ce fait est rapporté pour faire connoître à tous les Officiers , qui seront chargés avec un Corps de Cavalerie d'observer de près une Armée ennemie , qu'il ne faut jamais qu'ils fassent tendre un Camp, à cause du tems qu'il faut employer à le lever, lorsqu'une Armée supérieure marche à ce Corps pour le combattre, & qu'il faut qu'ils se tiennent toujours en état de lever le piquet, lorsqu'un Corps supérieur marche à eux , parce que quelque sûr que l'on croie le poste , où l'on se sera mis par le front, pour peu qu'il puisse être débordé, on le tourne , & l'on le prend en flanc ; auquel cas il devient impossible de songer à une retraite honorable. Il ne reste de parti à prendre , que celui d'une fuite honteuse.

En 1693. M. le Prince d'Orange étant venu camper à Néerwinden , crut ce poste si bon , qu'il y attendit M. de Luxembourg , qui venoit l'y combattre. Voici quel étoit ce poste.

La Getthe en formoit la droite ; le ruisseau de Landen la gauche ; le front de la droite étoit couvert d'une grosse haie , qui prenoit fort près de la Getthe , & continuoit jusqu'au Village de Néerwinden , qui étoit au centre du front de ce Camp.

Derrière le Village étoit une hauteur qui alloit en baissant jusqu'au Village de Romsdorff , qui étoit au bord du ruisseau de Landen. Il y avoit même une espèce de ravine , ou chemin creux , qui prenoit dès cette hauteur au Village de Romsdorff.

M. le Prince d'Orange crut que ce front pouvoit aisément être rendu inattaquable. Pour cela il fit pendant la nuit qui précéda la bataille, retrancher le Village de Néerwinden, où il plaça beaucoup d'Infanterie. Il mit beaucoup de canon sur la hauteur qui dominoit le Village , & la gauche de son Armée , & plaça le reste de sa première ligne d'Infanterie derrière , & le long de cette ravine , qui alloit de la hauteur au Village de Romsdorff , & dans ce Village il mit aussi de l'Infanterie.

La pesanteur de la marche de l'Infanterie de l'Armée du Roi , qui partoit d'auprès de Liège , fit présumer à M. le Prince d'Orange que M. de Luxembourg après l'arrivée de son Infanterie , n'oseroit attaquer un front ainsi préparé.

La prudence ne vouloit pas que ce Prince dépouvû du Corps de Troupes qu'il avoit envoyé en Flandres sous les ordres de M. le Duc de Wirtemberg , & de celui qu'il avoit détaché de son Armée , pour renforcer le Camp retranché de Liège , s'exposât à une affaire générale ; mais la sûreté apparente de ce poste l'emporta sur la prudence. M. le Prince d'Orange ne voulut pas se servir d'un tems plus que suffisant pour passer la Getthe derrière son Camp , & se mettre ainsi hors de portée d'un engagement général. Il crut qu'il seroit périr toute l'Infanterie de l'Armée de M. de Luxembourg dans l'attaque du Village de Néerwinden , & de son front retranché , qui fut pourtant forcé après une longue résistance , & lui coûta presque toute son Infanterie ,

dans l'incertitude sur ce mouvement. Voici ce que fit M. de Turenne.

Il détacha M. le Comte du Plessis avec toute la seconde ligne pour aller au travers des marais qui bordent la Renchen, passer cette petite rivière au-dessus du front qu'occupoit l'Armée ennemie, & se camper à sa gauche.

Ce mouvement parut tout-à-fait hazardeux à toute l'Armée, & il l'auroit été en effet, si M. de Turenne dont le Camp étoit à la vûe de l'Ennemi, ne s'y étoit tenu, pour empêcher que la marche de la seconde ligne ne fût connue. En cette sorte l'arrivée de la seconde ligne au-delà de la Renchen, fut d'abord prise par M. de Montecuculli pour un gros parti sorti de l'Armée, dont il voioit toutes les tentes tendues.

Mais comme M. de Turenne jugeoit bien aussi que l'incertitude où ce mouvement mettroit d'abord M. de Montecuculli, ne dureroit que quelques heures, après lesquelles cette seconde ligne courroit risque d'être accablée par toute l'Armée ennemie, cet habile Général marcha lui-même, dès que l'approche de la nuit put ôter à l'Ennemi la connoissance du décampement de toute sa première ligne, qu'il joignit à la seconde, avec tant de justesse pour le tems de la marche, que ce second mouvement fut encore ignoré de l'Ennemi, & qu'il se trouva à la queue du Camp de M. le Comte du Plessis, dans le tems que M. de Lorraine avec une partie de l'Armée ennemie, commençoit à attaquer les Gardes. De sorte que dans le commencement du combat, ce Prince aiant sçu par des Prisonniers que M. de Turenne étoit arrivé avec le reste de son Armée, il ne songea qu'à se retirer; ce qu'il ne put faire qu'avec perte.

Cet exemple fait connoître, que les Camps, qui aux yeux du commun paroissent le plus hazardeusement pris, ne laissent pas de devenir sûrs par la sage prévoyance & la capacité du Général qui les prend, même avec une partie de son Armée; parce qu'il aura bien jugé du tems qui lui est nécessaire pour y arriver avec le reste de ses Troupes, & de celui que son second mouvement peut raisonnablement demeurer ignoré de son Ennemi.

Dans l'année 1692. M. l'Administrateur de Wirtemberg crut pouvoir se tenir à portée de notre Armée qui étoit à Phortzheim. Ce Prince avoit mené un Corps de cinq mille chevaux pour couvrir le Wirtemberg, & il étoit campé la gauche près d'Entzwahinghen, tout le front couvert d'un ruisseau assez marécageux, & sa droite appuyée à un Village fermé, qui étoit sur le ruisseau où il avoit mis quelques Dragons.

Il se croioit ainsi en sûreté, ou que tout au moins il auroit le tems de lever son Camp, & de se retirer sur Heilbron; ou de passer l'Entz, en cas que toute l'Armée du Roi marchât à lui. Il fut pourtant battu dans ce Camp, parce que le ruisseau se trouva praticable au-dessus de sa droite, ce qui donna le moien à notre Cavalerie de le prendre en flanc.

Ce fait est rapporté pour faire connoître à tous les Officiers , qui seront chargés avec un Corps de Cavalerie d'observer de près une Armée ennemie , qu'il ne faut jamais qu'ils fassent tendre un Camp, à cause du tems qu'il faut employer à le lever, lorsqu'une Armée supérieure marche à ce Corps pour le combattre, & qu'il faut qu'ils se tiennent toujours en état de lever le piquet, lorsqu'un Corps supérieur marche à eux , parce que quelque sûr que l'on croie le poste , où l'on se sera mis par le front, pour peu qu'il puisse être débordé, on le tourne , & l'on le prend en flanc ; auquel cas il devient impossible de songer à une retraite honorable. Il ne reste de parti à prendre , que celui d'une fuite honteuse.

En 1693. M. le Prince d'Orange étant venu camper à Néerwinden , crut ce poste si bon , qu'il y attendit M. de Luxembourg , qui venoit l'y combattre. Voici quel étoit ce poste.

La Getthe en formoit la droite ; le ruisseau de Landen la gauche ; le front de la droite étoit couvert d'une grosse haie , qui prenoit fort près de la Getthe, & continuoit jusqu'au Village de Néerwinden , qui étoit au centre du front de ce Camp.

Derriere le Village étoit une hauteur qui alloit en baissant jusqu'au Village de Romsdorff , qui étoit au bord du ruisseau de Landen. Il y avoit même une espèce de ravine , ou chemin creux , qui prenoit dès cette hauteur au Village de Romsdorff.

M. le Prince d'Orange crut que ce front pouvoit aisément être rendu inattaquable. Pour cela il fit pendant la nuit qui précéda la bataille, retrancher le Village de Néerwinden, où il plaça beaucoup d'Infanterie. Il mit beaucoup de canon sur la hauteur qui dominoit le Village , & la gauche de son Armée , & plaça le reste de sa premiere ligne d'Infanterie derriere , & le long de cette ravine , qui alloit de la hauteur au Village de Romsdorff , & dans ce Village il mit aussi de l'Infanterie.

La pesanteur de la marche de l'Infanterie de l'Armée du Roi , qui partoit d'auprès de Liège , fit présumer à M. le Prince d'Orange que M. de Luxembourg après l'arrivée de son Infanterie , n'oseroit attaquer un front ainsi préparé.

La prudence ne vouloit pas que ce Prince dépouvû du Corps de Troupes qu'il avoit envoyé en Flandres sous les ordres de M. le Duc de Wirtemberg , & de celui qu'il avoit détaché de son Armée , pour renforcer le Camp retranché de Liège , s'exposât à une affaire générale ; mais la sûreté apparente de ce poste l'emporta sur la prudence. M. le Prince d'Orange ne voulut pas se servir d'un tems plus que suffisant pour passer la Getthe derriere son Camp , & se mettre ainsi hors de portée d'un engagement général. Il crut qu'il seroit périr toute l'Infanterie de l'Armée de M. de Luxembourg dans l'attaque du Village de Néerwinden , & de son front retranché , qui fut pourtant forcé après une longue résistance , & lui coûta presque toute son Infanterie ,

beaucoup de Cavalerie, & toute son Artillerie.

Comme je ferai mes réflexions particulières sur cette grande journée, lorsque je parlerai des *Batailles*, je me contenterai ici de ce qui regarde la science des Camps.

Celui de Néerwinden étoit tel que je viens de dire par le front, & parut bon à un homme d'une médiocre capacité, qui crut que la sûreté du front & des aîles étoit plus que suffisante, pour lui procurer l'avantage de détruire l'Infanterie de son Ennemi dans l'attaque de ce front : mais voici quels étoient les défauts de ce poste.

Il manquoit tellement de fond, à cause d'un marais qui bordoit un recoude, que faisoit la Getthe derrière le Camp, que la Cavalerie de la droite y étoit en bataille sur quatre ou cinq lignes si serrées, qu'elles ne se trouverent pas assez de terrain entr'elles pour faire leurs mouvemens.

Ces lignes même de Cavalerie ne furent pas placées assez près de cette haie, que j'ai dit qui venoit de la Getthe au Village de Néerwinden, ni protégées de quelque Infanterie placée le long de la haie, pour empêcher la Cavalerie de l'Armée du Roi de s'en approcher, & de s'y faire des passages.

Comme le centre n'avoit pas plus de fond que la droite, on n'avoit pu y placer une ligne de Cavalerie, pour soutenir l'Infanterie, en cas qu'elle fût chassée du Village de Néerwinden, & du front retranché.

L'aîle gauche de Cavalerie, qui n'avoit pas de front pour s'étendre, ni de fond pour se mettre en ligne derrière l'Infanterie, avoit été mise en potence, faisant inutilement tête au ruisseau de Landen, & ne tenant à l'Infanterie que par son flanc droit.

De manière que dès que l'Infanterie de l'Armée du Roi se fut rendue maîtresse du Village de Néerwinden, & que la Cavalerie légère de la droite fut entrée dans le retranchement, par la partie où il n'y avoit que des chariots d'Artillerie, rangés pour en fermer l'entrée, soit parce qu'on n'avoit pas eu le tems d'y élever un retranchement, soit parce que M. le Prince d'Orange avoit voulu se ménager cette ouverture assez étendue, pour faire sortir sa Cavalerie sur l'Infanterie Française, lorsqu'elle auroit été mise en désordre par le grand feu de son Artillerie, & de son Infanterie placée dans Néerwinden, & sur le front retranché, & que lorsqu'en même tems l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi attaqua le Village de Romsdorff, & le front de la gauche, la confusion & le désordre se trouva si général par tout le front de l'Ennemi, manque de fond comme je l'ai dit, qu'il ne fut pas possible à M. le Prince d'Orange de faire charger les Troupes du Roi, au moins avec un Corps assez considérable pour les renverser.

Ainsi ce Prince fut obligé de fuir avec tout ce qui lui restoit de Cavalerie, qui n'avoit point combattu, & qui étoit en potence à sa gauche,

che ; car pour celle de sa droite, qui comme je l'ai dit, étoit sur plusieurs lignes fort serrées, elle périt presque entièrement dans la Getthe, où elle fut renversée par la Cavalerie de l'aile gauche : ainsi toute l'Infanterie ennemie de la première ligne fut ou tuée, ou prise.

Cet exemple fait voir qu'il ne suffit pas pour la bonté & la sûreté d'un Camp, principalement lorsqu'on veut y attendre un Ennemi qui cherche à combattre, que ce Camp soit bon, & retranché par le front, & qu'il ait même ses ailes couvertes & protégées ; qu'il faut aussi qu'il ait suffisamment de fond, pour y pouvoir faire sans embarras, & avec une aisance entière, tous les mouvemens qu'il peut convenir d'y faire pour la protection du front retranché, que l'on veut défendre & soutenir ; & qu'il faut même s'être réservé intérieurement un champ de Bataille, & un terrain capable de faire marcher toute la ligne de front, pour charger l'Ennemi, qui ne peut avoir forcé le retranchement, sans être un peu en désordre, afin qu'il n'ait pas le tems de se former en dedans du front forcé, & que ce terrain intérieur soit suffisant pour y rallier & former les Troupes, qui auront été forcées d'abandonner le retranchement.

J'ai vû prendre beaucoup d'autres mauvais Camps à nos Ennemis, principalement dans la Campagne de 1695. mais comme ils n'en ont pas été châtiés, & que j'en ai parlé ailleurs par rapport à d'autres matières que celle de ce Chapitre, je n'en dirai rien ici.

Comme je n'ai point servi dans la guerre présente qui a commencée en 1701. je ne pourrois parler sur la matière des Camps que par ce que l'on m'en a dit ; par où il m'a paru que nos Ennemis ont pris plusieurs Camps, dont les Généraux sous lesquels j'ai servi, & appris la guerre, les auroient fait repentir.

M. le Duc d'Orleans m'a pourtant fait voir le plan d'un Camp qu'il a pris en Catalogne, qui dans sa première inspection m'a paru fort dangereux, & contre toutes les bonnes règles, mais que j'ai trouvé savant & judicieux, quand il m'en a expliqué les raisons.

Ce Prince étoit obligé de tirer son pain de Balaguer, avec la contrainte de ne pouvoir s'en éloigner hors de la portée de faire ses convois en un jour, par le manque d'équipages pour les vivres. Il faisoit aussi qu'il ménageât assez de subsistance à sa Cavalerie, pour demeurer dans cette situation plus long-tems que l'Ennemi ne pourroit rester près de lui. M. de Staremborg étoit campé sur le Scio à trois lieues au-dessus du Camp, que M. le Duc d'Orleans avoit résolu de prendre, pour les deux effets dont je viens de parler.

Il étoit donc question d'avoir les eaux du Scio pour l'Armée, & les fourages des deux côtés de cette petite rivière, ou ruisseau, & de protéger les convois de Balaguer.

Pour se donner tous ces avantages, M. le Duc d'Orleans imagina

de mettre le cours du Scio entre ses deux lignes , & de faire tête aux deux plaines , d'un côté pour la commodité de ses convois , & de l'autre pour celle de ses fourages. Il porta pour cet effet la droite de la premiere ligne à un Village, qui étoit sur une petite hauteur , & fit accommoder ce Village , où il mit une Brigade d'Infanterie , & la gauche de la seconde ligne vis-à-vis de ce Village , où il y avoit un pont de pierre , & du reste fit faire tout le long du ruisseau deux ponts par Bataillon , & autant par Escadron , pour que réciproquement les deux lignes pussent se communiquer par les derrieres de leur Camp.

Par cette position on voit que l'Armée ne paroïssoit présenter à l'Ennemi que le flanc droit de sa premiere ligne , & le flanc gauche de la seconde.

Si M. le Duc d'Orleans avoit été obligé de recevoir l'Ennemi dans cette disposition , sans la pouvoir changer , elle auroit été très-mauvaise ; mais il remédia sagement à cet inconvenient par le champ de Bataille , qu'il se procura également des deux côtés du ruisseau.

Il fit du Village de la droite comme le point de sa droite & de sa gauche , & trouva dans la disposition du pais , & par les communications qu'il se procura , le moïen de faire de ce Village la droite du front de son Armée , en cas que l'Ennemi marchât à lui par un côté de la petite riviere , ou la gauche du même front de l'Armée , en cas qu'il vint par l'autre côté.

Ainsi les deux flancs de la droite & de la gauche de la premiere & de la seconde ligne étant également couverts & assurés , il étoit évidemment vrai , que ce Prince ne pourroit manquer de tems , pour prendre son champ de Bataille , par une espèce de quart de conversion des extrémités éloignées de ce Village , qui en faisoit le point.

Ce Camp est pourtant si bizarre , que pour en prendre un pareil , il faut avoir toutes les raisons que M. le Duc d'Orleans avoit pour camper ainsi son Armée , & trouver même d'ailleurs un pais susceptible de l'avantage de pouvoir porter les Troupes à ce champ de Bataille , par un mouvement aussi grand , que paroît devoir être celui de cette espèce de quart de conversion du front entier d'une Armée. Cependant il faut convenir , que l'avantage de ce Camp bizarre bien reconnu marque en ce Prince beaucoup de lumieres pour la Guerre , & un jugement solide.

En l'année 1709. les Camps pris en Flandres par M. le Maréchal de Villars ont été fort judicieux jusqu'à celui de Malplaquet , où il a été forcé de combattre.

CHAPITRE LVII.

Des Gardes.

IL y a deux espèces de Gardes. Les unes se montent pour la sûreté du dedans du Camp, les autres pour celle du dehors. Celles qui se montent pour la sûreté du dedans du Camp, sont les Gardes des Généraux; celles du Trésor, de l'Intendant, du Parc des Vivres, de celui de l'Artillerie, du Prévôt, du Capitaine des Guides, & celles qu'on appelle les Gardes du Camp. Toutes en général se doivent monter le matin de bonne heure, & s'assembler en lieu commode pour leur distribution. Toutes celles dont nous venons de parler, sont tirées du Corps de l'Infanterie seule.

Ily a encore une autre espèce de Garde, qui est celle que la Cavalerie & les Dragons fournissent aux Officiers Généraux nés de leurs Corps, lesquelles Gardes se fournissent par ces Corps, indépendamment de la Garde d'Infanterie qui est fournie à ces Officiers Généraux nés, lorsque d'ailleurs ils sont Officiers Généraux de l'Armée.

La seconde espèce de Garde se tire de l'Infanterie & de la Cavalerie. Elle est destinée pour garder les approches du Camp, & pour le tenir averti. Celles de Cavalerie se placent sur les grands chemins, autant qu'il se peut, en lieux ouverts & élevés, afin qu'elles découvrent de plus loin.

Elles doivent être disposées de manière qu'elles se voient entre-elles, & s'il se peut, qu'elles soient vûes de l'Armée; qu'elles couvrent le front, les flancs, & même les derrières de l'Armée, selon les occasions. Leur distance de l'Armée doit être plus ou moins grande, selon le país où l'on est.

Celles d'Infanterie sont destinées à plusieurs usages, & par conséquent se placent de différentes manières. Leurs usages sont de recevoir les Partis de Cavalerie, s'ils étoient poussés, même les Gardes de la Cavalerie, que ces différentes situations peuvent quelquefois avoir fait placer loin du Camp, ce qu'il faut éviter avec soin. Elles doivent encore protéger les gens qui vont au bois, à la paille & à l'eau, couvrir les pâturages, & empêcher les petits Partis ennemis d'approcher l'Armée.

Pour cet effet, on en met dans les Eglises & Clochers des Villages voisins; dans les Châteaux & maisons fortes, s'il y en a; dans les avenues & passages, qui se trouvent dans les bois. On en place aussi sur les bords des ruisseaux; enfin dans les endroits où elles sont jugées nécessaires pour la sûreté, & la tranquillité du Camp.

Tous ces postes qui sont dans les Eglises, Clochers, Châteaux, ou maisons, doivent autant qu'il se peut, être vûs de l'Armée, ou du moins de quelques Gardes; & les Officiers qui les commandent, seront chargés de faire les signaux dont on est convenu, pour avertir

qu'ils sont attaqués par l'Ennemi, ou qu'ils le voient.

Ceux que l'on place pour garder les avenues du Camp, ou les bords des ruisseaux, à couvert desquels les chevaux sont à la pâture, doivent avoir des sentinelles placées à vûe les unes des autres, pour que rien ne passe-entre-elles.

Ceux qu'on place dans les bois, où on craint que l'Ennemi puisse embusquer la nuit des Partis pour enlever quelque chose de l'Armée, doivent faire quelques abbatis pour y être en sûreté contre les Partis ennemis, qui sans cette précaution pourroient tenter de les insulter; avoir de jour des sentinelles sur des arbres, d'où ils puissent découvrir de loin ce qui pourroit venir à eux, & la nuit être fort alertes, avoir autour d'eux des sentinelles aux écoutes, & de petites patrouilles qui visitent souvent ces sentinelles.

Toutes ces Gardes d'Infanterie sont fixes, & ne changent point la nuit de postes, pour se rapprocher de l'Armée; * Hors celles que l'on peut avoir jugé à propos d'avancer, pour protéger une Garde de Cavalerie, lesquelles se retirent à un poste de nuit, pour le lendemain matin reprendre leur poste de jour, & fouiller les environs de ce poste. Celles qui sont destinées à couvrir les Pâtureurs, se retirent aussi dès que la nuit vient. *

Celles de Cavalerie, à l'entrée de la nuit, quittent leurs postes de jour, & se rapprochent du front & des flancs, aussi-bien que des derrières du Camp, & se rendent aux postes qui leur ont été marqués pour la nuit; pendant lequel tems elles sont fort alertes, ont au moins un rang à cheval, & des vedettes en tête & sur leurs flancs, pour que rien ne puisse approcher du Camp entre deux Gardes, sans être reconnu & arrêté.

A la pointe du jour, ces Gardes marchent à leurs postes de jour, d'où elles envoient à la découverte tout le plus loin qu'elles peuvent avec sûreté; & ce soin doit avoir été pris, avant que les nouvelles Gardes soient venues les relever. Alors l'Officier descendant la Garde, après avoir reçu la nouvelle, communique à l'Officier montant tout ce qui lui a été con-signé par son supérieur pour la sûreté du Camp. Cette règle se pratique pour toutes les Gardes, de quelque nature qu'elles soient.

C H A P I T R E L V I I I .

Des Fourages.

LE Général se campera toujours de manière, que l'Ennemi ne puisse ni lui ôter les fourages, ni les lui rendre trop difficiles.

Il n'en laissera point manquer à ses Troupes. Cependant il n'en laissera point faire de dégât, principalement lorsqu'il prévoira qu'il doit

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 205

fait un séjour considérable dans son Camp. La consommation des fourrages en verd est beaucoup plus grande que celle du sec, mais aussi la quantité en est plus abondante sur la terre, ne pouvant être diminué par l'Ennemi, au lieu que le sec peut être écarté, emporté, & mis dans les Places, ou même brûlé.

Les fourrages s'ordonnent, & se font de différentes manieres, tant en verd qu'en sec. Lorsque nous avons parlé des Campemens, nous avons déjà dit que l'Officier Général de jour qui fait le Camp, doit toujours autant qu'il lui est possible, disposer ses Gardes de maniere, que l'Armée, au moins pour le premier jour, trouve du fourrage, du bois, de la paille, & de l'eau entre les Gardes & le Camp. Ainsi je ne parle ici que des fourrages, qui se font les jours suivans.

Les fourrages se font ou en avant, ou derriere l'Armée, ou sur les ailes. Ils se font en verd, ou en sec; ou généraux, ou particuliers. De quelle nature qu'ils soient, ils doivent avoir été précédemment reconnus, tant pour la disposition des escortes générales, pour l'étendue du pais qu'on croit devoir embrasser, que pour avoir assez de fourrages dans l'enceinte, & pour la sûreté de la marche des fourageurs.

Après que le pais que l'on veut faire fourager à l'Armée, aura été reconnu par les soins du Général, ou par l'Officier Général, qui doit faire le fourage, on formera l'escorte dudit fourage pour la qualité des Troupes, suivant qu'il sera convenable, tant par rapport au pais que l'on veut fourager, qu'aux inconvéniens à éviter dans ledit fourage.

Ces escortes seront assemblées en lieux convenables, & reçues par les Officiers destinés à faire ledit fourage, qui les feront marcher en Corps, ou en détail, selon qu'ils jugeront le pouvoir faire avec sûreté, jusqu'au lieu où elles doivent être postées, pour la sûreté du fourage.

Il est bon de faire partir avant ces escortes des Partis, soit de Cavalerie, soit d'Infanterie, suivant le pais. Ces Partis s'avanceront loin au-delà des lieux où les escortes doivent être placées, pour découvrir si l'Ennemi qui pourroit être averti du fourage, ne viendrait pas s'embusquer à portée d'enlever les fourageurs, ou battre leur escorte. Les Officiers seuls commandans lesdits Partis, doivent être instruits des raisons pour lesquelles on les fait sortir des lieux, où ils pourront se retirer sous la protection des escortes, en cas qu'ils soient poussés, & de l'endroit où ils pourront donner de leurs nouvelles à l'Officier Général commandant le fourage.

Les fourageurs doivent être assemblés à la tête de leurs Brigades; avoir des escortes particulieres de leurs Corps, & au moins un Officier par Compagnie commandé. Ils ne partiront du Camp que lorsque l'Officier Général enverra dire * qu'il est posté, & qu'on peut faire avancer les fourageurs; * ils ne viendront qu'au pas, en bon ordre, & conduits sur le lieu où ils doivent fourager, par celui qui aura été

commandé pour les amener; lequel empêchera, autant qu'il le pourra; que les fourageurs ne se débandent, & les fera asseoir sur le lieu du fourage; sans quoi la rage du fourageur qui n'est jamais content du fourage qu'il voit devant lui, en gâte plus qu'il n'en enlève, * force souvent l'enceinte, & s'expose à être pris par des Partis ennemis embusqués au-dehors, & au-delà du país que l'on aura fait visiter & fouiller pour la sûreté du fourage. *

Les fourages en avant sont ceux qui se font entre l'Armée & celle de l'Ennemi, ou ses grosses Places. Si le país est ouvert, il faut que l'escorte soit forte en Cavalerie; que l'enceinte du fourage soit bien fermée par les escortes particulières, & par une chaîne de vedettes, afin que l'enceinte ne soit pas forcée par les fourageurs libertins, qui veulent toujours courir au-delà du lieu qu'ils fouragent; que la plus grosse partie de l'escorte soit ensemble; qu'elle ait plusieurs Partis loin devant elle, pour être informée de ce qui viendrait du côté des Ennemis, assez tôt pour avoir le tems d'assembler toutes les escortes, afin de s'opposer aux Ennemis, & faire retirer les fourageurs.

Si le país est couvert, ou par des bois, ou par un ruisseau, il faut que l'escorte soit plus forte en Infanterie, & que les Partis de Cavalerie, soutenus de ceux de l'Infanterie, s'avancent, s'il se peut, au-delà du país couvert de bois, ou bordé du ruisseau; que les Partis d'Infanterie aient, la nuit qui précédera ce fourage, bien battu le país; & que toute l'escorte borde le bois, ou le ruisseau, non seulement par des Corps séparés, mais par une chaîne de sentinelles, afin que les fourageurs ne les passent pas.

Il y a encore une autre manière de fourager en avant. C'est lorsque les deux Armées sont si proches l'une de l'autre, qu'elles respectent les fourages qui sont entr'elles. En ce cas, pour les dérober à l'Ennemi, on s'avance avec toute la Cavalerie, dont il n'y en aura que la moitié de sellée, & l'autre ne sera qu'armée de ses mousquetons; & lorsque la Cavalerie armée sera en bataille en avant, celle qui ne l'est pas fouragera diligemment derrière, & se retirera à mesure qu'elle aura fait son fourage. Quelquefois ces fourages sont * si * dangereux, & pourtant si nécessaires, qu'on ne les fait qu'avec des faucilles au lieu de faux, que toute la Cavalerie est armée & sellée, & que tous les Cavaliers n'emportent que des balots au lieu de trousses.

Quelquefois aussi toute cette Cavalerie a un gros Corps d'Infanterie avec du canon posté derrière elle pour la recevoir, en cas qu'elle fût poussée par un trop gros Corps des Ennemis, & lui donner le tems de se former pour combattre, si la nécessité l'y obligeoit. Quelquefois encore ces fourages-là ne se font que par ailes, ou d'un, ou de deux Cavaliers par chambrée, tout le reste étant en bataille.

Tout ceci ne se dit que pour les fourages en avant pris en verd: ceux

qui sont en sec se font d'une autre maniere. On fait précédemment reconnoître les Villages que l'on veut faire fourager; on examine la nature du fourage qui y est, si ce sont des foins, ou des grains, ou s'ils sont remplis de l'un & de l'autre, & de la quantité qu'il peut y en avoir; on en fait la distribution par aile, par Brigade, & par Corps. Les escortes étant postées en-delà de ces Villages, les fourageurs y viennent en ordre, chacun au canton qui lui est destiné, avec des cordes pour les trousses, des fleaux pour battre, & des sacs pour emporter les grains.

Souvent, & principalement lorsque les fourages en grains sont trop éloignés de l'Armée, on les tire des lieux où ils sont, par des répartitions qui se font sur des Communautés, qu'on oblige de voiturer ces grains au Camp, ou même seulement de les tenir prêts dans les lieux destinés pour les aller enlever. Mais cette dernière maniere ne se doit pratiquer, qu'en cas qu'elle se puisse bien sûrement faire; parce que l'Ennemi qui aura sans doute connoissance de cette répartition faite sur les lieux qui lui appartiennent, & de la maniere dont on doit enlever ces grains, y pourroit aisément mettre obstacle, ou en les enlevant lui-même, ou en enlevant les fourageurs.

Les fourages derrière l'Armée doivent être fort ménagés, parce qu'ils doivent servir, ou pour dernière ressource, en cas que l'on doive faire un long séjour au Camp où l'on est, ou pour être donnés au Quartier Général, aux Vivres, & à l'Artillerie; parce qu'à ces fourages derrière l'Armée, il faut des escortes bien moins considérables, & par conséquent ils fatiguent bien moins l'Armée.

Les fourages sur les ailes sont encore d'une autre nature. Il faut veiller à ce que l'Ennemi ne les dérobe pas, ou que les habitans des lieux ne les détournent point. Il en faut faire une ressource pour les ailes, lesquelles se chargeront chacune en particulier de faire ledit fourage, lorsqu'elles en auront besoin, & après l'avoir demandé au Général; car nul dans l'Armée ne doit fourager sans la permission du Chef.

On n'a jusqu'à présent rien dit du fourage de l'Infanterie. On ne compte tout au plus un Bataillon que pour un Escadron. Cela ne va pas même à cette supputation. Tant que dure le fourage en verd, on ne l'épargne pas plus à ce Corps qu'à la Cavalerie; & lorsque j'ai parlé des fourages par aile, j'ai supposé qu'on l'entendrait par moitié de l'Armée: Lorsque les fourages sont secs, on en donne moins à l'Infanterie, parce qu'on ne veut pas qu'elle enleve les grains, dont la Cavalerie a un besoin absolu.

Lorsque l'on fait des distributions de grains, il est fort rare que l'on en donne à l'Infanterie, n'ayant pas besoin de chevaux pour combattre. On ne se soucie pas tant, que les chevaux de l'Infanterie, qui ne sont que ceux des équipages & montures des Officiers, soient si bien nourris. Cependant comme il faut qu'ils subsistent, dans les fourages géné-

raux, ils y vont comme le reste de l'Armée : mais dans les particuliers, principalement en sec, & qui se font dans les villages, on commence toujours à faire emporter les grains par la Cavalerie; & quand l'abondance du pays fait qu'on en donne à l'Infanterie, c'est toujours en petite quantité, comme il vient d'être dit.

Après avoir parlé de toutes les manieres de fourager, il ne reste qu'à ajoûter, que plus les fourages sont bien ménagés dans un pays, plus l'Armée y subsiste long-tems, moins aussi fait-elle de mouvemens inutiles, qui ruinent la Cavalerie & les équipages, & par conséquent elle est plus en état d'exécuter ce qui a été projeté.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent des fourages, ne regarde que ceux qui doivent être consommés par l'Armée. Il me paroît nécessaire de dire ici un mot de l'attention que le Général doit avoir, pour ôter à son Ennemi ceux qu'il peut consommer avec facilité.

C'est un principe certain qu'il faut ôter à son Ennemi tout le plus de fourages qu'il est possible. Ces fourages sont en verd, ou en sec. Les fourages en verd ne se peuvent ôter à l'Ennemi en total. On peut seulement se placer de maniere, qu'il n'ose sans de fort grandes précautions, faire ses fourages en avant; car ceux qu'il a derriere lui, on ne les lui peut ôter. La constitution du pays peut quelquefois faciliter les moïens aux petits Partis, de se couler dans les derrieres d'une Armée, & d'enlever en détail quelques Fourageurs, qui sortent sans escortes, parce qu'ils se croient en sûreté.

Les fourages en sec ne se peuvent ôter que par leur enlevement, si on en a le tems, & qu'ils se trouvent à portée d'être mis dans les Places; ou par leur incendie.

C H A P I T R E L I X.

De la Paille.

QUoique la paille soit comprise dans le général des fourages, puisqu'elle sert à la nourriture des chevaux, & que j'en aïe déjà parlé, lorsque j'ai traité des différentes natures de subsistances; je ne laisserai pas de dire ici un mot, sur la maniere dont elle doit être enlevée par les Troupes, lorsque son usage ne regarde que le coucher des hommes, ou la construction des baraques & écuries, dans le tems que les nuits commencent à être froides.

Après que l'Infanterie est arrivée au Camp, & qu'elle a posé les armes, il faut que le Soldat songe à se pourvoir de paille pour les choses auxquelles il en a besoin; mais pour cela, il ne le doit jamais faire en désordre. Il faut qu'il y ait par bataillon des Officiers & des Sergens commandés, pour conduire les Soldats à la paille, & les ramener ensemble

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 205

au Camp. Ces Officiers ne doivent jamais souffrir, sans une nécessité absolue, que le Soldat, toujours porté au désordre & à la destruction, découvre les maisons; parce que les maisons découvertes & rendues inhabitables, restent abandonnées, même après que l'Armée s'est éloignée; d'où suit par conséquent le manque de culture, qui ruine le pays dans la suite de la guerre, & cause la disette des fourages pour les années suivantes. Ce soin mérite une attention sérieuse de la part du Général.

CHAPITRE LX.

Du Bois.

JE voudrois prendre le même soin pour la conservation des bois de charpente, & obliger le Soldat & le Cavalier, à s'abstenir de la destruction des édifices, en les faisant conduire pour aller faire du bois, de la même manière que je viens de dire pour aller à la paille, & en les obligeant de se contenter du bois sec de chauffage, qui se peut trouver dans un pays, pour aider à faire brûler le bois qu'ils couperont.

Je sçai bien qu'on me dira, que l'observation de cette discipline est d'une grande application; j'en conviens: mais aussi produit-elle de grands avantages pour une Armée dans les suites d'une Guerre, puisqu'elle empêche l'abandon du pays & de la culture des terres.

L'habitant de la campagne ne croit pas être malheureux tous les ans, & revoir l'Armée dans son champ & dans sa maison l'année suivante. Quand il la trouve encore habitable, il cultive & croit recueillir; ce qu'il ne sçauroit certainement plus faire, quand il trouve sa maison détruite.

REMARQUES SUR CES TROIS CHAPITRES.

Mes Réflexions ne s'étendront que sur ce qui regarde les Fourages; parce qu'il est aisé d'entendre, que le Général qui se procure leur facilité pour les enlever, ou leur économie dans leur consommation, se donne aussi la facilité d'avoir les autres choses, qui peuvent regarder autant la subsistance des hommes, que celle des chevaux.

Je dirai donc en général, que quoique nos Armées aient à leur suite beaucoup moins d'équipages que celles des Allemands, elles ne laissent pas de consommer infiniment plus de fourages & d'aïssances.

Il y a plusieurs raisons de cette consommation inutile de nos Armées, & de la bonne économie de celles des Allemands. Ils font presque toujours leurs fourages en arrière, & suivant même les besoins que chaque particulier en a. Ainsi la marche des Escortes & des Fourageurs ne gêne pas un grand pays, comme cela arrive parmi nous.

Les Allemands ont encore une autre manière de prendre les foura-

ges en avant en détail , & je l'estime fort , à cause de tous les bons effets qu'elle produit.

Ils avancent souvent un gros Corps de Cavalerie assez loin de leur Armée , suivant la constitution du país dans lequel ils font la Guerre. Ce Corps pousse de petits Partis devant lui pour sa sûreté , lesquels ne peuvent être poussés bien loin par les nôtres , parce qu'ils se retirent à leur gros Corps.

Ce Corps avancé facilite , & assure même l'enlèvement en détail , & sans dégât , des fourages qui sont entre l'Armée , & ce Corps de Cavalerie , qui subsiste même pendant qu'il est dehors , des fourages trop éloignés de l'Armée pour être enlevés , & en rapporte en balots lorsqu'il revient au Camp.

L'usage que les Allemands font de la paille hachée , lorsque les Armées fouragent en sec , est encore d'une grande économie pour la consommation. Pour peu que le Cavalier y mêle de grain , son cheval est bien nourri , & le país dure bien plus long-tems , parce que tout ce qu'il a produit est tourné à profit pour l'Armée , qui fait moins de mouvemens pour se donner des subsistances , & par conséquent ruine moins les chevaux de sa Cavalerie & de ses Equipages.

Le premier usage de prendre les fourages en détail , & de consommer ceux qui sont en arriere , avant ceux de la tête ou des ailes , les fait durer plus long-tems en verd , parce qu'il n'y en a point de gâtés par la marche des Escortes & des Fourageurs , comme je l'ai dit ci-dessus.

Le second de se servir de la paille hachée , les fait durer plus long-tems en sec. Aussi avons nous toujours vû par expérience , que nos Ennemis subsistent plus long-tems que nous dans un país , & qu'ils y subsistent même sans incommodité quand ils y entrent après nous , & que nous le quittons , après avoir crû l'avoir entièrement épuisé.

C H A P I T R E L X I.

Des Convois.

LES Armées ne pouvant subsister long-tems par elles-mêmes , & devant être continuellement pourvûes de tout ce qui se consomme journellement , il est de la prudence du Général , de faire assembler les Convois dans la Place la plus voisine de l'Armée , afin de pouvoir aisément les rendre fréquens.

Il doit ordonner au Gouverneur de veiller continuellement à rendre les chemins sûrs contre les petits Partis ennemis , qui à la faveur des bois , se peuvent tenir cachés , & enlever en détail les Marchands qui viennent à l'Armée. Ces sortes de petits Partis doivent plutôt être regardés comme des voleurs qui se rassemblent , que comme des Partis de

Guerre ; aussi doivent-ils être traités avec toute sorte de rigueur lorsqu'on les charge , & avant qu'ils aient pu faire voir, qu'ils sont munis de passeports.

Lorsque le convoi est prêt , il est du soin du Général de le faire arriver dans son Camp avec sûreté. La situation du païs , ou son éloignement de la Ville, d'où part le Convoi , & même la portée de l'Armée ennemie , sont les différences de la qualité , & de la force des Escortes, qui peuvent être en certain cas assez considérables , pour mériter d'être commandées par un Officier Général , comme sont ceux d'argent.

Des autres Convois , il y en a de plusieurs espèces. Ceux des Vivres sont presque continuels pour l'allée & le retour , parce que le pain se fournit aux Troupes tous les quatre jours ; & à ceux-ci se joint tout ce qui vient à l'Armée pour son besoin particulier.

Les autres sont des Convois de munitions de Guerre pour les besoins journaliers de l'Armée , & ceux qui se font pour conduire devant une Place assiégée la grosse Artillerie.

En général, de quelque espèce que soit un Convoi , il faut toujours pourvoir à ce qu'il arrive sûrement à l'Armée , afin de ne point rebuter les gens que le gain attire à la suite de l'Armée , & qu'elle ne manque jamais de rien.

R E M A R Q U E S.

Je n'ai qu'une réflexion à faire sur les Convois qui se font pour les Vivres , qui est que les Armées Allemandes sçavent mieux se passer de la régularité dans la fourniture du pain que les nôtres , qui tombent dans un grand besoin, dès que la fourniture, même en avance , n'est pas régulière.

Le Soldat Allemand qu'on a accoutumé à cette irrégularité dans la fourniture du pain, le ménage continuellement ; au lieu que fort souvent le François , qui est accoutumé à cette régularité , en vend une partie , ou par libertinage , ou par la paresse de le porter dans les marches.

Ainsi je ne croi pas qu'il y eût un grand inconvénient de se relâcher un peu petit à petit sur cette régularité , pour accoutumer insensiblement le Soldat François à être plus prévoiant. Mais comme la solde des Campagnes en argent est trop excessivement petite en France , je voudrois que quand on a manqué à fournir le pain en nature , on le païât en argent aux Soldats , sur le même pied que le Roi le retient au Soldat sur sa solde.

Cette attention produiroit à mon sens un bon effet , qui seroit celui de ne pas tant gêner le Général pour des mouvemens , quelquesfois absolument nécessaires , & qu'il n'oseroit faire par la crainte où il est du manque de régularité dans la distribution du pain de l'Armée.

Les Allemands ont de petits moulins par Compagnie , & lorsque les

grains sont mûrs , ils font de la farine & cuisent du pain. Le François au contraire amasse bien du grain , mais il en fait un mauvais usage. Le Cavalier en donne trop à son cheval , & tous le vendent aux Vivandiers, ou même aux Munitionnaires qui en chargent les caissons, lorsqu'ils s'en retournent à vuide de l'Armée au lieu où se fait la cuisson du pain.

Ainsi je suis persuadé, que si le Roi faisoit paier en argent le prix entier du pain, qu'il ne consommeroient pas en nature, presque toute la Cavalerie au moins subsisteroit du pain qu'elle feroit ; & ne seroit-ce pas toujours un grand avantage, d'épargner les Escortes de convois qui ne seroient, ni si grands, ni si fréquens dans des saisons, que les chemins deviennent mauvais ?

L'on ne peut opposer à cet usage qu'une raison, qui devoit le faire établir. C'est le gain que le Munitionnaire fait sur le non complet des fournitures qu'il est obligé de faire, & sur le paiement en argent qu'il fait du pain, qu'il devoit fournir en nature, dont il ne donne tout au plus aux Généraux, lorsqu'ils font le décompte de leur pain, que les deux tiers du prix qu'il en reçoit du Roi, & aux Troupes que la moitié. Abus qui est d'autant plus grand, que le profit est entier pour le Munitionnaire, qui gagne assez d'ailleurs sur son traité général.

La nécessité des Convois de munitions de Guerre pour les Armées qui font des Sièges, est indispensable. Les mesures pour les faire avec sûreté, ont été si bien prises par les Ministres de la Guerre, & par les Généraux que le Roi a employés pour l'exécution de ses projets, que jusqu'en l'année 1706. je ne trouve aucune occasion de réfléchir sur cette matiere.

Mais la conduite qu'on a tenuë pendant le Siège de Lille, me donne une funeste occasion de réfléchir sur le peu d'attention qu'on a eûe à former des obstacles, qui auroient facilement interrompu les convois des Ennemis, & leur auroient rendus impossible la réussite de cette téméraire entreprise. Pour le mieux comprendre il faut commencer par dire quel étoit l'état & la disposition des Armées, lorsque les Ennemis ont entrepris le Siège de cette Place.

Après le combat d'Oudenarde, l'Armée de M. le Duc de Bourgogne s'étoit retirée derriere le canal de Bruges à Gand, pour la protection de ces deux grandes Villes, & M. le Comte de la Motte commandoit un Corps détaché du côté de la mer, pour favoriser les convois, qui ne pouvoient plus venir à notre Armée que par le canal de Nieuport à Bruges.

M. le Maréchal de Berwick, qui comme je l'ai dit ailleurs, n'avoit pû arriver en Flandres qu'après M. le Prince Eugène, avoit fait entrer toute son Infanterie dans les Places du Hainault, de l'Escaut, & de l'Artois; & il étoit avec sa Cavalerie derriere la Scarpe. L'Armée principale des Ennemis commandée par M. de Malboorough s'étoit avancée jusqu'à

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 213

auprès de Menin. Celle de M. le Prince Eugénie étoit vers la Dendre, pour couvrir les Places du Brabant. Voilà quelle étoit la position des deux Armées, depuis le tems du Combat d'Oudenarde, jusqu'au jour de l'investiture de Lille.

L'on pouvoit bien penser, que l'Ennemi ne pouvoit former & exécuter une aussi grande entreprise, avec les seules munitions de Guerre & d'Artillerie qu'il avoit dans Menin; & l'on a vû pendant un tems considérable, qu'il faisoit venir de Hollande par le grand Escault jusqu'à Bruxelles, une prodigieuse quantité de munitions de Guerre & d'Artillerie.

De Bruxelles cet amas ne pouvoit être conduit devant Lille, que par terre. La distance de ces deux Villes est de vingt-deux à vingt-trois lieues; & l'on voioit que nos Ennemis assembloient sept à huit mille chariots pour le transport de leurs munitions, sans qu'il soit entré dans l'esprit d'interrompre cette assemblée de voitures. Ce qui a été une première faute. Ces voitures assemblées & chargées se sont mises en marche, & devoient au moins faire une file de cinq lieues, qui n'étoit protégée depuis Bruxelles jusqu'à la Dendre, que d'un Corps de quatorze à quinze mille hommes.

Comment peut-on comprendre, que l'Ennemi dans une si grande étendue ait pû si bien couvrir cette longue file, que ni l'Armée de M. de Berwick, ni celle de M. le Duc de Bourgogne, n'aient rien entrepris sur ce convoi? c'est ce que personne de bon sens ne comprendra jamais. De la Dendre à l'Escault l'escorte du convoi fut fortifiée d'un Corps de Cavalerie détaché de l'Armée de M. de Malboorough; ainsi ce convoi arriva sur l'Escault sans aucun inconvénient, & donna le moien à l'Ennemi de commencer le Siège de Lille.

Le convoi quelque grand qu'il fût, ne pouvoit pas avoir porté à l'Ennemi, ni assez de quoi vivre, ni assez de quoi finir un Siège de cette conséquence; & il auroit été forcé d'abandonner son entreprise, si nous n'avions encore trouvé le moien de faire assez d'autres fautes, pour lui rendre l'exécution de son projet possible. Voici ce qui a été fait de notre part.

Notre Armée principale quitta le Camp de Lovendeghein, ne laissant qu'un Corps d'Infanterie dans Gand, & marcha à la Dendre, où elle joignit l'Armée de M. de Berwick. De-là ces deux Armées marcherent à Tournai, où elles passerent l'Escault, à dessein de faire lever le Siège de Lille par un combat.

Pendant ce tems-là, on ne veilla point sur les convois qui pouvoient sortir de Bruxelles; de sorte qu'il en passa encore plusieurs petits, qui arriverent tous au Camp devant Lille, sans qu'il y ait jamais eu un seul chariot enlevé; ce qui a été un manque d'attention bien considérable de notre part.

Enfin lorsque l'Armée du Roi se fut retirée de la Margne, sans avoir

combattu les Ennemis , & qu'on eut pris la résolution de les forcer à abandonner le Siège de Lille , faute de munitions pour l'achever , on forma ce grand ceintre , dont j'ai parlé ailleurs.

M. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme occupoient avec l'Armée principale l'Artois , la Scarpe , & le país depuis Tournai jusqu'à Gand ; M. le Comte de la Motthe eut le soin du ceintre depuis Nieuport jusqu'à Gand ; & au centre de ce ceintre étoient toutes les forces de nos Ennemis , bien occupées des moïens de se procurer des vivres & des munitions de Guerre.

Par cette nouvelle position des Armées , on voit que les Ennemis ne pouvoient plus rien tirer de Bruxelles ; aussi n'y pensoient-ils plus. Ils ne songeoient qu'à vivre de l'Artois & de nos Châtellenies , en quoi on ne leur fit jamais trouver aucune difficulté. Ils imaginèrent de faire venir par Ostende ce qui leur manquoit de munitions de Guerre , pour achever le Siège de Lille , où plusieurs fois ils ont été un nombre de jours considérable , sans tirer un seul coup de canon faute de poudre.

Il ne suffisoit pas à nos Ennemis de faire entrer dans Ostende leurs munitions de Guerre. Ils étoient les maîtres de la mer ; & les Armateurs de Dunkerque n'interrompoient en rien leurs transports de Hollande & d'Angleterre. La difficulté qui paroissoit devoir être insurmontable , étoit de tirer ces munitions d'Ostende , pour les conduire par des charrois jusqu'à Lessinghen , que M. le Comte de la Motthe leur avoit laissé occuper , ou jusqu'au bord de l'inondation formée des eaux du canal de Nieuport ; de passer l'inondation & le canal sans bateaux , & d'avoir sur le bord de l'inondation des voitures , pour charger les munitions , & ensuite les conduire à Lille.

M. le Comte de la Motthe , qui depuis quinze ou seize ans avoit toujours été employé à Ypres & à Bruges , & qui par conséquent devoit connoître le país , ne s'est jamais opposé à tout ce que les Ennemis ont imaginé , pour tirer leurs convois d'Ostende. Il lui auroit pourtant été bien aisé , de se servir plus utilement , qu'il n'a fait , des Forts de Plassendaël & de Nieuvendan , & même de Nieuport , pour empêcher que les Ennemis ne tirassent continuellement des convois d'Ostende , avec toutes les difficultés naturelles qu'ils avoient. Il ne se seroit pas fait battre à Winendall par un Corps infiniment inférieur à celui qu'il avoit , & il auroit détruit , & le convoi , & l'escorte , s'il avoit été un peu plus attentif qu'il ne l'a été.

Il sçavoit que les Ennemis étoient dans la nécessité absolue de tirer leurs munitions de guerre d'Ostende , pour achever le Siège de Lille ; pourquoi à l'aide de Plassendaël , ne s'est-il pas placé avec un Corps considérable plus près d'Ostende ; & pourquoi n'a-t-il pas été continuellement en attention depuis Plassendaël jusqu'à Neuport ? pourquoi a-t-il souffert que les Ennemis s'établissent à Lessinghen ? pourquoi n'en

a-t-il pas détruit le pont d'avance; & puisqu'il avoit des barques armées à Nieuport, pourquoi a-t-il souffert sur le canal, & sur l'inondation, un seul bateau de quelque construction qu'il pût être?

La suite de tout ce manque d'attention a été précédée de celle du combat de Winendall, qui en ayant été une des principales causes, m'engage à en rapporter ici quelques singularités.

Les Ennemis à la faveur de toutes ces négligences, avant la sortie du grand convoi d'Ostende, qu'on auroit pû détruire entre Ostende & le canal, parvinrent à Winendall malgré bien des difficultés. M. de la Motthe étoit parti de Bruges avec trente-six Bataillons & soixante-deux Escadrons, dans le dessein d'attaquer leur convoi.

On a peine à comprendre, pourquoi il a préféré de prendre sa marche par Oudembourg & le long du canal jusques près de Ghistel, qui est un pais fort serré & coupé, plutôt que par le grand chemin de Bruges à Winendall, qui est un pais plus ouvert; pourquoi quand il est enfin arrivé à la vûe des Ennemis, placés dans les bois de Winendall, ayant de grosses haïes en avant sur leurs flancs garnies d'Infanterie, il les a attaqués.

Comme son principal objet étoit celui de détruire le convoi, il n'avoit qu'à tourner le bois qui étoit fort petit. Il seroit tombé sur ce convoi, & l'auroit facilement détruit; après quoi il seroit revenu sur l'escorte, en cas qu'il l'eût encore retrouvée, & si elle lui étoit échappée, ce n'auroit pas été un grand inconvénient, puisqu'il auroit réussi dans son principal objet, dont les conséquences auroient été la levée du Siège de Lille, manque de munitions pour le continuer.

CHAPITRE L'XII.

Des Partis de Guerre.

ON fait sortir de l'Armée presque toutes les nuits des Partis d'Infanterie & de Cavalerie. Leur objet général est d'être informé par eux de ce qui se passe dans le pais, & d'empêcher que ceux des Ennemis n'en approchent.

Ceux qui sortent pour aller aux nouvelles, sont, suivant le pais où l'on est, ou d'un Corps particulier, ou mêlés de Cavalerie, de Dragons, & même d'Infanterie, & s'éloignent de l'Armée, plus ou moins, suivant les vûes du Général.

Ceux qui sont destinés à éloigner les Partis de l'Armée, s'embusquent & se cachent soigneusement pour surprendre ceux des Ennemis, & les battre. Outre ces Partis d'Infanterie, ou de Cavalerie, suivant le pais pour lequel on les destine, il sort aussi d'autres Partis des Armées, destinés pour couvrir les flancs des convois, pour empêcher que l'Ennemi n'interrompe les fourages qu'on veut faire le lendemain, & pour sa-

ciliter au Général la connoissance qu'il veut prendre ; ou d'un Camp avantageux , ou d'une marche , ou même de la situation du Camp ennemi. Ces Partis doivent être beaucoup plus forts que les autres , & posés suivant la nature du pais.

Ce sont là toutes les espèces différentes de Partis que l'on fait sortir d'une Armée , qui ont la guerre pour objet , & que l'on dit en général être des Partis qui vont à la guerre. Tous ceux-ci sont commandés à l'ordre par le Général ; & ceux qui les conduisent , reçoivent leur instruction sur ce que l'on veut qu'ils exécutent , & qu'ils tâchent d'ap-prendre dans le pais où on les envoie.

Souvent ils sont commandés à tour de rôle , tant pour les Officiers , que pour les Soldats & Cavaliers. Souvent aussi le Général choisit , pour commander ces Partis , des Officiers de bonne volonté , qui connoissent le pais dans lequel on les envoie , & qui aient assez de capacité , pour bien voir & connoître ce dont le Général veut être instruit.

Il y a d'autres Partis qui sortent de l'Armée , que l'on nomme volontaires. Comme ils n'ont presque toujours pour objet , que le gain particulier , soit sur les Convois , soit sur les Fourageurs & Pâtureurs de l'Armée ennemie , ceux qui les commandent & les composent , se choisissent entr'eux , se proposant au Major Général de l'Infanterie , quand ils sont de ce Corps , (ce qui est presque toujours) lequel après s'être informé , premierement de la capacité du Commandant de ce Parti , & ensuite de la nature de son dessein , lui donne un passeport , afin qu'en cas qu'il soit pris , il se trouve avoué Parti de guerre , & puisse être , ou racheté , ou échangé , s'il y a un Cartel de guerre entre les Princes.

Quand ces sortes de Partisans sont hardis & capables , & que le pais est un peu mêlé de bois , ils défolent une Armée , qui ne prend pas toutes les précautions pour s'en garantir ; qui sont celles dont j'ai parlé dans le Chapitre des Convois , des Fourages , & des Pâtures.

Il y a encore une autre espèce de Partis , tant de guerre , que volontaires. Ce sont ceux qui sortent des Places. Leurs objets sont en grand nombre. Voici les principaux.

Un Gouverneur craint d'être assiégé , & veut sçavoir précisément les mouvemens des Ennemis , pour en donner avis au Prince & à son Général. L'Armée ennemie marche près de sa place ? il veut , pour sçavoir où & comment elle campera , faire des prisonniers , pour en apprendre quelque chose de particulier , & le faire sçavoir.

Il a ordre de faire sortir un convoi de sa place , pour joindre l'Armée ? Comme l'assemblée de ce convoi ne peut être inconnue à l'Ennemi , il faut qu'il en assure le chemin jusqu'à portée de l'Armée ; & pour cela , il fait sortir plusieurs Partis , qui fouillent le pais par lequel le convoi doit passer , qui s'informent des habitans du pais , & qui après avoir donné avis de tout ce qu'ils ont appris , s'embusquent en

en quelque lieu marqué pour protéger le convoi.

Si le Gouverneur a ordre d'établir des contributions, il faut pour cela qu'il fasse craindre sa garnison, & fasse pénétrer tout le pais par de gros Partis, pour l'établissement de la contribution. Ensuite, suivant qu'il se trouve craint, il fait sortir de petits Partis seulement, pour l'exactitude des païemens, & pour sçavoir ce qui se passe dans le pais ennemi. Les Partis volontaires qui sortent des Places, étant de même nature que ceux des Armées, & aiant le même objet, il est inutile d'en parler.

La hardiesse du Partisan qui attaque, décide presque toujours du succès entre Partis à peu près égaux, en pleine campagne; & sa conduite pour être bien embusqué, & pour surprendre l'Ennemi, qui s'engage dans l'embuscade sans précaution, en assure la réussite, dans un pais couvert & rempli de défilés.

Un jeune homme, de quelque qualité qu'il soit, qui veut sçavoir à fond le métier de la Guerre, ne doit point tenir au-dessous de lui d'aller en Parti, soit à pied, soit à cheval, avec les bons Partisans de l'Armée, & de s'en faire aimer, afin d'apprendre d'eux cette espèce de Guerre, pour se rendre dans la suite capable de l'ordonner à propos lorsqu'il sera parvenu au commandement.

R E M A R Q U E S.

La seule réflexion que j'ai à faire sur ce Chapitre, est qu'une Armée ne peut être avertie des mouvemens de celle des Ennemis de trop de manières différentes, & qu'ainsi quelque quantité d'Espions qu'elle ait dehors, comme les uns pourroient avoir été découverts, & les autres empêchés de revenir donner des avis, à cause que l'Ennemi auroit avancé un Corps pour couvrir son mouvement, il est toujours très-utile d'avoir continuellement des Partis dehors, composés suivant la nature du pais qu'il faut qu'ils pénètrent, & par lesquels Partis le Général soit averti de ce qui se passe, à une distance raisonnable de son Camp.

La méthode des Allemands, pour la sûreté de leurs Partis, me paroît plus judicieuse que la notre. Ils font sortir de gros Corps de Cavalerie, lorsque l'Armée se trouve dans un pais ouvert. Ces Corps par leur force peuvent s'avancer sans risque. Ils poussent ensuite de petits Partis devant eux, que les notres ne peuvent gueres pousser, parce qu'ils se trouvent soutenus.

Je trouve cette maniere beaucoup meilleure que celle que nous pratiquons, en n'envoiant à la Guerre que de trop petits Partis.

C H A P I T R E L X I I I .

Des Combats particuliers.

LE hazard, & une infinité de vûës différentes, engagent des affaires particulières. Ainsi on ne peut donner de règles précises sur ce sujet.

En général on peut dire, que le dessein de combattre doit toujours être pris librement. On ne s'y doit jamais laisser forcer par sa faute, & un Général prudent dans la conduite de sa Campagne, toujours attentif aux démarches de l'Ennemi, doit régler les siennes de sorte qu'il ne prenne jamais la leçon de lui, & que ses démarches & ses campemens le conduisent toujours à l'exécution de son dessein de combattre avec avantage, ou de subsister avec commodité : de manière, que dans les fautes que pourra faire l'Ennemi, il en trouve enfin l'occasion favorable, du moins autant que la prudence & les précautions la peuvent présumer telle, ou qu'il fasse commodément, & aisément subsister son Armée pendant la Campagne, en cas qu'il n'ait pas d'autres vûës.

C'est en cette occasion qu'un génie supérieur l'emporte à la longue sur l'inférieur; sur lequel, dans le cours d'une Campagne, il prend plusieurs tems avantageux, qui multipliés valent bien le fruit d'une bataille, dont après tout, l'événement est toujours incertain. La pénétration du Général à démêler quels peuvent être les mouvemens que l'Ennemi peut faire, & quels sont les petits avantages qu'il en peut tirer, & son activité dans l'exécution, sont les fondemens, qui assurent l'événement de cette espece d'opération de Guerre, dans le cas où elle est préméditée par le Général, qui aura crû nécessaire au bien du Service, d'engager un combat particulier. Ce qu'il ne doit jamais faire, sans sçavoir bien précisément quelle est, ou peut être la force du Corps ennemi qu'il veut combattre, afin de le faire attaquer par un Corps si supérieur, que l'événement n'en puisse point être balancé. Car je ne trouverois pas prudent à un Général, d'engager une affaire particulière sans cette attention, que je crois indispensable à avoir, & sans laquelle il ne peut s'assurer d'un événement heureux; parce que sa réputation & la confiance des Troupes en sa conduite, dépend toujours de la manière dont il les engage dans des affaires particulières, qui coûtent souvent beaucoup, quand elles ne sont pas entreprises avec prudence & connoissance.

Je ne juge pas devoir rien dire ici des actions particulières qui se passent entre les Partis; j'en ai parlé plus haut.

R E M A R Q U E S.

J'ai dit qu'un Général pouvoit avoir différentes vûës, pour enga-

ger ces sortes de combats; mais que sa grande attention devoit être, à ne le jamais faire malgré lui, à cause des suites fâcheuses qui en peuvent arriver.

Cette maxime est toujours certaine. Pour la prouver, je rapporte ici quatre exemples de combats particuliers donnés par des Armées entières, à dessein d'engager des affaires générales.

En l'année 1674. ce fut l'imprudence de M. le Prince d'Orange dans la disposition de sa marche en décampant de Seneff, qui d'un simple combat particulier contre une arriere-Garde séparée du Corps de l'Armée par deux défilés, en fit une action générale.

Comme j'ai déjà parlé ailleurs de cette mauvaise disposition de l'Ennemi, & que j'aurai même encore occasion d'en parler, ce que j'en dis ici, n'est que pour servir d'exemple sur la matiere de ce Chapitre, & pour prouver ma maxime.

Je dirai que M. le Prince vouloit engager une affaire particuliere, sans aucune vûe ni avantage pour lui; puisqu'il n'avoit pris aucune mesure, pour être le maître de faire cesser ce combat, qu'il n'avoit point intention de donner, dès qu'il jugeroit à propos de le faire cesser.

Ainsi donc ce Prince, par son imprudence, tomba dans l'inconvénient, que je dis qu'un Général doit éviter avec soin, qui est celui de combattre malgré lui, & de se trouver engagé dans une affaire générale par une particuliere.

L'année 1676. dans le commencement de la Campagne en Allemagne, me fournit un exemple d'un combat particulier, qui ne put devenir général par la sage attention d'un Général, qui vouloit l'éviter.

M. de Luxembourg marchoit pour occuper le poste de S. Jean-des-Choux proche de Saverne, afin d'y recevoir un Corps de troupes qui lui venoit de Flandres. M. de Lorraine vouloit le combattre avant la jonction de ce Corps, & pour cela marchoit avec son armée, pour occuper lui-même le poste de S. Jean-des-Choux avant M. de Luxembourg, ou pour le combattre, lorsque son armée passeroit un petit ruisseau, qu'elle avoit à traverser pour entrer dans ce Camp.

L'avant-Garde de M. de Lorraine joignit l'arriere-Garde de M. de Luxembourg, comme elle passoit le ruisseau. L'Ennemi, qui, comme je l'ai dit, vouloit engager une affaire générale, chargea notre arriere-Garde avec beaucoup de vivacité; mais la diligence avec laquelle M. de Luxembourg plaça de l'Infanterie à ce ruisseau, retint la Cavalerie ennemie, qui n'étoit point soutenue de son Infanterie. De sorte que M. de Lorraine ne put faire passer le ruisseau à sa Cavalerie, devant de l'Infanterie postée.

Ainsi dans cette occasion, M. de Luxembourg, à qui il ne convenoit pas de se laisser engager dans une affaire générale par un commencement de combat particulier, réussit dans son dessein, en faisant cesser le combat dès qu'il fût commencé.

Du récit du combat de S. Jean-des-Choux, je tirerai cette réflexion, que les armées qui marchent proche les unes des autres, pouvant dans un moment se trouver engagées à combattre, ne doivent se négliger sur aucune des attentions, pour faire sûrement la marche, qu'elles se sont proposé de faire, & pour en cas de nécessité, combattre avec avantage l'Ennemi, qui auroit manqué à rendre sa marche sûre.

M. de Luxembourg ne vouloit point combattre, & son objet étoit de prendre le camp de S. Jean-des-Choux avant M. de Lorraine. Il y réussit par la diligence, & la bonne disposition de sa marche. Il prévoyoit que son arriere-Garde de Cavalerie pourroit souffrir au passage du ruisseau, en cas que M. de Lorraine eût fait de son côté la diligence qu'il pouvoit faire avec sa Cavalerie entière, avec laquelle il auroit pu accabler l'arriere-Garde de l'Armée du Roi, ou engager une affaire générale, si l'on eût voulu la soutenir en dehors du ruisseau. M. de Luxembourg pour éviter tout engagement, avoit placé des deux côtés du passage du ruisseau de l'Infanterie, dont le feu retint la colonne de Cavalerie des Ennemis, lorsqu'elle s'y présenta pour le passer, à la suite de notre arriere-Garde de Cavalerie.

M. de Lorraine au contraire, qui vouloit combattre, devoit avoir pensé, ou qu'il joindroit l'arriere-Garde de l'Armée du Roi, avant que l'avant-Garde fût entrée dans le ruisseau, ou qu'il joindroit cette arriere-Garde, dans le tems qu'une partie de l'Armée auroit passé le ruisseau.

S'il avoit pu joindre l'arriere-Garde, avant que l'avant-Garde eût commencé à passer, il étoit sûr d'engager une affaire générale; & par conséquent il falloit que son Infanterie eût marché avec assez de diligence, & fût assez près de la Cavalerie, pour pouvoir être promptement mise en disposition de combattre.

Que s'il ne pouvoit joindre l'Armée du Roi, que dans le tems qu'il y en auroit une partie qui auroit passé le ruisseau, ce Prince devoit encore juger, qu'il lui seroit impossible de parvenir à son dessein d'engager une affaire générale par une particuliere, s'il n'avoit avec lui un Corps assez considérable d'Infanterie, pour qu'il pût chasser du ruisseau celle de l'Armée du Roi, qu'il y trouveroit vrai-semblablement placée.

Dans cette même année 1676. M. de Luxembourg à son tour ne put engager M. de Lorraine à sortir de ses lignes de Philisbourg. Elles étoient inattaquables par leur front. Lorsque M. de Luxembourg s'en approcha, il trouva devant l'armée Ennemie un Corps de deux mille chevaux, apparemment avancé pour sçavoir des nouvelles de l'Armée du Roi.

Il crut qu'en faisant pousser avec vivacité ce Corps de Cavalerie jusque sur le Camp des Ennemis, il pourroit les engager à sortir pour recevoir ce Corps, & qu'ainsi il parviendroit à engager une affaire générale. Mais M. de Lorraine, qui ne vouloit que prendre Philis-

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 221

bourg, ne fit faire aucun mouvement aux troupes, qui étoient restées dans le Camp, & laissa battre ces deux mille Chevaux, qui s'étoient trop témérairement exposés à l'être, pour avoir voulu attendre de près la tête des colonnes de l'Armée.

Ma réflexion sur ce combat est qu'un Corps peu considérable, quoi qu'il se croie à portée de l'armée de laquelle il a été détaché, ne doit jamais s'opiniâtrer à se tenir trop près de l'Ennemi, qui est en plaine, & qui marche avec toute son Armée, à moins que ce Corps n'ait un bon défilé devant lui, sans quoi cette présomption le fait toujours battre.

En l'année 1677, l'Armée du Roi commandée par M. le Maréchal de Créqui, fut sur le point d'entrer en engagement avec celle de l'Empereur, commandée par M. le Duc de Lorraine.

L'armée de l'Empereur étoit venuë camper fort près de celle du Roi, dont la Grande garde de Cavalerie étoit sur la montagne de Kokersberg. L'Officier Général Allemand, qui plaçoit les Gardes de Cavalerie de l'Armée Ennemie, voulut aussi établir les siennes sur cette montagne. Elley vit celle de l'Armée du Roi, & voulut la charger.

Cette Garde en se reploiant sagement, avertit le Camp, dont quelques Piquets monterent à cheval pour soutenir la Garde. Les Impériaux furent aussi fortifiés. Enfin insensiblement les Corps marchèrent de part & d'autre, de sorte qu'il y eut durant deux heures plusieurs charges de Cavalerie; & toutes les deux Armées, qui avoient pris les armes, seroient entrées en action sur cette montagne, qui pourtant ne pouvoit les contenir de front, si la nuit n'avoit séparé les combattans, dans le tems que les deux pentes de la montagne se garnissoient d'Infanterie, qui venoit des deux Camps.

Cet exemple est tout différent des autres combats particuliers; dont j'ai parlé, qui dans leur commencement avoient en vûe d'engager une affaire générale. Non seulement celui-ci n'avoit eu d'objet que de déplacer une Garde de Cavalerie, ce qui dans la circonstance présente n'étoit d'aucune utilité; mais le terrain même, où se passa ce combat, ne pouvoit contenir un front capable d'une affaire générale.

Si cependant cette action avoit commencé le matin, au lieu qu'elle ne commença qu'assez tard, il est presque certain, que les deux Armées auroient combattu sur un terrain qui ne pouvoit les contenir.

CHAPITRE LXIV.

Des Surprises en général.

UNE maxime générale est d'entreprendre toujours avec secret; avec une connoissance parfaite de l'entreprise méditée, de la diligence dans la marche, de la vivacité dans l'exécution, & beaucoup de prévoyance dans la retraite.

Le secret doit être gardé avec soin, même à l'égard de ses propres Troupes, de peur qu'il ne soit révélé à l'Ennemi, ou par quelque Espion, ou par quelque Déserteur.

Il doit aussi être couvert par quelque démonstration qui, en cas qu'elle parvienne à la connoissance de l'Ennemi, détourne son attention du véritable projet, & la lui fasse porter sur un objet différent de celui qu'on veut exécuter.

On doit avoir une exacte connoissance du pais, qui conduit à l'objet de l'entreprise, de sa situation, de sa force naturelle, de celle des Troupes ennemies sur lesquelles on veut entreprendre, de leur négligence, ou précaution à se garder, & de la protection qu'elles peuvent recevoir, soit par le voisinage de l'Armée, soit par celui des Places, ou quartiers voisins; parce que de toutes ces connoissances dépend la réussite du projet.

La marche vers l'objet de l'entreprise doit être faite avec un grand secret, & beaucoup de diligence, & son prétexte couvert de quelque dessein apparent.

L'exécution doit être faite avec vivacité & sans confusion; de manière que chaque Commandant d'un Corps, ou d'un Détachement, soit en arrivant conduit au lieu précisément par lequel il doit attaquer, & instruit de ce qu'il faut qu'il fasse, soit que l'on réussisse dans l'entreprise, soit que le succès en soit mal-heureux par quelque accident imprévu.

La retraite, soit que l'on ait réussi, soit que l'on ait manqué l'entreprise, doit aussi être faite avec toutes les précautions requises, que je ne puis prescrire ici, parce qu'elles dépendent de trop de circonstances différentes, & qu'il est à présupposer qu'un homme qui se trouve chargé d'une entreprise, a été jugé capable de la bien conduire.

Le Général doué d'un esprit vif, cherche continuellement les moïens de multiplier les petits avantages sur son Ennemi; parce que par-là il se prépare à réussir dans un grand événement. Il forme des pratiques secretes contre les Places & Armées ennemies; il surprend, s'il peut, une Place, un gros quartier, un convoi, un fourage, un passage, une garde, une colonne de bagages, une Armée même entiere, soit dans sa marche, soit dans son Camp.

Par les pratiques secretes qu'il a dans une Place, il sçait la force de sa garnison, son exactitude, ou sa négligence à se garder, l'état de ses magasins de Guerre & de bouche, & le caractère d'esprit de ceux qui y commandent. Sur toutes ces connoissances, il forme son entreprise, & n'oublie rien de tout ce qui la peut rendre heureuse.

Par celle qu'il a dans les Armées, il en connoît le véritable état, le nombre & la qualité des Troupes & de l'Artillerie, son abondance pour les vivres & les fourages, ses précautions dans ses Marches, dans ses Campemens, dans ses Convois, dans ses Fourages & dans sa Garde. Sur

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 229

toutes ces connoissances il forme son dessein, pour entreprendre ce qui lui paroît le plus aisé à exécuter; & il réussit, quand il a les talens dont je viens de parler.

Ce que l'on peut dire en général, est que celui qui a le plus d'esprit & de vûes, est celui qui embrasse mieux tout son projet; qui prévoit mieux tous les petits obstacles, qui pourroient faire manquer, ou retarder son expédition, afin de les surmonter; qui est le plus vif dans le moment de l'expédition, parce qu'il avoit tout prévu, & qui est le plus précautionné dans sa retraite, lorsque son entreprise est de nature à ne pouvoir rester dans le lieu, où il a exécuté son projet.

On trouve dans les Chapitres suivans, ce que l'on peut dire en particulier, sur les différentes manieres de se conduire dans les exécutions de toutes les espèces de surprises. Il n'en faut négliger aucune, mais bien plutôt y ajouter tout ce que le bon esprit pourra fournir, & qui n'a pû être prévu dans ce discours.

CHAPITRE LXV.

Des surprises de Places.

UN Place de Guerre est très rarement emportée de vive force par surprise, soit par escalade, soit par petards, soit enfin par quelque autre maniere. Mais elle se peut dire surprise, si elle se trouve investie, ou dans un tems que sa garnison aura été considérablement affoiblie par la sortie de ses Troupes pour quelque expédition, ou par la foiblesse de la garnison, ou par les maladies qui y regnent, ou par le manque de munitions de Guerre ou de bouche, ou par l'éloignement, ou l'impossibilité du secours, ou lorsqu'elle est enfin attaquée dans un tems, où elle manque des choses essentielles à une bonne défense, & dans une conjoncture qui n'aura pas été prévue.

Ainsi je ne proposerai point ici de manieres, pour parvenir à la surprise d'une Place de Guerre, autres que celles dont je viens de parler, qui tombent dans le cas de pouvoir faire dire, qu'une Place de Guerre a été surprise, parce qu'elle a été attaquée dans un tems de quelques-uns des besoins, dont je viens de parler.

Que si pourtant un Gouverneur étoit assez négligent dans la garde de sa Place, pour s'exposer à laisser surprendre une porte après son ouverture, ou à y laisser attacher un petard pendant la nuit, ou à être emporté d'escalade, ou par le secours d'une riviere, ou par quelque souterrain qui n'est point gardé: voici à peu près la conduite qu'il faut tenir dans l'exécution de toutes ces différentes manieres de surprendre une Place de Guerre.

En général rien ne doit être tenté, sans une certitude presque sûre.

de réussir. Il faut avoir donc exactement fait reconnoître par des Espions fidèles, & capables, le terrain des environs de la Place, & tous les manquemens dans sa garde.

Voici les fautes qui se peuvent commettre dans la Place, à l'ouverture des portes. Si elles sont ouvertes trop matin, ou avant la chute d'un grand brouillard; si on baisse les Ponts-levis, & qu'on ouvre les barrières sans les re fermer, après qu'on aura fait sortir des gens, tant à pied, qu'à cheval, pour faire une soigneuse découverte; si la Garde de la Porte, ou celle de la Place, a posé les armes au Corps-de-garde avant le retour des gens sortis pour la découverte; si on ne laisse pas la nuit un poste dehors dans l'ouvrage qui couvre la porte; si la Garde d'Infanterie de la Place n'est pas sous les armes, & celle de Cavalerie à cheval, jusqu'à ce que toutes les clefs des portes soient revenuees chez le Gouverneur, & qu'on lui ait rendu compte du dehors de la Place; si les jours de marché, on laisse entrer en foule les gens qui viennent aussi-tôt après l'ouverture des portes; & si pendant que le marché tient, toutes les Gardes ne sont pas sous les armes.

En tous ces cas, on peut exécuter une surprise de vive force, en faisant, à l'ouverture des portes, entrer assez de gens déguisés, pour se saisir d'une porte, & la tenir ouverte, jusqu'à ce qu'on ait introduit dans la Place un assez gros Corps, pour y être plus fort que la garnison, en cas que le terrain des environs ait donné le moien de tenir ce Corps à couvert proche de la Place.

Que si cette Place n'a point d'ouvrages extérieurs gardés de nuit, qui en couvrent la porte, & qu'elle n'ait point de fossés, qu'enfin on puisse aborder la porte sans être découvert par les Sentinelles, on peut attacher un petard, dont l'effet peut être suivi par une colonne d'Infanterie partagée par divisions, avec des Officiers sûrs à la tête de chaque division, qui auront été instruits des postes auxquels ils doivent marcher, & les occuper à mesure qu'ils entreront dans la Place. On doit, à la tête de chaque division, placer des Soldats avec des haches & des serpes, pour couper ce qu'il sera nécessaire de couper, comme herbes, ou autres empêchemens. Il faut aussi empêcher, qu'aucun Soldat ne quitte son rang, ou se débande pour piller.

Que si par quelque endroit de la Place négligée pour la garde, on peut approcher de la muraille, assez basse pour être escadée, ce lieu étant reconnu pour la hauteur des échelles par le dehors & le dedans, pour la commodité de se mettre en bataille, il faut arriver de nuit avec un grand silence, placer les échelles, tout le plus près les unes des autres qu'il est possible, faire monter avec diligence, se former sur le terrain reconnu en dedans de la Place, avoir ses Troupes partagées par divisions comme il a été dit, & les faire toutes marcher en même tems, pour occuper les postes nécessaires à l'exécution de l'entreprise,

treprise, se saisir de la porte la plus voisine, l'ouvrir aux Troupes qui seront restées dehors, empêcher qu'elles ne se debandent en y entrant, & les conduire avec ordre & silence sur les Places de la Ville où elles doivent se former, pour empêcher la Garnison qui voudra prendre les armes, de se former & de se communiquer.

Dans toutes les surprises il faut le plus diligemment qu'il se peut, se saisir de la personne du Gouverneur, des Officiers Majors & Commandans des Corps, dont il faut sçavoir les demeures bien précisément, parce que, eux pris, il ne se pourra plus donner d'ordres, pour repousser les Troupes entrées.

Lorsque la surprise est faite à la faveur d'une riviere, ou de conduits souterrains, le même ordre pour les mouvemens doit être tenu. Si on arrive par eau, il faut en approchant, se laisser aller au courant, sans ramer que pour aborder.

Si c'est par des souterrains, il faut avoir par des intelligences dans la Place quelque grand couvert, dans lequel on ait pû faire entrer un nombre d'hommes, à la sortie du défilé, pour de-là les faire marcher aux lieux qui leur auront été ordonnés, comme il a été dit ci-dessus. Que si la Garnison est logée dans des corps de Cazernes, c'est-là où les Troupes entrées doivent marcher d'abord, & s'en rendre maîtresses.

R E M A R Q U E S.

J'ai dit qu'une Place de Guerre pouvoit être surprise de plusieurs manieres; soit de vive force, lorsque la fortification ne la met pas hors d'insulte, * ou que quelque accident imprévu a détruit une partie de sa fortification *; soit par des intelligences avec le dedans de la Place; soit enfin par la négligence du service, ou lorsqu'elle se trouve investie dans un tems, où elle manque de Garnison suffisante pour la défendre, de vivres, ou de munitions de Guerre.

J'ai proposé des maximes certaines pour se garentir des surprises, autant qu'il est possible à un Gouverneur de le faire par ses attentions pour le dedans, ou pour le dehors de sa Place. Ainsi je ne rapporterai ici que quelques exemples, qui feront connoître quelles ont été les fautes, qui de mon tems ont été faites contre les règles que j'ai proposées, pour se garentir de toutes les espèces de surprises, dont je viens de parler.

Les Places les plus exposées à être insultées de vive force, sont celles dont les fortifications ne sont point revêtues; parce que si la fortification de terre n'est point entretenuë, & que les fossés n'en soient pas à fond de cuve, ou fort fangeux, il n'est point impossible de surprendre ces Places de vive force, lorsqu'on peut se porter devant avec assez de secret, pour que l'Ennemi ne soit point averti de l'entreprise.

Le premier exemple que j'ai vû d'une pareille entreprise heureusement exécutée, est celle qu'en 1676. M. de la Bretesche alors Colonel

Surprise de
Loo en 1676.

d'un Régiment de Dragons en garnison à Mastrick , fit sur Loo, Place Espagnole sur le Demer.

Il sçavoit que la Garnison de cette Place de terre étoit assez foible , & qu'elle se négligeoit dans sa garde du dedans , & sur les attentions du dehors, se confiant en l'éloignement où elle se trouvoit de nos Places , & dans les eaux dont elle étoit entourée.

Sur toutes ces connoissances , M. de la Bretesche forma son projet & sa disposition. Il arriva avec ses Troupes avant le jour autour de la Place ; entra dans le chemin couvert ; mit dans le fossé de petits bateaux d'ozier , ou plutôt de grandes manes couvertes de toiles cirées , & fit passer une partie de son Infanterie, réservant le reste pour faire feu sur la Garnison , qui viendrait s'opposer à cette attaque.

L'Infanterie passée coupa la fraise , & monta sur le haut du bastion. L'Infanterie restée passa , dès qu'elle vit que celle qui étoit passée étoit maîtresse du haut du bastion. Après quoi M. de la Bretesche étant plus fort dans le dedans de la Place , que la Garnison qui avoit été surprise, il s'en rendit le maître , & conserva la Place au Roi jusqu'à la paix de Nimégue.

Cet exemple de la surprise d'une Place de Guerre non revêtue , justifie la vérité de mes règles , pour se garantir de pareilles surprises de vive force dans une Place qui n'est pas revêtue.

Surprise de
Gand en 1678.

En l'année 1678. le Roi surprit l'investiture de Gand, sans quoi il ne lui auroit pas été possible d'en former le Siège, par la difficulté de sa circonvallation, si l'Ennemi avoit eu le tems de s'y porter pour l'empêcher.

Le dessein de ce Siège fut couvert par des démonstrations , & des mouvemens de Troupes sur les Places ennemies , qui étoient le plus éloignées de celle-ci. Le Roi porta même sa personne jusqu'à Metz , pour faire mieux croire à ses Ennemis que c'étoit Luxembourg , ou Namur qu'il vouloit attaquer.

Cependant toute son Armée de Flandres étoit en mouvement , & paroissoit avoir dessein sur Ypres.

Ces trois Places en même-tems menacées furent ainsi les objets d'attention de nos Ennemis, qui n'imaginèrent pas que dans la fin de l'hiver, il fût possible de faire la circonvallation de Gand, par la difficulté de la communication des quartiers.

C'est ce qui fit réussir cette entreprise , qui est dans l'espèce des Places qu'on peut dire avoir été surprises , parce qu'elles ont été attaquées dans le tems qu'elles étoient dépourvues , ou d'une Garnison suffisante , ou des autres choses nécessaires à leur défense.

Surprise de
Savillan en
1691.

Le troisième exemple d'une surprise de Place, qui a réussi par l'enlèvement de sa Garnison , mais qui fut abandonnée sur le champ, parce qu'elle étoit hors de portée de pouvoir être gardée , est celui de la surprise de Savillan au mois de Janvier 1691.

Je commandois cet hiver à Pignerol , & M. le Duc de Savoie , dans

Établissement des quartiers d'hiver de ses Troupes , avoit mis ses quatre Compagnies de Gendarmes dans Savillan, où la Garde se faisoit par des Compagnies de Bourgeois, & de Milices. Je connoissois la Place, pour l'avoir plusieurs fois visitée la Campagne précédente; & je sçavois que du côté de la porte de Carmagnole, il y avoit un bastion de terre attaché à la muraille de la Ville, où il y avoit une porte, qu'on se contentoit de fermer la nuit, sans y laisser de Gardes.

Sur ces connoissances, je résolus d'enlever cette Gendarmerie si peu attentive à se faire garder. Je pris pour cela le tems d'une forte gelée, parce qu'il falloit passer le fossé du bastion, qui étoit plein d'eau. J'introduisis dans Savillan un Espion de confiance, qui la nuit marquée pour l'exécution, avec de petites tenailles arracha en dedans de la ville les cloux, qui tenoient la serrure de la porte de la muraille, à laquelle le bastion étoit attaché en-dedans de la Ville.

Je fis une si grande diligence avec huit cens chevaux, & cinq cens hommes de pied en croupe, que j'arrivai deux heures avant le jour auprès de ce bastion. Après avoir fait reconnoître le bastion, & la porte qui étoit à la muraille de la Ville, pour sçavoir si mon Espion avoit exécuté ce que je lui avois ordonné, je fis passer mon Infanterie sur la glace du fossé, la mis en bataille sur la Place, me saisis du Corps de Garde de la porte, la fis ouvrir à la Cavalerie, & rassemblai sans opposition ces quatre Compagnies de Gendarmes, que je ramenai toutes entieres dans Pignerol; quoique M. de Savoie eût pû, s'il avoit soupçonné ou découvert mon dessein, tomber sur moi avec quatre fois plus de Cavalerie que je n'en avois. Je fis ainsi en trente heures de tems plus de vingt-huit lieuës, & passai & repassai trois rivières, dont le Pô en étoit une.

Je ne rapporte cet exemple d'une action que j'ai exécutée, que pour assurer la règle que j'ai donnée sur cette nature d'expéditions, en disant que la réussite ne dépend pas seulement de la négligence de l'Ennemi pour se garder, ni même de la justesse des mesures prises pour l'exécution de l'entreprise; mais encore bien plus du secret de la marche pour y porter les Troupes, & de la diligence pour le retour, lorsque la Place qu'on a surprise ne peut être gardée.

Le quatrième exemple que je rapporterai sur cette matiere, est un événement quoique sans succès, dont le récit ne laissera pas d'étonner. C'est la surprise de Crémone au commencement de l'année 1703.

Surprise de
Crémone en
1703.

Cette Ville étoit la place d'armes de notre Guerre de Lombardie, où M. le Maréchal de Villeroi avoit établi son quartier général pendant l'hiver. Il y tenoit un fort gros Corps d'Infanterie & de Cavalerie, qui outre cela étoit couvert par un Corps considérable commandé par M. le Marquis de Créqui, dont les quartiers étoient entre l'Oglio & le Pô, sur lequel nous avions un pont au-dessous de Crémone.

La tête de ce pont du côté du Modénois & du Parmesan étoit couverte d'un ouvrage, qui étoit gardé par la Garnison de Crémone pour sa sûreté, contre un Corps de l'Armée de l'Empereur, qui hivernoit dans le Modénois. M. le Prince Eugene avec le reste de l'Armée de l'Empereur occupoit des quartiers entre l'Oglio, l'Adda, & le Mincio.

Dans cette disposition générale, ce Prince conçût le dessein d'enlever Crémone par surprise. Il avoit des intelligences dans le dedans de la Place, par lesquelles il étoit instruit, que la présence du Général, de plusieurs Officiers Généraux, & de la puissante Garnison, qui y étoit, n'en rendoit pas le service plus régulier, ni la Garde plus exacte, & qu'elle s'y faisoit avec une négligence entière pour le dedans & pour le dehors.

C'étoit M. le Comte de Revel Lieutenant Général, qui étoit chargé du commandement particulier de la Place, en ce qui regardoit les Troupes Françaises; car il y avoit d'ailleurs un Gouverneur Espagnol.

On ne faisoit sortir personne de la Place pendant la nuit. On ne faisoit dans le dedans, ni ronde sur les remparts, ni patrouille de Cavalerie & d'Infanterie dans les rues; on se contentoit d'avoir des Corps de Garde aux Portes & sur les Places, sans que ces Corps de Garde se communicassent pendant la nuit par des rondes, ni même qu'ils eussent des sentinelles sur le rempart au-dessus des Portes, pour voir si quelque chose en approchoit. Enfin l'on étoit dans Crémone sans aucune attention pour le service ordonné dans toutes les Places.

Un Prêtre qui desservoit une petite Eglise un peu détournée du grand commerce de la Ville, avoit sa maison proche de cette Eglise. Joignant la cave de sa maison passoit un Aqueduc, qui portoit les eaux des rues dans les fossés de la Ville. Il y avoit dans Crémone un nombre considérable de ces sorties, dont aucune n'étoit grillée. Ce fut sur l'avis, que ce Prêtre en donna, que M. le Prince Eugene disposa son entreprise.

Il introduisit dans Crémone par ces Aqueducs jusqu'à six cens hommes, que le Prêtre cachoit dans sa cave, & dans cette Eglise, qui n'étoit pas journellement fréquentée. Il fit encore entrer pendant le jour un nombre considérable de soldats déguisés en paisans, qui ne ressortoient pas le soir, & étoient recueillis par ce Prêtre, ou par quelques autres conjurés.

* Cet expédient étoit aisé, parce qu'il n'y avoit point de consigne aux Portes, & qu'on ne s'informoit jamais, si ce qui étoit entré pendant le jour dans la Ville, en étoit sorti, ou y étoit resté. *

Une partie de ces hommes avoient des instrumens propres à rompre des serrures, & les autres des outils propres à abattre de la maçonnerie.

Deux Portes de la Ville du côté de l'Oglio furent choisies par M. le Prince Eugene, pour introduire le gros de ses Troupes. L'une de ces Portes, sçavoir celle qui étoit la plus proche de la maison du Prêtre, avoit été condamnée & murée; & au-dessus de cette Porte sur le rempart,

il y avoit un petit Corps de Garde, où l'on tenoit seulement un poste de huit ou dix hommes, qui par la négligence du service pour les rondes n'avoient point de sentinelle devant la porte du Corps de Garde.

Ainsi les Ennemis s'étant saisis sans bruit des hommes qui dormoient paisiblement dans le Corps de Garde, firent travailler leurs maçons à abattre le mauvais mur de la Porte, sans être découverts par les rondes, parce qu'il ne s'en faisoit aucune.

L'autre Porte dont on se servoit le jour pour le commerce de la Ville, avoit un Corps de Garde en bas, & la Garde de cette Porte étoit plus nombreuse; mais sans aucune attention pour les sentinelles, parce que l'Officier n'avoit point à répondre à des rondes. Il n'y avoit point de herse, & par conséquent point de sentinelle en haut à la herse, pour, en cas de besoin, la faire tomber. Nul poste au-dehors de la porte; pas même une sentinelle en haut au-dessus de la Porte, pour voir sur le grand chemin qui y conduisoit.

M. le Maréchal de Villeroi qui étoit allé visiter les quartiers du haut de l'Oglio, repassoit par Milan, où il eut avis que M. le Prince Eugène faisoit des mouvemens dans ses quartiers les plus éloignés de l'Oglio.

Cela l'engagea à revenir à Crémone le soir qui précéda l'exécution de la surprise; non pas qu'il eût aucune pensée que ces mouvemens pussent regarder Crémone, mais bien les quartiers que le Marquis de Créqui occupoit le long du bas-Oglio, dans lesquels M. le Maréchal de Villeroi lui mandoit d'être fort alerte; parce que M. le Prince Eugène occupoit le poste d'Ustiano sur l'Oglio vis-à-vis de Crémone.

Le Marquis de Créqui de son côté avoit fait sçavoir à M. le Maréchal de Villeroi, que tous les quartiers de M. le Prince Eugene étoient en mouvement, & que des Espions l'assuroient, que c'étoit pour un dessein sur Crémone.

* M. le Maréchal de Villeroi avoit aussi appris d'ailleurs, que les quartiers que les Ennemis occupoient dans le Modénois, étoient en mouvement; mais il crut que ce pouvoit être pour exécuter quelque dessein sur Plaisance, dont il donna avis à M. le Duc de Parme. Ainsi on voit que ce Maréchal pensoit à tout, hors à être surpris dans Crémone.*

A la vérité ce Général chargé de toutes les affaires, peut être excusé d'avoir ignoré la négligence dans le service des Troupes qui étoient dans son quartier, puisqu'il en avoit chargé M. le Marquis de Revel.

Enfin à l'heure de l'exécution de cette entreprise, M. le Prince Eugène passa l'Oglio à Ustiano à six lieues de Crémone, sans que M. le Maréchal de Villeroi, ni aucun de nos Généraux en eussent aucun avis; par toutes les négligences pour le dehors, dont j'ai parlé ci-dessus, qui dans cette circonstance ne peuvent être excusées, parce que, puisque l'on sçavoit que tous les quartiers des Ennemis au-delà de l'Oglio étoient en mouvement, il falloit au moins avoir des Partis de Cavalerie

sur Ustiano, qui étoit le seul pont que les Ennemis eussent sur l'Oglio, afin d'être informé si M. le Prince Eugène passoit cette rivière.

Mais cette petite & triviale attention négligée, ce Prince se trouva devant les deux portes de Crémone avec un Corps de Cavalerie & d'Infanterie d'environ sept mille hommes, sans qu'on en eût aucun avis.

Les hommes introduits par l'Aqueduc, ou qui étoient entrés déguisés en paisans, & qui étoient cachés chez le Prêtre, ou ailleurs, se saisirent sans bruit du corps de garde, qui étoit à la porte dont on faisoit usage, l'ouvrirent, & introduisirent une colonne d'Infanterie & de Cavalerie, qui marcha jusques sur la grande Place, où il y avoit une Garde d'Infanterie & une de Cavalerie, aussi négligentes sur la régularité du service, que celle de la porte surprise, & qui par conséquent fut encore saisie sans bruit.

La seconde colonne des Troupes ennemies qui avoit été conduite devant la porte murée, fut introduite par une partie des hommes cachés chez le Prêtre, lesquels s'étoient saisis du petit corps de garde qui étoit sur la porte, qu'ils avoient ensuite démurée avec leurs outils de massons, & en avoient rangé les matériaux, pour ouvrir un passage commode à l'Infanterie destinée à entrer par cette porte.

Cette Infanterie après son introduction dans la Place, devoit suivant les ordres donnés pour la conduite de la surprise, marcher le long des remparts à gauche, pour aller se saisir de la porte du Pô & de la Garde; l'ouvrir ensuite pour faire entrer dans la place un autre Corps de Troupes, qui étoit au bout du pont du côté du Modenois, & qui dans l'ordre donné pour la surprise, ne devoit attaquer la Garde, qui étoit dans l'ouvrage qui couvroit le pont, qu'à un signal, qui devoit se faire de la porte du Pô, après que l'on s'en seroit rendu maître.

Par ce que je viens de dire, on voit un Corps Ennemi de sept mille hommes au milieu d'une Place de guerre, maître de deux portes, & la Cavalerie en bataille sur les Places de la Ville, & se promenant librement partout, sans qu'il y eût encore un seul homme éveillé, ni qui eût donné l'alarme.

Cependant un incident que M. le Prince Eugène n'avoit pû prévoir, a fait manquer un projet si bien concerté, & si heureusement conduit jusqu'au moment de le croire exécuté.

Le Marquis de Crenan directeur de l'Infanterie arrivé de Milan avec M. le Maréchal de Villeroi, vouloit voir ce matin là une partie de l'Infanterie. Il avoit pour cet effet ordonné que les Bataillons qui se trouvoient logés du côté de la porte du Pô, fussent sous les armes un peu avant le jour, pour commencer à les voir à la petite pointe du jour.

Quand les nuits sont longues, il est aisé de se tromper sur l'heure de l'approche du jour. Ces Bataillons se trouverent donc sous les armes auprès de la porte du Pô, plutôt qu'il ne leur avoit été ordonné. Les

Troupes ennemies qui venoient le long du rempart, pour se faïfir de la porte du Pô, trouvant ces Bataillons sous les armes, crurent la surprise découverte, & les chargerent. Ces Troupes chargées, sans sçavoir par qui, tirerent aussi de leur côté. Elles se reconnurent ensuite pour ennemies, & ce feu commença un combat qui éveilla tout le monde.

Les Bataillons que M. de Crenan devoit voir après ces premiers, logés fort loin de ceux-ci, commençoient à se remuer dans leurs cazernes, & furent bientôt prêts. Quelque Cavalerie que M. le Maréchal de Villeroi avoit commandée le soir précédent, pour aller du côté de Plaisance, se trouva aussi prête à monter à cheval.

Toutes ces troupes marcherent aux Ennemis, qui étoient en bataille sur les Places, qui en occupoient même les avenues, & qui ne croïoient plus que rien leur pût résister, d'autant plus qu'elles avoient pris M. le Maréchal de Villeroi, qui étoit monté à cheval au premier bruit, l'Intendant de l'Armée, & beaucoup d'autres Officiers apparemment livrés par leurs hôtes.

M. de Crenan, sorti de chez lui, s'étoit heureusement jetté à la tête de quelque Infanterie, avec laquelle il marcha à la petite Place, qu'il fit abandonner aux Ennemis, qui se retirerent à leur gros, qui étoit sur la grande Place; ce qui donna moïen aux troupes du Roi, logées dans les quartiers éloignés, de se réjoindre.

L'on combattit ainsi par toute la Ville par la seule bonne volonté des Troupes, & celle des Officiers particuliers. Car M. le Maréchal de Villeroi étoit pris, comme je viens de le dire, & M. de Crenan avoit été blessé à mort dans les charges qu'il avoit faites. Deux des Colonels même de ces Regimens, qui s'étoient trouvés sous les armes à la porte du Pô, avoient été tués.

Cependant la mort de deux Officiers des Ennemis fut cause que M. le Prince Eugène se trouva quelques heures après forcé à abandonner son entreprise, & à sortir d'une Ville, après avoir crû pendant plusieurs heures en être le maître.

L'Officier Général des Ennemis, qui conduisoit la colonne qui étoit entrée par la porte démurée, étoit chargé de faire le signal de la porte du Pô, pour avertir les Troupes qui venoient du Modenois, d'attaquer l'ouvrage qui couvroit le pont. Il avoit seul cet ordre, & étoit chargé des fusées qui devoient être le signal. Cet Officier aïant été tué roide par le feu des Bataillons, que le hazard avoit fait trouver sous les armes à la porte du Pô, ne put communiquer à un autre Officier le secret dont il étoit seul chargé; de sorte que le signal ne fut point fait, ni le pont attaqué dans le tems qu'il auroit dû l'être, pour que le Corps du Modenois passant le Pô, en cas qu'il ne pût être introduit par la porte du Pô, dont les Ennemis ne purent jamais se rendre maîtres, pût au moins entrer dans Crémone par l'une des deux portes occupées par

les Ennemis, en faisant le tour de la Ville par le dehors.

L'Officier Général même chargé du commandement des Troupes, qui devoient attaquer l'ouvrage qui couvroit le pont, & qui avoit aussi seul le secret de l'entreprise, ayant eu la jambe emportée d'un coup de canon tiré de l'ouvrage, ne fut plus en état de donner aucun ordre; de sorte que l'on eut le tems de défaire le pont.

M. le Prince Eugène d'ailleurs, fort affoibli dans le dedans de la Ville par les pertes de ce long combat, devoit raisonnablement craindre, que M. le Marquis de Créqui averti de ce qui se passoit à Crémone, n'y marchât sur le champ avec toutes ses Troupes, & ne l'empêchât par ce mouvement de ressortir de la Place, & de se retirer.

Ainsi cette crainte bien fondée détermina ce Prince à songer à la retraite, pendant qu'il croïoit en avoir encore le tems. Il fit donc retirer ses Troupes du centre de la Ville vers les deux portes, dont il étoit encore le maître, ce qu'il ne put exécuter que par la perte de presque toute l'Infanterie qu'il avoit menée avec lui, & de beaucoup de Cavalerie. Il emmena pourtant avec lui M. le Maréchal de Villeroi, M. l'Intendant, & plusieurs autres Officiers, pris dès le commencement de la surprise.

Par ce récit, l'on doit demeurer convaincu, qu'il ne faut jamais se négliger sur aucune des attentions ordonnées pour le service des Places, ni par rapport au dedans, ni par rapport au dehors. Car si dans Crémone le hazard seul n'avoit pas fait trouver sous les armes les Bataillons trop-tôt prêts pour la revûe qu'ils devoient faire, & cette Cavalerie commandée aussi-tôt prête à monter à cheval, il est certain que la Place auroit été prise, & les Troupes qui y étoient, enlevées par un Corps inférieur, parce qu'elles n'auroient pû se mettre en état de faire la moindre résistance.

CHAPITRE LXVI.

Des surprises de Postes.

IL n'en est pas de même d'un Poste fortifié à la hâte, soit pour couvrir un pais, soit pour la sûreté des Convois. On en doit priver l'Ennemi, autant qu'il est possible, parce que sa perte est toujours de conséquence.

L'enlèvement de celui qui couvre le pais, établit sûrement les contributions, & donne aux Partis les moïens de pénétrer, & revenir en sûreté. L'enlèvement de celui qui couvre les Convois, en entraîne souvent la perte, & cause toujours la difficulté à les faire arriver au Camp, & souvent aussi la nécessité d'abandonner une entreprise, ou un pais, pour se rapprocher des lieux d'où on doit tirer sa subsistance.

Ces sortes de Postes ne doivent jamais être attaqués impunément.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 233

Il faut, suivant leur force & leur situation, être muni de tout ce qui en peut rendre l'événement brusque & prompt, parce qu'il ne faut pas seulement les enlever avec vivacité, mais il faut avoir compassé le tems de l'expédition, de maniere qu'on ait celui de les détruire, & de se retirer sûrement, ou de les mettre en état d'être conservés.

C'est en ces occasions qu'on se sert de petard, lorsque l'Ennemi a négligé de couvrir les barrières, ou portes, de quelques ouvrages extérieurs, qui soient hors d'insulte, ou que le front qu'on attaque est petit, & peut-être embrassé, & les gens qui sont sur les murailles, ou remparts, accablés par un feu supérieur. La commodité du petard pour son transport est facile.

On peut aussi se servir de quelques pièces de canon, pour rompre les portes, ou emporter les palissades & parapets, dont on pourroit avoir couvert les portes, & qui n'auroient pas suffisamment d'épaisseur pour résister au canon.

On fait aussi des enlèvements par escalades, lorsque ces Postes sont simplement fermés de murailles basses, & sans flancs, lorsque les Troupes qui sont dans ces Postes se négligent pour la garde de nuit, dans les lieux où elles peuvent être escaladées, ou qu'elles n'ont pas assez de rondes.

On les enlève aussi en les attaquant de toutes parts, quand ces Postes ne sont couverts que d'un simple retranchement de terre, & quand on peut le faire avec une grande supériorité de feu; ou en surprenant une porte à la pointe du jour, lorsque ceux qui sont dans ces Postes les ouvrent, sans observer les précautions prescrites en pareil cas, & qu'il se trouve par hazard quelque lieu proche de la porte, où l'on ait pu s'être embusqué.

On les surprend aussi par une intelligence, soit avec les habitans peu affectionnés, & qui ont observé que la garnison se néglige, ou est trop foible; soit par la corruption de quelques gens de la garnison, qui livrent une porte à l'Ennemi.

R E M A R Q U E S.

Après avoir dit quelles sont les manieres différentes de réussir dans cette nature de surprises, par rapport à la différente situation & force des Postes, ou aux précautions que l'Ennemi aura prises pour leur conservation, il me paroît nécessaire de rapporter ici quelques exemples de ces Postes, ou manqués, ou enlevés par surprise, ou de vive force.

Dans l'année 1672. M. de Luxembourg, qui commandoit l'Armée du Roi restée dans les conquêtes de Hollande, chercha toujours avec attention les moyens de pénétrer dans le cœur du pais. Il ne le pouvoit faire qu'à la faveur des glaces, parce que le pais étoit inondé, & les digues occupées par des Postes bien fortifiés par leur tête.

Ce Général prit donc le tems d'une gelée, pour pouvoir prendre

G g

Entreprise
de Bodengra-
ve en 1672.

à revers les principaux Postes des Ennemis à Bodengrave & à Suivamerdam. Son entreprise lui réussit parfaitement ; mais un dégel subit l'obligea à se retirer, & même à abandonner à son retour les Postes qu'il avoit enlevés aux Ennemis, parce qu'ils étoient ouverts de leur côté.

De cet exemple il faut tirer une instruction considérable, pour la maniere de fortifier des Postes sur des digues, quand le país a pû être inondé des deux côtés des digues. Dans cette occasion, les Hollandois avoient fait une faute, qui auroit causé la perte entière de leur République, n'ayant pas eu autant d'attention pour fortifier ces Postes de leur côté, comme de celui par lequel M. de Luxembourg pouvoit les aborder. En voici les raisons.

Ces Postes ainsi fortifiés par leur tête seulement, étoient exposés à être insultés, dès que la gelée seroit assez forte pour soutenir le poids des Troupes, qui marcheroient sur la glace. Ainsi les derniers Postes de ces digues du côté de la Hollande par-delà le país inondé, se trouvant aussi aisément insultés que ceux de la tête, il est certain qu'une gelée auroit rendu, si elle l'avoit duré, M. de Luxembourg maître de toutes les grosses Villes du dedans de la Hollande.

Il ne falloit pas même pour cela, que la gelée durât plus long-tems, qu'il n'en auroit fallu pour faire arriver les Troupes jusqu'à ce país qui n'étoit point inondé, & qui étoit à une fort petite distance du lieu où le dégel les prit.

Ainsi je conclus, que dans une constitution de país pareille à celle dont je viens de parler, les Postes qu'on veut fortifier sur les digues, le doivent être également des deux côtés, parce qu'il ne leur suffit pas d'être bons, tant qu'il ne gèle point. Il faut qu'ils soient en état de résister assez long-tems pendant un tems de gelée, pour en pouvoir raisonnablement espérer la fin, avant qu'ils soient forcés.

La seule raison que l'on peut avancer contre mon sentiment, est qu'un Poste ainsi fortifié ne peut être gardé par un Ennemi, lorsque par un dégel imprévu il est obligé de se retirer, avant que d'avoir eu le tems d'accommoder ces Postes, du côté qu'ils sont restés ouverts, comme ce qui est arrivé dans l'occasion dont je parle, le prouve. Mais cette raison ne peut être bonne, que contre un Ennemi qui ne peut avoir pour objet que de faire une course ; mais contre un Ennemi qui peut penser à envahir un país, & à s'y maintenir, cette raison n'est point recevable.

Car dans cette occasion, si la gelée avoit duré, il est certain que M. de Luxembourg se seroit rendu le maître de la Haye & de Leyde, & des autres grosses Villes de la Hollande, toutes sans défense ; & qu'il s'y seroit facilement maintenu, en y faisant avancer toutes les Troupes, qui étoient dans les Provinces d'Owerissel & d'Utrecht.

En l'année 1688. après la prise de Philisbourg, je fus envoyé avec un Corps de Troupes à Heilbron, pour commander sur le Neckre, &

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 235

Établir des contributions dans la Franconie & la Suabe, entre le Mein, le Regnitz, & le Danube.

La plupart des Troupes de ces deux Cercles étoient en Hongrie, où elles servoient l'Empereur. Il en étoit pourtant resté assez dans le país, pour empêcher les Partis de pénétrer bien avant. Cependant je marchai avec huit cens hommes de pied & neuf cens chevaux jusqu'à une petite Ville du país d'Anspach, nommée Kreilsheim. J'y trouvai deux Bataillons des Troupes du Cercle de Franconie, & je n'aurois pû forcer ce Poste entouré de murs avec un assez bon château; mais le Colonel qui commandoit cette Infanterie, aiant été assez imbecile, pour venir me parler hors de sa Place, sans prendre ma parole de l'y laisser rentrer, je le retins, & l'obligeai d'ordonner à sa Garnison de se rendre Prisonniere de Guerre, ce qu'elle fit.

Cet exemple de la surprise d'un Poste n'est rapporté ici, que pour faire connoître, que quand il est nécessaire de se rendre maître d'un Poste, toutes sortes de moïens y doivent être employés, pourvû qu'ils ne deshonorent pas celui qui les emploie, comme l'auroit fait dans cette occasion le manque de parole à ce Colonel, s'il me l'avoit demandée.

Cet enlèvement de Kreilsheim sert aussi à faire connoître, combien aisément la terreur se met dans un país, qui se croit couvert par des Postes, qui lui sont enlevés par la vigilance, ou l'adresse du Général chargé de pénétrer dans le país ennemi.

Au mois de Janvier 1689. après que M. de Montclar eut levé avec trop de précipitation les quartiers qu'il avoit pris dans le Duché de Wirtemberg, je restai pour commander dans Phortzheim sur Lentz. Je metrouvai fort resserré par les quartiers que les Ennemis prirent dans le Wirtemberg, & principalement par les Postes qu'ils établirent dans les Villes de Neubourg & d'Entzwahingen sur Lentz, au-dessus & au-dessous de Phortzheim. Je surpris & enlevai ces deux Postes, & je les détruisis de maniere, que les Ennemis n'osèrent plus se rapprocher de moi.

Ainsi mon quartier de Phortzheim devint si libre, que je contraignis le Duché de Wirtemberg à continuer le paiement de la contribution, dont il vouloit se dispenser par la protection des Troupes Imperiales, la disposition de leur Poste, & la foiblesse de la Garnison qui étoit dans Phortzheim. Comme l'enlèvement de ces deux Postes, a été exécuté d'une maniere particuliere, & même instructive, je la rapporterai ici.

Neubourg est à trois lieues de Phortzheim, dans le fond de la Vallée de Lentz, sur le bord de cette riviere. La Ville est entourée d'une bonne muraille hors de l'escalade, avec un Château en dedans de l'enceinte de la Ville. Il y a deux portes à cette Ville; l'une du côté de Phortzheim; l'autre au côté opposé à celui-ci, sur le bord de la riviere, sur laquelle il y a un pont couvert.

Les Ennemis y avoient mis cinq cens hommes de pied, & cent

G g ij

Surprise de
Neubourg sur
Lentz en
1689.

cinquante Dragons. Cette Garnison étoit fort précautionnée pour sa garde du côté de Phortzheim, mais assez peu du côté de l'autre porte, par où elle ne croïoit pas avoir à craindre, à cause de la difficulté des chemins pour y aborder; & pendant le jour elle tenoit sur une hauteur, à vûe de la porte de Phortzheim, un parti de vingt Dragons, qui se retiroit dès qu'on le faisoit pousser, & se replaçoit dès que l'on se retiroit, de sorte qu'il ne pouvoit sortir pendant le jour un homme de Phortzheim, qu'il ne fût vû de ce Parti.

La porte de Neubourg du côté de Lentz, qui tenoit au pont couvert, n'étoit point à pont-levis, & n'avoit aucun ouvrage qui la couvrit. Il y avoit seulement une sentinelle au-dessus de la porte, & un corps de garde de quinze ou vingt hommes en bas. Il se faisoit pourtant sur la muraille de fort fréquentes rondes.

Sur toutes ces connoissances de la maniere dont se conduisoient ces incommodes & fâcheux voisins pour leur garde, je fis ma disposition pour enlever ce poste par la porte de Lentz; parce que c'étoit le côté où la Garnison étoit le moins attentive. J'attendis la fin du jour, afin que le Parti de Dragons ne me vit point sortir. Après quoi je marchai avec six cens hommes par des chemins détournés, qui me conduisoient à cette porte de Lentz.

Il tomboit une quantité prodigieuse de neige. Cependant ma marche fut si secrète & si diligente, que j'arrivai à minuit auprès de ce pont couvert de Lentz; j'entrai avec mon détachement sur le pont; & lorsque je fus découvert par la sentinelle, qui étoit au-dessus de la porte, je lui repondis en Allemand, me disant un Parti d'un Regiment, que je savois être en quartier dans le Wirtemberg, & revenir de la Guerre du côté du Fort-Louis; & je demandai à entrer, n'en pouvant plus de froid.

L'Officier de garde averti par sa sentinelle monta en haut auprès d'elle, & vint me parler, en attendant qu'il eût envoyé avertir le Commandant, qui logeoit dans le Château assez loin de cette porte. Pendant cette conversation l'on attachoit paisiblement le petard, dont l'Officier de la garde ne s'apperçut, que lorsqu'il fut prêt à jouer. Il fit tirer sa sentinelle, & fit battre l'alarme par son tambour, mais trop tard: car la porte fut forcée dans le moment, & je me trouvai en bataille avec tout mon détachement sur la Place, avant que personne de la Garnison fût en état de défense. Elle fut entièrement passée au fil de l'épée, en représailles de ce que les Impériaux avoient massacré un Lieutenant & trente maîtres du Régiment de Villeroi, plusieurs heures après les avoir pris, & leur avoir donné quartier.

On trouva dans cette Ville environ trois cens chevaux, qui furent distribués aux Cavaliers & Dragons de la Garnison de Phortzheim. Après quoi je fis brûler la Ville en me retirant, afin que les Ennemis ne s'y pussent rétablir.

L'exemple de l'enlèvement & de la destruction de ce Poste est rapporté ici , avec les circonstances dont je viens de parler , pour faire voir qu'il ne suffit pas à un Officier, qui commande dans un Poste de cette nature, de s'y croire en sûreté , en prenant toutes les précautions raisonnables, pour se garantir de surprise par la tête de son Poste du côté de ses Ennemis ; mais qu'il faut qu'il ait les mêmes attentions pour le côté qui lui paroît le moins exposé ; & sur-tout , qu'il ne se laisse jamais approcher la nuit d'assez près , pour qu'on puisse attacher un petard à une porte qui est découverte , & qui n'a intérieurement , ni herse , ni protection.

• Car si l'Officier de garde trop confiant n'étoit pas entré en conversation avec moi , & s'il n'avoit pas souffert , que sous prétexte de me garantir de la neige, je me fusse mis tout contre la porte avec mes petardiers , je n'aurois pû faire attacher le petard, & enlever tout ce Poste sans être découvert, & sans perdre considérablement d'hommes, au lieu qu'il n'y en eut que deux de tués.

Quant au poste d'Entzwahingen sur Lentz au-dessus de Phortzheim, petite Ville située dans un pais ouvert, sa Garnison étoit de cinq cens chevaux, & de cent cinquante hommes de pied ; & cette Garnison avoit, comme celle de Neubourg, pendant le jour un Parti sur une hauteur proche de Phortzheim, pour observer tout ce qui auroit pû en sortir.

Surprise
d'Entzwahingen dans la
même année.

Après avoir remonté avec les chevaux pris dans Neubourg tout ce que j'avois de Cavaliers & de Dragons à pied , je marchai à Entzwahingen dès la nuit suivante. J'envoiai ma Cavalerie par l'autre côté de Lentz , pour empêcher que celle des Ennemis ne pût se sauver en passant la riviere , pendant que j'attaquerois les deux portes avec mon Infanterie, dont l'une étoit du côté de Phortzheim, & l'autre du côté de Heilbron, & je marchai à mes deux attaques, avec six cens hommes de pied partagés en deux Corps.

Ces deux portes étoient sans pont-levis, & moins bonnes par leur construction que celle de Neubourg. Elles étoient pourtant couvertes d'un redan palissadé, capable de contenir environ quinze hommes, qui la nuit se retiroient dans la Ville ; & ce redan faisoit seulement pendant le jour la protection de la Garde de la porte.

N'y ayant , comme je l'ai dit, que cent cinquante hommes de pied, je jugeai bien que les Gardes des portes seroient foibles , & qu'il falloit aborder ces deux portes avec vivacité. Je fis donner des haches aux gens détachés, qui protégés du feu de l'Infanterie, eurent bientôt rompu les barrières & les portes ; de manière que les Troupes entrées en bon ordre , malgré la nuit, toute la Garnison fut encore passée au fil de l'épée pour la même repréfaille. Plus de six cens chevaux furent pris & amenés dans Phortzheim, & la Ville pillée & brûlée.

La raison qui m'engage à un détail aussi exact, est pour faire connoître

tre, que comme il est presque impossible que deux postes occupés par un Ennemi, se ressemblent parfaitement dans leur situation, dans la nature & la force de leur Garnison, & dans ses attentions pour sa sûreté; il est de la prudence de se conduire différemment dans leur attaque, ou leur enlèvement, comme les exemples que je rapporte sur la matiere de ce chapitre le prouveront avec évidence, puisqu'il se trouve une conduite toute différente dans l'exécution de ces deux entreprises.

Surprise du
Château
d'Orbassan en
1690.

A la fin de l'année 1690. M. de Savoie aiant mis dans le Château d'Orbassan, à une lieue de Turin, une Compagnie de son Regiment des Gardes, pour couvrir sa promenade du cours de cette Ville, & celle de sa maison du Vallentin, cette Compagnie quoiqu'à la vûe de Turin, & soutenue de la Cavalerie qui étoit en Garnison dans cette Ville, & dans Montcallier, fut surprise & enlevée la nuit par moi. J'en petardai la porte, quoique j'eusse été découvert, & malgré le feu des Ennemis, & les signaux qu'ils faisoient pour avertir qu'ils étoient attaqués.

Voici quelle fut la disposition que je fis, pour enlever ce poste avec sûreté dans le retour, & pendant cette expédition. Je partis de Pignerol à l'entrée de la nuit, avec huit cens chevaux & cinq cens hommes de pied. De cette Cavalerie j'en détachai cinquante maîtres, pour aller jusques sur le bord du Pô vis-à-vis de Montcallier, afin d'être averti, en cas que la Cavalerie de ce quartier montât à cheval pour venir me combattre dans ma retraite; & quand je fus auprès d'Orbassan, j'envoiai le reste de ma Cavalerie se mettre en Bataille plus près qu'il lui seroit possible de Turin, afin de s'opposer à ce qui sortiroit la nuit de cette place, pour venir au secours de ce poste. Pour moi je restai avec mon Infanterie que je plaçai avec un grand silence auprès du Château, pour soutenir le Petardier, & entrer de force dans le Château après l'effet du petard.

Le Petardier aiant été tué par la Sentinelle qui étoit à une fenêtre auprès de la porte, & la garnison éveillée, elle fit un grand feu & des signaux. Ainsi il n'y avoit plus de tems à perdre; pour exécuter cette entreprise avec sûreté pour le retour. Je fus donc moi-même obligé d'attacher le petard, n'ayant trouvé personne qui le scût faire.

La Compagnie entiere forcée dans la premiere cour, ne voulut point s'exposer à l'être dans le principal corps de logis, & se rendit prisonniere de Guerre.

L'on voit par le récit de l'enlèvement de ce poste une disposition toute différente de celles dont j'ai parlé ci-dessus; puisque les mesures prises pour la sûreté de l'exécution de cette surprise du Château d'Orbassan, n'ont été que contre ce qui pouvoit venir à son secours, & non pour s'assurer contre la garnison, qui y étoit enfermée.

Ce qui confirme ma maxime, de se conduire dans cette espèce d'en-

entreprise suivant ce qu'elle est en elle-même, & suivant ce que l'on a à craindre du dehors. Car il est certain que si j'avois été battu dans ma retraite, après avoir exécuté mon entreprise heureusement, j'aurois avec raison été accusé d'imprudence de l'avoir formée, sans avoir pris les mesures nécessaires, pour assurer ma retraite contre des Corps de Cavalerie supérieurs au mien, qui pouvoient venir de Turin & de Montcallier.

Ce même hiver j'enlevai dans Luzerne un Bataillon du Régiment de Loches réfugiés François, que M. de Savoie y avoit envoyé pour couvrir les Vaudois, qui vouloient se maintenir dans le fond de la vallée de Luzerne. L'enlèvement de ce poste s'exécuta d'une manière différente des autres, dont j'ai parlé, parce que la situation en étoit différente.

Surprise de
Luzerne dans
la même an-
née.

La Ville de Luzerne avoit été brûlée au commencement de la Campagne précédente, & ses murailles razées. Les décombres formoient donc une espèce de retranchement autour de cette habitation détruite. Ce Bataillon crut que dans une saison aussi rigoureuse dans les Alpes qu'elle l'est au mois de Janvier, il pourroit se maintenir dans ces débris, pourvu qu'il y fût fort vigilant pour se garder, & que malgré le grand froid, il passât toutes les nuits sous les armes, avec des rondes continuelles, qui écoutoient s'ils entendraient quelques bruits de Troupes au dehors du côté de Pignerol. Mais instruit de toutes les attentions de ce Bataillon, je pris pour l'enlever un grand détour.

Je me trouvai entre le pied de la montagne & Luzerne à une heure après minuit. J'attendis dans un grand silence que la vigilance des rondes se ralentît un peu; ce qui m'ayant paru sur les deux heures, je marchai par six endroits à ce mauvais retranchement qui fut forcé, & tout ce Bataillon passé au fil de l'épée.

Luzerne étoit presque inabordable de trois côtés; au moins on n'y arrivoit que par des sentiers à marcher seulement deux de front, & sur ces sentiers il y avoit des retranchemens gardés. Il falloit donc, pour faire cet enlèvement avec succès, & détruire ce Bataillon, qu'il n'eût pas le tems de se retirer à la montagne, dont le pied n'étoit pas à plus de cent pas de la Ville; ce qui seroit arrivé, si on l'eût attaqué du côté de ces sentiers. Ainsi ce fut sur la connoissance de la situation de ce poste, & de la manière dont il étoit gardé, que je fis la disposition de ma marche & de mon attaque, qui se fit entre la montagne & la Ville, par où l'Ennemi n'avoit pu croire qu'il pût être attaqué.

Cette surprise fut donc comme un assaut général, donné sans que l'Ennemi pût être préparé à le recevoir, & dont la nuit favorisoit l'approche des Troupes & l'exécution.

Jusqu'à présent je n'ai rapporté que des exemples de surprises de postes, qui ont eu un succès heureux. Dans le récit que je vais faire l'on en verra un qui n'a point réussi, & dont je dirai les raisons.

Au mois de Janvier 1691. M. de Catinat, qui dans ce tems-là étoit

Entreprise
sur Veillane
en 1691.

à Suze, voulut surprendre & enlever le poste de Veillane ; où M. de Savoie tenoit une garnison d'Infanterie dans le Château, qui étoit assez bon pour sa situation, & un Régiment de Dragons dans la Ville, qui n'étoit pas hors d'insulte.

Ce poste est dans la vallée de Suze, & pouvoit être attaqué en même tems par le côté de Suze, & par celui de Rivoli. M. de Catinat se chargea d'y marcher par le côté de Suze, avec un nombre de Troupes & deux pièces de canon de Campagne; & m'ordonna d'y marcher par le côté de Rivoli, avec un nombre de Troupes & deux pièces de canon.

Pour que cette entreprise pût avoir une réussite heureuse, il falloit qu'elle fût exécutée avec beaucoup de diligence & de justesse dans les mesures prises, parce que M. de Savoie pouvoit en peu d'heures rassembler beaucoup plus de Troupes pour venir secourir Veillane, qu'on ne pouvoit y en avoir mené pour l'attaquer. Ainsi ce fut le manque de justesse dans le moment de l'exécution, qui fut cause que l'entreprise ne réussit pas.

La disposition de M. de Catinat étoit telle que je vais le dire. Les deux Corps qui partoient de Suze & de Pignerol, marchoient par deux côtés si différens, que ne pouvant se communiquer, ni dans leur marche, ni sur le point de commencer leur attaque, ils devoient tous deux, & en même tems, attaquer Veillane à la pointe du jour, parce qu'il ne falloit pas donner le tems par une attaque successive à ce Régiment de Dragons, que l'on vouloit enlever dans la Ville, de se retirer dans le Château.

Je me rendis à l'heure qui m'avoit été marquée. J'attaquai & emportai la Ville de Veillane de mon côté, qui étoit celui de Turin, & le plus éloigné du Château ; mais M. de Catinat s'étant amusé en chemin à faire relever une de ses pièces de canon, qui avoit versé, & ne s'étant pas trouvé à l'heure marquée pour attaquer par le côté de Suze, une partie des Dragons logés du côté du Château, eurent le tems d'y entrer avec leurs chevaux, & la garnison du Château de prendre les armes ; de sorte que l'exécution de l'entreprise tirant en longueur, & M. de Savoie aiant eu le tems d'y arriver avec un Corps considérable sur les quatre heures du soir, il fallut se retirer, après avoir été maîtres de la Ville pendant sept à huit heures.

Je fus même obligé de me servir de la nuit, pour passer avec mes Troupes au travers de la Ville sous le feu du Château, & de reprendre ma marche à Pignerol par la montagne, parce que M. de Savoie me barroit le retour par la plaine.

Cet exemple fera connoître, que dans l'exécution de cette espèce d'enlèvement de postes, qui ne se peut faire, que par des Troupes, qui partent de différens endroits, & qui ne peuvent se communiquer pendant leur marche, ni même dans le tems qu'elles doivent commencer de concert l'attaque du poste qu'on veut enlever, il faut être exact à ne point

point manquer à se rendre au lieu, & au moment marqué pour celui de l'attaque; sans quoi il est presque sûr, que l'entreprise ne peut avoir un succès heureux.

J'ai souvent vû prendre des postes pour assurer des convois; mais comme ces postes se doivent toujours couvrir de l'Armée, & ne doivent jamais être hazardés, je n'en ai point vû enlever.

Le poste de Poperingue pris en l'année 1708. par quelques Bataillons de l'Armée de M. de Malboorough, pourroit être de cette espèce; il étoit fort hazardé, aussi fut-il enlevé.

CHAPITRE LXVII.

Des enlèvemens de Quartiers.

Les enlèvemens de Quartiers se doivent faire de nuit, ou à la petite pointe du jour. Ils sont plus aisés à exécuter, si ce sont des quartiers de Cavalerie, que s'ils étoient d'Infanterie, laquelle est ordinairement plus soigneuse à se garder, parce qu'elle le peut plus aisément.

La résistance de ceux de Cavalerie est beaucoup moindre, à cause de l'embarras des chevaux. Mais comme le butin en est plus considérable, & plus embarrassant à ramener en sûreté, ils doivent être faits d'une manière toute différente de ceux d'Infanterie. Et comme l'avis de l'entreprise peut être plus promptement porté au quartier voisin, ou même à l'Armée, il ne faut emploier à l'exécution du dessein, qu'une petite partie des Troupes, la renvoyer avec le butin en diligence, & faire la retraite avec le gros des Troupes, afin d'être en état de soutenir l'impétuosité de ceux qui peuvent venir au secours, que leur diligence à arriver; empêche presque toujours d'être en état de charger avec succès une grosse Troupe, qui se retire en bon ordre.

Je tiens qu'il est bon & nécessaire pour ces sortes d'enlèvemens, de mener avec soi de l'Infanterie en croupe. Elle force plus aisément les barrières, ou lieux retranchés, empêche la Cavalerie de monter à cheval, tire des écuries les chevaux, les monte, & si dans la retraite il se trouve quelque défilé, elle peut, si on est pressé par l'Ennemi, remettre pied à terre, & faciliter la retraite.

L'enlèvement des Quartiers d'Infanterie est difficile à exécuter, à moins qu'on n'attaque ces Quartiers par plusieurs côtés, avec grande supériorité de feu, & de nuit, & lorsque l'on sçait que la Garde est mal disposée, ou trop foible.

Si ce Quartier d'Infanterie ne peut être gardé; il faut d'abord mettre le feu dans tous les endroits, par lesquels il aura pû être abordé; parce que cet embrasement empêchera les Troupes de se rassembler & de se former, pour faire plus de résistance, ou quelquefois même de

repousser l'Attaquant qui sera partagé, & dont le Soldat plus difficile à tenir ensemble de nuit que de jour, pourra s'être débandé pour piller les maisons, avant que de sçavoir si l'on est entièrement maître des Quartiers.

R E M A R Q U E S.

J'ai peu vû de mon tems d'enlèvemens de Quartiers, qui méritent d'être cités pour exemple, parce qu'ils ont presque toujours été pris avec les précautions requises pour leur sûreté. Ainsi je joindrai à ce Chapitre mes réflexions sur les enlèvemens des Corps de Troupes séparés des Armées, qui ont été enlevés par la négligence de ceux qui les commandoient.

Parmi les enlèvemens de Quartiers, je rapporterai l'exemple de celui de M. de Montclar arrivé en l'année 1676..

Ce Général aiant voulu faire une course dans la vallée de S. Pierre derriere Fribourg, fut si négligent pour la Garde de son Quartier pendant la nuit, qu'il fut enlevé, & lui pris caché dans sa maison.

Si M. de Montclar, qui vouloit passer la nuit dans un lieu ferré des deux côtés par la montagne, avoit posté plusieurs Gardes, tant aux avenues du Quartier, que sur la hauteur des deux côtés; que ses troupes eussent fait le biouaque en disposition de soutenir les Gardes; & que de sa personne il eût été plus vigilant pendant la nuit, il est certain qu'il ne seroit pas tombé dans l'inconvénient d'être pris deshabillé dans sa maison.

Cet exemple servira à faire connoître, combien la vigilance à la guerre est nécessaire à l'Officier, qui est chargé d'une expédition particuliere, pour prendre ses sûretés pendant le tems du repos, qui est toujours celui que prend un Ennemi, qui cherche à se prévaloir de la nécessité de la nature qui demande du repos, après une longue fatigue.

L'Officier donc qui se trouve dans un quartier de cette espèce, y doit disposer ses Gardes de maniere, qu'elles puissent donner le tems au Corps des troupes, d'être en état de résister à une surprise de nuit, où le désordre se met aisément.

Pour cela elles ne doivent dormir qu'en Bataille & sous les armes, & pour lui il doit continuellement veiller la nuit, & obliger une partie des Officiers à en faire de même, & ne dormir que le jour; & après qu'il peut être assuré qu'il ne peut être approché de l'Ennemi, sans être assez tôt averti, pour avoir le tems de faire sa retraite, lever son Quartier sans confusion, ou combattre, s'il croit le pouvoir faire.

En l'année 1693. M. le Comte de Tilly étant venu camper proche de Tongres, pendant que M. de Luxembourg campoit avec son Armée à l'Abbaïe de Heylessem sur la Getthe, ce Général marcha avec un Corps de Cavalerie pour enlever celui de M. de Tilly. Quelques avis

qu'il eut de la marche de ces Troupes, quoiqu'un peu tard, empêcherent l'enlèvement total de son Camp, qui ne laissa pas d'essuier une perte assez considérable d'hommes & d'équipages, & n'eut d'autre parti à prendre que celui de la fuite.

Si M. de Tilly avoit eu pendant la nuit plusieurs Partis sur l'Armée de M. de Luxembourg, il ne seroit pas tombé dans cet inconvénient.

En l'année 1694. ce même Comte de Tilly fut enlevé dans un Château, où il avoit pris son logement, séparé par un marais d'un camp volant, qu'il commandoit près de Tongres.

Exemple qui fait sentir qu'un homme qui commande, n'est jamais excusable, de se loger pour sa commodité particulière sans précaution pour sa sûreté, & hors de distance de communiquer, sans aucune difficulté, avec le Camp qu'il commande.

En l'année 1707. M. de Vivans campé auprès d'Offembourg avec un Corps de Cavalerie, derrière M. le Maréchal de Villars, qui étoit avec son armée à Etlinghen, a été surpris dans son Camp par sa négligence pour les attentions requises en pareil cas, & totalement enlevé avec perte de tous ses bagages. Son Camp étoit fort près des montagnes, & il n'avoit aucun Parti de Dragons à pied dehors de ce côté-là. Il faisoit ce matin là un grand brouillard, ce qui auroit dû augmenter son attention; mais il dormoit tranquillement, & ne put se sauver qu'en chemise dans des vignes proche de sa maison, où il trouva à se cacher.

Cet exemple fait connoître deux choses. La première qu'un Général ne doit jamais par prédilection charger du commandement d'un Corps séparé, un Officier Général, en qui il ne connoît pas la vigilance, & l'esprit de précaution requis pour la sûreté de ce Corps.

La seconde, qu'un Officier Général chargé du commandement particulier d'un Corps, se doit continuellement croire en danger d'être surpris par un Ennemi vigilant, & ne doit jamais se relâcher sur les attentions à avoir pour l'entière sûreté du Corps, dont il est chargé.

CHAPITRE LXVIII.

Des Enlèvemens de Convois.

L Es enlèvemens des Convois se font, ou dans un pais ferré, ou dans un pais ouvert.

Si on attend le Convoi dans un lieu ferré, il faut être placé & embusqué long-tems avant qu'il arrive; soigneux de n'être point découvert; laisser engager le convoi dans le défilé; ne l'attaquer que lorsque tout ce qui pourra y entrer y sera entré; & en charger l'escorte en même tems en tête, au milieu, & en queue.

Hh ij

Il n'y faut employer que de l'Infanterie; elle se cache plus aisément; dételle les chevaux plus promptement, & se retire avec plus de facilité au gros de l'embuscade, qui doit toujours se tenir ensemble, pour éviter que l'escorte du Convoi ne se rassemble, & ne batte les assaillans.

Si l'on attaque le Convoi dans une plaine, l'embuscade doit être de Cavalerie, éloignée du lieu où passe le Convoi, cachée ou dans un bois, ou derrière un rideau. Elle doit être séparée en plusieurs Corps; les gros chargeront l'escorte; les petits détachemens dételleront promptement, prendront les devans dans la retraite; & tout le reste de la Cavalerie se rejoindra, pour assurer le butin, & le ramener en sûreté.

Lorsque j'ai dit, qu'il faut que l'embuscade soit un peu éloignée du lieu où passe le Convoi, c'est parce que l'Officier qui est chargé de sa conduite, pour peu qu'il sçache son métier, a toujours sur les flancs de petits détachemens, pour découvrir ce qui peut venir à lui, & ne s'approche point du bois dans le voisinage duquel il doit passer, qu'il ne l'ait fait fouiller, avec d'autant plus de raison, que comme cette escorte est presque toujours de Cavalerie, & d'Infanterie, lorsqu'elle craint d'être attaquée en plaine par de la Cavalerie, elle s'enferme dans les Chariots, pour s'empêcher d'être forcée; & par le feu de son Infanterie placée derrière les chevaux & chariots, elle empêche qu'on ne puisse dételer aisément, étant bien rare que l'enlèvement du Convoi puisse être fait si commodément, qu'on en puisse ôter à l'Ennemi jusqu'aux chariots, & les conduire avec leurs charges en lieu sûr, & hors de portée d'être repris par l'Ennemi.

Ainsi comme l'avantage de l'enlèvement d'un Convoi, soit de vivres; soit de munitions de guerre, ne consiste qu'à ôter à son Ennemi les vivres, ou les munitions de guerre, dont le Convoi est chargé, il suffit presque toujours d'en amener les chevaux, & d'en brûler, ou rompre les chariots, autant qu'il est possible de le faire.

R E M A R Q U E S.

Je ferai seulement remarquer ici par quelques exemples appliqués à mes maximes, quels ont été les inconvéniens des Convois difficiles qu'on a laissé passer.

Si en l'année 1673. M. de Montecuculli n'avoit pas enlevé le Convoi de pain qui sortoit de Wirtzburg, pour l'armée de M. le Maréchal de Turenne, il est certain que ce Général Ennemi n'auroit pû forcer M. de Turenne à abandonner la Franconie, pour aller chercher du pain à Philisbourg; & qu'ainsi n'osant laisser l'Armée du Roi au milieu de l'Allemagne, & dans le voisinage des Etats héréditaires de l'Empereur, sans l'observer de près, il lui auroit été abso-

étoient impossible de marcher au bas Rhin, d'y arriver avant M. de Turenne, & de se joindre aux Hollandois & aux Espagnols.

L'on peut dire qu'en cette occasion, M. de Turenne a eutrop de confiance au traité fait avec M. l'Evêque de Wirtzburg, qui contre ce traité & sa parole, laissa passer par sa Ville un Corps de Cavalerie de l'armée de l'Empereur, qui enleva ce Convoi au sortir de cette Place.

Si M. le Maréchal de Turenne, à qui il étoit d'une conséquence infinie de tirer son pain de Wirtzburg, parce qu'il n'avoit point de farines ailleurs plus proche que celles qui étoient dans Philisbourg, n'avoit pas eu dans cette occasion trop de confiance en un Prince Allemand, dans un tems où il pouvoit être vivement sollicité de manquer à sa parole par M. de Montecuculli, qui étoit avec l'armée de l'Empereur proche de Wirtzburg aussi, & que M. de Turenne eût eu aux portes de cette Ville un Corps considérable, pour recevoir son Convoi, il est apparent que l'Ennemi n'en auroit pas tenté l'enlèvement, parce qu'il ne l'auroit pû faire, sans défilér au sortir de la Ville devant un Corps, qui auroit été en bataille.

On voit par cet exemple d'une faute faite par un des plus grands Capitaines que la France ait eu, de quelle conséquence il est à un Général, de veiller à la sûreté de ses Convois de vivres.

* Les deux convois dont je vais parler, sont ceux qui dans l'année 1708: ont mis nos Ennemis en état de former le Siège de Lille, & de prendre cette importante Place.

Après le combat d'Oudenarde, l'Armée de M. le Duc de Bourgogne s'étoit retirée derriere Gand, & celle de M. de Malbooroughs'étoit avancée jusques auprès de Menin, où elle pouvoit avoir des farines pour quelque tems.

L'Infanterie, que M. le Prince Eugène avoit menée d'Allemagne, couvroit Bruxelles; l'Infanterie venue d'Allemagne avec M. de Berwick étoit dans les Places du Hainaut & de l'Escaut, & la Cavalerie dans celles de l'Artois, pour couvrir ce pais contre les courses de la Cavalerie ennemie de l'Armée de M. de Malboorough.

Dans cette disposition générale des Armées, nos Ennemis conçurent le dessein du Siège de Lille. Ils firent pour cela venir de Hollande à Bruxelles les vivres & munitions de guerre, qu'ils crurent nécessaires pour commencer ce Siège. Ils assemblèrent à Bruxelles sept ou huit mille Chariots, qu'ils chargerent, & les conduisirent jusques au Camp devant Lille, pendant que toutes nos Armées étoient depuis Gand jusques à Tournai.

Je ne m'étendrai point sur ce sujet, parce que sans une volonté déterminée de laisser passer ce Convoi par mépris pour son objet, je ne puis encore comprendre qu'il ait effectivement passé, sans qu'on ait

fait la moindre démonstration pour le troubler dans une marche, dont la file devoit être au moins de cinq lieues. *

Le second Convoi est celui que les Ennemis, pour ce même Siège de Lille, ont tiré d'Ostende. Il me paroît encore plus surprenant. Je n'en répéterai point ici les raisons, en ayant parlé ailleurs. Pour moi, je crois que la meilleure est l'incapacité de M. de la Motthe chargé de l'empêcher de passer, lequel non seulement ne détruisit pas ce Convoi avec un Corps infiniment supérieur à celui qui lui servoit d'escorte, mais trouva le moïen de faire battre ses Troupes par cette foible escorte.

Événement des plus rares! Car il s'est vû assez souvent, qu'un Convoi hazardé a passé heureusement, par la diligence & le secret de sa marche; mais il ne s'étoit point encore vû, qu'un Convoi attaqué par un Corps infiniment supérieur à celui de son escorte, ait non seulement passé tout entier, mais que sa foible escorte ait battu le Corps supérieur par lequel elle étoit attaquée. M. de la Motthe étoit réservé pour un exemple aussi singulier.

CH A P I T R E L X I X.

Des enlèvemens de Fourageurs & Pâtureurs.

L Es Fourageurs & Pâtureurs d'une Armée s'enlèvent de différentes manieres, ou en détail, ou en général.

Si c'est en détail, cela s'exécute par de petits Partis, qui à la faveur des pais couverts, pénètrent dans les fourages ou pâtures, & enlèvent quelques chevaux. Cet avantage n'est pas considérable, parce que ces pertes sont aisément réparées, pourvû qu'elles n'arrivent pas trop souvent par négligence.

Il n'en est pas de même des grands fourages, dont l'enlèvement met souvent une grande quantité de Cavaliers à pied, & diminué considérablement un Corps entier de Cavalerie. Mais aussi comme les précautions de l'Armée qui fourage, sont plus grandes, il faut en ce cas attaquer lesdits fourages avec plus de force & de précaution, & se régler, pour exécuter ce dessein, sur la connoissance exacte du pais où se fait le fourage, & sur la force & la disposition de son escorte, qu'il faut attaquer avec un Corps fort supérieur, qui l'oblige à abandonner les Fourageurs, dont on ramassera ensuite les chevaux avec des gens détachés, qui auront été destinés à cet usage.

Une maxime générale, est de ne jamais attaquer les Fourageurs, que lorsque les Cavaliers sont occupés à lier leurs trousses, & que leurs chevaux paissent.

Il faut que ceux qui sont chargés de ramasser les chevaux, aient de quoi couper les longues, avec lesquelles les chevaux qui pâturent

sont empêtrés, & même des fouets pour les chasser devant eux, parce que les chevaux se suivent les uns les autres.

C'est de cette maniere qu'on doit attaquer un fourage entier, & bien gardé. Car si la chaîne qui doit empêcher les Fourageurs d'en sortir, est forcée, & que les Fourageurs se soient écartés, ou pour courir à des Villages éloignés de l'escorte, ou derriere des bois, & des rideaux, hors la vûe desdites escortes, il ne faut pas en ce cas, que l'Officier chargé de l'enlèvement du fourage, s'amuse à en attaquer l'escorte. Il doit se tenir dans son embuscade avec le gros de ses Troupes, & faire seulement ramasser les chevaux, qui auront été emmenés hors de l'enceinte & de la vûe des escortes, & garder les Fourageurs, pour qu'il n'y en ait point qui puisse aller avertir l'escorte. Par cette conduite, il enlèvera une grande quantité de chevaux, sans que l'on s'en apperçoive, qu'au retour du fourage.

Cette maniere se pratique plus aisément dans la saison avancée; que le Fourageur veut battre du grain dans les granges, parce qu'on trouve les chevaux plus rassemblés, & par conséquent plus aisés à emmener sans bruit, que lorsqu'ils sont dispersés dans la plaine.

R E M A R Q U E S.

* Je parle dans ce Chapitre de la conduite à tenir, pour enlever les Fourageurs ou Pâtureurs de l'Armée ennemie, ou totalement, ou en partie; & j'ai dit aussi quelles étoient les précautions à prendre, pour éviter de pareils inconvéniens.

Comme les réflexions à faire sur ce sujet me feroient entrer dans un trop long détail de petits exemples, n'ayant vû aucun grand fourage totalement enlevé, ni aucune pâture entièrement surprise; mais seulement des enlèvemens particuliers presque tous arrivés, ou par les fautes faites pour se précautionner contre ces pertes, ou par la fureur du Fourageur, qui veut sortir de l'enceinte pour piller, ou par la négligence des Valets ou Cavaliers, qui vont garder les chevaux à la pâture, je m'abstiendrai ici de rapporter ces petits exemples, la matiere n'étant pas assez considérable en elle-même pour m'y engager*.

C H A P I T R E LXX.

Des surprises de Passages, ou de Rivières.

SI l'on veut surprendre un passage, ou de défilés, ou de riviere, on le peut faire avec un Corps de Dragons, afin de prévenir l'Ennemi par la diligence de la marche. On le peut faire aussi avec de petites pieces de canon, & des charetées d'outils, si c'est pour un défilé.

Si c'est pour une riviere, il faut ajouter un nombre suffisant de ponts.

rons, si la riviere n'est pas guéable, * & que l'on ait pu mener avec assez de diligence un Corps d'Infanterie avec les Dragons *. Il faut passer brusquement cette Infanterie de l'autre côté, avec des outils pour s'y retrancher, & assurer la tête du pont, afin que le passage se puisse faire sûrement & commodément.

L'Armée doit marcher peu de tems après le Corps détaché pour cette expédition, afin qu'il ne soit pas trop de tems sans protection, étant à présumer que l'Ennemi fera un effort considérable, pour battre ce détachement, & se garantir des inconvéniens dans lesquels il pourroit tomber, si l'Armée passoit, sans opposition, cette riviere, ou ce défilé.

R E M A R Q U E S.

Pour prouver par des exemples, que mes maximes pour réussir dans cette opération de Guerre sont sûres, je rapporterai ici ce que j'ai vu pratiquer en pareil cas, ou ce que j'ai pratiqué moi-même avec succès.

En l'année 1672. les Hollandois aiant perdu leurs Places du Rhin en fort peu de jours, & voiant que l'Armée du Roi marchoit à l'Issel, ils en retrancherent les bords, & en gâterent, ou crurent gâter les gués depuis Campen jusqu'à Arnheim, comptant que les Places sur cette riviere étant munies de fortes garnisons, ils pourroient avec le reste de leur Infanterie, & toute leur Cavalerie, soutenir au moins quelque tems l'Issel retranché, comme je viens de le dire.

Comme l'espace qu'ils s'étoient proposés de défendre, étoit fort étendu, ils se trouverent également foibles par tout, & n'y purent faire aucune résistance.

Cet exemple justifie qu'il est impossible de garder les bords d'une riviere, lorsque le terrain à garder est d'une grande étendue, parce que l'Attaquant qui paroît faire effort en plusieurs endroits, afin de séparer les forces de son ennemi, & pour lui donner des attentions également éloignées les unes des autres, se déterminant enfin contre le lieu, où il trouve le moins de résistance, l'emporte toujours sur les travaux & la vigilance de son Ennemi, principalement lorsqu'il se sert de la nuit pour exécuter son entreprise, parce que le tems lui est favorable, pour cacher le lieu de son principal effort.

Je ne parlerai point ici du fameux passage du Rhin à Tolhuis, arrivé presqu'en même tems que celui-ci, parce que c'est une action, où la seule témérité a été la raison de sa réussite, & qu'elle ne doit jamais être citée comme un exemple à suivre.

A la fin de cette même année 1672. M. le Maréchal de Turenne, qui étoit dans l'Electorat de Trèves du côté de Coblentz, aiant été joint par les Troupes que M. le Prince lui avoit envoiées de la haute-Moselle, résolut de chasser de la Westphalie M. l'Electeur de Brandebourg, qui dans cette saison, ne croiant pas qu'il fût praticable à M.

de

de Turenne de faire faire un pont sur le Rhin , avoit donné à son Armée des Quartiers d'hiver entre le Rhin & le Wezer , où il la croïoit fort en sûreté.

Cependant M. de Turenne fit faire un pont à Wesel avec tant de diligence , que son Armée passa cette riviere , sans que M. de Brandebourg pût avoir le tems de rassembler ses Quartiers , qu'il leva avec assez de confusion , & qu'il fit marcher séparément jusqu'au-delà du défilé de Berkenbaum , où il n'osa pas même s'arrêter. Il alla encore passer le Wezer , abandonnant ainsi toute la Westphalie à M. de Turenne , qui y racomma tranquillement , pendant tout l'hiver , son Armée fatiguée des marches qu'elle avoit faites.

Cet exemple convient parfaitement au deux sujets de la matiere que je traite dans ce Chapitre. On ne peut trop louer la diligence de M. de Turenne à passer le Rhin , avant que M. de Brandebourg eût pû avoir le tems de rassembler ses Quartiers , & la vivacité avec laquelle ce grand Général fit marcher son Armée jusqu'au défilé de Berkenbaum. Car il est certain qu'il n'auroit été d'aucune utilité à M. de Turenne d'avoir passé le Rhin dans cette saison , s'il n'avoit chassé M. de Brandebourg de toute la Westphalie ; & qu'il n'auroit pu encore établir sûrement les Quartiers de ses Troupes , s'il n'avoit poussé ce Prince au-delà de ce défilé de Berkenbaum , & du Wezer.

Ainsi dans cette occasion , je trouve le passage d'une grande riviere heureusement exécuté par la diligence dans la construction d'un pont , dans une saison aussi fâcheuse ; & je vois le fruit du passage de cette riviere , en portant l'Armée jusqu'à un défilé , dont la possession donne la tranquillité à des Quartiers séparés , que l'on veut faire prendre à cette Armée.

Au mois de Décembre 1688. je surpris le pont de Dillinghen sur le Danube , qui étoit gardé par cinq cens hommes. Les Ennemis avoient coupé l'arche du milieu de ce pont , qui étoit de bois , & y avoient établi un pont-levis , qui se levoit du côté de la Baviere , & les cinq cens hommes occupoient une grande redoute au bout du pont en-delà.

Lorsque j'approchai du Danube , je trouvai le pont-levis levé , & cette Garde placée dans la redoute , & sur les deux côtés du pont derrière le pont-levis. Voilà quelle étoit la disposition des Ennemis. Pour les obliger à abandonner ce pont , voici ce que je fis.

Je reconnus , en m'approchant du pont , que les Ennemis n'avoient point percé ce pont-levis ; qu'ainsi les hommes que j'avancerois sur ce pont , y seroient à couvert du feu de l'Ennemi placé sur le pont , & que sur le bord de la riviere du côté de Dillinghen , il y avoit des chantiers de poutrelles de sapin. Je plaçai des Dragons à pied à couvert de ces poutrelles , qui par leur feu sur les Ennemis , qui étoient sur la partie du pont au-delà du pont-levis , les obligerent à abandonner cette

partie du pont à la réserve de ce qui put se mettre à couvert contre le pont-levis, qui n'étoit plus protégé que du feu de la redoute. Pour m'en garantir, je fis garnir de poutrelles les gardes-foux du pont, d'où je fis faire un grand feu sur la redoute, qui étoit dans un terrain plus bas que le pont; & par cette raison mon feu se trouva supérieur à celui de la redoute.

Lorsque je fus proche du pont-levis, je vis que les Ennemis, qui n'avoient coupé que depuis peu de tems l'arche pour y établir un pont-levis, avoient laissé de leur longueur les poutres, sur lesquelles les montans des bassculles étoient posés, qui excédoient de huit ou dix pieds de chaque côté.

Cela me fit penser à faire pousser des poutrelles de dessus le pont sur ces poutres; ce qui me donna deux petits ponts aux deux côtés du pont-levis. De ces deux petits ponts je fis encore pousser des poutrelles sur les bords du pont en dedans du pont-levis, parce que je vis que les hommes qui s'étoient cachés derrière le pont-levis, abandonnoient cet endroit, où ils étoient en sûreté contre mon feu.

Par le moïen de ce nouveau pont, quelques Dragons, avec leurs haches rompirent la serrure du pont-levis, qui se baissa; & tous les Dragons marcherent pour attaquer la redoute. Elle fut abandonnée par les Ennemis; ce qui obligea la Ville d'Ausbourg à douze lieues de-là de païer la contribution.

Ce n'est point par un esprit de vanité, que je viens de faire un détail circonstancié d'une action que j'ai exécutée; mais seulement pour faire connoître, que cette espèce d'opération de Guerre se peut exécuter d'une infinité de manieres différentes, dont il faut faire l'application à la nature, & à l'espèce d'entreprise qu'on veut exécuter.

Cardans celle-ci, comment m'auroit-il été possible de me rendre maître du pont de Dilinghen, sans canon pour battre la redoute, sans Infanterie, & sans bateaux pour faire une diversion ailleurs, si je n'avois pas fait attention à ce que l'Ennemi n'ayant point crénelé le pont-levis, il ne pouvoit pas m'empêcher d'agir sur toute la moitié du pont, & si je ne m'étois pas servi de ces poutrelles, premierement comme d'un parapet, pour assurer par mon feu le travail que je faisois faire sur le pont, secondement pour me donner un feu supérieur à celui de la redoute, troisièmement pour faire ces petits ponts, à l'aide desquels je fis rompre la serrure du pont-levis?

Dans l'occasion dont je vais parler, les Ennemis acheverent un pont sur le Rhin devant moi; sans que je pûsse m'y opposer. Ce fut en l'année 1692.

On sçait que lorsque le Rhin déborde & sort de son lit, il entre dans des vieux lits qu'il occupe par ses eaux, qui laissent pourtant des espaces de terre plus élevés, & qui demeurent à sec entre le véritable lit du Rhin & ces vieux lits. Ce fut un de ces tems favorables, que les Ennemis cam-

pés vis-à-vis de l'Isle de Santhoven , prirent pour faire leur pont.

Notre Général campé à Markeim à neuf lieues de-là, m'envoia prendre le commandement d'un Corps détaché de son Armée; pour observer les Ennemis de plus près. Lorsque j'y arrivai , je trouvai le pont fait depuis l'Isle de Santhoven jusqu'à la terre, au-devant de laquelle les eaux étoient encore fort hautes dans le vieux lit du Rhin, & toute l'Armée ennemie déjà passée sur cet espace de terre, qui étoit fort considérable.

Ainsi n'osant pas me commettre, pour m'opposer à toute l'Armée ennemie, dès que les eaux du Rhin baisseroient, & que le vieux lit seroit à sec, (ce qui arrive en fort peu d'heures,) je fus obligé de me retirer derrière le ruisseau de Spireback, après en avoir donné avis à notre Général.

Cet exemple est rapporté pour apprendre, que lorsque l'on veut s'opposer à la construction d'un pont sur une riviere de la nature, dont je viens de dire qu'est le Rhin, cela ne se peut faire avec succès, qu'avec une Armée égale; un petit Corps n'osant se commettre de près à l'inconvénient de se trouver de plein pied devant une Armée supérieure, dès que le Rhin en se retirant a laissé à sec le terrain de son vieux lit, que l'on auroit crû être une riviere, si on ne connoissoit le país.

En l'année 1694. M. le Prince d'Orange manqua de diligence dans sa marche de la Mehaigne à l'Escault, & des attentions nécessaires pour pouvoir avoir un pont prêt dans Oudenarde, pour être placé à Hauterive sur l'Escault avant l'arrivée de l'Armée de M. de Luxembourg. Ainsi il ne put exécuter son dessein de s'emparer de Courtrai, & de prendre ses Quartiers de fourages aux dépens des Châtellenies du Roi.

Cet exemple justifie, que dans les surprises de rivières & de défilés, dont la réussite est capitale pour l'exécution d'un dessein, il faut que le Général soit vigilant pour prévenir son Ennemi; actif pour avoir exécuté son dessein, avant que l'Ennemi soit en état de s'opposer à l'exécution; & précautionné contre tous les inconvéniens qui peuvent survenir, & dont souvent un seul est capable de faire manquer le projet.

L'année 1708. me fournit un dernier exemple sur la matiere de ce Chapitre, & une réflexion considérable à faire. C'est sur le passage de l'Escault à Berkeim, fait par M. le Prince Eugène, qui a décidé de la perte de la Citadelle de Lille.

J'ai dit ailleurs que M. de Vendôme avoit formé de sa puissante Armée un grand cercle autour de Lille. Il supposoit que l'Ennemi dans le centre de ce cercle immense n'y pourroit pas subsister pour les vivres & les fourages, pendant le tems que le Siège de Lille pourroit durer; qu'il ne pourroit tirer des munitions de guerre de dehors de ce cercle gardé; & qu'enfin lorsque l'entreprise sur Lille seroit manquée, par les besoins indispensables dont je viens de parler, le Prince Eugène ne pourroit sortir de ce cercle, sans tomber dans quelque inconvénient capital.

Cette supposition suivant mes principes, étoit généralement fauf-

se. Je l'ai prouvé, lorsque j'ai parlé du système de la Guerre défensive de Piémont, qu'il est aisé d'appliquer à ce sujet. Lorsque j'ai parlé des enlèvemens de convois, j'ai encore fait voir, que la supposition de ce cercle, par rapport au Siège de Lille, avoit été fautive pour les munitions de guerre, que les Ennemis avoient tirées d'Ostende, lorsqu'ils n'avoient pû en tirer de Bruxelles.

Je sçai que l'on me dira sur l'application à mon sujet des passages de rivières, que ma réflexion n'est pas juste, parce que ce n'est point par la faute de M. de Vendôme, que les convois d'Ostende ont continuellement passé; & que c'est à M. de la Motte seul qu'il faut s'en prendre: j'en conviens. Mais que M. de Vendôme ait crû, que par la disposition de ses Postes le long de l'Escault, depuis Tournai jusqu'à Gand, il seroit assez-tôt rassemblé, pour s'opposer efficacement au lieu où l'Ennemi feroit son principal effort, soit pour passer sous la protection d'Oudenarde, soit pour faire ailleurs ses ponts sur l'Escault; c'est ce que je ne puis jamais imaginer que M. de Vendôme ait pû croire; il a trop bon esprit pour cela.

Car premierement, l'avantage des bords de l'Escault dans tout cet espace, est pour celui qui se trouve entre la Lys & l'Escault. Ainsi il a toute la facilité, pour établir avantageusement ses batteries de canon, pour soutenir la construction de son pont, & protéger son débouché.

Secondement, la rivière est étroite; & par conséquent il faut peu de bateaux pour faire un pont, & peu de tems pour le construire.

Troisièmement, dans ce tems là les nuits étoient fort longues; & par conséquent les mouvemens de l'Ennemi long-tems inconnus.

Ainsi je suis persuadé, que quand même M. de Souternon, vis-à-vis duquel M. le Prince Eugène a fait son pont & passé l'Escault, auroit fait son devoir pour interrompre la construction de ce pont, M. de Vendôme n'auroit pas encore eu assez de tems, pour rassembler un Corps capable de s'opposer au débouché de M. le Prince Eugène, que j'ai toujours crû maître de passer l'Escault, lorsqu'il lui seroit utile de le faire, dans la disposition où M. de Vendôme s'étoit mis pour l'empêcher.

Je finirai donc mes réflexions sur cette matière en disant, que le Général qui s'étend le plus pour empêcher que son Ennemi ne lui surprenne le passage d'une rivière, est celui qui s'oppose le moins efficacement à cette opération de guerre; & que le seul moyen sûr de s'opposer à l'exécution d'un pareil projet de son Ennemi, est de se tenir ensemble, à une portée raisonnable des lieux où l'Ennemi peut entreprendre de passer; & d'avoir des gens fort alertes sur le bords de la rivière, pour être continuellement averti des démonstrations de son Ennemi, & qui soient capables de discerner les efforts apparens d'avec les véritables, afin que l'on ait le tems de se porter avec toute l'Armée sur l'Ennemi pour le combattre, soit avant qu'il soit entièrement

passé, soit avant qu'il ait pu se former, & être en disposition de combattre après avoir passé.

Cette maxime est également bonne à suivre, pour empêcher un Ennemi de passer une rivière, ou un défilé considérable; parce que dans ces deux occasions le succès est certain, pourvu qu'on soit en force devant son Ennemi, & qu'on le combatte, avant qu'il soit entièrement passé, ou qu'il soit formé, & en état de combattre, comme je viens de le dire.

CHAPITRE LXXI.

Des enlevemens de Gardes.

LEs enlevemens des Gardes ne sont pas souvent d'une grande utilité, * & ne sont que d'éclat pour ceux qui les font, parce que * cela présuppose toujours vigilance de la part de l'Ennemi, & négligence de la part de l'Officier qui est de garde, ou incapacité de celui qui l'a posté.

Comme j'ai déjà dit dans le Chapitre où j'ai parlé des campemens, que les Armées étoient gardées, & se reposoient sur la vigilance, & bonne disposition des Gardes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, je ne traiterai ici que des manieres différentes de les enlever.

Les Gardes fixes sont celles de l'Infanterie; car celles de Cavalerie se changent de Postes de jour & de nuit. Celles qui sont fixes s'enlèvent difficilement, à moins d'une excessive négligence de la part de l'Officier qui les commande, ou qu'elles soient à une trop grande distance de l'Armée, ou des autres Postes qui les doivent protéger, ou du moins voir, pour pouvoir avertir l'Armée que ces Gardes sont attaquées.

La maniere d'enlever ces Gardes fixes, est d'avoir bien fait reconnoître, quand on les veut attaquer, leur situation par des Espions, & les précautions qu'elles prennent, ou négligent pour leur sûreté; ce qu'on exécute, quand on est bien instruit, la nuit, ou à la pointe du jour. On les enlève rarement, quand on ne les peut attaquer que par leur tête. Il faut, pour réussir dans cette espèce d'entreprise, les pouvoir attaquer par derriere.

Quant aux Gardes de Cavalerie, le tems le plus propre pour les enlever, est celui qu'elles marchent à leurs Postes de jour, & un moment après qu'elles ont fait faire leurs découvertes; en quoi elles pourroient avoir eu de la négligence; soit en cas que le Poste de cette Garde se trouvât trop près de quelque bois, où il n'y auroit point d'Infanterie, soit en cas que la Garde eût été postée sur une hauteur, & qu'il se trouvât entre elle & l'Armée des vallées, ou un peu couvertes, ou tournantes, à la faveur desquelles cet enlèvement se peut faire, en attaquant la Garde par derriere, où elle n'a souvent qu'une vedete, pour avertir l'Officier de ce qui vient du côté du Camp.

En un mot ; une Garde de Cavalerie vigilante & bien postée, est rarement enlevée. Elle peut être attaquée & battue ; ce qui n'arrive aussi que par la présomption de l'Officier qui la commande, car il ne se doit pas commettre, & pour peu que la troupe qui vient à lui soit supérieure, il doit se replier sagement sur le Camp, & y donner avis de ce qui se passe, afin qu'on ait le tems de faire marcher quelque Piquet pour la soutenir.

Ainsi comme l'avantage de l'enlèvement d'une Garde du Camp n'est pas considérable, je n'en parle que pour ne rien oublier des opérations de guerre.

Il n'y a qu'un seul cas, auquel cet enlèvement est profitable. C'est celui auquel il pourroit être fait si totalement, qu'à sa faveur, toute l'Armée pût s'approcher de l'Ennemi, & entreprendre, sans qu'il eût été averti par cette Garde, sur la vigilance de laquelle il se repose ; mais cela n'arrivera jamais, quand les Gardes seront bien placées.

C H A P I T R E L X X I I

Des enlèvemens de Bagages.

Les enlèvemens des Bagages sont d'éclat & d'utilité, parce qu'ils jettent les Officiers qui les ont perdus, dans de grandes nécessités, & leur ôtent la confiance en leur Général, qui ne peut jamais tomber dans cet inconvénient que par sa faute, & par manque de précaution dans les marches, soit pour n'avoir pas couvert les colonnes des Bagages de celles des Troupes, soit pour les avoir laissées en arrière, comme quelquefois une grande marche peut forcer à le faire, sans leur avoir donné une escorte suffisante.

On ne sçauroit donner de maximes particulieres pour cette sorte d'expédition. Sa réussite dépend de la vigilance de celui qui la veut entreprendre, & de la négligence, ou manque de précaution du Général ennemi, ou de l'Officier chargé de la conduite desdits Bagages.

On dira seulement, que ces enlèvemens se font, ou proche, ou loin & hors de portée de l'Armée.

S'il se font proche, il suffit d'enlever les chevaux des Chariots & les mulets ; parce que les Chariots abandonnés seront très-sûrement pillés, & leurs charges perdues pour ceux à qui elles sont, & que les mulets étant ordinairement chargés de ce qu'il y a de plus précieux, ils seront aisément pillés, pour peu qu'on les éloigne du lieu où ils auront été enlevés.

Si ces enlèvemens se font loin de l'Armée, & hors de sa portée, comme par exemple, lorsqu'elle a une marche longue & vive à faire, qu'elle est débarrassée de ses gros Bagages, & qu'on croit par la mar-

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 255

che les couvrir assez, on peut en ce cas prendre la colonne de Bagages par la tête; en détourner la marche; garnir les flancs de la colonne de petits détachemens, pour empêcher que les valets ne détellent les chevaux, & n'abandonnent les Chariots, ce qui causeroit beaucoup d'embarras dans la marche pour s'éloigner de l'Ennemi; & tenir à la queue desdits Bagages, tout le gros du Corps qui a fait l'enlèvement, dont il ne faut point permettre le pillage aux Troupes, qu'on ne soit en lieu bien sûr.

Je suppose qu'on aura commencé l'action par battre l'escorte de ces Bagages, ou au moins l'avoir mise en fuite.

R E M A R Q U E S.

Je parle dans mes maximes de la conduite à tenir, lorsque l'on veut enlever les bagages d'une Armée, qui se néglige sur les attentions nécessaires pour leur conservation.

J'ai vû beaucoup d'occasions, où par la faute des valets indociles, il y a eu des Bagages enlevés & pris. Cet inconvénient se peut éviter par la bonne discipline d'une Armée, qui veut prendre dans ses marches toutes les précautions nécessaires pour leur sûreté, & dont j'ai parlé ci-dessus.

Je me contenterai donc ici de rapporter quelques exemples de Bagages enlevés de différentes manières, & dans des occasions de différente espece, pour faire voir quelles ont été les fautes, qui ont été faites dans leur marche, ou dans leur disposition.

Le premier exemple est celui où M. de Luxembourg, encore attaché à M. le Prince, enleva tous les Bagages de l'Armée de M. de Turenne: voici le fait.

M. de Turenne voulant faire faire à son Armée une marche vive, pour venir au secours d'Arras, laissa tous ses Bagages sous la conduite de M. de Siron Lieutenant Général, avec une escorte qu'il crut suffisante pour leur sûreté.

Lorsque M. de Siron se vit à la vûë du Camp de M. de Turenne, & dans une grande plaine fort découverte, il crut les Bagages en sûreté; & se négligeant pour le reste de leur marche jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement entrés dans le Camp, il prit le devant avec la tête de l'escorte, pour aller rendre compte à M. de Turenne du succès de sa marche. M. de Luxembourg qui étoit embusqué avec un Corps de Cavalerie, à portée de la colonne des Bagages, voyant cette négligence, marcha diligemment à la tête de cette colonne, en détourna la marche qu'il fit diriger sur saint Pol, où il conduisit tous les Bagages de l'Armée, sans qu'elle en fût avertie, sinon lorsque l'on vit que les Bagages, que M. de Siron assuroit entrer actuellement dans le Camp, ne parurent pas.

Cet exemple fait connoître, combien il est ordinaire à la Guerre, d'y être châtié par son Ennemi des moindres négligences sur les atten-

tions nécessaires à avoir pour la sûreté. Car dans cette occasion, M. de Siron ne perdit les Bagages de l'Armée, que parce qu'il ne crut pas que l'Armée ennemie, enfermée dans ses lignes de circonvallation devant Arras, aiant deux Armées si proches de son Camp, & qui y étoient à dessein d'attaquer les lignes, songeât à en faire sortir un Corps considérable de Cavalerie, pour une entreprise de cette nature.

Le second exemple de la perte des Bagages est d'une espèce différente. Dans l'article précédent j'ai fait voir les Bagages d'une Armée perdus par la négligence de l'Officier chargé de leur conduite, pendant une longue marche qu'il faisoit derriere l'Armée, dont il étoit même éloigné de plusieurs journées.

Dans celui-ci je parlerai d'une occasion, où les Bagages d'une Armée ont été enlevés à un décampement; ce qui n'est point ordinaire, parce que dans cette circonstance l'on prend les mesures nécessaires, pour débarrasser la marche de l'Armée de ses Bagages, en faisant précéder leur marche de celle de l'Armée, ou en les couvrant du Corps de l'Armée même.

Les Ennemis en décampant de Seneff devant l'Armée de M. le Prince, négligèrent toutes ces attentions pour la marche de leurs Bagages, qu'ils firent à la vérité derriere leur Armée, mais qui marcherent trop peu de tems avant l'Armée; de sorte que les premieres Troupes de leur arriere-Garde, qui furent battues, découvrirent absolument la colonne des Bagages de l'Armée Hollandoise, qui furent entièrement enlevés.

Le troisième exemple de Bagages perdus est celui de Ramillies, qui est encore d'une espèce différente des deux premiers, dont je viens de parler.

Quoiqu'il soit fort ordinaire qu'une Armée battue * perde * une grande partie de ses Bagages, quand elle n'a pas eu le tems de s'en débarrasser dans sa marche, ou qu'elle n'a pas pû les renvoyer sous quelque Place en arriere, ou même derriere une rivière; cependant dans l'occasion présente, il a été tout nouveau qu'un Général, qui marche en avant sur son Ennemi, qu'il croit pouvoir trouver dans sa marche, ne prenne aucune précaution pour se débarrasser de ses Bagages, & les fasse marcher entre ses deux lignes.

C'est cependant ce qui est arrivé dans cette occasion, où M. le Maréchal de Villeroi est non seulement tombé dans ce premier inconvénient, pour la maniere de faire marcher ses Bagages derriere l'Armée, lorsqu'elle marche en avant, mais même dans un second beaucoup plus considérable, puisqu'il a fort influé sur le désordre qui se mit dans les Troupes, & qui a été, qu'aiant plus de cinq heures de tems pour faire au moins sortir ses Bagages d'entre les lignes, & les renvoyer derriere l'Armée, il négligea cette attention nécessaire pour combattre.

De

De maniere que quand la premiere ligne de la droite fut attaquée, il ne fut pas possible à la seconde ligne de marcher de front, pour soutenir la premiere, lorsqu'elle eut été mise en désordre par l'Ennemi, & elle en fut empêchée par la quantité de Bagages, qui se trouverent entre les deux lignes.

Toutes les autres pertes de Bagages que j'ai vûes, ou qui sont arrivées depuis que je sers, n'ont point été générales. Ainsi je n'entrerais point dans ce détail.

Je dirai seulement, que cette espèce d'inconvénient à la Guerre n'arrive presque jamais, que par le manque d'attention du Général dans la disposition de sa marche. Lorsqu'il convient de faire marcher les Bagages en dehors des colonnes des Troupes, si leur escorte n'est pas suffisante, ou qu'elle soit mal disposée, il arrive souvent que l'Ennemi aura des Partis embusqués aux ailes, ou à la queue de l'Armée, qui enlèveront des Bagages en détail.

Si lorsque le Général fait marcher ses Bagages entre les colonnes des Troupes, les Officiers chargés de leur escorte, leur laissent devancer la tête des colonnes des Troupes, ou les laissent trop en arriere des colonnes, il peut encore arriver que des Partis embusqués à la tête de la marche, ou qui la suivent, enlèvent des Bagages trop pressés d'arriver au Camp avant les autres, ou trainans derriere l'Armée.

Il se perd aussi assez souvent des Bagages par l'indocilité des valets, qui ne veulent point suivre la colonne, & qui s'en écartent, sans que les Officiers commandés pour les escortes, puissent les voir; ce qui est un inconvénient ordinaire dans les marches de nuit. Mais ce malheur particulier ne peut être imputé ni au Général, dont la disposition pour la sûreté des Bagages de son Armée est bonne, ni au manque d'attention & de vigilance de l'Officier, qui commande l'escorte.

CHAPITRE LXXIII.

Des surprises dans les Marches.

IL n'en est pas de même des surprises, qui peuvent s'exécuter sur une Armée qui marche près de son Ennemi, soit en lui présentant le flanc, soit en se retirant devant lui, soit en marchant en avant. Il faut toujours marcher à cette sorte d'expédition avec l'Armée entiere, afin d'être en état de profiter du désordre, où on aura jetté son Ennemi.

Il est impossible de le prévoir entièrement; cela dépend absolument de la posture dans laquelle on le trouvera. On doit dire en général qu'en ce cas, l'Ennemi doit être attaqué, s'il se peut, sans qu'il en ait connoissance, avec force & impétuosité en plusieurs endroits à la fois; qu'il faut que les Troupes qui attaquent, soient soutenues de près,

afin de renverser les Corps qu'elles chargent sur ceux, qui au bruit de l'attaque, voudront se mettre en posture de les soutenir; parce que cette seconde ligne qui s'avancera en bon ordre, décidera par sa contenance, & forcera l'Ennemi à une fuite honteuse.

Cette maxime regarde l'Armée, qui seroit assez imprudente pour marcher en prêtant le flanc à son Ennemi, ou celle qui sans précaution marcheroit en avant. Cette espèce d'action peut souvent être décisive pour toute la Campagne.

On trouve aussi souvent occasion d'entreprendre avec succès sur une arriere-Garde. Ces sortes d'affaires cependant sont rarement décisives. Elles doivent être entreprises avec vivacité & diligence; mais il ne faut commettre à leur exécution que ce qu'il faut de Troupes, pour renverser seulement l'arriere-Garde ennemie.

Le reste doit être conservé en Corps, pour recevoir les Troupes qui ont chargé, qui fort aisément peuvent être mises en désordre, & ramenées par les Ennemis, qui prendroient un fort grand avantage sur vous, si on avoit négligé de tenir ensemble un Corps capable de soutenir & recevoir les Troupes, qui reviendroient de charger cette arriere-Garde.

C'est la nature du pays qui rend cette entreprise considérable. S'il est ouvert, elle ne peut produire un grand effet, parce qu'elle ne peut être exécutée, que contre un petit Corps de Cavalerie, dont la retraite au Corps de l'Armée est très-facile; * & que d'ailleurs on peut voir venir de loin le Corps qui marche pour entreprendre sur l'arriere-Garde, en sorte qu'il est aisé de prendre des mesures pour rompre son dessein. *

Au contraire, si l'Armée ennemie, en se retirant, avoit des défilés à passer, ou des rivières, & qu'elle le fit sans précaution, elle pourroit fort aisément perdre une grande partie de ses Troupes, si elles se trouvoient attaquées par un Corps supérieur en-deçà du défilé, ou de la rivière que le reste de l'Armée auroit déjà passé, ou bien où elle se seroit engagée.

En général, il faut pour entreprendre sur une Armée qui marche, en être à portée raisonnable, afin que les Troupes destinées à cette expédition, lorsqu'elles arrivent, ne soient pas trop fatiguées, ni trop éloignées du Corps entier de l'Armée; parce qu'elles auront à faire à des Troupes qui ne sont pas fatiguées, & que la retraite seroit trop difficile, si l'Ennemi marchoit à elles, & les suivoit vivement dans leur retraite.

R E M A R Q U E S.

Je parlerai ici des surprises, qui se peuvent exécuter contre une Armée qui marche, soit en avant, soit en arriere, soit en présentant le flanc.

Le premier exemple que j'en rapporterai est celui de Seneff en l'année 1674. qui est dans le cas d'une Armée, qui proche de celle de l'Ennemi, marché imprudemment en lui prêtant le flanc, & qui hazarde de passer sans précaution les défilés, qui se trouvent au commencement

de sa marche, & lorsqu'elle est le plus à portée de son Ennemi.

J'ai déjà parlé de cette grande action, en réfléchissant sur la matière des Chapitres précédens. Ainsi ce que j'en dis ici n'est que pour justifier par un fameux exemple, que l'on peut entreprendre sur une Armée ennemie, qui marche en prêtant le flanc de trop près, sans avoir pris les précautions nécessaires pour assurer son mouvement.

Le second exemple, est celui du combat de Leuze en l'année 1691. Il tombe dans le cas d'une Armée, qui se croiant hors de portée de celle de l'Ennemi, hazarde de marcher en arriere, en laissant son arriere-Garde en bataille à la tête du Camp qu'elle quitte, séparée par un ruisseau du Corps de l'Armée qui est en pleine marche, & qui après avoir passé le ruisseau, ne se forme point pour recevoir son arriere-Garde & la protéger, jusqu'à ce qu'elle ait passé le ruisseau.

Une règle certaine à la Guerre pour faire tous les mouvemens avec sûreté, est de les faire, quelque éloigné que l'on soit de son Ennemi, avec les mêmes attentions, que si l'on étoit à sa vûe; parce que l'on doit supposer, que l'Ennemi peut avoir été averti de la maniere négligente, dont on feroit ce mouvement, & qu'il s'est mis en état d'en profiter.

Dans cette occasion, M. le Prince d'Orange campé à Leuze, le ruisseau de la Catoire derriere lui, ne crut pas que M. de Luxembourg, sous Tournai à six lieuës de lui, pût être assez tôt averti de son décampement, pour pouvoir faire cette marche de six lieuës, & tomber sur son arriere-Garde, avant qu'elle eût passé le ruisseau de la Catoire.

Ce fut cette confiance, qui le fit battre. * M. de Luxembourg étoit attentif sur ce décampement, dont il crut pouvoir profiter, en cas que M. le Prince d'Orange hazardât de marcher sans les précautions requises en pareil cas. Lorsque ce Général arriva à Leuze avec sa Cavalerie, il vit l'arriere-Garde des Ennemis seule en-deçà du ruisseau de la Catoire. Il la fit charger avec tant de vivacité, qu'il la battit entièrement à la vûe de M. le Prince d'Orange, qui ne put remédier à la faute qu'il avoit faite, de n'avoir pas assez de ponts sur le ruisseau, pour faire cette marche en arriere sur plusieurs colonnes, & de n'avoir pas placé de l'Infanterie sur le bord du ruisseau en-delà, pour recevoir sa Cavalerie, en cas qu'elle fût chargée. *

Le troisiéme exemple est celui du combat de Luzara en 1702. qui tombe dans le cas d'une Armée, qui marche en avant sur son Ennemi, & dont un Corps détaché de l'Armée pour éclairer sa marche, ne se porte pas assez en avant, au-delà du terrain que l'Armée veut occuper pour son Camp.

* Dans cette occasion M. le Prince Eugène campé dans le Seraglio, avoit passé le Pô sur son pont de Borgoforte avec toute son Armée, sans que M. de Vendôme en pût être averti. Il étoit même en bataille derriere une digue du Zero, presque à la tête du terrain que l'Armée du Roi alloit occuper pour son Camp, sans que personne du Corps

détaché pour éclairer la marche eût songé à monter sur cette digue, pour reconnoître le pais au-delà. Ainsi l'Armée du Roi alloit être surprise & battuë un moment après son arrivée sur le terrain de son Camp; & sans quelques fossés, & des haïes, qui se trouvoient fort près du Camp, & qui empêcherent l'Ennemi de marcher de front, selon toutes les apparences, la décision de ce combat nous auroit été fort désavantageuse. *

Le quatrième exemple est celui de la bataille de Spire, qui tombe dans le cas d'une Armée, qui marche en colonne à son Ennemi, qu'elle veut combattre, & qui cependant le bat effectivement dans cette posture, & sans se mettre en Bataille.

Quoique cette action ait été heureuse, je ne laisserai pas de blâmer la conduite de M. de Tallard en cette occasion, & de dire, qu'un bonheur arrivé sans raison, & contre les bonnes maximes, ne doit jamais servir de règle.

Le cinquième exemple est celui de la bataille de Cassano, qui tombe dans le cas d'une Armée, qui cotoïant dans sa marche celle de son Ennemi, dont un pais couvert, & une petite hauteur lui ôtent la vûë, croit que parce qu'elle est couverte d'un ruisseau, elle peut impunément s'étendre si près de son Ennemi, dont elle ignore les mouvemens, & hazarde de tenir sa ligne séparée par les branches de ce ruisseau.

Il est constant que si l'Officier Général de l'Armée de M. le Prince Eugène, qu'il avoit laissé vis-à-vis de Paradis, pour montrer toujours une tête à M. de Vendôme, n'eût pas marché sitôt pour rejoindre l'Armée de ce Prince, & que le Corps de Troupes de l'Armée du Roi, qui s'y trouvoit opposé, n'eût pas de son côté marché avec une diligence extrême pour rejoindre M. de Vendôme; il est constant, dis-je, que M. le Prince Eugène, qui avoit attaqué avec succès le pont de Cassano, qui se trouvoit dans le centre de la marche de l'Armée, l'auroit séparée dans son centre même, & l'auroit ensuite facilement battuë.

Le sixième exemple est celui de la bataille de Ramillies, qui tombe dans le cas d'une Armée, qui marchant en avant, pourtant sur deux lignes, voit venir à elle l'Armée ennemie en colonne d'assez loin, pour avoir le tems de se former, & se mettre en bataille.

Dans cette triste occasion, M. le Maréchal de Villeroi demeura immobile pendant plus de cinq heures, dans l'ordre de Bataille où il se trouvoit, sans songer à changer sa disposition sur celle qu'il voïoit prendre à son Ennemi, auquel il laissa prendre tous les avantages du terrain, qu'il pouvoit lui ôter en changeant sa disposition.

Tous ces exemples allégués sur la matiere des surprises d'une Armée dans ses marches, dont les espèces se trouvent toutes différentes, justifient les maximes que j'établis pour les faire sûrement, & font connoître, qu'un Général ne fait guères de fautes de cette nature devant un Ennemi attentif & vigilant, sans en être châtié.

CHAPITRE LXXIV.

Des surprises de l'Armée entiere.

IL est quelquefois arrivé qu'une Armée entiere a été surprise dans son Camp, principalement lorsqu'elle l'avoit mal pris, ou en se soumettant à des hauteurs, qui peuvent être occupées avant qu'elle s'y soit placée, ou en se laissant serrer dans les fourages, ou dans les vivres. Ces inconvéniens sont si dangereux, qu'ils entraînent presque toujours la perte de l'Armée entiere.

Cette sorte d'action, qui devient grande en général, ne s'exécute pas toujours avec brusquerie, comme la plupart des autres surprises. Il y faut marcher de nuit, avec secret & diligence, si c'est pour occuper des hauteurs sur le Camp ennemi; mais lorsqu'on y est arrivé avec toute l'Armée, il faut bien reconnoître le Poste, afin de profiter de toutes les fautes que l'Ennemi aura faites.

S'il avoit derriere lui des défilés, il ne faut pas lui donner le tems de les ouvrir, d'y placer son Infanterie, son canon, d'y retirer ses bagages, & ensuite d'y faire entrer sa Cavalerie, à la faveur de la nuit.

S'il avoit derriere lui une riviere, ou un ruisseau, il ne faut pas lui donner le tems d'y faire plusieurs ponts, & de se retrancher à la tête de son Camp, ni de l'autre côté de la riviere ou du ruisseau, & de placer son Infanterie & son canon dans ses retranchemens, pour couvrir les flancs de ses ponts.

S'il n'est pas tant soumis aux hauteurs qui auroient été occupées, qu'il ne lui restât un terrain égal pour pouvoir se mettre en bataille, il faut, avant que de marcher à lui, & en y marchant, le faire continuellement tourmenter par l'Artillerie, afin d'augmenter, par le fracas du canon, la terreur que la présence de l'Armée aura donnée à l'Ennemi, & ne lui pas donner le tems de se mettre en bataille, ou même de se retrancher.

Si l'Ennemi est placé de maniere, que sans pouvoir prendre de grands avantages sur lui par la situation de son Camp, il ne vous laisse que ceux de s'être serré dans ses fourages, il faut s'approcher de lui avec circonspection, y demeurer avec patience, laisser par le tems croître ses besoins, se retrancher même, pour lui ôter la pensée de combattre, dans la vûe de se retirer par un coup heureux de l'embarras, dans lequel il est tombé par sa faute, bien observer ses mouvemens, & le fatiguer tellement, tant de jour que de nuit, qu'avec un peu de tems on réduise sa Cavalerie à de grandes extrémités, en ne lui laissant ni le tems, ni le moien de dérober des petits restes de fourages, ou de subsister de quelques pâtures, dont il seroit à portée.

Ce cas arrive rarement dans le cours de la Campagne ; & on ne peut guères compter qu'un Général ennemi soit assez imbécile , pour tomber dans cet inconvénient. Il peut seulement arriver, & même ce cas n'est pas rare , que par la nécessité absolue de rester dans un Poste, il ruine tellement sa Cavalerie, qu'il en coûte beaucoup à son Prince pour la rétablir.

Si l'Ennemi s'est campé de maniere que l'on puisse se placer entre son Armée, & le lieu d'où il tire ses convois, comme il ne faut que 24. heures pour rendre son besoin sans remède, il faut lui ôter tout moyen de faire un coup de désespoir, se poster avantageusement près de lui, s'y bien retrancher, traiter même avec inhumanité ceux que la faim contraindra de sortir de son Camp, & qui viendront se rendre à vous, afin que la nécessité des vivres devenant générale, elle force toute l'Armée, ou à se perdre, en combattant avec désavantage, ou à se rendre à discrétion.

R E M A R Q U E S.

Je rapporterai sur cette matiere, quelques exemples, dont les événemens ont été différens.

En l'année 1675. l'Armée commandée par M. le Maréchal de Créqui, fut entièrement surprise dans son Camp près de Confarbrick ; puisqu'elle ne s'attendoit point à combattre ce jour-là : aussi fut-elle battue.

J'ai parlé ailleurs des fautes que ce Général avoit faites dans cette occasion, & dont il a profité dans toute la suite de sa vie, par son application à ne se négliger sur aucunes des attentions nécessaires, pour se procurer des succès heureux. L'article suivant va le prouver.

En l'année 1677. M. de Créqui surprit l'Armée entière de M. le Duc de Saxe-Eisenack. L'effet en fut si singulier, qu'il mérite un détail exact.

M. d'Eisenack après avoir repassé impunément le Rhin à Huningue devant M. de Montclar, crut encore pouvoir se tenir sur la Kintze proche du Fort de Kell devant ce même Général, dans le tems que M. le Maréchal de Créqui ramenoit son Armée en Alsace, en cotoiant toujours celle de l'Empereur, commandée par M. le Duc de Lorraine, qui pendant quatre mois avoit inutilement tenté de rentrer dans son pais, ou en Champagne, par la Saare, la Moselle, & la Meuse.

Ce Prince revenoit donc dans la basse-Alsace ; mais M. le Maréchal de Créqui l'avoit obligé par sa sage conduite, à ne rentrer dans cette Province, que par le côté du Palatinat ; de sorte que le Maréchal de Créqui avoit gagné plusieurs marches sur lui.

Cependant M. d'Eisenack placé, comme je l'ai dit, crut pouvoir attendre en sûreté, que l'Armée de M. de Lorraine se fût assez approchée de Strasbourg pour la pouvoir joindre : mais M. le Maréchal de Créqui, plus vif que lui, passa le Rhin avec une partie de son Armée, lais-

tant l'autre en-deçà de cette riviere, où elle pouvoit être quelques jours en sûreté par l'éloignement de l'Armée de M. de Lorraine, & marcha à la Kintze avec tant de diligence, que M. d'Eisenack, qui ne croïoit avoir devant lui que le Corps commandé par M. de Montclar, se trouva surpris de si près, qu'il fut contraint, pour éviter la perte entière de son Armée, de se jeter par le Fort de Kell dans une Isle du Rhin vis-à-vis de Strasbourg, d'où il ne ressortit, que par un passeport pour lui & pour toute son Armée, que M. le Maréchal de Créqui lui donna, avec un seul Trompette pour le conduire.

La crainte que M. le Maréchal de Créqui eut que la Regence de Strasbourg, dans ce tems-là Ville Impériale, ne laissât rentrer M. d'Eisenack en Alsace, où il auroit joint M. de Lorraine, dont il auroit considérablement renforcé l'Armée, affoiblie par les pertes & les fatigues de la Campagne qu'elle venoit de faire, fut la raison qui obligea M. de Créqui à donner ce glorieux passeport, conçu dans des termes tout-à-fait humilians pour M. d'Eisenack, à qui notre Général permettoit de s'en retourner en Allemagne avec toute son Armée par un chemin marqué, avec défense à aucun Officier, Cavalier, ou Soldat de l'Armée du Roi, de faire aucun tort, ni empêchement à M. le Duc d'Eisenack, ni à son Armée, s'en retournant en Allemagne.

Par ces deux exemples on voit, qu'on peut dire qu'une Armée a été surprise de plusieurs manieres différentes. Dans le premier exemple, l'Armée de M. le Maréchal de Créqui a été surprise, puisqu'elle a été forcée à combattre sans l'avoir prévu, sans le vouloir, & dans le tems que sa Cavalerie étoit au fourage, & les chevaux de son Artillerie employés à un convoi.

Dans le second exemple, on voit une Armée qui a été surprise, parce qu'il est arrivé à l'Armée qui lui étoit opposée, un renfort de Troupes, sans qu'elle en eût eue aucune connoissance.

Ainsi je puis conclure sur cette matiere, qu'une Armée entière n'est jamais surprise, que par la présomption, ou la négligence de celui qui la commande, & par la vigilance du Général qui lui est opposé.

J'ai vû dans d'autres occasions des Armées qui, pour s'être mal placées, auroient pû aisément être détruites, & entièrement surprises. L'année 1695. me fourniroit plusieurs exemples sur cette matiere, si M. le Maréchal de Villeroi m'avoit mis en état de les citer ici, mais on les a laissé échapper.



CHAPITRE LXXV.

De l'attaque d'une Armée retranchée.

TOut ce qui vient d'être dit dans le Chapitre précédent, regarde seulement les avantages que l'on peut tirer, de s'être approché d'une Armée mal placée.

Il y en a encore d'autres qui se peuvent prendre sur celle qui se trouvant quelquefois forcée de se mal placer, par des raisons insurmontables, aura au moins fortifié son Camp, & l'aura rempli de vivres & de fourages, autant qu'il lui aura été possible, & qu'elle aura cru en avoir besoin. En ce cas, il n'est pas sans exemple qu'on ait fait des batteries, ouvert la tranchée, gagné quelque terrain fort voisin du Camp de l'Ennemi, pour y placer du canon, & enfin après avoir détruit & ouvert une partie des retranchemens, qu'on les ait attaqués de vive force; mais il faut observer, que ces sortes d'attaques ne se doivent faire, autant qu'il est possible, que contre les flancs du Camp, & lorsqu'il peut être attaqué par un front plus grand, que celui qu'il peut opposer.

Il faut même observer qu'il est bon, avant que d'attaquer, d'avoir pendant quelques jours fatigué l'Ennemi, & l'avoir fait tomber dans quelques besoins essentiels.

En général, cette espèce d'attaque d'une Armée retranchée suppose toujours une grande supériorité de l'Attaquant, & même une nécessité de se commettre à cette action, qui sera toujours d'une grande consommation d'hommes, mais aussi qui pourra produire la perte entière de l'Armée ennemie, ainsi forcée dans son Camp.

REMARQUES.

Je n'ai vû que deux exemples de cette espèce.

Le premier, est d'une pareille action, qui au moment de son exécution a manqué par la faute du Général, qui l'avoit entreprise, & à laquelle il auroit pourtant infailliblement réussi, comme on le comprendra aisément par le récit que je vais en faire.

En l'année 1677. pendant que M. le Duc de Lorraine occupoit M. le Maréchal de Créqui, comme je l'ai dit, M. le Duc de Saxe-Eisenack, qui avec un Corps de dix mille hommes avoit passé le Rhin à Philisbourg, vint traverser toute l'Alsace devant M. de Montclar, dont les troupes étoient dans les Places, & enfin vint se camper auprès de Bâle, afin de tirer ses vivres des Villes forestières. Il se plaça trop près du Rhin, proche d'une redoute que nous avions dans ce tems là, au lieu où le Roi a depuis fait bâtir la forteresse d'Huningue.

Ce Poste ne valoit rien par plusieurs raisons. Il étoit trop proche de

de la rivière, & par conséquent n'avoit pas de fond; il étoit soumis à la plaine par plusieurs amphitéâtres naturels, qui successivement tomboient sur le Camp, auquel il ne donnoit d'autre fourage pour sa subsistance, que celui qui étoit de l'autre côté du Rhin, dès que M. de Montclar, avec les troupes du Roi assemblées, viendroit se camper sur cette plaine, comme il y vint peu de jours après que M. de Saxe-Eisenack se fut choisi ce Poste.

Comme je n'examine point si ce Général auroit pû se placer différemment de ce qu'il fit, & que je n'ai à parler que sur les réflexions, qui se présentent à faire sur la matiere de l'attaque d'une Armée retranchée, je reprendrai mon sujet en disant, que M. de Montclar aiant pris sa marche entre la Haart supérieure & la montagne, se trouva après un léger combat de Cavalerie, maître de ces amphitéâtres naturels; & dès les premiers jours il renferma M. d'Eisenack dans son Camp, dont il ne pouvoit plus sortir, ni pour combattre par la supériorité du terrain que nous avions sur lui, ni pour fourager, que de l'autre côté du Rhin, en passant le pont, qui étoit sur cette rivière derrière son Camp.

Ce Camp étoit couvert par le front d'un retranchement assez élevé, le long duquel il y avoit par espaces des plattes-formes encore plus élevées que le retranchement, où il y avoit du canon, qui pourtant ne voioit que le terrain, qui étoit entre le Camp, & le premier amphitéâtre, sur lequel il ne pouvoit voir, & dont il étoit dominé.

Par la gauche il étoit couvert d'un retranchement, placé si proche du terrain de Bâle, qu'il n'auroit pas été possible que les Troupes du Roi eussent pû se former pour attaquer le Camp de ce côté-là, ailleurs que sur cette terre Suisse, ce que Messieurs de la Régence de Bâle n'auroient peut-être pas voulu souffrir.

Par la droite, le Camp étoit aussi fermé d'un retranchement; mais le terrain extérieur nous étoit si avantageux, qu'à la faveur d'une vieille digue du Rhin & des amphitéâtres, qui de ce côté-là s'approchoient fort près du front du Camp & de ce flanc droit, nous pouvions l'approcher à couvert de fort près, y placer du canon pour ruiner le retranchement, & enfler le Camp, qui d'ailleurs n'avoit pas conservé en dedans assez de terrain, pour se mettre en bataille entre le front du Camp & le retranchement.

Cette situation étoit fort triste pour l'Ennemi, & fort avantageuse pour l'Armée du Roi, dont aucun mouvement ne pouvoit être vu par les Allemands. M. de Montclar avoit même fait venir du gros canon de Brisack, qui battoit avec succès le flanc droit du Camp.

Tout concouroit à la ruine de cette Armée, lorsque M. de Montclar lui laissa paisiblement pendant la nuit repasser le Rhin sur un seul pont, quoique le bruit de l'Artillerie & des Bagages sur ce pont por-

tât à ses oreilles. Ainsi s'échapa cette Armée, dont un autre Général n'auroit pas laissé sauver un seul homme.

Le second exemple de l'attaque d'une Armée retranchée que j'ai vû, est celui de Nerwinde, sur lequel je ne m'étendrai point ici, en aiant parlé ailleurs, & aiant encore à en parler dans les réflexions que j'ai à faire sur le sujet des Batailles.

Je finirai donc ce Chapitre par la comparaison qui se présente naturellement à faire entre deux Généraux, sur leur conduite dans deux opérations de guerre d'une même espèce.

Le premier, qui est M. de Montclar laisse échapper une Armée, qu'il tenoit enfermée avec son Artillerie & ses Bagages, & qui ne pouvoit se retirer, qu'en passant sous ses yeux une rivière comme le Rhin sur un seul Pont.

Le second, qui est M. de Luxembourg, bat totalement une Armée égale à la sienne, supérieure en canon & en munitions de guerre, retranchée avec tous les avantages du terrain, & qui avoit plusieurs moïens de se retirer sans combattre, si elle avoit voulu éviter un engagement.

C H A P I T R E L X X V I.

Des Escarmouches.

Elles s'engagent quelquefois malgré le Général; quelquefois aussi elles ont des vûes considérables. Il faut faire cesser celles qui s'engagent mal-à-propos, le plus diligemment qu'il est possible, parce qu'elles peuvent attirer des affaires désagréables, & qu'elles n'aboutissent à rien, qu'à faire malheureusement tuer quelqu'un, qu'on regrette en vain.

Celles qu'on engage à dessein, sont pour reconnoître un terrain, pour amuser l'Ennemi, pour lui cacher un travail, pour lui ôter la connoissance d'un mouvement, pour l'arrêter dans sa marche, & donner le tems au gros des Troupes d'arriver, ou simplement pour faire des prisonniers, & avoir des nouvelles.

Une maxime générale pour les Escarmouches, est de les faire engager par peu de Troupes, & de les soutenir avec beaucoup, étant d'une grande conséquence de ne point accoutumer l'Ennemi à ramener impunément ceux par qui on a fait commencer l'Escarmouche, qu'il faut toujours faire soutenir par un Corps plus considérable que celui de l'Ennemi.

C'est le terrain qui décide de la nature des Troupes, que l'on fait escarmoucher. Si c'est un pais de plaine, on n'y emploie que de la Cavalerie. Si c'est un pais couvert de bois ou de haïes, on y emploie de l'Infanterie. Si c'est un pais mêlé, on y emploie de ces deux sortes de Troupes, que l'on dispose de maniere, que ces Troupes puissent tirer avanta-

ge du terrain, sur lequel on les aura placées.

Par exemple, on éloignera la Cavalerie des bois & des haïes, parce qu'elle seroit trop aisément mise en désordre par l'Infanterie ennemie; & l'on ne mettra pas l'Infanterie dans la plaine, parce qu'elle courroit risque d'être renversée par la Cavalerie.

R E M A R Q U E S.

Je n'ai vû qu'un exemple d'une Escarmouche, qui ait engagé un combat, & qui auroit, selon les apparences, engagé une affaire générale, s'il y avoit eu assez de jour pour cela: c'est celle qui en l'année 1677. précéda le combat de Kokersberg. Elle fut engagée par M. Harrand, Officier Général de l'Empereur, qui avoit un peu trop diné, (comme il nous le parut, après qu'il fut pris,) & soutenue par M. de Villars, Colonel de Cavalerie, commandant notre grande Garde.

Comme j'ai parlé de cette action, lorsque j'ai fait mes réflexions sur les combats particuliers, je n'en reparle ici, que pour faire ressouvenir de la maxime, que j'ai donnée sur les Escarmouches, qui est, qu'il faut toujours faire cesser toutes celles qui s'engagent légèrement, & sans objet.

C H A P I T R E L X X V I I.

Des Embuscades.

QUoiqu'on ait déjà parlé des Embuscades, qui se font pour enlever des convois ou des Fourageurs, comme on peut avoir encore d'autres objets, il est bon de donner des règles générales pour les Embuscades.

Les principales sont d'en bien reconnoître le lieu, d'y arriver par l'endroit qui peut être le moins découvert, d'avoir plusieurs sorties, soit pour attaquer, soit pour se retirer.

Si l'on est découvert, il faut changer le lieu des Embuscades, avoir beaucoup de sentinelles, qu'il faut visiter souvent & faire visiter, partager les Troupes sur chaque avenue, ou sortie, laisser engager l'Ennemi dans l'Embuscade avant que de l'attaquer, le charger vigoureusement; l'exécution faite, se retirer promptement, en s'éloignant le plus qu'il est possible, du chemin par lequel l'Ennemi peut venir au secours, mettre les prisonniers & le butin à la tête, les faire diligemment marcher, & avoir le gros des Troupes à la queue, afin de soutenir le premier effort de l'Ennemi, qui presque toujours arrive en désordre, & ne songe d'abord qu'à arrêter la retraite, pour donner le tems d'arriver aux Troupes qui marchent ensemble.

R E M A R Q U E S.

Je n'ai point vû d'Embuscade qui ait eû d'autre vûë, que celle de pro-

curer de petits avantages, qui ne méritent mes réflexions, que pour dire, qu'il est capital à un Officier qui fait cette espèce de guerre, de ne négliger aucunes des attentions que j'ai dites, pour n'être point découvert dans le lieu de son Embuscade, & pour sa sûreté dans sa retraite, lorsqu'il quitte son Embuscade, soit qu'il ait exécuté son dessein, soit qu'il l'ait manqué.

CHAPITRE LXXVIII.

De l'attaque des lignes qui couvrent un Païs.

Avant que de parler de l'attaque des lignes qui couvrent un Païs, comme cet usage ne s'est introduit que dans ces derniers tems, & que je ne puis l'approuver que dans un seul cas, je commencerai ce Chapitre, par rapporter ce que disent ceux qui les ont introduites, & mises en usage, pour de prétendues utilités, la maniere dont on les construit, & ensuite celle dont on les attaque avec succès.

Ceux qui ont introduit l'usage des lignes pour couvrir un grand Païs, ont prétendu par là garantir de contributions le Païs couvert, en établir dans le Païs ennemi, & faciliter les communications sans escortes, d'une Place à une autre. Voilà les trois objets principaux des lignes.

A cela je répons (& l'expérience ne nous en a que trop convaincus) qu'elles n'empêcheront point le Païs de contribuer, puisqu'il ne faut, pour établir la contribution, qu'une seule fois avoir trouvé l'occasion de forcer cette ligne, pendant tout le cours d'une guerre; pour qu'elle soit établie; après quoi, quand même les Troupes qui ont forcé les lignes auroient été obligées de se retirer promptement, la contribution se trouve avoir été demandée, & dans un Traité de Paix, pour peu qu'elle se fasse avec égalité, il faut tenir compte des sommes imposées, quoique non levées; en sorte qu'elles entrent en compensation avec celles qui, au tems du Traité, se trouvent dûes par le Païs ennemi. Ainsi les lignes ne sont de nulle utilité, pour garantir de la contribution.

La seconde raison, qui est celle d'établir des contributions dans le Païs ennemi, n'est pas bonne. Ce ne sont point les Partis qui sortent de la ligne, qui établissent la contribution, ce sont ceux qui sortent des Places.

Celle de la facilité pour la communication d'une Place à l'autre, est un peu plus apparente pour le détail de ceux qui, à couvert de la ligne, veulent aller seuls. Mais dans le fond, si c'est pour la sûreté des Convois, cette facilité n'est qu'apparente. Car si le Prince comptoit ce que la construction & l'entretien de ces lignes coûtent à son Païs, & la quantité de Troupes qu'elles lui occupent pour les garder, je suis très-persuadé, qu'il trouveroit ces Troupes plus utilement employées à la garde des Places, aux escortes des Convois, & dans les

Armées, qu'à la garde des lignes ; & que s'il se faisoit informer de ce que ces lignes ont coûté à son Pais pour leur construction & leur entretien, il trouveroit que ces sommes excédoient celles de la contribution, que le Pais auroit païée volontairement.

Voilà qu'elles ont été les premieres raisons pour mettre les lignes en usage, & ce que j'oppose à ces raisons me paroît suffisant pour les détruire, sans rapporter ici les exemples, qui justifient ce que j'avance contre les lignes.

On a fait dans les deux dernieres guerres un troisiéme usage des lignes, sur lequel je m'étendrai, seulement pour en faire sentir le mauvais. On a voulu faire un systéme nouveau d'une guerre défensive, derriere des lignes d'une longue étendue de Pais ; & l'expérience a fait connoître la fausseté de ce systéme, qui réside en deux points incontestables.

Une Armée dans des lignes n'en peut plus sortir qu'en défilant ; & par conséquent l'Ennemi qui s'en approche, est libre dans tous ses mouvemens, qu'il fait aussi hazardeux qu'il lui plaît, sans craindre d'inconvénient.

Une Armée dans des lignes, n'y est jamais ensemble, parce qu'il faut qu'elle garde un trop grand front ; & par conséquent lorsque l'Ennemi attaque un endroit de la ligne, dont il a dérobé la connoissance, soit par un mouvement que la constitution du pais lui aura donné la facilité de cacher, soit par une marche de nuit, pendant qu'il fera attaquer le côté opposé à celui de sa véritable attaque, il est certain que cet Attaquant n'aura jamais à faire qu'à une partie de l'Armée, dont le reste ne pourra même marcher au secours du Corps attaqué, que très-difficilement, & en colonne, ce qui est périlleux.

Ainsi je conclus, que l'Armée qui est contrainte dans tous ses mouvemens, est toujours inférieure à celle, qui fait tous les siens avec une liberté si entiere, qu'elle peut hazarder les moins prudens, sans craindre d'en être châtiée.

Les dernieres lignes, qui ont été construites dans la vuë de ce nouveau systéme de Guerre défensive, ont eu une trop grande étendue. Il a fallu emploier à leur garde un trop grand nombre de Troupes ; ce qui n'a pû se faire qu'en affoiblissant l'Armée, ou bien avec toute l'Armée, ce qui a fait qu'elles ont été forcées toutes les fois qu'elles ont été attaquées.

Des lignes d'ailleurs, dans une si grande étendue, ne peuvent être suffisamment garnies de redans, & d'ouvrages fermés. Ainsi elles ne peuvent jamais être bonnes.

Le seul cas auquel je puis approuver les lignes, c'est quand elles sont courtes, qu'elles couvrent une grande étendue de pais, & qu'elles sont appuyées ou soutenues par des Places, de maniere que la distance soit petite entre les Places & les gros Postes fortifiés, qui soutiennent les lignes, en sorte que l'on puisse réduire l'Armée qui les veut attaquer, à des points d'attaque.

Je passe à présent à la maniere d'attaquer avec succès les lignes qui couvrent un país.

J'ai dit précédemment, que tous les mouvemens de celui qui attaque sont libres; par conséquent les faisant où, & comme il lui plaît, il est presque impossible qu'il ne réussisse dans son dessein.

L'Ennemi qui veut attaquer ces lignes gardées, soit simplement par un Corps de Troupes, soit par l'Armée entiere, exécute ce dessein de deux manieres.

Si les lignes sont gardées par un Corps de Troupes, cette entreprise est fort aisée. On y marche ensemble jusqu'à portée de la ligne; on oblige par-là l'Ennemi à se rassembler; on lui dérobe de nuit une marche, en laissant toujours devant lui quelques Troupes; pour retenir son attention jusques vers le tems de la fin de la nuit, & celui que l'on juge convenable, pour rejoindre le Corps qu'on aura fait marcher, pour forcer la ligne par un endroit qui aura été dégarni.

On se forme dès qu'on est entré dans la ligne, & l'on marche diligemment au Corps qui est commis à la garde de la ligne, lequel ne se trouvant pas, ou tout ensemble, ou en bataille, est forcé d'abandonner toute la ligne, pour se retirer fort en arriere, ou de combattre avec désavantage.

Cette opération est presque toujours sûre à exécuter, dans la supposition qu'on a marché à ces lignes avec un Corps supérieur à celui qui les garde.

Que si l'on marche avec toute l'Armée pour attaquer des lignes, dans lesquelles l'Armée ennemie seroit entrée pour les garder & les soutenir, cette opération est encore plus aisée à exécuter que la premiere, dont je viens de parler; parce que les mouvemens de cette Armée ainsi allongée en dedans de la ligne sont plus périlleux à faire en colonne, que ceux d'un Corps médiocre; & qu'il est presque toujours sûr, que pourvû que cette ligne se trouve forcée en un seul endroit, on se trouve plus promptement formé, & en bataille en dedans de la ligne, que ne le peut être l'Attaqué, qui se trouve en colonne, & souvent séparé de la partie de son Armée, qui se sera trouvée en-delà du lieu par lequel la ligne aura été forcée.

Ces mouvemens pour attaquer des lignes étendues, & gardées par une Armée, doivent toujours être faits de nuit, afin de dérober la connoissance de la véritable attaque, qui doit toujours être favorisée par quelques autres fausses attaques fort éloignées & fort vives, pour y attirer l'attention de l'Ennemi.

La véritable attaque même ne doit commencer qu'un tems considérable après les fausses, afin de donner le tems à l'Armée attaquée dans les lignes de faire quelque mouvement du côté de la fausse attaque, & au Général celui de s'y porter lui-même.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 271

Un grand front ne peut jamais être si uni, qu'il ne soit aisé à l'Attaquant de cacher ses principaux mouvemens, au moins en partie. Ainsi ce sera sur la connoissance qu'il aura prise du terrain, qu'il fera sa disposition pour l'attaque.

R E M A R Q U E S.

Comme j'ai dit dans mes maximes tout ce qu'il y avoit à dire pour & contre ces lignes, je me contenterai de rapporter ici les exemples que j'ai vûs de leur inutilité, nonseulement pour les deux objets des courses & des contributions, dont on prétend par leur moïen garantir un païs, mais même de l'entrée de l'Armée ennemie dans ce païs couvert de lignes, quoique gardées par une Armée, principalement lorsque l'étendue de la ligne s'est trouvée plus considérable, que celle du front de l'Armée; ce qui arrive toujours.

Les lignes les plus courtes que nous aïons construites, pour couvrir un païs que nous avons voulu exempter de la contribution, ont été les lignes de Courtrai, entre la Lys & l'Escault.

Elles furent abandonnées par M^{rs}. de la Valette & de Villars, toutes les deux fois que les Ennemis y ont fait marcher un Corps de Troupes supérieur à celui qui les gardoit; en quoi ces deux Généraux ont prudemment agi, avec différence pourtant dans leurs mouvemens.

M. de la Valette trop foible fut obligé de se retirer fort en arriere, en un lieu où il pût être en sûreté, jusqu'à ce que M. de Luxembourg pût le mettre à l'aise, par le gain de la bataille de Nerwinde.

M. de Villars qui avoit un Corps de treize à quatorze mille hommes, prit un fort bon parti. Il jugea que s'il se présentoit à l'Ennemi pour soutenir la ligne, il y seroit aisément forcé, parce qu'il seroit plus foible que l'Ennemi, par-tout où à la faveur de la nuit, il feroit son principal effort. Il se choisit donc un bon poste en-dedans de la ligne, vers son centre.

Cette contenance retint l'Ennemi, qui n'osa ni marcher à lui pour l'attaquer dans ce poste, où il étoit ensemble, ni marcher en avant pour pénétrer dans le Païs, en prêtant le flanc, ou laissant derriere lui le Corps de M. de Villars.

Le parti judicieux que M. de Villars a pris dans cette occasion, prouve la sûreté de ma maxime contre l'usage de cette espèce de lignes, & fait évidemment connoître, que le risque d'un Corps de Troupes, qui veut soutenir une ligne dans tout son front, est toujours fort grand, & que le choix d'un poste avantageux, pour empêcher un Ennemi de pénétrer dans le païs, est le plus sûr.

Les lignes de la Lys à Ypres n'ont point été forcées, parce qu'elles n'ont point été attaquées. Mais aussi a-t-il fallu les garder en 1695. avec toute l'Armée, & elles n'ont servi que d'une excuse à M. le Maréchal de Villeroi, pour ne pas battre M. le Prince d'Orange, lorsqu'il vint camper à Becelaër.

Car si ce Général n'avoit point eu ordre de garder la ligne, & de couvrir Ypres, il ne se seroit pas apparemment dispensé d'accabler M. le Prince d'Orange, si près de lui, beaucoup plus foible, & campé fort désavantageusement; & selon toutes les apparences, M. le Prince d'Orange ne se seroit pas séparé, comme il fit dans cette occasion, s'il n'avoit pas eu affaire à une Armée, qui étoit obligée à sortir de ses lignes en défilant, pour marcher à lui.

Cette occasion perduë par M. le Maréchal de Villeroi, prouve encore la vérité de ma maxime contre l'usage de cette espèce de lignes, lorsque je dis, que l'un de leurs plus grands défauts, est celui de la nécessité presque indispensable, où se trouve le Général chargé de leur garde, de voir faire à son Ennemi des mouvemens hazardés, sans pouvoir l'en châtier; parce qu'il ne sçauroit sortir de sa ligne qu'en défilant, & que par la perte considérable de ce tems, il laisseroit à son Ennemi celui de redresser son mouvement hazardé; ce qu'il auroit le tems de faire sûrement, & de le battre à moitié sorti de la ligne, parce qu'il auroit fait ce mouvement hazardé fort près de la ligne.

Les lignes qui ont été faites de la Hayne à la Sambre n'ont point été forcées, parce qu'elles n'ont point été attaquées. Mais si on avoit fait un calcul juste de ce que leur construction & leur entretien ont coûté au pais, que l'on a prétendu couvrir, je suis persuadé que l'on trouveroit, que cette somme égaleroit tout au moins celle, que les Ennemis auroient pû lever par leurs contributions, supposé même que les garnisons des Places n'eussent pas pû les empêcher, de pénétrer le pais par les petits Partis. Et si l'on avoit ajouté à cette dépense le nombre d'hommes employés à la garde de ces lignes, on trouveroit encore que leur service auroit été plus utile dans les Armées.

Les lignes de la Meuse & de la Senroye n'ont pas été plus utiles à la Champagnè, & aux trois Evêchés, à qui leur construction & leur garde ont coûté des sommes immenses, sans qu'elles aient servi à autre chose, qu'à enrichir ceux qui ont été chargés de les garder.

Les lignes de Weissembourg & de Haguenau, pour couvrir la basse-Alsace, ont été forcées ou abandonnées, dès que les Ennemis y ont paru en état de les attaquer. Quel a été l'inconvénient de cet abandon? Il n'a produit à nos Ennemis, que la satisfaction de camper quelques jours en dedans de la ligne.

M. le Maréchal de Villars qui commandoit l'Armée du Roi, a pris dans cette occasion le même parti, qu'il avoit pris aux lignes de Courtrai: il s'est tenu ensemble; & l'Ennemi n'a osé lui prêter le flanc, pour pénétrer en Alsace. Le risque en auroit été trop grand pour lui; il n'a même osé s'avancer, de peur que son pain qu'il ne pouvoit tirer que de Landau, lui fût enlevé. Ainsi après avoir resté quelques jours en dedans de la ligne, à en partager les fourages avec l'Armée du Roi, il a été obligé d'en ressortir.

Si

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 273

Si M. le Maréchal de Villars s'étoit fait un capital de garder sa ligne de près, & qu'elle eût été forcée en quelque endroit, ce qui seroit sans doute arrivé, son Armée auroit été séparée, ou prise en flanc, hors d'état de pouvoir se présenter de front à l'Ennemi, qui, quand même il n'auroit battu qu'une petite partie de l'Armée, se seroit acquis une supériorité, qui auroit duré toute la Campagne.

Ce qui s'est passé dans cette occasion prouve encore la vérité de mes maximes sur les lignes.

On sçait aussi quel a été le succès des grandes lignes, construites au commencement de la Guerre présente, pour couvrir tous les Pays-Bas Catholiques.

Les nouvelles lignes racourcies, qui ont été construites après l'abandon des autres, depuis la Méhaigne jusqu'au Demer, n'ont pas eu un succès plus heureux, quoique gardées par toute l'Armée du Roi sous les ordres de M. le Maréchal de Villeroi.

On prit pour un dessein formé sur Namur, les démonstrations que M. de Malborough fit d'attaquer les lignes du côté de la Méhaigne; on s'y porta, pendant qu'à la faveur de la nuit, les Ennemis marcherent au quartier de M. de Roquelaure, qui avoit la gauche de l'Armée, par où ils entrèrent dans la ligne sans aucune opposition.

Dans cette occasion, M. le Maréchal de Villeroi avoit pris un parti différent de ceux de M. le Maréchal de Villars en Flandres & en Allemagne, dont je viens de parler. On voulut garder tout le front de la ligne, & par conséquent l'Armée étoit séparée, & hors d'état d'opposer un front à l'Ennemi, capable de soutenir avec succès l'effort général, qu'il s'étoit préparé à faire contre une petite partie de l'Armée.

Ainsi l'Ennemi entré dans la ligne se trouvoit par tout plus fort, que ce qui pouvoit lui être opposé, parce qu'il avoit séparé l'Armée, & parce qu'on ne pouvoit plus s'opposer à lui de front. Aussi le désordre fut-il fort grand. L'Armée ainsi séparée se retira presque en fuyant jusques derrière la Dill, & abandonna ainsi à l'Ennemi un grand pays tout entier, que sans lignes il n'auroit pû, tout au plus, que partager pendant quelque tems avec notre Armée, pour les fourages seulement, & sans établissement.

Dans cet exemple malheureux de lignes forcées avec une perte considérable, & un grand désavantage pour la suite de la Guerre, parce que l'on a voulu les garder dans tout leur front, je trouve encore la certitude de mes maximes, sur le danger que court un Général, qui veut les garder de cette manière.

Voici des lignes construites pour couvrir un pays, dans des vues différentes de celles, dont j'ai parlé jusqu'à présent, sur lesquelles je m'étendrai, pour faire voir, que cette espèce d'opération de Guerre, peut dans de certaines conjonctures trouver une application judicieuse.

En l'année 1709. par la perte de Lille, arrivée l'année précédente,

M m

par les malheurs intérieurs du Roïaume, où les grains semés manquoient absolument, & par le peu d'attention que l'on avoit eu à mettre l'Armée du Roi en Flandres, hors de crainte de mourir tous les jours de faim, M. le Maréchal de Villars chargé du commandement de cette Armée, étoit réduit à la faire continuellement vivre d'industrie, sans pouvoir jamais s'assurer d'avoir du pain pour huit jours.

On voit par ce triste exposé, que M. le Maréchal de Villars étoit contraint, non seulement par le manque absolu de vivres, mais encore par l'impossibilité entière où il se trouvoit, de vivre hors de portée des lieux, où l'on lui fournissoit le peu de farine que l'on pouvoit rassembler dans la Picardie.

L'Ennemi au contraire avoit dans Lille, sur la Lys, & du côté de la Mer, tout ce qui lui étoit nécessaire, pour faire vivre son Armée, & des munitions de guerre pour entreprendre sur les Places du Roi. M. le Maréchal de Villars avoit donc également à craindre, dans l'impossibilité où il se voïoit de faire faire des mouvemens à son Armée, que les Ennemis n'entreprissent sur les Places de la Mer, sur celles de l'Artois, sur Douai, & sur celles de l'Escaut.

Les Ennemis avant que de se déterminer au Siège de Tournai, lui donnèrent pendant deux mois toutes ces attentions indispensables à prendre; & comme ils étoient ensemble entre la Deule, & la Scarpe, ils le forcèrent à s'étendre depuis l'Abbaïe d'Aunai jusqu'à Denain sur l'Escaut.

On voit par cette situation étendue, que M. de Villars étoit dans la nécessité, de se mettre par tout en état de résister assez de tems à un effort général de l'Ennemi, avec une partie de son Armée, pour pouvoir espérer d'être joint par l'autre, avant que d'être forcé.

Cette entreprise étoit également à craindre du côté de la Scarpe: L'Ennemi avoit occupé sur cette riviere les Abbaïes de Hannon, & de S. Amand, & Mortaigne au confluent de la Scarpe & de l'Escaut.

Du côté de la Deule, l'Ennemi pouvoit passer cette riviere au-dessous de Lille, pour venir déboucher sur la Bassée, & se porter à Bethune, ou même sur Aire, en se servant de la Lys, pour y conduire tout ce qui lui étoit nécessaire pour le Siège de cette Place.

Cette situation de l'Ennemi obligea donc M. le Maréchal de Villars à chercher les moyens de le réduire à des points principaux d'entreprise, en cas qu'il voulût exécuter quelques parties du projet, que nous avions le plus à craindre, qui étoit celui de Bethune & d'Aire, ou celui de Douai, qui étoit capital pour nous; parce que c'étoit dans cette Place, que nous avions le peu de vivres & de munitions de guerre, qui avoient pû être rassemblés.

Pour empêcher que l'Ennemi ne débouchât par le pont Awendin, & l'obliger à passer la Deule, ou à Haut Bourdin, ou au dessous de Lille, il fit quelques ouvrages devant le pont Awendin, & y laissa

M. d'Artagnan avec la gauche de son Armée. Pour empêcher que l'Ennemi ne débouchât par les Postes qu'il occupoit sur la Scarpe, il le chassa de Hannon; occupa l'Abbaie de Marchiennes; fit faire des lignes depuis la Scarpe jusqu'à Denain sur l'Escaut; y plaça toute sa droite, & se tint de sa personne à portée de Douai, afin d'être également à portée de sa droite & de sa gauche.

Cette disposition étoit bonne, parce qu'elle paroît aux grands inconvéniens; & M. le Maréchal de Villars a eu raison dans cette occasion, d'avoir recours à la construction des lignes pour couvrir un pays, parce qu'il ne se faisoit pas un objet principal de ses lignes, & que sa seule vûe dans leur construction, n'étoit que celle de se procurer un tems assez considérable, pour avoir celui de rassembler toute son Armée, & combattre l'Ennemi avant que d'être forcé.

* Ainsi puisqu'elles sont dangereuses à garder de front, elles sont inutiles à construire, parce que par les exemples précédens j'ai prouvé, que les pays qu'on a voulu couvrir par des lignes, n'ont été conservés que par des Postes avantageux, qui ont été pris par les Généraux chargés de la garde des lignes, sans aucune attention pour ces lignes mêmes, qu'ils ont toujours abandonnées, comme impossibles à garder de front, sans exposer leur Armée à de fort grands inconvéniens. *

Depuis la perte de Mons en la même année 1709. on vient de construire de nouvelles lignes. Ce sont celles, dont la gauche est appuyée à Valenciennes, & la droite à Barlemont sur la Sambre, en traversant la Forêt de Mormaux, & depuis Barlemont elles sont continuées le long de la Sambre, en tenant Maubeuge, Thuin, Marchiennes, Aupont, & Charleroi.

La premiere partie de ces lignes, depuis Valenciennes jusqu'à Barlemont, paroît la plus judicieusement pensée, parce qu'elle trouve le Quesnoi dans son centre, & qu'ainsi une Armée, qui auroit pour objet la défense de ces lignes, trouveroit plus aisément à se tenir ensemble, pour soutenir la ligne.

Mais elle a deux défauts considérables. Le premier, c'est qu'elle abandonne Condé, dont on ne peut plus empêcher que l'Ennemi ne forme le Siège, quand il voudra, avec une Armée d'observance; qu'il ne se place entre l'Honneau & la ligne, & qu'il ne renferme l'Armée du Siège dans de bonnes lignes de circonvallation, avec des ponts sur la Hayne, pour la communication des deux Armées.

Le second défaut de cette ligne, c'est que comme elle se reploie sur Barlemont au travers de la Forêt de Mormaux, elle découvre Maubeuge; de maniere que si l'Ennemi, après avoir passé l'Honneau, se présente devant la partie de la ligne, qui est entre Valenciennes & le Quesnoi, & que par une marche de nuit, il se couvrit de la partie de la Forêt de Mormaux, qui est en dehors de la ligne, il est certain qu'il

ne lui feroit point difficile de surprendre le passage de la Sambre entre Barlemont & Maubeuge, & d'avoir investi cette Place par ce côté-ci de la Sambre, avant que l'on eût pû y porter l'Armée entière.

Ainsi donc je soutiens, que dans l'envie de faire de nouvelles lignes, il auroit été beaucoup plus judicieux, d'en appuyer la gauche à Condé, & la droite à Maubeuge, le long de l'Honneau, & en laissant cette petite riviere à la demie portée du canon de la ligne seulement, pour ôter à l'Ennemi la possibilité de se former entre l'Honneau & la ligne, & d'y faire aucun mouvement.

En la traçant de cette maniere, on y trouvoit encore plusieurs autres avantages. 1^o. On lui donnoit moins d'étendue. 2^o. On l'appuioit à deux Places, que l'on protégeoit par cette ligne. 3^o. On évitoit les attentions indispensables, pour la partie de la ligne depuis Barlemont jusqu'à Maubeuge, qu'il sera fort difficile d'avoir, par les raisons du recoude que fait la Sambre depuis Maubeuge jusqu'à Barlemont, qui éloigne la protection de cette partie de la ligne.

La seconde partie de la nouvelle ligne, depuis Barlemont jusqu'à Charleroi, devient même beaucoup plus difficile à soutenir; parce que l'Ennemi se portant vis-à-vis de Maubeuge, en intention de forcer la ligne de la Sambre, soit dans la partie qui est entre Barlemont & Maubeuge, ou entre cette Place & Marchiennes, au pont où l'on a établi un poste considérable, il est certain que l'Ennemi ainsi placé se trouveroit ensemble, pendant que l'Armée du Roi se trouveroit séparée par la Sambre, puisqu'il faudroit, qu'en même tems elle veillât à la conservation de la ligne, depuis Marchiennes jusqu'au Quesnoi. Donc cette nouvelle ligne a été tracée contre toutes les règles, que j'ai marquées, pour la construction & les usages des lignes, destinées à couvrir un país.

Cette mode des lignes a passé chez nos Ennemis. M. le Prince de Baden dans le commencement de cette Guerre, en fit faire pour couvrir son Marquisat. Elles étoient appuyées, la droite au Rhin, couverte du marais & du Village retranché de Bihel; la gauche à la montagne, sur laquelle il y avoit beaucoup de canon & de bons Forts. Elles ont été respectées pendant quelques années, par les Généraux des Armées du Roi en Allemagne; mais quand on a voulu les tourner par leur gauche, elles ont été abandonnées par les Ennemis.

Les lignes que l'Empereur a fait faire, pour couvrir la basse-Autriche & la Moravie contre les courses des Mécontens, ne sont-elles pas tous les jours forcées, même par des Corps de Cavalerie des Mécontens, qui n'ont pourtant aucune solidité pour attaquer?

Enfin pour finir mes réflexions sur ces espèces de lignes, construites dans la vûe de couvrir un país contre les courses, les empêcher de contribuer, ou même pour y renfermer une Armée, j'ose assurer qu'elles ne peuvent trouver de considération, que dans l'esprit d'un

Général borné, qui ne sçait pas se tenir près de son Ennemi & en sûreté, par la situation & la bonté d'un poste, qu'il se sera choisi, pour contenir son Ennemi, sans être forcé de combattre malgré lui, & qui se croit toujours commis, dès qu'il ne voit point de terre remuée entre son Ennemi & lui.

Aussi n'avons-nous jamais vû, que M. le Prince & M. de Turenne, les deux plus grands Capitaines du dernier siècle, aient seulement jamais pensé à cette manière de faire la Guerre. Ils étoient pourtant bien habiles, & d'un génie de Guerre supérieur à tous les Généraux de leur tems. Ces grands Hommes se sont souvent pendant des Campagnes entières, maintenus à portée des Armées ennemies, fort supérieures à celles qu'ils commandoient, & les ont empêchées de pénétrer dans notre país, sans lignes, en se présentant toujours de près à leur Ennemi, & cela par le choix seul des Postes qu'ils ont sçu prendre.

M. le Maréchal de Créqui qui, comme je l'ai dit ailleurs, a soutenu des Campagnes difficiles contre M. le Duc de Lorraine, a ignoré l'usage des lignes. Enfin M. de Luxembourg, qui a glorieusement suivi ces grands Hommes dans le commandement des Armées, & contre le sentiment duquel cet usage des lignes s'est établi en France, a toujours été si persuadé, que l'usage des lignes étoit pernicieux à un Général qui sçait la Guerre, que pour quelque raison de commodité que ce pût être, il n'a jamais voulu, que son Armée campât dans le dedans des lignes.

Après tous ces exemples rapportés, je conclus que ces lignes pour couvrir un país contre les courses, ne peuvent jamais produire cet effet, que quand elles sont courtes par leur front, qu'elles ne peuvent être tournées, ou les Troupes, qui les gardent, forcées par leur flanc, au-delà de l'étendue du país qu'elles peuvent contenir en bataille, & qu'il est toujours très-dangereux à un Général de s'y renfermer avec son Armée.

CHAPITRE LXXIX.

De l'Attaque des Lignes de circonvallation.

L'Attaque de ces lignes ne doit être exécutée, qu'avec connoissance entiere de leur disposition & construction, du nombre de Troupes qui y sont renfermées, & de l'état de la Place qu'on veut secourir.

C'est toujours un dangereux parti à prendre, que d'attendre son Ennemi dans des lignes. Il est très-rare, que celles qui ont été attaquées n'aient été forcées; & la forte raison de faire des lignes, ne doit être que pour empêcher les petits secours, & donner du repos à l'Armée, qui sans cela seroit obligée de passer les nuits sous les armes.

Mais si l'Ennemi se confiant à la bonté de son retranchement, néglige d'en sortir, & de venir au-devant de l'Armée pour combattre,

il faut s'approcher desdites lignes tout le plus qu'il est possible; prendre pour son Camp la situation la plus avantageuse; y demeurer avec patience; fatiguer toutes les nuits l'Armée ennemie par des démonstrations d'attaque, & tout le jour, en l'empêchant de fourager, & de recevoir des convois; lui dérober la connoissance du côté par lequel on veut faire le plus grand effort; assembler quantité de fascines & de claies; être, s'il se peut, convenu avec la Place des signaux respectifs, par lesquels on s'instruit également de ce qu'on a résolu de faire; & enfin le jour de l'attaque des lignes déterminé, s'en approcher avec grand silence, dès que la nuit sera close; commencer l'attaque à une heure avant le jour; en former plusieurs fausses avec plus de vigueur que les vraies, afin d'y attirer les forces & l'attention de l'Ennemi; faire commencer foiblement les vraies, & augmenter successivement l'effort; avoir un grand nombre de travailleurs avec des fascines & outils, pour ouvrir les endroits où l'on aura comblé la ligne; faire porter des fascines par toute la Cavalerie, qui les viendra brusquement jeter où l'Infanterie en aura besoin; se saisir des barrières, & les ouvrir; faire prendre poste à l'Infanterie sur les redans, dont elle aura chassé l'Ennemi; former des Corps & des Lignes de Troupes, à mesure qu'on sera entré dans le Camp; charger brusquement tout ce qui s'opposera à ce Corps; faire pendant ce tems travailler sans relâche à combler, & ouvrir tout le plus grand espace de lignes qu'il se pourra; garder ensemble toute la seconde ligne, pour soutenir la première qui sera entrée, & ne l'introduire dans le dedans des lignes qu'à mesure que celle qui y sera se fera avancée, & aura donné du terrain pour la placer commodément; séparer & ouvrir ainsi le front de l'Armée ennemie; ne point laisser débander personne pour piller, que l'on n'ait entièrement battu l'Ennemi, & qu'on ne l'ait chassé hors de son Camp.

Quant à sa poursuite, elle se réglera sur la contenance, ou le désordre dans lequel on le verra.

La Place de son côté, si elle le peut, doit favoriser l'attaque du dehors, soit en sortant du côté du quartier attaqué, pour achever de le mettre en désordre, soit par une grande sortie sur la tranchée, pour laquelle elle se conduira sur le succès de l'attaque des lignes.

Si la Place sort sur la tranchée, les gens armés de la sortie doivent être suivis d'un grand nombre de travailleurs, pour détruire les logemens & boïaux de la tranchée, à mesure qu'on en aura chassé l'Ennemi; afin qu'en cas que l'attaque de la ligne ne réussisse pas cette première fois, la Place ait au moins retardé sa perte, par la destruction d'une partie de la tranchée.

Que si par hazard on ne réussissoit pas à l'attaque des lignes la première fois, en cas que la perte n'eût pas été trop grande, il ne faudroit

pas se rebuter, parce que, comme c'est presque toujours une faute à un Ennemi d'attendre dans ses lignes, il faut tâcher d'en profiter; ce que l'on peut faire avec d'autant plus de facilité, que par le Poste qu'on aura pris, on lui aura sans doute ôté le moïen de sortir de la ligne pour donner bataille, afin de ne se plus trouver dans le danger où il a été, d'être forcé dans ses lignes.

Il peut même arriver que cet Ennemi ainsi renfermé dans ses lignes, ou soit devenu présomptueux par la réussite de sa première défense, ou que ses établissemens contre la Place assiégée lui en fassent espérer une prompte réduction, malgré la présence & la vûe de l'armée de secours. En ce cas, il faut se corriger des fautes qu'on a faites à la première attaque, & en former une nouvelle mieux conduite; & cela par deux raisons.

La première, parce que la présence de l'Armée de secours, ranime la garnison, & la rend plus opiniâtre dans sa défense.

La seconde, parce que les attentions de l'Armée qui fait le siège, sur celle qui veut secourir la Place, ne lui permettent pas de la presser aussi vivement qu'elle le feroit, parce qu'elle est occupée à sa propre conservation, & qu'elle ne peut pousser le travail de l'attaque avec autant de vivacité, qu'elle le feroit, si elle étoit sans attention contre le dehors.

R E M A R Q U E S.

J'ai dit dans mes maximes, quelles sont les raisons de la construction des lignes de circonvallation, le danger que court le Général, lorsqu'il y veut attendre son Ennemi, & quelle est la maniere de les attaquer avec succès.

Pour appuier mes maximes sur ce sujet, je rapporterai des exemples de lignes forcées, & de lignes protégées par des Armées d'observance.

Les lignes d'Arras étoient les meilleures qui aient jusqu'à présent été faites, & pour la sûreté desquelles on avoit apporté le plus d'attention. Elles furent cependant forcées par M^{rs}. les Maréchaux de Turenne, de la Ferté, & d'Hocquincourt, même avec fort peu de perte; parce qu'elles furent attaquées par trois endroits différens, auxquels on ajouta encore de fausses attaques; que l'on prit le tems de la nuit pour les attaquer; & qu'il fut impossible à l'Ennemi de juger dans l'obscurité entre plusieurs attaques, quelles étoient les sérieuses.

Lorsque les Turcs assiégèrent Vienne en l'année 1683. ils s'y renfermerent dans des lignes. Leur Armée étoit infiniment supérieure à celle que l'Empereur avoit pû rassembler, & ils pouvoient venir au-devant de l'Armée Chrétienne pour la combattre, sans quitter le siège. Ils négligerent de le faire.

M. le Duc Lorraine se chargea avec la plus grande partie de l'Infanterie, d'attaquer les lignes par le haut du Danube; le Roi de Po-

logne Jean Sobiesky avec toute sa Cavalerie , & une partie de celle de l'Empereur , tourna le Camp des Turcs par des montagnes , sans être vû dans sa marche , & fit son attaque par le bas du Danube , & le flanc , que les Turcs croioient impraticable. Il pénétra dans la ligne. Le premier désordre qu'il y causa , rendit heureux le succès de l'attaque de M. de Lorraine ; de maniere que les Turcs également forcés par les deux extrémités , & le centre de leurs lignes , n'ayant point intérieurement assez de terrain pour se former , & opposer un front considérable , furent forcés à une fuite honteuse , & à l'abandon entier de leur Camp & du Siège.

En l'année 1706. M. le Duc de Savoie & M. le Prince Eugène ont forcé les lignes de Turin , dans lesquelles M. de Marfin & M. de la Feuillade avoient , pour ainsi dire , forcé M. le Duc d'Orleans d'entrer avec toute son Armée , venuë de Lombardie pour soutenir le Siège , dont M. de la Feuillade étoit chargé.

Tout le monde sçait que ce facheux événement est arrivé par le côté , où M. de la Feuillade avoit négligé de faire des lignes , parce qu'il n'avoit pas prévu que l'Ennemi libre dans ses mouvemens , par l'entrée de l'Armée dans les lignes , pourroit en passant la Doire , tourner le Camp du côté de Chivas , qui étoit le quartier le moins garni de troupes , & où il n'y avoit point de lignes.

Ce manque d'attention étoit bien grand ; car comment n'imaginait-on pas , qu'un Ennemi que l'on laisse le maître de la campagne , & de faire ses mouvemens avec liberté , préférera l'attaque d'un quartier fort petit , séparé du gros de l'Armée par une riviere , & découvert , à celle de tout son front considérable , & bien couvert du gros de l'Armée ? Voilà quelle a été la faute , qui a fait battre l'Armée du Roi devant Turin.

Après avoir rapporté ces trois exemples de lignes forcées , parce que l'on a crû les pouvoir garder , je passerai aux trois autres exemples de lignes protégées par les Armées d'observance.

Lorsque le Roi a fait le Siège de Mons en l'année 1691. M. le Prince d'Orange rassembla une Armée considérable , pour faire lever ce Siège. M. de Luxembourg lui fut opposé avec une Armée d'observance. Il sçut toujours se placer si bien , pour couvrir le Siège , que M. le Prince d'Orange ne put combattre M. de Luxembourg , ni interrompre le Siège.

En l'année 1692. quand le Roi fit le Siège de Namur , M. le Prince d'Orange voulut encore secourir cette Place. M. de Luxembourg lui fut encore opposé avec une Armée d'observance. Ce Général fort inférieur en Infanterie , sçut si capablement conduire ses mouvemens , pour empêcher l'Ennemi d'entrer dans la Méhaigne , qu'il le contraignit à abandonner le dessein de secourir la Place.

En l'année 1708. lorsque l'Armée du Roi a marché pour le secours

cours de Lille assiégée par les Ennemis, M. le Prince Eugène n'a laissé devant la Place que l'Infanterie nécessaire, & il s'est choisi un poste avantageux sur les hauteurs de Seclin, entre ce Bourg & ses lignes. On ne jugea pas praticable de l'attaquer ainsi posté, parce qu'il avoit sa droite & sa gauche assurées, & que l'on ne pouvoit faire d'efforts contre lui que par son front, qu'il avoit retranché.

Ces trois exemples sur le même sujet, sont pourtant, dans la manière de protéger un Siège par une Armée hors des lignes, tous différens les uns des autres.

Pour protéger le Siège de Mons, M. de Luxembourg a été au-devant de l'Ennemi, tout le plus qu'il lui a été possible; il s'est opposé à lui en pleine campagne, toujours en état de combattre de front, mais avec avantage, par le choix de ses postes, qui lui donnoient la liberté de charger son Ennemi en flanc, en cas qu'il eût osé le lui prêter pour s'approcher du Siège, pendant que son front étoit si avantageux, qu'il ne craignoit point que M. le Prince d'Orange osât l'aborder.

Par cette conduite attentive & habile, il donna le tems au Roi d'achever paisiblement son Siège, & de prendre Mons.

Pour protéger le Siège de Namur, M. de Luxembourg a eu une conduite toute différente de celle qu'il avoit eue au Siège de Mons, parce que la situation de cette Place étoit différente.

Il ne falloit point laisser entrer l'Armée de M. le Prince d'Orange dans la Méhaigne, parce que si elle y étoit entrée, elle auroit pu porter sa droite à la Sambre; auquel cas les attentions contre le secours auroient été doubles; sçavoir du côté du Château, qui est entre la Sambre & la Meuse, & du côté de la Ville, qui est entre la Sambre & la basse Meuse. Cependant l'Ennemi avoit beaucoup de canon; il étoit fort supérieur en Infanterie, & il s'agissoit de garder avec une Cavalerie supérieure les bords d'un ruisseau assez étroit, & garni de bois.

Ce fut ce que M. de Luxembourg fit avec tant de capacité, dans la manière de se placer toujours devant son Ennemi, dans une distance assez mesurée, pour qu'il n'osât hasarder ce passage de la Méhaigne, qu'il ne fut jamais possible à M. le Prince d'Orange, d'assurer un Corps d'Infanterie en dedans de la Méhaigne, capable d'y protéger le passage du reste de son Armée.

Ces attentions continuelles durèrent même dix ou douze jours, & furent toujours de la part de M. de Luxembourg si remplies de pénétration, & de jugement parfait des mouvemens que M. le Prince d'Orange pouvoit faire, que ce Prince fut contraint de voir prendre Namur, sans avoir pu le secourir.

Pour protéger le Siège de Lille par le côté de Seclin, qui a été le seul par où l'on ait tenté le secours de cette Place, M. le Prince Eugène n'a eu besoin que de se choisir un bon Poste, dans lequel il pût

avoir les flancs couverts , & son front bon. C'est ce qu'il a trouvé sur les hauteurs de Seclin. Ainsi son opération aiant été unique , je ne dois le louer que du bon choix qu'il a fait de ce Poste , & non des différens mouvemens , puisqu'il n'en a eu qu'un seul à faire , pour se porter sur cette hauteur.

Ce n'est point par oubli que je n'ai point parlé ici de la Bataille de Cassel , donnée pour protéger le Siège de S. Omer ; en quoi cette action pouvoit avoir rapport à la matière de ce Chapitre. Mais comme les circonstances de cette action seront traitées dans le Chapitre suivant , qui est celui de mes réflexions sur les Batailles , auxquelles je me suis trouvé , ou qui se sont données de mon tems , & dont j'ai été instruit , je m'abstiendrai d'en parler ici.

Je finirai donc mes réflexions sur la matière des lignes , en disant , que la raison décisive & certaine de ma maxime , *de ne jamais attendre son Ennemi dans des lignes de circonvallation , & de le combattre hors de la ligne* , est sensible , non seulement par les exemples que je viens de rapporter , mais encore en ce qu'il est d'une vérité constante , que renfermé entre la Place & les lignes on est toujours gêné dans ses mouvemens ; & qu'au contraire l'Ennemi est libre dans les siens ; qu'il les couvre de la nuit ; qu'il fait ses principaux efforts où il lui plaît de les faire , se dégarnissant sans crainte par tout où il le veut ; qu'il fait autant de fausses attaques qu'il lui convient d'en faire , pour rendre par tout les attentions égales ; qu'il est sûr que celle de ses attaques qui prospère , sépare en entrant l'Armée attaquée dans ses lignes , sans qu'elle puisse se rejoindre , la force à la fuite , & à l'abandon de son Camp & Siège , parce qu'elle n'a point de terrain pour se réformer en arrière , entre le front de son Camp & la Place ; & enfin que l'Armée qui attend l'Ennemi dans ses lignes , pouvant être attaquée presque toujours par toute la circonférence de la ligne , elle en peut avoir aucun flanc en sûreté , & ne se peut jamais trouver en état , de résister à la colonne Ennemie , qui a forcé un endroit de la ligne.

CHAPITRE LXX.

Des Batailles.

Les Batailles étant des actions générales d'un Armée contre une autre , & décidant souvent du succès de toute la guerre , au moins & presque toujours de la Campagne , elles ne doivent être données qu'avec nécessité , & pour des raisons importantes.

Les raisons pour chercher l'Ennemi & le combattre , sont la supériorité en nombre , & en qualité de Troupes ; la désunion entre ceux

qui commandent l'Armée, ou leurs intérêts différents ; l'incapacité des Généraux ennemis ; leur négligence dans les campemens ou les marches ; la nécessité de secourir une Place considérable assiégée ; la ruine de l'Armée, & sa dissipation, si elle n'est prévenue par le bon succès d'une Bataille ; la certitude d'un secours, dont la jonction à l'Ennemi le rendroit supérieur, & pourroit changer la constitution de la guerre ; l'avantage qu'on peut avoir eu précédemment sur lui dans quelque occasion particulière, qui pour n'avoir point été décisive, n'aura pas laissé d'être considérable, ou enfin la raison de décider la guerre par une Bataille.

Celles pour éviter de combattre sont, d'avoir moins de profit à espérer d'une victoire, que de désavantage à craindre d'une défaite ; d'être inférieur à l'Ennemi en nombre, & en qualité de Troupes ; d'attendre un secours étranger, ou une jonction d'un Corps séparé ; de trouver l'Ennemi avantageusement posté, ou d'avoir lieu d'espérer la ruine de l'Armée ennemie, en temporisant & évitant le combat.

La résolution de combattre fondée sur quelques-unes des raisons, dont je viens de parler ci-dessus, étant prise, il faut à présent passer aux moyens de l'exécuter avec succès.

De ces moyens, les uns sont de prévoyance : pour les autres, on ne les trouve que le jour du combat, & ce sont pourtant ceux qui décident presque toujours du succès.

Les moyens de vaincre, & qui sont de prévoyance, sont de faire son ordre de Bataille, suivant la quantité, ou la qualité des Troupes, dont l'Armée est composée, & le pays dans lequel on présume de trouver l'Ennemi ; de distribuer les postes aux Officiers généraux ; donner des copies de cet ordre de Bataille à tous ceux qu'il est de nécessité qui en aient, pour le faire observer ; avoir toutes les Troupes bien armées, & même des armes de relais au parc de l'Artillerie, pour les pouvoir distribuer, soit avant le combat, s'il en manque, & qu'on ait des soldats désarmés, soit après le combat, où il s'en perd beaucoup ; en cas que l'action n'ait pas été décidée, avoir abondance de munitions de guerre, distribuées sur des charettes composées, pour les avoir à propos derrière les Troupes qui auront un plus long feu à faire, ou à soutenir ; faire distribuer avant le combat un nombre suffisant de coups à tirer ; que l'Armée ait eu le tems de manger, & de prendre quelque repos, s'il est possible, avant le combat ; avoir plus de médicamens & de Chirurgiens, qu'on ne présume en avoir besoin ; être absolument débarrassé des gros bagages, & avoir même placé les menus bagages en lieu sûr, & distant des lignes ; ne point négliger les avantages du Soleil & de la poussière ; inspirer à l'Armée l'envie de combattre, la certitude de la victoire, le butin & les bons quartiers aux Soldats, la gloire & les récompenses aux Officiers.

Les moïens de vaincre qui ne se présentent que le jour du combat, sont tous les avantages du terrain; l'observation de l'ordre de Bataille qui aura été donné; son changement, s'il y en a nécessité, fait à propos, & après avoir averti ceux qui le doivent sçavoir; la distribution de l'Artillerie sur la ligne suivant le terrain; les attentions sur les avantages qui se peuvent prendre, soit en étendant ses ailes, * pour envelopper l'Ennemi, si on le peut, soit en les couvrant, * & en les assurant, afin de pouvoir les dégarnir, pour faire un plus grand effort où l'Ennemi paroîtra le plus foible; donner le mot de ralliement & de reconnoissance, avant que de marcher à l'Ennemi, * en cas que la marche à l'Ennemi ait commencé de nuit, ou que l'on puisse présumer que l'action ne puisse finir avant la nuit; * faire bien observer la droite & la gauche, & la distance entre les lignes, si l'on marche de front; faire de fréquentes altes, pour donner le tems à la ligne de se redresser, & à l'Artillerie de tirer, & de recharger; défendre sur toutes choses aux Soldats de tirer; essuier constamment le feu de son Ennemi, & ne le charger qu'après son feu.

Que si l'Armée qui veut combattre, part de trop loin, pour pouvoir arriver sur le terrain où est l'Ennemi, en marchant de front, ou qu'elle ne le puisse pas, à cause des lieux par lesquels il faudroit passer, & qui ne seroient pas assez ouverts, il faut en ce cas, qu'elle s'approche de son Ennemi, sur assez de colonnes, pour pouvoir se trouver en Bataille hors de distance d'être chargée en colonne.

Il faut aussi que les Officiers généraux qui conduiront les colonnes, s'observent soigneusement les uns les autres, pour qu'au moins leurs têtes fassent un front, & que, lorsqu'ils seront arrivés sur le terrain où l'Armée peut se déployer, ce mouvement se fasse avec diligence & précaution, & hors de portée de pouvoir être chargé par l'Ennemi, avant que toute l'Armée soit placée, & en Bataille.

Le Général doit se placer dans le lieu le plus commode, pour voir l'effet de la première charge, afin de pouvoir envoyer ses ordres, soit pour faire soutenir les Troupes qui auront battu, soit pour remplacer celles qui l'auront été. Il doit pour cela se servir, ou de Troupes qu'il aura placées entre les deux lignes, au cas qu'il l'ait jugé convenable, ou de celles de la réserve, suivant qu'il le jugera à propos.

Tous les Officiers généraux doivent être à leurs Postes, tant pour mener au combat les Troupes qui leur sont commises, que pour remédier aux inconvéniens, qui peuvent arriver dans l'étendue de leur commandement.

Le Combat s'opiniâtrant, & le succès en devenant partagé, le Général doit faire son principal effort contre le lieu, où l'Ennemi fait le plus de résistance; & en ce cas, il doit s'y porter lui-même, afin d'animer les Troupes par sa présence, & les faire charger avec plus de vigueur.

Si son bonheur est égal par toute la premiere ligne, & qu'elle ait renversé celle des Ennemis, la principale attention des Officiers généraux & particuliers doit être de contenir les Troupes, empêcher que les Corps ne se débandent, ne faire suivre les fuyards que par des gens détachés des Bataillons & des Escadrons, marcher lentement avec toute cette premiere ligne, pour soutenir les détachés, & charger de front & en ordre la seconde ligne des Ennemis.

L'Artillerie doit toujours accompagner la premiere ligne, dans l'ordre où elle a été d'abord distribuée, en cas que le terrain le permette; & le reste de l'Armée doit suivre ce mouvement, en observant toujours la distance entre les deux lignes, telle qu'elle aura été ordonnée par l'ordre de Bataille, afin qu'il n'y arrive point de confusion.

Que si la victoire continuë à se déclarer, & qu'on renverse encore la seconde ligne, le Général doit avec plus d'attention empêcher que ses Troupes ne se débandent, de peur qu'elles ne soient chargées, & mises en désordre par la premiere ligne des Ennemis, qui pourroit s'être ralliée derriere la seconde. Il doit pousser les Troupes battues toujours en Corps & en ligne, jusqu'à ce que leur désordre soit général; après quoi il faut augmenter le nombre des détachés, sans souffrir jamais que personne quitte les drapeaux & étendarts, sans être commandé.

C'est dans ce moment qu'il doit se servir de sa réserve, & des Corps qui n'ont point combattu, poursuivre les Ennemis, les empêcher de se rallier, & faire des prisonniers, dont il ne doit jamais souffrir que les Troupes se chargent pendant le combat, ni qu'elles regardent seulement le butin du champ de Bataille, jusqu'à ce que la victoire soit absolument assurée, & l'Ennemi tellement en désordre & éloigné, qu'on ne puisse plus craindre qu'il puisse revenir sur le Corps qui aura été détaché, pour le suivre dans sa fuite; après quoi pour le reste de la journée, il peut laisser recueillir aux troupes victorieuses le butin du champ de Bataille.

Que si, en suivant l'Ennemi battu, on tombe sur ses Bagages, il ne faut point laisser débander pour le pillage le Corps destiné pour suivre l'Ennemi, & achever de l'accabler dans sa retraite. Il faut avec une extrême attention & sévérité, porter ce Corps au-delà desdits Bagages, ne s'attacher qu'à détruire ou prendre les hommes, & laisser le pillage des Bagages à l'Armée.

Les premiers soins du Général, après le gain de la Bataille (le Seigneur des Victoires remercié) doivent être de faire panser les blessés, en aller voir les principaux, ou envoyer de sa part, s'il n'en a pas le tems; de se faire rendre compte des belles actions qu'il n'aura pu voir, & de donner en général des louanges à toute son Armée, de louer en particulier ceux qui le méritent; de faire rassembler les marques de sa victoire, qui sont, les prisonniers, les drapeaux, & étendarts, les

timbales , & l'Artillerie ennemie ; de donner de cette victoire une premiere nouvelle à son Prince ; de la faire suivre d'une ample relation de toutes ses circonstances, en lui envoyant les drapeaux & étendarts , les timbales restant, suivant l'usage , aux Corps qui les ont prises.

Après avoir déblaié son Camp de ses bleisés , de ceux des Ennemis , des prisonniers , de leur Artillerie , & de tout ce qui lui seroit superflu , & avoir laissé prendre du repos à son Armée , il doit s'appliquer à tirer de sa victoire tous les avantages , que la circonstance des lieux & des tems lui fournira , en exécution du projet qui aura été concerté & résolu. Je ne parle pas du tems que l'on doit employer à ce déblai ; il doit être tout le plus court qu'il est possible. C'est tout ce que l'on en peut dire.

Mais comme le sort des armes est journalier , & qu'après toutes les sages précautions prises pour vaincre , on ne laisse pas quelquefois d'être vaincu ; l'application entiere du Général , en ce cas funeste , & les soins de ses inférieurs , ne doivent regarder que les moïens d'empêcher une dérouté entiere.

C'est à cela seul qu'il doit penser. Son expérience & sa capacité lui doivent faire connoître le moment qui précède la perte de la Bataille , afin de prendre toutes les précautions nécessaires , pour diminuer le désordre d'une fuite ; soit par un effort considérable qu'il fera avec les Troupes , qui ne sont point ébranlées , pour donner le tems à celles qui le sont de se rallier , & se remettre ensemble , & ainsi assurer la retraite ; soit en se saisissant en arriere d'un Poste , où il puisse se retirer en sûreté , ou d'un défilé , derriere lequel il puisse se rassembler.

Comme l'abandon & la perte de son champ de Bataille entraîne souvent celle de ses Bagages , s'il en a avec lui , & presque toujours celle de son Artillerie , il ne doit rester dans ce premier lieu , où il se fera retiré & mis en sûreté , qu'autant de tems qu'il lui en faut , pour rassembler les débris de son Armée ; après quoi il la doit mener dans un Camp sûr , où il puisse réparer ses pertes , tant par le canon & les armes qu'il fera venir des Places , pour en donner à ceux qui les auront perduës , que par les secours dont il se pourra faire joindre.

Que si sa perte est si considérable , qu'elle puisse entraîner celle de quelque Place , il y doit jeter la meilleure & la plus sûre Infanterie qui lui reste , & tâcher ensuite de tenir toujours la Campagne avec sa Cavalerie , pour incommoder l'Ennemi , en cas qu'il s'attache à un Siège , ou pour le contenir , & l'empêcher de se séparer en plusieurs Corps , si son dessein n'est que de pénétrer dans le país , & de le désoler.

Que si le victorieux , par les pertes qu'il aura faites le jour de la Bataille , se trouve trop affoibli en Infanterie , pour s'attacher à un gros Siège , ou qu'il ne soit pas en état de l'entreprendre , manque de gros-

se Artillerie & de munitions de guerre, & qu'enfin il ne puisse tirer des fruits de sa victoire, que celui ou d'avoir déconcerté les projets de son Ennemi, ou de rester maître du plat-païs pendant le reste de la Campagne, ou de procurer à son Armée des quartiers d'hiver dans le païs ennemi; il faut que le vaincu, en s'éloignant du victorieux, se place en lieu sûr, près des grosses Villes, d'où il puisse tirer les commodités que la perte de la Bataille a ôtées à son armée, tant pour les subsistances & médicamens pour les blessés, que pour la réparation des Bagages perdus; qu'il rassure ses Troupes, & ne se remontre en Corps à l'Ennemi, qu'après qu'il aura réparé ses pertes, soit par la jonction de nouvelles Troupes, soit pour avoir fait donner des armes à ceux qui en ont perdu, rétabli son Artillerie & ses Vivres, fait guerir les blessés, & qu'enfin il se soit remis en état de s'opposer au progrès de l'Ennemi, & à son établissement dans des quartiers d'hiver avantageux.

R E M A R Q U E S.

[J'ai dit dans mes Maximes, quelles sont les raisons qu'un Général peut avoir, pour chercher à combattre son Ennemi; qu'il doit toujours donner la Bataille, ou combattre librement, & éviter de la recevoir de son Ennemi; de quelle maniere, & avec quelles attentions il faut s'approcher d'un Ennemi, que l'on veut combattre; quelles peuvent être les différentes dispositions à prendre, par rapport aux différens terrains du champ de Bataille, & en cette occasion, quelles sont les attentions & les précautions à prendre, pour faire avec sûreté les changements, qu'il convient de faire à l'ordre de Bataille; quelles sont les attentions qu'il faut qu'un Général ait avant le Combat, dans le tems qu'il se donne, & après la Bataille. Enfin j'ai donné tous les préceptes généraux, qui peuvent être donnés sur cette grande opération de guerre. Mes réflexions sur ce vaste sujet seront fort étendues, parce que je les porterai, & sur les Batailles, & sur les grands Combats, qui ont décidé du succès d'une entreprise.

Les exemples que je rapporterai sur cette matiere, & par rapport à mes préceptes généraux, dont il faut que j'assure la vérité & la certitude, seront fondés sur les événemens des Batailles & grands Combats, auxquels je me suis trouvé, ou sur ce que j'ai appris des actions, où je n'ai pas été présent, & qui se sont données de mon tems.

Tous ces exemples prouveront par la diversité des situations, & les particularités qui ont produit les grands événemens, combien cette matiere est étendue, quelle est l'impossibilité d'ajouter des maximes particulières à mes préceptes généraux, & à combien de différentes choses il faut qu'un Général pense en un moment, pour se procurer un heureux succès.

L'on ne donne à proprement parler le nom de *Bataille*, qu'aux

actions qui se passent entre deux Armées, rangées dans leur ordre de Bataille, & qui combattent dans un país assez ouvert, pour que les lignes se chargent de front & en même tems, ou au moins pour que la plus grande partie de la ligne charge, pendant que l'autre partie reste en présence, par des difficultés, qui l'empêchent d'entrer si-tôt en action par un front égal à celui, qui pourroit lui être opposé par l'Ennemi. Les autres grandes actions, quoique presque toujours d'une plus longue durée, & même plus meurtrières, que celles dont je viens de parler, n'ont que le nom de Combat.

La raison de cette différence de nom vient de la différence dans les dispositions des Armées, & de celle qui se trouve ordinairement, dans les suites de ces deux espèces de grandes actions.

Une Bataille perdue emporte presque toujours après soi la perte de l'Artillerie de l'Armée, & souvent celle de ses Bagages. Ainsi l'Armée battue n'étant plus en état de paroître devant son Ennemi victorieux, qu'elle n'ait réparé ses pertes, elle est pour long-tems contrainte de le laisser le maître de la campagne, & de l'exécution des entreprises qu'il lui convient de former, par rapport à la grandeur du succès qu'il a eu dans cette journée, & à ses moïens pour entreprendre.

Un grand combat perdu, quoique plus sanglant, emporte rarement la perte de toute l'Artillerie, & presque jamais celle des Bagages; parce que les Armées n'ayant pu s'aborder par leur front, il est certain qu'elles n'ont pu souffrir, que dans la partie qui a combattu, & que quoique pour attaquer, ou pour soutenir, on ait successivement été obligé de se servir de nouvelles Troupes tirées du front qui ne pouvoit point combattre, cependant l'action n'ayant pas pu devenir générale, n'a pu produire qu'une plus grande, ou moindre perte d'hommes, sans influer si absolument sur la suite d'une Campagne, & sur sa décision pour la supériorité, que le peut faire une Bataille rangée, ni même sans produire la perte des Bagages, ni celle de l'Artillerie, dont on ne peut perdre tout au plus, que celle qui pourroit s'être trouvée sur le terrain, où l'on auroit combattu avec désavantage.

Combat
de Woerden
en 1672.

Le premier exemple que je rapporterai sur la matiere de ce Chapitre, fera celui du combat de Woerden, donné par M. de Luxembourg contre M. le Prince d'Orange en l'année 1672.

M. le Prince d'Orange vouloit assiéger Woerden, qui n'avoit point d'ouvrages extérieurs, & où M. de Luxembourg tenoit une garnison d'environ deux mille hommes.

La Place étoit d'une grande conséquence aux deux Partis. Elle couvroit Utrecht, & donnoit une entrée facile dans la Hollande, dès que les glaces rendroient praticable pour les marches des Troupes, le país, que les Hollandois avoient été obligés d'inonder.

Les

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 289

Les environs de la Place étoient même presque tous * inondés; * de maniere qu'elle ne pouvoit être secourüe, qu'en forçant les retranchemens, que M. de Luxembourg étoit informé que les Ennemis avoient faits sur les digues, en s'y venant établir.

Les attentions que M. le Prince d'Orange donnoit par ses mouvemens, étoient égales pour Naerden situé sur le Zuiderzée, pour le Fort de Creve-cœur, & pour Bomel. Ainsi M. de Luxembourg résolu de s'opposer à l'exécution du dessein de M. le Prince d'Orange, attendoit que ce Prince se fût fixé, pour marcher à lui.

Dès qu'il scût que Woerden étoit investi, il y marcha sans aucune perte de tems, avec un Corps considérable d'Infanterie, beaucoup inférieur à celui de l'Ennemi; parce qu'il ne vouloit pas lui donner le tems de trop bien assurer ses retranchemens sur les digues, & qu'il jugea qu'il ne pouvoit lui opposer sur une digue, plus de Troupes qu'elle n'en pouvoit contenir; qu'ainsi s'il trouvoit qu'il pût être praticable de faire passer son Infanterie dans l'inondation, il pourroit attaquer les digues en flanc la nuit, pendant que les Troupes ennemies seroient occupées à soutenir l'attaque de la tête de la ligne.

La commodité des canaux, & des inondations, pour la facilité du transport des matériaux propres à se retrancher, donna le moïen à M. le Prince d'Orange de faire en peu d'heures une coupure, & un bon retranchement sur la digue du vieux Rhin, entre Harmelen & Woerden; de palissader, & fraiser le parapet de son retranchement, & d'y placer du canon. Il fit même encore plusieurs coupures & retranchemens, entre celui dont je viens de parler, & Woerden, afin de multiplier les difficultés à M. de Luxembourg, lorsqu'il viendrait l'attaquer. Il porta aussi ses attentions sur le canal, qui vient de Camerick tomber dans le vieux Rhin fort près de Woerden, dont il retrancha la digue en trois endroits.

Mais dans cette disposition, il fit deux fautes; la premiere, fut de ne pas se saisir du Village de Harmelen, où il y avoit une Eglise avec un bon cimetiere, & où M. de Luxembourg tenoit un Poste de cinquante hommes, pour assurer la communication entre Utrecht & Woerden, contre la garnison Ennemie qui étoit dans Oudewater.

Si cette Eglise, qui étoit à la gauche du vieux Rhin, avoit été occupée par un Corps d'Infanterie & du canon, il auroit été bien difficile à M. de Luxembourg, de s'approcher plus près de Woerden, sans avoir forcé l'Eglise, ou l'avoir ruinée à coups de canon, ce qui auroit pû consumer du tems, pendant lequel M. de Luxembourg n'auroit pas pû s'approcher plus près de Woerden.

La seconde faute que fit M. le Prince d'Orange, fut celle de n'avoir pas fait garder, ni rompre le pont, qui étoit dans le Village de Camerick sur le canal; ce qui donna le moïen à M. de Luxembourg d'attaquer les retranchemens, qui étoient sur ce canal par leur tête &

par leur flanc , en se mettant dans l'inondation. Lorsque M. de Luxembourg fut arrivé à Harmelen avec ses Troupes , il n'étoit pas encore nuit , & il put reconnoître les retranchemens faits sur la digue du vieux Rhin. Il les jugea fort difficiles à emporter par leur tête , & dès que la nuit fut venue , il ne laissa devant ces retranchemens que ses Dragons , avec ordre d'attaquer assez mollement ces postes , lorsqu'ils entendraient qu'il attaqueroit ceux qui étoient , comme je viens de le dire , sur la digue du canal de Camerick.

Ce Général marcha donc avec toute son Infanterie à Camerick , sans que M. le Prince d'Orange fût averti de cette marche , qui se faisoit au travers d'un pais inondé. On trouva que le pont de Camerick n'étoit ni rompu , ni gardé , de sorte que toute l'Infanterie se trouva de l'autre côté du canal plus de trois heures avant le jour ; à la petite pointe duquel , (tems favorable pour attaquer des retranchemens , ou des lignes) M. de Luxembourg fit attaquer le premier retranchement , qui étoit autour d'un moulin à vent , lequel fut emporté. On s'étendit ensuite dans l'inondation , qui de ce côté-là n'avoit que deux pieds d'eau , & même moins en quelques endroits ; on prit le flanc des autres retranchemens , qui n'avoient pû être couverts faute de tems , & qui n'étoient bons que par leur tête , & on pénétra jusques sur la digue du vieux Rhin , laissant ainsi derriere nous les retranchemens , qui étoient du côté de Harmelen. Enfin après un combat d'Infanterie , le plus rude que j'aie vû , & qui dura plus de cinq heures , cinq retranchemens furent forcés , & la Place secourüe , avec une perte du côté des Ennemis de plus de six mille hommes tués ou pris , d'une fort grande quantité d'Officiers principaux , & du canon qui étoit sur les retranchemens.

Exemple mémorable , & de l'activité de M. de Luxembourg , qui ne laissa pas l'Ennemi vingt-quatre heures devant Woerden sans l'attaquer , & de la valeur des Troupes , qu'aucun obstacle ne rebuta pendant un combat fort long & fort rude.

La perte de notre côté fut d'environ deux mille cinq cens hommes tués ou blessés , sur cinq mille avec lesquels l'action fut commencée. La nécessité de donner ce combat sans perte de tems se trouva d'autant plus grande , que le canon de l'Ennemi étoit déjà placé devant les portes de la Ville , qui comme je l'ai dit , n'étoient couvertes d'aucun ouvrage extérieur ; qu'il y avoit peu de munitions de guerre dans la Place , & qu'elle ne pouvoit encore tenir 24. heures , si elle n'avoit point été secourüe.

* J'aurois pu mettre le combat de Woerden avec les exemples des lignes de circonvallation , forcées pour secourir une Place , puisqu'en effet cette action avoit pour objet cette opération de Guerre. Mais la bisarrerie du terrain de ce combat , qui le réduisoit à un point d'attaque , m'a engagé à le citer sur la matiere de ce Chapitre , puisque dans le fond ç'a été un grand combat , donné dans un pais inondé , pour

déplacer un Ennemi retranché sur des Dignes , qui formoit un Siège derriere lui , mais qui n'avoit point de lignes , qui pussent communiquer les Troupes entre elles , comme cela se trouve toujours dans les lignes de circonvallation. *

Le second exemple d'un grand combat d'une espèce toute différente de celui de Woerden , dont je viens de parler , est celui de Seneff en 1674. que je mets au nombre des combats , & non des batailles , parce que les Armées n'eurent jamais assez de terrain , pour se mettre en bataille , que les fronts par lesquels on combattit furent toujours forts petits , & qu'à proprement parler , l'action de Seneff se passa contre la colonne presque entiere de l'Armée ennemie qui marchoit , & non pas contre une Armée , qui se fût mise en disposition de combattre.

Combat de
Seneff en
1674.

Ces différens combats durerent cependant plus de seize heures , aiant commencé à huit heures du matin , & n'aiant fini qu'après minuit. Il fut enterré dans l'espace , ou l'on combattit , * qui contenoit plus de deux lieues , * vingt-six à vingt-sept mille corps , au raport des Curés des Villages , auprès desquels se donnerent ces combats.

Ils finirent autant par la lassitude de notre part , que parce qu'au bout des terrains coupés & ferrés , où les combats différens s'étoient donnés , il se trouva une plaine fort ouverte , sur laquelle toute la Cavalerie de l'avant-Garde des Ennemis , qui n'avoit point souffert , étoit en bataille , pour recevoir les Troupes qui auroient été battues ; & parce que l'Infanterie de leur avant-Garde , qui avoit fait alte au-dessus du Village du Fay , & qui étoit en bataille , aiant devant elle un chemin creux , qui sortoit de ce Village , & alloit jusqu'à un bois , qui appuioit la gauche de cette Infanterie , étoit trop bien postée , pour pouvoir être forcée , d'autant plus qu'elle avoit deux lignes de Cavalerie en bataille derriere elle.

* Comme dans d'autres endroits de mes réflexions , j'ai parlé de cette grande journée , par rapport aux fautes qui furent faites par nos Ennemis dans la disposition de leur marche , qui fut dirigée avec si peu de prudence , que ce furent ces fautes , qui engagerent le combat , * je ne répéterai ici les particularités sur lesquelles je me suis déjà étendu ailleurs , que pour fermer la bouche aux envieux de la gloire de M. le Prince , qui lui ont reproché de n'avoir pas mis d'avance toute son Armée , en disposition d'exécuter un dessein heureux contre toute l'Armée des Ennemis.

Il n'étoit pas raisonnable de penser , que les Ennemis en décampant de si près de l'Armée du Roi , porteroient leur négligence , leur manque de précaution , & pour dire encore plus , leur présomption & leur ignorance , au point où ils la portèrent , comme je l'ai fait voir ailleurs. M. le Prince ne crut pouvoir engager , tout au plus , qu'un combat d'arriere-Garde , contre la Cavalerie & l'Infanterie qui étoient

dans & derrière le Village de Seneff, lorsque ces Troupes se mettoient en mouvement, pour suivre la queue de la colonne de leur Armée.

Car comment penser que l'Ennemi seroit assez téméraire, pour faire continuer la marche aux colonnes de son Armée, sans en placer quelques Troupes dans le premier défilé, pour recevoir celles de l'arrière-Garde, en cas qu'elles fussent chargées, & mises en désordre? comment imaginer, qu'une précaution aussi-triviale seroit négligée par présomption, ou par ignorance?

Cette faute justifie mes maximes, de ne se négliger jamais sur aucune attention nécessaire, pour rendre sûrs les mouvemens que l'on a résolu de faire; & prouve qu'à la Guerre, la moindre négligence peut avoir des suites fâcheuses. Car ce n'a été que la seule négligence de l'Ennemi, à garnir ce premier défilé derrière son arrière-Garde, qui a été la véritable cause de ce grand événement, qui sans cette négligence, n'auroit été tout au plus qu'un combat fort léger, & fort court, contre quelque Cavalerie d'une arrière-Garde, laquelle n'auroit pû être poussée que jusqu'à ce défilé.

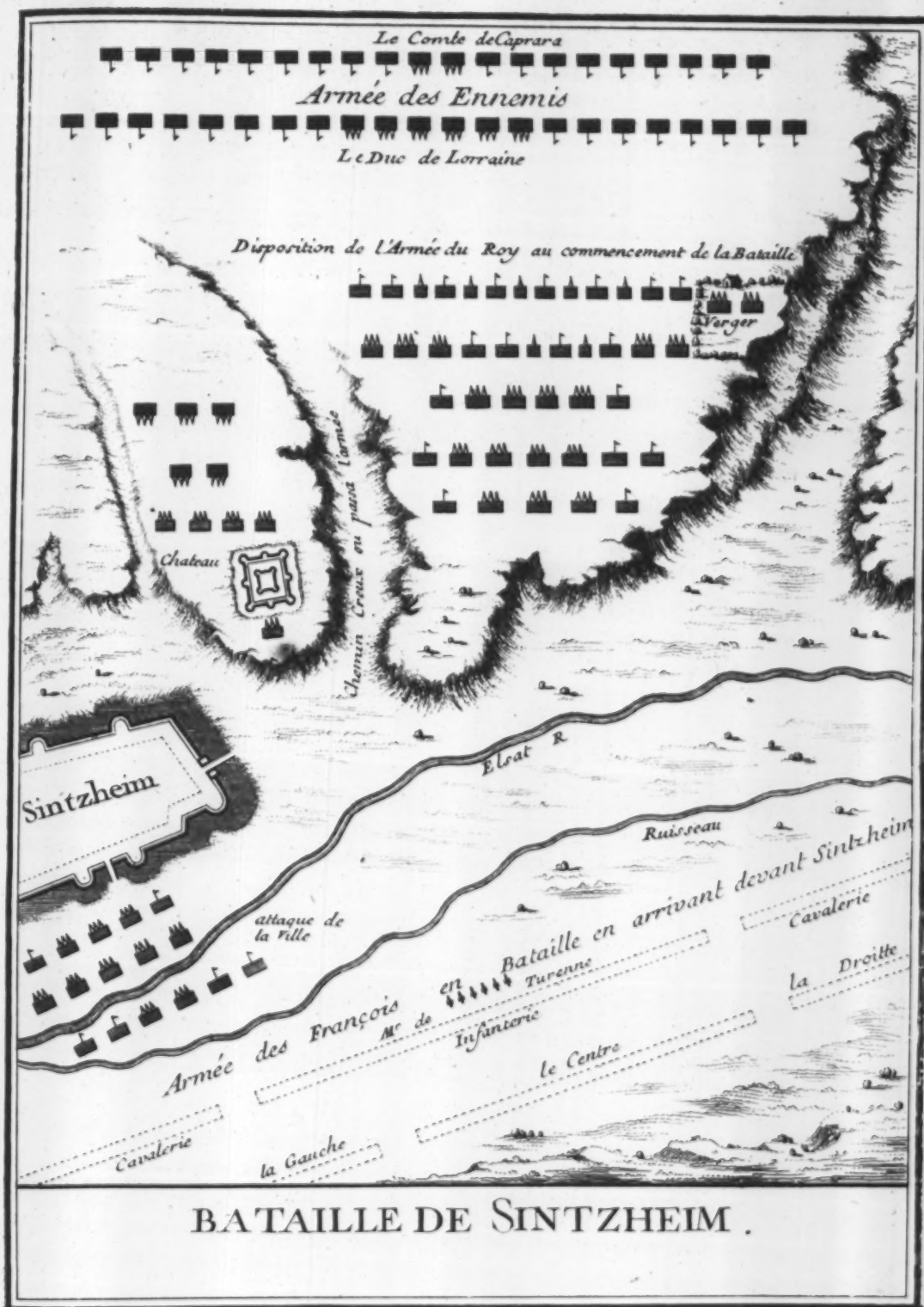
Je ne dirai rien de la disposition de l'Armée avant le combat. Elle étoit dans le Camp, où l'on avoit seulement battu la Générale par précaution. M. le Prince n'avoit fait sortir de la gauche de son Armée, & avancer au-dessus du Village de Seneff sur le revers de la hauteur, & hors de la vue de l'Ennemi, que les Troupes avec lesquelles il vouloit agir contre l'arrière-Garde des Ennemis, en cas que lorsqu'elle se mettoit en mouvement pour suivre la colonne, elle prît sa marche sans précaution.

La différence qui se trouve entre le combat de Woërdén, & celui de Seneff, est entière, par les situations & les dispositions différentes.

Celui de Woërdén, comme je l'ai dit, a été un combat donné en un seul endroit, & contre un Corps retranché sur une digue, dont tous les avantages, pour son heureuse réussite, ont été judicieusement pris sur le lieu même du combat, * & sans avoir pu être prévus avant le combat, parce qu'il* a commencé avant le jour.

Celui de Seneff au contraire n'ayant commencé qu'à 8 heures du matin, & M. le Prince étant en un lieu, d'où il voioit dès la pointe du jour commencer la marche de l'Armée ennemie, & son arrière-Garde se placer, il n'a pourtant pû prévoir, que de l'Infanterie qui faisoit la queue de la marche de cette colonne, il n'y en avoit pas des Bataillons destinés à garnir le premier défilé, pour recevoir l'arrière-Garde. Ainsi il n'a pû connoître la faute que les Ennemis alloient faire, que quand elle a été faite; de sorte qu'il n'a pû se préparer à une affaire générale, parce que raisonnablement elle ne devoit point être de cette espèce.

Le combat de Seneff a donc été un assemblage de plusieurs grands combats, donnés successivement en un même jour le long de la co-



DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 293

Bonne d'une Armée, qui a combattu presque toute entière, quoiqu'en détail & en particulier. Car le combat qui s'est donné dedans & derrière le Village de Seneff, n'a eu aucun rapport, ni pour le terrain, ni pour les Troupes, avec celui qui s'est donné en-deçà, dedans, & au-dessus du Village de S. Nicolas aux Bois, comme celui-ci n'a eu aucun rapport avec celui qui s'est donné dans les Houblonnières, & le Village du Fay.

On doit donc regarder le combat de Seneff comme trois gros combats, qui se sont donnés en un même jour, contre différentes Troupes, en différents lieux; mais pourtant contre les colonnes de la même Armée en marche, & par des Troupes, qui ont presque toujours été les mêmes, qui ne pouvoient faire un front, & qui n'ont combattu que par leur tête.

La raison de la comparaison que je fais entre ces deux grands combats, est pour faire connoître, que la différence infinie des situations produit une infinité de dispositions différentes, & des moyens différents de se procurer des succès heureux.

Dans la même année 1674. M. le Maréchal de Turenne donna un grand combat à Sintzheim, dont il eut tout l'avantage.

Combat de
Sintzheim en
1674.

Ce Général pendant que le Roi faisoit la conquête de la Franche-Comté, avant l'ouverture naturelle de la Campagne, avoit assemblé une partie de son Armée dans la haute-Alsace, pour empêcher que les Impériaux ne fissent passer dans les Villes forestières un Corps de Troupes, pour entrer en Franche-Comté, & troubler les progrès du Roi.

Par cette disposition, les Ennemis voyant que ce seroit inutilement qu'ils tenteroient le secours de cette Province, assemblerent de leur côté un Corps assez considérable, qui vint camper au-dessus de Sintzheim, & qui avoit cette petite Ville devant son Camp, dans laquelle il y avoit de l'Infanterie, & un chemin creux, qui couvroit la droite de ce Camp au-delà de la Ville.

Comme j'ai dit la manière dont M. de Turenne prépara la marche longue & vive, qu'il falloit faire faire à ses Troupes, pour les porter de la haute-Alsace à Philisbourg, sans que les Ennemis en eussent connoissance, & en prissent de l'ombrage, pour leur Camp de Sintzheim, je n'en reparlerai point ici, où il ne s'agit pas de cette matière. Je dirai seulement, que M. de Turenne passa le Rhin à Philisbourg, prit une partie de l'Infanterie qui y étoit, & marcha toute la nuit à Sintzheim, où il arriva à la vue du Camp des Ennemis de fort bon matin.

Ce Général fit sa disposition pour combattre, dès qu'il eut reconnu la situation du Camp, & la disposition de l'Ennemi, qui dans la pensée que M. de Turenne seroit obligé d'attaquer la Ville de Sintzheim, & de la prendre, avant que de faire combattre la Cavalerie, crut son Poste inattaquable. Cependant M. de Turenne ayant fait approcher son Infanterie de la Ville, en laissa une partie pour amuser celle de l'Ennemi par la tête, pendant qu'avec le reste, à la faveur de ce chemin,

creux dont le fond n'étoit pas vû de la Ville, il se porta dans le flanc droit de l'Ennemi, qui fut un peu mis en désordre, & obligé de s'éloigner de ce chemin creux; ce qu'il ne put faire sans changer sa disposition.

Ce mouvement donna le tems à M. le Maréchal de Turenne de faire déboucher sa Cavalerie, & de la former sous la protection du feu de l'Infanterie. Pendant ce tems-là la Ville de Sintzheim fut forcée. M. de Turenne par cet avantage étendit son front entre la Ville & la ligne des Ennemis, qui étant sur un terrain supérieur, ne voulurent pas marcher en avant, pour ne pas perdre l'avantage du terrain. M. de Turenne marcha à eux en montant, & après plusieurs charges, il les rompit, & les battit entièrement, avec perte de la plus grande partie de leur Infanterie, de beaucoup de Cavalerie, & de leurs bagages.

Cet exemple fera connoître deux choses; l'une, qu'un Corps de Troupes n'est pas en sûreté, quoiqu'il ait une grande riviere entre son Ennemi & lui, lorsque cet Ennemi est maître d'un pont sur cette Riviere; parce qu'il ignore toujours les mouvemens que son Ennemi peut faire, pour s'approcher secrètement de lui, & qu'ainsi il ne doit compter son véritable éloignement de l'Ennemi, que depuis la riviere jusqu'à son Camp, puisqu'il a pû se porter jusqu'à la riviere, & lui avoir caché la connoissance de ce mouvement. Par conséquent le Général qui commandoit le Camp de Sintzheim, ne devoit se croire éloigné de M. le Maréchal de Turenne, que de six lieües qui est la distance de Philisbourg à Sintzheim.

La seconde réflexion qui se tire conséquemment de cet exemple, c'est que ce Corps qui se trouve à une portée raisonnable d'un Ennemi, qui peut marcher à lui, & lui dérober la connoissance des forces avec lesquelles il marche, ne doit jamais attendre son Ennemi dans la confiance sur son poste, bon en apparence, & dont la bonté ne peut égaler la supériorité du Corps, par lequel il peut être attaqué, & dont il n'a pû sçavoir précisément la force.

Toutes les grandes actions dont j'ai parlé jusqu'à présent, sont plutôt de gros combats, dont les succès avantageux n'ont pas laissé que d'influer sur la supériorité de la Campagne, que des Batailles, que j'ai dit être la première espèce des grandes actions de Guerre.

Dans la même année 1674. M. le Maréchal de Turenne, à qui le succès du combat de Sintzheim avoit acquis l'égalité avec l'Ennemi, donna dans le commencement du mois d'Octobre la Bataille d'Einzheim, qui est la première Bataille rangée que j'aie vûe.

Ce Général campoit à la Wantznaw avec son Armée, encore presque égale à celle de l'Empereur, commandée par M. le Prince de Bournonville, qui campoit à Einzheim, où il attendoit un Corps considérable de Troupes, que lui amenoit M. de Brandebourg, dont la jonction auroit en peu de tems décidé absolument de sa supériorité.

té sur l'Armée du Roi. Il falloit donc par une grande action heureuse prévenir les effets de cette grande supériorité ; sans quoi M. le Maréchal de Turenne se voïoit contraint à abandonner toute l'Alsace dans une saison, qui n'étoit point encore assez avancée, pour faire songer aux quartiers d'hiver. Il n'y avoit donc de moïen pour sauver Philisbourg, ou Brisack, que de battre M. de Bournonville avant qu'il fût joint par M. l'Electeur de Brandebourg.

Dans cette nécessité absolüe, de combattre avant la jonction des secours qui venoient à l'Ennemi, M. de Turenne partit de la Wantznaw, pour venir chercher M. de Bournonville à Einzheim. Sans une pluie continuelle, dont la marche de l'Armée fut appesantie, & le gonflement d'un petit ruisseau assez près du front de l'Ennemi, sur lequel il fallut faire des ponts pendant toute la nuit, il y avoit beaucoup d'apparence, que M. de Bournonville n'auroit pas eu de tems de répit, pour mettre son Armée en Bataille à la tête de son Camp.

Mais ces inconvéniens furent cause, que l'Armée du Roi ne put avoir achevé de passer le ruisseau qu'à la pointe du jour, & que l'Ennemi eut le tems de se mettre en Bataille, sa gauche appuyée à un petit bois, où il mit de l'Infanterie & quelques pièces de canon, le Village d'Einzheim derriere son front, & sa droite étendue dans la plaine.

M. le Maréchal de Turenne de son côté, marcha à l'Ennemi en pleine bataille, qui commença par tout le front de l'Armée, sur les huit heures du matin, par une pluie horrible, & sur un terrain si abreuvé d'eau, que ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine, que les hommes & les chevaux pouvoient avancer sur l'Ennemi, pour l'aborder.

Le succès de la premiere charge fut différent sur le front de la ligne. L'aîle gauche de la premiere ligne de Cavalerie de l'Armée du Roi fut renversée par la droite de celle de l'Ennemi ; mais elle fut soutenuë par le mouvement en avant que fit la seconde ligne, qui contint celle de l'Ennemi, & l'obligea à abandonner le terrain de notre premiere ligne, qui eut le tems de se rétablir.

Le centre de l'Infanterie de l'Armée du Roi fit perdre un peu de terrain à celle de l'Ennemi, sans pourtant un avantage trop marqué, parce qu'elle n'osa s'abandonner en avant, à cause du désordre de la gauche, qui n'étoit point encore rétablie, & aussi à cause que la pluie ne lui laissoit pas le moïen de se servir du mousquet ; car dans ce tems-là l'Infanterie n'avoit point de fusil.

La droite de la Cavalerie de l'Armée du Roi se maintint sur son terrain, malgré le feu de la mousquetterie & du canon, qui sortoit du bois, & qui appuioit la gauche de l'Ennemi ; jusqu'à ce que M. de Turenne, après le rétablissement du désordre de sa gauche, fit attaquer ce bois par toute l'Infanterie de son Corps de réserve, qui en chassa l'Ennemi, après une action fort longue & fort opiniâtée.

Ainsi cette protection de la gauche de l'Ennemi devint l'appui de notre droite, & fit perdre beaucoup de terrain à l'Ennemi sur tout le front du Champ de Bataille.

Cependant la lassitude des hommes & des chevaux, & le terrain abreuvé d'eau sur lequel on combattoit, furent les raisons insurmontables, qui empêcherent que dans ce moment toute la ligne pût s'avancer, pour décider entièrement la Bataille; de sorte que la nuit étant survenue, avant que les Troupes eussent eu le tems de reprendre un peu haleine, quoique la pluie eût cessé sur les neuf heures, & que le tems se fût éclairci, l'Ennemi à la faveur de la nuit, qui étoit fort obscure, abandonna son Champ de Bataille, & quelques pièces de canon, & se retira près de Strasbourg, pour se mettre hors de la portée de M. de Turenne.

Cet événement quoique sans une décision entière, ne laissa pas de donner à M. de Turenne la réputation de la supériorité pendant quelques tems, & contint l'Ennemi jusqu'à l'arrivée de ses secours.

Cet exemple justifie donc mes maximes, & prouve que dans les Batailles, souvent l'abandon du Champ de Bataille sans une grande perte d'hommes, produit de plus grands avantages, que ceux des Combats les plus meurtriers, qui ne décident rien. Car enfin jamais Bataille rangée, & dans laquelle tout le front à chargé en même tems, n'a été moins décidée que celle d'Einsheim, quoique son Champ de Bataille ait été abandonné, & n'a pourtant produit un effet plus marqué.

Combat de
Mulhausen &
de Colmar en
1674.

A la fin de la même année 1674. & dans les premiers jours de la suivante, les combats de Mulhausen & de Colmar, gagnés par M. de Turenne contre les forces jointes de l'Empereur & de M. de Brandebourg, me vont donner une belle matiere de réflexions, sur la maniere dont ces grands événemens furent amenés.

Après la jonction de l'Armée de M. de Brandebourg à celle de l'Empereur, l'Armée ennemie se trouvoit forte de plus de soixante mille hommes. Ainsi M. de Turenne, qui n'en avoit pas vingt mille effectifs, ne fut plus en état de disputer aux Ennemis la possession du plat-païs de l'Alsace. Il ne songea qu'à laisser dans Philisbourg, & dans Brisack, assez d'Infanterie, pour ne pas craindre que les Ennemis en entreprissent le Siège dans cette saison avancée; après quoi avec le reste de son Armée, il se retira par Saverne dans la Lorraine Allemande, où il sépara ses Troupes dans de bons quartiers, pour les rétablir des fatigues de leur longue Campagne, & ne parut songer qu'au repos, pour y inviter les Ennemis de leur part.

Ce feint repos couvroit la marche des Troupes, détachées de l'Armée de Flandres après la fin de la Campagne en ce pais-là, qui ne paroissoient en mouvement, que pour venir prendre des quartiers d'hiver en Lorraine, & pour couvrir cette Province, menacée par la grosse

grosse Armée que les Ennemis avoient en Alsace.

Les Ennemis de leur côté, que leur nombre empêchoit de rien craindre de la part de l'Armée de M. le Maréchal de Turenne, & à qui la marche des Troupes qui venoient de Flandres, ne parut qu'un effet de la précaution du Roi contre leurs desseins pour la Campagne prochaine, ne prirent point d'inquiétude de la marche de ces Troupes. Comme ils jugeoient la saison trop avancée, pour entreprendre le Siège de Brisack, qui étoit la Place la plus à portée d'eux, & dont ils pouvoient former l'entreprise avec le plus de facilité, ils se répandirent par tout le plat-païs de l'Alsace, persuadés que pendant la rigueur de l'hiver, M. de Turenne qui avoit les montagnes à passer, pour venir à eux, ne pourroit pas les venir troubler dans leurs quartiers d'hiver. Ils les prirent de manière qu'ils bloquoient Brisack & Philisbourg; dans le dessein de former ces Sièges au commencement du Printems, avant que M. de Turenne pût avoir une Armée, capable de s'opposer à l'exécution de leurs grands projets.

Ils avoient au moins soixante mille hommes, & ils penserent, que le Roi ne seroit pas en état de donner à M. de Turenne une Armée assez forte, pour faire lever ces Sièges, parce qu'il seroit trop occupé en Flandres par M. le Prince d'Orange. Ils comptoient donc qu'après la conquête des Places de l'Alsace, il leur seroit facile d'entrer en Lorraine, & en Franche-Comté, où ils sçavoient qu'ils étoient désirés par les Peuples, & qu'ils établiroient aisément la Guerre sur la Moselle & la Meuse, & même en Bourgogne.

Voilà quel étoit le projet de nos Ennemis pour l'année 1675. que M. de Turenne détruisit en peu de jours, sans perte, & avec une capacité digne de ce grand homme.

Les Troupes arrivées de Flandres, & celles de l'Armée d'Allemagne rétablies de leurs fatigues, M. de Turenne fit traverser toute son Armée, qui, comme j'ai déjà dit, étoit du côté de la haute-Saare, & la porta par des marches séparées, jusques à la hauteur des passages de Tannes & de Bedford, sans que l'Ennemi en eût aucune inquiétude, par l'attention que ce Général eut de publier, que toutes les Troupes n'étoient en mouvement, que pour prendre des quartiers d'hiver en Bourgogne & en Franche-Comté, après avoir sçu que l'Armée ennemie avoit pris les siens en Alsace.

Ces mouvemens couverts d'un prétexte aussi spécieux, que celui de faire prendre des quartiers d'hiver, à la fin de Décembre, à une Armée qui est en Campagne depuis le mois de Mars, firent que les Ennemis demeurèrent paisibles dans leurs quartiers.

Ainsi M. de Turenne passant tout-à-coup les montagnes pleines de neige par Tannes & par Bedford, se trouva au milieu des quartiers des Ennemis dans la haute-Alsace, sans qu'ils en eussent aucun avis.

Il battit à Mulhausen ceux qui vouloient se mettre en mouvement, pour se joindre & former un Corps. Il prit prisonniers de Guerre ceux qu'il laissoit derriere lui, & qui étoient encore séparés; & marcha à Colmar, où étoit le Quartier général de M. l'Electeur de Brandebourg, où tous les Princes & les Généraux ennemis avoient des logemens, & où ils venoient de se rendre pour faire la Fête des Rois, bien éloignés de penser que M. le Maréchal de Turenne pût être à portée de troubler cette Fête.

La consternation causée par l'enlèvement & la destruction des quartiers, qui avoient voulu s'assembler auprès de Mulhausen, fut si grande parmi ces Princes & ces Généraux, qu'ils n'eurent que le tems d'abandonner Colmar, dans le moment qu'ils s'alloient mettre à table, & de soutenir le passage du ruisseau, qui tombe à Colmar, assez longtemps, pour donner aux Princes qui étoient dans les quartiers au-dessous, celui de fuir du côté de Strasbourg, & d'y repasser le Rhin.

La rigueur de la saison, & les bords du ruisseau qui n'étoient qu'à demi gelés, furent cause que nos Troupes extraordinairement fatiguées, ne purent, en y arrivant, faire un assez puissant effort sur celles des Ennemis, postées le long de ce ruisseau, pour l'emporter avant la nuit, ce qui sauva une partie de l'Armée ennemie, & des Bagages qui étoient dans Colmar. Cette Armée dans une fuite générale fut ainsi forcée de repasser le Rhin, d'aller chercher d'autres quartiers d'hiver en Allemagne, & d'abandonner par cet événement les grands projets qu'elle avoit crû pouvoir exécuter la Campagne suivante.

Cet exemple est décisif, pour prouver la grandeur des avantages, & le fruit que produit une action-entreprise à propos, quoique la perte des hommes dans cette action n'ait pas été considérable. La réputation acquise par le succès d'une entreprise, suffit très-souvent à un Général, pour lui procurer la supériorité sur son Ennemi, lors même que cet Ennemi est plus fort, & plus nombreux en Troupes.

Dans cette occasion, tout autre Général que M. le Maréchal de Turenne, auroit été content des avantages qu'il avoit remportés sur son Ennemi, pendant le cours ordinaire de la Campagne; & sa gloire auroit été satisfaite, de s'être maintenu avec égalité, & même supériorité, contre un Ennemi toujours plus fort que lui.

Mais ce n'étoit point assez de gloire pour un aussi grand homme, & qui prévoioit comme lui la perte de l'Alsace pour la Campagne prochaine, après l'abandon qu'il avoit été forcé d'en faire. Il ne pouvoit plus rentrer dans cette Province, pour en sauver au Roi les Places fortes, s'il avoit attendu le tems de l'ouverture naturelle des Campagnes, parce qu'il n'auroit pu sortir de front des défilés des montagnes, devant un Ennemi qui s'y seroit opposé, & qui l'auroit empêché de se former au pied des montagnes.

Il falloit donc dans un tems qui est sacrifié au repos des Armées, le déplacer, & lui faire abandonner des quartiers, dans lesquels il se croioit en sûreté.

C'est ce que M. le Maréchal de Turenne a fait, en exécutant un projet, aussi judicieusement conçu & digéré, que patiemment exécuté. Il a pensé; il s'est, avec toute la capacité possible, mis en état d'exécuter ce qu'il avoit sagement & capablement pensé; il a attendu avec patience que le moment d'exécuter fût arrivé, & il a enfin exécuté avec une promptitude, & une vivacité surprenante, un projet médité lentement, digéré avec prudence, & conduit jusqu'au moment de son exécution avec toute l'adresse, pour le couvrir, & toute la dextérité, dont un génie supérieur puisse être capable.

C'est dans ces beaux modèles & ces grands exemples, qu'il faut qu'un homme qui aime la Guerre, cherche à puiser, & à y trouver les plus beaux sujets de ses méditations.

Car enfin dans cette action seule de M. de Turenne, il trouvera rassemblée tout ce qu'un grand Capitaine peut penser de plus juste, quand il a réfléchi sur l'état présent, & le tems futur de la Guerre dont il est chargé; tout ce qui se peut faire de plus habile, pour cacher un dessein à son Ennemi, & tout ce qui peut être apporté de jugement & de vivacité, dans l'exécution d'un projet mûrement médité, & scavamment amené au point de son exécution.

L'année 1675. me donnera des réflexions à faire sur les Batailles d'Altenheim & de Consarbrick.

Bataille
d'Altenheim
en 1675.

M. le Maréchal de Turenne aiant été tué d'un coup de canon, dans le moment qu'il se disposoit à combattre l'Armée ennemie, qui étoit en bataille de l'autre côté du Village de Sasback, l'Armée du Roi, à qui ce grand Capitaine venoit d'être enlevé, resta dans la même situation, où elle s'étoit trouvée dans ce triste moment; c'est-à-dire, que sa gauche & son centre étoient en bataille, sur le terrain que l'Armée devoit occuper en marchant à l'Ennemi, & que la droite étoit en mouvement, pour marcher sur le même front, mais n'y étoit point encore arrivée.

La mort imprévûe de M. de Turenne, arrivée dans ce moment si fatal à une Armée, mit sur le champ la désunion entre les deux Lieutenans généraux, qui servoient sous M. de Turenne, c'étoient M^{rs}. de Lorge & de Vaubrun; de maniere que la droite en alte y resta immobile, sans achever sa marche, pour se dresser sur le front de la gauche & du centre.

M. de Lorge, comme l'ancien, prétendoit devoir seul commander toute l'Armée. M. de Vaubrun au contraire prétendit, que le commandement de toute l'Armée devoit continuer à rouler entre eux deux, jusqu'à ce que le Roi eût décidé d'un Supérieur. Il se fondeoit sur la parité de grade, & sur ce qu'il n'y avoit rien de décidé dans les Ordonnances Militaires en pareil cas, & alléguoit même plusieurs exemples, où des

Généraux en parité de grade, avoient roulé entr'eux pour le commandement.

M. de Vaubrun avoit pourtant contre lui l'exemple fameux de M^{rs}. les Maréchaux de Créqui, d'Humieres, & de Bellefons, qui avoient obéi à M. le Maréchal de Turenne en l'année 1672. A la vérité, M. de Turenne avoit prétendu, que c'étoit par sa qualité de Maréchal général des Camps & Armées du Roi; M^{rs}. les Maréchaux, sans approbation de cet titre nouveau en France, s'étoient soumis à prendre l'ordre de lui, comme du plus ancien, & le Roi ne s'étoit point expliqué de manière, que ce pût être une décision pour l'avenir.

Ce n'est que depuis ce tems-là, que sa Majesté a décidé pour le commandement entre les Officiers généraux, en faveur de l'ancien en parité de grade. Voilà quel a été le sujet de la dispute entre Messieurs de Lorge & de Vaubrun, qui pensa être la cause de la perte de l'Armée du Roi, depuis le jour de la mort de M. de Turenne, jusqu'à celui de la mort de M. de Vaubrun, tué dans les premières charges à la gauche, le jour de la Bataille d'Altenheim.

M. de Montecuculli, qui sçut la mort de M. de Turenne un moment après, par un valet de chambre Allemand, qui étoit à M. de Boufflers, & qui déserta pour la lui aller dire, ne chercha point à se prévaloir de l'effet que cette mort pouvoit produire, & qu'il voioit de ses yeux, par la cessation du mouvement de la droite, qui n'achevoit point de se mettre en Bataille, comme je l'ai dit ci-dessus.

Ce Général se croioit placé sur un terrain avantageux pour recevoir la Bataille, & ne vouloit pas perdre cet avantage, en venant combattre une Armée, qui de son côté, en achevant de se former, se seroit trouvée sur une petite hauteur qui regnoit le long du ruisseau, devant la droite & le centre de l'Armée du Roi.

Ainsi il crut plus avantageux aux affaires de l'Empereur dans la conjoncture présente, de faire repasser le Rhin à l'Armée du Roi, & de rétablir la guerre en Alsace, au lieu qu'un peu auparavant, M. de Turenne non seulement lui en empêchoit l'entrée, mais étoit prêt à lui faire repasser le Neckre, ou à le forcer à combattre malgré lui.

M. de Montecuculli donc, pour parvenir à ce qu'il se proposoit, dès le lendemain de la mort de M. de Turenne, détacha la Cavalerie de la gauche de son Armée, sous les ordres de M. de Caprara, qui prenant sa marche par la montagne, à la vûe de la droite de l'Armée du Roi, se dirigea sur Offembourg & Willstet, où nous avions laissé quelque Infanterie, pour la seureté de nos convois de pain, qui ne pouvoient venir à l'Armée que de l'Alsace, & par le pont d'Altenheim.

Ce premier mouvement de M. de Montecuculli fit sentir à nos Généraux, que si M. de Caprara se rendoit maître de notre pont d'Altenheim, ou détruisoit seulement un de nos Convois, l'Armée du Roi

seroit grand risque de périr en-delà du Rhin. Ainsi ce grand inconvénient réunit pour un tems M^{rs}. de Lorge & de Vaubrun , que les autres Officiers Généraux de l'Armée firent convenir de rouler , en attendant les ordres de la Cour. Après quoi ils résolurent , que la nuit suivante , l'Armée marcheroit à Altenheim , avec la plus grande diligence qu'elle pourroit.

Cette longue marche , commencée de nuit sous des Généraux , en qui l'Armée avoit peu de confiance , ne se fit pas avec l'ordre requis en pareil cas. Cependant un grand orage , qui survint au commencement de la marche , en ôta la connoissance à l'Ennemi , qui n'en fut informé qu'à la pointe du jour par ses Gardes avancées ; de sorte que la plus grande partie de l'Armée avoit passé la petite riviere , qui passe à Acheren , avant que l'arriere-Garde , qui étoit d'Infanterie , destinée à relever les ponts de cette riviere , pût être jointe par les Dragons & Cravates détachés par M. de Montecuculli , pour arrêter la queue de notre Armée.

Cependant, M. de Montecuculli mettoit toute son Armée en marche , pour suivre celle du Roi dans sa retraite. Mais comme ce Général étoit fort précautionné , & qu'il vouloit mener son Armée ensemble , afin qu'elle fût en état de combattre celle du Roi , lorsqu'il pourroit la joindre , soit au passage de la Kintze , soit au passage du Rhin à Altenheim , & qu'il ne vouloit pas que nous sussions qu'il nous suivoit de si près , il marcha toujours hors de notre vûe , pour que nous fussions moins sur nos gardes au passage des rivières ; en quoi il s'en faut peu qu'il n'eût bien pensé , comme je le dirai ci après. Car effectivement notre retraite avoit beaucoup plus l'air d'une fuite en ordre de marche , que d'une retraite honnête & circonspecte.

* Tout ce que je viens de dire n'étant pas de la matière que je traite dans ce Chapitre , qui regarde les Batailles , paroîtroit inutile ici , si je n'avois cru nécessaire d'amener de plus loin le récit de la Bataille d'Altenheim , afin de faire mieux connoître les fautes qui furent faites dans les tems qui l'ont précédée , & que ce ne fut que par la seule valeur des Troupes , que l'Armée du Roi se trouva garantie de sa ruine entière. *

A mesure donc que l'Armée du Roi arrivoit au pont d'Altenheim , M. de Vaubrun , qui la commandoit ce jour-là , lui faisoit passer le pont , sans précédemment avoir pris la précaution , de pouvoir être informé par un Parti de Cavalerie , laissé en arriere à quelque distance de l'arriere-Garde d'Infanterie , à quelle portée l'Armée de l'Ennemi pouvoit être.

Il faut remarquer , que c'étoit contre toutes les règles , qu'un Corps d'Infanterie , qui faisoit l'arriere-Garde de toute l'Armée , depuis qu'elle avoit marché de Sasbach. Ainsi l'on voit que cette Infanterie ne pouvoit savoir de nouvelles de l'Ennemi , de plus loin que la vûe pou-

voit porter, & que lorsqu'elle arriva à la Schutteren, & qu'elle y trouva la Brigade de Champagne, qui l'y attendoit pour la relever, & faire l'arrière-Garde de toute l'Armée au passage du Rhin, elle ne put lui dire aucune nouvelle de l'Ennemi, depuis qu'elle avoit passé la Kintze.

De maniere que, dans le moment que M. de Montecuculli avec toute son Armée attaqua la Brigade de Champagne, qui se reposoit sous les armes sur le bord de la Schutteren au-delà de ce ruisseau, la seconde ligne étoit déjà presqu'entiere au-delà du Rhin, & la premiere étoit entre la Schutteren & le Pont sans aucune disposition pour combattre, & seulement en alte, en attendant qu'on la vint avertir, que la seconde ligne & les Bagages avoient achevé de passer le Rhin.

L'Ennemi commença donc par passer sur le ventre à la Brigade de Champagne; & s'il avoit poussé avec vivacité cet heureux succès, il est certain, que la premiere ligne d'Infanterie n'auroit pas eû le tems de reprendre les armes, qu'elle venoit de poser, & de marcher en avant pour border le ruisseau, comme elle le fit sans ordre d'aucun Officier Général. La circonspection de M. de Montecuculli, qui ne voulut pas suivre la Brigade de Champagne au-delà du ruisseau, avant que d'avoir connu notre disposition en dedans du ruisseau même, donna donc le tems heureux à l'Infanterie de la premiere ligne de border le ruisseau; de maniere que quand ce Général ennemi se fut étendu, qu'il eut formé sa ligne, & qu'il marcha à celle de l'Armée du Roi, il y trouva une si grande résistance, qu'il ne put jamais lui faire abandonner le bord du ruisseau.

Comme le commencement de cette action n'avoit été précédé de notre part d'aucune disposition, & que les Troupes de la premiere ligne, qui n'avoient été menées par aucun Officier Général, s'étoient seulement placées devant le ruisseau, par tout où elles avoient vû que l'Ennemi se portoit de front pour le passer, la gauche de la ligne ne s'étoit point étendue, au-delà de ce qu'elle voioit du front de l'Ennemi; desorte qu'elle n'avoit point occupé le terrain entre l'extrémité du front qu'elle voioit, & une vieille digue du Rhin. Ce qui donna le moien à la Cavalerie de la droite des Ennemis, de faire pénétrer dix-huit cens chevaux derriere notre premiere ligne, qui soutenoit tout l'effort de l'Armée ennemie, qu'elle avoit en tête.

Cette Cavalerie ennemie fut même long-tems en bataille derriere l'Infanterie de la premiere ligne, qui fut obligée de faire tourner les deux derniers rangs des Bataillons, pour faire feu sur cette Cavalerie, pendant que les quatre rangs de la tête soutenoient le bord du ruisseau contre l'Armée ennemie, qui sur deux lignes s'avança cinq fois jusqu'au coup de pique, sans avoir fait perdre un pied de terrain à l'Infanterie. Enfin la Cavalerie de notre droite, qui ne se trouva point occupée par la gauche de l'Ennemi, se déplaça, & vint charger cette Ca-

valerie, qui étoit en bataille entre notre premiere ligne & le Pont, & la détruisit entièrement, parce qu'elle ne pouvoit plus alors se retirer, que par la digue par où elle étoit venue, & qui se trouva heureusement occupée par un de nos Bataillons.

Par ce que je viens de dire, l'on voit que cette Cavalerie ennemie, empêcha pendant un tems considérable les Troupes de la seconde ligne, à qui on faisoit repasser le Rhin, de se former derriere la premiere.

Cette situation dura plusieurs heures, & jusqu'à ce que la destruction de cette Cavalerie ennemie, dont je viens de parler, fit place aux Troupes de notre seconde ligne; ce qui n'arriva que sur les six heures du soir. Les charges de l'Ennemi en tête, pour forcer le ruisseau, durerent jusqu'à la nuit, sans aucun succès par le front de la Bataille, après quoi les Ennemis se remirent en arriere, éloignés de nous de la portée du mousquet. On vit ensuite qu'ils se retranchoient, & l'on en fit autant de notre part. M. de Vaubrun avoit été tué dans les premieres charges, qui se firent à la gauche sur le bord de la Schutteren, ce qui fut un grand bonheur pour l'Armée, parce qu'elle se trouva sans compétence ni contradiction réunie sous les ordres d'un seul Général.

Cette journée me fournit plusieurs belles réflexions sur la matiere de ce Chapitre. La premiere qui est celle de la désunion entre les Chefs, prouvera la nécessité de n'en avoir jamais qu'un, en qui réside le commandement en Chef, & au défaut duquel succède le plus ancien. Car ce n'a été que la désunion entre Messieurs de Lorge & de Vaubrun, pour le commandement en Chef, ou pour qu'il fût partagé par jour, qui fut cause que l'Armée du Roi resta trois jours entiers en présence de l'Ennemi à Sasback, sans que personne prit le soin d'achever de mettre la droite en Bataille, ni sans prendre aucun parti, ou de combattre, ou de se retirer.

Cette désunion entre les Chefs égaux en autorité, a été encore la cause qui a fait faire la retraite de l'Armée de Sasback à Altenheim durant trois jours, avec aussi peu d'ordre qu'elle se fit, & sans que pendant tout ce tems-là on ait pris aucunes mesures, pour avoir connoissance des mouvemens de l'Ennemi. Il n'y eut jamais pendant ces trois jours que cette marche dura, un Parti de cinquante Maîtres, commandé pour être à une distance raisonnable de la queue de l'arriere-Garde d'Infanterie, pour qu'elle pût être informée de ce qui se passoit hors de sa vûe. C'est ce qui fit que cette arriere-Garde d'Infanterie, qui avoit toujours été la même depuis Sasback jusqu'à la Schutteren, ne fut pas en état de dire aucunes nouvelles de l'Ennemi, lorsqu'elle trouva la Brigade de Champagne, qui devoit faire l'arriere-Garde de l'Armée, qui passoit le pont d'Altenheim, & que cette Brigade se reposoit tranquillement sous ses armes, lorsqu'elle fut attaquée & battue par toute l'Armée ennemie.

Ce fut encore cette désunion, qui porta M. de Vaubrun à faire passer le Rhin à la seconde ligne de l'Armée, à mesure qu'elle arrivoit, sans que M. de Lorge en fût seulement informé, & sans sçavoir lui-même à quelle distance l'Armée du Roi étoit de celle de l'Ennemi; ce qu'il étoit nécessaire de sçavoir, pour juger si l'on pouvoit avec confiance, hasarder de laisser une partie de l'Armée, sans précaution pour sa sûreté, au-delà d'une rivière comme le Rhin, pendant que l'autre partie passoit ce fleuve sur un seul pont.

La seconde réflexion à faire sur cette journée, c'est que dans ce tems-là les Troupes étoient mieux commandées par les Officiers particuliers, qu'elles ne l'ont été dans la Guerre présente. Y a-t'il un plus bel éloge à faire de la valeur des Troupes, & de la conduite hardie des Officiers particuliers, que de comparer ce qui s'est fait dans les grandes occasions de cette Guerre, avec ce qui se fit le jour de la Bataille d'Altenheim, où la vûe d'un péril aussi grand, que celui où se trouvoit une seule ligne d'une Armée, dont l'arrière-Garde avoit été battuë, ne produisit d'autre effet, que celui d'animer les Officiers & les Soldats à s'en tirer avec gloire, & à suppléer par leur conduite à l'incapacité des Chefs? Aucune Troupe n'a songé qu'à combattre, & à s'opposer aux grands efforts d'un Ennemi supérieur, & audacieux par le bonheur du commencement de l'action, & n'a jamais fait la moindre attention, qu'elle n'étoit pas soutenue par une seconde ligne.

On ne peut dire que l'Armée du Roi ait remporté la victoire sur les Ennemis à cette Bataille, puisqu'effectivement elle n'a point battu: mais on peut assurer avec vérité, que cette journée est une des plus glorieuses pour la Nation, puisque dans cette occasion elle a seule, sans l'aide de ses Généraux, & avec la moitié de l'Armée, soutenu les efforts de l'Armée entière des Ennemis, & qu'elle est restée maîtresse du Champ de Bataille, a dépouillé les morts des Ennemis, restés sur le terrain où l'on avoit combattu, & forcé l'Ennemi à se retrancher hors de portée d'elle, après avoir pendant une journée entière fait des efforts inutiles pour l'accabler.

Bataille de
Confarbrick
en 1675.

La Bataille de Confarbrick, donnée dans la même année 1675. & presque dans le même tems que celle d'Altenheim, doit être mise au nombre des Batailles rangées, perduës, pour s'être négligé sur les attentions, qui peuvent conduire à un heureux succès dans une affaire générale.

Voici quelles furent les principales fautes qui précéderent l'action. M. le Maréchal de Créqui campa son Armée à une distance trop considérable de la Tour & du Pont de Confarbrick. Ainsi il n'étoit pas à portée, de pourvoir efficacement à la défense de cette Tour, dans laquelle d'ailleurs il n'y avoit pour la garder qu'un Lieutenant, & vingt hommes.

Il négligea même de faire camper proche de la rivière un Corps bien retranché, & considérable, qui fût à portée de protéger la Tour & le

le Pont; de maniere que lorsque les Ennemis avec toute l'Armée eurent forcé la Tour, & fait passer leur Infanterie sur le Pont, M. le Maréchal de Créqui n'étoit point encore averti de ce mouvement. Cette première faute partoît d'une négligence trop présomptueuse, & d'un mépris trop grand pour l'Ennemi, & ne peut être excusée.

La seconde faute fut celle de n'avoir pas sçu, qu'aux deux côtés du Pont, il y avoit des gués bons pour la Cavalerie; lesquels gués M. de Créqui auroit au moins pû faire gâter, s'il les avoit connus. Faute de cette précaution, les deux colonnes de Cavalerie des Ennemis passerent la rivière à ces gués, en même tems que la colonne d'Infanterie passoit sur le Pont.

La troisième faute fut celle de la situation du Camp de l'Armée, qui avoit un grand défilé derrière elle. Puisque M. le Maréchal de Créqui n'avoit pas voulu la camper à portée de la Saare, & à une distance raisonnable, pour être en état de protéger le Pont, qui est sur cette rivière, il devoit au moins mettre ce défilé devant lui, au lieu de le laisser derrière son Camp.

Les fautes qui furent faites par M. le Maréchal de Créqui le jour de la Bataille, n'ont pas moins contribué à sa perte, que celles que je viens de remarquer.

Premièrement le jour de la Bataille, il avoit envoyé sa Cavalerie au fourage de l'autre côté du défilé, avant que de sçavoir bien précisément si l'Ennemi, dont il ne voioit pas le Camp, parce qu'il étoit couvert par une petite hauteur qui bordoit la Saare, étoit paisible dans son Camp, & ne faisoit point de mouvement. De maniere que lorsque ce Général fut averti, que l'Armée ennemie avoit presque toute passé sur le Pont & aux gués, & qu'il voulut faire revenir les Fourageurs, il y eut dans ce défilé une confusion si grande, qu'elle ne put être rétablie assez tôt, pour que la Cavalerie pût se mettre en disposition de combattre sur le Champ de Bataille, que l'on vouloit prendre, où elle ne put arriver qu'en désordre, & sur des chevaux qui étoient hors d'haleine.

Ce Champ de Bataille même étoit à une distance si considérable du front du Camp, qu'il étoit déjà occupé presque entièrement par l'Armée ennemie, qui avec une diligence extrême s'étoit avancée sur ce terrain, après avoir passé la rivière. Il n'y avoit pas même suffisamment de chevaux d'Artillerie au Camp, pour être attelés au canon, & le conduire à la tête de la ligne, parce que M. le Maréchal de Créqui les avoit presque tous envoyés chercher un convoi à Thionville. Toutes ces fautes causerent la perte de la Bataille, & de presque toute l'Infanterie, & ensuite celle de Trèves, dont l'événement remarquable trouvera sa place dans la suite de ces réflexions.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des fautes faites par M. le Maréchal de Créqui; il faut à présent faire quelques remarques, sur la judicieuse disposi-

tion des Ennemis, pour se procurer cet événement heureux.

Le dessein de nos Ennemis fort supérieurs à M. le Maréchal de Créqui, étoit de faire le Siège de Trèves. Comme cette Ville est située sur la Moselle, il leur paroissoit impossible d'exécuter ce projet, tant que l'Armée du Roi seroit à portée de protéger cette Place, par l'un des deux côtés de la rivière. C'étoit donc à nos Ennemis un préalable indispensable, d'obliger M. le Maréchal de Créqui de s'éloigner de Trèves.

Ce Général avoit les deux rivières de la Saare & de la Moselle, pour se garantir d'une action générale, contre une Armée supérieure à la sienne. Mais s'étant négligé, comme je viens de le dire, sur toutes les attentions à prendre, pour empêcher les Ennemis d'exécuter leur projet, ils profitèrent habilement de ses fautes, vinrent se camper fort près de Consarbrick, à couvert d'un rideau, qui cachoit leur mouvement & leur disposition.

Avertis de la négligence de M. le Maréchal de Créqui pour la garde du Pont, & instruits que sa Cavalerie étoit allée au fourage, au-delà du défilé qui étoit derrière le Camp, ils jugerent si bien du tems qu'il leur faudroit, pour passer la Saare sur trois colonnes, & pour être en bataille entre la rivière & le Camp, qu'ils y furent effectivement, & battirent M. le Maréchal de Créqui, sans qu'il pût jamais se mettre en Bataille.

De cette malheureuse journée, notre Général a pourtant tiré dans la suite un avantage considérable pour sa gloire, puisqu'elle lui a fait perdre la présomption, qui causa son malheur, & que ce grand Capitaine a jusqu'à la mort continuellement mérité des éloges, par sa conduite à la Guerre, toujours mesurée & circonspecte, dans les mouvemens hardis, mais judicieux qu'il a faits devant ses Ennemis, comme je le dirai en son lieu; de sorte que ce sera toujours avec justice, qu'il sera regardé comme un des grands hommes du siècle, que le malheur de cette journée a corrigé, & rendu capable de réflexions, qu'il avoit un peu trop présomptueusement négligé de faire.

Cet événement prouve encore, qu'aucune attention négligée à la Guerre ne demeure jamais impunie, devant un adversaire qui sçait s'en prévaloir. Car enfin si M. le Maréchal de Créqui n'avoit pas dans cette Campagne autant méprisé les Ennemis qu'il le fit, & que par cette présomption il n'eût pas négligé des attentions raisonnables à avoir, il est certain qu'il n'auroit pas été battu à Consarbrick, & que la perte de cette Bataille n'auroit point influé sur Trèves, qui fut l'objet auquel les Ennemis s'attachèrent, & où ils prirent M. le Maréchal de Créqui lui-même, qui alla s'y enfermer après la perte de la Bataille.

Bataille de
Cassel en
1677.

Au commencement du Printems 1677. se donna la Bataille de Cassel, que feu Monsieur gagna sur M. le Prince d'Orange.

Après que le Roi eut pris Valenciennes, Sa Majesté alla former le Siège de Cambrai, & en même tems fit faire celui de S. Omer par Mon-

sieur, qui avoit sous lui M. le Maréchal d'Humieres.

M. le Prince d'Orange n'ayant pû assembler assez tôt une Armée, capable de secourir Valenciennes, & trouvant des difficultés insurmontables dans une saison si peu avancée, à porter son Armée jusqu'à Cambrai, tourna toutes ses attentions à la conservation de S. Omer. Ce Prince rassembla toutes ses forces à Ypres, dans le dessein de faire lever le Siège de S. Omer, ou de combattre Monsieur devant cette Place.

Le Roi attentif aux mouvemens de ses Ennemis, & les voyant hors de portée de troubler son Siège de Cambrai, détacha de son Armée un Corps de Troupes, sous les ordres de M. le Maréchal de Luxembourg, pour renforcer l'Armée de Monsieur. A l'arrivée de M. de Luxembourg, il fut résolu, qu'on ne laisseroit devant S. Omer que la Garde de la Tranchée, & quelque peu de Troupes pour la sûreté des quartiers, & qu'on marcheroit à l'Ennemi, qui s'étoit avancé en-deçà de Cassel, qui étoit derrière le Camp, & qui avoit son front couvert d'un petit ruisseau bordé de haïes, & étoit en bataille sur un terrain, qui s'élevait en s'éloignant du ruisseau, dont les bords étoient gardés par une partie de l'Infanterie de sa première ligne.

Dans cette disposition où l'on voyoit l'Ennemi, l'Armée du Roi s'avança, pour combattre d'abord ce qui gardoit le ruisseau. M. le Maréchal d'Humieres, qui commandoit la droite de l'Armée, engagea un peu trop son aile, en faisant passer une partie de sa Cavalerie sur un pont, qu'il trouva devant lui sur ce ruisseau, avant que le centre & la gauche se fussent rendus maîtres des bords du ruisseau, sur le front de la ligne.

Ce mouvement hazardeux, qui séparoit la Cavalerie de la droite du reste de l'Armée, ne réussit pas. Cette Cavalerie fut chargée par toute la gauche de la Cavalerie de l'Ennemi, & tomba même sous le feu de l'Infanterie, de sorte qu'elle fut obligée de repasser le pont avec beaucoup de désordre, & une perte assez considérable.

Mais dès que ce désordre fut réparé, & la droite réformée en-deçà du pont, l'effort pour passer le ruisseau devint général par tout le front de la ligne. Monsieur au centre de l'Infanterie, & M. de Luxembourg à la gauche, firent abandonner les bords du ruisseau aux Troupes qui le gardoient, & tout le front passa le ruisseau presque en même tems. L'Ennemi abandonna son Champ de Bataille, qui étoit, comme je l'ai déjà dit, sur ce terrain élevé au-delà du ruisseau, & fut poursuivi jusqu'au-delà de Cassel.

Par ce récit du mouvement de notre droite fait mal à propos, on apprendra, que lors qu'entre deux Armées qui veulent combattre, le front n'est pas entièrement libre & dégagé, il ne faut aborder l'endroit du front qui n'est pas libre, qu'également, & en même tems que l'on aborde le front libre; parce qu'il faut que le succès de la charge, qui se fait contre le front libre, mette l'Armée en état de profiter du

terrain libre , qui lui a été abandonné par l'Ennemi , soit en s'étendant , pour n'être plus obligé d'attaquer cette partie difficile du front , soit pour tourner , ou prendre en flanc l'Ennemi , trop bien posté pour pouvoir être attaqué de front.

Ainsi ce fut une grande faute à M. le Maréchal d'Humieres , d'avoir par impatience engagé son aîle droite , avant que le centre & la gauche fussent en état de soutenir la droite , dont une partie avoit passé le ruisseau sur un pont , & se trouvoit ainsi séparée de l'Armée , avant que la ligne fût assez formée , pour faire un effort égal par tout le front de l'Armée. La faute que fit M. le Prince d'Orange , & qui décida du gain de la Bataille , fut sa mauvaise disposition pour combattre.

J'ai dit que le terrain du côté de l'Ennemi , s'élevoit en s'éloignant du ruisseau , qui étoit en des endroits plus ou moins bordé de haïes. M. le Prince d'Orange , qui venoit dans le dessein de donner une Bataille pour secourir une Place , devoit donc la donner , & non pas la recevoir. Il falloit que sa disposition fût telle , qu'elle le mit en état de faire de grands efforts , pour passer le ruisseau , & ne se pas contenter de le garder , & empêcher que l'Armée du Roi ne le passât.

C'est ainsi que la raison vouloit qu'il agit ; cependant il prit un parti différent , qui le fit battre. Sa premiere ligne étoit à demi-hauteur de ce terrain qui s'élevoit ; de sorte qu'il ne soutenoit le bord du ruisseau , que par des Troupes détachées de sa premiere ligne , qui dès qu'elles furent forcées au bord de ce ruisseau , ne se trouverent plus en état de se replacer dans les vuides de la premiere ligne. Celle-ci se trouva chargée par tout le front de l'Armée , qui s'étoit formée de l'autre côté du ruisseau , dès qu'elle en eut éloigné cette Infanterie détachée , & qui étoit soutenue de la seconde ligne , qui s'étoit avancée sur le ruisseau. Ainsi la premiere ligne de l'Ennemi ayant perdu du terrain , donna le moïen à notre seconde ligne de passer le ruisseau.

Nos deux lignes passées marcherent à la seconde ligne des Ennemis , qui pour se conserver inutilement la supériorité du terrain , étoit trop éloignée de la premiere , & ne lui avoit même pas laissé un terrain propre à se réformer derriere elle , pendant qu'elle soutiendrait la charge de nos deux lignes.

Ainsi les Troupes de la premiere ligne ne trouvant point de terrain favorable derriere la seconde , pour se mettre en bataille , continuerent leur fuite , ce qui rendit la charge que la seconde ligne se préparoit de faire , inutile à tenter , & communiqua le désordre & la fuite dans toute l'Armée.

Avant la Bataille M. de Luxembourg s'apperçut , que M. le Prince d'Orange ne s'étoit mis dans la disposition dont je viens de parler , que pour cacher la vûe d'un mouvement que ce Prince vouloit faire faire à sa droite , pour gagner le Fort de Warté au-dessus de Saint-Omer ; ce qui lui auroit procuré le secours de la Place. Ce fut ce des-

Jein que M. de Luxembourg pénétra , qui obligea à engager promptement le combat par notre gauche & au centre ; sans quoi M. le Prince d'Orange seroit parvenu à secourir Saint Omer sans combattre.

Cette Bataille est de la premiere espèce de grandes actions , parce que les deux Armées étoient en bataille , & qu'elles se chargerent presque par tout leur front.

L'année 1678. me fournit l'exemple de la Bataille S. Denys , qui n'a eu ce nom , que parce qu'effectivement les deux Armées étoient en bataille vis-à-vis l'une de l'autre ; car dans le fond ce ne fut qu'un gros combat à l'Abbaïe de S. Denys , & auprès de la ferme de Casteau.

Bataille de
Saint Denys
en 1678.

Les deux Armées ne furent pendant tout le jour que spectatrices du combat , parce qu'il étoit impossible qu'elles pussent engager une affaire générale , en étant empêchées par le ruisseau de S. Denys qui coule entre deux hauteurs , qui ne laissent qu'un fond étroit , & sont inabordable presque par tout.

On a cru avec apparence de vérité , que les Espagnols avoient porté M. le Prince d'Orange , * chagrin de la paix en son particulier , * à chercher dans un événement heureux , à troubler la paix que les Hollandois venoient de signer à Nimégue avec la France , avant que les Plénipotentiaires d'Espagne eussent signé le Traité , & l'on assure que ce Prince avant que de commencer le combat , sçavoit que la paix étoit signée : ce qui est fort vrai-semblable , puisque M. de Luxembourg en avoit eu l'avis par M. d'Estrades , & que M. le Maréchal d'Estrades son pere , premier Plénipotentiaire du Roi au Congrès de Nimégue , qui portoit le Traité au Roi , le lui avoit écrit en passant à Charleroi. Si c'étoit le dessein de troubler la Paix , qui porta M. le Prince d'Orange à chercher les moïens d'engager une affaire générale , on peut dire qu'il ne s'y prit pas en Général habile.

Par ce que je viens de dire de la situation des deux Armées , il est aisé de juger , qu'il étoit absolument impossible qu'elles en pussent venir à une action générale , quand même elles l'auroient souhaité toutes deux ; parce que pas une des deux Armées n'auroit voulu perdre l'avantage de son Poste , pour aller chercher , en défilant , son Ennemi qu'elle auroit trouvé posté sur le bord de la hauteur , au fond de laquelle passoit le ruisseau de Saint Denys , qui séparoit les deux hauteurs sur lesquelles les deux Armées étoient en bataille , comme je viens de le dire.

Ainsi M. le Prince d'Orange ne pouvoit espérer aucun succès heureux , par rapport à la vûe d'engager une affaire générale , capable par sa réussite de rompre une Paix , qui venoit d'être signée ; parce que quand même à l'Abbaïe de S. Denys & à Casteau , ce Prince seroit parvenu à déposter totalement l'Infanterie , placée en-deçà du ruisseau du côté de S. Denys , & celle qui gardoit le défilé du côté du moulin , qui étoit dans le fond , au-dessous de la Ferme de Casteau , il lui auroit encore été impossible ,

quoique maître du fond de ces deux défilés, d'en sortir du côté de la hauteur, sur laquelle l'Armée du Roi étoit en bataille, & d'où elle protégeoit l'Infanterie, qui soutenoit le combat sur le bord du ruisseau. Aussi ne lui fut-il jamais possible de déposter cette Infanterie, ni de lui faire perdre un pied du terrain qu'elle avoit à garder.

C'étoit donc une faute considérable à M. le Prince d'Orange, de faire périr un grand nombre d'hommes, pour engager une affaire générale, sur un terrain qui n'étoit pas susceptible d'une action de cette espèce.

Des gens plus favorables à M. le Prince d'Orange, & qui ont voulu trouver à redire à la conduite de M. le Maréchal de Luxembourg, d'avoir mis son quartier dans l'Abbaïe de Saint Denys, séparé de l'Armée par le ruisseau, ont dit que M. le Prince d'Orange s'étoit approché de l'Armée du Roi, non dans le dessein de troubler la Paix par un combat, de quelque manière qu'il pût être engagé, mais dans la seule vûe de faire lever le blocus de Mons.

Il est aisé de faire sentir le faux de ce projet attribué à ce Prince; en voici les raisons. M. de Montal avec un Corps considérable formoit depuis long-tems le blocus de Mons, par des quartiers pris autour de cette Place; & M. de Luxembourg avoit ordre de protéger ce blocus, avec l'Armée qu'il commandoit. Ainsi l'on voit, que M. le Prince d'Orange devoit compter, que dès que son Armée s'approcheroit de Mons, M. de Luxembourg s'approcheroit aussi des Troupes, qui formoient le blocus, pour le protéger.

Ces mouvemens venoient d'être faits. M. le Prince d'Orange étoit venu camper à Soignies, & M. de Luxembourg sur les Bruières de Casteau. Lorsque M. le Prince d'Orange marcha de Soignies, pour s'approcher de l'Armée du Roi, il passa par le Roëux, & déboucha dans la plaine, qui est entre le moulin du Roëux & l'Abbaïe de Saint Denys.

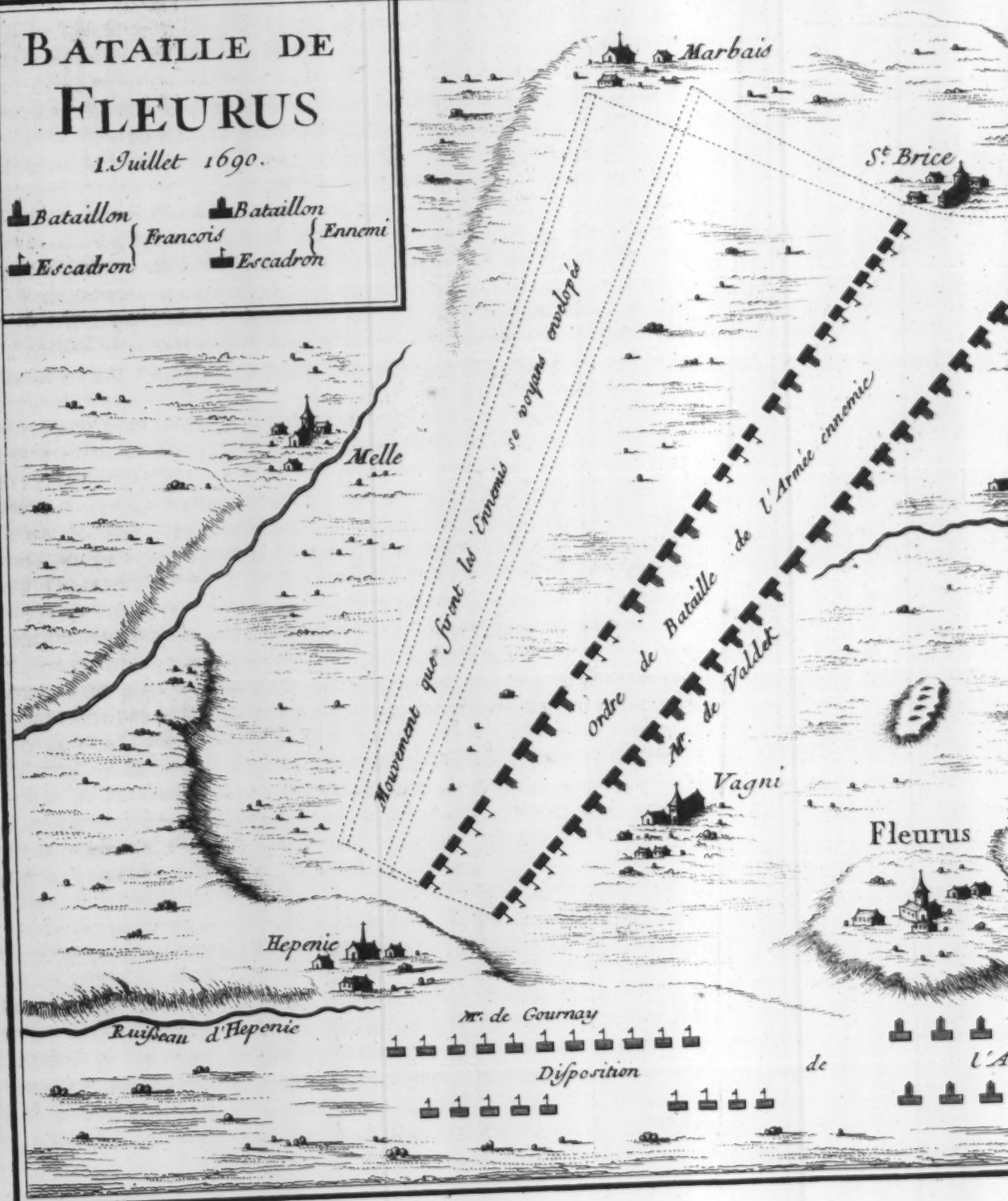
Ainsi il avoit d'un côté la Hayne entre son Armée & celle du blocus; & le ruisseau de Saint Denys entre son Armée & celle de M. de Luxembourg. Par conséquent sa marche ne regardoit pas l'exécution du dessein, de faire lever le blocus de Mons par une affaire générale, qui ne pouvoit jamais être engagée, que du côté des plaines de Binche, & après avoir passé la Hayne, hors de portée de l'Armée du Roi. Ainsi donc le dessein de M. le Prince d'Orange, en attaquant l'Abbaïe de Saint Denys, ne pouvoit avoir pour objet la levée du blocus de Mons, ni une affaire générale.

Il est vrai que M. de Luxembourg, en prenant son logement, & mettant son Quartier général dans Saint Denys, de la manière dont je l'ai dit ci-dessus, avoit en cela agi contre les règles, que j'ai moi-même données pour la sûreté du Quartier général de l'Armée; & il pourroit être accusé d'imprudence dans cette occasion, s'il étoit vrai que M. le Prince d'Orange eût enlevé son quartier.

BATAILLE DE FLEURUS

1. Juillet 1690.

 Bataillon { Francoi
 Escadron { Ennemi
 Bataillon { Ennemi
 Escadron



Dheulland Sculp.



rp[®]

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 311

Mais supposé même que lorsque l'Ennemi déboucha dans la plaine au-dessous de l'Abbaïe, il eût vû les tentes des Troupes qui campoient au-dessus de l'Abbaïe, & que sçachant ce Corps séparé de l'Armée par le ruisseau, le dessein de M. le Prince d'Orange eût été de battre ce Corps ainsi séparé, ce dessein devoit s'évanouir à l'approche de ce Camp, qui avoit été levé par l'ordre de M. de Luxembourg, & son quartier retiré, dès que les premieres Troupes de l'Ennemi commencerent à sortir du défilé du Rœux. Il est d'une verité constante, qu'il y avoit au moins quatre heures que ce Camp, qui couvroit le Quartier général, étoit détendu, & que tout étoit repassé en-dedans du ruisseau, lorsque le combat commença; ce que l'Ennemi ne pouvoit ignorer, puisque ce mouvement s'étoit fait à sa vûe, & en plein jour. Je puis d'autant mieux assurer cette verité, que c'étoit moi qui commandois ce Camp séparé de l'Armée, pour couvrir le Quartier général, & qui soutins le combat à l'Abbaïe de Saint Denys.

Ainsi donc on peut dire, que le combat de Saint Denys n'a eu de raison, que celle du seul chagrin de M. le Prince d'Orange, de voir la Paix faite dans un tems qu'il souhaitoit la continuation de la Guerre, ou le dessein de troubler cette Paix par un événement, qui ne pouvoit pourtant produire aucune décision dans les circonstances, & de la maniere que ce Prince cherchoit à se le procurer. En effet il est encore vrai, que quand même M. de Luxembourg auroit laissé ce Corps en-delà du ruisseau, & qu'il eût été entièrement détruit par l'Ennemi, cet avantage nelui auroit produit, que la ruine de cinq Bataillons & d'un Régiment de Dragons le jour de la Paix, & ne pouvoit jamais conduire ce Prince à une action générale, ni même à la petite gloire d'avoir fait lever le blocus de Mons.

L'année 1689. me fournit l'exemple d'un combat, dont j'avouë que je ne connois pas l'espèce. C'est celui du combat de Walcourt, donné par une Infanterie à découvert, contre les murailles de cette petite Ville. C'étoit M. le Maréchal d'Humieres, qui commandoit l'Armée du Roi.

Combat de
Walcourt en
1689.

Je n'ai point de réflexion instructive à faire sur ce sujet, que celle de dire, que ce combat ne doit jamais être cité, que pour en défendre l'imitation.

L'année 1690. me fournira de belles réflexions à faire sur les Batailles de Fleurus & de Staffarde, qui sont de la premiere espèce des grandes actions, parce que les Armées étoient en bataille, lorsqu'elles ont commencé à combattre, & qu'elles se sont abordées par tout leur front, avec des circonstances pourtant si différentes, qu'elles feront juger, que jamais deux Batailles ne peuvent se ressembler en tout, & que ceux qui veulent se perfectionner à la Guerre, doivent chercher dans les Histoires, & dans les Relations des Batailles, des instructions que le manque d'expérience ne leur a pû fournir sur cette espèce.

Bataille de
Fleurus en
1690.

Comme j'ai parlé de ce qui a précédé le moment de la Bataille de Fleurus, lorsque j'ai discuté la matiere des Chapitres précédens, je m'arrêterai seulement ici à ce qui regarde le sujet de ce Chapitre, qui est celui des Batailles, & je ferai voir, que la seule supériorité du génie de M. de Luxembourg sur M. de Waldec, fit la décision de cette grande journée. Le succès n'en fut dû qu'au tems que prit M. de Luxembourg, pour faire faire à la Cavalerie de son aîle gauche un mouvement, que l'Ennemi ne put connoître, parce qu'il fut fait hors de sa vûë, quoique fort proche de lui.

Voici quel fut ce sçavant & judicieux mouvement, qui n'a pû être pensé que par un grand homme, dont le coup d'œil fut si juste, qu'il fût qu'il auroit précisément le tems de faire ce mouvement, sans que son Ennemi en pût avoir la connoissance, parce qu'il auroit été trop hazardeux à faire, si l'Ennemi eût pu connoître qu'il se faisoit.

M. de Waldec étoit en bataille sur un terrain, qui s'élevoit un peu à sa droite; par conséquent ce terrain un peu élevé formoit un petit revers, que l'extrémité de la droite ne voioit point, & qui diminuoit toujours sur la plaine, à mesure qu'il s'approchoit du terrain, par lequel M. de Luxembourg marchoit à son Ennemi.

Ce fut ce moment précieux de l'arrivée du front de l'Armée du Roi, à l'endroit où ce terrain étoit assez élevé, pour que M. de Waldec ne pût plus voir la continuation de la marche de l'aîle gauche de Cavalerie; ce fut, dis-je, ce moment précieux, que M. de Luxembourg saisit avec une capacité surprenante, pour ordonner à M. de Gournai, très-bon Officier de Cavalerie, de profiter de ce revers, qui déroboit à l'Ennemi la connoissance du mouvement qui se faisoit, & pour porter toute la gauche de Cavalerie sur le flanc droit de l'Ennemi, avec l'attention dans sa marche, de se trouver par la droite de sa gauche rejoint à la gauche de l'Infanterie, dans le même tems qu'elle seroit à portée de charger le front de l'Infanterie ennemie.

Ce mouvement hazardeux, s'il avoit pû être vû par l'Ennemi, mais décisif pour le gain de la Bataille, aiant été aussi capablement exécuté, qu'il avoit été judicieusement pensé, toute l'aîle gauche de Cavalerie de l'Armée du Roi se trouva en potence sur le flanc de l'aîle droite de l'Ennemi, quoiqu'elle tint à notre ligne d'Infanterie.

L'Ennemi se trouva ainsi débordé, & pris en flanc par une Armée, qu'il croïoit marcher à lui par un front égal à celui qu'il occupoit; de sorte que se trouvant chargé en flanc à sa droite, dans le même tems que son centre & sa gauche se trouvoient abordés par le centre & la droite de l'Armée du Roi, il ne fut pas possible à M. de Waldec de remédier au désordre de sa droite. Ce désordre se communiqua aisément au centre & à la gauche; ce qui causa l'abandon du champ de Bataille, la perte de toute l'Artillerie, & de presque toute l'Infanterie, par-
ce

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 313

ce que M. de Waldec qui en avoit trop placé dans le Village de Ligny, ne la put retirer, dès qu'elle fut abandonnée par la Cavalerie.

Ce récit fait connoître, qu'un champ de Bataille, même choisi avec attention par le Général qui y veut attendre ses Ennemis, ne peut être si uni, si ouvert, ni si égal, pour les avantages de sa situation, qu'un Général plus capable ne puisse trouver les moïens, de profiter de quelque petit avantage du terrain, qui souvent lui procure une décision glorieuse & heureuse.

Cette journée doit être mise avec raison au nombre des plus belles de M. de Luxembourg, par sa grande capacité dans la science de la Guerre, la justesse de son jugement, & la vivacité de son exécution. Car dans cette occasion, ce grand Capitaine a capablement pensé, dans le moment de sa marche à l'Ennemi pour le combattre; il a jugé avec une justesse infinie du tems qu'il lui falloit, pour se mettre en état d'exécuter ce qu'il avoit pensé; & il l'a exécuté avec une vivacité, qui n'a pas laissé à son Ennemi le tems de remédier au coup fatal qu'il lui portoit.

Dans la même année 1690. & presque dans le même tems, M. de Savoie perdit la Bataille de Staffarde contre l'Armée du Roi, commandée par M. de Catinat. Ce Prince dans cette occasion fit un assez grand nombre de fautes dans sa disposition, pour leur pouvoir attribuer la perte de la Bataille. Voici quelles elles furent.

Bataille de
Staffarde en
1690.

Quoique le dessein de M. de Savoie fût de combattre l'Armée du Roi, lorsqu'elle passeroit le Pô près de Salusses, il reçut cependant la Bataille, & ne la donna pas; & il la reçut, parce qu'il se crut bien posté, & son champ de Bataille avantageux, quoiqu'il ne le fût pas autant qu'il auroit pu l'être, si ce poste avoit été plus judicieusement occupé par son Armée.

La droite étoit couverte & appuiée au ruisseau, qui passe à l'Abbaïe de Staffarden, & sur le bord duquel il y avoit d'espace en espace d'assez grosses cassines, pour pouvoir mériter d'y mettre de l'Infanterie, laquelle auroit appuié & protégé les droites de ses deux lignes. Au lieu de porter ses aîles à ces cassines, il les laissa à quelque distance de sa ligne, & y mit de l'Infanterie, qui n'étant pas protégée de la ligne, au moins d'assez près, y fut successivement forcée par l'Armée du Roi, avant même qu'elle attaquât le front de l'Ennemi.

Cette première faute fit perdre à M. de Savoie assez considérablement d'Infanterie, avant que la Bataille commençât sur le front des Armées. Sa gauche pouvoit être couverte d'une vieille digue du Pô, au-delà de laquelle le terrain jusqu'au Pô étoit fort marécageux; mais ce Prince négligea un recoude que faisoit cette digue, & ne l'occupa point.

S'il avoit appuié sa gauche à ce recoude, qui se trouvoit à même hauteur des cassines de la droite, dont je viens de parler, les droites

& les gauches de cette Armée auroient été également bien appuyées, avec cet avantage à la gauche, que le terrain en-dedans de ce recoude étant beaucoup plus étendu que celui du dehors, par lequel il falloit que nous abordassions ce front appuyé, une partie de la Cavalerie de la gauche de M. de Savoie auroit pû charger en flanc celle du Roi, dès qu'elle auroit voulu s'étendre au-delà de ce recoude, en cas qu'on en eût pû déplacer l'Infanterie ennemie.

Par le récit de cette mauvaise disposition de l'Armée de M. de Savoie pour la droite & la gauche, l'on voit que le front de la premiere ligne étoit également hors de portée, de soutenir à la droite l'Infanterie qui étoit dans les cassines, & d'empêcher à la gauche, que l'Infanterie de l'Armée du Roi ne se portât jusqu'à ce recoude.

En y arrivant, elle fut allongée le long du coude de cette digue, où elle trouva sous son feu l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi, qu'elle força bientôt à quitter son terrain, pour se placer plus en arriere, que n'étoit le front de son Infanterie, * ce qui donna à la Cavalerie de la droite de l'Armée du Roi, qui jusqu'à ce tems-là étoit derriere l'Infanterie, * le moien d'occuper presque le même terrain sur lequel étoit l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi; après quoi l'Infanterie devenue inutile à cette digue, puisqu'elle y avoit operé ce qu'elle avoit voulu, qui étoit de déplacer l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi; cette Infanterie, dis-je, s'étendant sur sa gauche, rejoignit le front de l'Infanterie de l'Armée dans son ordre de Bataille, & marcha au front de l'Infanterie ennemie, qui fut bientôt emportée & battue.

Si la disposition de M. de Savoie avoit été exempte des fautes, dont je viens de parler, il est apparent que l'Armée de ce Prince n'auroit pas été si aisément battue, parce que l'Armée du Roi étoit tombée dans un inconvénient, qui ne put être réparé qu'après la Bataille gagnée. Voici quel il fut.

M. de Quinson Maréchal de Camp commandoit l'aîle gauche de Cavalerie, lorsque l'Armée se mit en mouvement pour marcher à l'Ennemi. Il voulut s'ouvrir sur la gauche, afin de laisser suffisamment, de terrain au centre & à la droite, pour marcher de front, & par ce mouvement il se trouva, sans s'en appercevoir, au-dehors de la source du ruisseau de Staffarden, & ne connut qu'il étoit séparé de l'Infanterie, que quand le ruisseau ne put plus être passé par la Cavalerie. Pendant tout le tems que la Bataille dura, qui fut de plus de six heures, il ne put que cottoier le ruisseau, pour y trouver un endroit où il pût le passer; ce qu'il ne trouva qu'à l'Abbaïe de Staffarden, qui étoit derriere l'Armée ennemie, où il y avoit un pont sur le ruisseau; & cela même après la Bataille gagnée. Ainsi cette Bataille se donna & se gagna sans aîle gauche.

Dans cet exemple je trouve la punition d'un Général, qui fait bat-

tre son Armée, pour n'avoir pas eû assez de capacité, pour connoître les avantages qu'il pouvoit tirer du terrain, sur lequel il avoit résolu de recevoir la Bataille, que son Ennemi venoit lui donner. Cette capacité est pourtant bien au-dessous de celle du Général, qui sçait sur le champ décider sur le parti le plus avantageux, * qui n'a pas le tems de réfléchir, & en qui il faut que la première pensée soit la plus judicieuse, & seule sûre, pour parvenir à battre son Ennemi.*

L'année 1691. me fournit un exemple de la seconde espèce des grandes actions dans le Combat de Leuse.

Combat de
Leuse en
1691.

M. le Prince d'Orange étoit campé à la fin de la Campagne à Leuse, & M. de Luxembourg étoit avec l'Armée du Roi sous Tournai, où il ne paroissoit penser qu'à voir la séparation des Ennemis, pour faire aussi-tôt entrer l'Armée du Roi dans ses quartiers d'hiver.

La distance de Tournai à Leuse étant assez considérable, pour faire présumer à M. le Prince d'Orange, que son Armée étoit hors de portée d'avoir rien à craindre de la part de M. de Luxembourg, en décampa. Ce Prince crut qu'il lui suffisoit, de laisser à la tête du Camp qu'il alloit quitter, un Corps considérable de Cavalerie, jusqu'à ce que son Armée eût entièrement passé le ruisseau de la Catoire, qui étoit derrière son Camp. Il négligea de placer de l'Infanterie aux ponts, qui étoient sur ce ruisseau, pour recevoir son arriere-Garde de Cavalerie, & la protéger au passage des ponts, en cas qu'elle fût poussée.

M. de Luxembourg, dont le dessein étoit d'entreprendre sur son Ennemi lorsqu'il décamperoit, étoit attentif sur ce mouvement, pour en profiter, en cas qu'il ne fût pas fait avec prudence & précaution. Aïant sçu que l'Ennemi devoit décamper le lendemain, & prendre sa marche en arrière, il pensa que si M. le Prince d'Orange négligeoit de placer de l'Infanterie au ruisseau de la Catoire, il pourroit entreprendre sur son arriere-Garde. Ce Général partit donc de Tournai la nuit avec un Corps de Cavalerie, & arriva à Leuse de bon matin, sans que l'Ennemi en eût aucune connoissance, parce que l'Officier général qui commandoit l'arriere-Garde de l'Armée de M. le Prince d'Orange, n'avoit pas un Parti au-delà de Leuse, pour être informé s'il venoit des Troupes à lui.

Ainsi M. de Luxembourg toujours vif dans l'exécution, traversa Leuse avec une diligence extrême; & aïant trouvé cette Cavalerie d'arriere-Garde, qui n'étoit pas seulement en bataille par négligence, mais comme allongée en colonne sur les Ponts, où elle devoit passer le ruisseau, il la fit charger si brusquement, qu'elle n'eut pas le tems de se former en ligne; il la battit entièrement, & la mena jusqu'au ruisseau, où son désordre fut fort grand, parce que comme je l'ai dit, il n'y avoit point d'Infanterie placée à ce ruisseau, pour recevoir cette Cavalerie.

Ce fut là où finit le combat, parce que les colonnes d'Infanterie qui étoient encore près du ruisseau, y revinrent, sans y pouvoir produire aucun effet, que celui d'être les spectatrices du désordre de leur arriere-Garde, & de la satisfaction que M. de Luxembourg devoit avoir du châtiment qu'il venoit de faire d'un Général présomptueux, qui avoit crû pouvoir décamper de devant lui, sans prendre toutes les précautions nécessaires pour la sûreté d'une arriere - Garde d'Armée, qu'on est obligé de laisser pour un tems séparée par un défilé, de quelque nature qu'il soit.

Cet exemple justifie mes maximes sur cette maniere de marcher en arriere, lorsqu'on est à portée de son Ennemi; * & fait voir, qu'il est dangereux à un Général de se croire légèrement hors de portée de son Ennemi, pour en être à une distance raisonnable, parce que cet Ennemi peut avoir sçu assez tôt le mouvement que l'on a résolu de faire, * pour se mettre en état d'en profiter, comme il est arrivé au combat de Leuse.

Cette action fait encore sentir, qu'un Général dans la pensée que son Armée est hors de portée de celle de son Ennemi, ne doit jamais se négliger sur les attentions à prendre pour la sûreté de ses mouvemens. Il ne s'en doit jamais faire aucun à la guerre que de la même maniere, & avec les mêmes précautions, que s'ils étoient faits en présence de l'Ennemi. Dailleurs par la tolérance pour la négligence dans le service & dans les mouvemens, un Général autorise les Troupes à s'accoutumer au relâchement & à l'inapplication.

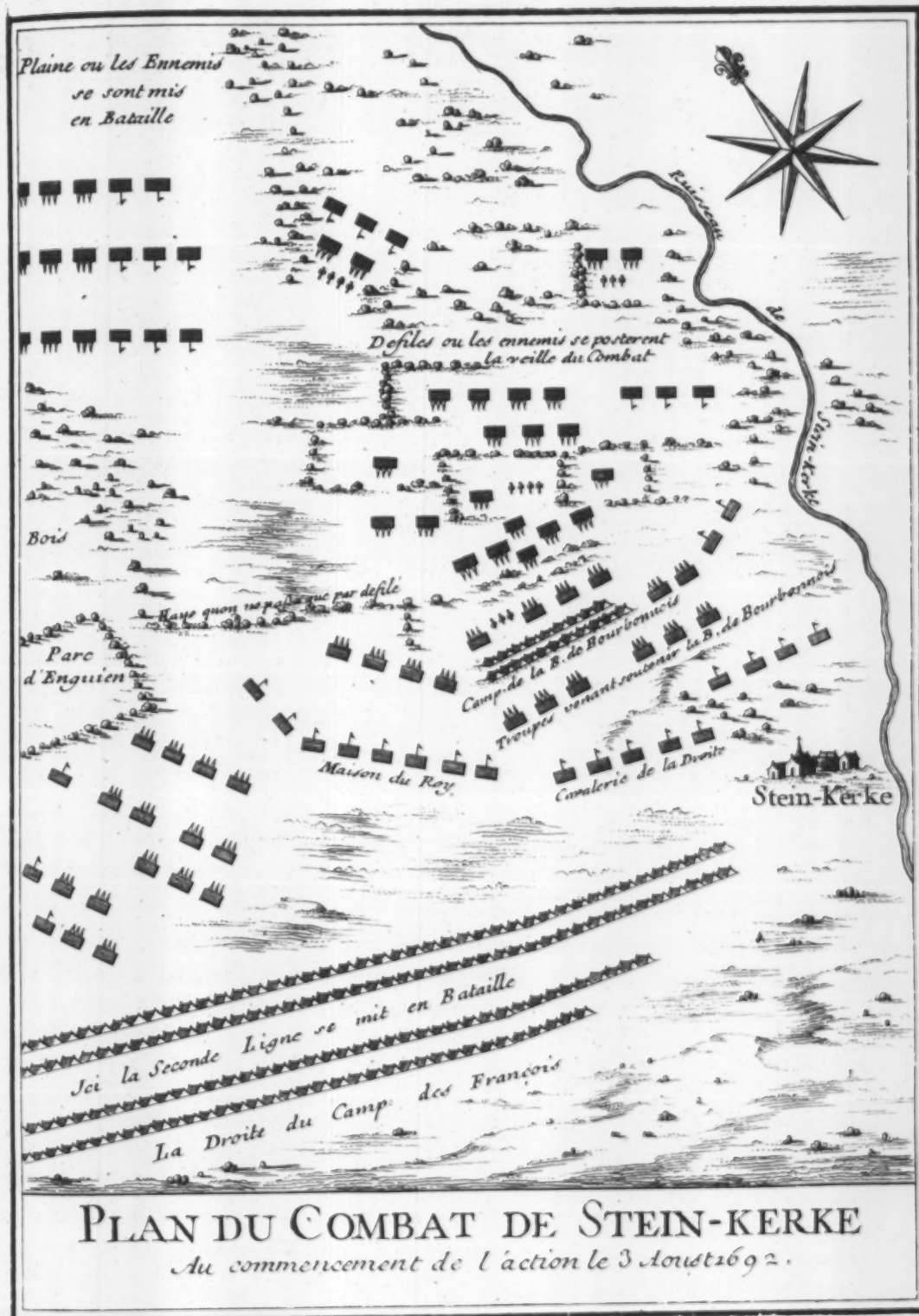
Bataille de
Steinkerque
en 1692.

L'année 1692. me fournit un exemple remarquable de la seconde espèce dans le combat de Steinkerque, sur lequel il y a plusieurs réflexions à faire.

Après la prise de Namur, le Roi aiant quitté l'Armée, en laissa le commandement à M. de Luxembourg, qui fut seulement chargé de la conservation des conquêtes & du pais. Ainsi ce Général se contentoit d'observer soigneusement M. le Prince d'Orange, qui chagrin de n'avoir pû empêcher la perte de Namur, cherchoit dans les mouvemens qu'il faisoit faire à son Armée, les occasions d'entreprendre sur celle du Roi, ou au moins de subsister aux dépens d'un pais, dont les Espagnols n'étoient plus les maîtres.

M. de Luxembourg étoit campé, sa droite à Steinkerque, & sa gauche à Anghien; & M. le Prince d'Orange entre Tubise & S. Arnel-le, pais fort couvert, & rempli de défilés, qui séparaient les deux Armées.

Ainsi il paroissoit impossible, qu'il pût se passer une action générale entr'elles. Cependant M. le Prince d'Orange aiant découvert que M. de Luxembourg étoit en commerce avec un homme de sa secré-tairerie, qui instruisoit régulièrement ce Général de tout ce qui ve-



noit à sa connoissance, ce Prince résolut de se prévaloir de cette découverte, pour cacher la marche de son Armée sur celle du Roi.

Pour cet effet il arrêta secrètement ce secrétaire dans son Cabinet, & le força d'écrire, en sa présence à M. de Luxembourg, & de lui mander, que le lendemain l'Armée de M. le Prince d'Orange feroit un grand fourage de l'autre côté du ruisseau de Steinkerque, devant la droite de l'Armée du Roi, & que pour couvrir ce fourage, il marcheroit cette même nuit un Corps considérable d'Infanterie avec du canon, pour occuper les défilés qui séparoient les Armées, afin que le fourage ne fût point troublé à son retour.

Ce faux avis porté à M. de Luxembourg, comme bon, & de la part d'un Espion qu'il croioit fidèle & sûr, fut cause que ce Général négligea celui qui fut donné par un Partisan, qui étoit à la Guerre, qui lui mandoit, que tous les défilés qui séparoient les Armées, étoient pleins d'Infanterie, de Cavalerie, & de canon; & comme ce que lui marquoit le Partisan, se trouvoit conforme à l'avis qu'il avoit reçu de son Espion, il crut que ces Troupes avancées dans les défilés, n'étoient que l'effet des précautions, qu'il sçavoit par ce faux avis que M. le Prince d'Orange devoit prendre, pour la sûreté de son fourage.

Ainsi ne pouvant troubler un fourage, pour la sûreté duquel l'Ennemi prenoit de si grandes précautions, il demeura tranquille dans son Camp, jusqu'à ce qu'il apprit, que tout à coup l'Armée Ennemie sortoit de toutes parts des défilés, qui étoient fort près de la tête de son Camp, qu'elle se mettoit en Bataille, & que la Brigade de Bourbonnois, qui étoit campée hors de la ligne, couvrant l'aile droite de Cavalerie, étoit déjà attaquée par un Corps d'Infanterie, qui lui étoit fort supérieur.

Dans cette surprise presque générale sur tout le front de l'Armée, M. de Luxembourg se servit de toute sa vivacité ordinaire. Dans un moment l'Armée eut pris les armes, & se trouva en Bataille à la tête de son Camp. Ce Général porta même un si prompt secours à la Brigade de Bourbonnois, qui avoit perdu son Camp, & abandonné quelques pieces de canon placées à sa tête, que l'Ennemi exécutoit déjà contre l'Armée du Roi, que cette Brigade, & les Troupes qui avoient marché à son secours, chassèrent les Ennemis de ce poste qu'ils venoient d'occuper, reprirent notre canon; ainsi l'affaire commença à se rétablir à la droite.

Le front de l'Ennemi, qui devoit attaquer notre front, trouva des difficultés à l'aborder, parce qu'il y avoit en des endroits des haïes, assez claires pourtant, qui entouroient de petites prairies; desorte que cette lenteur à aborder la ligne par tout son front en même tems, donna à nos Troupes le tems de se former, lorsque l'Ennemi enflé du bon succès de sa gauche contre la Brigade de Bourbonnois, voulut

venir à la charge. Il trouva une si grande résistance de notre part, que non seulement il ne put aborder notre front, mais même il fut contraint de se remettre en arrière, lorsqu'il vit que les Troupes de sa gauche, avoient perdu le terrain du Camp de la Brigade de Bourbonnois.

Ce terrain abandonné par tout le front, donna le moien à notre premiere ligne de s'avancer, & de donner par ce mouvement un espace suffisant à la seconde ligne, pour se former derriere la premiere. Car jusqu'alors nos deux lignes avoient bien été sous les Armes, mais seulement à la tête de leur Camp; desorte que le Camp de la premiere se trouvoit encore tout tendu entre les deux lignes.

Enfin tout le front de l'Armée, qui venoit de se faire un champ de Bataille à la faveur de son feu, s'avança sur l'Ennemi, qui étant mis un peu en désordre par la perte d'hommes qu'il avoit faite, fut rejeté en confusion dans les défilés, dont il étoit sorti pour combattre, & contraint d'abandonner le canon qu'il avoit porté à sa tête, & un champ de Bataille couvert de dix à douze mille morts.

Il est pourtant vrai-semblable de croire, que si la droite de l'Ennemi destinée à attaquer Anghien & notre gauche, ne s'étoit point égarée la nuit dans sa marche, & si elle avoit attaqué la gauche, en même tems que le combat avoit commencé à la droite & au centre, il auroit été bien plus difficile à M. de Luxembourg de soutenir un effort général, depuis la droite jusqu'à la gauche, dans une circonstance aussi imprévûe.

Ce combat est le plus sanglant qui ait été donné de cette Guerre. On ne lui a pas donné le nom de Bataille, quoique de notre part l'Armée fût en Bataille, mais seulement celui de Combat, parce qu'effectivement le front n'a pas chargé en même tems partout, mais successivement. Le récit que je viens d'en faire m'engagera à plusieurs réflexions; les unes regarderont M. le Prince d'Orange; les autres M. de Luxembourg.

Il est certain, qu'il n'est pas possible à un Général de se servir plus avantageusement de la découverte d'un Espion domestique, que M. le Prince d'Orange le fit en cette occasion. Il est certain même, que le dessein de ce Prince étoit grand, & devoit réussir, s'il avoit été aussi vivement exécuté, qu'il avoit été judicieusement conduit au point de de son exécution.

Car enfin M. de Luxembourg n'avoit fait aucune attention aux avis donnés par son Partisan. D'ailleurs tout ce que ce Partisan lui envoia dire se trouvoit si conforme au faux avis, que M. le Prince d'Orange lui avoit fait donner par cet Espion découvert, qu'il ne servit qu'à lui confirmer la fidélité exacte de son Espion, & ne put le mettre en aucune défiance. Ce qui paroissoit d'autant plus raisonnable, que le Partisan qui ne pouvoit voir que ce qui se faisoit à la tête des défilés, & qui ne pouvoit porter sa vûe sur ce qui se passoit à la queue, n'étoit en état d'informer M. de Luxembourg, que de ce qu'il croioit avoir déjà appris par son Espion.

Ainsi donc l'Armée du Roi , avec des défilés fort longs & fort difficiles à passer , commandée par un Général fort vigilant , alloit être surprise dans son Camp , & battuë , si M. le Prince d'Orange avoit , comme je l'ai dit , aussi vivement exécuté , que judicieusement pensé.

Ce Prince ne devoit pas se former , & se mettre en bataille à la sortie des défilés. Comme il marchoit sur plusieurs colonnes , qu'il débouchoit par plusieurs défilés , toutes ces colonnes devoient attaquer le front du Camp qui leur étoit opposé , afin de porter par tout la difficulté de prendre les Armes , & de former un front. Il lui suffisoit que ses colonnes pénétraissent ce Camp , pour mettre le désordre partout , & pour faire prospérer en un moment les efforts , qu'il faisoit faire en colonne par les Troupes de sa premiere ligne.

Voilà comme il devoit se conduire pour l'attaque du Camp avec les Troupes de sa premiere ligne. Celles de la seconde devoient se mettre en Bataille , tant pour soutenir la premiere , qui attaquoit en colonne , que pour montrer à notre Armée ce front prêt à agir , & lui ôter par cette démonstration la pensée de se former derriere le Camp , après l'avoir abandonné par l'impossibilité d'en conserver la tête.

L'attaque d'une Armée entiere surprise dans son Camp doit être exécutée par des colonnes fortes , qui ouvrent , qui pénètrent , & qui séparent le Camp. Cela suffit pour sa destruction. Un Champ de Bataille se trouve ordinairement à la tête du Camp , & presque jamais à sa queue.

Ainsi donc il ne faut pas donner le tems à une Armée , que l'on veut surprendre dans son Camp , de se mettre en Bataille à la tête de son Camp , & il faut l'aborder avec tant de vivacité , qu'on lui ôte la possibilité de se former à sa tête. Cela seul force l'Armée à une fuite honteuse , & en désordre , & à l'abandon de son Artillerie & de tous ses Bagages.

Voilà quelle a été la principale faute commise par M. le Prince d'Orange , dans l'exécution d'un projet , d'ailleurs fort bien concerté , & fort heureusement conduit au point de son exécution.

A l'égard de M. de Luxembourg , il doit être loué de la vivacité avec laquelle il donna ses ordres , pour mettre son Armée en bataille , & remédia au premier désordre de la droite ; de la hardiesse avec laquelle il fit prendre un Champ de Bataille à son Armée , qui n'en avoit point au commencement de l'action , & de la conduite avec laquelle il profita du premier mouvement en arriere qu'il vit faire à l'Ennemi , pour le rejeter dans ses défilés , & le mettre en désordre.

Dans cet exemple je trouve une réflexion générale à faire , utile à tous ceux qui se trouvent chargés des affaires , soit de Guerre , soit de Politique. C'est qu'on doit toujours comparer tous les différens avis , que l'on reçoit sur un même sujet , sans que la prévention de la sûreté de l'un fasse négliger la moindre précaution , pour se garantir contre l'événement , que pourroit avoir celui que l'on aura crû le moins sûr ,

en cas qu'il se trouvât pourtant être le plus véritable.

Quoique de tous les avis, ceux qui viennent d'un correspondant, ou d'un Espion, dont on a souvent éprouvé la fidélité, paroissent devoir être les plus sûrs, il est pourtant possible que ce correspondant, ou cet Espion, qu'on croit le plus fidèle, puisse être double, ou qu'il puisse avoir été découvert, & forcé à donner un faux avis. C'est pourquoi il est toujours prudent, de comparer ensemble tous les avis que l'on reçoit sur un même sujet, & de chercher à s'assurer de la vérité de plusieurs manieres.

Combat du
Spireback en
1692.

En cette même année 1692. il se donna en Allemagne un assez grand combat sur une branche du Spireback, entre un Camp détaché de l'Armée de M. le Maréchal de Lorges, & l'Armée entière des Ennemis.

J'avois eu ordre d'aller prendre le commandement de neuf Bataillons, d'un Régiment de Cavalerie, & d'un Régiment de Dragons détachés de l'Armée, qui étoit à Markeim, & qui sous les ordres de M. de Melac devoient veiller à ce que l'Armée ennemie, campée auprès de Manheim, ne fit pas de pont sur le Rhin. M. de Melac étant tombé malade, notre Général m'ordonna d'aller prendre le commandement de ce Corps.

Lorsque j'arrivai, je trouvai qu'à la faveur d'une cruë du Rhin, l'Ennemi achevoit son pont, entre l'Isle de Santhouen & le Palatinat, sans que M. de Melac en eût eu connoissance; & même qu'il y avoit déjà plus de quatre mille hommes des Ennemis passés. Ce Corps seul étoit supérieur au mien, réduit par la maladie qui s'y étoit mise, à moins de trois mille hommes sous les armes. Je n'eus donc de parti à prendre, que celui de me couvrir de la branche du Spireback qui passe autour de Spire, & d'en donner promptement avis à notre Général, qui étoit à neuf lieues de moi, afin de recevoir ses ordres; & en attendant, de chicaner aux Ennemis le débouché de la digue d'Opau, à laquelle leur pont aboutissoit.

Cela me réussit durant vingt-quatre heures, pendant lequel tems je me retranchai sur le bord du Spireback, par le front que je pouvois occuper. Dans cette disposition j'attendis les ordres de M. le Maréchal de Lorges, & les Ennemis. Les ordres que je reçus de M. de Lorges furent de quitter ce poste, & de me retirer à Philisbourg, d'y passer le Rhin, & de lui aller marquer un Camp pour son Armée.

Il espéroit par ce mouvement de forcer l'Ennemi à repasser le Rhin; mais lorsque je reçus cet ordre, il ne m'étoit plus possible de l'exécuter, parce que l'Armée ennemie entroit dans le Landwert de Spire, & n'étoit plus qu'à une portée & demie de canon de moi.

La lenteur de l'Ennemi à entrer dans le Landwert, & à faire sa disposition pour m'attaquer, fit qu'il ne marcha à moi que sur les quatre heures du soir. Je soutins son feu & ses efforts jusqu'à minuit, qu'il se remit en arriere, laissant mille à douze cens hommes tués sur le front de l'attaque,

Vne Lieue Commune

Ner Hesper

Wangen

Camp des Ennemis

Riviere

La

Colte

L'Armée ennemie en B

Nerwinde

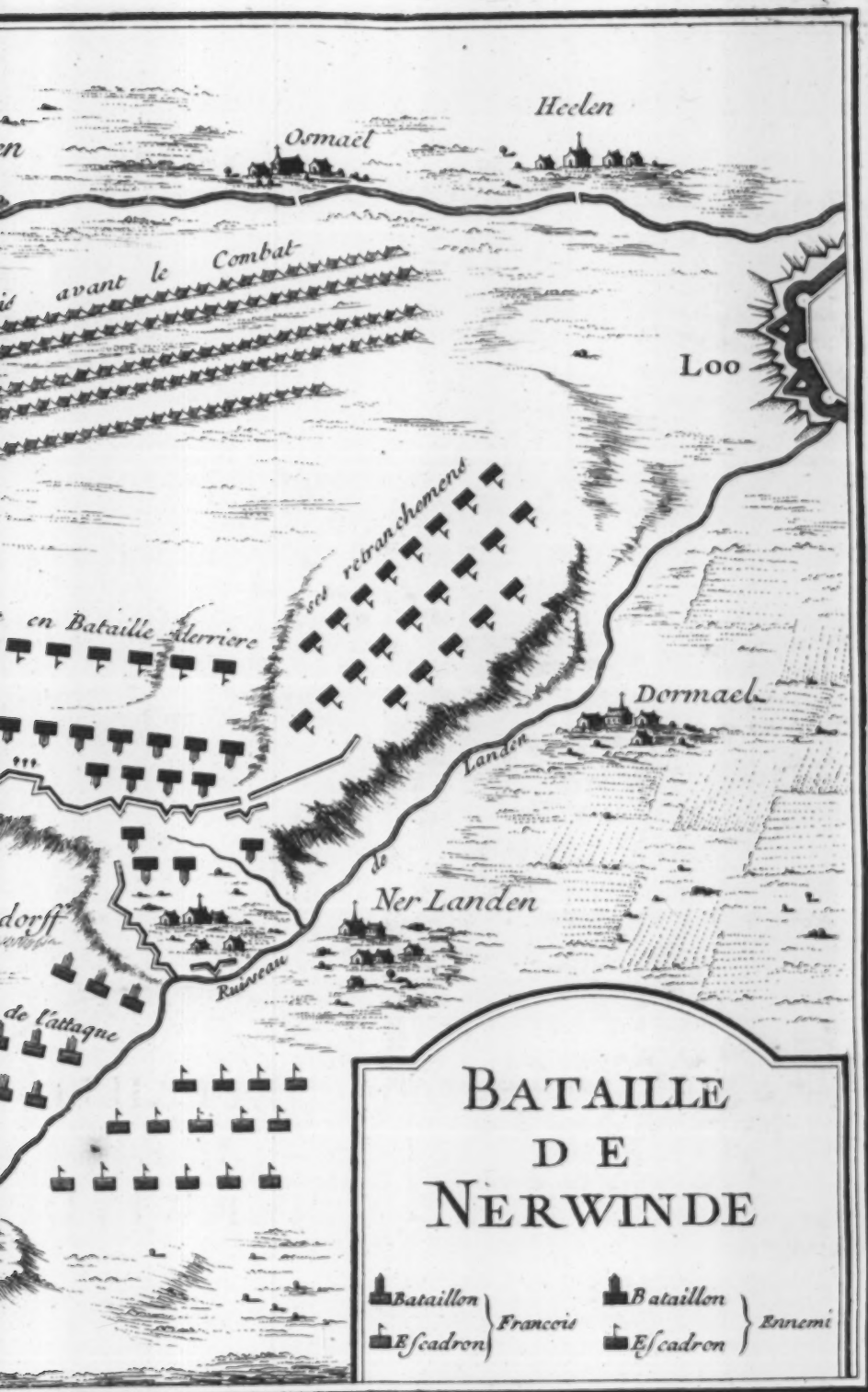
Disposition de l'Armée Francoise

au commencement de l'attaq

Romdorff

Ste Gertrude

Landen



rp[®]

taque, avec fort peu de perte de mon côté, parce que j'étois retranché.

Deux fautes que l'Ennemi fit, sauverent ce foible Corps attaqué par quarante-deux Bataillons & cent Escadrons. La premiere fut sa lenteur à entrer dans le Landwert, & son attention sur le feu de cinq piéces de canon que j'avois. La seconde fut dans sa disposition pour m'attaquer, qu'il n'étendit que contre le front, que je pouvois lui opposer. S'il m'avoit embrassé, comme il le pouvoit facilement faire par sa supériorité, il est certain que j'aurois été accablé en fort peu de tems.

Le récit de ce combat servira d'exemple pour faire connoître, combien grand est le danger que court un petit Corps, qu'on laisse trop long-tems exposé à portée d'une Armée supérieure.

J'étois retenu par les ordres de M. le Maréchal de Lorges, & lorsque je reçus de lui celui de me retirer à Philisbourg par la petite Hollande, l'Ennemi étoit trop proche de moi, pour le pouvoir exécuter. J'avois trois lieues de plaine à passer près d'une Cavalerie de cent Escadrons, qui m'auroit taillé en piéces dans ce trajet.

L'année 1693. me fournit les réflexions à faire sur la Bataille de Nerwinde. Comme j'ai déjà parlé ailleurs de cette action, dans les réflexions sur les matieres des Chapitres précédens, je ne dirai ici que ce qui convient au Chapitre des Batailles.

Bataille de
Nerwinde en
1693.

L'Ennemi à la premiere vûe de la Cavalerie de l'Armée du Roi auroit dû, s'il n'avoit point voulu combattre, quitter son Camp, & mettre la Getthe devant lui. Il avoit plus de tems qu'il ne lui en falloit, pour faire avec sûreté ce mouvement; mais il crut pouvoir rendre son poste si bon, que M. de Luxembourg n'oseroit l'y attaquer.

Voici quelle fut la disposition de M. le Prince d'Orange. Il retrancha le front de son Camp où il le crut nécessaire; il mit de l'Infanterie dans le Village de Nerwinden, qui fut aussi retranché. Ce Village se trouvoit dans son centre, & par le derriere il tenoit à sa ligne d'Infanterie, & au retranchement par les flancs, de sorte qu'il ne pouvoit être embrassé. M. le Prince d'Orange occupa à sa gauche le Village de Romsdorff sur le bord du ruisseau de Landen; il retrancha aussi la tête de ce Village, qui par le flanc tenoit au retranchement. Sa droite étoit appuyée à la Getthe, & couverte depuis cette rivière jusqu'à Nerwinden d'une forte haie, qu'on ne pouvoit passer qu'en défilant un à un. Tout le front étoit couvert de plus de cent piéces de canon.

La disposition de M. de Luxembourg fut telle que je vais le dire. Ce Général, comme je l'ai déjà fait remarquer, étoit arrivé à la vûe du Camp ennemi sur les trois heures après midi, seulement avec son aile droite de Cavalerie; le reste de l'Armée ne put arriver que depuis ce tems-là jusqu'à minuit. M. de Luxembourg ne laissa pas de s'avancer avec sa Cavalerie, jusqu'à la hauteur du Village de Ste. Gertrude, où le front de la plaine étant assez serré, il y plaçoit les Troupes

sur plusieurs lignes, à mesure qu'elles arrivoient.

Les quatre premiers Bataillons qui arriverent, furent employés à chasser les détachemens de l'Armée ennemie, qui occupoient Landen, qui se trouvoit un peu à la tête de la gauche du Camp de l'Ennemi, & qui devoit le lendemain, jour de la Bataille, être la droite de l'Armée du Roi, lorsqu'elle marcheroit à l'Ennemi.

Cette premiere faute que fit M. le Prince d'Orange, en ne soutenant point ce Poste, & en l'abandonnant trop facilement, donna le moien à M. de Luxembourg de placer pendant la nuit plus de quarante Bataillons entre Landen & Romsdorff, & à la gauche de Landen, devant la gauche de l'Ennemi, dont la Cavalerie de l'aîle gauche n'ayant pas assez de terrain sur le front, ni même de fond pour se placer derriere l'Infanterie retranchée, fut obligée de se mettre en potence, la droite au dessus de Romsdorff, & la gauche sur Loo, faisant tête au ruisseau de Landen.

Cette disposition particuliere de la gauche de l'Ennemi, dont je n'ai point parlé, en disant qu'elle étoit la générale pour son front, rendit cette aîle inutile pendant la Bataille, comme je le dirai dans la suite.

Voilà quelle fut la disposition de l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi pour l'attaque du lendemain.

La Cavalerie de la droite étoit, comme je l'ai dit, restée à la hauteur du Village de Ste. Gertrude, & les seize Escadrons de Dragons de la droite resterent pendant la nuit à la droite de Landen, & furent avant que le combat commençât, placés au-dessus de ce ruisseau, vis-à-vis de l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi, tant pour la contenir, que pour chercher des passages sur le ruisseau, & agir contre le flanc de l'Ennemi, si l'occasion s'en présentoit.

Le centre où M. de Luxembourg, manque de front, s'étoit pendant la nuit placé sur onze lignes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, fut par ce Général ébranlé entre cinq & six heures du matin, par un mouvement en avant si beau & si sçavant, que sa marche à l'Ennemi forma son ordre de bataille sur deux lignes; ce qui fut exécuté sous le feu du canon de l'Ennemi, qui avoit commencé à tirer à quatre heures & un quart du matin.

L'Infanterie de la gauche des premiere & seconde lignes fut destinée pour l'attaque du Village de Nerwinden, & l'aîle gauche de Cavalerie se plaça en s'étendant vers la Getthe devant la droite de l'Ennemi, avec ordre de pénétrer la haïe, que j'ai dit qui couvroit un peu de loin la droite de l'Ennemi, & de charger la Cavalerie de cette aîle, en cas qu'elle pût se former en dedans de la haïe, & suivant qu'elle verroit que l'attaque du Village de Nerwinden prospereroit; parce qu'il auroit été impossible à notre Cavalerie d'occuper ce terrain en dedans de la haïe, tant que l'Ennemi auroit été le maître de ce Village.

Voilà quelle fut la disposition générale des deux Armées, au moment qui précéda la Bataille. Elle fait voir que du côté des Ennemis, quoique leur Armée fût en bataille derriere des retranchemens, cependant ce front retranché nous réduisoit à des points d'attaque, préalables à celle de tout le front ; c'étoient les Villages de Nerwinden & de Romsdorff, excédans le front retranché, qui ne pouvoit être abordé, sans essuier en flanc le feu de ces deux Villages.

Ainsi donc avant que de combattre l'Ennemi par tout son front, il falloit lui avoir fait abandonner les deux Villages, & par conséquent il falloit encore que l'Armée du Roi essuiât tranquillement le feu du canon de l'Ennemi, & celui du front du retranchement, au moins jusqu'à ce que le Village de Nerwinden fût emporté, & que les fronts de l'Armée pussent s'avancer au front du retranchement, pour l'attaquer en même tems.

Le combat commença sur les six heures du matin par l'attaque du Village de Nerwinden, qui fut emporté en peu de tems. Mais comme l'ordre que M. de Luxembourg avoit donné, pour que sa droite attaquât le centre & la gauche de l'Ennemi, dans le moment que l'on verroit prospérer l'attaque du Village de Nerwinden, ne fut point exécuté par le Général qui commandoit la droite de l'Armée du Roi, les Troupes qui étoient entrées dans Nerwinden un peu trop en désordre, & qui n'avoient pas eu la précaution de se placer dans tout le travers du Village du côté de l'Ennemi, en furent chassées par l'Infanterie ennemie de la gauche, qui se déposa du front du retranchement, pour aller faire cette attaque.

Ce mouvement étoit vû de toute notre droite, & il fut proposé au Général qui la commandoit d'en profiter, en faisant sur le champ attaquer ce front, qui venoit d'être dégarni en partie de l'Infanterie, qui avoit marché pour reprendre Nerwinden. Ce fut en vain que cette proposition fut faite, quoique ce mouvement & cette attaque eussent vraisemblablement décidé du gain de cette Bataille dès ce moment même.

L'Infanterie de l'Armée du Roi qui avoit été chassée de Nerwinden, s'étant rétablie de son désordre, ce Village fut une seconde fois attaqué, & emporté par M. de Luxembourg. Mais les Troupes ne purent encore s'y maintenir, parce que ceux qui les commandoient, ne sçurent pas se mieux placer dans le Village, qu'ils l'avoient fait la première fois, & furent une seconde fois rechassés par la même Infanterie de la gauche des Ennemis, qui s'étoit encore déplacée pour marcher à cette attaque ; ce qu'elle fit aussi impunément que la première fois.

Par ce que je viens de dire il est aisé de comprendre, que si le Général de la droite de l'Armée du Roi avoit ces deux fois exécuté les ordres de M. de Luxembourg, & avoit fait attaquer la gauche & le front du retranchement, dans le tems qu'il voioit que l'Ennemi le

dégarnissoit, il est certain que non seulement la Bataille de Nerwinden auroit duré cinq ou six heures de moins, mais qu'elle auroit infiniment moins coûté d'hommes.

Dans cet état M. de Luxembourg, qui n'étoit pas homme à se rebuter par ces deux attaques malheureuses, vint lui-même prendre à sa droite une partie de l'Infanterie qui y étoit, & la maison du Roi. Avec ces troupes fraîches il attaqua une troisième fois Nerwinden, & l'emporta.

Les Ennemis qui deux fois avoient impunément dégarni leur gauche pour reprendre Nerwinden, en furent punis cette troisième fois. Le Général de la droite aiant marché lui-même avec les troupes que M. de Luxembourg étoit venu prendre, j'eus seul pour commander la droite, que je mis d'abord en disposition d'attaquer la gauche de l'Ennemi, dès qu'il m'en fourniroit l'occasion. C'est ce qu'il ne manqua pas de faire, en déplaçant encore son Infanterie, même plutôt qu'il n'avoit fait les deux premières fois, parce qu'il voioit que M. de Luxembourg avoit attaqué le Village avec un plus grand nombre de troupes.

Je laissai donc marcher l'Infanterie ennemie, jusqu'à ce que je la jugeai hors de portée de revenir à son retranchement, avant qu'il pût être abordé par l'Infanterie du Roi. Je chargeai de cette attaque le Marquis de Créqui, & je me mis à la tête de la Cavalerie de la droite, que je menai à l'endroit du front de l'Ennemi, qui n'étoit fermé que par des chariots d'Artillerie mis en travers.

L'Infanterie ennemie de la gauche, qui étoit en marche pour aller soutenir Nerwinden, voiant toute la droite de l'Armée du Roi en mouvement vers le front du retranchement, & jugeant que l'Infanterie qui y étoit restée, ne seroit pas capable de soutenir l'effort de celle du Roi, voulut revenir à son poste; mais elle n'en eut pas le tems, parce qu'il se trouva abordé par l'Infanterie que le Marquis de Créqui y avoit conduite. Ainsi cette Infanterie ennemie, qui étoit de neuf bataillons, se forma en bataillon carré, pour résister à la Cavalerie, avec laquelle j'étois entré dans les retranchemens.

Mais dans ce moment la destruction de ces neuf bataillons ne faisoit pas mon objet principal. L'endroit par où j'avois forcé le retranchement étoit le plus élevé du Camp de l'Ennemi, d'où je voiois au-dessous de moi que M. le Prince d'Orange faisoit marcher toute sa droite, pour s'attaquer Nerwinden, ignorant encore que toute sa gauche étoit forcée.

Je mis donc la Cavalerie en Bataille, faisant tête au flanc de M. le Prince d'Orange, pour le charger, en cas qu'il s'avançât à Nerwinden. M. de Luxembourg à qui j'avois fait sçavoir que toute la droite étoit maîtresse de la gauche du Camp des Ennemis, fit en même tems faire un grand effort à toute sa gauche & à son centre, & se forma entre Nerwinden & le front de l'Ennemi, qui se trouvant trop serré par un recou-

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 325

de de la Getthe, fut aisément débordé par notre gauche, & entièrement taillé en pièces, ou noyé dans la Getthe. Ainsi toute la droite & le centre de l'Ennemi furent entièrement battus.

La Cavalerie ennemie de la gauche, qui n'avoit pas eu de place sur le front de la ligne, avoit été mise, comme je l'ai dit, en potence, faisant tête au ruisseau de Landen. Dès qu'elle vit l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi maîtresse du retranchement, elle ne songea qu'à se retirer à Loo; ce qu'elle fit assez paisiblement, parce qu'elle se trouvoit éloignée du lieu, où le fort de l'action venoit de se passer. Elle ne pouvoit même faire mieux, parce qu'elle n'avoit pas assez de terrain pour faire un mouvement, qui pût la mettre en état de charger de front les troupes de notre droite, qui avoient forcé le retranchement.

Ce fut ainsi que se termina la Bataille de Nerwinde, dans laquelle les Ennemis perdirent plus de dix-huit mille hommes, tués ou pris, cent quatre pièces de canon, & un nombre prodigieux d'Officiers, de Drapeaux, & d'Etendarts.

Il me paroît à propos de dire ici une raison particuliere, qui fut en partie cause de ce que l'Infanterie du Roi, deux fois maîtresse de Nerwinden, ne put s'y maintenir; c'est que dans ce pais-là les païsans dans les Villages, au lieu de haïes, séparent leurs héritages par de petits murs de terre, d'environ cinq pieds de haut & d'un pied d'épais, & que l'Infanterie qui abordoit en même tems les avenues retranchées & baricadées du Village, & ces petits murs qui se trouvoient sur la campagne, se resserroit sur l'Infanterie qui avoit chassé l'Ennemi des avenues retranchées, pour entrer avec elle dans le Village, & qu'ainsi elle ne pouvoit plus l'Ennemi que par un front, qui n'avoit d'étendue que la largeur de la rue, sans penser qu'il lui fût capital, pour se procurer un front, de démolir ces petits murs de terre, qui auroient pû l'être dans un moment du côté par où on avoit attaqué, & sans songer à border d'Infanterie ces petits murs, du côté par lequel le Village tenoit à la ligne, pour faire un front au moins égal à celui de l'Ennemi, lorsqu'il revien droit attaquer le Village; ce qui étoit pourtant bien aisé à penser, puisqu'on voioit toute la ligne d'Infanterie de l'Ennemi placée à portée de revenir au Village; desorte qu'effectivement lorsque l'Ennemi revint attaquer le Village, il aborda lui-même ces petits murs, qu'il ne trouva pas garnis de Troupes, en même tems qu'il abordoit l'avenue du Village, qu'il avoit eû soin d'ouvrir de son côté. Ainsi il se trouvoit un front pour son attaque, plus étendu que celui que notre Infanterie occupoit pour sa défense.

Les Ennemis de la gloire de M. de Luxembourg ont dit fort mal-à-propos, que ce Général auroit pû sur le champ profiter de cette grande Victoire plus qu'il ne le fit. Je renvoie à ce que j'ai dit ailleurs, pour en faire connoître l'impossibilité, cette discussion n'étant pas du sujet de ce Chapitre.

Le récit de cette grande journée me servira donc à faire voir, qu'une Armée quoique bien retranchée par son front, & avec ses ailes couvertes, peut être attaquée, & battue par une Armée égale; parce que les mouvemens de l'Attaquant sont libres, son front sans embarras, & que souvent l'Attaqué n'a pu se donner assez de fond, & le faire occuper par un nombre de troupes suffisant, pour résister à celui par lequel il est attaqué.

En ce cas ses ailes couvertes l'embarrassent, plus quelles ne lui servent, puisqu'elles restent sans action, par le manque de terrain pour faire leurs mouvemens. Cet Ennemi retranché n'ayant pas assez de fond, pour placer toutes ses troupes sur plusieurs lignes, assez distantes les unes des autres, pour se pouvoir procurer une liberté entière dans leurs mouvemens, se trouve obligé à mettre des Troupes en potence, lesquelles lui deviennent inutiles pour son front, dont elles ne peuvent réparer le désordre, parce qu'elles ne peuvent présenter un front capable de charger avec succès un Ennemi, qui a mis en désordre les Troupes qui gardoient le front retranché.

Ainsi dès que son front est ouvert, & que l'Ennemi qui l'a abordé peut s'y maintenir un peu de tems, il est certain qu'il faut qu'il perde de son terrain intérieur; ce qui le mettant dans l'impossibilité de faire ses mouvemens, il faut de nécessité que le désordre de la tête se communique au reste de l'Armée, sur laquelle tombe ce premier front en désordre, & sans terrain pour se réformer, ou pour donner à la seconde ligne un espace libre, pour se porter en avant sur l'Ennemi.

Bataille de la
Marfaille en
1693.

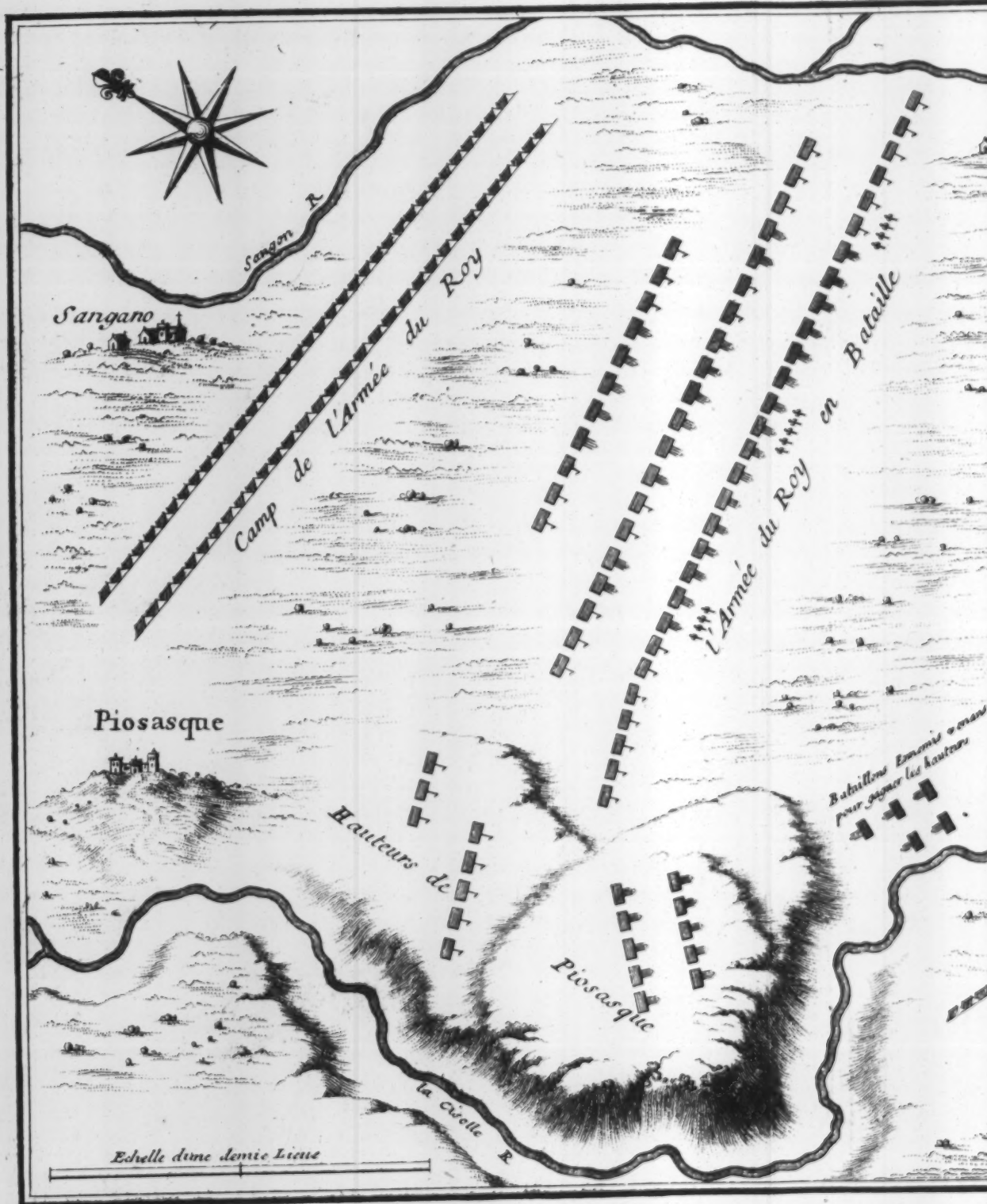
Cette même année 1693. me fournit encore des réflexions à faire sur la Bataille de la Marfaille, gagnée en Piémont par l'Armée du Roi, commandée par M. le Maréchal de Catinat.

M. le Duc de Savoie avoit poussé ce Général jusqu'au fond de la vallée de Pragelas. Il avoit ensuite pris le fort de Ste. Brigide au-dessus de la Citadelle de Pignerol. Il avoit bombardé la place, & se préparoit à l'assiéger dans les formes.

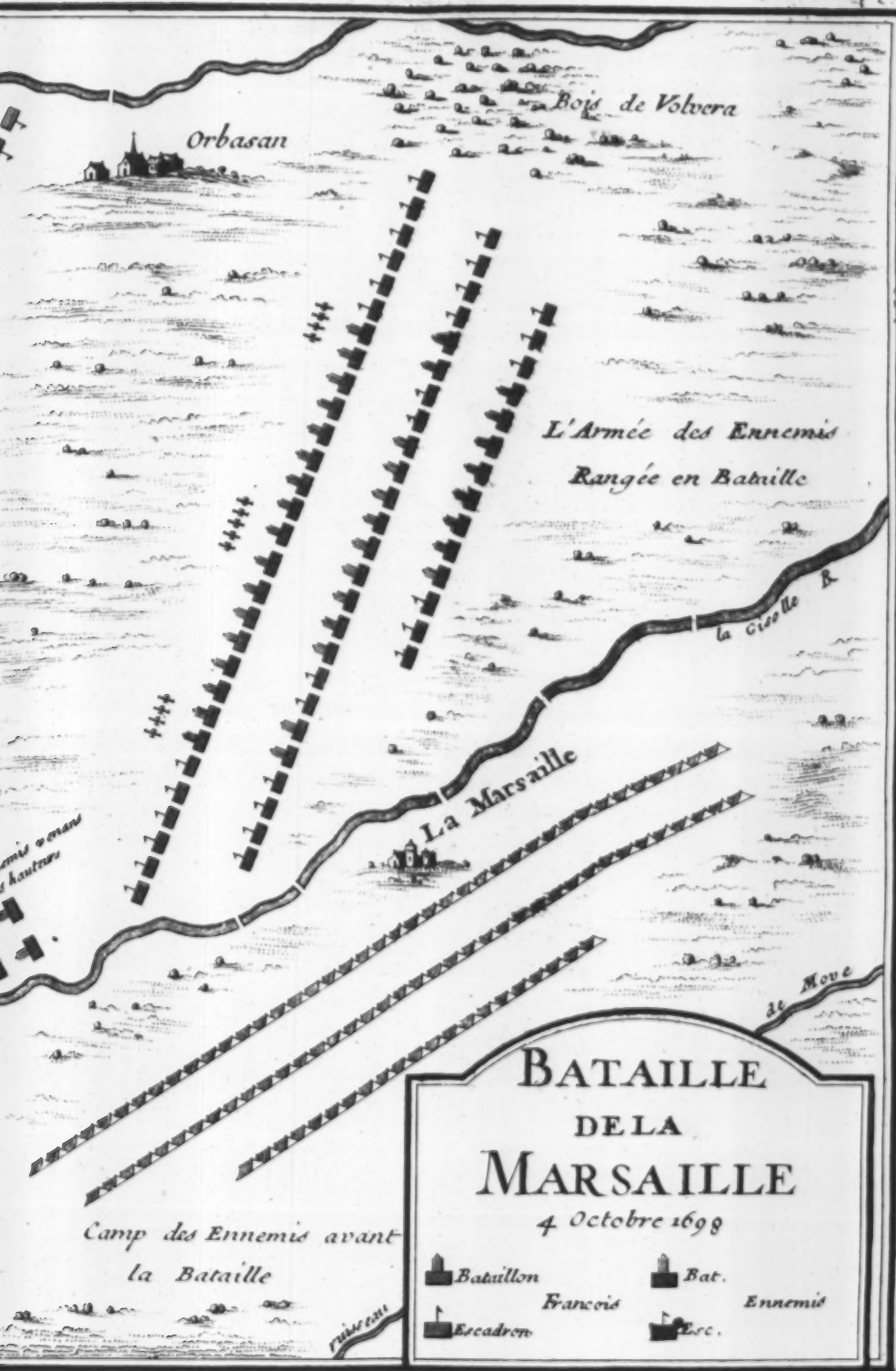
M. de Catinat auroit peut-être pu s'opposer aux entreprises de ce Prince avec le Corps d'Infanterie qui étoit à ses ordres, fort supérieur à celui de M. le Duc de Savoie, si son plan général de défensive avoit été différent de ce qu'il étoit; mais comme je ne parle ici que des Batailles, je n'entrerai pas dans cette discussion, en ayant parlé ailleurs.

Je dirai seulement, que dans la circonstance présente M. de Catinat n'avoit pas assez de Cavalerie, pour entrer dans la plaine de Piémont, & y combattre M. de Savoie, pour lui faire abandonner son dessein sur Pignerol. Il attendit donc dans la situation où il s'étoit mis, que la Cavalerie détachée de l'Armée d'Allemagne pour le venir joindre, fût arrivée.

Par la situation de M. de Savoie on voit, que M. de Catinat ne pouvoit plus assembler sa Cavalerie que dans la vallée de Suze, & déboucher ensuite par Rivoli, pour marcher à l'Ennemi. M. de Savoie qui



Drouillard Sculp



rp®

se faisoit un capital de tenir Pignerol ferré du côté du Pragelas, & qui étoit résolu de combattre l'Armée du Roi, en cas qu'elle marchât à lui par le côté du Piémont, laissa paisiblement déboucher M. le Maréchal de Catinat de la vallée de Suze.

Cette première faute de ce Prince étoit fort grande. Car il laissoit placer l'Armée du Roi entre son Armée & Turin; & par conséquent, supposé que M. de Catinat eût pû faire vivre son Armée quelque tems où elle étoit, il est certain que pendant tout ce tems-là M. de Savoie n'auroit rien pû tirer de Turin, ni du Piémont.

Mais comme ce Prince croïoit battre, au lieu qu'il fut battu, il comptoit qu'il détruiroit totalement l'Armée du Roi, qui n'auroit de retraite après le combat qu'à Suze; & qu'après la Bataille gagnée, en faisant prendre le revers de cette vallée par Cumiane & Javen à toute son Infanterie, il empêcheroit que les débris de l'Armée ne pussent se rassembler à Suze, prendroit cette place dès qu'il se présenteroit devant, poursuivroit l'Armée jusques dans la Savoie, après quoi la prise de Pignerol lui seroit sûre. Le projet étoit bon s'il avoit réussi, mais sujet à de trop grands inconvéniens, s'il ne réussissoit pas.

La seconde faute que fit M. de Savoie, fut celle de quitter trop tard le voisinage de Pignerol; de sorte qu'il ne put venir au devant de l'Armée du Roi qu'à Marfaglia, entre les ruisseaux de la Cisola & de Non, qui dans cette saison sont presque à sec.

L'avantage que ce Prince crut avoir trouvé dans cette disposition, étoit qu'il prenoit son champ de Bataille de manière, qu'en cas qu'il fût battu, il pouvoit se retirer au Pô du côté de Ville-Franche & de Saluses, & que si au contraire il battoit l'Armée du Roi, il se trouvoit à portée de faire passer, comme je viens de le dire, une partie de son Infanterie par Cumiane & Javen, pour achever de détruire l'Armée du Roi dans sa retraite par la vallée de Suze.

Cette disposition fait voir que M. de Savoie abandonnoit les hauteurs de Piosasc, où il auroit pû appuier sa gauche, en relevant sa droite vers le Sangon, de sorte que sa gauche se trouva sans protection, & que sa droite ne fut appuïée qu'aux petits bois de la Volvera, où il avoit jetté quelques Bataillons, & ces bois à proprement parler n'étoient que des broussailles, pénétrables même à la Cavalerie.

Par l'abandon des hauteurs de Piosasc, l'Armée du Roi eut le moïen d'étendre sa droite jusqu'au pied des hauteurs, & de déborder ainsi la gauche de l'Ennemi, par où son désordre commença, & se communiqua ensuite aisément au centre. La gauche & le centre se reploïant sur la droite, il fut facile à l'Armée du Roi de s'avancer sur le terrain du champ de Bataille de l'Ennemi, & de le lui faire abandonner.

Dans cet exemple de la première espèce des grandes actions, qui sont

celles où les deux Armées sont en Bataille, & se chargent de front par tout, je trouve plusieurs réflexions à faire, les unes sur la manière de combattre, les autres sur le choix du lieu où l'on veut combattre, & enfin sur les raisons pour combattre.

Sur la manière de combattre, je dirai qu'il est essentiel à un Général, qui veut recevoir la Bataille de son Ennemi, de le forcer au moins de la lui donner avec tous les défavantages, qui se peuvent trouver à l'attaque d'une Armée bien postée.

Si M. le Duc de Savoie avoit appuié sa gauche aux hauteurs de Piosasc, comme je l'ai dit, il est certain que M. de Catinat auroit trouvé beaucoup plus de difficulté à battre son Armée, parce que ç'auroit été un préalable à M. de Catinat de déposter l'Infanterie ennemie de cette hauteur; ce qui auroit pû être fort difficile par la nature du terrain, élevé & difficile à déborder en se soutenant sur la hauteur.

Sur le choix du lieu où l'on veut combattre, je dirai que si M. de Savoie s'étoit avancé avec toute son Armée au débouché de la Vallée de Suze, il auroit été impossible à M. de Catinat de s'étendre dans la plaine devant ce Prince, pour le combattre. A la vérité par ce mouvement M. de Savoie s'éloignoit de Pignerol, & laissoit M. de Catinat le maître de porter son Infanterie à cette Place, par les cols qui sont entre la Vallée de Suze & le Pragelas; mais dans le fond qu'est-ce que cela auroit produit? Il auroit été absolument impossible à la Cavalerie de l'Armée du Roi, de subsister dans la Vallée de Suze, & elle auroit été contrainte de repasser incessamment en Savoie, & en Dauphiné.

Ainsi puisque le siège de Pignerol n'étoit pas encore formé, il n'y avoit aucun inconvénient pour M. de Savoie de s'éloigner de cette Place, pourvu que cet éloignement lui produisît un avantage capable de détruire l'Armée du Roi, ou au moins de mettre par le manque de subsistances, M. de Catinat dans l'impossibilité de se rapprocher une seconde fois de lui avec sa Cavalerie.

Ainsi donc M. le Duc de Savoie, en s'éloignant de Pignerol, n'abandonnoit point une entreprise formée, & ne faisoit que la remettre à un tems plus favorable.

Sur les raisons pour combattre, je dirai que M. de Savoie n'en a eu en cette occasion aucune de celles, que j'ai dit être les véritables & bonnes raisons, qui doivent porter un Général, à chercher les occasions de combattre son Ennemi.

Ce Prince n'a été porté à donner la Bataille à la Marsaglia que par présomption, & enflé de quelques succès heureux, qu'il avoit eus la Campagne précédente, & dans le commencement de celle-ci. Il a cru qu'il battoit l'Armée du Roi, & que la battant à la Marsaglia, ainsi engagée dans la plaine, il détruiroit l'Infanterie, avant qu'elle pût avoir trouvé sa retraite à Suze, où elle n'oseroit même se rassembler sous la

la protection de cette Place, dont la Ville ne valoit rien, & le Château étoit trop petit pour la contenir.

Il crut aussi que la Cavalerie, en cas qu'elle pût rentrer dans la Vallée de Suze, ne pourroit s'y arrêter & repasseroit en Savoie & en Dauphiné, après quoi il prendroit Pignerol en fort peu de tems avec une partie de son Infanterie, & passeroit avec toute son Armée, pour la faire hiverner jusques dans Lyon & Grenoble.

Voilà comme M. de Savoie a pensé, lorsqu'il a donné la Bataille de la Marfaille; d'où je conclus, que toutes les fois qu'un Général s'écarte des principes & des bonnes règles, il risque de manquer son projet, qui pour n'être point judicieusement concerté, le jette dans de grands inconvéniens pour la suite.

L'on a reproché à M. le Maréchal de Catinat de n'avoir pas assez profité d'une victoire aussi complète, de n'avoir pas pris Coni, & fait hiverner l'Armée du Roi dans la plaine de Piémont. Comme je ne serois pas dans cette Armée je ne dirai sur ce sujet que ce que j'en ai appris, qui est, que l'on n'a point administré à ce Général les munitions de Guerre & de bouche nécessaires, pour exécuter le Siège de Coni, & pour faire subsister l'Armée au-delà des monts. Ainsi il se pourroit, que ce ne seroit pas un reproche équitable à faire à M. le Maréchal de Catinat.

Jusqu'à présent j'ai eu à faire remarquer bien plus de fautes faites par les Généraux de nos Ennemis, que par ceux que le Roi a employés dans le commandement de ses Armées. Il n'en sera pas de même pour ce qui me reste à dire sur la discussion des Batailles, ou grands combats, qui se sont donnés depuis le commencement de cette Guerre. Tous leurs événemens malheureux ne peuvent raisonnablement être attribués, qu'à ceux qui ont été chargés en chef de la conduite des Armées; ce qui sera aisément prouvé par la manière dont ils se sont conduits, tant avant, que le jour même de ces grandes actions.

La première action de la Guerre qui a commencé en 1701. est de la seconde espèce. C'est celle du combat de Carpi donné en Lombardie. Le hazard seul fut cause, que son événement ne fut pas entièrement décisif contre les deux Couronnes, pour la Guerre d'Italie dans son commencement. Pour prouver cette vérité, il est nécessaire de dire, quel étoit le projet de cette Guerre de notre part, & ce qui s'étoit passé avant cette journée.

Le Plan général que le Roi se fit, pour soutenir la Guerre en faveur de la Monarchie d'Espagne, dévolue à Philippe V. contre l'Empereur, & tous ses Alliés, étoit d'une Guerre défensive, comme je l'ai dit ailleurs. Ainsi M. le Maréchal de Catinat, à qui le commandement de l'Armée d'Italie fut donné, eut des instructions pour sa conduite, qui le gênèrent trop dans ses premiers mouvemens. Il ne lui avoit

Combat de
Carpi en
1701.

pas été permis de s'opposer au débouchement de l'Armée de l'Empereur à la sortie du Trentin. Cette Armée étoit commandée par M. le Prince Eugène ; * de sorte que ce Prince se trouvoit avec toute son Armée, dans la plaine de Veronne, en-delà de l'Adige, * sans qu'il eût été permis à M. de Catinat de s'y opposer, sur les terres de la République de Venise au-delà de cette rivière.

On voit par ce récit, que M. le Prince Eugène se trouvoit en Italie avec une Armée puissante, à l'entrée de laquelle il auroit été facile de s'opposer avec apparence d'un succès heureux. M. le Maréchal de Catinat étoit en-deçà de l'Adige avec toute son Armée. Ses ordres lui défendoient le premier acte d'hostilité. Ainsi il voioit défilier devant ses yeux l'Infanterie de l'Armée de l'Empereur, qui descendoit les montagnes, pour s'approcher de l'Adige auprès de Veronne, sans oser s'y opposer.

L'Armée du Roi étoit séparée en plusieurs Corps. Une partie de l'Infanterie occupoit le poste de Rivoli sur le bord de l'Adige, au-dessus de Veronne, & poussoit des postes sur le mont Baldo, pour empêcher seulement, que l'Ennemi ne prît sa marche entre le Lac de Guardia & l'Adige, & ne se portât d'abord auprès de Peschiéra & du Mincio. La plus grande partie de la Cavalerie, & le reste de l'Infanterie, étoient vis-à-vis de Veronne. Par cette 1^{re}. disposition M. le Maréchal de Catinat crut s'opposer également aux premiers efforts de M. le Prince Eugène, soit que son dessein fût de porter son Armée d'abord à Peschiéra, soit que ce Prince voulût passer l'Adige à Veronne, ou sur des ponts proche de cette Place ; car on ne pouvoit douter, que la neutralité des Venitiens ne fût entièrement favorable à l'Empereur.

On ne croioit pas d'ailleurs, que dans le commencement de la révolution d'Espagne, le Milanès fût bien disposé pour son nouveau Roi. C'est ce qui fit imaginer, qu'il suffisoit d'empêcher, que l'Armée de l'Empereur n'y pût entrer ; ce que l'on croioit opérer, en retenant cette Armée de l'autre côté de l'Adige.

Cette premiere disposition ne dura guere, parce que M. le Prince Eugène s'étendit le long de l'Adige, au-dessous de Veronne jusques vis-à-vis de l'Abadia. M. de Catinat s'étendit aussi de son côté, & porta sa droite jusqu'à S. Pierre de Laigniago, & à Carpi, sans diminuer pourtant le Corps d'Infanterie qu'il avoit à Rivoli, parce que M. le Prince Eugène avoit aussi laissé de l'Infanterie vis-à-vis de Rivoli, qui paroissoit toujours vouloir passer l'Adige en cet endroit.

On sçait que l'Adige qui coule au Midi depuis sa source jusqu'au Pô, un peu au-dessus de Veronne, tourne tout à coup au Levant. Il est donc aisé de voir, que M. le Prince Eugène ainsi étendu, pouvoit être ensemble en bien moins de tems que M. de Catinat, qui avoit bien plus de chemin à faire pour se rassembler.

Aussi ce Prince se servit-il de cet avantage, pour faire passer une partie de son Armée au-dessous de l'Abadia, pendant qu'il laissoit encore à M. de Catinat les attentions du côté de Rivoli. Après cela ce Prince mit ce Corps assez en force pour à l'aide du pais fort coupé, qui est entre l'Adige & le Pô, ne pas craindre ce quartier trop foible de Carpi, ni celui de saint Pierre de Laigniago, où étoit M. de Tessé avec la plus grande partie de la Cavalerie, comme dans un centre à se pouvoir porter également à Carpi, & du côté de Veronne, suivant qu'il en seroit besoin.

Cette seconde disposition de M. le Maréchal de Catinat ne m'a jamais paru bonne. Son Armée étoit trop séparée. Je suis persuadé, qu'on ne peut efficacement s'opposer à un Ennemi, qui est, ou qui peut être ensemble, en moins de tems qu'on ne peut en avoir pour se rassembler, en se séparant soi-même, & que l'on court toujours risque d'avoir des quartiers battus, quand on se sépare ainsi.

Tout ce que je viens de dire de ces premiers mouvemens, qui ne sont pas du sujet de ce Chapitre, & qui ont même été traités ailleurs, n'est que pour faire connoître, que ce fut véritablement cette séparation de l'Armée du Roi, qui fit concevoir à M. le Prince Eugène le dessein de la battre en détail.

Pour y parvenir, ce Prince crut qu'il falloit donner à M. de Catinat de nouvelles attentions, sans pourtant lui ôter celles, qu'il continuoît d'avoir du côté de Rivoli & de Veronne. Pour cela M. le Prince Eugène avança un Corps de Troupes jusqu'au Pô, vis-à-vis Ferrare, & fit travailler à un pont sur cette riviere; comme s'il eût eu dessein de faire passer son Armée dans l'Etat de la Mirandole, & dans le Modenois, dont on sçavoit que le Prince étoit affectionné à la Maison d'Autriche. Il fit même passer quelque Cavalerie sur un pont volant, laquelle se montra aux portes de Ferrare. Ce mouvement engagea M. de Catinat à s'étendre encore plus qu'il ne l'étoit, & à faire passer un Corps d'Infanterie sur le pont du Pô, qu'il avoit dans le Seraglio. Ce Corps vint occuper le poste de la Stellata, presque vis-à-vis M. le Prince Eugène.

Ce fut ce tems, que ce Prince jugea favorable à l'exécution de son projet, de battre l'Armée du Roi en détail. Il marcha à Carpi avec un Corps de Troupes, & fit marcher M. le Prince de Commerci avec un plus gros Corps de Cavalerie, pour pénétrer entre Carpi & l'Adige, dans le même tems qu'il pourroit avoir forcé le quartier de Carpi; après quoi ces deux Corps joints auroient aisément pû battre M. de Tessé, qui étoit à saint Pierre de Laigniago, ce qui achevant de séparer le Corps qui étoit * le long de l'Adige, & à Rivoli, de celui qu'on avoit posté * à la Stellata, & à portée de notre pont du Pô, il étoit sûr que toute l'Armée du Roi se seroit trouvée battue

en détail. Dès lors le Milanès & l'Italie auroient été perdus. Voilà l'effet qu'auroient produit les mouvemens de M. le Prince Eugène, dont M. de Catinat n'avoit pas pénétré la vûë, prise sur la disposition trop étendue qu'il avoit donnée à son Armée.

Tout sembloit concourir de notre part, à rendre l'exécution de ce grand projet facile & sûre. M. de Catinat avoit continuellement pris pour vraies, toutes les fausses attentions que M. le Prince Eugène lui avoit données. Nous étions séparés en sept ou huit Corps, pendant que M. le Prince Eugène, qui paroissoit être séparé aussi-bien que nous, ne laissoit pas de s'être ménagé les moiens de se rejoindre en deux Corps, supérieurs à ceux que l'on auroit pû lui opposer.

Les Elemens seuls nous furent favorables, & empêcherent ce jour-là la ruine entiere de l'Armée du Roi. Un orage prodigieux, qui survint au moment que M. le Prince Eugène commença sa marche, rendit le pais par lequel la colonne de M. le Prince de Commerci devoit passer, si impraticable pour la Cavalerie, qu'elle fut obligée de prendre un détour de plus de cinq lieuës, pour arriver à son rendez-vous, entre Carpi & l'Adige; desorte que le quartier de Carpi fut attaqué & battu par M. le Prince Eugène, sans que la colonne de M. de Commerci y parût.

Ainsi le quartier de saint Pierre de Laigniogo eut le tems de recueillir les débris du quartier de Carpi; de monter à cheval; de lever son Camp, & de se reploier sur les autres quartiers voisins du Mincio, en abandonnant Rivoli, & les bords de l'Adige.

Quoique ce grand projet n'ait pas eu tout le succès, que son auteur en devoit raisonnablement espérer, puisqu'il ne produisit qu'un fort léger combat à Carpi, il n'en doit cependant pas être moins admiré par ceux qui sçavent la guerre. Il y faut remarquer un dessein capablement conçu, & sagement conduit, par des mouvemens couverts de démonstrations différentes du véritable objet, mais pourtant si apparentes, & si propres à persuader, que le Général opposé, & attentif a continuellement pris le faux apparent pour le vrai, quoique toujours à portée de pouvoir distinguer le véritable d'avec l'apparent.

Ce combat quoique fort peu considérable pour la perte des hommes, ne laissa pas de produire des effets remarquables. Les Troupes du Roi ne purent se rassembler qu'auprès du Mincio, parce que toute l'Armée de l'Empereur passa l'Adige sans perte de tems. On ne put même se tenir que peu de jours en-delà du Mincio, parce que M. le Prince Eugène passa cette riviere auprès de Monzabano; & l'on fut contraint de se retirer derriere l'Oglio & l'Adda, pour empêcher l'Ennemi d'entrer dans le Milanès par le Bressan; parce que dans ce commencement on craignoit une révolution entiere dans cet Etat, où il n'y avoit que des Troupes Espagnoles & Italiennes. Ainsi M.

le Prince Eugène resta le maître de tout le país entre l'Adige & l'Adada, à la réserve de Mantouë, où on laissa une forte garnison.

J'ai dit ci-dessus, que M. le Maréchal de Catinat avoit été dans sa premiere disposition trop gêné par les ordres de la Cour, & qu'il ne lui avoit pas été permis de s'opposer à M. le Prince Eugène, lorsque son Armée débouchoit du Trentin, pour entrer dans l'Etat de Venise.

Cette premiere faute, qui constamment étoit fort grande, par rapport au plan général de la guerre, ne peut donc être attribuée à ce Général. Mais aussi peut-on lui pardonner, de n'avoir pas réfléchi avec attention sur les premiers mouvemens de M. le Prince Eugène, après que ce Prince eut fait passer l'Adige à une partie de son Armée, laissant l'autre vis-à-vis de Rivoli & de Veronne ? Ce raisonnement même, qui l'auroit conduit à pénétrer le véritable dessein de son Ennemi, me paroît fort simple, & ne consistoit que dans la position des deux Armées. Voici comme il devoit être fait.

Le véritable dessein de M. le Prince Eugène ne peut plus être de passer l'Adige avec toute son Armée, au-dessus de Veronne, pour chercher à s'approcher du Milanès par le côté du Bressan, puisqu'il a passé cette riviere avec une partie de ses Troupes, au-dessous de l'Abadia, & qu'il s'est même étendu jusqu'au Pô, parce qu'il ne pouvoit plus tenter ce passage de l'Adige au-dessus de Veronne, qu'avec un Corps peu considérable, tel qu'est celui qu'il a laissé à portée de Veronne ; par conséquent quand le Corps que je laisserai à Rivoli, seroit inférieur à celui qui lui fera opposé, l'Ennemi ne sera pas pour cela en état de forcer ce poste, que je puis même accommoder avant que je m'y sois posté avec de nouvelles Troupes, pour le forcer à abandonner ce dessein. Ainsi il est inutile de garder au poste de Rivoli, un Corps d'Infanterie aussi considérable, que celui que j'y ai laissé ; & il est plus à propos de porter une partie de cette Infanterie au quartier de la droite de l'Armée, puisque c'est un país coupé, où l'Infanterie conviendra.

L'Ennemi ne peut tenter de passer l'Adige entre Veronne & l'Abadia, parce que tous les bords de cette riviere sont gardés, & qu'il ne pourroit tenter d'y faire un pont, sans que j'en eusse assez tôt connoissance, pour m'y opposer. Ainsi lorsque je vois, que M. le Prince Eugène commence à s'étendre le long de l'Adige, au-dessous de Veronne, je ne dois pas craindre, que son véritable dessein soit de faire des ponts sur cette riviere, & de la passer devant moi, tant qu'il laisse vis-à-vis de Rivoli une partie de son Infanterie.

Puis donc que ce Prince a passé l'Adige au-dessous de l'Abadia, & qu'il est de sa personne avec la plus grande partie de son Armée entre l'Adige & le Pô, il ne peut plus avoir que deux vûes, celle de donner des attentions fort éloignées les unes des autres, pour parvenir

à séparer l'Armée du Roi, & agir contre la partie la plus foible; ou celle de passer le Pô, entrer dans le Modenois, & dans cette situation tenter une révolution dans le Roïaume de Naples.

De ces deux vûes de l'Ennemi la plus raisonnable à lui donner, après la discussion que je viens de faire, est celle de croire, que M. le Prince Eugène cherche à agir contre les quartiers trop foibles de la droite de l'Armée du Roi. Ainsi donc ce sont ces quartiers-là, où il faut que je me mette en force par un Corps d'Infanterie, parce que c'est un pais où elle servira avec succès.

Je dois même me déterminer d'autant plutôt à ce parti, que si effectivement M. le Prince Eugène songeoit à passer le Pô dans ce commencement de Campagne, ce qui n'est pas raisonnable à penser, tant qu'il y aura une Armée en-delà de l'Adige, au-dessus de Veronne, il faut toujours que le quartier de Carpi, & ceux qui sont derriere, soient en force, pour s'opposer à la réunion de la partie de l'Armée ennemie qui est en-delà de l'Adige, avec celle qui a passé cette riviere.

Je n'ai point fait ce raisonnement depuis le combat de Carpi. Des gens dignes de foi pourroient dire, que plusieurs jours avant ce combat j'ai improuvé cette disposition de l'Armée du Roi, par les conséquences que je craignois qu'elle n'eût; & je ne repete ici ce que j'ai dit dans ce tems-là, que pour apprendre, que lorsqu'on est chargé d'observer les mouvemens de son Ennemi, & qu'on est obligé de se régler sur ce qu'il fait, il faut soigneusement & avec application examiner à fonds jusqu'aux moindres circonstances de ses mouvemens, se mettre à sa place pour penser, comme s'il connoissoit parfaitement notre disposition, & les avantages qu'il peut tirer de ses défauts. Quand on se conduit de cette maniere à la guerre, on donne difficilement dans les panneaux qui sont tendus, même par un Ennemi capable.

Combat de
Chiari en
1701.

Le second événement de cette Campagne en Italie, est celui du combat de Chiari, qui est de la seconde espèce des grandes actions.

Nous étions dans cette occasion les Attaquans d'un poste accommodé, & préparé par l'Ennemi à la tête de son Armée, & que nous n'avions même pas reconnu; circonstance bien remarquable, pour faire voir l'inutilité de cette entreprise, quand même elle auroit pû être exécutée avec un succès heureux: voici le fait.

M. le Duc de Savoie étoit Généralissime des Armées des deux Couronnes; & ce n'est pas sans fondement que l'on a crû que dès ce tems là, ce Prince étoit d'intelligence avec M. le Prince Eugène, auquel il faisoit sçavoir toutes les dispositions & les mouvemens de notre Armée.

Comme la Cour n'étoit pas contente de M. le Maréchal de Cati-

nat, tant à cause de ses premières dispositions, qui avoient attiré l'affaire de Carpi, qu'à cause de ses marches précipitées, pour se venir mettre derrière l'Oglio & l'Adda, le Roi envoya M. le Maréchal de Villeroi, pour prendre le commandement de son Armée de Lombardie. Ce Général voulut à son arrivée se signaler par quelque exploit, qui remît le cœur aux Troupes, que les marches en arrière de M. de Catinat avoient un peu découragées. Quoique M. de Catinat lui eût communiqué les justes sujets qu'il avoit eû de se défier de la probité de M. le Duc de Savoie, ce nouveau Général ne laissa pas de concerter avec ce Prince le dessein d'attaquer le petit Corps d'Infanterie, que l'Ennemi avoit dans Chiari, à la tête de son Camp.

Ce projet étoit d'autant plus vain, & inutile à exécuter, que sa réussite n'auroit produit aucun avantage à l'Armée dans la circonstance présente. M. le Prince Eugène fut bien tôt averti de notre dessein, & de notre disposition. Sur ces connoissances il se prépara à nous en rendre la tentative sanglante; en quoi il réussit parfaitement. Nous y perdîmes beaucoup de monde; & après nous être opiniâtrés, autant que M. de Savoie le jugea nécessaire pour augmenter notre perte, il fallut enfin se retirer, sans avoir eû pendant que le combat dura, un seul instant, où l'on pût croire que l'événement en seroit heureux, tant M. le Prince Eugène s'étoit bien préparé.

Je ne crois pas devoir oublier ici une circonstance bien remarquable, qui m'a été dite par des personnes présentes à ce combat. C'est que M. de Savoie se comporta pendant toute l'action avec une valeur distinguée, & qui seule auroit été capable de servir de preuve de la droiture de son cœur, si l'on n'en avoit eû d'ailleurs de convaincantes de sa perfidie, & de sa trahison.

De ces deux actions de Carpi & de Chiari, qui se sont suivies, je tirerai des réflexions opposées. Dans le projet de Carpi tout étoit grand de la part du Général ennemi, & portoit, par la sagesse de sa disposition, à la décision d'une Guerre en sa naissance, qui auroit dû être comme impossible à commencer; & cela par la seule supériorité de génie de M. le Prince Eugène sur M. de Catinat.

Dans celui de Chiari tout étoit petit de la part de M. le Maréchal de Villeroi, puisque la possession du Poste de Chiari ne pouvoit le conduire à rien de considérable, pas même à la possibilité de le garder, après s'en être rendu maître, parce qu'il étoit trop près du front du Camp ennemi.

Ainsi donc M. le Prince Eugène par l'enlèvement du seul Poste de Carpi, s'ouvroit un chemin vrai-semblablement sûr, pour la ruine de toute l'Armée des deux Couronnes, & pour la conquête de toute l'Italie; & c'est ce qui s'appelle penser avec profondeur d'esprit; & M. de Villeroi par l'attaque du Poste de Chiari, ne pensoit à se procurer

aucun avantage solide, pour éloigner M. le Prince Eugène de la frontiere du Milanès, ni même pour se procurer aucune aisance, qui lui fût nécessaire.

Combat du
Croftolo en
1702.

Le Combat de Cavalerie, donné l'année suivante 1702. auprès du Croftolo en Lombardie, est encore de la seconde espèce des grandes actions. M. de Vendôme commandoit l'Armée du Roi sous le Roi d'Espagne, qui y étoit en personne.

Après la levée du blocus de Mantouë par ce côté-ci du Pô, & la prise de Bersel, l'Armée des deux Couronnes marchoit en avant vers le bas-Pô, pour ôter à M. le Prince Eugène la communication qu'il s'étoit établie avec le Modénois & la Mirandole, par les ponts qu'il avoit sur le Pô, & par un Poste qu'il avoit à Revere.

Ce Prince qui étoit dans le Seraglio avec son Armée, avoit détaché trois mille chevaux, qui s'étoient avancés jusqu'au Croftolo. Les bords de cette riviere, ou torrent, étoient difficiles & escarpés. Ainsi l'Officier Général qui commandoit ce Corps de Cavalerie, crut pouvoir y tenir de trop près devant l'Armée qui marchoit en avant, comme je viens de le dire. Cette imprudence donna le tems de visiter les bords du Croftolo, au-dessous du front de cette Cavalerie. On trouva un endroit praticable; on y passa; & ce Camp fut entièrement battu.

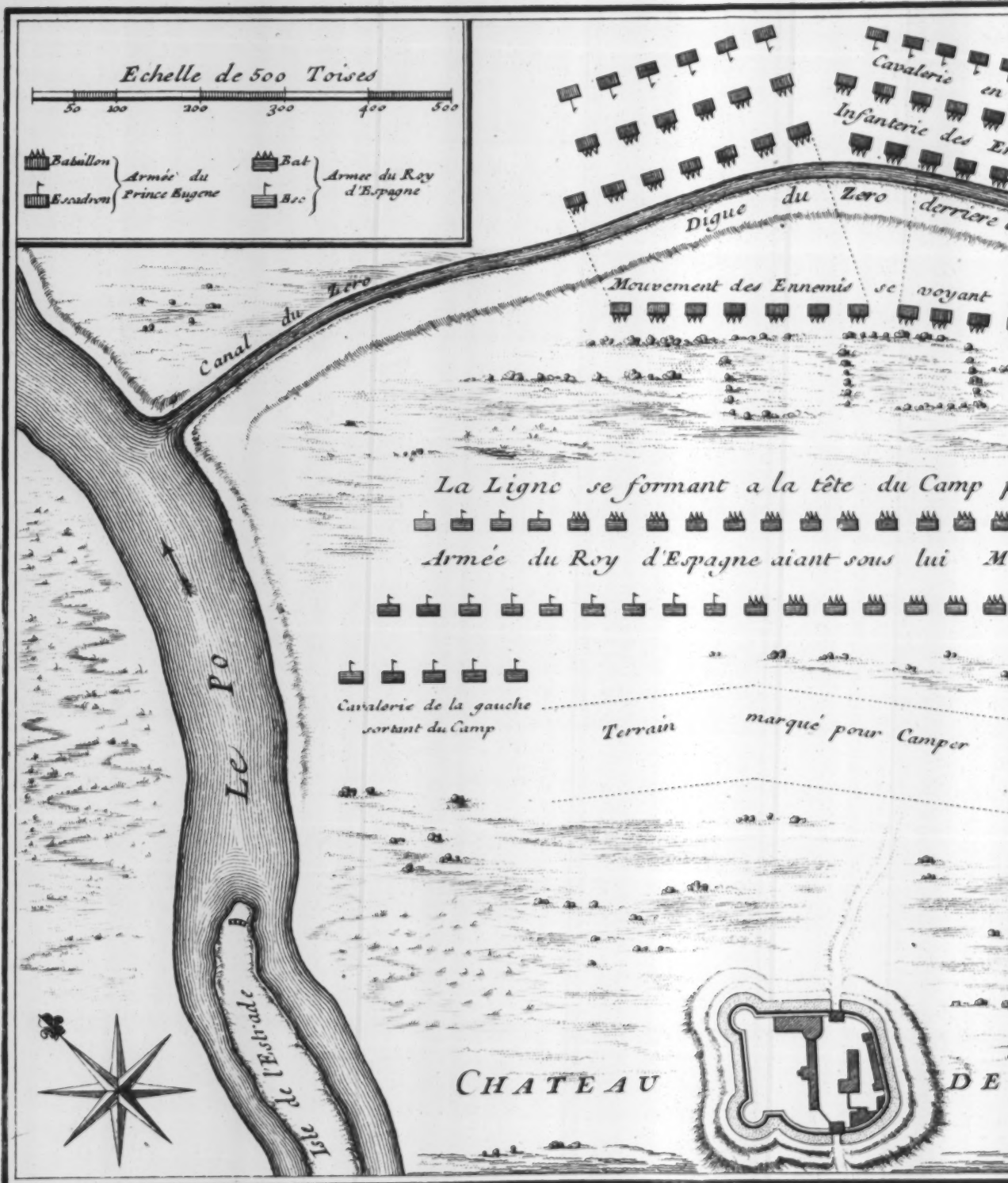
Il n'y a rien eu de remarquable dans cet événement. La seule réflexion à faire sur ce sujet n'est qu'une répétition de ce que j'ai dit, du risque que court un Corps inférieur, lorsqu'il veut tenir de trop près devant une Armée qui marche à lui; parce que le plus petit engagement qu'il a la témérité de prendre avec un Ennemi supérieur, se communique en un instant à tout son Corps, par la vivacité de l'Attaquant; après quoi la fuite même ne peut plus le dégager.

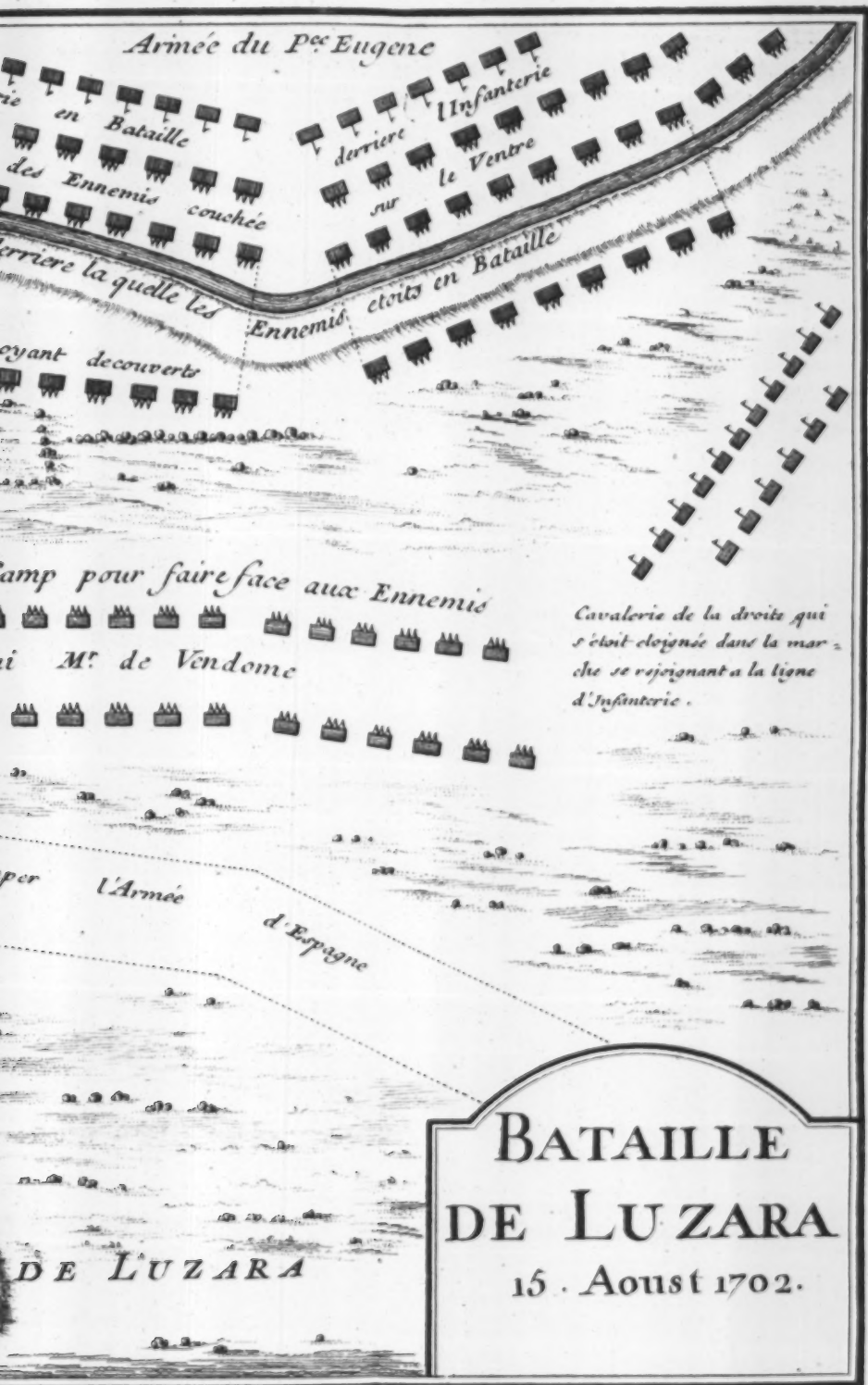
Bataille de
Luzara en
1702.

La Bataille de Luzara, donnée en Lombardie peu de jours après le combat du Croftolo, est une action de la premiere espèce. Quoique les deux Armées ne se soient pas chargées par tout leur front, elles étoient toutes deux en Bataille. Le Roi d'Espagne y étoit en personne; & l'Armée étoit commandée sous lui par M. de Vendôme.

Après le combat du Croftolo, l'Armée du Roi marcha à Luzara, & aux ponts que les Ennemis avoient sur le Pô, à dessein de leur ôter toute communication avec le Mirandolois & le Modénois. Comme il y avoit plusieurs petites rivières, & Naviles à passer, on fit cette marche avec assez de précaution dans son commencement. On marchoit sur autant de colonnes qu'il avoit été possible de le faire, & il y avoit un Corps de Cavalerie commandé, pour précéder la marche de l'Armée, & l'avertir de ce qu'il verroit.

On n'avoit point d'avis que M. le Prince Eugène eût fait aucun mouvement, & on le croïoit dans le Seraglio, comme il y étoit, lorsqu'on





Armée du P^e Eugene

Infanterie

le Ventre

derrière la quelle les Ennemis étoient en Bataille

croyant découverts

Camp pour faire face aux Ennemis

M^r de Vendôme

Cavalerie de la droite qui s'étoit éloignée dans la mer, che se rejoignant à la ligne d'Infanterie.

per l'Armée

d'Espagne

BATAILLE DE LUZARA

15. Aoust 1702.

DE LUZARA

rp®

qu'on s'étoit approché de lui par le côté de Mantouë. Cependant ce Prince avoit passé le Pô avec la plus grande partie de son Armée, & il étoit entre le Zero & le Pô, si bien couvert de la digue du Zero, qu'on n'eut aucune connoissance du voisinage de son Armée; parce que dans la fin de la marche, l'Officier qui commandoit le Corps de Cavalerie, qui précédoit l'Armée, n'avoit point porté sa curiosité jusques sur cette digue du Zero, derriere laquelle toute l'Armée de l'Empereur se trouvoit en bataille: négligence trop grande, & qui doit au moins à l'avenir servir d'instruction, pour ne plus tomber dans un pareil inconvénient.

Lorsque l'Armée du Roi, qui marchoit, & qui étoit par conséquent encore en colonne, fut prête à entrer dans son Camp auprès de Luzara, elle se trouva sous le feu de l'Infanterie ennemie, qui étoit en bataille dessous le revers de la digue, & qui n'eut qu'à monter sur la digue pour faire son feu. Il fallut donc en arrivant sur le terrain du Camp, se former & combattre.

Plusieurs haïes se trouverent entre le front de l'Armée & la digue, enforte qu'il étoit impossible que les lignes pussent s'aborder de front. L'Ennemi hazarda pourtant en plusieurs endroits de marcher à nos Bataillons, mais ce fut sans succès.

A notre droite, la Cavalerie trouva un país plus ouvert; aussi y eût-il quelques charges, mais de peu de conséquence, parce que l'Ennemi vit que l'attaque du front ne lui réussiroit pas, & que la Cavalerie de la droite, qui dans sa marche s'étoit trouvée un peu trop éloignée de la marche des colonnes d'Infanterie, avoit dans ce tems-là repris son terrain, & formé sa ligne à ladroite de l'Infanterie.

Ainsi cette journée se passa, sans avantage marqué de part ni d'autre sur le Champ de Bataille. Notre Armée se campa pourtant à la portée du canon de celle des Ennemis, sans la voir, parce qu'elle étoit derriere la digue; & retrancha son Camp, parce qu'elle vouloit prendre Luzara & Guastalla, qui étoient derriere la gauche de l'Armée du Roi, & que l'on prit effectivement. Ce qui ne laisse pas de marquer un avantage décidé, puisque l'Ennemi qui resta dans son Poste, ne tenta rien les jours suivans pour sauver Guastalla.

Ce projet de M. le Prince Eugène étoit beau, & il ne lui a manqué que le bonheur d'être exécuté aussi heureusement, qu'il avoit été judicieusement concerté. Ce n'a même été qu'un hazard, que M. le Prince Eugène ne pouvoit prévoir, qui a sauvé l'Armée du Roi dans cette occasion, & qui mérite d'être sçu.

L'Armée de l'Empereur étoit, comme je l'ai dit, cachée derriere la digue du Zero, & M. le Prince Eugène qui n'avoit pas été découvert par le Corps de Cavalerie, qui devoit précéder la marche de l'Armée, parce qu'il s'étoit arrêté à la hauteur du front du Camp, sans

porter ses attentions plus loin, se trouvoit ainsi à portée de l'Armée du Roi, sans qu'elle le sçût. Ce Prince compta donc que l'Armée du Roi, en arrivant sur son terrain, poseroit les armes, & se camperoit, après quoi la Cavalerie iroit au fourage, & l'Infanterie à la paille & à l'eau; & qu'ainsi prenant ce tems favorable, pour marcher de front au Camp de l'Armée du Roi, dont il étoit fort près, il en prendroit toutes les armes aux faisceaux, & une partie des chevaux au piquet; ce qui auroit en un moment produit la perte entière de toute l'Armée.

Ce projet se trouvoit au point d'être exécuté, & M. le Prince Eugène n'attendoit que ce moment heureux, lorsque le hazard seul fut cause que ce Prince fut découvert assez à tems, pour y porter remède, & avant que l'Infanterie se fût écartée.

Voici quel fut ce hazard. La digue du Zero n'est pas droite, parce qu'elle sert à contenir les eaux dans ce canal, qui va du Pô au-dessus du Seraglio au Pô du côté de Revere, & qu'elle suit les niveaux de la terre pour le cours des eaux. Dans quelques endroits du front du Camp, cette digue s'en trouvoit si proche, qu'un Aide-Major ne crut pas pouvoir mieux placer la Garde de son Camp, qu'en la portant sur cette digue. Ce fut donc en conduisant cette Garde, que cet Officier monta sur la digue, par simple curiosité de voir le país au-delà de la digue. Il y vit toute l'Infanterie ennemie sur le ventre contre le revers de la digue, & la Cavalerie en Bataille derriere l'Infanterie. Cette découverte donna sur le champ l'allarme sur toute la ligne, qui eut assez tôt pris les armes, pour s'opposer à un Ennemi, qui avoit, comme je l'ai dit, entre lui & le Camp, un país couvert de haïes à passer, & qui l'obligeoit à défilér. L'Ennemi découvert ne laissa pas de marcher en avant, espérant de mettre du désordre en assez d'endroits du front de la ligne, pour en pouvoir profiter; mais comme je l'ai dit, son espérance fut vaine, & il ne put en aucun endroit parvenir jusqu'au front du Camp.

Ce récit me fournit plusieurs remarques importantes à faire. La première est, qu'un Général ne doit jamais marcher, ni faire aucun mouvement, sans avoir examiné tous les moïens de faire cette marche, ou ce mouvement, avec toutes les précautions requises. M. de Vendôme marchoit vers un Ennemi sage, vigilant, & habile, & qui par la situation du país pouvoit lui ôter la connoissance d'un mouvement. Il ne devoit donc pas suffire à M. de Vendôme, de commencer sa marche avec attention; il la falloit finir de même; & le plus circonspect de ses Officiers Généraux ne l'étoit pas trop, pour être chargé du commandement du Corps, qui devoit non seulement éclairer la marche de l'Ennemi, mais assurer son Camp, jusqu'à ce que les Gardes fussent postées, & même les fourageurs revenus. Cela ne se trouva pas ainsi; car lorsque l'Armée du Roi arriva sur le terrain, où l'on avoit résolu de la faire camper, ce Corps détaché ne se trouvoit point avancé, & n'a-

voit pas pensé à visiter la digue, ni le terrain qui étoit au-delà.

La seconde remarque à faire est, qu'une Armée qui arrive sur le terrain de son Camp, ne doit pas poser les armes, que les Gardes ne soient posées & assurées, principalement lorsque le pais qui est à la tête du Camp, n'a point été visité, & bien reconnu.

La troisième remarque est, qu'une Armée peut être surprise, en arrivant dans son Camp, lorsque l'Ennemi a pu faire un mouvement pour s'en approcher, qui n'ait pu être connu, & que la nature du pais lui a fourni un terrain, à la tête ou sur les flancs de l'Armée, derrière lequel il ait pu se cacher.

Ainsi il ne faut, ni marcher sans précaution, ni camper sans avoir reconnu les environs du Camp, parce qu'il ne faut pas combattre sans y être préparé, ou sans avoir eu le tems de se préparer à combattre; Ce qui seroit arrivé à Luzara, si le hazard dont j'ai parlé, n'avoit point fait découvrir l'Ennemi.

On a donné le nom de Bataille à l'action qui s'est passée à Fridlinghen, quoiqu'à proprement parler ce soit plutôt un grand combat d'Infanterie & de Cavalerie, puisque ces deux Corps ont combattu séparément. Voici comme cette action s'est passée.

Bataille de
Fridlinghen
en 1702.

M. de Villars ayant été détaché de l'Armée principale du Roi en Alsace, pour veiller avec un Corps de Troupes à la conservation de l'ouvrage, que l'on avoit rétabli pour couvrir le pont d'Huningue, que les Ennemis paroissent vouloir attaquer, campoit en-deçà d'Huningue, à portée de protéger l'ouvrage extérieur, & de profiter du décampement de l'Ennemi, s'il lui en donnoit occasion.

L'Armée ennemie étoit campée dans la plaine, qui est entre le Rhin & la montagne, vis-à-vis l'ouvrage qui couvroit le pont. Sa gauche proche du territoire de Bâle, & sa droite s'étendant vers le Village de Fridlinghen, au-devant duquel il avoit une grosse redoute, construite depuis la Guerre, pour la sûreté du pais contre les partis de la Garnison d'Huningue.

Dans cette disposition de part & d'autre, M. de Villars étoit attentif, sur la maniere dont l'Ennemi décamperoit, lorsqu'il se retireroit, pour aller prendre ses quartiers d'hiver. L'Ennemi donc presumant que lorsqu'il voudroit décamper, il pourroit faire ce mouvement, sans craindre d'être suivi dans sa retraite, & qu'il pourroit être assez tôt hors de portée, pour n'avoir pas à appréhender, qu'une Armée qui avoit le Rhin à passer sur un seul pont, pût être assez diligente, pour troubler son arriere-Garde, se négligea dans la sûreté à prendre en décampant. Il crut pouvoir en quittant son Camp, séparer son Infanterie de sa Cavalerie. Il fit marcher son Infanterie par le derrière de son Camp, sur les hauteurs par lesquelles il lui vouloit faire prendre sa marche; & sa Cavalerie marcha par sa droite, pour entrer dans le défilé

de Fridlinghen, au-devant duquel défilé étoit la redoute, dont j'ai parlé.

Dès le commencement de ce mouvement, qui se faisoit à la vûe de M. de Villars, ce Général avoit donné ses ordres, pour faire passer le Rhin à l'Armée du Roi; ce qui fut exécuté avec toute la diligence possible. Quand l'Armée fut passée, il la partagea pour marcher à l'Ennemi, comme il avoit vû partager la marche de l'Ennemi pour sa retraite.

L'Infanterie sous la conduite de M. Desbordes marcha devant elle, à la hauteur par laquelle l'Infanterie ennemie prenoit sa marche, qui négligeant de revenir s'opposer à celle du Roi, qui avoit beaucoup de peine à monter, trouva peu après son arriere-Garde approchée, par la vivacité même trop grande de la marche de notre Infanterie, qui fut obligée de s'arrêter pour reprendre haleine.

Si l'Ennemi dans ce tems-là avoit marché à nos Bataillons, fort essouffés & en désordre, il y a beaucoup d'apparence qu'il auroit eu de l'avantage sur notre Infanterie. Mais M. de Villars, qui avec beaucoup de raison craignit cet inconvénient, s'y porta de sa personne, & fit prendre le tems à son Infanterie de se former. Ces deux Corps ne se chargerent pourtant point en ligne. Notre Infanterie suivit de près la retraite de celle de l'Ennemi, sans pouvoir l'engager à combattre de front. Ainsi on ne peut pas dire qu'elle ait été battue en cette occasion.

Le combat de la Cavalerie fut beaucoup plus décidé, par la faute de l'Officier qui commandoit celle de l'Ennemi, & par la sagesse & la capacité de M. de Maignae, qui commandoit celle du Roi.

Comme la conduite de cet Officier Général dans cette occasion, m'a paru fort judicieuse & fort sensée, j'en ferai un détail exact, qui pourra peut-être un jour servir d'instruction à mon fils.

J'ai dit que la plaine, où l'Armée ennemie étoit campée, s'étendoit jusqu'au Village de Fridlinghen, dont le passage faisoit un défilé considérable, & qu'au-devant de ce défilé il y avoit une redoute, où l'Ennemi avoit du canon, & un poste d'Infanterie.

L'Officier Général qui commandoit la Cavalerie ennemie, en se mettant en marche, crut qu'il auroit le tems de faire passer le défilé à sa Cavalerie, avant qu'elle pût être jointe par la notre, qui n'avoit pas encore achevé de passer le pont du Rhin; mais il fut trompé par la vivacité de notre marche, qui fut telle, que l'Ennemi fut obligé de faire ressortir ce qui étoit entré dans le défilé, & de se mettre en bataille, pour recevoir notre Cavalerie, qui s'avançoit pour le charger. Cette Cavalerie ennemie, en se formant, auroit pû appuier sa droite à la redoute, & sa gauche pouvoit être couverte par un pais serré, & impraticable à la Cavalerie, qui se trouvoit au pied de la hauteur, par laquelle l'Infanterie ennemie marchoit.

Dans cette disposition l'Ennemi pouvoit être en bataille sur trois ou quatre lignes, & recevoir la charge de notre Cavalerie, dont la gauche auroit essuié le feu de l'Infanterie & du canon de la redoute, avant que de pouvoir charger. Mais M. de Maignac, par un mouvement d'un Officier expérimenté & habile, sçut déranger la disposition dans laquelle l'Ennemi auroit pû se mettre, & l'engagea à perdre son avantage. Prêt à charger, il feignit de craindre de s'engager, & fit repasser sa premiere ligne dans les intervalles de la seconde, comme s'il avoit voulu se retirer avec précaution, & sans combattre.

L'Ennemi présomptueux, & supérieur, prit ce mouvement de M. de Maignac pour un effet de sa crainte, d'entrer en engagement avec un Ennemi dont il n'avoit eu dessein que de troubler la retraite, en trouvant sa tête engagée dans le défilé; & perdant par cette présomption l'avantage de sa disposition, il marcha en avant, en s'ouvrant pour faire entrer ses lignes redoublées dans sa premiere & seconde lignes.

Ce mouvement ne pouvoit se faire sans danger, si près d'un Ennemi qui cherchoit à combattre. Aussi M. de Maignac en profita-t-il avec beaucoup de capacité. Il prit le moment du dérangement de l'ordre de bataille de l'Ennemi, qui en étendant sa droite, venoit de perdre l'avantage de la protection du feu de la redoute; & il le chargea si à propos, dans le tems qu'il n'étoit point en bataille, qu'il renversa la premiere ligne sur les autres, qui n'étoient pas encore formées, & le jeta en confusion dans le défilé, sans crainte du feu de l'Infanterie de la redoute, qui ne pouvoit plus le diriger sur nous, parce qu'elle auroit également tiré sur ses propres Troupes mêlées avec les nôtres, dans le tems que l'on auroit pû essuier ce feu en flanc.

Du récit de la Bataille de Fridlinghen, il en faut tirer une réflexion, opposée à celles que j'ai faites sur la Bataille de Luzara; & dire qu'une Armée peut aisément être battue, quand elle décampe à portée de son Ennemi, & quand elle croit pouvoir marcher en arriere, sans avoir pris les précautions requises en pareil cas.

Car il est certain que si l'Infanterie ennemie, au lieu de se remonter sur les hauteurs précisément derriere son Camp, avoit occupé celles qui étoient sur sa droite, à portée de protéger la Cavalerie, jusqu'à ce que son arriere-Garde eût été entièrement entrée dans le défilé de Fridlinghen, la gauche de la Cavalerie se trouvant ainsi protégée par l'Infanterie de l'Armée, & la droite par la redoute, il auroit été impossible à la Cavalerie de l'Armée du Roi d'entrer en action contre celle de l'Ennemi.

Si même l'Infanterie ennemie, au lieu de prendre sa marche par les hauteurs pour sa commodité, avoit décampé avant le jour, & avoit pris sa marche par le pied de la montagne, à la gauche du défilé de Fridlinghen, il est certain que l'Infanterie de l'Armée du Roi n'auroit pas

eût assez de tems pour la joindre , & qu'ainsi toute cette Armée se seroit paisiblement retirée.

Ainsi donc la présomption de l'Ennemi , par le mouvement en avant que sa Cavalerie voulut faire, & sa négligence dans les précautions à prendre pour décamper avec sûreté , furent les causes de sa perte.

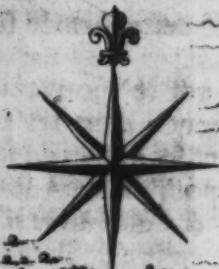
Bataille de
Spire en
1703.

Comme il est certain , qu'il est presque impossible qu'il se trouve deux actions de guerre tout-à-fait semblables , & quoique je n'aie distingué les grandes actions qu'en deux classes, celle des Batailles rangées , & celle des grands combats, dont l'événement ne laisse pas de produire des effets aussi considérables , que ceux qui suivent les Batailles rangées ; le récit de la Bataille de Spire donnée en 1703. & gagnée par M. de Tallard, est d'une espèce si particuliere, qu'elle mérite d'être examinée avec soin , afin de faire connoître , que la conduite qui y a été tenuë ne doit jamais servir d'exemple à imiter.

L'Armée du Roi commandée par M. le Maréchal de Tallard, avoit formé le Siège de Laudau , & la Place commençoit à être pressée, lorsque l'Armée ennemie aiant passé le Rhin à Spire, au-dessous de cette Ville, marcha en avant pour combattre M. de Tallard. Notre Général ne voulant pas attendre l'Ennemi dans ses lignes , en quoi il agissoit prudemment, ne laissa devant la Place que la Garde de la tranchée, & marcha au-devant de l'Armée ennemie, qu'il trouva qui achevoit de passer la branche du Spireback la plus proche de lui , & étoit déjà presque en bataille.

La raison auroit voulu que M. de Tallard eût fait deux choses, avant que de marcher à l'Ennemi pour le combattre. La premiere que comme depuis ses lignes jusqu'à ce qu'il fût à vûë de l'Ennemi, son Armée avoit marché en colonne , il commençât par se former , & se mettre en bataille. La seconde, qu'en se mettant en bataille il ne prît pas son terrain en s'avancant sur son Ennemi, afin de donner le tems à M. de Precontal d'arriver avec un Corps considérable qu'il conduisoit , & qui venoit de plus loin , que le reste de l'Armée du Siège.

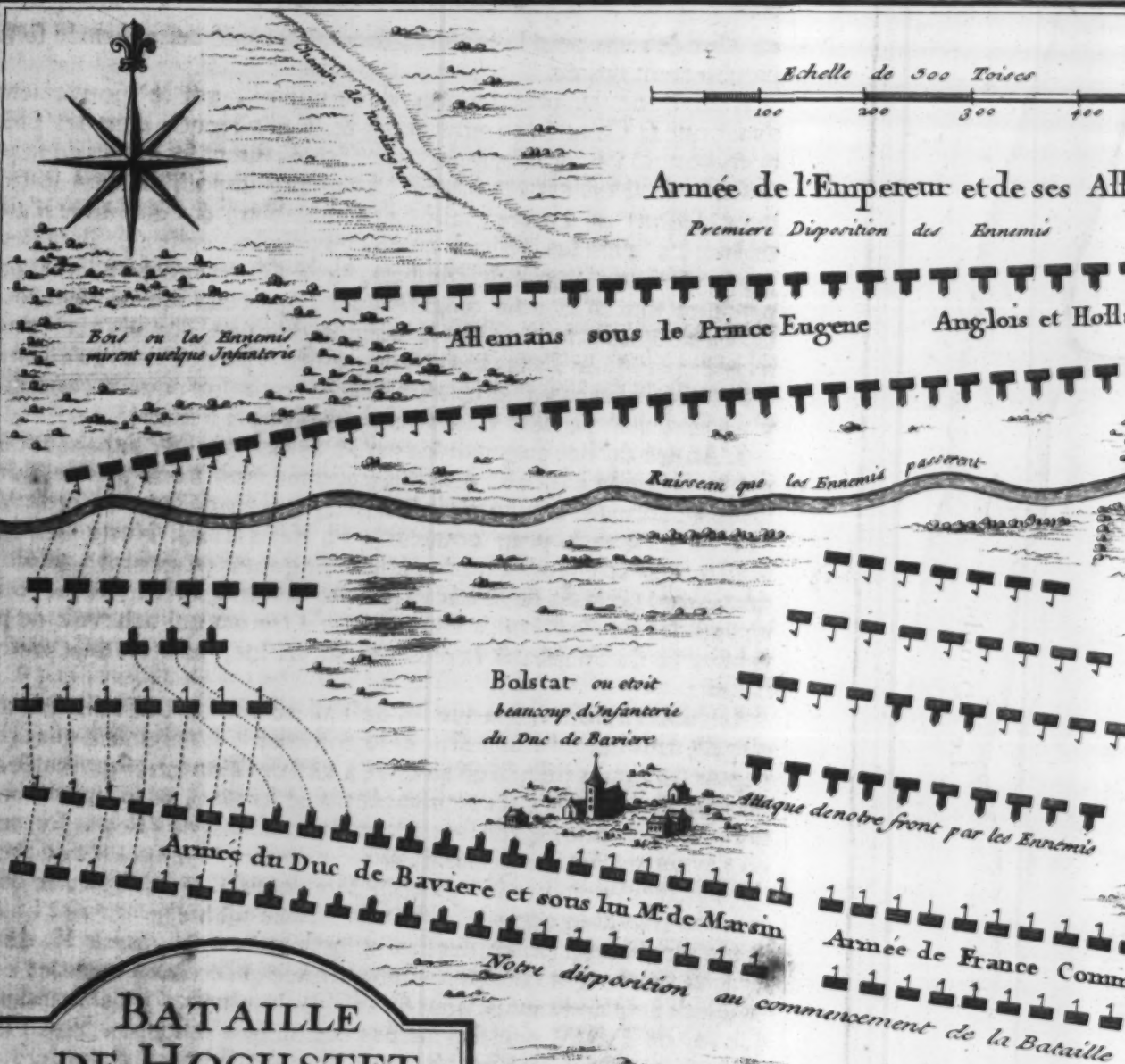
Mais ces deux préalables furent également négligés par M. de Tallard. Il fit charger en colonne une Armée qui étoit en bataille; ce qui rendit dans le commencement de l'action le combat si désavantageux, que M. de Tallard crut son Armée battue sans ressource. Mais l'Ennemi peu capable de profiter de cette faute, & de notre désordre , aiant négligé de faire avancer sa gauche, sur le terrain que nous aurions dû occuper pour le front de notre droite , si nous avions été en bataille, notre Infanterie de la gauche, toujours en colonne, rechargéa avec tant de vigueur ce qui étoit devant elle, qu'elle ouvrit l'Infanterie ennemie qui étoit en bataille; de sorte que cette charge aiant fait reculer le front de l'Ennemi, notre Infanterie se forma un front plus étendu, & se trouva à portée par son feu, de faire perdre du terrain à la Cavalerie ennemie de la gauche.



Echelle de 500 Toises
100 200 300 400

Armée de l'Empereur et de ses Alliés

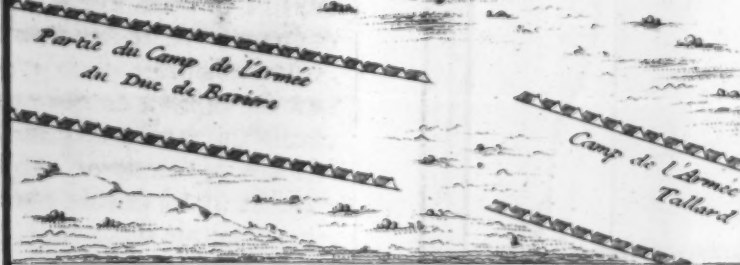
Première Disposition des Ennemis

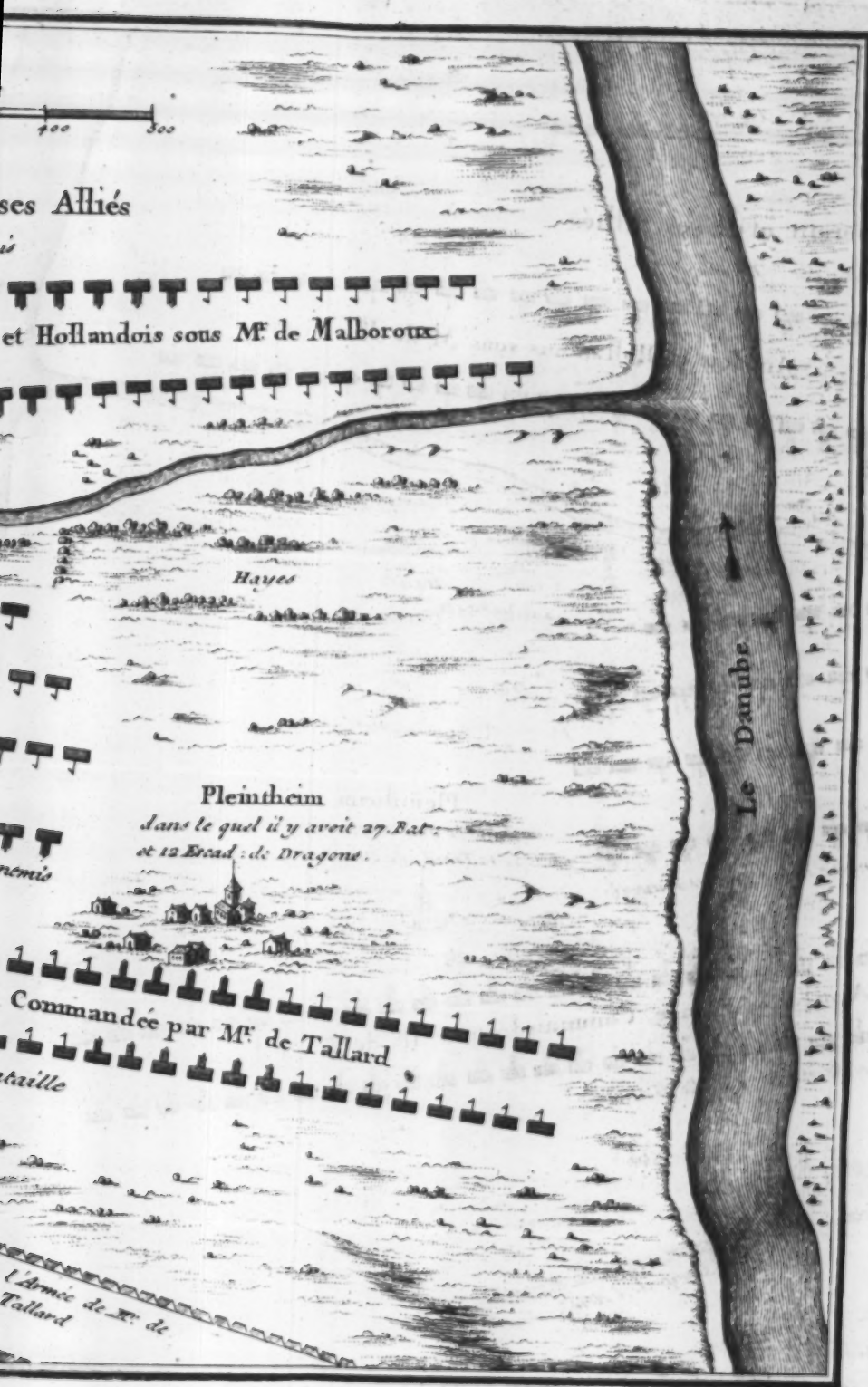


BATAILLE DE HOCHSTET

1704

Bat	{	Francois	Esc	{	Bavarois
Esc			Bat		
Bat	{	Allemands	Esc	{	Anglois et Hollandois
Esc			Bat		





DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 343

Ce petit avantage donna le moien à notre Cavalerie de la droite, de se former à la hauteur de notre Infanterie ; après quoi ce petit front aiant chargé avec succès, il mit un tel désordre par toute la gauche de l'Ennemi, qu'elle se rejetta en confusion sur la droite, où elle porta aussi le désordre, parce que dans ce même tems, notre gauche un peu formée commençoit aussi à faire un front sur la ligne, après quoi la Cavalerie ennemie pressée par la notre, abandonna son Infanterie, qui fut presque toute détruite.

Cet exemple d'un succès heureux avec une mauvaise disposition, ne doit jamais être suivi, & le Général qui est tombé dans une faute aussi grossiere, n'en doit pas moins être blâmé, quoiqu'il se soit trouvé favorisé de la fortune ; parce que ce ne doit point être elle seule à qui il doive être obligé de son bonheur, mais à la bonne disposition, qui doit toujours être la raison de la réussite dans les actions de la Guerre.

La foiblesse de la vûe de M. de Tallard, qui le mit dans la triste nécessité de voir par les yeux d'autrui, lui procura le gain de cette Bataille, par une méprise qui devoit la lui faire perdre. Cette circonstance est assez remarquable, pour n'être point oubliée.

Notre Général se confioit à la bonté de la vûe de M. de Waillac & à son discernement, & l'avoit chargé de lui dire la disposition de l'Ennemi, & ses mouvemens. Cet Officier prit un mouvement, que la Cavalerie de la gauche des Ennemis faisoit pour s'étendre, & déborder notre front droit, pour un mouvement de crainte, & proposa à M. de Tallard de faire charger dans ce moment notre droite, quoiqu'elle ne fût point encore en bataille. Notre bonheur voulut que cette charge ouvrit le front de l'Ennemi, comme je l'ai dit, & que cette aile gauche au lieu de se reploier sur notre droite, & la charger en flanc, se reploia sur son centre, & sur sa droite, où elle porta le désordre.

Notre gauche fit aussi une grande faute. Elle étoit conduite par M. de Precontal, & s'avancant pour charger la droite de l'Ennemi, elle ne s'étendit point jusqu'au Spireback ; de sorte qu'en allant à la charge, elle eut à essuier le feu de quelques Bataillons, dont le flanc droit de l'Ennemi étoit couvert, & qui tenoient ce ruisseau. Elle en fut si déconcertée, qu'elle fut obligée de se remettre en arriere, pour se rétablir de ce désordre.

Les événemens qui ont suivi cette journée heureuse, ne justifient que trop la nécessité, de n'emploier à la Guerre que des Généraux, capables de donner une bonne disposition aux actions qu'ils veulent entreprendre ; ce qui malheureusement pour les affaires du Roi, ne s'est point trouvé depuis ce tems-là.

La Bataille d'Hochstet perdue en 1704. est l'événement de la premiere espèce des grandes actions, qui a suivi celui dont je viens de parler.

Cette époque malheureuse à l'Etat a eu des suites si fâcheuses, que

Bataille
d'Hochstet en
1704.

je crois devoir instruire mon fils de ce qui a précédé cette fatale journée, avant que de parler de ce qui est arrivé le jour de la Bataille, pour lui mieux faire sentir les conséquences d'une bonne disposition, & la nécessité à amener les événemens avec sagesse & réflexion, afin de les rendre aussi heureux, que la prudence humaine les peut faire juger le devoir être, par les conséquences d'une conduite judicieuse.

Je crois nécessaire pour l'intelligence de mes réflexions, de dire ici un mot de l'état, où étoient les affaires du Roi en Allemagne avant cette Bataille.

M. l'Electeur de Baviere étoit dans les intérêts des deux Couronnes, & soutenoit la Guerre dans ses Etats, & dans le centre de l'Allemagne contre l'Empereur & l'Empire, qui la lui avoient déclarée, par la seule raison de n'avoir pas voulu entrer dans la ligue contre les Couronnes de France & d'Espagne.

Comme ce Prince auroit été trop aisément accablé avec ses seules forces, le Roi avoit fait passer pour son secours un Corps de vingt mille hommes, sous le commandement de M. de Villars.

Pendant que ce Général a été en Baviere, la Guerre s'est faite en ce pais-là avec des succès tout au moins égaux; & l'on peut dire même avantageux en plusieurs occasions. Mais le malheur de la France aiant voulu que la mésintelligence se mit entre M. l'Electeur & M. de Villars, ce Prince demanda son rappel avec tant de chaleur, que le Roi crut devoir avoir cette complaisance pour lui. M. le Maréchal de Villars fut donc rappelé, & eut pour Successeur dans ce commandement M. le Comte de Marfin, que le Roi fit Maréchal de France, quoiqu'il ne fût que des derniers Lieutenans Généraux, & qu'il n'ait jamais seulement été chargé à la Guerre d'un commandement de cinq cens chevaux.

Cela arriva vers la fin de la Campagne de 1703. de sorte que ce changement ne se fit point sentir d'abord. Mais l'année suivante, l'Empereur & ses Alliés aiant résolu de faire un grand effort, pour accabler M. l'Electeur de Baviere, ils rassemblerent toutes les forces de l'Empire sous le commandement de M. le Prince Eugène, & la plus grande partie de celles des Anglois & des Hollandois sous les ordres de M. le Duc de Malboorouk, pour venir attaquer M. l'Electeur dans ses Etats.

Le Roi voiant ce grand orage prêt à aller fondre sur ce Prince son Allié, fit encore passer à son secours une nouvelle Armée de trente-cinq mille hommes, sous le commandement de M. de Tallard; de sorte que de part & d'autre les Armées se trouverent presque d'égales forces, & nombreuses chacune d'environ quatre-vingt mille hommes.

Comme je ne discute ici que la matiere des Batailles, je ne parlerai des fautes qui ont été faites avant celle de Hochstet, & de celles qui l'ont suivie, qu'autant qu'il sera nécessaire, pour rendre intelligible tout ce qui s'est fait dans cette journée, qui a pû contribuer à la rendre

dre malheureuse, par l'opposition que ces fautes se trouveront avoir, aux règles que j'ai données sur ce grand sujet.

Je commencerai donc, pour faire entendre quelle étoit la situation des affaires de la Guerre en Allemagne, par dire, que quelques jours avant la Bataille de Höchstet, l'Ennemi avoit forcé le Camp retranché de Schalemberg sous Donnawert, & avoit ensuite pris cette Place, où il y avoit un pont sur le Danube.

Les Places situées sur cette rivière, tant au-dessus qu'au-dessous de Donnawert, étoient occupées par M. l'Electeur, dont toutes les forces, jointes à celles du Roi commandées par M^{rs}. les Maréchaux de Tallard & de Marfin, étoient ensemble auprès de Dilinghen, à la réserve des garnisons des Places, & d'un Corps d'Infanterie retranché sous Ausbourg.

Voilà quel étoit l'état des affaires. Dans cette situation l'Ennemi, quoique le maître d'un pont sur le Danube, ne pouvoit s'établir dans l'Electorat de Baviere, parce qu'il n'auroit pû y subsister long-tems, sans pénétrer plus avant dans le païs, & par conséquent s'éloigner de son pont & de ses vivres, qu'il ne pouvoit tirer que de Nuremberg, ou de Nortlinghen, où étoient ses farines.

Les convois qu'il auroit pû tirer de Nuremberghen, auroient eu de grandes difficultés à arriver jusqu'à Donnawert, parce qu'ils pouvoient continuellement être enlevés par les Troupes, qui étoient dans le haut-Palatinat, & dans les Places du Danube au-dessous de Donnawert.

Ceux qu'il auroit pû tirer de Nortlinghen, étoient encore plus difficiles à y conserver, parce que dès que l'Armée ennemie auroit passé le Danube, il auroit été bien aisé de détruire ses magasins dans une Ville sans fortifications.

Il falloit donc que les farines qui étoient dans Nortlinghen, fussent protégées par l'Armée même, sans quoi elles couroient risque d'être enlevées. Ainsi les convois de Nortlinghen étoient plus difficiles à tirer que ceux de Nuremberg, parce qu'il falloit conserver les farines dans cette Ville, qui pouvoient y être enlevées facilement, & en tirer le pain par des Convois, qui ne se pouvoient faire que très-difficilement.

Par ces raisons il est aisé de conclure, que nos Généraux, n'ont eu aucune bonne raison, de rechercher à combattre un Ennemi, qui bientôt auroit été forcé d'abandonner les bords du Danube, parce qu'il n'y auroit pû vivre, & qu'il étoit bien plus prudent de l'obliger à se retirer jusqu'à Nuremberg, ou jusqu'au Mein, en lui rendant ses convois difficiles, & même impossibles, tant qu'il se seroit opiniâtré à demeurer près du Danube.

Il étoit donc imprudent de chercher une décision par une affaire générale, dans une conjoncture où il ne falloit que de la patience, pour

être le maître de toute l'Allemagne entre le Mein & le Danube , après la retraite du secours amené par M. de Malboorouk. Cependant le mauvais destin de la France imprima tant de présomption & d'orgueil à nos deux Maréchaux , que sans réfléchir sur les raisons que je viens de dire , qui devoient les porter à ne rien précipiter dans cette conjoncture , ils firent marcher les deux Armées en avant , jusqu'au Village de Plentheim près du Danube.

L'Ennemi de son côté à qui il devenoit tous les jours d'une nécessité absolue de combattre , par les raisons de la subsistance , dont j'ai parlé ci-dessus , & qui sçavoit qu'il ne pouvoit demeurer encore que fort peu de jours auprès du Danube , se porta aussi en avant , dans le dessein de venir reconnoître de près , si nos mouvemens , ou notre situation , pourroient lui fournir les occasions de combattre notre Armée.

Voici comme notre Armée étoit campée. Elle avoit le Danube à sa droite , le Village de Plentheim à peu de distance du Danube sur le front de la droite de la ligne , un autre Village un peu par-delà le centre , & la gauche dans la plaine , un ruisseau devant tout le front de l'Armée fort difficile à passer , & même impossible devant une Armée , si notre ordre de bataille nous en eût approché à une distance raisonnable.

Mais ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans notre campement , c'est que quoique nos deux Armées fussent campées sur un même front , & que suivant mes maximes , une Armée ne doive jamais camper que comme elle veut marcher , & comme elle veut combattre , nos deux Armées sur un même front campoient effectivement comme deux Armées toutes séparées , & le centre du Camp étoit formé des deux ailes de droite & de gauche de Cavalerie des deux Armées.

L'Ennemi étoit de l'autre côté du ruisseau , aiant le Danube à sa gauche , le front couvert par le ruisseau , & des haïes qui nous cachoient ses mouvemens , & un Bois devant sa droite.

Le jour qui précéda la Bataille , l'Ennemi , dont comme je viens de le dire , les mouvemens étoient cachés , voyant que par la maniere dont nous avions pris notre Camp , nous ne songions pas à l'empêcher de passer le ruisseau devant le front de notre droite , ne songea qu'à former son ordre de Bataille , pour se prévaloir de notre mauvaise disposition. Il nous cachoit aisément tout ce qu'il faisoit à sa gauche , & devant son centre , parce que nous n'y avions pas la moindre attention. Il lui pouvoit être plus difficile , de nous cacher les mouvemens de sa droite. Il le fit pourtant , en jettant un Corps d'Infanterie dans le Bois qui la couvroit.

Nos deux Maréchaux , qui comme je l'ai dit , ne s'étoient portés en avant , que par un esprit de présomption , s'applaudissant de leurs

mouvemens , ne regarderent cette Infanterie qui occupoit le Bois , que comme un Corps , que l'Ennemi destinoit à couvrir sa marche du lendemain sur Nortlinghen , pour s'approcher de ses vivres , ou pour couvrir un Convoi de pain. Ils étoient si contents de s'être avancés à Plentheim , qu'ils croioient que cette seule marche éloigneroit l'Ennemi du Danube. Ainsi ils ne penserent jamais , que ce Corps d'Infanterie avancé au Bois , étoit destiné pour couvrir & protéger la droite de l'Ennemi le lendemain , jour qu'il vouloit nous combattre. De sorte que le lendemain matin , nos Généraux laisserent aller une partie de la Cavalerie au fourage , avec aussi peu d'attention sur les mouvemens que l'Ennemi pouvoit avoir faits pendant la nuit , que s'ils en avoient été hors de portée.

Les premiers mouvemens même , qu'on vit que l'Ennemi faisoit faire à la Cavalerie de sa droite , pour venir se former au-devant du Bois , ne furent pris d'abord que pour un Corps de Cavalerie , destiné à couvrir la marche de l'Armée sur Nortlinghen ; tant nos Maréchaux étoient prévenus , que l'Ennemi ne pouvant les attaquer , parce qu'ils étoient bien placés , étoit forcé de quitter le Danube , pour aller vivre à portée de Nortlinghen. Enfin ils étoient d'une tranquillité parfaite , & d'une satisfaction infinie , d'avoir obligé M. le Prince Eugène & M. de Malboorouk , de s'éloigner de la Bavière , lorsqu'ils virent tout à coup la droite de l'Ennemi s'ébranler pour marcher à nous.

Notre Armée qui avoit pris les armes , mais qui n'étoit en bataille qu'à la tête de son Camp , & comme elle étoit campée , reçût à la gauche la charge que l'Ennemi venoit lui faire , non seulement avec vigueur , mais même renversa l'aile droite de l'Ennemi , & la ramena jusqu'au Bois , où elle se reforma sous la protection du feu de l'Infanterie , qui étoit dans le Bois. Une seconde charge de l'Ennemi ne lui fut pas plus heureuse.

Ces deux charges de la droite des Ennemis contre notre gauche s'étoient faites , sans qu'il parût encore rien à notre droite , parce que l'Ennemi étoit occupé à passer le ruisseau ; ce qu'il faisoit sans que nous nous en aperçussions à la droite , parce que comme je l'ai dit , notre disposition nous éloignoit du ruisseau.

J'ai dit ci-dessus que l'Armée en prenant les armes , s'étoit seulement mise en bataille à la tête de son Camp , dans le même ordre que les deux Armées étoient campées ; de maniere que les Corps d'Infanterie étoient séparés par les deux ailes droite & gauche de Cavalerie des deux Armées. Ainsi l'on voit , que le centre de ces deux Armées sur un même front étoit de la Cavalerie , qui occupoit la plaine , entre le Village de Plentheim & celui de.... & depuis ce Village jusqu'à l'Infanterie de l'Armée de M. l'Electeur ; car c'étoit celle que M. le Maréchal de Tallard avoit amenée , qui occupoit la droite du front.

On ajoûta encore une seconde faute à celle de cette disposition bizarre. Ce fut celle de mettre la plus grande partie de l'Infanterie dans les deux Villages ; desorte que l'on voit encore, qu'il n'y avoit presque que de la Cavalerie dans la plaine, & que l'on avoit mis l'Infanterie, hors d'état de faire aucun mouvement.

L'Ennemi qui vit notre mauvaise disposition dans notre ordre de Bataille, & à qui nous avions laissé le passage du ruisseau libre, en profita avec diligence, & fit passer ce même ruisseau à toute son Infanterie, laquelle en s'avancant, donna le moïen à la Cavalerie de passer aussi ce ruisseau, & de se former derriere l'Infanterie, sur plusieurs lignes.

Cet ordre de Bataille étoit bizarre aussi, mais judicieusement pensé ; d'autant que l'Ennemi ne voïant presque point d'Infanterie en bataille devant lui, parce qu'elle étoit dans les Villages, trop distans les uns des autres, pour que son feu pût se croiser, jugea que notre Cavalerie qui étoit entre les deux Villages, ne pourroit pas soutenir le feu de son Infanterie, protégée de ses deux lignes de Cavalerie, & qu'ainsi mettant notre premiere ligne de Cavalerie en désordre, & la renversant sur la seconde, il nous feroit par cette seule charge abandonner l'Infanterie qui étoit dans les Villages, vû qu'il s'avanceroit avec tout son front entre les Villages, & mettroit ainsi notre Infanterie, qui étoit dans les Villages, derriere les lignes d'Infanterie, qui étoient dans la plaine.

Toute cette disposition fut prise par l'Ennemi pour marcher à notre front de Cavalerie, sans qu'on s'y opposât en aucune maniere ; parce que pendant tout ce tems-là, M. le Maréchal de Tallard, qui ne voïoit encore aucun mouvement de l'Ennemi devant sa droite, étoit allé voir inutilement ce qui se passoit à la gauche, & que pendant son absence, les Officiers Généraux de son Armée n'osèrent prendre sur eux, d'ébranler la ligne, & de tirer l'Infanterie des Villages, pour charger l'Ennemi qui se formoit devant eux, mais qui ne l'étant pourtant pas encore, auroit fort aisément été renversé dans le ruisseau & sur sa Cavalerie, qui le passoit en défilant.

Enfin avant que M. de Tallard fût revenu de la gauche, l'Ennemi avoit chargé ce grand front de Cavalerie, dans la disposition où j'ai dit qu'il s'étoit mis, & le feu de son Infanterie avoit renversé nos deux lignes de Cavalerie au-delà des Villages, dans lesquels une partie de notre Infanterie étoit enfermée.

La Cavalerie de l'Armée de M. de Tallard, qui faisoit la gauche de notre grand front de Cavalerie qui venoit d'être chargé, se reploïa sur sa droite, comme celle de l'Armée de M. l'Electeur se reploïa sur sa gauche ; de maniere que par ce mouvement, les deux Armées se trouvoient séparées, & l'Ennemi maître du terrain qui les séparoit, qui étoit celui sur lequel notre Cavalerie étoit en Bataille, avant

qu'elle eût été chargée. M. de Tallard, dont la vûë est fort courte, en revenant de la gauche au bruit du feu qu'il entendit à la droite, fut pris par la Cavalerie ennemie qui avoit passé entre les Villages. Personne depuis ce tems-là ne donna d'ordre, & ce ne fut plus que confusion dans son Armée.

M. le Maréchal de Marfin qui commandoit sous M. l'Electeur, dont les charges contre l'aîle droite de M. le Prince Eugène avoient eu des succès heureux, craignit que cette Armée ne fût chargée en flanc par la gauche victorieuse de l'Ennemi, dans le tems qu'elle seroit chargée en tête par la droite. Il ne songea qu'à faire sa retraite à Ulm, & abandonna son Champ de Bataille, sans penser à un mouvement aisé à faire, qui étoit de se ploier sur la droite, & de charger en flanc la Cavalerie ennemie, qui avoit passé en-deçà des Villages.

Par cette charge il retiroit, ou protégeoit l'Infanterie qui étoit dans les Villages, donnoit le tems à la Cavalerie de l'Armée de M. de Tallard, qui avoit été mise en désordre, de se remettre ensemble, & de reprendre un ordre de Bataille, derriere, ou sur les aîles de l'Armée de M. l'Electeur, & de rétablir ainsi la Bataille, ou peut-être même la gagner.

Mais M. le Maréchal de Marfin n'en sçavoit pas assez, pour penser à un tel mouvement. Il retira son Armée sous Ulm, comme je viens de le dire, & abandonna l'Armée de M. de Tallard, & l'Infanterie qui étoit dans les Villages, sans y faire la moindre attention.

L'ennemi ne songea pas un moment à troubler M. de Marfin & M. l'Electeur dans leur retraite, parce qu'il sentoît bien, que la destruction entière de l'Armée de M. de Tallard lui suffisoit, pour acquérir la supériorité des armes le reste de la Campagne.

Il y avoit, comme je l'ai dit, vingt-sept Bataillons de la meilleure Infanterie du Roi, & douze Escadrons de Dragons, renfermés dans le Village de Plentheim. Il ne falloit pas qu'ils y fissent une bien longue résistance, pour laisser revenir M. de Marfin de son étourdissement, & pour lui faire penser à faire alte à une lieue du Champ de Bataille, à y rassembler les débris de l'Armée de M. de Tallard, & à revenir donner une seconde Bataille à un Ennemi fort en désordre, & occupé au pillage d'un Camp.

Les Généraux ennemis proposerent donc à nos Officiers Généraux enfermés dans le Village, de faire mettre les armes bas aux Troupes, & de les recevoir prisonniers de Guerre. Ce parti fut accepté, & ils remirent ainsi à nos Ennemis une Armée entière sans combattre: action honteuse, qui auroit mérité une punition sévère, au lieu des récompenses & des avancemens de dignité, dont les principaux Auteurs de cette lâcheté ont été comblés.

Telle a été la Bataille de Hochstet, dont le blâme ne doit point

tomber sur les Troupes, qui s'y sont valeureusement comportées, mais seulement sur les deux Maréchaux, par leur ignorante disposition pour combattre, & sur les Officiers Généraux de la droite, qui n'ont point pensé à redresser les premiers mauvais succès, après la prise de M. de Tallard, ni même à retirer cette Infanterie des Villages.

Après le récit assez simple de cette Bataille, qu'on peut dire avoir été le terme du bonheur du règne du Roi, il me paroît à propos d'entendre mes réflexions sur cette malheureuse journée, & de faire voir qu'elle n'a été funeste, que parce que les Généraux qui l'ont donnée, n'ont pas suivi les maximes, qui doivent servir de règle sûre, pour examiner si l'on a de bonnes raisons de donner une Bataille, & si en la voulant donner, ou recevoir, l'on se met par sa disposition particulière, en état de pouvoir raisonnablement espérer de battre son Ennemi.

Pour examiner ce sujet avec la méthode que je me suis proposée, qui est celle de prouver toujours la vérité de mes règles sur la Guerre, par des exemples sur le sujet du chapitre que je traite, je commencerai par faire mes remarques, sur les fautes faites, par rapport à la constitution générale des affaires de la Guerre en Allemagne, dans le tems qui précéda la Bataille de Höchstet, & je finirai par faire remarquer les fautes faites dans la disposition particulière, pour prouver, que presque toujours les fautes générales entraînent après elles les particulières.

Il ne pouvoit aucunement convenir dans ce tems-là, de commettre la décision de toute la Guerre en Allemagne, au sort d'une seule Bataille. Cette vérité étoit d'autant plus constante, que l'on voioit, que les Anglois & les Hollandois avoient dans cette Campagne comme abandonné la Guerre en Flandres, pour venir faire un effort décisif en Allemagne, sans lequel l'Empereur ne pouvoit plus s'y soutenir, ni eux-mêmes tirer des hommes d'Allemagne. Il falloit donc éviter de combattre, puisqu'il suffisoit de se maintenir, pour forcer les Anglois & les Hollandois à se retirer, ou à abandonner entièrement la Guerre en Flandres.

Pour prouver cette proposition générale, il faut faire connoître quelle étoit la situation particulière des choses. M. l'Electeur de Bavière dans les intérêts des deux Couronnes étoit le maître de tout le cours du Danube, presque depuis sa source jusqu'aux frontieres de l'Autriche, dans laquelle il pouvoit pénétrer quand il voudroit; par conséquent l'Empereur, occupé d'ailleurs par les mécontents de Hongrie, étoit encore forcé de veiller continuellement à l'Autriche & au Tirol, tant pour la conservation de ces deux Provinces, que pour se garder une communication libre avec l'Armée qu'il avoit en Italie.

Les ponts que M. l'Electeur de Bavière avoit sur le Danube, lui laissoient la communication libre avec le Haut-Palatinat; par consé-

quent l'Empereur avoit toujours à craindre, qu'il n'entrât un Corps de Troupes dans la Boheme, où les Peuples sont fort irrités de la dureté de son Gouvernement, & où ils ne lui sont soumis que par crainte; ce qui obligeoit encore l'Empereur à tenir un Corps de Troupes, pour couvrir la Boheme & la Moravie.

Nuremberg, Ville Impériale presque dans le centre de l'Empire, est la plus considérable du cercle de Franconie. Il falloit aussi que l'Empereur la conservât dans les intérêts de la ligue, de peur que M. l'Electeur de Bavière ne s'en fît, comme il avoit fait d'Ulm & d'Ausbourg. Nuremberg donc ne pouvoit se conserver, que par la protection de l'Armée des Alliés; ainsi elle ne pouvoit pas s'éloigner beaucoup de cette Ville, dont la conservation étoit d'autant plus capitale à l'Empereur, que par sa perte il ne pouvoit communiquer de ses Etats au Rhin, que par l'autre côté du Mein; ce qui lui auroit été absolument impossible.

Par ce que je viens de dire de la situation de Nuremberg on voit encore, que l'Armée des Alliés ne pouvoit s'éloigner d'une Ville, dans laquelle étoient ses principaux dépôts de vivres & de munitions de Guerre.

Quelques jours avant la Bataille de Hochstet, les Alliés avoient forcé le Camp retranché de Schalemberg, & pris Donnawert. Cette conquête leur avoit donné un pont sur le Danube, & séparoit nos places du haut Danube, d'avec celles qui étoient au-dessous. Cependant comme leurs vivres étoient dans Nuremberg, & dans Nortlinghen, ils n'avoient pas osé quitter la Franconie & la Suabe, pour passer en Bavière,

Cette seule réflexion aisée à faire, suffisoit pour persuader à nos Généraux, qu'il n'y avoit aucune bonne raison pour combattre; qu'il falloit au contraire éviter une action générale, puisqu'en prenant ce parti, on étoit sûr de forcer l'Ennemi d'abandonner le voisinage du Danube, dès qu'il auroit achevé de consommer les fourages, qui étoient près de cette rivière.

M. le Maréchal de Villeroi étoit avec une Armée considérable devant les lignes de Bihel, dont M. le Prince Eugène étoit sorti avec la plus grande partie des Troupes réglées qui y étoient, sans que ce Général s'en fut apperçu. La jonction de M. le Prince Eugène à M. de Malboorough étoit trop connue, pour pouvoir être ignorée, & M. le Maréchal de Villeroi pouvoit revenir de son inaction, forcer ces lignes, qui n'étoient plus gardées que par quelques milices, & s'avancer ensuite avec son Armée par le Duché de Wirtemberg jusques sur le Neckre; auquel cas l'Ennemi ne pouvoit conserver la communication avec le bas-Neckre, pour les vivres qui lui venoient du Rhin & du Mein à Nortlinghen.

Ainsi encore ce seul mouvement réduisoit l'Ennemi à ne pouvoir plus vivre que par Nuremberg , & par conséquent à ne pouvoir s'éloigner de cette Ville. Il auroit même suffi, pour obliger les Ennemis à revenir en partie au Rhin , & laisser agir librement M. l'Electeur de Baviere au milieu de l'Allemagne, que M. le Maréchal de Villeroi , après avoir forcé les lignes de Bihel, eût descendu le Rhin avec son Armée , & se fût approché de Philisbourg. Ce mouvement seul auroit forcé les Ennemis à se séparer, pour venir protéger Philisbourg & le bas-Neckre. Il n'y avoit aucun danger à faire cette marche, parce que ces lignes étant forcées, M. le Maréchal de Villeroi étoit le maître de faire un pont sur le Rhin, où il auroit voulu, & y auroit repassé le Rhin, en cas que l'Ennemi se fût approché de lui avec toutes ses forces; auquel cas aussi il abandonnoit à M. l'Electeur l'Autriche & Vienne même.

Dans cette disposition générale de la Guerre en Allemagne dans l'année 1704. il est aisé de sentir, qu'il n'y avoit aucune bonne raison de vouloir combattre un Ennemi, qui ne pouvoit encore rester long-tems ensemble, dans le voisinage du Danube, & qui après s'être éloigné de cette riviere, ne pouvoit trouver entre le Mein & le Danube un endroit à se placer, pour garantir l'Autriche de l'autre côté du Danube, & le Neckre en même tems.

Voilà quelles ont été les fautes faites, par rapport à la disposition générale de la Guerre d'Allemagne. Les autres fautes qui ont été faites sont celles, qui regardent la disposition particuliere & l'ordre de Bataille.

La premiere a été, d'avoir campé les deux Armées, comme si elles avoient dû combattre séparément.

La seconde, de les avoir mises en bataille le jour du combat dans l'ordre de leur campement, & seulement à la tête du Camp.

La troisieme, de ne s'être pas choisi un Champ de Bataille assez proche du ruisseau, pour que l'Ennemi ne pût le passer, & avoir du terrain, pour se former entre le ruisseau & le front de notre ligne.

La quatrieme, de n'avoir point ébranlé la droite & le centre pour marcher à l'Ennemi, dès que l'on vit qu'il passoit le ruisseau, & qu'il se formoit devant nous.

La cinquieme, de n'avoir point reconnu le ruisseau en arrivant dans ce Camp, & de n'avoir pas eû des Postes d'Infanterie le long de ce ruisseau, tant pour la sûreté du Camp, que pour pouvoir être informé des mouvemens de l'Ennemi.

La sixieme, d'avoir fait des ailes droite & gauche de Cavalerie des deux Armées le centre de la Bataille, au lieu d'avoir eû un centre formidable d'Infanterie.

La septieme, d'avoir enfermé la plus grande, & la meilleure partie de l'Infanterie de l'Armée de M. de Tallard, dans le Village de Plenheim,

theim, où elle étoit sans aucun ordre de Bataille, hors d'état de faire aucun mouvement, & même sans avoir pris des précautions, pour se procurer des communications d'une Brigade, ou d'un Régiment à l'autre.

La huitième, de n'avoir point reconnu le terrain de la droite de l'Armée, jusqu'au ruisseau & au Danube; de manière que l'on y plaça des Dragons, au lieu d'y mettre de l'Infanterie.

La neuvième, de n'avoir pas détaché en arrivant dans ce Camp, un Corps de Cavalerie au-delà de la gauche des deux Armées, pour être informé de la situation du Camp de l'Ennemi; ce qu'on ignora toujours de telle manière, qu'on ne sçavoit pas que M. le Prince Eugène eût joint M. de Malborough avec son Corps d'Armée, & qu'on croioit M. le Prince de Baden occupé au Siège d'Ingoldstadt avec un Corps considérable.

La dixième, d'avoir paisiblement laissé former l'Ennemi en-deçà du ruisseau, & faire sa disposition telle qu'il lui convenoit de faire, pour attaquer notre grand centre de Cavalerie avec son Infanterie sur deux lignes, soutenuë de plusieurs lignes de Cavalerie, sans avoir pendant tout ce tems-là songé à changer notre ordre de bataille, sur la disposition que l'on voioit prendre à l'Ennemi.

La onzième, en ce qu'après le premier désordre de notre grand centre de Cavalerie, & après qu'il eut abandonné le terrain, qui le mettoit en hauteur avec l'Infanterie, embarrassée dans le Village de Pleintheim, l'Armée de M. l'Electeur ne s'est pas serrée sur sa droite, pour charger en flanc l'Ennemi, qui avoit passé par l'intervalle des Villages. Par ce mouvement elle auroit soutenu, ou retiré notre Infanterie de Pleintheim, & elle auroit donné le tems à la Cavalerie, qui avoit été mise en désordre par le feu de l'Infanterie, de se remettre en bataille. Au lieu de ce mouvement aisé à penser, cette Armée ne songea qu'à se retirer toute entière à Ulm, & elle abandonna l'Infanterie de l'Armée de M. de Tallard, dont la Cavalerie ne pensa plus à se réformer, ni à faire un effort pour venir dégager son Infanterie, dès qu'elle vit que l'Armée de M. l'Electeur abandonnoit volontairement son Champ de bataille, & qu'elle se retiroit.

La douzième faute fut, en ce que pas un des Officiers Généraux de l'Armée de M. de Tallard, après la prise de ce Général & le désordre du centre de Cavalerie, ne songea à retirer l'Infanterie du Village de Pleintheim, pendant qu'il étoit encore tems de le faire, en la faisant marcher du côté du Danube, jusqu'à ce qu'elle eût rejoint la Cavalerie; & qu'au contraire ceux qui étoient chargés en particulier du commandement de cette Infanterie, ou l'abandonnerent, même avant qu'elle fût attaquée, dès qu'ils virent la Cavalerie battuë, & allerent se noier dans le Danube, en le voulant passer à la nage; ou restèrent dans le Village, n'osant en sortir, sans songer à faire aucun mouve-

ment pour se débarrasser du Village, ni même à se pratiquer des communications entre les Bataillons, & ne semblèrent y être restés, que pour se charger de la honte de faire mettre les armes bas aux Bataillons malgré eux, & livrer aux Ennemis vingt-sept Bataillons & douze Escadrons des meilleures Troupes du Roi : Action dont l'infamie est si grande, que je suis persuadé qu'elle ne sera pas cruë de la postérité, quand elle apprendra en même tems, qu'à la réserve d'un seul Brigadier d'Infanterie, qui a été cassé, tous les autres auteurs, ou témoins de cette lâcheté, ont été récompensés, ou élevés en dignité.

Combat
d'Ekeren en
1705.

Le Combat d'Ekeren donné en Flandres en l'année 1705. est de la seconde espèce des grandes actions. Je n'en parlerai ici que fort succinctement, parce que je n'en ai point été instruit à fond, & que d'ailleurs le succès de ce Combat n'a pas eu de suites.

Je sçai seulement, que l'on auroit pu détruire un Corps plus considérable de l'Infanterie ennemie, si la notre qui marchoit sur une digue, pour se mettre au-devant de la retraite de celle de l'Ennemi, avoit été menée avec plus de vigueur par l'Officier Général qui la commandoit, lequel a été accusé de s'être arrêté, dès qu'il s'est trouvé sous un feu fort médiocre de quelque Infanterie ennemie, qui venoit se placer sur cette digue, pour y assurer l'arrivée du reste de son Corps, & sa retraite.

Ainsi comme dans cette occasion, il n'y a point eu de disposition faite pour aborder ce Corps des Ennemis, qu'on ne pouvoit détruire, qu'en l'empêchant de faire sa retraite; il me suffira de dire qu'un Général ne doit jamais charger d'une expédition vive & hardie, un Officier lent & timide.

Combat de
Calcinato en
1706.

Le Combat que M. de Vendôme donna à Calcinato, en l'année 1706. est plutôt un enlèvement général des quartiers d'hiver d'une Armée, qu'une action générale de l'une des deux espèces des grandes actions, dont la discussion fait la matière de ce Chapitre.

A la fin de la Campagne précédente, M. le Prince Eugène avoit crû pouvoir avec sûreté établir son Armée dans de gros quartiers au pied des Alpes, entre les lacs de Guardia & d'Iseo. Ses principaux quartiers de la tête étoient Calcinato dans le centre, Carpendolo à la droite, & Montechiaro à la gauche. Ce Prince avoit laissé le commandement général de cette tête à M. le Comte de Rewentlaw; ensuite de quoi il partit pour Vienne.

Dès que M. de Vendôme vit cette disposition, il conçut le dessein de battre ces quartiers; mais comme son Armée étoit fort fatiguée & affoiblie, il se contenta dans ce tems-là de disposer ses quartiers, de manière qu'il pût les rassembler en peu de tems, & après que les Recrues, qui devoient lui être envoyées de France à la fin de l'hiver, seroient arrivées.

Il communiqua son dessein à M. le Comte de Medavi, à qui il laissoit le commandement des quartiers de l'Oglia & de l'Adda; après quoi ce Prince partit pour la Cour, sans avoir donné aucune méfiance aux Ennemis du projet médité. A son retour de France, qui précéda de quelques jours celui de M. le Prince Eugène de Vienne, M. de Vendôme trouva M. de Rewentlaw paisible dans ses quartiers, & que M. de Medavi, en exécution de ses ordres, avoit fait sa disposition pour une marche vive & secrète de trois cens hommes par Bataillon, & de quatre à cinq mille chevaux, qui se trouverent dans la même nuit à Castiglione, qui étoit dans la plaine vis-à-vis, à une lieuë des trois quartiers des Ennemis, dont je viens de parler.

Dès la pointe du jour, notre Armée se trouva en bataille dans la plaine devant les quartiers des Ennemis. Le tems qu'il fallut pour marcher à eux, & la difficulté de la marche, qui se faisoit en montant, donna aux Ennemis celui de se former sur la hauteur, qui régnoit le long de leurs quartiers de Carpendolo à Calcinato. Dans cette disposition, M. de Rewentlaw soutint quelque tems nos premières charges, même avec quelque avantage contre la Cavalerie de notre gauche; mais voyant que notre droite pénétrait entre les Troupes du quartier de Montechiaro & sa gauche, & que ce quartier ne pouvoit plus le joindre, que même nos Troupes alloient lui ôter sa retraite à Salò, ce Général voulut se retirer lui-même; ce qu'il ne put faire, sans un désordre général, & si entier, que ni les débris du Corps qui avoit combattu, ni même le quartier de Montechiaro, qui n'avoit point combattu, n'osèrent s'arrêter à Salò, & passèrent jusqu'à Roveredo & à l'entrée du Tirol, où la tête des fuyards trouva M. le Prince Eugène, qui arrivoit de Vienne.

Il auroit été à souhaiter pour les affaires du Roi, que dans cette occasion, M. de Vendôme eût suivi avec plus de vivacité cette Armée entièrement en désordre, & qu'il eût porté la sienne jusqu'à Roveredo, au déboucher des Alpes; ce qu'il pouvoit faire, sans que l'Ennemi fût en état de s'y opposer.

Par ce mouvement en avant, il remettoit la Guerre d'Italie dans la même situation, où elle étoit avant son ouverture, parce qu'il ôtoit à l'Ennemi tous ses établissemens en-deçà des Alpes. Mais M. de Vendôme crut qu'il étoit plus nécessaire, de marcher aux quartiers, que les Ennemis avoient entre l'Adige & le Pô, qu'ils leverent avant qu'on pût être arrivé. Ainsi M. le Prince Eugène renvoya à Salò les premiers hommes qu'il put mettre ensemble, rassembla le reste à Roveredo, & trouva le moyen de rétablir son Armée, par les prompts secours qui lui furent envoyés d'Allemagne, & d'ouvrir la Campagne avec une belle Armée, seulement un peu plus tard qu'il ne l'avoit résolu.

Cet exemple servira de preuve pour la maxime à suivre, dans l'exé-

cution d'un projet d'enlèvement de quartiers particuliers, ou dans celui des quartiers d'hiver, séparés d'une Armée entière; & fera connoître, qu'il ne doit pas suffire d'enlever ces quartiers, mais que quand le désordre y a été général, il en faut poursuivre les Troupes battues, jusqu'à ce qu'on les ait entièrement détruites ou dissipées; parce que leur dissipation aiant infailliblement causé la perte de leurs équipages, l'Armée n'est plus en état de reparoitre de long-tems en Campagne, principalement quand cette espèce d'action malheureuse arrive à la fin d'un quartier d'hiver, ou au commencement d'une Campagne: circonstance qui se trouvoit dans celle de Calcinato, si elle avoit été suivie avec plus de vivacité.

Bataille de
Cassano en
en 1706.

L'on a donné le nom de Bataille à l'action qui s'est passée à Cassano en 1706. quoique ce ne soit qu'un grand Combat d'Infanterie, puisque les Armées ne s'y sont point abordées dans tout leur front, & qu'il n'y a eu que le centre de la nôtre qui ait été attaqué par l'Ennemi.

M. le Prince Eugène étoit avec l'Armée de l'Empereur de l'autre côté de l'Adda, paroissant vouloir passer cette riviere, & M. de Vendôme étoit en-deçà avec l'Armée du Roi pour l'en empêcher. Après que les deux Armées eurent été durant quelques jours vis-à-vis l'une de l'autre, & que M. le Prince Eugène eut feint de vouloir faire des ponts sur l'Adda vis-à-vis de Paradis, ce Prince fit marcher son Armée en descendant l'Adda, comme s'il avoit voulu passer cette riviere du côté de Pizzigithone. M. de Vendôme le suivit, l'Adda entre les deux Armées; mais comme la constitution du pais, de l'autre côté de la riviere, étoit favorable à M. le Prince Eugène, pour cacher ses mouvemens à M. de Vendôme, quoique sa marche se fit fort près de la riviere, M. de Vendôme s'étendit un peu trop, afin de tenir une plus grande étendue de pais le long de la riviere, comptant qu'en quelque lieu que son Ennemi voulût tenter de la passer, il seroit rassemblé assez tôt, & en état de s'y opposer avec un Corps plus considérable, que celui qui pourroit être passé.

Ce raisonnement auroit été judicieux, si tout le bord de la riviere en-deçà avoit été libre, pour se communiquer sans défilé sur les ponts. C'est ce qui n'étoit pas. L'Adda, comme toutes les autres rivières de ce pais-là, fournit des eaux pour des arrosemens de campagne. Il y a un *Navile*, qui prend auprès de Paradis, & qui rentre dans l'Adda au-dessus du pont de Cassano, & un peu au-dessous de ce pont, il sort de l'Adda un autre *Navile*, qui embrasse Lodi, & rentre dans cette riviere entre Lodi & Pizzigithone.

Par ce détail exact l'on voit, que M. de Vendôme qui vouloit tenir l'Adda de près, étoit dans sa marche étendue séparé en trois. Son arriere-Garde étoit dans le dedans du *Navile*, qui venoit de Paradis au pont de Cassano, pendant que son centre étoit vis-à-vis de ce pont, &

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 357

son avant-Garde à plus d'une lieuë de lui, en-dedans du *Navile*, qui embrasse Lodi.

Ce fut ce tems favorable, pour entreprendre contre le centre de l'Armée, que M. le Prince Eugène choisit. Ce Prince dont, comme je l'ai dit, les mouvemens ne pouvoient être vûs, étoit avec toute son Armée fort près du pont de pierre de Cassano. Il fit tout à coup attaquer le pont, auprès duquel nos Bataillons en marche défilioient. Ces Bataillons surpris en flanc furent d'abord mis dans un grand désordre. Le front de l'Infanterie ennemie, qui se montra en même tems sur le bord de la riviere, fit aussi perdre du terrain à notre colonne d'Infanterie, qui marchoit, & qui ne s'attendoit pas à combattre; de maniere qu'elle ne put être arrêtée qu'au bord du *Navile*, où elle se réforma pourtant & marcha avec valeur aux Bataillons ennemis, qui avoient passé la riviere dans l'eau jusqu'à la ceinture, entra dans ces Bataillons, & tua ou fit noier tout ce qui avoit passé.

L'Ennemi qui avoit passé sur le Pont, voulut s'étendre; mais il fut chargé en tête par la premiere Infanterie qu'il avoit battuë, & qui s'étoit rétablie sous le Château de Cassano. La droite de notre centre d'Infanterie, qui n'avoit plus d'Ennemis à combattre en-deçà de la riviere, chargea en flanc l'Infanterie ennemie qui avoit passé, & le bonheur de M. de Vendôme fit aussi que son arriere-Garde, qu'il croioit encore fort loin de lui, arriva dans le même tems, & chargea aussi l'Ennemi, qui avoit passé. De maniere que tout ce qui avoit passé sur le Pont, & ce qui avoit passé la riviere au-dessous, fut entièrement détruit, & M. le Prince Eugène forcé à se mettre hors la vûë de notre Armée, & à nous abandonner le champ de Bataille, avec une perte considérable de son Infanterie. Notre avant-Garde n'eut aucune part à cette action. On dit qu'elle n'entendit pas même le feu du canon & de la mousqueterie, quoiqu'elle fût en alte.

* Du récit que je viens de faire de la bataille de Cassano, je tirerai plusieurs réflexions, qui méritent une grande attention de la part de celui qui veut sçavoir la guerre.*

Je trouve dans cette journée des fautes considérables faites par les deux Généraux, quoique gens d'un mérite de guerre distingué. Le projet de M. le Prince Eugène étoit fort beau. Ce Prince faisoit la guerre en Italie depuis plusieurs années, avec une Armée fort inférieure à celle des deux Couronnes, & sans établissemens, que ceux qu'il sçavoit se procurer; cependant il cherchoit toujours à attaquer. Il attaquoit effectivement; mais c'étoit de maniere qu'il n'étoit jamais commis à une action, qui pût être décisive contre lui, & qui pourtant le pouvoit devenir contre nous, en cas que son premier effort fût heureux.

Ce talent n'est pas du nombre des médiocres dans un Général, & marque une attention continuelle, & bien suivie, à se procurer un succès heureux sans se commettre.

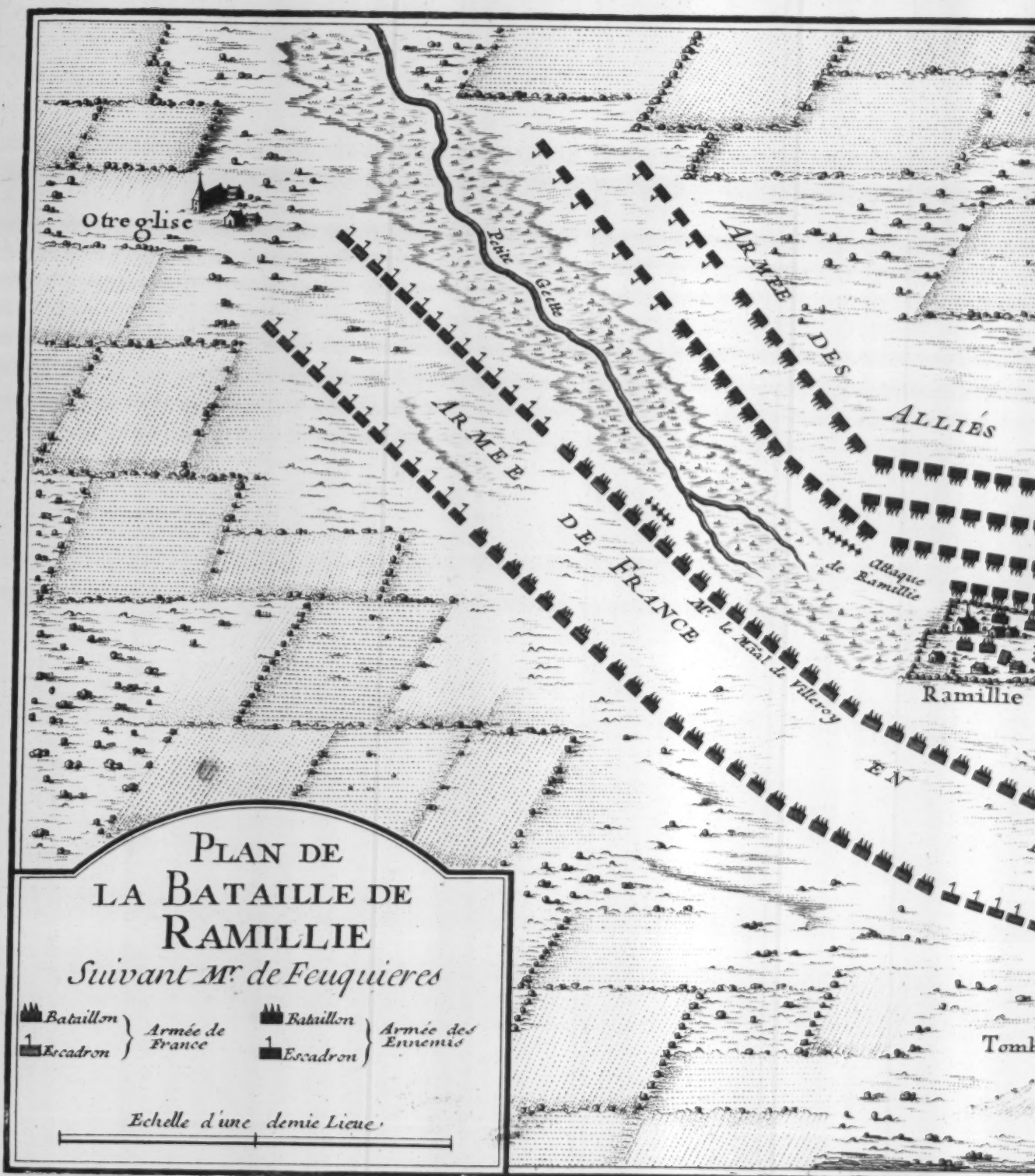
Cette conduite se trouvoit dans l'action de Cassano; & ce Prince seroit parvenu à séparer l'Armée des deux Couronnes, après en avoir battu une partie, si quelques circonstances que j'ignore, n'avoient pas fait commencer l'action un peu trop tôt. Car il est évident, que si M. le Prince Eugène avoit pû n'entrer en action, qu'après que le centre de l'Armée auroit été au-delà du pont de Cassano, & que la colonne d'Infanterie auroit, en continuant sa marche, été hors de vûe & de portée du pont, il auroit sans aucune opposition fait passer toute son Armée sur le pont, & auroit absolument détruit l'arrière-Garde, qui suivoit le centre de fort loin. Après quoi il auroit tout au moins séparé le reste de l'Armée de Milan, où il auroit peut-être dès ce tems là causé une révolution, parce que le Milanès se seroit trouvé sans Troupes. Ainsi je puis dire, que ce grand projet judicieusement pensé, & amené jusqu'au moment d'être exécuté avec succès, n'a manqué que parce que son exécution a commencé quelques momens plutôt qu'il ne falloit.

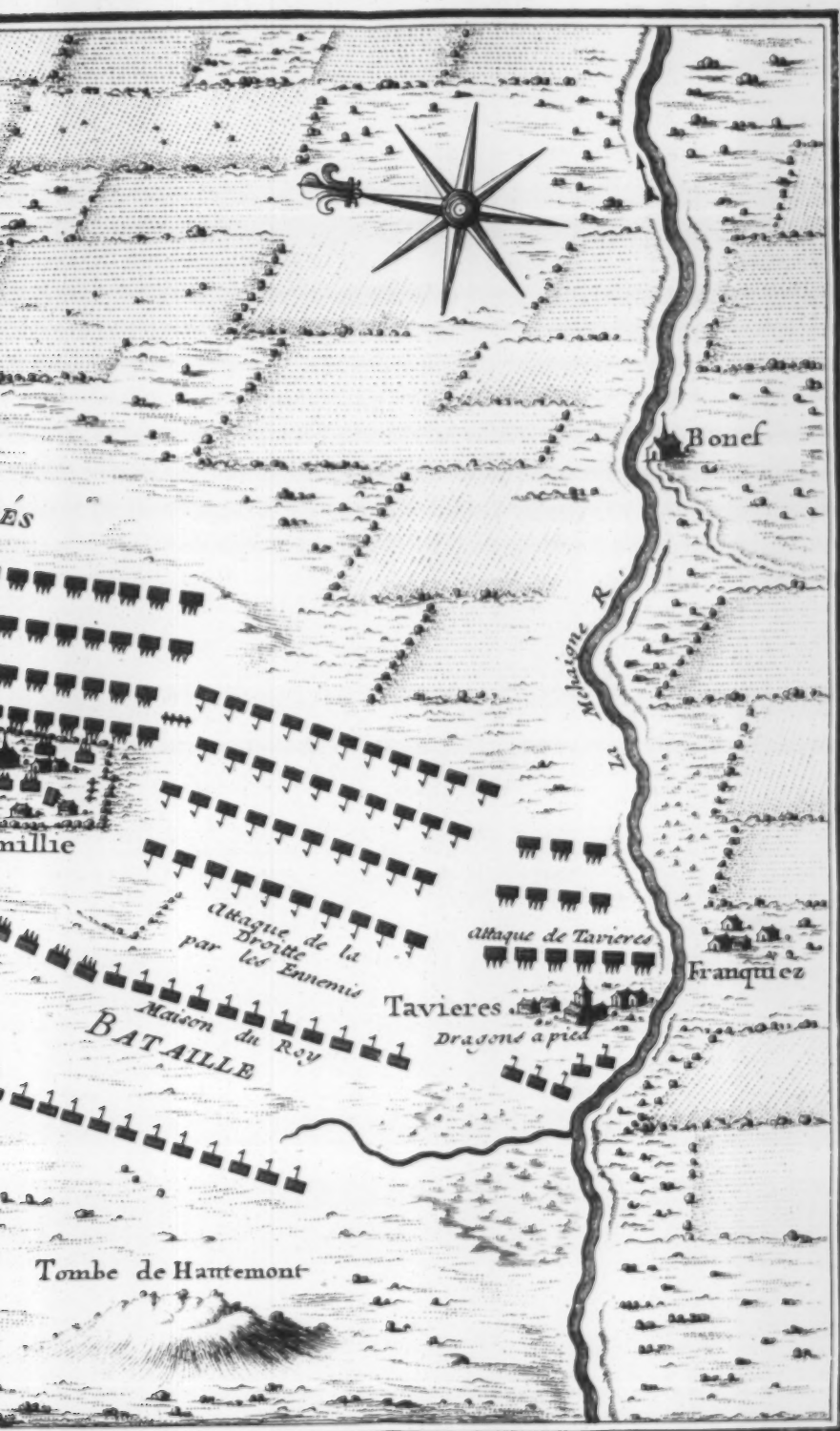
Je croirois même, en pensant favorablement de M. le Prince Eugène, que des raisons & des circonstances imprévuës, l'ont forcé à commencer un peu trop tôt, & je fonde cette pensée sur les grands efforts qu'il fit au Pont, pour parvenir à séparer l'Armée.

* M. de Vendôme n'a pas aussi été exempt de faute dans cette journée.
 * Ce Général avoit durant quelque tems empêché M. le Prince Eugène de passer l'Adda au haut de cette rivière. Il voioit que l'Ennemi s'allongeoit, & il se croioit obligé de tenir de près cette rivière, de peur qu'à la faveur des gués, il ne passât avant que lui même fût en état de s'y opposer, ou même que les Venitiens ne laissassent passer l'Armée de l'Empereur, comme ils avoient toujours fait, & qu'elle ne se trouvât à portée de Lodi & de Pizzigithone avant lui.

Ces craintes étoient raisonnables; mais il me paroît qu'on pouvoit remédier à cet inconvenient, en se séparant moins que M. de Vendôme ne fit. Il y avoit dans le Château de Cassano une foible garnison, pour la sûreté du pont de pierre sur l'Adda. Il falloit faire rompre ce pont, ou tout du moins le protéger par un bon ouvrage hors d'insulte. Ceci n'ayant pas été fait d'avance, il falloit au moins, pendant que l'Armée en colonne passoit devant le Pont, y avoir porté un Corps d'Infanterie pour le garder, puisque l'Ennemi qui marchoit aussi, en pouvoit être fort près sans qu'on le scût.

Il ne falloit pas même faire marcher l'Armée entre l'Adda & les *Naviles*, puisque par là sa marche se trouvoit séparée. Car de quel profit auroit-il été à l'Ennemi d'avoir passé l'Adda, entre cette rivière & les *Naviles*, s'il avoit encore fallu qu'il passât un *Navile* pour marcher à notre Armée, qui pouvoit se poster avantageusement sur les petites hauteurs, qui sont au-dessus des *Naviles*, & qui sont mê-





rp®

me presque toujours plus difficiles à passer, que les rivières dont ils sortent ?

Que si M. de Vendôme s'étendoit ainsi, pour empêcher seulement que l'Ennemi n'entrât avant lui dans le bassin de Lodi, entre l'Adda & le *Navile*, il falloit toujours par préférence à tout, être sûrement maître du pont de Cassano, & s'en être assuré avant que de faire défiler l'Armée devant ce Pont, sans sçavoir ce que faisoit l'Ennemi, ni à quelle portée du pont & de la rivière il pouvoit être, puisque la constitution du pays lui étoit favorable, pour cacher sa marche & ses mouvemens.

La Bataille de Ramillies, perdue par M. le Maréchal de Villeroi, est pour la disposition générale des deux Armées, de la première espèce des grandes actions, puisqu'il est certain que les Armées ont paru en Bataille l'une devant l'autre; mais par la disposition particulière de l'action, elle n'a été qu'un combat particulier, qui s'est donné à notre droite de Cavalerie, & à la droite de l'Infanterie.

Bataille de
Ramillies en
1706.

Cette journée a été si funeste aux deux Couronnes, & les suites en ont été si extraordinaires, que pour bien faire comprendre ce que je vais dire de cette Bataille, il me paroît nécessaire d'en faire précéder le récit, par celui des affaires générales de la guerre; afin de montrer qu'il n'y a eu pour se commettre à une action générale, aucune des raisons pour lesquelles j'ai dit dans mes Maximes, qu'un Général pouvoit être porté du désir de combattre son Ennemi. Après quoi je ferai encore voir, quelles ont été les fautes faites, tant dans la disposition générale, que dans la particulière, & enfin celles qui ont suivi cette journée, & qui ont mis le comble à nos malheurs.

J'ai dit dans mes Maximes au sujet des Batailles, qu'un Général ne devoit jamais se commettre à en donner une, ou à la recevoir, que lorsqu'il y avoit pour son Prince, beaucoup plus d'avantage à tirer d'un succès heureux, que de désavantage à craindre d'un succès malheureux.

Cette première maxime incontestablement sûre à suivre, n'a été dans cette occasion d'aucune considération pour M. le Maréchal de Villeroi. Malgré le malheur de la Bataille de Höchstet, la guerre qui étoit revenue au Rhin, s'y soutenoit avec égalité. Elle se faisoit avantageusement en Italie, où M. de Vendôme opposé à M. le Prince Eugène, donnoit le tems à M. de la Feuillade de faire le siège de Turin. M. de Bervick soutenoit une guerre fort difficile en Espagne, après la levée honteuse du siège de Barcelone par M. le Maréchal de Tessé. Ainsi donc il ne devoit convenir aux deux Couronnes en Flandres, que d'y faire en cette Campagne une guerre défensive, à laquelle même on s'étoit préparé, par la construction de la nouvelle ligne le long de la Dyle.

C'a donc été une grande faute à M. le Maréchal de Villeroi , dans la constitution générale des affaires , d'avoir voulu par présomption , & sans réflexion sur le plan général de la guerre , ouvrir la Campagne par une action générale , dont le gain même , dans ce commencement , n'auroit pas été considérable. Cependant M. le Maréchal de Villeroi , sans aucune raison , voulut ouvrir sa Campagne hors de ses lignes. Il marcha pour cet effet à Tirlemont. Ce premier mouvement en avant devoit lui suffire , & pouvoit même avoir une raison pour être fait.

Une Armée qui n'est chargée que d'une guerre défensive dans ses lignes , doit être ensemble plutôt que celle de son Ennemi , afin d'avoir au moins quelques jours , pour consommer les fourages qui sont au dehors proche de la ligne. Par cette conduite précautionnée , l'Ennemi trouve plus de difficulté à s'approcher de la ligne , & son séjour dans le voisinage de la ligne en est plus ruineux à sa Cavalerie , & à ses équipages.

Si M. le Maréchal de Villeroi s'étoit contenté de s'avancer à Tirlemont , & de faire consommer par l'Armée les fourages , entre son Camp & la Dylle , il auroit sans se commettre , opéré l'effet de la conservation des Pais-Bas & de sa ligne. Ce Général ne se contenta pourtant pas de cette première marche , qui pouvoit avoir un objet judicieux , & sans attendre M. l'Electeur de Bavière , auquel il devoit tout au moins la déférence du concert , il décampa de Tirlemont , & se porta en avant sur Ramillies , sans sçavoir quels étoient les mouvemens des Ennemis , qui s'étoient assemblés vers Tongres.

Lorsque la tête de l'Armée commença à paroître à la hauteur des sources de la petite Getthe & de Ramillies , M. le Maréchal de Villeroi apprit que l'Ennemi marchoit à lui , & que la tête commençoit à paroître. Il songea donc à se mettre en Bataille , comptant apparemment , que l'Ennemi n'oseroit attaquer une Armée aussi formidable que la sienne.

Si sa disposition avoit été bonne , l'action auroit sans doute eu un succès heureux par la valeur des Troupes ; mais elle fut si mauvaise , & si peu précautionnée contre celle qu'il voïoit prendre à l'Ennemi , qu'il n'a pas été surprenant , que cette Bataille ait été aussi funeste qu'elle l'a été.

Voici quelles ont été les principales fautes faites par M. le Maréchal de Villeroi , par rapport à la disposition particulière , que je commencerai par la gauche de l'Armée , en suivant la ligne jusqu'à l'extrémité de la droite. Je parlerai ensuite de la seconde ligne , & du fond de l'Armée , pour faire voir que par tout , la disposition a été vicieuse & contre les règles.

Toute l'aîle gauche de la Cavalerie étoit couverte de la petite Getthe , & des marais qui la bordent , où elle ne pouvoit charger
la

la droite des Ennemis, ni en être chargée; par conséquent elle fut inutile pendant le combat.

Le Village de Ramillies dans la plaine, au-delà des sources de la petite Getthe, se trouvoit devant la droite de l'Infanterie. M. de Villeroi y jeta quelques Bataillons; mais ce Village ne tenoit point au fond de notre ligne, & en étoit trop éloigné, pour en pouvoir être soutenu avec efficace, lorsqu'il seroit attaqué, par l'Ennemi.

On négligea même de faire ouvrir les haïes du Village du côté de de la ligne, pour y pouvoir marcher par un plus grand front, au cas qu'il fût nécessaire de faire soutenir l'Infanterie du Village, qui ne pensa pas à s'y accommoder, ni par la tête, ni par les flancs, pas même à se communiquer de Bataillon à Bataillon; desorte qu'elle étoit simplement placée dans les clos & jardinages, suivant le nombre qu'elle y pouvoit tenir.

Ce qui fut encore de plus extraordinaire, c'est que pour garder le Village, qu'on comptoit devoir infiniment coûter à l'Ennemi, quoique, pour operer cet effet, il fût à une distance trop considérable de la ligne, on n'y mit que la moindre Infanterie de l'Armée, presque tous Bataillons étrangers, & recrutés même de prisonniers faits sur les Ennemis.

Ainsi lorsqu'ils attaquèrent le Village de Ramillies, ils n'y eurent affaire qu'à d'assez mauvaises Troupes, mal disposées, & qui ne furent point soutenues assez tôt, ni d'assez près, & le Village fut forcé par les flancs qui étoient sans protection.

La disposition de la droite étoit encore plus mauvaise, que celle de la gauche & du centre.

Le Village de Tavieres sur le bord de la Mehaigne, auroit dû appuyer notre droite & la protéger, & méritoit un Corps d'Infanterie considérable pour le garder. M. le Maréchal de Villeroi se contenta d'y envoyer d'abord un Regiment de Dragons, qui y fut fort maltraité par l'Infanterie que l'Ennemi y envoya. On y fit ensuite marcher une Brigade de quatre Bataillons, qui y fut accablée par le feu supérieur de l'Infanterie ennemie, déjà maîtresse du Village.

J'ajouterai à toute cette mauvaise disposition du front une négligence, qui fut encore en partie cause de la perte de la Bataille.

J'ai dit ci-dessus, que c'étoit le matin, au commencement de la marche, que M. le Maréchal de Villeroi avoit sçu que l'Ennemi marchoit à lui. Cependant quelque tems qu'il eût pour se débarrasser de ses Bagages, & les renvoyer, il n'y songea jamais, & ils étoient presque tous entre ses deux lignes; de manière qu'ils en embarrassèrent les mouvemens, principalement à la droite où se passa l'action.

Voilà quelles ont été les principales fautes faites dans la disposition; toutes si considérables & si essentielles, qu'une seule de ces fau-

res suffisoit, pour donner à l'Ennemi un avantage, capable de lui procurer le gain de la Bataille.

L'Ennemi, à qui notre mauvaise disposition étoit présente, emploïa plus de cinq heures à changer son ordre de Bataille, pour en prendre un nouveau, qui lui fût plus avantageux. Pendant tout ce tems-là les Troupes demeurèrent sous les armes, sans faire aucun mouvement; & quelques remontrances que l'on pût faire à M. le Maréchal de Villeroi, pour changer son ordre de Bataille, sur celui que l'on voïoit prendre à l'Ennemi, qu'on ne pouvoit raisonnablement douter qu'il ne voulût combattre, il ne fut jamais possible de le porter à changer sa disposition.

Toute l'Armée du Roi voïoit que l'Ennemi dégarnissoit absolument sa droite, parce qu'elle lui étoit inutile pour combattre notre gauche, qui étoit convertie de la petite Getthe. Le Lieutenant Général qui commandoit à la gauche, donna plusieurs avis à M. le Maréchal de Villeroi, de ce qu'il voïoit faire à l'Ennemi devant lui, & lui proposa de ne laisser de Cavalerie à la gauche, que par proportion à celle que l'Ennemi laissoit à sa droite, & de venir avec tout le reste doubler derrière la droite, comme on voïoit que l'Ennemi doubloit derrière sa gauche. Mais ce fut toujours inutilement, que M. de Gassion proposa ce mouvement salutaire & judicieux.

On voïoit que l'Ennemi tiroit encore une partie de l'Infanterie de sa droite, & qu'elle venoit former plusieurs lignes devant le Village de Ramillies, & la droite de notre Infanterie. On ne pouvoit douter, que ce ne fût à dessein de faire un grand effort contre le Village de Ramillies & notre droite d'Infanterie.

Quelque remontrance que l'on fit encore à M. le Maréchal de Villeroi, pour l'obliger à approcher la ligne du Village, & pour faire doubler une partie de l'Infanterie de la gauche derrière celle de la droite & du centre, comme on le voïoit faire à l'Ennemi, on ne put jamais obtenir qu'il fit ce changement à son ordre de Bataille, quoiqu'il fût fort raisonnable de se conformer pour la défense, à ce que l'on voïoit faire à l'Ennemi pour attaquer.

On voïoit encore que l'Ennemi tiroit de l'Infanterie de sa seconde ligne, & qu'il la faisoit marcher à Tavieres. On représenta inutilement à M. de Villeroi, que l'Ennemi avoit tout porté à sa gauche, & que notre droite n'étoit point en état de soutenir ce grand effort. Rien ne fut possible de l'obliger à se conformer à son Ennemi.

Enfin après que l'Ennemi pendant plus de cinq heures de tems, se fut mis dans la disposition que je viens de dire, sans que pendant tout ce tems considérable M. de Villeroi eût en aucune manière pourvû à mettre la droite en état de soutenir l'effort, que l'Ennemi s'étoit proposé à faire contre elle; & après que l'Ennemi se fut entièrement rendu maître de Tavieres, & qu'il y eut appuié sa gauche, il marcha

À notre aîle droite de Cavalerie sur quatre lignes, & à notre Infanterie qui étoit dans le Village de Ramillies, sur plusieurs lignes & colonnes. En approchant de notre droite, il fit entrer sa seconde & sa quatrième lignes de Cavalerie dans les intervalles des Escadrons de sa première & seconde lignes, de sorte qu'en nous abordant, il ne faisoit plus qu'un front sans intervalles.

Ce mouvement fut fait de si près, que notre droite n'eut pas le tems de se serrer, pour remplir les intervalles, ni pour les faire remplir par la seconde ligne, qui outre qu'elle avoit été mise en ordre de Bataille à trop de distance de la première ligne, n'auroit encore pû faire librement ce mouvement en avant, à cause des équipages, qui par négligence avoient été laissés entre les deux lignes, comme je l'ai dit.

Ainsi donc notre droite fut chargée par un front contigu, dont les Escadrons qui se trouvoient devant nos intervalles, pénétrant sans opposition, se retournerent pour charger par derrière nos Escadrons de la première ligne, qui quoiqu'ils eussent presque tous battu les Escadrons qu'ils avoient chargés, furent mis dans un entier désordre par les Escadrons de la seconde ligne des Ennemis, & par ceux qui les attaquèrent par derrière.

L'Ennemi conduisit l'attaque du Village de Ramillies différemment de celle de la Cavalerie de la droite. Il y marcha sur quatre ou cinq lignes; mais en approchant de la tête de ce Village, il connut que notre ligne d'Infanterie étoit trop éloignée du Village, pour le protéger de son feu, & que les flancs du Village n'étoient pas garnis de Troupes, parce qu'il y en avoit trop peu.

Sur cette mauvaise disposition de notre part il en forma une bonne. Il fit avancer une de ses dernières lignes sur le front de la première; ensuite de quoi en approchant du Village, ce front qui le débordoit, s'étendit en potence sur le flanc du Village, & le força fort aisément, parce qu'il n'y trouva pas de résistance, dans le tems que les Troupes soutenoient l'attaque de la tête.

Tout ce désordre de la droite ne trouva point de remède dans la présence du Général, ni même dans celle de plusieurs Officiers Généraux de la droite. L'Officier particulier & le Soldat, n'étoient pas capables de redresser par leur seule valeur une affaire perdue par la mauvaise disposition; de sorte que le désordre fut bientôt général par toute la droite, qui abandonna son Champ de Bataille, & son canon.

La gauche de Cavalerie, & quelques Bataillons de la gauche qui n'avoient point combattu, se retirerent assez paisiblement jusqu'à la nuit, que le désordre & la fuite fut générale. L'Ennemi battit ainsi en un quart d'heure de tems une Armée de quatre-vingt mille hommes, qui ne laissa pas deux mille morts sur la place, prit quatre vingt ou cent pièces de canon, une fort grande quantité de bagages, & conqui

tous les Pais-Bas Espagnols , par l'abandon que notre Général lui en fit.

Le récit de cette journée funeste à l'Etat ne me fournit qu'une seule réflexion à faire , qui est celle d'être surpris , que le Roi ait été aussi longtemps à connoître ce que toute la France n'avoit jamais ignoré.

Bataille de
Castiglione
en 1706.

La Bataille de Castiglione gagnée par le Comte de Medavi sur M. le Landgrave de Hesse en l'année 1706. deux jours après la levée du siège de Turin , est de la première espèce des grandes actions , puisque les deux Armées se sont chargées par tout leur front , quoiqu'elles n'aient pas entré en action en même tems par tout ce front.

Lorsque M. le Duc d'Orleans quitta le bas Pô , pour suivre par ce côté-ci de ce fleuve M. le Prince Eugène , qui marchoit au secours de Turin , ce Prince laissa M. de Medavi sur le Mincio , pour observer les mouvemens du Corps , que M. le Prince Eugène avoit laissé aux ordres de M. le Landgrave de Hesse ; qui se sentant supérieur de trois ou quatre mille hommes à M. de Medavi , crut pouvoir entreprendre devant lui. Pour cet effet il passa le haut Mincio , & vint assiéger le Château de Castiglione delle Stivere. M. de Medavi , à qui il étoit de conséquence de ne pas laisser prendre ce Château , parce que sa prise auroit facilité à M. de Hesse une marche sur Bergame ou Brescia , se déterminà à combattre , pour secourir Castiglione.

Pour bien entendre la disposition de M. de Medavi pour cette Bataille , il me paroît nécessaire de dire un mot de la constitution du pais , depuis Goito jusqu'à Medoli , & au pied de la Tour de Solferino. C'est une plaine fort raze ; Castiglione est dans les monticules , qui sont au pied des Alpes , & qui s'allongent de ce côté-là jusqu'au Mincio , auprès de Mozambano.

On voit donc , que M. le Landgrave pouvoit en se tenant à son Siège , obliger M. de Medavi pour secourir la Place , de venir à lui par des têtes , & comme en défilant dans ces monticules. Si ce Prince avoit pris ce parti , il est certain que l'affaire auroit été beaucoup plus difficile ; mais dès qu'il sut que M. de Medavi marchoit à lui , il n'hésita pas à descendre dans la plaine , où il se mit en Bataille : M. de Medavi en fit autant de son côté.

L'Infanterie de la gauche de l'Ennemi entra d'abord sans peine dans notre droite , où M. de Medavi avoit été obligé de mettre l'Infanterie Espagnole. Ce vuide fit même un peu prospérer la Cavalerie de la gauche de l'Ennemi , qui fit perdre du terrain à la Cavalerie de notre droite ; mais la seconde ligne aiant marché en avant toute entière , & M. de Medavi aiant fait sortir des Bataillons de la seconde ligne , pour remplir le vuide que le désordre de l'Infanterie Espagnole y avoit fait , ce premier désordre se rétablit avec d'autant plus de facilité , que toute notre gauche de Cavalerie & d'Infanterie aiant emporté la droite de l'Ennemi , & nos Brigades d'Infanterie de la gauche s'étant reploïées

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 365

sur le centre de l'Ennemi, pendant que notre Cavalerie pouffoit celle de l'Ennemi, & aiant chargé cette Infanterie en flanc, le désordre fut général sur tout le front de la premiere ligne des Ennemis. Le Champ de Bataille fut entièrement abandonné avec le canon, & ce qui voulut se sauver ne put le faire qu'en désordre, & à la faveur des monticules, qui dérobaient les fuyards à la vûe, leur donnerent le moien de repasser le Mincio, au pied de Ponti-Castelli.

Si l'on avoit combattu aussi heureusement * à Turin *, qu'à Castiglione, le Roi d'Espagne seroit encore maître de toute l'Italie, & M. de Savoie auroit perdu tous ses Etats.

La Bataille d'Almanza gagnée en Espagne par M. le Maréchal de Berwick, au Printems de l'année 1707. est une action de la premiere espèce, puisque les deux Armées se sont chargées par tout leur front.

Bataille
d'Almanza
en 1707.

Les Ennemis étoient maîtres de tout le Roiaume de Valence, de celui d'Arragon, & de la Catalogne, & vouloient rentrer dans la nouvelle Castille. Ils avoient reçu depuis peu de jours un puissant secours d'Angleterre & de Hollande, & ils vouloient profiter du tems de la premiere Campagne.

Pour cet effet ils passerent la riviere de Xucar & s'avancerent jusqu'auprès d'Almanza. M. de Berwick n'hésita pas à s'avancer à eux, & la bataille se donna.

Dans la premiere charge, l'Infanterie Angloise pénétra notre centre ; mais l'Infanterie Portugaise aiant été enfoncée, & notre Cavalerie aiant mis celle de l'Ennemi en désordre, le Champ de Bataille nous resta entièrement.

M. de Berwick aiant même fait suivre d'abord par la Cavalerie treize Bataillons ennemis, qui se retiroient en bon ordre par les montagnes, pour aller passer le Xucar, & se retirer à Valence, cette Infanterie ennemie fatiguée, & qui n'avoit point de pain fut obligée de faire halte, avant que d'être arrivée au Xucar ; ce qui aiant donné le tems à notre Infanterie de s'approcher, ces treize Bataillons se rendirent prisonniers de Guerre. C'est au gain de cette Bataille qu'est dû le recouvrement des Roiaumes de Valence & d'Arragon.

Ce Combat donné en l'année 1708. est de la seconde espèce des grandes actions, puisqu'il n'y a eû dans cette occasion qu'une tête de notre Armée, qui a successivement attaqué un front plus fort, & plus étendu que le notre.

Combat
d'Oudenarde
en 1708.

Comme j'ai déjà parlé ailleurs sur la matiere des Chapitres précédens, de ce qui s'étoit passé avant ce combat, je dirai seulement ici, que puisqu'il n'y a eû aucune disposition de notre part pour combattre, la perte des hommes, quoique grande, ne pouvoit être assez considérable, pour porter une décision dans les affaires, & que le désordre & la grande perte n'a été que dans une retraite faite de nuit sans aucune

disposition, & sans que les Troupes sçussent où elles alloient, ni sans qu'elles fussent conduites.

Je ferai donc seulement remarquer, qu'il ne faut jamais que le dessein d'engager un Combat, ni la disposition pour combattre, comme on l'a fait à Oudenarde, serve d'exemple à suivre.

Bataille de
Malplaquet
en 1709.

En l'année 1709. s'est donné la Bataille de Malplaquet. Cet événement considérable qui tient des deux espèces de grandes actions, méritant une longue discussion, doit être repris de plus haut que du jour de l'action, parce que les fautes précédentes ont amené cet événement, contre les règles que j'ai données au Général, qui veut engager une action avec toute son Armée, ou qui a des raisons pour l'éviter. Car dans cette occasion il m'a été impossible de déterminer, si M. le Maréchal de Villars vouloit une action générale, ou s'il ne la vouloit pas.

Quoique j'aie parlé ailleurs de la disposition des Ennemis, pendant le Siége de Tournai, comme ce n'a été que par rapport au Siége, il faut ajouter à ce que j'en ai dit, qu'outre toutes les forces des Ennemis rassemblés pour protéger le Siége de Tournai, ils avoient encore un Corps de huit ou dix mille hommes sur la Dendre, pour la sûreté de leurs convois de Bruxelles, d'Ath, & d'Oudenarde, parce que M. le Maréchal de Villars tenoit M. le Chevalier de Luxembourg auprès de Condé, avec un Corps de Cavalerie & d'Infanterie. Ainsi ce Corps étoit indispensable aux Ennemis, & ne marquoit pourtant pendant le tems du Siége, qu'une sage précaution de l'Ennemi pour ses convois & ses communications, & ne donnoit encore à M. le Maréchal de Villars aucune vûe du Siége de Mons.

Il y a eu deux tems dans la capitulation de la Citadelle de Tournai bien remarquables, pour faire sentir à M. le Maréchal de Villars, que l'Ennemi avoit absolument perdu ses vûes d'entreprises du côté de Bethune & de la Lys, & que son objet alloit se porter à la Hayne.

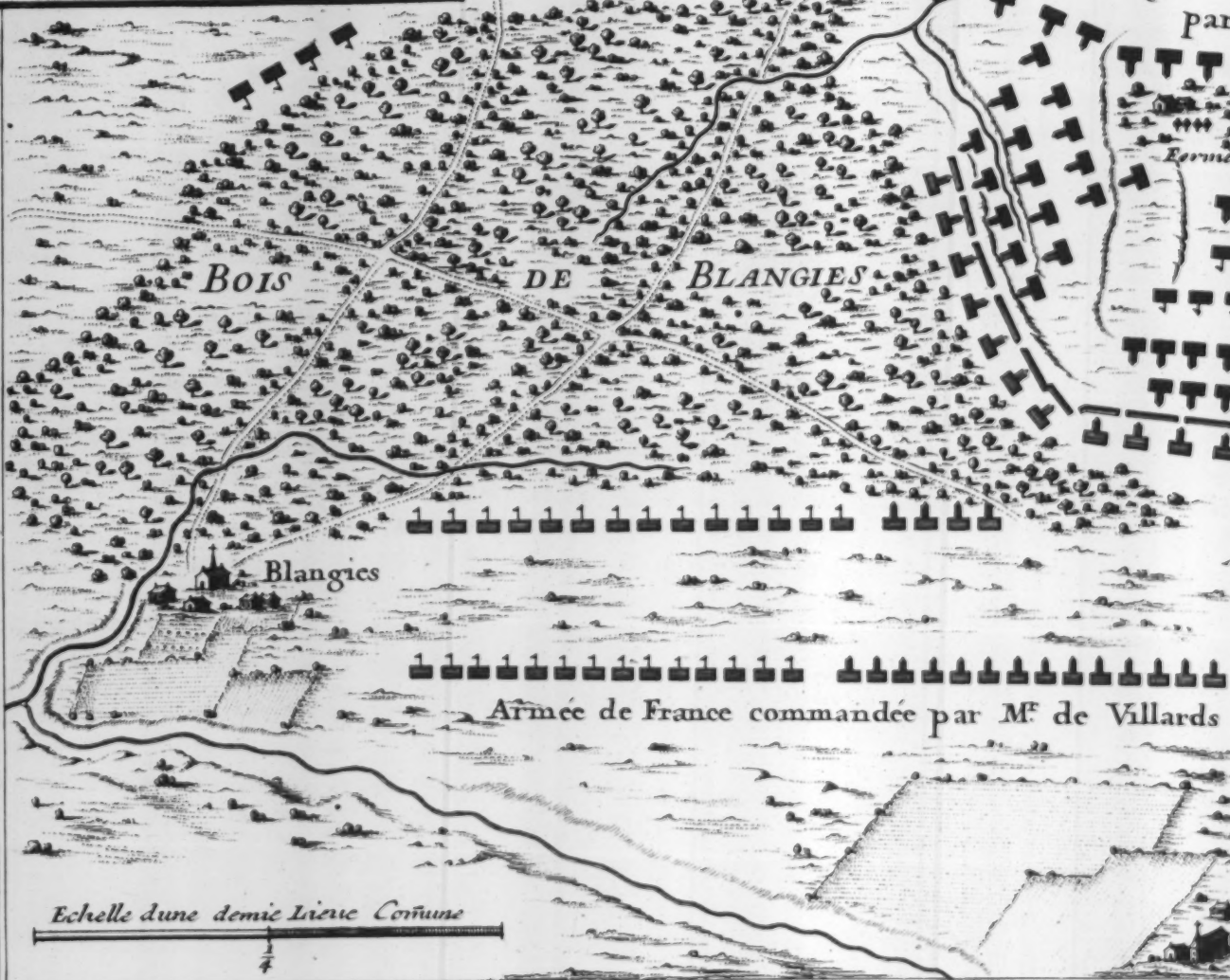
Ce sont ces deux tems qu'il faut faire remarquer ici, pour montrer que dans cette occasion, M. le Maréchal de Villars a manqué de pénétration, ou s'il n'en a pas manqué, il n'a au moins point eu assez de précaution, pour parer aux inconvéniens du Siége de Mons, sans être obligé à combattre, en cas que l'Ennemi fût déterminé à cette entreprise.

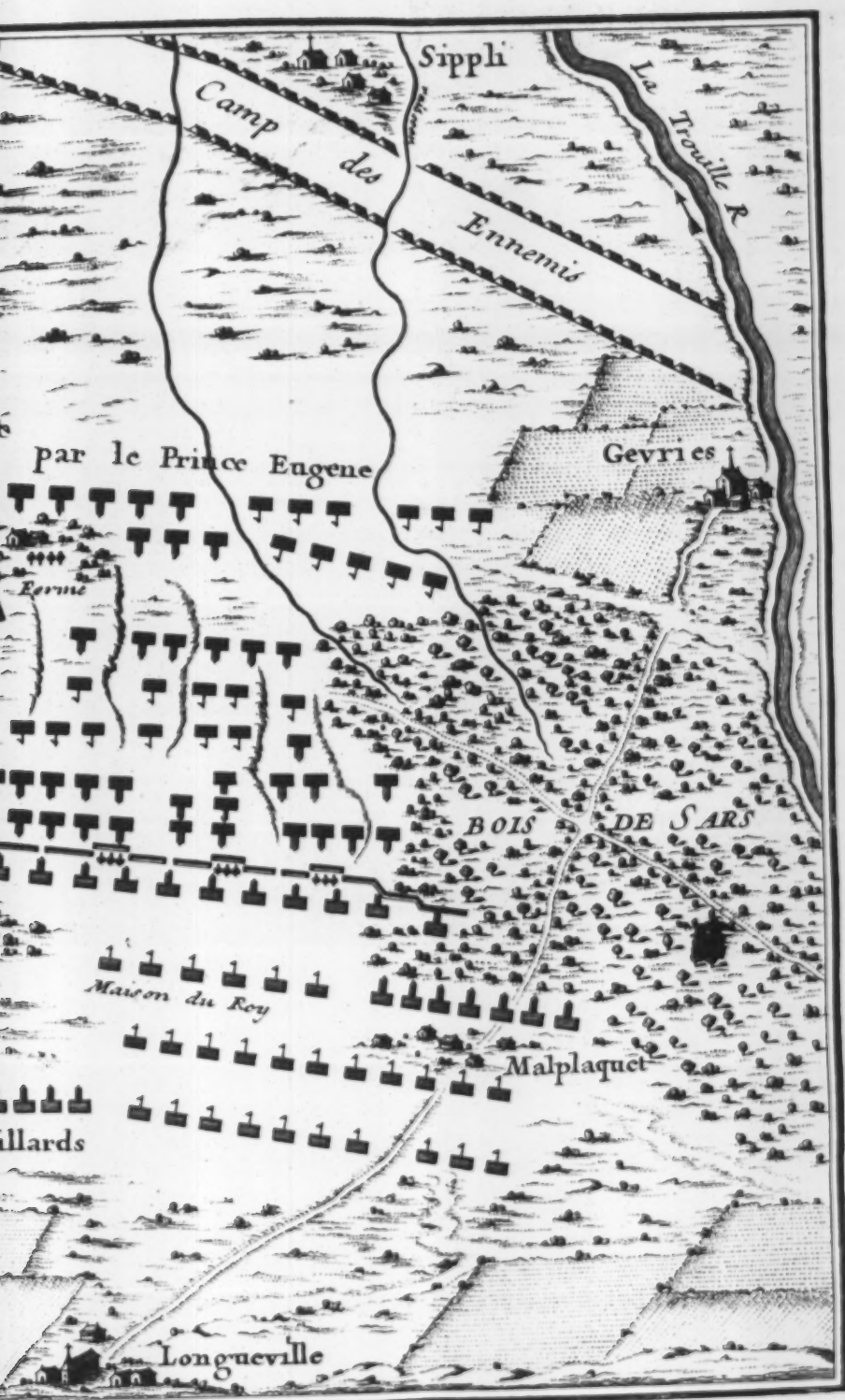
Ces deux tems dont je viens de parler, sont ceux des deux chamades de la Citadelle, dont la première fut battue le 29. du mois d'Août. M. le Prince Eugène qui voioit que la Place avoit encore un tems considérable à durer par l'état où elle étoit, s'imagina aisément qu'elle ne battoit la chamade, que parce que sa Garnison n'avoit plus de vivres, & crut pouvoir lui imposer des articles trop rudes. Dans le moment que les otages avoient été donnés de part & d'autre, ce Prince avoit

PLAN DE LA BATAILLE DE MALPLAQUET

Suivant M^r. de Feuquieres

 Bataillon	 Bataillon
 Escadron	 Escadron
<i>François</i>	<i>Enemi</i>





rp®

fait passer l'Escaut à un Corps de Cavalerie & d'Infanterie de dix à douze mille hommes, pour aller en diligence occuper nos lignes de la Trouille, & ce Corps devoit être joint par celui que j'ai dit, qui étoit sur la Dendre pour la sûreté des convois. Comme M. de Surville n'avoit pas voulu rendre la Citadelle, aux conditions que M. le Prince Eugène la vouloit avoir, la capitulation se rompit, & l'on recommença à tirer. Cet incident obligea M. le Prince Eugène de faire arrêter ce Corps détaché à Pervis, où il se trouvoit alors.

Le mouvement de ces deux Corps du côté de la Hayne, qui s'étoient arrêtés dès que la capitulation avoit été rompuë, devoit faire penser à M. le Maréchal de Villars, que les objets d'entreprise des Ennemis ne regardoient plus le côté de la Lys; & il me paroît qu'il auroit été prudent de faire rapprocher de lui dès ce même moment toute la gauche de son Armée, qui étoit du côté du Pont Awendin. Il ne le fit pourtant pas, & il se contenta d'envoier encore quelques Bataillons à M. le Chevalier de Luxembourg, & de lui ordonner de marcher jusqu'à la hauteur de Condé, pour observer ce Corps des Ennemis qui s'étoit arrêté à Pervis.

Deux jours après, la Citadelle plus pressée par le manque de vivres, battit une seconde fois la chamade, & M. le Prince Eugène qui avec raison pouvoit croire, que M. de Villars avoit pénétré son dessein sur Mons, s'étant rendu plus traitable dans les articles de la capitulation, elle fut bientôt signée.

Après quoi M. le Prince Eugène aiant destiné trente-six Bataillons & quelque Cavalerie, pour protéger sa nouvelle conquête, seulement pendant quelques jours, & durant le tems que notre Armée seroit encore à portée de Tournai, envoya diligemment ses ordres à ses deux Corps avancés, pour aller entrer par Havré dans la Hayne, & pour occuper avant nous les lignes de la Trouille, & il passa l'Escaut entre Mortagne & Tournai avec toute son Armée, qu'il fit marcher avec une diligence extrême, afin qu'elle pût entrer dans la Hayne, avant que notre Armée entière y pût être arrivée.

La vivacité de ce mouvement, qui ne pouvoit être inconnu à M. de Villars, parce qu'il en pouvoit être continuellement averti par Valenciennes, Condé, S. Guillaïn, & Mons même, l'obligea à passer l'Escaut avec toute la droite de son Armée, & à faire revenir sa gauche dans le Camp de sa droite, jusqu'à ce qu'il eût démêlé la force du Corps resté sous Tournai.

Il s'avança même avec toute sa droite jusqu'à Keuvrain, & détacha encore M. de Legall avec un Corps, pour soutenir M. le Chevalier de Luxembourg.

L'impossibilité de faire fournir du pain à son Armée par Valenciennes & Condé, où il n'y avoit point de farines, lui fit perdre quelques jours.

pendant lesquels pourtant la gauche de l'Armée, hors d'inquiétude du Corps resté sous Tournai, marcha, & joignit M. de Villars au Camp de Keuvrain en-deçà de l'Honneau. M. le Chevalier de Luxembourg, qui s'étoit avancé aux lignes de la Trouille, trouva sur la hauteur de S. Simphorien, entre la Hayne & la Trouille, les deux Corps des Ennemis, que j'ai dit avoir précédé la marche de l'Armée. On dit qu'il le fit promptement sçavoir à M. de Legall, qui étoit auprès de Bossu, afin qu'il marchât à lui pour le soutenir. Ce qui est certain, c'est que M. de Legall ne marcha pas, & que M. le Chevalier de Luxembourg se crut dans la nécessité d'abandonner les lignes de la Trouille, & de se retirer sur M. de Legall & sur notre Armée. De maniere que ce Corps avancé des Ennemis, qui commençoit à être joint par la tête de l'Armée, passa la Trouille, & vint camper à Sippli.

Tous ces mouvemens nous conduisirent jusqu'au 7. de Septembre, auquel jour M. de Villars, qui avoit passé l'Honneau à Keuvrain, fut joint par la gauche de son Armée, conduite par M. d'Artagnan.

La journée du 8. fut employée à laisser un peu reposer l'Infanterie de la gauche, & à donner un peu de pain au soldat. Vers le soir on renvoia tous les Bagages, & la nuit toute l'Armée marcha par sa droite, & se trouva sur les neuf heures du matin vis-à-vis de la Trouée, qui est entre les Bois de Sars & de Blangies, en-deçà des Bois & de la Trouée.

M. le Prince Eugène qui avoit passé la Trouille avec toute son Armée, à la réserve du Corps qu'il avoit laissé sous Tournai, & qui dès le 6. marchoit pour le joindre, se seroit trouvé dans une situation fâcheuse, si notre Armée en arrivant, avoit passé la Trouée, & s'étoit placée en tenant la Trouée & les Bois derriere elle. Pour éviter cet inconvénient, ce Prince s'avança avec tout ce qu'il avoit avec lui, qui étoit fort inférieur à nos forces. Il se plaça à la tête de deux ou trois petits ruisseaux, qui sortent des Bois de Sars & de Blangies. Il fit avancer beaucoup de canon, & il nous retint dans la situation que nous avions prise; en arrivant sur ce terrain, par une canonade & une grosse escarmouche, qui dura tout le 9.

Le 10. fut employé de notre côté à faire un retranchement sur tout le front de la Trouée, en le prenant par le milieu de l'épaisseur du Bois; à allonger notre gauche d'Infanterie, le long d'une premiere langue que faisoit le Bois; à en faire autant à notre droite le long du Bois, & à faire faire de grands abbatis à cette Infanterie.

Comme tout ce front étoit trop petit, pour contenir celui de notre premiere ligne, on en laissa quelques Brigades d'Infanterie de la gauche derriere le Bois, & toute l'aile gauche de Cavalerie. On en fit de même d'une partie de l'Infanterie de la droite; & toute la Cavalerie de la droite fut placée sur plusieurs lignes derriere l'Infanterie, qui occupoit le front de la Trouée. Le canon fut distribué sur tout ce front,

front, suivant qu'on le jugea à propos. Voilà quelle a été la situation de notre Armée.

Après ce récit, & avant que de parler des défauts de cette disposition, je crois indispensable de faire réflexion sur les mouvemens des Ennemis, depuis Tournai jusqu'à la Trouille, pour faire sentir, qu'on n'y a pas fait les attentions, qui auroient dû y être faites pour protéger Mons; & ensuite sur la situation où s'est trouvé M. le Prince Eugène pendant le 9. & le 10. pour faire encore sentir, que pendant ces deux jours nous ne nous sommes prévalus d'aucun des avantages, que nous aurions dû prendre sur lui.

Par ce que j'ai dit ci-dessus des mouvemens des Ennemis, dès le tems de la première chamade de la Citadelle de Tournai, l'on aura aisément compris, que leur vûe les portoit à la Hayne. Ainsi donc puisque dans la situation des affaires, on étoit réduit à la défensive, il falloit suivre dans nos mouvemens les indications que nos Ennemis nous donnoient de leur dessein.

Car quand on voudroit supposer, qu'on craignoit dans ce même tems pour Namur ou Charleroi, nos mouvemens vers la Hayne nous portoit de même à la protection de ces deux Places; & par conséquent toute la droite de notre Armée devoit être portée avec plus de diligence jusqu'à la Trouille, ce qui auroit sauvé Mons; parce qu'il est vrai-semblable de croire, que la tête de l'Armée ennemie n'auroit pas osé entrer dans la Hayne par Havré, comme elle l'a fait un tems considérable avant le Corps de l'Armée, si la nôtre avoit été à la Trouille, qui pouvant en un moment avoir passé ce ruisseau, auroit accablé ce Corps, qui auroit aussi imprudemment passé la Hayne.

Dans cette circonstance de notre Armée ainsi avancée jusqu'à la Trouille, il n'y auroit rien eu à craindre pour S. Guillaïn, que nous tenions par notre gauche, ni même qu'ayant passé l'Honneau, les Ennemis pussent faire des ponts sur la Hayne, entre Condé & l'Honneau, pour investir cette Place, parce que la gauche de notre Armée se seroit dans ce même tems trouvée à hauteur de Condé.

Il faut donc convenir que ç'a été une fort grande faute, de n'avoir pas fait ce mouvement salutaire pour sauver Mons.

Pour faire connoître ensuite qu'après la jonction de notre gauche, & notre marche à Malplaquet, nous avons perdu pendant le 9. & le 10. le moment favorable d'accabler M. le Prince Eugène dans son Camp de Sippli, par notre grande supériorité sur lui pendant ces deux jours, il faut seulement se ressouvenir, que j'ai dit que l'Ennemi avoit laissé trente-six Bataillons & quelque Cavalerie sous Tournai, en quittant cette Place, & que quoique ces Troupes aient marché avec une diligence extrême, elles n'ont pourtant pu joindre leur Armée que le matin du 11. quelques heures seulement avant le combat.

A à a

Ces deux réflexions suffiront pour faire connoître quelle a été l'incertitude d'esprit, dans laquelle M. le Maréchal de Villars a continuellement été, & qu'il n'a jamais été déterminé entre sauver Mons par des mouvemens, ou par un combat.

Je dis plus, c'est qu'avec toutes ces démonstrations qu'il a voulu donner, d'avoir envie de combattre pour sauver Mons, cette envie lui a cessé, dès qu'il a vû la tête des Ennemis devant la Trouée, & qu'il s'est de lui-même réduit à recevoir la bataille dans une fort mauvaise disposition. Car s'il avoit voulu combattre, il devoit dès le 9. en arrivant, s'avancer dans la Trouée, avec tout ce qu'il auroit pû y faire entrer de Troupes; pénétrer les Bois de la droite & de la gauche avec le reste de son Infanterie, & faire soutenir son front d'Infanterie par son Artillerie, & plusieurs lignes de Cavalerie.

Par ce Combat qu'il auroit donné avec une supériorité entière, il auroit fait abandonner aux Ennemis le débouché de la Trouée, & il auroit trouvé son Camp au-delà de la Trouée, & à la tête des petits ruisseaux, qui sortent de ces bois, & qui deviennent plus considérables à mesure qu'ils approchent de la Trouille. De sorte que par cet avantage, aisé à se procurer dans ce tems-là, il auroit tout au moins mis dès ce premier jour M. le Prince Eugène, dans l'impossibilité entière de rester entre la Trouille & notre Armée, supposé même que ce Combat n'eût pas été assez avantageux, pour y trouver la ruine entière de l'Armée ennemie, fort inférieure à la nôtre, par le manque du Corps d'Infanterie dont j'ai parlé ci-dessus.

Ce parti devoit être pris par M. le Maréchal de Villars, seulement sur ce qu'il voioit de ses yeux dans ce premier moment. Ce qu'il auroit vû, dès qu'il auroit été à la tête de la Trouée, lui auroit bien mieux fait sentir la conséquence de commencer d'abord à entrer en action; & c'est ici où je parlerai de la situation où étoit M. le Prince Eugène, qui ne devoit point être ignorée, puisqu'elle dépendoit de la constitution du pais. Voici quelle elle étoit.

Ce Prince avoit sa droite à la Hayne, sa gauche à la Trouille près de Gevries, son centre sur Sippli, la Trouille & Mons derriere lui. Son Camp étoit coupé par les petits ruisseaux, dont j'ai parlé. Ainsi l'on voit que si M. le Maréchal de Villars s'étoit dès le 9. porté au-delà de la Trouée, il auroit été fort difficile à M. le Prince Eugène de communiquer le front de la ligne de son Armée, parce qu'il ne l'auroit pû faire, qu'en chargeant de pont les ruisseaux devant la tête de ses deux lignes; ce qui auroit toujours obligé à faire défiler les Troupes, de l'entre-deux d'un de ces ruisseaux, à l'entre-deux de l'autre.

Aussi M. le Prince Eugène ne voulut-il pas attendre notre Armée à la tête de son Camp; & quoique par le manque du Corps laissé sous Tournai, & qui ne pouvoit pas le joindre de deux jours, il fût effective-

ment fort inférieur à nous en Infanterie, il ne laissa pas de marcher en avant sur nous, & de nous montrer devant la Trouée ce qu'il avoit de Troupes & de canon.

Cette démonstration de vouloir nous combattre à la sortie de la Trouée, étoit ce qui devoit nous engager à y entrer, dans la disposition où j'ai dit ci-dessus, que nous devions nous mettre, pour nous en rendre les maîtres, & la passer, parce que nous pouvions sçavoir, que ces ruisseaux, dont j'ai parlé, que nous prenions à leurs sources, nous donneroient une grande facilité, pour étendre notre front devant l'Ennemi, sans qu'il pût répondre à nos mouvemens avec la même facilité que nous, par l'embaras des ruisseaux plus forts & plus difficiles à passer, à mesure qu'ils s'approchoient de la Trouille, & qu'ainsi nos grands efforts se seroient portés sans difficulté contre la partie de l'Armée ennemie, qui nous auroit paru la plus aisée à accabler.

Nous pouvions même par les grands chemins qui traversoient les bois, & à la faveur de notre Infanterie, qui n'auroit pû être contenue dans la Trouée, faire passer notre Cavalerie au-delà des bois, & la former sur un plus grand front que celle de l'Ennemi, toujours gênée par les ruisseaux, & ensuite rejoindre tout le front de notre Armée, après avoir éloigné l'Ennemi de devant le front de la Trouée.

Mais on ne se mit point en disposition de donner un combat; au contraire on ne s'occupa pendant le 9. & le 10. qu'à se placer, comme je l'ai dit ci-dessus, pour recevoir un combat, qu'on avoit d'abord paru vouloir donner pour sauver Mons, & on laissa M. le Prince Eugène maître de la tête des ruisseaux, & du front plus étendu que le notre, que nous avions ainsi resserré mal à propos.

Ce que je viens de dire suffira, pour faire connoître tous les défauts de cette première disposition. Mais avant que de parler de ce que fit M. le Prince Eugène pour en profiter, je crois à propos de dire, quelle auroit dû être une autre disposition, que l'on auroit pû prendre, pour recevoir un combat avec avantage, puisque je crois avoir suffisamment fait connoître, que M. le Maréchal de Villars avoit perdu l'envie de le donner, dès qu'il vit les Ennemis le 9. s'avancer à la tête de la Trouée.

Cette seconde disposition, dans laquelle l'Armée du Roi auroit dû être mise pour recevoir un combat, puisque l'on n'avoit pas voulu le donner, devoit être d'abandonner entièrement la Trouée, & de former la première ligne assez en-dehors de la Trouée, * pour se conserver un front plus étendu, que celui que l'Ennemi pouvoit prendre, en entrant dans la Trouée; * & même de recourber nos deux ailes de Cavalerie vers les bois, en les appuyant par les Corps d'Infanterie placés dans les bois.

Dans cette disposition, dont une partie auroit été cachée à l'Ennemi,

il n'auroit jamais osé s'avancer dans la Trouée, pour nous venir combattre par un front préparé, plus étendu que le sien, & dont il auroit ignoré la disposition au-delà de ce qu'il en voïoit.

Pour revenir à présent à ce que fit l'Ennemi pendant le 9. & le 10. pour se disposer à nous combattre le 11. je dirai que M. le Prince Eugène aiant senti que le premier mouvement en avant, qu'il avoit fait pour se montrer à la Trouée, lui avoit réussi, il jugea que nous n'étions pas dans la volonté déterminée de l'aller chercher pour le combattre, & qu'ainsi puisqu'il voïoit que nous nous retranchions, les Troupes qu'il avoit laissées sous Tournai auroient le tems d'arriver à son Armée, après quoi il seroit en état de se conduire librement, suivant ce qui lui conviendrait.

J'ai dit ci-dessus pourquoi notre disposition étoit mauvaise, par rapport au terrain que nous occupions. Il faut examiner à présent pourquoi elle étoit vicieuse, par rapport à celui qui étoit occupé par nos Ennemis.

Nous leur avions laissé occuper un front plus étendu que le nôtre, & par conséquent ils pouvoient en nous attaquant, déborder notre front & l'embrasser.

Les bois de Blangies ne sont pas si unis du côté où étoient les Ennemis, qu'ils n'avancent plusieurs langues dans la plaine; & par conséquent les mouvemens que l'Ennemi pouvoit faire en-delà de la langue des bois, où nous avions abouti notre gauche, n'étoient en aucune manière vus d'aucune partie de notre Armée.

Nous nous étions même si mal placés à cette extrémité de la langue des bois, que nous ne la tenions pas par le travers, & par le flanc gauche; de manière que nos abbatis que nous avions fait précisément sur le bord du bois du côté de la Trouée, ne faisoient aucun obstacle à l'Ennemi pour nous attaquer par notre flanc gauche, & par le derrière de notre gauche, en pénétrant le bois à la faveur de la langue, qui étoit au-delà de celle que nous avions occupée, sans que ce mouvement pût nous être connu, parce que nous n'avions point porté nos attentions au-delà de cette langue, qui faisoit l'extrémité de notre gauche.

Les bois de Sars qui étoient à notre droite, étoient presque faits comme ceux de la gauche, hors qu'il n'y avoit pas des langues de bois si marquées; mais au moins comme le bois alloit en tournant, il est certain que l'Ennemi pouvoit encore faire des mouvemens pour s'approcher de notre flanc droit, sans que les Troupes qui y étoient placées les pussent voir.

Notre front n'étoit pas meilleur. Il y avoit par le milieu du front, & au-devant de la Trouée, une Ferme, & une petite futaie auprès de la Ferme. Nous avions laissé occuper ce poste par l'Ennemi; de sorte

qu'il voïoit toute notre disposition, sans que nous vissions la sienne, même sur le front. Il y avoit encore sur ce même front, & en approchant de notre gauche, des chemins creux qui en approchoient de fort près, à la faveur desquels l'Ennemi, sans être vû, pouvoit s'approcher, & de notre gauche du côté du bois, & de notre droite dans le centre de la Trouée.

Par la description exacte de ces deux terrains occupés par les Armées, il est aisé de connoître, que l'avantage pour attaquer étoit entièrement pour l'Ennemi, puisqu'il pouvoit nous aborder par tout notre front par un front plus étendu que le nôtre, & même sans aucune connoissance de sa disposition, ni de ses mouvemens pour nous attaquer.

Ce fut aussi sur tous ces avantages que M. le Prince Eugène forma sa disposition, qui étoit telle, qu'il ne prenoit jamais un engagement général, lors même qu'il nous engageoit par tout, & qu'il pouvoit nous battre, sans courir risque d'être battu, par l'impossibilité où nous étions mis, quelques avantages que nous eussions pû avoir par notre défense opiniâtée sur tout notre front, de nous porter en avant, pour profiter de notre avantage par un front plus étendu, que celui que nous avions laissé occuper à l'Ennemi.

Sur la fin du 10. M. de Villars parut sentir la mauvaise disposition où il étoit, & fit tracer un retranchement derrière lui, en abandonnant toute la Trouée, à peu près tel qu'il auroit dû l'avoir fait dès le 9. en arrivant, supposé qu'il eût perdu l'envie de chercher à combattre l'Ennemi.

On commença même à travailler à ce nouveau retranchement la nuit du 10. au 11. mais il se trouva si peu avancé le 11. au matin, lorsque l'on vit que l'Ennemi se mettoit en mouvement pour nous attaquer, que l'on fit promptement abandonner ce travail, pour songer à soutenir ses efforts.

M. le Prince Eugène se présenta d'abord devant tout notre front, plutôt par plusieurs colonnes, que par un front étendu; ce qui devoit nous faire juger, que ses efforts ne seroient pas en même tems égaux par tout, qu'il les feroit succéder les uns aux autres, & qu'il les conduiroit, pour les augmenter suivant le succès qu'ils auroient, plutôt contre une partie de notre front, que contre l'autre.

Cette disposition d'attaque, qui commençoit à se faire connoître, devoit nous faire faire quelque changement dans la nôtre pour la défense, & nous devions tout au moins dans ce tems-là, faire approcher de notre front de première ligne, les Bataillons inutiles que nous avions derrière les bois de la droite & de la gauche, soit pour marcher en avant au front de l'Ennemi, qui étoit opposé au front de notre centre, & que l'on voïoit fort dégarni, à cause de la quantité d'Infanterie en colonne, qui étoit occupée à l'attaque de notre gauche; placée dans les bois depuis la Trouée jusqu'à l'extrémité de la gauche, soit pour obliger l'Ennemi à faire revenir à son centre cette Infanterie, qu'on

lui voïoit occuper avec supériorité contre notre gauche, qui n'étoit dans les bois que sur une ligne, pendant qu'elle étoit attaquée par plusieurs colonnes, dont il en paroïssoit au-delà de l'extrémité de notre gauche; ce qui nous devoit suffisamment faire connoître, qu'elle étoit destinée à prendre notre gauche en flanc, & par derriere.

Quoique, comme je viens de le dire, la disposition des Ennemis dût nous faire changer la notre, l'on demeura comme l'on étoit; de sorte que l'Infanterie de notre gauche qui étoit dans le bois, y fut forcée après une défense longue & opiniâtrée, & qu'ainsi les Ennemis s'étendant avec facilité vers l'endroit de notre centre gauche qui tenoit au bois, en déposèrent fort facilement l'Infanterie qui y étoit.

Ce désordre obligea M. le Maréchal de Villars à s'y porter lui-même avec de nouvelles Troupes tirées de notre centre, ce qui l'affoiblit trop considérablement. Ce fut là où il fut blessé, en faisant charger avec succès les Ennemis, qui maîtres du bois de la gauche jusqu'à la gauche du front de la Trouée, venoient de faire faire un grand effort contre la gauche de notre centre.

Dès que M. le Prince Eugène se vit maître du bois de Blangies, il songea à faire de nouveaux efforts contre notre droite, & même successivement contre notre centre, qu'il avoit vu dégarnir pour être porté à la gauche, sans que les Troupes de la seconde ligne d'Infanterie se fussent avancées, pour remplir les vuides de la première, qui n'étoit soutenue que par la Maison du Roi, & une partie de la Cavalerie de la droite.

Ces efforts contre notre droite lui réussirent en partie; mais l'affaire y fut redressée par quelques Brigades d'Infanterie, qui se porterent en avant, & donnerent le tems à l'Infanterie de la droite de se rétablir. Ceux que ce Prince fit faire contre notre grand centre eurent un succès plus heureux pour lui. Notre Infanterie n'y fit point son devoir, & abandonna ce retranchement, même avant que l'Ennemi fût à portée de l'aborder; de sorte qu'il y plaça son Infanterie, y avança son canon, & fit même passer un Corps considérable de Cavalerie par les intervalles de notre retranchement. A la vérité cette Cavalerie ne put pas se maintenir devant la nôtre, qui la chargea, & lui fit repasser le retranchement; mais aussi notre Cavalerie eut beaucoup à souffrir du feu de l'Infanterie ennemie, qui occupoit notre retranchement, abandonné comme je l'ai dit.

On sera peut-être surpris, que jusqu'à ce moment je n'aie rien dit de M. le Maréchal de Boufflers. C'est qu'il y étoit sans commandement, jusqu'à ce que M. de Villars lui eût mandé, que sa blessure le mettoit hors d'état d'agir. Ce nouveau Général donc, qui avoit seulement chargé plusieurs fois à la tête de la Maison du Roi avec beaucoup de valeur, & qui auroit pû connoître que l'Ennemi, malgré ses grands

avantages, n'auroit osé de tout ce jour s'avancer, pour passer entièrement la Trouée, ne songea pas à faire revenir ses ailes droite & gauche devant le front de la Trouée, ni à faire prendre à l'Armée cette seconde disposition, dont j'ai parlé ci-dessus.

On rapporte qu'on lui vint dire dans ce tems-là, que toute notre aile gauche de Cavalerie, & les Brigades d'Infanterie de la gauche, qui comme je l'ai dit, avoient été laissées inutiles derriere le bois, se retiroient d'elles mêmes par Keuvrain, sans que jusqu'à présent aucun des Officiers Généraux ait avoué qu'il ait ordonné cette retraite; & que ce fut la connoissance de cette retraite sans ordre du Général, qui l'obligea à faire retirer toute la droite par Bavai sous le Quesnoi. De sorte que toute l'Armée du Roi se retira paisiblement sans être suivie, moitié par Keuvrain sous Valenciennes, & moitié par Bavai sous le Quesnoi.

Tout ce détail exact, tant des dispositions de part & d'autre, que des principaux mouvemens pendant l'action, doit faire connoître.

1°. Que la disposition de notre part n'étoit pas bonne.

2°. Que l'Armée du Roi a reçu un combat, ayant marché de Keuvrain comme en intention de le donner.

3°. Que l'Ennemi par les avantages de sa disposition ne s'engageoit à combattre, qu'autant qu'il verroit que ses différentes attaques lui succédoient, sans qu'il nous fût possible de profiter de la grande perte d'hommes, qu'il pourroit faire par notre défense opiniâtée; parce que nous ne pouvions plus nous avancer sur lui par un front contigu, & plus étendu que celui que toute son Armée occupoit.

4°. Que quoique pendant tout le tems que le combat a duré, l'avantage ait paru être du côté de l'Ennemi, il est pourtant certain, qu'il n'auroit eu que celui de se glorifier d'avoir déplacé notre front, en perdant quatre fois plus d'hommes que nous, si notre Armée avoit été mise dans la seconde disposition, dont j'ai parlé ci-dessus.

La preuve de ce que j'avance ici ne se peut contester par le fait même, puisqu'il est de notoriété publique, que notre Armée, qui s'est séparée en deux en se retirant, & qui laissoit un espace de plus de trois lieues de vuide entre la droite & la gauche, n'a point été suivie par l'Ennemi, à qui nous abandonnions le Champ de Bataille, que même toute notre Artillerie, qui s'est retirée par le pont de Hons sur l'Honneau, entre notre droite & notre gauche, & qui n'avoit pour sa protection dans sa retraite que le seul Corps d'Infanterie attaché à son service, n'a point aussi été troublée dans sa retraite, au travers d'une grande plaine; & qu'enfin l'Ennemi n'a sçu qu'il avoit gagné la Bataille que le 12. au matin, qu'il a vû qu'il étoit maître du terrain, sur lequel il nous croioit encore, & sur lequel nous devions être.

On a vû par la discussion que je viens de faire des grandes actions, qui se sont passées depuis que je sers, qu'il n'y en a pas eu une seule,

qui ait eu une ressemblance parfaite avec l'autre. Ainsi il faut conclure, que presque tous les événemens heureux sont dûs à la bonne disposition, & à la supériorité de génie du Général, qui gagne une Bataille; comme presque tous les événemens malheureux peuvent être attribués à la mauvaise disposition, & au défaut de cœur, ou de capacité du Général qui la perd.

C'est donc au Prince à bien connoître la portée du Général, auquel il confie le commandement de son Armée, & à ne point agir dans ce choix par goût, ou par condescendance pour les vûes particulières de ses Ministres, qui lui proposent des sujets.

C H A P I T R E L X X X I.

Des différentes manières d'attaquer les Places.

Les entreprises sur les Places sont de différente nature. Les grandes Villes fort peuplées, & mal fortifiées, sont presque toujours mal gardées, par ce qu'on n'oseroit y exposer une garnison foible, & qu'on ne veut pas trop diminuer l'Armée, en y mettant un Corps considérable.

Ces Villes se prennent aisément, ou par intelligence, avec le dedans, ou par surprise, ou par insulte générale, ou en les affamant par la ruine du païs qui les environne. Leur conquête n'est pas fort utile dans un commencement de Campagne, parce qu'elles coûtent à garder, & doit être réservée pour la fin de la Campagne, pour y faire hiverner un gros Corps de Troupes aux dépens de l'Ennemi.

L'attaque des Places fortifiées se doit faire avec de grandes précautions, & après avoir été préméditée de loin. On peut dire même en général, qu'il n'est pas prudent de s'y attacher, que l'on ne soit absolument maître de la Campagne, & sûr de réussir dans l'entreprise méditée.

La supériorité sur son Ennemi presque en égale force, s'acquiert de différentes manières. On peut par de grands magasins, faits en lieux propres, & près la frontière, assembler les Troupes de meilleure heure que l'Ennemi, qui n'aura pas pris les mêmes précautions; profiter ainsi de trois semaines, ou un mois, pour exécuter un dessein formé. On peut aussi, par la connoissance du païs, prévenir l'Ennemi, en se saisissant de quelques postes avantageux; se donner par-là les moïens de faire des détachemens considérables d'Infanterie pour le siège, & exécuter l'entreprise méditée.

Voilà ce qui regarde la supériorité, que dans le commencement d'une Campagne, un Général peut acquérir par son esprit, & par une sage prévoyance.

La troisième manière d'attaquer les Places est celle qui décide le plus sûrement,

sûrement, mais aussi à laquelle la fortune a le plus de part. C'est de l'entreprendre après le gain d'une Bataille, où toute la sagesse & la prudence du Général n'a pu surmonter un destin malheureux, dont il faut que le victorieux cherche à tirer avantage.

Mais pour revenir à l'attaque des Places fortes, il y a plusieurs considérations particulières à faire, & une infinité de soins à prendre pour la réussite.

Ceux qui doivent précéder l'approche des Troupes autour de la Place, sont les amas de tout ce qui regarde le parc de l'Artillerie, celui des vivres, & l'assemblée des pionniers.

Ceux qui suivent immédiatement sont, la marche des Troupes vers la Place qu'on veut assiéger, l'investiture, la diligence à fortifier le Camp par des lignes de circonvallation, & même souvent de contrevallation, la promptitude à remplir le Camp de toutes sortes de subsistances, le choix de l'attaque, la conduite des travaux, la sagesse à ne se pas trop presser, le ménagement des hommes, qui deviennent nécessaires dans la suite de la Campagne.

Le détail de toutes les manières d'attaquer les Places se trouvera dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE LXXXII.

Des Blocus.

Les Blocus se forment de deux manières; simplement en fortifiant, ou occupant des postes, à quelque distance de la Place, principalement sur les bords des rivières, au-dessus & au-dessous, & sur les grands chemins & les avenues; dans lesquels postes on tient de l'Infanterie & des Corps de Cavalerie, lesquels se communiquent entr'eux pour veiller à ce qu'il n'entre point de vivres dans la Place bloquée, où les besoins augmentant tous les jours, en font désertir la garnison, y causent des murmures & des soulèvemens, qui souvent forcent le Gouverneur à se rendre par capitulation.

Le succès de cette espèce de Blocus se fait long-tems attendre, parce qu'il est presque impossible qu'il n'y entre toujours quelques vivres en détail, qui font au moins prendre un peu de patience. Son avantage est bien plus sensible, quand après avoir ainsi bloqué une Place de loin pendant un tems considérable, on en forme ensuite le siège, parce qu'on la trouve plus aisément dépourvûe de bien des choses nécessaires à la défense.

L'autre espèce de Blocus se fait de plus près par des lignes de circonvallation & contrevallation, dans lesquelles l'Armée se place, lorsque par exemple, après le gain d'une Bataille, l'Ennemi se seroit reti-

ré dans une Ville, qu'on sçauroit n'être pas bien pourvuë de vivres, & que l'on présume de pouvoir affamer en peu de jours.

Ce cas n'arrive pas ordinairement, parce qu'il seroit trop imprudent à un Général battu, de s'exposer à perdre le reste de son Armée, en s'enfermant ainsi dans une mauvaise Place. Ainsi l'usage des Blocus se trouve beaucoup plus souvent dans la première espèce, que dans cette dernière.

R E M A R Q U E S.

Je joindrai dans cet endroit mes remarques sur les deux Chapitres précédens. Je n'ai point vû d'exemple, où le Blocus simple de loin ait réduit une Place forte à se rendre; mais j'ai vû plusieurs Places assiégées, dont le Blocus de loin, qui avoit précédé le Siège, a hâté la perte, par le manque des choses nécessaires à la subsistance ou à la défense, qui n'avoient pû y être introduites.

Plusieurs des Sièges, que le Roi a faits en personne en Flandres pendant la guerre qui a précédé la paix de Nimègue, sont de cette nature. Valenciennes se trouvoit bloqué par Condé & Bouchain, qui avoient été pris la Campagne précédente. Cambrai se trouvoit en même tems bloqué par Bouchain, & par les Places de l'Artois.

Dans la guerre qui a précédé le Traité de Riswick, quoique Mons se trouvât comme bloqué par Valenciennes, Condé, & Maubeuge, on ne laissa pas de le ferrer de plus près, en établissant pendant l'hiver un Poste considérable dans saint Guillain. Quand on a fait le Siège de Charleroi en 1693. cette Place étoit comme bloquée par Namur, Philippeville, Maubeuge, & Huy.

Cette maniere de bloquer des Places, par des Corps principalement de Cavalerie, que l'on met dans les Villes fortes de leur voisinage, est bien plus commode, qu'aucune autre, parce qu'elle ne fatigue point tant les Troupes destinées au Blocus, que si on les mettoit dans des Villages, ou Postes non fortifiés, qu'il faut que ces Troupes accommodent, & gardent pour leur sûreté, tant contre la garnison même, s'il se trouve que ces Postes soient sans communication entr'eux, qu'à contre l'Ennemi, qui peut se rassembler, battre un des quartiers, & introduire un Convoi ou un secours dans la Place.

Je n'ai point vû de Blocus, où un Corps considérable de Cavalerie, & d'Infanterie, ait ainsi pris des quartiers fort près d'une Place forte, que celui de Mons en 1678.

L'Ennemi que les pertes précédentes de ses Places par des Sièges d'avant-saison, avoient rendu plus précautionné, crut qu'il devoit laisser dans Mons un Corps considérable, en cas que cette Place fût assiégée, avant le tems ordinaire de l'ouverture des Campagnes, capable d'en faire durer le Siège assez de tems, pour avoir celui d'assembler

l'Armée, & de la faire marcher à son secours. Mais comme il falloit beaucoup de grains, pour faire subsister long-tems un peuple aussi nombreux, que celui qui étoit dans Mons, & une garnison aussi forte, le Roi crut que Mons n'étant pas assez bien aprovisionné, tomberoit dans des besoins essentiels, après quelques mois d'un Blocus, ainsi formé par de gros quartiers, qui faisoient une espèce de circonvallation.

Ce fut M. de Montal qui fut chargé de ce Blocus, qui dura ainsi plusieurs mois, & qui empêcha que l'Ennemi ne pût introduire de convois considérables dans la Place. Cela auroit pû produire à la longue l'effet d'une réduction plus prompte, en cas que vers la fin de la Campagne, on en eût fait le Siège dans les formes, parce que M. de Luxembourg, qui commandoit l'Armée du Roi en Flandres, avoit ordre de protéger ce Blocus; mais aussi ce fut la levée du Blocus, qui apparemment devenoit nécessaire à l'Ennemi pour la conservation de la Place, qui engagea la Bataille de saint Denys, dont j'ai parlé ci-dessus.

Ainsi je ne conseillerai point cette maniere de bloquer une Place de près par des quartiers, que dans un seul cas, qui est celui de sçavoir, qu'elle est composée d'un peuple si nombreux & si mal aprovisionné, que l'on soit comme sûr que ce Blocus ne durera pas long-tems, sans jeter ce peuple dans des besoins essentiels; & que d'ailleurs l'on soit assez maître de la Campagne, par une Armée qui observe celle de l'Ennemi, pour n'avoir point à craindre qu'il force le Blocus, parce qu'un seul quartier forcé causeroit la perte, ou l'enlèvement des autres, qui pourroient n'avoir pas le tems de se rassembler, pour se retirer en bon ordre, devant un Ennemi supérieur, parce qu'il seroit ensemble.

Je n'ai point vû d'exemple d'un Blocus, où une Armée se soit renfermée dans des lignes de circonvallation, dans le seul dessein de faire tomber une Place par un Blocus.

Je n'ai parlé dans mes maximes de cette opération de guerre, que pour ne rien oublier de ce qui peut devenir possible à exécuter; & j'ai même dit que ce cas ne pouvoit arriver, que lors qu'une Armée battue s'étoit jettée dans une Place, qui ne pouvoit la faire subsister. Ainsi je n'ai point de réflexion à faire sur ce sujet, par les exemples que j'en pourrois rapporter.

La maniere de faire tomber des Places par des Blocus éloignés est en usage en Hongrie, où les Mécontents n'étant pas en état de former des Sièges des Places gardées par les garnisons de l'Empereur, en ont fait tomber quelques-unes, en empêchant le peuple de faire paisiblement la culture des terres, & la garnison foible de sortir, pour aller chercher dans le voisinage de la Place, les grains & autres choses nécessaires à la vie.

Mais ces Blocus ne leur ont pas toujours réussi. Ils ont souvent été

obligés de les lever à l'approche des Armées de l'Empereur , & ont souvent été repris à plusieurs fois , avant que d'avoir eû un succès heureux ; parce que comme leurs Troupes ne sont à proprement parler , que des amas de gens rassemblés pour faire des courses , elles n'ont pas la solidité des Corps disciplinés , & lorsque les Troupes de l'Empereur se présentent , même fort inférieures par leur nombre , elles sont toujours abandonner ces Blocus , & introduisent dans la Place le Convoi qu'elles escortent. Mais aussi dès que les Troupes sont retirées , le Blocus se forme de nouveau. Ainsi cette attention continuelle pour la conservation & la subsistance journaliere des garnisons , devient fort embarrassante à la longue , & a déjà causé la perte de plusieurs Places.

C H A P I T R E L X X X I I I .

Des Investitures.

L'Investiture doit être faite de nuit avec de la Cavalerie , afin d'empêcher qu'il ne sorte , ou n'entre plus rien dans la Place qu'on investit. Il faut aussi , le plus promptement qu'il se peut , faire arriver l'Infanterie , pour laquelle le Camp sera marqué , afin qu'il n'y ait point de confusion parmi les Troupes en arrivant ; mettre les Troupes hors la portée du canon , pour qu'elles soient en repos ; se placer pourtant de maniere , à l'égard du dehors , qu'on s'éloigne plutôt de la Place , que de laisser à l'Ennemi qui viendrait pour la secourir , des hauteurs , ou un poste avantageux à prendre sur le Camp.

Les Troupes qui investissent , se tiennent pendant la premiere nuit tout le plus près de la Place qu'elles peuvent , & ne s'éloignent à la portée du canon qu'à la pointe du jour. Comme elles ne craignent que les Troupes , qui pourroient forcer un endroit pour entrer dans la Place , elles sont face à la Campagne , & ont seulement des Gardes qui observent ce qui pourroit sortir de la Place , pour en donner avis.

Que si le país qui est près de la Place , est coupé par des ravines & chemins creux , il faut mener de l'Infanterie à cette investiture , afin d'occuper cet endroit , par où l'Infanterie ennemie pourroit se couler dans la Place , & même couper & retrancher les chemins , jusqu'à ce que l'Armée soit arrivée , & que les lignes soient faites.

Que si la Place est sur une riviere , on y doit promptement jeter des ponts pour la communication des quartiers , qu'il est toujours très-dangereux de laisser séparés les uns des autres. Le Camp marqué , & les Troupes placées , il faut les faire travailler à la communication réciproque , tant par la tête du Camp , que par le derriere.

Le quartier général doit toujours être , autant qu'il est possible , du

côté par où l'Ennemi doit le plus naturellement s'approcher pour secourir la Place, afin que le Général soit plus près des nouvelles des Partis qu'il a dehors, & par conséquent plus à portée de voir par lui-même les mouvemens, que l'Ennemi pourroit faire pour le secours.

Lorsque, j'ai dit qu'il falloit promptement faire des Ponts, pour faire communiquer les quartiers, c'est dans la supposition, que l'on a pû investir la Place en même-tems des deux côtés de la riviere, & que les Partis ennemis, par les passages au-dessus & au-dessous de la Place investie, pourroient s'approcher de la Place, & forcer un des deux quartiers; ce qui seroit fort dangereux, principalement avant l'entiere perfection des lignes, & même si dangereux, qu'il faut pour se déterminer à une pareille entreprise, n'avoir rien à craindre de la part de l'Ennemi, au moins de l'un des deux côtés de la riviere. Car s'il est assez fort pour entreprendre un secours, la maxime seule pour réussir à un Siège de cette nature, est de s'opposer par une Armée d'observance à celle qui veut secourir, & de faire le Siège par une autre Armée. En ce cas, l'Armée d'observance se place toujours entre celle de l'Ennemi & celle qui fait le Siège, de maniere qu'elle s'oppose à tous les mouvemens de l'Ennemi vers la Place attaquée.

R E M A R Q U E S.

Ce sujet ne me donnera point de réflexions à faire sur les sièges auxquels je me suis trouvé, parce que les mesures pour réussir à ceux que j'ai vû entreprendre, ont été presque toujours prises avec tant de justesse & de précautions, que je n'ai point vû d'investiture forcée, ni même essentiellement mal faite, par ceux qui ont été chargés de les faire, au moins dès que le jour leur a donné le moien de se placer plus régulièrement, & plus sûrement qu'ils ne l'auroient pû faire pendant la nuit, ou à leur arrivée sur le terrain de l'Investiture, qui ne peut presque jamais être si bien connu par le récit, ou les cartes, que l'on soit en arrivant, absolument sûr de n'avoir rien à changer dans la disposition, & dans l'arrangement particulier des Corps.

Je ne rapporterai donc sur ce sujet que trois exemples de la Guerre présente, de Places assiégées sans avoir été régulièrement investies, qui feront connoître, que cette nouvelle pratique doit être absolument rejetée comme mauvaise.

En l'année 1705. les Ennemis avoient assiégé Hagueneau, fort mauvaise Place, dans laquelle M. le Maréchal de Villars avoit laissé M. Peri avec quelques Bataillons. Comme donc les Ennemis faisoient ce Siège derriere leur Armée, ils ne crurent pas qu'il leur fût nécessaire d'investir régulièrement la Place. M. Peri la défendit autant qu'il lui pouvoit être possible; mais se sentant hors d'état d'y faire une plus

longue résistance, il fit battre la chamade un peu avant la nuit, & proposa des articles si avantageux pour sa garnison, qu'ils ne furent point accordés. On recommença donc à tirer.

Il avoit eû besoin de tout ce tems-là pour évacuer les équipages de sa garnison avec une escorte, par le côté qui n'étoit point investi; après quoi la garnison même se retira, ne laissant que quelques hommes dans les angles du chemin couvert, pour en entretenir le feu, lesquels même ignoroient ce qui se passoit dans la Place, afin qu'un Déserteur ne pût point avertir l'Ennemi de la sortie de la garnison.

Quand M. Peri se crut assez éloigné de la Place, il envoya retirer les hommes qu'il avoit laissés dans ces Postes, qui le rejoignirent tranquillement. Ainsi il retira toute sa garnison de Haguenau, & rejoignit l'Armée, sans avoir perdu un seul homme dans sa retraite, qui ne fut connue de l'Ennemi qu'au jour, lorsque la garnison étoit déjà hors de portée de pouvoir être jointe par la Cavalerie, que l'Ennemi auroit pû envoyer à sa suite.

Cet exemple est fort singulier, & a mérité d'être récompensé par le Roi. Il prouve la nécessité d'une investiture parfaite. Surquoi j'avertirai pourtant ceux qui sont chargés d'un Siège, avec beaucoup moins de Troupes qu'il en seroit nécessaire, pour former une Investiture parfaite, qu'il y a une précaution sûre à prendre contre un événement pareil, qui est celui d'établir des postes la nuit, proche des portes, & sur les chemins qui aboutissent à la Place; de faire monter la Cavalerie à cheval la nuit; de l'étendre par tout ce terrain qui n'a pû être investi, * & d'avoir continuellement des batteurs d'Estrade, qui aillent d'un Corps à l'autre, * afin de ne point tomber dans l'inconvenient, qu'une garnison entière abandonne une Place, & se retire, sans que l'on en soit informé, parce qu'il suffit que cette garnison soit découverte, pour qu'elle n'ose poursuivre sa retraite, ou pour être battue, si elle se trouve trop éloignée de la Place, pour y pouvoir rentrer.

A la fin de la même année 1705. M. le Duc de Vendôme entreprit le Siège de Veruë, sans vouloir investir la Place. Elle est située sur la rive méridionale du Pô, & dans la chaîne des montagnes qui bordent cette rivière, depuis Montcallier jusqu'à Casal. Ses fortifications vont jusques sur le bord du Pô, qui en cet endroit forme une Isle, dans laquelle il y avoit une redoute, pour protéger un pont de communication de la Place à Crescentin, où M. de Savoie étoit avec tout ce qu'il avoit de Troupes.

Par ce récit l'on voit, que Veruë n'étoit qu'à demi investi, & que par le côté de la rivière, il avoit une communication libre avec l'Armée de M. de Savoie, qui tous les jours y remettoit des Troupes fraîches. & des munitions de guerre & de bouche.

Aussi ce Siège fut-il fort long & fort meurtrier & d'une prodigieuse dépense au Roi ; & auroit duré encore plus long-tems , si enfin M. de Vendôme , qui avoit toujours attaqué la Place par sa tête du côté de la montagne , n'avoit fait couler un Corps d'Infanterie jusqu'aux deux côtés de l'Isle , lequel Corps attaqua le pont de communication , & le poste qui étoit dans l'Isle avec tant de vigueur , qu'il fut emporté. Après quoi la communication de l'Armée avec la Place se trouvant perdue , elle ne dura plus que fort peu de jours.

Ce second exemple d'une Place assiégée sans être investie , justifie qu'il est absolument contre les règles de la guerre , d'entreprendre le Siège d'une Place , sans l'avoir investie , & mise en état de ne pouvoir se soutenir , que par les seules forces & les moïens enfermés dans la Place pour la défense ; étant certain à l'égard de Veruë , que tant que la communication avec Crescentin auroit duré , M. de Savoïe auroit soutenu la Place , jusqu'à ce qu'elle eût été entièrement réduite en poudre , après quoi il l'auroit abandonnée , comme M. Peri avoit fait Haguenau , même avec beaucoup plus de facilité.

Le troisième exemple d'une Place assiégée sans être investie , est celui de Turin , fatal à l'Etat. C'étoit M. le Duc de la Feuillade , qui fut chargé de l'exécution de cette grande entreprise. Je n'en dirai pas davantage , & ne parlerai ici que des fautes faites contre les règles à observer dans les Investitures , dont l'objet est d'ôter à l'Ennemi que l'on a renfermé dans la Place , tout moïen de communiquer avec le dehors , & d'introduire aucune espece de secours dans la Place.

Pour faire mieux comprendre quelles ont été les fautes faites dans cette occasion , je crois nécessaire de m'étendre sur la situation de Turin & sur le país qui l'environne , afin de faire voir que cette grande entreprise auroit eu un heureux succès , si elle avoit été bien conduite.

La Ville de Turin est située sur le bord septentrional du Pô , dans une Plaine fort unie , au travers de laquelle passe la Doire Suzine , dont les eaux entrent dans le Pô un peu au-dessous de Turin. Cette riviere ne laisse pas de porter par deux biaillieres une partie de ses eaux dans la Ville , tant pour ses commodités & sa netteté , que pour faire tourner plusieurs Moulins qui fournissent à sa subsistance.

La Citadelle , qui est un Pentagone assez régulier , a été construite entre les chemins de Suze & de Pignerol. La Fortification est fort razzante , & M. de Savoïe y a depuis quelques années fait ajouter des ouvrages extérieurs , bons & bien judicieusement pris , sur la coupe de l'ancienne Fortification.

Il n'y a aucun Fauxbourg que celui du Balon , qui tient précisément à la Doire , du côté du chemin de Chivas & de la Venerie. Ce Fauxbourg a été couronné de trois ouvrages à corne , qui n'étoient pas revêtus dans le tems du Siège. Celui de la droite , à l'égard de la Pla-

ce, est le plus proche du Pô, & couvre le chemin du vieux Parc. Celui du milieu est le plus grand, & couvre le Fauxbourg; il y a un avant fossé des eaux de la Doire. Celui de la gauche couvre le pont de la Doire, & les chemins de la Venerie & de Chivas.

De l'autre côté du Pô, il s'élève à Montcallier une chaîne de montagnes, qui continuë le long du Pô jusqu'à Casal. Cette montagne vis-à-vis de Turin est chargée de quantité de monticules, séparés les uns des autres. M. de Savoie en avoit fait embrasser plusieurs par un fort grand retranchement, capable de contenir un Corps d'Infanterie six fois plus puissant que celui qu'il avoit, & avoit fait élever des forts, & des redoutes dans le dedans de ce retranchement, & même jusques sur la hauteur la plus élevée sur le chemin de Quiers.

Voilà comme Turin se présentoit à M. de la Feuillade; & c'est sur cet extérieur que notre Général devoit former son investiture. A quoi je dois joindre ici, que M. le Duc de Savoie étoit dans la Place, avec tout ce qui lui restoit de son Infanterie, celle que l'Empereur y avoit fait passer, & presque toute sa Cavalerie.

Comme je n'ai fait tout ce long détail, que pour faire mieux connoître les fautes de M. de la Feuillade, contre les véritables règles pour bien former une investiture, je ne parlerai que de ce qui regarde cette matiere.

M. de la Feuillade devoit regarder comme un premier avantage, en arrivant devant Turin, d'investir la Place de maniere que M. le Duc de Savoie, qui s'y étoit renfermé avec toute sa Cour & ses Troupes, n'en pût plus sortir, parce qu'il pouvoit raisonnablement s'assurer, que les besoins indispensables qui surviennent dans une Place assiégée, & régulièrement investie, en rendent la prise plus prompte, lorsque la présence du Prince & de sa Cour augmentent les consommations.

Il falloit donc pour retenir dans la Place tout ce qui s'y étoit renfermé, en faisant une investiture régulière, avoir pour premiere considération la construction de Turin, après avoir fait attention à la constitution du pais aux environs de cette Ville.

Elle a quatre portes; celle du Palais va au Fauxbourg du Balon, & du côté de Chivas; celle de la Suzine va à Suze; la porte de S. Pierre va à Pignerol; & celle du Pô va à Quiers par la hauteur; à Montcallier par le chemin le long du Pô, en sortant du pont à droite; & à Veruë en prenant à gauche à la sortie du pont du Pô.

De ces quatre portes il n'y en avoit que deux, dont M. de Savoie pût tirer quelque utilité pendant le Siège, qui étoient celles du Pô, & du Palais. Celle du Pô lui donnoit la communication avec les postes des hauteurs, & une liberté entière, pour entrer & sortir de la Place par plusieurs chemins éloignés les uns des autres, comme je viens de le dire. Celle du Palais lui donnoit la communication avec le Fauxbourg du Balon.

Je

Je puis même encore me réduire pour les attentions dans cette investiture, & dire que M. de Savoie ne pouvoit tirer d'utilité pour sa communication avec le dehors, que de la seule porte du Pô.

Ainsi comme le premier soin, lorsque l'on fait un Siège, doit être la parfaite investiture de la Place, c'étoit à la bien former que M. de la Feuillade devoit porter sa première & principale attention : ce qu'il ne fit pas. Il se contenta de placer son Armée depuis le haut-Pô jusqu'à la Doire, & mit seulement un fort petit quartier entre la Doire & le bas-Pô, pour la sûreté des convois qui venoient de Chivas. Ce quartier même ne fut point couvert par des lignes, comme je le ferai remarquer dans la suite de mes réflexions, & il n'y eut de lignes faites, que depuis le haut-Pô jusqu'à la Doire ; de sorte que pendant tout le Siège M. le Duc de Savoie a eu l'usage des portes du Pô & du Palais.

Pour bien former l'investiture de Turin, voici comme il falloit se conduire. Avant que d'arriver devant la Place, il falloit séparer la Cavalerie de l'Infanterie ; placer la Cavalerie dans la plaine, depuis le haut-Pô jusqu'à la Doire, pour empêcher que M. de Savoie, sa Cour, & sa Cavalerie, ne pussent plus sortir par les portes de S. Pierre & la Suzine ; car il lui auroit été presque inutile de tenter sa retraite par la porte du Palais, & le Fauxbourg du Balon.

Toute l'Infanterie devoit être portée sur les hauteurs, & occupée à en chasser les Troupes de M. de Savoie. * C'étoit une opération capitale pour l'investiture, & à laquelle on devoit s'attacher préférentiellement à tout, parce que l'Ennemi, chassé des hauteurs, & remis dans la place, l'investiture de Turin de ce côté-là n'auroit plus occupé que fort peu d'Infanterie, & auroit été fort racourcie. * Il falloit ensuite s'attacher à la destruction des ouvrages, qui couvroient le Fauxbourg du Balon ; après quoi toute l'investiture auroit été bonne, & régulièrement formée.

Les mesures pour former le Siège de Turin aiant été mal prises, & la Place assiégée pendant quatre mois, n'aiant jamais été investie, il n'est pas surprenant qu'elle n'ait point été prise, quoique le Roi eût fait administrer pour cette entreprise des moyens infiniment plus grands, que ceux avec lesquels il a fait des Sièges en personne.

Ces trois exemples que je viens de rapporter, justifient parfaitement les maximes que je donne sur le sujet des investitures des Places : qu'il faut toujours indispensablement s'attacher à les faire parfaites ; sans quoi l'on court grand risque de ne point réussir à l'entreprise du Siège, ou tout au moins allonge-t-on considérablement la défense de la Place, par les commodités qui lui sont laissées, par ce manque d'investiture.

Si Hagueneau avoit été investi, la Garnison n'auroit pas abandonné la Place, & ne se seroit pas paisiblement retirée, lorsqu'elle s'est yû

hors d'état de soutenir plus long tems la Place.

Si Veruë avoit été investi, la Garnison n'en auroit pas été continuellement renouvelée, ni la Place pourvûe des choses dont elle auroit eu besoin pour sa défense; & par conséquent il en auroit coûté beaucoup moins d'hommes, d'argent, & de tems pour la prendre.

Si Turin avoit été régulièrement investi, M. de Savoie en seroit difficilement sorti de sa personne; la plus grande partie de sa Cavalerie seroit restée dans la Place, où elle seroit périë; & il auroit été impossible à M. le Prince Eugène de la secourir, comme je le ferai voir dans la suite, lorsque je réfléchirai sur l'*Attaque des lignes de circonvallation*.

Par tous ces exemples, je conclus, que c'est toujours une faute capitale à un Général, de ne point investir régulièrement la Place qu'il veut assiéger.

C H A P I T R E L X X X I V.

Des Camps retranchés sous les Places.

C'est des Turcs que nous avons l'usage des Camps retranchés sous les Places, sous le nom de *Palanques*. Cet usage est fort bon, quand il est judicieusement pris, & j'approuve la pensée que feu M. de Vauban a eue, d'en construire sous quelques-unes des Places du Roi. Mais il ne faut pas pour cela en faire sous toutes les Places, qui seroient susceptibles de recevoir une pareille protection, parce qu'on ne pourroit pas les garnir suffisamment de Troupes, & qu'ainsi ces Camps retranchés seroient plus préjudiciables, que profitables.

Voici les cas où je les approuve. Lorsque le Prince a la Guerre à soutenir de plusieurs côtés de son Etat, & que de quelqu'un de ces côtés il veut demeurer sur la défensive, & qu'à la tête de ce país il y a une Place, dont la construction permet d'y placer un Camp retranché. Le Prince en peut ordonner la construction d'avance, afin qu'il soit bon, & qu'il réduise par-là son Ennemi à attaquer ce Camp dans les formes, avant que de pouvoir assiéger la Place.

Lorsqu'une Ville est grande, & que son circuit n'a pû être fortifié régulièrement, à cause de la grande dépense, & que cependant la conservation en est nécessaire, on peut encore pour sa protection, y placer un Camp retranché, lorsque la situation la rend susceptible de le recevoir.

Lorsqu'on ne veut garder qu'un petit Corps à une tête de país, soit pour empêcher les courses de l'Ennemi, soit pour pénétrer dans le país ennemi; on peut chercher la Ville la plus commode pour les effets dont je viens de parler, & y construire un Camp retranché, parce qu'il est plus aisé de se servir des Troupes qui sont dans un Camp

retranché, que de celles qui sont logées dans une Ville, dont le service ne peut point être si prompt, que celui des Troupes campées.

Lorsqu'on veut protéger une Place dominée par des hauteurs, & qu'il s'en trouve quelqu'une, ou un Camp retranché puisse être placé de maniere, que la communication de ce Camp à la Place ne puisse point être ôtée; qu'il éloigne la circonvallation; qu'il ne soit point dominé, & sous le feu du canon de l'Ennemi, & qu'il donne quelque liberté aux secours qu'on pourroit introduire dans la Place, ou une facilité à l'Armée qui veut secourir, de s'approcher de ce Camp, on y peut faire un Camp retranché.

Lorsqu'une Place se trouve située sur une riviere, & qu'elle est du même côté, par lequel l'Ennemi la peut le plus favorablement aborder pour en former le Siège, on peut encore en ce cas avoir un Camp retranché de l'autre côté de la riviere, principalement si le terrain se trouve disposé de maniere, que de cet autre côté de la riviere, & y tenant, il se trouve une hauteur, dont l'occupation force l'Ennemi à une circonvallation étendue de ce côté-là; parce que cette grande circonvallation ainsi séparée, & coupée par une riviere, rendra la Place bien plus aisée à secourir.

On peut encore faire un Camp retranché au-devant des Fortifications d'une Place, lorsqu'il peut être fait de maniere, qu'il éloigne l'attaque, & que l'Ennemi soit obligé à ouvrir une tranchée, & à prendre les mêmes établissemens contre ce Camp retranché, que pour l'attaque de la Place, & que lorsqu'il aura forcé les Troupes qui sont dans ce Camp à le lui abandonner, la terre qui y aura été remuée ne donnera pas des établissemens contre la Place.

Enfin les Camps retranchés sont d'un fort bon usage dans les espèces dont je viens de parler, pourvu qu'ils soient bons; qu'ils aient les épaisseurs convenables, pour soutenir les efforts de l'Artillerie ennemie; qu'ils soient protégés de la Place qu'ils protègent; qu'ils y tiennent, & que les flancs en soient en sûreté, par la protection du canon de la Place & des ouvrages, & sous le feu de la mousqueterie du chemin couvert; sans quoi ils pourroient être dangereux à soutenir avec trop d'opiniâtreté.

Lorsqu'on les veut soutenir avec opiniâtreté, à cause de leur conséquence pour la durée d'un Siège, l'on y peut faire un second retranchement intérieur, qui sera garni d'Infanterie le jour que l'on craindra d'être attaqué de vive force, afin que le feu de cette Infanterie facilite la retraite des Troupes forcées, & contienne l'Ennemi, qui poursuivroit avec chaleur les Troupes forcées, jusques dans le chemin couvert de la Place.

Tous les Camps retranchés doivent être construits de maniere, que les Troupes qui y sont campées, soient à couvert du feu du canon

de l'Ennemi. Car il ne faut pas que par son Artillerie il en puisse enfler aucune partie. Si cela étoit, le Camp deviendrait trop difficile à soutenir, trop peu tranquille, & trop coûteux.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent des Camps retranchés ne regarde que ceux, qui sont construits pour un Corps d'Infanterie, & pour rendre une circonvallation plus difficile, ou pour éloigner l'attaque du Corps de la Place, & par conséquent augmenter la durée du Siège. Il ne me reste plus à parler sur cette matière, que pour dire, quel est l'usage des Camps retranchés pour y mettre aussi de la Cavalerie.

L'usage de ces Camps n'est que dans certains cas, qui regardent plutôt la Guerre de Campagne, que celle des Sièges : & voici quels ils sont.

Où l'on veut dans les Guerres offensives & défensives, faire de fréquentes courses dans le pays ennemi ; ou l'on veut empêcher que l'Ennemi n'en fasse commodément, & ne pénètre le pays ; ou l'on veut pouvoir mettre les convois en sûreté sous une Place, où il ne seroit pas commode de les faire entrer.

Dans tous ces cas l'on peut construire un Camp retranché sous une Place ; & pour lors il faut avoir plus d'attention à la commodité de la situation, pour y entrer & en sortir commodément, & à son voisinage des eaux, qu'à sa force par rapport à la défense de la Place. Ils sont toujours bons & de service, pourvu qu'ils soient hors d'insulte, gardés par un nombre d'Infanterie suffisant, & assez étendus pour y camper commodément la Cavalerie, & faire entrer & ressortir les charois des convois sans embarras.

Voilà, ce me semble, tous les différens usages que l'on peut faire des Camps retranchés. Ils sont tous fort utiles, mais il ne faut pas pour cela avoir trop de ces Camps retranchés. Il doit suffire d'en avoir un bon sous une Place principale sur une frontière, parce que leur garde consomeroit trop d'hommes, qui seroient de moins au Corps de l'Armée.

R E M A R Q U E S.

Je bornerai mes réflexions sur cette matière aux Camps retranchés que j'ai vus, & dont aucun n'a été attaqué, que celui de Scalemberg sous Donawert, dont je dirai la raison.

J'ai dit que nous tenions des Turcs l'usage presque nouveau des Camps retranchés sous les Places. La construction des nôtres est à la vérité bien différente de celle de leurs *Palanques* ; mais c'est parce qu'ils font la Guerre différemment de nous.

Leur maxime est de ne s'attacher qu'à la conservation d'une seule grosse Place, dans une tête du pays, & de ne munir abondamment que cette Place. Comme ils ont pourtant besoin pour leurs Guerres de Campagne du couvert, qu'ils trouvent dans les autres Villes, de la garde desquelles ils ne veulent point se charger, afin d'avoir leurs Armées

plus nombreuses, ils se sont presque toujours contentés de les conserver par * des Palanques qu'ils ont faits sous ces Villes; & ces Palanques n'ont été qu'un circuit entouré de * bons fossés, avec des parapets palissadés, mais souvent sans flanc, & sans attention sur la régularité de la fortification.

Nous avons trouvé que cet usage étoit bon, & nous y avons ajouté la régularité dans leur construction; au moins autant qu'on l'a pû faire, sans une trop grande augmentation de dépense.

M. le Maréchal de Vauban en a proposé l'usage & la construction pour la protection de plusieurs Places; peut-être en a-t'il même trop proposé, pour qu'ils pussent être utiles; car pour moi je voudrois être réservé sur cette espèce de fortification, & autant que je la crois excellente dans certain cas, autant suis-je persuadé qu'elle seroit pernicieuse, si elle étoit multipliée.

La raison en est évidente. C'est qu'un Camp retranché, s'il n'est suffisamment gardé, est plus préjudiciable à la Place qu'il doit protéger, qu'il n'est profitable; & que si l'on fait plusieurs Camps retranchés, qui soient suffisamment pourvus, on n'a plus d'Armée en Campagne.

Le premier Camp retranché que j'aie vû a été celui que M. de Luxembourg fit faire en l'année 1672. pour couvrir le Faubourg d'Utrecht du côté de la Hollande. Ce Général avoit une nombreuse Cavalerie, à laquelle ne pouvant donner le couvert dans la Ville, dans une saison qui n'étoit pas encore assez avancée, pour l'envoier dans des quartiers d'hiver, il fit retrancher tout le Fauxbourg, & mit avec la Cavalerie quelques Bataillons pour sa garde; ce qui le rendit sûr.

En 1677. on fit un Camp retranché sous Brisack, dans une Isle du Rhin, que l'on a nommée depuis la Ville de Paille. Ce Camp n'étoit retranché que du côté de l'Alsace, & la fortification n'étoit qu'un parapet qui régnoit le long du Rhin, parce que quand le Rhin étoit dans son lit ordinaire, il n'y avoit que fort peu d'eau dans ce bras, & qu'ainsi sans parapet le Camp retranché auroit été insultable dans le tems des basses eaux.

Il avoit été fait pour deux usages; l'un pour y placer un plus gros Corps de Troupes, que celui qui auroit pû être contenu dans les logemens, & dans les Casernes de la Place, les tems qu'il pourroit convenir au service, d'avoir un Corps considérable à Brisack; l'autre pour la commodité des convois des vivres, dont les chevaux & les chariots se mettoient dans ce Camp, lorsque l'Armée du Roi étoit en-deçà du Rhin, & qu'il convenoit de tirer le pain de Brisack: ce qui n'auroit pû se faire commodément, & sans interrompre l'usage du pont, s'il avoit été embarrassé par des chariots.

Ce Camp a toujours été sûr avec ce simple parapet le long du bas Rhin, parce qu'il étoit du côté, dont il ne pouvoit être abordé par

l'Ennemi, à moins qu'il n'eût été en-deçà du Rhin avec toute son Armée.

Le troisième Camp retranché que j'ai vu, est celui de Liège, construit par les ordres du Roi d'Angleterre Guillaume de Nassau, pour protéger cette grande Ville, qui n'auroit pu être fortifiée sans des dépenses immenses, & pour par ce moïen là couvrir sa petite Citadelle, qui est du côté du Brabant.

Ce Camp placé sur la hauteur, au-devant de la Citadelle, étoit bon ; ses fossés étoient larges & profonds, & les parapets à l'épreuve. J'y ai vu jusqu'à quarante Bataillons & quarante Escadrons.

M. de Luxembourg s'approcha de ce Camp en 1693. faisant toutes les démonstrations de vouloir l'attaquer ; mais comme je l'ai dit ailleurs, ce n'étoit que pour engager l'Ennemi à y faire encore entrer de nouvelles Troupes ; ce qui réussit, & donna occasion à la Bataille de Nerwinde.

Ainsi ce Camp n'a point été attaqué. S'il l'avoit été, & qu'il eût été emporté, il est certain que la perte de Liège auroit suivi sur le champ la perte du Camp retranché ; ce qui est toujours un grand défaut dans cette espèce de fortification, d'en faire le capital, & non la facilité de la défense de la Ville qu'il couvre ou protège, & dont la perte est immédiatement la suite de celle du Camp retranché.

Le quatrième Camp retranché que j'ai vu, est celui que les Espagnols avoient commencé à la tête du Château de Namur, & que nous avons négligé de mettre à sa perfection, après avoir pris cette place en 1692.

La situation de ce Camp est fort avantageuse, & il ne peut être incommodé du canon de l'Ennemi, que fort difficilement. Son flanc droit étoit protégé en partie par la Ville, & par les ouvrages extérieurs du Château du côté de la Sambre, qui sont au-dedans de ce Camp. Le flanc gauche va jusqu'au haut de la montagne, dont le revers est impraticable, pour peu qu'on y voulût travailler ; & la tête en seroit excellente, en achevant son fossé, & étendant sur ce front quelques redoutes à l'épreuve, garnies de canon.

Comme on n'avoit pris aucunes de ces précautions, lorsqu'en 1695. Namur fut attaqué par nos Ennemis, & défendu par M. le Maréchal de Boufflers, ce Camp retranché ne nous a été d'aucune utilité pour la défense de ce Château.

* Depuis quelques années les Hollandois ont fortifié un Camp retranché sur Mastrick. Ce Camp occupe la hauteur de St. Pierre, sur laquelle ils ont construit un fort revêtu avec des ouvrages extérieurs. Ces ouvrages éloignent infiniment la circonvallation de la Place ; & à moins qu'elle ne soit attaquée dans un tems, où il n'y auroit pas assez de Troupes pour garnir suffisamment ce Camp retranché, il seroit très difficile d'entreprendre le siège de Mastrick.

Par les mesures que les Hollandois ont prises pour la protection de cette place, ils ont suivi la maxime des Turcs, dont j'ai parlé au commencement de ce Chapitre. Il est sûr, que tant que cette République gardera dans Mastrick une nombreuse garnison en tems de paix, & qu'en tems de Guerre contre la France, ou l'Espagne possédant les Pais-Bas Catholiques, elle aura un Corps suffisant pour la garde de la Place & de son Camp retranché, elle n'aura rien à craindre pour cette Ville, dont la situation sur la Meuse lui est capitale pour la conservation de son Etat, & pour sa communication avec la France même, en cas qu'elle ait besoin de son secours contre quelque autre Puissance.*

Voilà quels sont tous les Camps retranchés que j'ai vû, & qui n'ont point été attaqués.

Il ne me reste plus à parler que de celui de Schalemberg sous Donawert, qui dans l'année 1704. a été attaqué & emporté.

Cette hauteur de Schalemberg avoit été autrefois retranchée par le Roi de Suede Gustave Adolfe. Elle venoit encore de l'être par les ordres de M. l'Electeur de Bavière; mais ce Camp n'étoit point encore achevé, lorsqu'il a été attaqué.

Ce Camp retranché se construisoit pour y renfermer un Corps de Troupes, tant pour la protection particulière de Donawert, que pour conserver la communication libre entre le haut & le bas Danube, en cas que la Guerre d'Allemagne s'établît en Franconie.

Ce Camp étoit bon par sa tête; mais les branches par lesquelles il tenoit au chemin couvert de la Place, étoient trop longues, & n'avoient point de flanc pour la protection de cette longue branche, qui n'étoit même point suffisamment protégée, ni du chemin couvert, ni de la Place.

Comme il y avoit peu de tems que l'on avoit commencé cet ouvrage, il n'y avoit encore que la tête en état de défense, & les branches n'étoient pas hors d'état d'insulte; de sorte que quoiqu'il ne pût être forcé par la tête, où se fit le premier effort de l'Ennemi, il le fut par les branches, & cela par hazard.

La nuit favorise les gens qui ont peur. Les Attaquans qui étoient sous le grand feu à la tête, en cherchant à s'en garantir, s'étendirent sur les flancs qu'ils trouverent imparfaits, & presque sans Troupes, soit parce qu'il n'y en avoit pas assez pour bien garder ce Camp, soit par manque d'attention pour ses longues branches pendant l'attaque de la tête, ou par la mauvaise disposition où l'on avoit mis les Troupes, dans l'intérieur du Camp. Ces gens timides qui s'étoient allongés sur les branches, y attirerent les braves, qui n'y trouvant qu'une foible résistance, monterent sur le parapet imparfait, chargerent en flanc les Troupes qui soutenoient l'attaque de la tête, les mirent en désordre, & forcerent le Camp.

L'Officier Général de M. de Bavière, qui commandoit les Troupes qui étoient dans le Camp, a accusé le Commandant particulier de Donawert de n'avoir point voulu garnir son chemin couvert, quelque instance qui lui en eût été faite.

Si l'Ennemi avoit eû du feu à essuier sur les branches, peut-être ne s'y seroit-il pas allongé si facilement. Mais enfin le Camp retranché avoit ses branches trop longues, & sans protection par sa construction; ainsi il n'est pas extraordinaire qu'il ait été forcé, puisqu'il avoit essentiellement en lui même un défaut, qui le rendoit susceptible d'une insulte générale.

Ce seul exemple de Camp retranché sous une Place, qui a été emporté de vive force, justifie la maxime que j'ai donnée sur ce sujet dans mes Maximes, pour les attentions qu'on doit avoir, & dans le choix du lieu où l'on veut construire un Camp retranché, & dans sa construction; & il fait connoître qu'ils sont aussi utiles, quand ils ont été fortifiés avec art, & mis dans leur perfection, & qu'ils sont défendus avec capacité, qu'ils sont dangereux quand ils sont mal placés, imparfaits, ou mal défendus.

Après avoir parlé des Camps retranchés sous les Places, je crois devoir dire ici, qu'il y a des occasions, où l'on construit des Camps retranchés en pleine Campagne, & même où un Corps se retranche dans un lieu choisi, & qu'il croit inattaquable.

Il y a eû des exemples en Italie dans la Guerre présente, de Camps retranchés par un petit Corps en pleine Campagne; & comme la construction de ces Camps retranchés est de nouvelle invention, & due aux Allemands, je les nommerai des *Places à l'Allemande*; parce qu'en effet cette fortification n'a rien du Camp retranché, pour son étendue, & pour la protection qu'elle doit donner aux Places, qu'elle se protège elle-même, & forme une Place régulière, fortifiée en peu de jours, mais pourtant avec une solidité, capable de résister assez de tems au canon, pour obliger à l'attaquer dans les formes; quoique dans la vérité cette Place ne puisse pas durer plus de deux ans, par les raisons que je dirai ci-après.

Voici donc comme ces Places se construisent. On trace la place d'un trait de cordeau, telle qu'on la veut avoir; après quoi l'on place le long de ce trait un gros boudin de fascines de quatre à cinq pieds de tour, bien lié de demipied en demipied, & de la longueur d'un angle à l'autre. Ce premier boudin placé le long du trait tracé, est ensuite joint à la terre avec une grande quantité de bons piquets. On place ainsi jusqu'à trois ou quatre traits de ce boudin intérieurement, suivant les épaisseurs que l'on veut donner à la fortification, & l'on jette les terres du fossé que l'on veut faire entre les boudins, qui sont rehaussés de nouveaux boudins, placés sur les autres avec la même attention que les premiers,

miers, & ainsi jusqu'à ce que l'on ait donné à la fortification la hauteur, que l'on veut lui donner.

Une Place ainsi fortifiée a de grands avantages sur une Place de terre. Le canon n'y fait tout au plus qu'un trou qui ne pénètre pas, parce que l'effort du boulet amorti par le premier boudin, bien serré & lié, s'arrête au second boudin, ou tout au plus au troisième.

Le feu d'artifice n'y prend pas, parce que le boudin est toujours humide, à cause de la terre qui est entre les boudins, & quand même l'artifice y prendroit un peu, cela ne causeroit aucune ruine à la fortification.

Les batteries en écharpes n'y font pas un grand effet, parce que le boulet ne peut qu'avec peine pénétrer ce boudin, bien lié, & piqueté avant en terre.

La bombe même qui tomberoit sur l'épaisseur de cette fortification, l'endommageroit fort peu, parce que son effet est retenu par ces différens rangs de boudins, qui sont contigus, & toujours piquetés de près à près. Enfin je trouve cette invention nouvelle très-utile dans les occasions, & ces Places n'ont à craindre que la pourriture des fascines, qui arriveroit certainement au bout de deux ans.

J'ai été chargé de l'Attaque d'un lieu, ou Camp retranché si bizarre, que je crois en devoir parler ici, parce que le sujet en sera fort instructif à mon fils, en cas qu'il se trouve dans une occasion, qui ait du rapport avec celle dont je vais parler.

Attaque du
Rocher des
Quatre-dents
en 1690.

Les *Barbets* étant rentrés dans les vallées de Saint Martin à la fin de l'année 1689. je fus chargé au Printemps de 1690. de leur faire la guerre, & de les chasser de ce pays.

Dans le fond de la vallée de S. Martin il se trouve un grand rocher, presque séparé des autres montagnes, que l'on nomme les *Quatre-dents*, à cause de sa figure. Ce rocher étoit la retraite que les *Barbets* tenoient de tout tems, pour être, & avoir été un azile sûr, dans les Guerres qu'ils avoient soutenuës contre M. le Duc de Savoie leur ancien Souverain; & ce fut ce lieu où je les remis bientôt ensemble.

La premiere difficulté, qui se présenta à moi, étoit celle de pouvoir faire la circonvallation de ce rocher, où je voulois détruire tous les *Barbets*, parce que les différentes combes qui faisoient tenir ce rocher aux autres montagnes, donnoient à ces gens-là des moïens sûrs de m'échapper d'un côté, pendant que je les attaquerois de l'autre. J'en vins pourtant à bout, par mon application à placer les Troupes autour de ce rocher. Elles le furent enfin de maniere, que quoique la voix portât d'une Troupe à l'autre, il falloit pourtant pendant le jour marcher jusqu'à huit heures, pour aller d'une Troupe à l'autre, parce que la communication plus proche ne se trouvoit que par le fond de la combe, qui étoit entre le rocher des *Quatre-dents*, & la Troupe postée sur la

montagne opposée, à la demie portée du fusil des Barbets, du feu desquels aucun parapet n'auroit pû mettre à couvert, à cause de la supériorité du rocher des Quatre-dents.

Après que ma circonvallation fut faite, je m'appliquai à prendre des mesures justes pour une attaque générale. De deux côtés, le rocher étoit séparé des autres montagnes par deux torrens, où dans certains jours, qu'il n'y avoit point de fontes de nége dans la montagne, il y avoit peu d'eau; mais le bord du torrent étoit couvert d'un parapet de gros cailloux ronds, derrière lequel les Barbets se plaçoient pour tirer, & où la rondeur des cailloux ne laissoit que de petits trous, pour passer le bout du fusil.

De mon côté, le torrent ne pouvoit être abordé que par un petit sentier dans le rocher, où l'on ne pouvoit marcher qu'un homme de front; mais quand on étoit arrivé au bord du torrent, on pouvoit s'étendre à droite & à gauche, & former un front égal à celui du parapet, derrière lequel étoient les Barbets.

Des deux autres côtés, le rocher tenoit aux montagnes sans torrent entre-deux, mais par des combes impraticables aux hommes, à ce qu'il me paroissoit.

Pour forcer ce poste par une attaque générale, voici quelle fut ma disposition. Comme je ne pouvois voir d'aucun endroit l'effet de toutes mes attaques, je fis une disposition particulière pour chaque attaque. Je donnai des signaux, pour faire connoître à chacune des attaques l'effet de l'autre attaque qu'elle ne pouvoit voir, & je plaçai sur un rocher fort élevé, & d'où l'on voioit presque par tout, un Officier intelligent avec ma disposition générale par écrit, & un Drapeau, pour faire les signaux suivant mon intention, & lorsqu'il seroit tems de les faire.

Je choisis pour l'attaque où je voulois être, celle du bord du torrent, parce que je crus que c'étoit celle-là, où j'aurois besoin d'une plus grande attention pour y réussir.

Je fis faire pour cette attaque à chaque Soldat une forte fascine bien ferrée, plus grosse que le corps, & lardée d'un grand piquet, qui par derrière alloit jusqu'à terre, & servoit au Soldat à porter la fascine devant lui, pour être à couvert en marchant en avant, & pour la poser droite, pour tirer de tems en tems, à mesure qu'il s'approcheroit du bord du torrent. Mon intention étoit de descendre ainsi le petit sentier qui conduisoit au torrent, à couvert du feu de l'Ennemi, & de m'étendre à droite & à gauche du torrent, aussi à couvert par les fascines ainsi posées de bout.

Je me mis en marche un peu avant jour, de sorte qu'au jour je me trouvai placé le long du torrent, n'ayant jusqu'à ce tems-là essuïé qu'un feu incertain de l'Ennemi.

J'avois trouvé le moïen à force de cabestans, de faire suivre ma

marché d'une petite pièce de canon fort courte, de quatre livres, sur un traîneau que j'avois aussi fait masquer de fascines, pour la sûreté des Officiers, qui la devoient exécuter sur le bord du torrent, c'est-à-dire à huit ou dix pieds du parapet de l'Ennemi.

Cette pièce du premier coup fit un tel effet contre le parapet de cailloux, qu'elle en ouvrit un morceau, & le bruit de ce canon, auquel l'Ennemi ne s'attendoit pas, lui donna une si grande terreur, & anima tellement les Troupes de mon attaque, qu'elles se jetterent dans le torrent, où il y avoit peu d'eau ce jour-là, & forcerent le retranchement, tuant tout ce qui se défendoit. Dans le même tems l'Officier qui avoit le Drapeau, fit les signaux convenus aux autres attaques; de sorte qu'en moins de deux heures de tems, le rocher des Quatre-dents fut forcé dans tout son circuit, & tous les Barbets, qui s'y étoient renfermés, tués, à la réserve de cent vingt, qui trouverent le moïen de s'échaper par le côté de l'attaque, que j'avois donnée à M. de Clerambault.

J'ai mis le retranchement des Quatre-dents au nombre des Camps retranchés, parce qu'il n'y avoit point d'habitation en ce lieu, & qu'effectivement les Barbets y étoient ensemble, retranchés, comme je l'ai dit, sur le bord du torrent, & avoient coupé les autres avenues du côté des montagnes; & pour faire connoître, que les attentions pour attaquer un poste, dont la situation est bizarre, & la fortification hors des règles de l'Art, sont bien plus grandes à avoir, que celles de l'attaque d'une fortification régulière, & que l'on peut connoître par ses yeux; parce que dans cette occasion il faut avoir prévu, que la bizarrerie de cette situation fera trouver des obstacles inconnus, & dont on ne sçait pas quel sera l'effet sur les esprits des Attaquans, auxquels il faut persuader, que la bonne disposition où on les met, les fera réussir.

CHAPITRE LXXXV.

Des Sièges dans les formes.

ON appelle faire un Siège dans les formes, lorsqu'on se place avec l'Armée devant une Place, & qu'on l'attaque dans toutes les règles de l'Art.

Lorsqu'il aura été résolu de faire un Siège de cette nature, les premiers soins d'un Général chargé de cette entreprise doivent être, premièrement de sçavoir si on lui a administré tout ce qui lui est nécessaire pour faire ce Siège; ensuite d'en couvrir le dessein par des mouvemens qui puissent, s'il est possible, faire dégarnir la Place qu'on veut assiéger, de Troupes, de vivres, & de munitions de guerre; de faire les dépôts nécessaires pour l'exécution de cette entreprise dans des

lieux, qui puissent également donner de la jalousie à plusieurs Places; d'y marcher enfin avec secret, & de plusieurs côtés, s'il est possible; & de faire conduire avec sûreté dans son Camp tout ce qui lui a été administré pour cette expédition.

C H A P I T R E L X X X V I.

Des Lignes de Circonvallation & de Contrevallation.

JE ne parle ici que des lignes, qui se font autour d'une Place, dont on veut faire le Siège. J'ai dit ailleurs mon sentiment sur celles, qui dans ces derniers tems ont été mises en usage, pour couvrir un grand païs, & l'empêcher de contribuer.

Comme les lignes de circonvallation occupent une grande enceinte; puisqu'elles doivent renfermer toute l'Armée qui fait le Siège, cet ouvrage ne peut être fait commodément que par des Pionniers, qu'il faut commander en assez grand nombre, pour entreprendre en même tems la circonvallation, ou au moins la plus grande partie.

L'arrivée des Pionniers à l'Armée doit être assurée. Il faut leur faire fournir le pain, pour qu'ils n'aient pas le prétexte de se débander. Il faut aussi commettre des gens pour veiller à leur travail, pour les rassembler la nuit, * ou pendant le tems qu'on leur donne pour leur repos, * & pourvoir à leur retour avec sûreté.

Il est bon de faire marcher des Ingénieurs avec la Cavalerie qui fait l'Investiture, afin que sans perdre de tems, ils puissent reconnoître & tracer les lignes, & occuper les Pionniers à la construction desdites lignes & ouvrages ordonnés, à mesure qu'ils arrivent.

Il est de la prudence du Général, de connoître les empêchemens, que l'Ennemi peut apporter à l'exécution de son entreprise, en interrompant les convois de munitions de guerre & de bouche, ou les fourages; & prendre sur cela les mesures nécessaires, pour que pendant le Siège, il n'ait aucun besoin pressant.

Les premiers soins pour le dehors ainsi pris le Général par la connoissance qu'il doit avoir de l'état de la garnison, décidera s'il est nécessaire de faire une ligne de contrevallation.

Comme cet ouvrage est contre la Place, & pour assurer le Camp contre les forties, on le trace entre le Camp & la Place. On y peut faire travailler les Pionniers de nuit, en les assurant par des Gardes. * De jour, * il vaut mieux faire faire ce travail par des Troupes, à cause qu'il peut être tourmenté par le canon de la Place, & qu'il ne faut pas donner de la terreur aux Pionniers, qui sont des Païsans.

En général les lignes doivent être garnies de redans & de redoutes, même fermées de forts & de plates-formes, pour y placer de l'artillerie.

rie de Campagne, autant qu'il paroît nécessaire pour la défense, en cas d'attaque. On doit toujours aussi laisser un terrain suffisant entre le front du Camp & la ligne, pour y mettre l'Armée en bataille; en sorte que la ligne de Cavalerie, qui en cas d'attaque, devient la seconde ligne de l'Armée, puisse faire les mouvemens en tête, à droite, & à gauche, pendant que la premiere ligne, qui est celle d'Infanterie, soutient la ligne de contrevallation, soit par des détachemens des Bataillons qui garnissent les parapets de la ligne, les redans, & les forts, soit par les Corps entiers d'Infanterie, qui s'avancent pour combattre l'Ennemi, qui se seroit rendu maître de quelque partie de la ligne.

L'affaire de la Cavalerie, lorsque la ligne est attaquée, est de charger l'épée à la main l'Ennemi, qui s'étant rendu maître du parapet de la ligne, auroit mis en désordre l'Infanterie destinée à la garder, & voudroit se former en-dedans. Ainsi cette Cavalerie donnera le moien à l'Infanterie de reprendre son terrain, de regarnir le parapet, & d'éloigner par son feu l'Ennemi, qui rechassé sortira de la ligne en désordre.

La ligne de contrevallation pour sa construction, est la même que celle de circonvallation, devant faire le même effet, pour se garantir contre la Place; que la ligne de circonvallation contre la Campagne. Les unes & les autres doivent avoir des sorties d'espace en espace, pour la commodité, avec des barrières, & de grands redans qui les couvriront. Elles doivent être gardées de jour & de nuit, celles de circonvallation par les Gardes du Camp, celles de contrevallation par des Gardes commandées.

Les Gardes de Cavalerie de l'Armée se retirent la nuit proche des barrières, mais sont continuellement sortir des patrouilles, pour être aux écoutes, & pour empêcher que rien n'approche de l'Armée, sans qu'elle en soit avertie. On met aussi quelquefois des Gardes de Cavalerie derriere des épaulemens, à la ligne de contrevallation. On se règle sur cela suivant la force de la Garnison, tant en Cavalerie qu'en Infanterie.

Comme on ne fait gueres de lignes de contrevallation, que lorsque la Garnison est puissante, il est bon que du côté de l'attaque, cette lignetienne des deux côtés à la tranchée, & en protège la queue.

Quant à l'étendue de la ligne de circonvallation, elle ne peut se proportionner, que sur la connoissance des avantages qu'on doit prendre de l'assiete du pais, & sur la quantité des Troupes qui font le Siège.

La maniere de distribuer les Corps mérite beaucoup d'attention. * Comme la circonvallation par son circuit occupe un grand espace, toute l'Armée est sur une seule ligne. * Ordinairement on mêle la Cavalerie avec l'Infanterie; quelquefois aussi, suivant le pais de l'Investiture, on met un Corps d'Infanterie, ou de Cavalerie seul.

Enfin le véritable usage de la ligne de circonvallation est d'assû-

rer l'Armée contre les petits secours. Celui de la ligne de contrévallation , est d'assurer la queue des Camps contre les grosses sorties de la Garnison , soit de jour , soit de nuit ; & l'utilité générale des lignes , est de procurer la tranquillité à toute l'Armée.

R E M A R Q U E S.

Il s'agit ici des lignes de circonvallation , & de contrévallation ; qui se font autour d'une Place , dont on forme le Siège. J'ai dit comme on les construit , quel est leur usage & comment on les peut défendre , à quoi pourtant je ne conseille point de s'exposer ; & pour prouver les inconvéniens de cette défense , je rapporterai seulement les exemples de ce qui s'est passé sur ce sujet de mon tems.

Lorsqu'en l'année 1674. M. le Prince d'Orange forma le Siège d'Oudenarde , ce Prince s'y enferma dans des lignes mal tracées. M. le Prince qui ne vouloit pas lui laisser prendre cette Place , qui n'étoit pas bien pourvuë , rassembla promptement tout ce qu'il put tirer des Garnisons des Places de Flandres , qu'il fit joindre à son Armée , & marcha à l'Ennemi par le païs , qui est entre la Lys & l'Escaut. Il crut avec raison , que M. le Prince d'Orange ne l'attendroit point dans ses Lignes , & qu'il viendrait , au-devant de lui , pour le combattre dans sa marche ; desorte qu'en partant d'Espieres , ce Prince se mit en disposition de combattre , s'il le falloit , & fit cette marche avec toutes les attentions dont j'ai parlé sur la matiere des marches.

Lorsque M. le Prince fut arrivé à portée des Lignes , sans avoir vû l'Ennemi , il crut encore que M. le Prince d'Orange , qu'il sçavoit avoir négligé de porter sa ligne de circonvallation jusques sur les hauteurs , les avoit réservées , pour y mettre son Armée en Bataille au-devant de sa ligne.

Ce ne fut que vers la fin du jour , que M. le Prince se trouva à portée des hauteurs. Quelque envie qu'il eût de s'y placer avant l'Ennemi , qui n'y paroissoit pas , il n'osa le tenter , parce qu'il n'avoit avec lui que la tête de son Armée. Il craignoit que l'Ennemi connoissant la faute qu'il avoit faite , de n'avoir pas porté sa ligne jusques sur ces hauteurs , ou de ne s'y être pas mis de bonne heure en Bataille , ne sortît avec un Corps supérieur à celui de la tête de notre Armée , ne le chassât aisément de ces hauteurs , & ne s'y établit ; ce qui auroit rendu le combat pour le lendemain , beaucoup plus difficile & plus hazardeux.

M. le Prince donc , pour ne pas faire connoître à l'Ennemi que son dessein fût de se placer sur ces hauteurs , ne voulut seulement pas qu'aucun Officier curieux se promenât , ou parût sur les hauteurs , que l'Ennemi n'avoit pas occupées , & feignit de porter toutes ses attentions contre le quartier du haut de l'Escaut , qui étoit celui de la

gauche de la circonvallation , & qui étoit en dehors d'un petit ruisseau , qui tombe dans l'Escaut. Mais dès que la nuit fut venue , & l'Armée arrivée , il fit d'abord occuper les hauteurs par l'aile gauche de Cavalerie ; après quoi il y plaça quelques Bataillons , attendant dans cette disposition , que le jour le mît en état de reconnoître le front de la ligne , qui jusqu'alors lui avoit été caché par les hauteurs , afin de l'attaquer avec tous les avantages , que l'Ennemi nous avoit abandonnés en s'y renfermant.

L'Ennemi de son côté , qui n'avoit entrepris le Siège d'Oudenarde , que dans la présomption que M. le Prince n'étoit pas en état de s'y opposer , & qui craignoit d'engager une affaire générale , ne songea qu'à lever le Siège , dès que la nuit fut venue.

Un brouillard affreux , qui commença à couvrir la terre un peu après minuit , déroba la connoissance de la retraite de l'Armée ennemie , dont la ligne pendant la nuit , n'étoit gardée que par une arriere-Garde de Dragons , qui faisoit assez de bruit , pour faire croire à ceux qui s'en approchoient , que c'étoit l'Armée ennemie , qui se mettoit en Bataille le long de la ligne ; de maniere que quand le brouillard commença à se lever , on vit la queue de l'Armée déjà hors de la ligne de circonvallation du côté de Gand.

M. le Prince auroit bien voulu faire suivre cette Armée , qui étoit en colonnes , mais M. le Comte de Souches , qui commandoit les Troupes Imperiales , sçut l'en empêcher par un mouvement sçavant qu'il fit , qui fut de faire marcher l'Armée de la tête à la queue , pour venir occuper les hauteurs , qui se trouvoient derriere celles , que M. le Prince occupoit avec son Armée.

Dans ce récit de ce qui s'est passé à la levée du Siège d'Oudenarde , on ne trouve point de réflexion à faire sur les circonstances d'une action , de l'espèce dont je parle dans ce Chapitre ; mais il fournit cependant plusieurs remarques à faire sur cette matiere.

La premiere qui se présente , précède le tems du Siège. On y voit un jeune Général présomptueux & sans expérience , qui parce qu'il se sent plus nombreux que son Ennemi , croit pouvoir entreprendre devant lui le Siège d'une Place , dont la circonvallation est coupée par une riviere , & sans avoir prévu , ni s'il peut tenir également ses deux quartiers , lorsque son Ennemi s'approchera de lui par le haut de la riviere , ni s'il aura le tems de prendre la Place , avant que son Ennemi soit à portée de le combattre , ni même s'il veut attendre son Ennemi dans ses lignes , ou le combattre hors de sa ligne.

Rien de tout cela n'ayant été prévu par M. le Prince d'Orange , il n'a donc pas été surprenant , que M. le Prince lui ait fait honteusement lever le Siège d'Oudenarde. Ou l'Armée ennemie auroit été battuë dans ses lignes , si elle y étoit restée , ou tout au moins son

arriere-Garde auroit été battuë en quittant les lignes ; s'il n'avoit point fait de brouillard , ou qu'il eût fini avec la nuit.

La seconde remarque à faire , est sur la maniere dont cette circonvallation avoit été faite , pour en faire connoître les défauts.

J'ai dit qu'Oudenarde est sur l'Escaut. Par conséquent l'investiture de cette Place ne se peut faire , que par deux quartiers séparés , qui ne peuvent se communiquer que par des Ponts. L'on avoit dans la Ville fermé les écluses , ce qui avoit formé une inondation , qui occupoit les prairies le long de l'Escaut , fort au-dessus de la ligne de circonvallation. Par conséquent l'Ennemi n'avoit point de pont sur l'Escaut au-dessus d'Oudenarde.

Ainsi quoique l'Armée de M. le Prince ne se fût approchée de la Place que par le côté d'entre la Lys & l'Escaut , elle auroit pourtant pû faire plusieurs ponts sur la riviere au-dessus de l'inondation , & passer toute entiere de l'autre côté , pour battre le quartier qui y étoit , pendant qu'en levant tout à coup les écluses de l'Escaut dans la Ville , on auroit fait sauter les ponts de communication du dessous de la Place.

Enfin la ligne avoit été mal tracée , comme je l'ai dit. Elle étoit soumise aux hauteurs , sans intention d'y placer l'Armée pour combattre , & elle n'avoit pas même assez de fond jusqu'à la Place , pour y pouvoir mettre l'Armée en Bataille , sans qu'elle y fût , ou sous le canon de la Place , ou sous celui de l'Armée , qui auroit été sur la hauteur , ou sans défendre le Camp. Ainsi l'on voit , que les lignes d'Oudenarde ne pouvoient être gardées sans un péril presque certain.

Le second exemple de lignes forcées de mon tems , est celui des lignes des Turcs devant Vienne en l'année 1683. Le Grand Visir avoit enfermé son Armée dans des lignes , en dedans d'un ceintre de hauteurs , qui laissoit un espace considerable de plaine , entre la ligne & la montagne , * qui du côté du haut Danube , laissoit une espace de plaine entre la montagne & la riviere. *

Ce Général négligea d'occuper ces hauteurs , lorsque l'Armée Chrétienne s'approcha de la sienne , parce qu'il les crut impraticables à une Armée , principalement pour la Cavalerie , & ne sortit point de sa ligne , pour se mettre en Bataille dans cette plaine , & empêcher que l'Armée Chrétienne n'y entrât d'abord par le côté ouvert du haut Danube.

Ces deux fautes donnerent le moïen au Roi de Pologne Sobieski de s'étendre avec toute sa Cavalerie dans cette plaine , même par les hauteurs , & d'attaquer le front de la ligne , pendant que M. le Duc de Lorraine en attaquoit la droite avec toute l'Infanterie Allemande par la tête du haut Danube

Ce fut ainsi que la ligne de circonvallation des Turcs fut forcée ,

&c

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 401

& leur Armée battue, avec perte de toute leur Artillerie & de leurs Bagages.

Cet exemple fait connoître la vérité de la maxime, de ne point attendre l'Ennemi dans des lignes de circonvallation, quelques bonnes qu'elles soient; parce qu'elles sont toujours attaquées par où il convient le mieux; que l'Ennemi qui les attaque, fait son principal effort où il lui plaît, & où il sent que la résistance est moindre, & qu'il est impossible à une Armée, dans la ligne de laquelle on est entré, de se former en dedans de la ligne, & d'opposer un front à l'Ennemi qui l'a séparée en entrant dans la ligne.

Le troisième exemple de lignes forcées, est celui de Turin en l'année 1706. Comme j'ai déjà parlé de ce Siège, au sujet des fautes faites dans l'Investiture de cette Place, & que j'aurai encore à en parler dans le reste de ce discours, ce que j'en dirai ici ne regardera que l'action des lignes, * dont il faut pourtant faire précéder le récit par ce qui s'est passé avant cette action, * pour faire connoître, que le malheur de cette journée ne peut-être attribué, qu'aux fautes faites contre les véritables maximes à suivre sur cette opération de guerre.

M. le Prince Eugène arrivé au Tanaro avec son Armée, trouvoit M. le Duc d'Orleans avec la sienne de l'autre côté de cette riviere, dans le dessein de combattre son Ennemi, soit au passage du Tanaro, soit au passage du Pô. Ce parti étoit meilleur à prendre; mais le destin de la France en avoit autrement décidé.

Le Roi avoit nommé M. le Maréchal de Marfin, pour commander l'Armée de M. le Duc d'Orleans sous ce Prince. Ce Maréchal avoit la confiance du Roi; & M. le Duc d'Orleans avoit ordre de déferer au sentiment de M. de Marfin, lorsqu'il seroit différent du sien. Sur ces deux sentimens différens, M. le Duc d'Orleans assembla un Conseil de Guerre, dans la pensée que par la pluralité des voix, son sentiment de ne point enfermer l'Armée dans les lignes de Turin, l'emporteroit sur le sentiment contraire de M. de Marfin. Mais la cabale de M. de la Feuillade, qui faisoit le Siège, s'étant jointe à celle de M. de Marfin, M. le Duc d'Orleans se trouva presque seul de son sentiment, quoi que le seul bon; & il fut résolu, qu'on laisseroit passer le Tanaro à M. le Prince Eugène, & que l'Armée du Roi entreroit dans les lignes, dès que M. le Prince Eugène s'approcheroit du Pô. On laissa seulement un Corps d'Infanterie sous les ordres de M. Albergoti, pour tenir les hauteurs de Montcallier & de Quiers.

Cette première faute faite en attira une seconde. L'Armée entrée dans les lignes, M. le Duc d'Orleans trouva le Camp si mal approvisionné, qu'il n'y avoit pas pour quatre jours de farines, pour faire vivre cette nombreuse Armée. On fut donc obligé d'envoyer sur le

Eee

champ tout ce qu'il y avoit de mulets des Vivres, pour aller chercher à Suze, à dix lieues du Camp, quinze cens sacs de farines qui y étoient.

Il falloit au moins trois jours, pour que ce convoi pût rentrer dans le Camp. M. le Prince Eugène ne lui en donna pas le tems. Il vint camper sur la plaine de Mille-Fleurs, le jour que le convoi pouvoit arriver au Camp. L'avant-Garde de M. le Prince Eugène trouva ce convoi, qui n'avoit point été averti de la marche de l'Ennemi, & il fut presque entièrement enlevé; de sorte que quand même M. le Prince Eugène n'auroit pas le lendemain forcé le quartier du Balon, il auroit affamé l'Armée du Roi dans son Camp, * n'ayant pour lui-même de subsistance que celle qu'il venoit de nous enlever; * tant il y avoit eû de négligence à approvisionner une Armée aussi nombreuse, & que l'on vouloit enfermer dans des lignes devant un Ennemi inférieur; ce qui étoit contre toutes les règles du bon sens.

Après l'enlèvement de ce convoi, M. le Prince Eugène instruit que le quartier de la Doire au bas-Pô étoit sans ligne, & qu'il y avoit même assez peu de Troupes, passa diligemment la Doire auprès d'Alpignan, & vint camper à la Venerie.

Si l'Armée du Roi étoit sortie des lignes, les tenant derrière elle, & si elle avoit été mise en Bataille sur la plaine de Mille-Fleurs, où étoit l'Ennemi, il n'auroit pas osé passer la Doire; & c'est la troisième faute capitale qui a été faite dans cette occasion, contre la maxime certaine, de ne point attendre son Ennemi dans des lignes de circonvallation.

On sentit, mais trop tard, que le quartier du Balon, que M. de la Feuillade avoit négligé de couvrir par des lignes, se trouvoit exposé, après que l'Armée eut passé la Doire. Il auroit été judicieux de passer sur le champ cette rivière avec toute l'Armée, puisqu'il n'étoit plus nécessaire qu'elle restât dans des lignes, du côté où l'Ennemi n'étoit plus.

On négligea ce mouvement salutaire; & ce quartier foible en Troupes, fut attaqué le lendemain matin par toute l'Armée ennemie, sur trois colonnes d'Infanterie, soutenues de toute la Cavalerie.

On fut averti si tard de l'approche de l'Ennemi, qu'on n'eut pas le tems de faire passer la Doire à un assez grand nombre de Troupes, pour résister à ses efforts. Ainsi le quartier du Balon fut bientôt forcé, la Place secourue, & le Siège levé, avec beaucoup de confusion, & la perte de toute l'Artillerie, qui étoit dans un nombre prodigieux.

Ce ne fut point la mort de M. le Maréchal de Marfin, tué au quartier du Balon, ou au moins blessé mortellement & pris, qui causa le désordre de la levée du Siège, mais la blessure douloureuse de M. le Duc d'Orléans, qui ne se trouva plus en état d'agir.

Cet exemple fait encore connoître, combien il est difficile de remédier au désordre, que cause dans toute l'Armée un seul quartier d'u-

ne circonvallation forcé. Quoique celui-ci fût séparé par la Doire du reste de l'Armée, qui n'eut point de part au malheur du quartier du Balon, il ne laissa pas de produire des effets, qui ne se font que trop fait sentir depuis, & qui sont si connus, qu'il est inutile d'en parler ici.

Sur ces trois exemples de lignes forcées, que je viens de rapporter, on doit conclure, qu'il est toujours dangereux à un Général, d'attendre son Ennemi dans des lignes de circonvallation, quelques bonnes qu'elles puissent être; parce que la perte est infinie, quand on y est forcé, & qu'on s'expose à être battu, sans pouvoir jamais battre un Ennemi, qui ne porte ses efforts contre la ligne qu'il attaque, qu'aussi loin, & aussi long-tems qu'il lui convient; & qui dans cette action ne court aucun risque, quand même elle ne lui réussiroit pas, que celui de la perte des hommes qui sont tués, par l'impossibilité où se trouve l'Armée renfermée, de profiter du désordre, que sa grande résistance peut avoir causé dans l'Armée qui attaque, laquelle après avoir fait cesser son attaque, se trouve en bataille devant une Armée, qui seroit obligée de sortir par des barrières pour marcher à elle; ce qui n'est pas praticable.

Et pour prouver encore mieux ma maxime, de ne jamais attendre son Ennemi dans des lignes de circonvallation, & de le combattre hors de la ligne, je rapporterai ici un quatrième exemple, contraire à ceux dont je viens de parler, où le Général a réussi dans son entreprise, en suivant ma maxime.

Lorsque M. le Prince Eugène a formé le Siège de Lille, il en a raccourci l'étendue des lignes, autant qu'il lui a été possible, & n'a voulu embrasser que le terrain, qu'il pouvoit faire occuper par le nombre de Troupes destiné à cette entreprise, sans attention à occuper par la circonvallation les hauteurs voisines de la ligne, parce qu'il ne vouloit pas y renfermer l'Armée, en cas que nous nous en approchassions pour la combattre, & qu'il vouloit garder ces hauteurs, avantageuses pour son Champ de Bataille.

Ainsi lorsque M. le Duc de Bourgogne a marché au secours de cette Place, par le côté de la haute-Marque & de Seclin, l'on a trouvé M. le Prince Eugène posté & retranché sur les hauteurs, qui sont entre Seclin & Lille, au-dehors de sa ligne de circonvallation, où il avoit sa droite appuyée au marais de Noyelle, & sa gauche à la Marque, le Village de Fretin devant sa droite; opposant ainsi à notre Armée un front aussi étendu, que celui par lequel il pouvoit être attaqué, & où il n'avoit rien à craindre pour ses flancs. Ce qui ne peut jamais être pratiqué par une Armée, qui se renferme dans des lignes de circonvallation, où il est presque impossible d'avoir des flancs appuyés, ou couverts, & où l'on peut être tourné par son Ennemi, par la liberté entière où il est, de faire ses mouvemens tels qu'il les juge utiles pour forcer la ligne.

Ce dernier exemple justifiant pleinement la vérité de ma maxime, je conclus ce Chapitre en répétant, qu'il ne faut jamais attendre son Ennemi dans l'intérieur de sa ligne.

C H A P I T R E L X X X V I I.

De l'Attaque.

SI la Place n'est point assez connue, on la fera reconnoître par les Ingénieurs & Officiers d'Artillerie, pour se déterminer sur les attaques, & sur les lieux où se feront les dépôts des munitions de Guerre, & le parc d'Artillerie; afin qu'ils soient à portée & à commodité des attaques, dont le nombre se réglera sur la quantité d'Infanterie de l'Armée, sur la force de la Garnison, sur les moïens qui ont été fournis pour l'exécution de l'entreprise, & sur la construction de la Place.

Toutes ces choses faites avec le plus de diligence qu'il aura été possible, & les attaques déterminées, on ordonnera à l'Infanterie & à la Cavalerie de faire des fascines, & de les déposer à la tête de leur Camp, où elles demeureront jusqu'à l'ouverture de la Tranchée, afin que la Place ne puisse juger d'avance par où elle sera attaquée; parce que quoique l'on puisse donner pour règle certaine, qu'elle la doit être par les endroits les plus foibles, cependant il peut souvent arriver, que les commodités du dehors peuvent se trouver si grandes, qu'elles détermineront à ouvrir la Tranchée d'un côté, où la Place paroît la meilleure.

Ce cas doit arriver bien rarement, & ce parti ne doit être pris que par une nécessité absolue; parce qu'il est certain qu'une Place attaquée par l'endroit où elle est la plus forte, coûte plus de tems à prendre, fait consommer plus de munitions de Guerre, & périr plus d'hommes, que celle qui est attaquée par où elle est moins régulièrement fortifiée.

R E M A R Q U E S.

J'ai dit qu'il falloit toujours attaquer une Place par où elle étoit la plus aisée à prendre, soit par rapport à sa construction, soit par rapport aux facilités que l'on trouvoit à servir l'attaque, lesquelles facilités pouvoient être assez considérables, pour déterminer un Général, à faire ouvrir la Tranchée par un côté plus fort qu'un autre.

Mes réflexions sur cette matiere seront sur les Sièges, où sans d'assez bonnes raisons, la Tranchée a été ouverte par où l'attaque étoit la plus difficile à conduire.

Le premier exemple que je rapporterai, est celui du Siège de Charleroi en l'année 1693. M. de Vauban n'avoit point construit le Corps

Siège de
Charleroi en
1693.

de la Place, mais il avoit fait tous les dehors, & devoit bien connoître cette Place. Il étoit chargé de la conduite des travaux, sous les ordres de M. de Luxembourg. Cependant, quoique fort habile, fort sage, & même rempli de considération pour ménager la vie des hommes, il ne laissa pas d'attaquer la Place, par l'endroit qui pouvoit la faire durer le plus long-tems, dans une saison déjà avancée, & fort pluvieuse en ce pais-là.

Voici comme la Place fut attaquée. * On forma deux attaques. A la principale on ouvrit la Tranchée à la droite de la tête de Bruxelles, & l'on se contenta de porter deux paralleles jusqu'au chemin de Bruxelles seulement, * sans embrasser entièrement par la gauche la droite de ce Polygone de la Place; après quoi on se coula par le pied d'un glacis fort roide, entre l'étang & la contrescarpe de la Place.

La seconde attaque devoit se conduire entre la Sambre & la tête de l'étang; & ces deux attaques devoient se communiquer entre l'étang & la Place, après qu'à la seconde attaque on seroit parvenu au-delà de la chaussée de l'étang. Ce seul boïau de communication des deux attaques ne pouvoit être soutenu, que par le feu d'une parallele, établie de l'autre côté de l'étang, & cette protection étoit trop éloignée, si la défense avoit été bonne.

Il fallut encore avant que de pouvoir travailler à cette communication des deux attaques au pied du glacis, s'être rendu maître de deux redoutes de maçonnerie, dont l'une étoit dans l'étang, sur le flanc droit de l'attaque de la tête de Bruxelles, & l'autre à la tête de l'étang, du côté de l'attaque de la Sambre, qui gardoit la chaussée de l'étang. Ce passage étoit fort étroit, & fort embarrassant pour se défilier des feux de la Place, qui étoient fort supérieurs dans un espace, qui n'avoit pas plus de six toises de large.

Il n'étoit gueres plus aisé de hazarder la communication du côté de la queue de l'étang, parce qu'il y avoit trop peu d'espace entre l'étang & le pied du glacis, qui étoit fort roide, pour y prendre des établissemens capables de soutenir ce travail, qui devoit s'allonger d'une attaque à l'autre.

Cet ouvrage fut pourtant fait sans opposition de la part de l'Ennemi, qui même après cela nous laissa établir sur la crête de son glacis.

Ce bonheur ne doit point servir de règle pour l'avenir. Il ne doit être attribué qu'à l'incapacité de celui qui défend la Place, & à la mollesse de la défense, qui sont des hazards, sur lesquels on ne doit jamais compter. Aussi les Ennemis de M. de Vauban ont-ils dit, qu'il avoit voulu faire voir sa capacité dans la conduite des travaux, par cette attaque bizarre. Ce soupçon pourroit avoir quelque fondement dans un autre homme que M. de Vauban, dont le mérite a toujours été connu, & à qui le Génie a eu de grandes obligations.

Siège de
Barcelone
en ...

Le second exemple d'une Place mal attaquée par le choix de son attaque, est celui du dernier Siège de Barcelone, que M. le Maréchal de Tessé, qui commandoit l'Armée sous le Roi d'Espagne Philippe V. leva honteusement, * abandonnant son Artillerie, ses vivres, & son Hôpital, * sur la seule nouvelle de la vûë d'une flotte ennemie sur les côtes de Valence.

Je reviens au choix de l'attaque de cette Place. C'étoit M. de Lapara, qui étoit chargé de la conduite des travaux. Il s'en falloit beaucoup qu'il en scût autant que M. de Vauban; aussi ne peut-on attribuer ses fautes qu'à son incapacité.

Cet Ingénieur voulut attaquer par une même queue de Tranchée, Barcelone & la forteresse du Montjoui. Ce projet pouvoit être raisonnable, s'il avoit été bien conduit. C'étoit par ce côté-là que Barcelone avoit été prise par les Révoltés, & la Place n'avoit point été réparée depuis sa prise. Mais il ne falloit point conduire l'attaque du Montjoui contre sa tête du côté de Barcelone, mais bien contre son flanc, qui étoit insultable, & qui fut effectivement insulté par hazard, lorsque l'on voulut faire le logement de la contrescarpe du côté de Barcelone.

La conduite dans l'attaque de la Ville fut aussi pitoïable, quoique comme je l'ai dit, le choix de l'attaque pût avoir ses raisons.

Ainsi en comparant le Siège de Charleroi avec celui de Barcelone, je puis dire, que dans le premier les attaques choisies par où la Place étoit la plus forte, ont été conduites à une fin heureuse, par un homme qui a voulu dans cette occasion faire voir sa capacité, en prenant une Place par un endroit tout différent de celui, par lequel il avoit paru vouloir l'attaquer, qui étoit à la tête de Bruxelles, & que dans celui de Barcelone M. de Lapara qui avoit bien choisi ses attaques, ne les a pas scû conduire avec capacité dans la suite de son Siège, & même jusqu'à sa mort.

Siège de Turin
en 1706.

Le troisième exemple d'une Place mal attaquée par le choix de son attaque, est celui de Turin. Comme c'est aussi le plus mémorable, & celui dont la maniere de l'attaquer a été discutée plusieurs mois avant qu'on en formât le Siège, je m'étendrai plus sur celui-ci que je n'ai fait sur les autres.

Il y avoit deux belles attaques à choisir contre cette Ville; celle du côté du Valentin, à la porte de saint Pierre; & celle du côté du Faubourg du Balon, contre la porte du Palais.

Le choix entre ces deux attaques fut proposé. Voici les raisons, que je n'ai point trouvé bonnes, & dont on se servit, pour ne s'y point arrêter.

On dit contre celle de la porte de saint Pierre: Qu'il falloit, pour la rendre praticable, commencer par se rendre maître de la hauteur

fortifiée des Capucins, qui étoit intérieure au grand retranchement des hauteurs de l'autre côté du Pô; & j'en conviens. Mais aussi je prétens, que cette opération étoit un préalable nécessaire, tant pour investir la Place de l'autre côté du Pô, que pour rendre cette attaque contre la Ville sûre, & d'une grande commodité pour les Attaquans.

On dit contre l'attaque de la porte du Palais : Qu'il falloit commencer par se rendre maître des ouvrages, qui couvroient le Fauxbourg du Balon, parce qu'ils auroient vû la Tranchée à revers, jusqu'à ce qu'elle eût été conduite entre lesdits ouvrages & le Corps de la Place, & qu'après cela il auroit encore fallu chasser l'Ennemi des hauteurs de l'autre côté du Pô, sans quoi le canon de l'Ennemi, qui auroit été placé à la vigne de Madame la Duchesse, & sur les monticules voisins, auroit continuellement plongé dans la Tranchée.

Je conviens encore de ces raisons; mais j'ose toujours assurer; que le Siège de Turin ne devoit point être entrepris sans le préalable de l'attaque des hauteurs, pour la sûreté de ces deux belles attaques; parce que c'est une maxime certaine sur cette matiere : Qu'il faut faire précéder l'ouverture de la Tranchée, de tout ce qu'il convient d'entreprendre contre l'Ennemi, pour rendre utile & profitable le bon choix de l'attaque de la Place.

Ces deux attaques proposées, du haut & du bas du Pô, n'avoient aucun autre inconvénient à craindre, que celui du feu du canon des hauteurs de l'autre côté du Pô. Il falloit donc par cette seule raison s'en rendre maître; après quoi l'attaque ne trouvoit de difficulté que dans son front, qui étoit petit, & qui auroit été dégradé en peu de jours, par le feu de la prodigieuse Artillerie que le Roi avoit fait conduire devant Turin, avec d'autant plus de facilité, que de ces deux côtés la fortification étoit vûë.

Deux autres raisons particulières devoient déterminer au choix de l'attaque à la porte du Palais.

La première, que c'est le côté du Palais du Prince, & de la vieille Ville, dont les maisons touchent presqu'au rempart. Les rues sont fort étroites, & les édifices fort aisés à embraser; ce qui par le dedans auroit rendu fort difficile l'apport des munitions de Guerre au rempart & à l'attaque.

La deuxième raison est, que l'on pouvoit, en fermant à la Doire l'entrée de la Biailliere d'Alpignan, se servir de ce canal pour la queue de la Tranchée, qui auroit d'abord à la vérité été vûë à revers des ouvrages qui couvroient le Fauxbourg du Ballon, mais pourtant sans être enfilée de l'ouvrage à corne, nouvellement construit entre la porte Suzine & la porte du Palais. Ainsi comme je l'ai dit, les ouvrages qui couvroient le Fauxbourg du Ballon, & qui étoient au-delà de la Doire, auroient été abandonnés, dès que la tranchée auroit été à portée de les séparer de la Place.

Toutes ces raisons pour se déterminer à l'une des deux attaques ; mais pourtant à celle de la porte du Palais , plutôt qu'à celle de la porte de S. Pierre , à cause de la facilité du service de l'attaque , parce que la plus grande partie des munitions de Guerre venoient au Camp par Chivas , ne furent pas capables , quelques bonnes qu'elles fussent , de l'emporter sur la fatalité qui nous conduisoit à la perte de l'Italie , par le mauvais choix que nous devons faire dans l'attaque de Turin.

On se détermina donc à ouvrir la Tranchée contre la Citadelle par un front tout-à-fait rasant , dont les bastions étoient couverts de contre-gardes , les angles de la contrescarpe garnis de redoutes de maçonnerie à l'épreuve des bombes , les deux glacis beaux & contreminés avec soin ; enfin contre un front préparé à une longue résistance , avec tout l'art & la dépense nécessaire en pareil cas.

La raison que l'on donna pour attaquer Turin par la Citadelle fut , qu'on ne faisoit qu'un siège , parce que sa prise faisoit celle de la Ville ; au lieu qu'en choisissant une des deux attaques , il falloit les faire précéder de celle du retranchement , & des monticules qu'il renfermoit ; qu'après cela il faudroit prendre la Ville , & ensuite faire le siège de la Citadelle ; & qu'ainsi ce seroit faire trois sièges pour un.

Cette seule raison étoit aisée à combattre , & dans l'espèce présente n'avoit aucune solidité. Voici pourquoi.

M. le Duc de Savoie s'étoit renfermé dans Turin avec tout ce qui lui restoit d'Infanterie , & presque toute sa Cavalerie. Il falloit donc dans le choix de l'attaque , trouver l'investiture parfaite de la Place , de manière que lui , ni ses Troupes , ne pussent plus sortir de Turin. La destruction de ce Corps entraînoit l'abandon de l'Italie de la part des Alliés , & la ruine totale de M. le Duc de Savoie. Ainsi c'étoit un capital de tenir ce Prince dans la Place , sans en pouvoir sortir , puisqu'il s'y étoit renfermé. Et puisque l'attaque de Turin par l'une des deux portes , dont je viens de parler , devoit être précédée de la possession des hauteurs , il est constant que le choix de ces attaques produisoit cet effet capital pour la fin de la Guerre d'Italie.

Il n'est point vrai que l'une des deux attaques de la Ville allongeât l'entreprise , & obligeât à trois sièges. En voici la raison.

Le Corps de Troupes renfermé dans la Place étoit considérable ; il falloit donc par plusieurs moïens travailler à le détruire. Ces moïens se trouvoient en augmentant sa fatigue , & multipliant ses pertes en détail. On se privoit de ces moïens en réduisant l'attaque de Turin à un seul point de défense , qui étoit celui du front de l'attaque contre la Citadelle.

D'ailleurs comme l'attaque du côté de la porte du Palais étoit telle que je l'ai dit , comment peut-on croire , que la Citadelle seule eût pu
contenir

Contenir les hommes, qui seroient restés en état de servir après la prise de la Ville, qui n'auroit pû faire une longue résistance, si elle avoit été attaquée par la porte du Palais? Comment peut-on s'imaginer, qu'une partie des Troupes eût voulu s'opiniâtrer à être emportée de vive force dans la Ville, après qu'elle auroit été ouverte, pendant que l'autre partie se seroit enfermée dans la Citadelle, pour y soutenir ce troisième Siège? Selon toutes les apparences, la capitulation de la Ville auroit réglé celle de la Citadelle, à des conditions, un peu plus ou un peu moins honorables pour les Troupes.

Mais je veux pour un moment, que l'on eût pris la Ville sans qu'elle eût capitulé pour la Citadelle, & que par l'opiniâtreté de la Garnison, & sa résistance, dans le tems que la Ville auroit été forcée à capituler, la garnison se fût trouvée tellement réduite, qu'il n'y eût plus eu dans la Place, que ce qu'il en auroit pû contenir dans la Citadelle pour sa défense.

Voilà, ce me semble, ce qui auroit pû arriver de plus opiniâtre dans la défense de Turin. Pourquoi cette opiniâtreté auroit-elle obligé à faire le siège de la Citadelle dans les formes? Je n'en vois pas la raison. Au contraire je soutiens qu'il auroit suffi pour la garde de la Ville, & pour le blocus de la Citadelle par le dehors, de vingt Bataillons & de cinq cens chevaux, & que le reste de l'Armée du siège allant en Lombardie joindre l'Armée d'observance, l'auroit mise dans une si grande supériorité sur celle de l'Empereur, à qui il ne restoit aucun établissement en-deçà des Alpes, qu'on l'auroit aisément contrainte à repasser en Allemagne, & à abandonner l'Italie.

Je dis plus encore: c'est que si l'on avoit voulu, malgré toutes les bonnes raisons que je viens de donner, faire le siège de la Citadelle dans les formes, il falloit l'attaquer par le côté de la Ville, & non pas par le côté de la campagne, & le front préparé & razant de la Citadelle du côté de la campagne. C'est donc à cette seule faute dans le choix de l'attaque de Turin, que l'on peut attribuer les malheurs arrivés en Italie.

Quoique le Siège de Lille ait réussi à nos Ennemis en l'année 1708, je n'en blâmerai pas moins le projet, & la conduite dans le choix de l'attaque de cette Place.

Siège de Lille
en 1708.

Le projet de ce Siège a dû paroître chimerique à tout homme sensé. La Place étoit assez bien munie; elle étoit fortifiée avec toute l'attention que M. de Vauban avoit pû donner à une Place, dont il avoit trouvé le corps bastionné, lorsque le Roi la prit; & il y avoit ajouté outre la Citadelle, tout ce qu'il avoit cru nécessaire d'ouvrages extérieurs. M. le Maréchal de Boufflers étoit dans la Place, avec une garnison d'environ quinze mille hommes.

Comment a-t-on pû s'imaginer, qu'on pourroit porter devant cette

Place tout ce qu'il faut de munitions de guerre & de bouche pour la consommation, & y conduire toute l'artillerie & les outils nécessaires pour une pareille entreprise, lorsqu'il faut que ces fardeaux immenses viennent par terre de vingt-trois lieues, & au travers d'une Armée de plus de quatre-vingt mille hommes, qui peut se rassembler pour empêcher les convois prodigieux, dont la seule file des chariots tenoit au moins cinq lieues d'étendue? Cependant tout cela s'est fait, sans qu'il y ait eu un coup de pistolet tiré, ni un seul chariot dételé. La postérité aura de la peine à le croire, quoique ce soit une vérité qui n'est que trop constante. Je n'en dirai pas davantage ici sur ce qui regarde le projet de cette entreprise, & je reviens à la matière de ce Chapitre, qui est celui du bon, ou mauvais choix de l'attaque d'une Place.

On se ressouviendra que j'ai dit, qu'un Général pouvoit quelquefois avoir d'assez fortes considérations, pour faire attaquer une Place par un endroit qui paroît plus fort qu'un autre; mais que ces considérations ne pouvoient être, que celle de servir, ou de protéger cette attaque, & à cause des difficultés à servir, ou à protéger l'attaque du côté où la Place est la moins bonne.

L'attaque de la Ville de Lille par le côté de la porte de la Magdeleine, a été faite par la seule considération du voisinage de la chaussée de Menin, par où arrivoient commodément l'Artillerie & les munitions de Guerre, pour le service de la Tranchée. La Place n'étoit pas si bonne du côté de la porte de Fives. L'abord de l'Artillerie & des munitions de Guerre, pour le service de la Tranchée, n'en étoit pas allongé d'un quart de lieue. Ainsi cette raison n'étoit pas assez forte, pour engager les Ennemis à ouvrir la Tranchée où elle a été ouverte.

Ce mauvais choix de l'attaque a été indispensablement suivi d'une mauvaise conduite dans le travail. L'Ennemi a ouvert la Tranchée à la droite & à la gauche de la Deule. Ces deux attaques étoient séparées par la rivière, & ne pouvoient se communiquer que par des ponts; ce qui auroit pu avoir de grands inconvéniens, si on avoit voulu se prévaloir de cette faute.

Le front de cette attaque s'étendoit, dans le commencement de son travail, sur un polygone de fortification de plus de mille toises, & ce front contre les règles de l'art dans l'attaque des Places, se resserreroit à mesure qu'il s'approchoit des ouvrages; de manière que l'Ennemi, proche du chemin couvert, s'étoit réduit à un point par rapport à l'étendue de l'attaque, & ne se présentoit plus que devant les deux angles saillans du tenaillon. Il n'embrassoit donc plus le grand front, lorsqu'il s'est trouvé sur le glacis; & par conséquent il n'a jamais été en état de faire abandonner le chemin couvert, par ses établissemens sur le glacis & sur la crête du glacis. Aussi n'a-t-il tenté qu'

une seule fois de faire marcher des Troupes à la contrescarpe, mais sans succès.

Voilà quelles ont été les principales fautes faites par nos Ennemis, contre les règles de l'attaque des Places.

Je serai obligé de reprendre une partie de ce que je viens de dire, lorsque je parlerai de la défense, pour faire mieux sentir les fautes qui y ont été faites, puisque pour être bonne, elle doit être dirigée sur l'attaque.

Le siège de Tournai entrepris par les Ennemis en l'année 1709. Siège de Tournai en 1709. devoit me fournir une ample matiere de réflexions, parce qu'il devoit être bien considérable, eu égard à la grandeur de l'entreprise, par rapport à la situation & à la construction de la Place seulement. Car je n'ai pas ici à réfléchir sur la matiere de ce siège, par rapport au projet du siège. Il ne peut avoir été conçu par l'Ennemi, que par la présomption de sa supériorité, & de la facilité à conduire devant cette Place tout ce qui lui seroit nécessaire pour la réussite de son entreprise, & sur la certitude qu'il n'y avoit pas de vivres dans Tournai pour la garnison qui y étoit, pour un tems aussi considérable, que celui que ce siège devoit durer. Si la Place avoit été suffisamment approvisionnée, & que cette nécessité des vivres n'eût pas forcé le Roi à ne pouvoir avoir dans Tournai un nombre d'Infanterie aussi considérable, que celui qui auroit dû y être renfermé pour une défense si longue, la prise de la Citadelle eût été rendue presque impossible à l'Ennemi.

Les Ennemis déterminés à faire le Siège de Tournai, en formerent la circonvallation des deux côtés de l'Escaut, & y renfermerent dans des lignes l'Armée destinée à faire le siège; leur Armée d'observance aiant été placée entre les lignes & la Scarpe, avec des ponts sur l'Escaut au-dessus & au-dessous, pour la communication des quartiers, & pour y passer l'Armée d'observance, s'il en étoit besoin.

Voilà quelle étoit la disposition des Ennemis pour la protection du Siège. Celle qu'ils firent pour l'attaque de la Ville fut telle que je vais le dire.

Ils s'engagerent à l'attaquer par trois endroits, tous séparés les uns des autres, & sans pouvoir espérer de communication de leurs attaques, parce qu'ils crurent qu'ils avoient assez d'Infanterie, pour soutenir ces attaques séparées par les seules forces des Gardes de Tranchée, contre une Garnison, qui partagée en trois, ne seroit pas en état de faire des efforts, même successifs, contre l'une de ces attaques; en quoi ils pouvoient se tromper.

Ces trois attaques étoient devant les portes de Marvis, de Sept-Fontaines, & de Valenciennes. Celle de la porte de Marvis se dirigeoit d'abord à l'ouvrage à corne, qui est à la gauche de cette porte, & puis se retourna sur les bastions d'Antoing & du Luquet.

Celle de la porte de Sept-Fontaines ne pouvant s'étendre sur sa gauche, à cause de l'inondation, embrassa l'ouvrage à corne de Sept-Fontaines, & sans embrasser celui de la porte de Lille, se coula contre ces deux ouvrages, & vint chercher le bastion Blandinois, attaché au vieux Corps de la Place.

Celle de la porte de Valenciennes avoit pour objet de soutenir une grosse artillerie, qu'on espéroit qui pourroit ruiner les écluses, qui sont à cette porte. Elle occupoit un fort petit front, parce que sa droite étoit gênée par les eaux de l'inondation, & qu'elle n'osoit pas trop s'étendre par sa gauche, pour revenir au glacis contre-miné de la Citadelle.

Cette disposition dans les attaques produisoit à la vérité la séparation de la garnison, que M. de Surville crut trop foible, pour pouvoir successivement, comme je l'ai dit, faire un grand effort sur une attaque; ce qui pourtant dans le fond étoit mal pensé. Mais, comme je le dirai, lorsque je parlerai des fautes faites dans la défense de Tournai, si je conviens du bon effet de ces trois attaques pour produire la séparation de la garnison, il faudra aussi convenir des fautes qui ont été faites par l'Ennemi, dans la conduite de son travail journalier, pour s'approcher des ouvrages & du Corps de la Place.

Ainsi comme mes réflexions n'ont ici pour objet, que ce qui regarde le choix de l'attaque, je me contenterai de dire, que l'Ennemi par comparaison de son Infanterie à celle qui étoit renfermée dans la Place, a judicieusement pensé, de former plusieurs attaques routes séparées les unes des autres; mais que sa conduite dans son travail a été fort peu judicieuse, & même téméraire, comme je le ferai voir, lorsque je parlerai sur le sujet du Siège de Tournai, par rapport à la défense des Places.

Siège de
Mons en
1709.

Dans cette même année 1709. les Ennemis ont encore formé le Siège de Mons, après la Bataille de Malplaquet. Ils l'ont attaqué par la porte de Berthamont & par celle de Nimy, pour séparer la garnison qui étoit trop foible. L'attaque de la porte de Berthamont étoit à peu près la même, que celle par laquelle le Roi a pris cette Place en 1691. mais la Place avoit été renduë beaucoup meilleure depuis ce tems-là.

Comme je n'ai point vû un journal de ce Siège, je n'en dirai que ce qui est venu à ma connoissance, par des gens de peu d'expérience qui étoient dans la Place, & seulement par rapport à la défense, lorsque je traiterai cette matiere.



CHAPITRE LXXXVIII.

De l'ouverture de la Tranchée.

LE jour pris pour l'ouverture de la Tranchée, les Troupes qui la doivent faire ne prendront les armes, en cas qu'elles puissent être vûës de la Place, qu'un moment seulement avant la nuit, & sans avoir battu ni premier ni assemblée. La même chose sera observée pour la Cavalerie qui doit soutenir l'Infanterie, & pour les travailleurs.

Toutes les Troupes & les travailleurs n'arriveront sur le lieu, où l'on doit ouvrir la Tranchée, que de nuit; la Garde, tant de Cavalerie, que d'Infanterie, portera des fascines, à la réserve des Grenadiers, & gens détachés qui la précéderont.

Ces gens détachés auront à leur tête les Ingénieurs, chargés du travail pour cette nuit, lesquels commenceront par poster les détachés avec grand silence, afin de dérober à l'Ennemi tout le plus long-tems qu'il se pourra, la connoissance du travail.

A mesure que l'Infanterie de la Garde & la Cavalerie arriveront au lieu destiné pour la queue de la Tranchée, elles y déposeront leurs fascines, & ensuite seront placées par l'Officier Général de jour pour la protection du travail; après quoi les Ingénieurs marcheront à la tête des travailleurs, & après qu'ils les auront placés, les Officiers commandés pour le travail feront travailler avec diligence & silence.

Il sera toujours observé de placer la Cavalerie à couvert du feu de la Place, soit derrière des rideaux dans les chemins creux, ou même derrière des épaulements, que l'on fera exprès à l'épreuve du canon, si on ne le peut autrement.

Il faut toujours que cette Cavalerie ait de grandes sorties par sa droite & sa gauche, pour pouvoir avec vigilance se porter sur l'Ennemi, en cas de sorties.

Les Officiers d'Artillerie accompagneront aussi l'Officier Général de jour, & les Ingénieurs, pour convenir des lieux où se feront les premières batteries, & ensuite y travailler dès la première nuit, s'il est ainsi jugé à propos, & que le terrain pour la sûreté de la queue de la Tranchée, ait permis de l'ouvrir assez près de la Place, pour y pouvoir faire des batteries de canon & de mortiers.

Comme la Garde de Cavalerie de la Tranchée est destinée à encouvrir les flancs contre les sorties, elle s'avance la nuit le plus près de la Place qu'il est possible, sans être trop exposée au feu de la Mousqueterie. En cas de sortie, elle doit s'avancer près de l'endroit, par où sont venus les Troupes de la sortie, afin de les charger en flanc ou en queue, laissant à l'Infanterie de la Tranchée le soin de la soutenir, & de charger la sortie en tête.

Comme la nuit de l'ouverture de la Tranchée, & même quelques-unes de celles qui suivent, les boïaux sont encore éloignés de la Place, que l'on suppose fortifiée avec art, le travail se fait de la manière suivante.

Les gens armés étant placés en avant, l'Ingénieur se met à la tête des travailleurs, qui portent chacun deux fascines sur l'épaule, ou sur le bras, du côté de la Place, avec l'outil nécessaire, soit bêche, pioche, ou pic. Ensuite cet Ingénieur marche, en faisant le chemin que le boïau doit occuper; lorsqu'il arrive à un retour, il y place quelqu'un, pour avertir les travailleurs qu'il faut en cet endroit rechanger leurs fascines & leur outil, d'épaule ou de bras, parce qu'il faut toujours que la fascine soit posée du côté de la Place.

Quand tout le travail qui doit être fait cette nuit, est ainsi tracé par la marche des travailleurs, & que l'Ingénieur a bien reconnu s'il n'est point enfilé, ni de la Place, ni d'aucun des ouvrages extérieurs, il avertit les Officiers commandés pour le travail de faire poser les fascines, après quoi il est bon de faire éloigner de deux ou trois * pas * les travailleurs, afin que l'Ingénieur reconnoisse encore mieux son ouvrage tracé. Et quand cela est fait, on commence à ouvrir la terre, que l'on jette toujours du côté de la Place, au-delà des fascines.

Tout doit être fait dans un grand silence, afin d'ôter à l'Ennemi la connoissance du travail, & avec beaucoup de vivacité à hâter l'ouvrage, afin que les Soldats soient bientôt à couvert, à quoi ils ne se négligent pas, au moins les premières heures, parce que de-là dépend la conservation de leur vie, & que quelque feu que fasse l'Ennemi, on ne discontinuë pas le travail.

Le reste de la nuit, on administre aux travailleurs les fascines qui leur sont nécessaires, & on remplace les morts & blessés, afin que tout le travail entrepris soit contigu.

Le boïau fait un peu avant le jour, on retire les gens commandés, qui pendant la nuit ont couvert les travailleurs; on les place où il est jugé nécessaire, & on fait entrer dans le boïau le reste de la Garde de la Tranchée, après que les travailleurs de nuit se sont retirés avec leurs outils, qu'ils rapportent à un petit parc, qui est à la queue de la Tranchée; ensuite on fait entrer des travailleurs de jour, pour perfectionner les ouvrages de la nuit.

On se règle, pour la distance entre les travailleurs de nuit, sur la nature du terrain, par rapport à ce qu'un homme en peut faire en quatre heures.

Quand on peut ouvrir la Tranchée près de la Place, on peut dès cette même nuit travailler à des batteries, soit de canon, soit de mortiers. Le terrain pour les batteries est marqué par l'Ingénieur, accompagné du Commandant de l'Artillerie, ou de celui qu'il a préposé à cet effet; & cet ouvrage se fait par des travailleurs, autres que ceux de la Tranchée.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 415

Voilà à peu près ce qui se pratique, pour la première nuit de la Tranchée devant une Place de guerre. Ce qu'on y peut ajouter pour la vivacité du travail, se fait sur les considérations particulières de la Place attaquée, par rapport au terrain, dont elle est environnée, & sa construction.

CHAPITRE LXXXIX.

Du travail des nuits suivantes.

LE travail qu'on aura résolu de faire pendant la nuit, doit être en état de recevoir les Troupes un peu avant la pointe du jour; & elles y doivent être placées pour leur sûreté contre le feu de la Place, & pour la conservation du travail contre les sorties. Il arrive cependant bien rarement, qu'il s'en fasse de bien considérables dans les premiers jours, parce que le travail étant encore bien éloigné, il ne seroit pas prudent au Gouverneur, d'exposer sa garnison à un échec considérable, hors la première nuit de l'ouverture de la Tranchée, que toutes les Troupes sont à découvert, parce qu'il n'y a point encore de travail fait.

Les nuits qui suivent, les Troupes de Garde, à la réserve des détachés pour protéger les travailleurs, occupent le revers de la Tranchée le long des boïaux, dans lesquels il ne faut jamais laisser entrer le Soldat la nuit, parce qu'il faut toujours laisser le boïau libre aux travailleurs, qui vont & viennent de la queue de la Tranchée à la tête, pour l'administration des matériaux nécessaires pour le travail, ou pour l'apport des munitions de guerre, si la tête de la Tranchée en a besoin.

Les travailleurs de nuit seront relevés au jour par un moindre nombre de travailleurs, qui seront occupés à perfectionner l'ouvrage de la nuit.

On doit toujours à la queue de la Tranchée, marquer des lieux sûrs pour le dépôt des outils & de quelques munitions de guerre, comme poudres, balles & grenades, & pour les Aumôniers & Chirurgiens.

Les nuits suivantes ne requièrent plus de si grandes précautions pour monter la Garde de la Tranchée, parce que l'attaque étant connue à l'Ennemi, il n'y a plus rien à cacher sur cela.

L'heure en doit être réglée suivant la commodité de l'entrée des Troupes, & de manière que la Garde qui monte, ait pris les postes, & que celle qui descend soit sortie de la Tranchée, & revenue à son Camp avant la nuit, afin d'éviter la confusion, & que ceux qui montent connoissent leur terrain, qui ne laissera pas d'avoir été reconnu d'avance dès le matin, par les Officiers Généraux & particuliers, qui le soir suivant seront de Garde.

Je ne m'étendrai point sur la conduite journaliere du travail , parce qu'elle dépend d'une infinité de circonstances , de la nature du terrain extérieur , de la construction de la Place , du nombre de sa garnison , de la vigueur , ou de la mollesse de sa défense. Je dirai seulement , qu'il me paroît peu de choses à ajoûter , à la maniere dont les Places ont été attaquées dans ces derniers tems , où l'expérience nous a appris , qu'il faut embrasser tout le poligone attaqué ; qu'il faut assurer les flancs de l'attaque par des crochets , & même par des redoutes fermées ; qu'il faut rejoindre les droites & les gauches des attaques par des lignes parallèles , qui doivent toujours couvrir les batteries , qu'on avancera à mesure qu'on approchera de la Place , & dont les premieres ne doivent être occupées , qu'à ruiner les ouvrages extérieurs & les défenses , les autres qui feront plus proche à battre en brèche. Ceci regarde le canon , & j'en parlerai en son lieu.

Les premieres nuits qui suivent celle de l'ouverture de la Tranchée , le travail se trace ordinairement , & se fait comme il a été dit au Chapitre précédent , parce qu'on est encore éloigné de la Place. Au surplus on trouvera dans les livres imprimés sur les fortifications & l'attaque des Places , & dans les Journaux particuliers des Siéges , tout ce qu'il seroit inutile de répéter ici.

Il me semble seulement à propos de dire , que j'approuve fort pour la conservation des hommes dans les Siéges , l'usage des mantelets & chevaux de frise , remplis de fascines , & de sacs de laine , qui sont posés la nuit au-devant du travail , derriere lesquels les gens armés destinés à soutenir les travailleurs , & les travailleurs mêmes sont à couvert.

Ces mantelets & chevaux de frise doivent être retirés un peu avant le jour , & après qu'on a fait entrer la Garde de Tranchée dans le boiau. Ils parent considérablement contre le feu de la Place , & donnent moïen aux gens armés de soutenir le premier effort des forties , ce qui empêche les travailleurs d'abandonner le travail.

Cet usage des mantelets & chevaux de frise masqués , a été jusqu'à présent plus pratiqué par nos Ennemis que par nous. Il seroit à souhaiter que nous le prissions d'eux.

C H A P I T R E X C.

De la Sappe & demi-Sappe.

L'Usage de travailler à la Sappe & demi-Sappe , lorsque la Tranchée est parvenue près du glacis , ou au glacis même , est encore fort bon , parce que ce travail est , ou peut être continuel , & n'est pas d'une grande consommation d'hommes ; pourvû que l'on fasse travailler

Mer les Sappeurs avec des armes défensives, principalement de tête, & qu'on les oblige de travailler avec circonspection & sûreté pour eux.

Ce travail se fait avec de petits gabions, qu'on emplit de terre à mesure qu'on en tire du fond de la Tranchée, & des sacs à terre pour garnir les entre-deux des gabions, & même le fond, lorsque la terre de la Tranchée ne les peut pas remplir promptement, * ce qui est fort nécessaire, * parce que comme ce travail est fort proche de l'Ennemi, il fait toujours un grand feu sur sa tête, qui consomeroit beaucoup de Sappeurs, si on ne les faisoit travailler avec circonspection, & poser les gabions avec des fourchettes, sans s'avancer au-delà des gabions garnis.

On est souvent obligé de se servir de chandeliers que l'on masque dans les retours, principalement lorsqu'on ne les a pû faire sans s'enfiler. L'on est souvent aussi obligé de blinder le boïau, lorsque de quelque lieu élevé de la Place, son feu peut plonger dans la Tranchée, ou qu'elle peut être incommodée par les pierres, dont les Attaqués chargent leurs pierriers.

Les blindages sont même encore souvent indispensables, lorsque l'attaque se rétrécit par la nécessité du terrain, & qu'on ne peut éviter d'être vû dans le boïau; mais au moins il faut que cet ouvrage soit fait de nuit, parce qu'on perdrait trop de monde à le faire de jour.

L'Ingénieur habile, sçait en ce cas, se défilier par des crohets & traverses tournantes, au moins autant qu'il lui est possible de le faire, & par ce moïen il supplée souvent au blindage qu'il faut éviter, autant qu'il est possible, parce qu'en cas de sortie, cette partie blindée de la Tranchée est sans protection, & sujette à être brûlée par l'Ennemi, après quoi cette partie de la Tranchée seroit vûe de la Place.

R E M A R Q U E S.

M. de Vauban est le premier Ingénieur, qui ait fait travailler à la demi Sappe d'assez loin. Avant lui on n'en faisoit gueres usage que pour embrasser les angles, & lorsque l'on étoit parvenu à la moitié du glacis.

La demi Sappe consomme bien moins d'hommes que le travail ordinaire. Il n'y a du risque que pour le Sappeur de la tête, quand il n'est pas précautionné.

Je n'ai vû travailler à des Sappes blindées qu'à deux Sièges; à celui de Fribourg, parce qu'il y avoit une Tour sur la porte, qui plongeoit dans le boïau; & à celui de Charleroi, lorsqu'à la grande attaque on alla chercher par la droite la queue de l'étang, comme je l'ai dit ailleurs.

Au siège de Tournai les Ennemis ont conduit leur Sappe, pour

arriver au bastion Blandinois entre les deux ouvrages à corne de Sept Fontaines & de Lisle, par une Sappe dont la terre se jettoit sur les deux revers, & qui étoit entièrement blindée. Je ne repeterai point ici ce que j'ai dit au Chapitre des Attaques, lorsque j'ai parlé des fautes faites dans l'attaque de cette Place par nos Ennemis.

C H A P I T R E X C I.

Des Batteries de Canon. & de Mortiers.

JE renvoie à la lecture du Livre du Sieur de Saint-Remi pour tout ce qui regarde l'Artillerie.

Je dirai seulement ici, que l'occupation des premières batteries doit être de ruiner les défenses, tant des ouvrages, que du Corps de la Place; celle des secondes, de battre en brèche les ouvrages extérieurs; car rarement peuvent-elles voir le Corps de la Place assez bas pour le battre en brèche, quand les Places sont razantes: auquel cas il n'y a que les batteries qu'on établit sur la crête des glacis, qui puissent faire cet effet.

L'occupation des batteries de mortiers doit être de démonter le canon de la Place, de bouleverser les ouvrages extérieurs, & les batteries des Ennemis sur les bastions; à quoi je les trouve plus utilement employées qu'à ruiner les édifices, supposé pourtant que ce soit une Place de guerre que l'on attaque, dans laquelle la garnison soit la maîtresse; car si le nombre du peuple y est fort grand & considérable, on peut en ce cas, dans la ruine & l'incendie des édifices, espérer de trouver celle des magasins de munitions de guerre & de bouche, dont la perte entraîne infailliblement celle de la Place, & même de la mutinerie de la part des habitans, que la ruine de leurs maisons, & la perte de leurs effets, peut aisément porter à la sédition.

R E M A R Q U E S.

Je renvoie pour la construction des batteries de canon & de mortiers, & pour ce qui regarde le parc d'Artillerie au Livre du Sieur de Saint-Remi. Je dirai seulement ici que c'est de mon tems, qu'on a introduit l'usage de prendre les Places, ou au moins d'en rendre la prise plus prompte, & d'une moindre consommation d'hommes, par le grand feu du canon & des bombes.

C'est un axiome certain, que plutôt on a détruit un corps de Place à coups de canon, ruiné l'intérieur des ouvrages, & fatigué la Garnison par l'effet des bombes, plutôt on est maître de la Place.

Si c'est une Place de guerre que l'on attaque, c'est par le grand feu

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 419

du canon , qu'il faut commencer à détruire les défenses & parapets du Corps de la Place & des ouvrages. Par cette méthode on s'en approche avec moins de perte , après quoi les batteries ruinent facilement le corps de la Place. Les bombes ne servent que pour ruiner l'intérieur des ouvrages , les batteries qu'on ne peut voir , & quelquefois les magasins.

Si la Place que l'on attaque , est une grosse habitation remplie de peuple , l'usage des bombes y est excellent , parce qu'elles détruisent les habitations , & fatiguent continuellement le peuple , qui se laisse bientôt de veiller pour la conservation de sa vie & de ses effets , sans pouvoir à la fin se garantir des pertes , que lui cause ce feu qui vient d'en-haut.

M. de Vauban est le premier , qui a excellé à faire placer les batteries de canon pour de différents usages ; il est même l'inventeur de celles que l'on tire à ricochet. Pour expliquer ce terme , c'est que l'on pousse des boulets à demie charge , soit le long d'une branche d'un chemin couvert , soit dans un ouvrage ou dans un fossé sec , soit enfin dans un lieu que la batterie ne peut voir de but en blanc. Ces boulets qui viennent mollement , & en roulant , ont toujours assez de force pour casser les jambes à ceux qui agissent , ou tuent ceux que la fatigue force de dormir à terre. Comme il ne faut même qu'un coin de mire pour tirer à ricochet , cet usage se continue la nuit , comme le jour.

Le premier Prince qui a multiplié l'usage des mortiers , a été M. l'Evêque de Munster , Bernard Van-Gall. En l'année 1672. au siège de Groll , où M. de Luxembourg commandoit son Armée & celle de M. l'Electeur de Cologne , ce Prince laissa à M. de Luxembourg le soin de l'attaque , & se chargea de distribuer soixante-cinq mortiers autour de la Place , qui en quatre heures de tems mirent le feu par toute la Ville & obligerent le peuple , pour en éviter l'incendie entière , à forcer la Garnison à capituler.

Ce Prince avoit aussi introduit l'usage des carcasses. Comme leur poids n'est pas si considérable que celui des bombes , elles ne peuvent pas détruire les édifices , mais elles embrasent promptement ce qui a été détruit par la bombe. Pour cet effet il en faisoit jetter quelques-unes après les bombes , pointées au même lieu ; ce qui ne peut pourtant réussir si juste que la bombe , à cause de la légèreté de la carcasse , que le vent peut détourner de son chemin , dès qu'il est violent.

Feu M. l'Electeur de Brandebourg est le premier Prince , qui ait introduit avec succès l'usage des boulets rouges. Ce fut au siège de Stralsund en Pomeranie , en l'année 1675. L'effet de ces boulets est terrible , par leur promptitude à embraser les matieres combustibles qui en sont touchées ; & lorsqu'on tire de ces boulets rouges dans les toits des maisons , elles sont embrasées dans le moment.

CHAPITRE XCII.

Des logemens sur le Glacis

IL arrive souvent, tant par la judicieuse défense des Assiégés, que parce que le glacis est contreminé, qu'il en faut approcher avec circonspection, & y prendre même des établissemens solides, avant même que de l'ouvrir. Voici les maximes générales.

Lorsque la Tranchée est parvenue au pied du glacis, il en faut communiquer la droite & la gauche par une parallèle bien assurée par de bonnes redoutes, même fermées, tant aux flancs qu'au centre; cette précaution étant nécessaire contre un Ennemi, qui a paru judicieux & ferme dans sa défense, parce que c'est lorsqu'on approche du glacis, qu'il est à portée de sortir avec succès sur la tête du travail, si l'on avoit négligé de l'étendre, pour embrasser tout le front de l'attaque, & de l'assurer par une parallèle garnie de redoutes.

On débouchera ensuite de cette parallèle, & on entamera le glacis par plusieurs Sappes, qui iront à tous les angles de la contrescarpe du polygone attaqué, * en se défilant pourtant toujours avec une grande attention.*

Si la défense est bonne, il conviendra encore de joindre à mi-glacis toutes les Sappes, pour former une nouvelle parallèle. De-là on débouchera encore par autant de Sappes qu'il y a d'angles, jusqu'à ce qu'on soit fort près desdits angles; après quoi on peut encore communiquer ces Sappes par une parallèle, qui se conduit sur la crête du glacis, de la droite à la gauche de l'attaque.

Cette manière circonspecte & sage assure tellement la possession d'un glacis, qu'on ne le peut plus perdre. Dans cet état, on pousse des mineurs sous les angles, qu'on embrasse même, autant qu'il est possible; & l'on renverse tellement par l'effet des mines toute l'escarpe du chemin couvert, que l'Ennemi n'y peut plus tenir, & se trouve contraint de l'abandonner.

Voilà tout ce qui regarde un glacis qui n'est point contreminé, & qui est défendu par un Gouverneur expérimenté, qui se fera précautionné dans son chemin couvert, tant par des Places d'armes fermées, que par un second rang de palissades, avec des banquettes supérieures à celles du premier chemin couvert, & qui par ses précautions, se fera mis hors d'état de craindre que l'on attaque la contrescarpe de vive force, ou tout au moins qu'elle ne soit emportée, sans une fort grande perte de la part des Attaquans.

Si la Place est contreminée, les attentions augmentent de la part des Assiégeans. Les rameaux partent ou du chemin couvert, ou du

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 425

Fossé. Ils sont aux angles, & se prolongent jusqu'au pied du glacis, ou même jusques sous des ouvrages hors du glacis, en cas qu'il y en ait. De ces rameaux principaux, il s'en tire d'autres à droite & à gauche sur le glacis, & le long du chemin couvert. De là l'Ennemi en peut conduire sous les batteries, sous les redoutes, & places d'armes de la Tranchée, & sous les logemens, à mesure qu'il connoît les établissemens que l'on prend contre la Place.

On ne peut se parer de l'effet de ces mines, qu'en découvrant les rameaux. On le peut faire de différentes manieres; par des puits, du fond desquels on se conduit en avant, ou des deux côtés des ouvrages qu'on veut protéger sur le glacis, & lorsque l'on vient à la crête du glacis, en renversant sur l'Ennemi toute la terre jusqu'auprès de l'eau, si elle est proche, ou du moins plus bas que les mines de l'Ennemi ne peuvent être; car il faut toujours prendre le dessous de ces rameaux & de ces fourneaux, sans quoi on ne peut jamais être en sûreté.

Tout ceci est d'une grande chicane, & consomme du tems plus ou moins, suivant la capacité de l'Assiégé & de l'Assiégeant, dont la maxime générale est de perdre plutôt des jours à chercher les rameaux des Ennemis, à s'en rendre maître, & à éventer ou étouffer ses mines, que de leur voir faire un effet heureux, parce que cela donne trop de crainte au soldat, qui ne seroit jamais en sûreté dans la Tranchée, dans ses logemens, & même dans les batteries, & qu'au moindre bruit de la Place, il est toujours disposé à abandonner son poste, par la crainte de sauter.

Les manieres différentes de pratiquer les préceptes généraux que je viens de donner, résident dans la nature du terrain, dans lequel il faut travailler. Selon qu'il est ferme & solide, léger, humide, ou de roche, la conduite de ce travail est différente. Le Capitaine expérimenté des Mineurs conduit son travail suivant le terrain.

R E M A R Q U E S.

Je n'ai vû que deux Siéges, où par la mauvaise conduite de ceux qui en étoient chargés, l'Ennemi ait fait abandonner pour un tems ces établissemens pris sur les glacis, faute de n'avoir pas eu les attentions requises, & dont j'ai parlé dans mes maximes. Les deux exemples que je vais rapporter, sont de différentes espèces.

Le premier est d'un établissement abandonné sur un glacis ordinaire, & qui n'étoit point contreminé. Le second est d'un glacis contreminé, sur lequel les logemens & batteries ont souvent sauté, faute des précautions requises, lorsqu'on s'avance sur un glacis contreminé.

En 1691. M. de Bulonde fut chargé du Siége de Coni. Il se laissa conduire par M. de Lapara. Cet Ingénieur hazardeux voulut sur la droite de l'attaque pousser un boïau, qui se portoit à une toise de l'angle

saillant de la contrescarpe, en dehors du front attaqué, & qui par conséquent n'étoit soutenu d'aucune parallèle. Dès que le jour fut venu, & que l'Ennemi eut reconnu cet ouvrage insoutenable, il sortit sur sa tête, & le fit abandonner. C'étoit contre mon sentiment que cet ouvrage s'étoit fait; aussi ne voulus-je pas qu'il fût soutenu pendant le jour. J'empêchai seulement que l'Ennemi ne le détruisît, mais je le fis abandonner, parce que sa conservation & sa protection pendant le jour auroit coûté trop d'hommes.

La mauvaise conduite généralement tenue au Siège de Turin en 1706. y a souvent fait tomber dans les inconvéniens, où l'on se trouve, quand on travaille sur un glacis contreminé, sans précaution pour la sûreté du travail.

A ce Siège nos logemens & nos batteries ont continuellement été en l'air, faute d'avoir percé des puits assez profonds, & d'avoir entouré les batteries & les logemens d'un rameau assez bas, pour être sûr d'avoir pris le dessous de celui de l'Ennemi, qui prolongeoit les siens de son rameau capital, jusques sous les logemens & les batteries. Car enfin l'on parvient à découvrir les rameaux & les fourneaux de l'Ennemi, quand on veut prendre ses sûretés sous terre, avant que de hasarder des établissemens sur terre, dont l'enlèvement par des fourneaux doit être évité, autant qu'il est possible.

En 1709. les Ennemis ont assiégé Tournai. Je suis persuadé que la mollesse de la défense a été cause de la témérité des Assiégés, dans la conduite de leurs travaux sur le glacis.

Ils y sont venus sans aucune précaution pour la sûreté de la Tranchée, qui devant l'ouvrage à corne de Sept-Fontaines, n'étoit protégée d'aucune parallèle.

Ils ont sans une plus grande attention, embrassé la branche gauche de cet ouvrage, le long duquel ils se sont prolongés pour venir au Bastion Blandinois par une double sappe, pour être seulement à couvert des feux de l'ouvrage à corne de la porte de Lille.

Enfin toute leur conduite a été si irrégulière, qu'elle ne doit jamais servir d'exemple, parce qu'il ne faut pas, dans la conduite des travaux contre une Place fortifiée avec art, agir imprudemment, ni se mettre hors des règles, pour ne pas avoir à se reprocher un échec reçu sur un glacis, pour ne s'être pas conduit suivant les règles de l'art.

J'ai parlé dans mes maximes de la conduite & des attentions que l'on doit avoir, lorsque l'on attaque une Place, dont les glacis sont contreminés.

Ce seroit ici où j'aurois bien des remarques à faire sur cette matière, si la Citadelle de Tournai avoit été défendue. Mais comme on ne peut dire qu'elle l'ait été, quoique ses glacis & ouvrages fussent excellemment contreminés, je remettrai à dire mon sentiment sur ce sujet,

lorsque j'examinerai les fautes faites dans la défense de cette Place.

CHAPITRE XCIII.

De l'attaque des ouvrages extérieurs.

IL y a plusieurs espèces d'ouvrages extérieurs ; car on donne ce nom à tous ceux qui ne tiennent pas au Corps de la Place. Cependant je ne parlerai ici que de ceux qui sont en dehors du chemin couvert & de la contrescarpe ; parce que comme ils peuvent avoir par leur construction un glacis, & une contrescarpe, il a été nécessaire de parler de la conduite du travail d'une Tranchée, jusqu'à un glacis, ou une contrescarpe, avant que de parler des ouvrages extérieurs.

Ces ouvrages se font toujours à dessein d'éloigner l'Ennemi de la Place, ou pour couvrir des prairies, des écluses, une digue, un abord pour les secours, de l'eau, ou d'autres commodités. Ils se font plus ou moins loin, selon les besoins.

Lorsqu'ils se font éloignés, on observe de les construire de manière, qu'ils soient hors d'insulte. On place d'autres ouvrages plus près, pour communiquer avec sûreté avec les plus avancés, les protéger lorsqu'ils sont attaqués, & empêcher qu'on ne les entoure, & qu'on n'y prenne ceux qui les gardent, sans qu'ils puissent se retirer dans la Place, lorsqu'ils sont contraints d'abandonner lesdits ouvrages.

La qualité de ces ouvrages dépend du terrain à garder, suivant lequel ils sont plus ou moins étendus, & de différentes formes ; soit d'un simple redan, soit d'une redoute carrée, soit d'ouvrages à corne ou à couronne, soit nuds, soit avec leurs chemins couverts, contrescarpes, glacis & fossés. Tout cela dépend du lieu à protéger.

Lorsqu'on forme le Siège d'une Place ainsi construite, il faut examiner s'il est indispensable d'attaquer la Place, par le côté qu'elle est couverte desdits ouvrages ; car si on s'en peut passer, il le faut faire. Si c'est un préalable, il est très-rare que le front par lequel on attaque, ne soit plus étendu que la fortification. Il faut donc tourmenter lesdits ouvrages avec une assez puissante Artillerie, pour les ruiner en peu de tems, afin que l'approche, si c'est par Tranchée qu'elle se fait, en soit moins meurtrière, parce que le petit front de cet ouvrage aura été ruiné par l'Artillerie. Que si l'Ennemi s'opiniâtre à y soutenir un coup de main, après les précautions prises, pour en rendre le succès sûr, il ne faut pas manquer de l'entreprendre, de manière qu'on fasse perdre à la Place les Troupes qui gardent cet ouvrage, afin d'intimider & d'affoiblir la Garnison.

Si lesdits ouvrages se peuvent entourer, & couper du Corps de la Place, il le faut faire, parce qu'il coûte moins d'hommes qu'à les for-

cer, & que l'on prend plus sûrement ceux qui les gardent.

Ces ouvrages sont encore revêtus, ou simplement de terre.

Les ouvrages revêtus sont selon les apparences d'une grande conséquence pour la Place, & de nécessité à attaquer; auquel cas on s'en approche avec les mêmes précautions que de la Place.

S'ils ne sont que de terre, c'est qu'ils sont plutôt de commodité; que de nécessité pour la Place; auquel cas il faut pourtant les prendre, soit pour ôter lesdites commodités à la Place, soit pour approcher une circonvallation, soit enfin pour renfermer toute la Garnison dans la Place, & diminuer les attentions du côté du Camp.

La seconde espèce d'ouvrages extérieurs par rapport au Corps de la Place, mais qu'on peut appeller intérieurs, par rapport à la contrescarpe de la Place qui les couvre, sont les redoutes de maçonnerie voutées, à l'épreuve de la bombe, & fermées, qui sont dans les angles saillans & Places d'Armes du chemin couvert; les lunettes qui couvrent les flancs des demi-lunes; les demi-lunes; les ouvrages à cornes; les ouvrages couronnés; les contregardes, & les tenailles.

Tous ces différens ouvrages étant construits dans le dessein de multiplier le feu de la Place, & de tâcher de le rendre égal à celui de dehors; doivent être mis hors de défense par le feu du canon, s'ils sont vûs, & par celui des bombes, s'ils sont razans.

Ceux qui sont nécessaires à prendre pour la réduction de la Place; le doivent être avec les précautions, dont je parlerai dans le Chapitre suivant. Les autres qui ne sont point nécessaires à prendre, doivent être négligés; il faut seulement s'en couvrir, & en ruiner les défenses, s'il est jugé nécessaire.

R E M A R Q U E S.

Ce Chapitre est celui où je parle de l'attaque des ouvrages extérieurs, dont il y a deux espèces. Les uns externes, & en dehors du chemin couvert de la Place, les autres séparés du Corps de la Place, mais en-dedans du chemin couvert & de la contrescarpe.

Je ne parlerai ici que de ceux de la première espèce. Il y en avoit autrefois beaucoup à Arras. L'enceinte de la Place étoit ancienne & sans Bastions, ni flancs considérables. M. le Maréchal de Schulemberg qui en étoit Gouverneur, avoit une nombreuse Garnison; mais comme dans ce tems-là la Cour ne pouvoit pas lui fournir des fonds suffisans, pour fortifier régulièrement cette Place, ce Maréchal fit construire autour de sa Place, un grand nombre de ces ouvrages extérieurs de toute espèce, suivant que le terrain le requéroit. Ces ouvrages n'étoient pas revêtus, mais seulement fraisés, palissadés, & entourés de fossés.

Comme dans ce tems-là il n'étoit pas encore en usage, de porter une

si puissante Artillerie devant les Places que l'on assiégeoit, M. de Schullenberg comptoit avec raison, que ces ouvrages seroient difficilement détruits par le canon de l'Ennemi, & qu'il les feroit soutenir long-tems par sa nombreuse Garnison, dont le feu réduiroit l'Ennemi à s'approcher de ses ouvrages avec circonspection, & par Tranchée; & qu'ainsi il lui feroit consommer un tems considérable, avant que de pouvoir parvenir au Corps de la Place, qui n'étoit pas bon.

C'étoit fort bien penser pour ce tems-là. Mais à présent cette conduite trouveroit de grands inconvéniens, parce que ces ouvrages séparés de la Place seroient bientôt ruinés par l'Artillerie & les bombes; que les hommes qui y seroient, ne seroient pas long-tems en sûreté, & que ces ouvrages détruits seroient des logemens sûrs pour l'Ennemi, & des établissemens commodes pour placer ses batteries.

J'ai vu de ces ouvrages extérieurs à Namur & à Charleroi, qui étoient revêtus. On négligea de les attaquer, quoique l'on s'en fût approché; on les tourna. Ceux qui les défendoient y ont été faits prisonniers de Guerre, quand ils se sont laissés embrasser. Les autres les ont abandonnés dès qu'ils ont vû la Tranchée assez proche d'eux, pour être embrassés par le travail de la nuit suivante, & se sont retirés dans la Place: en quoi ils ont agi prudemment.

En l'année 1693. lorsque M. de Luxembourg assiégea Charleroi, la redoute de la queue de l'étang, qui étoit dans l'eau, fut abandonnée dès que ceux qui y étoient, virent que le travail de la Tranchée se pouvoit entre le pied du glacis & l'étang, & que l'attaque de la droite du côté de la Sambre étoit assez avancée sur la digue, pour pouvoir la couper, & saigner l'étang, dont l'écoulement des eaux auroit rendu la redoute de la queue de l'étang insoutenable.

La redoute qui étoit sur la digue, à la tête de l'étang, fut embrassée, & tournée plus promptement, que ceux qui la défendoient n'avoient cru pouvoir l'être. Ainsi ils furent obligés de se rendre prisonniers de Guerre.

On voit par ces deux exemples des redoutes de Charleroi, qu'elles n'empêcherent pas que M. de Vauban ne conduisît son attaque par le côté de la Place, qui avoit été regardé comme inattaquable, & même que ces redoutes ne furent d'aucune protection pour la Place, ni n'en retarderent point la prise par le côté qu'elles sembloient protéger, & par lequel M. de Vauban la voulut prendre, pour faire voir sa capacité dans la conduite des travaux.

Namur a été assiégé deux fois, par le Roi en 1692. & par M. le Prince d'Orange en 1695.

Dans le premier Siège, M. de Vauban embrassa la redoute de Balar; après quoi il poussa son travail contre le bastion de la haute Meuse, & prit la Ville par cette attaque.

Voici encore une occasion, où une redoute détachée du Corps de la Place a été négligée par l'Attaquant, qu'elle n'a tout au plus obligé, qu'à prendre la queue de sa Tranchée d'un peu plus loin.

Au siège du Château de Namur, M. de Vauban négligea de faire attaquer un ouvrage détaché, qui étoit sur la pente du côté de la Sambre, que l'on nommoit le Fort de *Cohorn*, parce qu'il avoit été construit par ce fameux Ingenieur, qui avoit cru cet ouvrage indispensable à attaquer pour prendre le Château, que M. de Vauban prit pourtant, sans attaquer ce Fort; ce qui prouve encore, que quelque bien placé que puisse être un ouvrage extérieur, dès qu'on peut s'en défilier, ou le tourner, on peut se dispenser de l'attaquer.

Au second Siège de Namur en 1695. conduit par le même *Cohorn*, cet excellent Ingenieur se piqua de faire voir, qu'il sçavoit mépriser les nouveaux ouvrages que M. de Vauban avoit fait faire à Namur, & qu'il prendroit la Place sans attaquer ces nouveaux ouvrages extérieurs, que M. de Vauban avoit cru indispensable d'attaquer dans les formes.

M. de Vauban donc avoit augmenté le nombre des redoutes, qui couvroient le front de la Ville à la suite de celle de Balar, le long de la hauteur. A la vérité lorsque je les ai vûes, je ne les ai point trouvées bien placées, & il m'a paru qu'elles ne voioient pas assez la campagne, pour éloigner la circonvallation, ou l'ouverture de la Tranchée. D'ailleurs ces redoutes n'étoient point liées les unes aux autres, & n'étoient ni couvertes, ni communiquées par un chemin couvert, qui allât de l'une à l'autre de ces redoutes. Ainsi elles ne m'ont pas paru devoir produire un effet considérable, pour tenir longtemps l'Ennemi éloigné de la Place; ce qui doit être une des principales raisons de la construction des ouvrages extérieurs. Aussi l'Ennemi ne fit-il pas plus d'attention à ces redoutes, que M. de Vauban en avoit fait à celle de Balar.

Du côté de la gauche des redoutes, & au-delà même des nouvelles, qui avoient été construites, il y avoit un lieu nommé le *Cocler*. M. le Maréchal de Boufflers, qui commandoit dans Namur, crut pouvoir fortifier ce poste en présence de l'Ennemi, & y tenir en sûreté un gros Corps d'Infanterie.

Je ne sçai quel devoit être l'usage de cette fortification hasardée. L'ennemi se prévalut de cette témérité; & comme ce retranchement ne découvroit pas fort loin de lui, un Corps considérable d'Infanterie trouva à se placer, sans être vû, fort près de ce retranchement, qui fut ensuite attaqué de vive force, & emporté après une assez longue résistance. On perdit en cette occasion près de trois mille hommes qui y étoient, ce qui hâta considérablement la prise de la Place.

Je rapporte cet exemple d'un ouvrage extérieur insulté & empor-

té de force , pour faire connoître qu'ils sont fort dangereux à opiniâtrer, quand ils sont insultables , & de peu d'utilité, même quand ils sont hors d'insulte, lorsqu'ils sont tellement séparés & éloignés de la Place, qu'ils sont hors de portée d'être protégés de son feu ; qu'ils peuvent être embrassés, & les hommes qui y sont obligés à se rendre prisonniers de Guerre, s'ils sont abandonnés trop tôt, dans la crainte de ne pouvoir se retirer dans la Place. La dépense de leur construction ne se trouve point assez utilement faite, puisqu'ils ne peuvent pas retarder de beaucoup la perte de la Place.

A la tête du Château de Namur M. de Vauban avoit fait construire un grand ouvrage, que l'on nommoit la *Cassotte*, sur la gauche des ouvrages de *Terra-Nuova* & de *Cohorn*, & prétendoit qu'il étoit impossible que l'Ennemi pût s'approcher du Château, sans avoir auparavant pris cet ouvrage, qui avoit été placé avec toute l'attention de l'art de fortifier, mais qui pourtant n'avoit point de communication avec le chemin couvert du Château. Ainsi c'étoit un ouvrage extérieur de l'espèce de ceux, dont je parle dans ce Chapitre.

Cependant M. de Cohorn ne voulut point s'approcher de cet ouvrage par Tranchées, & le laissa en repos, jusqu'à ce qu'il eût fait brèche à coups de canon au bastion du Château du côté de la Sambre, & qu'il eût ruiné l'ouvrage de *Terra-Nuova*; après quoi s'étant préparé à donner un assaut au Corps du Château, il résolut de faire aussi en même tems emporter de vive force le chemin couvert de la *Cassotte*, & la *Cassotte* même; ce qui lui réussit, quant à cet ouvrage détaché.

Cet exemple d'un ouvrage extérieur, & sans communication avec le Corps de la Place, attaqué & emporté par une insulte générale, est d'une nature différente de celui du *Coclet*. Car la *Cassotte* étoit bien revêtue, & couverte d'un bon chemin couvert palissadé, au-devant duquel il y avoit un fort beau glacis renversé, & beaucoup de monde dans ce poste.

Cependant il fut insulté & forcé, parce qu'il ne pouvoit se soutenir que par ses propres forces, auxquelles l'Ennemi en avoit opposé de si supérieures, qu'elles n'y purent résister par elles-mêmes. Ainsi les hommes qui gardoient la *Cassotte*, ne pouvant être soutenus que par des Troupes, qui seroient sorties du chemin couvert du Château à découvert, & sous le feu préparé de l'Ennemi, qui avoit formé cette attaque avec une grande supériorité, il est certain, que les hommes qui seroient sortis du chemin couvert, auroient été détruits par le feu de l'Ennemi, avant que d'être parvenus à la *Cassotte*.

Ce dernier exemple d'un ouvrage extérieur, & sans communication avec le chemin couvert, emporté, quoique hors d'insulte par sa construction, justifie pleinement ma maxime sur ces sortes d'ouvrages, qui ne doivent être opiniâtrés dans leur défense, que quand

ils sont construits de maniere qu'ils ne puissent être tournés ou embrasés, & que l'Ennemi qui les attaque est obligé de s'en approcher avec circonspection, & seulement par leur tête.

Car quand même M. de Cohorn n'auroit pas fait insulter la Cassotte, dans le même tems qu'il faisoit donner un assaut au Corps du Château, il est toujours certain, qu'il pouvoit s'approcher par la Franchée de la Cassotte, & l'embrasser de maniere, que les hommes qui la défendoient, n'auroient pû rentrer dans le Château, s'ils avoient attendu que l'Ennemi se fût prolongé sur les flancs de cet ouvrage, & l'eût ainsi tourné.

Quoique pour suivre l'ordre d'un Siège, ce soit ici la place de parler de l'attaque des contrescarpes & chemins couverts; cependant je continuerai mes réflexions sur les autres ouvrages, qui ne tiennent pas au Corps des Places, mais qui sont intérieurs au chemin couvert, & qui ont communication avec la Place; après quoi je reviendrai aux contrescarpes & chemins couverts.

J'ai vû attaquer plusieurs ouvrages de cette seconde espèce, comme demi-lunes, ouvrages à corne, contregardes, & tenaillons.

Les premières demi-lunes que j'aie vû attaquer, sont celles de Lille; lorsque le Roi en fit le Siège en personne en 1667. L'on s'étoit logé la nuit précédente seulement sur les pointes des deux angles saillans de la contrescarpe, sans s'être étendu le long de la crête du glacis, pour communiquer les logemens, & faire quitter aux Ennemis l'espace de chemin couvert, qui étoit entre les deux logemens.

Le lendemain les Ennemis étoient revenus à ces angles, & nous en avoient chassés. Ainsi l'on voit, que lorsque la nuit suivante le Roi voulut que l'on attaquât les deux demi-lunes du front de l'attaque, l'Ennemi étoit encore maître de tout son chemin couvert, & de sa contrescarpe. Ce qui n'est point un exemple à suivre dans l'attaque des ouvrages, qui sont en dedans du chemin couvert.

Cependant cette attaque réussit parfaitement par plusieurs raisons. La première, c'est qu'on attaqua tout le front de la contrescarpe avec une si grande supériorité d'Infanterie, que les Ennemis furent bientôt forcés à abandonner tout le chemin couvert.

La seconde raison, & qui est celle qui regarde la matiere de ce Chapitre, c'est que ces demi-lunes n'étoient pas revêtues; qu'il se trouva peu d'eau dans leurs fossés; qu'ainsi on les passa aisément, & qu'on monta à ces demi-lunes par leur gorge, où l'on tua tout ce qui ne put se retirer par le pont de *Chevalet*, qui communicoit de la tenaille à la demi-lune, où l'on s'établit solidement, pendant qu'on travailloit à la communication du chemin couvert à la demi-lune.

Exemple qui fait connoître l'impossibilité de soutenir des ouvrages séparés du Corps de la Place, lorsqu'il y a de l'eau dans les fossés, &

qu'ils ne communiquent à la Place que par des ponts étroits, par lesquels on ne peut revenir de front aux ouvrages, dont on a été chassé.

Lorsque le Roi a fait en personne le Siège de Mastrick en 1673. il y a eu une demi-lune attaquée & emportée, ensuite reprise par les Assiégés, qui en furent pourtant enfin chassés, & contraints de l'abandonner.

La raison pour laquelle on en fut chassé, est que les Ennemis firent jouer des fourneaux, dans le tems que l'on commençoit à se loger, qui firent sauter beaucoup de travailleurs & de gens armés, & mirent en désordre ce qui y restoit; de maniere que les Ennemis étant sur le champ revenus à la demi-lune, sous la protection du feu préparé, tant du Corps de la Place, que des ouvrages voisins, il fallut céder au nombre, & au bon ordre dans lequel les Assiégés étoient revenus. Mais aussi comme les terres renversées par l'effet des fourneaux avoient fait un grand éboulement, lorsque l'on attaqua de nouveau cette demi-lune, ces terres renversées donnerent une grande facilité pour faire promptement le logement, & se mettre à couvert du feu de la Place & des ouvrages, en telle sorte que quand l'Ennemi auroit tenté une seconde fois de revenir à la demi-lune, il n'y auroit pas réussi.

L'Assiégé peut bien pour une fois, réussir à reprendre un ouvrage perdu. En voici les cas.

Si l'Assiégeant est parti de trop loin, pour faire son attaque; si l'apport des matériaux pour faire le logement, qui se fait à découvert, ce qui cause la perte de beaucoup d'hommes, & allonge le travail du logement; si l'on n'est pas le maître du chemin couvert, & que l'on n'ait pas sur la crête du glacis des établissemens assez étendus, pour soutenir par le feu qui en part, ceux qui ont été chargés de l'attaque de l'ouvrage, ou pour incommoder l'Ennemi, en cas qu'il soit obligé de se former à découvert, pour remarcher en bon ordre à l'ouvrage perdu; ou bien si l'ouvrage est miné, & que l'effet de ses fourneaux ait détruit la plus grande partie des Attaquans.

Mais lorsque l'Attaquant veut se donner le tems de conduire son attaque avec sagesse & précaution, & qu'il ne s'impatiente pas, il est impossible à l'Attaqué de revenir à un ouvrage perdu, parce qu'il a été bien ouvert, & embrassé, & que les établissemens considérables, & pris de près, assurent infailliblement la possession de l'ouvrage pris, par l'impossibilité où se trouve l'Attaqué d'y revenir, quand il y a de l'eau dans les fossés.

En l'année 1676. j'ai été chargé de l'attaque de l'ouvrage à corne de Bouchain, du côté de la basse-Ville, qui avoit été manqué les deux nuits précédentes. Nous étions établis par une parallèle sur le milieu du glacis; mais nous n'étions pas encore logés sur la crête du chemin couvert, dont il n'y avoit pourtant plus que les deux angles de la droite & de la gauche de l'attaque tenus par les Ennemis, qui

avoient abandonné la contrescarpe dans le front de l'Attaque.

En visitant le matin le Régiment, qui avoit manqué l'ouvrage la nuit précédente, & que je devois relever, je reconnus par les flancs de l'attaque, que le fond du fossé de l'ouvrage à corne étoit de vase en des endroits, & que dans d'autres le fond en paroissoit de sable. Cela me fit penser, que si j'attaquois cet ouvrage en plein jour, j'y pourrois réussir plus facilement, parce que je pourrois faire descendre les gens détachés par les endroits du fossé, où je croiois le fond bon. J'obtins cette permission de M. le Maréchal de Créqui, & fis ma disposition suivant le terrain que j'avois reconnu.

J'attaquai l'ouvrage par les cinq endroits, où je jugeois le fond bon: je ne me trompai pas. Le fossé fut passé par cet endroit de sable, l'ouvrage emporté, & mon logement fait sur les deux demi-bastions de l'ouvrage à corne, en moins de deux heures. De manière qu'il fut impossible aux Assiégés de pouvoir tenter d'y revenir, parce qu'il y avoit de l'eau dans le fossé de la Place, & que cet ouvrage qui couvroit la porte de la Ville, voïoit le pont-levis, qui n'auroit pû être abaissé, sans que les gens qui auroient voulu sortir, ne fussent sous le feu des logemens.

Je ne rapporte cet exemple d'une action qui m'est personnelle, que pour prouver, que dans la plûpart des choses que l'on entreprend à la Guerre, on en doit presque toujours le succès heureux à la parfaite connoissance de la nature de l'entreprise, & à la bonne disposition dans laquelle on se met pour entreprendre.

Car si je n'avois pas fait attention à ce différent fond du fossé de cet ouvrage, & que je ne l'eusse pas attaqué en plein jour, pour ne me pas méprendre aux endroits, par lesquels je croiois pouvoir faire passer le fossé avec plus de facilité, & que j'eusse attendu la nuit pour diminuer le péril de l'action, j'aurois fort aisément pû n'y pas réussir, non plus que ceux qui m'avoient précédé, & qui y avoient même perdu plus d'hommes noïés dans la bouë du fossé, que je n'en perdis dans mon attaque faite à midi.

Je ne parlerai que légèrement ici des attaques réitérées des contregardes de Turin en 1706. parce qu'elles n'ont eu aucun succès. La conduite tenuë dans ce Siège a été si pitoïable, qu'il en faudroit critiquer tout ce qui y a été fait.

Je n'ai rien à dire sur la maniere peu circonspecte, dont les Ennemis au Siège de Tournai se sont approchés, & rendus maîtres de l'ouvrage à corne de Sept-Fontaines, * qui à bien parler, a été trop imprudemment abandonné. * Je suis persuadé que la moleste de la défense a fait la témérité & le peu de circonspection de l'attaque.

Je finirai donc mes réflexions sur la matiere de ce Chapitre, en donnant pour maxime certaine, que nul ouvrage ne doit être attaqué qu'on

n'en soit fort près, afin d'éviter la perte des hommes en y marchant à découvert; qu'il n'ait été précédemment assez ruiné, pour avoir été rendu insultable; que l'attaque n'en ait été bien reconnue, & la disposition prudemment faite; enfin toutes les précautions pour les matériaux, pour le logement, & leur rapport, assez abondamment prises, pour en rendre le succès prompt & infaillible.

CHAPITRE XCIV.

De l'Attaque des Contrescarpes & Chemins couverts.

LA maniere de s'étendre sur le glacis, & d'embrasser les angles extérieurs de la contrescarpe du poligone attaqué, se trouve dans le Chapitre 92.

Elle est très-bonne, parce qu'elle force l'Ennemi ainsi enveloppé, à abandonner le chemin couvert dans tout le front de l'attaque, ou à s'exposer à une perte considérable, s'il s'opiniâtre à y tenir des Troupes; auquel cas les fougasses & fourneaux, qu'on fera sous les angles embrassés par les traverses tournantes, ouvriront tellement le chemin couvert, que l'Ennemi ne pourra tenir que très-difficilement dans la seconde palissade derriere les traverses, & même dans ses Places d'armes fermées, parce que tout cela se trouvera embrassé, & laissera le moien de s'établir dans le chemin couvert par de bonnes traverses, & d'y faire des galeries, pour descendre dans les fossés de la demi-lune & du bastion: à moins que dans les angles de la contrescarpe, il n'y ait des redoutes de maçonnerie, qui n'aient pu être vûes du canon, & qu'il fallût miner, ou ruiner par l'effet des bombes.

On fera peut-être surpris, de ce que je ne parle point de l'attaque des contrescarpes & chemins couverts de vive force. C'est que j'en rejette absolument l'usage, parce qu'elles sont d'une grande consommation d'hommes, & que quand l'Ingénieur est habile, en vingt-quatre heures de tems qu'on lui donne, il peut forcer les Assiégés à quitter le chemin couvert, & les réduire à ne pouvoir s'y maintenir.

Il n'y a qu'un seul cas, auquel je puisse consentir à l'attaque du chemin couvert de vive force: ce seroit si les fossés de la Place étoient pleins d'eau; que les parapets des ouvrages & du corps de la Place fussent bien ruinés; & que quoique le Gouverneur ne pût protéger les Troupes qui seroient dans le chemin couvert, par le feu des ouvrages & du Corps de la Place, il ne laissât pas par incapacité d'y vouloir tenir beaucoup de monde. Il faudroit en ce seul cas le châtier de la faute qu'il auroit faite.

Après ce que je viens de dire contre l'attaque des contrescarpes & chemins couverts de vive force, comme il arrive pourtant, même

assez fréquemment, qu'il y a de bonnes raisons à l'Attaquant, de se déterminer à faire attaquer la contrescarpe de cette manière, il me paroît nécessaire de dire, comment il faut se conduire en ce cas.

Il est toujours imprudent d'entreprendre d'attaquer une contrescarpe de loin, & avant que les défenses des ouvrages & du Corps de la Place soient bien ruinées, parce que la perte des hommes armés pour l'attaque, & celle des travailleurs pour faire le logement aux angles extérieurs & sur la crête du glacis, seroit trop grande sous le feu préparé du chemin couvert, des ouvrages extérieurs, & du corps de la Place, s'il falloit aller loin à découvert.

Il ne faut donc jamais faire attaquer une contrescarpe de vive force; que la Tranchée ne soit parvenue à mi-glacis, & que la droite & la gauche de l'attaque ne soient communiquées, & jointes par une parallèle.

En ce cas, comme on peut après avoir adouci la montée du dedans de la Tranchée, faire marcher par tout le front de l'attaque à cette contrescarpe, on peut espérer un heureux succès de l'entreprise, si l'Ennemi n'a point de doubles palissades avec des banquettes dans son chemin couvert; parce que l'on vient à lui sur plus d'hommes de hauteur, qu'il n'en scauroit tenir dans son chemin couvert, & que par conséquent il se trouve accablé par le plus grand feu, & forcé d'abandonner quelque partie de son chemin couvert, dans lequel on entre pour le chasser du reste, sans qu'il puisse espérer de se maintenir derrière ses traverses, ou dans ses Places d'armes, même fermées, qui peuvent être dans les angles, parce qu'elles se trouvent toutes sous le feu supérieur des Attaquans, qui sont sortis de la Tranchée par tout le front de l'attaque.

Les travailleurs à la tête desquels sont les Ingénieurs, sont disposés dans la Tranchée le long du front de l'attaque, avec les matériaux pour faire promptement le logement, & marchent dès qu'on est maître d'un angle, pour y faire le logement, lequel on étend suivant le progrès de l'attaque.

Cette manière d'attaquer une contrescarpe coûte toujours beaucoup d'hommes; parce qu'il faut que les gens armés & les travailleurs soient long-tems à découvert, même après avoir chassé les Ennemis du chemin couvert; parce qu'il faut que les gens armés protègent les travailleurs, & que ceux-ci soient continuellement fournis de matériaux, pour se loger le plus promptement qu'il est possible, & que pendant tout ce tems-là l'on se trouve sous le feu des ouvrages, & du Corps de la Place.

Nos Ennemis qui jusqu'à présent n'ont pas scû si parfaitement l'art de conduire leurs travaux, ont presque toujours attaqué de vive force les contrescarpes des Places qu'ils ont assiégées; mais ce n'a été qu'après avoir absolument ruiné par leur canon les défenses des ouvrages extérieurs, & du Corps de la Place. Ils ont même fait armer au moins
les

Les premiers rangs des gens commandés pour l'attaque; en quoi ils ont prudemment agi. Il seroit à souhaiter, que pour la conservation des hommes nous en usassions de même.

Enfin lorsqu'on veut attaquer une contrescarpe de vive force, il faut toujours sortir de près, & avec une supériorité d'hommes & de feu, qui ne puisse faire douter du succès de l'entreprise; sans quoi on courroit grand risque de rebuter une Infanterie, & de la ruiner tellement, qu'on ne la trouveroit pas en vigueur, quand on en auroit besoin dans les suites.

R E M A R Q U E S.

Je ne me suis pas fort étendu dans mes maximes sur ce sujet, parce que je rejette entièrement l'ancien usage d'attaquer les contrescarpes de vive force, comme étant d'une trop grande consommation d'hommes. La maniere de forcer l'Attaqué à abandonner sa contrescarpe & son chemin couvert, pratiquée & mise en usage par M. de Vauban, est la meilleure, la plus sûre, & qui coûte le moins d'hommes.

Je ne rapporterai ici que trois exemples des contrescarpes attaquées de vive force, pour prouver que cette ancienne maniere est absolument à rejeter.

Le premier est celui de la contrescarpe de Mastrick, lorsque le Roi en fit le Siège en 1673. Cette contrescarpe étoit protégée de plusieurs ouvrages extérieurs, & du Corps de la Place, d'où il sortoit un grand feu, parce que les défenses n'avoient pu être assez ruinées par le feu de notre canon, & par l'effet des bombes.

Mais l'opposition ne put être grande sur le front de l'attaque, parce qu'il n'y avoit point de secondes palissades en-dedans du chemin couvert, dont les banquettes supérieures à celles de la première palissade, protégeassent par un feu bien dirigé, les hommes qui soutenoient la première palissade, & qui ne purent tenir long-tems derrière cette palissade, & dans le chemin couvert, où ils étoient vus par les Attaquans placés sur la crête du glacis.

Ainsi la grande perte ne fut causée, que par le feu des ouvrages extérieurs & du Corps de la Place, par l'effet des fourneaux qui étoient sous les angles, & où l'on vouloit se loger, & parce que l'on partoît à découvert de trop loin, pour attaquer une contrescarpe ainsi protégée. Quoique cette entreprise ait réussi, elle ne doit pas être imitée, par toutes les raisons que j'ai dites ci-dessus.

En 1689. lorsque M. le Duc de Lorraine qui commandoit l'Armée de l'Empereur, fit le Siège de Maïence, que défendoit M. le Marquis d'Uxelles à présent Maréchal de France, ce Prince en voulut faire attaquer la contrescarpe de vive force, après avoir fait ruiner tout le Corps de la Place par son Artillerie.

Cette contrescarpe avoit été mieux préparée pour sa défense,

que celle de Mastrick. Il y avoit dans le chemin couvert une double palissade, placée comme j'ai dit qu'elles doivent l'être, pour produire un bon effet. Ainsi quoique M. de Lorraine la fit attaquer par toute l'Infanterie de son Armée sur plusieurs colonnes, dont les hommes du premier rang avoient des armes à l'épreuve du mousquet, cependant le feu de ces deux palissades fut si bien dirigé pendant l'attaque, qui dura presque tout le jour, & qui fut fort opiniâtée, qu'il ne fut jamais possible à l'Ennemi de faire abandonner cette contrescarpe, que sur la fin de l'attaque, que M. d'Uxelles, à qui il ne restoit plus assez de poudre dans la Place pour soutenir une seconde attaque, laissa loger les Ennemis sur un angle, pour avoir le prétexte de capituler, sans que l'Ennemi pût penser que c'étoit faute de poudre qu'il se rendoit.

Cet exemple sert à convaincre de l'utilité que trouve l'Attaquant, lorsqu'il embrasse le front de l'attaque par son travail, & que par ses établissemens sur la crête des glacis, il force l'Attaqué à lui abandonner la possession de sa contrescarpe & de son chemin couvert, par l'impossibilité d'y tenir du monde. Mais comme les hommes qui sont derrière la seconde palissade, par leur second feu auquel l'Attaquant n'est point préparé, peuvent donner le tems à ceux qui sont derrière la première palissade de recharger leurs armes, cette espèce d'action de vive force devient d'une grande consommation d'hommes.

Nos Ennemis ont eu une conduite différente dans les Sièges de Namur en 1695. & de Menin en 1706. Ils ont conduit devant ces Places un nombre prodigieux de gros canons, qu'ils ont mis en batterie, pour ruiner en même-tems tout le front de l'attaque. Sous la protection de ce feu, il leur a été aisé d'avancer le travail de la Tranchée, & de ruiner en peu de jours les ouvrages extérieurs, & les corps mêmes de ces deux Places; desorte qu'ils ont mis les Gouverneurs en état de craindre, que la Place ne fût insultée par toute leur Infanterie, lorsqu'elle attaqueroit le chemin couvert.

Cette maniere est fort bonne, quand la Place que l'on attaque n'est point razante, & que l'on peut croire que l'on voit une assez grande partie de la maçonnerie, pour pouvoir espérer, que les décombres faciliteront l'insulte & le passage du fossé; mais je la rejette absolument contre une Place, dont la fortification seroit razante, & qui ne pourroit être suffisamment vûë que de la crête du glacis, pour être ainsi battuë en brèche, & entièrement ruinée sur tout le front de l'attaque.

En l'année 1708. lorsque les Ennemis ont fait le siège de Lille, ils n'ont tenté qu'une seule fois, de venir à la contrescarpe par une attaque de vive force. La perte de presque tous les gens détachés qui

se présenterent , les rebuta tellement , qu'ils ne s'opiniâtrèrent pas à cette manière d'attaque. La raison de cette perte n'a été , que parce que l'Ennemi s'étoit mal conduit , qu'il s'étoit resserré sur le glacis , au lieu de s'étendre pour embrasser le front de l'attaque.

Ainsi je finirai mes réflexions sur la matière de ce Chapitre en disant , que pour se rendre maître de la contrescarpe d'une Place dont on fait le Siège , il faut s'en tenir à la manière dont M. de Vauban * s'est conduit , lorsqu'on l'a laissé le maître des travaux. Elle est la plus sûre & celle qui coûte le moins d'hommes ; parce qu'elle ne les expose point à découvert au feu des ouvrages de la Place , qui doivent protéger le chemin couvert , ni à celui de la seconde palissade , quand il y en a une.

* Il étoit mort lorsque M. le Maréchal de Villars fit le Siège de Fribourg. Sans cela il n'auroit pas manqué de dire son sentiment sur l'attaque de cette contrescarpe.

CHAPITRE XCV.

Du passage des fossés.

Après s'être rendu maître du chemin couvert , & y avoir même établi des batteries , tant pour battre en brèche les ouvrages détachés du Corps de la Place , & le Corps même de la Place , que les ouvrages même qui n'auront pû être vûs , avant que l'on fût établi sur la crête du chemin couvert , il convient de passer les fossés.

Ils sont pleins d'eau , ou secs. Ceux qui sont pleins d'eau dormant sont les plus aisés à passer , parce que leur passage est presque toujours sûr , principalement celui des fossés des demi-lunes , & qu'il ne peut être interrompu que par le feu du bastion , ou de la contregarde , s'il y en a une , dont les défenses auront été précédemment ruinées , & pendant ce travail continuellement tourmentées du canon , des bombes , & de la mousqueterie. Ce passage se fait , en comblant lesdits fossés de fascines , ou d'autres matériaux plus pesans.

Celui des fossés secs est le plus difficile , parce qu'il peut être interrompu par le feu des traverses , que l'Ennemi aura faites aux épaules de la demi-lune , & par les sorties qu'il fait sur les travailleurs , à la faveur desdites traverses ; comme aussi il peut plus aisément mettre le feu aux matériaux avec lesquels on comble le fossé. En ce cas , si le fossé des ouvrages est revêtu , il en faut renverser l'escarpe dans le fonds par le moyen des fourneaux. L'on peut en cas que le terrain le permette , faire passer des mineurs par dessous le fossé , en faisant un puits sur le chemin couvert , ou les conduire jusqu'au revêtement de la demi-lune par une double galerie , qui les assure contre le feu des traverses , & les sorties des Ennemis.

Le passage des fossés des bastions pleins d'eau, lorsqu'elle n'est, ou ne peut devenir courante, se fait à force de matériaux qu'on y jette. Il ne peut être troublé que par une partie du feu de la courtine, de la tenaille, s'il y en a une, & du flanc du bastion opposé. Si ce bastion est ouvert, & sans orillons, il en faut faire ruiner absolument les défenses, comme nous l'avons dit ci-dessus. S'il est à orillons, il n'y a que les bombes qui puissent démonter ce canon, & en faire taire la mousqueterie.

Si l'eau du fossé est courante, & ne peut point être détournée, ces passages de fossés deviennent fort difficiles, & ne se peuvent faire qu'avec beaucoup de patience, & en battant tellement les bastions, ou la demi-lune, en brèche, par les batteries qui auront été établies sur la contrescarpe, que les décombres de la brèche étrecissent si fort le fond du fossé, que l'on puisse à la faveur de quelques piéces de bois, ou petites barques, faire passer des gens armés, pour se loger dans les décombres de la brèche, & soutenir les mineurs, étant secondés par le feu continuel des traverses, qui auront été faites dans le chemin couvert & sur la contrescarpe; après quoi ils pénétreront à droite & à gauche sous le bastion, ou la demi-lune, pour en ouvrir entièrement la face, & mettre la brèche en état, qu'on puisse établir un Corps assez considérable, pour pouvoir se loger & se maintenir plus haut, jusqu'à ce qu'enfin on ait gagné le haut de la brèche, en s'étendant toujours à droite & à gauche par des fourneaux, & forcé l'Ennemi à abandonner l'angle flanqué du bastion, ou de la demi-lune, où on se logera, & établira de manière à n'en pouvoir pas être chassé par l'Ennemi, qui le voudroit entreprendre de vive force, * parce que ces logemens d'en-haut se trouveront soutenus par les logemens faits dans les décombres de la brèche, dans la demi-lune, & dans le chemin couvert. *

Mais comme il se peut encore, que les eaux soient retenues dans un fossé, ou élevées par des Dames, il faut les ruiner par le canon, qui aura été établi sur la contrescarpe, si elles ne peuvent être vûes, & par des bombes, si elles sont à couvert du front de l'attaque. Ce dernier moïen n'est pas fort sûr dans son exécution, parce que comme le haut de la Dame est en chaperon revenant en pointe, il est bien difficile qu'une bombe puisse être ajustée sur un aussi petit objet, & ce n'est qu'au hazard qu'on devra cette ruine.

Quant au passage des fossés des bastions, que l'on ne bat ordinairement en brèche que par leurs faces; ces fossés sont revêtus, ou ne le sont pas. S'ils sont revêtus, il en faut par des fourneaux, culbuter le revêtement dans le fond du fossé, afin d'y pouvoir descendre aisément, soit pour soutenir les mineurs, soit pour faire les galeries pour les attacher, * soit après l'effet de la mine, pour attaquer plus ai-

ment la brèche, si elle a été jugée attaquable. *

L'Ennemi peut disputer ce passage de deux manieres; de vive force par de grandes sorties, ou par des traverses, ou caponieres. Les grands logemens qu'on aura faits dans la demi-lune, & sur le chemin couvert, assureront fort contre les attaques de vive force, & les galeries doubles contre le feu des traverses & caponieres.

Pour ce qui regarde les traverses, comme elles ne peuvent se trouver qu'aux angles du bastion, celles qui pourroient avoir été faites à l'angle flancant du bastion, ne pourront être soutenues, parce qu'il est à supposer, que dans la conduite du Siège l'on se sera rendu maître de la demi-lune, avant que de songer à passer le fossé du bastion, & qu'ainsi l'Ennemi ne pourroit plus tenir derriere cette traverse.

Pour celle de l'angle flanqué du bastion, si l'Ennemi a été chassé de sa contrescarpe dans tout le front de l'attaque, il est sûr que les établissemens sur tous les angles, & les logemens dans le chemin couvert par tout ce front attaqué, forceront l'Ennemi à abandonner cette traverse.

Quant au caponieres, il est bon de les écraser, s'il se peut, ou de les étouffer par des fumiers ou autres matieres. En tout cas, comme le feu n'en peut être grand, il est aisé de s'en garantir, en rendant les galeries bonnes, soit en les prenant entre deux terres, & les blindant, soit par des mantelets à l'épreuve, posés des deux côtés pour rassurer le travail de la galerie.

Il n'en seroit pas de même, si la courtine étoit couverte d'une tenaille, & le bastion d'une contregarde, ou d'une fausse braie; auquel cas il faudroit ruiner ces ouvrages par les bombes & le canon, que pour ce sujet on placera sur la contrescarpe.

La plus grande difficulté pour les passages des fossés se trouve, lorsque les bastions de la Place attaquée sont à orillons, & qu'ils ont deux étages de feu, parce que le canon ne peut être démonté & détruit que par les bombes, contre l'effet desquelles on met tous ses efforts à se garantir.

En ce cas le plus court est de faire le trou du mineur à coups de canon, & de l'attacher quand le trou sera capable de le contenir à couvert; auquel cas il faut aussi veiller à sa conservation, parce qu'il peut être poignardé dans son trou par des gens armés, qui forcent des traverses que l'Ennemi aura faites à l'angle saillant du bastion, ce qui ne se peut éviter que par les prolongations, qu'on aura faites le long de la crête de la contrescarpe, & les établissemens qu'on aura pris, armoien desquels on aura forcé l'Ennemi d'abandonner lesdites traverses.

On peut encore si le fossé est sec, pousser une galerie sous ter-

re ; mais s'il y a de l'eau , il faut attacher le mineur ; comme il vient d'être dit.

Si les fossés ne sont point revêtus, la descente & le passage en seront plus aisés , lorsque l'on fera bien établi dans le chemin couvert. Mais aussi l'attaque de ce chemin couvert en pourra avoir été plus difficile , & plus opiniâtée , principalement si l'escarpe du fossé est assez douce, pour que l'Ennemi ait pû y placer du monde , pour soutenir ceux qui défendent le chemin couvert , & qui sont sur les banquettes de la seconde palissade , où ces hommes montent successivement , pour rendre continuel le feu de cette seconde palissade sur l'Ennemi , qui est à découvert sur le glacis , & qui est occupé , ou à chasser les hommes qui défendent la première palissade , ou à se loger sur la crête du glacis.

R E M A R Q U E S.

Comme dans les Sièges où je me suis trouvé, je n'ai vû aucun Gouverneur qui se soit opiniâtré à défendre le fond de son fossé, quand il s'est trouvé sec, je n'ai sur ce sujet aucune réflexion à faire sur ce que j'ai vû. Il faut voir si dans les suites il se trouve quelque Place assiégée, dont les Bastions soient à orillons, & dont la courtine soit brisée, suivant la dernière manière de fortifier les Places de M. de Vauban, pour voir quel usage en sçaura faire le Gouverneur, pour la défense du passage de son fossé.

Si la Place est razante , & que par cette raison, la face du Bastion n'ait pas été entièrement ruinée par le canon de l'Ennemi encore éloigné, je crois qu'il pourra tirer du service de son canon de l'orillon, & du feu de la mousqueterie de sa brisure, s'il a sçu se conserver l'un & l'autre contre l'effet des bombes ; mais cela seulement dans le cas, qu'il puisse par des traverses au fond de son fossé, faire soutenir ce feu par celui de son canon de l'orillon, & de la mousqueterie de la brisure.

Car de croire que ce canon caché puisse ruiner la gallerie, que l'on fera dans le fond du fossé pour attacher le mineur, c'est ce dont je ne suis pas persuadé ; parce que dans le cas d'avoir à passer un fossé, protégé par son orillon , seulement pour attacher un Mineur, on peut ou lui faire son trou à coup de canon , quand on en a mis en batterie sur la crête du chemin couvert, ou le conduire au Bastion par une gallerie prise entre deux terres, & se servir du tems de la nuit pour charger la mine.

Si le fossé est plein d'eau, & qu'il ne puisse être comblé que par des matières pesantes, je crois qu'il peut être défendu par ce canon de l'orillon, & la mousqueterie de la brisure. Le boulet peut par son effet emporter, ou déranger les matières, dès qu'elles surmontent l'eau, & la mousqueterie peut tuer bien des travailleurs qui jettent les matériaux dans le fossé.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 439

Et de croire aussi, que ce canon de l'orillon puisse empêcher l'Attaquant de passer ce fossé, pour attaquer la brèche après l'effet de la mine, c'est ce que je ne puis penser. Car supposant l'effet de ce coup de canon tout le plus avantageux qu'il puisse être, il ne peut aller à tuer vingt hommes de son coup; ce qui n'est point une perte capable d'empêcher la réussite d'un assaut, parce que le canon de l'orillon ne peut pas être rechargé assez promptement, pour causer à l'Attaquant une perte d'hommes assez considérable, pour lui faire abandonner son entreprise de vive force.

A la vérité je crois que quand la défense est opiniâtre, & que malgré le bon effet de la mine, l'Attaqué juge sa brèche en état de soutenir un assaut, en ce cas les logemens dans les décombres de la brèche sont fort difficiles, sous le feu du canon de l'orillon, & de la mousqueterie de la brisure; & je crois que le moyen le plus sûr pour réduire la Place à capituler, est d'attacher de nouveaux Mineurs à la droite & à la gauche de la brèche, pour ouvrir la face entière du Bastion.

CHAPITRE XCVI.

Des Mines

L'Usage des mines est si ancien, qu'il a même précédé l'invention de la poudre, * au moins si l'on veut donner le nom de mines à l'usage des Beliers & de la fappe, dont on se servoit avant cette époque. * Depuis ces derniers tems, que l'on attaque les Places avec un feu prodigieux de canon & de mortiers, les mines sont plus en usage pour la défense, que pour l'attaque. Cependant j'en dirai ici un mot sur leur usage pour l'attaque.

Le Mineur bien assuré, & attaché comme nous l'avons dit au Chapitre précédent, poussera son travail en croix, jusques sous le terre-plain des Bastions, ou des ouvrages sous lesquels il aura été attaché, après quoi on chargera la mine; mais avant que de la faire joier, on aura la précaution de faire retirer les Troupes, qui seront dans les travaux les plus proches de la mine, à une distance, qu'elles ne puissent être incommodées des éclats, lorsque la mine jouera, parce que souvent il arrive qu'elle fait un effet contraire à celui qu'on s'est proposé, & que l'effort se fait du côté des Attaquans.

Mais si la mine fait l'effet désiré, on replacera les Troupes en diligence, pour être en état de profiter de l'effet de la mine, soit en se logeant sur les décombres, soit en marchant à la brèche, pour emporter de force la Place, ou l'ouvrage miné; sur quoi on se réglera suivant l'effet qu'elle aura fait, & par rapport à la défense opiniâtée des Attaqués, & à la connoissance qu'on pourra avoir, soit de la construction de la

Place en-dedans, soit du travail que l'Ennemi aura pû faire pendant le Siège, en coupant les épaules, ou la gorge des ouvrages, que l'on aura ouverts par l'effet de la mine.

Il y a un autre usage des mines, qu'on nomme fourneaux & fougasses, parce qu'ils sont moindres que les mines. On s'en sert pour ouvrir une contrescarpe, un angle d'un chemin couvert, renverser l'escarpe d'un fossé revêtu, aggrandir & ouvrir une brèche. Le grand usage des fourneaux & fougasses dans les Sièges, est plus pour la défense des Places, que pour l'attaque. J'en parlerai lorsque je traiterai de cette matière.

Tout ce que je viens de dire des mines, n'est que par rapport à cette opération de Guerre dans l'attaque des Places. Je ne crois pas hors de propos de parler du Mineur même.

Sa capacité principale est, de sçavoir se conduire pour la construction de sa mine sur la nature du terrain qu'il trouve; parce que la différence du terrain emporte une différence dans la construction, & la capacité de la mine, & par conséquent dans la manière de la charger, suivant l'effet que l'on desire qu'elle fasse.

Je renvoie pour l'intelligence des mines, tant pour leur construction, que pour la manière de les charger, à un petit Traité sur les mines, qui se trouve dans les Memoires d'Artillerie du Sieur de Saint-Remi, qui m'a paru bon & judicieux.

R E M A R Q U E S.

L'usage d'attendre l'effet des mines au Corps d'une Place, n'a point été mis en pratique par les Gouverneurs, qui se sont trouvés assiégés depuis que je sers, parce que les Assiégeans n'ont pas eu besoin d'attacher les Mineurs au Corps de la Place, pour les obliger à se rendre.

Le revêtement, ou la chemise des Bastions, s'est toujours trouvée si ruinée par l'effet du canon, & le dedans des Bastions si bouleversés par l'effet des bombes, qu'il auroit été impossible d'y soutenir un assaut, lorsque l'attaque s'est trouvée parvenue assez près des Bastions pour le pouvoir donner, avec d'autant plus de raison, que dans les Sièges les plus opiniâtrés, les établissemens sur le chemin couvert, & devant les brèches, ont toujours été si étendus & si solides, qu'il n'y auroit pas eû de bon sens à un Gouverneur, d'y exposer sa Garnison à être emportée en une demi-heure, quand d'ailleurs son Bastion ne s'est pas trouvé précédemment retranché à la gorge.

Je n'ai même point vû d'ouvrage extérieur revêtu, qui ait attendu l'effet de la mine. Et quant aux fourneaux & fougasses, comme l'usage en est plus fréquent pour l'Attaqué que pour l'Attaquant, je traiterai plus amplement cette matière, lorsque je ferai mes réflexions sur la défense des Places.

Je renvoie au surplus de ce qui se peut dire sur ce sujet, au Traité du

du Sieur de S. Remy dans ses Mémoires pour l'Artillerie, où il a parlé de toutes les espèces de mines, fourneaux, & fougasses.

CHAPITRE XCVII.

Des Brèches.

LA Brèche faite, & la poussière élevée de manière qu'on voit l'effet de la mine, quelque belle qu'elle paroisse, il n'est pourtant pas prudent de hasarder une attaque de vive force, aussi-tôt après l'effet de la mine. Il la faut sur le champ reconnoître par des gens hardis & armés, qui puissent, s'il se peut, monter jusqu'au haut de la Brèche, & reconnoître la posture de l'Ennemi, & jusqu'où il aura pû porter ses précautions, pour n'être point emporté.

Car s'il étoit retranché sur les deux flancs du Bastion & à sa gorge, ce que l'opiniâtreté à attendre l'effet de la mine doit faire présuumer, il faudroit en ce cas gagner le haut de la Brèche par des logemens, l'étendre par des fourneaux, & en rendre l'accès & la montée praticable, même pour le canon, qu'on pourroit être obligé de mettre en batterie sur le haut de la Brèche, en cas que par les bombes on ne pût pas ruiner les retranchemens de la gorge, & des épaules du Bastion.

Tous les établissemens qui se prendront sur le Corps de la Place, doivent être aussi étendus que le terrain le permettra, & de manière qu'on puisse toujours opposer à l'Ennemi un plus grand front, que celui par lequel il peut venir, pour rechasser l'Assiégeant de la Brèche.

Tout ce qui vient d'être dit, sont des précautions sages contre l'opiniâtreté d'un Gouverneur & d'une Garnison, qui veut attendre les dernières extrémités, & auxquelles il ne faut pas manquer, quand on se trouve dans ce cas; parce qu'un assaut donné inconsidérément après l'effet d'une mine, & que le Gouverneur, s'il est sage, ne soutient, que parce qu'il se sent en état de le pouvoir soutenir, sans craindre d'être forcé, fait périr une grande quantité des meilleurs & plus hardis hommes d'une Armée, & en rebute souvent le reste pour de nouvelles actions vives, principalement si la perte a été grande, par l'effet des fougasses & des fourneaux.

R E M A R Q U E S.

Presque toutes les Brèches que j'ai vû faire, soit aux ouvrages, soit au Corps des Places, ont été faites à coups de canon. Ainsi je n'ai point de réflexions à faire sur ce sujet, que celle de dire, que l'usage de faire brèche à coups de canon consomme moins d'hommes, que celui de la faire par l'effet de la mine, parce qu'il est inutile de prendre des établissemens dans les fossés secs, pour soutenir le Mineur, & que si le fossé

Kkk

est plein d'eau, les décombres causés par l'effet du canon en comblent une partie.

Ce n'est qu'au Siège de Charleroi en 1693. que j'ai vû des traverses dans le fond d'un fossé sec, faites apparemment pour soutenir le pied de la Brèche. Ce retranchement étoit fait à l'angle flanqué du Bastion, qu'on avoit ouvert. Ainsi si la défense avoit été plus opiniâtée, il auroit été nécessaire pour monter à l'assaut, de se prolonger sur la crête du chemin couvert, & d'embrasser l'angle saillant de la contrescarpe devant la pointe du Bastion, pour chasser les hommes qui étoient derrière cette traverse.

C H A P I T R E X C V I I I .

Des Retranchemens intérieurs.

SI les Retranchemens intérieurs de la Place n'ont pû être ruinés par les bombes, ce qui peut arriver lorsqu'ils sont revêtus, ou qu'ils ne sont pas connus, il faut établir du canon sur le haut de la brèche, pour ruiner les défenses de ce Retranchement, & en gagner le dessous avec les Mineurs, qui renverseront ledit Retranchement.

La Place ainsi ouverte court risque d'être emportée d'assaut, & la Garnison passée au fil de l'épée, ou de se rendre à discrétion, & tout au moins prisonnière de Guerre. C'est pourquoi leur usage n'est ordinairement, que pour avoir une capitulation un peu meilleure, après avoir attendu l'effet de la mine au Corps de la Place.

Mais comme le dessein du Siège d'une Place ne doit pas être sa destruction, mais bien son acquisition, il est de la prudence du Général qui attaque, de ne la détruire que le moins qu'il lui est possible, & seulement assez pour la prendre. Ainsi il doit recevoir agréablement les premières propositions de Capitulation qui lui seront faites, & ne point réduire l'Ennemi par trop de dureté dans les articles, à s'opiniâtrer à une défense plus longue, à moins que des raisons particulières qu'il peut avoir, ne l'obligent à une conduite différente.

R E M A R Q U E S.

J'ai vû quelques Places assiégées, où les Gouverneurs avoient fait commencer à retrancher les gorges des bastions attaqués. Mais comme ils ont capitulé, avant que l'on fût en état de marcher à leurs brèches, & que même ces Retranchemens n'étoient pas dans leur perfection, je ne sçai s'ils avoient bien sérieusement résolu de s'en servir.

Lorsque le Roi d'Angleterre Guillaume assiegea Namur en l'année 1695. M. le Maréchal de Boufflers qui commandoit dans la Place, & qui avoit une puissante Garnison, voulut entreprendre un grand Re-

tranchement intérieur, à l'attaque de la haute Meuse; mais quand même il auroit pû être mis à sa perfection, il auroit toujours été mal placé, & n'auroit servi à rien pour prolonger la défense de la Ville. En voici les raisons, sur lesquelles je m'étendrai, pour faire voir, que cette espèce d'ouvrage intérieur qui se construit pendant un Siège, nuit souvent plus à la Place, qu'il ne sert à sa défense, à moins qu'il ne soit judicieusement placé, & qu'il ne soit dans sa perfection, lorsque le tems est venu d'en faire usage.

Ce Retranchement intérieur étoit vû des hauteurs en-deçà de la Meuse, & par conséquent connu de l'Ennemi. Ainsi pendant qu'on travailla à le mettre en état, il fut continuellement tourmenté du canon & des bombes des Ennemis, & coûta inutilement une grande quantité d'hommes, qu'on auroit dû ménager.

Voilà donc une premiere faute bien considérable, contre les deux maximes que je viens de donner sur cette espèce d'ouvrage, d'avoir montré à l'Ennemi qu'on le faisoit, & de l'avoir mis en état de le battre d'ailleurs que du haut du bastion, après qu'il en auroit été le maître, puisqu'il est certain, qu'une des plus grandes utilités des Retranchemens intérieurs pour la défense d'une Place, consiste à avoir si bien placé cet ouvrage, qu'il ne soit vû de l'Ennemi, que lorsqu'il est maître du bastion, & que ce soit un obstacle nouveau qu'il rencontre, lorsqu'il se croit maître de la Place.

La seconde faute qui fut faite dans la maniere de placer ce Retranchement pour qu'il fût utile, consistoit en ce que la muraille de la Ville le long de la haute Meuse, n'étoit point terrassée. On ne pensa pourtant jamais que l'Ennemi pourroit ouvrir la Place le long de la Meuse, par des batteries qu'il pourroit établir en-deçà de la Meuse du côté du Château; desorte que lorsque cela eut été exécuté par l'Ennemi, quelques heures avant qu'il attaquât les dehors & le Corps de la Place, & que lorsqu'il fit attaquer tout le front de l'attaque, il se coula aussi le long de la Meuse, & entra par cette muraille ouverte, ce Retranchement auroit été pris en flanc & par derriere, & les Troupes qui y auroient été placées, taillées en pièces. Ainsi c'étoit une grande faute, dans la maniere de tourner ce Retranchement pour la défense de la Place, de l'avoir fait de maniere que ses flancs n'avoient aucune protection. Car ce n'est pas une bonne raison pour un Ingénieur de dire, qu'il n'avoit pas prévu que l'Ennemi détruiroit une muraille qui ferme la Place; puisque l'Ennemi peut sçavoir qu'elle n'est point terrassée, ni en état de soutenir l'effet du canon.

La troisième faute dans la construction de ce Retranchement, consistoit en ce que les hommes qui y étoient, y auroient continuellement été détruits par le canon & les bombes, placés sur les hauteurs, comme je l'ai dit.

La quatrième, en ce qu'il étoit trop près des bastions, & que par conséquent il ne pouvoit pas, pendant le tems qu'on auroit pû employer à sa construction, acquérir une hauteur convenable, pour se conserver un feu supérieur à celui du Corps de la Place, après que l'Ennemi s'en seroit rendu le maître, ni avoir les épaisseurs requises, pour résister seulement un jour à la grosse Artillerie, que l'Ennemi auroit établie sur le Corps de la Place.

La cinquième, en ce que ce Retranchement, qui étoit dans un pré qui servoit au blanchissage des toiles, étoit trop éloigné du bout des ruës de la Ville; & qu'ainsi quand même il auroit été soutenable par lui-même, on n'y pouvoit communiquer qu'à découvert.

Enfin de quelque maniere que l'on puisse parler de ce Retranchement intérieur de la Ville de Namur, il faut convenir qu'il étoit si mal placé, qu'il ne pouvoit jamais être d'aucune utilité pour la défense de la Ville.

Je suis persuadé, que si on avoit voulu défendre la Ville de Namur, il y auroit eu un meilleur parti à prendre pour la retrancher dans son intérieur, & faire durer la Ville, après la perte du Corps de la fortification.

Il falloit en premier lieu n'avoir aucune considération pour les édifices. On pouvoit retrancher les ruës & les maisons qui aboutissent à ce pré, où l'on avoit voulu faire le Retranchement, dont je viens de parler.

Cet ouvrage n'auroit pû être connu de l'Ennemi, que lorsqu'il auroit été établi sur le Corps de la Place. Cela l'auroit obligé à y faire monter, & mettre en batterie, une Artillerie capable de ruiner les premiers édifices, sans sçavoir précisément l'avantage qu'il en tiroit, parce qu'il n'auroit pû voir le premier Retranchement.

Il auroit ensuite été obligé d'ouvrir la Tranchée, pour venir dans les formes à ces Retranchemens, dont il n'auroit pas connu l'étendue, ni la construction; de maniere qu'il auroit été fort embarrassé pour se défilier. Le pré dans lequel il auroit fallu conduire la Tranchée, étoit fort proche de l'eau; desorte que pour la rendre sûre contre le canon du Château, qui y auroit plongé, il auroit fallu y porter de loin les matériaux, pour donner au parapet de la Tranchée une épaisseur convenable, pour résister au canon. On auroit pû même faire d'autres Retranchemens dans les ruës de la Ville, en se rapprochant de la Sambre & du Château.

Ces Retranchemens auroient été aisés à soutenir, parce qu'en se retirant d'un Retranchement à l'autre, on pouvoit mettre le feu à la partie que l'on abandonnoit; ce qui auroit pendant plusieurs jours empêché l'Ennemi d'en approcher, principalement lorsqu'il auroit été obligé de faire avancer du canon, pour ruiner les nouveaux Retranchemens, qu'il auroit trouvés à mesure qu'il se seroit approché. Enfin l'on pouvoit ainsi défendre intérieurement la Ville de Namur jusqu'à la Meuse, qui seroit devenue un bon fossé.

Que si l'on m'objecte, qu'en ce cas là d'une défense opiniâtée intérieurement, l'Ennemi auroit pris le parti lui même de ruiner les édifices de la Ville, & d'y mettre le feu avec ses bombes & ses boulets rouges, je répondrai à cela, qu'à la vérité cet incendie auroit pû faire abandonner les Retranchemens; mais aussi est-il certain, que l'Ennemi auroit perdu bien du tems, & consommé beaucoup de munitions de Guerre, & que la possession de la Ville ne lui auroit été d'aucune utilité pour le Siège du Château, & même que cet incendie auroit pû empêcher pendant plusieurs jours l'Ennemi, de pénétrer dans ces édifices brûlés & échauffés.

L'unique objet des Retranchemens intérieurs étant donc la prolongation de la défense, il faut convenir que Namur traversé par la Meuse, & le Château encore séparé de la Ville par la Sambre, étoit une Place fort susceptible d'une défense intérieure, avec une Garnison aussi nombreuse que celle qui y étoit.

En l'année 1697. lorsque M. de Catinat fit le Siège d'Ath, le Gouverneur de la Place avoit commencé à retrancher le bastion de la gauche de l'attaque; mais pour mettre ce Retranchement en état, il auroit fallu que la défense eût été bien plus longue, qu'elle ne le fut.

Ainsi sur le sujet des Retranchemens à la gorge des bastions, je conclus, que c'est presque toujours un tems mal employé, que celui que l'on perd à les entreprendre, quand le Siège de la Place est formé, & qu'ils ne sont utiles à la défense, que quand ils ont été faits, ou avec la Place, ou au moins un tems assez considérable avant qu'elle soit assiégée; parce que quand on les entreprend dans le tems que le Siège est formé, ils coûtent des hommes, par l'effet des bombes que l'on jette dans le bastion attaqué, ou tout au moins on fatigue fort la Garnison par cet ouvrage inutile, puisqu'il ne peut être assez tôt dans sa perfection, & par conséquent n'allonge pas la défense de la Place. (1)

Les Retranchemens intérieurs, qui peuvent être construits à la gorge des demi-lunes, ou dans les ouvrages couronnés ou à cornes, sont d'un grand service pour la défense d'une Place, principalement lorsque les fossés sont secs, & que la Place peut se conserver communication avec ces Retranchemens, parce qu'il devient impossible à l'Attaquant de prendre les ouvrages par la gorge.

Lorsque ces Retranchemens sont revêtus, & qu'ils ont un fossé, quelque étroit qu'il soit, on ne peut les prendre qu'en portant du canon, & le plaçant sur l'ouvrage, où en y ajustant des bombes, qui souvent par leurs éclats peuvent considérablement incommoder les

(1) Dans cet endroit on trouve ces mots dans l'Original: Nota, Qu'il faut parler ici du retranchement commencé par M. de Surville sur l'esplanade de la Citadelle de Tournai, pour protéger la Porte de Valenciennes.

gens retranchés sur l'ouvrage, ou en ouvrant une sappe blindée avec soin, pour se couvrir du feu de la courtine & des faces des bastions, laquelle sappe conduise le Mineur au retranchement.

Il y avoit une demi-lune dans l'ouvrage couronné de Philipsbourg du côté du Rhin. On ne fut point obligé de la prendre, parce que l'on trouva moyen de saigner le fossé de la Place, dès que l'on fut maître de l'ouvrage couronné; ce qui ayant fait écouler les eaux du fossé du côté de la grande attaque, le Gouverneur demanda à capituler, non pas que cet écoulement le dût presser de quelques jours, mais apparemment, parce que n'ayant point de secours à espérer, il ne voulut point hazarder la Garnison à être prise prisonnière de guerre.

Il y avoit un retranchement de maçonnerie à la gorge de la demi-lune d'Ath. Dès que l'on fut maître de la demi-lune, on ouvrit une sappe pour y conduire le Mineur; mais la Place se rendit, parce que la brèche du bastion étoit raisonnable.

CH A P I T R E X C I X.

De Assauts.

ON donne les assauts aux ouvrages extérieurs, à la contrescarpe, aux demi-lunes & autres ouvrages, & au Corps de la Place.

Une règle générale pour la manière de les donner, est de partir de fort près, d'avoir bien reconnu la brèche, bien ruiné la défense des ouvrages qui la défendent, les accabler pendant l'attaque du feu des bombes, du canon, & de la mousqueterie, & bien tourmenter l'ouvrage qu'on veut attaquer, par l'Artillerie & les bombes, avant que d'y faire marcher les Troupes destinées à cette attaque; d'avoir un grand feu préparé dans les parallèles, & d'attaquer par un front qui embrasse, & soit plus étendu que le front attaqué, & faire attaquer avec vigueur, soutenir les attaques avec un grand ordre, avoir plusieurs Corps disposés pour marcher à l'assaut, en cas que les premiers soient repoussés.

Cependant l'expérience nous a convaincus, qu'il ne faut donner des assauts que le moins qu'il est possible, & lorsqu'on est sûr, que l'opiniâtreté de l'Ennemi est la seule cause de la continuation de sa défense. Car les assauts coûtent beaucoup de braves hommes, & ruinent la Ville, s'ils se donnent au Corps de la Place, parce qu'il est impossible d'empêcher que le Soldat victorieux ne la pille, & qu'il est d'ailleurs certain, que quelque opiniâtre que soit l'Ennemi qui se défend, vingt-quatre heures de plus le réduisent à capituler malgré lui, par une impossibilité absolue de soutenir un assaut.

Il est aussi presque inutile d'attaquer une contrescarpe de force, parce que dès que les angles du polygone attaqué sont embrassés, &

que tout le front de l'attaque se communique, il devient absolument impossible à l'Assiégé de rester dans son chemin couvert, & il faut qu'il l'abandonne.

Ainsi je ne conseillerais jamais de donner des assauts, à moins qu'on ne soit convaincu, que l'Attaqué les attend par ignorance, & sans une sûreté presque entière de les pouvoir soutenir sans être forcé.

R E M A R Q U E S.

Depuis que je sers je n'ai vû que trois Gouverneurs, qui aient soutenu des assauts au Corps de leurs Places.

Le premier a été le Bacha de Neuhausel en 1683. Cette Place n'avoit ni chemin couvert, ni ouvrage extérieur. Ainsi dès que le bastion fut assez ouvert pour que la brèche fût raisonnable, la Place fut aisément emportée d'assaut, parce que la colonne d'Infanterie qui attaquoit, marchoit à la brèche sur plus de rangs, que n'en pouvoit former l'Infanterie qui soutenoit la brèche.

C'est un axiome certain à la Guerre, que de deux Corps de Troupes qui se chargent, & qui sont également bons, celui qui est formé sur plus de rangs & de lignes, doit l'emporter sur celui qui en a moins, parce que son effort est plus puissant, & que s'il étoit possible, que le premier rang du Corps qui est sur moins de rangs & de lignes, pût tuer tout le premier rang de son Ennemi, il est certain qu'il seroit lui-même tué par le second rang. Ce que je viens d'avancer ne peut recevoir de difficulté, lorsqu'une affaire se décide par le feu; il n'y en a pas davantage, lorsque l'on se charge l'épée à la main, parce que deux hommes en doivent toujours tuer un.

Le second Gouverneur qui a été emporté d'assaut est le Bacha de Bude.

L'accès de sa brèche étoit beaucoup plus difficile, que celui dont je viens de parler. Il avoit même encore quelques rondelles & petits flancs du Corps de la Place, qui n'étoit point bastionnée, dont les feux n'avoient pû être détruits par l'Artillerie Chrétienne, & qui protégeoient la grande brèche; mais il y en avoit une seconde à l'attaque de M. l'Electeur de Baviere. Ces deux brèches furent attaquées en même tems par toute l'Infanterie Chrétienne, & furent enfin emportées, après une longue résistance, & la mort du Bacha, tué en défendant la brèche de l'attaque de M. le Duc de Lorraine.

Cette grande opiniâtreté dans la défense des Places jusqu'à la dernière extrémité, ne se trouve plus que chez les Turcs, dont un point essentiel de leur Loi, défend de rendre par Capitulation aux Chrétiens une Place, où ils ont eu une Mosquée. Depuis ces deux Sièges, ils ont pourtant en quelques occasions manqué à ce point de leur Loi.

Le troisième Gouverneur qui a soutenu un assaut au Corps de sa

Place, a été M. le Maréchal de Boufflers au Château de Namur.

Les Ennemis marcherent en même tems à la Cassotte, & au Fort de Terra-Nuova, comme je l'ai dit ailleurs. La colonne d'Infanterie qui se présenta à la brèche du bastion du Château, partoit de trop loin à découvert, pour pouvoir espérer de réussir; aussi n'eut-elle aucun succès, quoique protégée par un feu prodigieux du canon & des bombes, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue au pied de la brèche, & même par un grand feu de mousqueterie, préparé dans les toits des maisons de la Ville. Les plus hardis ne purent jamais monter seulement jusqu'à moitié de la brèche, & cette Infanterie fut obligée de se retirer après une grande perte, & sans avoir pû se loger au pied de la brèche.

Cet exemple servira à faire connoître, qu'il est presque impossible de forcer par un assaut un Corps de Place, tant que la brèche peut être protégée par des feux, qui n'ont pû être détruits, & qu'elle se défend par d'autres feux, que ceux qu'elle peut opposer de front, ou même lorsque les Troupes destinées à cet assaut partent de trop loin, & à découvert.

Comme j'ai parlé ci-dessus des assauts donnés à des ouvrages extérieurs, je n'en dirai rien ici.

Je finirai donc mes réflexions sur la matière des assauts, en disant, que depuis que M. de Vauban a perfectionné l'art d'attaquer les Places, par la méthode d'embrasser par le travail de la Tranchée tout le front de l'attaque, de ruiner toutes les défenses par le feu d'une puissante Artillerie judicieusement placée, & même tout l'intérieur des ouvrages, & du Corps de la Place, par l'effet des bombes, il est devenu impossible à un Gouverneur de soutenir un ouvrage par l'ouvrage même; & qu'ainsi l'Attaquant ayant détruit avec soin tous les ouvrages, qui peuvent protéger ceux que l'on attaque, il seroit trop présomptueux à un Gouverneur, de s'exposer à soutenir un assaut à une brèche, qui n'a de défense que celle de la brèche même.

C H A P I T R E C.

Des Capitulations.

LEs articles de la Capitulation sont proposés par les Assiégés, qui reçoivent des ôtages pour la sûreté de ceux qu'ils envoient les porter au Général. Ordinairement ces ôtages se donnent réciproquement de dignité égale.

La facilité à accorder les articles proposés, ou à en refuser ou modifier quelques-uns, se règle sur une infinité de considérations trop longues à déduire, & qui viennent des connoissances du Général qui fait le Siège.

Les

Les articles signés, on prend possession ou d'une porte, ou du lieu attaqué, selon ce dont on sera convenu. Le tems arrivé que la garnison doit sortir, on y introduit ordinairement par honneur, le plus ancien Corps de l'Armée, qui prend les postes pour la Garde de la Place; & ensuite, après que les Troupes de l'Ennemi sont sorties, on y fait entrer celles qu'on y destine pour garnison.

* La visite de l'Artillerie, munitions de guerre & de bouche, qui doivent rester dans la Place par la Capitulation, précède la sortie de la garnison, & se fait toujours de concert avec les Officiers d'Artillerie, & préposés pour les vivres, qui s'en donnent réciproquement des Etats signés & des décharges, sur lesquels Etats le Général donne ses ordres pour pourvoir la Place de ce dont elle manque. *

On donne aux Troupes qui sortent une escorte suffisante, pour les conduire sûrement au lieu marqué par la Capitulation, dont sur toutes choses on se rendra religieux observateur.

Les premiers soins qui doivent suivre la sortie de la Garnison ennemie, sont la destruction de tous les ouvrages que l'on a faits pour l'attaquer, * & la réparation de tout ce qui a été endommagé par l'attaque. *

L'Armée ne doit point quitter les lignes, qu'elle ne les ait comblées, & qu'elle n'ait remis dans la Place, ou renvoïé la grosse artillerie, & ce qui concerne le parc d'Artillerie, qui seroit superflu pour la défense de la Place qu'on vient de prendre; après quoi elle peut s'éloigner, soit pour le repos des Troupes fatiguées du Siège, soit pour la commodité des subsistances, soit pour l'exécution du projet du reste de la Campagne.

R E M A R Q U E S.

Quoiqu'il semble que ce sujet ne doive regarder que les Capitulations, qui ont été faites pour des Places, cependant mes réflexions sur cette matiere ne laisseront pas de s'étendre sur toutes les espèces de Capitulations, que j'ai vû faire.

Les ordres secrets qu'un Prince peut avoir donnés à un Gouverneur, avant le siège de sa Place, de ne point exposer sa Garnison à être faite prisonniere de guerre, peuvent lui servir d'excuse légitime pour capituler, avant que la Place soit en état de pouvoir être forcée, ou au moins d'être contrainte à recevoir les conditions qu'il plaît à l'Attaquant de prescrire.

Mais pour donner une explication sage à ces ordres du Prince, je dis que ce Gouverneur, pour être légitimement excusé, doit avoir fait une défense judicieuse & bonne, jusqu'à ce moment fatal de la Capitulation. Au contraire si ce Gouverneur jusqu'au moment qu'il fait battre la chamade, n'a pas défendu son terrain avec toute l'attention & l'opiniâtreté possible, & si en un mot dès le commencement

du Siège, sa défense a été mal entendue, il ne peut en aucune manière être excusé auprès du Prince d'avoir ménagé ses Troupes, puisqu'il n'a pas rempli son devoir, & que ce n'est point à sa capacité, & à sa valeur, qu'il doit la Capitulation, qui lui a été accordée, mais seulement à la juste raison que son Ennemi a eue, de vouloir finir une entreprise peu de jours après l'avoir commencée, & d'épargner du tems, des hommes, de l'argent, & des consommations de munitions de guerre.

En l'année 1667. le Roi fit plusieurs Sièges en Flandres. Les Places des Espagnols étoient mal pourvues de Troupes, & des choses essentielles à leur défense; aussi ne durèrent-elles que fort peu de tems. Cependant le Roi en laissoit sortir les Garnisons avec les marques d'honneur, sans crainte de les retrouver dans une autre Place, parce qu'il ne vouloit pas, que la rapidité de ses conquêtes fût suspendue par l'opiniâtreté d'une défense.

En l'année 1672. le Roi eut une conduite toute différente, dans les Sièges qu'il fit des Places des Hollandois. Elles avoient de nombreuses Garnisons, & ne manquoient pas de munitions de guerre; mais ces Places n'étoient pas revêtues, les Gouverneurs manquoient de capacité, & les peuples nombreux qui étoient dans ces Villes, ne vouloient pas que l'opiniâtreté de la défense les exposât à être forcés.

Ainsi le Roi se servit de la terreur des peuples & de l'incapacité des Gouverneurs, pour prendre toutes les Garnisons prisonnières de guerre, afin d'ôter une Armée entière aux Hollandois. Ce qui avoit si bien réussi, que j'ai vu jusqu'à vingt-huit mille hommes ainsi pris prisonniers de guerre dans les Places.

J'ai rapporté en général les Sièges faits pendant ces deux Campagnes, pour faire remarquer la conduite différente tenue pour les Capitulations.

Dans celle de l'année 1667. nous trouvions partout les Garnisons foibles, l'on sçavoit les Places également mal pourvues. Il n'étoit d'aucune conséquence, d'accorder aux Gouverneurs dans la capitulation les honneurs de la guerre. On vouloit prendre plusieurs Places; ainsi il falloit accorder aux Garnisons les conditions qu'elles demandoient, afin de n'être pas arrêté. On observoit seulement de stipuler la conduite de cette Garnison qui sortoit, dans une Place que l'on n'avoit pas dessein d'attaquer.

Par cette conduite, le Roi prit dans cette Campagne plusieurs Places sur les Espagnols, sans avoir à craindre de retrouver d'une Place à l'autre, la Garnison qui venoit de sortir d'un Siège.

Si sa Majesté avoit tenu la même conduite en l'année 1672. elle auroit trouvé de si gros Corps d'Infanterie dans les dernières Places qu'elle attaqua, qu'il auroit été contre la prudence d'en former les

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 451

Sièges, parce que l'Infanterie qu'on étoit obligé de laisser dans les Places que l'on conquéroit, diminuoit l'Armée à proportion que l'on pénétrait dans le país.

Si je me suis étendu sur cette différente conduite, tenuë dans les Capitulations de ces deux Campagnes, c'est pour faire connoître, que lorsqu'on écoute des propositions d'un Gouverneur assiégé, l'on doit pour en régler les articles, avoir autant d'attention à la constitution générale de la guerre, qu'à l'état de l'Armée & de la Place assiégée.

Pour entrer à présent dans le détail des Sièges, dont la conduite dans la défense a été assez mauvaise, pour obliger les Princes à faire punir par des Conseils de guerre des Gouverneurs, qui ont rendu mal-à-propos les Places qui leur avoient été confiées, & de ceux où la résistance a été bonne & judicieuse, je commencerai par celui de Naerden en l'année 1673. assiégé par M. le Prince d'Orange, & défendu par M. du Pas.

M. de Luxembourg qui commandoit dans les conquêtes du Roi en Hollande, entra dans la Place quelques heures avant qu'elle fût investie, & en étoit parti, après avoir concerté avec M. du Pas, de le secourir, dès que la Cavalerie seroit rassemblée.

Ce Gouverneur à qui la tête tourna, dès qu'il vit l'Armée ennemie campée autour de la Place, la rendit avant que l'Ennemi fût seulement maître du chemin couvert, & signa une Capitulation contre le sentiment des principaux Officiers de sa Garnison. Le Roi envoya ordre à M. de Luxembourg de faire assembler un Conseil de guerre, devant lequel l'affaire fut portée; & le procès de M. du Pas instruit, il fut dégradé des armes, en présence des Troupes mises en Bataille pour ce sujet, & condamné à une prison perpétuelle. La raison pour laquelle le Conseil de guerre ne le condamna point à la mort, fut qu'il ne se trouva point d'Ordonnance, qui condamnât un poltron à perdre la vie. L'on trouvera mes réflexions sur ce sujet à la fin de ce Chapitre.

La défense de Grave par M. de Chamilly en 1674. fut fort longue & belle.

Cette Place n'est point revêtue. Il y avoit une excellente Garnison, & une grande abondance de munitions de guerre & de bouche. M. de Chamilly se servit fort judicieusement de tout ce qu'il y avoit dans la Place, & sans un ordre réitéré du Roi de la rendre avant l'hiver, il est certain que les Ennemis n'auroient pû le forcer à capituler avant le Printemps, & qu'ils auroient été obligés à tourner le Siège en blocus pendant l'hiver.

Mais le Roi avoit d'autres vûes, & ne se souçiant pas d'occuper Grave plus long-tems, il préféra le retour de cette Garnison avant

l'hiver, aux attentions qu'on auroit été obligé d'avoir le Printemps d'après, soit pour pourvoir Grave, dont les vivres auroient été consommés, soit pour obliger l'Ennemi à accorder une Capitulation honorable à M. de Chamilly, qui s'étoit rendu si respectable aux Assiégeans, par la sagesse & par la vigueur de sa défense, que M. le Prince d'Orange lui accorda tous les articles qu'il lui proposa, & même des articles honorables pour sa personne, au-delà des articles convenus pour sa Garnison, & ce qui étoit dans la Place.

Cet exemple prouve que dans les actions de la guerre, le vainqueur rend honneur avec plaisir à la bonne conduite & à la valeur du vaincu, non seulement par les sentimens intérieurs du cœur, qui portent à honorer la vertu même dans son Ennemi, mais parce que l'ambition du vainqueur est flatée, d'avoir vaincu un Ennemi, que sa bonne conduite lui a toujours rendu redoutable.

En l'année 1676. Philisbourg fut assiégé par feu M. le Duc de Lorraine, & la Place défendue par M. du Fay. La Place ne fut point secourue par des raisons, dont j'ai parlé ailleurs. Le Siège fut fort long, & la défense toujours judicieuse; mais à la fin du Siège, la Garnison ne se trouvoit plus suffisamment d'armes à feu, principalement de fusils & de pierres à fusils: ainsi M. du Fay fut obligé de capituler à la fin de la Campagne.

Sa défense judicieuse porta M. le Duc de Lorraine à lui accorder tous les articles qu'il lui proposa, & même de particuliers honorables pour sa personne, par lesquels il honoroit la valeur & la bonne conduite de ce brave Gouverneur, & rendoit à son mérite personnel la justice due à un Ennemi estimable.

En l'année 1689. M. le Duc de Lorraine assiégea Maïence, qui fut défendue par M. le Marquis d'Uxelles, à présent Maréchal de France, qui se conduisit si judicieusement, & avec tant de valeur, dans la défense de son glacis & de sa contrescarpe, que quoique le Corps de la Place ne valût rien, & qu'il ne lui restât pas assez de poudre, pour soutenir par son feu une seconde attaque à sa contrescarpe, cependant sa judicieuse défense, jusqu'au moment qu'il demanda à capituler, le rendit si respectable à M. de Lorraine, que ce Prince accorda au Gouverneur & à sa Garnison, une Capitulation tout aussi honorable qu'elle lui fut proposée. Cet exemple prouve encore l'attention du vainqueur à honorer la vertu dans le vaincu.

Dans la même année 1689. la Ville de Bonn fut assiégée par M. l'Electeur de Brandebourg, auquel M. de Lorraine se joignit avec presque toute * l'Infanterie de * l'Armée de l'Empereur, après la prise de Maïence.

M. le Baron d'Asfeld commandoit dans la Place, dont la Garnison étoit fort bonne, & elle se seroit trouvée suffisamment pour-

vuë, si le Siège dans les formes n'avoit pas été précédé d'un bombardement général, dont l'incendie des édifices, & leur destruction, causa la perte de presque toutes les commodités renfermées dans la Place.

Cependant la résistance fut fort longue, & fort opiniâtrée, & le terrain extérieur de la Place dont le Corps ne valoit rien, si judicieusement conservé pendant un tems considérable, que quoique l'Ennemi eût emporté tous les dehors le dernier jour qu'il les attaqua, & que ce malheur eût causé une grande perte à la Garnison, dont la disposition pour la défense ne fut point bien exécutée ce jour-là, de sorte que la confusion fut fort grande, & M. d'Asfeld même blessé à mort, en donnant ses ordres sur le rempart, cependant tout ce qui avoit précédé ce jour malheureux parut si judicieux à l'Ennemi, que lorsque la Place demanda à capituler, les Princes qui l'attaquoient, lui accorderent une Capitulation fort honorable.

En quoi ils rendirent justice au Gouverneur & à sa Garnison, par le seul mérite de la défense précédente. Car la Garnison ne tenoit plus rien dans les dehors de la Place, & étoit entièrement renfermée, de maniere que le mauvais Corps de la Place pouvoit sans aucune opposition être ouvert par le Mineur en très-peu de jours, & la Garnison emportée de vive force.

En 1695. M. du Montal fut chargé de faire le Siège de Dixmude. Ce Siège me fournira deux remarques considérables à faire; la première sur la mauvaise défense du Gouverneur; la seconde sur la Capitulation qui forma un incident, qui servit de prétexte à M. le Prince d'Orange, pour manquer à sa parole dans la Capitulation de Namur, en retenant M. le Maréchal de Boufflers.

Dixmude n'étoit point fortifiée régulièrement pour son Corps de Place, quoiqu'il y eût des remparts; mais il y avoit un bon chemin couvert, & cinq Bataillons fort complets. Le Gouverneur après trois jours de Tranchée ouverte rendit la Place, & par la Capitulation il fut dit, que les Troupes seroient prisonnières de guerre. Après que cette Garnison eut été renduë, le Roi d'Angleterre Guillaume en fit mettre le Gouverneur au Conseil de guerre, qui le condamna à perdre la tête.

Je ferai voir dans la suite de mes réflexions sur les Capitulations, pourquoi je crois cette Sentence équitable, quoique cette sévérité ne soit pas établie en France.

Par la Capitulation, la Garnison fut faite prisonnière de guerre, comme je viens de le dire. Le Roi d'Angleterre prétendit, qu'en conséquence du cartel pour les prisonniers de guerre, cette Garnison devoit être renduë, dès qu'elle fut répétée; & ce fut le refus de la rendre, qui servit de prétexte à ce Prince, pour ne point observer religieusement la Capitulation de Namur, & pour retenir M. le Maréchal de Boufflers.

Ce Prince avoit tort; car les cartels qui se font entre les Puissances qui sont en guerre, & qui évaluënt la rançon depuis le Général jusqu'au soldat, ne doivent s'entendre, pour se rendre réciproquement les prisonniers, dès qu'ils sont répétés, que de ceux qui se font dans les occasions particulières, & par les Partis qui vont à la guerre. Ceux qui se font dans les Places par Capitulation, à moins d'une explication dans les articles de la Capitulation, ou dans les Batailles, peuvent être gardés jusqu'après la fin de la Campagne, sans infraction du cartel.

Car quel seroit le fruit de la prise d'une puissante Garnison dans une Place, ou celui d'un grand nombre de prisonniers faits après le gain d'une Bataille, si le cartel obligeoit à rendre ces prisonniers avant la fin de la Campagne, & dès qu'ils feroient répétés? L'usage a toujours été contraire à cette prétention.

Il y avoit même quelque raison particulière, pour retenir avec justice la Garnison de Dixmude. C'est que les articles n'en étoient pas clairement expliqués; ce qui est une faute essentielle, & un manque d'attention considérable, dans la personne de celui qui propose des articles de Capitulation; & il est sur ce sujet en usage, que celui qui accorde la Capitulation, en explique à son avantage les articles susceptibles de deux sens, sans que la Puissance ennemie prenne cette explication avantageuse pour un manque de parole.

Par exemple, si un Gouverneur demandoit que sa Garnison fût conduite sûrement en une telle Ville; s'il ne s'expliquoit pas que ce fût par le chemin le plus court, ou en passant par tels & tels lieux, & à telle quantité de lieuës par jour, lorsqu'il doit être conduit dans une Ville éloignée de celle qu'il rend, on pourroit sans infraction du cartel, le promener tant que l'on voudroit, pourvû qu'effectivement à la fin on le remit où l'on s'est engagé de le remettre, sans explication du chemin, ni du tems. Il y a des exemples qui autorisent ce manque apparent de parole.

Dans la même année 1695. je fus détaché avec un Corps de Cavalerie, pour aller investir Deynse, où il y avoit deux Bataillons. Quoique la Place ne fût point bastionnée, elle étoit pourtant hors d'insulte, & avoit un bon chemin couvert. J'en intimidai tellement le Gouverneur, qu'il se rendit prisonnier de guerre avec ses deux Bataillons, sans avoir vû ni Infanterie, ni canon.

Mais j'en avois si clairement expliqué l'article, pour la retenue des deux Bataillons jusqu'après la fin de la Campagne, que le Roi Guillaume ne se plaignit point qu'on n'eût pas observé la capitulation, en gardant cette Garnison de Deynse; cependant il en fit mettre dans la fuite le Gouverneur au Conseil de Guerre, qui le condamna à être dégradé des armes.

La raison de cette différence de jugement du Conseil de Guerre de

ces deux Gouverneurs , est que celui de Dixmude avoit du canon dans sa Place , & que celui de Deynse n'en avoit pas , & qu'il alléguait qu'il ne s'étoit rendu , qu'après l'arrivée de l'Infanterie.

En l'année 1703. M. le Duc de Bourgogne assiégea & prit le vieux Brisack. L'Empereur mal content de la conduite du Gouverneur , le fit arrêter , & mettre au Conseil de Guerre , qui le condamna à avoir le col coupé. Le Comte de Marilly , qui étoit aussi dans la Place , fut par le même Conseil de Guerre dégradé des armes.

Il pouvoit bien y avoir quelque chose à redire dans la conduite de ces deux Commandans ; & je rapporte cet exemple , seulement pour faire voir , que les autres Princes sont plus sévères que nous , & punissent rigoureusement ceux qui dans la défense des Places qui leur sont commises , font des fautes qui en causent trop tôt la perte ; en quoi je ne les blâme point.

Voici quel est mon raisonnement sur ce sujet. N'est-il pas vrai qu'un gouvernement , ou une autre dignité militaire , ne sont , ou au moins ne doivent jamais être accordés par le Prince , qu'en récompense des services rendus , & parce que l'on a persuadé au Prince , que l'on mérite mieux cette récompense que les autres compétiteurs qui la demandent aussi ? Si l'on en a imposé au Prince , qui ne peut pas tout voir par lui-même , ou sur la valeur , ou sur la capacité , n'est-il pas vrai encore , que celui qui a imposé à son Prince , en peut être regardé comme un voleur , qui en imposant faussement , a enlevé cette récompense à celui qui la méritoit mieux que lui ?

Pourquoi donc ne pas punir de mort celui qui contrevient essentiellement aux parties principales d'un homme de Guerre , qui sont la valeur , & la capacité pour un emploi de conséquence , pour lequel il se propose avec impudence , sachant bien qu'il s'en acquittera mal ? Ce cas est-il moins important dans un Etat , que celui de la punition de mort d'un pauvre Soldat , qui pour vivre , a rapporté une botte d'herbes contre la défense de passer les Gardes ?

Après avoir fait mes réflexions sur les Capitulations des Places , je crois à propos de parler ici de deux Capitulations honteuses , faites par des Corps considérables en Campagne.

La première est celle que fit en 1677. M. le Duc de Saxe-Eisenac , qui commandoit un Corps d'environ dix mille hommes des Troupes des Cercles & des contingens de l'Empire. Ce Prince s'étant laissé mal-à-propos enfermer par M. le Maréchal de Créqui dans une Isle du Rhin , entre Strasbourg & le Fort de Kell , n'en sortit que par une Capitulation , par laquelle ce Maréchal lui donna un passeport pour se retirer en Allemagne avec son Armée , par le plus court chemin , avec un Trompette de notre Général pour toute sûreté ; cette Capitulation , ou passeport n'avoit point encore eu d'exemple.

* La faute de M. d'Eisenac ne regardoit point une mauvaise défense; mais c'étoit une imprudence bien grande à ce Prince de s'être tenu si long-tems à portée d'être détruit par l'Armée supérieure de M. le Maréchal de Créqui, & de s'être mis dans la nécessité de se jeter dans une Isle d'une riviere, sans sçavoir par où il en pourroit sortir.

Car enfin, comme je l'ai dit ailleurs, si M. le Maréchal de Créqui n'avoit pas craint, que dans cette occasion la Ville de Strasbourg ne manquât à son Traité avec le Roi, il est certain que ce Corps d'Armée seroit péri dans l'Isle, au cas que M. le Maréchal eût eu la dureté de ne pas vouloir le recevoir à discrétion. *

La seconde Capitulation honteuse, qui n'a jamais eu d'exemple dans la Nation Françoisse, & qu'il faut espérer qui n'en aura jamais, est celle qui fut faite en 1704. le jour de la Bataille de Hochstet par un Maréchal de Camp, plusieurs Brigadiers & Colonels, dans le Village de Plentheim, où tous ces Officiers se rendirent Prisonniers de Guerre avec vingt-sept Bataillons de la meilleure Infanterie du Roi, & douze Escadrons des meilleurs Régimens de Dragons.

Il me paroît que cette action lâche & honteuse, ne devoit être sçûe de la Postérité, qu'en apprenant en même tems la justice sévère qui en auroit été faite. C'est par où je finirai mes réflexions sur les Capitulations.

C H A P I T R E C I.

De la Garde ordinaire des Places.

L Es Places doivent être gardées avec la même exactitude, & les mêmes précautions en paix, comme en Guerre. Il ne doit jamais y avoir de relâchement dans la vigilance du Gouverneur, ni des Officiers Majors de la Place. Le service y doit toujours être fait régulièrement par les Troupes, & toutes les précautions contre les surprises, ou contre les intelligences du dedans, doivent être égales en tout tems.

Il seroit inutile de s'étendre, sur ce qui regarde le service particulier des Troupes dans les Places; on ne trouve autre chose dans les Ordonnances militaires. Il n'y a donc qu'à les lire, & à les suivre exactement. Ces Ordonnances parlent même des précautions à prendre, tant à l'égard des habitans, que des étrangers qui entrent dans la Place. Ainsi on renvoiera encore sur ce sujet aux mêmes Ordonnances.

On se contentera seulement de dire, que dans les Places tout-à-fait frontières, ou de nouvelle conquête, le Gouverneur doit avoir une application particuliere, à connoître le caractère d'esprit des peuples, & à se faire parmi eux des amis, & des espions, qui lui rendent compte
des

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 457

des discours qui se tiennent entre eux, des correspondances qu'ils conservent avec le dehors; intercepter les lettres sur les moindres soupçons; faire suivre les étrangers qui entrent dans la Ville; paroître lui-même souvent en public; entrer dans les affaires des particuliers; faire des rondes la nuit à différentes heures, tantôt sur les remparts, d'autres-fois dans la Ville; veiller & faire veiller soigneusement à ses magazins; loger la Garnison ensemble par quartiers, le plus qu'il se peut, en cas qu'il n'y ait point de cazernes; si la Place est sur une riviere, y faire des estacades, & avoir la nuit des barques armées en garde au-dessus & au-dessous de la Ville, afin que personne n'y entre à son insçu.

Si le peuple est nombreux, il doit être défarmé, & le Corps de Garde, tant des portes, des Bastions, que des Places, doit être au moins couvert d'un parapet & d'une bonne palissade. Il est bon même que devant les Corps de Garde des Places, il y ait quelques pieces de canon toujours chargées à cartouches.

Il faut de plus que les patrouilles d'Infanterie & de Cavalerie soient fréquentes, les assemblées de nuit sévèrement défendues, & qu'il ne s'en fasse aucune de jour, qu'on ne lui ait demandé la permission, afin que les Corps de Garde des Places & des portes en soient avertis.

Les jours de foires & de marchés, comme il ne faut point interrompre le commerce, les Gardes de Cavalerie doivent être à cheval, celles d'Infanterie sous les armes, & le reste de la Garnison toujours prête à les prendre. Il est bon même pour plus grande précaution, de doubler la Garde ces jours-là. En cas de feu, il faut faire prendre les armes à toute la Garnison, & commettre à la Bourgeoisie le soin de l'éteindre. Toute la Garnison doit connoître les postes qu'elle doit occuper, en cas de surprise, ou de sédition, ou de feu. On peut même donner quelques fausses allarmes, pour connoître si chacun est prompt à se rendre à son devoir, & si les habitans exécutent régulièrement ce qui leur aura été ordonné; en ce cas, il ne faut pas négliger de punir sévèrement ceux qui auront été trouvés en faute.

Les Places qui ne sont point revêtues, & qui n'ont point d'ouvrages extérieurs, sont sujettes à plusieurs sortes de surprises, * soit par le petard, par l'escalade, ou par une attaque générale; * surtout pendant les glaces, quand il y a de l'eau dans les fossés.

Les précautions contre le petard, sont les Gardes de Cavalerie & d'Infanterie la nuit hors de la Place, pour être averti de ce qui approche; & dedans la Place, des machicoulis au-dessus des portes, des herces peu éloignées des portes en-dedans, pour que les gens entrés ne puissent pas s'étendre sur les remparts, des berceaux chargés de pierres au-dessus de la voûte, & à l'extérieur de la porte.

Les précautions contre les escalades, sont des Gardes en dehors,

M m m

comme pour le petard ; de fréquentes rondes ; des sentinelles à tous les angles , ou s'il n'y en a point , fort proche les unes des autres ; des poutrelles disposées d'avance le long des remparts , pour être coulées en travers sur les échelles ; de petits magasins de grenades , & de feux d'artifice aussi disposés sur les remparts , pour être jettés sur les Troupes qui seront dans le fossé , en cas qu'il soit sec , ou pour l'éclaircir , & voir où l'Ennemi fait effort ; des flancs bas , pour y pouvoir placer de la mousqueterie ; & s'il y a de l'eau dans le fossé , il faut avoir grand soin en hiver d'en rompre les glaces , & d'en tirer les morceaux du côté de la Place , pour augmenter l'embarras , & empêcher qu'on ne pose facilement des claies , pour couvrir l'espace du fossé dont on a tiré la glace ; des hallebardes & des espontons dans les Corps de Gardes , * qui sont sur les remparts , * pour en pouvoir armer ceux qui courent à la défense , ou le soldat qui a tiré son coup , s'il est pressé , & ne peut avoir le tems de recharger.

Les précautions contre l'attaque générale , sont les Gardes de dehors , comme pour les autres surprises ; l'ordre pour la disposition de la Garnison , précédemment connu de tous les Commandans des Corps , & Officiers Majors , tant sur les remparts , que proche des attaques , & Places de la Ville ; les retranchemens intérieurs , munis d'un rang de palissades , avec un parapet le long des courtines ; les Corps de Gardes fortifiés dans le milieu des courtines , & dans les Bastions ; le canon chargé à cartouche , pour tirer sur l'Ennemi par tout où il attaque ; & de petits dépôts de munitions de guerre bien conservés & gardés , tant auprès des batteries , qu'aux Corps-de-Gardes des remparts & places.

R E M A R Q U E S.

* Pour ce qui concerne la Garde ordinaire des Places , je renvoie à la lecture & l'étude des Ordonnances militaires , dans lesquelles on trouvera tout ce qui regarde cette matière.

Les exemples des fautes faites sur ce sujet , qui n'ont point eu de suites fâcheuses , sont de trop petite conséquence , pour être rapportés ici.

C H A P I T R E C I I.

De la défense des Places attaquées.

Il y a pour la défense des Places des règles générales à donner ; il y en a de particulières. Il y a encore outre cela des avertissemens , dont l'usage consiste dans la capacité & l'expérience du Gouverneur , qui sçait profiter à propos de tout ce qu'il voit faire aux Assiégeans , dont il peut tirer quelque avantage , qui tende à prolonger sa défense.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 459

Les règles générales sont, la connoissance parfaite du Corps de la Place, & de ses environs; la connoissance de la force & de la bonté de sa garnison; la connoissance de ses habitans, soit pour leur nombre, soit pour leur bonne ou mauvaise volonté; la connoissance de ses magasins de guerre, & de leur nature, pour s'en servir à propos; la connoissance des vivres, tant destinés pour la garnison, que de ceux qui sont chez les particuliers pour leur subsistance. Il sçaura aussi la quantité de vins, bières, eaux-de-vie, & autres boissons; la connoissance du trésor du Prince dans la Place, & des facultés des Particuliers, pour y avoir recours en cas de besoin; la connoissance de toutes sortes d'ouvriers, pour s'en servir à propos; la connoissance des remèdes pour les malades & blessés; la connoissance de la quantité de Medecins, Chirurgiens, Apotiquaires, des Hôpitaux publics, & des lieux où on en pourra établir de nouveaux pendant le Siège; la connoissance des bois, tant publics, que ceux qui sont aux édifices, des laines, des toilles pour des sacs-à-terre, & autres choses nécessaires, des menus bois pour des gabions, grands & petits, pour fasciner & faire des claies, du fer pour tous les usages, du plomb public & particulier qui seront aux édifices; & enfin la connoissance entière de tout ce qui est renfermé dans la Place.

Le Gouverneur s'étant fait donner des Etats au juste de tout ce qui vient d'être dit, & lui-même aiant vérifié si on ne le trompe en rien, il préposera une personne fidelle sur chacune des choses dont il y a consommation journaliere, & se fera tous les jours rendre compte de la consommation qui aura été faite; & pour les choses qui ne sont pas de la consommation journaliere, il se fera rendre compte de leur état jour par jour, afin que rien de ce qui est dans la Place ne puisse être détourné, ou dissipé mal à propos.

Toutes ces connoissances ainsi prises, & qui demeureront secretes, il fera son dispositif par rapport à la garnison, tant pour la Garde des dehors, que pour celle du dedans de la Place.

Ce dispositif sera par lui concerté avec les Officiers-Majors de la Place, les Ingénieurs, Commandans d'Artillerie, & des Corps de Troupes de la garnison; afin que tous ceux qui doivent concourir avec lui à la défense de la Place, & à l'ordre qu'il y faut tenir, sçachent en général, & chacun en particulier, quel est le service qu'ils doivent rendre, & faire rendre par leurs inférieurs. Voilà ce qui regarde les règles générales.

Les particulières dont la plupart sont renfermées dans le dispositif, sont la disposition des matériaux dans les lieux où l'on en aura besoin, chacun suivant son espèce; l'ordre pour monter & descendre les Gardes aux attaques; la distribution des munitions de guerre, tant dans les postes, que dans les dépôts proche des postes pour les besoins; les rafraî-

chiffemens à mettre dans le voisinage des postes ; ce qui regarde particulièrement les postes du dehors.

Pour le dedans de la Place , la disposition des Gardes d'Infanterie & de Cavalerie se fait suivant l'affection des peuples pour le Prince ; l'ordre & la disposition du peuple contre le feu , pour le transport des matériaux , pour le soulagement des malades & blessés , pour porter à manger à ceux qui font le service ; le blanchissage de leur linge ; leur coucher pendant le tems qu'ils peuvent prendre du repos ; la construction de toutes les choses servant à la défense de la Place , & leur transport dans les lieux où l'on en peut avoir besoin ; sans lesquelles attentions particulières , il est difficile à un Gouverneur de maintenir un bon ordre dans la défense de sa Place.

Ce dispositif doit être écrit. Il demande une sérieuse attention , & même un concert avec les Officiers-Majors , Commandans des Corps , Ingénieurs , Commandans de l'Artillerie , Munitionnaires , Directeurs & Préposés des Hôpitaux , Chefs de la Bourgeoisie , & Préposés par le Gouverneur sur toutes les espèces de choses renfermées , & qui sont de consommation journaliere , ou de construction nouvelle , comme fabrique de bales , de sacs-à-terre , de ballots de laine , de hotes , & de paniers , de gabions grands & petits , de fascines longues & courtes , de piquets longs & courts , d'affûts & roüages pour l'Artillerie , de raccommodage d'armes , de débit des gros bois pour madriers , pieux , mantelets , solivaux , palissades & blindages , fabrique d'outils de fer , ou leur raccommodage , & apport de tous lesdits matériaux dans les lieux où ils sont nécessaires.

Ce dispositif pour ce qui regarde les Troupes , doit régler tout le service qu'elles doivent rendre , tant aux attaques , que lorsqu'elles sont relevées des attaques ; le tems qu'elles doivent avoir pour leur repos & leur nourriture ; lequel tems de repos & de nourriture , leur doit toujours être procuré dans les lieux les plus sûrs.

Dans les Places où il y a du peuple , le Gouverneur en doit encore régler tout le service. Tous ceux qui ont des métiers doivent être connus & comptés , pour être employés suivant leurs métiers à toutes les choses de fabrique nouvelle , dont je viens de parler , & dont il y a consommation journaliere.

Ceux qui n'ont point de métiers doivent être partagés , une partie à veiller au feu , une autre à l'apport des matériaux dans les lieux de dépôt , qui ont été marqués.

Les Prêtres , Religieux , & Religieuses , & femmes ne doivent point aussi être inutiles. Les Prêtres doivent administrer les Sacremens ; les Religieux & Religieuses doivent soigner les malades & blessés , & aider les Chirugiens. Les femmes doivent être occupées à faire les charpies & les bandes pour les blessés , à la construction des choses qu'il

faut coudre , au blanchissage du linge du Soldat & de l'Officier , à la cuisson de son potage ; car je veux , autant qu'il peut être possible , que l'Officier & le Soldat au retour de sa Garde à l'attaque , ait du linge blanc , de la soupe , & un matelas pour dormir , afin que par cette attention il soit plus long-tems conservé en santé & en vigueur , & que par conséquent il rende un meilleur service au Prince.

En général , je veux que le Gouverneur par la sagesse de son dispositif , ne laisse personne dans sa Place qui soit inutile , & qui ne concoure à l'ordre & à la défense de la Place.

Par ce moïen & cet ordre , qui embrasse le soin de tout ce qui est renfermé dans la Place , il est certain qu'il ne se commet point d'abus dans les consommations , & que les choses nécessaires à la défense se trouvent toujours prêtes & à la main , pour être employées suivant le besoin.

Je sçais bien qu'on me dira , qu'après toutes ces précautions prises dans le dispositif , un incendie général causé par l'effet des bombes , ou des boulets rouges , peut renverser toute l'œconomie d'une bonne défense. Je conviens que cet accident peut arriver ; mais au moins n'est-il pas général , quand on a prévu qu'on peut être exposé à cet incendie , & qu'on s'est precautionné contre son effet , soit en séparant ses magasins , soit en les éloignant des lieux où le feu peut porter , ou en cherchant tous les moïens de les garantir. Enfin , si l'on ne peut s'empêcher de perdre quelque chose , au moins ne perd-on pas tout.

Tout ce qui vient d'être dit du dispositif à faire pour la défense d'une Place , regarde celles qui ont un peuple assez nombreux , & qui ne sont pas uniquement des Places de guerre.

Pour la défense de celles-ci le dispositif est tout différent. Car comme on n'a pas le soulagement du peuple , que l'on doit occuper , comme je l'ai dit ci-dessus , on a aussi moins d'attention à prendre contre l'incendie des édifices , de la conservation desquels un Gouverneur ne se doit point faire un capital , qui occupe des hommes. Il lui doit suffire de conserver ses magasins de munitions de guerre , de vivres , & de médicamens , & quelques lieux sûrs pour son Hôpital.

Le partage des Troupes pour le service , doit être aussi différent dans les Places , où il y a beaucoup de peuple. J'ai dit qu'il falloit l'occuper ; cela soulage la garnison , la fatigue moins , & donne plus d'hommes pour la Garde des attaques. Mais dans une Place purement de guerre , la garnison dans le commencement du Siège doit être partagée en trois , pour la défense aux attaques , pour le travail , & pour le repos.

Mais comme le tems de vingt-quatre heures est trop long , & qu'il se trouveroit quarante-huit heures de fatigue , contre vingt-quatre heures de repos ; je tiens que les corps ne pourroient pas y résister à la lon-

gue. Ainsi, si je me trouvois dans une Place de guerre attaquée, je ferois mon partage par douze heures pour le service à l'attaque, & par six heures pour le travail & le repos, afin de trouver dans cet ordre une maniere, qui ne rendît pas la fatigue de si longue durée.

Par exemple, après que le Soldat auroit passé douze heures à l'attaque, il seroit relevé, & auroit sept heures pour manger & dormir, après quoi il seroit employé quatre heures au travail, & auroit une heure pour se disposer à revenir à l'attaque. Il me paroît que cette distribution seroit plus judicieuse, que celle qui se pratique ordinairement.

Je distribuerois même mon tems de maniere, que tantôt le sommeil précéderoit la Garde à l'attaque, & tantôt ce seroit le travail, afin que le Soldat se trouvât toujours un tems mêlé de fatigue & de repos.

Comme la fatigue augmente, à mesure que les hommes se perdent par la mort, les maladies, & les blessures, & parce que la Place devient plus pressée par l'Ennemi; ce premier partage de la garnison en trois se trouve souvent réduit en deux. En ce cas-là, je voudrois faire le partage de mon tems en huit ou dix heures, afin de ne jamais donner à supporter à mon Soldat une fatigue excessive, & qu'il eût toujours un tems de repos, qui succédât à celui de fatigue.

Quant à la maniere de monter les Gardes, je tiens qu'il y a bien des choses à observer. Les principales sont, de les monter pour leur parade en lieu commode pour la distribution des postes; de les faire marcher, autant qu'il se peut, avec sûreté & secret; d'en changer quelquefois les heures, selon que cela paroît nécessaire; que nul Soldat descendant la Garde ne quitte son poste ni sa place, qu'en le cédant au Soldat montant; & que nulle heure ne soit prise pour monter la Garde, qui puisse être voisine de celle, où l'on peut prévoir que l'Ennemi va entreprendre une action, rien n'étant si dangereux que ce moment pour relever une Garde, par l'impossibilité qui se trouve à conserver dans ce tems-là l'ordre qu'on s'est prescrit pour soutenir une attaque, à laquelle on juge que l'Ennemi se prépare.

Le retour de la Garde descendante doit aussi être fait avec ordre & sans confusion, afin que si par hazard l'Ennemi prenoit son tems pour attaquer, dans le moment que la Garde viendroit d'être relevée, la Garde descendante fût en état de marcher sans confusion au poste attaqué, pour le soutenir, ou le reprendre, s'il avoit été abandonné, avant que l'Ennemi pût s'y être établi, & donner par-là le tems à la Garde qui auroit été forcée, de revenir à son poste.

La Garde des ouvrages extérieurs, ou du Corps de la Place, destinée à protéger la Garde qui est dans le chemin couvert, doit toujours avoir été relevée un peu de tems avant celle du chemin couvert, parce qu'elle doit être en état de la protéger par son feu contre cet inconvénient du désordre, qui peut arriver dans le moment qu'elle relève, comme je viens de le dire.

C'est-là tout ce qui se peut dire sur les préceptes généraux , pour maintenir un bon ordre dans la défense des Places. Tout le reste que nous regardons plutôt comme des avertissemens , que comme des règles générales , je le diviserai encore en plusieurs classes.

De ces avertissemens , il y en a qui regardent la gloire & l'honneur du Gouverneur ; il y en a qui regardent la manière de défendre toutes les parties de la Place.

Ceux qui regardent le Gouverneur , sont de traiter avec beaucoup de douceur , non seulement les Officiers-Majors & particuliers , mais même le soldat & le peuple ; de recevoir gracieusement tous les avis qu'on lui donne , & toutes les propositions qu'on lui fait ; quand il y trouve du bon , d'en louer les Auteurs en public , afin de donner par cette conduite de l'émulation , & du désir de penser aux autres ; quand il ne les trouve pas raisonnables , d'en dire en particulier les raisons à ceux qui les ont proposées , sans les rebuter , au contraire les exhorter à proposer de nouveau les autres choses qu'ils croiront utiles au service , parce que cela les rendra plus appliqués à penser , & plus désireux de proposer des choses qui seront trouvées bonnes.

Je serois d'avis aussi que le Gouverneur eût un *Journal public du Siège* , à la tête duquel seroit premièrement écrit le dispositif pour l'ordre de la défense , en ce qui regarderoit le service des Troupes , & celui qu'on voudroit tirer des habitans ; qu'ensuite il y fit écrire tous les jours l'état de la Place , tant du dedans , que du dehors , après l'avoir reconnu par lui-même , & s'en être fait rendre compte , par ceux qu'il aura préposés pour veiller aux différentes choses qu'il leur aura commises ; que cela se fit en présence de ceux , qu'il aura jugés capables de l'assister de leurs conseils pour la défense de la Place ; qu'ensuite on délibérât sur ce qu'il est à propos de faire ; que ces délibérations prises , elles fussent signées de ceux qui auroient été appelés au Conseil ; que les autres particuliers , qui auroient proposé des choses à faire , qui eussent été jugées bonnes , fussent nommés sur le Journal pour leur faire honneur , & que tous les jours ce Journal fût signé , non seulement de tous ceux qui auroient été appelés , mais de tous ceux que le Gouverneur auroit chargés de quelque soin particulier , afin que journellement l'état de la Place fût connu de ceux de qui il doit l'être.

Je suis persuadé , que ce Journal destiné à être présenté au Prince après le Siège , qui ne pourroit être contredit de personne de ceux qui y auroient journellement signé ce qu'ils auroient proposé , ou de ceux qui auroient été chargés des consommations , augmenteroit fort leur attention , à proposer des choses utiles à la défense de la Place , & seroit que les calomniateurs , ou ceux qui se vantent mal-à-propos , pourroient aisément être convaincus de faux.

Le Gouverneur connoissant l'état du trésor du Prince dans la Place ,

doit se régler pour les distributions manuelles, & récompenses à ceux qui ont travaillé, ou fait quelque action distinguée, suivant les fonds.

L'intérêt particulier ne le doit jamais conduire; il le doit tout sacrifier pour la défense de la Place, & la gloire de son maître. Ainsi au défaut des fonds du Prince, il doit employer les siens, même des particuliers sur son crédit; l'avarice ne devant jamais prévaloir sur l'intérêt du Prince, ni sur la gloire qu'il acquérera, pour avoir fait une belle défense, quand même il seroit certain, que ses propres fonds employés pour le service ne seroient pas remplacés; rien n'étant plus indigne d'un homme d'honneur, que de préférer l'intérêt à sa gloire.

S'il en a le pouvoir de son Prince, il doit récompenser sur le champ, par l'élevation aux charges vacantes, ceux qu'il aura vû mériter d'être élevés, ou qui lui seront recommandés par les Commandans des Corps.

Il faut enfin qu'il se fasse aimer par les honnêtes gens, & craindre par la canaille. Il doit avoir beaucoup d'émissaires & gens affidés, tant pour sçavoir tous les discours qui se tiennent, & les cabales qui pourroient se former, que pour faire couler tout ce qu'il veut qu'on croie, par rapport à la défense de la Place, & à ce qui se passe au dehors.

Comme j'ai dit qu'il doit écouter tout le monde avec douceur, il ne doit jamais cependant se rapporter de rien qu'à lui-même; & il doit voir tous les jours, non seulement ce qui regarde les vivres, les malades & les blessés, auxquels il doit, en les visitant, donner de grandes marques d'humanité, mais il doit encore avoir par lui-même une connoissance journalière des munitions de Guerre, des autres choses nécessaires à la défense, des travaux des Ennemis, de ceux qu'il faut leur opposer, & de l'état, tant des ouvrages extérieurs, que du Corps de la Place.

Après avoir parlé de ce que j'ai appelé l'honneur & la gloire du Gouverneur, qui pourtant ne doit avoir d'objet que le service du Prince, & le compte sincère & véritable qu'il lui doit de tout ce qui lui a été confié; nous passerons à la manière de défendre toutes les parties de la Place.

Il faut pour cela poser une première maxime, qui est que le premier objet général de la défense d'une Place, est d'en tenir l'Ennemi éloigné tout le plus long-tems qu'il se peut, étant certain qu'il ne la prend jamais de force, tant qu'il en est éloigné. Pour cela il n'y a point de règle générale. Tout ce qui se peut faire pour parvenir à une longue défense, dépend de la construction de la Place, de toutes les parties de laquelle il faut sçavoir se servir à propos, aussi bien que de la mollesse, ou de la vivacité des Attaquans.

Lorsque la Place est construite de manière que l'Ennemi a un beau terrain pour s'étendre, & bien embrasser le polygone attaqué, s'il se conduit bien, il est fort dangereux de faire de grosses sorties, & de tenir du monde hors du chemin couvert, à moins qu'ils ne soient dans
des

des ouvrages hors d'insulte, & protégés du chemin couvert, ou des autres ouvrages de la Place; & même en tous ces cas, il ne faut jamais s'opiniâtrer à tenir des hommes assez long-tems dans ces sortes d'ouvrages, pour qu'ils y puissent être emportés de vive force, parce que ces pertes qui se font à la vûe de la Garnison, l'intimident, & donnent de l'audace à l'Ennemi.

Il ne faut pas même laisser entourer ces ouvrages extérieurs, à moins que la Garnison ne soit assez forte, pour n'avoir pas besoin pour sa défense des hommes, qui seront obligés de se rendre prisonniers de Guerre, & que cette résistance, & cette opiniâreté dans ces ouvrages détachés, ne retarde de plusieurs jours la perte de la Place.

Il y a même en ce cas encore une chose à observer, qui est que ce poste ne doit pas avoir été relevé de la Place de long-tems, avant qu'il soit forcé de se rendre, afin que les prisonniers ne puissent pas sçavoir de nouvelles fraîches de l'état de la Place, & qu'ils ne puissent pas dire aux Assiégeans des choses, qui pourroient être de conséquence.

Lorsque l'Attaquant, par la construction de la Place, se trouve serré dans son attaque, & ne peut embrasser le polygone attaqué, il est certain, que pourvû qu'on puisse mettre les ouvrages extérieurs hors d'insulte, on ne sçauroit mettre trop de soin à les multiplier, & à les garder le plus qu'il est possible, parce que par là, on tient l'Ennemi plus long-tems éloigné du Corps de la Place.

Lorsqu'on n'a que le chemin couvert à défendre, & que l'Ennemi a pû ouvrir la Tranchée à une distance raisonnable du glacis, il faut par un feubien réglé, & de petites sorties bien ménagées, tâcher de retarder le travail de l'Ennemi. En cela point de maximes certaines. Elles dépendent de la manière dont se conduit l'Ennemi dans son attaque, de la bonté de son Infanterie, & de la valeur de la Garnison.

Lorsque le glacis est coupé de manière, qu'au pied du glacis il est resté une coupe de terre, on peut y poser une palissade, pour obliger l'Ennemi d'ouvrir la Tranchée de plus loin, lui faire perdre plus de monde, & retarder son ouvrage; mais il faut en ce cas avoir des redoutes, & des Places d'armes fermées de palissades, pour soutenir l'Infanterie ainsi avancée, & la mettre hors d'insulte, & même des communications de ce second chemin couvert à la contrescarpe, mais qui soient enfilées, afin que l'Ennemi n'ose s'y engager.

Lorsque l'Assiégeant est près d'entamer le glacis, on peut aussi suivant le terrain, ou hazarder quelques hommes dans de petits ouvrages sur le glacis, qui enfilent les travaux des Ennemis, ou même venir au-devant de lui par Tranchée. Tous ces logemens, ou boiaux, doivent être enfilés de la Place, afin que si l'Attaquant s'en rend le maître, il n'y puisse pas demeurer sans une grande perte.

Lorsque l'Attaquant est assez avancé sur le glacis, & qu'il s'ap-

plique à bien embrasser le polygone attaqué il faut craindre qu'il n'attaque de vive force le chemin couvert. Il est de la prudence du Gouverneur de bien examiner, s'il peut soutenir cette attaque, sans hazarder trop de monde.

Les précautions à prendre de sa part, sont une double palissade en dedans du chemin couvert, avec une banquette plus élevée que celle de la contrescarpe ; des places d'armes ; des redoutes bien fermées, & palissadées avec un parapet, & les demi-lunes & bastions bien garnis de gens, pour faire un grand feu de canon & de mousqueterie, quand l'Ennemi viendra à découvert attaquer la contrescarpe.

Dans tout ceci, il faut se conduire avec beaucoup de prudence & d'ordre ; d'ordre, afin de ne pas tomber dans l'inconvenient, qui seroit perdre tout ce qui seroit dans le chemin couvert ; & de prudence, pour ne pas trop risquer, en voulant soutenir cette attaque de vive force.

En général, on peut dire que le chemin couvert ne peut gueres être soutenu contre une attaque de vive force, quand l'Ennemi se donne la patience de ne la vouloir entreprendre qu'à propos ; auquel cas, il est plus judicieux au Gouverneur, de ne laisser que peu d'hommes dans les angles de la contrescarpe, encore même en état de se retirer. Mais aussi si le terrain lui a permis, il doit par des mines, fourneaux, & fougasses, avoir disputé le glacis à l'Ennemi, autant qu'il lui aura été possible, parce que c'est du tems qu'il lui aura fait employer à se rendre maître de la contrescarpe, que dépendra la durée de la Place.

Quand j'ai dit, qu'on doit disputer les établissemens sur le glacis par des mines & des fourneaux, j'ai prétendu que cela se doit entendre d'une Place précédemment contreminée. Car de croire qu'on ait le tems de la contreminer, quand elle est attaquée, cela est bien difficile. Ainsi si la Place ne l'a pas été d'avance, ce que le Gouverneur peut faire de mieux, c'est d'avoir des fourneaux & fougasses aux angles de la contrescarpe, pour faire sauter ceux qui viennent l'en chasser, & s'y établir.

Quant à la défense d'une Place contreminée, elle ne se peut prescrire par règles. Elles consistent dans la nature du terrain contreminé, dans la quantité des poudres qu'il y a dans la Place, & qu'on peut employer à l'usage des mines & fougasses, dans la capacité de ceux qui sont chargés de ces travaux, & dans celle des Mineurs des Attaquans.

L'Ennemi étant maître de la crête du chemin couvert, par des traverses tournantes qui auront embrassé les angles, & qui seront communiquées avec les paralleles les plus voisines, on peut encore par des logemens & des traverses, l'obliger à entrer dans le chemin couvert par des galeries, & pied-à-pied, ou interrompre cet ouvrage, quelquefois de vive force, quelquefois par le feu des traverses, quelquefois par le feu qu'on peut mettre à ces galeries, quelquefois aussi, comme

Je viens de le dire, par des fougasses & fourneaux, dont l'usage est bien dangereux, quand il n'est pas fait à propos; parce que le fourneau ouvrant & renversant la terre, cet endroit ainsi ouvert devient inutile à l'Assiégé pour sa défense, & donne un moien plus facile à l'Assié-geant, de se loger sur ce terrain ainsi renversé.

Mais l'Ennemi bien établi sur la contrescarpe & dans le chemin couvert, si les fossés de la demi-lune ou du bastion, en cas qu'il se porte également à ces deux objets, sont secs, on en doit encore interrompre la descente & le passage de vive force, par des traverses & capon-nières, que l'on aura faites aux angles & aux épaules, selon qu'on l'aura jugé convenable.

Si les fossés sont pleins d'eau, on ne peut empêcher l'Ennemi de les combler, que par l'usage des mêmes eaux, en cas qu'elles soient courantes, & que par le moien des écluses l'on puisse les hausser & baisser, ou les rendre si rapides, que l'on puisse emporter les fascines qu'on y aura jettées.

Mais si l'Ennemi connoissant les eaux de la Place, ne comble les- dits fossés qu'avec des matières pesantes, il est bien difficile de l'em- pêcher de réussir; mais aussi son ouvrage est bien plus long.

Le grand feu de la Place est le moien qui retarde le moins l'Ennemi, parce qu'il faut supposer qu'il aura précédemment ruiné toutes les défenses, & tourmentera tellement les flancs par son Artille- rie & les bombes, qu'il sera bien difficile d'y tenir du monde pour interrompre son travail, sans une grande perte d'hommes, qui seront tués, ou par le feu de la Tranchée, ou par l'effet du canon & des bombes.

En tous ces cas on ne peut rien prescrire de certain, sinon que le Gouverneur ne doit rien négliger, pour obliger l'Ennemi à ne s'ap- procher de lui qu'avec de sages précautions, pour s'assurer de la réussite. Ainsi en lui disputant tout, & le réduisant à venir pied-à-pied, il prolonge le Siège, acquiert de l'honneur & de la réputation, aug- mente les pertes de l'Ennemi, & s'en fait respecter; de manière que lorsque pour terminer une entreprise qu'on lui rend aussi difficile, le Gouverneur est réduit à capituler, il est certain qu'on lui accorde toujours une capitulation honorable, parce qu'on ne veut pas ré- duire à une défense désespérée un homme, qu'on a trouvé judicieux & ferme dans toute la défense de sa Place.

Reste à dire un mot touchant l'usage du canon de la Place. Il est certain, que comme l'Attaquant a plus de terrain pour placer son ca- non, que l'Attaqué n'en peut avoir, le canon de la Place ne peut jamais résister à celui du dehors.

Ainsi je ne voudrois jamais fixer le canon de la Place. Je vou- drois au contraire le promener toutes les nuits; ouvrir de nouvelles embrasures, afin de battre l'Attaque de différentes manieres, & par là

donner tous les jours de nouvelles occupations à celui de l'Ennemi.

Enfin le Gouverneur ne doit jamais cesser de penser à tout ce qui peut retarder l'Ennemi, parce que de cela seul dépend la durée du Siège, & la beauté de la défense.

Je ne parlerai ici de la défense des brèches, & des retranchemens dans le dedans de la Place, que pour dire, qu'on doit défendre avec opiniâtreté jusqu'à un pied de terre; que quand on est forcé de l'abandonner, on doit encore tenter d'y revenir, avant que l'Ennemi y soit solidement établi; & qu'enfin un Gouverneur ne doit capituler, que quand il ne lui reste plus de terrain à défendre derrière lui, ou qu'il manque absolument des choses nécessaires à sa défense, soit en munitions, soit en vivres.

Tout ce que je viens de dire sur la défense des Places, est réduit en un seul Chapitre, au lieu que lorsque j'ai parlé de leur attaque, j'en ai fait plusieurs. La raison est, qu'il peut y avoir différentes conduites à tenir dans l'attaque, par les considérations de la construction de la Place; & que pour la défense, comme c'est une maxime certaine, que l'Attaqué est forcé de régler sa conduite sur celle de l'Attaquant, il ne peut faire que ce que le jugement & la capacité lui prescrivent pour s'opposer journellement aux progrès de l'Ennemi vers sa Place.

J'ai même parlé fort légèrement des sorties, parce que c'est encore une espèce d'action dans la défense, qui mérite une si grande attention, qu'elle ne doit jamais être exécutée, qu'après avoir bien mûrement discuté la manière de la faire, & l'utilité, ou le dommage qui peut en revenir.

Les grandes sorties faites quand l'Ennemi est encore éloigné, sont fort dangereuses, parce qu'il ne se peut presque pas qu'elles ne soient assez tôt connues, pour que l'Assiégeant se soit disposé à les recevoir, & à les ramener: action dans laquelle l'Assiégé souffre toujours une grande perte, par la confusion indispensable dans la retraite.

Les grandes sorties, lorsque l'Ennemi est au pied ou sur le glacis, sont encore fort dangereuses, parce que l'Ennemi y peut opposer le feu de toutes ses parallèles, & de toute sa Tranchée, & qu'ainsi la confusion se met dans la sortie, dès que les Troupes qui sont chargées de la faire, commencent à sortir; & cette confusion vient de la perte des hommes, qui sont tués, ou blessés, à la sortie du chemin couvert, avant que de se pouvoir former.

Les petites sorties bien ménagées peuvent être plus utiles; & c'est au Gouverneur à bien prendre le sens du terme dont je me sers, en disant qu'il faut qu'elles soient bien ménagées; c'est-à-dire qu'elles ne doivent être faites que pour deux biens; pour retarder ou troubler le travail de l'Ennemi, ou bien pour tomber sur la tête d'un

travail hazardé de l'Ennemi, & l'obliger à ne s'approcher qu'avec circonspection; ce qui allonge la défense.

Je n'approuverai jamais la conduite des Gouverneurs, qui croient se devoir ménager une capitulation, avec ce qu'on appelle fausement des marques d'honneur, que je crains fort que les fautes dans la défense, ou la Capitulation prématurée ne leur aient acquises.

Je tiens ces marques d'honneur pour véritables marques de honte, & je crois que l'Attaquant est bien plus disposé à traiter avec des marques d'honneur un Gouverneur, qui lui dispute tout son terrain avec capacité & valeur, & qu'il voit encore en disposition de lui vendre bien cher ce qu'il lui en reste, que non pas celui dont la défense a été sans capacité & sans valeur, & qui par conséquent n'aura pas mérité l'estime de l'Ennemi.

Le serment qu'un homme nouvellement pourvu d'un Gouvernement prête en France, porte en termes exprès, qu'il ne rendra pas la Place qui lui a été confiée à l'Ennemi par qui elle sera attaquée, qu'après avoir soutenu au moins trois assauts au Corps de la Place.

Ce formulaire est ancien, & avant qu'il fût en usage d'attaquer une Place avec un Artillerie aussi nombreuse, que celle que l'on porte à présent devant les Places que l'on assiège. Mais il doit au moins s'entendre, qu'un Gouverneur fera tout de son mieux pour défendre la Place; qu'il emploiera avec sagesse & capacité tous les moyens, qui lui auront été administrés par le Prince, pour une bonne défense, & qu'il ne demandera à capituler, que lorsqu'il lui sera devenu absolument impossible de garder plus long-tems sa Place, sans exposer sa Garnison à être emportée de vive force.

R E M A R Q U E S.

Il se trouve sur ce vaste sujet de la défense des Places attaquées, bien des réflexions à faire, pour l'ordre desquelles je suivrai celui que j'ai donné à ce Chapitre dans mes maximes.

Je l'ai divisé en trois. Dans la première division, je donne des règles générales à un Gouverneur, qui prévoit qu'il sera assiégé, sur toutes les attentions qui doivent précéder le Siège. Elles regardent le dehors & l'intérieur de la Place, l'usage qu'il doit faire de sa construction pour la défense, & la connoissance exacte qu'il doit avoir, de tout ce qui est renfermé dans la Place.

La seconde division contient le dispositif que le Gouverneur doit faire, tant pour ce qui regarde le service des Troupes pour la défense de la Place, le service qu'il peut tirer des habitans, que pour ce qui regarde la consommation journalière, tant des munitions de guerre, que de celles de bouche.

La troisième division y est mise sous le nom d'avertissemens, que je

donne aux Gouverneurs pour leur conduite particuliere ; afin de la rendre irréprochable. Mais comme je ne puis avoir de connoissance particuliere, sur la matiere de ce Chapitre, que des Places qui ont été attaquées par nos Ennemis, ce sera seulement sur la conduite des Gouverneurs, qui ont défendu les Places du Roi, que mes réflexions tomberont.

Je loue la conduite de M. de Calvo, Gouverneur de Mastrick, lorsque la Place fut assiégée par M. le Prince d'Orange en 1676.

Ce Gouverneur fort brave homme de sa personne, mais qui n'ayant jamais servi dans l'Infanterie, n'avoit aucune connoissance de l'attaque, ni de la défense des Places, assembla les principaux Officiers de sa Garnison ; leur déclara son ignorance pour ce qui regardoit cette opération de guerre ; leur dit de convenir entr'eux de la maniere dont la Place devoit être défendue ; de lui dire ce qu'ils seroient convenus, afin qu'il en ordonnât l'exécution ; qu'il les conjuroit de concourir avec zèle au bien du service du Roi, parce que son unique but étoit de lui conserver la Place, & qu'en un mot il ne la rendroit jamais par Capitulation aux Ennemis de son Prince.

Cette bonne volonté m'a paru si louable, & si éloignée de la présomption ordinaire de ceux qui commandent, que j'ai cru lui devoir donner ici une place glorieuse, & la proposer comme un exemple digne d'être suivi, même par les Gouverneurs les plus capables.

Défense de
Namur en
1695.

Il ne m'a pas paru, que M. le Maréchal de Boufflers eût une connoissance exacte de Namur, lorsqu'il y fut assiégé par M. le Prince d'Orange en l'année 1695, & je ne trouve point aussi, que M. le Comte de Guiscard Gouverneur de la Place, ni M. de Megrigny principal Ingénieur, connussent cette Place.

Après que l'Ennemi eut fait l'investiture de Namur, M. le Maréchal de Boufflers crut pouvoir tenir un Corps de trois mille hommes, en un lieu nommé le *Coclet*, où ce Corps n'avoit qu'un mauvais retranchement fait à la hâte devant lui ; & d'ailleurs par son éloignement, & son défaut de communication avec la Place, il n'en pouvoit tirer aucune protection, pas même des redoutes, ni d'aucun ouvrage extérieur.

Ce projet de défense parut avec raison téméraire à l'Ennemi, qui se disposa à attaquer ce mauvais retranchement de vive force, avec un Corps si considérable, qu'il l'emporta en peu de tems, & que presque tout ce qui y étoit y fut tué.

Ce premier exemple sert à apprendre à un Gouverneur, qu'il ne doit jamais tenir hors de la Place un Corps de Troupes, qui puisse être insulté, & qu'il ne doit même le tenir dans un ouvrage extérieur hors d'insulte par sa construction, mais sans communication avec la Place, qu'autant de tems, que ces Troupes y peuvent rester sans

crainte, ou d'être emportées, ou coupées dans leur retraite au Corps de la Place, ou tournées par les travaux de l'Ennemi; par la raison qu'il ne faut jamais perdre des hommes inutilement, parce que leur perte qui se passe aux yeux de toute la Garnison, lui ôte la confiance qu'elle doit avoir dans la sagesse de la conduite du Gouverneur, & lui fait penser avec justice, que dans la suite de la défense de la Place, elle pourra souvent se trouver exposée à de pareils inconvéniens par la témérité, ou le manque de capacité de son Gouverneur.

Si ce poste du Coclet avoit éloigné l'Investiture, ou protégé les redoutes, ou éloigné l'attaque de la Ville, une de ces trois raisons pouvoit y faire tenir un poste; pourvû que l'on eût pû le protéger, ou le rendre assez bon pour être approché dans les formes; parce qu'en ce cas il auroit allongé la défense de la Place. Mais il n'avoit aucune de ces trois propriétés; & par conséquent M. de Boufflers a commis une faute bien capitale dans la défense de Namur, lorsqu'il a ainsi exposé un Corps considérable au Coclet.

La seconde faute qui a été faite par rapport à la défense générale, est celle de n'avoir pas prévu, que la muraille de la Ville sur le bord de la haute Meuse n'étant point terrassée, pourroit être ouverte & détruite en peu d'heures, par le canon que l'on voïoit que l'Ennemi mettoit en batterie de l'autre côté de la Meuse, vis-à-vis de cette muraille, & de n'avoir point employé à terrasser cette muraille, ou au moins à faire au-dedans un bon fossé, les travailleurs que l'on employa inutilement à ce grand retranchement, dont j'ai parlé ci-dessus.

Cette faute a encore été capitale dans la défense de Namur, puisque lorsque l'Ennemi attaqua de vive force la contrescarpe, & même le Corps de la Place dans tout le front du polygone attaqué, il se coula aussi le long de la Meuse, qui étoit basse dans ce tems-là, & pénétra dans la Ville par cette muraille détruite, derrière laquelle il ne trouva aucun obstacle.

Ce second exemple apprendra aux Gouverneurs, qu'ils doivent continuellement méditer sur tout ce qui peut assurer leur défense, par la protection inconnue à l'Ennemi, qu'ils doivent chercher à donner aux pièces qu'ils défendent, sans être assez présomptueux pour croire, qu'ils pourront résister à une entreprise que l'Ennemi fera avec une grande supériorité, lorsqu'ils ne la pourront soutenir qu'avec les hommes destinés de front à la défense, lesquels seront toujours accablés par le grand nombre des Attaquans; & qu'ainsi ils doivent avec application & prudence, pourvoir aux flancs de ces attaques, & les soutenir par le feu des ouvrages que l'Ennemi n'a pû embrasser, ou ruiner avec son canon, ou qui lui ont été cachés.

La troisième faute considérable dans la défense de Namur, est

celle qui a été faite le jour de l'attaque générale du Château. On n'avoit pas prévu, que l'Ennemi pourroit placer un grand nombre d'Infanterie dans les greniers des maisons de la Ville, le long de la Sambre vis-à-vis du Château, & que le feu caché de cette Infanterie incommoderoit infiniment l'Infanterie, qui étoit au bas du Château dans les ouvrages, qui couvroient la porte de la Balance, & qui protégeoient le flanc de l'ouvrage de Terra-Nuova du côté de la Sambre, & le pied de la brèche au bastion du Château.

Ce manque de précaution, qui auroit au moins dû être prise par un bon blindage, qui auroit couvert cette Infanterie, l'exposa totalement au feu de celle de l'Ennemi, placée dans les toits des maisons, qui plongeoient dans les retranchemens.

Si l'on avoit eu cette attention bien aisée à imaginer, il est probable que l'Ennemi n'auroit pu parvenir à l'ouvrage de Terra-Nuova, & au pied de la brèche du bastion, sans une perte fort considérable.

On n'avoit pas même avant ce jour, songé à assurer par quelques redoutes palissadées, le haut du Camp retranché, qui n'avoit jamais été mis à sa perfection. Le feu de ces redoutes auroit encore empêché l'Ennemi d'arriver en bon ordre jusqu'à la Cassotte, & d'en insulte la contrescarpe par une attaque générale; parce qu'il auroit été indispensable à l'Ennemi d'attaquer ces redoutes, avant que de pouvoir s'avancer à la contrescarpe de la Cassotte, à cause du feu en flanc qu'il auroit eu à essuyer, & qui l'auroit trop incommodé, lorsqu'il auroit fait sa disposition pour son attaque générale sous des feux préparés.

Ce dernier exemple me suffira, pour faire connoître que Namur n'a pas été défendu avec la capacité désirable dans un Gouverneur, pour faire échouer son Ennemi dans une entreprise aussi grande, que l'étoit celle du Siège d'une Place d'une aussi vaste enceinte, dans laquelle le Roi avoit fait enfermer une puissante Garnison, & dans laquelle aussi tous les moyens pour une longue défense ne manquoient point.

Défense de
Lille en 1709.

Pour suivre la division que j'ai faite du Chapitre de la défense des Places, je parlerai à présent des fautes faites dans la défense de Lille en 1708. par rapport au sujet de cette première division.

M. le Maréchal de Boufflers Gouverneur général de la Flandre Françoise, & en particulier Gouverneur de Lille, défendoit cette Place contre les Armées des Alliés, qui en firent le Siège.

Il y avoit dans Lille une Garnison de quinze à seize mille hommes, & l'Ennemi n'attaqua cependant la Place, que par le côté de la porte de la Madelaine, devant un front de fortification de près de mille toises. Cette attaque même étoit séparée par la Deule. Ainsi l'on

Ton voit que les Ennemis s'approchoient devant le même front de la Place par deux attaques, qui n'avoient de communication entre elles, que d'un côté de la rivière à l'autre.

Ce procédé de l'Ennemi pouvoit faire penser, qu'il y auroit de la facilité à faire de puissantes sorties, sous la protection des ouvrages, soit sur un côté de cette attaque, soit sur l'autre; & que par l'effet de ces sorties on pouvoit facilement détruire l'ouvrage de plusieurs nuits en une heure de tems. Cependant les Assiégés n'ont fait de sortie qu'une fois, avec environ cinq cens hommes; ce qui n'a pas produit un grand effet.

L'Ennemi dans la conduite de son travail a fait encore une plus grande faute, dont on ne s'est point prévalu, c'est qu'à mesure qu'il s'approchoit de la Place, il cessoit d'embrasser ce grand front, de maniere qu'en arrivant au glacis, son grand front s'étoit tellement resserré, qu'il ne se présentoit plus devant la contrescarpe, que contre les deux angles saillans devant le tenaillon. Ainsi le front des Attaqués se trouvoit plus étendu que celui des Attaquans.

Puisque donc rien ne contraignoit l'Ennemi à se conduire de cette maniere, & que c'étoit volontairement, & par incapacité dans la conduite des travaux, qu'il tomboit dans cette faute essentielle, il paroïssoit raisonnable de l'en châtier. On ne l'a pourtant pas fait, quoiqu'il fût aisé de notre côté d'ouvrir nos glacis, sous la protection de la contrescarpe, & des ouvrages qui n'étoient point embrassés, & de se faire des établissemens sur le glacis, capables de tourmenter sans cesse par les flancs ce front retréci de l'attaque.

Cela est si vrai, que l'Ennemi ne s'est présenté qu'une seule fois, pour attaquer la contrescarpe de force aux deux angles saillans devant le tenaillon, où il ne parut même qu'avec quatre ou cinq cens hommes, parce qu'il n'en pouvoit faire sortir un plus grand nombre par le petit front qu'il occupoit. Ces hommes furent presque tous tués, en abordant la palissade.

Cette seule expérience devoit faire penser, qu'il étoit capital pour la défense de la Place, de prendre sur le glacis les établissemens dont je viens de parler, afin de multiplier les feux contre l'attaque, & pour s'en donner qui la vissent en flanc, avec plus d'avantage encore qu'on n'en pouvoit avoir du dedans du chemin couvert, qui n'étoit point embrassé par les travaux de l'Ennemi.

Quoique le manque de poudre ait souvent fait taire le canon de l'Ennemi pendant plusieurs jours, & par conséquent le feu des bombes, cependant je n'ai point appris, que l'on se soit servi de ce tems favorable, pour réparer les brèches pendant la nuit, & pour en déblayer le pied pendant le jour.

Il y avoit pourtant dans Lille un peuple nombreux, & affectionné;

qui auroit pû être employé à ce travail, dans le tems que l'Artillerie de l'Ennemi cessoit de tourmenter les brèches.

La Garde de l'ouvrage attaqué se faisoit même avec si peu de vigilance, qu'il n'y avoit qu'une seule sentinelle qui veillât, & que ce poste fut surpris dormant après la désertion de cette sentinelle infidèle; de maniere que l'ouvrage fut emporté sans aucune opposition de notre part. Il est pourtant bien trivial de doubler les sentinelles, par tout où il faut se reposer sur la fidélité, ou la vigilance d'un homme.

Ce qui est enfin de plus surprenant, c'est que M. de Boufflers ait capitulé pour la Ville, aussi-tôt après la perte de cette demie-lune, sans vouloir se donner encore dix ou douze jours à voir combler le fossé de la Ville aux Ennemis, qui y auroient au moins employé ce tems-là pour la largeur du fossé, la profondeur de l'eau, & la quantité de vase qui étoit au fond.

Car enfin qu'importoit à M. de Boufflers, à quoi le reste de ses munitions de Guerre & de bouche fût consommé, ou à achever de défendre la Ville, ou à une nouvelle défense de la Citadelle.

Il y avoit pourtant une raison bien essentielle pour faire durer la Ville, tout le plus de tems qu'il seroit possible; c'est que les secours étoient bien plus difficiles après la perte de la Ville, & en l'abandonnant pour se renfermer dans la Citadelle.

On donnoit même en rendant la Ville, un couvert infini à une Armée, qui en avoit grand besoin dans la saison avancée où l'on étoit, & où les pluies sont si ordinaires en Flandres, que si elles étoient survenues, dans le tems que l'Ennemi auroit encore été occupé au Siège de la Ville, il lui auroit été impossible de mener cette grande entreprise à une fin heureuse.

Après avoir discuté les Sièges de Namur & de Lille, par rapport à la premiere division du Chapitre de la défense des Places, je passerai à la seconde division, qui renferme le dispositif, qui est une partie principale, étant certain qu'une Place ne peut être judicieusement défendue, sans un dispositif bien concerté.

Je dirai donc par rapport à ce sujet, que le seul dispositif, que j'aie vu pour la défense d'une Place, & que j'aie trouvé censé & judicieux, est celui que le Marquis d'Uxelles avoit fait pour la défense de Maïence. Aussi l'ordre y a-t'il été bon jusqu'à la fin du Siège.

Celui de Bonn fait par M. le Baron d'Alsfeld a été bon, par rapport à la conservation des munitions de guerre & de bouche, malgré le bombardement général; il péchoit dans l'ordre pour le service des Troupes, & la maniere proportionnée de relever la Garde des postes du dehors, comme il a paru le jour de l'attaque générale. Ce malheur peut, à la vérité, être attribué à la blessure mortelle que reçut M. d'Alsfeld, qui le mit hors d'état de pouvoir remédier au premier

désordre, que causa cette attaque générale, dans le tems que la Garde se relevoit.

Le dispositif pour la défense de Namur m'a paru défectueux en plusieurs choses. La puissante Garnison qui y étoit, n'a point été ménagée pour la fatigue. Elle a dès le premier jour du Siège été partagée en deux, de maniere que la moitié, qui n'étoit pas de garde à l'attaque en dehors de la Place, n'avoit pas plus de repos que l'autre, parce que l'on la tenoit sur les remparts, aux postes du dedans de la Ville, & au travail. Ainsi toute la Garnison fatiguoit continuellement, & n'avoit pas un tems certain pour le repos, nécessaire au corps humain, pour le mettre en état de soutenir une fatigue de plus longue durée.

Je sçai bien que l'on me dira au sujet de Namur, que le peuple qui y étoit renfermé, n'étoit point affectionné, & qu'il auroit été fort difficile d'en tirer un grand service pour la défense de la Place. J'en conviens; mais au moins falloit-il en tirer par force le service qu'on n'en auroit pû tirer de bon gré; & ce peuple nombreux devoit être employé, aux choses, auxquelles j'ai dit dans mon dispositif qu'il doit être employé.

Le dispositif pour la défense de Lille a été encore moins judicieux; & voici en quoi il s'est trouvé contraire aux préceptes que j'ai donnés, pour faire un bon dispositif.

La fatigue dès le commencement du Siège a été trop grande pour la Garnison, qui a d'abord été partagée en deux par vingt-quatre heures. Ce tems est trop long. J'en ai dit la raison dans mes Mémoires.

La moitié des Troupes étoit dans les dehors, & l'autre moitié sur les remparts, & au travail; de sorte que contre les règles de mon dispositif, la Garnison n'a jamais eu de véritable repos, & n'a point trouvé un tems exempt de fatigue; ce que j'assure être absolument nécessaire à l'Officier & au Soldat, pour le conserver plus long-tems en santé, & en état de servir à la défense de la Place.

Le peuple de Lille étoit nombreux & affectionné. Cependant on n'en a tiré aucun service pour le soulagement de la Garnison, ni même pour la conservation de la Place.

On a dit que M. le Maréchal de Boufflers manquoit de vivres vers la fin du Siège, & même qu'il n'en avoit pû retirer dans la Citadelle une quantité suffisante, pour la Garnison qui s'y étoit renfermée. Cela est vrai; mais la faute n'en peut être attribuée qu'au mauvais ordre, & au manque d'économie dans la distribution des vivres, qui a toujours été égale; de sorte qu'on n'a point fait d'attention à diminuer la distribution, à mesure que les hommes se perdoient pour le service, soit par mort, soit par maladie. Dans la suite du Siège, on distribuoit la même quantité de subsistance à une Compagnie fort affoiblie, que celle qu'on lui avoit réglée, pendant qu'elle étoit beaucoup plus

forte. Ainsi sur les fins du Siège, on distribuoit presque le double de subsistance de plus qu'il auroit été nécessaire.

Ce désordre seul dans la distribution des vivres, auroit causé la perte de la Place, quelque bien qu'elle eût été pourvûë.

On voit donc par ce que je viens de dire, que le dispositif pour la défense de Lille a été mauvais dans toutes ses parties.

Défense de
Tournai en
1709.

Comme la prise de Tournai en 1709. a mis le comble à nos malheurs, je m'étendrai sur la conduite tenuë par M. de Surville, chargé par le Roi de la défense de cette Place, pour faire voir principalement deux choses.

La première, que les manques d'attention de M. de Chamillard, chargé encore du Secretariat de la Guerre, sont les causes les plus essentielles de la pensée de nos Ennemis de former ce Siège, par le manque presque général des approvisionnemens nécessaires pour la défense de la Place.

La seconde, que M. de Surville dans toute sa conduite a péché contre presque toutes les règles que j'ai données, pour faire un bon dispositif de défense, & encore contre la conduite particulière & attentive sur les travaux des Ennemis, pour régler sa défense sur l'attaque.

Pour entrer avec méthode dans un examen exact sur le Siège de Tournai, je commencerai par dire, que quoique la rigueur de l'hiver eût fait périr presque tous les bleds qui étoient sur la terre, cependant il auroit été aisé au Ministre de faire faire ses magasins, pour en mettre dans les Places qui pourroient être assiégées, & pour faire subsister l'Armée, s'il avoit fait son marché avec le Munitionnaire, dans le tems ordinaire que l'on prend pour faire ces marchés; c'est-à-dire, tandis que les bleds étoient encore dans le Roïaume à un prix fort bas.

C'est ce que M. de Chamillard n'a point fait. Ainsi Tournai s'est trouvé si dénué de vivres, au moins dans les magasins du Roi, qu'il n'y en avoit pas assez pour faire subsister la Garnison, lorsqu'elle s'est renfermée dans la Citadelle, où elle a été obligée de se rendre faute de pain.

Voilà donc une première faute faite par M. de Chamillard, bien capitale.

La seconde a été, en ce qu'il y avoit de sa part une pareille négligence pour les viandes salées, boissons, médicamens, & autres choses nécessaires à une longue défense.

La troisième, c'est qu'il n'y avoit point d'argent, ni pour la solde ordinaire de la Garnison, ni pour les travaux extraordinaires pendant ce Siège.

Quoique j'attribue toutes ces fautes à M. de Chamillard, parce que ces manques d'attention sont de prévoyance, & qu'il étoit encore en place, dans le tems où l'on doit pourvoir aux approvisionnemens des Places; cependant je suis obligé de dire, que depuis le tems que ce Ministre a été hors de place, jusqu'à l'Investiture de Tournai, il s'est

écoulé un tems plus considérable, que celui qui auroit été nécessaire pour mettre dans cette Place tout ce qui manquoit pour une longue défense, & pour y faire vivre une Garnison plus forte que celle qui y a été laissée. Ainsi le nouveau Ministre de la Guerre ne peut pas être excusé sur ce point.

On a aussi reproché à M. le Maréchal de Villars, d'avoir tiré de Tournai cinq Bataillons peu de jours avant que les Ennemis en fissent l'Investiture. Mais je trouve ce reproche mal fondé; car, puisque M. de Surville a mal défendu la Ville, & rendu la Citadelle faute de vivres, ces cinq Bataillons de plus, par la consommation journalière qu'ils auroient faite, n'auroient opéré autre chose, que de faire plutôt rendre la Place.

Après avoir ainsi discuté le tems qui a précédé l'Investiture, par rapport aux subsistances, il faut à présent examiner, si M. de Surville s'est conduit avec capacité & jugement, suivant les règles que j'ai données ci-dessus pour bien défendre une Place.

J'ai dit, que la première attention du Gouverneur devoit être celle, de connoître parfaitement sa Place dehors & dedans: Que la seconde étoit de faire un bon dispositif pour la défendre, tant par rapport au service des Troupes, qu'à celui qu'il pouvoit tirer des habitans; à ses vivres, aux munitions de guerre, & aux autres choses nécessaires à la défense, qu'il pouvoit trouver dans la Place, autres que celles qui étoient dans les magasins du Prince.

Examinons donc si M. de Surville a rempli tous ces devoirs, & si sa conduite a été telle, que doit l'être celle d'un Gouverneur capable, qui veut bien défendre la Place que son Prince lui a commise.

Pour commencer cet examen avec ordre, je dirai que M. de Surville n'a jamais connu l'état des eaux retenues & élevées par les écluses. S'il avoit bien sçu les niveaux des environs de la Place, & que dès le premier jour de son Investiture, ou même avant ce tems, s'il avoit été nécessaire pour assembler les eaux, il eût songé à porter dans la Place les terres élevées de la digue, qui forme le chemin de Valenciennes, au moins autant qu'il auroit été possible de le faire, & qu'il eût renforcé & élevé les écluses de la porte de Valenciennes, il est certain que l'inondation auroit surmonté ce chemin de Valenciennes, & par conséquent cette attaque n'auroit pû être formée par l'Ennemi; ou même s'il avoit fait plusieurs grandes coupures sur ce chemin, pour y faire porter les eaux à la droite, il est encore certain, que ces mêmes eaux auroient été gonflées du côté du Bastion du Luquet, & de celui d'Antoing, de sorte que non seulement il auroit ôté aux Ennemis l'attaque de la porte de Valenciennes, mais les auroit peut-être forcés à ne pouvoir former leur attaque de Marvis, qu'en se dirigeant à l'ouvrage à corne, qui est à la gauche de la porte, par rapport à la Place.

Ainsi M. de Surville, qui croïoit sa Garnison trop foible avec douze Bataillons & quatre cens Dragons, devoit avoir plus d'application qu'il n'en a eu pour la connoissance des eaux, puisque par-là il ôtoit aux Ennemis la possibilité de former trois attaques, aussi séparées qu'elles l'ont été; & par cette raison le partage de sa Garnison en quatre, qu'il a fait dès le premier jour du Siège, que la fatigue du soldat s'est trouvée extrême, auroit pû être réduite, de maniere que les Troupes auroient trouvé un tems pour le repos, qui est absolument nécessaire à l'homme, de qui l'on veut tirer une longue fatigue.

Je ne suis pas assez instruit des niveaux des eaux de Tournai, pour sçavoir précisément, si cette élévation des eaux n'auroit pas même produit des torrens d'eau dans les fossés de la Place, de l'autre côté de l'Escaut, ni si l'inondation n'auroit pas pû être portée devant tout cet espace. Si cela avoit pû être, l'Ennemi n'auroit pû attaquer Tournai, que par ce côté-ci de l'Escaut.

Par ce bon effet la défense de la Place se seroit trouvé bien plus raccourcie, & même facile pour la communication réciproque de la défense, entre les Troupes partagées aux attaques.

J'ai même une raison de me persuader ce grand effet des eaux, puisque je sçai que les Ennemis, qui veulent avoir leurs Armées plus fortes que les nôtres, & qui ne les veulent point affoiblir, par la nécessité de tenir de grosses Garnisons dans les Places qu'ils ont conquises, ont à présent inondé autour de Tournai dix lieues de pais. De maniere que dans Saint-Amand & Marchiennes sur la Scarpe, l'eau est dans les maisons, & que Condé même sur l'Escaut & la Hayne en est fort incommodé. Ce qui doit convaincre du bon usage qu'on auroit pû faire des eaux de l'Escaut, pour la défense de Tournai.

Que si l'on m'oppose le ménagement qu'on a dû avoir pour ceux, dont les biens se seroient trouvés gâtés par cette inondation, je répondrai, que cette raison ne devoit pas sembler bonne à M. de Surville, chargé de garder la Place au Roi tout le plus long-tems qu'il lui seroit possible, avec la Garnison & les moïens qui lui avoient été administrés.

Pour faire voir, que M. de Surville n'a pas mieux connu la Place en dedans qu'en dehors, examinons à présent, quelles ont été les fautes qu'il a faites contre les règles d'un bon dispositif, par rapport à la connoissance exacte qu'un Gouverneur doit avoir, de tout ce qui est renfermé dans sa Place, appartenant à ses habitans, dont il peut faire usage pour la Garnison, au défaut des magasins du Prince.

Il est certain que le Roi n'avoit pas dans Tournai assez de vivres, pour faire subsister sa Garnison pendant un Siège aussi long, que celui de cette Place devoit être, par la bonté de sa fortification. Il étoit donc de la prudence de M. de Surville, de sçavoir parfaitement ce qu'il y avoit de bleds dans la Ville, appartenans à ses habitans.

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 479

Si la douceur qu'il auroit pû employer d'abord pour parvenir à cette connoissance, lui avoit pû faire soupçonner qu'elle n'auroit pas été exactement fidèle, il falloit y employer la force, même avant le tems du Siége.

Il n'avoit pour cela, qu'à faire prendre les armes à toute la Garnison; la disposer dans les places & carrefours des ruës; tourner tout le canon & les mortiers contre la Ville même; & dans cette disposition, faire faire par des gens fidèles une visite générale de tout ce qu'il y avoit de grains chez tous les Particuliers, & dans toutes les Communautés Religieuses.

Sur cet Etat qui lui en auroit été fourni, il en auroit pris proportionnellement ce qui lui en auroit fallu, pour nourrir sa Garnison pendant quatre mois au moins; & il ne seroit pas tombé dans la nécessité de rendre la meilleure Citadelle que le Roi eût, faute d'y avoir de quoi nourrir la Garnison, qu'il y renferma après la capitulation de la Ville. Car tous les grains auroient dûs être portés sur le champ dans la Citadelle, à mesure qu'ils auroient été mis en farine par les moulins de la Ville, avant & pendant le Siége.

Au lieu de cette attention prise contre les habitans pour la subsistance de la Garnison, M. de Surville ne l'a fait vivre, dans les tems qui ont précédé le Siége, qu'au jour la journée, & que comme par aumône de la part des habitans. Il n'a même pensé à mettre des grains dans la Citadelle; que le 24. de Juillet, lorsqu'il a été sur le point de capituler pour la Ville; tems auquel ce peuple, qui se voioit au moment de changer de maître, lui a refusé des grains suffisamment pour la subsistance de la Garnison, qui alloit se renfermer dans la Citadelle, dont la durée du Siége ne pouvoit plus opérer pour les habitans de la Ville; que la désolation de leurs maisons & leur ruine.

Ce que je dis ici est si vrai, que le Journal du Siége de Tournai m'apprend, que ce n'a été que le 20. que M. de Surville a commencé à vouloir lever des grains, pour les faire porter dans la Citadelle; auquel tems il y eut une émeute du peuple, dont il y eut un Tonnelier qui criant, *on veut nous faire mourir de faim*, vint la baïonnette à la main à M. de Surville pour le tuer.

Si donc suivant mes règles pour faire un bon dispositif pour la défense d'une Place, M. de Surville avoit avant le Siége, eu une connoissance exacte de tout le grain qui étoit chez les particuliers, il auroit pû dès le premier jour de l'investiture, en prendre à chacun à proportion, la quantité qui lui auroit paru nécessaire, en donnant à chacun des particuliers auxquels il auroit pris des grains, une reconnoissance de la quantité qui lui en auroit été prise, afin de la lui faire rendre en nature, ou en argent après le Siége. C'est ainsi qu'en doit user un Gouverneur dans une nécessité, & pour une raison aussi forte que celle du service de son Prince.

Je ne m'étendrai point ici sur les autres manques d'attention pour les avoines, foin, pailles, viandes, & boissons. Il me suffira de dire, que puisque M. de Surville a négligé celles qu'il devoit avoir pour le pain, il n'est pas surprenant, qu'il n'ait pas songé à ce qui n'étoit pas d'une nécessité aussi indispensable.

* Comme je n'ai point ouï dire, qu'on ait manqué dans Tournai de quelques-unes des autres choses, qui comme je l'ai dit dans mes règles pour faire un bon dispositif, sont nécessaires pour la défense, je n'en parlerai point ici. *

Je ne puis cependant me dispenser d'ajouter une remarque, pour faire connoître, jusqu'où a été portée la négligence de la connoissance de ce qui étoit renfermé dans la Place. C'est que l'on fut obligé de prendre la paille des paillasses, pour faire des abrivents aux Soldats, qui n'étoient jamais relevés du chemin couvert ou des ouvrages, pendant qu'il y en avoit de grands greniers pleins chez les Jésuites. Mais elle appartenoit à M. de Megrigny, Gouverneur de la Citadelle, qui avoit fait promettre à ces Peres de la lui rendre dans la même quantité après le Siège, de quelque maniere qu'il tournât; de sorte qu'ils ne dirent pas qu'ils eussent cette paille, & qu'effectivement elle ne fut point employée pour le service du Roi.

J'ajouterais encore, que le jour même que la Garnison sortit de Tournai, les Ennemis y trouverent des grains, & autres choses servans à la vie; ce qui est une conviction certaine de la négligence de M. de Surville, à être informé de ce qui étoit renfermé dans sa Place.

Que si l'on vouloit me donner pour excuse, qu'il avoit craint une émeute, & même une sédition, en faisant faire cette recherche exacte; je ne la regarderai que comme mauvaise: & en voici les raisons.

Si dès qu'il est entré dans la Place, il avoit pris les connoissances, que j'ai dit dans le modèle d'un dispositif pour la bonne défense d'une Place, être d'une nécessité absolue, il est certain qu'il n'avoit aucun soulèvement à craindre de la part des habitans, parce que dans ce tems-là sa Garnison étoit en force, & que l'Armée même du Roi communiquoit avec la Place.

Ainsi on ne peut disconvenir, que ce n'ait été dans M. de Surville une négligence affreuse, de n'avoir pas pris dès ce tems-là toutes les connoissances, tant du dehors, que du dedans de sa Place. Il auroit par ces connoissances été en état de faire d'avance un dispositif judicieux, & même de l'envoyer au Roi, pour lui faire connoître précisément les moyens renfermés dans Tournai, & le mettre en état de juger par ces moyens de la durée du Siège, au moins par rapport aux subsistances. Sur quoi sa Majesté auroit pû prendre des mesures, pour y faire rester plus de Troupes, s'il y avoit eû de quoi les faire vivre un tems plus considérable.

Après

Après avoir fait voir les fautes les plus grossières de M. de Surville, sur ce qui regarde la connoissance du dehors & du dedans d'une Place, pour se préparer à une bonne défense avant l'investiture, examinons à présent, si sa conduite a été meilleure dans la défense de Tournai, depuis son investiture jusqu'à la Capitulation.

J'ai déjà parlé de ce qui pouvoit regarder l'effet des eaux de l'Escaut, pour pouvoir diminuer le nombre des attaques, ou au moins pour pouvoir obliger l'Ennemi, à les rapprocher les unes des autres; ce qui auroit tout au moins produit dans la Place le bon effet, de n'avoir pas à soutenir trois attaques aussi séparées. Je ne reprendrai donc ici mes réflexions sur la défense de Tournai, qu'en suivant à chaque jour le Journal du Siège, pour faire voir la mollesse & l'incapacité de la défense contre les trois attaques, qui ont été formées par l'Ennemi.

Le Journal du Siège dit: « Que le 27. Juin sur les dix heures du matin, on commença à voir paroître une tête de Cavalerie du côté de la porte de Lille; qu'on fut reconnoître cette tête, & qu'on ne douta pas ensuite que ce ne fût le commencement de l'investiture; qu'elle commença à se former le 28; qu'elle fut parfaite le 30; que le 1 & le 2 de Juillet furent employés à assiéger le Camp; & que ce fut ce tems-là que M. de Surville prit, pour commencer à prendre ses précautions pour la subsistance de sa Garnison, & pour mettre la Place en état. »

On voit donc par ce que je viens de rapporter du Journal du Siège copié mot à mot, que M. de Surville avant le 1 Juillet, n'avoit pas seulement pensé qu'il pût être attaqué, & n'avoit encore pris aucune précaution, ni pour la subsistance de la Garnison, ni même pour mettre la Place en état de défense.

Ainsi donc l'on doit être persuadé, que jusqu'à ce jour, M. de Surville n'avoit point pensé à former un dispositif pour sa défense, sur les connoissances exactes des moïens renfermés dans la Place.

Voïons à présent, si la connoissance de la fortification lui avoit acquis celle des attaques, que les Ennemis pouvoient former; & quelle a été sa conduite pour s'y opposer, ou au moins pour en ralentir la vivacité.

Depuis ce jour jusqu'au 7. à minuit, je ne trouve encore dans le Journal aucune disposition intérieure faite par M. de Surville, que celle d'avoir fait brûler, le 3, les Fauxbourgs des portes de Lille & de Valenciennes. Je vois seulement, que l'on étoit dans la Place dans une si parfaite ignorance des lieux des attaques des Ennemis, & qu'on avoit la nuit si peu de gens dehors aux écoutes, qu'il y avoit plus d'une heure, que les Ennemis travailloient à ouvrir la terre à leurs trois attaques, avant qu'on en fût informé.

Après quoi M. de Surville ordonna que l'on fit grand feu, selon toutes les apparences, sans aucune connoissance pour la direction de ce feu, puisque je ne vois point que l'on ait fait sortir personne, pour reconnoître le terrain que les Ennemis embrassoient, pour diriger ce grand feu que l'on avoit ordonné. Aussi le Journal m'apprend-t-il, que le travail des Ennemis ne fut reconnu que le 8. au matin, qu'il se trouva aux trois attaques, poussé à quatre-vingt toises des angles saillans des chemins couverts.

Est-il pardonnable à un homme qui commande dans une Place, de se laisser ainsi dérober l'ouverture d'un travail à trois différentes attaques? de n'avoir point été averti par les gens mis sur les clochers les plus élevés, des lieux où se faisoient les dépôts des fascines, pour juger par-là des attaques? & de n'avoir pas, dès qu'il fut nuit, mis assez de gens sûrs dehors aux écoutes, pour être averti de la marche des Troupes, vers les lieux destinés à y ouvrir la Tranchée, afin d'avertir la contrescarpe de ce qui se passoit pour la direction du feu, dès que ce travail commençoit, ou que les gens qui devoient le soutenir s'avançoient? Cependant aucune de ces précautions triviales n'a été prise, & ce n'a été qu'à minuit, que l'on a été averti que la Tranchée étoit ouverte à trois attaques.

Le Journal m'avertit aussi, que ce n'a été que le 8. au matin, que M. de Surville a commencé à faire la disposition pour le service des Troupes aux trois attaques, qu'il a partagé les douze Bataillons en quatre Brigades, gardant les quatre cens Dragons qu'il avoit pour un Corps de réserve.

De ce partage en quatre Brigades, pour répondre à trois attaques, je n'en conçois pas la raison. Si le Journal disoit, que cette quatrième Brigade étoit destinée pour soulager les trois autres, afin que le soldat eût eu une quatrième nuit de repos franc, ou qu'au moins pendant cette quatrième nuit, il n'eût eu de fatigue que celle de la Garde du dedans de la Place, pour éviter les inconvéniens d'une grosse Bourgeoisie, de la fidélité de laquelle on auroit pû douter, je trouverois à cette disposition un ordre raisonnable. Mais je vois, que cette quatrième Brigade fut séparée sur les remparts à portée des trois attaques, pour être portée où il seroit nécessaire, sans qu'elle ait servi à relever effectivement une Garde entière. Ainsi dès le premier jour la fatigue a été sans relâche pour les Troupes des attaques; ce qu'il n'est pas raisonnables d'exiger des forces du même homme.

Depuis le 8. jusqu'au 14. je ne vois de la part de l'Ennemi que la conduite ordinaire, pour avancer les travaux vers la Place, & pour placer une nombreuse Artillerie; & je ne vois de notre part pendant tout ce tems-là, que deux petites sorties de vingt Grenadiers, qui firent abandonner la tête du travail qui se faisoit à la demi-sap-

pe, sans que ces Grenadiers aient trouvé aucune Troupe sur le ventre, pour protéger le travail contre les petites sorties.

En quoi l'Ennemi me paroît avoir aussi manqué de précaution ; & cette connoissance devoit porter à rendre plus fréquentes ces petites sorties, puisqu'elles étoient si heureuses, que les Grenadiers rapportoient les gabions posés le long de la sappe, qui n'étoient pas encore remplis.

Le quatorze au matin, on reconnut à l'attaque de Sept-Fontaines, que l'Ennemi y avoit avancé un petit boïau. Cela se dit dans le *Journal* sans une grande attention, parce qu'apparemment on ne fit pas une sérieuse réflexion sur ce travail, que l'on verra dans la suite avoir été d'une grande conséquence, puisque le repos dans lequel on laissa ce boïau hazardé, assura l'Ennemi de la moleste de notre défense, & lui fit prendre le parti de s'avancer au Bastion Blandinois, entre les ouvrages à corne de Sept-Fontaines & de la porte de Lille, avant que d'être le maître de l'ouvrage à corne de Sept-Fontaines, & sans songer seulement à celui de la porte de Lille, comme je le ferai remarquer dans la suite.

Ledit jour quatorze à minuit, l'on s'aperçut que l'Ennemi se disposoit à attaquer l'avant-chemin couvert de la porte de Valenciennes. Cet ouvrage n'avoit été commencé, que depuis l'investiture de la Place. Aussi n'étoit-il pas en état de résister, & il fut abandonné par ordre avant que d'être attaqué ; mais le feu du chemin couvert fut si grand, que l'Ennemi fut forcé d'abandonner son logement, & l'on s'y rétablit, au moins jusqu'au quinze au soir, qu'on jugea qu'il n'étoit plus soutenable.

Comme j'ai déjà parlé de cet avant-chemin couvert, dans mes réflexions sur l'usage que l'on pouvoit faire des eaux de l'Escaut, principalement pour éviter cette attaque de la porte de Valenciennes, en coupant au moins ce chemin en plusieurs endroits, pour verser les eaux à la droite du chemin, je ne parlerai pas davantage ici de cet ouvrage, sinon pour dire, que cette attaque a été une suite de la première faute, de n'avoir pas songé d'assez bonne heure à élever les écluses, pour augmenter les inondations.

Cette faute attira le seize un travail inutile, & qui augmenta encore la fatigue de la Garnison, puisque le *Journal* ne m'apprend pas, que les habitans de Tournai aient été employés à soulager la Garnison dans aucune de ses fatigues ; ce qui est contre les règles que j'ai données dans mon dispositif, afin de ne donner aux Troupes que la fatigue périlleuse de la défense, & de faire faire par les habitans, tout ce qui peut procurer à la Garnison du repos, ou du relâche.

Ce travail a été le retranchement, que M. de Surville fit commencer le seize, depuis le rempart du Corps de la Place près des moulins, jusqu'au chemin couvert de la Citadelle ; travail qui n'auroit

pas été nécessaire, si par l'usage des eaux de l'Escaut, on avoit évité cette attaque de la porte de Valenciennes.

J'ai dit ci-dessus, que le boïau hazardé à l'attaque de Sept-Fontaines, auquel on n'avoit pas fait une attention sérieuse, étoit pourtant d'une grande conséquence. Elle parut le dix-sept, lors que M. de Surville ayant fait retirer les Troupes, qui étoient le long du chemin couvert de la tête de l'ouvrage à corne de Sept-Fontaines, & n'en occupant plus que les Places d'Armes, les Ennemis se logerent sans aucune opposition, sur un des angles du chemin couvert de cet ouvrage.

On dit que c'étoit faute de Troupes, que M. de Surville prit ce parti. Mais ne seroit-ce point plutôt faute d'avoir sçu se servir judicieusement de la quantité de Troupes qu'il avoit?

Il ne s'est pas crû en état de soutenir ce chemin couvert de vive force? Ne seroit-ce point parce qu'il n'avoit pas préparé ce chemin couvert, par une double palissade avec une bonne banquette? Je suis persuadé que s'il avoit eu cette attention, il auroit pû se soutenir, au moins une première fois, & qu'il auroit pû sans crainte d'y être forcé, faire périr à cette attaque un grand nombre des Ennemis, & les obliger à venir à lui avec plus de circonspection qu'ils n'y sont venus; ce qui auroit allongé sa défense.

On voit que cette même nuit, l'Ennemi attaqua de vive force la muraille palissadée, qui étoit entre le chemin couvert de l'attaque de Valenciennes, & l'avant-chemin couvert qui avoit été abandonné, mais qu'il y perdit beaucoup de monde, & ne put réussir. La raison en est, que le front qui se défendoit étoit plus étendu, que le front qui attaquoit.

Si cet axiome avoit été mis en usage à l'attaque de Sept-Fontaines, l'Ennemi ne s'y seroit pas conduit comme il a fait, & comme je vais le faire voir, dans la discussion de ce qui s'est passé à cette attaque la nuit du 17. au 18.

Ce fut cette nuit du 17. au 18, que le Journal du Siège dit: Que les Ennemis se logerent sur l'angle du chemin couvert devant le bastion Blandinois, qui comme je l'ai déjà remarqué, est entre les deux ouvrages à corne de Sept-Fontaines & de Lille. Dans ce tems-là ils n'avoient pas encore battu en brèche l'ouvrage à corne de Sept-Fontaines; après s'être logés sur un angle du chemin couvert de Sept-Fontaines, ils s'étoient conduits par une double sappe au bastion Blandinois, entre ces deux ouvrages.

Je n'imagine pas qu'il se puisse rien ajouter à la moleste, ou à l'incapacité d'une pareille défense, & qu'il y ait aucun exemple, qu'une conduite pareille dans une attaque, ait été soufferte par un homme chargé de la défense d'une Place. A quoi M. de Surville a-t'il pendant tout

DU MARQUIS DE FEUQUIERE. 485

Le Siège occupé ces quatre cens Dragons, qu'il gardoit en réserve, & cette quatrième Brigade, qu'il avoit étendue sur les remparts ? & d'où vient qu'on ne dit pas, qu'on ait fait une seule sortie sur un ouvrage aussi hazardeusement conduit, que celui de cette double sappe, devant un front aussi considérable que celui de la Place, entre les deux ouvrages à corne, & entre deux flancs comme ceux de ces ouvrages ? Une défense pareille n'est pas pardonnable.

On voit même par le Journal, que le logement du chemin couvert à l'angle devant le bastion Blandinois, étoit fait avant cette double sappe, pour y communiquer ; ce qui est encore un nouveau sujet d'étonnement. Car comme je l'ai déjà dit, on a toujours laissé paisiblement faire aux Ennemis tout ce qu'ils ont voulu à l'attaque de Sept-Fontaines, quoique ce fût la plus difficile à conduire, pour peu qu'on eût voulu s'y opposer ; & je ne vois de sorties qu'à l'attaque de Valenciennes, qui même ont toutes fort bien réussi, & quelques petites à l'attaque de Marvis.

Enfin le 22, quand on eut laissé bien établir les Ennemis sur le bord du fossé du Blandinois, on s'avisa de mettre cinq ou six pieds d'eau dans le fossé.

Si la défense jusqu'à ce tems-là avoit été judicieuse, c'étoit un nouvel obstacle que l'on auroit fait trouver à l'Ennemi ; mais il étoit trop tard, pour penser à rien, qui pût retarder la prise de cette Place par cette attaque, & je ne vois dans le Journal aucune attention de de la part de M. de Surville, que pour l'attaque de Valenciennes, qu'il auroit pû se dispenser de prendre, s'il avoit sçu faire usage des eaux de l'Escaut.

Le 23, les Ennemis étendirent une parallèle sur leur gauche à l'attaque de Valenciennes.

Le jugement que nos Ingénieurs firent de cet ouvrage fut, qu'ils se trouvoient encore trop éloignés, pour commencer à chercher nos contremines de la Citadelle, & qu'ils ne vouloient par cette parallèle, qui étoit la seconde, que prendre des établissemens, pour assurer leurs travaux sous terre.

C'étoit bien mal juger de l'objet de ce travail. On avoit vu quelques nuits avant celle-là, que l'Ennemi avoit fait une parallèle sur la droite de cette attaque, jusqu'au bord de l'inondation. Il n'ignoroit pas, que M. de Surville avoit fait faire un grand Retranchement intérieur. Il ne trouvoit d'obstacle qu'à cette attaque, & il se préparoit par ces parallèles un front de feu, pour opposer à celui de la porte de Valenciennes & du Retranchement, lorsqu'il feroit attaquer de vive force la brèche de Valenciennes.

Le Journal m'instruit ensuite, que ce n'a été que le 25. que les Ennemis ont fait la descente du fossé, au demi bastion de la gauche

de Sept-Fontaines, & au bastion Blandinois. Ainsi l'on voit que jusqu'à ce jour là, cette attaque du Blandinois avoit continué à être en repos, entre les deux ouvrages à corne : mollesse, ou incapacité qui me surprendra toujours, & que je ne puis cesser de faire remarquer, pour qu'on ne tombe pas dans un pareil accident dans la suite, pour la défense d'une Place. Car il est certain, que cette attaque du Blandinois a continuellement été exposée, & n'a pû trouver de sûreté, que dans la certitude de la mollesse de la défense.

Pour preuve de ce que j'ai dit, du jugement faux que nos Ingénieurs avoient fait, de la seconde parallele que Ennemis avoient faite à la gauche de leur attaque de Valenciennes, c'est qu'ils en attaquèrent le chemin couvert de vive force la nuit du 26, & qu'ils en furent repoussés trois fois, sans le pouvoir forcer, mais qu'ils se logèrent pourtant dans les débris du réduit de la porte.

Je ne comprends pas bien cette disposition dans la fortification de la Place; car par le récit du Journal, il semble que le réduit étoit dehors du chemin couvert; ce qui est contre les règles de l'art de fortifier. Il faut pourtant que cela soit ainsi; car le même Journal marque, que la nuit du 26 au 27, les Ennemis perfectionnerent ce logement, & s'étendirent à la sappe à droite & à gauche le long de la palissade.

Cette même nuit les Ennemis prirent d'assaut le bastion Blandinois, où il n'y avoit que cent hommes, & ensuite l'ouvrage à corne de Sept-Fontaines, où ils ne pûrent pourtant se loger qu'au haut de la brèche, à cause du feu que nos Troupes leur firent de la demi-lune de la porte.

Voici encore un nouveau sujet de surprise, de voir attaquer & prendre ce bastion Blandinois, attaché à la Place, & protégé des deux ouvrages à corne de Sept-Fontaines & de Lille, avant que les Ennemis fussent maîtres de l'ouvrage à corne de Sept-Fontaines, & sans avoir seulement pensé à l'ouvrage à corne de Lille.

La nuit du 27 au 28. fut employée par les Ennemis, à se mettre en disposition le 28. au matin, d'attaquer de vive force les brèches des trois attaques; ce qui aiant été reconnu par M. de Surville, il assembla le Conseil de Guerre, où toutes les voix furent pour battre la chamade.

Je n'en suis point surpris; car il est certain que la Place ne pouvoit plus tenir. Mais aussi n'est-il pas moins certain, que le peu de tems que Tournai a tenu, ne peut être attribué qu'à la mollesse & à l'incapacité de la défense.

Mes réflexions sur le Siège de la Citadelle de Tournai seront fort courtes. Il me suffira de dire, qu'elle a commencé à être attaquée la nuit du 29. au 30. de Juillet, & qu'elle s'est rendue le premier Septembre, seulement faute de vivres.

Ainsi donc cette Citadelle, la meilleure de l'Europe, par la difficulté & la longueur de son attaque, parce qu'elle est entièrement contreminée par tout le circuit des glacis & des ouvrages, qui auroit dû durer au moins quatre mois, si la Garnison qui y avoit été renfermée, avoit eu de quoi y vivre ce tems-là, a été perdue pour le Roi au bout de trente jours, manque de pain, même en le ménageant; faute capitale dans le Ministre de la Guerre, mais qui doit être aussi éternellement reprochée à M. de Surville, pour son manque d'attention à sçavoir la quantité de grains qui étoit renfermée dans la Place, autre que celui qui étoit au Roi, comme je l'ai dit ci-dessus.

J'ai mis sous le nom d'avertissemens ce qui regarde la troisième division de ce Chapitre. Je propose aux Gouverneurs d'avoir un journal du Siège, qui soit connu de ceux qui doivent avoir une connoissance journalière de l'état de la Place.

Je ne sçai point de Gouverneur, qui ait eu ce journal de la manière dont je le propose; & je crains bien que ce ne soit, parce qu'ils ne se sont point sentis irréprochables dans leur conduite, tant par rapport à la défense régulière de la Place, qu'à la consommation de l'argent du Roi, qu'ils ont faite dans les Sièges.

Quant à moi, je tiens qu'un Gouverneur qui a envie de bien défendre sa Place, & qui préfère le service de son Prince, & sa gloire personnelle, à un intérêt sordide & indigne d'un galand homme, en doit user de la manière dont je l'ai proposé. C'est ainsi que je me serois conduit dans un Siège, si le Roi m'avoit choisi pour défendre une de ses Places; & c'est un avertissement que je donne à mon fils, en cas que dans la suite des tems, il se trouve chargé de la défense d'une Place.

C'est ainsi qu'un Gouverneur peut rendre sa conduite irréprochable, & mettre son Prince en état de récompenser avec justice ceux qui l'auront mérité, par les services qu'ils auront rendus, & qui se trouveront unanimement certifiés par ce Journal.

Je n'ai point de réflexion particulière à faire, sur ce qui regarde la régularité & l'opiniâtreté d'un Gouverneur, à défendre toutes les pièces attaquées de sa Place.

Je ne puis rien dire sur ce sujet, qui puisse servir de réflexion générale; sinon que les attentions du Gouverneur doivent être sans relâche, pour disputer à son Ennemi le terrain extérieur de sa Place, & ensuite les ouvrages, en quoi seul peut résider la beauté & la durée de la défense.

CHAPITRE CIII.

Des Quartiers de Fourages.

Les Quartiers des Fourages se prennent à la fin de la Campagne, lorsque les opérations sont finies, & que les hommes & les chevaux ont besoin de repos & de couvert.

Ils se prennent pour soulager le Prince de la solde & des fourages; & gagner les Quartiers d'hiver. On les prend, autant qu'il est possible, sur le Pais ennemi, ou au moins sur la frontiere de son propre Pais. De quelque maniere que ce soit, ce doit toujours être en sûreté pour les Quartiers, & commodité pour les subsistances.

Les sûretés sont plus ou moins grandes, suivant le voisinage, & l'éloignement de l'Ennemi, ou de ses Places. Il faut toujours tâcher de les prendre à couvert de quelque riviere, bons ruisseaux, ou grands défilés. On doit toujours les disposer de maniere que l'Armée y soit comme en bataille, c'est-à-dire, que les Villages de la tête des Quartiers contiennent les Troupes de la premiere ligne, & ceux qui sont reculés la seconde ligne.

Il faut avoir un terrain reconnu, pour se mettre en bataille à la tête des Quartiers, & ordonner que chaque Commandant de Quartier reconnoisse, & se fasse un chemin commode, pour se porter sur le champ de bataille.

Si l'on n'a point pû couvrir l'Armée, il faut mettre des Gardes à la tête de chaque Quartier; accommoder les lieux par des barricades; mêler de l'Infanterie avec de la Cavalerie; & enfin prendre toutes les précautions requises, pour que l'Ennemi ne puisse réussir à l'enlèvement d'aucun des Quartiers. Il faut aussi se communiquer entre les Quartiers, pour la sûreté reciproque.

Si l'Armée dans ses Quartiers est couverte, on doit placer tout le plus d'Infanterie qu'il se pourra dans la premiere ligne, parce qu'elle est plus propre à garder les passages & défilés, que la Cavalerie, & qu'elle pourra se porter plus promptement sur le champ de bataille, en cas que l'Armée ennemie s'avancât en Corps, pour faire lever ces Quartiers.

Le Quartier général doit être, autant qu'il se peut, au centre & entre les deux lignes, afin qu'il soit en sûreté; chaque Quartier y doit avoir une Ordonnance. Les Officiers Généraux doivent être dans les Quartiers, suivant leur place sur l'ordre de bataille. Ces Quartiers sont de plus ou de moins de durée, selon que les affaires le requièrent: on ne peut sur cela donner aucune règle certaine.

Ce qui est seulement à observer en général, c'est de ne point souffrir de dégât des fourages; de faire faire dans les Quartiers des inventaires exacts de la quantité de grains qui y sont, & d'en faire une répartition égale & juste pour la Cavalerie, afin qu'elle en ait toute également; & pour que les particuliers n'en abusent & ne les vendent pas; le but de ces Quartiers n'étant que pour rétablir la Cavalerie des fatigues de la Campagne, & la faire rentrer en bon état dans ses Quartiers d'Hiver, après la séparation de l'Armée ennemie, ou lorsque la saison ne permet plus d'exécuter aucune entreprise.

CHAPITRE

CHAPITRE CIV.

Des Quartiers d'Été, ou de Rafrâichissement.

LA méthode de donner aux Armées des Quartiers d'Été, ne se pratique que dans les païs où les chaleurs sont excessives, comme en Espagne & en Italie. C'est pour cela que dans tout ce que j'ai dit, je n'ai point parlé des Quartiers d'Été.

On partage dans ces païs la durée des Campagnes en deux. On les ouvre de meilleure heure que dans les autres païs, où nous avons coutume de faire la guerre, parce que l'hiver y finissant plutôt, la Campagne fournit plutôt de la subsistance à la Cavalerie.

On termine les opérations de cette première Campagne à la mi-Juillet, ou au commencement du mois d'Août, suivant que les années sont plus ou moins chaudes; & l'on se remet en action dans les premiers jours de Septembre. Pendant ce tems de repos, on donne le couvert aux hommes & aux chevaux.

Mais ces Quartiers doivent toujours être pris avec les mêmes attentions, & les mêmes sûretés pour leur tranquillité, que ceux des fourrages, dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent. Ainsi je renvoie pour ce sujet à ce que j'en ai dit, n'ayant rien à y ajouter, sinon qu'il faut pour ces Quartiers d'Été avoir beaucoup d'attention à la salubrité, & à la commodité des eaux, nécessaires dans ce tems-là.

CHAPITRE CV.

Des Quartiers d'Hiver.

LA mauvaise saison mettant les Armées hors d'état de tenir la Campagne, on les met dans les Quartiers d'Hiver, lesquels se prennent suivant le succès de la Campagne, ou sur le païs ennemi, ou sur le païs du Prince.

Quand c'est sur le païs ennemi, il faut tâcher que ce soit dans des lieux fermés. Il faut même les mettre hors d'insulte, & en état de tenir assez long-tems, en cas d'attaque, pour être secourus par l'assemblée des autres Quartiers.

Comme l'Infanterie n'a pas besoin de tant de couvert que la Cavalerie, ni même de tant de fourrages, il faut la mettre ensemble, le plus qu'il se peut avec commodité, & dans les lieux où la quantité de fourrage soit proportionnée au besoin.

Il ne faut point mettre d'Infanterie sans quelque Cavalerie, pour les occurrences du dehors, ni de la Cavalerie seule, parce que l'Infan-

terie est nécessaire pour la garde du dedans des Quartiers.

Comme ces Quartiers d'Hiver ainsi pris sur le pais ennemi marquent la supériorité, il ne faut point dégarnir l'Armée de ses Généraux, qui doivent demeurer dans leurs Quartiers désignés, & veiller à leur conservation, dont les Troupes sont à leurs ordres, rendant compte au Général de tout ce qui s'y passe.

Le Général prendra son Quartier dans le lieu le plus commode, pour être à portée de tous les autres. Voilà ce qui regarde le service.

Ce qui regarde la subsistance & le rétablissement des Troupes, se fait en deux manieres. La subsistance se prend par des répartitions, tant sur les lieux, où sont logées les Troupes, que sur le plat pais de la dépendance de ces lieux, & sur le pais ennemi voisin des Quartiers, qui est en contribution.

Cette subsistance est en nature, ou en argent. Celle qui est en nature, sont les logemens, les grains, le fourage, la paille, les lits, les menus ustenciles, comme bois, chandelle, & autres. Celle qui est en argent, est l'ustencile qui se leve pour le rétablissement des Troupes dans le pais du Prince, & dont il soulage ses coffres, quand il la peut tirer du Pais ennemi; ce qui se fait par un Traité avec le pais.

Le traitement particulier que les lieux font avec les Troupes, en considération du maintien du bon ordre, est plus ou moins considérable, suivant l'abondance du pais.

Le plat pais est ordinairement plus chargé de subsistances en nature, que les lieux où sont les Troupes, comme ceux-ci le sont plus que le plat pais de ce qui se fournit en argent, soit pour l'ustencile, soit pour le traitement, soit pour le coucher du Soldat & du Cavalier.

Dans tout ce qui vient d'être dit, il faut établir une règle, qui pour la consommation en nature, & pour la levée d'argent, soit proportionnée & mesurée sur le tems, que l'on doit passer dans les Quartiers d'Hiver, parce que les dissipations, ou les levées trop fortes, ôteroient à l'Armée le moien de rester dans ces Quartiers le tems qu'il faut qu'elles y demeurent, & feroient désertir les habitans du pais, s'ils étoient chargés outre mesure. Ainsi il est de la prudence du Général, & de l'Intendant sous ses ordres, de prendre de bonne heure une connoissance assez exacte du pais, pour ne le charger que proportionnement à ses forces, afin que les Quartiers puissent durer par une levée égale, jusqu'au tems de l'ouverture de la Campagne.

Dans les Quartiers qui se prennent chez le Prince, tout y est réglé & mesuré, tant pour les subsistances en nature, que pour celles en argent.

Celles qui se fournissent en nature, sont toujours égales, & par rations, & se distribuent régulièrement par des gens préposés dans chaque lieu.

Celles qui se distribuent en argent, sont plus ou moins fortes, suivant les besoins du plus ou du moins de dépense qu'il faut que les

Officiers fassent , pour rétablir leurs Troupes. Comme ces Etats se font par le Prince même , sur le compte que le Général lui rend de l'état de l'Armée, il est inutile d'en parler ici.

Il reste seulement à dire , à l'égard des Quartiers d'Hiver pris dans le pais du Prince , que l'Infanterie doit toujours être distribuée dans les Places frontières, & dans les Villes qui en sont voisines, afin qu'elle ait moins de chemin à faire pour rentrer en Campagne ; & que de la Cavalerie , on n'en doit laisser dans les Places frontières , que ce que l'on en juge nécessaire pour le service, & les occurrences pendant l'Hiver. Le reste doit être reparté dans le pais en arrière, suivant les commodités pour une consommation égale des fourages ; mais pourtant , autant qu'il se peut , il faut mettre cette Cavalerie dans les Villes & lieux fermés , afin d'éviter les désordres dans la consommation des fourages, & l'avidité de l'Officier pour le traitement particulier, sous prétexte du maintien de la discipline.

Tout ce qu'on pourroit dire de plus sur les Quartiers d'Hiver , se trouve toujours réglé par des Ordonnances , qui s'envoient aux Troupes. Ainsi il est inutile d'en parler.

R E M A R Q U E S.

J'ai fait voir dans mes maximes la maniere de prendre des Quartiers d'Hiver, soit dans le pais du Prince , soit dans le pais ennemi. Ici mes réflexions ne tomberont que sur les Quartiers d'Hiver, que j'ai vû prendre sur le pais ennemi.

L'Hiver de 1672. à 1673. M. le Maréchal de Turenne prit ses Quartiers d'Hiver en Westphalie, sur le pais de M. l'Electeur de Brandebourg, après avoir obligé ce Prince à repasser le Wezer, comme je l'ai dit ailleurs. Voici quelles furent les attentions de M. de Turenne, pour la sûreté des Quartiers occupés par l'Armée.

Tous ceux de la tête , du côté du Wezer , étoient dans des Villes fermées, & il y avoit de la Cavalerie & de l'Infanterie. Le plat-pais de la dépendance de ces Villes étoit partagé aux Troupes , qui étoient en Quartier dans les Villes , tant pour la fourniture de la subsistance en nature, que pour le traitement en argent ; & toutes les Troupes de la première ligne de l'Armée , étoient dans les Quartiers de la tête.

Celles de la seconde ligne de l'Armée, qui se trouvoit plus proche de Lipstat, Place de M. de Brandebourg , & dans laquelle ce Prince avoit une assez forte garnison, étoient dans la même disposition que celles de la première ligne , à la réserve qu'elles prenoient pour leur sûreté , des attentions particulières contre le garnison de Lipstat.

Outre ces précautions , M. de Turenne avoit encore pris celle, de reconnoître un champ de bataille à la tête des Quartiers de la première ligne , où étoit le rendez-vous général de tous les Quartiers de l'Armée, qui chacun en leur particulier avoient reconnu des chemins,

pour se porter en diligence, & sans confusion, sur le terrain reconnu, pour combattre l'Ennemi, en cas que pendant la durée du Quartier d'Hiver dans le país, il eût tenté de repasser le Wezer, pour entreprendre sur les Quartiers, qui par ces sages précautions furent toujours paisibles.

L'Hiver de 1678. à 1679. après la Paix de Nimégue, l'Armée du Roi prit ses Quartiers d'Hiver dans le país de Cleves, sur les Espagnols le long de la Meuse, & dans le país de Liége.

M. l'Electeur de Brandebourg n'avoit point signé au Traité de Nimégue, pour la restitution des Etats de la Couronne de Suède en Allemagne, que ce Prince avoit conquis dans le cours de cette Guerre; & le Roi par un article de ce Traité, s'étoit réservé la faculté de forcer M. de Brandebourg à cette restitution.

Pour cela, il falloit que l'Armée destinée à cette expédition, hivernât à portée d'y marcher. Ainsi les Espagnols, ni les Hollandois, ne s'opposèrent pas à ce que l'Armée du Roi prit ses Quartiers, comme je viens de le dire. Ils furent par cette raison si paisibles, qu'il y avoit des Troupes logées dans les Villages du plat-país.

L'Hiver de 1688. à 1689. après la prise de Philisbourg & des Places du Palatinat, le Roi fit hiverner une partie de son Armée en-deçà du Rhin, & l'autre le long du Neckre. Ceux-là ne furent pas paisibles, & furent levés à la fin de Janvier, non qu'il y eût aucune bonne raison pour les lever, mais par la seule faute de M. de Montclar, qui commandoit sur toute cette frontière.

Les Troupes du Roi occupoient tout le cours du Neckre depuis Tübinghen jusqu'à Mannheim, & par conséquent le país situé entre le Neckre & le Rhin, à la réserve de la seule Ville de Stoukart, résidence des Ducs de Wirtemberg, où sa Majesté, par considération pour ce Prince, n'avoit pas voulu que l'on mit des Troupes.

La garnison Impériale de Philisbourg, après la prise de cette Place, s'étoit retirée à Ulm; & c'étoit en quoi consistoit ce que l'Empereur avoit de Troupes en-deçà de l'Autriche & de la Bohême.

Les Cercles de Suabe & de Franconie avoient fort peu de Troupes chez eux. Elles étoient toutes occupées en Hongrie, où elles commençoient seulement à se mettre en marche, pour revenir dans l'Empire. Enfin il n'y avoit pas à soixante lieux de nos Quartiers de Corps assez considérable, pour oser se mettre à portée de les inquiéter.

Cependant sur de faux avis de l'approche d'un gros Corps de Troupes, M. de Montclar leva si promptement tous ses Quartiers en-delà du Rhin, que ce fut plutôt une fuite honteuse d'une Armée; qu'une levée de Quartiers faite avec ordre.

Cet exemple de Quartiers d'Hiver pris avec des établissemens solides, & abandonnés sans raison, servira à faire connoître, que le Prince ne doit charger d'un commandement de cette nature qu'un

CHAPITRE CVI.

Des Contributions.

LA Guerre seroit bien onéreuse au Prince, s'il falloit qu'elle se fit entièrement à ses dépens. Sa précaution peut bien lui faire craindre, & l'engager à prendre des mesures justes avec ses finances, pour ne point manquer d'argent; mais il y en a aussi de très-raisonnables à prendre avec son Général, pour l'épargne & l'augmentation de ses fonds. Ces mesures sont les Contributions. Il y en a deux sortes: celles qui se tirent en subsistances, ou commodités, & celles qui se tirent en argent.

Celles qui se tirent en commodités, ou subsistances, sont les grains de toute espèce, les fourages, les viandes, les voitures, tant par eau que par terre, les bois de toute espèce, les Pionniers, le traitement particulier des Troupes dans les Quartiers d'Hiver, & leurs logemens.

Il faut avant que de faire aucunes levées, avoir un Etat juste du païs qu'on veut imposer, afin de rendre l'imposition la plus équitable, & la moins onéreuse qu'il se peut. Il seroit, par exemple, injuste de demander des bois aux lieux, qui n'ont que des grains ou des prairies; des chariots aux païs, qui sont leurs voitures par eau. Il faut même que toutes ces espèces de levées aient des prétextes, qui en adoucissent la charge au peuple.

Celle des bleds ne se doit faire, que sur le païs qui aura paisiblement fait sa récolte, & comme par forme de reconnaissance de la tranquillité dont il a jouï, par le bon ordre & la discipline de l'Armée. Son utilité est de remplir les magasins des Places.

Celle des avoines & autres grains pour la nourriture des chevaux, outre ces mêmes prétextes, doit avoir celui du bon ordre, qui consume infiniment moins un païs, que de l'abandonner à l'avidité des Officiers & Cavaliers, si on les laissoit les maîtres d'enlever les grains indifféremment où ils les trouveroient, & sans ordre ni règle.

Celle des fourages est de même. Il faut seulement observer, que cette imposition doit être faite en tems commode, pour les voiturier dans les lieux, où l'on a résolu de les faire consommer par les Troupes.

Celle de viandes ne doit se faire s'il est possible, que sur le païs où l'on ne peut faire hiverner les Troupes, afin qu'elle ne porte pas de disette dans celui, où seront les Quartiers d'hiver. Le prétexte en doit être celui de la discipline, difficile à conserver lorsque l'Armée manque de viande; & le profit du Prince est la diminution de la nourriture, qu'il en fait à ses Troupes.

Les voitures, tant par terre que par eau, s'exigent, ou pour remplir les magasins de munitions de Guerre & de bouche faits dans les

derrières ; ou pour la conduite de la grosse Artillerie , & des munitions devant une Place assiégée , ou pour le transport des malades & des blessés , ou pour l'apport des matériaux destinés à des travaux.

Les impositions de bois se font , ou pour des palissades , ou pour la construction des cazernes & écuries , ou pour le chauffage des Troupes pendant l'hiver.

On assemble des Pionniers , ou pour fortifier des postes destinés à hiverner des Troupes , ou pour faire promptement des lignes de circonvallation autour d'une Place assiégée , ou pour la réparation des chemins , & ouverture des défilés , ou pour la construction des lignes , que l'on fait pour couvrir un país , & l'exempter des contributions , ou pour combler les travaux faits devant une Place qui aura été prise.

L'ustensile pour les Troupes prise sur le país ennemi , se tire de deux manières. Les lieux où elles hivernent effectivement ne la doivent point fournir , autant qu'il se peut , que dans les commodités , que le soldat trouve dans la maison de son hôte , supposé qu'il n'y ait , ni ne puisse y avoir de cazernes dans ce lieu. Mais en cas qu'il y ait des cazernes , il faut que la contribution en argent soit compensée avec ces commodités , & par conséquent moindre que celle qui se lève sur le plat país , ou dans les Villes , où il n'y a point de Troupes logées.

La contribution en argent doit s'étendre le plus loin qu'il est possible.

On l'établit de deux manières ; volontairement sur le país à portée des Places , & des lieux destinés pour les Quartiers d'hiver ; par force , soit par l'Armée même pendant qu'elle est avancée , soit par les gros Partis qui en sont détachés , pour pénétrer dans le país qu'on veut soumettre à la contribution.

Elle s'établit même derrière les Places ennemies & les rivières , par la terreur ; soit par des incendiaires déguisés , qui sement des billets ; soit par les différentes manières dont on peut faire passer les rivières à de petits Partis , qui doivent s'attacher , ou à enlever quelques personnes considérables du país , ou à brûler une grosse habitation.

En général , il doit être tenu des Etats de toutes les espèces de contributions qui se lèvent , & le Prince doit avoir une attention bien grande sur les gens qu'il en charge , parce qu'il n'est que trop ordinaire , qu'ils en abusent pour leur profit particulier.

R E M A R Q U E S.

La réflexion générale à faire sur ce sujet , est de dire , que lorsque les contributions ne sont pas judicieusement établies & demandées , on peut presque toujours s'assurer , que l'intérêt particulier de ceux qui les imposent , ou reçoivent , prévaut sur l'intérêt du Prince , parce que c'est dans cette confusion , que l'on trouve aisément à faire des profits illicites ; auquel cas le Prince ne peut trop rigoureusement punir ceux , à qui l'esprit d'avarice a pu faire commettre de pareilles fautes.

J'ai dit que l'on imposoit deux sortes de contributions ; l'une en nature ; l'autre en argent. Voici quelles sont les friponneries, qui se peuvent commettre dans l'imposition, & la levée des contributions en nature.

On demandera, par exemple, vingt mille palissades en un lieu qui n'en pourra commodément fournir que dix mille. Les habitans surchargés viendront représenter l'impossibilité de faire cette fourniture. On traitera en argent avec eux du prix de ces dix mille palissades, dont on ne tiendra pas de compte au Roi, parce que dans l'imposition totale des palissades dont on a besoin, on se sera réglé pour leur nombre, en faisant la répartition générale. L'on aura peut-être même demandé des palissades à des Communautés fort éloignées, & dont la voiture leur seroit onéreuse. On traitera encore de ces voitures en argent ; ainsi des autres répartitions de contributions en nature.

Voici quelles sont les friponneries les plus cachées, qui se font sur les contributions en argent. On aura, par exemple, demandé des contributions en argent à un pais éloigné, & il sera depuis cette demande survenu des difficultés, pour contraindre les peuples au paiement de cette contribution. On se servira du prétexte de ces difficultés, pour passer ce pais en non valeur dans un Etat de Recette, quoique l'on ait trouvé le moien d'être païé d'une partie, ou peut-être même du tout, par la terreur que l'on aura fait donner à ce pais par des incendiaires secrets, que l'on paie grasement.

Que si pour mieux couvrir sa friponnerie, l'on tient compte d'une partie de ce qu'on a touché, l'on passe pour être d'une exacte fidélité, quoique l'on fasse un profit fort considérable.

Voici encore d'autres friponneries, qui se commettent sur les retardemens dans les paiemens de ce à quoi a on été imposé. On demandera, par exemple, la contribution en argent dans le tems de la récolte, ou dans celui que l'on laboure, ou sème. Dans ces tems-là le peuple est trop occupé, pour pouvoir aller dans les Villes vendre ses denrées, pour avoir de l'argent ; il demande du tems pour paier, & on lui fait acheter ce tems.

Je pourrois rapporter presque autant d'exemples de ce que je viens de dire, que j'ai vû faire d'imposition. Mais ces citations ne feroient rien à mon sujet. Ainsi je n'en parlerai pas, & me contenterai d'avertir les gens fidèles, qui sont chargés des commandemens du Prince, & à qui il aura confié cette conduite, de veiller avec une grande exactitude sur ceux, auxquels ces contributions auront été commises, par le Prince ou par eux-mêmes, & en cas de contravention, les dénoncer & en demander la punition.

Comme j'ai dit ci-dessus, que le Prince avoit des mesures raisonnables à prendre avec son Général, pour soulager ses finances dans le cours d'une Guerre, & pour faire tomber une partie de la dépense sur les Etats des Puissances, contre lesquelles il est en Guerre, je crois devoir parler ici des attentions, qui ont été prises ou négligées sur cette

matiere, & faire voir, que dans cette dernière Guerre qui dure encore, l'incapacité, ou la négligence du Ministre, sont en partie cause qu'elle est si onéreuse à soutenir, que les Finances du Roi s'en trouvent épuisées, & l'Etat entier aux abois.

La Guerre qui a commencé en 1701. étoit purement auxiliaire pour le Roi, qui donnoit au nouveau Roi d'Espagne Philippe V. toutes ses Troupes pour le maintenir sur son trône, contre les prétentions injustes de la Maison d'Autriche Allemande, & ses Alliés.

La première Armée qui fut formée, fut celle d'Italie, où Philippe V. possédoit le Roïaume de Naples & celui de Sicile, le Duché de Milan, les Places maritimes de Toscane, & la Sardaigne. Les deux Couronnes avoient pour Alliés le Duc de Savoie, celui de Mantouë, & celui de Parme.

Le Pape, le grand Duc, les Républiques de Venise, de Gennes, & de Luques, le Duc de Modène, & les Feudataires paroissoient vouloir être neutres, & ne prendre aucune part dans cette Guerre.

Pourquoi donc n'avoir pas tiré de ces Puissances des contributions en argent, capables de fournir à la solde de nos Armées, ou du moins aux dépenses extraordinaires, sous le prétexte que leur neutralité apparente, étoit plutôt une marque de leur bonne volonté pour nos Ennemis, qu'un desir sincère de conserver leur repos?

M. le Prince Eugène encore au pied des Alpes ne nous a-t'il pas montré, qu'il ne conduisoit l'Armée de l'Empereur en Italie, que dans le dessein qu'elle y subsistât, & qu'elle fût payée aux dépens des Puissances, qui affectoient la neutralité à notre égard?

Cet exemple ne devoit-il pas nous suffire, pour faire de même, & ne nous étoit-il pas plus aisé de le faire, qu'à M. le Prince Eugène?

Cependant nos Armées ont toujours été entièrement payées de l'argent envoyé de France, même avec une si grande négligence pour les intérêts du Roi, qu'on lui a fait paier jusqu'à 72. pour cent de change, de l'argent qu'il envoioit en Italie, pendant que M. le Prince Eugène faisoit non seulement paier son Armée à ces Puissances neutres, mais même en envoioit à l'Empereur, parce qu'il en avoit de reste.

Ce seul exemple du bon usage des contributions fait par nos Ennemis, & de notre négligence, n'a-t'il pas produit des effets assez funestes à la France, pour convaincre de la vérité de mes Maximes, sur les attentions que le Prince qui veut faire la Guerre, doit faire avoir à son Ministre & à son Général, pour en diminuer, autant qu'il est possible, la dépense sur ses Finances, & la faire retomber sur ses Ennemis, ou sur les Princes neutres, qui n'ont point voulu prendre de parti dans la Guerre?

F I N.



T A B L E

DES MATIERES CONTENUES DANS ces Mémoires.

A

A <i>Idee de Camp. De leurs fonctions,</i>	page 51.
<i>Allemagne (Princes d') leur Politique,</i>	38.
<i>Allemands. Economie des Troupes Allemandes dans la consommation des Fourages,</i>	209.
<i>Des Vivres,</i>	211.
<i>Des Places à l'Allemande,</i>	392.
<i>Almanza. Bataille d'Almanza en 1707.</i>	365.
<i>Altenheim. Bataille d'Altenheim en 1675.</i>	299.
<i>Anglois. Motifs qui engagerent ces Peuples à se déclarer contre la France, en faveur de l'Empereur, après la mort de Charles II. Roi d'Espagne,</i>	7. 20. 25.
<i>Raisons qui les porterent à déclarer la Guerre à la Hollande en 1665.</i>	23.
<i>En 1672.</i>	26.
<i>A la France en 1668. Ibid. En 1688. Ibid. Guerre Civile des Anglois sous le règne de Charles I.</i>	123.
<i>Anjou (M. le Duc d') appelé à la Couronné d'Espagne à la mort de Charles II.</i>	6. 20.
<i>Anne (la Reine)</i>	25.
<i>Armées. De l'assemblée des Armées,</i>	174.
<i>Fautes faites en France par rapport à cette matière en 1667.</i>	177.
<i>En 1690. Ibid. En 1701.</i>	178.
<i>Des Surprises d'une Armée entière,</i>	261.
<i>Surprise de l'Armée de M. de Créqui à Consrubrick,</i>	262.
<i>De l'Armée du Duc de Saxe-Eisenac sur le Rhin, Ibid. De l'attaque d'une Armée retranchée,</i>	264.
<i>Artillerie. Des fonctions du Commandant de l'Artillerie,</i>	54.
<i>Asfeld (le Baron d') sa conduite au Siège de Bonn en 1689.</i>	452.
<i>Assauts. Des Assauts,</i>	446.
<i>Assaut soutenu par le Bacha de Neukausel en 1683.</i>	447.
<i>Par le Bacha de Bude, Ibid. Par le Maréchal de Boufflers au Château de Namur,</i>	448.
<i>Attaque. De l'attaque d'une Armée retranchée,</i>	264.
<i>De l'attaque des Lignes qui couvrent un pais,</i>	268.
<i>Attaque des Lignes de la Meuse & du Demer,</i>	273.
<i>De l'attaque des Lignes de Circonvallation,</i>	277.
<i>Attaque des Lignes d'Arras par les Maréchaux de Turenne, de la Ferté, & d'Hocquincourt,</i>	279.
<i>Des Lignes des Turcs devant Vienne, Ibid. Des Lignes de Turin,</i>	280.
<i>Des différentes manières d'attaquer les Places,</i>	376.
<i>Attaque du Camp retranché de Schalemberg sous Donnawert,</i>	391.
<i>Du Rocher des Quatre-dents,</i>	393.
<i>De l'attaque,</i>	404.
<i>De l'attaque des ouvrages extérieurs,</i>	423.
<i>Attaque des Demi-Lunes de Lille en 1667.</i>	428.
<i>D'une demi-Lune au Siège de Mastrick en 1673.</i>	429.
<i>De l'ouvrage à Corne de Bouchain en 1676. Ibid. De l'attaque des Contrescarpes & Chemins-couverts,</i>	431.
<i>Attaque de la Contrescarpe de Mastrick,</i>	433.
<i>De celle de Maïence, Ibid. De celle de Lille,</i>	434.
<i>Autriche. Etat de la Maison d'Autriche avant la paix de Ryswick,</i>	5.
<i>Ses prétentions sur la Monarchie d'Espagne à la mort de Charles II.</i>	6.
<i>De ses desseins ambitieux,</i>	33.

B.

B <i>Ade (le Prince de) judicieuse conduite de ce Prince dans la Campagne de 1673. en</i>	
<i>Allemagne,</i>	156.
<i>Bagages. Des Bagages de l'Armée,</i>	80.
<i>Des enlèvemens de bagages,</i>	254.
<i>Enlèvement</i>	R 15

T A B L E

des bagages de M. de Turenne au Siège d'Arras, 255. Des bagages des Ennemis à Seneff, 256. Des bagages de l'Armée du Roi à Ramillies,	<i>Ibid.</i>
Barbesieux (M. de) Il est fait Secrétaire d'Etat, 18. Sa mort,	19.
Barcelone. Siège de cette Place,	406.
Batailles. Des Batailles, 282. Bataille d'Einzheim en 1674. 294. D'Altenheim en 1675. 299. De Consfarbrick dans la même année, 304. De Cassel en 1677. 306. De Saint Denys en 1678. 309. De Fleurus en 1690. 311. De Staffarde dans la même année, 313. De Steinkerque en 1692. 316. De Nerwinde en 1693. 321. De la Marfaille dans la même année, 326. De Luzara en 1702. 336. De Fridlinghen dans la même année, 339. De Spire en 1703. 342. D'Hochstet en 1704. 343. De Cassano en 1706. 356. De Ramillies dans la même année, 359. De Castiglione dans la même année, 364. D'Almanza en 1707. 365. De Malplaquet en 1709.	366.
Batteries. Des Batteries de Canon & de Mortiers, 418. Des Batteries à ricochet,	419.
Usage des Mortiers, <i>Ibid.</i> Des Carcasses, <i>Ibid.</i> Des boulets rouges,	<i>Ibid.</i>
Bavière. (l'Electeur de) Fautes faites par ce Prince dans la Campagne de 1691. 137. 143. Dans celle de 1704. 138. Il investit Namur en 1695. 168. Il est battu à Hochstet, 343.	42.
Bellefond (le Maréchal de) Origine de son élévation,	42.
Berwick (le Maréchal de) il bat les Ennemis à Almanza en 1707.	365.
Blocus. Des Blocus, 377. Blocus de Mons en 1678. 378. Usage des Blocus en Hongrie, 379.	233.
Bodengrave. Entreprise de Bodengrave en 1672.	233.
Boufflers (le Maréchal de) 45. 117. Sa conduite dans la Campagne de 1695. 167. A la défense de Namur dans la même année, 442. A la défense de Lille en 1708. 472.	294.
Bourbonville (le Prince de) il est battu à Einzheim en 1674.	294.
Brandebourg (l'Electeur de) raisons qui l'engagerent à se déclarer contre la France dans la Guerre de 1672. 14. Il prend Bonn en 1689. 116. Il est chassé de la Westphalie par M. de Turenne en 1672. 248. Il est battu en 1674. à Mulhausen & à Colmar, 296. Il introduit l'usage des boulets rouges,	419.
Brèches. Des Brèches,	441.
Bretesche (M. de la) il surprend Loo en 1676.	225.
Brigadiers. De leurs fonctions,	51.
Brissack. Camp retranché sous cette Place en 1677.	389.
Bulonde (M. de) sa conduite au Siège de Coni en 1691.	421.

C.

Calcinato. Combat de Calcinato en 1706.	354.
Calvo (M. de) sa conduite au Siège de Mastrick en 1676.	470.
Campagnes de 1673. 110. De 1674. 111. De 1675. 112. De 1676. 113. De 1677. <i>Ibid.</i> De 1678. 115. De 1689. <i>Ibid.</i> De 1690. 117. Campagne de Piémont en 1692. 132. 149. En 1705. <i>Ibid.</i> En 1708. 130. En 1691. 142. Campagne d'Allemagne de 1692. 146. De 1693. en Flandres, 151. En Piémont, 158. De 1694. en Flandres, 164. De 1695.	165.
Camps. Des Campemens, 192. Camp de M. de Turenne à Marle en 1674. 197. Près de la Renchen en 1675. <i>Ibid.</i> De M. l'Administrateur de Wirtemberg à Entzwahinghen en 1692. 198. Du Prince d'Orange à Nerwinde en 1693. 199. De M. le Duc d'Orléans en Catalogne, 201. Des Camps retranchés sous les Places, 386. Camp retranché sous Utrecht en 1672. 289. Sous Brissack en 1677. <i>Ibid.</i> Sous Liège en 1693. 390. Sous Namur en 1692. <i>Ibid.</i> Sous Mastrick, <i>ibid.</i> Camp retranché de Schalemberg sous Donnawert, 391.	391.
Capitulation. Des Capitulations, 448. Des Capitulations accordées aux Places de Flandres dans la Guerre de 1667. 450. Aux Places des Hollandois dans celle de 1672. <i>Ibid.</i> A M. du Pas au Siège de Naerden en 1673. 451. A M. de Chamilli au Siège de Grave en 1674. <i>Ibid.</i> A M. du Fay au Siège de Philisbourg en 1676. 452. Au Marquis d'Uxelles au Siège de Maïence en 1689. <i>Ibid.</i> Au Baron d'Asfeld au Siège de Bonn dans la même année, <i>Ibid.</i> Capitulation de Dixmude en 1695. 453. Capitulation accordée au Duc de Saxe-Eisenac en 1677. 455. Aux Troupes Françaises après la Bataille d'Hochstet,	456.

DES MATIÈRES.

<i>Carpi.</i> Combat de Carpi en 1701.	320.
<i>Cassano.</i> Bataille de Cassano en 1706.	356.
<i>Cassel.</i> Bataille de Cassel en 1677.	306.
<i>Castiglione.</i> Bataille de Castiglione en 1706.	364.
<i>Catalogne.</i> Révolte de la Catalogne dans la Guerre de 1701.	125.
<i>Catinat</i> (le Maréchal de) sa Campagne de Piémont en 1690. 118. En 1692. 132. 149. En 1701. 138. En 1691. 142. En 1693. 158. Fautes faites par ce Général en 1690. dans la manière d'assembler son armée, 177. En 1701. 178. Il manque Viellane en 1691. 239. Il défait le Duc de Savoie à Staffarde en 1690. 313. A la Marsaille en 1693. 326. Il est battu à Carpi en 1701.	329.
<i>Cavalerie.</i> Des fonctions du Maréchal des Logis de la Cavalerie, 53. Des fonctions du Commandant,	55.
<i>Cazal</i> avec sa citadelle remis à la France par le Duc de Mantoue,	16.
<i>Chamillard</i> (M. de) le Roi lui donne les Finances, 19. Il est fait Secrétaire d'Etat de la Guerre. <i>Ibid.</i> Son caractère, 44. Fautes faites par ce Ministre en 1709.	476.
<i>Chamilly</i> (M. de) sa conduite à la défense de Grave en 1674.	451.
<i>Charlemont</i> saisi sur les Espagnols après la paix de Nimègue,	16.
<i>Charleroi.</i> Siège de cette Place en 1693.	404. 425.
<i>Charles II.</i> Roi d'Espagne. Sa mort, 8. 20. Il appelle la Maison de France à sa succession, <i>Ibid.</i>	12. 24. 26.
<i>Charles II.</i> Roi d'Angleterre, 10. Motifs qui l'engagerent à déclarer la Guerre à la Hollande en 1672.	32.
<i>Charles XI.</i> Roi de Suède. Il déclare la Guerre à l'Electeur de Brandebourg,	32.
<i>Charles XII.</i> Roi de Suède. Il déclare la guerre au Roi Auguste, 32. Il force ce Prince à quitter la Pologne, où il établit un autre Roi, <i>Ibid.</i> Il tourne ses armes contre le Czar, <i>Ibid.</i> Il perd la Bataille de Pultowa, 33. Il se réfugie dans les Etats du Turc. <i>Ibid.</i>	334.
<i>Chiari.</i> Combat de Chiari en 1701.	426.
<i>Cohorn</i> (M. de) Sa conduite au Siège de Namur en 1695	17.
<i>Colbert</i> (M. de) intérêts de ce Ministre dans la Guerre de 1672. 16. Sa mort,	296.
<i>Colmar</i> Combat de Colmar en 1674.	13.
<i>Cologne</i> (l'Electeur de) raisons qui l'engagerent à déclarer la Guerre à la Hollande en 1672.	219.
<i>Combats.</i> Des Combats particuliers, 218. Combat de Saint Jean-des-Choux en 1676. 219. De Woerden en 1672. 288. De Seneff en 1674. 291. De Sintzheim dans la même année, 293. De Mulhausen & de Colmar dans la même année, 296. De Walcourt en 1689. 311. De Leuze en 1691. 315. Du Spireback en 1692. 320. De Carpi en 1701. 329. De Chiari dans la même année, 334. Du Crostolo en 1702. 336. D'Ekeren en 1705. 354. De Calcinato en 1706. <i>Ibid.</i> D'Oudenarde en 1708.	365.
<i>Commissaires.</i> Des fonctions des Commissaires des Guerres,	59.
<i>Condé</i> (M. le Prince de) il va commander en Allemagne après la mort de M. de Turénne, 112. Il oblige Montecuculli à lever le Siège de Haguenau, <i>Ibid.</i> Sa conduite en Flandre dans la Campagne de 1674. 134. Marche de ce Prince dans la même Campagne, 188. Il bat le Prince d'Orange à Seneff dans la même année, 291. Il l'oblige à lever le Siège d'Oudenarde,	398.
<i>Coni.</i> Mauvaise conduite tenuë au Siège de cette Place en 1691.	421.
<i>Confarbrick.</i> Bataille de Confarbrick en 1675.	304.
<i>Contributions.</i> Des Contributions, 493. Fautes faites par la France par rapport à cette matière dans la Guerre de 1701.	496.
<i>Convois.</i> Des Convois, 210. Des convois des Ennemis devant Lille en 1708. 212. 245. Des enlèvemens de Convois, 243. Convoi enlevé par Montecuculli en 1673.	244.
<i>Crémone.</i> Surprise de Crémone en 1703.	227.
<i>Crenan</i> (le Marquis de) sa conduite à la surprise de Crémone, 230. Il est blessé à mort,	231.
<i>Créqui</i> (le Maréchal de) origine de son élévation, 42. Sa conduite dans la Campagne de 1675. 112. 135. Dans celle de 1677. 114. Marches de ce Général dans cette Campagne, 189.	Rrr ij

T A B L E

Il est surpris à Conſarbrick '262. Il ſurprend l'Armée du Duc de Saxe-Eiſenac dans une	304.
Iſle du Rhin, <i>Ibid.</i> Il eſt battu à Conſarbrick en 1675.	229.
Créqui (le Marquis de) il commande en Italie en 1705.	336.
Croſtolo. Combat du Croſtolo en 1702.	

D.

D <i>Annemarch.</i> Des Guerres de ce Roïaume contre la Suède,	31.
<i>Dannemarch</i> (le Prince Georges de) mari de la Reine Anne, 25. Son caractère,	<i>Ibid.</i>
Déſenſe. De la déſenſe des Places attaquées, 458. Déſenſe de Namur en 1695.	470.
De Lille en 1708. 472. De Tournai en 1709.	476.
Denys (Bataille de Saint) en 1678.	309.
Dilinghen. Surpriſe du pont de Dilinghen en 1688.	249.
Dinant ſaiſi par la France après la paix de Nimègue,	16.
Directeurs. Des fonctions des Directeurs Généraux de l'Infanterie & de la Cavallerie,	57.
Discipline. De la Discipline militaire,	62.
Dragons. Des fonctions du Major Général des Dragons, 53. Des fonctions du Com-	
mandant des Dragons, 56. De ces Troupes,	64.
Duc (M. le Grand.)	10.
Duras (le Maréchal de) il va commander en Allemagne en 1675. 112. En 1689.	115.
Il laiſſe prendre Maïence & Bonn,	116.

E.

E <i>Inzheim.</i> Bataille d'Inzheim en 1674.	294.
<i>Eiſenac</i> (le Duc de Saxe) 113. 114. Il eſt surpris avec ſon Armée dans une Iſle du Rhin,	1264.
262. 455. Camp de ce Prince proche de Bâle en 1677.	354.
Ekeren. Combat d'Ekeren en 1705.	267.
Embuſcades. Des Embuſcades,	
Empereur. Raiſons qui engagèrent ce Prince à ſe déclarer contre la France dans la Guer-	123.
re de 1672. 13. Il reſuſe d'accepter le Traité de Partage, 8. 20. Droits préten-	7.
dus de ce Prince ſur les Etats de la Monarchie d'Eſpagne en Italie, 109. Sa con-	237.
duite envers les Troupes Françoises envoïées à ſon ſecours contre les Turcs, 121. Sa	266.
conduite dans la révolte de Hongrie,	
Empire. Motifs qui portèrent le Corps de l'Empire à ſe déclarer contre la France,	22.
après la mort de Charles II. Roi d'Eſpagne,	81.
Entzuvahingen. Surpriſe de ce Poſte en 1689.	227.
Eſcarmouches. Des Eſcarmouches,	
Eſpagnols. Raiſons qui engagerent cette nation à ſe déclarer contre la France dans la	22.
Guerre de 1672. 13. 21. Dans celle de 1688.	81.
Eſpions. Des Eſpions,	
Eugène (le Prince) il ſurprend Crémone en 1703. 227. Il paſſe l'Eſcaut à Berkeim en	403.
1708. 251. Il force les Lignes de Turin en 1706. 280. Il couvre le Siège de Lille	
en 1708. <i>Ibid.</i> Il bat M. de Catinat à Carpi en 1704. 329. M. de Villeroi à Chiari	6.
dans la même année, 334. Sa conduite à la journée de Luzara en 1702. 336. Il dé-	
fait l'Armée du Roi à Hochſtet en 1704. 343. Sa conduite à la journée de Caſſano en	
1706. 356. Il bat notre Armée à Malplaquet en 1709. 366. Sa conduite à l'attaque	
des Lignes de Turin, 400. Au Siège de Lille,	
Europe. Diſtinction des Etats de l'Europe, 4. Etat de l'Europe avant la paix de Riſwick,	
<i>Ibid.</i> A la mort de Charles II. Roi d'Eſpagne,	

F.

F <i>Ay</i> (M. du) ſa conduite à la déſenſe de Philisbourg en 1676.	452.
Feuillade (le Maréchal de la) origine de ſon élévation, 45. Fautes faites par ce Gé-	

DES MATIERES.

- général** dans la Campagne de 1706. 139. Il est forcé dans ses Lignes de Turin, 280.
 Sa conduite au Siège de cette Place, 383. 401.
Feuquier (le Marquis de) Dessin & division de ses Mémoires, 1. Il surprend Savillan en 1691. 226. Kreilsheim en 1688. 234. Neubourg sur Lentz en 1689. 235. Entzwahingen dans la même année, 237. Le Château d'Orbaslan en 1690. 238. Luzerne dans la même année, 239. Il se rend maître de la Ville de Veillane, 240. Il surprend le pont de Dillinghen, 249. Il ne peut empêcher les Impériaux de passer le Rhin à Santhoven en 1692. 250. Sa conduite au Combat du Spireback, 320. A la Bataille de Nerwinde, 324. Il force le Rocher des Quatre-dents en 1690. 393. Sa conduite à l'attaque de l'ouvrage à corne de Bouchain en 1676. 429. Il se rend Maître de Deynse en 1695. 454.
Fleurus. Bataille de Fleurus en 1690. 311.
Fourages. Des Fourages, 204. De la paille, 208. Du bois, 209. Economie des Allemands dans la consommation des Fourages, *Ibid.* Des Quartiers de Fourages, 487.
Fourageurs. Des enlèvemens de Fourageurs & de Pâtisseurs, 246.
France. Etat de la Maison de France avant la paix de Riswick, 5. Elle est appelée à la succession de la Monarchie d'Espagne à la mort de Charles II. 6. Elle accepte le Traité de Partage, 8. Entreprises de la France depuis la paix de Nimégue, 16. Des Guerres de secours entreprises par cette Couronne, 121. En faveur des Hollandois, *Ibid.* De l'Eleveur de Maience, *Ibid.* De l'Empereur contre les Turcs, *Ibid.* Des Vénitiens aussi contre les Turcs, 122. De ses Guerres Civiles, 123.
Fridlinghen. Bataille de Fridlinghen en 1702. 339.

G.

- G** **And.** Surprise de Gand en 1678. 226.
Gardes. Des Gardes, 203. Des enlèvemens de Gardes, 253. De la garde ordinaire des Places, 456.
Généraux. Du soin du Prince à former des Généraux, 40. Des qualités qu'ils doivent avoir, 47.
Glacis. Des logemens sur le Glacis, 410.
Godolphin (Milord) son caractère, 25.
Guerres. Origine de la Guerre de 1667. 12. De celle de 1672. *Ibid.* Raïsons qui l'empêcherent de finir trois mois après sa déclaration, 14. Raïsons qui la terminerent en 1678. par la paix de Nimégue, 16. Origine de celle de 1688. *Ibid.* Raïsons qui la terminerent en 1697. par la Paix de Riswick, 19. Origine de celle de 1701. *Ibid.* 22. Des différentes espèces de Guerres, 83. De la Guerre défensive, *Ibid.* De l'Offensive, 87. De la Guerre entre Puissances égales, 93. De la Guerre de Secours, *Ibid.* De la Guerre Civile, 94. Fautes faites par la France dans la Guerre offensive de 1667. 96. Dans celle de 1672. 98. Dans celle de 1688. 100. Dans la Guerre défensive de 1701. 103. Guerres de secours entreprises par la France, 121. De ses Guerres Civiles, 123. Guerre Civile des Anglois sous le règne de Charles Premier. *Ibid.* Des dispositions & projets de Guerre, 126. Fautes faites par la France dans les dispositions pour la Guerre de 1667. 127. Pour celle de 1672. *Ibid.* Pour celle de 1688. 128.
Guides. Des fonctions du Capitaine des Guides, 61. Des Guides, 81.

H.

- H** **Aguenau**. Levée du Siège de Haguenau par Montecuculli, 112. Investiture de cette Place en 1705. 381.
Hesse (le Landgrave de) faute faite par ce Prince dans sa Campagne d'Allemagne de 1692. 147. Il est battu à Castiglione en 1706. par M. de Medavi, 364.
Hochster. Bataille d'Hochster en 1704. 343.
Hollandois. Motifs qui les engagerent à se déclarer contre la France, en faveur de l'Empereur, après la mort de Charles II. Roi d'Espagne, 6. 20. 39. Auteurs de la Triple-

T A B L E

Alliance, 11. 28. Origine & progrès de leur République, 27. Origine de leurs démêlés avec l'Evêque de Munster, 28. Motifs qui les engagerent à favoriser l'usurpation du Prince d'Orange, 29. A se déclarer contre la France dans la Guerre de 1688. *Ibid.* *Hongrie*. De la révolte de ce Roiaume contre l'Empereur, 123. Usage des Blocus en Hongrie, 379.
Hôpitaux. Des Hôpitaux de l'Armée, 77.
Humieres (le Maréchal d') origine de son élévation, 42. Il commande l'Armée du Roi en Flandres, 43. 115. Sa conduite à la Bataille de Cassel, 306. Il est battu à Walcourt en 1689. 311.

I.

J *Acques II.* Roi d'Angleterre. Raïsons qui lui firent perdre cette couronne, 24.
Jean (Saint Jean-des-Choux) Combat de Saint Jean-des-Choux en 1676. 219.
Infanterie Des fonctions du Major Général de l'Infanterie, 53.
Inspecteurs. Des fonctions des Inspecteurs, 57.
Intendant. Des fonctions de l'Intendant de l'Armée, 58.
Investiture. Des Investitures, 380. Investiture de Haguenau en 1705. 381. De Turin en 1706. 383.
Joseph-Ignace Empereur. Son Caractère, 36.
Iffel. Passage de l'Iffel en 1672. 245.
Italie (Princes d') leur Politique, 38.

K.

K *Reilsheim*. Surprise de ce Poste en 1688. 234.

L.

L *Apara* (M. de) sa conduite au Siège de Barcelone, 406. Au Siège de Coni, 421.
Leopold I. Empereur. Son caractère, 34. De la guerre qu'il fit aux Turcs en 1663. *Ibid.* Il travaille indirectement à former la Triple-Alliance, *Ibid.* Motifs qui l'engagerent à déclarer la Guerre à la France en 1673. *Ibid.* De sa guerre contre les Turcs en 1683. 35. Sa conduite depuis 1688. jusqu'en 1698. *Ibid.*
Leuze. Combat de Leuze en 1691. 315.
Liège. Camp retranché sous Liège en 1693. 390.
Lieutenans Généraux. De leurs fonctions, 48.
Lignes. De l'attaque des Lignes qui couvrent un pais, 268. Des Lignes de Courtrai, 271. Des Lignes de la Lys & d'Yprès, *Ibid.* De la Hayne & de la Sambre, 272. De la Meuse & de la Senroye, *Ibid.* De Weisseembourg & de Haguenau, *Ibid.* De la Meuse & du Demer, 273. De la Scarpe & de l'Escaut en 1709. *Ibid.* Des Lignes de Valenciennes, 275. Des Lignes construites par le Prince de Bade au commencement de la Guerre de 1701. 276. De l'attaque des Lignes de circonvallation, 277. Attaque des Lignes d'Arras, 279. Des Lignes des Turcs devant Vienne, *Ibid.* Des Lignes de Turin en 1706. 280. Des Lignes de circonvallation & contrevallation, 396. Des Lignes du Prince d'Orange devant Oudenarde, 398. Des Lignes des Turcs devant Vienne, 400. Des Lignes de Turin, 401.
Lille Des convois des Ennemis devant Lille en 1708. 212. 245. Siège de cette Place, 409. 422.
Loo. Surprise de Loo en 1676. 225.
Lorges (le Maréchal de) Il va commander en Allemagne en 1690. 117. Fautes faites par ce Général dans la Campagne de 1692. 138. 146. Il bat & prend prisonnier M. l'Administrateur de Wirtemberg, 148. Sa conduite dans sa Campagne d'Allemagne de 1693. 156. Dans la journée d'Altenheim en 1675. 299.
Lorraine (le Duc de) 9. Sa Campagne d'Allemagne en 1676. 113. En 1677. *Ibid.* En 1689. 115. Il fait le Siège de Maience, 116. Il attaque le Maréchal de Luxembourg à Saint Jean-des-Choux, 219. Ce Général ne peut l'engager à un combat pendant le Siège de Philisbourg, 220. Il reçoit un échec à Kokersberg, 221. Il force les Lignes des

DES MATIERES.

Turcs devant Vienne ,	279.
Louis XIV. Motifs qui engagèrent ce Prince à déclarer la guerre à l'Espagne en 1667.	
12. A la Hollande en 1672. <i>Ibid.</i> Il déclare la guerre à l'Empereur en 1688. 18. Il accepte le Traité de Partage ,	20.
Louvois (M. de) ses intérêts dans la Guerre de 1672. 12. 14. Il est fait Sur-Intendant des Bâtimens , 17. Ses sentimens pour Madame de Maintenon , <i>Ibid.</i> Ses intérêts dans la Guerre de 1688. 18. Il est traversé par Madame de Maintenon , <i>Ibid.</i> Sa mort , <i>Ibid.</i> Il fait M. de Rochefort Maréchal de France , 43. Il fait exclure M. de Luxembourg du Commandement ,	<i>Ibid.</i>
Luxembourg saisi sur les Espagnols après la paix de Nimégue ,	16.
Luxembourg (le Maréchal de) sa conduite dans la Campagne de 1676. 113. De 1678. 115. De 1690. 117. 137. De 1673. 134. De 1694. 138. 164. De 1691. 142. De 1692. 144. Dans la Bataille de Steinkerque , 145. Dans la Campagne de 1693. 153. Marche de ce Général en 1673. 187. En 1694. 190. Sa conduite au combat de Saint Jean-des-Choux en 1676. 219. Il attaque inutilement le Duc de Lorraine dans ses Lignes de Philisbourg , 220. Il surprend Bodengrave en 1672. 233. Il enlève le Quartier de M. de Tilly en 1693. 242. Les bagages de l'Armée de M. de Turenne au Siège d'Arras , 255. Il couvre le Siège de Mons en 1691. 280. Celui de Namur en 1692. <i>Ibid.</i> Il bat le Prince d'Orange à Woerden , 288. A Saint Denys , 309. M. de Waldeck à Fleurus , 311. Le Prince d'Orange à Leuze , 315. A Steinkerque , 316. A Nerwinde , 321. Sa conduite au Siège de Charleroi en 1693.	425.
Luxembourg (le Chevalier de) sa conduite à la Bataille de Malplaquet ,	366.
Luzara. Bataille de Luzara en 1702.	336.
Luzerne. Surprise de ce Poste en 1690.	239.

M.

Maignac (M. de) sa conduite à la journée de Fridlinghen en 1702.	340.
Maintenon (Madame de) elle supplant Madame de Montespan , 17. Elle traverse M. de Louvois dans la Guerre de 1688. 18. Elle contribue à la paix de Rîswick , 19. Elle fait donner les Finances à M. de Chamillard , <i>Ibid.</i> Elle fait M. de Noailles Maréchal de France ,	43.
Malboorouck (M. de) son caractère , 25. Il bat l'Armée du Roi à Hochstet en 1704.	343.
Malplaquet. Bataille de Malplaquet en 1709.	366.
Marches. Des Marches , 178. Marches de M. de Luxembourg en 1673. 187. De M. de Turenne en 1674. <i>Ibid.</i> De M. le Prince dans la même année , 188. Du Maréchal de Schomberg en 1676. 189. De M. de Créqui en 1677. <i>Ibid.</i> De M. de Luxembourg en 1694. 190. Des surprises dans les Marches ,	257.
Maréchaux de Camp. De leurs fonctions ,	49.
Maréchaux des Logis de l'Armée. De leurs fonctions ,	52.
Marfaiile. Bataille de la Marfaiile en 1693.	326.
Marfin (le Maréchal de) 45. Fautes faites par ce Général dans la Campagne de 1704. 138. Dans celle de 1706. 139. Il est forcé dans les Lignes de Turin , 280. Il est battu à Hochstet , 343. Sa mort ,	402.
Mastrick rendu aux Hollandois par le Traité de Nimégue , 15. Camp retranché sous cette Place ,	390.
Medavi (le Comte de) il bat les Ennemis à Castiglione en 1706.	364.
Messine. Révolte de Messine en 1676.	125.
Mines. Des Mines ,	439.
Moines , dévoués à la Maison d'Autriche ,	126.
Mons. Blocus de Mons en 1678. 378. Siège de cette Place en 1709.	412.
Montal (M. du) il fait le Siège de Dixmude en 1695.	453.
Montclar (M. de) il est enlevé dans son Quartier en 1676. 242. En 1677. il laisse repasser le Rhin au Duc de Saxe-Eisenac , 264. Il abandonne ses Quartiers d'hiver en 1688. 492.	
Montecuculli , Général des Armées de l'Empereur , 110. Il lève le Siège de Haguenau , 112. Sa conduite dans la Campagne de 1675. 136. Il enlève un convoi à M. de Tu-	

T A B L E

<i>Tenne</i> en 1673. 244. Il attaque l'Armée du Roi à Altenheim en 1675.	289.
<i>Montespan</i> (Madame de) son éloignement de la Cour, 17. Elle fait M. de Vivonne son frère Maréchal de France,	43.
<i>Morthe</i> (le Comte de la) sa conduite au Siège de Lille, 214. Il est battu à Winendal,	215.
<i>Mulhausen</i> . Combat de Mulhausen en 1674.	296.
<i>Munitioni</i> . Des Munitions de Guerre,	69.
<i>Munster</i> (l'Evêque de) raisons qui l'engagerent à déclarer la guerre à la Hollande en 1672. 13. Usage qu'il fit des batteries de Mortiers, 419. Des Carcasses,	Ibid.

N.

N <i>Amur</i> . Camp retranché sous Namur en 1692.	390.
<i>Nerwinde</i> . Bataille de Nerwinde en 1693.	321.
<i>Neubourg</i> sur Lentz. Surprise de ce Poste en 1689.	235.
<i>Nimégue</i> . Traité de Nimégue en 1672.	15.
<i>Noailles</i> (le Maréchal de) origine de son élévation,	43.

O.

O <i>Range</i> (Guillaume de Nassau Prince d') motifs qui engagerent ce Prince à se liguier avec l'Empereur contre la France à la mort de Charles II. Roi d'Espagne, 5. Il détrône Jacques II. son beau-pere, 25. Fautes faites par ce Prince dans la Campagne de 1673. 134. Dans celle de 1674. <i>Ibid.</i> Dans celle de 1678. 137. Il ne peut empêcher la prise de Namur, 144. Sa conduite dans la Campagne de 1693. 152. Fautes faites alors par ce Prince, 155. Dans celle de 1694. 165. Dans celle de 1695. 166. Camp de ce Prince à Nerwinde, 199. Il perd ses bagages à Seneff, 256. Il tente inutilement le secours de Mons en 1691. 280. Celui de Namur en 1692. <i>Ibid.</i> Il est battu à Voerden par M. de Luxembourg, 288. A Seneff par M. le Prince, 291. A Cassel par Monsieur frere du Roi, 306. A Saint Denys par M. de Luxembourg, 309. A Leuze par le même, 315. A Steinkerque par le même, 316. A Nerwinde par le même, 321. De ses Lignes devant Oudenarde,	398.
<i>Orbassan</i> (le Château d') surprise de ce Poste en 1690.	238.
<i>Orleans</i> (M. le Duc d') Camp de ce Prince en Catalogne,	201.
<i>Oudenarde</i> . Combat d'Oudenarde en 1708.	365.

P.

P <i>Air</i> . De la connoissance des Pais, 131. Fautes faites par la France par rapport à cette matière dans la Guerre de 1667. <i>Ibid.</i> Dans celle de 1672. 132. Dans la Campagne de Piémont de 1692. <i>Ibid.</i> Dans celle de 1705. <i>Ibid.</i> Dans celle de 1708. 133. Fautes faites par rapport à cette matière, par le Prince d'Orange en 1673. 134. En 1674. <i>Ibid.</i> Par M. de Créqui en 1675. 135. Par le Prince d'Orange en 1678. 137. Par le Duc de Savoie en 1690. <i>Ibid.</i> En 1691. <i>Ibid.</i> Par le Maréchal de Lorges en 1692. 138. Par le Maréchal de Villeroi en 1695. <i>ibid.</i> Par le Maréchal de Catinat en 1701. <i>Ibid.</i> Par le Maréchal de Marfin en 1704. <i>Ibid.</i> Par le Maréchal de Villeroi en 1706. 139. Par les Maréchaux de la Feuillade & de Marfin dans la même année. <i>Ibid.</i> Par le Maréchal de Tessé en 1707. <i>Ibid.</i> Par M. de Vendôme en 1708. 140. Par le Comte de la Motthe dans la même année,	141.
<i>Partis</i> , Des Partis de Guerre, 215. Des Partis de Guerre Allemands,	217.
<i>Pas</i> (M. du) Sa conduite au Siège de Naerden en 1673.	451.
<i>Passages</i> . Des surprises de Passage, 247. Passage de l'Isfel en 1672. 248. Du Rhin à Tolhuis, <i>Ibid.</i> Du Rhin à Wesel par M. de Turenne dans la même année, <i>Ibid.</i> Du Rhin à Santhoven par les Impériaux en 1692. 250. De l'Escaut à Berkeim par le Prince Eugène en 1708. 251. Du passage des Fossés,	435.
<i>Pâturieurs</i> , V. Fourageurs.	
<i>Pellerier</i> (M.) M. de Louvois lui fait donner les Finances, 17. Il les remet au Roi,	18.
<i>Pellerier</i>	

DES MATIERES.

<i>Pelletier</i> de Souzi. Le Roi lui donne les Fortifications,	19.
<i>Peri</i> (M.) sa conduite au Siège de Haguenau en 1705.	381.
<i>Piémont</i> . Campagne de Piémont, en 1690. 118. En 1692. 132. En 1705. <i>Ibid.</i> En 1708. 133.	
En 1691. 142. En 1693.	158.
<i>Pignerol</i> , bombardé par le Duc de Savoie en 1693.	159.
<i>Places</i> . Des surprises de Places, 223. Des différentes manières d'attaquer les Places, 376.	
Des Places à l'Allemande, 392. De la garde ordinaire des Places, 456. De la défense des Places attaquées,	458.
<i>Pologne</i> . Des Guerres de ce Roïaume contre les Turcs & les Tartares, 33. De sa Guerre contre la Suède en faveur du Roi Auguste,	<i>Ibid.</i>
<i>Pontchartrain</i> (M. de) le Roi lui donne les Finances, 18. Il est fait Secrétaire d'Etat, 19.	
Il contribue à la paix de Rîswick, <i>Ibid.</i> Il est fait Chancelier,	<i>Ibid.</i>
<i>Portsmouth</i> (la Duchesse de) Maitresse de Charles II. Roi d'Angleterre, 24. Elle engage ce Prince à déclarer la guerre à la Hollande de concert avec la France,	<i>Ibid.</i>
<i>Portugal</i> . Vûes du Portugal dans sa Ligue avec les Puissances ennemies de la France & de l'Espagne dans la guerre de 1701.	23. 105.
<i>Postes</i> . Des surprises de Postes,	232.
<i>Prévôt</i> , Des fonctions du Prévôt de l'Armée,	60.
<i>Prince</i> . Des maximes du Prince paisible, 9. Du Prince ambitieux, 10. Du soin du Prince à former des Généraux, 40. De son attention à élever suivant les talens, & récompenser suivant les services,	46.

Q.

Q uartiers. Des enlèvemens de Quartiers, 241. Enlèvement de M. de Montclar dans son Quartier en 1676. 242. Du Comte de Tilly en 1693. <i>Ibid.</i> En 1694. 243. De M. de Vivans en 1707. <i>Ibid.</i> Des Quartiers de Fourages, 487. Des Quartiers d'Été, ou de rafraichissement, 489. Des Quartiers d'Hiver, <i>Ibid.</i> Des Quartiers d'Hiver de M. de Turenne en 1672. 491. De ceux de 1688.	492.
<i>Quatre-dents</i> (Rocher des) attaque de ce Poste en 1690.	393.
<i>Quinson</i> (M. de) faute que fit cet Officier à la Bataille de Staffarde;	314.

R.

R agotzy (le Prince) 124. Il se fait reconnoître Prince de Transylvanie,	<i>Ibid.</i>
<i>Ramillies</i> . Bataille de Ramillies en 1706.	359.
<i>République</i> . Des Républiques,	38.
<i>Retranchement</i> . Des Retranchemens intérieurs, 442. Du Retranchement intérieur de Namur en 1695. <i>Ibid.</i> De Philipsbourg, 446. d'Ath,	<i>Ibid.</i>
<i>Revel</i> (le Comte de) il commande dans Crémone en 1703.	228.
<i>Rhin</i> . Passage du Rhin à Tholhuis, 248. A Wesel par M. de Turenne en 1672. <i>Ibid.</i> A Santhoven par les Impériaux en 1692.	250.
<i>Rîswick</i> . Traité de Rîswick en 1697.	19.
<i>Roche fort</i> (le Maréchal de) origine de son élévation;	43.

S.

S appe. De la Sappe & demi-sappe,	416.
<i>Savillan</i> . Surprise de cette Place en 1691.	225.
<i>Savoie</i> (M. le Duc de) conduit de ce Prince après la mort de Charles II. Roi d'Espagne, 7. 106. Son caractère, 16. Il déclare la guerre à la France en 1690. 37. Il fait sa paix en 1696. <i>Ibid.</i> Le Roi fait arreter ses Troupes en 1703. <i>Ibid.</i> Sa Campagne de 1690. 118. Il est battu à Staffarde par M. de Catinat, 120. 313. Fautes faites par ce Prince dans la Campagne de 1690. 137. Dans celle de 1691. <i>Ibid.</i> Il prend Ambrun en 1692. 149. Il bombarde Pignerol en 1693. 159. Fautes que fit ce Prince dans cette Campagne, <i>Ibid.</i> Il force les Lignes de Turin en 1706. 280. Il est battu à la Marfâille par M. de	

TABLE

Catinat en 1693.	326.
Schalemberg. Camp retranché de Schalemberg sous Donnawert , IV.	391.
Schomberg (le Maréchal de) marche de ce Général en 1676.	189.
Schulemberg) le Maréchal de) sa conduite au Siège d'Arras ,	424.
Secret. du Secret , 129. Comment il s'est gardé en France sous les différens Ministères ,	130.
Seneff. Combat de Seneff en 1674.	291.
Sièges. Siège de Veruë en 1705. 382. De Turin en 1706. 383. 406. Des Sièges dans les formes , 395. Siège de Charleroi en 1693. 404. De Barcelone , 406. De Lille en 1708. 409.	
De Tournai en 1709. 411. De Mons dans la même année ,	412.
Sintzheim. Combat de Sintzheim en 1674.	293.
Siron (M. de) laisse enlever les bagages de l'Armée de M. de Turenne au Siège d'Arras ,	255.
Sobieski) Jean) Roi de Pologne. Il fait lever le Siège de Vienne ,	35. 279.
Sourdis (le Comte de) il va commander dans l'Electorat de Cologne ,	43.
Spire. Bataille de Spire en 1703.	342.
Spireback. Combat du Spireback en 1692.	320.
Staffarde. Bataille de Staffarde en 1690.	313.
Steinkerque. Occasion de la Bataille de Steinkerque en 1692. 145. Description de cette action ,	316.
Strasbourg. Réduction de cette Ville à l'obéissance du Roi ,	16.
Suède. De la Guerre que ce Royaume déclara à l'Electeur de Brandebourg en 1674. 32.	
De celle qu'il déclara en 1701. à l'Electeur de Saxe Roi de Pologne ,	Ibid.
Suisses. De la République des Suisses ,	39.
Surprises. Des Surprises en général , 221. Des surprises des Places , 223. Surprise de Loo en 1676. 225. De Gand en 1678. 226. De Savillan en 1691. Ibid. De Crémone en 1703. 227. Des Surprises des postes , 232. Entreprise de Bodengrave en 1672. 233. Surprise de Kreilsheim en 1688. 234. De Neubourg-sur-Lentz en 1689. 235. D'Entzvahingen dans la même année , 237. Du Château d'Orbassan en 1690. 238. De Luzerne dans la même année , 239. Entreprise sur Veillane en 1691. Ibid. Des Surprises de passages ou de rivières , 247. Surprise du Pont de Dilinghen en 1688. 249. Des surprises dans les Marches , 257. Surprise de l'Armée ennemie en décampant de Seneff , 258. En décampant de Leuze , 259. De l'Armée du Roi marchant à Luzara , Ibid. A Spire , 260. A Cassano , Ibid. A Ramillies , Ibid. Des surprises de l'Armée entière , 261. Surprise de l'Armée de M. de Créqui à Confarbrick , 262. De l'Armée du Duc de Saxe-Eisenac dans une Isle du Rhin ,	Ibid.
Surville (M. de) sa conduite à la défense de Tournai en 1709.	476.

T.

T Allard , (le Maréchal de) 45. Il bat les Ennemis à Spire en 1703. 342. Il est battu & fait prisonnier à Höchstet en 1704.	343.
Teffé , (le Maréchal de) 45. 133. Fautes faites par ce Général dans la Campagne de 1707. 139. Il commande dans Pignerol en 1693.	163.
Tilly. (le Comte de) Il est enlevé dans son Quartier en 1693. 242. En 1694.	243.
Tournai. Siège de cette Place en 1709.	411.
Traité de partage de la Monarchie d'Espagne fait par les Anglois & les Hollandois à la mort de Charles II. 8. Traité de Nimégue en 1678. 15. De Riswick en 1697.	19.
Tranchée. De l'ouverture de la Tranchée , 413. Du travail des nuits suivantes ,	415.
Trésor. Du Trésor de l'Armée ,	76.
Troupes. Des Troupes qui composent les Armées , 64. De leur habillement & armement , 67. De leurs subsistances , 70. Des Fourages , Ibid. De la Paille , 71. Du Bois , Ibid. De l'Eau , 72. Des Légumes , Ibid. Des Pâtures , 73. Du Pain , 74. De la Viande , 75. Du Vin , de l'Eau-de-vie , & de la Bière , 76. Des autres Marchands suivans l'Armée ,	Ibid.
Trouffe. (M. de la) Il va commander en Italie ,	41.
Turcs. Ils assiègent Vienne en 1683. 35. Usage des Palanques chez ces Peuples , 388.	

DES MATIERES.

Des Lignes des Turcs devant Vienne, 406.
Turenne. (Le Maréchal de) Il commande en Flandres en 1667. 41. Il donne de la
jalouſie à M. de Louvois, 42. Campagne de M. de Turenne en 1673. 110. En 1674.
111. 135. Marches de ce Général en 1674. 187. 188. Camp de ce Maréchal à Marle
dans la même année, 197. Près de la Renchen en 1675. *Ibid.* Fautes faites par M. de
Turenne en 1673. 245. Il paſſe le Rhin à Weſel en 1672. 248. Il bat les Impériaux à
Sintzheim en 1674. 293. A Einzheim dans la même année, 294. A Mulhausen & à
Colmar dans la même année, 296. De ſes Quartiers d'hiver en l'année 1672. 491.
Turin. Siège de Turin en 1706. 383. 406. 422. Des lignes de M. de la Feuillade de-
vant cette Place, 401.

V.

Vaguemeſtre. Des fonctions du Vaguemeſtre, 62.
Vaillac. (M. de) 343.
Valeſte. (M. de la) Il abandonne les Lignes de Courtrai, 271.
Vauban. (le Maréchal de) Sa conduite au Siège de Charleroi en 1693. 404. Uſage
qu'il fit des batteries de Canon, 419. Sa conduite au Siège de Namur en 1692. 425.
Vaubrun. (M. de) Sa conduite à la journée d'Altenheim en 1675. 299. Sa mort, 303.
Vaudemonſ. (le Prince de) Sa conduite en Flandres en 1695. 169.
Veillane. Entreprife ſur Veillane en 1691. 239.
Vendôme (M. de) Sa conduite dans la Campagne de 1708. 140. Il ne peut empêcher
le Prince Eugene de paſſer l'Eſcaut à Berkeim, 251. Sa conduite à la journée de Luzara
en 1702. 336. Il bat les Ennemis à Calcinato en 1706. 354. Sa conduite à la jour-
née de Caſſano dans la même année, 356. Sa conduite au Siège de Veruë en 1705.
382.
Veniſe. (République de) Sa politique, 36.
Veruë. Siège de cette Place en 1705. 382.
Vienne aſſiégée par les Turcs en 1683. 35. ſecouruë par le Roi de Pologne & le Duc
de Lorraine, *Ibid.*
Villacerſ (M. de) Il eſt fait Sur-Intendant des Bâtimens, 19.
Villars (le Maréchal de) Sa diſpoſition à la Bataille de Malplaquet, 141. Il abandonne
les Lignes de Courtrai, 271. Celles de Weiſſembourg & de Haguenau, 272. De ſes
Lignes de la Scarpe & de l'Eſcaut en 1709. 273. Il bat les Ennemis à Fridlinghen en
1702. 339. Il eſt battu à Malplaquet en 1709. 366.
Villeroi. (le Maréchal de) Origine de ſon élévation, 44. Sa conduite dans la Cam-
pagne de 1695. 138. 240. Dans celle de 1706. 139. En 1695. il manque deux fois
l'occaſion de défaire les Ennemis, 169. En 1703. il ſe laiſſe ſurprendre dans Cré-
mone, 227. Il perd ſes bagages à Ramillies, 256. Il manque l'occaſion de battre le
Prince d'Orange à Becelaër, 271. Il eſt forcé dans ſes Lignes de la Meſaigne & du
Demer, 273. Il eſt battu à Chiari en 1701. 334. A Ramillies en 1706. 359.
Vivans (M. de) Il eſt ſurpris dans ſon Camp en 1707. 243.
Vivonne. (le Maréchal de) Origine de ſon élévation, 43. Sa conduite dans la révolte
de Meſſine, 125.
Vivres. Des fonctions du Général des Vivres, 69.
Utrecht. Camp retranché ſous Utrecht en 1672. 389.
Walcourt. Combat de Walcourt en 1689. 311.
Waldeck (le Prince de) Il commande en Flandres en 1690. 117. Il eſt battu à Fleurus
par M. de Luxembourg, *Ibid.* 311.
Wirttemberg (M. l'Administrateur de) Il eſt battu & fait priſonnier, 148. Camp de ce
Prince à EntzWahingen en 1692. 198.
Wirtzburg. Infidélité de l'Evêque de cette Ville en 1673. 110.
Woerden. Combat de Woerden en 1672. 288.
Uxelles. (le Marquis d') Sa conduite à la défenſe de Maïence en 1689. 452.

Fin de la Table des Matières.

AVIS AU RELIEUR,

Au sujet des Cartes & Plans contenus dans ces Mémoires.

C arte des Pais-Bas Espagnols,	pag. 178.
Carte du cours du Rhin depuis Bâle jusqu'à Maïence, & de partie de la Moselle,	188.
Plan du Camp de M. de Turenne près de la Renchen en 1675.	196.
Plan de la Bataille de Nerwinde en 1693.	198.
Plan du Combat de Sintzheim en 1674.	292.
Plan de la Bataille de Fleurus en 1690.	310.
Plan de la Bataille de Steinkerque en 1692.	316.
Plan de la Bataille de Nerwinde en 1693.	320.
Plan de la Bataille de la Marfaillé dans la même année,	326.
Plan du Combat de Luzara en 1702.	336.
Plan de la Bataille d'Hochstet en 1704.	342.
Plan de la Bataille de Ramillies en 1706.	358.
Plan de la Bataille de Malplaquet en 1709.	366.



